



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1872

7744

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1872



GRANDE VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Marcel, pape et martyr. — Saint Mélas, évêque de Rhinocolure, et le Bienheureux Solon, son frère. — Saint Honorat, évêque d'Arles. — Saint Honorat, abbé de Fondi. — Saint Livertin. — Les trente-sept martyrs d'Egypte. — Saint Vivence, confesseur, et saint Benott, évêque de Samarie. — Saint Tamare d'Aversa. — Saint Adgillus, roi de Frise. — Saint Fursy, abbé de Lagny, patron de Péronne. — Saint Trivier, moine de Têrouane. — Saint Henri, ermite. — Saint Roland, abbé de Chézery. — Saint Bérard et ses compagnons, dit les cinq Frères Mineurs, martyrs au Maroc. — Sainte Crescence, vierge. — La Bienheureuse Jeanne. — La Bienheureuse Stéphanie Quinzani. — La Vénérable sœur Grâce de Valence. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARCEL,

PAPE ET MARTYR.

Saint Marcel, que l'on croit avoir été vicaire du Pape saint Marcellin, gouverna l'Église depuis le règne de Constance et de Galère jusqu'à celui de Maxence. Lorsque Galère vint à Rome ¹, et qu'il fit traîner devant son char saint Cyriaque nu et chargé de chaînes, saint Marcel indigné de sa cruauté, s'approcha de son char et lui dit : « Pourquoi massacres-tu les serviteurs de Dieu, qui prient pour la prospérité de ton règne et de la république ? »

¹ J'ai donné dans les *Chrétiens à la cour de Dioclétien*, p. 357, les preuves de ce voyage, de Galère à Rome, dans l'année 306. E. D.

Galère furieux d'un reproche si hardi, ordonna de le bâtonner et de le chasser de la ville. Mais le Pape, plein de courage, ne tarda pas d'y rentrer, et huit jours après le martyre de saint Cyriaque, il était allé avec sainte Lucine, petite-fille de l'empereur Gallien, aux catacombes, où l'on avait déposé le corps de son saint ami ; il l'avait enveloppé de linges blancs et couvert d'aromates. Sainte Lucine fit ensuite creuser un cimetière nouveau, dans un domaine qu'elle avait sur la voie d'Ostie, à deux lieues et demie de Rome. La catacombe étant achevée, elle y transporta de nuit dans sa litière, avec ses eunuques, les corps de saint Cyriaque et de ses compagnons, qu'elle plaça de ses mains dans des sarcophages de pierre.

Le Pape saint Marcel présidait à cette translation, mais peu après il fut arrêté par ordre de Galère. Il allait souvent célébrer la messe dans le palais de sainte Lucine, dont il avait fait une église, à la prière de cette princesse. Comme cette maison était située au milieu de la ville, dans la *via Lata*, une des rues les plus fréquentées de Rome dès ce temps-là, Galère ne manqua pas d'en être instruit. Il commanda de faire une écurie de l'église, et d'y employer le Pape au service des bêtes destinées aux jeux, ou des chevaux de la poste ¹. Il punit ensuite sainte Lucine d'avoir donné tous ses biens à Jésus-Christ, en lançant contre elle un arrêt de proscription. Déjà la princesse s'apprêtait à quitter la ville, lorsque sainte Béatrix lui apparut.

Cette bienheureuse Martyre, la voyant dans une grande peine à cause de la persécution, la consola, l'avertit de prendre patience, de retarder son départ, l'assurant que dans le même mois Dieu rendrait la paix à son Église ². En effet, Galère ayant quitté

¹ Le Martyrologe et le Bréviaire romain attribuent ceci à Maxence ; et il est certain que saint Marcel ayant été tiré de sa prison, neuf mois après, par son clergé, Maxence l'y réintégra ; c'est pourquoi l'on représentait ce Pape entre les deux empereurs qui l'avaient condamné, et avec les deux églises qu'il avait consacrées, celles de Saint-Cyriaque et de Sainte-Lucine. La question est sans doute fort difficile ; mais je m'en tiens aux Actes, qui ont été suivis par Adon et Usuard.

² Actes des saints martyrs Anthime, Sisinnius, etc. (Surius, 11 mai, et Mombricitus, t. II). Evidemment cette paix n'est pas celle de Constantin, qui eut lieu deux ans au moins après la mort de saint Marcel.

Rome, Maxence fut acclamé empereur par le peuple et les prétoriens, le 25 septembre de cette année 306. Maxence voulut se ménager l'appui des chrétiens contre son beau-père : il les flatta d'abord, et donna des lettres en leur faveur ¹; mais il les traita durement quand il n'en eut plus besoin. Il laissa périr saint Marcel de misère dans l'écurie où on le gardait. Après plusieurs années d'humiliations et de souffrances, le vénérable Martyr expira, revêtu d'un cilice, le dix-septième jour avant les calendes de février (16 janvier). Sainte Lucine, aidée du prêtre Jean, enleva de nuit son corps, qu'elle ensevelit aux catacombes de Priscille, sur la voie Salaria. Il repose aujourd'hui dans la maison de sainte Lucine, redevenue l'église du Pape saint Marcel.

Saint Marcel avait partagé la ville de Rome en vingt-cinq églises, dont il avait fait comme autant de diocèses ou de paroisses pour recevoir au baptême et à la pénitence les païens qui embrassaient la foi, et pour qu'on veillât partout à la sépulture des Martyrs. Du fond de son humiliante prison, il ne cessait lui-même de veiller sur son troupeau, qu'il dirigeait par ses lettres, ne pouvant le visiter. Il écrivit aussi aux Evêques de la province d'Antioche sur la Principauté de l'Eglise romaine, qu'il prouve être la tête, le Chef des Eglises. Il y rappelle aussi qu'aucun concile ne peut être tenu légitimement sans l'autorité du Pontife romain. Il siégea cinq ans, un mois et vingt-cinq jours. Il ordonna au mois de décembre vingt-cinq prêtres pour Rome, deux diacres, et vingt-un évêques pour divers lieux.

SAINT MÉLAS,
ÉVÊQUE DE RHINOCOLURE,
ET LE BIENHEUREUX SOLON,
SON FRÈRE.

La ville de Rhinocolure sur les frontières de l'Égypte, du côté de la Palestine, devint célèbre au temps des empereurs Valenti-

¹ C'est saint Melchiade qui fit porter ces lettres au préfet du prétoire. N'est-ce pas un indice que saint Marcel était alors dans l'impossibilité de diriger les affaires de l'Eglise? (Voyez Anastase bibliothec., *Vie des Pontifes romains*. Notes de Bencini sur saint Melchiade. Migne, *Patrologie*, t. CXXVII, p. 1501.)

nien et Valens, par la réputation de trois grands personnages qu'elle vit naître et mourir dans son sein. Le premier fut Mélas, qui en gouvernait l'Église avec une grande sainteté. Le second fut Solon, son frère, qui le suivit sur le siège épiscopal, et le troisième fut le pieux abbé Denys, qui avait son monastère hors de la ville.

Mélas, né de parents de médiocre condition, élevé sans éclat au lieu de sa naissance, vivait dans la retraite d'un sage chrétien, c'est-à-dire dans les exercices de la vie ascétique et pénitente, lorsqu'il fut appelé par le vote général à être l'évêque de sa ville.

L'obligation qu'il eut alors de paraître, ne l'empêcha pas de conserver toujours la même humilité, le même amour de la vie cachée en Dieu et la même simplicité qu'auparavant.

Il avait été ordonné, à ce qu'on croit, par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie ; et Dieu, pour éprouver la fidélité de son ministère, permit qu'il tombât dans le temps des troubles et des persécutions soulevées contre l'Église par les Ariens.

L'empereur Valens, qui les protégeait, ayant ordonné que tous les évêques qui s'opposeraient à la doctrine arienne fussent chassés de leur siège, n'oublia pas d'envoyer à Rhinocolure des commissaires chargés d'exécuter ses ordres. Ceux-ci trouvèrent Mélas dans son église. Mais comme ils ne le connaissaient pas, l'état où ils le virent les empêcha de croire qu'il fût celui qu'ils cherchaient. Car il était occupé à préparer les lampes et en accommoder les mèches, ce qui était la fonction des plus humbles employés de son église. D'ailleurs il était revêtu d'une pauvre robe toute tachée d'huile.

Ils lui demandèrent où était l'Évêque. Le Saint répondit sans se troubler : « Il est ici et je vais vous conduire chez lui. » Il les mena à sa maison ; en les voyant fatigués du chemin, il les fit reposer, leur prépara à manger et à boire, et les servit à table.

Après le repas, il leur dit que lui-même était l'Évêque qu'ils cherchaient. Les commissaires, pleins d'admiration et de respect pour ses vertus, lui déclarèrent l'ordre qu'ils avaient de l'arrêter, mais ils lui offrirent en même temps la liberté de s'échapper et de

se retirer où il voudrait. Le saint Évêque, persuadé qu'il y aurait pour lui plus de gloire à souffrir pour Jésus-Christ qu'à s'enfuir, ne voulut pas profiter de la permission qu'ils lui donnaient, il dit aux commissaires qu'il était prêt à se rendre avec joie où ils avaient ordre de l'emmener. Il fut ainsi conduit en exil, moins par la violence de ses ennemis que par sa propre charité.

On ne sait pas en quel lieu il fut relégué, ni quand il mourut. Il nous suffit de croire, avec l'Église, qui honore sa mémoire le 16 janvier, qu'après avoir souffert pour la foi catholique, il mourut orné des qualités glorieuses de Confesseur de Jésus-Christ.

Solon, son frère, s'était fait religieux, et après qu'il eut pratiqué assez longtemps les vertus qui conviennent à un solitaire, il fut jugé digne de succéder à Mélas, dont on avait appris la mort.

Solon était un homme plein de charité, de zèle et de piété. Il marcha fidèlement sur les traces de Mélas et de ses vénérés prédécesseurs. Ce qui a fait dire à l'historien Sozomène, que l'Église de Rhinocolure avait toujours été conduite par de saints Évêques, depuis son établissement, et que cette contrée n'avait jamais cessé de produire des hommes éminents en vertu et en sainteté.

On ne sait pas le jour où il quitta le monde.

SAINT HONORAT,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Ce fut vers la fin du iv^e siècle que l'île de Lérins, auparavant déserte, commença à devenir pour la Gaule comme une nouvelle Thébaidé, par le nombre et l'austérité des saints moines qui vinrent la peupler sous la conduite de saint Honorat. Ce saint patriarche retraça dans l'Occident les vertus des plus saints abbés de l'Orient. Il était originaire du territoire de Toul, et issu d'une noble famille romaine, qui avait eu l'honneur de donner des consuls à l'empire. Il n'estima ces avantages que parce qu'ils pouvaient rendre son sacrifice plus précieux. En effet, prévenu par la grâce dès sa plus tendre jeunesse, il se fit mettre au nombre des catéchumènes malgré ses parents, et se disposa au Baptême

avec une ferveur qui leur fit craindre qu'elle ne le portât à enfouir ses talents pour le monde. Ils ne se trompèrent pas : dès qu'il eut reçu cette grâce, il ne songea qu'à faire honneur à sa foi par sa conduite. Son père, qui craignait de perdre celui qu'il espérait devoir soutenir la gloire de sa famille, n'omit rien pour l'attacher au monde par les plaisirs, qu'il tâcha de lui faire goûter : ces liens qui ne sont, pour ainsi dire, que de fleurs, sont souvent difficiles à rompre ¹. Honorat sut s'en dégager ; et pour ôter au monde toute espérance de le gagner, il se coupa les cheveux, et se revêtit d'habits grossiers, en signe de la nouvelle vie qu'il voulait mener. Son exemple persuada bientôt un de ses frères, nommé Venant, qui se fit son disciple, quoique son aîné : la vertu donne une autorité que l'âge ne donne point ².

Les deux frères, que les mêmes sentiments de piété unirent plus étroitement, se retirèrent ensemble à la campagne pour y vaquer avec plus de liberté à tous les exercices d'une vie innocente et pénitente. Mais l'éclat de leurs vertus leur attirait trop d'éloges dans un pays où ils étaient connus ³. Ils craignirent la vaine gloire, tentation encore dangereuse à ceux qui ont vaincu toutes les autres : c'est pourquoi, après avoir vendu au profit des pauvres les biens dont ils pouvaient disposer, ils se rendirent à Marseille, où l'Évêque qui était Procule, voulut arrêter Honorat pour l'engager dans son clergé ⁴. Mais Dieu, qui le destinait à faire un jour la gloire de l'état ecclésiastique, voulait qu'il fit auparavant celle de l'état religieux. Les deux frères s'embarquèrent donc pour l'Orient, avec un saint moine nommé Caprais, sous la conduite duquel ils s'étaient mis. Ils parcoururent les diverses côtes de la Grèce, sans autre dessein que d'étudier de près les vertus et les pratiques des plus fervents moines de ces cantons ⁵. Venant mourut à Méthone ou Moudon, dans le Péloponèse, et il est honoré le 30 de mai.

Honorat, ayant perdu un frère qui faisait sa consolation dans ces terres étrangères, prit le parti de revenir dans les Gaules. Il

¹ *Serm. S. Hilar. Ar. de Vita Hon.*, apud Boll., 16 januar. et ibid., n. 6.

² *Serm. S. Hil. de Vita Hon.*, n. 8. — ³ N. 10. — ⁴ N. 13. — ⁵ N. 14.

passa par l'Italie, où plusieurs saints évêques s'empressèrent de le retenir. L'estime particulière qu'il conçut pour saint Léonce, évêque de Fréjus, le porta à se fixer dans son voisinage ¹. Il demeura quelque temps dans le creux d'un rocher qu'on nomme encore aujourd'hui la *Baume de saint Honorat*, dans un lieu appelé le désert de Caporosse. Mais la petite île de Lérins ², qui n'en était pas éloignée, et qui est située entre Antibes et Fréjus, lui parut encore plus propre à le dérober aux yeux du monde ; et il prit la résolution de s'y retirer. On tâcha de l'en détourner, en lui représentant qu'elle n'était qu'un repaire de serpents venimeux. Il se rassura sur la parole du Prophète : « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon ³. » Sa confiance ne fut pas vaine : les serpents de l'île parurent avoir perdu leur venin à son égard, et à l'égard de ses disciples. Il ne fut trompé que dans l'espérance dont il s'était flatté de pouvoir vivre caché : les honneurs qu'il fuyait le vinrent chercher dans son désert, et il fut élevé, comme malgré lui, à la prêtrise par saint Léonce ⁴. Voyant ensuite qu'on accourait de toutes parts se ranger sous sa conduite, il fit bâtir dans cette île, vers la fin du iv^e siècle, un monastère, qui fut un des plus célèbres du monde chrétien, par la multitude des Saints et des grands personnages qu'il a donnés à l'Église. Les moines y demeuraient dans des cellules séparées, et ils alliaient les exercices de la vie cénobitique avec ceux de la vie solitaire. C'était là comme le précis de la règle de Lérins qu'on n'a plus ⁵.

Le saint Abbé gouverna longtemps, avec une grande édification, le monastère qu'il avait fondé à Lérins. On venait de toutes les parties de l'Occident se consacrer aux exercices de la pénitence sous sa conduite ; et ses disciples retrouvaient en lui un père plus tendre que ceux qu'ils pouvaient avoir quitté dans le

¹ *Serm. Hil.*, n. 15.

² Strabon nomme l'île de Lérins *Planesia*, parce qu'elle ne contient qu'une plaine fort unie, et c'est pour la même raison que Sidoine l'appelle *insula plana*. On la nomme aujourd'hui l'île Saint-Honorat. Il faut la distinguer de l'île de Léro, dite de Sainte-Marguerite.

³ Ps. xc. — ⁴ *Serm. Hil.*, n. 19. — ⁵ *Eucher., de Laude Eremit.*

siècle : car la charité et la douceur étaient tout son art de gouverner. Il était persuadé qu'il aurait assez d'empire sur ses inférieurs, s'il pouvait s'en faire aimer ; et il n'omettait rien pour y réussir. C'est ce qui a fait dire à saint Eucher et à saint Hilaire, deux de ses disciples, « que si la charité eût voulu se faire peindre, elle eût dû emprunter les traits et le visage d'Honorat¹. »

Ayant été élu évêque d'Arles, il gouverna son Église avec la même bonté qu'il avait gouverné son monastère. Il s'appliqua sur toutes choses à réunir les esprits divisés ; et pour faire régner le bon ordre, il fit régner dans son clergé la charité qu'il avait dans le cœur. On ne s'aperçut qu'il était plus riche qu'auparavant, que par les libéralités qu'il fit aux pauvres. Il leur distribua les trésors de l'Église, amassés depuis longtemps, ne réservant que ce qui était nécessaire pour l'entretien des ministres, et pour le service divin. Son zèle pour le maintien de la discipline égalait sa charité ; et l'on peut croire que ce fut lui qui porta ses plaintes au Pape Célestin I^{er}, sur plusieurs abus qui se glissaient dans les Églises de la Gaule Narbonnaise. Ce saint Pape, qui avait succédé dès l'an 423 à saint Boniface, écrivit à ce sujet une belle lettre, adressée aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne. Il leur dit d'abord, qu'il souhaiterait pouvoir les féliciter sur l'exacte discipline de leurs Églises ; mais qu'il ne peut dissimuler les désordres qui y règnent, parce qu'il doit étendre sa sollicitude partout où le nom de Dieu est annoncé. C'est pourquoi il dresse contre les abus qui étaient venus à sa connaissance, des réglemens qui prouvent et sa vigilance et son autorité sur toutes les Églises.

Saint Honorat ne put longtemps donner ses soins à les faire observer dans sa province. Il mourut au commencement de l'année suivante, n'ayant guère tenu le siège que deux ans. Il prêcha encore son peuple à la fête de l'Épiphanie : mais peu de jours après, il tomba malade d'une défaillance contractée par ses austerités. Il consolait de sa mort ses clercs, qui fondaient en larmes autour de lui. Le préfet et d'autres personnes de distinction étant

¹ *Serino Hilar., de Honor. c. vi, n. 26, apud Bolland., 16 januar.*

venus le visiter, il leur dit : « Vous voyez combien la maison que nous habitons est fragile. A quelque rang que nous soyons montés, la mort nous en fait bientôt descendre, sans que les honneurs ou les richesses puissent nous soustraire à cette nécessité... Vivez de sorte que vous ne craigniez pas la dernière heure, et que vous ne regardiez ce que nous appelons la mort que comme un passage. Elle n'est point une peine, quand elle ne conduit pas aux supplices... Mes chers enfants, faites ce que je vous dis : c'est l'héritage que vous laissez votre père et votre évêque Honorat. Il vous invite par ses derniers soupirs au royaume céleste. Ne vous laissez pas séduire par l'amour du monde ; il faut se détacher volontairement de ce qu'il faudra un jour quitter par nécessité. Que personne de vous ne se laisse donc corrompre par les richesses : c'est un crime et une folie de faire le sujet de sa porte, de ce qui peut être le prix de son salut ¹. »

Ayant parlé de la sorte, il donna sa bénédiction aux assistants. On le pria de vouloir bien marquer celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder ². Il montra du doigt Hilaire, son plus cher disciple : après quoi il expira plein de jours et de mérites, le huitième ou le neuvième jour après l'Épiphanie, l'an 429 ³. Les honneurs qu'on lui rendit à ses funérailles, furent un éloge bien sincère de ses vertus. Il fut enterré hors de la ville avec un concours extraordinaire ; et pendant le convoi on porta des parfums et de l'encens devant le corps ⁴. On l'avait revêtu d'habits selon la coutume ; mais la piété du peuple les mit en pièces, chacun s'efforçant d'en avoir quelques lambeaux pour les garder comme des reliques. L'Église honore sa mémoire le 16 de janvier, qui paraît être plutôt le jour de sa sépulture que celui de sa mort.

(LONGUEVAL.)

¹ Hilar., *Sermone de Vita Honorati*, c. VII, n. 32, apud Bolland., 10 januar. —

² *Ibid.*

³ Fleury s'est trompé en rapportant la mort de saint Honorat à l'an 428. Ce saint évêque qui avait été ordonné après la mort de Patrocle tué l'an 426, mourut au commencement de janvier après deux ans accomplis d'épiscopat, et par conséquent il n'est pas mort l'an 428 ; à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est guère probable, que Patrocle avait été tué dans les premiers jours de l'année 426, et que saint Honorat fut ordonné incontinent après.

⁴ Hilar., *Sermone de Vita Honorati*, c. VII, n. 35.

Saint Honorat, dit Godescard, écrivit plusieurs lettres dont nous devons singulièrement regretter la perte, après l'éloge qu'en fait saint Hilaire ¹. Le corps de saint Honorat fut porté solennellement dans l'église de Saint-Genès, bâtie à quelque distance de la ville, et fut déposé dans un cercueil de pierre qu'on y voit encore sous le grand autel, lequel porte le nom du Saint. On appelle vulgairement cette église *Saint-Honorat* ou *Notre-Dame-de-Grâce* ; elle est à un demi-quart de lieue de la ville d'Arles, et desservie par des religieux Minimes. On transféra le corps du Saint à Lérins en 1391, et l'on y conserve encore la plus grande partie de ses reliques.

Voyez le beau panégyrique de saint Honorat, par saint Hilaire d'Arles, son parent, son disciple et son successeur. Voyez aussi dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 236.

SAINT HONORAT,

ABBÉ DE FONDI.

Honorat, fils d'un paysan, qui était fermier du sénateur Venance, dans le pays des anciens Samnites, en Italie, est présenté par saint Grégoire le Grand, non comme un modèle à suivre dans les voies ordinaires de l'Église, mais comme un exemple assez rare de ce que Dieu fait en ceux qu'il attire immédiatement à lui sans le ministère des hommes.

C'est une maxime généralement reçue qu'il faut avoir été disciple avant d'être maître, et savoir obéir avant de commander. L'Esprit-Saint dispensa Honorat de cette obligation et l'instruisit lui-même. Il fut prévenu dès son enfance d'un grand amour pour les choses du Ciel ; et sans y être porté par la suggestion de personne, il crut qu'il fallait y aller par les mortifications du cœur et du corps, et par le retranchement de toutes les paroles inutiles. Dès lors, il se condamna à une abstinence perpétuelle, qu'il observa toute sa vie.

Un jour, où l'abstinence des viandes était imposée, ses parents

¹ Le style de ces lettres était clair et plein d'onction. Saint Hilaire assure qu'on y trouvait une élégance, une délicatesse et une douceur admirables.

donnant un grand repas à leurs voisins, voulurent l'obliger à manger comme eux les viandes qu'on y servait, en lui disant par raillerie qu'il ne devait pas s'attendre à manger du poisson dans un pays de montagnes où l'on n'en voyait jamais. Dieu, qui se déclare le Père de ceux que leurs parents délaissent, pourvut au besoin de son serviteur en cette rencontre, et il le fit d'une manière qui parut justifier sa conduite. Car l'eau ayant manqué pendant le service de la table, on en alla puiser à une fontaine voisine, et dans cette eau il se trouva un poisson qui fut suffisant pour le repas d'Honorat.

Alors les parents d'Honorat changèrent leurs railleries en paroles d'estime pour lui. Ils lui laissèrent continuer son abstinence et ses autres exercices de piété.

L'éclat de sa vertu ne resta pas longtemps renfermé dans les bornes de son village. Elle le fit bientôt connaître dans Rome même, où son maître conçut tant d'estime et d'affection pour lui qu'il l'affranchit et lui donna la liberté.

L'usage qu'en fit le Saint, fut de s'attacher plus fortement encore au service de Dieu et de se retirer absolument des occupations du siècle. N'ayant plus rien, ni de ses soins, ni de son temps à partager avec les hommes, il bâtit un monastère dans le territoire de Fondi, entre Rome et Naples, et il y rassembla près de deux cents religieux, qu'il conduisit dans le chemin de la perfection évangélique avec tant de sagesse et d'intelligence, qu'il parut bien qu'il était instruit et conduit par le même Esprit qui avait formé les plus grands maîtres de la vie monastique.

Ce fut principalement par la sainteté de sa vie et sur ses exemples que s'établit la discipline de son monastère. Sa mort, qui arriva vers le milieu du *vi*^e siècle, au temps de Totila, roi des Goths, ne fut pas moins édifiante que sa vie, et elle ne put être que très-glorieuse devant Dieu. Elle fut suivie de quelques miracles que l'on prit pour des témoignages sensibles de sa sainteté. Celui de la résurrection d'un enfant qu'opéra une de ses reliques présentée par son disciple et successeur saint Livertin, est un des plus remarquables entre ceux que saint Grégoire a rapportés.

Le jour de la fête de ce Saint est marqué au 16 janvier dans le Martyrologe romain ; mais on la fait le 30 avril dans plusieurs couvents de l'Ordre de Saint-Benoît, et en d'autres lieux le 17 décembre.

SAINT LIVERTIN.

Saint Livertin est fêté également le 16 janvier, et il est loué aussi par saint Grégoire le Grand, qui nous a conservé de lui ce miracle :

« Saint Livertin avait toujours avec lui, comme sainte Relique, une partie des vêtements que saint Honorat de Fondi portait dans ses derniers jours. Un matin, comme il revenait à son couvent, une femme, dont l'enfant venait de mourir, l'arrêta en saisissant la bride de son cheval et lui dit : — Vous ne passerez pas que vous ne m'ayez rendu mon enfant. Le Saint se troubla à ces paroles. Mais il se mit à prier ; il posa en même temps la ceinture de saint Honorat sur la poitrine de l'enfant, qui ressuscita aussitôt et fut rendu à sa mère. »

LES TRENTE-SEPT MARTYRS D'ÉGYPTE ¹.

Témoignage rendu à la Divinité de Jésus-Christ par Paul, Pansius, Denys, Thonius, Horprez, Horus, un autre Denys, Ammonius, Bessamone, Agathus, Recumbus, Bastame, Sarmatho, Protée, Orion, Collutus, Didyme, Plésius, Aratus, Théonas, Hippéas, Romain, Saturnin, Pinutius, Sérapion, Papias, Bastamone, Panther, un autre Papias, Dioscore, Héron, Potamon, Petecius, Ecomène, Zotique, Cyriaque et un autre Ammonius ².

On vit cette troupe de vaillants soldats de Jésus-Christ marcher tête baissée au martyre. Le juge en fut effrayé, troublé, presque hors de son bon sens. Car c'étaient tous gens de distinction, des

¹ Tiré des Actes sincères recueillis par Dom Thierry Ruinart.

² Probablement au VI^e siècle.

premières familles d'Égypte, et qui soutenaient l'éclat de leur naissance par celui de leurs richesses. Le Saint-Esprit les avait dispersés dans toute l'Égypte ; il avait fait d'eux comme quatre escadrons, qu'il envoyait dans les quatre parties de la province pour y annoncer la parole et la connaissance du vrai Dieu, et pour porter aux peuples qui étaient encore dans les ténèbres, la lumière et la vérité. Les uns allèrent à l'orient, les autres au couchant, ceux-ci au midi et ceux-là au nord.

Mais la plupart des habitants de ces diverses contrées, aimant leur ignorance et dédaignant la science du salut, que ces illustres Prédicateurs allaient répandre sur leur route, ne les regardaient que comme des hommes ordinaires, se jetaient sur eux, les chargeaient de chaînes comme gens qui auraient eu de mauvais desseins ou qui enseignaient une doctrine pernicieuse, et ils les maltraièrent.

• La nouvelle de cette mission vint bientôt aux oreilles du gouverneur de l'Égypte ; il prit feu d'abord, et la colère allumant sa cruauté, il recueillit tumultueusement les avis de son conseil. Sur quoi il envoya partout des soldats avec ordre de lui amener ces saints missionnaires, qui cependant, n'ayant tous qu'un même esprit, une même foi et une même volonté, s'étaient répandus par toute l'Égypte, et l'environnaient en quelque sorte, montrant aux hommes la voie qui mène au bonheur éternel. Ils reconnaissaient tous Paul pour leur chef ; Paul qui, par son zèle et son ardente charité, avait beaucoup de rapport avec le grand Apôtre des nations. Pansius le suivait de près ; Denys atteignait Pansius, et Thonius, Horprez et Horus marchaient après eux d'un pas presque égal ; ils étaient suivis à peu de distance d'un autre Denys, des deux Ammonius et d'Agathus. Ceux-là avaient pour leur partage la partie orientale de l'Égypte.

Ceux qui travaillaient à défricher les endroits les plus septentrionaux ne le cédaient aux premiers ni en science, ni en piété, ni en zèle apostolique. Ce n'est pas qu'il n'y eût une grande émulation entre eux. C'était à qui établirait mieux et plus promptement le règne de Jésus-Christ. Le chef de cette seconde troupe était Recumbus ; avec lui Bastame, Sarmathe, Protée, Orion, qui

brillait extrêmement parmi ses confrères, Collutus et Didyme, auxquels Plésius et Aratus s'étaient joints.

La troisième troupe, qui parcourait le midi, avait à sa tête Théonas, que le Seigneur avait formé lui-même de sa main. Avec lui marchaient Hippéas, Romain et Saturnin. Pinutius et Bastamone s'étaient aussi attachés à lui ; Sérapion, Papias et Panther ne l'abandonnaient point.

La partie occidentale n'était pas moins bien partagée que les trois autres ; elle avait aussi bien qu'elles ses docteurs et ses prophètes : le second Papias, Dioscore, Héron et Potamon, qui avaient pour adjoints Petecius, Ecomène, Zotique, Cyriaque et Bessamone.

Ces trente-sept envoyés du Seigneur travaillaient avec succès dans toute l'Égypte. Une noble et sainte ardeur les animait ; chacun cherchait à se distinguer par un amour plus ardent pour Jésus-Christ et par une plus grande indifférence pour cette vie. Ils couraient donc les villes et les bourgades, et disaient aux peuples qu'ils assemblaient : « Consolerez-vous, nos chers frères, si les vérités que nous vous annonçons vous ont été inconnues jusqu'ici ; l'ignorance n'est péché que lorsqu'on ignore ce qu'on ne peut pas ignorer. Maintenant que nous vous avons découvert vos erreurs, que vous y avez renoncé, déplorons tous ensemble l'aveuglement de nos pères et les épaisses ténèbres dans lesquelles ils ont marché. Quelle longue suite d'égarements ! Dans quels précipices ne se sont-ils pas jetés, avant que le Fils de Dieu quittât le sein de son Père ? Mais enfin le Père ne voulant plus retenir son Fils, il lui permit de descendre du Ciel sur la terre, et de se revêtir de notre nature. Le Fils s'empressa et se fit homme. Il commença par prêcher les grandeurs de son Père ; ensuite il prêcha ses propres grandeurs, sa divinité, sa filiation, confirmant par ses actions ce que les Prophètes avaient prédit de Lui, et autorisant en même temps ses actes par le témoignage des Prophètes, qui n'avaient rien dit, ni rien écrit que ce que son Esprit leur avait dicté. Car avant qu'il vînt enseigner lui-même sa doctrine et promulguer sa loi, il avait enseigné cette même doctrine et donné cette même loi par ses prophètes. »

C'est ainsi que les saints missionnaires allaient plantant la foi

dans l'Égypte. Ils faisaient entrer dans le bon chemin ceux qui s'égarèrent ; ils instruisaient des mystères de la religion ceux qu'ils trouvaient dociles, et ils purifiaient de leurs péchés ceux qui les confessaient.

Cependant le gouverneur, ainsi que nous l'avons dit, averti des progrès qu'ils faisaient dans toute l'étendue de son gouvernement, ayant envoyé de tous côtés des soldats pour les lui amener, ils furent tous arrêtés et présentés à lui. Il employa d'abord, pour les obliger à sacrifier, les flatteries et les promesses. « Évitez une mort cruelle, leur dit-il ; sauvez-vous des tourments qui vous menacent ; accommodez-vous au temps. Il vous faut ou sacrifier ou mourir. »

Paul, prenant la parole pour tous, répondit : « Nous savons certainement qu'il vaut mieux mourir que sacrifier ; ainsi ne nous épargnez pas. »

Sur cette déclaration, le juge prononça la sentence de mort contre tous les trente-sept. Il condamna au feu ceux qui avaient prêché la foi à l'orient et au midi. Il fit trancher la tête à ceux qui l'avaient annoncée au nord ; et pour ceux qui avaient travaillé à l'occident, il les fit attacher à des croix.

Mais à parler plus exactement, il les punit moins qu'il ne les donna pour protecteurs à l'Égypte, puisque toujours partagés en quatre troupes, ils veillent continuellement sur les quatre cantons de la province, avec encore plus de charité et de zèle que durant leur vie.

SAINT VIVENCE,

CONFESSEUR.

ET SAINT BENOÎT,

ÉVÊQUE DE SAMARIE.

Vivence (*Viventius*) et non pas Vivent, comme plusieurs l'écrivent, est un Saint du iv^e siècle, très-honoré en Espagne, quoiqu'il ne soit pas espagnol, et très-vénéré aussi dans le midi de la France. Il était né en Samarie, de parents idolâtres, ou du moins

égarés dans leur culte. Mais étant venu à Antioche, où saint Georges prêchait l'Évangile, sous le règne de Constance, il reçut la foi, demanda le Baptême, étudia les dogmes chrétiens et fut fait prêtre.

Avverti par un Ange, il partit pour Thessalonique, en compagnie d'un espagnol d'Auria ou Orense ; c'était saint Benoît, évêque de Samarie, qui fuyait la persécution, se proposant d'aller visiter saint Hilaire. Il emmenait avec lui plusieurs chrétiens. Ces pèlerins arrivés à Thessalonique, Vivence aperçut une idole que le président Dacien avait élevée sur une place publique et qu'on n'avait pas encore supprimée. D'un signe de croix, Vivence la fit tomber en poudre. Au bruit de ce prodige, Eupatrona, fille de Dacien, qui était possédée d'un démon, vint à lui ; il la délivra, et il la baptisa, ainsi que deux cents autres habitants.

De Thessalonique Vivence, avec Benoît et sa suite, se mit en chemin pour la France. Ce voyage fut accompagné de merveilles qui étonneront les hommes du doute, comme si la bonté de Dieu, qui fait tant de miracles, devait leur épargner ces étonnements. Les pèlerins, en côtoyant les bords de la mer, marchèrent longtemps sans rien trouver qui pût relever leurs forces épuisées. Mais ils comptaient sur le Maître suprême, et un énorme poisson sauta à leurs pieds sur le rivage. Il leur fournit pour quelques jours un aliment.

Ils rencontrèrent ensuite saint Hilaire, l'illustre évêque de Poitiers, qui revenait de son exil ; Hilaire les emmena avec lui, et après qu'ils se furent reposés à Poitiers, il donna à Benoît et à ses quarante compagnons un ermitage situé à peu de distance, qui est devenu un monastère appelé Saint-Benoît-de-Quincy. Ce saint Benoît y mourut dans un grand âge à la fin du iv^e siècle.

Les historiens de ces deux Saints ne nous disent pas combien de temps Vivence séjourna à Poitiers. Il en partit pour le pèlerinage de Rome, qu'il avait toujours projeté. Or nous manquons de détails sur ce voyage.

De Rome il vint, selon les uns, à Verzy, dans le diocèse de Reims ; suivant d'autres il gagna la Galicie. Dans cette autre

course, sa légende raconte qu'il rencontra six bandits qui l'aborderent avec l'intention de le tuer. Le Saint ne se protégea que par le signe de la Croix, et aussitôt les six brigands furent pris de vertige : l'un se passa son épée à travers le corps, le second se pendit à un chêne, le troisième tomba mort comme si un démon l'eût foudroyé, le quatrième devint aveugle, le cinquième, pris de rage, se mangeait les mains et les bras, le dernier se précipita dans la mer.

Nous donnons ce récit, traduit de la légende qu'on trouve dans le Martyrologe de Salazar ; et bien que surprenant, nous n'y voyons rien qui puisse paraître impossible.

Enfin saint Vivence mourut à l'âge de cent vingt ans.

M. de Chergé, dans ses excellentes *Vies des Saints du Poitou*, cite de cette vie écrite par saint Maixent, son contemporain, le fait suivant :

« Une voix divine a révélé à saint Maixent que, lorsque l'Archange saint Michel enleva l'âme de saint Viventius pour l'emporter dans les cieux, tout à coup, du fond du nord, une horde infernale accourut, en blasphémant. « Cette âme nous appartient, criaient-ils ; le lâche a perdu par sa fuite la couronne du martyr, car le Christ a dit : « Bienheureux celui qui souffre la tentation ; après « les épreuves, il recevra la couronne que Dieu réserve à ceux « qui l'aiment. » Transgresseur des ordres de Dieu, il ne doit pas aller avec ses serviteurs, mais avec nous, dont il a en cela imité la faute.

« A ce cri menteur des cohortes de Lucifer, l'Ange Gabriel arriva à la tête de nombreux bataillons, armés de la foudre ; il dispersa la troupe des damnés et les précipita au fond des enfers ; puis au chant des hymnes et des cantiques, l'âme triomphante de Viventius reçut de la main des Anges la couronne de la constance enfin victorieuse. »

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît hors de toute contestation, c'est que les reliques de saint Vivence furent déposées à Saint-Benoît-de-Quinçay, près du corps de celui qui avait été l'ami du saint Solitaire, et elles furent l'objet de la vénération profonde des fidèles.

Mais en 868, l'invasion des Normands qui ravageaient le Poitou effraya les bons religieux de Quinçay, qui se réfugièrent en Auvergne en emportant leur précieux trésor. Agilmar, évêque de Clermont, leur accorda une généreuse hospitalité, et leur bâtit un monastère dans le comté d'Amansus, près des bords de la Saône. Ce monastère, décoré du nom de Saint-Vivence, fut détruit peu après par les Normands ; mais les reliques du saint Patron avaient été enlevées et transportées dans le château-fort de Vergy, près de Nuits, en Bourgogne. On y construisit plus tard une abbaye qui fut placée sous le vocable de Saint-Vivence, et qui, après des fortunes diverses, fut réduite au xviii^e siècle à n'être plus qu'une simple Celle dépendante de la grande abbaye de Cluny.

Les Espagnols croient avoir des reliques de saint Vivence, qui furent transportées à Bilbilis, en Espagne, ville depuis longtemps détruite, mais qui florissait alors dans le voisinage de Catalaïud, où elles furent illustrées de nombreux miracles.

SAINT TAMARE D'AVERSA.

C'était un prêtre africain qui, chassé de son pays en 483, par Hunéric, roi des Vandales, fut jeté sur un navire démâté avec d'autres chrétiens, et livré au gré des flots. Le navire, protégé par les prières des bannis, alla comme il put, mais ne sombra pas. Après une navigation qui fut assez longue pour de pauvres exilés qui manquaient de vivres, le navire échoua sur les côtes de Naples. Les proscrits furent accueillis avec une grande charité. Tamare fut placé à la tête d'une paroisse, et l'un de ses compagnons, saint Castrense, que l'on vénère le 11 février, reprit son ministère de prêtre dans une église de Capoue.

Saint Tamare mourut à Pontano, dans le diocèse d'Aversa, où on l'honore le 16 janvier.

SAINT ADGILLUS,
ROI DE FRISE.

Adgillus, premier du nom, fut établi roi des Frisons par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bienfaisant, il rendit ses sujets heureux. Il fut le premier qui mit la Frise à l'abri de la mer par des digues, et à cet effet il fit élever des tertres, afin de procurer aux habitants et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations.

Mais le plus grand des bienfaits de ce prince est d'avoir étendu et protégé parmi ses peuples la religion chrétienne, que lui-même professait. Son successeur, qu'on appela Adgillus II, ennemi du christianisme, détruisit ses pieux travaux et ramena les Frisons à leurs anciennes superstitions, ce qui eut lieu en l'an 710.

SAINT FURSY,
ABBÉ DE LAGNY, PATRON DE PÉRONNE ¹.

Saint Fursy ou Foursy, est appelé évêque dans quelques calendriers des églises de France, du temps de Louis le Débonnaire, et il est encore honoré comme tel à Cambrai et en d'autres lieux. C'est peut-être parce que quelques-uns l'ont pris pour un chorévêque ou un évêque rural du diocèse de Paris à Lagny, où il faisait les fonctions de vicaire-général de l'évêque, avec celle d'abbé dans le monastère qu'il y avait bâti sous le nom de Saint-Pierre.

Il était irlandais de naissance, fils d'un petit prince du pays nommé Fyltant, qui se vit dans la suite roi de Momonie ou Munster, l'une des provinces de l'Hibernie. Il fut élevé avec un soin tout particulier par un évêque de ses parents, qui le fit instruire dans la religion et dans les lettres humaines. Quoiqu'il se rendit très-habile dans la connaissance des sciences, et particulièrement dans celle des saintes Écritures, il se distingua néanmoins encore plus par les dons spirituels que son âme avait reçus du ciel, et par la pratique des vertus chrétiennes et religieuses dont il avait

¹ Lat. *Furseus*.

pris les exemples dans le monastère de Kluainfert en Connacie, bâti par l'abbé saint Brandan, son grand oncle paternel, et depuis érigé en évêché. Comme il possédait le talent de la parole, il fut destiné d'abord à enseigner les autres. Mais le désir de servir Dieu avec plus d'austérité, joint à quelques contradictions qu'il eut à souffrir de la part de quelques moines du lieu, le fit résoudre à quitter son pays. Il se retira dans une des îles voisines de l'Irlande, où il bâtit un monastère qu'il remplit de disciples en peu de temps. La division qui régnait dans sa famille le porta ensuite à retourner en Monomie, où après avoir converti le roi son aïeul, réconcilié son père et sa mère avec ce prince, et fait renoncer au monde deux de ses frères nommés Foillan ou Foillain, dit Foignan, et Ultan ou Ultain, dit Outain, qui embrassèrent la vie religieuse sous sa discipline, il tomba dans une maladie qui le réduisit à la dernière extrémité.

Ce fut en ce temps qu'il eut tant de visions surprenantes que l'on trouve décrites fort au long dans l'histoire de sa vie, et en abrégé dans l'*Histoire d'Angleterre*, composée par le vénérable Bède. Les lumières que saint Fursy reçut dans ces extases, servirent après son rétablissement à lui faire prêcher la pénitence aux pécheurs. Le bruit que firent ses prédications lui attira une foule prodigieuse de peuples, qui se mirent à le suivre par les villages. La jalousie de ses anciens adversaires se mêla parmi les applaudissements de la multitude, et elle le poursuivit avec tant d'animosité et d'acharnement, qu'il se vit obligé enfin de quitter encore le pays. Il reprit le chemin des petites îles, d'où il passa quelque temps après dans l'Estangle, ou le royaume des Anglais orientaux. Il y fut reçu très-favorablement par le roi Sigberet ou Sigobert, qui lui donna toute la protection possible et lui fournit les moyens de bâtir le monastère de Cnobersbourg. Après l'avoir gouverné pendant quelque temps, il en laissa la conduite à saint Foillan son frère, et alla trouver son autre frère Ultan dans le désert, pour s'y donner tout entier à la contemplation et aux exercices de la pénitence.

Vers l'an 644, la vue des troubles où était le pays d'Estangle, par la guerre que Penda, roi de Mercie, idolâtre de religion, avait

déclarée aux rois Egrie et Sigberct, fit résoudre saint Fursy à s'en venir en France. Il passa par le Ponthieu, en Picardie, où le gouverneur Haimon, par reconnaissance pour la vie que le Saint avait rendue à son fils, lui offrit le village et la terre de Maisières-sur-Authie pour s'y établir. Mais Fursy ne crut pas devoir s'y arrêter, parce que son dessein était d'aller à Rome. Comme il continuait son chemin, il fut arrêté par Erchinoald ou Erchenwald, vulgairement Archambaud, maire du palais sous Clovis II, qui étant plein de vénération et d'estime pour sa sainteté, l'engagea à demeurer en France ; il le mena d'abord en son château de Péronne-sur-Somme, où il souhaita que son fils fût baptisé de sa main. Il lui destina un hospice et un oratoire dans ce lieu : mais considérant que la ville de Péronne était loin de la cour, et souhaitant néanmoins de n'être pas trop éloigné de lui, il le pria de vouloir prendre un établissement dans celle de ses terres qu'il voudrait choisir. Saint Fursy accepta la terre de Lagny, dans le diocèse de Paris, pour faire plaisir à la reine sainte Bathilde, qui fut depuis religieuse à Chelles, dans le même canton. Il y bâtit un monastère, qui par l'excellence de ses exemples et de ses règlements, devint en peu de temps un modèle de perfection religieuse pour les autres monastères de France. Les soins qu'il apporta pour former ses Frères dans l'abbaye de Lagny, ne bornèrent pas tellement sa charité qu'elle ne le fit encore songer aux églises où il avait fait autrefois des missions apostoliques. Il résolut de les aller visiter, afin de confirmer le bien qu'il y avait établi, et de revoir ses frères Foillan et Ultan qui étaient restés en Angleterre. Mais étant arrivé à Maisières, bourgade du Ponthieu, appelée depuis Froheins par corruption de son nom Fourshem, qui veut dire maison de Foursy, où Haimon avait tâché de le retenir, lorsqu'il vint d'Angleterre en France ; il y mourut l'an 633, ou plutôt dès l'an 650, le 16 de janvier, après une maladie de quelques jours.

Il y eut grande contestation entre le maire du palais Erchinoald et Haimon, à qui appartiendraient les reliques du Saint. Ce dernier semblait y avoir plus de droit, parce qu'il était mort dans ses terres et qu'il en avait déjà la possession. Mais le maire du palais

alléguant tout ce qu'il avait fait en faveur du Saint, croyait se l'être acquis par ses bienfaits : et ne faisant point difficulté de l'appeler toujours *son religieux*, il prétendait qu'il devait être à lui mort comme il avait été vivant. Haimon ne put résister à l'autorité d'un homme qui avait toute la puissance du royaume en main. Le corps fut transféré à Péronne avec beaucoup d'appareil et de dépense par les soins d'Erchinoald, qui fit bâtir une belle église exprès pour y placer cette précieuse relique avec tout l'honneur qui lui était dû. Saint Éloi, évêque diocésain, assisté de saint Aubert, évêque de Cambray, en fit la dédicace avant qu'elle fût achevée, et y transporta le corps du Saint trente jours après qu'on l'eut apporté de Maisières à Péronne. On croit que le soin de cette église fut confié d'abord à des religieux, ce qui lui a fait donner le nom de monastère des Irlandais. Elle est devenue collégiale dans la suite et elle était desservie par des chanoines.

La fête de cette première translation est marquée au 25 de février. Celle de la seconde, qui se fit quatre ans après, lorsque l'église fut entièrement achevée, et le corps posé dans une châsse dont on dit que la fabrique fut ordonnée par saint Éloi, se célèbre le 28 de septembre. Celle de la troisième se fait le 17 du même mois, depuis qu'en 1256 les évêques de Noyon, de Beauvais et de Térouane remirent les reliques du Saint dans une nouvelle châsse, en présence du roi saint Louis, qui fit apposer son sceau avec celui de ces prélats à l'acte de cette grande cérémonie. (BAILLET.)

SAINT TRIVIER,

MOINE DE TÉROUANE.

Ce bon Saint est peu connu. Cependant Alban Butler en a parlé d'après les Bollandistes. Il est cité dans le Martyrologe de Chastelain ; il a donné son nom à deux villes du diocèse de Belley, autrefois pays de Dombes. Et récemment M. l'abbé Destombes a publié sa vie ¹.

Saint Trivier vivait au ^{vi}e siècle. On n'est pas d'accord sur le lieu de sa naissance. Ce qu'on sait, c'est que ses pieux parents lui donnèrent une éducation très-chrétienne, et qu'en grandissant

¹ Dans les *Vies des Saints des diocèses de Cambray et d'Arras*.

il comprit la vanité et le néant du monde; qu'il ne soupirait qu'après le bonheur d'en sortir pour se donner tout à Dieu, mais que des obstacles sans cesse renaissants l'arrêteraient très-longtemps dans cette vie terrestre qui lui pesait.

Il avait quarante ans, lorsqu'il eut la joie de pouvoir enfin ne s'occuper que du salut de son âme. Il fut admis dans un monastère de Téroane, alors encore capitale des Morins. Son humilité, sa prudence, sa ferveur firent bientôt de lui le modèle des religieux. Il passa quelques années dans cette maison de prières, demandant à Dieu de n'en sortir que pour aller à lui. Mais Dieu lui préparait d'autres épreuves.

Les Francs, alors toujours en guerre, avaient fait prisonniers dans le pays de Dombes deux jeunes seigneurs, qu'ils emmenaient avec eux. Comme ils passaient à Téroane, l'abbé du monastère où était saint Trivier, les racheta et voulut les rendre à leurs familles.

« On sait, dit l'abbé Destombes, que dans ces siècles d'invasion (c'était sous le règne des fils de Clovis), le trafic des esclaves était commun, et que les évêques, les abbés et en général tous les prêtres se faisaient remarquer par leur empressement à délivrer ces malheureuses victimes. L'abbé du monastère de Téroane avait maintenant besoin d'un homme qui eût le courage de traverser des provinces ravagées par la guerre, et de reconduire ces deux jeunes hommes dans leur famille.

L'entreprise était périlleuse, elle demandait une grande prudence et beaucoup de ménagement. Trivier fut chargé de cette commission; il se mit aussitôt en route, sachant qu'obéir à ses supérieurs c'est obéir à Dieu, et qu'il pouvait compter sur sa protection. Le Bienheureux sut conserver au milieu des distractions d'un voyage pénible, la paix et la tranquillité de l'âme; il ne perdit rien de son esprit intérieur. Il ramena les deux jeunes seigneurs au pays de Dombes et les rendit à leurs parents.

On peut se figurer la joie de ces familles, en revoyant leurs enfants qu'ils croyaient morts ou perdus pour jamais. Leur reconnaissance fut vive. Toutes leurs richesses furent mises à la disposition de Trivier, mais le saint Religieux refusa tout. Pressé

pourtant de se fixer dans le pays de Dombes, il accepta une cellule et un petit jardin, où il passa ses jours dans les plus grandes austérités, ne vivant que de légumes et de racines qu'il cultivait de ses mains. On eût dit un autre Antoine, reproduisant, au milieu des Francs encore barbares, les vertus que l'admirable anachorète avait pratiquées dans les déserts de la Thébaïde.

Ce qui le retint constamment dans sa nouvelle solitude, ce fut la crainte d'être élevé à quelque dignité, s'il retournait dans son monastère. Souvent on le rencontrait se rendant à quelque lieu de pèlerinage, et le dimanche à quelque église pour y entendre la Sainte Messe et chanter les louanges de Dieu. Ce fut dans la pratique de ces humbles vertus que le pieux Solitaire remit son âme au Divin Maître.

L'année de sa mort est incertaine. Mais tous les savants qui ont parlé de lui, s'accordent à reconnaître qu'elle arriva vers la fin du vi^e siècle. »

SAINT HENRI,

ERMITE.

Henri, né dans la seconde moitié du xi^e siècle, sortait d'une famille distinguée dans le royaume de Danemarck. Dès son enfance il se consacra sans réserve au service de Dieu. En vain ses amis l'exhortèrent à se marier; persuadé que Dieu l'appelait à un état plus parfait, il passa dans le Nord de l'Angleterre et choisit pour sa retraite la petite île de Cocket, sur les côtes du Northumberland. Il y vécut, en véritable ermite, dans la pratique d'une rigoureuse pénitence.

Il jeûnait tous les jours, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau, ne faisant qu'un repas dans sa journée; et il gagnait son pain à la sueur de son front.

Les démons et les hommes mirent sa vertu à de rudes épreuves; mais leurs assauts ne servirent qu'à perfectionner sa patience, sa douceur, son humilité et sa charité. Il mourut le 16 janvier 1129, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Tinmouth, à côté de saint Oswin, roi et martyr ¹.

¹ Godescard, après Capgrave et les Bollandistes.

SAINT ROLAND,

ABBÉ DE CHÉZERY.

Saint Roland, abbé de Chézery en Savoie, vivait à ce qu'on croit au ^{xii}^e siècle. C'était un gentilhomme anglais qui, las des tumultes de ce monde et de ses vaines joies, était venu se réfugier chez les moines de Chézery, en Savoie. Là il oublia les honneurs qu'on lui rendait dans son pays et ne s'occupa plus que de la seule chose nécessaire, son salut. Il y vécut si saintement qu'il y fut élu abbé de son monastère, où l'on suivait la règle de Cîteaux. Sa mort fut aussi sainte que sa vie, et des miracles illustrèrent son tombeau.

Malgré la révolution que suscita à Genève le calvinisme, en 1535, le culte de saint Roland ne fut pas interrompu. Les moines sauvèrent ses reliques de la fureur des prétendus réformés ; elles furent aussi mises en sûreté par un prêtre dévoué, contre les athées de 1793 ; et M^{sr} Devie, évêque de Belley, les fit reconnaître en 1834.

SAINT BÉRARD ET SES COMPAGNONS,

DITS LES CINQ FRÈRES MINEURS, MARTYRS AU MAROC.

Dans le Chapitre général de 1219, saint François d'Assise ayant partagé le monde à conquérir entre ses Frères, prit pour lui l'Asie, et envoya en Espagne et au Maroc six religieux appelés Bérard, Pierre, Accurse, Ajué, Othon et Vital. Après qu'il les eut bénis, ils partirent n'emportant pour tout viatique que leur bréviaire et la grâce de Jésus-Christ. Frère Vital, conducteur de cette troupe sainte, tomba malade en Aragon ; se sentant trop faible pour un si rude combat, il désigna Frère Bérard pour le remplacer dans le commandement. En effet, Vital après de longues douleurs tréssaillant d'allégresse, apprenant le triomphe de ses Frères, et par un dernier effort d'amour, il rompit ses liens et retourna à Dieu ¹.

¹ Wadding.

Les religieux arrivèrent en Portugal ; à Coïmbre, Uraca, femme du roi Alphonse II, les reçut comme des envoyés du ciel. A Alenquer, ils eurent le bonheur de se trouver en famille dans le couvent établi par saint François, lors de sa mission en Espagne. Séville fut la première ville sous la domination des Maures, où ils prêchèrent l'Évangile. Ils étaient logés chez un chrétien, ils passèrent huit jours dans la prière et les œuvres de pénitence, demandant à Dieu la force du martyre. Leur hôte les détourna de leur projet, dans la crainte où il était de voir entraver le commerce des marchands chrétiens au milieu des infidèles. Nos chevaliers de Jésus-Christ ne l'écouterent seulement pas et abandonnèrent aussitôt sa maison. Pleins de valeur, ils allèrent à l'assaut, « à savoir, à la mosquée des Maures, où ayant trouvé leurs ennemis en armes, faisant oraison à leur prophète, ils commencèrent à les frapper et charger du couteau tranchant de la parole de Dieu, preschant et louant la foy de Jésus ¹. » Mais à leur habit étrange, et à leur langage plus étrange encore, on les chassa, les traitant comme fous. Ce commencement d'opprobre doubla leur sainte ferveur ; ils se présentèrent dans une autre mosquée plus grande, d'où ils furent rudement repoussés. Alors ils se dirent les uns aux autres : « Souvenons-nous de ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Petit troupeau, ne craignez point, car il plaît à votre Père que vous possédiez son royaume. Allons, abattons le chef, pour nous rendre la victoire des membres plus facile et plus aisée ; allons courageusement et joyeusement lui prêcher la parole de Jésus-Christ, le Baptême et la rémission des péchés. » Ils vinrent donc au palais du chef des Maures de Séville, se dirent les envoyés du Roi des rois, et ils y prêchèrent Jésus-Christ et la nullité de la foi en Mahomet. Le chef maure irrité ordonna qu'ils fussent chassés et mis à mort : mais sur quelques observations de son fils, et aussi dans les intérêts de sa conquête, il révoqua cette première sentence et les fit enfermer dans une tour ².

¹ *Les chroniques des Frères Mineurs*, in-8°, t. II, p. 11.

² Bolland., *Act. sanctorum*, 16 januar., p. 66.

La vérité qui n'est jamais captive, les conforta intérieurement ; ils montèrent au haut de la tour et prêchèrent la parole de Dieu à tous ceux qui passaient dans la rue. On les enferma alors dans une basse fosse, et après cinq jours, le chef maure les fit comparaître de nouveau devant lui ; il leur promit grâce et faveur, les tenta même par l'appât des richesses et de l'or, s'ils voulaient embrasser la foi de Mahomet. Les généreux confesseurs répondirent : « Prince, plutôt à Dieu que vous voulussiez vous faire grâce à vous-même ! Traitez-nous comme vous voudrez. Il ne tient qu'à vous de nous ôter la vie, mais nous sommes sûrs que la mort nous fera jouir de l'immortalité glorieuse. » Ils s'embarquèrent pour Maroc sur un vaisseau qui portait en Afrique plusieurs chrétiens mécontents. Cette perpétuelle migration de chrétiens chez les Mahométans au ^{xiii}^e siècle a servi au développement industriel et commercial, mais aussi elle mélangea les races et rendit plus difficile la réaction chrétienne et nationale de l'Espagne. Nos confesseurs de la foi furent reçus avec un grand respect par don Pedro de Portugal, qui s'était retiré à Maroc à cause de quelques discussions avec Alfonse II, son frère. Ce prince les engagea à reposer un peu leurs corps exténués de fatigues. Leurs visages étaient si pâles et si maigres que la peau semblait collée aux os ; leurs yeux étaient profondément enfoncés et leurs épaules courbées par la mortification. Mais ils étaient remplis d'un courage surhumain et d'une joie immense. Il les engagea surtout à modérer leur zèle, à agir avec prudence, afin de ne pas s'exposer à voir renouveler les persécutions qu'ils avaient endurées à Séville. Peut-on arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources pures de la montagne ? Peut-on éteindre dans l'âme de l'apôtre cette soif brûlante du sacrifice et de la mort ? L'amour est plus fort que la mort. Ces glorieux missionnaires sortirent le lendemain à l'aurore, et s'arrêtèrent dans les rues les plus fréquentées pour y prêcher la foi de Jésus-Christ.

Un jour, Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses Frères, monta sur un char, instruisait le peuple : le chef mahométan passa ; il allait selon la coutume orientale visiter les tombeaux de ses ancêtres. Bérard continua à parler avec une grande véhémence ; il

fut pris pour un fou, et le roi ordonna que ces hommes fussent reconduits dans le pays des chrétiens. Le Portugais Pedro leur donna des guides pour Ceuta où ils devaient s'embarquer. Mais ils échappèrent à la surveillance de ces conducteurs, et revinrent prêcher à Maroc. Le roi les fit jeter dans un cachot où ils furent privés de toute nourriture ; la grâce de Dieu les sustentait intérieurement. Et après vingt jours on les mit en liberté, craignant d'avoir offensé Dieu à leur égard, car une sécheresse excessive avec les maladies et la mort affligeait le pays ¹. Les chrétiens de Maroc appréhendant que l'ardeur de ce zèle admirable ne leur attirât des persécutions, les firent garder dans la maison du prince portugais. Il les mena dans une expédition militaire au profit du roi de Maroc contre des tribus rebelles dans l'intérieur de l'Afrique. L'armée s'en revenait victorieuse et traversait péniblement un désert sablonneux. Les soldats mouraient de soif ; depuis trois jours on n'avait pas eu d'eau. Dieu alors voulut par le moyen d'un pauvre Mineur donner un grand signe de sa puissance à ces infidèles. Frère Bérard, comme autrefois Moïse, frappa la terre d'un bâton, et une source abondante en jaillit aussitôt. Les hommes et les animaux se désaltérèrent, on fit provision d'eau dans des outres, et la source tarit ². Revenus à Maroc, nos intrépides chevaliers de Jésus-Christ, forts de la puissance de Dieu et de la vénération du peuple, ne gardèrent plus aucune mesure et prêchèrent hardiment jusqu'en face du roi, qu'ils allaient attendre dans les rues où il devait passer. Il ordonna à un de ses officiers nommé Abozaïda de les faire mourir dans les tortures les plus affreuses. Cet homme, qui avait été témoin du grand miracle du désert, voulut attendre l'occasion de fléchir la colère du roi ; il se contenta de les mettre en prison. Mais là ils eurent à souffrir toutes sortes d'outrages : le geôlier était un chrétien renégat. Après quelque temps, Abozaïda, les ayant fait venir, les trouva plus hardis, plus intrépides encore ; il commanda alors qu'ils fus-

¹ *Estimantes autem aliqui quia propter carcerem sanctorum fratrum illa tempestas evenisset.* Bolland., 16 januar., p. 66.

² *Frater Beraldus, prævid oratione, accepto brevi paxillo, terram fodit et statim fons erupit.* Bolland., 16 januar., p. 66.

sont séparés et livrés à trente bourreaux. On leur lia les pieds et les mains, on les traîna sur le pavé, la corde au cou; on les frappa avec une telle violence que leurs entrailles en furent presque découvertes; on les roula sur du verre et sur des briques cassées, et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pendant ce long et cruel supplice, ils bénissaient Dieu et chantaient ses louanges; il n'y avait que les blasphèmes qui pénétraient dans leur cœur et en troublaient la joie parfaite et abondante. Rejetés pendant la nuit sur la paille de leur prison, l'Esprit consolateur y descendit avec eux pour les fortifier et les soutenir. Les gardes virent une grande lumière qui venait du ciel, et qui paraissait y élever les pauvres Mineurs. Les croyant sortis, ils accoururent tout effrayés, mais ils les trouvèrent priant Dieu avec une grande dévotion ¹.

Le roi les fit de nouveau comparaître en sa présence. Ils y furent conduits dépouillés et garrottés. Un officier sarrasin qui les rencontra voulut leur persuader d'embrasser la loi de Mahomet. Le Frère Otto, le rebutant avec horreur, cracha deux fois contre terre en signe de mépris, ce qui lui attira un rude soufflet; il tendit l'autre joue, suivant le conseil de Jésus-Christ. Le roi leur dit : « Êtes-vous donc ces impies qui méprisez la vraie foi, ces insensés qui blasphémez contre l'Envoyé de Dieu ? — O roi ! répondirent-ils, nous n'avons point de mépris pour la vraie foi; au contraire, nous sommes prêts à souffrir et à mourir pour la défendre; mais nous détestons la vôtre et le méchant homme qui en est l'auteur. » Alors le roi eut recours au moyen le plus puissant en Orient, l'amour des plaisirs et de l'or. Il avait fait venir des femmes richement parées; il dit : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, je vous donnerai ces femmes pour épouses, avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mon royaume. Autrement vous mourrez par le glaive. » Les confesseurs de la foi répondirent : « Nous ne voulons ni de vos femmes, ni de vos

¹ *Eadem nocte visum fuit custodibus, quod lux magna de cælo descendebat et sanctos fratres recipiens ad cælos cum innumerabili multitudine sublimabat. Qui stupefacti et territi ad carcerem accedentes, eos devote orantes invenerunt.* Bolland., 16 januar., p. 67.

honneurs ; que cela soit pour vous et que Jésus-Christ soit pour nous. Faites-nous encore souffrir toutes sortes de tourments, faites-nous mourir ; la douleur nous semble légère quand nous contemplons la gloire éternelle ¹. » En prononçant ces paroles, leur âme surabondait de joie et d'espérance... Le roi prit son cimeterre et leur fendit la tête par le milieu du front. Ainsi les prémices du noble sang des Frères Mineurs furent offertes à Dieu, le seizième jour de janvier, par les mains d'un grand et royal bourreau ². Dans le même moment, Sancia de Portugal les vit monter triomphants dans le ciel. Leurs corps, déchirés et mis en lambeaux par les infidèles, furent soigneusement recueillis par les chrétiens. Pedro de Portugal les fit transporter dans sa patrie, et son frère le roi Alfonse les déposa solennellement dans l'église des Chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coïmbre.

François tressaillit d'allégresse en apprenant les souffrances et la mort de ses enfants ; il regarda son Ordre à jamais consacré par ce baptême de sang, et disait en pleurant de joie : « Certes je puis dire en toute assurance que j'ai cinq Frères Mineurs ! » Puis se tournant du côté de l'Espagne, il saluait le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre : « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au roi du Ciel, cinq belles fleurs empourprées et d'une odeur très-suave. O maison sainte, sois toujours habitée par des Saints ! »

(CHAVIN DE MALAN, *Vie de saint François d'Assise*.)

Les cinq Martyrs du Maroc furent canonisés en 1481, par le Pape Sixte IV.

SAINTE CRESCENCE,

VIERGE.

Cette Sainte, qui paraît être une enfant de Paris et qu'on invoque contre le mal de dents, mourut jeune, après s'être consa-

¹ Bolland., 16 januar., p. 67.

² *Chroniques des Frères Mineurs*, liv. IV, chap. xvii.

crée à Dieu. Elle fut inhumée à Paris, et saint Grégoire de Tours raconte qu'il a vu son tombeau sur lequel il a lu cette inscription :

« Ici repose Crescence, jeune fille consacrée à Dieu. »

Il ajoute que plusieurs miracles ont été obtenus par son intercession, et entr'autres que le préfet de la Monnaie, gravement malade, l'ayant invoquée, elle lui apparut et lui dit que, s'il faisait élever une petite chapelle sur son tombeau, il serait guéri. Il le fit et recouvra complètement la santé.

LA BIENHEUREUSE JEANNE,

VIERGE.

La Bienheureuse Jeanne, née en Italie au milieu du ^x^e siècle, se consacra à Dieu, dans le couvent de Sainte-Lucie, de l'ordre des Camaldules, au pied des Apennins, et se lia par les vœux de religion, en qualité de sœur converse. Elle vécut là saintement et se fit remarquer surtout par son obéissance et son humilité, vertus dans la pratique desquelles on la vit persévérer jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 1105.

Divers miracles firent connaître le bonheur dont elle jouissait dans le ciel. Les habitants de Sainte-Lucie attribuèrent surtout à son intercession la faveur d'avoir été préservés de la peste, par suite d'un vœu qu'ils avaient fait. Ils voulurent en conséquence construire une chapelle en son honneur, et lui érigèrent un autel, avec une inscription qui marquait leur reconnaissance.

Son corps, dès l'année 1287, avait été, après la destruction du monastère de Sainte-Lucie, transféré solennellement dans l'église de la paroisse par deux évêques du pays. Il le fut de nouveau le 20 août 1506, dans la chapelle qui venait de lui être consacrée.

Le 12 avril 1823, le pape Pie VII approuva le culte rendu de temps immémorial à la bienheureuse Jeanne ¹.

¹ On fête ce même jour en Italie la bienheureuse Agnès, autre vierge de l'Ordre des Camaldules, qui a fleuri dans la même maison avant la bienheureuse Jeanne.

LA BIENHEUREUSE STÉPHANIE QUINZANI,

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Fille de parents pauvres, mais vertueux, Stéphanie naquit dans le Bressan, le 5 février 1457. Son père, Laurent Quinzani, transporta six ans après, son ménage à Soncino dans la même contrée. Il s'y engagea dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et s'attacha au service des religieux qui avaient là leur couvent, il assistait assidûment aux sermons et Stéphanie l'y accompagnait.

Le vénérable Mathieu Carriéri, frappé de l'air modeste de cette enfant, la jugeant destinée à une grande perfection, devint son guide, et on remarqua dès lors en elle une humilité profonde, un ardent désir de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, une tendre charité pour le prochain, un attrait singulier pour la prière.

Parvenue à l'âge de quinze ans, Stéphanie prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Dès qu'elle eut contracté avec Dieu cet engagement, elle se dévoua tout entière au soulagement du prochain. Aider les indigents, consoler les affligés, donner de sages conseils à ceux qui les recherchaient, procurer le salut des âmes ; telles étaient les œuvres auxquelles se livrait sans relâche cette sainte jeune fille.

Obligée de gagner chaque jour son pain par le travail et privée des ressources dont elle eût pu soulager les nécessiteux, elle allait pour eux demander des aumônes, qu'elle distribuait ensuite avec discrétion, ayant soin d'assister surtout les personnes infirmes et malheureuses et accompagnant ces secours de paroles affectueuses et de bons conseils. Dieu manifesta sa sainteté en la favorisant du don des miracles.

Les deux voyages qu'elle fit à Lorette, donnèrent occasion à un grand nombre de chrétiens d'admirer en elle les merveilles de la grâce. Les habitants les plus recommandables des villes où elle passait se faisaient un honneur de la recevoir et de lui donner l'hospitalité.

A Mantoue elle logea chez Paul Caréra, où elle se trouva en même temps que la bienheureuse Ozanna Andréasi, avec laquelle

elle s'entretint à loisir des choses de Dieu. A Brèscia, elle était accueillie avec joie et respect. Les Bressans avaient pour elle tant d'estime et de vénération, qu'ils recouraient à elle dans leurs besoins, persuadés qu'ils devaient obtenir de Dieu, par son intercession, tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Les princes mêmes partageaient le sentiment commun et lui marquaient beaucoup d'égards. Le sénat de Venise, ainsi qu'Hercule, duc de Ferrare, firent tous leurs efforts pour la retenir et la fixer dans leurs états, persuadés que sa présence serait pour leurs peuples une source d'avantages spirituels et temporels. François de Gonzagne, duc de Mantoue, recommanda spécialement à ses prières sa personne, sa famille et ses états. Non content de lui donner ces marques de confiance, il voulut encore lui témoigner publiquement son estime, en lui accordant par un diplôme le droit de bourgeoisie dans Mantoue.

Stéphanie qui regardait Soncino comme sa patrie, désirait y établir un monastère. Dieu bénit son dessein. Elle commença par réunir quelques jeunes filles, qu'elle choisit avec beaucoup de discrétion ; dans sa pauvre demeure elle les rassembla et les forma aux exercices de la piété, au travail, et à toutes les pratiques de la vie religieuse ; elle réussit tellement, que cette maison devint bientôt l'objet de l'admiration générale.

En 1510, elle entreprit de bâtir, dans un des faubourgs de la ville, un monastère, qu'elle mit sous l'invocation de saint Paul, et qui fut approuvé par un bref du Pape Jules II. Dans cette circonstance elle montra l'élévation de son esprit et parut vraiment inspirée. Pauvre fille, elle n'avait pas la moindre ressource pour venir à bout de son entreprise ; mais elle était pleine de confiance en Dieu, et des aumônes abondantes lui prouvèrent bientôt que son espoir n'était pas vain ; elle en reçut de publiques et de particulières, non-seulement de Soncino et des pays voisins, mais aussi de divers princes d'Italie, et surtout du duc de Mantoue, qui se montra toujours très-généreux avec elle.

La bénédiction du ciel sur l'œuvre de Stéphanie fut si sensible, que dès l'année 1519, elle se trouvait dans sa maison avec trente Sœurs, qui appartenaient à des familles nobles, et qui sous l'habit

du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, travaillaient à acquérir la perfection religieuse.

La réputation de ce monastère s'étendit bientôt de tous côtés. Pendant que François I^{er}, roi de France, était maître du Milanais, il chargea son gouverneur de Soncino d'aller visiter Stéphanie, et de lui annoncer qu'il accordait au monastère de Saint-Paul, le privilège d'être exempté de tout droit et de tout impôt. Sainte Angèle de Mérici, allant en pèlerinage au mont Varalle, passa par Soncino pour voir la Bienheureuse et ses filles spirituelles. Elle eut avec elles de pieuses conférences, qui la remplirent, ainsi que ces saintes âmes, de la plus douce consolation.

On raconte que Louis Sforce, duc de Milan, ayant voulu voir Stéphanie et se recommander à ses prières, se présenta à elle sous un déguisement et cachant son nom avec soin ; une inspiration divine lui fit connaître de suite ce prince : elle lui donna avec une sainte liberté les plus utiles avis, et lui prédit que, s'il n'écoutait pas patiemment les plaintes des veuves et des orphelins, le pauvre peuple crierait vers Dieu, et qu'il perdrait ses états. Effectivement, il fut fait prisonnier par les Français, au moment où il cherchait à se sauver de Novare, déguisé en soldat suisse.

La servante de Dieu n'eut pas la consolation de terminer sa course mortelle dans la maison qu'elle avait fondée. Elle prédit à ses religieuses qu'elles seraient obligées d'en sortir, et que pour elle, elle n'y reviendrait plus. En effet, au mois de novembre 1529, une armée nombreuse et indisciplinée s'approchant de Soncino, on crut prudent de faire sortir les Sœurs de Saint-Paul de leur monastère, qui, hors des murs et sur le penchant d'une colline, se trouvait exposé aux attaques des soldats. Stéphanie alla donc avec ses filles habiter la maison qu'elle avait d'abord occupée dans l'intérieur de la ville. Elle y tomba malade dans le courant du mois de décembre, et elle connut que sa fin était proche. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle donna à ses religieuses et aux séculiers qui venaient en foule la visiter, un exemple admirable de résignation chrétienne, conservant au milieu des plus vives douleurs, une sérénité de visage qui était l'indice certain de la paix de son âme.

Chaque jour elle se nourrissait et se fortifiait par la Sainte Communion, qu'elle recevait avec une ferveur inexprimable.

Le 2 janvier 1530, ainsi qu'elle l'avait prédit, elle rendit son dernier soupir à l'âge de soixante-treize ans. Son trépas fut accompagné de miracles, par lesquels Dieu se plut à montrer que la mort des Saints est précieuse à ses yeux. On lui fit des obsèques honorables ; mais elles le furent moins encore par la pompe que par les acclamations et les larmes du peuple qui se porta en foule à cette cérémonie.

A peine Stéphanie fut-elle morte, qu'elle reçut les honneurs que l'Eglise rend aux Saints, non-seulement de la part des habitants de Soncino, mais de tous les pays voisins et de toutes les villes qu'elle avait visitées, et qui connaissaient ses vertus, ainsi que les choses merveilleuses qu'elle avait opérées pendant sa vie. Il se fit à son tombeau un concours extraordinaire, et l'autorité ecclésiastique permit de célébrer sa fête et d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles.

Nous raconterons encore un trait de sa vie, qui montre combien Notre-Seigneur aime les âmes qui honorent sa Mère.

La Bienheureuse Stéphanie ne laissait passer aucun instant sans saluer la Très-Sainte Vierge de l'*Ave Maria*, car elle vivait constamment en sa présence ; et ses heures les plus douces étaient celles où elle pouvait visiter un de ses sanctuaires. Or, un jour, elle fut honorée d'une vision céleste : elle vit devant elle la Reine des Vierges, accompagnée de sainte Catherine de Sienne, de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin ; et son émotion fut extrême, lorsque l'auguste Enfant Jésus, qu'elle adorait dans les bras de sa Mère, se penchant vers elle, lui mit au doigt un anneau, fiançailles divines, qu'il avait accordées aussi à sainte Catherine de Sienne, et que les peintres ont célébrées ; puis la vision ayant disparu, elle sentit à son doigt l'anneau qu'elle conserva toute sa vie. — Saluons aussi la Très-Sainte Vierge par un *Ave Maria* le plus souvent que nous pourrons, surtout quand l'heure nous rappelle en sonnante l'approche de l'éternité.

LA VÉNÉRABLE SŒUR GRACE DE VALENCE.

La vertu de cette sainte fille, qui mourut à cent-douze ans, dans les exercices de la piété qu'elle avait pratiquée dès l'enfance, édifia tellement la ville de Valence, en Espagne, qu'on prit soin de recueillir quelques détails sur sa vie.

Grâce naquit de parents peu fortunés, dans un village du royaume d'Aragon, l'an de Notre-Seigneur 1494. Elle perdit son père peu de temps après sa naissance, et elle eut le bonheur d'être élevée par une mère qui lui inspira l'amour de Dieu et tous les sentiments de la plus solide piété.

Grâce fut amenée de bonne heure à Valence, où sa mère était née, et où elle voulait passer le reste de sa vie. La jeune fille s'habitua très-vite aux mortifications, aux abstinences. Dès l'âge de treize ans elle était animée d'un si grand désir de rester vierge, qu'elle fit vœu, entre les mains de son confesseur, de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Son occupation principale était de faire le ménage de sa mère ; elle réglait si bien ses exercices de dévotion, qu'ils ne l'empêchaient jamais de remplir ses devoirs et de rendre à sa mère tous les services qu'elle pouvait attendre d'elle. Elle employait le temps que lui laissaient ses obligations domestiques, à la prière, aux lectures spirituelles, à la méditation.

Après la mort de sa mère, Grâce vendit tout son patrimoine, pour en faire des aumônes. Elle vécut quelques années dans la pratique des bonnes œuvres et de la pénitence, et se retira ensuite chez une pieuse dame, qui lui donna un petit cabinet soigneusement meublé. Grâce se mit à pleurer à la vue d'un logement qu'elle trouvait beaucoup trop agréable, pour le peu de séjour qu'on a à faire dans la prison de cette vie. Elle obtint qu'on en ôtât tous les ornements, et ne conserva qu'une paillasse qui lui servit de lit, un siège grossier et trois images, l'une de la très-sainte Vierge, l'autre de saint Joseph, la troisième de saint Antoine, en qui elle avait une grande dévotion.

Elle vécut dès lors dans les plus grandes austérités, ne buvant

que de l'eau, et ne mangeant que du pain et des légumes. Tout le temps que duraient l'Avent et le Carême, elle ne prenait par jour qu'un morceau de pain bis.

Voilà quelle était la vie de la bienheureuse Grâce, lorsqu'elle désira suivre la règle sévère du Tiers-Ordre de Saint-François ; elle en demanda l'habit. Elle avait quarantè-six ans. Son mérite et ses vertus la firent recevoir avec joie ; et depuis qu'elle eut prononcé ses vœux, elle redoubla ses mortifications. Elle ne coucha plus que sur le pavé de sa chambre, et passa vingt-cinq ans à ne vivre que de farine détrempée dans un peu d'eau. Ce genre de vie ne semblait pas diminuer ses forces ; car elle vécut cent-douze ans sans maladies et conservant, parmi les austérités et la vieillesse, la même vigueur d'esprit qu'elle avait eue dans ses jeunes années.

Elle rendit son âme à Dieu, à l'heure qu'elle avait prédite, le sourire sur les lèvres, la joie dans le cœur, les mains et les yeux levés au ciel qu'elle voyait entr'ouvert. Cette sainte et douce mort eut lieu le 16 janvier de l'an 1606, la veille de saint Antoine, que la vénérable Grâce avait pris pour son protecteur.

On l'honore le 16 janvier.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'Église fête aujourd'hui la rentrée de la Très-Sainte Vierge à Nazareth, où elle put se reposer un peu d'un voyage qui avait duré neuf jours.

Elle avait quitté l'Égypte le 7 janvier, et ce jour-là nous avons cité un passage des Méditations de saint Bonaventure sur la vie de Notre-Seigneur ; il y exposait les fatigues et les peines de la sainte Famille. Nous écouterons encore ici les paroles de ce bon Saint :

« Voilà donc Jésus revenu de l'Égypte.

« A son arrivée, les sœurs, les parents et les amis de Marie et de Joseph s'empressent de les visiter.

« Depuis cette époque jusqu'à celle où Jésus eut atteint sa douzième année, on ne sait rien autre chose de lui. On dit pour-

tant qu'on voit à Nazareth la fontaine où Jésus allait puiser de l'eau pour sa Mère, car notre humble Maître rendait de pareils services à Marie, qui n'avait pas d'autre serviteur que son Fils.

« Nous pouvons encore nous figurer ici que la mère de saint Jean l'Évangéliste, la sœur de Marie, visitait souvent la sainte Famille avec son fils, alors âgé de cinq ans. On voit, dans les saintes Écritures, que Jean mourut soixante-sept ans après la Passion de Notre-Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Ainsi il avait trente et un ans au moment de la Passion de Jésus-Christ, qui lui-même en avait trente-trois ou un peu plus; et puisque Jésus avait sept ans à son retour d'Égypte, Jean en avait cinq.

« Considérons-les donc, autant que Dieu nous en fera la grâce, considérons-les vivant et conversant ensemble, et n'oublions pas que Jean fut, dans la suite, le disciple que Jésus aimait davantage. »

Pèlerinage à Notre-Dame du mont Serrat en Espagne, qui, en ce jour, après la bataille de Lépante, délivra miraculeusement plusieurs chrétiens captifs des Turcs.

Pèlerinage de Notre-Dame-des-Lumières à San-Severino, en Italie. En ce jour, de l'an 1584, des lueurs célestes parurent autour de la sainte image.

Le savant Père Muzarelli, a recueilli de la légende franciscaine un fait de ce jour :

« Lorsque le Frère Morico, ce bon serviteur de Dieu et de la Très-Sainte Vierge, arriva, dit-il, aux derniers moments de sa vie, une vision terrible l'effraya, car elle lui montra combien est rigoureux le compte que nous avons tous à rendre à Dieu, en paraissant devant lui. Le pauvre Frère épouvanté se mit à crier de toutes ses forces : Je suis damné, je suis damné ! À ces cris les religieux accoururent et s'efforcèrent de le rassurer ; ils l'engagèrent à espérer en Dieu, et à se mettre sous la protection de la très-sainte Vierge ; un quart d'heure après, Morico chanta les louanges du saint nom de Jésus. Deux religieux restés auprès de lui, lui demandèrent la raison de sa joie, après une si grande peur. — Lorsque je criais si fort, répondit-il, je me voyais au tribunal

de Dieu qui me demandait compte de ma vie. Quoique je crusse n'avoir rien fait contre les saints commandements ni contre notre règle, l'examen était si pressant que j'ai cru être damné. Mais en ce moment la très-sainte Vierge m'a apparu et m'a dit que je serais sauvé, si je prononçais cent fois le saint nom de Jésus en expiation de mes fautes : c'est pour cela qu'à présent je répète ce doux Nom, c'est pour cela que je le chante. — Et il mourut en paix. »

Il y a des indulgences aujourd'hui pour ceux qui disent la petite prière : « *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria !* Que la Vierge Marie nous bénisse avec son saint Enfant. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sur la voie Salaria, saint Marcel, pape et martyr, qui, pour avoir confessé la foi catholique, fut, par l'ordre du tyran Maxence, d'abord frappé à coups de bâton, puis envoyé sous bonne garde panser les bêtes de charge. Il mourut dans cette pénible fonction, revêtu d'un cilice.

A Maroc en Afrique, le martyr des saints Bérard, Pierre, Accurse, Ajut et Othon, religieux de l'ordre de Saint-François.

A Arles, saint Honorat, évêque et confesseur, illustre pendant sa vie par sa science et ses miracles.

A Oderzo, saint Titien, évêque et confesseur.

A Rhinocolure en Égypte, saint Mélas, évêque, qui mourut en

¹ Romæ via Salaria, natalis sancti Marcelli papæ et martyris, qui ob catholicæ fidei confessionem, jubente Maxentio tyranno, primo fustibus cæsus, deinde ad servitium animalium cum custodia publica deputatus, ibidem serviendo amictu indutus cilicino, defunctus est. — Marrochii in Africa, passio sanctorum Martyrum, Ordinis Minorum, Berardi, Petri, Accursii, Adjuti, et Othonis. — Arelate, sancti Honorati episcopi et confessoris, cujus vita doctrina et miraculis fuit illustris. — Opitergii, sancti Titiani episcopi et confessoris. — Rinocoluræ in Ægypto, sancti Melæ episcopi, qui sub Valente exilium et alia gravia pro fide catholica passus, in pace quievit. — Fundis in Campania, sancti Honorati abbatis, cujus meminit beatus Gregorius papa. — In Monasterio Peronæ, sancti Fursei confessoris. — Romæ, sanctæ Priscillæ, quæ se, suaque martyrum obsequio mancipavit.

paix sous l'empereur Valens, après avoir souffert l'exil et d'autres peines pour la foi catholique.

A Fondi en Campanie, saint Honorat, abbé, dont le pape saint Grégoire fait mention.

A Péronne, saint Fursy, confesseur.

A Rome, sainte Priscille, qui consacra ses biens et sa personne au service des martyrs.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Romaré, confesseur, fêté à Saint-Savin, département de la Vienne.

Saint Félix, évêque africain, martyrisé à Nôle sous Dioclétien.

Saint Valère, cinquième évêque de Sorrente, en Italie, il mourut à la fin du v^e siècle.

Saint Marin, prêtre et saint Stéphane, diacre, martyrs sous Adrien, à Brescia.

Saint Tozon, évêque d'Augsbourg, mort en 768.

Saint Causte (Caustus), honoré chez les Ethiopiens.

Saint Danacte ou Danax, originaire d'Aulone, probablement en Crète, martyrisé en Illyrie.

Sainte Hilarie, recluse en Éthiopie, honorée chez les Grecs.

Sainte Liberata, sœur de sainte Honorée, se consacra comme elle en Jésus-Christ et mourut en paix. Fêtée en ce jour.

Saint Jacques de Tarentaise, ainsi désigné parce qu'il fonda au iv^e siècle un monastère dans cette contrée de la Savoie.

La bienheureuse Jeanne de Fontesquiose, religieuse converse de l'ordre de Vallombreuse.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Pavi, vicaire de Saint-Paul de Lyon, pour avoir rétracté le serment schismatique qu'il avait fait sans le comprendre, fut condamné à mort et exécuté le 16 janvier 1794, à l'âge de trente et un ans.

Jacques Boyer, prêtre du diocèse de Cahors, arrêté comme in-

sermenté, transporté au fort du Hâ et mort à l'hôpital Saint-André de Bordeaux, le 16 janvier 1793.

Pierre de Cluny, religieux Minime au diocèse d'Autun, fit le serment de liberté-égalité, n'en fut pas moins condamné à la déportation et mourut de maladie à Saintes, après avoir rétracté son serment, le 16 janvier 1794.

Louis Guinaud, prêtre du diocèse de Lyon, de la congrégation de Saint-Lazare, refusa le serment schismatique et fut guillotiné, à l'âge de soixante et un ans, le 16 janvier 1794.

Jean-Joseph Lagaye, religieux Carme au diocèse de Limoges, ne fit aucun serment anti-religieux et fut transporté à Bordeaux, où il mourut de misère et de fatigues, le 16 janvier 1793. Il avait quatre-vingt-neuf ans.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Antoine, abbé, patriarche des Cénobites. — Les trois saints jumeaux Speusippe, Eleusippe et Méleusippe, avec sainte Léonille leur aïeule, sainte Junilla, saint Néon et saint Turbon, Martyrs. — Sainte Yolande, vierge et martyre. — Saint Sulpice le Débonnaire, évêque de Bourges. — Saint Genulphe, évêque de Cahors. — Saint Diodore et saint Marien, martyrs. — Saint Sabin, évêque de Plaisance. — Saint Nenne ou Nennius, abbé en Irlande. — Saint Volusien, archevêque de Tours. — Saint Ricmire ou Rigomer, abbé. — Sainte Milvida ou Milguie, vierge. — Le Bienheureux Foulques, archevêque de Rheims. — Sainte Roseline, vierge. — Le Bienheureux Berthold, Frère Mineur. — Le Bienheureux Algot, Frère Mineur. — Le Bienheureux Pierre de Tavanda, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANTOINE,

ABBÉ, PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

Antoine était né l'an 251, dans un village de la Haute-Égypte appelé Coma, près d'Héraclée, de parents nobles, riches et vertueux, qui l'élevèrent chrétiennement. Il était dans sa vingtième année lorsqu'il perdit son père et sa mère, et se trouva seul avec une sœur fort jeune, dont il prit soin : il était obligé de conduire la maison. Environ six mois après, allant à l'église, selon sa coutume, il pensait en lui-même, durant le chemin, comment les Apôtres avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et comment les premiers fidèles, dont il est parlé dans les Actes, vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres. Plein de cette pensée, il entra dans l'église au moment où on lisait ces paroles de Notre-Seigneur à un riche : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; puis venez, et suivez-moi. »

Antoine prit pour lui le conseil qu'il entendait. Aussitôt qu'il fut rentré dans sa maison, il partagea entre les habitants du

pays les terres de son patrimoine, vendit une partie de ses meubles, dont il donna le prix aux pauvres, réservant le reste pour l'entretien de sa sœur ; et peu après ayant entendu, à l'église encore, ces autres paroles de Jésus-Christ : « Ne soyez pas en peine pour le lendemain, » il donna aux pauvres le peu qu'il avait réservé, mit sa sœur dans un monastère de vierges chrétiennes qu'il connaissait ¹, quitta sa maison, et se retira d'abord dans une cellule voisine de son village, pour s'y adonner aux exercices d'une vie pénitente et laborieuse. Personne n'avait encore eu l'idée de se confiner dans le désert ; ceux qui voulaient penser à leur salut dans la retraite, demeuraient seuls autour des villes et des villages.

Voulant avoir un guide dans les voies difficiles de ce nouvel état, Antoine se proposa d'imiter un saint vieillard qui menait depuis sa jeunesse la vie des ascètes. Il visitait aussi les autres solitaires, observant en chacun d'eux la vertu dans laquelle il excellait, afin de la pratiquer lui-même ; et revenant ensuite dans sa cellule, il y partageait tout son temps entre la prière, la lecture des Livres Saints et le travail des mains. Il acquit, par ce moyen, une piété si fervente, qu'il fut bientôt le sujet de l'admiration et des entretiens des autres solitaires.

Le démon, jaloux de la vertu des Saints, ne tarda pas de faire des efforts pour traverser celle d'Antoine. Il commença dès lors contre lui cette guerre si cruelle et si opiniâtre, dont on ne peut entendre le détail sans étonnement. Il tâcha d'abord de lui inspirer du regret d'avoir quitté le monde, en lui rappelant la noblesse de son extraction, les grandes richesses et les plaisirs dont il eût pu jouir ; il voulut lui faire un sujet de scrupule d'avoir laissé sa sœur, et de l'avoir privée, par son éloignement, de son appui et de ses soins. Il lui représentait les difficultés de la vertu, la délicatesse de sa complexion, l'inégalité de ses forces avec les travaux de la pénitence, les ennuis et la dureté d'une longue vie, passée sans commerce avec les hommes, et dans une continuelle

¹ Cette sœur de saint Antoine dirigea par la suite un grand nombre de religieuses et de jeunes filles qui se dévouaient à la vie chrétienne.

mortification ; et comme Antoine paraissait insensible à toutes ces choses, il assiégea son imagination par une foule d'images tristes et affligeantes, et le tourmenta nuit et jour par des tentations, dont son âge encore jeune le rendait susceptible. Mais le Saint, armé du bouclier de la foi et de la pénitence, résistait avec force à toutes ces attaques, et combattait surtout par la considération des flammes éternelles, celles que l'esprit immonde s'efforçait d'allumer dans son corps.

Le démon, vaincu de ce côté-là, voulut le tenter par la vaine gloire. Il prit la figure d'un enfant aussi noir qu'est son esprit, et vint se jeter à ses pieds ; puis, d'un air triste et humilié, il lui avoua qu'il se reconnaissait vaincu. Mais Antoine, bien loin de s'enorgueillir, rendit à Jésus-Christ des actions de grâces, et dit ensuite au malin esprit que la figure qu'il prenait montrait en même temps sa laideur et sa faiblesse, et qu'il n'aurait pas désormais grand sujet de le craindre. Puis il entonna ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur est ma force, je mépriserai tous mes ennemis, » ce qui fit disparaître le fantôme.

Telle fut la première victoire d'Antoine, ou plutôt de Jésus-Christ dans Antoine, qui ne se crut pas pour cela en droit de se reposer ; mais considérant que la malice du démon est féconde en artifices, il se tint plus que jamais sur ses gardes, et se dévoua avec tant d'ardeur aux travaux de la pénitence que plusieurs en étaient dans l'étonnement. Il ne mangeait qu'une fois le jour après le soleil couché, et restait quelquefois deux ou trois jours sans rien prendre. Sa nourriture consistait en un peu de pain et de sel, et l'eau était son breuvage. Il passait souvent la nuit sans dormir, et s'il reposait, c'était ou sur la terre nue, ou sur des joncs, ou sur un cilice. Il se privait de tous les soulagements qui peuvent flatter le corps, disant que les jeunes gens devaient s'endurcir dans la peine, plutôt que de chercher des commodités qui les rendent délicats. Il ne pensait pas au bien qu'il avait fait ; mais seulement à s'avancer chaque jour dans la vertu, comme s'il n'eût fait que de commencer. Il se tenait toujours prêt au combat, crainte de quelque surprise de la part des ennemis de son âme. Il tâchait enfin de se présenter toujours devant Dieu

avec un cœur pur et disposé à obéir à sa divine volonté.

Telles étaient ses dispositions, lorsque le désir d'une plus grande retraite lui fit quitter sa demeure, pour s'aller cacher parmi des sépulcres, dans l'un desquels il s'enferma, n'ayant confié son secret qu'à un de ses amis, qui lui portait tous les jours de quoi vivre ¹. Ce fut un nouveau champ de bataille où les démons vinrent l'attaquer à force ouverte, de peur que, s'ils le laissaient en repos, plusieurs n'imitassent son exemple, et que les déserts ne fussent bientôt remplis de solitaires, comme il arriva en effet. Ils le battirent une nuit si cruellement, que son pourvoyeur étant venu le lendemain, le trouva évanoui, et le porta comme mort dans l'église du village; mais Antoine ayant peu à peu repris ses esprits, pria son ami de le reporter à son sépulcre, où, ne pouvant se tenir debout à cause de ses blessures, il demeurait couché par terre, ne cessant de prier et défiant ses ennemis.

Son intrépidité alluma leur fureur; ils s'annoncèrent par un horrible vacarme, comme s'ils avaient voulu renverser l'édifice, et l'investirent sous différentes figures de lions, d'ours, de tigres, de serpents et d'autres animaux sauvages, voulant l'épouvanter par leurs cris et leurs sifflements, et s'élançant contre lui comme pour le dévorer; ils lui firent même plusieurs plaies, et au milieu de ce tumulte, Antoine, malgré les coups qu'ils lui portaient, possédait son âme par la patience et leur reprochait leur faiblesse. « Si vous pouviez quelque chose contre moi, leur disait-il, un seul d'entre vous suffirait pour me terrasser; mais Dieu vous a liés. En vain vous assemblez-vous en si grand nombre pour m'effrayer; il ne faut point de meilleure preuve de votre impuissance que la forme d'animaux sans raison que vous prenez. Si Dieu vous a donné le pouvoir de me nuire, ajoutait-il, que ne le faites-vous? Et s'il ne vous l'a pas donné, pourquoi vous épuisez-vous en vains efforts? Le signe de la Croix, et la foi que j'ai en mon Seigneur, sont pour moi un rempart inébranlable. »

¹ Ces sépulcres, très-nombreux en Egypte, étaient des bâtiments assez considérables, construits en forme de grotte.

Il leur parlait ainsi ; et les démons, plus irrités de se voir méprisés, grinçaient les dents contre lui dans le désespoir de le vaincre. Alors le Saint levant les yeux au ciel et appelant Jésus-Christ à son secours, vit tout à coup le comble de l'édifice s'ouvrir. Une clarté céleste l'environna, et fit disparaître tous les esprits de ténèbres. Il reconnut à cette lumière la présence de son Sauveur, qui le combla de consolations et le guérit de ses blessures. Antoine lui adressa amoureusement ses plaintes avec la confiance d'un enfant, et lui dit : « Où étiez-vous, ô bon Jésus, où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt pour guérir mes plaies ? » Il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, j'étais auprès de toi et je voulais être spectateur de ton combat ; mais parce que tu as résisté courageusement, je t'assisterai toujours, et rendrai ton nom célèbre par tout le monde. » Le Saint se leva aussitôt pour prier, comme s'il n'avait rien souffert, et éprouva sensiblement que Dieu lui avait donné de plus grandes forces qu'il n'en avait auparavant. Il avait alors environ trente-cinq ans.

Après cette faveur insigne, brûlant d'ardeur de s'avancer toujours plus dans la perfection, il projeta d'aller plus avant dans le désert, pour s'y livrer en toute liberté au gré de ses fervents désirs. Il proposa son dessein au saint vieillard dont nous avons parlé, l'invitant à l'exécuter ensemble ; mais celui-ci s'en excusa sur son grand âge et sur la nouveauté de l'entreprise. Ainsi Antoine suivit seul son dessein, et se retira sur les montagnes.

Le démon, qui ne cessait de le poursuivre, lui fit voir sur le chemin un bassin d'argent d'une grandeur excessive. Il comprit bientôt que ce n'était qu'un prestige de son ennemi, et lui dit d'un ton assuré : « C'est ici un de tes pièges ; mais tu n'empêcheras pas mon voyage : que ton argent périsse avec toi. » Et sur-le-champ le bassin s'évanouit. Il trouva encore sur ses pas une grande masse de vrai or ; car il assurait depuis, en le racontant à ses disciples, que ce n'était pas un or fantastique ; mais bien loin de s'arrêter à le contempler, il hâta davantage sa marche.

La demeure que Dieu lui avait préparée sur la montagne, était un fort en ruines au côté oriental du Nil. Ce vieux fort était plein

de reptiles, qui s'enfuirent pour lui céder la place. Il s'y enferma comme dans un temple, qu'il consacra par une prière continue. Son intention étant d'y vivre dans une retraite parfaite, il n'en permit l'entrée à personne. Il recevait seulement de six mois en six mois quelques pains qu'on lui jetait par-dessus le toit. Les démons ne l'y laissèrent pas en repos ; ses amis, qui venaient lui parler par dehors, entendaient au dedans comme une foule de gens qui faisaient grand bruit, et qui lui disaient avec fureur : « De quoi t'avisés-tu de venir loger dans un endroit qui ne t'appartient pas ? Qu'as-tu à faire dans ce désert ? Retire-toi d'ici, penses-tu pouvoir nous résister ? » Ils croyaient d'abord que c'étaient des hommes qui étaient montés par des échelles et qui voulaient le chasser de ce lieu ; mais ayant regardé par une petite ouverture, et ne voyant personne, ils comprirent que c'étaient les malins esprits, dont ils furent si effrayés, qu'ils appelèrent Antoine. Le Saint leur répondit du dedans pour les rassurer ; il les exhorta à se munir du signe de la Croix, et leur dit de se retirer sans rien craindre.

On ne pouvait croire qu'il soutînt longtemps de si rudes combats ; et toutes les fois que ses amis le venaient voir, ils doutaient s'ils le trouveraient encore en vie. Mais ils avaient la consolation de l'entendre chanter les louanges de Dieu, surtout ces paroles du Prophète royal : « Que Dieu s'élève, et que ses ennemis soient dissipés. Que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face. Que les pécheurs soient exterminés par la présence de Dieu, comme on voit la cire se fondre devant le feu. Ils m'ont environné de toutes parts ; mais en implorant le secours de Dieu j'ai triomphé de mes ennemis. » *Psalm. LXVII.*

Il passa ainsi près de vingt ans, louant Dieu sans cesse, et luttant toujours contre les puissances de l'enfer, jusqu'à ce qu'il fut contraint d'en sortir pour se rendre aux prières d'un grand nombre de personnes qui venaient ou se ranger sous sa conduite, ou implorer son secours pour d'autres sujets particuliers. La première fois qu'il se montra, on fut étonné de le voir dans le même état de santé qu'il avait, avant qu'il se fît solitaire. Il n'était ni grossi faute d'exercice, ni atténué par ses longs jeûnes

et ses fréquents combats contre les démons. Il avait l'abord aisé, l'humeur douce et agréable ; la sérénité de son visage exprimait celle de son âme ; il ne témoignait ni inquiétude de se voir environné de la foule, ni vaine complaisance des marques d'estime et de respect qu'on lui donnait. On le voyait toujours égal, et il montrait en toutes choses un jugement éclairé de l'Esprit de Dieu.

Ce fut l'époque de la mission de saint Antoine, qui dépeupla les villes de ses habitants et peupla les déserts de colonies de Saints. Ils se multiplièrent sans nombre sous sa conduite. Ses miracles, les vertus dont il donnait des exemples héroïques, ses exhortations vives et pressantes, firent de si fortes impressions, que, comme dit saint Jean Chrysostome, les déserts de l'Égypte commencèrent alors à recevoir l'effet de la bénédiction que Jésus-Christ avait répandue sur ce pays, lorsqu'il y était venu dans son enfance, et à devenir un paradis peuplé d'une infinité d'anges ; car on pouvait bien appeler ainsi les solitaires qui l'habitaient.

Le Saint n'oubliait rien de son côté pour procurer leur avancement dans la perfection. Il les encourageait par ses instructions, et veillait sur eux avec une application continuelle. Un jour qu'ils étaient assemblés autour de lui, il leur donna de salutaires conseils pour éviter les pièges du démon ; puis voulant les encourager par son exemple, il leur raconta les embûches qu'il lui avait tendues. « J'avoue, leur dit-il, qu'en cela je semble commettre une imprudence. Mais Dieu qui m'entend, sait quelle est ma sincérité, et que ne me considérant nullement en tout ceci, je ne le fais que pour l'amour de vous, et par le désir de votre avancement spirituel.

« Combien de fois les démons me disant que j'étais un Saint, les ai-je maudits au nom du Seigneur ? Combien de fois me prédisant le débordement du Nil, leur ai-je répondu : De quoi vous mêlez-vous ? Quelquefois, venant avec menaces, ils m'environnaient de tous côtés comme des troupes de soldats armés, tant de pied que de cheval ; et quelquefois aussi ils remplissaient de serpents et de bêtes sauvages le lieu où je demeurais. Alors je chantais ce verset du Psaume : « Ils se glorifient en leurs chariots et en leurs chevaux ; mais nous ne nous glorifions qu'au nom du

Seigneur notre Dieu. » *Psalm.* XIX. Et après m'être mis en prière, tous leurs efforts étaient rendus inutiles.

« Une autre fois, m'abordant de nuit avec une grande lumière qui n'était que feinte, ils me dirent : Nous venons, Antoine, pour t'éclairer. Je fermai les yeux, je me mis en oraison, et aussitôt cette lumière diabolique fut éteinte. Quelques mois après ils vinrent en chantant des psaumes et parlant de l'Écriture sainte : sur quoi, « je demeurai comme un sourd qui n'entend rien. » *Psalm.* XVII. Une autre fois ils ébranlèrent tout mon monastère, et je priai Dieu afin que mon âme ne fût point ébranlée. Ils revinrent à quelque temps de là en battant des mains, en sifflant et en sautant. Mais m'étant mis en prière et à chanter des psaumes, ils commencèrent aussitôt à pleurer et à se plaindre comme ayant perdu toute force. Alors je louai Notre-Seigneur, qui, domptant ainsi leur audace et leur folie, les rendait si méprisables.

« Un jour, le démon m'apparut d'une grandeur démesurée, et eut l'impudence de me dire : Je suis la force et la providence de Dieu, et je te ferai telle faveur que tu voudras. Alors, en proférant le nom de Jésus-Christ, je lui crachai au visage ; et m'efforçant de le frapper, il sembla que j'en fusse venu à bout, ce grand fantôme et toute la troupe des démons qui le suivaient s'étant évanouis aussitôt que j'eus prononcé ce nom qui leur est si redoutable.

« Une autre fois, comme je jeûnais, cet imposteur me vint trouver en habit de solitaire, et en me présentant la figure d'un pain, me dit pour me tromper : Mange, et donne quelque relâche à tes travaux excessifs, tu es un homme comme les autres, et tu succomberas si tu continues dans ces grandes austérités. Connaissant ses ruses et ses artifices, je me levai pour prier ; ce que ne pouvant supporter, il fut vaincu et s'évanouit de devant mes yeux en sortant par la porte comme une fumée.

« Combien de fois m'a-t-il présenté de l'or en apparence dans le désert, afin seulement que je le touchasse et le regardasse ? Mais, au lieu de cela, je chantais des psaumes, et lui séchait de dépit. Il m'a souvent couvert de plaies, et je disais : « Rien ne me

saurait séparer de l'amour de Jésus-Christ. » *Rom.*, VIII. A ces paroles les démons s'entrefrappaient les uns les autres. Car ce n'est pas moi qui les ai domptés, et qui ai rendu toutes leurs forces inutiles; mais c'est le Seigneur qui a dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. » *Luc.*, x.

« Voilà, mes chers enfants, ce qui m'est arrivé en particulier et ce que j'ai voulu vous dire, me souvenant de ce quel'Apôtre a fait en pareille rencontre; afin que ni le découragement, ni la crainte de toutes les illusions du diable et des démons ne soient jamais capables d'affaiblir votre sainte résolution. Mais puisque, par le désir de vous voir avancer dans la vertu, j'ai passé par-dessus les lois de la prudence ordinaire, en vous racontant toutes ces choses, je veux encore vous en rapporter une pour augmenter votre assurance contre ces ennemis des hommes. Et vous pouvez hardiment me croire : car je ne mens pas. Quelqu'un ayant un jour frappé à ma porte dans le monastère, je sortis et vis un homme d'une extraordinaire grandeur. Lui ayant demandé qui il était, il me répondit : Je suis Satan. — Qu'as-tu à faire ici ? lui dis-je alors. Il me répliqua : Pourquoi est-ce que tous les solitaires m'accusent injustement ? Pourquoi est-ce que tous les chrétiens me donnent sans cesse des malédictions ? — Mais pourquoi, lui répondis-je, leur fais-tu toujours du mal ? — Je ne leur en fais point, dit-il ; mais c'est eux-mêmes qui s'en font : car j'ai perdu toute ma force. Et n'ont-ils pas lu : « Enfin l'ennemi a été désarmé ; tu as détruit toutes ses villes ? » *Psal.* VIII. Il ne me reste plus un seul lieu où je commande, je n'ai plus aucune arme, et je ne possède pas une seule ville. Les chrétiens sont répandus dans tout le monde, et les déserts mêmes sont remplis de solitaires. Qu'ils veillent donc sur eux-mêmes, si bon leur semble, et ne fassent plus avec tant d'injustice toutes ces imprécations contre moi. Alors, admirant la grâce de Dieu, je lui dis : Encore que tu sois toujours menteur et que tu ne dises jamais la vérité, tu viens de la dire maintenant malgré toi. Car il est sans aucun doute que Jésus-Christ venant au monde a ruiné toutes tes forces, et en te jetant par terre t'a désarmé entièrement. Le démon entendant proférer ce nom de notre Sauveur, et sentant par là augmenter

l'ardeur de son supplice, disparut aussitôt. Or, s'il avoue lui-même qu'il ne peut rien, n'avons-nous pas raison de le mépriser avec tous ses démons ? Voilà quels sont les artifices de notre ennemi et de tous ces chiens infernaux ; mais connaissant leur faiblesse, il nous est bien aisé de n'en tenir compte.

« Mais pour faire que vous ayez encore moins de peur de ces esprits de ténèbres, je veux vous donner une marque qui vous servira à les connaître. Lorsque quelque vision vous paraîtra, au lieu de vous laisser troubler par la crainte, interrogez avec assurance celui qui se présentera à vous, en lui disant : Qui es-tu ? et d'où viens-tu ? Car si cette apparition est d'un bon Ange, il vous éclaircira de vos doutes par ses réponses, et changera votre appréhension en joie. Et si c'est un démon, il sera soudain terrassé en voyant la fermeté de votre esprit ; n'y ayant point de plus grande preuve de l'avoir tranquille, que de lui demander ainsi qui il est, et d'où il vient. Ainsi le fils de Navé fut informé de ce qu'il désirait savoir, et le démon ne se put cacher à Daniel lorsqu'il l'interrogea. »

Mais tandis que le Saint encourageait ses disciples, sa prudence, égale à son zèle, le portait aussi à ne point se perdre de vue. Il se retirait souvent dans une pleine solitude pour vaquer seul au salut de son âme, et passant alternativement de la retraite aux exercices de la charité, il se remplissait dans l'oraison pour ne donner que de son abondance.

Il apprit par l'apparition d'un Esprit céleste quelle vie il devait mener en son particulier. Se trouvant un jour tenté d'ennui et agité de diverses pensées, il se plaignit à Dieu de ce que ce trouble l'empêchait d'opérer son salut, et le pria de lui inspirer ce qu'il devait faire. Après cette prière il sortit de sa cellule, et vit quelqu'un qui lui ressemblait parfaitement, comme si c'eût été un autre lui-même, qui était assis et appliqué à faire des nattes avec des feuilles de palmier, et puis quittait le travail pour faire oraison, après laquelle il reprenait le travail, qu'il quittait ensuite pour recommencer la prière. C'était un Ange qui lui apparaissait sous cette forme, et qui lui dit qu'il fit ainsi et qu'il serait sauvé. Cette représentation lui servit de règle de conduite ; -il s'y con-

forma en passant successivement de la prière au travail des mains et du travail à la prière ; si pourtant on peut dire qu'il interrompît jamais son oraison, puisqu'en travaillant il avait habituellement son esprit élevé à Dieu.

Son travail ordinaire, conformément à cette apparition de l'Ange, était de faire des nattes, et les solitaires s'y exerçaient communément, parce que les faisant assis, cette situation leur était plus commode pour se conserver dans le recueillement. Il ne laissait pourtant pas de labourer quelquefois la terre et de cultiver des jardins.

Nous avons vu qu'il ne mangeait qu'après le soleil couché. Il passait aussi cinq jours en certain temps sans rien prendre, et après un si long jeûne il se contentait d'un pain de six onces, qu'il faisait tremper dans de l'eau avec du sel. Il y ajoutait d'autres fois quelques dattes ; et lorsqu'il fut vieux, ses disciples obtinrent qu'il leur permit de lui apporter tous les mois des olives, des légumes et de l'huile.

Il lui arrivait souvent de passer la nuit entière en oraison ; ou bien, après avoir reposé jusqu'à minuit, il se levait et priait, les bras étendus, jusqu'au lever du soleil, ou même jusqu'à trois heures du soir. Il trouvait tant de goût dans ce saint exercice, que lorsqu'il voyait venir le jour, il s'écriait : « O soleil, pourquoi viens-tu me distraire par tes rayons, comme si tu ne te levais que pour me dérober la clarté de la véritable lumière ? » Cassien, qui rapporte ce trait du Saint, ajoute que parlant de l'oraison, il disait que celle d'un religieux n'était pas parfaite, lorsqu'en priant il connaissait et s'apercevait lui-même qu'il priait : ce qui fait voir combien dans ses prières il était élevé au-dessus des sens.

Les douceurs qu'il y goûtait lui donnaient tant d'éloignement des soins du corps, qu'il regardait le boire et le manger comme des nécessités affligeantes, auxquelles il ne se rendait qu'à regret. Il avait même honte de s'y voir assujetti ; ce qui faisait qu'étant quelquefois sur le point de se mettre à table avec ses frères, il les quittait, ou pour ne point manger du tout, ou pour manger en particulier, rougissant de le faire devant les autres.

Toute la suite de sa vie était dure et laborieuse ; mais cela n'empêchait pas qu'il n'usât d'une très-grande douceur envers les autres, surtout pour les austérités du corps ; car bien qu'il les crût fort utiles, il voulait qu'on s'y portât avec discrétion, principalement les jeunes solitaires, disant que, sans ce tempérament, s'ils veulent se conduire par leur propre jugement dans ces exercices, ils risquent de tomber dans l'illusion et de faire des chutes. Se trouvant un jour en conférence avec plusieurs anciens du désert, on agita la question sur la vertu la plus propre à garantir les solitaires des pièges du démon, et les conduire plus sûrement à la perfection. Les uns disaient que c'étaient les jeûnes et les veilles ; les autres le détachement de toutes choses ; d'autres la plus grande retraite dans le fond du désert, et d'autres l'exercice de la charité envers le prochain. Saint Antoine, après les avoir tous entendus, décida que c'était la discrétion. « Car, leur disait-il, quoique toutes les vertus que vous venez de marquer soient nécessaires à ceux qui veulent posséder Dieu, l'expérience que nous avons de la chute de plusieurs, ne nous permet pas d'établir en ces choses le principal et le plus infaillible moyen de parvenir à cette fin. Nous avons souvent vu des solitaires, très-exacts à observer les veilles et les jeûnes ; d'autres ardents pour la retraite ; d'autres qui pratiquaient une pauvreté extrême ; d'autres enfin qui se dévouaient de tout leur cœur aux exercices de la charité, et cependant ils sont tombés dans l'illusion par des chutes déplorables, pour n'avoir pas suivi les règles de la discrétion dans le bien qu'ils avaient commencé. »

C'était pour la même raison que, quoique ses austérités fussent grandes, il cédait sans peine et sans jalousie à d'autres qui en faisaient plus que lui. Son attention principale était de croître en amour de Dieu ; et il s'y était rendu si parfait, qu'on rapporte de lui ces paroles admirables : « Je ne crains plus Dieu, mais je l'aime ; » ce qu'il ne disait pas par une vaine présomption, mais par un transport d'amour et par une naïve effusion de cette ardente charité dont son âme était embrasée.

Il en donna une preuve bien éclatante, lorsque l'empereur

Maximin ¹ renouvela la persécution contre l'Église. Le désir de marquer son amour envers Jésus-Christ le transporta dans Alexandrie, pour y souffrir le martyre, ou tout au moins pour y aider les confesseurs à l'endurer courageusement. Il exhorta d'autres solitaires à faire comme lui, en leur disant : « Allons à ce glorieux combat de nos frères, pour le soutenir avec eux, ou, si nous n'avons pas ce bonheur, pour être les spectateurs de leur triomphe. » En effet, plusieurs moines le suivirent, et comme il ne pouvait pas se livrer lui-même aux persécuteurs, cela n'étant pas permis, il servait les chrétiens condamnés aux mines, ou détenus dans les prisons, et les suivait lorsqu'on les menait devant les tribunaux, en les exhortant avec un zèle intrépide à souffrir constamment la rigueur des tourments.

Le juge voyant combien les exhortations des solitaires fortifiaient les chrétiens dans la foi, leur fit défendre de demeurer davantage dans la ville. S'ils n'obéirent pas tous, ils se cachèrent pour la plupart ; mais Antoine lava sa robe pour se faire mieux remarquer, et se tint le lendemain sur un lieu élevé, afin que le tyran pût plus aisément l'apercevoir à son passage. Mais bien que celui-ci le vît, et que même son intrépidité causât de l'étonnement à tous les spectateurs, Dieu ne permit pas qu'on l'arrêtât, le réservant pour remplir ses desseins dans la solitude. Ainsi, après qu'il eut persévéré à servir les saints Martyrs jusqu'à la mort de saint Pierre, patriarche d'Alexandrie, qui fut le dernier qui souffrit dans cette persécution ², il retourna à son monastère pour s'y condamner à un genre de martyre dont la durée compensa les tourments qu'il n'avait pas eu occasion de souffrir.

Ce fut dans cette vue qu'il embrassa avec plus d'ardeur que jamais, les travaux de la pénitence, s'y excitant par la considération des souffrances des Saints, dont il venait d'être témoin. Il

¹ Il s'agit de Maximin Daïa qui eut le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, en 305, prit le titre d'Auguste, en 307, et s'empoisonna à Tarse, en 313.

² Saint Pierre d'Alexandrie subit le martyre le 26 novembre 310. Il eut la tête tranchée.

s'enferma de nouveau, résolu de ne plus sortir, ni de ne recevoir personne dans le lieu de sa retraite ; mais il ne put empêcher qu'on ne recourût à lui de toutes parts, et Dieu accordait des miracles à ceux qui venaient implorer le secours de ses prières, bien qu'il ne se laissât pas voir, ni même qu'il leur parlât.

Entre les autres, un officier de guerre nommé Martinien, dont la fille était tourmentée du démon, vint frapper longtemps à sa porte, le conjurant d'obtenir de Dieu sa délivrance. Antoine ne lui ouvrit point ; mais il lui dit seulement : « Pourquoi venez-vous troubler mon repos ? Je suis homme comme vous. Si vous avez de la foi, priez Dieu, et il vous accordera ce que vous demandez. » Martinien suivit cet avis, et étant rentré à sa maison, il trouva sa fille guérie.

Se voyant exposé sans cesse à de pareilles demandes, et craignant autant la tentation de la vanité, qu'il était détourné de la retraite, il se détermina à s'aller cacher dans les Bucolies en haute Thébaïde, où il n'y avait que des hommes sauvages dont il espérait n'être pas connu.

Tandis qu'il attendait sur le bord du fleuve un bateau sur lequel il pût monter, il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, où vas-tu, et quel est ton dessein ? » Il répondit sans s'étonner : « Je veux aller dans la haute Thébaïde, parce qu'ici le peuple demande de moi des choses qui sont au-dessus de mes forces, et ne me laisse point en repos. » La voix lui répliqua que, s'il suivait son dessein, il verrait redoubler ses peines ; mais que s'il voulait jouir du repos, il se retirât dans le fond du désert, et qu'il n'avait qu'à se joindre pour cela à quelques Sarrasins ou Arabes qui passaient dans ce moment, et qu'ils lui en montreraient le chemin.

Il obéit, et arriva après trois jours et trois nuits de marche à l'endroit où Dieu voulait qu'il fixât sa demeure pour le reste de ses jours.

Saint Jérôme en fait la description en ces termes : « C'est une montagne pierreuse d'environ mille pas. Elle pousse de son pied des eaux dont le sable boit une partie, le reste qui tombe plus bas forme peu à peu un petit ruisseau, sur le bord duquel on voit

grand nombre de palmiers qui contribuent beaucoup à rendre ce lieu commode et agréable. »

C'est ce qu'on appelle le mont Colzin et qu'on a depuis nommé le mont Saint-Antoine. Il y reconnut la demeure que Dieu lui avait destinée, et s'y établit d'autant plus volontiers, qu'il n'y avait que les Sarrasins avec qui il était venu, qui en eussent connaissance. Sa cellule était si étroite, qu'elle ne contenait en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en étendant les pieds. Il y en avait encore deux autres de la même grandeur, taillées dans le roc au sommet de la montagne, où l'on ne montait qu'avec bien de la difficulté par un sentier fait en forme de limaçon.

Le Saint se retirait dans une de ces deux cellules, lorsqu'il voulait fuir la presse; car il ne put demeurer longtemps inconnu. Ses enfants spirituels l'y découvrirent après de longues recherches et prirent soin de lui fournir du pain; mais voulant leur épargner cette fatigue, il les pria de lui apporter une bêche, une cognée et un peu de blé dont il sema un petit terrain; ce qui lui rendit suffisamment pour son entretien, ayant une joie extrême de n'être plus à charge à personne.

On voit dans la vie de saint Hilarion, qu'il y fit aussi quelques autres ouvrages; car un an après sa mort, ce Saint étant venu visiter sa demeure, ses disciples le conduisirent par tous les endroits de la montagne, en lui disant: « Voici où il avait accoutumé de chanter des psaumes; voici où il priait; voici où il travaillait; voici où il se reposait lorsqu'il était fatigué; lui-même a planté cette vigne et ces arbrisseaux: lui-même a fait cette aire; lui-même a creusé ce réservoir avec beaucoup de travail pour arroser son jardin. » Ils lui dirent aussi, en lui montrant ce jardin planté de petits arbres et plein de légumes, que, trois ans auparavant, des ânes sauvages qui venaient boire le lui ayant ravagé, il commanda au premier de s'arrêter, et lui donnant doucement de son bâton dans le flanc, il lui dit: « Pourquoi mangez-vous ce que vous n'avez pas semé? » et que, depuis ce temps-là, ces animaux ne lui firent plus de dégât.

Il n'en fut pas de même des malins esprits qui infestèrent ce

lieu plus que jamais, soit pour l'effrayer, soit pour l'obliger à leur céder la place. Tantôt ils y faisaient entendre de grands bruits, des voix confuses et comme de gens armés qui s'entrechoquaient ; tantôt ils lui apparaissaient sous la figure de bêtes sauvages ; et une fois qu'il priaït, ils en rassemblèrent autour de lui un si grand nombre, qu'il y a tout lieu de penser qu'il n'en resta pas une seule dans tout le désert. Il reconnut que ce n'était qu'une ruse du démon, et dit à ces animaux : « Si Dieu vous a donné le pouvoir de me nuire, je consens volontiers que vous me dévoriez ; mais si ce sont les démons qui vous ont amenés ici, retirez-vous, car je suis serviteur de Jésus-Christ. » A peine eut-il fini ces paroles, qu'ils s'enfuirent tous avec une vitesse étonnante.

Quelque désir qu'il eût de vivre dans la retraite, il fut encore forcé de se rendre aux instances de ses religieux, qui le pressèrent de descendre de sa montagne, pour venir visiter les monastères qu'il avait établis. Il entreprit donc ce voyage avec quelques-uns de ses disciples, et Dieu fit voir par un miracle qu'il approuvait sa charité. Comme le trajet de sa montagne à ces monastères était long, et qu'on ne trouvait point d'eau dans le chemin qui fût bonne à boire, il en fallut porter sur un chameau ; mais la provision leur manqua au milieu du chemin, et l'excessive chaleur qu'il faisait dans ces climats brûlants, augmentait l'ardeur de leur soif. Ces bons solitaires furent réduits à une si grande extrémité que, laissant aller le chameau et demeurant couchés par terre, ils n'attendaient plus que la mort.

Le saint Vieillard, pénétré de douleur de les voir dans cette triste situation, s'éloigna d'eux à quelque distance, et levant les mains au ciel, pour en obtenir du secours, le Seigneur fit sortir du lieu même où il priaït une fontaine dont ils se désaltérèrent. Ils remplirent aussi les peaux de bouc qu'ils avaient vidées et en chargèrent leur chameau, qu'ils trouvèrent arrêté par le licol entortillé à une pierre.

On ne saurait bien exprimer quelle fut la joie des solitaires qu'il alla visiter, quand ils eurent le bonheur de le voir ; tous le considérant comme leur père et le chérissant autant qu'ils respectaient sa vertu. Ils recevaient avec une sainte avidité les paroles

de vie qu'il leur disait, et ses discours leur inspiraient une si grande ardeur de croître dans la vertu, que le saint patriarche en était merveilleusement consolé.

Ce fût dans ce voyage qu'il eut aussi la consolation de trouver sa sœur à la tête d'une communauté de vierges, dont elle n'était pas moins devenue la supérieure par ses vertus, que par son âge.

Après qu'il eut ainsi satisfait les pieux désirs de ses enfants spirituels, il revint à sa montagne, où plusieurs solitaires continuèrent à le venir voir, ainsi que d'autres personnes affligées de divers maux. Il instruisait ceux-là par ses avis salutaires ; et, toujours attendri sur les misères d'autrui, il obtenait en faveur de ceux-ci des miracles du Ciel par ses prières.

Il guérit un nommé Fronton, de la famille de l'empereur, d'une maladie si extraordinaire, qu'il se coupait la langue avec les dents. Il rendit aussi la santé à une fille paralytique et affectée d'une humeur si maligne et si corrompue, que se déchargeant par les yeux, le nez et les oreilles, il s'y engendrait des vers.

Mais ce qui mérite encore plus notre admiration, ce grand Saint était si humble, que quand Dieu, pour des raisons qui nous sont impénétrables, n'exauçait pas ses prières, il se soumettait sans peine à sa divine volonté, et exhortait les autres à s'y soumettre ; ou bien il les envoyait à d'autres solitaires, pour obtenir de Dieu par leur moyen ce qu'il n'avait pu lui-même obtenir, se regardant comme bien inférieur à leur mérite, et s'étonnant qu'on vint le trouver, tandis qu'on pouvait s'adresser à eux.

Sa solitude n'était pas seulement un lieu de prodiges, elle était une montagne de visions par les fréquentes révélations dont Dieu l'y favorisait. Il apprit par cette voie que de deux solitaires qui le venaient voir, l'un était mort de soif dans la route, et l'autre allait périr de même, s'il ne se fût hâté de lui envoyer ses disciples pour le secourir. Il vit aussi l'âme de saint Ammon de Nitrie monter au ciel, et connut par là le moment de sa mort ; ce qui fut vérifié un mois après par deux solitaires venus de Nitrie, où ce Saint demeurait ¹. Nous verrons dans la vie d'Euloge d'Alexan-

¹ Nitrie, marais de la Basse-Egypte à l'ouest, contenant plusieurs lacs d'où l'on a toujours tiré une grande quantité de nitre. La Nitrie formait un nome ou

drie, qui vint prendre son avis au sujet d'un malade qu'il servait, comment Dieu lui avait fait connaître dans l'oraison le sujet qui le lui amena.

D'autres fois Dieu l'instruisait lui-même sur les vertus par des visions particulières, dont il se servit également pour l'édification de ses frères. S'étant mis en prière à l'heure de None avant le repas, il fut ravi en esprit, et il lui sembla que les Anges l'enlevaient au ciel, et que les démons s'opposaient à son passage. Les Esprits bienheureux prenaient sa défense et demandaient aux démons s'ils avaient quelques droits sur lui. Ceux-ci alléguaient les péchés qu'il avait commis depuis sa naissance ; mais les Anges leur répondirent que Dieu les lui avait pardonnés, et que s'ils avaient quelque chose à lui reprocher depuis qu'il avait embrassé la vie monastique, ils pouvaient le dire ; mais n'ayant rien à répliquer, la voie du ciel lui demeura libre. Antoine, revenu de son extase, ne pensa pas à prendre son petit repas ordinaire ; il passa le reste du jour et de la nuit à prier et à gémir, considérant quels sont les ennemis qui s'opposent à notre salut.

Une autre fois qu'il avait discoursu avec d'autres solitaires de l'état des âmes après la mort, il entendit la nuit suivante une voix qui lui dit : « Antoine, lève-toi, sors et regarde. » Il se leva et vit un fantôme terrible, dont la tête semblait toucher les nues, et qui étendait ses bras pour arrêter ceux qui voulaient monter au ciel. Il réussissait en plusieurs ; mais d'autres lui échappaient et se moquaient de ses menaces. La même voix qui l'avait appelé ajouta : « Remarque bien ce que tu vois ; » et en même temps, Dieu développant le sens de cette vision, lui fit connaître que ce fantôme était le démon, qui s'efforçait d'empêcher les âmes de tendre au ciel, mais qu'il ne pouvait rien contre celles qui ne veulent pas s'assujettir à lui par le péché. Il vit encore, dans une autre oraison, toute la terre couverte de filets, et comme il pensait en lui-même qui pourrait échapper à tant de pièges, il lui fut répondu par une voix céleste, que ce serait l'âme humble.

province. On l'appelle aujourd'hui vallée de Natron ; elle commence à 70 kil. à l'ouest du Caire. Elle a 110 kil. du nord-ouest au sud-ouest.

Pour le confirmer dans l'humilité, si nécessaire à un homme élevé comme il l'était par des dons si merveilleux, Dieu lui manifestait quelquefois l'éminente vertu de quelques saints personnages, qu'il avait conservés jusqu'alors inconnus au reste des hommes. C'est ainsi qu'il lui révéla le mérite de saint Paul, premier ermite, et celui d'un corroyeur d'Alexandrie, dont la principale pratique était de se dire tous les matins à soi-même, dans les sentiments d'une sincère humilité : Tous les habitants de cette ville font leur devoir, et travaillent à gagner le ciel, et moi seul je mérite l'enfer à cause de mes péchés.

On peut voir dans le recueil des *Vies des Pères des déserts* d'autres exemples de cette nature. Mais nous ne saurions passer sous silence la célèbre vision qu'il eut des maux que les Ariens devaient commettre après sa mort, dans Alexandrie ; vision rapportée par saint Athanase et saint Jean Chrysostome, et avouée de toute l'antiquité ; voici comment saint Athanase la rapporte : « Antoine, étant un jour assis, entra en extase et demeura longtemps en cet état, jetant de grands soupirs. Une heure après, soupirant encore, il se tourna vers ceux qui étaient présents, et se leva tout tremblant pour prier de nouveau. Il demeura encore fort longtemps à genoux, et se releva enfin en versant un torrent de larmes. Ses disciples, saisis de frayeur, le pressèrent si fort de leur dire ce que Dieu lui avait fait connaître, que ne pouvant leur résister, il leur dit : O mes enfants ! la mort me serait bien plus douce que de voir arriver ce que Dieu vient de me révéler. Il s'arrêta à ces mots, et ses disciples le pressant davantage, il poursuivit ainsi en versant quantité de larmes : La colère de Dieu doit tomber sur son Église. Elle sera livrée à des gens comparables aux bêtes par leur inhumanité. J'ai vu la Table du Seigneur environnée de mulets qui renversaient tout à coups de pieds, et ces coups de pieds étaient comme d'une confusion de bêtes qui sautent et qui tuent ; et j'ai ouï une voix qui m'a dit : Mon Autel sera profané. »

Cette prédiction se vérifia, deux ans après, par les ravages que les Ariens firent dans les églises, et principalement dans Alexandrie, lorsqu'ils mirent par violence sur la chaire de cette ville le détestable Grégoire de Cappadoce, à la place de saint Athanase,

qu'ils en avaient chassé ; car Philagre, préfet d'Égypte, qui avait été donné par l'empereur à Grégoire pour lui prêter main-forte, ayant gagné dans Alexandrie les païens, les juifs et les gens déréglés, il les envoya par troupes avec des épées et des bâtons contre les catholiques assemblés dans les églises. Ils se jetèrent d'abord dans celle qui portait le nom de Quirin ; dépouillèrent les vierges sacrées, les traitèrent indignement, foulèrent aux pieds les moines, dont plusieurs moururent, en assommèrent d'autres à coups de bâton et en vendirent d'autres comme des esclaves. Les saints Mystères furent jetés à terre par les païens, qui sacrificèrent sur la sainte Table des oiseaux et des pommes de pin en l'honneur de leurs idoles, et prononcèrent d'horribles blasphèmes contre Jésus-Christ. Ils brûlèrent aussi les Livres saints ; quelques-uns entrèrent avec des juifs dans le baptistère, et s'étant mis tout nus, y firent et y dirent des infamies qu'il n'est pas permis de raconter. L'église fut abandonnée en proie à leur violence et à leur avarice. Ils enlevèrent tout ce qu'ils purent trouver, jusqu'aux dépôts des particuliers qu'on y gardait. Ils burent le vin consacré à Dieu, ou le répandirent ; ils pillèrent l'huile ; ils emportèrent les portes et les balustres ; ils jetèrent les lampes à terre et allumèrent les cierges des églises en l'honneur des idoles : on ne vit jamais tant de fureur, d'infamie, d'impiété et d'acharnement contre Jésus-Christ et ses serviteurs.

Mais après que saint Antoine eut prédit ces malheurs à ses disciples, il ne voulut pas les priver de la consolation d'en savoir la fin, et il ajouta : « Ne perdez pas néanmoins courage, mes enfants ; si le Seigneur est à présent en colère, il aura encore pitié de nous. L'Église recouvrera sa première splendeur, et ceux qui seront demeurés fermes dans la foi, seront rétablis avec honneur. On verra l'impiété se cacher dans les antres ténébreux d'où elle est sortie, et la religion s'étendra plus que jamais. Quant à vous, prenez garde de ne vous laisser jamais infecter du venin des ariens ; leur doctrine, bien loin de venir des Apôtres, n'a d'autre auteur que le démon. Elle est même extravagante ; et ceux qui la soutiennent sont justement figurés par des mulets qui n'ont ni esprit ni raison. » Ainsi parlait le grand Antoine à ses disciples

dans l'ardeur du zèle dont il brûlait, pour le soutien de la vraie foi.

C'était par ce même zèle qu'il détestait les schismatiques et les hérétiques ; il ne voulut jamais avoir de liaison avec eux, ni même leur parler familièrement, disant que l'amitié et la communication avec de telles gens étaient la ruine des âmes. Il chassa honteusement de sa montagne des ariens qui avaient osé y venir, et dont il reconnut bientôt l'impiété.

Quelques-uns de cette secte ayant fait courir le bruit qu'il pensait comme eux, le Saint, dont l'humilité eût souffert en silence toute autre calomnie, s'étonna de leur impudence, et animé d'une sainte colère contre cette fausseté, où la gloire de Jésus-Christ était plus intéressée que la sienne, il vint, à la sollicitation des évêques orthodoxes, dans Alexandrie, et y combattit publiquement les ariens, exhortant les fidèles à n'avoir aucun commerce avec eux, et disant qu'ils ne différaient point des païens, et que toutes les créatures s'élevaient contre eux, parce qu'ils abaissaient à leur rang celui qui les avait créées.

Sa présence dans cette grande ville fit un effet merveilleux sur le cœur des peuples. Ils étaient comblés de joie de l'entendre prononcer anathème contre l'hérésie. Tous s'empressaient de le voir. Les prêtres mêmes des païens allaient à l'église, demandant à parler à l'homme de Dieu : car c'est ainsi qu'on l'appelait. Il y fit plusieurs prodiges ; et saint Athanase avoue que dans le peu de temps qu'il y demeura, il se convertit plus d'infidèles à la foi, qu'il ne s'en était converti auparavant dans toute une année.

Il y vit aussi Didyme, ce célèbre aveugle, qui, quoiqu'il eût perdu la vue depuis l'âge de quatre ans, s'était rendu très-habile en toute sorte de sciences ¹, et était alors très-estimé des prélats catholiques, à cause de la pureté de sa foi. Antoine lui demanda dans un entretien familier, s'il n'avait pas du regret de la perte de sa vue. Didyme avait quelque honte de l'avouer ; mais le Saint le pressant de lui répondre, il confessa qu'il en avait de la peine ; sur quoi il lui répliqua : « Je m'étonne qu'un homme aussi judi-

¹ Il donna par la suite dans les erreurs d'Origène.

cieux que vous, regrette des yeux qui nous sont communs avec les mouches, les fourmis et les pucerons, et qu'il ne se réjouisse pas plutôt de posséder la lumière des Apôtres et des Saints. Il vaut bien mieux, ajouta-t-il, être éclairé dans l'esprit que dans le corps ; et avoir ces yeux spirituels qui ne sont pas obscurcis par les pailles du péché, que d'avoir ces yeux de chair dont un seul mauvais regard peut précipiter un homme dans les enfers. »

Antoine ayant rendu dans Alexandrie un témoignage si éclatant à la divinité de Jésus-Christ, reprit le chemin de sa montagne, où il fut de nouveau recherché par une infinité de gens. Ses prodiges et ses vertus y attiraient tant de monde, que, pour en faciliter le voyage dans ce désert où l'eau manquait, un diacre d'Aphrodite, nommé Baisan, prit l'expédient de louer des chaumeaux, pour y mener en moins de temps ceux qui voulaient aller voir le saint Solitaire.

L'orgueil de la philosophie païenne céda en ce point à la curiosité, et fut confondu par la sagesse d'Antoine. Car bien qu'il n'eût pas appris les lettres humaines, sa prudence et la vivacité de son esprit y suppléaient avec supériorité : et surtout ces lumières surnaturelles qu'il puisait par la contemplation dans l'éternelle Vérité.

Deux philosophes grecs en firent l'expérience. Ils étaient venus sur sa montagne dans le dessein de le surprendre ; mais il les reconnut de loin, vint au-devant d'eux, et leur dit : « Pourquoi, ô philosophes ! avez-vous pris tant de peines pour voir un insensé ? » Ils lui répondirent qu'ils ne le croyaient pas tel, et qu'ils étaient plutôt persuadés de sa sagesse. Mais Antoine, qui prévoyait leur réponse, en prit avantage et les mena bientôt à son but par celle qu'il leur fit : « Si vous croyez que je suis sage, leur répliqua-t-il, vous devez imiter ma sagesse ; car il faut imiter ce qu'on estime. Comme donc si j'étais allé vous chercher, vous vous croiriez en droit d'exiger que je suivisse votre exemple, c'est à vous à suivre le mien en vous faisant chrétiens, puisque vous venez à moi comme à un homme sage. » L'histoire ne dit pas s'ils suivirent un si salutaire avis ; mais elle remarque qu'ils admirèrent la subtilité de son génie.

Il ferma de même la bouche à quelques sophistes qui osèrent tourner en dérision devant lui le culte que nous rendons à la sainte Croix :

« Lequel, leur dit-il, est le plus raisonnable, de révéler une croix, ou de reconnaître que ceux à qui vous donnez le nom de dieux ont commis des adultères et d'autres crimes abominables ? Car cette Croix que nous honorons est une marque de générosité et de courage, puisque c'est une preuve indubitable du mépris de la mort : au lieu que ce que vous attribuez à vos dieux, sont des marques d'un malheureux débordement en toutes sortes de vices. »

Après quelques autres discours, voyant des personnes tourmentées du démon qui étaient venues vers lui, il ajouta : « Guérissez-les par vos syllogismes, ou par tel autre moyen que vous voudrez, ou même par la magie, en invoquant vos idoles. Que si vous ne le pouvez, cessez de disputer contre nous ; et vous verrez quelle est la puissance de la Croix de Jésus-Christ. »

Ayant ainsi parlé, il invoqua Jésus-Christ, et fit par trois diverses fois le signe de la Croix sur ces possédés, qui aussitôt étant entièrement délivrés, se levèrent avec un esprit rassis, et en rendirent grâces à Notre-Seigneur. Ces philosophes furent touchés d'un véritable étonnement de la sagesse d'Antoine, et du miracle qu'il venait de faire. Il leur dit : « Pourquoi vous étonnez-vous ? Ce n'est pas nous qui avons fait ce miracle, mais Jésus-Christ. Croyez donc en lui, et vous connaîtrez que nous n'opérons pas par la science des paroles ; mais par la foi en Jésus-Christ accompagnée de la charité. »

Ce n'était pas seulement le peuple qui respectait la vertu d'Antoine ; son nom fut célèbre à la cour des princes. L'empereur Constantin le Grand et ses deux fils lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent de l'empressement de recevoir ses réponses. Il voulait s'en défendre ; mais les solitaires lui ayant représenté que les empereurs étaient chrétiens, et qu'ils se tiendraient peut-être offensés de son silence, il leur écrivit qu'il se réjouissait de ce qu'ils adoraient Jésus-Christ, il les exhorta de ne pas faire d'état de leur dignité, qu'ils oubliassent qu'ils étaient

hommes. Il leur recommanda d'user de clémence et d'humanité ; de rendre la justice à tout le monde ; d'assister les pauvres, et de se souvenir que Jésus-Christ est le seul Roi véritable ou éternel.

Il fit au sujet des lettres de l'empereur une petite exhortation à ses disciples, qui montre combien il était peu touché des honneurs de ce monde. « Les rois de la terre nous ont écrit, leur disait-il ; mais qu'est-ce que cela doit paraître à un chrétien ? Car, bien que leur dignité les élève au-dessus des autres, la naissance et la mort les rendent égaux à tous. Ce qui doit nous étonner davantage et nous inspirer pour Dieu une tendre affection, c'est que ce divin Maître a écrit une loi pour les hommes, et qu'il leur a aussi parlé par son propre Fils. »

Le reste de sa conduite répondait en toute rencontre à ce parfait dégageement des honneurs du siècle. Dieu prenait plaisir à le rendre célèbre par des prodiges sans nombre. Tout le monde, les grands, les petits, les savants, les simples le recherchaient, l'admiraient et le respectaient souverainement. Les plus saints personnages de son temps, saint Athanase, saint Pacôme, saint Ammon de Nitrie, saint Hilarion et tant d'autres étaient, ou ses élèves, ou unis à lui par la plus tendre charité ; et parmi tant de marques de distinction, il ne s'éleva jamais dans son cœur par aucun sentiment de vaine complaisance ; il ne montra jamais d'empressement pour le commerce des hommes ; il fut toujours plus doux, plus affable, plus bienfaisant, et surtout plus humble.

Il respectait singulièrement tous les ecclésiastiques, jusqu'aux moindres clercs. Il baissait humblement la tête devant les évêques et les prêtres pour demander leur bénédiction. Si quelqu'un d'eux le venait voir pour quelque chose dont il eût besoin ; après avoir fait ce qu'il désirait de lui, il le priait de l'instruire des choses spirituelles ; ne dédaignant pas d'apprendre, et avouant que ces instructions lui étaient très-utiles.

Sa patience était inaltérable ; la paix de son âme paraissait sur son visage par une douce sérénité et une grâce merveilleuse, qui faisait que ceux qui ne l'avaient jamais vu le reconnaissaient au premier abord, et l'eussent aisément distingué des autres Frères,

lorsqu'il était en leur compagnie. Il y avait trois solitaires qui le venaient voir toutes les années, deux d'entre eux lui demandaient des avis pour le salut de leur âme, et le troisième ne disait jamais mot. Le Saint le remarqua et lui en demanda la cause : « C'est, mon Père, lui répondit ce religieux, que c'est assez pour moi de vous voir. »

Son zèle n'avait rien d'amer, et il inclinait toujours pour l'indulgence, lorsqu'il pouvait espérer quelque amendement. Un Frère ayant commis une faute dans un monastère, et ayant été repris trop aigrement, il vint trouver saint Antoine. Les autres le suivirent et lui reprochèrent sa faute devant le Saint avec beaucoup de chaleur. L'accusé soutenait qu'il ne l'avait point commise : c'était moins une action de charité de part et d'autre, qu'une vive contestation. Saint Paphnuce, surnommé Céphale, se trouvait présent, et voyant l'indiscrétion du zèle des accusateurs, leur dit cette parabole. « J'ai vu sur le bord du fleuve un homme qui était dans la boue jusqu'aux genoux, et des gens qui voulaient lui donner la main pour l'en retirer, l'y ont enfoncé jusqu'au cou. » Alors saint Antoine applaudissant à Paphnuce, dit : « Voilà un homme qui juge des choses selon la vérité, et qui est capable de sauver les âmes. » Ces paroles firent rentrer ces faux zélés en eux-mêmes ; ils reconnurent leur imprudence, et ramenèrent avec douceur dans leur monastère, celui qu'ils en avaient fait sortir par leur indiscrétion.

Un autre solitaire du monastère de l'abbé Élie, en ayant été chassé pour une faute qu'il avait commise, recourut au Saint, qui le garda quelque temps auprès de lui, et le renvoya ensuite à son monastère. Mais bien loin de le recevoir, les religieux le chassèrent de nouveau, et il fut obligé de revenir à saint Antoine : alors le Saint écrivit à ces religieux en ces termes : « Un vaisseau, après avoir fait naufrage et perdu sa cargaison, est enfin arrivé à bord, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, et bien que vous le voyiez dans ce déplorable état, vous voulez le faire périr. » Ils comprirent par là l'intention du Saint, et reçurent le solitaire.

Mais s'il était doux dans son zèle, il savait aussi user de sévérité, quand il le fallait, pour les intérêts de Dieu. Un tribun mi-

litaire de la secte d'Arius, nommé Balac, servit d'exemple à plusieurs par la triste expérience qu'il en fit. Il persécutait les catholiques avec fureur, jusque-là qu'il faisait fouetter publiquement les vierges et les solitaires. Antoine lui écrivit : « Je vois la colère de Dieu sur vous ; cessez de persécuter les fidèles, sans quoi elle va vous accabler par une mort funeste et prochaine. »

Balac ayant reçu cette lettre, bien loin de s'adoucir, la déchira, en jeta les morceaux par terre et cracha dessus. Il maltraita ceux qui la lui avaient apportée, et fit d'eux comme il avait fait des autres. Mais Dieu ne tarda pas de réprimer son insolence ; cinq jours après, Balac allant sur des chevaux de sa propre écurie avec Nestor, gouverneur d'Égypte ; ces animaux se jouèrent ensemble, ainsi qu'il arrive quelquefois, et celui que Nestor montait, quoique plus doux, se jeta sur Balac, le renversa par terre, et hennissant contre lui, le mordit plusieurs fois à la cuisse qu'il lui mit en pièces, de sorte qu'on fut obligé de le porter à la ville, où il mourut en deux jours ; chacun reconnut alors les effets de la menace du Saint.

Son amour pour la retraite ne lui permettait de descendre de sa montagne, qu'autant que la charité l'y obligeait. Il se rendait pour cela à son monastère de Pispir, et pour ne pas s'y arrêter inutilement, il était convenu avec un de ses disciples, nommé Macaire, qui résidait dans ce monastère, qu'il le préviendrait à son arrivée sur la qualité de ceux qui attendaient à lui parler, en les désignant sous les noms d'Égyptiens ou de Jérusolymitains. Si Macaire lui disait que ceux qui voulaient lui parler étaient des Égyptiens, cela voulait dire qu'ils n'avaient pas des choses importantes à lui communiquer, et le Saint ordonnait qu'on leur donnât à manger, priait pour eux, leur faisait une petite exhortation et les renvoyait ; mais si c'étaient des personnes de grande piété, ou qui eussent à traiter avec lui d'affaires de grande conséquence, Macaire les annonçait sous le nom de Jérusolymitains ; alors le Saint s'asseyait avec eux, et leur parlait toute la nuit de ce qui concerne le salut.

Un officier, ravi de l'entendre, voulut le retenir lorsqu'il se retirait, et le pressa expressément de s'arrêter ; mais il s'en excusa

en usant de cette comparaison. « Comme les poissons meurent lorsqu'ils sont trop longtemps hors de l'eau, de même les solitaires s'arrêtant inutilement avec les séculiers, sentent bientôt leur dévotion s'affaiblir par leurs entretiens. Ainsi il convient que nous nous hâtions avec autant d'empressement de retourner à notre solitude, qu'il convient aux poissons de se plonger dans l'eau. » Cette réponse édifia si fort cet officier, qu'il avoua en l'admirant, qu'il fallait nécessairement qu'Antoine fût un grand serviteur de Dieu, et qu'une sagesse si éminente ne pouvait se rencontrer dans un homme qui n'avait pas cultivé les sciences, si l'Esprit de Dieu n'en était le principe.

Il paraissait assez par les adresses dont on usait pour l'obliger à descendre de sa montagne, qu'on ne l'arrachait qu'avec une espèce de violence. C'est ce que firent des magistrats et des juges qui désiraient le voir : car ne pouvant aller jusqu'à sa cellule à cause de la difficulté des sentiers qui y conduisaient, et du grand nombre de gens qu'ils avaient à leur suite, ils lui envoyèrent des criminels liés et conduits par des soldats, afin que, touché de compassion, il se portât plus facilement à descendre jusqu'à Pispir pour demander leur grâce, et que par là ils eussent occasion de l'entretenir familièrement, ce qui n'arrivait jamais sans fruit.

Ce n'était donc ni le désir de se répandre au dehors, ni le goût du commerce du monde, qui le portait à sortir de sa retraite ; mais la charité la plus épurée et l'accomplissement des desseins de Dieu, qui, selon l'expression de saint Athanase, l'avait donné comme un médecin à toute l'Égypte. « Aussi, ajoute le même Père, plusieurs faisant profession des armes, ou comblés des biens de la fortune, ont tout abandonné pour devenir solitaires. Plusieurs filles promises en mariage ont renoncé à ces établissements pour consacrer leur virginité à Jésus-Christ. Qui est celui qui, étant accablé de tristesse en venant à lui, ne s'en est pas retourné le cœur plein de consolations ? Qui est le pauvre qui, après l'avoir entendu parler, n'a pas été soumis à Dieu dans sa misère jusqu'à mépriser les richesses ? Quel est le jeune homme qui a eu le bonheur d'aller à sa montagne, et n'a pas conçu le

dessein de renoncer aux plaisirs du siècle pour embrasser la pénitence ? Quel est le solitaire qui, s'étant relâché dans ses exercices, n'a pas senti sa ferveur se ranimer par ses discours ? Quel est enfin celui qui, ayant l'esprit agité de trouble, ou se trouvant attaqué par les malins esprits, n'a pas trouvé la paix de l'âme, ou la délivrance de sa tentation auprès du grand Antoine ? »

Une vie ornée de tant de vertus, pleine de bonnes œuvres, et si riche en mérites, le conduisit enfin à une mort précieuse aux yeux de Dieu. Elle est trop édifiante, pour négliger d'en rapporter les moindres circonstances. C'est d'après saint Athanase que nous les raconterons.

Il y avait peu de temps qu'Antoine était de retour d'un voyage qu'il avait fait à Alexandrie ; et sachant par la connaissance que Dieu lui en avait donnée, que sa fin était proche, il voulut visiter encore une fois les solitaires de la montagne extérieure, pour leur dire le dernier adieu. Les ayant donc assemblés autour de lui, il leur parla ainsi : « Écoutez, mes très-chers enfants, les dernières instructions de votre père ; car il n'y a pas apparence que je vous revoie jamais en cette vie. Il faut mourir, c'est à quoi je dois m'attendre bientôt, étant dans ma cent-cinquième année. »

Les solitaires l'interrompirent à ces mots, et le cœur serré de douleur, ils se jetèrent à son cou en poussant de grands soupirs, et répandant beaucoup de larmes. Mais lui, plein de joie, et témoignant une sainte gaité, comme s'il allait quitter une terre étrangère pour se rendre à sa patrie, il continua à les instruire, et leur recommanda de nouveau de ne point se relâcher, de se conduire chaque jour comme si c'était le dernier de leur vie, de conserver leurs âmes pures des mauvaises pensées, de s'efforcer d'imiter les Saints, de n'avoir point de communication avec les schismatiques, non plus qu'avec les ariens, dont l'impiété était manifeste, sans s'étonner que les puissances du siècle leur fussent favorables, puisque ce n'était là qu'une autorité imaginaire qu'ils semblaient avoir, et qui s'évanouirait bientôt ; enfin qu'ils demeuraient fermes dans la foi de Jésus-Christ, et la tradition des saints Pères, qu'ils avaient apprise par la lecture des Livres

saints, et dont il les avait si souvent instruits dans ses différents entretiens.

Ayant ainsi parlé, les Frères le conjurèrent avec beaucoup d'instances de finir sa vie avec eux ; mais il le refusa pour plusieurs raisons, dont une des principales fut d'éviter les honneurs superstitieux que les Égyptiens rendaient aux corps de ceux dont ils avaient la mémoire en grande vénération ¹.

Il se rendit donc après cette visite à sa retraite ordinaire, où peu de temps après étant tombé malade, il appela deux solitaires qui le servaient depuis quinze ans à cause de sa vieillesse, et leur dit : « Enfin, mes chers enfants, voici l'heure où, selon le langage de l'Écriture, je vais entrer dans la voie de mes pères. Je sais que le Seigneur m'appelle. Mon cœur brûle du désir de s'unir à lui dans le ciel. Mais vous, ô les entrailles de mon âme, je vous conjure de ne point perdre malheureusement, en vous relâchant, le fruit du travail auquel vous vous appliquez depuis si longtemps. Faites état chaque jour, que vous commencez seulement d'entrer en religion, et d'en pratiquer les exercices, afin que la bonne volonté prenne en vous toujours plus de force. Vous savez quelles sont les embûches que les démons nous tendent. Vous avez été témoins de leur fureur, et en même temps de leur faiblesse. Attachez-vous inviolablement à aimer Jésus-Christ. Confiez-vous entièrement en lui, et vous triompherez de leur malice. N'oubliez jamais les différentes instructions que je vous ai données. Mais surtout pensez que tous les jours vous pouvez mourir. »

Il leur recommanda ensuite, comme il avait fait aux autres solitaires, de fuir les schismatiques et les hérétiques, et ajouta : « Mais si vous avez quelque amitié pour moi ; si vous me regardez comme votre père ; si vous voulez répondre à la tendre affection que j'ai toujours eue pour vous, par quelque marque de la vôtre, je vous en conjure, ne souffrez pas qu'on porte mon corps

¹ Ceci n'a rien de commun avec l'honneur que nous rendons aux reliques des Saints dans l'Eglise catholique : sur quoi on peut consulter le cardinal Bellarmin, et tous ceux qui ont traité des matières de controverse contre les hérétiques des derniers siècles.

en Égypte, de peur que par un culte superstitieux on ne le garde dans quelque maison : c'est pour cela que je suis retourné sur cette montagne. Cachez donc mon corps en terre, et faites que personne autre que vous ne sache où vous l'aurez mis ; j'espère que mon Sauveur me rendra ce corps incorruptible au jour de la résurrection.

« Quant à mes habits, poursuivit-il, en voici la destination : donnez à l'évêque Athanase l'une de mes tuniques, et le manteau qu'il m'avait apporté tout neuf, et que je lui rends tout usé. » (C'était un second manteau qu'il avait reçu de ce saint prélat, outre le premier dans lequel il avait enseveli saint Paul ermite.) « Donnez l'autre tunique à l'évêque Sérapion, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes chers enfants, votre Antoine s'en va et n'est plus avec vous. »

Il termina son discours par le baiser de paix qu'il leur donna avec une tendresse paternelle ; et étendant doucement les pieds, il envisagea la mort avec allégresse, témoignant une joie merveilleuse, comme s'il eût vu venir ses amis au-devant de lui : ce qui fait présumer que les Esprits bienheureux lui apparurent dans ce moment, pour le conduire en leur compagnie dans la céleste Patrie. C'est ainsi qu'il rendit son esprit à Dieu le 17 janvier, jour auquel les Égyptiens, les Grecs et les Latins célèbrent sa fête, l'an de Jésus-Christ 356, et de son âge le cent-cinquième.

Ses disciples, fidèles exécuteurs de ses dernières volontés, enlevèrent son corps secrètement, et cachèrent soigneusement le lieu de sa sépulture. Les saints prélats qui héritèrent de ses tuniques et de son manteau, les conservèrent comme des trésors précieux. Il leur semblait, en voyant ces dépouilles du grand Antoine, qu'ils le voyaient lui-même ; et en les portant, ils sentaient une joie intérieure, comme s'ils avaient été revêtus de son esprit.

(MARIN).

Saint Athanase, qui avait connu saint Antoine, qui l'aimait et l'admirait, écrivit sa vie et ses actes ; il porta cette vie à Constantinople, puis à Rome. Elle fut trouvée si admirable, que tous les chrétiens voulaient la lire. Saint Augustin cite quelques grandes conversions dues à la lecture de cette vie.

Saint Athanase, en conservant avec une grande vénération la tunique et le vieux manteau de saint Antoine, nous montre que, dès les premiers siècles, on croyait plaie à Dieu en révéraut ce qui rappelle ses serviteurs.

Le corps de saint Antoine le Grand ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie ¹. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Égypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople ²; de cette ville, il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné à la fin du x^e siècle, ou au commencement du xi^e, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Joselin, auquel l'empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier ³, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'Ordre de Saint-Antoine. Il s'est opéré plusieurs miracles par l'intercession du Saint, dont les reliques, à l'exception d'un bras, furent transférées, sur la fin du xiv^e siècle, à l'abbaye de Montmajour-lès-Arles; elles y sont restées jusqu'au 9 janvier 1491, qu'elles furent transférées de nouveau et déposées dans l'église paroissiale de Saint-Julien de la ville d'Arles, où elles sont encore renfermées dans un beau reliquaire de vermeil ⁴. Voici un des plus célèbres miracles du Saint ⁵. Un érysipèle contagieux, connu sous le nom de *feu sacré*, causait, en 1089, d'horribles ravages dans plusieurs provinces de France: on ordonna, pour écarter ce fléau, des prières publiques et des processions. Un grand nombre de personnes s'étant trouvées miraculeusement guéries, après avoir prié devant les reliques de

¹ La translation des reliques de saint Antoine à Alexandrie a été révoquée en doute par quelques protestants; mais elle est attestée par Victor de Tunes (*Chron.*, p. 22 in *Scaliger. Thesaurus*), qui était alors relégué à Canope, bourg éloigné seulement de quatre à cinq lieues d'Alexandrie, et qui pouvait avoir été témoin oculaire de cette cérémonie. Saint Isidore de Séville, qui vivait dans le même siècle, Bède, Usuard, etc., ont aussi parlé de cette translation comme d'un fait certain.

² Bolland., p. 162, 1134.

³ Ce prieuré relevait alors des Bénédictins de l'abbaye de Montmajour près d'Arles.

⁴ On peut consulter l'*histoire Ms. de l'abbaye de Montmajour* qui était à Saint-Germain-des-Prés.

⁵ Voyez Bollandus.

saint Antoine, il se fit un concours prodigieux à l'église où elles reposaient. Toute la France implora la protection du Saint contre une maladie qui emportait tant de monde, et l'événement prouva que ce n'était pas en vain qu'on avait mis sa confiance dans l'intercession du serviteur de Dieu ¹. (GODESCARD).

Disons, en terminant, quelques mots de la protection que saint Antoine accorde aussi aux autres créatures de Dieu. On sait que ce Saint, par la puissance de sa foi éprouvée, dominait les animaux. Ce furent deux lions qui creusèrent pour lui la fosse de saint Paul, le premier ermite ; et les vieux légendaires ajoutent qu'il avait soumis un autre lion, lequel veillait comme eût fait le chien le plus fidèle, à la garde de son monastère.

Antoine allait prêcher, disent-ils encore, et comme ses auditeurs endurcis avaient besoin, pour se jeter à ses pieds, de quelque prodige matériel, une truie qui faisait ses petits dans un coin de la placé mit bas un petit cochon né sans yeux et sans pieds. Après l'avoir retourné avec surprise, elle prit cette masse informe dans sa gueule, la porta devant le Saint, et le tira par sa robe en poussant des cris qui demandaient assistance. Le Saint qui avait béni les lions de saint Paul l'Ermite, comme le rapporte saint Jérôme,

¹ Un seigneur des environs de Vienne, nommé Gaston, fonda, de concert avec son fils Giroud, qui avait recouvré la santé par l'intercession de saint Antoine, un hôpital auprès du prieuré de la Motte-Saint-Didier, afin d'être à portée de servir tous les pauvres qui seraient atteints de la maladie du feu sacré (appelé depuis *le feu de saint Antoine*). Sept autres personnes pieuses s'étant jointes à eux, il se forma une congrégation de laïques qui se dévouèrent au service des pauvres malades. Boniface VIII fit du prieuré de la Motte-Saint-Didier, une abbaye qu'il donna à ces Frères hospitaliers. Il érigea leur Société en Religion, leur prescrivit la règle des Chanoines Réguliers de saint Augustin, et créa leur Abbé général du nouvel Ordre, qui était connu sous le nom de *Chanoines réguliers de saint Antoine*. On l'a supprimé et incorporé à celui de Malte, par bulles des 17 décembre 1776 et 7 mai 1777. Il y avait en France plusieurs maisons d'Antonins, qu'on appelait *commanderies*, à cause de la destination primitive de cet institut; de là vient que les supérieurs de chaque maison portaient le titre de commandeurs. Le général seul était qualifié abbé, étant abbé de Saint-Antoine en Dauphiné, chef-lieu de l'Ordre. Cette abbaye est à quatre lieues de Romans, et à une demi-lieue de l'Isère. Voyez Bollandus; Beaunier, t. II, p. 980; le P. Longueval, *Hist. de l'Eglise gallic.*, l. XXII, t. VIII, p. 16, et la nouvelle édition de Moréri, par M. Drouet, au mot *Antoine*.

qui mérite au moins autant de confiance que les critiques, bénit pareillement la petite créature imparfaite qui avait besoin de son aide : les pieds du petit cochon sortirent, ses yeux s'ouvrirent ; il les éleva sur le Saint et ne voulut plus le quitter jamais. De là vient qu'on a toujours représenté saint Antoine avec un cochon.

Cette particularité est cause qu'on a regardé ce grand Saint comme le protecteur de ces animaux ; et à Paris, lorsqu'il fut défendu aux habitants, sous Louis le Gros, de laisser vaquer les cochons dans les rues, ceux des religieux de saint Antoine furent privilégiés. Il leur fut permis de circuler par exception, à condition qu'ils se feraient reconnaître par une clochette pendue à leur cou.

Saint Antoine, si bienveillant pour les créatures de Dieu, est invoqué aussi par les fermiers, les laboureurs et les messagers qui craignent des épizooties. Une de ses images, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome, protège, dit-on, les bêtes de somme. Le 17 janvier, jour de sa fête, on amène autour de l'église les chevaux et les mulets sur lesquels on récite une prière accompagnée d'aspersion d'eau bénite spécialement à cet effet. C'est ainsi qu'en Belgique on bénit, le jour de saint Hubert, de petits pains que l'on fait manger aux animaux domestiques.

LES TROIS SAINTS JUMEAUX,

SPEUSIPPE, ÉLEUSIPPE ET MÉLEUSIPPE,

AVEC SAINTE LÉONILLA LEUR AÏEULE,
SAINTE JUNILLA, SAINT NÉON ET SAINT TURBON, MARTYRS.

Il y avait à Langres, sous le règne de Marc-Aurèle, trois jeunes frères, nés le même jour d'une même mère, comme trois roses sorties d'une même tige. Ils avaient été baptisés dans leur enfance par saint Benigne, avec leur mère et leur aïeule Léonilla, qui excellait dans la médecine. Mais leur mère étant morte, leur père, qui était idolâtre, les éleva dans les superstitions païennes, et les rendit habiles dans l'art de dresser les chevaux. Presque chaque

jour ils prenaient pour but de leurs courses rapides un lieu nommé Pasmase, où s'élevait la statue de la déesse Némésis, que les gentils honoraient d'un culte superstitieux.

Un jour donc qu'ils avaient invité leur aïeule à un de leurs festins, ils avaient apporté de leur course et servi sur la table, comme pour la bénir, quelques parties des sacrifices offerts à la déesse. A cette vue, Léonilla leur dit : « Est-ce donc là toute la sagesse qu'on vous a enseignée ? On vous a donc laissé ignorer que le culte des idoles est toujours l'ennemi du salut des hommes, et qu'il dévoue les âmes à des peines éternelles dans l'enfer ? Moi, je suis la servante du Christ qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui qui a ordonné à la lumière de succéder aux épaisses ténèbres de la nuit ; il a distingué le lever et le coucher du soleil, fixé les jours, disposé les saisons ; c'est lui qui a tracé aux courses de la lune des limites certaines dans l'immensité des cieux, et embelli le firmament de ces astres brillants dont les splendeurs sont variées à l'infini ; c'est lui qui a établi les montagnes sur leurs bases inébranlables, ouvert les fontaines, étendu les plaines et donné aux fleuves de courir toujours sans s'épuiser ; lui qui a fait sortir des arbres les fruits, de la vigne les raisins, et créé les bois d'oliviers dont la précieuse liqueur devait nous éclairer et nous nourrir ; lui encore qui a laissé aux eaux des nuages leur vol rapide pour aller arroser la terre, là où, par son ordre, le souffle des vents les aura distribués, soit que de leurs tièdes haleines ils réjouissent le monde, soit qu'ils pénètrent l'air d'un froid glacé, afin de donner aux campagnes la fertilité, et à tous les êtres vivants un air pur, première condition de la vie ; enfin c'est par sa volonté que nous vivons ; sa toute-puissance nous donne le vêtement et sa bonté nous nourrit. C'est là le Dieu que j'adore et que je vous conjure d'adorer avec moi ; car Némésis n'est qu'une idole que le Dieu du ciel a en abomination. Mais, pour sortir des ténèbres à la lumière, ressusciter de la mort à la vie, il faut que vous connaissiez le Dieu créateur de toutes choses. J'avais élevé dans cette croyance la mère qui tous trois, le même jour, vous a mis au monde ; mais, trois ans après votre naissance, appelée à une vie meilleure, elle quitta la terre. Quand elle fut

morte, il vous fut impossible d'arriver à la vérité, et d'échapper, en entrant dans le port du salut, aux tempêtes dont les démons vous agitent ; votre père y mettait obstacle. Mais aujourd'hui tous les empêchements sont levés ; la sagesse règne dans vos cœurs, et je ne dis rien dont vous ne reconnaissiez vous-mêmes la vérité. Je vous en conjure donc, mes enfants, second fruit de ma vieillesse, ouvrez vos yeux à la lumière du ciel et renoncez au culte de toutes ces idoles, ennemies de votre salut, afin que vous puissiez parvenir à l'éternelle félicité. »

Quand Léonilla eut achevé, les trois jeunes gens restèrent comme frappés de stupeur ; ils se regardaient les uns les autres, puis tout à coup fondant en larmes : « O très-douce mère, s'écrient-ils, pourquoi as-tu tenu si longtemps cette vérité cachée à nos âmes ? » Léonilla répondit : « Parce que votre père n'a jamais pu consentir à embrasser lui-même cette vérité, j'ai gardé le silence, de peur que la parole de Dieu que j'aurais semée dans vos cœurs, étouffée par son influence, ne demeurât sans fruit. »

Alors tous trois se rappelèrent les visions qu'ils avaient eues la nuit précédente. « Cette nuit dernière, s'écria Speusippe, il me semblait que je reposais sur le sein de mon aïeule ; elle approchait de mes lèvres sa mamelle pleine de lait : « Bois de ce lait, Speusippe, me disait-elle ; quand viendra pour toi l'heure de la lutte et du combat, plus tu en auras bu, plus tu te sentiras fort, et plus ton triomphe sera prompt. » Après Speusippe, Éleusippe, à son tour : « Et moi aussi, mes frères, j'ai eu une vision, écoutez-moi : J'ai vu dans le ciel le grand roi assis sur un trône élevé tout étincelant de pierres précieuses, et, tandis que je restais immobile et tremblant, ébloui par tant de splendeur, il m'appela à lui et me dit : « Ne crains pas ; tu vaincras ton ennemi ; et, après la victoire, tu obtiendras la palme du triomphe. » Enfin, quand Éleusippe eut parlé, Méleusippe s'écria et dit : « Et moi, il m'a semblé voir un roi que je ne connaissais pas et qui nous disposait pour le combat. Il préparait d'abord notre armure qui était d'or ; et en même temps, assurant notre liberté, il nous enrôlait tous trois dans sa milice, nous revêtait de la chlamyde et du baudrier, et nous disait : « Votre aïeule m'a apporté des dons pour vous ; pour

vous, jour et nuit, elle m'a offert des prières par elle-même et par mes amis, afin que je vous reçusse dans mon palais au nombre de mes soldats. » Et comme j'écoutais avec reconnaissance ces paroles que le roi nous adressait, il me dit en souriant avec bonté : « Méleusippe, j'ai préparé pour toi et pour tes frères des coursiers immortels. »

Et en parlant ainsi, les trois frères, saisis d'étonnement, ne pouvaient contenir leurs larmes ; ils admiraient comment l'oubli avait enchaîné en eux le souvenir de leurs visions, en sorte que si leur aïeule ne leur avait point fait cette prière, la mémoire de ce qu'ils avaient vu eût été entièrement perdue pour eux. Alors d'une commune voix ils dirent à leur aïeule : « Apprends-nous ce que nous devons faire pour honorer ce Dieu qui est le véritable. » Léonilla leur dit : « Que l'armée de l'empereur vous serve de modèle ; voyez comment elle traite un tyran et ses satellites, pour plaire à son empereur. Vous donc, pour plaire au roi du ciel, traitez de même le diable, qui est le vrai tyran, et ses satellites, je veux dire les démons qui habitent dans les idoles. » Ils avaient dans leur maison douze sanctuaires où s'élevaient douze statues, devant chacune desquelles successivement chaque mois ils offraient tous les jours des sacrifices. Aussitôt tous trois ensemble vont avec leurs serviteurs renverser ces idoles et les mettent en pièces ; en même temps ils renversent les sanctuaires de fond en comble, et jettent aux chiens les chairs des victimes immolées.

Alors Léonilla tombe à genoux, et les mains élevées vers le ciel, elle dit : « Ce sont là vos œuvres, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car c'est à vous que Jésus notre Dieu et notre Maître s'écrit dans son Évangile : Gloire vous soit rendue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, qui avez caché ces mystères aux prudents et aux sages, et les avez révélés aux enfants. Voilà en effet que vous avez révélé votre royaume à ces enfants, vous avez affermi leurs cœurs et exaucé ma prière ; vous avez délivré les âmes de mes petits-fils et délié de vos mains les chaînes qui les attachaient à de vaines images. »

Cependant la nouvelle du changement des trois frères s'était

promptement répandue et avait excité une grande rumeur parmi le peuple. Les magistrats Palmatus, Quadratus et Hermogènes, pour faire taire la fureur des uns et prévenir chez les autres les effets toujours contagieux d'un grand exemple, firent arrêter et amener devant leur tribunal ces nouveaux disciples du Christ. Mais en face des juges, leur courage sembla grandir, au point que Quadratus, ne modérant plus sa colère, se jeta sur Speusippe et Éleusippe et les frappa violemment au visage. Méleusippe, qu'il avait épargné, en fut tout triste : « Pourquoi, lui cria-t-il, veux-tu me séparer du sort de mes frères ? Tous ensemble n'avons-nous pas confessé la foi de Jésus-Christ, et n'ai-je pas mérité d'être traité comme eux ? — Misérable, lui répondit Quadratus, quoi ! tu vois la mort devant tes yeux, et tu parles sans crainte ? D'où te vient tant d'audace ? » — Et Méleusippe reprit : « La mort, nous ne la voyons pas ; mais nous voyons la vie, notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous regarde avec un doux sourire. Vous ne pouvez le voir, parce que vos yeux sont pleins de la vaine fumée des idoles. » A ces mots, Palmatus se levant de son siège : « Si nous ne leur coupons la langue jusqu'à la racine, ils ne cesseront de nous injurier, nous et nos dieux. » Mais Speusippe répliqua : « Si votre cruauté nous arrache cette langue de chair, au fond de nos âmes nous continuerons de chanter les louanges de Dieu, et jamais vos tourments ne triompheront de notre foi ! — Malheureux, vous voulez donc mourir ? s'écrient tout d'une voix les trois juges. — Oui, répondent tous ensemble les trois frères ; il nous sera glorieux de mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par là nous arriverons plus promptement à la vie éternelle, où la tristesse n'a plus d'empire, où la joie règne seule pour les siècles des siècles. »

Alors les juges se font amener Léonilla, et, la prenant à part, ils lui disent : « Va trouver tes petits-fils et fais-les renoncer à cette vanité qui a séduit leur âme ; qu'ils reconstruisent leurs sanctuaires et rétablissent leurs dieux ; et notre ville, qui a toujours aimé ces jeunes gens, les aimera encore davantage. » Léonilla répondit : « J'irai, et je leur persuaderai de ne pas renoncer à la vie. » Aussitôt, en effet, elle vint à leur prison ; sur son visage

se peignait une douce joie ; elle s'approcha d'eux, et déposant sur leur front un baiser : « Agneaux sans tache, leur dit-elle, vous voilà jetés au milieu des loups. Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes, mais doux comme le Christ. Qu'aucun obstacle ne vous arrête, qu'aucun supplice ne vous épouvante. Mieux vaut mourir pour Jésus-Christ que de conquérir ici-bas un royaume ; car les royaumes de ce monde passent vite, mais la mort pour Jésus-Christ, c'est la vie pour l'éternité. » Après les avoir consolés par ces généreuses paroles, elle les recommanda à Dieu dans une fervente prière, et les quitta pleine de joie de les voir résolus à persévérer dans leur glorieux combat.

En effet, ayant été interrogés de nouveau par les magistrats, les trois jeunes gens répondirent qu'ils détestaient le culte des idoles, et que rien ne les ferait renoncer à l'amour de Jésus-Christ. Alors on les condamna à être suspendus à un arbre ; des bourreaux leur lièrent les pieds et les mains, les suspendirent par les bras, puis tirèrent les membres de ces généreux martyrs d'une manière si cruelle que leurs os furent mis à nu, et que l'on put voir tous leurs nerfs tendus comme les cordes d'un instrument de musique. Au milieu de cette affreuse torture, la sueur inondait leur visage ; mais ils ne laissaient pas échapper une plainte ; recueillis en eux-mêmes, ils rendaient grâces à Dieu. Quadratus leur dit : « Où est donc votre Dieu ? » Speusippe répondit : « Il est là, qui nous aide et nous donne la force non-seulement de ne pas nous plaindre de vos supplices, mais de nous en réjouir. » Et Palmatus alors : « Pauvres infortunés, à qui la même folie fait invoquer la mort ! » Mais Éleusippe reprit : « Le même jour, tous trois, le même sein nous a enfantés, la même mère a donné ses trois fils au monde ; aujourd'hui, tous trois encore, le même arbre nous offre à Dieu comme martyrs. — Non ! s'écrie Quadratus, vous ne mourrez point sur cet arbre ; mais le feu aujourd'hui même va vous consumer. — Eh bien ! reprend Méleusippe, ce sera encore un même bûcher qui fera de nous un triple holocauste en l'honneur du Dieu trois fois saint. »

Aussitôt, par l'ordre de Quadratus, d'Hermogènes et de Palma-

tus, on prépare un vaste bûcher. Or, tandis qu'on apportait le bois et qu'on préparait le sacrifice, les trois jeunes gens, s'adressant à leur aïeule, lui dirent : « Souviens-toi toujours de nous dans tes prières, et, dans ton repas, quand tu rompras le pain et que les miettes commenceront à tomber, recueille-les sur la table, te rappelant les noms de tes petits-fils, et demandant qu'il nous soit donné de goûter aux miettes de la table de notre Roi, puisque, sur la terre, nous n'avons pu être purifiés dans les eaux du Baptême, et mériter d'être assis à son divin Banquet. » Léonilla leur répondit : « Enfants, soyez sans crainte ; car votre sang vous purifiera ; la profession que vous allez faire de la foi du Sauveur va vous revêtir de la robe blanche du martyr. Et parce que vous avez reçu cette robe nuptiale, le Roi aussitôt vous fera asseoir à sa table parmi les conviés. Vous avez été vraiment baptisés le jour où vous avez brisé vos idoles, et où vous avez reçu avec foi au dedans de vos âmes la parole de vie. Car de même que si celui que l'on baptise ne croit pas de tout son cœur, l'eau du Baptême, loin d'effacer ses péchés, le souille d'un crime nouveau, l'incrédulité ; de même celui dont la foi est sincère, s'il n'a pu recevoir le Baptême, n'est pas exclu pour cela du nombre des fidèles. »

Pendant qu'ils recevaient avec bonheur ces paroles consolantes, on leur liait les pieds et les mains et on les jetait au milieu des flammes. Mais aussitôt, comme il est écrit des trois Hébreux, leurs chaînes se rompirent ; on les vit se tenir debout, prier et rendre grâces à Dieu ; car les flammes s'élevant vers le ciel, se repliaient ensuite pour former une voûte au-dessus de leurs têtes. Pour eux, ils restaient immobiles sur le bûcher, et, s'adressant à leurs serviteurs, ils leur disaient : « Prenez garde de vous laisser séduire, craignez ces hommes adonnés à la vanité, et fuyez loin de leurs sacrifices. » A la fin le bois s'épuisa ; on fit apporter des torches, de l'huile, de la poix, de la cire ; le feu consuma tout, sans toucher aux serviteurs de Dieu. Puis les flammes, n'ayant plus d'aliment, s'éteignirent.

Alors reprochant aux juges leur impuissance, les saints Martyrs s'écrièrent : « Le Seigneur notre Dieu a donné à nos âmes le pouvoir de quitter nos corps, ou de les habiter encore ; nous lui

avons demandé de voir se consumer en vain contre nous votre bûcher, et de triompher de votre fureur. Maintenant donc, après que vos flammes n'ont osé toucher nos corps, nous quittons avec joie la vie. » En achevant ces paroles, ils tombent à genoux ; et au milieu d'une dernière prière, ils expirent comme de tendres agneaux ; leur bouche, à ce dernier instant, répète encore la parole qui bénit.

A ce spectacle, une femme nommée Junilla, qui tenait dans ses bras un enfant, le déposa à terre et s'écria : « Je suis chrétienne ! Et moi aussi, je crois à Jésus-Christ mon Maître, le seul vrai Dieu, le Roi immortel des siècles. » Les magistrats, irrités de cette profession de foi, ordonnent qu'on lui attache les mains derrière le dos, et qu'on la suspende par les cheveux : « Et si tu ne promets, ajoutent-ils, de renier le Christ et de manger de la chair des victimes, tu resteras pendue à ce gibet. » En même temps son mari s'approche d'elle : « O ma chère Junilla, aie pitié de moi, aie pitié de ton fils. Ce pauvre enfant si jeune, à qui vas-tu le laisser ? — Il est vrai, répond-elle, c'est moi qui lui ai donné le jour à ce cher enfant ; mais c'est Dieu qui m'a créée ; lequel des deux dois-je donc préférer, mon fils ou mon Créateur, mon Créateur qui sera encore mon juge ? » A peine elle avait achevé, qu'aussitôt, pour effrayer les autres chrétiens, on la fit conduire au quartier de la ville nommé Orbatus, et là elle eut la tête tranchée, en même temps que Léonilla, l'aïeule de nos trois Martyrs.

Cependant Néon, le greffier chargé de dresser les Actes de cette scène sanglante, fermant le livre où il vient de les écrire, le donne à Turbon, son collègue, et court à la déesse Némésis qu'il renverse et met en pièces, ainsi que les autres petites idoles qu'on avait placées autour d'elle. Les gardiens du temple crièrent au sacrilège, l'arrêterent et l'accablèrent de coups et de pierres, jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir, en proclamant Jésus le Fils de Dieu.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESME.)

On conserve les reliques de ces saints Martyrs dans l'église de Saint-Géosmes ou des Trois-Jumeaux, à une demi-lieue de Langres.

SAINTE YOLANDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Yolande ou Iolande avait environ vingt ans, lorsque sous le règne de Marc-Aurèle, visitant les prisons remplies de chrétiens, elle les nourrissait, les consolait, les encourageait dans les supplices, subvenait aux besoins de leurs familles abandonnées et procurait à leurs restes inanimés les honneurs de la sépulture.

Ce dévouement était plein de périls. Avertis de sa charité envers ceux qu'ils appelaient des rebelles aux lois de l'empire, les magistrats s'offensèrent de sa hardiesse et de sa liberté. Ils essayèrent d'y mettre un terme, et pour l'épouvanter, ils firent mourir, en sa présence, plusieurs chrétiens de la façon la plus barbare. Leur but ne fut pas atteint : la vue du courage inébranlable de ces Martyrs enflamma cette âme ardente, et au lieu de lui inspirer de la terreur, la remplit du désir de souffrir avec eux, et de monter comme eux dans la gloire. Son zèle devint plus grand encore, à se porter au secours de ses frères persécutés.

Sa persévérance fut couronnée : Yolande fut arrêtée et jetée dans une infecte et sombre prison. Le lendemain elle se trouva en présence d'un juge d'iniquité qui, épris d'une subite passion à la vue de cette belle et noble fille, essaya de la séduire par les paroles les plus douces, par les promesses les plus attrayantes, par les flatteries les plus perfides. L'innocente colombe éventa le piège de ce vautour et se moqua de ses démonstrations insinuantes. Le lieu de l'entrevue était secret : ce misérable, voyant ses cajoleries tombées en pure perte, se jeta violemment sur sa victime. La pieuse vierge cria vers Dieu, et Dieu lui vint en aide ; il lui donna le courage et la force du lion pour défendre son honneur. Son hideux bourreau se sentit frappé d'une main invisible ; une douleur poignante lui appesantit les bras, et il en demeura perclus.

Retiré en sa maison, ce juge impudique chercha remède à son

mal ; mais son cœur gâté en éprouvait un plus irrémédiable. Sa passion méprisée monta dans son âme jusqu'à la fureur. Le feu qui le dévorait le fit descendre aux moyens les plus honteux. Il employa d'abominables affidés, pour essayer à tout prix de gagner la jeune chrétienne : tout cela ne lui laissa que la honte de sa défaite. Changeant alors son amour en haine, il se fit amener Yolande, ordonna de la souffleter avec des gantelets de bronze, puis de la dépouiller de ses vêtements et de l'étendre sur une roue, au-dessous de laquelle était allumé un grand brasier, pour la rôtir vivante. La flamme de l'amour divin, qui brûlait en elle, fut plus forte que ce feu dévorant, qui ne put rien sur elle.

Cependant l'Ange gardien de la jeune vierge, pour la soustraire aux attentats du monstre qui la poursuivait, vint la prendre dans la prison, où on l'avait rejetée, lui en ouvrit les portes, et la guida vers une montagne solitaire, où il la laissa en liberté. Le Ciel toutefois voulait lui sauver le trésor de la virginité, et non lui ravir la couronne du martyre, qu'elle ambitionnait de toute l'ardeur de ses désirs. Quelque temps après, Yolande fut découverte, saisie de nouveau, et traînée devant son juge, qui la fit pendre par les cheveux pour l'amener à renier son Dieu. Puis elle fut mise dans un cachot, où elle fut abandonnée sept jours sans aucune nourriture. Les Anges du Seigneur l'y fortifièrent, en lui apportant des aliments du ciel.

Au bout de ce temps le tyran se la fit représenter, et la voyant pleine de santé et de force, il commanda aux bourreaux de la broyer entre deux énormes pierres, puis de la livrer aux bêtes qui respectèrent sa virginale innocence : un satellite, plus féroce que les tigres et les léopards, voulant plaire au maître, en prévenant sa volonté, abattit d'un coup de sabre la tête de la jeune Vierge, le 17 janvier, vers l'an 169. (CHAPIA, curé de Vitel.)

SAINT SULPICE LE DÉBONNAIRE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Sulpice, deuxième de ce nom sur le siège de Bourges, était né à Vatan, dans le Berry, de l'une des familles les plus con-

sidérables de cette province. Il fut élevé avec grand soin, dans les sciences et dans la piété. Les honneurs et les dignités qu'il reçut à la cour du roi Thierry II, n'amointrirent pas dans son cœur sa foi ardente et son amour pour Jésus-Christ. Il se conserva dans une humilité et une pureté inviolables. Aidé de la grâce il eut le bonheur de repousser les tentations les plus séduisantes ; et, se sentant éclairé du ciel, il rompit tous les liens qui l'attachaient au monde, vivant dans la retraite et la prière, soulageant les pauvres, rachetant les prisonniers et n'employant ses richesses qu'en œuvres de charité.

Quand saint Austrégisile fut élevé au siège de Bourges, en l'an 612, sachant la sainteté de Sulpice, il demanda au roi Thierry la permission de l'attacher à son église, ce qu'il obtint ; et l'ayant fait passer rapidement par tous les degrés de l'ordination sacrée, jusqu'au sacerdoce, il le fit son archidiacre. Mais l'année suivante (613), le roi Clotaire II qui, successeur de Thierry, régnait sur toute la France, demanda Sulpice qu'il voulait faire l'aumônier de sa cour, en même temps que l'abbé et le directeur d'une communauté de religieux qu'il avait auprès de lui, et qui l'accompagnait dans ses guerres et dans ses voyages. Sulpice à la cour demeura aussi ferme dans sa piété et dans ses vertus que s'il eût été dans un désert, et il y continuait ses prières et ses jeûnes, donnant toujours aux pauvres tout ce qu'il avait et tout ce qu'il recevait du roi, et allumant l'amour de Dieu dans les cœurs des courtisans.

Plusieurs fois déjà, Dieu l'avait honoré du don des miracles. Or, pendant son séjour à la cour, Clotaire II tomba si dangereusement malade que, les remèdes ne faisant aucun effet, et les médecins le croyant perdu, ceux qui tenaient à ce prince et qui l'aimaient, le recommandèrent aux prières de Sulpice. Le Saint pria, avec une foi et une ferveur qui étonna tout le monde. Il passa cinq jours sans manger, sans dormir et sans interrompre ses prières ardentes.

Le mal du roi augmentant toujours, on pressa Sulpice de prendre au moins quelque nourriture. Mais il déclara qu'il ne prendrait rien, qu'il n'eût obtenu la santé du roi. Il parut bien

que c'était là une inspiration de Dieu, car, comme on insistait pour l'obliger à rompre son jeûne, en lui disant que le roi se mourait, il déclara que celui qu'on croyait déjà mort serait en état de manger le septième jour, et qu'alors il mangerait avec lui, ce qui s'accomplit, à l'admiration de tous ¹. » Clotaire II vécut encore plusieurs années.

Saint Austrégisile mourut en l'an 624. Alors les vœux de tous se fixèrent sur son archidiaque, qui devint son successeur. Le peuple qui lui donnait le surnom de Débonnaire, applaudit. Mais le Saint ne voyait dans sa nouvelle dignité qu'une charge pesante.

Son premier soin fut de travailler à la réformation des abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions pénibles de l'épiscopat. Il eut le bonheur de convertir tous les juifs de son diocèse.

On remarquait surtout en lui une tendre charité pour les pauvres ; aussi étaient-ils ceux de ses diocésains dont l'instruction le touchait le plus vivement.

Il fut infatigable à travailler jour et nuit au salut de son diocèse, et parvint ainsi à une extrême vieillesse ; alors se voyant hors d'état de satisfaire à tous les devoirs que le zèle de sa charité lui représentait, il se fit donner un coadjuteur qui pût partager le fardeau avec lui.

Il y avait dix-sept ans qu'il gouvernait l'église de Bourges. Son coadjuteur ne fut pas plutôt reçu, qu'il fit une démission générale entre ses mains, ne se réservant que le soin des pauvres, et il se retira de la maison épiscopale pour se préparer à la mort.

Il vécut encore quelques années après cette abdication. Sa mort qui arriva le 17 janvier vers l'an 647, fut grandement pleurée ; c'était la perte du père commun de la province.

Dieu lui continuant le don des miracles après son décès, fit voir qu'il était vivant en sa présence, et en état de prier plus efficacement que jamais pour ceux qui avaient recours à lui. Il fut enterré dans le monastère de Notre-Dame de la Nef, qu'il avait

¹ Baillet.

bâti aux faubourgs de la ville, et qui s'est appelé depuis l'abbaye de Saint-Sulpice. Cette église ne tarda guère à prendre son nom, si c'est d'elle qu'il faut entendre ce que saint Ouen de Rouen rapporte de son ami saint Éloi de Noyon, à l'occasion d'un voyage que ce Saint fit à Limoges. Approchant de la ville de Bourges par où il devait passer, saint Éloi envoya ses gens en avant, et s'en alla prier au tombeau de saint Sulpice. Ayant appris qu'il y avait là des prisonniers qu'on venait de condamner à mort, pour un meurtre commis en la personne d'un juge fiscal, il voulut les visiter. Mais les gardes ne l'ayant pas permis, il s'en alla fort triste à Limoges. A son retour il sut qu'on avait différé le supplice des criminels, ce qui lui fit reprendre son chemin par Bourges. Il les fit sortir de la prison par un miracle, que l'exemple de saint Pierre délivré par l'Ange du Seigneur et l'autorité de saint Ouen ont rendu croyable. Saint Éloi conseilla à tous ces prisonniers de se réfugier dans une église. Ils coururent à la plus prochaine qui était celle de Saint-Sulpice ; ils ouvrirent une porte, après être entrés par une fenêtre dont ils avaient rompu la vitre. Éloi craignant qu'on les arrachât de l'autel ou du tombeau du saint Évêque, tâcha d'empêcher cette violence. Mais voyant que ses exhortations n'étaient pas assez fortes sur l'esprit des soldats, il se prosterna entre l'autel et le tombeau de saint Sulpice, et sa prière faite, on vit tomber des mains des prisonniers les nouvelles chaînes qu'on leur avait mises. Les soldats, touchés du prodige, se jetèrent aux pieds de saint Éloi, et lui demandèrent pardon, ce qu'ils obtinrent aisément. Le Saint fit retourner à saint Sulpice toute la gloire du miracle que l'on voulait lui attribuer.

Il faut donc reconnaître que le culte religieux qu'on a rendu publiquement à saint Sulpice le Débonnaire, a commencé dès le temps de ses funérailles, et que le concours des peuples attirés à son tombeau, a fait donner son nom à l'église de son monastère peu de temps après sa mort.

Outre la fête du 17 janvier qui est le jour de sa mort, on célèbre deux translations de ses reliques, l'une au 15 janvier, l'autre au 27 août.

Son chef, dit-on, fut porté à Villefranche, dans le Roussillon. Quelques-uns ajoutent que le reste du corps a été transporté à Abresouse. Mais les Bénédictins de Saint-Sulpice-lès-Bourges se sont toujours crus en possession de ce trésor.

N'oublions pas que saint Sulpice le Débonnaire est le patron de l'une des principales églises de Paris, où l'on vénère une portion notable de ses reliques.

SAINT GENULPHE,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

Saint Genulphe, que le vulgaire appelle saint Genou, est peu connu dans sa vie. Il a été pourtant envoyé en France par le Pape Sixte VII, en l'an du salut 257; et il fut le premier évêque de Cahors. Mais, comme tous les apôtres qui ont porté la bonne nouvelle aux peuples idolâtres, il fut mal reçu, et obligé de quitter son siège, qui resta quatre-vingts ans abandonné. Après avoir souffert beaucoup pour la foi, il se retira en un lieu qu'on appelle la Celle-Saint-Genou, au diocèse de Bourges.

On le confond quelquefois avec un autre évêque du même temps, envoyé dans les Gaules, mais dont ne connaît ni le siège qu'il occupa, si toutefois il n'était pas un évêque régional, ni le temps où il a vécu. Il est appelé aussi saint Genou, quoique son nom fût Gendulphe. Mais celui-ci, dont on ne sait non plus que très-peu de choses, est honoré le 13 décembre, et l'évêque de Cahors le 17 janvier.

Dans tous les cas l'église métropolitaine de Paris possède le chef de l'un de ces Saints, et les Bollandistes rapportent, au 17 janvier, une légende de ce Bienheureux qui est l'un des protecteurs de Notre-Dame de Paris. Une querelle s'était élevée entre les habitants de Paris et des moines qui honoraient saint Genulphe. Il s'ensuivit une rixe où l'un de ces moines fut tué à la porte de l'église. Un instant après un vieillard qui priait dans le chœur vit tout à coup apparaître, dans une grande lumière, la très-sainte Vierge avec saint Genulphe, qui lui demandait l'expiation du meurtre commis à la porte de son temple sur un de ses

moines. Le vieillard entendit la très-sainte Vierge charger saint Pierre de cette réparation ; et peu de jours après les meurtriers mouraient misérablement.

SAINT DIODORE ET SAINT MARIEN,

MARTYRS.

Deux ans avant le départ de saint Genulphe pour les Gaules, sous le pontificat du saint Pape Étienne I^{er}, et pendant la persécution de Valérien, l'an 255, Diodore, prêtre de Rome, et Marien, son diacre, s'en allèrent avec une troupe de fidèles dans la campagne, et descendirent dans une sablonnière, pour y célébrer les saints Offices, la veille du jour où l'on fête la Chaire de saint Pierre à Rome. Occupés du service de Dieu, ils ne remarquaient pas qu'ils étaient observés et suivis, quoique d'un peu loin, par une bande de païens. Le prêtre et son diacre, absorbés par leur ministère, ne s'aperçurent du danger qu'à un mouvement qui se fit pendant qu'on bouchait l'entrée de leur refuge, et que la bande qui les avait suivis les ensevelissait eux et leurs fidèles sous une masse de sable qui les étouffa.

Ce ne fut qu'à la fin du ix^e siècle qu'on découvrit leurs corps, et qu'on sut leurs noms et le jour de leur martyre.

On honore leur mémoire au 17 janvier et au 1^{er} décembre.

SAINT SABIN,

ÉVÊQUE DE PLAISANCE.

Saint Sabin, né à Rome, fut élevé sur le siège épiscopal de Plaisance, où il brilla quarante-cinq ans, par ses vertus et ses miracles. Par une inspiration de Dieu, il découvrit le corps de saint Antonin, patron de sa ville, que l'on avait caché dans les persécutions, et il le plaça avec honneur dans l'église de Saint-Victor. Il assista avec saint Ambroise, qui l'aimait beaucoup, au concile d'Aquilée ; et s'illustra par un effet de sa sainteté. Le Pô, ce grand fleuve du pays, ayant débordé et noyant les terres de l'Église, il dit à son diacre qui lui annonçait ce fléau : « Allez

dire au fleuve : L'évêque Sabin t'ordonne de rentrer dans ton lit. » Le diacre à cet ordre se mit à rire comme si c'eût été une plaisanterie. Mais le Saint, toujours calme, ayant près de lui un écrivain, lui dicta ces paroles : « Fleuve du Pô, Sabin, serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, t'ordonne au même nom de Jésus-Christ, de rentrer dans les limites qui te sont accordées, de n'en plus sortir et de respecter les terres de l'Église. » Puis il envoya jeter cet ordre dans le fleuve qui aussitôt se retira dans son lit.

Ce miracle est rapporté par saint Grégoire le Grand.

SAINT NENNIE,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Nennie (Ninnius et Ninnidius), eût pu goûter toutes les vaines satisfactions qu'offre le monde, puisqu'il était de la famille des rois d'Irlande. Il y renonça pour entrer dans la carrière pénible mais glorieuse de la Croix.

S'étant perfectionné dans la science des Saints, sous la conduite des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, il se retira dans une île du lac formé en Utonie par la rivière d'Erne. Là sa réputation attira bientôt auprès de lui un grand nombre de disciples ; ce qui le porta à bâtir un monastère qui a prospéré.

Ce bon Saint a mérité d'être compté, après sa mort, parmi les douze apôtres de l'Irlande. Il florissait dans le ^{vi}^e siècle. Il y a une église de son nom, dans l'île dans nous venons de parler ¹.

SAINT VOLUSIEN,

ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Volusien succéda à Perpetuus sur le siège archiépiscopal de Tours, dans l'année 484. Mais il ne gouverna son diocèse que sept ans et demi. Alors les Francs faisaient de grands progrès dans les Gaules, et le respect qu'ils avaient, ainsi que leur jeune

¹ Extrait de Godescard.

roi Clovis, pour les évêques, ne le protégea pas chez les Goths qui étaient ariens, et à qui Clovis faisait la guerre. En 491, les Goths s'emparèrent de Tours, et craignant que le saint Prélat ne favorisât le parti de Clovis qui grandissait tous les jours, ils l'emmenèrent en exil, auprès de Pamiers. Il mourut là, peu après, le 17 janvier 492, entouré de la vénération des chrétiens, et digne des éloges que Grégoire de Tours a donnés à sa mansuétude et à sa sainteté.

SAINT RICMIRE OU RIGOMÉ,

ABBÉ.

Ricmire, enfant de la Touraine, jugea très-vite le monde et ses vanités. Il était né parmi les agitations du ^{vi}^e siècle. Voyant que tout était incertain dans les choses de la terre, il eut le bonheur de comprendre qu'il n'y avait pour lui de sécurité qu'en Dieu. Il se retira dans une solitude, où plusieurs jeunes hommes éclairés comme lui vinrent le rejoindre et faire avec lui, au centre des Gaules, une petite Thébaïde. Ricmire devint leur abbé.

Attirés par la sainte renommée d'Engilbert ou Aiglibert, évêque du Mans, et sous sa protection, Ricmire fonda un monastère qu'il mit sous le patronage de saint Pierre. L'évêque du Mans augmenta les occupations de Ricmire en lui donnant la direction spirituelle d'un couvent de religieuses qu'il avait fondé en l'honneur de saint Aubin. La réputation de Ricmire venait de ses vertus et aussi des miracles que Dieu lui accordait. Il rendit la vue à un aveugle en faisant le signe de la Croix sur ses yeux.

Saint Ricmire ou Rigomé mourut dans la seconde moitié du ^{vii}^e siècle; et le diocèse du Mans a une paroisse qui s'appelle Saint-Rigomer-des-Bois.

SAINTE MILVIDA OU MILGUIE,

VIERGE.

Sainte Milvida, que nous appelons Milguie, et les Anglais Milgida, Milgitha et même Migidra, était du sang royal de Mercie. Mais

plus heureuse d'être chrétienne que princesse, elle se réfugia toute jeune dans le monastère d'Estrey, que le roi Egbert avait fondé près de Cantorbéry. Elle y vécut en paix, dans ce bonheur si doux que Dieu prodigue à ceux qui se donnent à lui. Elle était fille de Merowald et petite-fille de Panda, roi de Mercie. Ses sœurs, sainte Mildrède et sainte Milburge, avaient pris, comme elle, le plus sûr et le meilleur parti. Elle s'en alla à Dieu, vers la fin du VII^e siècle.

On fête sainte Milvida le 17 janvier.

LE BIENHEUREUX FOULQUES,

ARCHEVÊQUE DE REIMS.

On croit que ce Bienheureux, à qui des historiens graves ont donné le titre de Saint, et qui dut le gagner par le martyre, était né dans les environs de Térouane. Il sortait d'une grande maison, alliée à des princes souverains. Après de solides études, où son attrait pour la vie religieuse croissait toujours, il fut élu chanoine de Saint-Omer, et il entra dans le monastère de Saint-Bertin, où son mérite et ses vertus le firent aimer de tous. A la mort de l'abbé Hilduin, qui eut lieu en l'an 877, Foulques fut nommé d'une voix unanime pour lui succéder. Le poste était difficile, car les Normands ravageaient et pillaient le nord de la France.

Quatre ans après en effet, les Normands prirent le monastère de Saint-Bertin ; ils ruinèrent ou brûlèrent toute la ville, à l'exception de l'église de Saint-Omer, qui était bien fortifiée. Foulques releva tout et assura par de bonnes murailles l'abbaye et la ville, qui prit dès lors le nom de Saint-Omer. C'était en 881.

A la fin de 882, le 26 décembre, le célèbre évêque de Reims Hincmar étant mort à Épernay, où il pleurait aussi sa bonne ville dévastée par les hommes du Nord, le clergé de Reims, apprenant avec quel dévouement l'abbé de Saint-Bertin avait relevé ses ruines, l'élut pour succéder à Hincmar sur le siège de saint Rémi. Foulques ne résista pas aux vives instances qu'on lui fit pour qu'il acceptât cette autre charge. Tout en s'occupant sur-

tout de sanctifier ses ouailles, il fortifia la ville, de telle sorte qu'elle pût braver l'ennemi ; et quand la sécurité fut revenue, il s'empessa d'aller reprendre les reliques de saint Rémi, qu'on avait soustraites aux Normands, en les cachant dans l'abbaye d'Orbais. Il les plaça avec honneur dans sa métropole de Notre-Dame.

En acceptant le siège de Reims, Foulques s'était démis de son titre d'abbé de Saint-Bertin. Son successeur Rodolphe étant mort en 892; les moines, que tourmentait le comte de Flandre Baudoin II, élurent de nouveau Foulques pour leur abbé. Ce titre avait été recherché par Baudoin dans d'autres monastères ; mais il ne l'ambitionnait que pour réunir à ses domaines les biens des pauvres moines, et il avait fait beaucoup de tentatives pour devenir aussi abbé de Saint-Bertin. L'élection de Foulques lui élevait cet espoir ; il essaya pourtant de séduire l'archevêque de Reims, mais il échoua. Déjà le roi Charles-le-Simple, c'est-à-dire le droit et le juste, lui avait fait rendre les biens de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Devenu furieux, Baudoin II résolut de se défaire de l'archevêque de Reims. Il employa à cet odieux office un certain Winemare, comte de Lillers, qui alla attendre le bon Prélat en pleine campagne, comme il s'en revenait de Compiègne à Reims ; il l'aborda courtoisement et lui proposa un accommodement avec le comte Baudoin, puis voyant qu'il ne pouvait séduire le saint évêque-abbé, il s'emporta. A ses clameurs, les bandits qui le suivaient à distance accoururent et percèrent Foulques de leurs javelots, puis ils s'enfuirent. Les gens de l'Archevêque emportèrent le corps à Reims, où il fut inhumé dans l'église de Saint-Rémi.

On fixe sa mort au 17 janvier de l'an 900.

Winemare son meurtrier fut excommunié, et Marlot rapporte dans son *Histoire de Reims*, qu'il mourut peu après, mangé de vers ¹.

¹ Extrait des *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé des Tombes, tome III.

 SAINTE ROSELINE,

VIERGE.

Hélien de Villeneuve-Trans, l'une des grandes figures qui honorent le moyen-âge, était d'une de ces familles illustres par leurs vertus et leur piété, qui consacraient leurs richesses à soulager les pauvres et à fonder des asiles pour les âmes à qui le monde, avec ses désordres et ses vanités, n'offrait pas d'attrait. Hélien était grand maître des chevaliers de Rhodes ; et il était aussi vaillant chrétien que vaillant chevalier.

Il était parent de saint Elzéar de Sabran, de sainte Delphine, et allié à la plupart des grands noms du midi de la France. Il avait une jeune sœur qui s'appelait Roseline et qui voulait se donner toute à Dieu. Elle le priait sans cesse de la retirer des bruits et des tumultes du monde. Ne voulant pas trop l'éloigner de lui, il lui fit bâtir une chartreuse. Il y appela des religieuses de la règle de Saint-Bruno ; et aussitôt elle prit avec joie l'habit et le voile.

Son ardeur pour la prière l'éleva à une sainteté éminente. Ses sœurs, admirant sa douceur et sa patience, voulurent l'avoir pour abbesse ; elles vainquirent sa résistance. Mais Roseline continua son genre de vie, n'étant la supérieure que par ses exemples.

Dieu l'appela à lui le 11 juin 1327. Mais on la fête en Provence et dans le midi le 17 janvier.

Son corps était conservé dans une jolie église du village des Arcs près de Draguignan. Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire géographique*, dit qu'on voyait de son temps le corps entier de cette Sainte dans une belle châsse, et que les traits de son visage étaient aussi beaux et aussi purs que quand elle vivait.

LE BIENHEUREUX BERTHOLD,

FRÈRE-MINEUR.

Berthold, né à Ratisbonne, en Bavière, avait fait de bonnes études ; étant entré dans l'Ordre de Saint-François, il s'appliqua à

la chaire. Il prêcha dans la Thuringe, dans la Bohême et dans d'autres provinces d'Allemagne. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et de sa doctrine, et son éloquence touchante, attiraient à ses sermons un concours prodigieux d'auditeurs. Les plus vastes églises étaient trop resserrées pour contenir la foule qui s'empressait à l'entendre, et qu'Aventin assure avoir été souvent composée de plus de soixante mille personnes.

Des témoins dignes de foi ont déposé juridiquement avoir aperçu plusieurs fois des couronnes de lumière sur la tête du bienheureux Berthold, tandis qu'il prêchait.

Quoiqu'il s'occupât de la chaire avec tout le zèle que lui inspirait un ardent désir du salut du prochain, il nous a pourtant laissé quelques traités spirituels, qui peuvent servir à conduire les âmes dans la pratique des vertus dont il avait donné l'exemple, et qui lui ont mérité le don des miracles durant sa vie et après sa mort, arrivée à Ratisbonne en 1272.

Il fut enterré chez les religieux de Saint-François, où il est honoré comme un médiateur, par l'entremise duquel on obtient ce qu'on demande à Dieu avec foi, et son tombeau est fréquenté non-seulement par les habitants, mais encore par les étrangers qui viennent de fort loin implorer son assistance.

LE BIENHEUREUX ALGOT,

FRÈRE-MINEUR.

Nous connaissons deux serviteurs de Dieu qui ont illustré ce nom. Le premier et le plus ancien vivait au ^{xii}^e siècle ; on le nommait en latin *Adelgotus*. Il était évêque de Coire, capitale des Grisons, chez qui l'hérésie n'avait pas encore pénétré. Avant d'être élevé à l'épiscopat, il avait brillé parmi les religieux de l'Ordre de Cîteaux. Il mourut le 17 janvier de l'an 1160.

Le second Algot parut deux siècles plus tard ; et nous empruntons sa vie au R. P. Fulgence Férot, dans sa collection des Saints Franciscains.

« Le bienheureux Algot était né en Suède. Dès son enfance, il s'adonna à la piété et aux sciences ; il réussit dans ces deux voies.

Il vint à Paris étudier la philosophie et la théologie, et il reçut le bonnet de docteur dans la célèbre Université de cette ville : honneur qui ne s'accordait pas en ce temps-là sans difficulté.

« Quand il eut perfectionné ses connaissances, il s'occupa plus particulièrement de l'éternité ; et de retour en sa patrie, il fit profession de la règle de Saint-François, à Scaris. Tous ceux qui le connurent, virent en lui un parfait religieux, amateur zélé de la discipline primitive, dont toutes les paroles et toutes les actions portaient le caractère d'une éminente sainteté.

Trois ans avant sa mort, Algot fut soumis à l'épreuve des douleurs ; il devint aveugle et fut attaqué de la pierre. Rien ne put ébranler sa constance, et durant ce long intervalle il ne se permit pas la moindre impatience, pas la moindre plainte. Sainte Brigitte, qui était alors à Scaris, pria Dieu qu'il lui plût d'accorder quelque soulagement à son serviteur ; et la réponse du Ciel fut : « Algot est une étoile brillante ; il ne convient pas qu'elle soit obscurcie par la fumée de la vie mortelle. Il a bien combattu ; sa course est achevée. Il ne lui reste plus qu'à recevoir la couronne. La preuve de ce que je vous dis, c'est que ses douleurs s'apaisent, et que son âme s'enflammera davantage de mon amour. » Il ne tarda pas, en effet, à voir effectuer cette promesse, et mourut à Scaris en l'an 1343. »

LE BIENHEUREUX PIERRE DE TAVANDA,

FRÈRE-MINEUR.

Le bienheureux Pierre naquit à Tavanda, dans le territoire de Sienne, au commencement du ^{xv}^e siècle. On rapporte que dès sa plus tendre enfance, il témoigna un grand désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Aussitôt qu'il fut en âge, il prit l'habit dans un couvent de la province de Toscane, près de Citone, que les Conventuels occupaient alors.

Quand il eut pris ses grades dans l'école, il se livra avec zèle à la prédication, où il fit de grands progrès ; ses discours, soutenus par une conduite pure, ramenèrent les pécheurs les plus endurcis, et on l'appelait communément le saint homme.

Malgré son avancement dans la perfection chrétienne, il souhaitait un genre de vie plus austère, en sorte que saint Bernard étant venu au couvent d'Asciani, où Pierre était gardien, il quitta tout pour le suivre, comme celui qui observait la Règle à la lettre et qui par la même était plus capable d'entraîner les autres à la suivre exactement. Il vint donc à Pérouse, où il fut reçu dans la nouvelle réforme, et où il a passé trente-sept années dans la prière, le jeûne, les mortifications, aimant la pauvreté au point de se priver des choses mêmes dont la Règle autorise l'usage, surmontant tous les dangers pour secourir ses frères affligés.

La sainte hardiesse avec laquelle il reprenait les fautes quelque élevé que fût le coupable, lui attira des ennemis qui le calomnièrent. Pierre laissa au ciel le soin de confondre ses calomnieurs, et cette résignation lui valut des consolations spirituelles qui le dédommagèrent amplement.

La pureté de sa doctrine et la sainteté de sa vie ayant été confirmées par des miracles, le peuple le respectait et lui obéissait comme à un Ange descendu du ciel; et les habitants de Sienne, de Citone et d'autres lieux voisins se trouvèrent bien de la confiance qu'ils lui donnèrent; car étant affligés de la peste, il les en délivra par ses prières, par la puissance du saint nom de Jésus qu'il fit appliquer aux portes des maisons.

Le 17 janvier de l'an 1492, après avoir célébré la Messe, Pierre se trouva mal et se coucha. Les religieux se ressouvirent alors qu'il leur avait dit de préparer sa tombe, dès qu'on le verrait alité. Ils s'assemblèrent autour de lui pour recueillir ses dernières paroles. Il mourut ce même jour dans de grands sentiments de piété. Les vertus qu'il avait fait paraître attirèrent à ses obsèques une foule innombrable, ce qui obligea ceux de Citone, qui craignaient qu'on le leur enlevât, de faire bonne garde autour de son corps.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Rome, à Notre-Dame-de-la-Paix.

En l'année 1483, le Pape Sixte IV fit élever cette église en l'honneur de la très-sainte Vierge, qui avait rendu la paix à la chrétienté, et il fit placer une image de Notre-Dame qui, frappée par un soldat, avait versé du sang en présence de beaucoup de personnes.

Le Ménologe bénédictin raconte qu'un bon prêtre, appelé Marianus, entra un samedi dans une église ravagée par les Albigeois et y offrit le saint Sacrifice en l'honneur de la Mère de Dieu. Il n'avait pas encore achevé sa messe, lorsqu'il fut pris par les hérétiques, qui l'entraînèrent hors de l'église et lui coupèrent la langue. Son compagnon lui chercha un refuge où l'on prit quelque soin de lui, puis il le conduisit péniblement jusqu'à Cluny. Là, le saint Confesseur de la foi fut accueilli avec une admirable charité. On le déposa à l'infirmerie qui touchait à l'église abbatiale ; il demanda par signes qu'on le transportât à l'église. Il y conjura de tout son cœur la Mère de miséricorde de venir à son secours. Sa prière fut bientôt exaucée. Celle qu'il avait honorée, au péril même de ses jours, lui apparut, le guérit et le laissa pénétré de joie et de reconnaissance. Ayant recouvré ainsi l'usage de la parole, il se consacra à Marie et embrassa à Cluny l'état monastique ¹.

MARTYROLOGE ROMAIN ².

Dans la Thébaïde, saint Antoine, abbé, père d'un grand nombre de solitaires, qui se rendit très-illustre par sa sainte vie et par ses miracles, ainsi que l'écrit saint Athanase, dans l'excellent livre

¹ M. Péquégnot, légendaire d'Autun, 17 janvier.

² In Thebalde, sancti Antonii abbatís, qui multorum Monachorum pater, vita et miraculis præclarissimus vixit; cujus gesta sanctus Athanasius insigni volumine prosecutus est: ejus autem sacrum corpus sub Justitiano imperatore divina revelatione repertum, atque Alexandriam delatum, in Ecclesia sancti Joannis Baptistæ humatum fuit. — Apud Lingonas, sanctorum tergeminatorum,

qu'il a composé de ses actions. Son corps ayant été trouvé, par révélation divine, sous l'empire de Justinien, fut porté à Alexandrie et inhumé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

A Langres, les trois saints jumeaux Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, qui reçurent la couronne du martyre avec leur aïeule Léonilla, sous l'empire de Marc-Aurèle.

A Rome, l'invention des saints martyrs Diodore, prêtre, Marien, diacre, et leurs compagnons. Comme ils célébraient la fête des Martyrs dans une sablonnière, au temps du Pape saint Étienne, les persécuteurs en fermèrent la porte, et firent tomber sur eux une grande quantité de terre, qui leur procura le bonheur de parvenir eux-mêmes à la gloire du martyre.

A Bourges, saint Sulpice, évêque, surnommé le Débonnaire. Sa sainte vie et sa mort ont été illustrées par un grand nombre de glorieux miracles.

A Rome, au monastère de Saint-André, les saints moines Antoine, Mérule et Jean, dont le Pape saint Grégoire fait mention.

Additions des autres martyrologes.

En Afrique, les saints martyrs Mucius, Victor, Mistrien, Salvius et plusieurs autres marqués dans le Martyrologe de saint Jérôme.

En Orient, les saints martyrs Rubentius et Martyrius ou Martinus, mentionnés par le même Martyrologe.

A Plaine-Cert, près de Guise, en France, sainte Yolaine, honorée comme Vierge et Martyre.

A Souigné, dans le Maine, saint Rigomé, prêtre et abbé.

Speusippi, Eleusippi, et Meleusippi, qui cum avia sua Leonilla martyrio coronati sunt tempore Marci Aurelii imperatoris. — Romæ, Inventio sanctorum martyrum Diodori presbyteri, Mariani diaconi et Sociorum, qui sub sancto Stephano papa, cum in Arenario natalitia martyrum agerent, obstructa a persecutoribus janua cryptæ, et diruta desuper mole, ipsi quoque martyrium sunt assecuti. — Apud Bituricas, depositio sancti Sulpitii episcopi, cognomento Pii, cujus vita et mors pretiosa gloriosis miraculis commendatur. — Romæ in monasterio Sancti Andreæ, beatorum monachorum Antonii, Meruli et Joannis, de quibus scribit sanctus Gregorius papa.

Saint Achillée, confesseur, en Orient.

En Chypre, saint Théodote, évêque de Cérines, qui avait confessé la foi sous Licinius.

A Ratisbonne, le bienheureux Moucherat, reclus en Irlande.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste-Joseph Boulanger, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, condamné à mort pour refus de serment, exécuté le 17 janvier 1794.

Pierre Dilly, prêtre du diocèse de Vannes, n'ayant pas fait le serment schismatique, guillotiné à Vannes le 17 janvier 1794.

Jean Escot, prêtre du diocèse de Clermont, ayant refusé le serment, en conséquence condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département du Puy-de-Dôme, exécuté le 17 janvier 1794.

André Pontivianne, curé dans le diocèse du Puy, pour avoir refusé le serment, condamné comme prêtre réfractaire, exécuté le 17 janvier 1794.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JANVIER.

La Chaire de Saint-Pierre à Rome. — Sainte Prisque, vierge et martyre. — Saint Athenogène le Théologien martyr. — Saint Vénérand, évêque de Clermont. — Saint Volusien, évêque de Tours. — Saint Léobard ou Liébard, reclus en Touraine. Saint Déicole, abbé de Lure. — Saint Wolfrid, évêque et martyr. — Sainte Marguerite de Hongrie, vierge. — Sainte Marguerite l'Anglaise. — Sainte Adèle de Bingen. — La Bienheureuse Béatrix d'Est. — Sainte Libérate et sainte Faustine, vierges. — Le Bienheureux Evrard le Taciturne, et le Bienheureux Pierre, Frères convers. — Saint Fazio, orfèvre. — Le Bienheureux François de Ziran. — Le Vénérable Nicolas Molinari, évêque de Bovino. — Adam et Ève. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME.

Tous les hagiographes sont unanimes pour célébrer la fête de l'établissement de la Chaire de saint Pierre à Rome. Écoutons d'abord l'illustre historien de l'Église : « Rome, dit Rohrbacher, était la capitale du monde, en particulier de l'Occident. Pierre y fonde l'Église romaine et y place sa Chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un Pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son Siège. Alexandrie était la capitale de l'Égypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une église en son nom. Et ces trois églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant qu'au v^e siècle, un empereur et un concile œcuménique, l'empereur Marcien et le concile de Chalcédoine, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur

saint Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'église de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique. » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Église, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le Siège de Rome.

Tous les siècles chrétiens ont proclamé cette plénitude d'autorité en saint Pierre. Tertullien écrivait dès le ^{II}^e siècle : Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par lui à l'Église. Saint Cyprien dit après Tertullien : Notre-Seigneur, en établissant l'honneur de l'épiscopat, dit à Pierre dans l'Évangile : Tu es Pierre, etc., et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. C'est de là que, par la suite des temps et des successions, découle l'ordination des évêques et la forme de l'Église, afin qu'elle soit établie sur les évêques. Saint Optat de Milève dit après saint Cyprien : Saint Pierre a reçu les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres pasteurs. Saint Augustin dit après saint Optat de Milève : Le Seigneur nous a confié ses brebis, parce qu'il les a confiées à Pierre. Saint Ambroise disait avant saint Augustin : Où est Pierre, là est l'église. Vers le même temps, saint Grégoire, évêque de Nysse, disait en Orient : Jésus-Christ a donné, par Pierre, aux évêques les clefs du royaume des cieux.

Il y a plus. Dès les premiers siècles de l'Église, les fidèles catholiques de tous les pays avaient une si grande dévotion pour l'autorité suprême de saint Pierre, qu'ils célébraient cette autorité par une fête solennelle, sous le nom de la Chaire de saint Pierre, ou plutôt par deux fêtes, l'une de la Chaire de saint Pierre à Antioche, où elle fut en passant, l'autre de la Chaire de saint Pierre à Rome, où elle demeure jusqu'à la fin des siècles.

Cette dévotion ne doit pas nous étonner. Car jamais nous ne ferons pour saint Pierre, ce qu'a fait pour lui Jésus-Christ même. Son frère André le lui ayant amené une première fois, Jésus le regarda et dit : « Tu es Simon, fils de Jona : tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » C'est que Jésus le destinait à être la Pierre fondamentale de son Église.

Dans les environs de la ville de Césarée de Philippe, comme

Jésus était en prières, seul avec ses disciples, il leur fit cette demande : « Qui disent les gens qu'est le Fils de l'homme ? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; les autres, Jérémie, ou un des prophètes ressuscité. — Et vous, leur dit alors Jésus, qui dites-vous que je suis ? — Pierre répondit aussitôt : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! — Jésus lui dit à son tour : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père, qui est dans le ciel. » Prions Jésus de nous faire comprendre le sens profond de ces choses. Lorsqu'il demande ce que pensent de lui les hommes, les Apôtres répondent indifféremment ; mais quand il demande ce que pensent de lui les Apôtres mêmes, c'est Pierre seul qui répond en leur nom, c'est Pierre dans son successeur qui répond au nom de toute l'Église ; et cette réponse ne lui est point inspirée par la chair et le sang, mais par Dieu le Père, qui est au ciel ! Oh ! que vraiment vous êtes heureux, Simon-Pierre !

Mais écoutons ce que dit encore le Fils de Dieu au Fils de Jona. « Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » C'est le Fils de Dieu qui parle ; le Fils de Dieu, dont la parole opère ce qu'elle dit ; le Fils de Dieu, qui d'un mot a fait le ciel et la terre. Il dit au fils de Jona : Tu es la Pierre sur laquelle je bâtirai mon Église ; par cette parole il lui assure pour l'avenir une invincible fermeté. Les portes, c'est-à-dire les conseils et les puissances de l'enfer, ne prévaudront ni contre la Pierre fondamentale ni contre l'Église qui est bâtie dessus. Oh ! qu'il fait bon être dans cette maison ! on n'y a rien à craindre des vents et des tempêtes. Pierre en a les clefs ; c'est lui qui ouvre et qui ferme, qui lie et délie. Tout est soumis à sa puissance, savants et ignorants, pasteurs et troupeaux, rois et peuples. O Jésus, béni soyez-vous à jamais d'avoir donné à Pierre une si merveilleuse fermeté et puissance !

Jésus dit à Pierre : Je bâtirai, je te donnerai : c'est une promesse, une prédiction pour l'avenir ; promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Elle aura son plein effet quand il dira au présent : Pais mes agneaux, pais mes brebis. D'ici là Pierre ne sera pas encore l'invincible Pierre, il tremblera encore devant une servante : c'est qu'il n'est point encore institué chef de l'Église, mais seulement désigné pour l'être. « Simon, Simon, lui dira Jésus, Satan vous a demandés tous à cribler comme du froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Lors donc que tu seras converti, affermis tes frères. » Ainsi, dans le moment même que Jésus fait entendre à Pierre qu'il tombera, qu'il aura besoin de se convertir, il le charge d'avance d'affermir ses frères, d'affermir les autres Apôtres criblés par Satan dans les jours de la Passion et de la Mort de leur Maître. C'est pour Pierre seul que Jésus prie en particulier, afin que sa foi ne défaille point. Aussi jamais la foi de Pierre ne défendra ; toujours la foi de Pierre sera la foi de toute l'Église. Bénissons Jésus d'avoir ainsi affermi pour tous les siècles la foi de Pierre et en elle la foi de l'Église. Prions Jésus qu'il y affermisse à jamais la nôtre.

Jésus s'était déjà montré plus d'une fois à ses Apôtres depuis sa résurrection. Il se manifesta de nouveau à eux sur le bord de la mer de Tibériade, en cette manière. Simon-Pierre, et Thomas, et Nathanael, et les deux fils de Zébédée, et deux autres disciples, étaient ensemble. Pierre leur dit : Je vais pêcher. Les autres s'en allèrent avec lui, mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage, et leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Eux, qui ne le reconnaissaient point, lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Aussitôt, entendant que c'était le Seigneur, Pierre mit son habit de dessus, quitta la barque et se jeta à la nage, pour arriver quelques moments plus tôt auprès de son maître. O bienheureux Pierre ! on voit bien que vous aimez sincèrement et ardemment Jésus ; obtenez-nous de l'aimer de même.

La barque étant venue près du rivage, Pierre, sur l'ordre de Jésus, y monta, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Pierre avait déjà fait une pêche miraculeuse, mais pendant la vie mortelle de son Maître ; tandis que la seconde se fait après sa résurrection. Dans la première pêche, il ne fut pas dit à Pierre de jeter le filet à la droite, mais en pleine mer ; le filet se trouva si plein, qu'il se rompit ; les deux barques en furent si chargées, qu'elles faillirent enfoncer ; la multitude des poissons fut si grande, que le nombre n'en est pas marqué : tandis qu'il l'est dans la seconde pêche, où le filet ne se rompit point. Ces deux pêches de saint Pierre marquent les deux états de l'Église : la première, l'Église militante, avant la résurrection ; la seconde, l'Église triomphante, après la résurrection. Dans la première, la multitude des fidèles, venus de la synagogue et de la gentilité, est innombrable ; il y en a de bons, il y en a de mauvais ; l'Église a peine à les contenir, son filet se déchire ; il y a des schismes et des hérésies. Mais après la résurrection, dans l'Église triomphante, que Pierre tirera de ce monde sur le rivage de l'éternité, il n'y a plus de déchirement, parce qu'il n'y a plus que des Saints et des Élus.

Admiron les grands mystères qu'il y a dans tout ceci : remercions Jésus de nous en avoir fait entendre quelque chose. Prions-le surtout qu'il nous fasse la grâce d'être de cette seconde pêche, d'être de ces bienheureux poissons qui ne rompent point leur filet. Pour cela, aimons-le, comme l'aimait saint Pierre.

Après que les disciples eurent mangé en présence du Seigneur, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, lui répondit-il ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimes-tu ? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime.

Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis : lorsque tu étais plus jeune, tu mettais ta ceinture toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or, il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu. Sauveur Jésus, toutes vos paroles sont esprit et vie ; faites-nous la grâce de sentir ce qu'il y a de vie et d'amour dans les paroles que je viens d'entendre.

Il y avait un an à peu près que Jésus avait dit à Pierre : Tu es heureux, Simon, fils de Jean : tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. C'est une institution impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est institué effectivement, par Jésus-Christ, Pasteur suprême de son unique troupeau ; et les brebis et les agneaux, et les mères et les petits, et les pasteurs et les ouailles, tout est soumis à sa houlette ; c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire et à les gouverner. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son Maître, il n'était pas encore chef actuel de l'Église, mais seulement désigné pour l'être un jour. Sa chute fut celle de l'homme, et non pas du Pasteur. Il y a plus : il ne sera institué Pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jésus-Christ par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort : il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

« Je suis le bon Pasteur, dit Jésus, je donne ma vie pour mes brebis ; j'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de ce bercail : il faut que je les amène ; et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. » Ces autres brebis, ce sont les fidèles tirés de la gentilité, c'est nous-mêmes. O bon pasteur Jésus, béni soyez-vous de nous avoir amenés de si loin. Mais comme vous vous en allez de ce monde, à qui confiez-vous votre unique troupeau ? A Pierre. C'est à lui, et à lui seul, que vous dites : Pais mes agneaux, pais

mes brebis. O Jésus, que je suis bien aise d'appartenir au troupeau du berger Pierre, car c'est votre troupeau. Mais surtout combien j'aime ce que vous lui dites : M'aimes-tu plus que les autres ? comme pour lui dire : Puisque je te confie les brebis que j'ai aimées plus que ma vie, tu dois les aimer de même. Mais par là vous me faites aussi entendre à moi, petite brebis, petit agneau, que je dois aimer moi-même ce Pasteur auquel vous donnez une si grande marque d'amour. Aussi, n'en doutez pas, bienheureux Pierre, je vous aime ; je vous aime dans vos successeurs, je vous aime et vous obéis. Indiquez-moi les pâturages où je dois me nourrir, et je m'y nourrirai ; dites-moi ceux que je dois éviter, et je les éviterai.

Mais, ô bon pasteur Jésus, vous nous avertissez de prendre garde à certains faux prophètes, qui viendraient à nous, vêtus au dehors de peaux de brebis, tandis qu'au dedans ce sont des loups ravisseurs. Comment moi, pauvre petit agneau, pourrai-je les reconnaître ? Mais voici que je le comprends. Vous avez confié vos brebis et vos agneaux à Pierre : c'est donc Pierre cet unique pasteur, après vous, de votre unique troupeau. Or, le bienheureux Pierre vit toujours dans ses successeurs. Je regarderai donc au pasteur Pierre ; s'il me fait signe que le pasteur qui vient à moi, me vient de sa part et m'apporte sa doctrine, je l'écouterai et le suivrai : mais s'il me fait signe que c'est un loup ou un voleur, je le fuirai. Car c'est votre infaillible parole, qu'il n'y a qu'un troupeau et un pasteur ; et c'est encore votre infaillible parole, que c'est à Pierre, et à Pierre seul, que vous avez dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (ROHRBACHER.)

Écoutons maintenant Godescard, vengeant l'Église romaine des attaques des novateurs qui prétendaient que saint Pierre n'avait pas établi sa Chaire à Rome :

« Saint Pierre, après avoir triomphé du démon en Orient, alla le combattre à Rome dans la personne de Simon le Magicien. Il fallait bien du courage pour une telle entreprise, puisqu'il s'agissait d'attaquer l'idolâtrie jusque sur son trône. Ce courage, l'Esprit-Saint l'inspira à celui que la voix d'une simple servante avait autrefois fait trembler. Il était réservé au Prince des Apôtres de

planter la foi dans une ville dont la puissance ne s'était étendue si loin que pour faciliter la promulgation de l'Évangile, et qui, après avoir été longtemps le centre de toutes les superstitions du paganisme, était destinée, dans les desseins de Dieu, à être le centre de l'unité catholique. Saint Pierre n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y prêcha Jésus-Christ, et y établit son Siège épiscopal ¹.

On ne peut douter que le Prince des Apôtres n'ait prêché l'Évangile à Rome, et qu'il n'ait fondé l'Eglise romaine. Ceci est attesté par tous les auteurs qui étaient les plus voisins de ce temps-là. Récuserait-on leur témoignage sur des faits qu'ils n'ont pu ignorer, parce qu'ils étaient trop intéressants, ni altérer, parce qu'ils étaient trop publics et trop notoires? C'est là-dessus que sont

¹ Caius, prêtre de Rome sous le Pape Zéphirin, dit, apud Euseb., l. II, c. IV, al. 25, que saint Pierre avait fondé l'Eglise romaine par sa prédication. Il ajoute que son corps était sur le mont Vatican, et que celui de saint Paul, son coopérateur, était sur la route d'Ostie. Saint Denis, évêque de Corinthe dans le second siècle, assure, *ibid.*, que saint Pierre et saint Paul furent martyrisés à Rome après y avoir planté la foi. Saint Irénée, contemporain de saint Denis, appelle l'Eglise romaine, l. III, c. III, « la très-grande, la très-ancienne Eglise fondée par les deux glorieux Apôtres Pierre et Paul. » Eusèbe dit, l. II, c. XIII, 15, etc., que saint Pierre a été à Rome, et il raconte plusieurs actions importantes qu'il fit dans cette ville. Saint Cyprien, *Ep. LV, ad Cornel. Pap.*, appelle Rome, « la Chaire de saint Pierre; » et Théodoret, l. II, c. XXVII, son « trône. » On peut encore voir sur le même sujet Origène, ap. Euseb., l. III, c. I; Hégésippe, l. de *Excid. Hier.*, c. I et III; Arnobe, l. III; saint Ambroise, *serm. de Basilicis*; saint Augustin, l. de *Hæres.*, c. I, etc.; saint Jérôme, *Ep. XVII, ad Marcell.*; saint Optat, *adv. Parm.*; Orose, l. VII, c. I, etc. On peut ajouter à ces autorités celle des conciles généraux, qui ont toujours regardé la fondation de l'Eglise romaine comme l'ouvrage de saint Pierre. On prouve aussi par les témoignages les plus exprès, tant des conciles que des écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, que les Papes sont les successeurs de saint Pierre sur le siège de Rome. Le commun des savants enseigne, d'après Eusèbe, saint Jérôme et le calendrier romain, que saint Pierre vint à Rome, pour la première fois, la seconde année de l'empereur Claude, proclamé la 41^e de Jésus-Christ. Si l'on admet cette date, il faut nécessairement supposer que l'Apôtre retourna en Orient peu de temps après; car Agrippa le fit emprisonner en Judée l'an 48 de Jésus-Christ. Lactance ne parle point du premier voyage de saint Pierre à Rome; il dit seulement qu'il y vint sous l'empire de Néron, qui le condamna à mort, ainsi que saint Paul. Voyez Lactance, l. de *Mort. persecutor.*, n. 2; Cuper, *dissert. de divisione Apostolorum, ante tommum 4 julii*, p. 12; Foggini, Orsi, Berti, *Chron.*, t. II, etc.

fondés les privilèges, les droits et les prérogatives dont l'Église romaine a joui dès les premiers siècles du christianisme. Non, jamais toutes ces distinctions ne lui eussent été accordées, sans la ferme persuasion où l'on était que saint Pierre avait établi sa Chaire à Rome. C'est de cet établissement qu'on célèbre la fête en ce jour, et c'est un reste de l'ancienne coutume où l'on était de célébrer tous les ans l'anniversaire de l'ordination de chaque évêque. Cette fête est marquée dans les plus anciens martyrologes ¹.

¹ La fête de la Chaire de saint Pierre est marquée dans un exemplaire du martyrologe attribué à saint Jérôme, qui se garde à Esternach dans le pays de Luxembourg, et qui fut copié en 720 du temps de saint Willibrord. On lit dans le sermon 15 de *Sanctis*, donné sous le nom de saint Augustin, qu'on fêtait la Chaire de saint Pierre pour honorer le jour auquel cet Apôtre établit son siège. Cette fête devait déjà être ancienne dès 567, puisque le concile de Tours, tenu en cette année, cherchait à remédier aux abus qui s'y étaient glissés. Belet, théologien de Paris, qui écrivait il y a cinq cents ans, dit, *Explic. divin. Offic.*, c. LXXXIII, qu'elle fut instituée pour détourner les chrétiens d'imiter les idolâtres qui, à certains jours de février, portaient des viandes sur les tombeaux de leurs parents. On la nomma *festum sancti Petri epularum*, c'est-à-dire, la fête de saint Pierre du festin. Elle est marquée dans des calendriers fort anciens, sous le titre de *natalis cathedræ sancti Petri*. On y ajouta dans la suite le mot *Antiochiæ*. Quant à la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, elle a été mise au 18 janvier. Voyez la bulle de Paul IV, donnée en 1558.

Il est certain que chaque Pape célébrait autrefois l'anniversaire de son ordination. Les trois sermons de saint Léon sur sa promotion ne permettent pas d'en douter. Les Papes invitaient plusieurs évêques à se joindre à eux pour faire cette fête avec plus de solennité. C'est ce que saint Paulin, *Ep. ol. 16*, nunc 20 ad *Delphinum*, p. 108, édit. Veron., nous apprend de saint Anastase. La même chose se prouve par les lettres 1 et 8 du Pape Hilaire; par celles de Sixte III à saint Cyrille d'Alexandrie et à Jean d'Antioche. (Voyez les notes sur saint Paulin, p. 386.) On peut consulter, sur la solennité de cette fête, Anastase le Bibliothécaire, dans la *Vie d'Adrien 1^{er}*.

Chaque diocèse faisait aussi la fête de l'ordination de son évêque. Saint Augustin; *serm. 82 de Verbis Domini*, parle de celle d'Aurélius de Carthage. Possidius nomme un traité qu'il avait fait sur la sienne, de *natali Episcopi tractatus unus*. Saint Charles Borromée ordonna dans le troisième concile de Milan, qu'on se conformerait au décret de Félix IV, qui obligeait tous les évêques à célébrer l'anniversaire de leur consécration. Voyez les *Acta Ecclesiæ Mediol.*, t. I, p. 97. Le quatrième concile de Milan, *ibid.*, p. 153, portait qu'en ce jour le peuple serait exhorté à prier spécialement pour son pasteur; que l'évêque célébrerait une messe solennelle, et qu'il s'examinerait sur les manquements de sa vie passée, afin de s'en corriger. Saint Charles désirait encore que

Il était bien juste que les chrétiens fissent tous les ans mémoire de la fondation de cette Église, qui est la Mère commune de tous les fidèles. C'est pourquoi Ribadénéira, l'illustre hagiographe espagnol, dit avec raison que tout fidèle doit vivre uni au Saint-Siège, à la foi, à la doctrine de Rome. Rome, dit-il, comme centre de l'Église, a un seul et unique Souverain, universel et perpétuel Pasteur, qui la gouverne comme Vicaire et lieutenant de Jésus-Christ. Or le Seigneur voulut que le pasteur fût seul, parce que, de même que la foi de l'Église est une, il faut que le juge des causes en cette même foi soit un, afin qu'il n'y ait en elle ni désunion, ni diversité d'avis.

Ribadénéira ajoute : « Si, en chaque paroisse, il y a un curé, en chaque église cathédrale un évêque, et en chaque province un métropolitain ; si au-dessus des archevêques il y a des primats et des patriarches, il était plus que raisonnable que par-dessus tous ces degrés et ces dignités, il y eût en l'Église un Pape, c'est-à-dire le père de tous, qui communiquât à chacun la puissance dont il a besoin pour le bien de ses brebis, et qui, comme pasteur universel, veillât sur le troupeau de Notre-Seigneur, qui est répandu par tout le monde. Il fallait qu'il n'eût pas seulement soin de le paître par le moyen des autres pasteurs inférieurs, mais aussi de rappeler à lui les brebis égarées ou perdues, de changer les loups en agneaux et les gentils en chrétiens ; envoyant de bons prédicateurs pour les éclairer de la lumière du saint Évangile, comme nous voyons qu'il a toujours fait, et que le Siège apostolique le continue après avoir établi les autres Églises par le monde.

A l'occasion de cette grande et divine puissance que Notre-Seigneur a donné à saint Pierre, l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, est appelé Pape, père de tous les pères, pontife des chrétiens, souverain Prêtre et Prince des prêtres, Vicaire de Jésus-Christ, chef du corps de l'Église, fondement de l'édifice ecclésiastique, Pasteur du troupeau de Notre-Seigneur, père et docteur de tous les fidèles, gouverneur de la maison de Dieu, garde de sa

tous les prêtres fissent l'anniversaire de leur ordination. Il était persuadé que cette sainte pratique contribuerait infiniment à entretenir cet esprit sacerdotal qui doit sans cesse animer les ministres des autels. (GODESCARD.)

vigne, époux de l'Église, prélat du Siège apostolique, Évêque universel.

Ce sont là les noms que les saints conciles et les docteurs de l'Église donnent à celui qui est assis sur la Chaire de saint Pierre, laquelle est la Chaire de la vérité, la Mère de tous les Ordres religieux, la Maîtresse de toutes les Églises, la règle certaine de la foi et des bonnes mœurs, la lumière du ciel, l'interprète de la divine volonté, la conciliation de l'Écriture sainte, la pierre de touche des livres sacrés, l'honneur et l'ornement des Saints, la consolation des justes, la terreur des méchants, le guide des catholiques, la ruine et le fléau des hérétiques, le refuge des affligés.

C'est l'an 41 de l'ère chrétienne, le 18 janvier, que saint Pierre, après avoir gouverné pendant sept ans l'Église d'Antioche, établit son siège à Rome, capitale de l'empire romain. Le sénateur Pudens avait été un des premiers à recevoir la lumière de l'Évangile, et, en échange d'un bienfait aussi signalé, il voulut que le saint Apôtre habitât dans son propre palais, situé sur la pente du mont Viminal. C'est là, sur ce point béni du ciel, occupé aujourd'hui par l'église de Sainte-Pudentienne, que furent jetés les premiers fondements de l'Église romaine, cimentés bientôt après par le sang de plusieurs millions de martyrs. Si les hommes ne peuvent s'empêcher d'aimer le village obscur, le coin de terre, la vieille maison où fut abrité leur berceau, le mont Viminal, une des sept collines, sera cher à jamais à tous les fidèles qui composent la chrétienté.

Selon l'usage de la synagogue, maintenu par l'Église, saint Pierre s'asseyait sur un siège que lui avait donné son hôte illustre pour exercer son divin ministère, pour instruire le troupeau, administrer les Sacrements, consacrer les évêques, ordonner des prêtres. C'est ce siège qui fut connu plus tard sous le nom de Chaire de saint Pierre, et qui signifie non-seulement le trône d'où le Prince des Apôtres exerçait la juridiction épiscopale, mais encore la juridiction épiscopale elle-même. Et nous savons par Arrighi (*Roma sotterranea*) et par Mamachi (*Orig. et antiq. christ.*), que déjà à cette époque la Papauté et ses pouvoirs sur l'Église universelle furent désignés par ce nom.

SAINTE PRISQUE,

VIERGE ET MARTYRE.

Selon la plupart des écrivains ecclésiastiques, sainte Prisca ou Prisque souffrit le martyre sous l'empereur Claude, deuxième du nom, vers l'an 270. C'était une jeune vierge de Rome, qui avait à peine treize ans, lorsqu'elle fut arrêtée comme chrétienne, et conduite devant le juge. Ce juge, comptant triompher aisément de son extrême jeunesse, voulut l'obliger à renoncer à Jésus-Christ. Dieu montra alors que le secours de sa grâce pouvait faire triompher l'âge le plus faible.

Sainte Prisque, dont le père avait été trois fois consul, fut d'abord traitée avec quelques ménagements. On la présenta à l'empereur qui, la voyant si jeune et d'une beauté si remarquable, souhaita intérieurement de l'exempter des supplices qu'il appliquait aux serviteurs de Jésus-Christ. Il espérait qu'il lui serait facile d'ébranler et de séduire une jeune fille d'un âge si tendre. Il employa donc toutes les caresses imaginables, les promesses les plus capables de la toucher, et la fit conduire ensuite dans un temple d'Apollon, afin qu'elle offrît de l'encens à cette idole. Mais Prisque ne fut pas plutôt entrée dans le temple des démons, qu'elle s'écria, animée de l'esprit divin : « Je ne fléchirai jamais le genou que devant le Créateur du ciel et de la terre, et devant Jésus-Christ son Fils unique. Il n'y a qu'un seul Dieu : c'est celui que j'adore. Les vôtres ne sont que de vaines images. »

L'empereur, à qui l'on rapporta ces généreuses paroles, entra dans une violente colère, et fit battre cruellement la Sainte ; après quoi il la condamna à être enfermée dans une étroite prison.

Au bout de quelques jours, il la fit paraître encore devant lui, et après avoir employé de nouveau les promesses et les séductions, sans la soumettre, il lui fit arracher ses vêtements, et commanda qu'elle fût flagellée par tout le corps. Mais il arriva, par un miracle du Dieu tout-puissant que, plus les bourreaux accablaient de coups de fouet le corps si jeune et si faible de sainte

Prisque, plus son visage était rayonnant d'éclat et de fraîcheur ; de sorte que les assistants en étaient éblouis.

Comme le corps de la Sainte conservait, au milieu des supplices, une blancheur inaltérable, on s'avisa d'y répandre de l'huile bouillante. Mais cette barbarie n'eut pas l'effet que l'on en attendait ; le corps de la jeune martyre n'en reçut que plus de lustre, et une odeur suave s'exhala autour d'elle. Les païens mêmes furent étonnés de ces prodiges ; et l'empereur se retira confus, après avoir chargé un de ses officiers de faire déchirer la Sainte avec des ongles de fer ; ce qui fut exécuté.

A la suite de ces cruels supplices, sainte Prisque fut reconduite en prison toute sanglante. Mais Dieu fit disparaître les traces de ses plaies, et lui donna un nouveau courage pour de nouveaux combats. Elle ne s'occupa qu'à chanter les louanges de Jésus-Christ, son divin Époux, qu'elle espérait bientôt rejoindre. Les païens, indignés de la joie qui éclatait en elle, la firent exposer dans l'amphithéâtre, pour être dévorée par un lion furieux qu'on lança contre elle. Le lion, oubliant sa faim et sa cruauté, s'abassa aux pieds de la Sainte, et sembla la protéger, lorsqu'on s'attendait à le voir dévorer sa proie.

Les païens, furieux, jetèrent la jeune fille au milieu d'un bûcher ardent ; et le feu respectant ses membres sacrés, l'empereur enfin, ordonna qu'elle eût la tête tranchée, ce qui eut lieu le 18 janvier de l'an 270.

L'Église romaine, touchée des marques de la puissance divine qui brillent dans la vie de sainte Prisque, lui a rendu un culte solennel, comme à l'une des plus illustres vierges qui aient répandu leur sang pour l'amour de Jésus-Christ.

SAINT ATHÉNOGÈNE LE THÉOLOGIEEN,

MARTYR.

Athénogène était un poète chrétien, qui florissait dans le Pont au III^e siècle. On l'a surnommé le Théologien, parce qu'il consacrait toutes ses poésies à Dieu, à l'Église et aux mystères de la Religion chrétienne. Il chantait Jésus-Christ dans ses vers, et cé-

l'éclairait la foi catholique au milieu de populations dont la grande majorité était encore idolâtre.

Comme il donnait ses vers aux curieux, des chrétiens les déclamaient ou les chantaient. Il fut arrêté par les persécuteurs et condamné à mourir par le feu, avec ses poésies. En montant au bûcher, il chantait une hymne à la Sainte-Trinité, dont il avait donné des copies à ses amis.

Saint Basile le Grand parle avec éloge de ce poète chrétien, qui mourut dans les flammes.

SAINT VÉNÉRAND,

ÉVÊQUE DE CLERMONT ¹.

« Après les beaux et rares éloges que saint Paulin, et saint Grégoire de Tours accordent à saint Vénérand, très-digne évêque d'Auvergne, qu'ils placent entre les plus distingués et les plus saints prélats, le martyrologe de France dit qu'il fut tiré de l'ordre des sénateurs pour être élevé à la Chaire épiscopale, parce qu'on le voyait enrichi de toutes les qualités les plus glorieuses, qui peuvent rendre un homme digne de la prélature.

« Il avait un zèle non pareil pour la Religion, un grand soin pour sa charge, une humilité signalée. Il était chaste comme un Ange, aussi innocent qu'un enfant. Il n'épargnait rien pour conserver la foi catholique en sa pureté, dans un temps où les diverses hérésies des manichéens, des pélagiens et des nestoriens tâchaient de la corrompre et de la déchirer.

« Il était désireux de faire célébrer l'office divin, avec la décence requise, dans toutes les églises de son diocèse, et ne laissait rien en arrière pour maintenir l'union et la charité parmi les fidèles. Il était toujours aux prises avec les ennemis de la foi : il avait continuellement les armes en main contre les cœurs vicieux et faisait tant par ses prédications ordinaires et par ses bons exemples, que l'humilité abattait la témérité et la présomption, que la charité prévalait sur l'envie, que l'avarice cédait la place à la libéralité, que l'abstinence chassait la gourmandise, que la

¹ Nous empruntons cette vie sommaire à Jacques Branche, *Vies des Saints de l'Auvergne*.

vengeance s'enfuyait devant la miséricorde, et que le vice s'effaçait devant la vertu.

« Enfin brisé de travaux, qu'il avait courageusement supportés pour l'amour de Dieu, cassé de vieillesse, enrichi de mérites et chargé de couronnes, il s'en alla triompher dans le Ciel pour toute l'éternité, la veille de Noël, de l'an 480, sur la fin de l'empire d'Honorius. Son corps fut enseveli, avec un grand appareil, dans l'église qui est à présent du nom de Saint-Allyre où, rayonnant en miracles, il attirait tout le monde à lui aller rendre l'honneur que sa vie brillante en sainteté lui avait acquis.

« Et pour le révéler davantage, les fidèles bâtirent une église à son nom, où ses reliques furent portées et honorées jusqu'au 21 novembre de l'an 1311, que le Vénérable Aubert Aicelin, soixante-septième évêque de Clermont, en transféra la plus grande partie dans l'église de Saint-Allyre, à la réquisition de Guyon l'Escot, abbé de cette abbaye, laissant l'autre partie dans la basilique qui porte le nom de Saint-Vénérand ; on le fête le 18 janvier et par son intercession on obtient souvent la santé du corps et de l'âme. »

SAINT VOLUSIEN,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Alaric, roi des Visigoths dans les Gaules, n'était pas favorable à la religion catholique. Quoiqu'il parût assez modéré, comme il était bien facile de le paraître en succédant au cruel Evaric, la politique le rendait défiant, et lui fit sacrifier plusieurs saints évêques à ses soupçons. Saint Volusien de Tours fut une de ses victimes. Il devint suspect précisément parce qu'il était évêque d'une place importante et frontière des Français. Alaric le fit enlever de son église, et conduire en exil la septième année de son épiscopat, c'est-à-dire l'an 498. Ce saint évêque mourut peu de temps après à Toulouse ; et il y a même lieu de croire que les ariens avancèrent sa mort. Il est honoré comme martyr à Foix, où l'on garde ses reliques ; mais le martyrologe romain, qui en fait mention le 18 de janvier, ne lui donne pas cette qualité. Vère, qui succéda à saint Volusien dans le siège de Tours, fut bientôt

traité de la même manière et pour la même cause, mais il n'est pas mis au nombre des Saints.

(LONGUEVAL.)

SAINT LÉOBARD OU LIÉBARD,

RECLUS EN TOURAINE.

Saint Léobard, né au ^{vi}^e siècle d'une famille honnête de l'Auvergne, fit comprendre dès sa plus tendre jeunesse qu'il n'avait de goût que pour les choses de Dieu. Ayant été envoyé aux écoles publiques pour y étudier les lettres humaines, il employait le temps destiné aux divertissements à apprendre les psaumes par cœur et à faire des lectures de piété. A peine eut-il atteint l'âge de majorité, que ses parents le pressèrent de s'engager dans le mariage. Il céda à leurs instances et régla sur la vertu le choix de celle qui devait lui être unie. Le contrat passé, il fit les présents de noces à celle qu'il devait épouser ; les fiançailles même se célébrèrent avec les solennités ordinaires ; mais Dieu, qui avait d'autres vues sur son serviteur, permit que la célébration du mariage fût reculée par la mort presque subite de son père et de sa mère.

Quelques jours après ces funérailles, Léobard alla trouver un de ses frères, à qui il voulait remettre tout ce qui concernait l'engagement qu'il avait contracté. Il trouva ce frère enseveli dans le vin. Cette vue le perça de la plus vive douleur. Il se retira à l'écart, afin de pleurer en liberté sur les excès de ce monde corrompu. Il s'endormit là et ne se réveilla que vers minuit. S'étant levé aussitôt, il se mit en prières, et passa le reste de la nuit à remercier Dieu des grâces qu'il lui avait faites, et à lui demander les lumières dont il avait besoin pour connaître sa vocation.

Dès la pointe du jour, il se mit en chemin pour aller prier au tombeau de saint Martin, à Tours, signalé alors par un grand nombre de miracles. Ensuite il passa la Loire, et se renferma, près de l'abbaye de Marmoutier, dans une petite cellule taillée dans le roc, et vacante par la retraite récente d'un reclus nommé Alaric ; cette résolution eut lieu l'an de Jésus-Christ 571, le dixième du règne des trois frères Gontran, Chilpéric et Sigebert.

L'application de Léobard à la lecture et à la méditation de

l'Écriture sainte lui fit sentir encore plus vivement les vérités dont Dieu avait déjà jeté la semence dans son cœur. Aux jeûnes, aux veilles, à la prière, à la psalmodie et à la lecture, il joignait le travail des mains, qui consistait, ou à copier les Livres saints, ou à creuser le roc avec un pic. Il avait de si bas sentiments de lui-même, que son humilité avait quelque chose de plus étonnant encore que les merveilles dont Dieu le rendait l'instrument.

Quelques années après, il fut obligé de recevoir des disciples : ils vivaient dans des cellules rangées autour de la sienné. Une légère contestation s'étant élevée entre deux de ces solitaires, il en fut si chagrin, qu'il abandonnait sa cellule et s'en allait demeurer loin d'un lieu où la paix ne régnait pas, quand saint Grégoire, évêque de Tours, qui était son directeur, le détourna de ce dessein, en lui représentant qu'il ne pouvait venir que de l'esprit tentateur. Il resta donc dans sa cellule ; et, après y avoir passé vingt-deux ans, comme il voyait approcher sa fin, il demanda les *Eulogies*, c'est-à-dire le saint Viatique, qui lui fut administré par saint Grégoire. Il prédit ensuite que le Seigneur le retirerait de ce monde avant Pâques, prédiction qui fut vérifiée par l'événement, car il mourut un dimanche 15 ou 22 février 593.

On trouve dans saint Grégoire de Tours le récit de plusieurs miracles obtenus par le serviteur de Dieu. On ne peut suspecter la sincérité de cet auteur, puisqu'il avait été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte ¹.

On honore saint Léobard le 18 janvier et le 15 février.

SAINT DÉICOLE,

ABBÉ DE LURE.

Saint Déicole, appelé aussi saint Déil, saint Diel, saint Déol, saint Déel, était né en Irlande, dans la seconde moitié du vi^e siècle. Pénétré de l'amour de Dieu, il voulut se donner à lui, et s'en alla à Banger, où saint Colomban le reçut, le comprit et l'admit parmi ses moines.

En l'an 585, saint Colomban, entraîné à quitter l'Irlande, s'ar-

¹ Extrait de Godescard.

rêta quelque temps en Angleterre et passa en France, où il savait que bien des âmes avaient besoin d'être éclairées. Il parcourut nos provinces, accompagné de Déicole, dont les prédications appuyées de beaucoup de miracles réveillèrent partout les chrétiens endormis. C'est alors que voyant son disciple toujours animé d'une sainte joie, Colomban lui demanda ce qui produisait en lui cet air de contentement qu'on remarquait sans cesse : Il vient, répondit Déicole, de ce que rien ne peut me ravir mon Dieu. »

Saint Colomban ayant fondé le monastère de Luxeuil en l'an 600, Déicole fut là le modèle des moines et le sauveur de beaucoup d'âmes. Comme son maître, il avait aussi le don des miracles. Mais le maître et l'élève furent obligés de se séparer. Saint Colomban retourna en 610 dans l'Irlande, et alors Déicole se retira à quelque distance de Luxeuil, en un lieu qui s'appelait Lure. Il y vécut dix ans solitaire, avec saint Colombin, son filleul, qui n'avait jamais voulu se séparer de lui. D'autres disciples s'étaient construits, auprès de ces deux religieux, des cellules ; et Déicole faisait tant de bien dans sa contrée, que le roi Clotaire II, en l'an 616, lui bâtit à Lure, sous le patronage de saint Paul, une abbaye qui est devenue célèbre.

Quand le saint abbé Déicole se sentit accablé de vieillesse, il fit élire en sa place Colombin, l'un des irlandais qui étaient passés en France avec lui, et à peine se vit-il déchargé du gouvernement du monastère, qu'il ne s'occupa plus que de la contemplation. Il passa le reste de ses jours dans une cellule écartée, où il fit bâtir une petite chapelle en l'honneur de la sainte Trinité ; là, pour jouir de Dieu d'une manière plus pleine et plus parfaite, il vivait dans une entière abstention de tout commerce avec les hommes.

Quand il vit que sa fin approchait, il demanda le saint Viatique et le reçut en présence de tous ses frères. Il leur fit ensuite une touchante exhortation, où il leur recommandait de demeurer toujours unis par les liens de la charité, de rester inviolablement attachés à Dieu, et de persévérer dans l'exacte observance de leur règle.

Il mourut entre les bras de saint Colombin, le 18 janvier de l'an 625, et fut enterré dans la petite chapelle qu'il s'était préparée.

Nous ne saurions dire à quelle époque on l'a levé de terre ; mais on a ses reliques à Raon et à Saint-Nabord, près de Remiremont.

SAINTE WOLFRID,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Wolfrid, qu'on appelle Wulfrid et Ulfrid, était né en Angleterre, dans la seconde moitié du x^e siècle. Il se consacra à Dieu dès qu'il eut l'âge de raison, étudia avec succès et fut admis dans le sacerdoce.

Il se livra aussitôt à la prédication, fit des conversions nombreuses et se consacra ensuite à l'apostolat, ce que l'Église a toujours encouragé. Il partit pour le Nord, encore très-sauvage, brûlant du désir d'y porter la foi. Après qu'il eut parcouru avec beaucoup de fruit l'Allemagne et les pays septentrionaux, son zèle le conduisit en Suède, où régnait le pieux roi Olaus II.

Les discours et les exemples du saint Missionnaire eurent bientôt là de merveilleux succès, et il fit tant de bien qu'il se vit, malgré son humilité, élevé à l'épiscopat. Il s'appliqua dès lors avec une nouvelle ardeur à répandre de toutes parts la lumière de l'Évangile. Mais un jour qu'il venait de condamner avec force les impiétés de l'idolâtrie, il prit une hache pour mettre en pièces la grande idole du pays, que les Suédois appelaient Thor ou *Torstan*. Le roi qui l'approuvait, qui était présent et qui l'appuyait de son autorité, ne put empêcher ses sujets idolâtres de se jeter furieux sur le Saint, qu'ils massacrèrent, le 18 janvier de l'an 1028.

Adam de Brême a écrit son martyre quarante-huit ans après.

SAINTE MARGUERITE DE HONGRIE,

VIERGE.

Marguerite naquit en 1243. Elle était fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de la reine Marie, qui lui fit sucer avec le lait l'amour

de la piété et de la religion, que sa famille pratiquait avec un zèle admirable. Le père et la mère de sainte Marguerite la consacrèrent à Dieu le jour même de sa naissance, selon le vœu qu'ils avaient fait, pour remercier le Dieu des armées de la puissante protection qu'il leur avait accordée contre une invasion des Tartares.

Afin que sainte Marguerite favorisât elle-même la pieuse résolution de ses parents, on la mit, à l'âge de trois ans et demi, dans un monastère de Saint-Dominique, en la ville de Vesprin. Là elle se forma rapidement dans l'amour de toutes les vertus qui font l'ornement des chastes épouses de Jésus-Christ, sous la conduite d'une maîtresse vénérable par sa sainteté exemplaire. Dès le plus bas âge, Marguerite devint un modèle d'humilité, de douceur et de piété, même pour les religieuses les plus avancées dans la perfection chrétienne.

A l'âge de sept ans, entraînée par un ardent désir de la mortification, elle mit une ceinture de crin sur sa chair, voulant s'exercer à la pénitence avant d'avoir rien fait qui eût pu offenser Dieu. Elle s'imposa depuis diverses austérités dont la faiblesse de son âge et la délicatesse de son corps devaient la dispenser. Mais elle s'immolait comme une victime dévouée à Dieu en recevant le jour ; et lorsqu'elle fut dans l'âge convenable, ayant confirmé de son cœur la résolution de ses parents, elle s'efforça de se sanctifier de jour en jour, pour rendre plus agréable à Jésus-Christ le long sacrifice qu'elle lui faisait de sa vie.

A quatorze ans, selon l'usage des temps et des lieux où elle vivait, Marguerite fit profession de virginité perpétuelle, en un monastère que le roi et la reine avaient bâti exprès pour elle, deux ans auparavant, dans une île du Danube qui fut nommée depuis *l'île de Sainte-Marguerite*. Du moment où elle se vit engagée à Jésus-Christ par les vœux monastiques, Marguerite fit éclater plus que jamais l'amour qu'elle avait pour la pauvreté et pour les humiliations. Elle était toujours vêtue d'étoffes communes ; elle s'assujettissait aux emplois les plus bas, jusqu'à servir à table et balayer les salles communes du monastère ; elle observait un jeûne austère, ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau,

les jours d'abstinence ordonnés par l'Église. Elle ne se permettait l'usage de la viande que dans des maladies extrêmes. Enfin, quoique fort indulgente à l'égard des autres et compatissante à leurs moindres peines, Marguerite se traitait elle-même avec une grande rigueur.

Sa charité pour les pauvres, les affligés et les malades, était infatigable. Elle les consolait par des discours pleins de bonté et de tendresse; elle les soulageait par tous les services qu'elle pouvait leur rendre de ses propres mains; elle les secourait par les grandes sommes d'argent qu'elle recevait du roi et de la reine, et de divers autres personnages.

Heureuse de souffrir pour son Dieu, elle dissimulait, avec le plus grand soin, les fréquentes infirmités auxquelles elle était sujette. Mais en cachant ses propres maux, elle découvrait avec une rare pénétration ceux des autres, et s'efforçait d'y porter remède. Elle se chargeait auprès des malades des soins les plus pénibles. Loin de se rappeler qu'elle était princesse, elle remplissait avec humilité les fonctions les plus basses, pour lesquelles les religieuses ses compagnes ne pouvaient s'empêcher de témoigner de l'aversion. Sa patience était accompagnée d'une douceur admirable, soutenue par la plus vive ardeur pour la prière. Elle adorait la Croix comme un modèle sur lequel elle tâchait de se conformer à Jésus crucifié. Elle avait une vénération profonde pour la sainte Eucharistie, une dévotion brûlante pour l'auguste Mère du Sauveur, un désir passionné pour le martyre, auquel elle tâchait de suppléer par toutes sortes de souffrances qu'elle embrassait avec joie.

Dieu ayant suffisamment montré cette merveille au monde, voulut abrégér par une heureuse mort les travaux et la pénitence d'une jeune fille qui avait commencé presque en même temps de vivre et de souffrir. Après l'avoir honorée de visions consolantes et du don de prophétie, après avoir fait éclater sa sainteté par divers miracles, moins étonnants sans doute que le prodige de sa vie tout entière, Dieu attira à lui la bienheureuse Marguerite, le 18 janvier 1271, en la vingt-huitième année de son âge.

Marguerite eut le bonheur d'appartenir à une famille où Dieu,

par une faveur peu ordinaire, avait daigné choisir beaucoup d'élus qui arrivèrent à une haute sainteté. Sans parler de son père et de sa mère, et du roi André II, son grand-père, dont la piété était célèbre, Marguerite était sœur de sainte Cunégonde, nièce de sainte Salomée de Russie, de sainte Élisabeth de Thuringe, de sainte Hedwige de Pologne, et parente de saint Étienne, de saint Emery et de saint Ladislas.

Le corps de cette grande Sainte est conservé avec vénération à Presbourg.

SAINTE MARGUERITE L'ANGLAISE.

On lit, dans sa plus ancienne vie, qu'elle était d'une famille illustre de l'Écosse, du côté de son père, mais que sa mère était anglaise. Après la mort de son père, qui était encore jeune, sa mère revint avec elle en Angleterre. C'était au ^{xii}^e siècle. La mère et la fille, avides de se sanctifier, firent le pèlerinage de la Terre Sainte, où tout rappelle les mystères du salut. Elles visitèrent Jérusalem et tous les lieux illustrés par la présence de Jésus et de Marie. Elles s'en revinrent, après un séjour de quelques années, dans les lieux qui rappellent tout ce que nous devons à la bonté de Dieu ; et, rentrées en Europe, elles visitèrent le sanctuaire de Notre-Dame-du-Mont-Serrat, déjà célèbre en ce temps. De là elles allèrent prier à l'autel de Notre-Dame-du-Puy, dont l'auguste image remonte au ⁱ^{er} siècle. Enfin Marguerite ayant perdu sa mère, alla prendre l'habit et faire ses vœux à l'abbaye de la Sauve-Benoite, qui était dans le diocèse du Puy. Elle y vécut très-saintement et y finit ses jours le 18 janvier. Sans doute que sa sainteté fut proclamée alors par des miracles, car on ne l'inhuma qu'aux premiers jours de février.

LA BIENHEUREUSE ADÉLAÏDE DE BINGEN.

Adélaïde, religieuse de Bingen, vivait vers l'an 1140. Un sujet bien léger en apparence lui avait inspiré le désir de se consacrer à la vie religieuse. Elle allait un jour à l'église, parée magnifi-

quement. En chemin elle heurta du pied contre la racine d'un arbre et tomba. Ses suivantes la relevèrent : Adélaïde, changée tout d'un coup, s'écria : « Mon corps a heurté et est tombé ; que cette chute procure le salut et la résurrection de mon âme. » Elle renonça dès lors à toutes les parures mondaines et se retira dans une petite maison qui touchait aux murailles de l'église. Elle passa en recluse le reste de sa vie.

On lui attribue le don de prophétie, et on raconte qu'elle eut en songe diverses révélations, qu'elle apprit par infusion plusieurs sciences et que Dieu lui donna de la même sorte l'intelligence de la langue de l'Église.

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX D'EST.

Béatrix d'Est, fille d'Azélino, seigneur de Ferrare, douée d'une beauté remarquable, d'une naissance illustre, et d'une grande fortune, était plus riche encore en vertus. Son père la maria à Galéas Manfredo, seigneur de Vicence. Elle eût mieux aimé se consacrer à Jésus-Christ. Mais son père était despote. Nous ne voyons nulle part ce qu'était Galéas. Sa femme, humble et soumise, conquit son admiration. Mais il mourut sans avoir eu d'enfants, et Béatrix, jeune encore, affranchie de l'autorité paternelle, se donna aussitôt toute à Dieu. Azélino, son père, essaya bien de la retenir dans le monde. Mais les douces instances de Béatrix l'empêchèrent d'insister, et la jeune veuve fonda à Ferrare, un monastère de Bénédictines où elle prit l'habit le 25 mars 1254. Elle y brilla par l'humilité, l'obéissance, l'amour de la pauvreté et des mortifications. Après une vie toute sainte, elle s'en alla à Dieu le 18 janvier 1262.

Des miracles nombreux honorèrent bientôt son tombeau et y attirèrent la vénération des chrétiens. Le Pape Clément XIV approuva le culte qu'on lui rendait.

SAINTE LIBÉRATE ET SAINTE FAUSTINE,

VIERGES.

Ces bienheureuses Vierges étaient les deux sœurs, filles d'un gentilhomme nommé Joannas et nées dans le territoire de Plaisance. Elles furent frappées un jour de la douleur d'une femme qui se désolait et s'arrachait les cheveux, dans la détresse où la laissait la mort de son mari. Saisies de ce spectacle elles se résolurent sur-le-champ à choisir l'époux qui ne meurt pas. Donc elles s'en allèrent, à trois jours de là, auprès de Côme dans le Milanais, où elles se firent des cellules pour elles et pour quelques autres de leurs amies qui étaient entraînées aussi par l'amour de Dieu. L'évêque de Côme leur donna le voile, et Joannas le père des deux Saintes leur bâtit un monastère où, après une vie pure, elles quittèrent la terre à trois jours de distance l'une de l'autre, à la fin du vi^e siècle. Leurs corps vénérés sont conservés depuis l'an 1317, dans la basilique de Côme ; et on les honore le 18 janvier.

LE B. EVRARD LE TACITURNE ET LE B. PIERRE,

FRÈRES CONVERS DE L'ABBAYE DE VILLERS.

L'abbaye de Villers est la première que saint Bernard ait fondée en Belgique. Elle a produit beaucoup de saints personnages, qui du ciel prient pour le pays où leurs vertus leur ont ouvert les cieux.

Arnold de Raisse, dans son supplément aux Vies des Saints belges recueillies par Molanus, raconte sommairement la sainteté de deux de ces serviteurs de Dieu, qu'il cite le 18 janvier, jour de leur récompense.

Evrard, le Frère convers, qu'on a surnommé le Taciturne, veillait si étroitement sur sa langue, qu'on ne lui a jamais entendu prononcer une parole inutile. Un jour, qu'un militaire traversait le territoire de l'abbaye de Villers, il rencontra un Frère occupé à quelque travail, il lui demanda son chemin pour gagner le lieu où il se rendait. Ce Frère était Evrard. Il lui indiqua nettement et

clairement la route qu'il lui fallait suivre. Mais ensuite le militaire lui fit d'autres questions inutiles auxquelles le Frère ne répondit pas un seul mot. Irrité de ce silence, il sauta à bas de son cheval et donna un soufflet au Frère. Evrard tomba à ses genoux et sans rien dire lui tendit l'autre joue. Le cavalier consterné d'une humilité si calme, remonta sur son cheval et se sauva.

Mais en réfléchissant à ce qui venait de se passer, il condamna sa brutalité, admira la patience du bon Frère, et attiré par la grâce de Dieu, après avoir mis ordre à ses affaires, il revint à l'abbaye de Villers, demanda pardon à Evrard, qui lui avait déjà pardonné, et se fit religieux dans cette abbaye.

L'autre Frère convers, Pierre, avait vécu quelque temps dans le monde et s'était laissé entraîner à ces tentations que les ennemis de Dieu sèment si habilement autour de nous. Il avait pourtant sans doute quelque vertu, car un jour il entendit intérieurement une voix qui lui offrait de le ramener à la sainteté. Il rentra en lui-même et pleura ses chutes. Il entendit alors la même voix qui lui dit : « Tous ces péchés qui t'affligent et que tu pleures sont déjà pardonnés. » Il reprit du courage ; et par la protection de la très-sainte Vierge qui lui envoyait de saintes inspirations, il entra dans l'abbaye de Villers où il crut ne pouvoir jamais faire assez pour expier ses offenses. Il y mit tant de rigueurs qu'en méditant avec douleur tout ce que notre Seigneur a fait pour nous réconcilier avec Dieu, il ne se contenta pas des macérations ordinaires, il alla jusqu'à percer ses pieds et ses mains avec des clous, pour ressembler un peu à son Dieu bien-aimé, auquel il alla se présenter le 18 janvier.

L'hagiographe ne dit pas l'année de sa mort.

SAINT FAZIO,

ORFÈVRE.

Fazio naquit à Vérone en l'an 1190 ; ses parents lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu, le goût du travail et l'amour de la vertu ; ils lui firent apprendre l'état d'orfèvre. En peu de temps, sa conduite réglée, sa probité et son habileté peu commune

lui acquirent l'estime universelle, et il amassa en quelques années des richesses, dont il employait la plus grande partie à soulager les malheureux.

Mais cette brillante fortune, dont il faisait un si digne usage, excita la jalousie de ses confrères, qui le forcèrent de quitter sa ville natale. Il se retira à Crémone où il continua ses bonnes œuvres. Cependant il regrettait Vérone et il y retourna bientôt. Mais de nouvelles persécutions l'y attendaient ; la haine de ses ennemis, en l'accusant de griefs imaginaires, fut assez puissante pour le faire jeter dans une prison.

Fazio supporta sans se plaindre, l'injustice de sa captivité, il en fit même tourner les rigueurs à son avancement spirituel, et attendit en paix que Dieu fit connaître son innocence. Ce qu'il espérait ne tarda pas. Les villes de Vérone et de Mantoue, alors rivales, étaient en guerre, et Vérone ne pouvant résister seule aux forces de ses ennemis, demanda du secours aux Crémonais. Ceux-ci le promirent, sous la condition expresse que Fazio serait mis en liberté. Vérone y consentit d'autant plus volontiers, que personne n'était encore parvenu à prouver un seul des griefs que l'on avait imputés au saint orfèvre.

Fazio sortit donc de prison, et pour ne plus s'exposer à la perfidie des orfèvres véronais, il quitta de nouveau cette ville et retourna à Crémone, où il se livra plus que jamais aux œuvres de charité, visitant les prisons, les hôpitaux et les pauvres et passant une grande partie de ses nuits dans la prière. Il fit construire une petite chapelle où il fonda une association pieuse pour le soulagement des prisonniers, des malades et des pauvres.

Témoin depuis longtemps de la conduite exemplaire de ce serviteur de Dieu, l'évêque de Crémone le nomma inspecteur général des monastères de son diocèse, et il conserva cette charge jusqu'à sa mort arrivée le 18 janvier 1272, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Plusieurs miracles opérés sur son tombeau, attestèrent sa sainteté ; et sa fête se célébra dès lors dans plusieurs diocèses de l'Italie.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE ZIRAN ¹.

François de Ziran, originaire de Sardaigne, fut choisi à cause de ses talents et de son zèle pour être le compagnon de Frère Mathieu Aquira, que le roi d'Espagne envoyait en qualité d'ambassadeur auprès du souverain de Couco en Afrique. Ce roi régnait alors entre Alger et Bougie. François de Ziran profita de ce voyage pour délivrer Frère François Serra, son cousin, qui était esclave à Alger. Il traita en même temps de la liberté de quatre autres chrétiens, et ces cinq personnages firent route, dès lors, avec l'ambassade jusqu'à Couco. Le prince noir reçut parfaitement l'envoyé du roi d'Espagne, et, voulant à son tour lui députer un ambassadeur pour terminer différentes questions qui concernaient le commerce et la protection qu'il se proposait d'accorder à la Religion chrétienne, n'ayant d'ailleurs dans ses États personne qui eût l'intelligence des langues et des affaires de l'Europe, il engagea le Frère François Ziran à repasser en Espagne, avec le titre de son ambassadeur auprès de son roi, qui était Philippe III.

Le Frère Ziran partit de Couco le 1^{er} janvier 1603. Le 10 de ce mois, comme il côtoyait les bords de la mer, des soldats l'arrêtaient, lui passèrent une chaîne au cou, lui lièrent les mains derrière le dos et le conduisirent à Alger, où après mille outrages ils le jetèrent dans une prison. Il paraît que son zèle pour la foi n'était pas inconnu dans ces contrées, car aussitôt que le roi de ces barbares sut que Ziran était arrêté, il fit défendre sous peine de la vie, à tout chrétien de l'aller visiter.

Dans ces circonstances difficiles, le Frère Serra n'oublia pas son libérateur. Au mépris de la mort, dont il était menacé, il saisit le moment où les Maures étaient à leur mosquée pour aller trouver le prisonnier, lui annoncer que sa fin était proche et qu'il devait s'attendre aux plus cruels supplices. Ziran ne s'étonna pas, il demanda un confesseur, que l'ordre rigoureux du prince ne per-

¹ Extrait du R. P. Fulgence Férot.

mit pas de lui procurer. Privé de ce secours, il passa la nuit en prières, pour obtenir du ciel la grâce de ne pas succomber.

Le 18 janvier, qui était un samedi, le roi d'Alger condamna Frère Ziran à être écorché vif, et ordonna que sa peau empaillée serait placée sur la porte de la ville. Ziran entendit cette affreuse sentence avec un grand courage. Quand la lecture en fut achevée, il se contenta de dire en élevant les mains au ciel : « Rendons grâce au Seigneur, qui nous a jugés dignes de le confesser. »

Les bourreaux, émus par la douceur et la constance du religieux, eurent pitié de lui ; ils essayèrent par des paroles caressantes à le faire changer de religion, ce qui, disaient-ils, lui sauverait la vie. Mais le généreux soldat de Jésus-Christ rejeta avec horreur toutes leurs propositions ; et loin que son zèle se ralentît il publia hautement que son Sauveur était le seul vrai Dieu, sa religion la seule sainte, et que Mahomet n'était qu'un imposteur.

Quand on vit que rien ne pouvait le porter à abjurer sa foi, on le tira de prison, on le dépouilla de ses habits religieux, pour le vêtir d'une chemise, et avec une chaîne de fer on le conduisit au lieu du supplice, où il fut attaché à deux poteaux.

Tandis que les bourreaux, armés de couteaux effilés, lui enlevaient la peau, il chantait le cantique des trois enfants dans la fournaise : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, et les Litanies de la très-sainte Vierge. La peau de la partie supérieure de son corps lui tombait déjà à la ceinture ; les bourreaux la lui arrachèrent avec violence. Alors Ziran s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; » et il expira.

Ce fut le 18 janvier 1603.

Au même instant il s'éleva une si furieuse tempête que les Maures furent contraints de s'enfuir ; ce qui donna aux chrétiens le moyen d'enlever le corps du Bienheureux, ils l'enterrèrent dans leur cimetière. Après l'orage les Maures revinrent pour le brûler, mais ne le trouvant plus, ils se contentèrent de prendre sa peau qu'ils emplirent de paille et qu'ils attachèrent à la porte de la ville, suivant l'ordre de leur roi ; un vent impétueux la renversa et elle fut ramassée par les fidèles, qui la conservent et l'honorent comme la précieuse dépouille d'un confesseur de la foi.

LE VÉNÉRABLE NICOLAS MOLINARI,

ÉVÊQUE DE BOVINO.

Né en 1708 dans la Basilicate, ce Vénérable, d'abord Frère Mineur Capucin, fut élu évêque de Bovino dans le royaume de Naples. Riche de science et plein de zèle, il parcourut en missionnaire apostolique toute l'Italie, faisant partout de nombreuses conversions, et voyant partout ses prédications produire d'admirables fruits. Il mourut en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 18 janvier 1792 ; et la cause de sa béatification se poursuit à Rome.

ADAM ET ÈVE¹.

Après que Dieu eut créé le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande à tous les êtres créés. »

Il le forma du limon de la terre, l'anima d'une âme vivante², et le mit dans un jardin délicieux, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât.

Dieu dit ensuite : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une compagne semblable à lui. »

Et pendant que notre père Adam était plongé dans un profond sommeil, Dieu tira de son sein une de ses côtes et il en forma la femme.

On a sculpté cette scène, au moyen âge, sur une des deux grandes portes de la cathédrale d'Augsbourg. La porte de gauche présentant la création d'Adam, la porte de droite offre à l'œil la création d'Ève. Mais là c'est la très-sainte Vierge qui tira Ève du côté d'Adam.

Cette idée, très-remarquable, prouve que l'on croyait, au moyen âge, la très-sainte Vierge créée en Dieu avant ce monde et ainsi complètement exempte et immaculée du péché originel.

¹ Honorés du 18 au 23 janvier.

² C'est-à-dire, d'une âme qui ne devait pas mourir.

Dieu présenta la femme à Adam, qui dit en la voyant : « Voilà la chair de ma chair, l'os de mes os. L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils ne feront tous deux qu'une seule chair. »

Le premier homme fut nommé Adam et la première femme Ève. Dieu les bénit et leur permit de manger de tous les fruits du paradis terrestre, excepté les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, auquel il leur défendit de toucher, ajoutant qu'à l'instant où ils en auraient mangé ils deviendraient sujets à la mort.

Adam et Ève étaient nus ; mais ils n'en rougissaient point, parce qu'ils étaient innocents.

Ils louaient le Seigneur dans le jardin des délices, et jouissaient du bonheur le plus pur, lorsque Satan, précipité du ciel, et jaloux de la félicité qui attendait les hommes s'ils restaient innocents, résolut de les perdre.

Dieu avait donné à l'homme l'entière liberté de faire à son gré le bien ou le mal, d'obéir au seul ordre qu'il lui avait donné ou de ne pas obéir, se réservant de le récompenser s'il faisait le bien et de le punir s'il s'abandonnait au mal. Le Dieu qui l'avait créé l'attirait à la vertu et à l'innocence ; le démon son ennemi, le poussait vers le crime ; sa conduite était donc libre.

Satan prit la figure du serpent, que l'Écriture appelle le plus rusé de tous les animaux ; il s'adressa à la femme et lui dit :

— Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres du paradis ?

La femme lui répondit : — L'arbre qui est au milieu du jardin est le seul qu'il nous soit défendu de toucher, de peur que nous ne mourions.

— Pas du tout, dit le serpent, vous ne mourrez point. Mais Dieu vous a défendu de manger du fruit de cet arbre, parce qu'il sait qu'aussitôt que vous en aurez mangé vos yeux seront ouverts et que vous deviendrez semblables à des dieux, connaissant le bien et le mal.

La femme séduite, oublia la défense de Dieu, son créateur, elle s'arrêta à considérer la beauté des fruits de l'arbre de la science

du bien et du mal, puis elle en prit un, en mangea, et en donna à son mari qui en mangea pareillement.

Aussitôt ils perdirent leur innocence, ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, et se firent des ceintures de feuillages.

Dieu descendit alors dans le Paradis terrestre; et Adam se cacha devant sa face. Dieu l'appela en lui disant : « Adam, où êtes-vous ? » Adam s'approcha et répondit : « J'ai entendu votre voix et je me suis caché, parce que je suis nu. »

— « Et comment avez-vous su que vous étiez nu, dit le Seigneur, à moins que vous n'avez mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ? »

Adam répondit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.

Dieu dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cela ?

Le serpent m'a trompée, répondit-elle; et j'ai mangé de ce fruit, croyant à ses promesses. »

Dieu maudit le serpent; et il dit à la femme : « Parce que vous avez péché, vous enfanterez dans la douleur et vous vivrez sous la domination de votre mari. »

Il dit ensuite à Adam : « La terre sera maudite à cause de votre péché. Vous n'en tirerez de quoi vous nourrir qu'à force de travail; vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous rentriez dans la terre d'où vous avez été tirés; car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. »

Après cette sentence terrible, le Seigneur fit à l'homme et à la femme des habits de peaux, dont il les revêtit. Il les chassa ensuite du Paradis terrestre; et il mit à la porte un Chérubin, armé d'une épée de flamme, pour garder l'arbre de vie.

C'est ainsi que nos premiers parents sortirent du Paradis terrestre, pour aller pleurer leur péché et leur misère avec une douleur d'autant plus vive qu'ils pouvaient comparer les biens qu'ils avaient perdus, aux maux que leur offrait le reste de la terre.

La vue de tant d'enfants qui allaient sortir d'eux, et dont eux-mêmes avaient été les meurtriers, leur perça le cœur; et s'ils ont été les premiers pécheurs, ils ont été aussi les premiers modèles de pénitence.

Pourtant Dieu, dans sa miséricorde, leur promit qu'une Femme écraserait la tête du serpent et qu'un Messie réparerait la chute originelle. Cet espoir fut leur unique consolation dans leurs longues et perpétuelles douleurs.

Ce ne fut qu'après sa chute qu'Adam devint père. Ève enfanta un fils qu'elle nomma Cain. Elle en eut un second qui fut nommé Abel. Après le meurtre d'Abel, elle enfanta Seth, et eut beaucoup d'autres enfants, qui peuplèrent la terre, et dont nous descendons tous.

Adam et Ève moururent, âgés de plus de neuf cents ans, après avoir mérité pour eux le pardon de leur désobéissance, par la pénitence la plus austère, par l'humilité et par les vertus qui sont agréables à Dieu. L'Église a toujours été persuadée qu'Adam et Ève avaient été sauvés par leur pénitence et par les mérites de la Passion de Jésus-Christ. Ils sont honorés chez les Orientaux la veille de Noël, avec tous les Justes qui étaient venus au monde avant notre Rédempteur.

Les Grecs célèbrent leur mémoire le premier jour de leur carême, qui répond à notre mercredi des Cendres, jour où l'on rappelle aux fidèles cette terrible sentence que Dieu prononça sur nos premiers parents : « Vous êtes poussière, vous retournerez en poussière. » Mais généralement on honore Adam et Ève du 18 au 23 janvier ¹.

¹ Les rabbins ont écrit que quand Noé s'enferma dans l'arche, il prit avec lui les os d'Adam; qu'il les partagea à ses enfants après le déluge; et que la tête échut à Sem. Mais Sem, à qui on avait recommandé d'enterrer la tête d'Adam au milieu du monde, fut conduit par un Ange dans une petite grotte, qui se voit encore sous le Calvaire, et où il aurait déposé le chef d'Adam. C'est au-dessus de cette grotte que le rocher se fendit à la Passion; et on ajoute que par cette fente le sang du divin Sauveur coula sur le crâne de notre premier père. On a dressé en cet endroit une petite chapelle en l'honneur de la tête d'Adam.

Les habitants de l'île de Ceylan vont aussi en pèlerinage à une montagne escarpée, qu'ils nomment le Pic d'Adam. Ils ont beaucoup de vénération pour ce lieu, ils y lavent leurs habits et s'y baignent dans le but d'effacer leurs péchés. Ils honorent sur cette montagne une grande pierre sur laquelle on remarque l'empreinte bien gravée d'un pied humain très-long. Ils disent que c'est le pied du père de tous les hommes.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage de Notre-Dame-de-Bon-Espoir à Dijon. Dans la guerre qu'Albert d'Autriche entreprit contre les Turcs en 1438, les chrétiens subirent des revers. Plusieurs chevaliers, pris par ces barbares, furent massacrés ou livrés à de cruels supplices. Philippe Pot, gentilhomme bourguignon, était si brave, que les Turcs ne voulurent pas qu'il fût pendu ou empalé. Ils le condamnèrent à combattre contre un lion féroce, sans casque et sans cuirasse et n'ayant qu'une petite dague pour se défendre. Mais il était chrétien ; il avait pleine confiance en la très-sainte Vierge, protectrice de Dijon, il lui fit un vœu, marcha hardiment au lion et le tua.

Ayant ainsi conquis sa liberté, il revint à Dijon, où il remplit magnifiquement son vœu à Notre-Dame-de-Bon-Espoir ¹.

La même Notre-Dame, en 1513, sauva Dijon de la fureur des Suisses, qui avaient pris cette ville ; en souvenir reconnaissant de ce merveilleux secours, on faisait tous les ans une procession solennelle.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La Chaire de saint Pierre à Rome, en mémoire de l'établissement de son siège dans cette ville.

A Rome encore, sainte Prisque, vierge qui, après avoir enduré

¹ On peut lire cette histoire dans les *Légendes des saintes images*, publiées chez Henri Plon.

² Cathedra sancti Petri apostoli, qua primum Romæ sedit. — Ibidem, Passio sanctæ Priscæ virginis et martyris, quæ sub Claudio imperatore post multa tormenta martyrio coronata est. — In Ponto, natalis sanctorum martyrum Mosei et Ammonii, qui cum essent milites, primo ad metalla damnati, novissime igni traditi sunt. — Ibidem, sancti Athenogenis antiqui theologi, qui per ignem consummaturus martyrium, hymnum lætus cecinit, quem et discipulis scriptum reliquit. — Turonis in Gallia, sancti Volusiani episcopi, qui a Gothis captus, in exilio spiritum Deo reddidit. — Ibidem, sancti Leobardi reclusi, qui mira abstinencia et humilitate refulsit. — In Britannia, sancti Deicolæ abbatis, discipuli beati Columbani. — Novocomi, sanctæ Liberatæ virginis.

de cruels supplices sous l'empereur Claude, reçut la couronne du martyre.

Dans la province du Pont, les saints Mosée et Ammone, soldats, qui, ayant été d'abord condamnés aux mines, furent ensuite brûlés.

Au même lieu, saint Athénogène, ancien théologien : avant que d'être jeté au feu, où il devait achever son sacrifice, il chanta avec joie une hymne qu'il laissa par écrit à ses disciples.

A Tours, saint Volusien, évêque, qui, ayant été pris par les Goths, rendit en exil son âme à Dieu.

En la même ville, saint Léobard, reclus, qui se rendit admirable par son abstinence et son humilité.

En Bretagne, saint Déicole, abbé, disciple de saint Colomban.

A Côme, sainte Libérate, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

En Grèce, saint Héné, martyr dont parle le martyrologe de saint Jérôme.

A Ostie, près de Rome, les saints martyrs Astère, Fortunat, Zénon et Zosime, Ménélape, Dédale et Valens, condamnés par le juge Gélase.

A Côme, sainte Faustine, sœur de sainte Libérate.

Saint Baudran, moine qui restaura le monastère de Lure. Son nom en latin est *Valtchramnus*.

Sainte Floride, vierge, martyre en Afrique, avec plusieurs autres chrétiens des deux sexes.

Sainte Archélaïde, vierge, martyre avec Thècle, Suzanne, plusieurs autres de ses compagnes, près de Nole en Campanie. Leurs reliques sont honorées à Salerne, dans l'église de Saint-Georges.

Saint Valens, martyr en Afrique, avec plusieurs autres.

Les Vénérables Jeanne et Agnès, filles d'Helin, seigneur d'Aulnoy, sanctifiées au monastère de Fontenelles, près Valenciennes.

Les saints Victorin et Honorat, martyrs en Afrique, avec plusieurs autres chrétiens.

Saint Hipabé, moine qui se sanctifia à Jérusalem.

Saint Friso (*Fresius*), martyr au VIII^e siècle, honoré à Auch.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis Dugast, prêtre de Nantes qui refusa le serment, condamné à mort à Saint-Malo, exécuté le 18 janvier 1794.

Bernard Labatut, prêtre du diocèse de Carcassonne, pour la même cause condamné à Carcassonne comme prêtre réfractaire. 18 janvier 1794.

Benoît Calmard, curé du diocèse de Clermont, condamné pour la même cause, guillotiné le même jour.

Jacques-Philippe Martin, prêtre du même diocèse de Clermont, condamné à mort le 17 janvier 1794, exécuté le 18.

Jean Pitois, prêtre du diocèse de Dol en Bretagne, condamné pour les mêmes raisons, exécuté le même jour.

François-Joseph Ville, prêtre du diocèse de Valence, déporté, puis rentré en France, condamné comme émigré rentré, exécuté le 18 janvier 1794.

Pierre Rouxel, prêtre du diocèse de Rennes, condamné par une commission militaire à Saint-Malo, mis à mort le même jour.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Canut, roi de Danemarck, martyr. — Saint Germanique et ses compagnons, martyrs. — Saint Maris, sainte Marthe, saint Audifax et saint Abaccum, martyrs. — Sainte Euphrasie, vierge et martyre. — Saint Latuin ou Lain, premier évêque de Séz. — Saint Agrice, évêque de Trèves. — Saint Bassien, évêque de Lodi. — Saint Laumer, abbé. — Saint Remy, évêque de Rouen. — Saint Contest, évêque de Bayeux. — Saint Constantin III, roi d'Écosse. — Saint Wulstan, évêque de Worcester. — Saint Henri, archevêque d'Upsal. — Le Bienheureux André de Peschiéra, Frère Prêcheur. — Le Vénérable Jacques Lainez, de la C. de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CANUT,

ROI DE DANEMARCK, MARTYR ¹.

Saint Canut ou Knut, quatrième du nom, roi de Danemarck, surnommé quelquefois *d'Odensée*, et plus souvent *le Saint*, était fils naturel de Suénon II, dont le grand oncle, nommé aussi Canut, avait régné en Angleterre. Suénon, qui n'avait point d'enfants légitimes, prit un soin particulier de l'éducation du jeune Canut, qui alliait toutes les belles qualités de l'âme à celles du corps ; il le mit sous la conduite de maîtres habiles, qui n'eurent jamais qu'à se louer de la docilité de leur élève, et des progrès rapides qu'il faisait en tout genre : ils remarquèrent surtout en lui une éminente piété qui donnait un nouveau lustre à ses autres vertus. Quand il fut en âge de commander les armées, il le fit avec cette supériorité qui annonce le héros ; et il n'eût pas été facile de dé-

¹ Tiré de sa vie écrite avec beaucoup de fidélité, et imprimée à Copenhague, en 1602. Elle a pour auteur Ælnoth, moine de Cantorbéry, qui avait vécu vingt-quatre ans en Danemarck, et qui écrivait en 1150. Voyez aussi Saxon le Grammaire, le plus élégant, comme le plus judicieux des historiens danois, Pontanus, Meursius, Des Roches, *Hist. de Danemarck*, t. II, p. 315, et Solier, un des Bollandistes, qui a donné la *Vie de saint Canut* au 10 juillet, t. III, p. 418.

cider s'il avait plus de courage que de capacité dans le métier de la guerre. Ses premiers coups d'essai furent de purger les mers des pirates qui les infestaient, et de soumettre plusieurs peuples voisins qui désolaient le Danemarck par leurs incursions.

Après la mort de Suénon II, arrivée en 1074 ¹, plusieurs Danois voulurent placer notre saint sur un trône qui a presque toujours été électif jusqu'en 1660 : les rares vertus de Canut les avaient déterminés à ce choix. Il ne put cependant avoir lieu ; et la plus grande partie du peuple, qui redoutait les suites de son caractère guerrier, lui donna l'exclusion. On élut donc pour roi son frère Harald, septième du nom. A la vérité, ce prince avait une grande douceur ; mais elle dégénéra en une mollesse honteuse, ce qui le fit surnommer *Hein* ², ou le *Fainéant*. Pour Canut, il se retira en Suède auprès du roi Halstan, qui le reçut avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié. Ce prince fit d'inutiles efforts pour l'engager à prendre les armes contre le Danemarck. Canut, loin de se montrer l'ennemi de sa patrie, chercha toutes les occasions de lui être utile. Une telle conduite lui gagna les cœurs de tous les Danois, et ils l'élevèrent sur le trône en 1080, après la mort d'Harald ³.

Le saint roi parut avoir été choisi par la Providence, pour achever la conversion des Danois, auxquels l'Évangile fut annoncé pour la première fois l'an 826, selon quelques auteurs. Les commencements de son règne furent signalés par d'éclatantes

¹ Suénon II laissa treize fils naturels ; savoir : Gormond, Harald, Suénon, Emon, Ubbon, Biornon, Benoît, Canut, Olas, Eric, Nicolas, Magnus et Hadding. Avant sa mort, il les déclara tous légitimes, et les désigna ses successeurs. Harald, Canut, Olas, Eric et Nicolas, montèrent successivement sur le trône ; Benoît et Canut furent tués à Odensée. Magnus mourut dans un voyage qu'il faisait à Rome ; Hadding s'établit en Angleterre.

² *Hein* signifie en ancien danois une pierre à aiguiser, mais molle, unie et peu propre à aiguiser le fer. Harald passait la plus grande partie de son temps dans les églises ; et il eût cru commettre une grande faute, en manquant d'assister à la moindre heure de l'office divin : mais on lui reproche un défaut de vigueur à faire observer les lois, et à s'opposer aux désordres ; d'où il arrivait que le crime marchait le front levé, et que la licence régnait impunément.

³ Ce prince avait régné deux ans, non pas six ans comme le dit Ælnoth. Voyez Solier, p. 318.

victoires remportées sur les Sembes, les Estons et les Curètes, qui ravageaient ses états ; il fit porter ensuite la lumière de la foi dans les provinces de Courlande, de Samogitie et de Livonie. Le succès de ses armes ne l'enorgueillit point ; on le vit toujours au milieu de ses triomphes, déposer son diadème aux pieds de Jésus crucifié, et présenter au Roi des rois l'offrande de sa personne avec celle de son royaume. Le flambeau de la guerre étant éteint, il pensa à s'unir avec une épouse digne de lui : son choix tomba sur Eltha, autrement Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandres. De ce mariage sortit saint Charles, surnommé *le Bon*, qui fut, ainsi que son aïeul, comte de Flandres.

Canut ne se contenta pas de connaître les abus, il travailla de toutes ses forces à y remédier. Il porta des lois sévères à la vérité, mais absolument indispensables, pour faire administrer exactement la justice. Les meurtres et les autres crimes furent réprimés par la peine du talion. Supérieur à toute considération humaine, il prit la défense des opprimés contre la tyrannie des grands. Le supplice du fameux pirate Eigill en est une preuve. Cet Eigill, fils d'un homme puissant, et fort chéri du roi Suénon II à cause de ses services, en avait lui-même rendu d'importants à Canut qui, pour le récompenser, lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Le faste excessif de ce seigneur l'ayant entraîné dans des dépenses énormes, il s'avisa, pour le soutenir, d'exercer le métier de pirate. Le roi n'en fut pas plutôt informé, qu'il lui envoya un ordre de retrancher une partie de son train, persuadé qu'il remédierait au mal s'il en détruisait la cause. Eigill promit d'obéir ; mais il n'en fit rien. Il partit peu de temps après avec dix-huit vaisseaux pour aller piller les terres des Vandales ; enfin il mit le comble à ses crimes, par l'action barbare qu'il commit sur les côtes de son gouvernement. Voici le fait. Un vaisseau de Norwège, chargé de marchandises précieuses, après avoir passé le détroit du Sund, et paru à la hauteur de l'île de Bornholm, vint échouer sur le rivage lorsque la mer se retirait. Eigill, qui était en embuscade avec son monde, s'avance, met l'équipage aux fers, enlève les marchandises, et brûle le vaisseau avec les matelots, de peur d'être découvert. La réunion de plu-

sieurs circonstances donna des soupçons à Canut, et ce fut pour s'en éclaircir qu'il chargea Benoît, son frère, d'aller se saisir du gouverneur. Eigill se laissa conduire devant le roi sans aucune résistance ; il avoua son crime, et tâcha même de le justifier par des raisons qui tout au plus étaient spécieuses. Le prince n'en fut point ébloui ; et comme les officiers de sa cour, qui pour la plupart étaient parents ou amis d'Eigill, lui offraient une somme d'argent, afin de sauver la vie au coupable, il leur répondit : « Il n'en sera pas ainsi ; je ne veux point participer à un pareil crime : il mourra. Si c'est un crime capital de tuer un seul homme, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre, pour s'emparer de leurs biens ? » Personne n'osa répliquer. Le roi ordonna qu'Eigill fût conduit dans la forêt, pour y être pendu à un arbre. Il n'épargna point non plus ses complices ; ils furent tous punis, selon qu'ils furent trouvés plus ou moins coupables.

Le saint roi ne s'occupait que des moyens de rendre ses sujets heureux. Il établit le plus bel ordre dans son royaume ; et comme l'exemple du prince influe beaucoup sur le peuple, il commença par régler son propre palais. Aux vertus qui font les grands rois, Canut joignait toutes celles qui font les grands Saints. Il matait son corps par des jeûnes rigoureux. Son amour pour la pénitence allait si loin, qu'il faisait usage de la discipline et du cilice. Souvent il s'entretenait avec Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir les grâces dont il avait besoin. Il accréditait la piété, en protégeant et en honorant tous ceux qui servaient Dieu. Les ministres sacrés ressentirent les effets de sa libéralité. Il accorda au clergé un grand nombre de privilèges et d'immunités : son but en cela était de le rendre plus respectable au peuple. Il ne négligeait rien pour convaincre ses sujets de l'obligation où ils étaient de payer les dîmes, destinées à la subsistance de ceux qui s'étaient dévoués au service des autels. L'accroissement du royaume de Jésus-Christ lui parut encore un objet très-digne de son attention : de là ce zèle ardent pour la propagation de l'Évangile. Il fonda plusieurs églises, qui furent décorées avec une munificence vraiment royale. Il fit présent d'une très-belle couronne qu'il avait

coutume de porter, à l'église de Roschild en Zélande, qui était sa capitale, et le lieu de sa résidence ¹.

Quoique l'Angleterre eût passé, en 1066, sous la domination de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, Canut ne laissa pas de prendre des mesures pour soutenir les droits que lui ou ses alliés pouvaient avoir sur ce royaume. Il envoya des troupes; mais elles furent aisément vaincues, parce que personne ne voulut se joindre à elles. Quelque temps après, c'est-à-dire en 1085, Canut leva une nombreuse armée à la sollicitation de plusieurs Anglais réfugiés en Danemarck : son dessein était de faire une descente en Angleterre, afin d'en chasser les Normands. Il eut le désagrément de voir échouer ce projet par la trahison de son frère Olas, duc de Sléeswig, qui l'obligea, par des retardements affectés, à rester dans le détroit de Lymfjord; et le départ fut tellement différé, que les troupes désertèrent à la fin ². Le saint roi crut cette occasion favorable pour travailler à l'établissement des dîmes ecclésiastiques; il ordonna donc qu'on paierait en punition de la désertion, ou les dîmes, ou une taxe considérable. Les Danois, qui avaient une aversion marquée pour l'assujétissement aux dîmes, aimèrent mieux payer la taxe, quelque grande qu'elle fût. Le prince, mortifié de ce choix, voulut qu'on levât l'impôt avec une sorte de rigueur, dans l'espérance que ses sujets changeraient de résolution.

Les collecteurs commencèrent à faire cette levée dans la Fionie;

¹ Elle est encore aujourd'hui le lieu de la sépulture des rois de Danemarck. La ville de Copenhague n'était pas encore bâtie.

² Selon les historiens normands, la flotte de Canut était composée de mille voiles, et l'on avait été près de deux ans à l'équiper : mais les vents contraires l'empêchèrent de partir. Ils ajoutent que Canut, après avoir renvoyé ses vaisseaux et ses troupes, équipa une seconde flotte, composée de deux mille voiles, et qu'il vint se présenter avec elle devant l'Angleterre; mais qu'ayant trouvé Guillaume très-bien disposé à le recevoir, il était reparti sans avoir rien tenté. (Voyez Carte, Rapin de Toyras, Smollet, etc.) Il paraît néanmoins plus sûr de s'en tenir au récit d'Ælnoth, et des anciens auteurs, qui attribuent tout le mauvais succès de cet armement à la perfidie d'Olas, et qui disent que la flotte ne sortit point du détroit de Lymfjord. Ce détroit communiquait autrefois à l'océan britannique par un passage à l'occident, lequel ne subsiste plus à cause des sables qui ont formé une espèce de barre à l'entrée.

ils passèrent ensuite dans la Jutie, puis dans la petite province de Wensyssel, à l'extrémité de la partie septentrionale de la Jutie. Cette province était alors la plus pauvre de tout le Danemarck : elle avait deux préfets ou gouverneurs, Thor-Skor et Tolar-Werpill. Ils mutinèrent le peuple, se mirent à la tête des mécontents, et levèrent l'étendard de la rébellion. Le roi, instruit de l'approche des rebelles, s'était retiré à Sléeswig, d'où il passa dans l'île de Fionie ¹ avec un corps de troupes assez considérable ; de là, il manda à la reine de se retirer au plus tôt en Flandre auprès de son père, et d'y mener ses enfants avec elle. Ayant été quelque temps dans la ville d'Odensée ², capitale de l'île, il résolut d'aller chercher les rebelles pour leur livrer bataille ; mais leurs chefs, quoique supérieurs en nombre, n'osèrent en venir aux mains avec des troupes bien disciplinées, aguerries et commandées par un prince qui avait déjà donné tant de preuves de sa valeur et de sa prudence ; ils eurent donc recours à la perfidie pour l'empêcher de se mettre en campagne. Un d'entre eux, nommé Asbiorn, l'alla trouver, et lui dit que son peuple était rentré dans le devoir, ce qu'il assura par plusieurs faux serments. Le roi, qui n'avait que des intentions pacifiques, crut le fourbe, malgré tout ce que put dire son frère Benoît pour l'empêcher de tomber dans le piège : mais il ne tarda pas à être détrompé, car il apprit que l'armée des rebelles marchait en diligence vers Odensée pour l'y surprendre. Cette nouvelle ne causa en lui aucun trouble ; il se rendit, selon sa coutume, dans l'église de Saint-Alban, où il entendit la messe. A peine fut-elle finie, qu'on vint lui dire que les ennemis approchaient à grands pas. Le comte Eric lui ayant conseillé de prendre la fuite, il répondit : « Non, non, je ne fuirai pas. J'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis, que d'abandonner ceux qui me sont attachés ; d'ailleurs on n'en veut qu'à ma vie. »

Le saint roi ne pensa plus qu'à se préparer à la mort : il alla se prosterner au pied de l'autel où, après avoir fait une humble

¹ Ou Fumen, en latin *Othonia*.

² Ainsi appelée, dit-on, de l'empereur Othon I^{er}.

confession de ses fautes, et protesté qu'il pardonnait à ses ennemis, il communia avec la plus parfaite tranquillité ; il prit ensuite le livre des psaumes, qu'il se mit à réciter. Cependant les rebelles arrivent auprès de l'église, et l'investissent de toutes parts. Benoît, frère du roi, en défendait les portes avec le peu de troupes qu'il avait ; mais pendant qu'il fait des prodiges de valeur, Canut reçoit un coup de pierre dans le front au-dessus du sourcil. Cette pierre venait du dehors, et avait été lancée par une fenêtre de l'église. Le roi, loin d'interrompre sa prière, se contenta de porter la main à la blessure pour arrêter le sang qui coulait en abondance. Les rebelles n'ayant pu forcer les portes de l'église, eurent encore recours à la trahison. Un de leurs chefs, nommé Egwind Bifra ¹, demanda à parler au roi, sous prétexte de lui proposer des conditions de paix. Canut ordonna qu'on le laissât entrer ; mais Benoît n'obéit qu'à contre-cœur, parce qu'il soupçonnait encore quelque nouvelle perfidie, et l'événement prouva qu'il avait eu raison ; car l'infâme Egwind s'étant baissé profondément en la présence du roi comme pour le saluer, tira, en se relevant, un poignard de dessous son manteau, et le lui enfonça dans le sein. Le traître monta aussitôt sur l'autel pour se sauver par la fenêtre : mais lorsqu'il n'était encore qu'à demi sorti, Palmar, l'un des principaux officiers du roi, le divisa en deux d'un coup de sabre, de sorte qu'une moitié de son corps tomba dehors, et l'autre resta dans l'église. Ce spectacle ranime la fureur des barbares ; ils jettent des briques et des pierres par les fenêtres. Les châsses où étaient les reliques de saint Alban et de saint Oswald, que Canut avait apportées d'Angleterre, en furent renversées. Cependant le Saint, les bras étendus devant l'autel, recommandait son âme à Dieu, et attendait la mort avec résignation. Il était encore dans cette posture, lorsqu'un javelot lancé par une fenêtre acheva son sacrifice. Son frère Benoît périt aussi avec dix-sept autres personnes. Ceci arriva le 10 juillet 1086, selon Ælnoth. Notre Saint avait régné près de six ans. Il eut pour successeur son frère Olaf IV.

¹ D'autres le nomment Blanco, Black et Pipero.

Dieu vengea la mort de son serviteur, en affligeant le Danemark de diverses calamités, entre autres d'une cruelle famine, dont les ravages durèrent pendant huit ans et trois mois du règne suivant. Le Ciel attesta aussi sa sainteté par plusieurs guérisons miraculeuses qui s'opérèrent à son tombeau. C'est ce qui fit qu'on exhuma son corps à la fin du règne d'Olas, pour le mettre dans un lieu plus honorable que celui où il était. Eric III, successeur d'Olas, prince religieux, qui travailla avec autant de zèle que de succès à faire fleurir la piété dans ses états, envoya des ambassadeurs à Rome avec les preuves des miracles opérés au tombeau du bienheureux Canut. Le Pape, après avoir examiné les pièces, donna un décret qui autorisait son culte, avec la qualité de premier ou de principal martyr de Danemark. On fit à cette occasion une translation solennelle de ses reliques, qui furent mises dans une très-belle châsse ¹. On trouva cette châsse à Odensée, le 22 janvier 1582, lorsqu'on travaillait à réparer le chœur de l'église de Saint-Alban; elle était de cuivre doré, et enrichie de pierres précieuses, ainsi que de quelques autres ornements d'un très-beau travail.

On y lisait l'inscription suivante : « L'an de Jésus-Christ 1086, dans la ville d'Odensée, le glorieux roi Canut, trahi comme Jésus-Christ, à cause de son zèle pour la religion, et de son amour pour la justice, par *Blancon*, l'un de ceux qui mangeaient à sa table, après s'être confessé, et avoir participé au sacrifice du Corps du Seigneur, eut le côté percé, et tomba contre terre devant l'autel, les bras étendus en croix. Il mourut pour la gloire de Jésus-Christ, et reposa en lui le vendredi 7 de juin, dans la basilique de Saint-Alban, martyr, dont quelque temps auparavant

¹ Voyez sur cette translation, Ælnoth qui avait assisté à la cérémonie. Nous apprenons du même auteur que les premiers missionnaires du Danemark, de la Suède et de la Norwège, furent des prêtres anglais; que les peuples du premier royaume embrassèrent le Christianisme avec zèle; que ceux du second ne les imitèrent point, et qu'ils mirent à mort un anglais nommé Eskil, qui prêchait la foi dans certains cantons barbares. Les principaux d'entre les missionnaires anglais qui prêchèrent la foi en Suède, furent Ansger, Sigfrid, Rodouard, Richolf, Edouard, Eskil, David, Henric ou Henri. Voyez le « Discours de Stierman sur l'état des sciences parmi les anciens Suédois. »

il avait apporté des reliques d'Angleterre en Danemarck. » Saint Canut a un office particulier dans le bréviaire romain, le 19 janvier.

(GODESCARD.)

SAINT GERMANIQUE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Germanique était disciple de saint Polycarpe, institué évêque de Smyrne par l'Apôtre saint Jean. Dans la persécution de Marc-Aurèle, Statius Quadratus, gouverneur de cette partie de l'Asie, le fit arrêter comme chrétien, avec onze autres jeunes hommes, que dirigeait aussi le saint Évêque ; et voici ce que l'Église de Smyrne nous apprend de leur combat, dans la lettre qu'elle écrivit aux autres Églises :

« Qui n'admira le courage de ces saints Martyrs, leur patience, leur foi, leur amour pour Dieu. Ils ont été tellement déchirés à coups de fouets, qu'on leur voyait les veines, les artères et jusqu'aux entrailles. Au milieu de ces cruels tourments, ils ne jetaient pas le moindre cri, ni le moindre soupir. C'est qu'ils n'étaient plus alors dans leur corps, ou plutôt, c'est qu'ils étaient attentifs à la voix de Jésus-Christ, qui était en eux et qui parlait à leur cœur ; et la joie de sa présence leur faisait mépriser tous les tourments. Ils se trouvaient heureux d'éviter des supplices éternels par une douleur d'un moment ; les feux que leurs cruels bourreaux leur faisaient subir leur semblaient un rafraîchissement, parce qu'ils ne pensaient qu'à éviter ces feux qui ne s'éteindront jamais ; qu'ils avaient les yeux du cœur attachés sur les biens que Dieu réserve à ceux qui persévèrent, et que l'œil n'a jamais vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur humain compris, mais que Dieu leur découvrait alors ; car ils n'étaient plus des hommes ; ils étaient des anges.

« Ceux qui avaient été condamnés aux bêtes ont souffert les incommodités d'une longue prison, en attendant le jour destiné à leur couronne. On les couchait sur des écailles et des pierres aiguës ; on leur faisait souffrir mille autres sortes de tortures, pour les contraindre, par la longueur des supplices, à renoncer Jésus-

Christ. Le généreux Germanique fortifiait la faiblesse des autres par l'exemple de son courage. Il se signala surtout lorsqu'il fut exposé aux bêtes. Comme il était dans la vigueur de son âge, le gouverneur, qui eût bien voulu le gagner, l'exhortait à avoir pitié de lui-même et à ne pas perdre une si florissante jeunesse ; mais Germanique, loin de l'écouter, irrita les bêtes et les força, en quelque sorte, à le dévorer, étant dans une espèce d'impatience de sortir de ce siècle corrompu.... »

Ce vaillant chrétien se sentit avec joie déchiré par les lions ; et les compagnons de son martyre, animés par lui, gagnèrent avec lui les palmes qui ne se flétrissent jamais. La sainte Église fête leur triomphe le 19 janvier.

SAINT MARIUS, SAINTE MARTHE, SAINT AUDIFAX ET SAINT ABACCUM,

MARTYRS.

L'Église nous offre aujourd'hui un exemple de zèle pour Jésus-Christ dans l'histoire de sainte Marthe, de son saint époux Marius ou Maris, de leurs enfants Audifax et Abaccum.

C'était une noble et opulente famille de Perse, qui avait eu le bonheur de recevoir la foi et qui menait avec constance la vie chrétienne.

Le désir de servir Jésus-Christ avec plus de mérite leur inspira le dessein de quitter leur pays ; ils vendirent tout ce qu'ils possédaient, se chargèrent d'un peu d'argent, et vinrent à Rome sous le règne de Gallien. Ils se proposaient d'assister les Martyrs et de s'édifier à leur exemple.

En arrivant dans cette grande ville, théâtre alors de tant de vertus, ils apprirent qu'un vénérable vieillard, nommé Cyrin, venait d'être jeté dans une horrible prison, aux bords du Tibre, après avoir été dépouillé de tous ses biens et maltraité cruellement, parce qu'il était chrétien. Marthe, Marius et leurs enfants allèrent visiter ce prisonnier, et pendant huit jours lui prodiguèrent les plus tendres soins.

Au milieu de ces occupations de charité, Marthe apprit que

deux cent soixante chrétiens venaient d'être tués dans l'amphithéâtre, à coups de flèche, comme des bêtes fauves, et que leurs corps, transportés hors de la ville, étaient livrés aux flammes.

Elle y courut avec son époux, au milieu de la nuit. Aidés de leurs enfants et de quelques saints prêtres, ils eurent le bonheur de sauver les vénérables restes des Martyrs, que l'on ensevelit avec honneur dans un lieu écarté.

Après avoir honoré de cette sorte plusieurs témoins de Jésus-Christ et consolé les fidèles dans une multitude de circonstances, Marthe, son mari et leurs enfants furent arrêtés comme chrétiens et livrés au juge Muscian, qui avait ordre de les faire mourir dans de cruels supplices, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. Mais les promesses et les séductions furent vaines. La sainte famille persane répondit constamment qu'elle n'adorait qu'un seul Dieu, maître de l'univers, et qu'elle ne voyait que des insensés dans ceux qui se prosternaient devant les images des démons.

Le magistrat fit donc étendre sur le chevalet Marius et ses deux fils, en présence de leur mère. On croyait la troubler et l'abattre. Mais elle encouragea les trois victimes à demeurer fermes ; elle leur montra le ciel où ils allaient être reçus. Le juge leur fit brûler les côtes avec des torches ardentes ; on leur déchira le corps à coups de fouet ; et on n'ébranla pas leur courage. Au milieu des tourments, les saints Martyrs ne cessaient de chanter les louanges de Jésus-Christ, qui leur accordait la gloire de souffrir pour son nom et qui leur apprêtait les palmes immortelles.

Le juge furieux leur fit couper les mains et ensuite la tête ; il fit noyer Marthe dans un étang, après qu'elle eut été présente à tous les supplices de ses fils et de son époux, qui eurent la tête tranchée. Comme on voulait priver des honneurs de la sépulture les corps des Saints, on ordonna qu'ils fussent jetés au feu. Mais Dieu, se souvenant du zèle qu'ils avaient mis à sauver les restes sacrés de tant de Martyrs, ne permit pas qu'ils fussent anéantis. Il envoya une dame chrétienne nommée Félicité, qui racheta les corps des trois Saints à demi brûlés, et fit retirer celui de sainte Marthe de l'étang appelé depuis *Santa-Ninfa*, pour les mettre tous quatre dans le même tombeau.

Leurs corps furent portés à Rome sous le pontificat de Pascal 1^{er} ; on les déposa dans l'église de Saint-Adrien, où ils furent découverts en 1590. Il y a de leurs reliques tant dans cette église que dans celle de Saint-Charles et de Saint-Jean-Calybite de la même ville ; on en voit aussi à l'abbaye de Selghenstaldt-sur-le-Mein, au diocèse de Mayence : elles y furent mises par Eginhart, fondateur, puis religieux de cette abbaye. Ce précieux trésor lui avait été envoyé de Rome par le Pape. Il y avait encore des reliques de nos saints Martyrs à Saint-Médard de Soissons, à Gemblours en Brabant, à Pruyne dans l'archevêché de Trèves, à Courtrai en Flandre, et à Crémone en Italie.

SAINTE EUPHRASIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Née à Nicomédie d'une illustre famille, sainte Euphrasie fut arrêtée dans la persécution de Dioclétien et de Maximien. Après avoir été meurtrie de coups, elle fut livrée à un soldat pour subir les derniers outrages et le dernier supplice. Mais afin d'échapper à la brutalité du bourreau, la Vierge chrétienne lui persuada qu'elle possédait le secret d'un remède qui rendait invulnérable. Le païen le lui laissa préparer, croyant que les chrétiens étaient savants dans la magie. La Sainte offrit alors d'en faire l'essai sur elle-même. Elle s'oignit la tête, et commanda au soldat de frapper ; il obéit et la lui abattit d'un seul coup. C'est par cette pieuse ruse que la sainte jeune fille gagna la double couronne de la virginité et du martyre.

SAINT LATUIN OU LAIN,

1^{er} ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Il paraît certain que saint Latuin vint dans les Gaules aux temps apostoliques, que le premier il annonça l'Évangile aux peuplades qui occupaient alors la contrée qu'on a depuis appelée la Normandie. On sait peu de choses de sa vie, sinon que c'est lui qui fonda la ville de Séez ; et que si l'occasion d'un martyre san-

glant lui manqua, il s'en fit un plus long et non moins méritoire par son dévouement infatigable aux fonctions du saint Ministère. Nous ne pouvons mieux faire ici que de reproduire un passage de la translation de ses reliques, en 1856 ¹ :

« Après le bienheureux trépas de saint Latuin, premier évêque de Séez, l'an 110 de Jésus-Christ, suivant l'antique tradition de notre église, son corps fut inhumé à Cléray, dans l'oratoire qu'il avait bâti. Il y reposa jusqu'au ix^e siècle ; mais alors, pour le soustraire à la fureur sacrilège des hommes du Nord qui envahissaient notre pays, de pieux fidèles, plus attachés à cette relique qu'à l'or et à l'argent, la transportèrent dans la forteresse d'Anet, aujourd'hui cure du diocèse de Chartres. Le Seigneur, par l'intercession de saint Latuin ou saint *Lain*, comme on l'appelle en cette paroisse, y fit grand nombre de miracles. La renommée de ces prodiges et le souvenir du fondateur de l'Église de Séez attirèrent à Anet Yves de Bellême, notre évêque ; il s'y rendit en pèlerinage et obtint pour sa cathédrale, qu'il construisait en ce temps-là (1053), un doigt de saint Latuin ; ce doigt, pense-t-on, où l'évêque porte l'anneau symbole de son alliance avec le peuple qu'il gouverne.

« Lorsqu'au xvi^e siècle, dans les guerres de religion, les protestants parcouraient notre contrée, ravageant les églises et les monastères, ce doigt disparut dans le pillage de la cathédrale de Séez (en 1563, mars), par la troupe calviniste de Coligny. Depuis cette époque, notre diocèse avait fait, pour réparer cette perte, de nombreux mais inutiles efforts. La dévotion et l'attachement excessifs des habitants d'Anet pour saint Lain les empêchaient de consentir à nous céder quelques parcelles des restes sacrés de notre Apôtre. Enfin les prières que nous adressions au ciel et à la terre ont été exaucées :

« Le dimanche de la Dédicace 1856, un brillant reposoir était dressé dans l'église d'Anet ; on y déposait la châsse de saint Latuin, et le supérieur du grand séminaire de Chartres, envoyé par M^{gr} son évêque, sollicitait pour le diocèse de Séez une partie

¹ Publié par M. Alf. Poirier, pro-secrétaire de l'évêché de Séez.

des reliques qu'Anet avait le bonheur de posséder ; il faisait valoir nos titres ; il rappelait que nous ne demandions qu'une partie ; il annonçait que les saintes reliques seraient exposées tout le jour à découvert, que les habitants pourraient les contempler pieusement et y faire toucher des objets religieux. — Après la messe, le supérieur, vicaire général, procéda à l'ouverture de la châsse, assisté de MM. les prêtres de la paroisse, ayant pour témoins tout près de lui les membres de la fabrique. Il retira de la châsse cinq os entiers, admirablement conservés, à savoir deux *fémurs* (os des cuisses), deux *tibias* et un péroné (os des jambes) ; il les plaça avec grand respect dans des bassins d'argent ornés de fleurs, et, du consentement de tous ceux qui l'entouraient, il enveloppa de soie blanche l'un des *tibias* et le renferma dans une boîte oblongue envoyée à cet effet par le doyen de Mortrée. Le supérieur du grand séminaire de Chartres s'en retourna avec l'ossement précieux destiné au diocèse de Séez. »

Et ce fut dans la bonne ville de Séez grande fête et grande joie.

SAINT AGRICE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Ce fut à la prière de l'impératrice sainte Hélène, que le Pape saint Sylvestre envoya saint Agrice à Trèves pour y prêcher la foi, car il y avait encore beaucoup de païens dans les Gaules. Le saint Missionnaire évangélisa les contrées qui bordent le Rhin et la Moselle, et par ses miracles et ses vertus parvint à les rendre chrétiennes. Après avoir gouverné pendant près de vingt ans l'Église de Trèves, qu'il chercha surtout à préserver de l'Arianisme, il mourut dans une extrême vieillesse vers la moitié du IV^e siècle.

SAINT BASSIEN,

ÉVÊQUE DE LODI.

Bassien, né en Sicile du temps de l'empereur Constantin, avait pour père Sergius, gouverneur de Syracuse, qui l'envoya à Rome

à l'âge de douze ans pour y faire ses études. Le dessein de Sergius, qui était idolâtre, et qui avait remarqué une sagesse et une ouverture d'esprit extraordinaires dans son fils, était de le faire finir par la jurisprudence romaine, afin de lui céder sa place s'il le pouvait. Mais Bassien ayant ouï parler souvent de la religion chrétienne durant le cours de ses études, fut touché du désir d'apprendre la philosophie divine qu'on y enseignait : et la grâce de Jésus-Christ qui l'avait prévenu, inspira la volonté de l'en instruire à un prêtre de grande sainteté nommé Gordien, qui lui donna ensuite le Baptême, et qui le conduisit dans les exercices de la piété. Jusque-là toute l'affaire s'était passée à l'insu des valets que son père lui avait donnés, excepté celui qui l'approchait de plus près, et de la fidélité duquel il s'était assuré. Celui-ci par sa discrétion retint longtemps les autres dans l'ignorance, et il détourna souvent avec adresse la curiosité qu'ils eurent de savoir pourquoi leur maître veillait tous les jours si avant dans la nuit ; pourquoi sa table était si frugale, et lui dans une si grande abstinence ; pourquoi il se privait des divertissements les plus honnêtes, et vivait si retiré du monde ? « Vous ne savez pas, leur disait ce fidèle serviteur, l'unique confident de la conduite secrète de son maître ; vous ne savez pas quelle force a l'amour de la philosophie sur l'esprit de celui qui en est possédé. Il lui fait souvent oublier le manger et le dormir, pour l'appliquer à la contemplation dans la retraite et le silence : et quand on a une fois bien goûté ce plaisir, tous les autres paraissent fades et insupportables. »

Les valets de Bassien se contentèrent pour quelque temps de ces spécieuses raisons, jusqu'à ce qu'ils découvrirent enfin que leur maître avait reçu le Baptême, et se trouvait secrètement aux assemblées des chrétiens, accompagné du seul valet de chambre qui avait sa confiance. Ils le firent savoir aussitôt à son père, qui tout transporté de colère, résolut d'envoyer quelques-uns de ses gens à Rome pour lui faire quitter sa nouvelle religion de gré ou de force, et pour le faire revenir près de lui à Syracuse. Bassien en eut avis, et l'on prétend même que ce fut par une voie toute miraculeuse : qu'étant entré un matin dans l'église de saint

Jean l'Évangéliste pour y faire sa prière, il vit le Saint tutélaire du lieu venir à lui sous la forme d'un vieillard vénérable, qui l'encouragea à demeurer ferme dans le parti qu'il avait embrassé et à se retirer de la ville de Rome pour ne point tomber entre les mains de son père. Bassien communiqua la chose à son valet de chambre, qui prépara tout ce qui était nécessaire pour un voyage, sans que les autres s'en aperçussent, ou sans qu'ils y trouvassent à redire. Il remit tout ce qu'il avait entre les mains de quelques personnes de piété pour être distribué aux pauvres, et il partit dès le lendemain avec son fidèle serviteur pour se rendre à Ravenne. Il s'arrêta en un village proche de la ville, où il y avait une église de saint Apollinaire du côté de la mer, afin d'y être plus caché et plus libre dans ses exercices de piété. Mais l'odeur de sa sainteté et le bruit de ses miracles, se répandirent bientôt dans la ville : de sorte que l'évêque de Ravenne, excité par son clergé et son peuple, lui conféra la prêtrise contre son gré, et sembla vouloir l'attacher au ministère de son Église.

Bassien demeura dans cet état jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, travaillant à se sanctifier dans les exercices continuels de la pénitence et de la prière, et à sanctifier les autres dans les fonctions de son emploi. Mais l'évêque de Lodi, dans le Milanais, étant venu à mourir alors, l'Église du lieu s'imposa un jeûne de trois jours avec des processions et des prières publiques, pour demander à Dieu un pasteur selon sa volonté. Elle fut exaucée, et sur la parole d'un prêtre vertueux nommé Clément, à qui Dieu avait fait connaître son choix, elle députa à Ravenne pour demander Bassien, et elle l'obtint. Bassien fut sacré le premier jour de janvier de l'an 377 : et la grâce de l'ordination lui communiquant de nouvelles vertus pour la conduite de son troupeau, donna encore de la force et de l'éclat à toutes les autres qui l'avaient toujours accompagné jusque-là, et qui montèrent avec lui sur le trône épiscopal. Son humilité, son amour pour la pauvreté et pour la mortification, la charité envers les pauvres, en parurent plus grandes par sa qualité de ses nouvelles occupations, quoique ce fussent toujours les mêmes vertus qu'auparavant. Celle des miracles parut augmenter aussi en lui depuis qu'il fut évêque

mais les exemples de ses saintes actions ne donnèrent pas moins de crédit que ses miracles aux instructions qu'il faisait à ses peuples.

Les affaires et les besoins de son Église particulière ne l'occupaient pas si uniquement, qu'elles fussent capables de lui ôter le loisir et les moyens de servir aussi l'Église universelle. Depuis son entrée dans l'épiscopat, il s'était lié d'une amitié très-étroite avec saint Ambroise, évêque de Milan, son métropolitain, qui était plus ancien que lui de quatre ans pour l'ordination, mais plus jeune de dix-sept pour le temps de la naissance. Il se joignit à lui pour combattre les Ariens, et il fut de la plupart des Conciles qui se tinrent contre eux de son temps dans cette partie de l'Italie qu'on appelait la Gaule Cisalpine, et où était la province de Milan. Il se trouva aussi à celui que saint Ambroise assembla dans Milan contre l'hérétique Jovinien, et contre les Ithaciens vers l'an 390. Il fut l'un des principaux amis de ce Saint qui l'assistèrent à la mort. Comme il était autour de son lit et qu'il priait avec lui, il vit Jésus-Christ Notre-Seigneur venir à lui avec un visage tout riant. Ce qui fut regardé comme une faveur commune aux deux Saints, et raconté ensuite par saint Bassien même au diacre Paulin, qui servait alors de secrétaire au saint évêque de Milan, et qui écrivit sa vie depuis. Notre Saint, après avoir enseveli saint Ambroise de ses mains, et lui avoir rendu les derniers devoirs, revint à Lodi, où il vécut encore dix-sept ans, gouvernant le troupeau de Jésus-Christ avec une vigilance continuelle et une sollicitude qui le tenait toujours prêt à rendre un compte exact à son Maître. Il mourut le 19 janvier de l'an 413, âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé trente-cinq et dix jours dans l'épiscopat. Il fut enterré dans l'église des Douze Apôtres, qu'il avait bâtie, et dédiée en présence de saint Ambroise de Milan, de saint Félix de Côme et de quelques autres saints Prélats, et qui fut depuis appelée de son nom.

La ville de Lodi qui était sur le Silaro, ayant été ruinée par les Milanais l'an 1158, on voulut transporter le corps du Saint à Milan, après qu'on eut chassé et dispersé tous les habitants du lieu : mais l'entreprise ne réussit pas, et les historiens prétendent

que ce fut Dieu même qui la traversa d'une manière miraculeuse. L'empereur Frédéric Barberousse ayant fait rebâtir quatre ans après une nouvelle ville à trois milles de là sur la rivière d'Adda, voulut qu'on lui donnât le nom de Lodi, et qu'on y transportât les reliques du saint Évêque et patron de l'ancienne ville, des mesures de laquelle il se forma depuis un village qu'on appelle Lodi-Vecchio, et par abrégé Lodève. La translation se fit le quatrième jour de novembre de l'an 1163, et elle fut plus magnifique que religieuse. Car l'empereur qui était alors en Italie avec l'impératrice Béatrix, voulut y assister avec toute sa cour. L'antipape Victor s'y trouva aussi avec les principaux partisans de sa faction. Le corps du Saint fut porté en pompe sur les épaules de l'empereur, de l'antipape, du patriarche d'Aquilée, de l'archevêque de Cologne, de plusieurs prélats, princes et seigneurs, tant d'Italie que d'Allemagne, qui se succédèrent les uns les autres sous ce glorieux fardeau. L'empereur et l'impératrice firent de grands présents à sa châtelle et à son église : et la dévotion des peuples enchérit encore dans la suite sur leurs libéralités.

SAINT LAUMER OU LOMER ¹,

ABBÉ.

Saint Laumer ou Lômer, né de parents peu relevés selon le monde, mais bons chrétiens, dans un village du diocèse de Chartres appelé Neuville-la-Marc, à trois lieues de la ville, sous le règne des enfants de Clovis I, passa les premières années de sa vie à conduire les moutons de son père. Mais cette occupation n'empêcha pas qu'il ne s'avancât de bonne heure dans la connaissance des lettres et dans les exercices de la piété, par les soins d'un bon prêtre nommé Chérimir, à qui l'on avait confié son éducation. Dieu lui avait donné un naturel heureux, porté à la vertu dès son enfance : et quand Chérimir le reçut chez lui, il le trouva déjà tout accoutumé au jeûne, à la patience et à l'aumône même, par l'habitude qu'il s'était faite, tout petit, de distribuer les deux tiers

¹ Launomarus.

de ce que ses parents lui fournissaient pour sa nourriture journalière aux pauvres, aux étrangers, ou aux autres enfants qui gardaient les troupeaux des bergers avec lui. L'étude de l'Écriture sainte le confirma dans la résolution qu'il avait déjà prise de renoncer absolument au monde, et elle augmenta l'amour qu'il avait pour toutes les vertus chrétiennes qu'il pratiquait avec une facilité toute extraordinaire, qui venait de l'abondance des grâces qu'il recevait de Jésus-Christ. Rien ne lui manquait dans la maison de Chérimir, ni pour les instructions, ni pour les exemples : cependant il conçut le dessein de se retirer dans une solitude, où il espérait avoir encore plus de liberté pour suivre Jésus-Christ crucifié par les voies les plus austères et les plus parfaites de l'Évangile. Mais dans le temps qu'il méditait sur les moyens de sa retraite, il se vit engagé dans la cléricature et promu ensuite à la prêtrise sans pouvoir s'en défendre. Il fut même chargé de l'office d'économe du chapitre, que quelques-uns prétendent avoir été le même que celui de prévôt de l'église de Chartres.

Il s'acquitta pendant quelques années de cet emploi avec un désintéressement exemplaire, et les soins extérieurs qu'il devait aux affaires de la communauté, ne le dispensaient d'aucun des devoirs qu'il s'était imposés dans la vie pénitente et religieuse qu'il avait embrassée. Mais il regardait cet office comme un lien qui le retenait dans le monde, et il le rompit sans bruit pour aller jouir de Dieu dans la solitude. Il se retira secrètement dans une forêt du pays du Perche, où s'étant bâti une petite cabane avec des branches d'arbres entrelacées, il ne songea qu'à vivre de Dieu dans la contemplation. Il ne demeura pas longtemps caché dans cette obscurité, car des voleurs qui vinrent un jour dans sa cabane pour le voler, ayant été touchés de ses remontrances, publièrent sa vertu dans tout le pays, et leur conversion fut un témoignage du pouvoir que Dieu lui donnait sur les cœurs. C'est ce qui attira au Saint beaucoup de gens qui vinrent demander à servir Dieu sous sa discipline. Il souffrit qu'ils bâtissent des celules auprès de la sienne, afin qu'ils pussent recevoir ses instructions plus souvent et observer leur modèle de plus près, et par ce moyen il se forma dans cette forêt une espèce de monas-

tière, qui subsiste encore aujourd'hui dans celui qui porte le nom de Bellomer, mais qui est occupé par des filles de l'institut de Fontevrault. Ce nouveau monastère ou plutôt cet assemblage confus et irrégulier de cabanes, devint bientôt le sujet des entretiens publics et de l'admiration des gens du monde, par l'éclat de la sainteté de Lomer et par le grand nombre de ses miracles. Mais quelques grâces qu'il eût reçues pour guérir les maladies du corps, il était bien plus attentif à demander à Dieu la guérison des âmes, et Dieu lui accorda l'un sans lui retrancher l'autre. Car beaucoup de gens se convertirent par ses prières, et pour l'ordinaire Dieu faisait suivre la guérison miraculeuse des corps par celle des âmes.

Ce fut néanmoins le bruit de ces miracles qui le chassa de cette solitude, parce que son humilité ne pouvait souffrir la réputation qu'ils lui acquéraient, et que l'amour qu'il avait pour le silence et la retraite, ne souffrait pas aisément les visites qu'on lui rendait. C'est pourquoi il résolut secrètement avec ses frères de changer de lieu, et d'aller dans un autre ermitage à six lieues de Chartres, qui avait été autrefois habité, mais qui était désert alors et qui tombait en ruines. Il en rétablit les ruines, et par les libéralités du seigneur du lieu, il en fit un monastère considérable qui fut appelé l'abbaye de Corbion, qui est selon quelques-uns le prieuré de Saint-Lomer-le-Moùtier au pays de Dreux, ou selon d'autres, le Mouëtier-au-Perche qui se trouve maintenant assez loin des limites du pays de Dreux. Avant que cet établissement qui se fit en la seconde année de Chilpéric, à compter depuis la mort du roi Clotaire son père, eût mis Lomer en état de n'être à charge à personne, il s'était trouvé quelquefois contraint de recevoir quelques aumônes. Mais il en avait toujours usé avec beaucoup de réserve et de désintéressement. Il en donna une grande preuve lorsqu'un gentilhomme fort qualifié, nommé Ernoald, se trouvant à l'extrémité lui envoya quarante pièces d'or et se recommanda à ses prières, dans l'espérance qu'il en pourrait obtenir la guérison de son mal. Le Saint qui avait eu beaucoup de peine à recevoir cet argent, se mit aussitôt en prières pour le bienfaiteur. Mais Dieu lui ayant fait connaître qu'il avait été acquis par des

voies injustes, il le reporta promptement à celui qui l'avait apporté, et l'obligea de le reprendre, ajoutant qu'il ne pouvait changer l'arrêt de Dieu, ni en obtenir ce qu'on lui demandait, parce que les victimes des impies sont abominables devant Dieu.

Le saint Abbé gouverna longtemps ses frères dans les voies étroites du salut, sans leur prescrire d'autre loi écrite que l'Évangile, à quoi il joignit ses propres exemples, et ce que sa sagesse lui suggérait selon les occasions. Il fut instamment sollicité sur la fin de ses jours par l'évêque de Chartres Pappole, de se rendre à la maison épiscopale près de lui, afin que sa présence le consolât dans sa vieillesse, et l'excitât encore davantage à la vertu. C'est ce qu'il ne put refuser à son évêque, quoiqu'il sût que sa satisfaction dût être courte. Il tomba malade peu de jours après, et l'évêque l'étant venu voir aussitôt, il lui fit connaître que son heure était proche, et qu'il en remerciait Dieu comme d'une grâce singulière, en ce que l'ôtant du monde il lui épargnait l'affliction qu'il aurait eue de voir les malheurs qui devaient accabler la ville de Chartres. L'évêque se laissant aller à la violence de la douleur que lui causait le double déplaisir d'apprendre la perte prochaine de son ami et de sa ville, le Saint le consola en lui annonçant qu'il le suivrait de fort près en l'autre monde, et qu'il ne serait pas témoin du ravage de la ville. Il mourut ensuite aussi saintement qu'il avait vécu, le 19 janvier de l'an 594, peu de mois après le roi Gontran. Pappole ne lui survécut pas de beaucoup, et dès la même année il eut pour successeur le bienheureux évêque Bethaire, qui vit l'accomplissement de la prophétie de saint Lomer dès l'an 600, lorsque les troupes de Thierry et de Théodebert, qui faisaient la guerre à Clotaire II, prirent et saccagèrent la ville de Chartres.

Le corps du Saint fut enterré aux faubourgs de Chartres, dans l'église de Saint-Martin-en-Vallée, qui ayant été longtemps abbaye, devint ensuite prieuré dépendant de Marmoutiers, et il fut mis près de celui de saint Lubin, évêque du lieu, mort en 556. Les religieux de Corbion, chagrins de se voir privés des dépouilles de leur saint Abbé qu'ils croyaient leur appartenir, vinrent près de vingt mois après enlever ses reliques par artifice, et

les transportèrent à Corbion malgré les habitants de Chartres qui envoyèrent inutilement des archers après eux pour les recouvrer. Cette translation, vicieuse dans ses moyens, mais rectifiée par la volonté de Dieu qui voulut, dit-on, l'accompagner de quelques miracles, se fit le 23 octobre, l'an 595. Mais en 872, les religieux se voyant trop exposés aux insultes des Normands, sortirent de Corbion avec le corps de saint Lomer, et ils se retirèrent dans une terre ¹ du diocèse d'Avranches, qu'on avait autrefois donnée à leur monastère. Il s'y fit beaucoup de guérisons miraculeuses de maladies diverses, si l'on en croit l'auteur de la relation, qui assure avoir été témoin oculaire de plusieurs. Du diocèse d'Avranches ils revinrent au Mans, et déposèrent les reliques de leur saint Abbé dans l'église de Saint-Michel, où par la permission de l'évêque Robert ils firent leur office et leurs autres exercices comme s'ils eussent été dans leur monastère. Mais ne se croyant pas encore en sûreté dans cette ville contre les incursions des barbares, ils s'en allèrent à Blois sur la Loire avec leur trésor, et s'y établirent vers l'an 874. Le séjour leur parut si commode et si agréable, qu'ils ne parlèrent plus de transmigration : c'est ce qui donna lieu d'y fonder au siècle suivant sous la règle de saint Benoît le monastère du nom de Saint-Lomer, qui a toujours subsisté depuis, et qui de nos jours vient d'être uni au nouvel évêché de Blois. La tête de saint Lomer est maintenant au prieuré de Maissac ou Mainsac au diocèse de Clermont, en Auvergne, dédié sous son nom, depuis l'an 942. Simon, archevêque de Bourges, en ayant fait la visite l'an 1284, en fit la translation le mercredi d'après Pâques. Ce qui restait des reliques du Saint à Blois au xvi^e siècle, fut brûlé et jeté au vent, l'an 1567, par les Huguenots, hors un bras détaché que l'on sauva de leur fureur. On parle d'une translation solennelle du corps de saint Lomer au 25 mai. C'est celle qui se fit l'an 1186, lorsqu'on dédia l'église de son monastère en présence de Thibault, comte de Blois, sénéchal de France.

¹ *Patriciacum*, que d'autres mettent dans le diocèse du Mans, et appellent *Persy*, ou *Pairly* en notre langue.

SAINT RÉMY,
ÉVÊQUE DE ROUEN ¹.

Saint Rémy était fils de Charles Martel, frère du roi Pépin et du bienheureux Carloman, qui se fit religieux en Italie. Il fut élevé à la cour, où Dieu par un miracle de sa grâce, le garantit de la corruption qui y régnait sous les derniers rois de la première race. Il vécut dans le palais de son père, comme il aurait pu faire dans l'école la plus régulière, et il y fit toute son occupation des exercices de la piété chrétienne, qu'il joignit à ceux de l'étude des lettres. Il était humble, doux, modeste, pieux, sobre, chaste, modéré dans toutes ses actions, retenu dans ses discours. Lorsqu'il se vit en état d'opter sur le genre de vie qu'il devait prendre, il ne délibéra point d'entrer dans la voie étroite qui conduit au salut, et renonçant aux vains avantages que le monde lui offrait, il se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Il s'y conduisit d'une manière qui répondait parfaitement à la sainteté de sa profession. Il mortifiait tous ses sens et macérait son corps par les jeûnes, les veilles et d'autres austérités, afin de se rendre le maître de ses passions; il distribuait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, et retranchait de sa table, de ses habits et de son train tout ce qui n'y était pas absolument nécessaire, autant pour avoir de quoi fournir à ses charités, que pour pratiquer la modestie cléricale. Il employait la plus grande partie des jours et des nuits à la prière, et donnait le reste à l'étude et à la méditation des saintes Écritures et des sciences ecclésiastiques, de sorte que tout le monde touché de sa vertu, le jugeait digne des premiers rangs dans la maison du Seigneur. Le siège métropolitain de l'Église de Rouen vint à vaquer l'an 753, par l'abdication ou plutôt par la mort de l'évêque Rainfroy. Le clergé et le peuple de la ville députèrent aussitôt vers le roi Pépin pour lui demander Rémy, considérant beaucoup plus le mérite personnel du sujet que

¹ *Remigius et Remedius.*

les avantages de sa naissance et de son sang. Pépin y consentit, et Rémy, malgré la résolution qu'il avait faite de passer toute sa vie dans l'obscurité d'une vie privée, fut obligé de se laisser ordonner et charger du fardeau de l'épiscopat, qu'il avait toujours redouté depuis qu'il en avait connu les obligations. Dieu lui fit la grâce de les remplir toutes si dignement, qu'il devint tout à la fois le modèle de son peuple pour tendre à la perfection de l'Évangile, et celui des prélats de l'Église pour leur apprendre la manière de bien conduire et de paître le troupeau de Jésus-Christ. L'action la plus éclatante que les historiens aient remarquée de notre Saint durant son épiscopat, est celle de la commission qu'il reçut du roi son frère, pour faire rendre aux religieux du Mont-Cassin, les reliques de saint Benoît par l'abbé de Fleury, dit Saint-Benoît-sur-Loire.

Saint Rémy, du reste, ne cherchait qu'à sanctifier les temples du Saint-Esprit, et à consacrer des temples matériels pour y faire rendre à Dieu un culte dont la pureté pût paraître dans les observations même du dehors. Ce fut dans cette vue que son zèle lui fit substituer le chant romain à celui du pays qui ne lui paraissait pas assez réglé ni peut-être assez grave. Pour y réussir il envoya des moines à Rome qui devaient y être instruits dans les écoles du chant ecclésiastique. C'est à quoi il employa aussi le crédit du roi Pépin, et il est à croire que ces premiers succès portèrent ensuite le bienheureux Charlemagne à entreprendre le changement du rit et des usages divers des Églises des Gaules, pour y introduire ceux de l'Église romaine. Quelque temps auparavant, le saint Évêque avait été envoyé ambassadeur en Italie avec le duc Autchaire, auprès de Didier, roi des Lombards, pour le porter à restituer à l'Église romaine les biens que lui ou ses prédécesseurs avaient usurpés sur elle. Il fit beaucoup de pieux établissements, dota et orna diverses églises outre sa cathédrale, et après avoir fait sentir à son peuple des effets continuels de la vigilance et de la charité d'un véritable pasteur pendant dix-sept ans et quelques mois d'épiscopat, il mourut de la mort des justes, le 19 de janvier de l'an 771.

Son corps fut enterré dans l'église cathédrale de Notre-Dame,

d'où il fut enlevé depuis pour être transféré à Saint-Médard de Soissons, du temps de Louis le Débonnaire. En 1090, on rapporta la plus grande partie de ses reliques à l'abbaye de Saint-Ouen à Rouen, où sa châsse fut pillée par les Huguenots en 1562. La fête de saint Rémy se fait à Rouen, et dans d'autres Églises, le 19 janvier, sans toutefois que son nom se trouve dans le Martyrologe romain.

Voyez sa vie anonyme dans Lambécius, t. II, *Bibl. Cæsar.*, page 908, et l'*Histoire des archevêques de Rouen*, fol. 181, par Pommeraye, etc.

Kollar ayant trouvé une vie manuscrite du même Saint, l'a publiée dans ses *Analecta Vindobonensia*, imprimés à Vienne en Autriche, en 1761, t. I, p. 933.

SAINT CONTEST,

ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Contest ou Context succéda en l'an 480, à saint Manvé ou Manvieu, cinquième évêque de Bayeux. En voulant marcher sur les traces de son prédécesseur, dans un pays où la foi était à peine établie, où les mœurs étaient encore sauvages, où les guerres et les rivalités amenaient des troubles fréquents, il se fit des ennemis qui le persécutèrent. Son cœur chrétien n'étant pas fait pour les luttes, il se retira dans une solitude où il pût prier en paix et obtenir de Dieu qu'il daignât éclairer et calmer ses adversaires, ce qui n'eut lieu qu'au bout de quelques années. Alors les enfants de son zèle et de sa charité qui déploraient son absence l'allèrent trouver dans sa retraite, et, lui annonçant que ses ennemis étaient apaisés, ils le ramenèrent à Bayeux, où il fut reçu avec une sorte de triomphe, car la grâce de Dieu lui avait gagné les esprits hostiles. Il reprit donc sa lutte contre les vices et gouverna son troupeau avec moins d'entraves. Sa mort vraiment sainte eut lieu le 19 janvier de l'an 510, et sa mémoire a toujours été révérée dans le diocèse de Bayeux.

SAINT CONSTANTIN III,

ROI D'ÉCOSSE.

Constantin III, en l'an 904, succéda à Donald VI sur le trône de l'Écosse, et mena sous la couronne la vie d'un chrétien zélé. La justice et la mansuétude siégeaient avec lui, et il se vit chéri de ses sujets. Mais dans une guerre qui s'éleva entre lui et Athelstan huitième roi d'Angleterre, il subit une défaite où son fils Indulphe fut fait prisonnier. Les deux rois étaient chrétiens. Mais Constantin gémissait de voir son fils loin de lui ; il recommença la guerre pour le délivrer et fut défait de nouveau en 937. Dégouté alors des vanités de ce monde, il abdiqua sa couronne et la céda à son cousin Malcom I^{er}, qui un peu plus tard la remit à Indulphe, l'héritier direct.

Constantin se retira dans le monastère de Saint-André, où il se prépara, dans la prière et la pénitence, au passage de l'éternité. Il mourut de la mort des Justes, le 19 janvier de l'an 943, et les historiens de l'Écosse le comptent parmi les Saints.

SAINT WULSTAN,

ÉVÊQUE DE WORCESTER.

Saint Wulstan était né au commencement du xi^e siècle, de parents pieux, dans le comté de Warwick. S'étant trouvé, adolescent, à un bal où quelques femmes dansaient des danses échevelées, il s'en retira, ému de tentations qui troublaient sa conscience chrétienne. Il alla aussitôt se coucher sur un buisson d'épines, où il gémit en considérant ces misères et le danger qu'il venait de fuir. Dès lors, Dieu qu'il aimait et qu'il voulait fidèlement servir, lui accorda la grâce de la force. Il veilla si exactement sur ses sens, et il évita si constamment les fêtes profanes qu'il n'éprouva plus de semblables troubles.

Il avait commencé ses études dans le monastère d'Evesham, et les finit à Péterborough.

Son père et sa mère s'étant séparés d'un consentement mutuel,

pour embrasser l'état monastique, il voulut suivre leur exemple et comme eux se retirer du monde. Il se mit sous la direction de l'évêque de Worcester, le vénérable Brithège, qui l'éleva au sacerdoce.

Cette dignité, qu'il reçut en tremblant, lui parut exiger la perfection : il pria dès lors avec plus de ferveur encore, et il surpassa les austérités des moines. Jusque-là il s'était permis l'usage de la viande ; il ne tarda pas à se l'interdire, et quelque temps après il entra dans la grande abbaye de Worcester, qu'il édifia par la pureté et la sainteté de sa vie.

On lui confia le soin d'instruire les novices, ce qu'il fit avec mansuétude, avec patience et avec succès. On le fit ensuite trésorier de l'église. Dans ces emplois il se sanctifiait par la prière et par les longues veilles. Souvent il lui arrivait de passer des nuits entières dans l'église.

Malgré son humilité, qui lui faisait toujours rechercher les plus bas emplois, Wulstan fut élu prieur de son monastère, et en l'an 1062, il fut élu évêque de Worcester, après la translation d'Aldred à l'archevêché d'Yorck. Il remplit très-dignement tous les devoirs de l'épiscopat, se défiant toujours de lui-même, mais se laissant conduire où Dieu l'appelait. Il annonçait la parole de Dieu, non avec des discours savants et recherchés, mais ses homélies, pleines d'onction, touchaient ses auditeurs jusqu'aux larmes.

Dans ses visites pastorales et dans ses voyages, s'il passait devant une église ou une chapelle, il y entrait pour répandre son âme devant Dieu, et sa prière était toujours fervente.

Guillaume le Conquérant, sous l'empire duquel il vivait, ne comptait que sur la fidélité de ses Normands. Il leur avait donné les premières dignités de l'Eglise et de l'État, après en avoir dépouillé le clergé et la noblesse d'Angleterre. Mais Wulstan conserva son siège par un miracle qui fut attesté. Dans un synode tenu à Westminster, sous la présidence de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, on enjoignit à Wulstan de rendre sa crosse et son anneau, en alléguant pour prétexte son incapacité dans les affaires. « Il est vrai, dit le Saint, que l'épiscopat est au-dessus de mes forces ; mais ce fardeau m'ayant été imposé par le roi

Édouard, de concert avec le Saint-Siège, c'est à lui que je dois remettre ma crosse. »

Il partit aussitôt, et alla l'enfoncer dans la pierre du tombeau d'Édouard, enterré dans l'église même de Westminster, après quoi il se retira parmi les moines.

On voulut reprendre cette crosse, mais personne ne put la retirer ; on rappela Wulstan et on lui dit de la reprendre, il y porta la main sans effort, et elle sortit comme d'elle-même. Guillaume, frappé de ce fait, honora toujours dès lors le bon Saint. Lanfranc, de son côté, non-seulement lui laissa son évêché, mais il le chargea encore de faire pour lui la visite du diocèse de Chester.

Quand les Anglais se plaignaient à l'évêque de Worcester de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, il leur disait : « C'est une épreuve que Dieu vous envoie pour l'expiation de vos péchés ; vous devez la recevoir avec patience. » Il avait une tendresse singulière pour son troupeau, et surtout pour les pécheurs pénitents. Quand ils venaient lui faire l'aveu de leurs désordres, il les recevait avec des entrailles de père et mêlait ses larmes aux leurs. Il mourut en 1095, dans sa quatre-vingt-septième année, ayant été évêque trente-deux ans. Il fut canonisé en 1203.

SAINT HENRI.

ARCHEVÊQUE D'UPSAL.

Ce Saint qui était Anglais, alla prêcher la foi aux peuples du Nord, avec le vénérable Nicolas Breakspear son compatriote, qu'on regarde comme l'apôtre de la Norwège, et qui fut cardinal, légat du Saint-Siège, puis Pape en 1154, sous le nom d'Adrien IV. Ce fut ce saint Missionnaire apostolique qui sacra Henri, archevêque d'Upsal en 1148. La Suède avait alors pour roi le pieux Éric, appelé aussi Henri. Le nouvel archevêque, après avoir saintement réglé tout ce qui concernait son Église, et amené la conversion de plusieurs provinces, alla porter la lumière de la foi dans la Finlande, nouvellement conquise par le roi. Ses travaux évangéliques, que Dieu combla de bénédictions, lui ont mérité le titre d'Apôtre de cette contrée, mais il ne put les continuer long-

temps, il fut lapidé en 1151, à l'instigation d'un meurtrier qu'il avait tâché en vain de faire entrer dans le repentir. Son tombeau a toujours été en grande vénération à Upsal jusqu'au xvi^e siècle, où les hérétiques profanèrent et dispersèrent ses reliques.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE PESCHIÉRA,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Le bienheureux André Grego, né au commencement du xvi^e siècle, à Peschiéra dans le diocèse de Vérone, sortait d'une famille pauvre mais vertueuse. Après avoir passé ses premières années dans l'innocence et la piété, il eut le bonheur d'entrer chez les Dominicains, qui le firent étudier, et, lorsqu'il eut l'âge et la science, l'admirent à la prêtrise. Ses études avaient été si heureuses et ses dispositions si saintes qu'on l'adjoignit au P. Dominique de Pise qui allait porter les paroles du salut dans la Valteline. Saint Dominique avait lui-même parcouru cette contrée, où il avait laissé de précieux souvenirs. André marchant sur les traces d'un si digne prédécesseur, visita sans relâche et en tous sens ces régions accidentées et encore sauvages. Les chemins les plus difficiles, les fatigues les plus dures n'étaient pas pour lui des obstacles. Il entra dans les cabanes des pauvres bûcherons, et partageait souvent leur humble repas : c'était du pain noir, des châtaignes et de l'eau. Avec eux et comme eux, il couchait sur la paille, dans leur hutte, et cela en tout temps et à peu près toujours.

Prêchant l'Évangile et les récompenses éternelles préparées aux déshérités de ce monde, il ne donnait quelque répit à ses fatigues, qu'en allant consoler les pauvres et les malades, pour les faire participer aux fruits de son apostolat.

Sans fortune et sans influence, il put cependant fonder plusieurs églises et quelques monastères dans les lieux de cette contrée les plus abandonnés. Mais ne sentant en lui qu'un prédicateur de l'Évangile, il ne voulut jamais accepter la direction d'aucune maison religieuse, ni se fixer dans aucun lieu.

Ce Saint si dévoué à sa mission, passa quarante-cinq ans dans

la Valteline et les régions qui l'avoisinent, et malgré ses fatigues incessantes il parvint à un âge très-avancé. Sa mort arriva le 19 janvier 1585, à Morbegno, où il avait laissé des souvenirs ; plusieurs miracles ayant illustré son humble tombeau, on lui érigea un monument plus somptueux. Après que son intercession eut fait cesser la peste qui ravageait la Valteline, on transporta en 1621 ses reliques dans la grande église, où elles sont l'objet de la vénération des fidèles du pays, et où le Pape Pie VII a approuvé le culte du Bienheureux, par un bref du 23 septembre 1820.

LE VÉNÉRABLE JACQUES LAINEZ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le saint et savant Jacques Lainez, enfant de la Castille, fut l'un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et avec lui un de ceux qui contribuèrent à l'établissement de la Compagnie de Jésus. Deux ans après que Dieu eut appelé à lui saint Ignace, Jacques Lainez lui succéda dans le généralat. Il assista au concile de Trente, comme théologien des Papes Paul III, Jules III et Pie IV. Il y brilla par son savoir immense et par son zèle contre les sectes insurgées de Luther et de Calvin. L'excès de ses travaux lui ayant amené la fièvre quarte, les congrégations des théologiens ne se tenaient pas les jours où il souffrait. Il parut avec éclat au colloque de Poissy et fut admiré comme le plus héroïque défenseur de la foi. A son retour à Rome il refusa la pourpre, et aussi humble que courageux, il mourut en odeur de sainteté à l'âge de cinquante-trois ans le 19 ou le 20 janvier 1565. Sa vie a été écrite par le P. Ribadénéira.

Quelques écrivains ont avancé que Lainez avait introduit des changements dans l'institut des Jésuites, mais ce sont là des assertions fausses. Personne n'a saisi mieux que Lainez l'esprit de saint Ignace et ne s'est appliqué avec plus d'ardeur à le conserver parmi ses enfants.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame-de-Gimond, près de Toulouse, sanctuaire illustré de plusieurs miracles.

C'est l'opinion de plusieurs saints Pères que trois jours avant son mariage avec saint Joseph, l'auguste Marie renouvela son vœu de virginité perpétuelle. Ce vœu est fêté chez plusieurs chrétiens le 19 janvier, chez d'autres le lendemain. Le mariage de la très-sainte Vierge, ou comme on le dit communément ses épousailles sont l'objet d'une fête particulière le 23 de ce mois. Mais nous ne devons point oublier que c'est par sa pureté admirable que la très-sainte Vierge attira le Fils de Dieu dans son sein. Or le vœu de chasteté rendait cette vertu encore plus agréable au Seigneur en la lui consacrant entièrement. C'est pourquoi tous les peuples chrétiens appellent Marie la très-sainte Vierge, parce que c'est en suite de son vœu qu'elle est devenue Mère de Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Canut, roi et martyr, qui reçut la couronne de gloire le septième jour de ce mois.

A Rome, sur la voie Cornélie, les saints martyrs Maris, Marthe sa femme, et leurs enfants Audifax et Abaccum, nobles persans,

¹ Sancti Canuti regis et martyris, cujus dies natalis agitur septimo idus januarii. — Romæ via Cornelia, sanctorum martyrum Marii et Marthæ conjugum, et filiorum Audifaxis et Abaccum nobilium Persarum, qui Romam temporibus Claudii principis ad orationem venerant : e quibus post toleratos fustes, equuleum, ignes, ungues ferreos, manuumque præcisionem, Martha in nympha necata est ; cæteri sunt decollati, et corpora eorum incensa. — Smyrnæ, natalis beati Germanici martyris, qui cum primævæ ætatis venuslate floreret, sub Marco Antonino et Lucio Aurelio, per gratiam virtutis Dei metum corporeæ fragilitatis excludens, sponte præparetam sibi bestiam damnatus a judice provocavit ; cujus dentibus comminutus, vero panem Domino Jesu Christo, pro ipso moriens, meruit incorporari. — In Africa, sanctorum martyrum Pauli, Gerontii, Januarii, Saturnini, Successi, Julii, Cati, Pie, et Germanæ. — Apud Spoletum, Passio sancti Pontiani martyris, tempore Antonini imperatoris : quem Fabianus iudex pro Christo vehementissime virgis cæsum, jussit super carbones nudis pedibus ambulare ; a quibus nil læsus, equuleo et uncinis ferreis jussus est

qui étant venus dans cette ville par dévotion, du temps de l'empereur Claude, endurèrent les coups de bâton, le chevalet, le feu, les ongles de fer. Enfin, après avoir eu les mains coupées, Marthe fut noyée dans une mare ; les autres furent décapités et leurs corps brûlés.

A Smyrne, saint Germanique, martyrisé durant la persécution de Marc-Antonin et Commode. Quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, il surmonta, par le secours de la grâce, la crainte qu'aurait pu lui causer la faiblesse de la chair à la vue des supplices ; il attaqua hardiment la bête qui, suivant la sentence du juge, devait le dévorer, et en fut si cruellement broyé, qu'il mérita d'être incorporé au vrai pain, Jésus-Christ, pour lequel il souffrit la mort.

En Afrique, les saints martyrs Paul, Géronce, Janvier, Saturnin, Succès, Jules, Cat, Pie et Germaine.

A Spolète, saint Pontien, lequel, du temps de l'empereur Antonin, fut cruellement fouetté par ordre du juge Fabien, qui le contraignit de marcher sur des charbons ardents ; n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché sur le chevalet avec des crocs de fer, et en cet état jeté dans une prison, où il eut le bonheur d'être fortifié par la visite des Anges. Enfin, après avoir été exposé à des lions furieux et arrosé de plomb fondu, il périt par le glaive.

A Lodi, saint Bassien, évêque et confesseur, qui avec saint Ambroise, combattit généreusement contre les hérétiques.

A Worcester en Angleterre, saint Wulstan, évêque et confesseur, illustre par ses vertus et ses miracles, et mis au nombre des Saints par le Pape Innocent III.

suspendi, et sic in carcerem trudi, ubi angelica visitatione meruit confortari : post quæ leonibus expositus, et plumbo ferventi perfusus, tandem gladio percussus est. — Laudæ, sancti Bassiani episcopi et confessoris, qui adversus hæreticos una cum sancto Ambrosio strenue decertavit. — Wigornii in Anglia Sancti Wolstani episcopi et confessoris meritis et miraculis conspicui, ab Innocentio tertio inter sanctos relato.

Additions des autres martyrologes.

Saint Absade ou Apsade, prêtre, vénéré en Egypte et en Ethiopie.

Saint Arsène, premier archevêque de Corfou, au ix^e siècle, honoré et fêté chez les Grecs.

Saint Asimon, évêque de Coire, mort en 450, vénéré et fêté chez les Suisses.

Saint Marius de Catabisse, martyr auprès de Rome, sans autre désignation.

En Grèce, saint Lucien et sainte Paule, et leurs enfants Claude, Hypate, Paul, Denys, martyrs.

Saint Catel, évêque de Stabia, aujourd'hui Castellamare, chez qui se réfugia saint Antonin, abbé de Sorrente, chassé par les guerres du ix^e siècle.

Saint Ammone, évêque de Tortona.

Saint Blaïtmac, fils d'un roi d'Irlande, abbé d'un monastère dans l'île de Hy, massacré par les Danois qui pillaient son église, en 793.

Saint Dabert ou Dagbert, en latin *Dagobertus*, évêque de Bourges au commencement du xi^e siècle. Ses reliques sont conservées.

Le vénérable Malard, évêque de Chartres, honoré à Saint-Martin-en-Val.

Saint Leuce (*Leucius*), martyr à Todi.

Sainte Pie (*Pia*), martyre à Ficary, près de Carthage, avec trente-neuf autres chrétiens des deux sexes.

Saint Successe, martyr à Tertulle, avec Mollendion et d'autres.

Sainte Germaine, l'une des neuf sœurs jumelles, citées le 18, martyre en Afrique¹.

Dans quelques martyrologes on place à ce jour sainte Marie de Béthanie qui est sainte Marie-Magdeleine.

¹ Le martyrologe de Salazar cite aussi au 19 janvier un saint *Hispanus*, mot qui ne peut se traduire que par saint Espagnol. Il fut martyr sous Dioclétien en l'an 302, et on le fête le 19 janvier.

Saint Pontien de Spolète, marqué au 9 et au 19 janvier dans quelques martyrologes, sa vie est au 14 janvier.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Dangeyron, prêtre insermenté, condamné à la déportation, gardé longtemps en prison, puis transporté malade à l'hôpital de Saint-André, à Bordeaux, où il mourut de misère le 19 janvier 1795.

Jean-Marc-Joseph Desolmes, prêtre du diocèse de Viviers, condamné aussi à la déportation comme prêtre réfractaire, mort le même jour que le précédent et dans le même hôpital.

François Gayet, prêtre du diocèse de Montauban, condamné comme les deux précédents et mort comme eux le même jour, au même lieu.

VINGTIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Fabien, Pape et martyr. — Saint Sébastien, défenseur de l'Eglise, martyr. — Saint Euthyme le Grand, abbé en Palestine. — Saint Néophyte, jeune martyr. — Saint Anthème, évêque de Poitiers. — Saint Tariec. — Saint Féchin, abbé. — Saint Maur, évêque de Césène. — Le Bienheureux Ludolphe, fondateur de l'Ordre de Fonte-Avellano. — Le Bienheureux Daniel de Gérardmont, abbé. — Saint Didier, évêque de Téroüane. — Le Bienheureux Eusèbe de Strigonie. — Le Bienheureux Philippe du Puy, de l'Ordre des Frères Mineurs, martyr. — La Bienheureuse Béatrix de Lens. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FABIEN,

PAPE ET MARTYR.

Après le martyre du saint Pape Antère, qui eut lieu le 3 janvier de l'an 236, sous le féroce empereur Maximin, le clergé de Rome s'assembla pour élire le successeur d'Antère en demandant à Dieu de lui donner un Pontife qui occupât dignement le Saint-Siège ; et les avis se trouvant partagés, il arriva que Fabien, revenant des champs avec quelques-uns de ses amis, entra dans l'église. Désirant savoir où en était cette grande affaire, il demanda en faveur de qui l'élection avait été faite. Mais elle n'avait pas eu lieu encore. En ce moment, une colombe qui descendit d'en haut, se vint poser sur sa tête : chacun prenant cette merveille pour une démonstration de la volonté de Dieu, il fut élu tout d'une voix souverain Pontife, le 6 janvier de l'an 236.

Maximin, l'année suivante, fut remplacé par les Gordiens, qui persécutèrent peu. Mais en 244, Gordien le Jeune fut assassiné. Philippe l'Arabe, qui était le capitaine de ses gardes, fut proclamé empereur à sa place. Il gagna l'affection du peuple par sa bonté, sa douceur et ses libéralités. Il accorda aux chrétiens la

permission de faire publiquement tous les actes et tous les exercices de leur religion ; Eusèbe, saint Jérôme, Vincent de Lerins, Orose, assurent même qu'il embrassa le christianisme. Rufin et Syncelle disent qu'Origène écrivit deux lettres, l'une à Philippe, l'autre à son épouse, avec une autorité qu'il n'eût pas prise, s'il n'avait pas écrit à des chrétiens. Ces faits sont attestés par des écrivains graves et tout voisins de ces temps.

L'Église jouit donc de quelques jours de paix, jusqu'à ce que Décus qui prétendait aussi à l'empire, ayant battu Philippe, parvint à le vaincre et le fit tuer près de Vérone en 249.

Alors saint Fabien, qui avait réparé les églises ruinées par les persécuteurs, qui avait élevé des tombeaux aux Martyrs et fondé de sages établissements, cessa d'être libre. Décus ranima de tous côtés la persécution. Comme il voulait s'emparer des trésors de l'Église, qui pourtant était peu riche alors, saint Fabien fut le premier qu'il fit mourir. Et ce Pape, à qui saint Cyprien donne le titre d'*homme incomparable*, reçut la couronne du martyre le 20 janvier de l'an 250.

On vénère à Rome, dans l'église qui est sous son patronage, son corps retrouvé dans les catacombes, assis encore dans la chaire curule de marbre sur laquelle il avait été mis à mort.

C'est au pontificat de saint Fabien, que les gallicans ont placé l'apostolat des premiers Saints venus dans les Gaules où ils semèrent la foi. On n'avait jamais songé à contester l'histoire vraie des Saints, sinon sous Louis le Débonnaire, où de sérieuses recherches n'aboutirent qu'à la confirmer : à savoir que Sergius Paulus, converti par saint Paul, a été l'apôtre et le premier évêque de Narbonne ; que saint Trophime a été au même temps le premier évêque d'Arles ; que saint Denys l'Aréopagite a été l'apôtre et le premier évêque de Paris, pendant que saint Martial évangélisait Limoges, saint Front, Périgueux, etc. Et ces précieuses faveurs si promptement accordées aux Gaulois, si voisins de l'Italie, meilleurs alors que les Romains, peuvent-elles surprendre, lorsqu'on sait qu'avant la mort de saint Pierre l'Évangile était prêché « dans tout l'univers alors connu? »

Ces faits, affirmés de nouveau par le cardinal Baronius, dans

ses *Grandes Annales de l'Église*, maintenus par le bréviaire romain, prouvés jusqu'à l'évidence par de récents travaux, ne sont plus contestés aujourd'hui.

Il est vrai que le saint Pape Fabien envoya des missionnaires dans les Gaules, où la foi était accueillie ; mais ces missionnaires avaient été précédés par les envoyés des premiers Papes.

Décus, le nouvel empereur, était donc l'ennemi de l'Église. Il la haïssait d'autant plus qu'il savait que Philippe l'avait aimée. Il la traita par le fer et le feu, avec la dernière barbarie. Les chrétiens se virent traqués avec tant de fureur que le siège Apostolique resta vacant seize mois. Mais la main de Dieu pesa bientôt sur Décus, qui n'avait pas régné deux ans. Au milieu d'une guerre contre les Goths et les Scythes, qu'il avait refoulés en Thrace, son cheval le lança dans un marécage infect, où il disparut si complètement qu'on ne put retrouver son corps. Au même moment son fils, qu'il s'était associé et qui était aussi cruel que lui, fut tué par les Goths.

Les historiens répètent qu'on trouvait à Décus un air héroïque (lisez féroce ; on le voit dans ses médailles). Il avait cru, comme tous les philosophes sensualistes, saluer la fin de l'Église, qui a les paroles de la vie éternelle ; mais Fabien mort, le Pape vivait dans saint Corneille, qui lui succéda.

Le martyre de saint Fabien et de plusieurs milliers de chrétiens ne fut pas châtié seulement par la mort terrible de Décus et de son fils : une peste effroyable désola l'empire pendant cette année 251.

SAINT SÉBASTIEN, DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE,

MARTYR.

Sous l'empire de Numérien, deux frères jumeaux, Marc et Marcellien, furent emprisonnés à Rome. Un chrétien, élevé dans les charges militaires, venait fréquemment les y visiter. C'était Sébastien, né à Narbonne, dans les Gaules, mais élevé à Milan, d'où sa famille était originaire. Il avait résolu d'abord de ne point entrer dans la profession des armes ; le désir de servir ses frères

dans les persécutions qu'on leur suscitait, l'emporta sur son inclination. Il accepta donc un grade, et il se fit aimer des soldats et de tout le monde. Sous l'habit militaire, il s'appliquait sans cesse aux bonnes œuvres du chrétien, en gardant tout le secret possible. Il ne craignit point de perdre, pour Jésus-Christ, ni sa vie ni ses biens ; mais le secret lui donnait plus de moyens d'encourager les chrétiens qui succombaient sous la violence des tourments, et d'assurer à Dieu les âmes que le démon voulait lui ravir. Il visitait tous les jours les deux frères Marc et Marcellien, lesquels souffrirent avec constance les fouets dont on les déchira, et furent condamnés à avoir la tête tranchée.

Mais les deux frères étaient d'une illustre famille de sénateurs. Avec leur père et leur mère, qui étaient vieux et encore païens, ils avaient des femmes et des enfants. La famille les voyant condamnés à mort, obtint du préfet de Rome, nommé Chromace, un délai de trente jours pour essayer de leur faire changer de résolution. Ils furent mis en la garde et en la maison du premier greffier de la préfecture, nommé Nicostrate, où ils avaient les mains enchaînées. Leur père, leur mère, leurs femmes et leurs enfants encore tout petits, et leurs amis firent ce qu'ils purent pour les fléchir ; déjà leurs âmes commençaient à mollir à la vue de tant de larmes, lorsque Sébastien, étant survenu, releva leur courage par un discours plein de feu, dont tous les assistants furent touchés. Le Saint parut environné d'une lumière divine. Dès qu'il eut cessé de parler, Zoé, femme de Nicostrate, se jeta à ses pieds, tâchant de lui faire connaître, par ses gestes, ce qu'elle souhaitait de lui ; car il y avait six ans qu'une maladie lui avait fait perdre la parole. Sébastien ayant appris son état, fit le signe de la Croix sur sa bouche, demandant tout haut à Jésus-Christ qu'il lui plût de la guérir, si tout ce qu'il venait de dire était véritable. L'effet suivit la parole, et Zoé se mit à louer le Saint et à déclarer qu'elle croyait tout ce qu'il avait dit. Elle avait vu un Ange descendu du ciel, qui tenait un livre ouvert devant Sébastien, où tout ce qu'il avait dit était écrit mot à mot. Nicostrate, voyant la guérison de sa femme, se jeta pareillement aux pieds du Saint, demanda pardon d'avoir tenu les deux Martyrs en pri-

son, leur ôta leurs chaînes et les pria de s'en aller où il leur plairait, déclarant qu'il se tiendrait heureux d'être emprisonné et mis à mort à leur place. Marc et Marcellien louèrent une foi si parfaite, mais ils n'eurent garde d'abandonner le combat pour y exposer un autre.

La grâce ne s'arrêta point à Nicostrate et à sa femme ; elle se répandit sur tous ceux qui étaient présents. Marc et Marcellien furent affermis dans leur foi, et eurent la consolation de voir ceux qui avaient fait tant d'efforts pour les arracher à Jésus-Christ, devenir eux-mêmes ses humbles disciples. Marc leur fit un discours où, s'adressant particulièrement à son père et à sa mère, à sa femme et à celle de son frère, il les exhorta à soutenir généreusement la foi qu'ils témoignaient vouloir embrasser, à ne point craindre tout ce que le démon pourrait faire pour la leur ravir ; à mépriser, pour une félicité sans bornes, une vie que mille accidents peuvent nous faire perdre, et qui n'est qu'une source d'afflictions et de crimes. Tous ceux de l'assemblée fondaient en larmes, mêlant les regrets de leur infidélité passée avec les actions de grâces qu'ils rendaient à Dieu de les en avoir délivrés. Nicostrate protesta qu'il ne boirait ni ne mangerait, qu'il n'eût reçu le saint Baptême. Mais Sébastien lui dit qu'il devait auparavant changer de dignité, devenir officier de Jésus-Christ, d'officier qu'il était du préfet, et amener chez lui tous les prisonniers qu'il avait sous sa garde, afin qu'ils fussent catéchisés. « Car si le diable, ajouta-t-il, s'efforce de ravir ceux qui sont à Jésus-Christ, nous devons tâcher, au contraire, de restituer à leur Créateur ceux que son ennemi a injustement usurpés, » et il l'assura que s'il offrait ce présent à Jésus-Christ au commencement de sa conversion, il en serait bientôt récompensé par le martyr. Nicostrate alla donc trouver le geôlier, nommé Claude, pour lui dire d'amener chez lui tous les prisonniers, sous prétexte qu'il voulait les tonir prêts pour la première séance. Sébastien leur fit une exhortation, à la suite de laquelle, voyant qu'ils témoignaient le changement de leurs cœurs par leurs larmes, il leur fit ôter leurs chaînes, et puis s'en alla chercher un saint prêtre, nommé Polycarpe, qui était caché à cause de la persécution, et l'amena chez

Nicostrate. Polycarpe, après avoir félicité ces nouveaux convertis et leur avoir fait espérer le pardon de la miséricorde divine, leur prescrivit de jeûner jusqu'au soir et de donner chacun leur nom, ce qu'ils firent aussitôt avec une grande joie.

Cependant Claude vint dire à Nicostrate que le préfet trouvait fort mauvais qu'il eût fait venir tous les prisonniers chez lui, et qu'il le mandait pour lui en rendre raison. Il y alla aussitôt, et satisfait le préfet en lui disant que c'était pour épouvanter davantage les chrétiens qu'il avait en sa garde, par l'exemple des supplices des autres. C'était un mensonge, mais qu'on peut excuser dans une personne encore peu instruite. Et s'en revenant, il raconta à Claude, qui l'accompagnait, tout ce qui était arrivé chez lui, particulièrement la guérison de sa femme. Claude en fut touché et alla chercher deux enfants qu'il avait, dont l'un était hydropique et l'autre incommodé de divers maux. Il les mit devant les Saints, témoignant qu'il attendait d'eux la santé de ses enfants, et que, pour lui, il croyait de tout son cœur en Jésus-Christ. Les Saints l'assurèrent qu'eux et tous les autres qui étaient présents seraient guéris de tous leurs maux aussitôt qu'ils seraient chrétiens. On prit en même temps les noms de ceux qui demandaient le Baptême. C'étaient Tranquillin, père des deux Martyrs, avec six de ses amis ; ensuite Nicostrate ; Castor, son frère ; Claude le geôlier, avec ses deux enfants ; Marcie, femme de Tranquillin, avec les femmes et les enfants de saint Marc et Marcellien ; Symphorose, femme de Claude ; Zoé, femme de Nicostrate ; puis toute la famille de Nicostrate, au nombre de trente-trois personnes ; et enfin les prisonniers convertis qui étaient seize : ce qui faisait en tout soixante-huit individus.

Ils furent tous baptisés par saint Polycarpe. Sébastien servit de parrain aux hommes ; Béatrix, depuis martyre, et Lucine furent les marraines des personnes de leur sexe. Les deux enfants de Claude furent baptisés les premiers, et sortirent des fonts aussi sains qu'aucun des autres, n'ayant pas seulement la moindre marque d'aucune incommodité. Tranquillin fut baptisé après eux. Il avait la goutte depuis onze ans, et il en était tellement tourmenté aux pieds et aux mains, qu'il pouvait à peine souffrir qu'on

le portât. Il ne pouvait pas même porter la main à sa bouche pour manger ; et il éprouva de très-grandes douleurs quand il fallut le déshabiller pour le Baptême. Saint Polycarpe lui demandant s'il croyait de tout son cœur que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, pouvait lui rendre la santé et lui pardonner tous ses péchés, il répondit tout haut qu'il reconnaissait de tout son cœur que Jésus-Christ était Fils de Dieu, et qu'il pouvait lui accorder le salut de l'âme et du corps ; mais qu'il ne demandait que la rémission de ses péchés, et que, quand même il demeurerait dans ses douleurs après la sanctification du Baptême, il ne pourrait pas douter de la foi de Jésus-Christ. Cette parole tira des larmes de joie de tous les Saints, et ils demandèrent à Dieu qu'il lui accordât l'effet d'une foi si pure. Polycarpe l'ayant oint du Chrême, lui demanda une seconde fois s'il croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il n'eut pas plutôt répondu que oui, que sa goutte fut guérie en un moment, et il descendit de lui-même dans la fontaine, en s'écriant : « Vous êtes le Dieu unique et véritable, que ce misérable monde ne connaît point. » Tous les autres furent baptisés ensuite, et, durant les dix jours qui restaient des trente accordés à Tranquillin pour ses deux fils, ces nouveaux chrétiens ne s'occupèrent qu'à louer Dieu et à se préparer au combat, désirant tous ardemment le martyre, jusqu'aux femmes et aux enfants.

Quand ces trente jours furent expirés, le préfet Chromace envoya chercher Tranquillin, qui le remercia extrêmement du délai qu'il lui avait accordé, parce qu'il avait conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. Chromace, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, lui dit qu'il fallait donc que ses enfants vinsent offrir de l'encens aux dieux. Alors Tranquillin s'expliquant plus clairement, lui déclara qu'il était chrétien, et que c'était par ce moyen qu'il se trouvait guéri de la goutte dont il était travaillé auparavant. Ceci toucha Chromace, qui avait le même mal. Toutefois, ne le voulant pas encore témoigner, sans doute à cause des assistants, il fit arrêter Tranquillin pour le mener en prison, disant qu'il l'entendrait à la première séance. Mais il se le fit amener secrètement durant la nuit, et lui promit beaucoup d'ar-

gent pour apprendre le remède qui lui avait procuré la guérison. Tranquillin se moqua de l'argent qu'il lui promettait ; mais il l'assura qu'il n'avait point trouvé d'autre remède que de croire en Jésus-Christ, et que s'il voulait y recourir, il en recevrait aussi le même soulagement. Chromace le laissa aller, en lui disant de lui amener celui qui l'avait fait chrétien, afin que si cet homme lui promettait aussi de le guérir, il pût embrasser la même religion.

Tranquillin alla trouver aussitôt saint Polycarpe, et le mena secrètement chez le préfet, qui lui promit la moitié de son bien s'il pouvait le guérir de sa goutte. Polycarpe lui répondit que ce trafic serait criminel pour l'un et pour l'autre ; mais que Jésus-Christ pouvait éclairer ses ténèbres et le guérir de ses maux, s'il croyait en lui de tout son cœur. Il le catéchisa ensuite, et lui ordonna un jeûne de trois jours, dont il s'acquitta lui-même avec Sébastien. Le troisième jour ils revinrent ensemble trouver Chromace, et prirent sujet des douleurs de sa goutte pour lui parler des supplices éternels. Chromace lui donna aussitôt son nom et celui de Tiburce, son fils unique, pour être faits chrétiens. Mais Sébastien l'avertit de ne pas souhaiter le Baptême par le désir d'être guéri, plutôt que par une véritable foi, et lui demanda que pour marque d'une entière conversion, il leur permit d'aller briser toutes ses idoles, l'assurant qu'il ne manquerait pas d'être guéri aussitôt. Chromace voulut le faire faire par ses gens ; mais le Saint lui représenta que le diable pourrait leur nuire à cause de leur infidélité et de leur négligence, et que l'on dirait aussitôt que c'était en punition de ce qu'ils auraient abattu ces idoles. Sébastien y fut donc lui-même avec Polycarpe ; et après s'être mis en prière, ils brisèrent plus de deux cents statues de toutes sortes de matières.

Cependant, à leur retour, ils trouvèrent que Chromace n'était pas guéri. Ils lui dirent qu'il restait assurément quelque chose à briser ou que sa foi n'était pas encore entière. Il leur avoua qu'il avait un cabinet rempli de machines de cristal pour l'astrologie, qui avait coûté deux cents livres d'or à son père, et qu'il était bien aise de le conserver comme l'ornement de sa maison. Néan-

moins les Saints lui ayant fait voir la vanité de l'astrologie et de toutes les prédictions que l'on en tirait, il leur permit d'en faire ce qu'ils voudraient. Tiburce, fils de Chromace, ne put souffrir qu'on brisât une pièce si précieuse et si rare ; mais ne voulant pas aussi empêcher la guérison de son père, il fit allumer deux fours, et protesta que si l'on brisait ce cabinet sans que son père guérît, il y ferait jeter Sébastien et Polycarpe. Les Saints acceptèrent volontiers la condition, quoique Chromace s'y opposât. Mais dans le même temps qu'ils cassaient ces machines, un jeune homme apparut à Chromace, et lui dit qu'il était envoyé de Jésus-Christ pour le guérir. Il fut guéri, en effet, à l'instant, et se mit à courir après ce jeune homme pour lui baiser les pieds ; mais il le lui défendit, parce qu'il n'était pas sanctifié par le Baptême. Il se jeta donc aux pieds de Sébastien, et Tiburce à ceux de Polycarpe. Sébastien lui représenta ensuite que, dans la dignité où il était, il ne pouvait pas s'exempter de se trouver aux spectacles profanes, sans parler du jugement des procès, où il était difficile qu'il ne se mêlât alors bien des choses contraires à la profession du christianisme : et c'était même devant le préfet de Rome qu'on poursuivait les chrétiens. C'est pourquoi il lui conseilla de demander un successeur, afin de se débarrasser de toutes ces occupations du monde, et de ne songer qu'à son salut. Chromace exécuta ce conseil, et envoya dès le jour même prier ses amis qui étaient à la cour, de l'assister de leur crédit pour cet effet.

Lorsqu'il fut près d'être baptisé, Polycarpe lui demanda, parmi les autres interrogations, s'il renonçait à tous ses péchés. Il répondit que c'était un peu tard de lui faire cette demande, mais qu'il aimait mieux se rhabiller et différer son baptême pour y satisfaire ; qu'il voulait pardonner à tous ceux contre qui il était en colère, remettre ce qu'on lui devait, rendre tout ce qu'il pouvait avoir pris par violence ; qu'il avait eu deux concubines après la mort de sa femme, et qu'il leur voulait donner une pleine liberté et leur procurer des maris. Polycarpe approuva son dessein, et lui dit que c'était pour accomplir ce renoncement, que l'on prescrivait d'ordinaire quarante jours à ceux qui demandaient le Baptême. Tiburce renonça aussi au barreau, où il était près de s'en-

gager, ayant déjà acquis beaucoup d'érudition et d'éloquence. Il reçut le Baptême dès lors. Chromace ayant renoncé à toutes les affaires du monde, le reçut peu de jours après. On baptisa avec lui quatorze cents personnes de sa famille, auxquelles il avait dès auparavant donné la liberté, disant que ceux qui commençaient à avoir Dieu pour Père, ne devaient plus être esclaves d'un homme.

Dioclétien, devenu seul maître de l'empire par la mort de Carin, vint à Rome en 285. Non-seulement il conserva Sébastien dans son grade, ainsi que tous les autres officiers, mais il le prit en affection. De sorte qu'il lui donna la charge de capitaine de la première compagnie des gardes prétoriennes, qu'il voulait laisser à Rome ; et, tant qu'il demeura dans cette ville, il voulut toujours avoir le Saint auprès de sa personne. Maximien en usa de même.

Cependant, comme la persécution était assez grande à l'égard des autres chrétiens, Chromace, par l'avis du Pape, qui était alors saint Caïus, les retira tous chez lui, c'est-à-dire tous ceux qui avaient été convertis depuis peu ; il en eut si bien soin, qu'aucun d'eux ne fut réduit à la nécessité de sacrifier. Mais comme il était difficile que son changement demeurât longtemps caché, il demanda à l'empereur la permission de se retirer en Campanie, où il avait de fort belles terres, comme pour y rétablir sa santé. On sait, par l'histoire, que les sénateurs étaient obligés de résider à Rome pour se trouver au sénat, à moins qu'ils ne fussent dispensés par leur âge ou par une grâce particulière. Chromace obtint cette permission, et offrit d'emmener avec lui, dans ses terres, tous les chrétiens qui voudraient le suivre. Une dispute s'éleva alors entre Sébastien et Polycarpe, pour savoir qui des deux resterait dans la ville ou accompagnerait les nouveaux fidèles en Campanie. Chacun voulait demeurer à Rome, pour y trouver plus aisément l'occasion du martyre. Le Pape termina cette admirable dispute, en jugeant que Polycarpe, qui exerçait si dignement le sacerdoce et qui était plein de la science de Dieu, devait aller avec ceux qui se retiraient en Campanie, pour les fortifier et les assister.

Le dimanche étant donc venu, le Pape célébra les Saints Mys-

tères dans la maison de Chromace, et dit à toute l'assemblée : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, connaissant la fragilité humaine, a établi deux degrés parmi ceux qui croient en lui, les confesseurs et les martyrs, afin que ceux qui ne se croient pas assez forts pour supporter le poids du martyre, gardent la grâce de la confession, et que, laissant la principale louange aux soldats du Christ, qui vont combattre pour son nom, ils aient grand soin d'eux. Que ceux-là donc qui veulent, s'en aillent avec nos fils Chromace et Tiburce, et que ceux qui le veulent restent avec moi dans la ville. La distance des terres ne sépare point ceux qu'unit la grâce du Christ, et nos yeux ne sentiront point votre absence, parce que nous vous contemplerons du regard de l'homme intérieur. » Le Pape parlant de la sorte, Tiburce s'écria à haute voix : « Je vous conjure, ô Père et Évêque des évêques, ne veuillez pas que je tourne le dos aux persécuteurs, car mon bonheur et mon désir est d'être mis à mort pour Dieu, mille fois, si cela est possible, pourvu que j'obtienne la dignité de cette vie qu'aucun successeur ne m'enlèvera, et à laquelle nuls temps ne mettront fin. » Le saint Pape, pleurant de joie, demanda à Dieu que tous ceux qui demeuraient avec lui obtinssent le triomphe du martyre.

On voit ici, comme dans saint Cyprien, que l'on mettait au rang des confesseurs, non-seulement ceux qui confessaient la foi devant les tribunaux, mais encore ceux qui, pour ne pas la renier, prenaient la fuite. On y voit encore le titre d'Évêque des évêques donné au Pape, comme dans le même saint Cyprien, et, avant lui, dans Tertullien. Le Pape saint Caius avait succédé, le 15 décembre 283, au Pape saint Eutychien, mort le 7 du même mois, et qui lui-même avait succédé à saint Félix, martyrisé sous l'empereur Aurélien, le 22 décembre 274.

Tiburce demeura donc avec le Pape, ainsi que Sébastien, Marcellien et Marc, Tranquillin, leur père ; Nicostrate, Zoé, sa femme, et Castor, son frère ; Claude et son frère Victorin, avec son fils Symphorien, qui avait été guéri de l'hydropisie. Tous les autres se retirèrent avec Chromace. Le Pape fit Tranquillin prêtre, et ses enfants diacres. Les autres furent ordonnés sous-diacres, hor-

mis Sébastien, qui, servant beaucoup les fidèles sous l'habit de capitaine, fut fait, disent les actes, défenseur de l'Église par le Pape. Ce titre marquait, du temps de saint Grégoire, ceux que les Papes employaient particulièrement au secours et à l'assistance des pauvres. Les saints qui étaient demeurés à Rome, n'y trouvant pas de lieu pour y être en sûreté, se retirèrent avec le Pape dans le palais même de l'empereur, chez un nommé Castule, qui était chrétien avec toute sa famille, et d'autant plus propre pour les cacher, que, demeurant dans le palais où il avait l'intendance des bains et étuves, il n'était nullement suspect.

Les saints demeuraient là, occupés jour et nuit aux larmes, aux jeûnes et à la prière, pour obtenir de Dieu la persévérance et la grâce du martyre. Ils y faisaient aussi beaucoup de miracles envers les chrétiens qui y venaient implorer leur assistance. Tiburce, étant une fois sorti, rencontra un jeune homme qui, étant tombé de fort haut, s'était tellement brisé les membres, qu'on ne songeait plus qu'à l'enterrer. Tiburce demanda aux parents en pleurs, de lui laisser dire quelques paroles, pour voir s'il ne le guérirait point. On se retira à quelque distance. Il prononça sur lui l'Oraison dominicale avec le Symbole, et le jeune homme se trouva guéri comme s'il n'avait rien souffert. Tiburce s'en allait, mais le père et la mère le retinrent, en disant : « Venez et prenez-le pour votre esclave, et nous vous donnerons avec lui tous nos biens ; car il était notre fils unique, et, de mort qu'il était, vous nous l'avez rendu vivant. » Tiburce leur répondit : « Si vous voulez faire ce que je vous dirai, j'estimerai beaucoup la récompense de cette guérison. » Eux lui dirent : « Et si vous voulez nous avoir nous-mêmes pour esclaves, nous ne nous y opposons pas ; nous le désirons même, si vous nous en croyez dignes. » Alors, les prenant par la main, il les conduisit à l'écart de la foule, et leur apprit la vertu du nom de Jésus-Christ. Quand il les vit affermis dans la crainte de Dieu, il les conduisit à Caius, en disant : « Vénérable Pape et Pontife de la loi divine, voici ceux que le Christ a gagnés aujourd'hui par moi ; comme un nouvel arbuste, ma foi a produit en eux son premier fruit. » Le Pape baptisa le jeune homme avec ses parents.

Il s'était passé beaucoup de choses de cette nature lorsque sainte Zoé, femme de Nicostrate, remporta la première la palme du martyre. Étant allée prier au tombeau de saint Pierre le jour de la fête des Apôtres, elle y fut prise et menée au magistrat du quartier. Il voulut la contraindre à offrir de l'encens à une petite statue de Mars. Elle lui répondit : « Vous voulez contraindre une femme de sacrifier à Mars, pour montrer que votre Mars est passionné pour les femmes. Mais, s'il a pu ravir la pudeur à l'impudique Vénus, il ne prévaudra certainement pas contre moi, qui porte le trophée de la foi sur le front ; car ce n'est pas moi qui lutte contre lui avec mes forces, mais forte de la vertu de mon Seigneur Jésus-Christ, je vous méprise également et vous et votre idole. » Le magistrat la mit en prison, et elle y demeura cinq jours entiers sans boire ni manger, sans voir aucune lumière et sans entendre autre chose que les menaces qu'on lui faisait de l'y laisser mourir de faim si elle ne promettait de sacrifier. Passé six jours, on en parla au préfet, qui commanda de la pendre à un arbre par le cou et les cheveux, et d'allumer dessous un feu de fumier. Elle rendit l'âme dès qu'elle fut en cet état. On attachait son corps à une pierre et on la jeta dans le Tibre, de peur, disaient les païens, que les chrétiens n'en fissent une déesse.

La Sainte apparut à Sébastien après son martyre pour lui apprendre sa mort. Sébastien l'ayant raconté aux autres, Tranquillin sortit en hâte, disant qu'il était honteux que des femmes les prévinssent, et s'en alla prier au tombeau de saint Paul, le jour de l'octave des Apôtres. Il y fut pris comme il souhaitait, et tué par le peuple à coups de pierres ; son corps fut aussi jeté dans le Tibre. Nicostrate, Claude, Castor, Victorien et Symphorien furent aussi pris en cherchant les corps de ces Martyrs, et menés au préfet de la ville qui se nommait Fabien. Il tâcha inutilement, pendant dix jours, tantôt d'épouvanter les Saints par ses menaces, tantôt de les gagner par ses caresses. Enfin il en parla aux empereurs qui étaient alors à Rome. Ils ordonnèrent d'appliquer trois fois les Saints à la torture ; mais n'y ayant point eu de tourment capable de les abattre, Fabien les fit jeter dans la mer.

Un fourbe, nommé Torquat, faisant semblant d'être encore chrétien, quoiqu'il eût renoncé à la foi, se joignit à la compagnie du saint Pape Caïus. Mais il menait une vie bien différente des autres. Tiburce ne pouvait souffrir de le voir arranger proprement ses cheveux sur son front, manger continuellement, boire avec excès, jouer durant les repas, avoir des gestes et une démarche molle et efféminée, se faire voir trop librement aux femmes, se dispenser au contraire des jeûnes et des prières, et dormir pendant que les autres veillaient et passaient les nuits à chanter les louanges de Dieu. Il le reprenait sévèrement de ces choses, et Torquat faisait semblant de prendre ses réprimandes en bonne part. Mais il trouva moyen, par ses artifices, de le faire arrêter ; et pour mieux couvrir son jeu, il se laissa arrêter avec lui et mener devant le préfet Fabien, où, étant interrogé, il dit qu'il était chrétien, que Tiburce était son maître, et qu'il ferait tout ce qu'il lui verrait faire. Tiburce le confondit avec une vive éloquence et en fit voir la fourberie au juge. Fabien lui dit : « Mais vous feriez mieux de penser à votre salut en ne méprisant pas les décrets des princes. — Je ne puis mieux assurer mon salut, répliqua Tiburce, qu'en méprisant vos dieux et vos déesses, qu'en confessant que l'unique Seigneur Jésus-Christ est mon Dieu. » Fabien lui dit encore : « Rendez-vous à votre famille, soyez ce que la nature vous dicte d'être ; car, d'une naissance très-noble, vous vous êtes ravalé si bas, que vous êtes dans le cas d'endurer le supplice, l'infamie et la mort. » Tiburce répondit : « Oh ! l'homme sage et le merveilleux juge qu'ont là les Romains ! Parce que je refuse d'adorer la prostituée Vénus, l'incestueux Jupiter, le fourbe Mercure, et Saturne, le meurtrier de ses enfants, je déshonore ma race et je m'imprime une marque d'infamie ! Et parce que j'adore le seul Dieu véritable, vous menacez de me faire périr dans les supplices ! » Alors Fabien fit allumer un brasier et lui commanda d'y jeter de l'encens ou d'y marcher nu-pieds. Tiburce fit le signe de la Croix et marcha sur ces charbons sans en ressentir aucune douleur ; après quoi il défila le juge de mettre seulement la main dans de l'eau bouillante au nom de son Jupiter. « Qui ne sait, dit le juge confus, que votre Christ

vous a appris la magie ? » — « Taisez-vous, malheureux, répliqua Tiburce, et ne me faites pas cette injure de prononcer devant moi, d'une bouche furieuse, un nom si sacré. » Fabien, en colère, le condamna aussitôt à perdre la tête comme blasphémateur et coupable d'avoir proféré des injures atroces. Tiburce fut donc conduit à une lieue de la ville, où il fut exécuté, puis enterré par un chrétien qui s'y trouva ; et Dieu y a fait depuis un grand nombre de miracles.

Le perfide Torquat fit encore prendre Castule, l'hôte des chrétiens. Ce Saint fut interrogé et tourmenté trois fois, et comme il persistait toujours, on le mit dans une fosse sur laquelle on jeta un monceau de sable. Les deux frères, Marc et Marcellien, furent arrêtés ensuite et liés à un poteau, les pieds percés avec des clous. Ils passèrent un jour et une nuit dans ce supplice, et enfin ils moururent, percés de lances, par ordre du juge. Ils furent enterrés à deux milles de Rome, dans un cimetière qui a porté leur nom.

Après que Sébastien eut fortifié tant de Martyrs contre la crainte des supplices, et qu'il les eut animés à combattre généreusement pour la couronne de gloire, il fit enfin connaître à tout le monde ce qu'il était lui-même. Dioclétien, à qui le préfet en parla, le fit venir et lui reprocha de reconnaître bien mal les obligations qu'il lui avait. Le Saint répondit que, voyant qu'il y avait de la folie à demander des faveurs et des secours à des pierres, il avait sans cesse adoré le Christ et le Dieu qui est au ciel, pour le salut du prince et de tout l'empire. Une réponse si sage ne satisfut point Dioclétien, et il mit le Saint entre les mains des archers de Mauritanie, qui, par son ordre, le percèrent de flèches de tous côtés. Il fut laissé pour mort sur la place. Mais Irène, veuve de saint Castule, étant venue pour l'enterrer, le trouva encore vivant et l'emmena chez elle, au palais même de l'empereur, où il recouvra en peu de temps une santé parfaite. Les chrétiens l'exhortaient à se retirer. Mais, après avoir invoqué Dieu, il se mit sur un escalier par où Dioclétien passait, et lui représenta avec quelle injustice ses pontifes le portaient à persécuter les chrétiens, et les accusait d'être les ennemis de l'État, eux qui

priaient continuellement pour l'empire et pour la prospérité des armées. Dioclétien fut surpris de le voir, le croyant mort, suivant l'ordre qu'il en avait donné. Sur quoi le Saint lui dit que Jésus-Christ lui avait rendu la vie, afin qu'il vînt protester devant tout le peuple, que c'était une injustice extrême de persécuter les serviteurs du Christ. Dioclétien le fit mener aussitôt dans l'hippodrome du palais, où il fut assommé à coups de bâtons. Mais de peur, disent les Actes, que les chrétiens n'en fissent un martyr, on jeta la nuit son corps dans un cloaque, où il demeura pendu à un croc. Le Saint apparut à une dame nommée Lucine, et, lui marquant l'endroit où était son corps, lui dit d'aller l'enterrer aux catacombes, à l'entrée de la grotte des Apôtres. Lucine exécuta religieusement cet ordre, et passa trente jours entiers auprès du tombeau du Saint. Ceci arriva, suivant toute apparence, l'an 288 ¹.

(ROHRBACHER).

Après donc que saint Sébastien eut été enterré aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul, les fidèles y allèrent secrètement faire leurs prières comme sur le tombeau de ces saints Apôtres, jusqu'à ce que la paix ayant été rendue à l'Eglise sous Constantin, son culte devint public. Il est certain, dit Baillet, que sa fête était établie à Rome dès le milieu du iv^e siècle, comme il paraît par le calendrier qui fut dressé du temps du Pape saint Libérius. Elle l'était aussi à Milan dans le même siècle, et l'on n'en peut douter lorsqu'on considère que l'éloge que saint Ambroise a fait de ce saint Martyr, est tiré d'un sermon qu'il prêcha au jour de cette fête. Elle passa en fort peu de temps de l'Italie dans l'Afrique, dans les Gaules, en Espagne et même dans les églises de l'Orient, où les Grecs faisaient mémoire de lui et de la plupart des autres Martyrs dont parlent ses Actes le dix-huitième jour de décembre.

Quelques Latins célébraient d'abord sa fête le 19 janvier, mais ils se sont ensuite conformés à la pratique de Rome, où l'on a vu

¹ Les peintres représentent saint Sébastien dans une jeunesse florissante ; mais une ancienne statue, ou plutôt une image à la mosaïque qu'on voyait autrefois de lui à Rome dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, le représentait sous la forme d'un vénérable vieillard.

la première des églises bâties en l'honneur de saint Sébastien, dès le temps du pape Damase, ou au moins dès le commencement du v^e siècle. Elle est devenue très-célèbre dans la suite des temps par la dévotion des peuples, et ayant été de temps en temps rétablie avec grand soin, elle est encore aujourd'hui l'une des sept basiliques principales de Rome. Comme le vingtième du mois de janvier était déjà consacré à la mémoire du célèbre saint Fabien, Pape et Martyr, lorsque mourut saint Sébastien, on régla la concurrence des deux fêtes de telle sorte que leur office se faisait séparément, ce qui subsistait encore au siècle de saint Grégoire le Grand, dans le Sacramentaire duquel l'office de saint Fabien précède celui de saint Sébastien. Mais peu de temps après, ce dernier eut le devant comme le principal Saint du jour, surtout depuis qu'on eut ressenti à Rome les effets miraculeux de sa protection contre le fléau d'une peste violente qui ravagea la ville, l'an 680, sous le pontificat de saint Agathon. C'est à cet événement qu'il faut rapporter la grande confiance que les peuples ont toujours eue depuis en son intercession contre la peste, et non au genre de son supplice, quelque raison qu'on allègue pour nous faire entendre que les flèches dont il a été percé, n'étaient pas moins le symbole de la peste parmi les chrétiens que parmi les gentils. Les autres villes de l'Italie, principalement celles de Pavie, de Milan¹, de Capoue, imitèrent la dévotion de celle de Rome dans de pareilles afflictions, en quoi elles furent suivies de la plupart de celles de France et de quelques-unes d'Allemagne et d'Espagne, ce qui a fait reconnaître notre Saint pour le patron général de la chrétienté contre la peste².

La considération de cette insigne faveur que les Romains reçurent de Dieu par l'intercession de saint Sébastien, vers la fin du vii^e siècle, fut cause de la première translation qui se fit de ses reliques. Elles furent apportées, au moins en partie, des catacombes dans la ville, et mises en dépôt dans l'église de Saint-Pierre-aux-liens, bâtie par l'impératrice Eudoxie, femme de

¹ En 1575.

² Lisbonne le reconnut aussi en 1509.

Valentinien III, jusqu'à ce qu'en 683 le Pape Léon II ayant rebâti l'église du titre de Saint-Georges, y joignit aussi le titre de Saint-Sébastien et la rendit commune aux deux Saints. Ce qui nous doit faire juger que la première église bâtie par les Papes Damase et Innocent I^{er}, puis ruinée durant près de trois cents ans, n'était pas encore rétablie, lorsqu'on apporta les reliques dans la ville. On en avait déjà dispersé quelques portions en Toscane dès le temps de saint Grégoire le Grand, qui rapporte la punition miraculeuse d'une irrévérence commise par une dame dans la chapelle où on les transportait. Celles mêmes qu'on porta dans Rome ne furent pas toutes placées en un même lieu, ce qui fit que dans la suite plusieurs églises de la ville se glorifièrent d'en avoir. Il s'en distribua aussi en quelques autres villes d'Italie, comme à Capoue et à Milan, et même en quelques-unes d'Allemagne. On prétend que saint Fulcran, évêque de Lodève, en rapporta sur la fin du x^e siècle, la mâchoire dont il enrichit son église.

Mais la plus célèbre et la plus importante des translations des reliques de saint Sébastien, est celle qui se fit en France du temps de Louis le Débonnaire, qui ayant obtenu ce riche trésor du Pape Eugène II, les fit transporter solennellement à Soissons, et placer par l'évêque Rothade dans la célèbre abbaye de Saint-Médard le second dimanche de l'Avent, qui était le neuvième jour du mois de décembre de l'an 826. Le Pape ne permit pas qu'on touchât à celles qui étaient déjà vénérées dans Rome, mais il laissa enlever ce qui en était resté hors de la ville dans les catacombes. Elles furent honorées de plusieurs miracles, dont il a plu à Dieu de récompenser la foi des peuples. C'est apparemment du fond de ce trésor déposé à Soissons, qu'on a tiré la plupart des reliques de notre Saint qui se trouvent dispersées dans les villes de France et des Pays-Bas, comme on en voit à Paris, à Trèves, à Sens, à Troyes, à Beauvais, à Toulouse, à Arras, à Tournay, à Bruxelles, à Anvers, et en beaucoup d'autres lieux.

Il est certain que Dieu n'a jamais permis que la confiance de ceux qui avaient recours à lui fût vaine. C'est ce qui a produit ce grand éclat qu'a toujours eu le nom de saint Sébastien dans

l'Église. On a commencé à célébrer solennellement sa fête en chômant de toute œuvre servile, de tout trafic et de toute plaidoirie, surtout dans les villes ou diocèses où l'on avait éprouvé son assistance contre la peste, ce qui subsiste encore en plusieurs églises, nonobstant les diverses suppressions de fêtes qui ont été faites de temps en temps. Mais dans les lieux mêmes où l'on a cessé de chômer, on a conservé l'office double de notre Saint avec une simple commémoration de saint Fabien. Il en faut excepter la ville de Rome, où la fête a presque toujours été commune aux deux Saints, et où dès le ix^e siècle l'on a remis le nom de saint Fabien le premier, en considération du Saint-Siège qu'il avait occupé, et du temps auquel il avait vécu. Les deux offices simples qui se faisaient séparément l'un de l'autre au 20 janvier, ont été réduits en un seul office double, qui est pris en grande partie de celui que saint Grégoire avait fait pour saint Fabien. Leur fête qui avait été semi-double à Rome jusqu'au delà du milieu du xvi^e siècle, fut érigée en double par le Pape Pie V, et ce n'est que depuis ce temps qu'elle y est de précepte, mais sans ôter la liberté du travail et du négoce.

Les huguenots ayant pris la ville de Soissons en 1564, jetèrent dans les fossés de l'abbaye de Saint-Médard les reliques de saint Sébastien ; mais on en recouvra une partie que l'on conservait avec celles du Pape saint Grégoire et de saint Médard.

SAINT EUTHYME, SURNOMMÉ LE GRAND,

ABBÉ EN PALESTINE.

Saint Euthyme, que les Grecs appellent aussi *Théophore*, à cause des grâces que Dieu fit éclater en lui, fut le fruit des prières de ses parents. Son père, appelé Paul, était un personnage distingué dans Mélitène ¹, ville de la petite Arménie, par sa noblesse et par sa vertu. Son épouse, nommée Denyse, ne lui cédait ni en qualité ni en mérite ; mais elle était stérile et désirait beaucoup d'avoir des enfants. Elle s'adressa, de concert avec son mari, au

¹ Aujourd'hui *Méledri*.

saint martyr Polyeucte pour en obtenir de Dieu par son intercession, et ils allèrent pour cela à son église, où ils passèrent plusieurs jours en prière. Tandis qu'ils étaient en oraison, ils eurent une vision, dans laquelle une voix céleste leur fit entendre ces paroles : « Ayez bon courage, le Seigneur vous a accordé un fils, que vous appellerez Euthyme, parce qu'à sa naissance le Seigneur rendra la paix et la tranquillité aux églises. Ses mœurs répondront aussi à son nom, et il le portera d'autant plus dignement, qu'il en exprimera par ses vertus toute la signification. »

Ces pieux personnages retournèrent chez eux merveilleusement consolés de cette promesse, et résolurent de consacrer au service du Seigneur ce précieux enfant que Dieu leur faisait espérer.

Leur foi et leur confiance furent bientôt récompensées par les effets. Denyse se trouva enceinte, et enfin elle accoucha de cet enfant de bénédiction environ cinq mois avant la mort funeste de l'empereur Valens. Il perdit son père à l'âge de trois ans, et sa mère pénétrée de douleur vint le présenter, par l'entremise d'Eudoxe son oncle, à Otrée, évêque de Mélitène, pour être élevé sous sa discipline. Dieu éclaira ce prélat d'une manière particulière sur les desseins de perfection qu'il avait sur lui, en lui faisant connaître quelque chose d'extraordinaire et de céleste dans son esprit et dans son cœur, ce qui fit qu'il voulut lui tenir lieu de père et de mère, et qu'après l'avoir baptisé il lui coupa les cheveux, le consacra au service de Dieu, l'éleva au grade des lecteurs avant qu'il fût en état d'en faire les fonctions, et l'enrôla ainsi dans son clergé. Voyant aussi que la pieuse Denyse s'occupait entièrement aux exercices de piété, il la fit diaconesse de son église.

Théodose le Grand ayant été fait alors empereur, la persécution des ariens que Valens avait favorisés cessa, et les fidèles jouirent de la paix, comme Dieu l'avait promis à ses parents en leur ordonnant de l'appeler Euthyme : ce qui en était l'heureux présage. Otrée commença son éducation par de saints exercices, le nourrissant, pour ainsi dire, dans cet âge innocent, du lait de la piété. Ensuite à mesure que sa raison se développa et qu'il fut en état d'étudier, il le mit entre les mains d'Acace et de Synode,

tous les deux distingués dans son clergé par leur noblesse, leur vertu, leur prudence et leur érudition, et qui, après de grands travaux pour la gloire de Jésus-Christ et le service de l'Église, furent consécutivement évêques de Mélitène.

Le jeune Euthyme fit sous leur conduite des progrès au-dessus de son âge dans l'étude des saintes Lettres et des autres auxquelles on l'appliqua. Il faisait ses délices de la lecture des divines Écritures ; il en gravait les sentences bien avant dans son esprit, pour s'exciter à les mettre en pratique. Il tâchait d'imiter par une fervente émulation, les exemples de sainteté qui y sont rapportés ; et pour renfermer en peu de mots le fruit qu'il en retirait, il méditait continuellement la parole de Dieu dans ces Livres sacrés, et réglait sans cesse sur elle ses affections et ses actions.

Sa docilité envers ses maîtres paraissait assez par les fruits qu'il retirait de leurs soins ; mais non content de recevoir leurs leçons, il voulut aussi se rendre l'imitateur de leurs vertus ; et tandis qu'il prêtait l'oreille à leurs instructions, il ouvrait les yeux sur leurs actions pour y conformer les siennes : ainsi il ne se contenta pas d'être leur disciple, il voulut devenir leur copie parfaite. Il les imitait donc, dit le moine Cyrille son historien, dans leur vie sobre, dans leur simplicité, et dans leur modestie, leur ferveur et leur exactitude aux divins offices et à tous les devoirs ecclésiastiques. Il ne perdait jamais le temps en discours inutiles. Il se privait de toute sorte d'étude qui n'eût servi qu'à amuser son esprit au lieu d'être utile à son âme. Il ne se laissait jamais aller à des ris inconsidérés, ni à une dissipation contraire à la gravité de son état, ni au murmure, surtout dans l'église, où il se tenait toujours dans un si grand respect, qu'on comprenait sans peine qu'il était pénétré de la souveraine majesté de Dieu, et que son âme était recueillie en lui comme s'il lui eût parlé cœur à cœur dans une oraison profonde.

Le moine Cyrille remarque encore qu'il combattait tous les vices par la pratique des vertus opposées. Il réprimait la colère, dit-il, par une douceur et une charité admirables ; l'avidité du manger, par une tempérance rigoureuse ; les pensées de l'ambi-

tion et de la gloire mondaine, par la modération de son cœur ; la convoitise des biens de la terre, par le dépouillement volontaire ; et généralement chaque vice, par la pratique de la vertu propre à le détruire.

Tant de piété et tant de mérites déterminèrent son évêque à l'élever par les différents degrés jusqu'à la prêtrise, et à le charger en qualité de supérieur général, de la conduite des monastères de la ville et du diocèse ; mais ce ne fut pas sans faire violence à son humilité. La crainte qu'il avait que ces différentes occupations ne diminuassent en lui l'esprit de recueillement, et ne fussent un obstacle à son avancement dans la perfection, le faisait soupirer après une entière retraite. Il en avait eu l'attrait depuis sa jeunesse, et cet attrait croissait toujours plus en lui. Il tâchait, au milieu de ses fonctions, de le suivre autant qu'il pouvait, en allant souvent au monastère du saint Martyr Polyeucte, où il faisait de longues retraites. Outre cela, il se retirait tous les ans, après la fête de l'Épiphanie, sur une montagne voisine, appelée *le Mont de l'Assomption*, où l'on établit depuis une maison religieuse fort considérable, et il y passait le carême en prières et en jeûnes.

Mais tout cela ne satisfaisait pas entièrement son attrait pour la solitude ; et craignant toujours que le gouvernement des monastères dont il était chargé ne nuisît à son âme, il partit enfin secrètement et se rendit à Jérusalem, étant âgé de vingt-neuf ans. De la visite des Lieux saints consacrés par les vestiges du Sauveur, il passa à celle des déserts voisins sanctifiés par les vertus des solitaires ; et s'étant informé d'eux de leur manière de vivre, il se sentit enflammé intérieurement du désir d'embrasser leur état et de faire comme eux. Pour mieux exécuter ce dessein, il s'en alla à deux lieues de Jérusalem, à la laure de Pharan, auprès de laquelle ayant trouvé une cellule telle qu'il la pouvait désirer pour y vivre dans le repos et le silence, il y établit sa demeure. C'est là que, s'occupant à faire des nattes de feuilles de palmier, et d'autres ouvrages dont la vente lui fournissait pour son entretien et pour faire la charité aux autres, il conservait son cœur dans un parfait dégagement de toutes les

choses de la terre, et n'y laissait entrer que l'espérance des biens de la vie future vers lesquels il portait tous ses desirs.

Il y avait à son voisinage un saint solitaire nommé Théoctiste, qui menait une vie toute semblable à la sienne. Cette conformité de sentiments et de conduite forma entre eux une amitié si étroite, qu'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une même âme. Comme ils avaient le même attrait pour la solitude, ils agissaient de concert dans leurs saintes pratiques, et toutes les années le lendemain de l'octave de l'Épiphanie, ils allaient au désert de Cutile, où, séparés entièrement de toute conversation avec les hommes, ils ne s'occupaient que de Dieu seul dans la prière et la contemplation, et retournaient à leur première cellule de Pharan le dimanche des Rameaux, pour offrir à Jésus-Christ, dans la célébration de la fête de sa Résurrection, les trésors de ferveur et de dévotion qu'ils avaient acquis dans leur retraite.

Après qu'il eut passé cinq ans dans le désert de Pharan avec le bienheureux Théoctiste, étant allés ensemble selon leur coutume dans un désert plus écarté, ils sentirent comme une main invisible qui les conduisit à une grande caverne située sur le bord d'un torrent rapide et profond, qui servait de retraite aux bêtes sauvages, et où dans la suite plusieurs solitaires menèrent une vie angélique. Reconnaisant par là que la Providence leur avait destiné ce lieu, ils y demeurèrent longtemps inconnus, n'y recevant de secours de personne, et se nourrissant seulement des herbes que la terre y produisait. Mais Dieu, qui les y avait conduits pour le salut d'un grand nombre d'âmes qui devaient se sanctifier sous leur direction, les fit connaître enfin de la manière que nous allons dire.

Cette caverne était à quatre lieues environ de Jérusalem, du côté de Jéricho. Quelques bergers ayant conduit leurs troupeaux de ce côté-là, eurent la curiosité de voir ce qu'il y avait dedans et y aperçurent les deux solitaires. Ils s'enfuirent aussitôt tout épouvantés, ne pouvant comprendre que ce lieu servît de demeure à des hommes ; mais les Saints tâchèrent de les rassurer en leur criant à mesure qu'ils fuyaient, de ne rien craindre, qu'ils étaient des hommes comme eux, et qu'ils s'étaient retirés là pour

faire pénitence de leurs péchés. Les bergers, revenus de leur frayour, s'approchèrent d'eux, entrèrent dans la caverne et furent extrêmement surpris de n'y rien trouver de ce qui est nécessaire pour l'usage de la vie, ce qui leur fit aisément comprendre que leur pénitence était des plus rigoureuses. Ils ne manquèrent pas à leur retour chez eux, de l'apprendre à beaucoup de monde ; ce qui attira auprès d'eux les habitants des lieux voisins, qui vinrent en foule pour les voir, Dieu le disposant ainsi pour les dessoins de miséricorde qu'il avait sur leur salut. De leur côté, ils leur portaient ce qu'ils jugeaient nécessaire pour leur entretien, et les Saints leur rendaient en échange des aliments bien plus excellents, dit le moine Cyrille, c'est-à-dire, de saints avis et de salutaires instructions pour la vie de leur âme.

Le bruit s'en répandit jusqu'aux habitants de Pharan, qui, s'étant informés du lieu de leur demeure, y vinrent aussi en nombre comme les autres, et s'y rendaient depuis fréquemment, attirés par l'odeur de leur piété, et toujours plus ravis d'entendre les paroles de salut qui sortaient de leur bouche.

On nomme entre les autres, Marin et Lucas, qui ne voulurent plus les quitter. Saint Euthyme les forma dans les exercices de la vie monastique, et ils en devinrent dans la suite eux-mêmes de grands maîtres, ayant été auprès du bourg de Métope, les Pères de plusieurs monastères, et ayant eu surtout pour élève le grand Théodose, cette lumière éclatante de la solitude, dont les ouvrages ascétiques, ainsi que les excellentes vertus, ont fait tant d'honneur à l'état monastique.

Le nombre de ceux qui venaient se ranger sous la conduite de saint Euthyme et de saint Théoctiste allait toujours en croissant ; on s'empressait comme à l'envi de demeurer avec eux, et on leur en faisait toujours plus de nouvelles instances. Cela leur fit penser de bâtir une laure comme celle de Pharan ; mais le lieu ne le permettant point, ils bâtirent un monastère auprès du torrent, et la caverne fut destinée pour servir d'église.

Saint Euthyme laissa à son collègue Théoctiste le soin d'admettre et d'instruire ceux qui se présentaient pour être reçus, ainsi que le gouvernement du monastère, son attrait le portant

toujours à la vie cachée et au silence ; et Théoctiste, qui ne lui savait rien refuser, s'en chargeait docilement, lui rendant compte de tout ce qu'il faisait et agissant plus par son conseil que par ses propres lumières. Euthyme, de son côté, se tenait renfermé dans la caverne, où tous les Frères recouraient à lui pour leurs besoins spirituels ; et comme un médecin charitable et très-expérimenté, il appliquait à l'âme de chacun par ses admirables avis, les remèdes les plus propres à leurs maux ; ce qu'il faisait avec tant de prudence, qu'on pouvait dire de lui, comme Dieu dit au Prophète Jérémie : « Je vous ai établi sur ce peuple pour l'éprouver, pour sonder ses voies et ses désirs, et pour le connaître. » *Jér.*, VI, 27.

Ses avis roulaient principalement sur le renoncement au monde, sur l'obéissance, l'humilité, l'assiduité au travail, la discrétion, l'exercice de la sainte oraison. « Il faut, leur disait-il, bannir de l'esprit le souvenir du siècle et toute sollicitude des choses de la terre. Il faut se soumettre de bon cœur et dans un véritable sentiment d'humilité à l'obéissance religieuse, et faire à Dieu en toutes choses le sacrifice de sa propre volonté. Nous devons aussi méditer souvent sur les peines de l'enfer, pour nous conserver dans la crainte d'être condamné à ces horribles supplices, et il faut porter tous nos désirs vers le ciel ; la considération des biens qui nous y sont réservés doit nous faire soupirer après la mort, et nous engager en même temps à mener une vie pénible et laborieuse pour nous rendre dignes du royaume céleste. »

Il recommandait aussi beaucoup le travail des mains, et surtout aux jeunes Religieux ; « car, disait-il, il ne suffit pas de veiller sur son esprit et sur son cœur pour repousser les traits de la tentation ; il faut aussi dompter le corps par le travail pour le soumettre à la raison, comme la raison doit être soumise à Dieu. Soyons, ajoutait-il, les imitateurs de saint Paul ; ne nous contentons pas seulement de n'être pas oisifs, mais travaillons avec la même ardeur que lui, et empruntons, pour ainsi dire, dans notre travail les mains de ce grand Apôtre qui, comme il disait, n'avait pas seulement travaillé pour son propre service, mais encore pour le service des autres. Ne serait-il pas honteux pour nous,

que tandis que les hommes du monde ne se contentent pas d'entretenir leurs familles de leur travail, mais paient aussi la dîme à l'Église et le tribut au Prince, nous travaillions si négligemment, que nous n'eussions pas même de quoi faire charité aux autres? »

Outre qu'il défendait de parler dans l'église, surtout au temps de la célébration des divins Mystères, il voulait aussi qu'on gardât le silence au réfectoire au temps du repas. Il ne permettait pas aux jeunes Religieux de jeûner plus qu'il n'était prescrit par la règle du monastère, soit afin qu'ils n'ajoutassent rien à cette règle par leur propre volonté, soit afin d'éviter la vanité qui se glisse quelquefois dans les pratiques particulières, quoique bonnes d'ailleurs. C'est pour cela qu'il disait qu'il leur convenait mieux de ne pas se rassasier en mangeant, que de jeûner quand les autres ne le faisaient point ; que c'était là une manière d'abstinence très-louable et très-utile ; et il exigeait d'eux encore plus de combattre leurs passions par la pratique des vertus d'humilité, de modération, de discrétion, d'oraison, et surtout d'obéissance, qui les rendait si conformes à Jésus-Christ. Il leur donnait ces instructions journellement et avec tant de douceur, de charité et de bonté, que tous se rendaient auprès de lui avec une parfaite confiance, lui découvrant tout ce qu'ils avaient dans leur intérieur, jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Tandis que saint Euthyme s'occupait si utilement à la sanctification de ses religieux, Dieu lui donna une nouvelle mission pour le salut de plusieurs infidèles : et pour prendre avec son historien la chose dans son principe, les mages de Perse ayant excité une persécution contre les chrétiens dans ce pays, ils résolurent de les envelopper tous pour les faire périr. Il fut ordonné pour cela à tous les gouverneurs des frontières de faire garder avec grand soin tous les chemins, afin qu'aucun prêtre ne pût sortir de l'Etat et se sauver dans les terres des Romains.

Parmi ces gouverneurs il y en avait un nommé Aspébète, Grec de nation, et qu'on avait mis à la tête d'une tribu de Sarrazins soumise à cet empire. Il reçut le même ordre que les autres, mais il en eut horreur ; et touché du malheur de tant de gens de bien,

au lieu de les arrêter il leur facilita le moyen de se sauver. Ceci vint à la connaissance des mages, qui lui en firent un crime auprès du roi ; de sorte qu'Aspébète craignant sa cruauté, prit le parti de se sauver avec sa famille et ses parents, emportant avec soi tout ce qu'il put de ses biens, et vint se réfugier dans les terres des Romains. Anatolius, préfet d'Orient, lui conserva le même grade qu'il avait en Perse, et le fit gouverneur du canton des Sarrazins de l'Arabie, qui était soumis aux Romains. Il avait un fils nommé Térébon, paralytique d'un côté, dont Dieu réserva la guérison à saint Euthyme.

Lors donc qu'il fut en Arabie, Térébon, réfléchissant une nuit sur sa triste situation, se dit à lui-même : « De quoi m'ont servi les remèdes des Perses et des Grecs ? A quoi ont abouti tous ces enchantements des mages, leurs invocations, leurs opérations astrologiques dont on vantait tant l'efficacité ? Il paraît bien que ce ne sont là que des illusions, des contes méprisables, et que tout dépend de Dieu, qui seul a créé et gouverne l'univers. » En faisant ces réflexions il adressa sa prière à Dieu, et le supplia avec beaucoup de ferveur de le guérir de sa paralysie, lui promettant que s'il lui faisait cette grâce il se ferait chrétien.

Il s'endormit insensiblement là-dessus, et durant son sommeil il vit en songe un moine qui avait la barbe longue et épaisse et les cheveux gris, qui l'interrogea sur la nature de sa maladie, et lui demanda s'il était bien dans la volonté d'accomplir tout ce qu'il avait promis à Dieu. Térébon l'assura qu'il l'accomplirait de tout son cœur ; et le moine lui répondit : « Je suis Euthyme, je demeure dans une solitude éloignée de dix milles de Jérusalem à l'Orient auprès d'un torrent, sur le chemin qui conduit à Jéricho ; rendez-vous-y, je prierai pour vous et Dieu vous guérira. » Le malade s'éveilla aussitôt et raconta à son père la vision qu'il avait eue en songe. Aspébète ne douta pas qu'elle ne fût miraculeuse. Il rassembla plusieurs Sarrazins et conduisit son fils avec eux à la caverne de saint Euthyme, sur les indices qu'il en avait eus dans le songe. Les religieux du monastère voyant venir tant de barbares furent d'abord effrayés ; mais Théoctiste les ras-

sura, s'avança hardiment vers la troupe et demanda à qui on en voulait. « Nous voulons parler à Euthyme, dit Aspébète. » — « Vous ne le pouvez pas à présent, répliqua Théoctiste, parce qu'il est en retraite et ne paraîtra que samedi prochain. » Alors Aspébète lui présenta son fils paralytique de la moitié du corps, à qui il dit de raconter la vision qu'il avait eue. Térébon la détailla à Théoctiste comme nous venons de la rapporter, et celui-ci jugeant que la chose intéressait trop la gloire de Dieu pour la laisser ignorer plus longtemps à saint Euthyme, fut lui en rendre compte. Le Saint crut comme lui que cette vision venait de Dieu et qu'elle devait servir à sa gloire ; il ne fit point de difficulté de quitter sa retraite. Ainsi il vint trouver les Sarrazins, et après avoir adressé des vœux à Dieu avec beaucoup de ferveur et fait le signe de la Croix sur le malade, il fut guéri sur-le-champ.

Le miracle ne pouvait être plus évident. Les barbares en furent si frappés, qu'on peut dire, selon la judicieuse remarque de Cyrille, que la guérison de leur âme fut aussi instantanée que l'avait été celle de la paralysie de Térébon. Ils se jetèrent la face contre terre pénétrés jusqu'au fond de l'âme de foi et d'admiration, et conjurèrent le saint Abbé de les recevoir tous au nombre des chrétiens. Euthyme ne crut pas devoir user de délai ; il fit préparer une piscine dans un coin de la caverne, qui subsistait encore du temps du moine Cyrille, et baptisa premièrement Aspébète, dont il changea le nom en celui de Pierre ; ensuite Maris, frère de la femme d'Aspébète ; puis Térébon, et successivement les autres Sarrazins. Il les retint pendant quarante jours auprès de lui, pour les instruire de la croyance et des devoirs du christianisme, et leur donna tous les avis qu'il jugea nécessaires pour les soutenir dans le culte du vrai Dieu et dans la solide piété, après quoi il les renvoya en paix. Mais Maris, oncle de Térébon, ne voulut plus retourner au monde ; il donna son bien au monastère et y prit l'habit religieux.

Cependant le bruit de ce miracle attira à saint Euthyme un grand nombre de malades qu'on lui amenait de toute part, et qui se trouvant guéris par ses prières, étendaient toujours plus sa

réputation ; de sorte que non-seulement les solitudes voisines et la Palestine, mais encore les autres provinces en furent instruites. Son humilité ne le put souffrir plus longtemps, et son amour pour la retraite lui rendit toujours plus pénible l'affluence de monde dont il se trouvait comme assiégé. Sur quoi l'on doit admirer la différence qui se trouve entre les sentiments des Saints et ceux des ambitieux de la terre. Ceux-ci ne recherchent que la gloire passagère, et souvënt même aux dépens de la probité et de la justice ; ceux-là au contraire la fuyaient sincèrement, parce qu'ils ne désiraient que la gloire de Dieu, à qui ils cherchaient uniquement à plaire ; preuve lumineuse de notre religion, il n'appartient qu'à elle d'avoir de véritables Saints, et la vérité est son caractère distinctif, parce qu'elle vient de Dieu qui est la vérité même.

Saint Euthyme se détermina donc à changér de demeure et à se retirer au désert de Ruban. On croit que c'est celui où Notre-Seigneur jeûna quarante jours, et que c'était pour honorer sa pénitence que plusieurs solitaires y allaient passer le carême en retraite. Il en est parlé dans les Vies de saint Jean le Silentiaire, de saint Sabas, de saint Gerasime, de saint Quiriac ; et les modernes l'appellent le désert de la Quarantaine. Son dessein ne fut pourtant pas si secret que Théoctiste ne le pénétrât. Il en avertit les religieux du monastère qui vinrent aussitôt avec lui pour le conjurer de ne pas les quitter, lui représentant le besoin qu'ils avaient de sa présence, et que s'il les abandonnait, l'ennemi du salut ne manquerait pas de s'en prévaloir au préjudice de leur âme. Il céda à leurs instances, mais ce ne fut que pour un temps, après quoi il prit avec lui un de ses disciples nommé Domitiën, et alla auprès de la mer Morte, d'où il passa à une haute montagne séparée des autres, qu'on croit être celle d'où le démon montra à Jésus-Christ les royaumes du monde en lui promettant de les lui donner s'il voulait l'adorer¹. Il y trouva un puits, des ruines de quelques édifices, et y ayant construit un oratoire et dressé un autel, il y demeura quelque temps, ne se nourrissant que des

¹ *Matth.*, iv, 8.

herbes qui croissaient dans ce lieu. Il voulut ensuite aller voir dans le désert de Ziphon, appelé dans l'Écriture le désert d'Engaddi, la caverne où David se tenait caché lorsqu'il fuyait la persécution de Saül¹. Ce lieu lui parut propre à son repos, parce qu'il était fort solitaire ; mais Dieu, qui avait d'autres vues que celles de le tenir caché, ne permit pas qu'il y demeurât longtemps inconnu.

Il y avait dans un bourg peu éloigné de ce lieu un jeune homme possédé du malin esprit, qui le tourmentait cruellement. Ses parents s'aperçurent que dans l'effort de ses tourments il prononçait souvent le nom d'Euthyme. Ils n'eurent pas besoin de chercher beaucoup pour s'informer qui était cet Euthyme, toute la Palestine retentissant du bruit de ses merveilles. Ils lui amenèrent donc leur enfant : mais à mesure qu'ils s'avançaient, le démon, qui sentait la vertu du Saint, le poussait à fuir, jusqu'à ce qu'étant mené de force, ce mauvais hôte lui causa une violente secousse lorsqu'ils furent plus près du Saint, et sortit de son corps avec ce dernier effort de sa fureur.

Tous les pays d'alentour furent aussitôt instruits de ce prodige. Ravis de posséder dans leur voisinage un homme si favorisé de Dieu, ils lui bâtirent un monastère qui se trouva bientôt rempli de sujets empressés de se ranger sous sa conduite. Ce miracle ne fut pas le seul qu'il y fit. Son historien ajoute que non-seulement les démons étaient contraints de céder à la force de ses prières, mais qu'il exerçait encore son pouvoir sur les serpents et sur les bêtes les plus cruelles, tant dans ce lieu que partout ailleurs.

Si les merveilles qu'il opérait étaient à charge à sa modestie à cause du concours de monde qu'elles lui attiraient, il eut la consolation de ramener à la foi dans ces lieux quelques solitaires qui étaient engagés dans la détestable secte des Manichéens. Mais voyant que l'affluence de ceux qui le venaient voir, bien loin de diminuer allait toujours en augmentant, il voulut fuir de nouveau et se mit en chemin avec son disciple Domitien pour retour-

¹ 1 Reg., 24.

ner à saint Théoctiste. Il n'était pas éloigné d'une lieue du monastère qu'il découvrit un endroit très-propre au désir qu'il avait de vivre seul, et il s'y arrêta.

Saint Théoctiste, qui en fut aussitôt informé, se rendit auprès de lui, et cette entrevue se passa de part et d'autre avec ces démonstrations d'amitié fraternelle et de joie pure que la véritable charité de Jésus-Christ inspire aux Saints. Il le pressa de revenir au monastère ; mais saint Euthyme le pria de lui laisser garder sa solitude, et de se contenter qu'il y allât tous les dimanches pour assister avec les Frères aux sacrés Mystères.

La nouvelle de son arrivée parvint aussi jusqu'à Aspébète, le gouverneur des Sarrazins qu'il avait baptisé et nommé Pierre. Celui-ci rassembla tout ce qu'il put de gens de cette nation, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. et les lui amena afin qu'ils participassent aux biens spirituels qu'il avait reçus lui-même de son zèle et de sa charité. Le Saint ne put les voir venir avec de si bonnes intentions sans en bénir le Seigneur. Il les accueillit tous avec des témoignages de bonté et de joie qui leur ouvrit encore plus le cœur pour recevoir ses leçons toutes célestes. Il les conduisit au monastère de saint Théoctiste, les disposa à la régénération, les baptisa et demeura sept jours avec eux, après quoi il rentra dans sa retraite.

Aspébète, qui voyait qu'il n'y avait rien pour les commodités de la vie, et qu'il y était exposé à toutes les injures de l'air, lui fit bâtir trois petites cellules, une citerne et un oratoire, afin qu'il eût tout ce qui lui était nécessaire. Cependant, ce peuple qu'il avait instruit dans la foi et régénéré par le Baptême, ne pouvait plus le quitter, tant il était consolé et animé par sa sainte parole, et lui ne pouvait se résoudre à renoncer à sa solitude, croyant avoir suffisamment donné à la charité dans ce qu'il avait fait pour eux. Mais enfin pour satisfaire leurs pieux désirs, il leur assigna un endroit entre son désert et le monastère de saint Théoctiste, où il leur traça le plan d'une église et des maisons qu'ils y devaient bâtir afin d'en former un bourg, ce qui fut bientôt exécuté.

Il les y visitait souvent pour les entretenir dans les bons sen-

timents qu'il leur avait inspirés ; et il continua de même jusqu'à ce qu'il leur eût procuré un prêtre et des diacres pour le service de leur église. Ils y demeurèrent avec beaucoup de joie, fortifiés par ses exhortations, et plusieurs autres Sarrazins vinrent se joindre à eux ; de sorte que leur nombre augmentant tous les jours, il crut devoir en donner avis à Juvénal, patriarche de Jérusalem, pour le prier d'y ordonner un évêque. Il lui envoya pour cela Aspébète ou Pierre, et le patriarche le choisit pour premier évêque de ce lieu.

Le Saint, toujours plus porté à garder sa retraite, ne se chargeait point de disciples, et pour cette raison il ne bâtissait point de monastère ni de laure ; et lorsque quelqu'un se présentait à lui pour embrasser l'état monastique, il l'envoyait à Théoctiste. Mais Dieu, qui voulait qu'il prit de nouveau pour sa plus grande gloire, la conduite de plusieurs religieux, lui manifesta ses desseins et lui fit naître l'occasion de les exécuter. Il y avait trois jeunes hommes de Cappadoce, qui étaient frères, nommé Cosme, Chrysippe et Gabriel, qui, après s'être exercés dans la Syrie, à l'étude et à la piété, vinrent à la montagne pour le prier de les recevoir sous sa discipline. Leur âge, et surtout celui de Gabriel qui était le plus jeune de tous, lui fit craindre qu'ils ne pussent pas vivre dans la même austérité qu'il pratiquait, et outre la résolution qu'il avait prise de ne point prendre de disciples auprès de lui, il jugea aussi qu'étant frères, l'amour naturel qui les liait entre eux leur ferait prendre part d'une manière trop humaine à ce qui les intéressait réciproquement, ce qui leur ferait un sujet de dissipation et de sollicitude qui les détournerait de l'esprit de recueillement, et lui donnerait à lui-même trop de préoccupation. Il leur fit donc entendre qu'il ne pouvait pas faire ce qu'ils désiraient, et il les retint cependant auprès de lui jusqu'au lendemain.

Dans la nuit il eut une vision durant le sommeil, où il vit un personnage qui lui dit : « Ne faites point difficulté de recevoir auprès de vous ces trois frères qui se sont présentés, parce que c'est Dieu qui vous les a envoyés ; recevez aussi tous ceux qui viendront pour le même sujet. » Euthyme reconnaissant par cette

vision la volonté de Dieu, appela ces jeunes hommes, leur déclara ce que Dieu lui avait fait connaître et les retint auprès de lui ; mais il avertit Cosme, le plus âgé des trois, qu'il prît garde que Gabriel, son plus jeune frère, ne sortit pas légèrement de sa cellule, lui en faisant voir les conséquences. Ensuite éclairé de l'esprit de prophétie, il lui prédit bien des choses qui devaient lui arriver dans la suite, et entre autres qu'il ne demeurerait pas longtemps dans ce lieu, parce qu'il serait fait évêque de Scythopolis.

Depuis ce temps-là, il reçut sans difficulté tous ceux qui venaient se ranger sous sa conduite. On nomme parmi ceux-ci, Domne, neveu de Jean, évêque d'Antioche et natif de cette ville ; trois frères natifs de Mélitène et cousins de ce Synodius dont il avait reçu sa première éducation, comme nous l'avons dit au commencement : ils s'appelaient Étienne, André et Gayan ; Jean prêtre de Raïthe ; Anatolius et Talasse ; Cyrion de Tibériade, prêtre de l'église de saint Basile, martyr à Scythopolis, et plusieurs autres encore, pour lesquels il pria Aspébète de vouloir bien faire bâtir des cellules et une église, ce qui forma en peu de temps une lauré qui ne le céda en rien à celle du désert de Pharan.

Quand l'église fut achevée, le patriarche Juvénal y vint de Jérusalem avec saint Passarion, co-évêque, et Hésychius, prêtre, pour en faire la dédicace. Il éleva en même temps Domitien et Domne au diaconat ; il avait déjà ordonné prêtres Jean et Cyrion, de sorte que cette nouvelle église fut pourvue de saints ministres pour le service de l'autel. Saint Euthyme avait le cœur plein de joie de voir le grand bien que cela allait produire dans sa lauré pour le salut et la consolation des frères. Il en ressentait encore beaucoup de la présence de Passarion et d'Hésyque, qui brillaient comme des astres, dit le moine Cyrille, parmi les Ascètes. Et cet historien ajoute que Passarion mourut dans une extrême vieillesse après cette dédicace, et que saint Euthyme n'avait alors que cinquante-deux ans.

Dieu, qui voulait être servi plus particulièrement des religieux dans cette nouvelle lauré, y fit éclater bientôt les merveilles de

sa miséricorde et de sa puissance par son serviteur. Il éprouva d'abord leur fidélité par la patience, en permettant que dans une rencontre ils se trouvassent sans provision. Dans ce temps-là, quatre cents Arméniens qui retournaient de Jérusalem, se détournèrent du chemin, et comme s'ils avaient été expressément guidés par quelqu'un qui marchât à leur tête, ils vinrent droit à la laure. Le Saint dit à son disciple Domitien, qu'il avait chargé du temporel, de leur faire préparer à manger ; car il les voyait extrêmement fatigués. Domitien lui représenta, que bien loin d'être en état de le faire, il y avait à peine dans la laure de quoi nourrir les Frères ce jour-là ; mais le Saint, dont la foi était vive, lui dit d'aller à la boulangerie et qu'il verrait que la puissance de Dieu en faisait plus dans un moment que l'homme ne pouvait comprendre.

O merveille de la grâce de Jésus-Christ ! s'écrie le moine Cyrille. Domitien obéit, et il trouva la boulangerie si remplie de pain, qu'il fallut mettre la porte à bas pour y entrer. On y trouva aussi du vin et de l'huile en grande quantité. Domitien fut si étonné de ce prodige, que, se jetant aux pieds du Saint, il lui demanda pardon de sa défiance, pénétré de regret de ne s'être pas abandonné aveuglément à l'obéissance. Euthyme le releva et lui dit ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui sème avec bénédiction, recueillera avec bénédiction ¹. » Il ajouta, en s'adressant aux autres religieux : « Souvenez-vous, mes frères, que quand on reçoit les hôtes avec charité, on reçoit plus de Dieu qu'on ne leur donne ; et tenez pour maxime inviolable parmi vous, que si vous vous rendez agréables à Dieu par la charité, il prendra un soin de vous si particulier, que rien ne vous manquera. » En effet, depuis ce temps-là tout prospéra à ces religieux, dont le nombre avait cru jusqu'à cinquante. Ils avaient chacun leur cellule, et on célébrait tous les jours le saint Sacrifice dans leur église, ce qui était pour eux un grand sujet de consolation.

Cependant tous ne pratiquaient pas la vertu également, et l'historien du Saint en marque deux exemples, qui font sentir,

¹ II Cor., IX, 6.

en relevant la sagesse de son gouvernement et l'esprit de Dieu, qui le guidait, combien la désobéissance dans un religieux déplait au Seigneur, quand même elle prend pour prétexte ce qui par les illusions de l'amour-propre, paraît bon à celui qui ne veut s'en tenir qu'à ses lumières. L'économe de la laure fut obligé de prendre des mulets pour faire venir les provisions et pourvoir au service des frères ; et il jeta, pour en avoir soin, les yeux sur un religieux appelé Auxence, qui était très-apte à cette besogne. Il lui en parla ; mais celui-ci n'en ayant pas grande envie, différerait d'un jour à l'autre de s'en charger sous différents prétextes. L'économe pressé par le besoin qu'il en avait, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur son esprit, pria Jean et Cyrion, prêtres de la laure, de joindre ses instances aux siennes ; ce qu'ils firent encore inutilement. Enfin, le samedi, saint Euthyme s'étant rendu à l'assemblée des Frères, l'économe se plaignit à lui de l'indocilité d'Auxence. Le Saint ne manqua pas de lui représenter le mal qu'il faisait en suivant sa propre volonté préférablement à l'obéissance ; mais Auxence résistait toujours, donnant pour raison qu'il était Asiatique et qu'il n'entendait pas le langage du pays pour se charger de cet emploi ; que d'ailleurs cela l'obligeant à sortir de la laure, il se trouverait exposé à voir mille objets qui lui seraient un sujet de tentation ; que n'étant pas alors sous les yeux du supérieur ou de ses frères, il se laisserait peut-être tromper par le démon, et qu'enfin le repos de la retraite lui convenait mieux et l'obligeait de refuser ce qu'on lui demandait. C'était par ces prétextes spécieux qu'il tâchait d'éluder l'obéissance pour ne faire que sa propre volonté ; mais saint Euthyme, qui avait l'esprit plus éclairé et le cœur plus droit que lui, ne s'y laissa pas tromper. Il lui dit pourtant encore avec douceur : « Ne craignez rien, mon fils, quand vous serez obligé de sortir de la laure pour conduire les mulets par obéissance ; nous prierons Dieu pour vous, afin qu'il vous protège et conserve votre âme. Obéissez seulement, et souvenez-vous que Jésus-Christ a dit : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir » ; et encore : Je ne fais pas ma volonté, mais je fais la volonté de mon Père qui m'a envoyé ». *Matth.*, xx, 28 ; *Joan.*, v, 30.

Bien loin de profiter d'une si douce remontrance, Auxence s'obstina davantage et ne témoigna que de l'aigreur. Ainsi il parut bien que les raisons spécieuses qu'il avait données n'étaient que des prétextes de l'amour-propre. Saint Euthyme jugeant alors qu'il fallait employer la sévérité pour corriger ce cœur indocile, lui dit : « Nous vous avons conseillé, mon fils, ce que nous avons cru de plus avantageux pour votre âme ; mais puisque vous persistez dans votre opiniâtreté, vous allez recueillir le fruit de votre désobéissance. » Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'Auxence sentit une terrible secousse dans tous ses membres, dont il fut renversé. Tous les Frères qui étaient présents en furent alarmés. Ils conjurèrent saint Euthyme d'avoir pitié de lui, en lui disant qu'il avait été assez puni de sa désobéissance. Le Saint qui ne voulait que son amendement, lui tendit la main, le releva de terre où il était resté tout tremblant, et le guérit en faisant sur lui le signe de la Croix. Ce fut pour lui une leçon de sagesse qu'il sut mettre à profit. Il se jeta aux pieds du Saint, lui demanda pardon de ses résistances et se chargea volontiers de la conduite des mulets.

Le moine Cyrille dit avoir appris ceci de saint Cyriaque, dont nous parlerons ailleurs, et qui avait passé plusieurs années dans le monastère du Saint. Il lui raconta aussi l'exemple que nous allons rapporter. Deux de ses religieux nommés Maron et Clémas, rebutés des austérités de la discipline rigoureuse qu'on observait dans la laure, résolurent en eux-mêmes de quitter leur état, et se communiquèrent leurs projets. Ils ne s'en étaient ouverts à personne autre ; mais Dieu le manifesta à Euthyme, à qui il dévoilait souvent les secrets des cœurs, ainsi que l'avenir. Il lui fit voir le démon qui attachait une corde au cou de ces deux religieux et les entraînait dans l'abîme.

Il comprit aisément par cette vision que le malin esprit les tentait d'apostasie, et les alla aussitôt trouver pour les détourner d'un si pernicieux dessein. Il leur parla avec beaucoup de douceur ; il les conjura, les pria, les exhorta, les encouragea à la persévérance. Il leur cita plusieurs exemples des Livres saints, et leur dit aussi qu'un religieux ne devait jamais s'entretenir dans des

pensées de tristesse, de dégoût, d'aversion, ni de changement de lieu ou d'état ; et que, dès que ces pensées se présentaient dans l'esprit, il devait les rejeter aussitôt, de peur qu'en les y laissant, elles n'entraînaient la volonté et ne précipitassent l'âme dans l'enfer par quelque funeste chute. « Car, ajoutait-il, ne croyez pas que si vous n'avez pas le courage de pratiquer ici la vertu, vous y réussirez mieux ailleurs. Ce n'est pas le lieu qui nous fait pratiquer le bien, c'est la bonne volonté ; au contraire, les changements ne font que rendre les moines plus stériles en vertu et plus relâchés dans leur devoir, de même qu'on voit par expérience qu'un arbre qu'on transplante tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ne porte jamais de fruit. »

Il leur raconta là-dessus ce qui était arrivé à un religieux d'Égypte, déjà fort avancé en âge, mais d'un naturel vif et impétueux : « Ce religieux, dit-il, voyant qu'il se laissait emporter par la colère, crut qu'il n'y avait point de meilleur parti à prendre que de quitter le monastère où il vivait et de demeurer dans le désert. « Là, disait-il, il n'y aura plus personne qui me contrarie ; je n'aurai à faire qu'avec moi-même ; je n'aurai plus d'occasion de me fâcher. » Mais ayant exécuté son dessein, un jour qu'il avait rempli sa cruche d'eau et voulait la poser à terre, elle se renversa, ce qui arriva jusqu'à trois fois ; à la troisième il s'emporta si fort contre la cruche, qu'il la prit et la brisa. »

Clémas, qui aurait dû être touché de ces remontrances, ne fit que rire en entendant cet exemple, et saint Euthyme indigné lui dit : « Vous êtes donc devenu le jouet du démon, comme celui dont je viens de vous parler ? Vous riez, tandis que vous devriez gémir et pleurer ¹. Ne savez-vous pas que celui qui doit nous juger tous, a appelé malheureux ceux qui rient et bienheureux ceux qui pleurent ² ? Convient-il aussi à un moine de se répandre en paroles vaines, d'être léger et inconstant, et de trop présumer de lui-même ? Il prouve par là qu'il ne connaît point son état et qu'il fait peu de cas de ses devoirs. Aussi, nos pères ont regardé la présomption de soi-même, comme la mère de presque tous les

¹ Matth., v, 3. — ² Luc., vi, 26.

vices. » Il se retira après l'avoir ainsi réprimandé ; mais ce religieux présomptueux porta bientôt la peine de sa témérité. Il tomba par terre avec un tremblement et des convulsions violentes , et fut dans cet état jusqu'à ce que Domitien, qui demeurerait ordinairement avec le Saint, rassemblât quelques-uns des principaux de la laure, et vint conjurer le Saint avec eux de vouloir bien lui pardonner. Il lui amena aussi Maron, qui reconnut sa faute ; et saint Euthyme qui inclinait toujours pour la douceur, et qui ne désirait que l'amendement de ses frères, vint guérir Clémas en faisant sur lui le signe de la Croix « Prenez donc bien garde à vous, lui dit-il, après qu'il se fut relevé de terre, et ne méprisez plus désormais les avis de vos supérieurs. Veillez sur vous-même avec attention, considérant que vous êtes environné de pièges, que les démons vous tendent, ce qui doit vous obliger à être toujours en garde sur eux et sur vous-même pour ne plus vous laisser surprendre. » Ce châtement ne fut pas seulement utile à Clémas, il servit aussi de leçon aux autres pour les empêcher de tomber dans de semblables fautes.

Dieu favorisa saint Euthyme du don de prophétie. Il prédit à son disciple Domnus qu'il succéderait à son oncle Jean, évêque d'Antioche, dans le gouvernement de son église. Il prédit encore à Anastase, gardien des vases sacrés de l'église de la Résurrection de Jérusalem, qu'il serait patriarche de cette ville ; car l'étant venu voir à sa laure avec Fidus, évêque de Joppé, et Cosme, gardien de la sainte Croix, ils n'y étaient pas encore arrivés, qu'il avertit Chrysippe, alors économiste de la laure, de tout préparer pour recevoir le patriarche de Jérusalem, et lorsqu'ils furent arrivés il adressa toujours la parole à Anastase comme s'il eût été le Patriarche. Chrysippe en étant étonné, lui dit tout bas à l'oreille qu'il se trompait ; qu'Anastase n'était point celui qu'il croyait ; qu'il pouvait le reconnaître à ses habits, bien différents de ceux du Patriarche, puisque celui-ci était habillé de blanc. Alors Euthyme, comme revenant à soi, lui dit : « Croyez-le, mon fils, je ne l'ai vu jusqu'à présent que vêtu de la couleur du Patriarche ; mais il faut croire que Dieu a voulu me faire connaître qu'il le sera. » Il dit ceci à Chrysippe d'un ton qui fut entendu

de tous ceux qui étaient présents, et qui purent dans la suite en rendre témoignage, quand Anastase fut monté sur le siège de Jérusalem.

La femme de Térébon, fils du gouverneur des Sarrasins, dont nous avons parlé, était stérile et vint le prier avec son mari de lui obtenir de Dieu un enfant. Il fit sur elle trois signes de Croix, et lui dit que Dieu lui donnerait trois garçons ; ce qui arriva.

Un de ses religieux nommé Émilien, romain de naissance, vivait depuis sa jeunesse dans une grande pureté de mœurs. Le démon, jaloux de son innocence, ne manqua pas de le tenter ; mais ce qui réussit à sa malice, fut la forte pensée qu'il lui mit dans l'esprit qu'il ne pourrait pas toujours résister et qu'à la fin il succomberait. Il écouta malheureusement cette pensée, et perdant courage il consentit à la tentation. Le Saint connut sa faute par une odeur insupportable qu'il sentit en s'approchant de lui. Il en prit occasion de faire une exhortation aux autres, qui furent aussi témoins, de l'état déplorable de ce Frère et de l'odeur infecte qui en sortait, et leur fit voir combien il était important de ne pas écouter les mauvaises pensées, d'y résister dès le commencement, et de ne point se décourager, quelque violentes et importunes qu'elles fussent.

Il leur cita là-dessus un exemple qui mérite d'être rapporté. « Il y avait, leur dit-il, dans une ville d'Égypte, un habitant dont la conduite extérieure était si régulière, que tout le monde le regardait comme un Saint. Tous croyaient même qu'il avait un don éminent d'oraison, que Dieu l'honorait de sa familiarité divine, et que ses prières attiraient sa protection et sa bénédiction sur la ville ; mais pour son malheur il était tout autre aux yeux de Dieu qu'il paraissait aux yeux des hommes, parce que bien qu'il ne fit pas des péchés extérieurs, il s'entretenait continuellement dans de mauvaises pensées, auxquelles il se complaisait de propos délibéré ; il tomba malade dangereusement, et lorsqu'il était près de mourir, toute la ville accourut pour le pleurer. L'Évêque même et le clergé y furent, et chacun déplorait la perte qu'on allait faire. Dans ce temps-là, un personnage véritablement éclairé d'en haut arriva dans la ville, et voyant la foule du monde

qui allait au malade, il voulut aussi se recommander à ses prières et recevoir sa bénédiction. Lorsqu'il fut auprès de son lit, Dieu lui fit apercevoir un homme qui enfonçait dans son cœur un trident tout embrasé pour en arracher l'âme avec une cruelle violence, et il entendit une voix du ciel qui dit : « Puisque cette âme n'a pas cessé de m'outrager, aussi ne cessez pas de la tourmenter. »

Cyrille rapporte encore en ces termes, comment dans un temps de sécheresse Dieu accorda à ses prières une pluie abondante : L'eau, dit-il, ayant manqué par cette sécheresse dans la citerne de la laure, saint Théoctiste avec les autres religieux vinrent le prier de leur en obtenir de Dieu ; mais il s'en excusa en disant qu'il y aurait en lui de la présomption à le faire. Cependant la sécheresse durait toujours, en sorte, dit Cyrille, qu'il semblait, selon l'expression de l'Écriture, que le ciel était devenu d'airain et la terre de fer, et tous les habitants des bourgs des environs étaient dans la consternation d'une si longue disette d'eau. Ils espéraient pourtant encore que le Saint se laisserait fléchir par ses religieux pour en demander à Dieu la cessation. Mais le dernier jour de l'octave de l'Épiphanie, voyant qu'il refusait encore de prier pour cela, et sachant que le lendemain il devait aller, selon sa coutume, dans le fond du désert pour y passer jusqu'au dimanche des Rameaux, ils s'assemblèrent en grand nombre, portant des Croix à la main, et vinrent le trouver en criant, encore plus du cœur que de la bouche : *Kyrie eleison*, comme c'était l'usage alors des chrétiens dans les calamités publiques.

Euthyme sentit son cœur ému de compassion ; il vint au-devant d'eux et leur dit : « Mes enfants, je ne suis qu'un pécheur, et j'ai plus besoin que personne de la miséricorde du Seigneur : comment voulez-vous donc que j'ose me présenter devant lui pour obtenir la cessation de la stérilité qui nous afflige ? Ce fléau nous prouve assez qu'il est irrité contre nous, et je serais un présomptueux de lui faire une pareille demande. Nos crimes ont mis comme un mur de séparation entre lui et nous. Le péché a défiguré son image dans notre âme et profané son saint Temple. Nous nous sommes livrés à nos mauvais desirs, à nos passions,

à la jalousie, à l'avarice, à la haine de notre prochain, ce qui nous rend odieux à ses yeux. Nous ne devons pas nous étonner qu'il ne nous nourrisse, selon son Prophète, que du pain d'angoisse et qu'il ne nous donne de l'eau que par mesure, sans que personne puisse l'en empêcher ; mais comme il est aussi bon et miséricordieux qu'il est juste, et qu'il désire que nous désarmions sa justice lorsqu'il nous châtie, en nous humiliant et nous convertissant à lui, prosternons-nous devant lui, prions-le qu'il nous pardonne nos péchés. Quand nous aurons fait de notre côté ce que nous devons, il ne manquera pas de nous accorder la pluie dont nous avons besoin. »

Tous s'écrièrent d'une voix commune : « Priez vous-même pour nous, notre Vénérable Père, parce que le Seigneur se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent. » Cela l'obligea d'entrer dans l'oratoire avec ses Religieux, où à peine il se fut prosterné devant Dieu, qu'il se leva un vent fort qui couvrit le ciel de nuages. On entendit gronder le tonnerre de toutes parts, et la pluie tomba avec tant d'abondance, que la terre en fut entièrement abreuvée. Il leur prédit en même temps que la récolte de cette année serait plus belle qu'aucune qu'ils avaient jamais eue ; ce qu'ils eurent la consolation de voir s'accomplir.

Dieu lui manifestait aussi les secrets des cœurs. Il lui faisait connaître quand ils résistaient intérieurement aux tentations, ou quand ils y consentaient. Il voyait aussi quelquefois au saint Sacrifice les Esprits bienheureux qui environnaient l'autel, comme pour célébrer avec lui les sacrés Mystères ; et quand les Frères approchaient pour y participer, il voyait une grande lumière qui éclairait ceux qui étaient bien préparés, et aveuglait les autres qui en approchaient dans de mauvaises dispositions. C'est pour cela qu'il recommandait souvent à ses Religieux de faire attention à ce que dit saint Paul, qu'on doit s'éprouver soi-même avant que de manger ce Pain de vie et de boire ce Calice de salut, parce que celui qui le fait indignement, mange et boit sa condamnation ¹.

¹ 1 Cor., xxviii, 19.

« Remarquez, leur disait-il aussi, que le prêtre qui offre le Sacrifice prévient là-dessus les assistants en leur disant : « Élevons nos cœurs à Dieu ; » et sur la réponse qu'ils lui font qu'ils les ont élevés au Seigneur, il fait la Consécration : ensuite, levant de nouveau les mains au ciel, comme pour montrer que le sacré Mystère est offert pour notre salut, il prononce d'une voix claire et distincte ces paroles, en sorte qu'il puisse être entendu de tous : « Les choses saintes sont pour les Saints, » comme s'il voulait dire : Puisque je suis homme sujet aux mêmes infirmités que vous, et que je ne sais pas quelles sont vos dispositions, je crois devoir vous avertir que chacun de vous fasse bien attention à l'état de sa conscience, si elle n'est pas chargée de quelque péché d'orgueil, d'envie, de haine, de médisance, de mauvais propos, de cupidité ou de quelque autre vice, et qu'il prenne bien garde d'approcher de la Table sacrée sans s'être auparavant purifié par la pénitence ; car les choses saintes ne sont pas pour les profanes, mais pour les Saints. Si au contraire votre conscience ne vous reproche rien, approchez avec confiance et ne craignez rien, parce que vous y trouverez la lumière qui vous éclairera et vous échauffera. »

Il disait ceci de l'abondance d'un cœur pénétré de respect et de foi pour les sacrés Mystères, et il y fut encore porté par d'autres visions dont Dieu le favorisa. Étant un jour à l'autel avec Domitien qui faisait la fonction de diacre, lorsqu'il fut sur le point de réciter le *trisagion*, c'est-à-dire, trois fois *Sanctus*, un feu descendit du ciel et le couvrit avec Domitien jusqu'à la fin du Sacrifice. Térébon était présent, et quoique laïque il s'était placé dans le chœur ; mais dès qu'il vit ce feu, il fut saisi d'une sainte frayeur et s'enfuit promptement dans la nef ; et depuis ce temps-là toutes les fois qu'il y venait, il n'osait plus s'approcher de l'autel, mais il se tenait humblement près de la porte de l'église. Ce prodige arriva depuis que le Saint était revenu de Pharan, où il s'était retiré à l'occasion de l'impie Théodose, un des plus ardents sectateurs de l'hérésie d'Eutychès, Dieu voulant confirmer par là les catholiques dans la vraie foi, dont nous allons voir que ce Saint fut un des plus zélés défenseurs.

Il était dans sa cinquante-quatrième année, dit le moine Cyrille, lorsque Synodius, qui l'avait élevé dans sa jeunesse avec Acace, alors évêque de Mélitène, vint à Jérusalem pour visiter les saints Lieux. Il était trop près de la lauré pour manquer une si belle occasion de la visiter, et ses trois cousins, Étienne, André et Gayan, qui y étaient Religieux. Il lui apprit le trouble et le scandale que causait l'erreur impie de Nestorius, qui admettait deux personnes en Jésus-Christ, et niait que la très-sainte Vierge fût véritablement Mère de Dieu. Euthyme en conçut une douleur inexprimable ; mais Synodius en adoucit l'amertume, en lui apprenant en même temps avec quel zèle saint Cyrille d'Alexandrie et Acace de Mélitène avaient commencé de combattre la nouvelle hérésie, et qu'on allait assembler un concile à Éphèse pour la condamner. Les évêques de Palestine ne tardèrent pas d'y être invités, et le Saint eut soin d'écrire à Aspébète ou Pierre, évêque des Sarrasins, qui devait s'y rendre comme les autres, pour lui recommander de s'attacher aux sentiments et d'imiter le zèle de saint Cyrille et d'Acace qui combattaient cette nouvelle erreur ; et au retour du concile, Pierre l'instruisit de tout ce qui s'y était passé, et comment la foi orthodoxe y avait triomphé de cette détestable hérésie.

Eutychès, qui avait combattu vigoureusement pour la vérité contre Nestorius, donna quelques années après dans une erreur tout opposée. La foi nous enseigne qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, la divine et l'humaine, et une personne divine ; et Nestorius voulait que le nombre des personnes égalât celui des natures. Le malheureux Eutychès, sous prétexte qu'il n'y avait qu'une personne en Jésus-Christ, soutint aussi qu'il n'y avait que la nature divine, dans laquelle la nature humaine s'était confondue et perdue. Ce fut ce qui donna occasion dans la suite à ses sectateurs, qui ne furent que trop nombreux et causèrent beaucoup de mal aux monastères, de calomnier les orthodoxes qui admettaient deux natures en Jésus-Christ, les accusant d'être Nestoriens, comme s'ils eussent admis en même temps deux personnes.

On assembla, pour condamner l'hérésie d'Eutychès, un concile

général à Chalcédoine ¹ vingt ans après celui d'Ephèse où Nestorius avait été condamné, et deux disciples de saint Euthyme, qui était alors dans la soixante et quizième année de son âge, s'y trouvèrent, savoir : Étienne, évêque de Jamnie, et Jean, évêque des Sarrasins; car Pierre était déjà mort. Il apprit d'eux ce qu'on avait décidé, et il déclara hautement qu'il embrassait la doctrine de cette sainte assemblée. Le bruit se répandit aussitôt dans les monastères et les déserts, que le grand Euthyme reconnaissait le concile de Chalcédoine, et l'exemple d'un homme si célèbre par ses vertus et par le don de prophétie et de miracles dont Dieu l'avait favorisé, aurait été suivi des autres moines, si l'impie Théodose, appuyé du crédit de l'impératrice Eudoxie qu'il avait séduite, n'en eût aussi trompé la plus grande partie.

Ce Théodose avait été moine. Il fut chassé de son monastère pour une méchante action, et s'étant réfugié à Alexandrie, on le contraignit d'en sortir honteusement, et il vint à Chalcédoine, où il se joignit aux sectateurs d'Eutychès. Mais voyant que leur parti y était détruit, il entreprit de le rétablir ailleurs, et se rendit pour cela en Palestine. Là, par la plus noire de toutes les impostures, il publia que le concile avait enseigné qu'il fallait reconnaître dans Jésus-Christ deux Fils, deux Christs, deux Personnes, ce qui était la détestable erreur de Nestorius. Il poussa la calomnie, pour mieux la rendre plausible, jusqu'à distribuer de fausses lettres et une mauvaise traduction de l'épître du Pape. Il séduisit ainsi l'impératrice Eudoxie, veuve du jeune Théodose, qui s'était retirée à Jérusalem, et il lui fut d'autant plus aisé de la tromper, qu'avant la mort de son mari elle avait favorisé Eutychès, s'étant laissée surprendre par les artifices de l'eunuque Chrysaphe.

Son autorité entraîna la plupart des moines et des habitants de la Palestine; et par là, la faction de l'imposteur Théodose se trouva si forte, que le patriarche Juvénal, qui soutenait les décisions du concile, fut obligé de quitter Jérusalem et de se retirer

¹ Cette ancienne ville d'Asie Mineure, à l'entrée du Bosphore de Thrace, n'est plus qu'un misérable village nommé *Kadi-Kevi*.

à Constantinople. Alors Théodose, accompagné des moines qu'il avait séduits, se fit ordonner patriarche de Jérusalem, et se porta, pour se soutenir et accréditer les erreurs d'Eutychès, aux plus cruels excès. Il avait en saint Euthyme un adversaire d'autant plus redoutable, que son mérite le rendait célèbre; et il comprenait qu'en l'engageant dans son parti il achèverait de gagner tous les moines du pays. Il lui envoya pour cela deux abbés de sa faction, Elpide, abbé du monastère de Saint-Passarion, et Géronce, abbé du monastère de Sainte-Mélanie, qui vinrent lui dire de sa part, que, puisqu'il avait refusé de le venir voir, comme il l'en avait fait prier, il choisit un lieu où ils pussent se rendre tous les deux et conférer ensemble.

Saint Euthyme, pénétré de douleur des maux que ce méchant moine avait déjà faits, répondit à ces deux abbés en gémissant beaucoup : « Dieu me garde d'avoir aucune communication avec un homme qui a répandu si injustement le sang des prêtres, et qui s'est encore souillé du crime d'hérésie. » — « Mais, lui dirent les députés, il faut ou que vous rejetiez le concile de Chalcédoine, ou que vous vous déclariez sectateur de Nestorius, dont ce concile a adopté les erreurs. » Alors le grand Euthyme prenant la parole leur dit : « Je n'ai pas encore lu tous les actes de ce concile ; mais quant à ce qui a été réglé sur le dogme, nous ne saurions refuser de nous y soumettre, puisqu'il a suivi la foi des conciles de Nicée et de Constantinople ; qu'il a également ordonné de suivre celle du concile d'Éphèse contre les erreurs de l'impie Nestorius, ayant reconnu deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, unies sans mélange et sans confusion dans une seule personne, qui est la personne du Verbe, et que la très-sainte Vierge est véritablement Mère de Dieu. » Il leur expliqua ceci assez au long pour détruire dans leur esprit les impostures dont Théodose les avait fascinés ; et il eut la consolation de persuader Elpide, quoiqu'il ne quittât pas d'abord la communion de ce séducteur ; mais l'abbé Géronce demeura dans son obstination.

Ils rapportèrent donc la réponse d'Euthyme au faux patriarche, qui, ne pouvant souffrir qu'il lui résistât si courageusement, lui

envoya de nouveaux abbés et lui tendit tous les pièges qu'il put imaginer pour le séduire. Euthyme, fatigué de tant de députations, assembla ses Religieux, les avertit de se donner de garde des erreurs de Théodose et de ceux qui suivaient son parti, et de ne prendre aucune part aux excès qu'ils commettaient, après quoi il se retira au désert de Ruban, où plusieurs le suivirent. Sa retraite, en le déroband aux importunités des partisans de Théodose, servit à en faire revenir d'autres qui s'étaient laissé tromper. Saint Gerasime fut du nombre, ainsi que les anachorètes Pierre, Marc, Julon et Sylvain, à qui les Théodosiens avaient aussi fait croire que le concile de Chalcédoine avait approuvé, par ses décisions contre Eutychès, les erreurs de Nestorius, condamnées dans le concile d'Ephèse.

Cependant l'empereur Marcien, informé de l'intrusion du faux patriarche Théodose et des crimes dont il s'était rendu coupable, envoya ordre à Dorothee, gouverneur de la province, de se saisir de lui, et d'apaiser au plus tôt les troubles qu'il avait excités. Théodose en ayant eu avis, prit la fuite avec quelques-uns de ses complices. On punit les plus coupables de ceux qu'on put arrêter et on fit grâce aux autres. Les abbés et les moines qui avaient été séduits, implorèrent, dans une lettre adressée à l'impératrice sainte Pulchérie, la clémence de Marcien, qui leur pardonna à la prière du patriarche Juvénal rétabli dans son siège, et saint Euthyme revint dans sa laure.

L'impératrice Eudoxie ne quitta pas si facilement ses préventions en faveur d'Eutychès. Son frère Valère et Olibrius, mari de sa petite-fille, lui écrivirent plusieurs lettres pour la porter à abandonner le parti de cet hérésiarque, et elle différait toujours, parce qu'elle s'était engagée trop avant ; mais l'empereur Valentinien, son gendre, ayant été tué, et quelques mois après sa fille et ses deux petites-filles ayant été emmenées captives à Carthage par Genséric, roi des Vandales, qui prit Rome en 455, elle commença à craindre que ces malheurs ne fussent la punition des maux qu'elle avait occasionnés par son adhésion aux excès de l'impie Théodose, et dans le trouble dont cette crainte agitait son cœur, elle envoya Anastase, le co-évêque (coadjuteur) avec quel-

ques autres personnes de sa maison, à Antioche, à saint Siméon Stylite, pour savoir de lui ce qu'elle devait faire.

Le Saint lui répondit que l'ennemi de son salut la voyant riche en bonnes œuvres, l'en avait dépouillée par le ministère du perfide Théodose ; que pourtant le mal n'était pas sans remède, puisqu'il lui restait encore un peu de lumière et de bonne volonté ; qu'au reste, il s'étonnait qu'elle cherchât si loin de bons conseils, en ayant une source auprès d'elle, qui était le grand Euthyme, homme plein de l'Esprit de Dieu, dont elle n'avait qu'à suivre la doctrine pour ne plus tomber dans l'erreur.

Eudoxie suivit cet avis avec une parfaite docilité ; et sachant que saint Euthyme s'était fait une loi de n'entrer jamais dans les villes, elle fit promptement bâtir une tour à une lieue de son ermitage, et l'invita de l'y venir trouver. Le Saint était retourné à Ruban, soit que ce fût pour y passer le Carême selon sa coutume, ou pour quelque autre sujet ; de sorte qu'il fallut qu'Anastase le co-évêque, que la princesse lui avait député avec Cosmo, gardien de la sainte Croix, allât le chercher dans ce désert où saint Théoctiste le conduisit. Il revint avec eux, et se rendit à la tour auprès de la princesse, qui se jeta aussitôt à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et lui dit qu'elle espérait que Dieu la visiterait enfin dans sa miséricorde, puisqu'elle avait la consolation de le voir.

Le Saint, après l'avoir bénie, lui recommanda de se conduire avec plus de précaution pour éviter les surprises de l'ennemi de son âme. Il lui dit que les malheurs de sa famille qui lui avaient causé tant de douleur, lui étaient arrivés pour avoir suivi et protégé, comme elle avait fait, l'impie Théodose ; qu'elle ne devait plus s'embarrasser dans les questions qui regardent la foi, mais recevoir avec simplicité les décrets des saints conciles de Nicée contre Arius, de Constantinople contre Macédonius, d'Ephèse contre Nestorius, et de Chalcédoine contre Eutychès, et rentrer au plus tôt dans la communion de Juvénal, son évêque.

Elle suivit à l'heure même ce conseil et se réconcilia avec le patriarche Juvénal, qui la reçut dans sa communion avec un grand nombre de moines et de laïques qui la suivirent dans sa

conversion comme ils l'avaient suivie dans son égarement. Elpide, abbé de Saint-Passarion, fut de ce nombre ; mais deux de ses religieux, nommés Marcien et Romain, le quittèrent pour suivre le malheureux Géronce, abbé du monastère de Sainte-Mélanie, qui persista dans son erreur. Marcien bâtit depuis un monastère auprès de Bethléem, et Romain en bâtit un au bourg de Thécué. Le premier rentra dans la suite dans le sein de l'Église ; mais Romain et Géronce, qui s'étaient retirés avec lui à Thécué, s'obstinant dans leur impiété, furent enfin chassés de leur monastère.

L'impératrice Eudexie mourut quatre ans après, et ne pensa pendant ce temps-là, qu'à réparer par de bonnes œuvres le scandale que sa prévention avait causé à l'Église, visitant les églises, les monastères, les hôpitaux qu'elle avait bâtis en grand nombre dans la Palestine. Elle avait fait bâtir un temple dédié au Prince des Apôtres vis-à-vis de l'ermitage de saint Euthyme, et avait fait creuser tout auprès une citerne large et profonde. Comme elle vint un jour voir cet ouvrage, elle aperçut la laure du Saint, située au milieu de cette vaste solitude, et admira l'ordre des cellules, qui étaient séparées les unes des autres ; ce qui lui rappela ces paroles de l'Écriture : « Que vos maisons sont belles, ô Jacob ! Et que vos tabernacles sont aimables, ô Israël ! ¹ » Son cœur en fut pénétré de dévotion, et elle envoya Gabriel au Saint, pour lui permettre de l'aller voir afin de profiter de ses instructions. Son intention était aussi de lui donner des fonds pour l'entretien de ses religieux. Euthyme pénétra dans sa pensée par le don que Dieu lui avait donné de connaître les secrets des cœurs et de prévoir l'avenir, et avant qu'elle lui en ouvrît le discours, il lui dit : « Vous n'avez pas longtemps à vivre ; ainsi au lieu de vous occuper de tant de soins, songez à vous bien préparer à ce dernier passage. Ne pensez pas non plus à nous donner des revenus ; nous ne vous demandons d'autre grâce que celle de vous souvenir de nous devant Dieu. »

La princesse fut fort étonnée qu'il eût pénétré son dessein, et

¹ Num., XXIV, 5.

très-édifiée en même temps de son désintéressement. Elle en fit part à son retour au patriarche Anastase, qui avait succédé à Juvénal, et redoubla ses bonnes œuvres ; mais quatre mois après qu'elle eut fait achever l'église de Saint-Étienne, dont elle confia le soin à Gabriel, et appliqué des fonds pour son entretien et celui des autres qu'elle avait fait bâtir, elle quitta cette vie pour recueillir dans l'éternité les fruits de ses mérites.

Nous ne devons pas oublier, au sujet des hérésies de son temps, ce que saint Sabas racontait de lui ; car il disait qu'il ne pouvait se lasser d'admirer comment, étant d'un caractère extrêmement doux et modéré, il s'enflammait d'un zèle puissant dès qu'il s'agissait de soutenir la foi orthodoxe. Des manichéens et des origénistes qui demeuraient aux environs de Césarée, venaient quelquefois le voir sous prétexte de piété ; mais s'ils employaient contre lui la finesse du renard pour le surprendre par leur hypocrisie, ils le trouvaient armé contre eux de la force du lion qui les terrassait par la parole de Dieu. Aucun ne pouvait lui résister ; et il en faisait de même contre les ariens, les sabelliens, et généralement contre tous ceux qui n'avaient pas des sentiments catholiques.

Étant âgé de quatre-vingt-deux ans, il eut la consolation de procurer à l'Ordre monastique un trésor précieux en la personne de saint Sabas, qui vint fort jeune se présenter à lui pour être élevé dans la vie religieuse. Il prédit qu'il en serait un jour un des plus grands ornements, et l'envoya au monastère de Saint-Théoctiste, parce qu'il était trop jeune pour demeurer dans sa laurc. Et enfin, lorsqu'il fut parvenu à sa quatre-vingt-dixième année, il eut la douleur de perdre le même saint Théoctiste, qui était usé de vieillesse et consommé dans la vertu. Il se rendit auprès de lui dès qu'il apprit sa maladie, et ne le quitta point jusqu'à sa mort, qui arriva peu de jours après. Le patriarche Anastase y vint aussi, et l'aida à lui rendre les devoirs de la sépulture. Ce prélat profita de l'occasion pour s'entretenir avec lui, mais de la manière que le moine Cyrille le raconte, on voyait de sa part tant de vénération et de tendresse pour le Saint, et tant d'humilité de la part du Saint, qu'on ne sait lequel des deux on

doit admirer davantage, ou d'Anastase dans les témoignages de respect qu'il rendait à sa vertu, ou d'Euthyme dans la basse idée qu'il avait de lui-même. Le premier lui tenant les mains les lui baisait avec affection, et il l'embrassait avec une tendresse extrême en lui disant : « Il y a bien du temps, mon vénérable Père, que je désirais serrer ces mains dans les miennes ; mais je vous conjure avec toute l'instance possible, de prier le Seigneur qu'il accomplisse en moi jusqu'à la fin ce que vous m'avez prédit, et marquez-moi aussi tout ce qu'il vous fera connaître dans la suite. » Saint Euthyme, dont la modestie souffrait de ces marques d'estime d'Anastase, lui répondit avec une profonde humilité, que c'était plutôt à lui à lui obtenir les grâces du ciel, dont il avait besoin, et il lui recommanda aussi son monastère et les religieux que Dieu y avait mis sous sa conduite.

Cependant Théoctiste ayant laissé la supériorité vacante dans son monastère, qu'on appela depuis le monastère de Saint-Théoctiste, saint Euthyme en confia le gouvernement à Maris, oncle de Térébon, qui comme nous avons dit, y avait embrassé la vie religieuse, et se trouvait alors dans un âge avancé, après quoi il retourna à sa laure. Maris mourut après deux ans de gouvernement, et saint Euthyme substitua en sa place le moine Longin, dont la conduite avait toujours été digne d'éloges.

Saint Sabas racontait dans la suite à ses religieux, que, lorsque Longin gouvernait ce monastère, ils furent ensemble voir saint Euthyme au désert de Ruban, où ils se rencontrèrent avec Domitien, Martyrius, Élie et saint Gerasime ; que le Saint le prit en particulier avec Domitien, et les mena avec lui dans un désert plus reculé, où ils ne se nourrissaient que de racines ; mais qu'ayant pénétré plus avant, ils entrèrent dans une terre si aride, qu'ils ne trouvaient d'eau en aucun endroit. Saint Sabas ajoutait que n'étant pas encore accoutumé à souffrir la soif, il ne pouvait plus se soutenir, et que saint Euthyme, touché de compassion, se retira à l'écart, fit sa prière à Dieu, et creusant ensuite avec le hoyau qui lui servait pour arracher les herbes, il en sortit aussitôt une eau pure dont il se désaltéra.

Plusieurs choses aussi que le Saint avait prédites aux trois

frères, Cosme, Chrysippe et Gabriel, s'accomplirent après la mort le saint Théoctiste. Mais si Dieu l'éclairait ainsi sur les autres, il ne lui laissa pas ignorer ce qui le regardait lui-même, surtout le temps de sa mort, ainsi que ce qui devait arriver après lui dans la laure. Ceux qui en furent les témoins le racontèrent au moine Cyrille, qui nous l'a transmis sur leur rapport. Ils lui dirent donc que le dernier jour de l'octave de l'Épiphanie, ceux qui devaient le suivre dans le fond du désert, où il se retirait toutes les années pour passer le carême, s'étant rendus auprès de lui, ils trouvèrent qu'il n'y avait rien de préparé pour le voyage. Ils lui demandèrent s'il n'était pas déterminé à partir le lendemain, il leur répondit : « Je passerai toute la semaine avec vous dans la laure, et samedi à minuit nous nous séparerons. » Trois jours après, qui était la fête de saint Antoine, il leur ordonna de passer la nuit en prières dans l'église, et après les Matines il rassembla les anciens et leur déclara que c'était la dernière veille qu'il faisait avec eux. Il les fit retirer et appela seulement Domitien auprès de lui ; mais dès le grand matin tous les religieux s'assemblèrent et il leur tint ce discours :

« Mes pères, mes frères et mes enfants bien-aimés en Jésus-Christ (distinguant ainsi les anciens des autres plus jeunes), j'entre dans la voie de mes pères ; et comme vous m'avez toujours témoigné beaucoup d'affection, je viens vous en demander aujourd'hui le dernier gage, en pratiquant fidèlement ce que je vais vous recommander. La première chose est la charité, qui est le lien de toutes les vertus, dont le concert forme la perfection chrétienne et religieuse ; car la charité est aux autres vertus ce que le sel est au pain, et sans elle les autres vertus deviennent comme sans goût et sont insipides, au lieu qu'elle les rend fermes et solides étant accompagnée de l'humilité. C'est aussi cet humilité que je vous recommande, parce qu'elle élève à la perfection celui qui la pratique sincèrement, comme la charité fait qu'il demeure ferme dans cet état et empêche qu'il n'en descende. La charité est pourtant plus excellente que l'humilité, puisque c'est par la charité que Jésus-Christ a eue pour nous, qu'il s'est humilié et anéanti jusqu'à se rendre semblable à nous. Je vous

recommande en troisième lieu la prière et la psalmodie ; car quoique cela convienne à tous les hommes, puisque tous doivent prier Dieu, le louer et lui rendre gloire, nous y sommes obligés plus étroitement que le commun des fidèles, soit parce que nous sommes attachés à son service par des vœux, soit parce qu'étant délivrés par la grâce de notre vocation, des soins et des fâcheuses nécessités du siècle, nous avons tout le temps qu'il faut pour vaquer à une occupation si sainte. Conservez-vous toujours dans une grande pureté d'esprit et de corps ; soyez assidus à la sacrée Collecte pour y glorifier le Seigneur, et observez avec la plus grande fidélité la sainte règle *qui nous a été donnée d'en haut.* » Ces dernières paroles méritent qu'on y fasse attention. On y voit que les saints Instituteurs des Ordres ne présentaient pas leurs règles comme leur propre ouvrage, mais comme le fruit de leurs prières auprès de Dieu, qui les éclairait pour ne rien prescrire à leurs disciples que par son divin Esprit ; et c'est ce qui doit inspirer aux âmes religieuses un profond respect pour leurs saintes règles, et une grande fidélité à les observer.

« Ayez soin du mieux qu'il vous sera possible, continua le Saint, de ceux qui sont dans l'affliction. Instruisez et fortifiez ceux qui sont combattus par la tentation, de peur qu'en négligeant de les avertir, ou de les encourager, ils ne se laissent affaiblir et ne tombent dans les pièges du démon. Enfin, je vous donne pour dernier avis, et je vous le recommande instamment, ne fermez point la porte à ceux qui viendront, mais qu'elle leur soit toujours ouverte. Regardez-vous comme n'ayant qu'un même toit avec eux, et que vos biens vous soient communs avec ceux qui sont dans le besoin, et soyez assurés que vous en recevrez dans le ciel une très-grande récompense. »

Après ces recommandations, il leur demanda lequel d'entre eux ils souhaitaient d'avoir pour supérieur. Ils lui déclarèrent tout d'une voix que c'était Domitien ; et il leur répondit que cela ne se pouvait pas, parce que Domitien ne lui survivrait que de sept jours. Ils furent tous étonnés d'une prédiction si précise, et lui demandèrent Élie, natif de Jéricho et économe du monastère de Saint-Théoctiste.

Élie était présent, et le Saint se tournant vers lui, lui dit : « Voilà que tous les Pères vous choisissent pour leur pasteur et leur supérieur. Veillez donc sur vous-même et sur le troupeau qui vous est confié. Je ne dois pas vous laisser ignorer que c'est la volonté de Dieu que vous changiez, dans quelque temps, la laure en monastère. » Il lui indiqua en même temps l'endroit où il devait le construire et le plan qu'il fallait suivre ; ensuite il lui prescrivit tout ce qu'il devait faire touchant l'hospitalité, la psalmodie, l'observance de la règle, et en particulier il lui recommanda de prendre un grand soin du salut de tous, et surtout de ceux qui étaient affligés par la tentation. Enfin, adressant de nouveau la parole à tous, il leur dit avec une tendresse paternelle : « Si Dieu m'accorde sa miséricorde, je lui demanderai pour première grâce d'être toujours en esprit avec vous, et avec ceux qui viendront ici après vous. »

Ensuite il les congédia, ne retenant auprès de lui que Domitien ; et trois jours après il s'endormit au Seigneur la nuit du samedi, ainsi qu'il l'avait prédit, étant âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, le 20 de janvier de l'an 473. Le moine Cyrille nous a fait son portrait en ces termes : « Il était doux et candide. Il avait le visage long et rond, et le teint beau, l'air agréable, les cheveux blancs, la taille médiocre, et sa barbe qui était bien fournie, descendait jusqu'au nombril. Il était sain dans tous les membres de son corps, et n'avait pas perdu une seule dent. »

Au moment de sa mort, saint Gerasime, qui demeurait près du Jourdain, vit monter son âme au ciel conduite par les Anges, et il en avertit saint Cyriaque qui était dans son monastère. Ils se rendirent sur-le-champ à l'ermitage, où le patriarche Anastase se trouva avec un grand nombre de ses ecclésiastiques, parmi lesquels étaient Chrysippe, Gabriel et Phido. Il s'y assembla aussi une multitude incroyable de solitaires et de laïques, et il s'y fit tant de miracles, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer les merveilles de Dieu dans son serviteur.

La presse était si grande, que les soldats que le patriarche avait amenés pour empêcher le désordre, eurent bien de la peine à contenir la foule qui s'empressait de voir le saint corps ; et il

était déjà trois heures du soir qu'on n'avait pu arriver au lieu de la sépulture. Enfin on le déposa dans un lieu décent en chantant des hymnes et les autres prières accoutumées, tout le monde fondant en larmes pour la perte d'un si grand homme. Martyrius et Élie surtout ne pouvaient cesser de pleurer, quoique le patriarche Anastase fit ce qu'il pût pour les consoler. Cependant, il donna ordre à Phido de rester dans la laure, afin d'y disposer tout ce qu'il fallait pour le monument qu'il avait projeté de lui élever ; et étant retourné à Jérusalem, il y envoya aussitôt les ouvriers et les matériaux nécessaires.

Pendant ce temps-là, Domitien, ce grand disciple du grand Euthyme, comme l'appelle le moine Cyrille, et le fidèle imitateur de ses vertus, qui l'avait servi plus de cinquante ans, ne quitta point son tombeau. Il y demeura six jours, et le septième le Saint lui apparut et lui dit, avec un visage sur lequel éclatait la joie céleste : « Venez jouir de la gloire que Dieu vous a préparée. Il a bien daigné nous y unir ensemble. » Domitien vint en donner avis aux Frères qui s'assemblaient pour l'office divin. Il y assista avec eux, et mourut ayant le cœur comblé de joie dans l'espérance des biens éternels.

Le diacre Pidus, que le patriarche Anastase avait commis pour le monument qu'il voulait élever au Saint, se donna tous les soins qu'il pouvait souhaiter pour seconder ses vues. Il changea la caverne en une église, en la faisant agrandir et décorer de beaux ornements. Il plaça au milieu le tombeau du Saint, et, de chaque côté, ceux des prêtres, des égumènes ou supérieurs et des autres vénérables personnages ; et quand tout cela fut fait, le patriarche envoya de Jérusalem la pierre sépulcrale, l'urne d'argent, les balustres et tout ce qui put contribuer à rendre ce monument également riche et respectable. Ensuite il se rendit lui-même à la laure, et fit la translation du corps du Saint avec grande pompe, du lieu où on l'avait d'abord mis en dépôt, au tombeau qui était préparé. Il prit aussi toutes les mesures que sa prudence lui inspira, pour que ces saintes reliques y fussent en sûreté, sans qu'on en pût enlever la moindre parcelle pour la transporter ailleurs ; après quoi il retourna à Jérusalem, emmenant avec lui Martyrius

et Élie, qu'il ordonna prêtres et associa au clergé de la sainte Résurrection ¹.

(MARIN.)

SAINT NÉOPHYTE,

JEUNE MARTYR.

Ce jeune Saint, lorsqu'il fut arrêté comme chrétien à Nicée, en Bithynie, n'avait que quinze ans. Mais il était déjà chrétien ferme et pénétré. Or la persécution de Dioclétien faisait partout ses ravages. Les juges se persuadèrent qu'à un âge si tendre Néophyte ne résisterait pas aux attraites des jouissances et des plaisirs qu'ils pouvaient lui offrir. Mais leurs efforts se brisèrent contre la généreuse constance de cet enfant. Les juges, dont il méprisait tout haut les idoles infâmes, s'irritèrent et le firent battre de verges en excitant leurs bourreaux. Tout déchiré, il ne se plaignit pas, ne poussa pas un soupir. On le jeta dans une fournaise ardente, sans que le feu parût s'attacher à lui ; on l'exposa aux bêtes, qui respectèrent cette chair si jeune. Les miracles qui se succédaient ainsi ne frappèrent pas les juges, qui croyaient à la magie, mais qui ne croyaient pas en Dieu ; et dans leur dépit, ils firent décapiter le jeune Saint, qu'ils reverront dans sa gloire au jugement dernier.

SAINT ANTHÈME,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Saint Anthème (*Anthemius*), quatrième évêque de Poitiers, succédait à saint Gelais, à la fin du iv^e siècle. On sait peu de chose de sa vie, sinon qu'il la passa à répandre la foi dans son diocèse et dans les contrées voisines, et qu'il amena au saint bercail beaucoup de brebis égarées. Ce qu'on sait encore, c'est qu'il était dévoré par le zèle évangélique et qu'il était tout entier aux travaux de la prédication dans la province de Saintonge, lorsque Dieu

¹ Saint Sabas, l'un des plus chers disciples de saint Euthyme, célébra sa fête immédiatement après sa mort. Il est honoré par les Latins et par les Grecs : ces derniers lui donnent toujours le titre de *Grand*.

l'appela à lui, dans la petite ville de Jonzac. Il y fut enterré. Il est fêté à Poitiers le 20 janvier, avec d'autres évêques.

SAINT TARIEC.

Ce bon Saint breton naquit dans l'Armorique au commencement du v^e siècle. Il était fils du bienheureux Restitut et de sainte Léomanie, sœur de saint Patrick. Il fut élevé par saint Patrick, son oncle, qu'il seconda dans la conversion de l'Irlande où il est vénéré aussi bien qu'en Bretagne. Il était frère de saint Magornan et parent de quelques autres Saints dont la vie s'écoula comme la sienne dans le service de Dieu et le dévouement au prochain.

Saint Tariec mourut à la fin du v^e siècle. Les Bretons le fêtent le 20 janvier.

SAINT FÉCHIN,

ABBÉ.

Féchin ou Féquin était, au vii^e siècle, abbé du monastère de Fobhar, au comté de Méath, en Irlande. Il vivait dans une grande sainteté et gouvernait admirablement son monastère, qui édifiait toute la contrée, lorsqu'il fut emporté, avec la plupart de ses religieux, par l'effroyable peste de 664, qui enleva en même temps quatre rois de l'Irlande, divisée alors en plusieurs États, et avec ces rois et ces religieux, la moitié des Irlandais. On raconte que la mort de saint Féchin éteignit aussi l'épidémie. On inhuma le Saint avec honneur ; un bourg se forma autour de son tombeau, et plusieurs églises en Irlande lui ont été dédiées.

SAINT MAUR,

ÉVÊQUE DE CÉSÈNE.

Saint Maur de Césène, en Italie, florissait au milieu du vii^e siècle. Saint Pierre Damien, qui a écrit sa vie, dit qu'il s'illustra par ses vertus, et que Dieu l'honora de plusieurs miracles. Il ajoute qu'il se retirait dans la solitude, aussi souvent que ses

fonctions le lui permettaient, et qu'il regardait ces retraites comme des bains salutaires, où il se purifiait des petites fautes qu'il est presque impossible d'éviter, lorsqu'on est obligé d'avoir quelque commerce avec le monde. Il dit aussi qu'il tenait un rang distingué dans le clergé de son temps, puisque c'est lui qui remplaça l'archevêque de Ravenne, au concile que le Pape saint Martin ouvrit à Rome contre les monothélites, en l'an 645.

Il est honoré le 20 janvier.

LE BIENHEUREUX LUDOLPHE,
FONDATEUR DE L'ORDRE DE FONTE-AVELLANO.

Ce saint religieux jeta les fondements de son Ordre dans les montagnes de l'Apennin, au diocèse de Faenza, au commencement du ^x^e siècle. Il y choisit un lieu solitaire entre les monts Carrio et Corno, pour bâtir un couvent où il se retira avec ses disciples. Ils vivaient d'abord dans des cellules séparées, occupés à la psalmodie et à la lecture. Ils y menaient une vie très-austère, jeûnaient pendant quatre jours de la semaine au pain et à l'eau, et n'avaient de vin que pour le Saint-Sacrifice et les malades. Ils observaient plusieurs carêmes durant l'année, marchaient nu-pieds, et passaient une partie des nuits en prières. Devenu évêque de Gubbio, qui est une petite ville d'Italie, située également dans ces montagnes, le bienheureux Ludolphe se consacra tout à son peuple, laissant ses religieux dans une ferveur que saint Pierre Damien accrut encore, lorsqu'il entra dans le monastère de Fonte-Avellano, quelques années après. L'Ordre de Fonte-Avellano, après être tombé dans le relâchement, reprit son antique vigueur en s'unissant à celui des Camaldules, vers l'an 1570. — Son bienheureux fondateur, qui mourut en 1047, est honoré le 20 janvier.

LE BIENHEUREUX DANIEL DE GÉRARMONT,
ABBÉ.

Le bienheureux Daniel était un disciple de saint Bernard ; il se distinguait à Clairvaux par sa piété profonde, par sa science et

par sa sagesse. Le monastère de Cambron, qui florissait en Belgique au XII^e siècle, ayant perdu son second abbé, saint Bernard lui envoya Daniel, qui en devint le troisième. Il était si étranger à la vanité qu'il ne prit jamais le titre d'abbé, mais celui d'humble serviteur de l'Église de Cambron.

Parmi ses vertus, on en cite une qui pour beaucoup de chrétiens serait bien rude, c'est qu'il sortait toujours de table sans avoir satisfait son appétit. Il fut très-estimé des puissants et des princes de son temps. C'est lui que notre roi Louis VII prit pour arbitre dans ses démêlés avec les souverains de la Flandre.

Il vivait encore en 1192. Nous ignorons la date de sa mort, mais on le fête en Belgique le 20 janvier.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

On honore ce même jour un ami du bienheureux Daniel, saint Didier, trente-deuxième évêque de Térouane. Il fut consacré évêque en l'an 1169, et il gouverna sagement et saintement son diocèse, qui comprenait toute la Morinie. En 1186, il fonda, auprès de Saint-Omer, une abbaye de vierges de l'Ordre de Cîteaux, puis cassé par l'âge et les travaux, il demanda à son ami Daniel de Gérardmont la faveur d'être inhumé dans son monastère. Il mourut le 20 janvier 1194, et sa tombe à Cambron a toujours été très-révérée.

LE BIENHEUREUX EUSÈBE DE STRIGONIE.

La Strigonie était un comté de la Hongrie situé aux deux rives du Danube. La ville principale de cette seigneurie s'appelait Strigonie, comme le comté. C'est dans cette ville que naquit Eusèbe, à la fin du XII^e siècle. Peut-être était-il comte et seigneur de cette province, puisque ceux qui ont écrit sa vie disent qu'il sortait d'une des plus illustres familles de la Hongrie. Il eut une grande piété, dès sa jeunesse, et pourtant il vécut longtemps dans le monde, menant une vie très-chrétienne, mais prenant

part aux fêtes et aux honnêtes plaisirs de ses amis. Toutefois, dans les fêtes, dans les grandes réunions, il est rare qu'il n'y ait pas quelques échecs à la pureté de l'âme, à la charité, à la conscience, et que la présence de Dieu ne s'oublie pas un peu. Lorsqu'il fut donc arrivé à l'âge mûr, il exécuta une résolution qu'il méditait depuis quelques années. Il distribua aux pauvres ses grands biens et se retira dans une forêt où il s'était préparé une cabane.

Sa retraite fit une vive sensation, surtout parmi ceux de ses amis qui pratiquaient les devoirs des chrétiens. Plusieurs de ceux-là vinrent le voir et lui demandèrent à partager sa solitude. De concert avec lui, ils fondèrent un monastère, dont ils le prièrent de prendre la direction. Cette nouvelle maison de prière prit le nom de monastère de Pisillie. Eusèbe y établit la règle des Chanoines réguliers de saint Augustin ; et quand tout fut organisé, Dieu le retira d'ici-bas le 20 janvier de l'an 1270. Son Ordre, après sa mort, se répandit en Hongrie, en Autriche et en Pologne.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE DU PUY,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS, MARTYR.

Le Frère Philippe naquit au Puy, en Auvergne, dans le ^{xiii}e siècle, de parents illustres par leur naissance et leur piété. On rapporte que sa mère étant enceinte de lui, et l'ayant recommandé à saint Antoine de Padoue, le Saint lui prédit que l'enfant qu'elle portait dans son sein, serait religieux de Saint-François, qu'il serait un zélé prédicateur, que plusieurs suivraient sa voie, et qu'enfin il souffrirait le martyre pour la foi de Jésus-Christ, ce qui s'accomplit.

Philippe, ayant pris l'habit de Frère-Mineur, passa en Afrique, où il allait prêcher l'Évangile aux infidèles. Les Sarrasins l'arrêtaient dans Azot, avec deux mille chrétiens, tant anciens que nouveaux. La politique du Soudan ne lui permettant pas de faire ôter la vie à un si grand nombre d'hommes, il leur fit proposer d'abjurer le christianisme et leur promit de grands avantages, s'ils se conformaient à ses volontés. Ils répondirent tous qu'ils

seraient fidèles jusqu'à la mort aux vérités que le pieux religieux leur avait annoncées. Alors Philippe, charmé de leur résolution, leur fit un discours dont l'impression fut telle, qu'ils se présentèrent avec joie aux tourments, dans lesquels ils périrent tous.

Le soudan d'Azot, furieux de voir que c'était à la sollicitation du religieux que deux mille personnes venaient de lui résister et de se dévouer à la mort, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, ordonna qu'il fût tourmenté à son tour. On lui coupa d'abord les mains par morceaux, puis on l'écorcha, jusqu'au milieu du ventre. Comme il ne cessait de prêcher l'Évangile et de montrer l'impossi- bilité de Mahomet, le tyran ordonna qu'on lui arrachât la langue, ce qui fut exécuté. Mais par un prodige qui effraya jusqu'aux bourreaux mêmes, Dieu permit que le saint homme continuât de parler distinctement des choses du salut, et de reprocher aux Sarrasins leur endurcissement. Le soudan, craignant qu'à la fin le peuple ne s'ébranlât dans sa fausse croyance, fit périr Philippe par l'épée, en 1288.

Son corps et ceux des autres Martyrs restèrent plusieurs jours sans sépulture et sans corruption, jusqu'à ce que les chrétiens des environs les enlevassent secrètement pour leur rendre les derniers devoirs ¹.

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX DE LENS.

Dans un lieu solitaire, couvert de ronces et d'épines, et appelé pour ce motif Spinelieu ou Épinelieu (*Spinosus locus*), à peu de distance de la ville de Mons, existait autrefois un ermitage appartenant à une petite chapelle. C'est là qu'en 1216 se retira la noble Béatrix de Lens, issue des seigneurs de ce nom, pour y fonder, en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, un monastère de l'Ordre de Cîteaux. Une religieuse d'une éminente vertu, nommée Raimburge, appelée d'un autre monastère pour présider à l'organisation d'Épinelieu, y fit fleurir en peu de temps toutes les vertus monastiques, tellement qu'un grand nombre de jeunes

¹ Le Père Fulgence Férot.

personnes de bonnes familles venaient y prendre l'habit religieux et se placer sous sa conduite.

Quelques grands seigneurs du pays voulurent aider la pieuse Béatrix dans l'œuvre qu'elle avait entreprise. On cite entre autres Henri, châtelain de Mons et seigneur d'Havré, et Jeanne de Flandre ou de Constantinople, qui était aussi comtesse de Hainaut. Wautier de Lens est également signalé parmi les bienfaiteurs de la naissante abbaye.

On ignore combien d'années la bienheureuse Béatrix de Lens passa dans ce lieu. Elle y mourut vers l'an 1216, le 19 ou le 20 janvier. C'est du moins en ces jours que le ménologe de l'Ordre de Cîteaux fait mémoire d'elle avec le titre de Bienheureuse ¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage de Notre-Dame des Tables, à Montpellier, sanctuaire renommé et vénéré pour toutes les grâces que les fidèles y ont obtenues par l'intercession de la très-sainte Vierge.

Sainte Abondance de Spolète, qui est fêtée le 25 décembre, eut en ce jour, comme on le voit dans sa *Vie*, une vision de la très-sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. La Sainte, ardemment dévouée déjà à Marie et à l'Enfant-Jésus, n'avait guère que huit ans. L'Enfant-Jésus tenait dans sa main une belle pomme dorée qui fit envie à son amie Abondance. Elle tendit la main, et l'auguste Enfant lui donna sa pomme. Elle courut aussitôt au jardin de sa famille chercher des fleurs pour les offrir à Jésus et à Marie. Or c'était à une époque où la terre était gelée. Cependant Dieu lui fit trouver un charmant bouquet, qu'elle apporta à la très-sainte Vierge et à son divin Fils. Il y a plusieurs apparitions de Notre-Seigneur et de sa Mère à de jeunes enfants qui devinrent ensuite de grands Saints, comme nous le verrons notamment dans la vie de sainte Véronique Giuliani, car Jésus et

¹ Emprunté à M. l'abbé de Ram, dans les *Vies des Saints du diocèse de Cambrai*, publiées par M. l'abbé Destombes.

Marie ont pour ceux qui les aiment, si petits qu'ils soient, la vive et naïve tendresse d'un père et d'une mère.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, saint Fabien, pape et martyr, qui souffrit la mort sous l'empereur Dèce, et qui fut enterré dans le cimetière de Callixte.

En la même ville, aux catacombes, saint Sébastien, martyr, qui était capitaine de la première compagnie des gardes préto-riennes pour l'empereur Dioclétien. Il fut, en qualité de chrétien, lié à un arbre au milieu d'un champ, percé de flèches par ses propres soldats, et enfin frappé de coups de bâton jusqu'à ce qu'il rendit l'âme.

A Nicée en Bithynie, saint Néophyte, martyr, qui, à l'âge de quinze ans, fut battu de verges, jeté dans une fournaise ardente et exposé aux bêtes; mais comme il n'en reçut aucun mal, et qu'il persévéra avec plus de constance à confesser la foi de Jésus-Christ, on le fit enfin périr par le glaive.

A Césène, saint Maur, illustre par ses vertus et par ses miracles.

En Palestine, saint Euthyme, abbé, célèbre par son zèle à maintenir la discipline catholique et par la grandeur de ses miracles. Il fut un des ornements de l'Église du temps de l'empereur Marcien.

¹

TERTIO DECIMO KALENDAS FEBRUARIJ.

Romæ, natalis sancti Fabiani papæ, qui tempore Decii martyrium passus, in cœmeterio Callisti sepultus est. — Ibidem ad Catacumbas, sancti Sebastiani Martyris, qui Diocletiano imperatore cum haberet principatum primæ cohortis, sub titulo Christianitatis jussus est ligari in medio campo, et sagittari a militibus, atque ad ultimum fustibus cædi, donec deficeret. — Nicææ in Bithynia, sancti Neophyti martyris, qui quintum-decimum annum ætatis agens, flagris cæsus, in fornacem immissus, feris objectus, cum permaneret illæsus, et Christi fidem constanter profiteretur, gladio tandem occisus est. — Cesenæ, sancti Mauri episcopi, virtutibus et miraculis clari. — In Palæstina, natalis sancti Euthymii abbatis, qui zelo catholicæ disciplinæ, et virtute miraculorum tempore Marciani imperatoris in Ecclesia floruit.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Félice Modica, vierge de Séville, martyrisée à l'âge de vingt-six ans, l'an 246.

Saint Clément, prêtre, honoré à Lyon.

Saint Bénédict, ermite de l'Ordre de Vallembreuse, en Étrurie, mort en 1107.

Saint Garlace, religieux Prémontré, honoré en Espagne.

Saint Maximin, vingt-neuvième évêque de Poitiers, dont on sait peu de choses, sinon qu'il mourut en odeur de sainteté au VIII^e siècle. Vers l'an 1230, Philippe, l'un de ses successeurs, fit relever son corps enterré à Mouterre-Silly ou Sillé, et reconnut sa sainteté.

Saint Manuel, archevêque d'Andrinople, martyrisé par les Bulgares, en l'an 813.

Saint Molac ou Molagga, confesseur en Irlande.

Saint Pierre le Télonéaire (agent du fisc), mort à Constantinople, au VI^e siècle.

Saint Restitut, prêtre du diocèse d'Hippone, martyrisé en 412, par les Circoncillions, secte des Donatistes.

La bienheureuse Pélagie, mère de saint Yriez, morte au VI^e siècle, dans le monastère d'Atane, au diocèse de Limoges.

Saint Maxime le Greffier, jeté dans le Tibre, pour sa foi en Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Valérien.

Martyrologe de la dernière persécution.

Étienne Gaston, curé de Sainte-Anne, au diocèse de Limoges, ne fit pas le serment schismatique et se réfugia dans le département de la Lozère. Mais il y fut arrêté, reconduit à Limoges, et, comme prêtre réfractaire, guillotiné le 20 janvier 1794.

Bernard Batailler d'Omonville, chanoine de la métropole de Rouen, refusa le serment ; condamné à la déportation, il fut envoyé à Rochefort, où il mourut dans l'entrepont d'un vaisseau, le 20 janvier 1794.

Melchior Perol, vicaire à Eymoutiers, dans le diocèse de

Limoges, condamné par le tribunal de la Haute-Vienne pour refus de serment, et guillotiné à Limoges, le 20 janvier 1794.

Joseph Véronne, prêtre du diocèse d'Agen, mis en réclusion à Bordeaux dans le couvent des Catherinettes transformé en prison, attendait là le départ du navire qui devait le déporter pour sa fidélité à l'Église. Il y mourut de misère à l'âge de soixante-deux ans, le 20 janvier 1795.

VINGT-UNIÈME JOUR DE JANVIER.

Sainte Agnès, vierge et martyr. — Saint Fructueux, évêque de Tarragone, martyr avec ses diacres saint Augure et saint Euloge. — Saint Patrocle ou saint Parre, martyr. — Saint Epiphane, évêque de Pavie. — Saint Meinrad. — Six mille deux cents martyrs à Clermont. — Sainte Perpétue, fondatrice des Augustines. — Saint Publius, évêque d'Athènes, martyr. — Le Bienheureux Ambroise, diacre d'Alexandrie. — Les quatre princes bretons, saint Ingénoc, saint Doëtval, saint Eumaël et saint Vinoc. — Saint Avit, deuxième du nom, évêque de Clermont. — Saint Vimin ou Vivien, abbé en Ecosse. — Saint Macclain, abbé. — Le Vénérable roi Louis XVI. — Le Vénérable Père Vincent Palotta, fondateur de la Société de Marie-Immaculée, Reine des Apôtres. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT E AGNÈS,

VIERGE ET MARTYR.

Vierges du Seigneur, célébrons aujourd'hui la fête d'une vierge sacrée. Que nos chants retentissent en son honneur ; que les peuples se réjouissent avec les pauvres de Jésus-Christ ; félicitons-nous tous dans le Seigneur, et pour l'édification des Vierges, rappelons à notre mémoire le martyr de la bienheureuse Agnès. Elle n'avait encore que treize ans lorsqu'elle triompha de la mort pour entrer dans la vie, parce qu'elle avait donné son cœur à Celui qui est l'auteur de la vie. Dès l'aurore de sa jeunesse, elle avait acquis la maturité des vieillards ; son corps délicat cachait un esprit affermi ; la beauté de son visage donnait à peine l'idée de celle de son âme.

Un jour qu'elle revenait des écoles, le fils du préfet de Rome la vit et l'aima. Il s'informa de sa famille ; on lui indiqua ses parents ; il leur demanda la main d'Agnès, et pour faire agréer sa demande, il offrit de riches présents, en y ajoutant de magnifiques promesses. Il avait apporté pour Agnès des ornements de

grand prix, mais la Vierge les méprisa comme de la boue. Ce refus irrita l'ardeur du jeune homme. S'imaginant que la bienheureuse Agnès désirait des bijoux plus splendides, il lui fit voir toutes les pierres précieuses qui étaient la gloire de sa maison ; il lui énuméra sa fortune, ses palais, ses terres immenses, ses nombreux esclaves ; il lui en faisait parler sans cesse par les personnes de sa famille, par ses amis, ses connaissances, lui promettant toutes les richesses de ce monde si elle consentait à l'épouser.

Voici la seule réponse qu'il obtint de la bienheureuse Agnès : « Retire-toi de moi, source de péché, aliment du crime, pâture de la mort ; retire-toi de moi, car j'appartiens déjà à un autre Époux. Mon Fiancé est de bien plus noble race que toi ; sa dignité dépasse de beaucoup la tienne. Il m'a offert des ornements incomparablement plus beaux que les tiens ; pour gage de son alliance, il m'a donné l'anneau de sa foi avec un magnifique bracelet. Il a orné ma main droite de bagues de grand prix ; il a ceint mon cou de pierres précieuses. Il a mis à mes oreilles des perles inestimables ; il m'a fait une ceinture des bijoux les plus éclatants. Il a placé son sceau sur mon visage, afin que je n'aimasse que lui. Il m'a fait présent de colliers incomparables ; il m'a montré des trésors immenses, me les promettant en récompense de ma fidélité. Je ne puis donc, sans faire injure à mon Fiancé, en regarder un autre, et je ne veux pas abandonner Celui à qui j'ai voué mon amour. Il est la générosité même, et rien ne saurait égaler sa puissance. Sa beauté charme les yeux, sa grâce éblouit, son amour ravit le cœur. Il m'a déjà fait préparer la chambre nuptiale, et j'entends encore la douce harmonie de ses concerts. Déjà j'ai recueilli de sa bouche le lait et le miel ; déjà son corps s'est uni à mon corps ; déjà son sang a fait rougir mes joues¹. Il a pour Mère une Vierge ; son Père ne connaît point de femme, et les Anges sont ses serviteurs. Le soleil et la lune admirent sa beauté. Son toucher guérit les malades, le parfum qu'il exhale rend la vie aux morts. Ses biens ne sauraient diminuer, ses richesses ne s'épuî-

¹ C'est une belle allusion à la sainte Communion.

seront jamais. Voilà l'Époux à qui j'ai donné ma foi, auquel je veux appartenir tout entière; son amour entretient la chasteté; ses embrassements conservent la pureté; je puis m'unir à lui en restant vierge. Et pourtant des fils naîtront de cette union, mais ces enfantements seront sans douleurs, et mon Époux me comblera d'une inépuisable fécondité. »

Le jeune insensé ne comprit point le sens divin de ces paroles : son aveugle amour s'accrut des tortures de la jalousie; les angoisses de son cœur ne lui laissaient plus un moment de repos. Forcé de se mettre au lit, ses soupirs profonds et continuels découvrirent aux médecins la cause de son mal. Ils en instruisirent le père, qui renouvela la demande que son fils avait faite. Mais la bienheureuse Agnès répondit que pour rien au monde elle ne violerait la promesse faite à son premier Fiancé. Le père lui fit observer, mais inutilement, qu'étant préfet de Rome, il n'y avait pas de personnage si illustre qu'on pût lui préférer. Il se mit alors avec ardeur à chercher qui était cet époux dont Agnès avait vanté la puissance. Un de ses parasites le devina : il lui dit que la jeune fille était chrétienne dès l'enfance, et si avancée dans la magie qu'elle appelait le Christ son époux.

Cette révélation combla le préfet de joie. Il envoie une troupe nombreuse de ses gardes pour amener Agnès à son tribunal. Il l'entretient d'abord en particulier, cherchant à la gagner par de douces paroles; il essaie ensuite des menaces. Mais ni la flatterie ni la crainte n'eurent d'empire sur la Vierge de Jésus-Christ. Elle écoutait le préfet avec un visage impassible, riant dans son cœur de ses promesses et de ses menaces. Voyant qu'il ne gagnait rien sur elle, Symphronius s'adressa à ses parents. Comme ils étaient de noble naissance, il ne pouvait employer la force pour les plier à ses desseins; mais il se fit une arme de leur titre de chrétiens, arme si redoutable en ce temps de persécution.

Le lendemain, il donna l'ordre de lui amener Agnès; il lui parla de l'amour de son fils; il lui renouvela ses offres : ce fut en vain. Alors il s'assied sur son tribunal, et fait comparaître la jeune fille. « Il faut, lui dit-il, renoncer à la superstition des chrétiens, où tu as puisé cette magie qui te rend si fière, sans quoi

tu ne chasseras jamais ces folies de ton cœur, et ne consentiras pas aux plus justes propositions. Hâte-toi donc d'aller adorer la déesse Vesta ; et si tu tiens à garder ta virginité, tu pourras te livrer nuit et jour à ses sacrifices. »

La bienheureuse Agnès lui répondit : « Si j'ai refusé ton fils, qui, malgré son coupable amour, est un homme vivant, un être à coup sûr capable de raison, qui peut entendre, voir, marcher et sentir, qui peut jouir de cette lumière brillante et des biens de la vie ; si donc par amour du Christ, j'ai absolument refusé de le regarder, comment pourrai-je adorer des idoles muettes, sourdes, qui n'ont ni sentiment, ni vie, et, à la honte du Dieu tout-puissant, courber ma tête devant des pierres stupides ?

— Je veux bien, reprit le préfet, avoir égard à ta grande jeunesse : à ton âge, on ne comprend pas encore, et c'est pourquoi je diffère de punir tes blasphèmes contre les dieux ; cependant crains d'encourir leur colère.

— Tu méprises trop ma jeunesse, dit la bienheureuse Agnès, si tu me crois assez faible pour te vouloir céder. La foi ne dépend pas de l'âge, mais des sentiments. Dieu regarde les cœurs plus que les années. Quant à tes dieux, dont tu désires m'épargner le courroux, laisse éclater leur colère : qu'ils parlent, qu'ils disent eux-mêmes ce qu'ils veulent ; qu'ils me commandent de les honorer, qu'ils m'ordonnent eux-mêmes de les adorer. Du reste, comme je te vois tendre à ce que tu n'obtiendras jamais, essaie contre moi ce qu'il te plaira.

— Choisis, dit Symphronius, ou de sacrifier avec les vierges à la déesse Vesta, ou d'être avec les courtisanes, enfermée dans un lupanar. Tu feras alors horreur à ces chrétiens mêmes, qui t'ont si bien instruite dans la magie, que tu ne redoutes pas un pareil malheur. Choisis donc, je te le répète, ou de sacrifier à la déesse Vesta, en l'honneur de ta race, ou d'être la honte de ta maison, en tombant au rang des courtisanes.

La bienheureuse Agnès lui répondit d'une voix ferme : « Si tu connaissais mon Dieu, tu n'oserais pas proférer de telles paroles. Pour moi, qui sais quelle est la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, je méprise tes menaces sans crainte, certaine, comme je

suis, de n'être pas souillée, ni de sacrifier à tes idoles. Car j'ai avec moi, pour gardien de mon corps, l'Ange du Seigneur. Le Fils unique de Dieu, que tu ne connais pas, m'est un rempart infranchissable : c'est un gardien toujours vigilant, un défenseur qu'on ne surprend jamais. Il ne ressemble guère à tes dieux d'airain, dont on ferait plus utilement des ustensiles de ménage, ni à tes dieux de pierre, qui pourraient servir à paver les places. La divinité ne réside pas en de vains marbres : elle habite les cieux ; elle ne siège pas dans l'airain ou dans tout autre métal : elle a son trône dans le royaume d'en Haut. Si toi et tes semblables ne renoncez au culte des idoles, vous endurez le même supplice. On les a soumises au feu pour les fondre ; et leurs adorateurs aussi seront jetés en des flammes inextinguibles, non pour les fondre, mais pour les confondre dans la mort éternelle. »

Fou de colère, le juge ordonna de la dépouiller de ses vêtements, et de la mener nue dans un lieu infâme, précédée d'un héraut qui crierait : « Agnès, vierge sacrilège, blasphématrice envers les dieux, est abandonnée aux lupanars. » Pendant qu'on la dépouillait, ses cheveux se dénouèrent, et par la grâce divine devinrent si longs et si épais, qu'ils la couvrirent mieux que ses vêtements. Etant entrée dans le lieu infâme¹, elle y trouva l'Ange du Seigneur qui l'attendait. Cet Ange l'environna d'une vive lumière, en sorte que personne ne pouvait la regarder sans être ébloui. La cellule où elle était brillait comme le soleil, quand il rayonne dans toute sa force. Quiconque y arrêtait les regards perdait momentanément l'usage de la vue. Comme la bienheureuse Agnès se prosternait pour prier le Seigneur, une robe d'une blancheur éclatante apparut devant ses yeux. Elle s'en revêtit et dit : « Je vous remercie, Seigneur Jésus-Christ, qui, me comptant au nombre de vos servantes, avez commandé de me donner cette robe. » Le vêtement était au reste si bien propor-

¹ Ce lupanar était situé sous les voûtes qui soutenaient les gradins du cirque Agonale, où combattaient les athlètes. Les païens alliaient la débauche à tous leurs jeux. On a conservé, en mémoire de sainte Agnès, cette partie du cirque. C'est aujourd'hui une chapelle souterraine de son église de la place Navone.

tionné à la mesure de ce petit corps, il brillait de tant de blancheur, qu'on ne pouvait douter qu'il n'eût été fait de la main des Anges.

Alors le lupanar fut changé en un lieu de prière ; et qui-conque y entraît, se prosternait et adorait, rendant hommage à cette immense lumière, et en sortait plus pur qu'il n'y était entré.

Cependant l'auteur de ce forfait, le fils de Symphronius, vint avec ses jeunes compagnons pour insulter à sa victime. Ils se croyaient désormais les maîtres d'assouvir leur impudique passion. Ses compagnons entrèrent les premiers, en tenant des propos abominables ; mais ils sortirent bientôt avec toutes les marques de la stupeur et du plus profond respect. Le jeune homme les traita de fanfarons, de lâches, de misérables, et, riant de leur peur, il entra audacieusement à son tour dans le lieu où la vierge priaît. Il vit cette grande lumière qui l'environnait, sans rendre gloire à Dieu ; il s'élança dans la lumière ; mais avant que sa main pût atteindre la vierge, il tomba la face contre terre, et, étouffé par le diable, il expira.

Ses compagnons, le voyant si long à sortir, le croyaient tout entier à son crime. L'un d'eux, pourtant, qui était plus intimement lié avec lui, voulut le féliciter de son audace : il entre, et le trouve mort. Il s'écrie d'une voix retentissante : « Au secours, pieux Romains ! Cette courtisane a tué le fils du préfet par ses opérations magiques. »

A ce cri, le peuple accourt au théâtre. Les sentiments les plus divers régnaient dans la foule. « C'est une magicienne, » disaient les uns ; « elle est innocente, » répondaient les autres ; d'autres encore criaient : « c'est une sacrilège ! » Le préfet de Rome, apprenant la mort de son fils, arrive au milieu de la foule ; il entre dans la chambre où le jeune homme était étendu sans vie. A la vue du cadavre, il pousse un grand cri : « O la plus cruelle de toutes les femmes, dit-il à la bienheureuse Agnès, tu as voulu montrer sur mon fils toute la puissance de ton art. » Et comme au milieu de ses paroles, que la douleur rendait incohérentes, il s'informait avec ardeur des causes de cette mort, la bienheureuse

Agnès lui dit : « Il est tombé en la puissance de celui dont il voulait accomplir la volonté. Pourquoi tous ceux qui sont entrés ici sont-ils saufs ? C'est qu'ils ont rendu gloire à Dieu, qui avait envoyé son Ange pour me couvrir de ce vêtement de miséricorde, pour garder mon corps offert et consacré à Jésus-Christ dès le berceau. A la vue de la splendeur de l'Ange, ils adoraient tous et se retiraient sains et saufs. Mais ce téméraire frémissait et voulait m'outrager. Comme il avançait la main pour me toucher, l'Ange du Seigneur le frappa de cette mort réprouvée.

— Montre-moi, dit le préfet, que ceci n'est pas le résultat d'une opération magique, en priant l'Ange de rendre la vie à mon fils.

— Quoique votre foi, dit la bienheureuse Agnès, ne mérite pas d'obtenir cette grâce du Seigneur, cependant, comme il est temps de manifester la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, sortez tous, afin que je lui offre ma prière accoutumée. »

Ils se retirèrent tous. Et s'étant prosternée le visage contre terre, elle suppliait Dieu de ressusciter ce jeune homme. Alors l'Ange du Seigneur lui apparut : il la releva tout en pleurs, il la consola, et ressuscita le jeune homme. Le fils du préfet étant sorti, se mit à crier au milieu de la foule : « Il n'y a qu'un Dieu qui règne au ciel, qui domine la terre et les mers : c'est le Dieu des chrétiens. Tous les temples sont vains. Les dieux qu'on y adore sont des fantômes qui ne peuvent absolument rien, ni pour eux ni pour les autres. »

A ces paroles, les augures et les prêtres des idoles se troublèrent ; ils excitèrent le peuple, en sorte que le tumulte devint plus grand qu'il n'était. La foule criait d'une voix formidable : « Périsse la sorcière, périsse la magicienne, qui séduit les esprits et change les cœurs. »

Le préfet était dans l'admiration d'un si étonnant miracle ; toutefois, n'osant pas défendre Agnès contre sa propre sentence, et craignant d'être proscrit s'il agissait contre les prêtres des idoles, il laissa à son vicaire le soin d'apaiser le peuple. Pour lui, il s'éloigna plein de tristesse de ne pouvoir délivrer cette jeune fille après la résurrection de son fils.

Dès qu'il fut retiré, le vicaire, nommé Aspasius, ordonna d'allumer un immense bûcher au milieu de la foule, et d'y précipiter Agnès. On la jeta donc dans ce brasier ardent ; mais les flammes se divisant à droite et à gauche, brûlèrent les furieux les plus rapprochés, tandis qu'elles respectaient entièrement la Vierge du Seigneur. Ce miracle accrut la fureur du peuple, qui l'attribuait à des maléfices, n'y voulant point reconnaître la puissance divine. La foule frémissait de rage et s'épuisait en cris insensés. Alors la bienheureuse Agnès, étendant ses mains au milieu du feu, fit cette prière au Seigneur : « O Dieu tout-puisant, adorable, vénérable et redoutable Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous bénis de m'avoir fait échapper, par votre Fils unique, des mains de ces hommes impies, et de m'avoir fait passer sans tache au milieu des souillures du démon. Et voici maintenant que ce feu, arrosé par l'Esprit-Saint d'une rosée céleste, vient mourir à mes pieds : la flamme se divise, et l'ardeur de ce brasier se répand sur ceux qui l'ont allumé. Je vous bénis, O Père à jamais digne de louanges, de m'avoir attirée à vous sans crainte à travers ces flammes. Déjà je vois l'objet de ma foi, j'atteins le but de mes espérances ; j'embrasse ce que je désirais. Je vous confesse des lèvres et du cœur ; je soupire après vous du fond de mes entrailles. Voici que je viens à vous, le Dieu vivant et véritable, qui, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, et l'Esprit-Saint, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Amen. »

Lorsqu'elle eut fini sa prière, tout le feu s'éteignit si complètement, qu'il ne restait plus ni fumée ni chaleur dans cet immense bûcher. Craignant un soulèvement du peuple, Aspasius commanda aussitôt de lui donner un coup d'épée dans la gorge. Le sang qui coula de sa blessure la couvrit d'une teinte rosée, pendant que le Seigneur offrait à son épouse la palme du martyre.

Bien loin de s'attrister de cette mort glorieuse, les parents de sainte Agnès enlevèrent son corps avec une joie toute chrétienne, et l'ensevelirent dans une petite terre qu'ils avaient près de Rome, sur la voie Nomontane. Il s'y faisait un grand concours de fidèles, tous les chrétiens voulant prier sur son tombeau. (E. DARAS.)

On vénère à Rome la plus notable partie des reliques de sainte Agnès, c'est-à-dire son corps presque entier, dans l'église de son nom. Toutefois, des parcelles de ce trésor ayant été, sous le Pape Benoît VIII, accordées à l'église de Maëstricht, d'autres portions à Marèse et à Utrecht, ces divers lieux ont donné carrière aux critiques, chaque localité se vantant de posséder les reliques de sainte Agnès. C'est ainsi que Rouen et Abbeville passent pour avoir sa tête, lorsque ces villes n'en ont que quelques petits os.

« Il faut dire, à ce propos, comme l'observe Ribadenéira, que ce sont des parties qui retiennent le nom et l'honneur du tout. »

Paris (à Saint-Eustache), Anvers, Cologne, Beaulieu, Bruxelles et plusieurs autres villes sont heureuses de présenter à la vénération des fidèles quelques parcelles des restes augustes d'une si grande Sainte.

On représente sainte Agnès avec un agneau, tant à cause de son innocence, qu'à cause de l'analogie du nom ; et tous les ans à Rome, le 21 janvier, jour de la fête de la sainte Martyre, dans l'église de Sainte-Agnès, on bénit deux agneaux vivants ; ils sont nourris jusqu'à Pâques par les religieuses, qui les offrent alors au Souverain Pontife. Leur laine est employée à faire le pallium que le Pape envoie aux archevêques et à quelques autres prélats.

SAINT FRUCTUEUX,

ÉVÊQUE DE TARRAGONE, MARTYR AVEC SES DIACRES, SAINT AUGURE ET
SAINT EULOGE ¹.

Le feu de la persécution s'étant allumé sous le règne de Valérien et de Gallien, Fructueux, évêque de Tarragone, fut arrêté dans sa maison avec ses diacres Augure et Euloge, le dimanche 16 janvier 259. Le saint Evêque s'était jeté sur son lit pour y prendre un peu de repos. Le bruit que les soldats faisaient à sa porte, ayant frappé ses oreilles, il s'avança vers eux. Informé du sujet qui les amenait, il leur demanda seulement le temps de

¹ Tiré des Actes sincères de Dom Thierry Ruinart.

mettre sa chaussure, et les suivit avec joie. On le conduisit, avec ses deux diacres, dans une obscure prison, où il baptisa un catéchumène nommé Rogatien. Il consolait les fidèles qui venaient se recommander à ses prières, et les renvoyait après leur avoir donné sa bénédiction.

Le vendredi, sixième jour de l'emprisonnement des confesseurs de Jésus-Christ, le gouverneur Émilien les envoya chercher. Il commença par demander à Fructueux s'il connaissait le dernier édit des empereurs. — Je n'en ai aucune connaissance, répondit le Saint, mais en tout cas, je vous déclare que je suis chrétien.

Le juge Émilien reprit : Vous saurez donc que cette ordonnance regarde le culte des dieux, et qu'elle veut que tous les sujets de l'empire, sans aucune exception, embrassent ce culte ? L'évêque Fructueux répondit : J'adore un seul Dieu, qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment.

Le gouverneur Émilien : Savez-vous qu'il y a des dieux ?

L'évêque Fructueux : Je n'en sais rien.

Le gouverneur : Eh bien ! ou vous l'apprendra.

L'Évêque dans ce moment éleva son cœur à Dieu, et pria en lui-même. Le gouverneur reprit : Qui craindra-t-on donc, qui adorera-t-on sur la terre, si l'on méprise le culte des dieux immortels et celui des empereurs ? Ensuite, adressant la parole au diacre Augure, il lui dit : Ne vous arrêtez pas à ce que vient de dire Fructueux. Augure répondit : J'adore le Dieu tout-puissant. Le gouverneur : N'adorez-vous pas aussi Fructueux ?

— Je n'adore pas mon évêque, mais le même Dieu que mon évêque adore. Le gouverneur dit alors à Fructueux : Vous êtes donc évêque ? Fructueux répondit : Oui, je le suis. Le gouverneur : Dites que vous l'avez été.

Alors il condamna les trois chrétiens à être brûlés vifs.

Comme on les conduisait à l'amphithéâtre, tout le peuple pleurait ; car le saint Évêque était fort aimé, non-seulement des chrétiens, mais des infidèles mêmes. Et on peut dire qu'il était tel que le Saint-Esprit, parlant par l'organe du Docteur des Gentils, le grand Paul, veut que soit un évêque. C'est pourquoi la douleur des Frères était mêlée de joie, lorsqu'ils voyaient leur Père

s'avancer à grands pas vers un bonheur éternel, et prêt à recevoir la couronne de gloire.

Quelques-uns alors s'approchant de lui, lui présentèrent un verre d'eau et de vin ; mais il le refusa, disant : « Mes Frères, il n'est pas encore l'heure de rompre le jeûne ; » c'était sur les dix heures. Il l'avait gardé exactement durant sa prison, et les Frères, qui s'étaient tenus assidûment auprès de lui, avaient solennisé avec lui le jeûne de la quatrième férie ; il ne voulait pas non plus, par une exactitude admirable, avancer ce jour-là, qui était un vendredi, l'heure du repas, ni violer tant soit peu la régularité du jeûne, différant à le rompre dans le Ciel avec les Patriarches et les Prophètes.

Lorsqu'il fut arrivé à l'amphithéâtre, Augustal, son lecteur, s'approcha de lui fondant en larmes, et le pria de trouver bon qu'il le déchaussât. Le saint Martyr lui répondit : « Mon fils, n'en prenez pas la peine, je me déchausserai bien moi-même, et avec d'autant plus de joie, que je suis certain que les promesses de Dieu vont dans peu s'accomplir en moi. »

En même temps Félix, l'un des Frères, lui prit la main, et le conjura de se souvenir de lui. A quoi saint Fructueux répondit en élevant sa voix, en sorte que tout le monde l'entendit distinctement : « Je dois me souvenir de toute l'Église catholique, répandue par toute la terre, de l'Orient à l'Occident. »

Etant près d'entrer dans l'amphithéâtre, il dit, s'adressant aux fidèles qui l'environnaient : « Mes Frères, Notre-Seigneur ne vous laissera pas comme des brebis errantes sans pasteur ; il est fidèle dans ses promesses, et sa bonté ne se lassera jamais de vous être favorable : que l'état où vous me voyez ne vous trouble point ; une heure de souffrances passe bien vite. »

Les deux Diacres, merveilleusement fortifiés par ces paroles, montèrent avec leur saint Évêque sur le bûcher, comme les trois jeunes Hébreux entrèrent autrefois dans la fournaise de Babylone. Ils y furent même assistés d'une manière sensible par les trois Personnes de la sainte Trinité. Le Père, par sa toute-puissance soutint leur faiblesse ; le Fils les secourut en les animant par son exemple ; et le Saint-Esprit adoucit pour eux la trop grande

ardeur du feu. Dès que les liens qui serraient leurs mains eurent été consumés, ils les étendirent en forme de croix pour prier selon la coutume des fidèles; et représentant ainsi le trophée de la croix du Sauveur, ils lui rendirent leurs âmes dans le fort de leurs prières.

Leur mort fut suivie de plusieurs miracles. Le ciel s'ouvrit, et l'on vit Fructueux et ses deux diacres sur le point d'y entrer. Ils paraissaient encore attachés aux poteaux où ils avaient été brûlés. Abilan et Migdonius, domestiques du gouverneur, et du nombre des Frères, furent témoins de cette merveille, aussi bien que la jeune Emilienne sa fille. Ces deux hommes coururent avertir Emilien lui-même de cette vision surprenante : « Venez, seigneur, lui dirent-ils, venez voir monter au ciel ces hommes que vous avez condamnés au feu. » Le gouverneur vint, mais il ne vit rien, son infidélité l'en rendant indigne.

Cependant les Frères se rendirent à l'amphithéâtre la nuit suivante, portant du vin pour laver les corps à demi-consumés des bienheureux Martyrs, et achever d'éteindre ce qui brûlait encore. Ils recueillirent donc soigneusement tout ce qui avait pu échapper aux flammes, et le partagèrent entre eux. Mais le saint Evêque leur apparut, et les avertit de rapporter ce que chacun en particulier avait pris de ces reliques sacrées, et de les enfermer toutes dans un même lieu. Il se montra aussi avec ses deux diacres à Emilien, et lui reprocha sa cruauté impuissante. « Vous pensez, lui dit-il, nous avoir fait périr pour toujours en réduisant nos corps en cendres, et cependant vous nous voyez vivants et glorieux. »

SAINT PATROCLE OU SAINT PARRE,

MARTYR.

Saint Patrocle, que la Champagne appelle saint Parre, naquit à Troyes, d'une famille de la première noblesse du pays. Il montra, dès son bas âge, les meilleures inclinations. Il fut élevé avec soin dans l'étude des lettres, mais conformément à la religion du temps, qui était alors le paganisme. Il fut converti à la

foi de Jésus-Christ, et dès lors il ne pensa plus qu'à devenir un chrétien parfait; il accomplit dans tous ses points la religion qu'il venait d'embrasser.

Afin de se livrer plus facilement aux exercices de la piété dans le silence de la solitude, il se retira à une demi-lieue de la ville, dans une maison de campagne qu'il possédait, et sur le terrain de laquelle a été bâti plus tard le couvent de Poissy.

Là, il s'appliquait à servir Dieu, et à regretter le temps qu'il avait passé sans le connaître. Son plus grand plaisir était de s'entretenir des choses du Ciel. Il en parlait en termes magnifiques. Il était bien fait et d'une figure agréable; à ces dons de la nature, il joignait un caractère doux, un cœur bienveillant, une grande affabilité, et une modestie en toutes choses. Sa piété lui attirait l'estime et la vénération de tous.

Lorsque l'empereur Aurélien vint dans cette partie des Gaules, il y continua contre les chrétiens, l'une des plus cruelles persécutions. En arrivant à Troyes, il y apprit tout le bien que l'on disait de Patrocle. Il le fit amener en sa présence et l'engagea doucement d'abord à sortir de la folie de la Croix, à retourner au culte des dieux et à ne rechercher que les richesses, les grandeurs et la gloire du siècle. Ces exhortations furent sans effet sur l'esprit de Patrocle. Il ne rougit pas de l'Évangile; il déclara qu'il n'adorerait jamais que le seul Dieu éternel, créateur du ciel et de la terre, et qu'il était le fidèle de Jésus-Christ.

— Mais je vous ferai tourmenter à petit feu, dit Aurélien en s'irritant.

— Que m'importe? répliqua Patrocle, je m'offre moi-même à vous comme une hostie vivante, si Dieu daigne m'appeler au martyre pour y glorifier son nom.

Aurélien le fit mettre aux fers et le renferma dans un cachot. Trois jours après il le fit ramener devant lui pour subir en public un nouvel interrogatoire. Il l'engagea encore à renoncer au Christianisme et à mériter sa compassion, sa faveur et ses bienfaits. Mais Patrocle méprisant ses appâts demeura inflexible, et déclara de nouveau qu'il resterait inviolablement attaché à la foi de Jésus-Christ.

— Vous pouvez tourmenter mon corps, dit-il, mais il n'est pas en votre pouvoir de troubler mon âme; Dieu seul en est le maître. Quittez vous-même un culte absurde, abandonnez vos vaines idoles, et craignez seulement Celui qui, après avoir réduit le corps en poussière, peut envoyer l'âme dans les supplices éternels.

A ces paroles, Aurélien plein de fureur prononça le jugement de Patrocle qu'il condamna à avoir la tête tranchée.

Remis entre les mains des bourreaux, Patrocle fut conduit en un lieu marécageux, sur les bords de la Seine, près de sa maison de campagne. Là, il se mit en prières et demanda à Dieu la grâce de ne pas permettre que son corps fût enseveli dans les eaux. Un brouillard épais couvrit tout à coup la terre. Il en profita pour passer de l'autre côté de la rivière; et les gardes qui l'avaient amené, négligeant de veiller sur ses démarches, il s'éloigna jusqu'à la colline qui était consacrée alors aux idoles.

Les bourreaux y coururent, et ils trouvèrent Patrocle en prière. Le chef lui reprocha sa fuite et l'engagea à éviter la mort en renonçant à sa religion. Loin de se rendre à ces sollicitations, le Saint exhorta, au contraire, le bourreau, à renoncer lui-même aux idoles et à reconnaître et adorer Jésus-Christ.

A cette proposition, le chef des bourreaux, qui se nommait Eligius, fit lier Patrocle avec des cordes et commanda à ses aides de le frapper avec le glaive. Le Saint se prosterna, recommanda son âme au Seigneur, et le bourreau lui trancha la tête. C'était le vendredi 21 janvier de l'année 259.

Deux pauvres vieillards, qui avaient été témoins de ce spectacle, enlevèrent le corps du Saint et le cachèrent jusqu'au soir. A cette nouvelle, l'archiprêtre Eusèbe et son diacre Libère vinrent la nuit suivante ensevelir le corps et l'inhumèrent sans éclat.

Après que la paix fut rendue à l'Église et la persécution éteinte, Eusèbe fit bâtir sur le tombeau de ce Saint une chapelle qui est devenue la paroisse de Saint-Parre-au-Tertre. Il voulut lui-même y être inhumé.

En 960, Brunon, archevêque de Cologne, étant venu secourir

Anségise, évêque de Troyes, qui avait été chassé de son siège par le comte Robert de Vermandois, demanda, pour toute récompense de ses services, le corps de saint Parre ou Patrocle, l'illustre Martyr de Troyes.

Anségise, pénétré de reconnaissance et vaincu par ses sollicitations, le lui accorda, du consentement du clergé et du peuple. Brunon envoya donc Eracle, évêque de Liège, escorté de clercs et de moines, recevoir ces saintes reliques. Une grande foule s'assembla au lieu de la sépulture du Saint. A l'exhortation de l'Évêque, les uns se mirent en prières, et les autres travaillèrent à découvrir le tombeau. Les saintes reliques furent donc portées en triomphe à Cologne, et de là Brunon les transféra à Zoest en Westphalie, où elles furent déposées dans une église qu'il avait fait construire exprès. Saint Patrocle y devint l'objet de la vénération de tout le voisinage. En 1447, la ville ayant été délivrée d'un siège par son intercession, les habitants le reconnurent pour leur protecteur et leur patron. Ils lui érigèrent une statue ; et le jour de cette délivrance est consacrée tous les ans par une fête solennelle.

Son portrait est vénéré dans le lieu où l'on rend la justice et les juges le saluent avant de se prononcer sur les affaires importantes ¹.

SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Pendant le v^e siècle de l'ère chrétienne, la chute et le démembrement du grand empire romain s'opérait en Occident. C'était une époque de calamités et d'angoisses. Les empereurs ne duraient qu'un jour et tombaient l'un sur l'autre. Les peuples éperdus ne voyaient de stabilité et ne trouvaient de consolation que dans le royaume de Dieu, l'empire de Dieu, l'Église catholique.

¹ Tiré de Courtalon Delattre, *Vies des Saints du diocèse de Troyes*.

Ainsi vers le milieu du siècle, un barbare, nommé Ricimer, Suève ou Goth d'origine, faisait et défaisait les empereurs à son gré. En 456, il déposa l'empereur Avitus; en 461, il déposa et tua l'empereur Majorien; en 465, il empoisonna l'empereur Sévère; en 467, il épousa la fille de l'empereur Anthémius, afin de régner sous son nom. Mais bientôt le gendre se brouille avec le beau-père. Ricimer, laissant Anthémius à Rome, se retire à Milan. Toute l'Italie appréhendait les suites de cette rupture. En effet, on se préparait de part et d'autre à la guerre. Dans ce péril commun, les nobles de Ligurie s'assemblent à Milan, et se jettent aux pieds de Ricimer, le suppliant avec larmes de mettre fin à des dissensions si funestes. Il fut touché de tant de pleurs. « Mais, dit-il, qui se chargera de la négociation? qui pourra modérer cet emporté de Galate? (ainsi nommait-il l'empereur, son beau-père.) Tous lui répondirent aussitôt : « Nous avons à Pavie un jeune évêque qui persuaderait les bêtes féroces. Le bienfait qu'il vient demander, on le lui offre avant qu'il le demande. Sa physionomie est semblable à sa vie même. Tout catholique, tout Romain le vénère, le Grec ne pourra le voir sans l'aimer. » Ricimer dit alors : « Déjà la renommée m'a vanté cette homme, et ce que je trouve de plus admirable, c'est que tout le monde le loue et qu'il n'y paraît pas un seul ennemi. Allez donc, et priez l'homme de Dieu qu'il fasse le voyage; joignez mes prières aux vôtres. »

Ce jeune évêque était saint Épiphané, à peine âgé de trente ans. Arrivés à Pavie, les députés le conjurèrent de se charger de cette ambassade. Il répondit aussitôt : « Quoiqu'une affaire aussi grave demande un homme consommé, et qu'elle soit au-dessus d'un novice, je ne refuse cependant pas à la patrie l'affection que je lui dois. » Et il alla de suite à Milan trouver le patrice Ricimer, qui l'agréa aussitôt qu'il le vit.

Arrivé à Rome, le saint évêque de Pavie inspira une vénération et une admiration universelles. Ce fut un pieux enthousiasme : les hommes les plus puissants eussent pensé commettre une faute impardonnable, de ne lui embrasser que les genoux; c'étaient des acclamations qui montaient jusqu'aux nues; on le voyait si plein des dons célestes, que personne ne le comptait au

nombre des mortels. Anthémius dit alors : « Jusque dans ses ambassadeurs, Ricimer use avec moi de ruse et de finesse ; il en envoie qui forcent, par la supplication, ceux qu'il a offensés par ses outrages ; toutefois, amenez l'homme de Dieu : s'il demande des choses possibles, je les accorderai ; sinon, je le prierai d'agréer mes excuses. »

Le vénérable Pontife, arrivé à l'audience, attira seul tous les regards, et parla ainsi à l'empereur : « Le Seigneur du ciel, respectable prince, a réglé par ordonnance souveraine, que celui à qui est confié le soin d'une chose publique aussi grande, apprit, par le dogme de la foi catholique, à connaître Dieu, auteur et amateur de la piété et de la clémence. C'est par lui que les armes de la paix brisent la fureur des guerres, et que la concorde, foulant aux pieds la superbe, devient plus puissante que la force. Ainsi, David s'est-il rendu à jamais recommandable, en songeant à épargner son ennemi plutôt qu'à s'en venger. Ainsi, les rois et les maîtres les plus parfaits des siècles ont-ils appris du ciel à faire grâce aux suppliants. Car celui-là possède une domination d'en haut, qui élève son empire par la piété et la clémence. C'est dans cette persuasion que votre Italie et le patrice Ricimer ont envoyé ma petitesse pour vous prier, ne doutant pas qu'un prince romain accorderait la paix que demande même un barbare. Un triomphe qui embellira particulièrement vos annales, ce sera d'avoir vaincu sans verser de sang. Au reste, je ne sache pas qu'il y ait une guerre où il faille plus de grandeur d'âme, que de combattre son ressentiment et d'accabler de bienfaits la honte d'un farouche Goth. Car, s'il obtient ce qu'il demande, il en sera d'autant plus abattu qu'il a eu honte jusqu'alors de supplier. D'ailleurs, il faut considérer l'événement incertain de la guerre ; encore, quel qu'il soit, si elle a lieu à cause de nos péchés, votre empire perdra toujours tout ce que perdra l'un et l'autre parti. Tandis que, Ricimer ami, tout ce qu'il possède, vous le possédez avec Ricimer lui-même. Songez en même temps que c'est bien gouverner sa cause que d'être le premier à offrir la paix. »

L'empereur, qui, avec tous les assistants, ne pouvait se lasser

d'admirer le Saint, lui répondit avec un profond soupir : « Quoique j'aie, très-saint pontife, une indicible cause de douleur contre Ricimer ; quoiqu'il n'ait servi de rien de lui accorder les plus grands bienfaits , jusqu'à l'associer à ma famille pour l'amour de la chose publique ; quoiqu'il se soit montré d'autant plus ennemi qu'il a été plus comblé de faveurs ; quoiqu'il ait encouragé la fureur des nations étrangères, et qu'on ne puisse avoir en ses promesses aucune confiance, puisque l'alliance la plus étroite n'y a rien fait ; toutefois, si vous êtes caution et médiateur, vous qui, par une grâce spirituelle, pouvez découvrir les mauvais desseins et les corriger, je n'ose refuser la paix que vous-même demandez. Que s'il vous trompe, il se punira lui-même. Pour moi, je remets entre vos mains et ma personne et l'empire, et la grâce que j'étais résolu de refuser à Ricimer, suppliant par lui-même, je l'offre le premier par vous ; car, tout bien considéré, on ne peut mieux gouverner son navire, au milieu de la tempête, que d'après les conseils d'un pareil pilote. »

Le saint évêque Épiphanes remercia l'empereur, reçut son serment pour la paix et partit aussitôt, afin de célébrer à Pavie la fête de Pâques, qui était proche. Il avait promis d'y être revenu dans vingt jours ; malgré le jeûne du carême, il y fut dans quatorze. Son arrivée inattendue causa une joie inexprimable dans tout le pays. On se réjouissait d'autant plus de la paix, qu'on l'avait espérée moins.

Saint Épiphanes était né à Pavie même, et descendait, par sa mère, de la famille de saint Miroclès, évêque de Milan, au commencement du iv^e siècle. Il fut élevé par l'évêque Crispin, qui le voyant prévenu des grâces du ciel, le fit lecteur à huit ans, sous-diacre à dix-huit, diacre à vingt, l'employant à différents ministères, jusqu'à lui confier tout le bien de l'Église, afin de mieux connaître sa capacité, parce qu'il souhaitait l'avoir pour successeur. Aux avantages du corps, aux talents de l'esprit, il joignait une modestie, une humilité, une patience admirables. Battu un jour jusqu'au sang par un homme emporté, il fut le seul qui s'opposa à la justice que tout le monde voulait en faire. Si chaste, qu'il ne se savait homme que par le travail ; lui arrivait-il des

illusions dans les songes ? il recourait à de saintes veilles, à des jeûnes continus, restait très-longtemps debout. Son repos était la lecture ; ses bijoux, les saints livres. Il lui suffisait de les parcourir pour les dire de mémoire, non pas les mots seuls, mais le sens et l'âme ; en sorte que, suivant le passage qu'il redisait, on croyait entendre ou Moïse, ou un Prophète, ou un Apôtre. Et ce qu'il avait lu dans le livre, il le retraçait dans sa vie. Dès lors, il préludait à l'office d'intercesseur. Partout, où l'Évêque l'envoyait au secours des malheureux, il exigeait les grâces et les bienfaits avec un art de supplier si puissant, que bien des malheureux se félicitaient que l'Évêque ne fût pas venu lui-même. Aussi chaque jour l'affection du peuple augmentait pour Épiphané. Lui ne pensait qu'à soulager son vieil évêque dans ses infirmités. Crispin, sentant que sa fin était proche, se fit conduire à Milan avec son diacre. Là, ayant réuni les personnages les plus considérables de la province, il leur dit ces paroles : « Voilà, mes enfants, que l'âge m'appelle à partir. Déjà la terre revendique la parcelle qui en est originaire. Je vous recommande la cité, je vous recommande l'Église, je vous recommande ce jeune homme, au travail et à la grâce duquel je dois d'avoir vécu jusqu'à cette heure, âgé et débile. C'est sa force qui a soutenu ma faiblesse ; c'est par ses pieds que j'ai marché, par ses yeux que j'ai vu, par sa parole que j'ai réglé tout : nous paraissions deux à ceux qui nous voyaient, mais des deux la concorde n'en faisait qu'un. » Les assistants l'ayant assuré de leurs bonnes dispositions, il revint à Pavie et y mourut peu de jours après.

Aussitôt toute la ville s'attroupe ; tous les vœux se portent sur Épiphané ; on l'enlève du milieu des funérailles pour le proclamer évêque. Lui cependant pleure et résiste tant qu'il peut ; il dit tout haut qu'il en est indigne ; mais dans cette grande multitude il est seul à le dire. Les habitants des cités voisines se joignent dans leurs acclamations à ceux de Pavie : on eût dit qu'il s'agissait d'inaugurer l'évêque de tout l'univers. On le conduit à Milan, où il est sacré avec une joie universelle. Toutefois, quelques habitants de grandes cités en témoignèrent de la peine ; ils étaient jaloux qu'une petite ville comme Pavie eût un aussi grand

évêque, tandis que les leurs n'avaient à vanter que le nom seul de métropolitains.

De retour à Pavie, saint Épiphané assembla son clergé et lui parla en ces termes : « Quoique, mes bien-aimés frères, le poids de votre jugement et de la dignité que j'ai reçue m'ait accablé, lorsque je marchais avec peine, et encore trop tôt, dans les avenues du sacerdoce, je me souviens cependant de ce que je dois à votre bienveillance, puisque vous m'avez conféré ce qu'il y a de plus grand. Et quoique j'aie plus eu la volonté de vous obéir que de vous commander, j'ai néanmoins changé le personnage de serviteur, mais sans en perdre l'esprit. Soyez pacifiques, soyez unanimes ; partagez avec moi mon fardeau, il en sera plus facile à porter. Je promets de vous garder ma communion avec toute humilité ; nul ne pourra m'offenser s'il n'offense notre Dieu. Conservez la pudeur, source de tous les biens ; ne prenez point à injure si un enfant parle de continence et de pureté à des vieillards et à des prêtres. C'est la conduite, non les années, qui ouvre l'adolescence ou la vieillesse. Examinez le secret de ma vie, et si vous y reconnaissez quelque chose d'indigne, réprimez-le. Que personne ne craigne d'admonester le prince de l'Église, dès qu'il le voit qui s'égare. » Ayant ainsi parlé, il se tut. Aussitôt tous les assistants se levèrent et crièrent d'une voix : « Vive notre excellent père ! vive notre incomparable pontife ! Le choix de tout le monde vous a supposé bon ; vos paroles vous montrent très-bon. Vous croissez en mérites dans nos cœurs ; vous y êtes plus grand par les œuvres que par la renommée. »

Devenu évêque, saint Épiphané résolut de ne plus user de bains, de ne faire par jour qu'un repas, de vivre d'herbes et de légumes et de boire très-peu de vin. Quelque temps qu'il pût faire, il était le premier à l'office de la nuit. Arrivé près de l'autel, il demeurait tout le temps dans la même attitude. Il avait si à cœur d'intercéder pour les malheureux, qu'il croyait avoir fait lui-même le chagrin qu'il n'avait pas empêché les autres de leur faire. Tels sont les détails sur sa vie, que nous devons à saint Ennodius, son ami et son successeur ¹.

¹ Saint Ennode, *Vita S. Epiph.*

L'an 472, Ricimer massacra son beau-père Anthémius, pillà Rome, et mourut lui-même dans les plus cruelles douleurs. Il y eut encore, jusqu'en 476, quelques empereurs éphémères, parmi eux Népos, qui envoya saint Épiphané dans les Gaules, pour faire la paix avec Euric, roi des Visigoths. En 476, Odoacre, que nous avons déjà vu dans la vie de saint Séverin, mit fin à l'empire romain en Occident et prit le nom de roi d'Italie. Mais en 493, il fut vaincu par Théodoric, roi des Ostrogoths, et tué dans un repas.

Durant cette guerre, Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, vint en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, massacrant une partie des habitants, réduisant l'autre en esclavage. Il entra en ami dans les villes, et les traitait en ennemi. Enfin, chargé de butin et trainant avec lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux princes, qui se disputaient ces contrées, que des villes désertes et des campagnes désolées.

Le roi Théodoric, pour affermir sa domination, fit une loi par laquelle il ne laissait la liberté entière qu'à ceux qui avaient suivi son parti, déclarant ceux qui avaient suivi le parti d'Odoacre et des Hérules, incapables de tester ni de disposer de leurs biens. Cette loi jeta la consternation dans toute l'Italie, et les peuples affligés s'adressèrent à saint Épiphané de Pavie, pour être leur intercesseur auprès du roi. Épiphané était leur refuge ordinaire dans toutes les calamités. Lorsque la ville de Pavie fut prise par Odoacre, il se fit respecter des barbares au milieu même du pillage et de l'incendie, et sauva la vie et la liberté à un grand nombre d'habitants. Il travailla ensuite à rebâtir la ville, lui obtint d'Odoacre une exemption d'impôts pour cinq ans, et protégea par son intercession toute la Ligurie contre la rapacité du préfet du prétoire. Quant à la députation auprès de Théodoric, il refusa de s'en charger seul. On pria Laurent, évêque de Milan, de vouloir en être. Comme Épiphané, il travaillait à rétablir les villes ruinées en partie, et à y rappeler leurs peuples dispersés. Ils allèrent donc ensemble à Ravenne, où Théodoric faisait sa résidence. Saint Épiphané porta la parole, et obtint la grâce des coupables, à

l'exception de quelques-uns qui étaient les auteurs du mal, qu'il se contenta encore d'éloigner de leur domicile habituel.

Ensuite le roi le fit appeler en particulier, et lui dit : « Glorieux pontife, jugez de l'estime que nous faisons de votre mérite, par la commission importante que nous vous confions préférablement à tant d'autres évêques. Vous voyez toute l'Italie déserte, et les plus fertiles campagnes incultes faute de laboureurs ; je ne puis soutenir les reproches que me fait ce triste spectacle. A la vérité, c'est l'ouvrage du cruel Bourguignon ; mais si nous n'apportons pas remède à ces maux, nous en devenons les auteurs. Nous avons de l'or dans nos trésors, et nous différons de réparer les maux de notre patrie ! Qu'importe que nous vainquions nos ennemis par le fer ou par l'or ? Chargez-vous donc, avec l'aide du Seigneur, de cette commission. Leur roi Gondebaud est plein de vénération pour vous, et il désire depuis longtemps de vous voir. Croyez-moi, votre présence seule sera le prix de la rançon de l'Italie. »

Épiphane loua le dessein de Théodose plus encore par ses larmes que par ses paroles, et le pria de lui donner pour adjoint dans cette légation le saint évêque Victor de Turin. Le Pape Gélase profita de cette occasion pour écrire à Rusticius, évêque de Lyon, successeur de saint Patient, et le remercier du secours qu'il lui avait envoyé, aussi bien qu'Éonius d'Arles, pour soulager la misère des peuples d'Italie. Comme Lyon était la résidence du roi des Bourguignons, il prie Rusticius d'aider Épiphane dans sa négociation, et en même temps de lui mander ce que pensaient les évêques des Gaules de l'affaire d'Acace, dont Épiphane était chargé de les instruire ¹. Les deux évêques partirent sur la fin de l'hiver, l'an 494, et passèrent, au mois de mars, les Alpes encore couvertes de neiges et de glaces. Les peuples accouraient partout sur leur passage et leur apportaient des rafraîchissements, que saint Épiphane distribuait aux pauvres. Rusticius de Lyon alla au-devant d'eux au delà du Rhône, et les instruisit du caractère artificieux de Gondebaud ; mais la vertu des ambassadeurs parut faire oublier au prince son naturel. Aussitôt qu'ils

¹ *Epist.* xii et xv.

furent arrivés à Lyon, il envoya les saluer et leur offrit une audience. Saint Épiphané ne différa pas de l'accepter. La sainteté qui brillait sur son visage donna une nouvelle force aux traits de son éloquence.

« Grand prince, dit-il à Gondebaud, c'est pour l'amour de vous que j'ai entrepris un voyage si rude. Je n'ai pas craint la mort pour vous apporter le prix de la vie éternelle. Je suis venu comme pour servir de témoin devant Dieu entre deux grands rois, si la bonté vous fait accorder ce que la miséricorde fait demander à celui qui m'envoie. Partagez également la récompense que Dieu promet, ou, plutôt, disputez-la entre vous, princes invincibles ; mais, dans ce combat, le victorieux emportera tellement le prix, que le vaincu ne le perdra pas. Suivez mon conseil, et vous serez l'un et l'autre vainqueurs. Le roi Théodoric veut racheter les captifs : rendez-les sans rançon. Croyez-moi, personne ne gagnera plus que celui qui ne recevra rien, et l'argent que vous auriez méprisé enrichira plus votre armée que si vous l'aviez reçu. »

Saint Épiphané, faisant ensuite parler l'Italie, continua ainsi : « Écoutez, prince, les justes plaintes de l'Italie, votre fidèle alliée. Si elle pouvait parler, elle vous dirait : Grand roi, combien de fois, s'il vous en souvient, n'avez-vous pas pris les armes pour ma défense et pour ma liberté ? C'est vous qui avez nourri ceux que maintenant vous retenez dans les fers. Ne m'avez-vous rendu ces services que pour me surprendre plus facilement ? Personne de ceux qui ont été faits prisonniers ne songeait à fuir à la vue de vos troupes. Les dames qu'on traînait en captivité se promettaient que vous seriez leur vengeur ; les vierges ne défendaient leur pudeur qu'en vous réclamant ; les laboureurs disaient à ceux qui les chargeaient de chaînes : N'êtes-vous donc pas des Bourguignons ? Combien de fois ces mains que vous liez n'ont-elles pas payé le tribut à notre commun maître ? Rendez, prince, rendez tous ces malheureux à leur patrie ; rendez-les à votre gloire. C'est à Dieu que vous accorderez cette grâce ; mais vous ne la ferez pas à des hommes qui vous soient étrangers. Le maître de

l'Italie donne sa fille à votre fils ; que cette princesse soit le prix de la rançon des prisonniers ; que leur délivrance soit le présent des noces que le mari offre à son épouse : ce sera Jésus-Christ qui le recevra et qui vous en tiendra compte. »

Ce discours, accompagné des larmes des deux saints Évêques, toucha Gondebaud. Il répondit cependant avec assez de fierté : « Vous qui me parlez de paix, vous ignorez le droit de la guerre. La loi des combattants, c'est que tout ce qui n'est pas permis le devient alors. Cependant je ne fais que repousser l'injure que votre roi m'a faite en voulant me jouer sous le prétexte d'un traité. Mais s'il veut une paix solide, il me trouvera fidèle à la garder. Pour vous, saints Pontifes, retournez à votre logis ; je délibérerai sur ce qui convient au bien de mon âme et à celui de mon royaume, et je vous le ferai savoir. » Il consulta Laconius, son ministre, et consentit à n'exiger de rançon que pour ceux qui avaient été pris les armes à la main, et qui appartenaient aux soldats qui les avaient pris.

Cette heureuse nouvelle fit accourir un si grand nombre de ces captifs délivrés, qu'il semblait que cette partie de la Gaule allait demeurer déserte. Il en partit de Lyon seul quatre cents en un jour, et, en tout, il y en eut six mille de renvoyés sans rançon. Tout l'argent que Théodoric avait envoyé fut employé à racheter les autres. Et comme il ne suffisait pas, une sainte dame nommée Syagria, qui était, dit Ennodius, comme le trésor de l'Eglise, fournit le reste avec saint Avit, évêque de Vienne. Saint Épiphanie, craignant que les captifs plus éloignés ne fussent retenus par la dureté de leurs maîtres, alla jusqu'à Genève, où résidait Godegisile, frère du roi Gondebaud, qui suivit son exemple pour la délivrance des captifs. Ainsi, saint Épiphanie revint comme en triomphe au milieu des troupes de ces affranchis, qui retournaient en Italie, le comblant de bénédictions. Il arriva à Pavie beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, et écrivit au roi Théodoric pour lui rendre compte de son ambassade et lui demander la restitution des biens de ceux qu'il avait délivrés : ce qu'il obtint. Saint Ennodius, Gaulois d'origine, et depuis évêque de Pavie, qui a écrit

l'histoire de cette légation, était à la suite de saint Épiphané, et avait été témoin oculaire de ce qu'il raconte ¹.

Épiphané pouvait s'attendre à quelque repos. Mais avant la fin de la deuxième année, les populations de la Ligurie qu'il avait ramenées de la captivité viennent de nouveau implorer sa miséricorde. Le roi Théodoric leur imposait des contributions qu'il leur était impossible de payer, vu l'état déplorable de leurs maisons et de leurs champs. C'était au fort de l'hiver. Le bon pasteur fait le voyage de Ravenne, plaide auprès de Théodoric la cause du pauvre peuple, lui obtient une exemption d'impôt pour deux ans, revient à Pavie, tombe malade et meurt le 21 janvier 497, à l'âge de cinquante ans, aimé et pleuré de tout le monde. En 962, son corps fut transféré à Hildesheim dans la Basse-Saxe, où on le conservait dans une châsse d'argent. (ROHRBACHER.)

SAINT MEINRAD.

AU IX^e siècle, Meinrad, d'une illustre maison de la Souabe, fuyant les grandeurs auxquelles le condamnait sa naissance, se cacha sur la montagne qui sépare le lac de Zurich de la vallée d'Einsiedeln, et pendant sept ans il se livra dans la solitude, aux austérités de la pénitence. Mais effrayé de sa réputation, qui lui attirait trop de visites et trop d'hommages, il s'enfuit dans une vaste forêt, auprès d'une fontaine, n'emportant avec lui que l'image de la très-sainte Vierge, devant laquelle il priait. Telle fut l'origine du couvent d'Einsiedeln. L'oratoire de Meinrad est devenu l'église, sa cellule, la vaste abbaye; sa fontaine désaltère encore les pèlerins, et l'image, objet de sa vénération, est cette Vierge aux éclatants miracles, que depuis dix siècles, viennent chercher les vœux et la reconnaissance des peuples.

Vingt-six ans après sa retraite, Meinrad périt victime de deux assassins auxquels il avait donné l'hospitalité : ils avaient espéré un trésor, ils ne trouvèrent que le cilice du Saint. Ils s'enfuirent à Zurich, avec le regret d'un crime inutile, mais avec la sécurité

¹ Ennod., *Vita S. Epiph.*

de l'avoir commis sans témoins. Toutefois Meinrad, comme les Pères du désert, avait des amis parmi les oiseaux du ciel. Deux corbeaux, compagnons de sa solitude, et qui partageaient son pain, s'attachèrent aux pas des meurtriers, les poursuivirent de leurs cris et de leurs coups de bec, jusque dans l'auberge où ils s'étaient cachés, et appelèrent sur eux les soupçons. Interrogés, les meurtriers avouèrent leur crime et l'expièrent.

L'auberge de Zurich, théâtre de ce fait, porte encore aujourd'hui pour enseigne : *Les deux fidèles Corbeaux*, et l'abbaye les a pris dans ses armes.

Cependant Dieu manifesta, par de grands miracles, la sainteté de son serviteur, et sa cellule, sa fontaine et l'image de la Vierge, croissaient en renommée dans le pays.

Quelque temps après, saint Eberhard, à l'aide des grands biens qu'il possédait, et des libéralités des seigneurs voisins, bâtit le monastère et l'église, réunit quelques hommes religieux comme lui, et, leur donnant la règle de Saint-Benoît, fut le premier abbé de la communauté, qu'il voua à la Vierge, sous le nom de Notre-Dame-des-Ermites.

L'édifice terminé, saint Eberhard pria saint Conrad, évêque de Constance, de faire la dédicace de l'église. La nuit qui précéda le 14 septembre, jour fixé pour la cérémonie, le saint évêque s'était levé à minuit pour prier, tout à coup l'église lui paraît illuminée, il croit entendre le chant des psaumes ; étonné, il accourt. Sur l'autel éclairé comme aux jours de fête, la Vierge était éclatante, devant elle Jésus-Christ lui-même célébrait le Saint-Sacrifice, en habits pontificaux, assisté des quatre Évangélistes ; saint Grégoire tenait la mitre, saint Pierre la crosse, saint Ambroise et saint Augustin présentaient le vin et l'encens ; saint Laurent lut l'Évangile, saint Étienne, l'Épître, et saint Michel, à la tête des Anges, des palmes et des encensoirs à la main, chantait l'office de la dédicace.

Le matin venu, Conrad raconta ce qu'il avait vu, et refusa de consacrer après le Christ. On ne crut pas à sa vision : on insista pour la cérémonie, et, après bien des résistances, il se préparait à monter à l'autel, en présence d'une grande multitude accourue

de toutes parts, lorsqu'une voix entendue de tous, et qui semblait partir du ciel, lui cria : « Arrête, mon Père, elle est divinement consacrée ! »

Cette merveilleuse histoire, conservée par la tradition, confirmée par les bulles de plusieurs Papes, fit d'Einsiedeln, dès les premiers temps, le but d'un grand pèlerinage. Les miracles obtenus sans cesse, à l'intercession de Notre-Dame-des-Ermites, et que témoignent les nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de l'église, fortifièrent la foi des peuples. Depuis cette époque, pas un jour ne se passe, sans amener à Einsiedeln quelques pèlerins. Le 14 septembre de chaque année, la vaste église est trop petite pour la foule qui vient célébrer l'anniversaire de la consécration divine.

Et à ce sujet qu'on nous permette de rapporter ici un miracle opéré à Einsiedeln dans ces dernières années. Nous en empruntons fidèlement le récit de M. A. Liquet, curé de Montbéliard :

Le 11 mai 1864, une pieuse fille de Pont-de-Roide, Marie-Françoise Petitot, s'acheminait péniblement vers le célèbre pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites. Depuis trente-trois ans couchée dans un fauteuil, elle ne faisait plus aucun usage de ses jambes, repliées sous son corps. Elles y semblaient entièrement adhérentes et restaient complètement paralysées. Une frayeur, une lutte affreuse que cette pieuse fille avait essuyée à l'âge de douze ans, avait produit cette énorme et douloureuse difformité. Les médecins les plus expérimentés de Montbéliard et de Paris, les eaux thermales les plus efficaces n'avaient procuré aucune guérison.

Sans espérance désormais du côté des hommes, Françoise Petitot, toujours pieuse et résignée, tourna tous ses regards vers Dieu et vers Marie, sa protectrice. Elle supplia sa famille de la faire conduire au sanctuaire tant désiré d'Einsiedeln. Ses demandes furent impitoyablement repoussées. « Ce n'est plus le temps des miracles, lui répondait-on ; un pareil voyage dans votre position, c'est de l'argent perdu. » Cette année, ses instances redoublèrent à l'approche du mois de mai, consacré à Marie. Une pauvre femme à qui elle sut inspirer sa confiance dans la Consolatrice des affligés, lui offre sa charrette, son âne et son dévouement.

L'offre est acceptée ; et après sept jours de fatigues, de privations, de déboires de toute espèce , les deux malheureuses arrivent à Notre-Dame-des-Ermites, le 18 mai 1861 au soir.

Le lendemain 19, jour de la Pentecôte, Françoise Petitot se fait porter devant la sainte chapelle où l'on vénère depuis tant de siècles l'image miraculeuse de la Mère du Sauveur. On était à la grand-messe. C'était l'heure solennelle où de merveilleux changements s'opérèrent, dix-huit cents ans auparavant, dans les Apôtres réunis au Cénacle. La foi, la confiance de notre affligée redoublent ; sa prière est ardente. Au moment de l'élévation de l'Hostie sainte, elle sent comme un grand frisson descendre sur elle, un de ses pieds se détache doucement du tronc auquel il était adhérent, et vient se poser de lui-même sur le pavé du temple. La pauvre femme qui accompagne Françoise Petitot pousse un cri et saisit l'autre jambe, qui s'étendait à son tour. La malade se lève , se jette à genoux et fond en larmes de reconnaissance.

Une grande agitation se manifeste dans l'église : chacun s'approche pour voir, pour constater le miracle. Une charitable dame donne des bas à la guérie miraculeuse , qui en chausse pour la première fois depuis plus de trente ans, et qui s'avance ensuite toute ravie à la sainte Table. La messe achevée, elle retourne à pied à son logement, soutenue seulement par deux personnes qui lui donne le bras ; elle reste encore trois jours à Einsiedeln, et chaque jour elle va à pied à l'église, elle revient de l'église à pied, au milieu d'une foule de fidèles accourus sur son passage pour être témoins du prodige. Le juge d'instruction, le maire, le prince-abbé, dressent chacun de leur côté, un procès-verbal des faits, qu'ils adressent à M. le curé de Pont-de-Roide.

Cependant le bruit de la guérison miraculeuse de Françoise Petitot avait précédé les rapports officiels qui en avaient été dressés à Einsiedeln. A son retour en France, sa marche n'était plus qu'un long triomphe à l'honneur de Marie. Les populations protestantes et catholiques de la Suisse l'accueillaient les larmes aux yeux, la priaient de descendre à chaque instant de sa voiture, de marcher devant elles, afin de se convaincre de la puissance de Marie. A Porrentruy, elle fut retenue pendant une journée et

conduite triomphalement à un oratoire vénéré de la très-sainte Vierge. A Villars-les-Blamont (France), elle fut accueillie par toute la paroisse réunie, et introduite processionnellement à l'église.

A la nouvelle de son approche de Pont-de-Roide, tout le canton, qui l'avait connue longtemps si affligée, se mit en mouvement. Une foule immense de toutes les communes voisines, curés et bannières en tête, se porte à sa rencontre, le mercredi 29 mai, jusqu'à une lieue en avant du bourg de Pont-de-Roide. A la vue de l'immense procession, Françoise Petitot descend de sa voiture et parcourt les rangs pressés de ces fidèles, de ces compatriotes qui la contemplent avec bonheur. Les larmes coulent de tous les yeux, l'effet du prodige fut électrique.

Toute cette émotion, tous ces pleurs qui mouillaient tous ces visages, tous ces chants de foi, tous ces hymnes de reconnaissance et d'amour, émeuvent la guérie miraculeuse ; force lui fut de remonter dans sa voiture. Alors dans un touchant élan d'enthousiasme, les demoiselles de la conférence veulent avoir seules l'honneur de traîner la voiture jusqu'à l'église. Arrêté devant la porte du Lieu saint, M. le curé de Pont-de-Roide, dans quelques paroles bien senties, acheva l'émotion et arracha des cœurs les plus incrédules les plus sincères aveux.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, l'heureuse malade fut conduite au presbytère, où tous les jours elle n'a cessé d'être visitée par une foule de personnes protestantes et catholiques, qui désireuses de la voir de plus près, s'en sont retournées convaincues, après s'être présentées incrédules. Des conversions nombreuses ont eu lieu, et plusieurs pécheurs sont revenus à la pratique de leurs devoirs, depuis longtemps oubliés.

Tel est le récit simple et fidèle d'un fait — que je voudrais bien, mais que je n'ose encore appeler miracle. — L'autorité ecclésiastique va se prononcer ; attendons son jugement, et demandons à Marie que cette récente manifestation de son pouvoir nous encourage à recourir à elle dans les circonstances graves où nous nous trouvons.

SIX MILLE DEUX CENTS MARTYRS,

A CLERMONT.

Il ne faut pas s'étonner, dit Jacques Branche, dans sa *Vie des Saints de l'Auvergne*, si nous avons rapporté du Martyrologe de France la mort de six mille deux cents Martyrs ou Confesseurs, ensevelis dans le lieu où est bâtie l'église de Saint-Vénérand à Clermont. Car Belleforêt, dans son *Traité de l'Auvergne*, cite saint Grégoire de Tours, qui dit que dans cette église il y avait de son temps plusieurs sépulcres de marbre, remplis de corps saints sans nombre, tant hommes que femmes ; et Savaron qui a recueilli le trésor des antiquités de Clermont, rapporte dans l'histoire de saint Cassy, qu'un nombre inoui de Saints furent massacrés pour la cause de Dieu, dans cette église, que les restes des Martyrs furent distribués aux divers sanctuaires de cette ville et de ses alentours, par le commandement de Charles le Chauve et Louis le Bègue, rois de France. Entre ces Saints il nomme saint Antonin, saint Limine, saint Cassy, saint Victorin, saint Maxime et plusieurs autres.

Outre les sépulcres des Saints qui sont dans cette église de Saint-Vénérand, indiqués en général par saint Grégoire de Tours, il rapporte quelques autres faits ; par exemple celui du tombeau qui s'ouvrit de lui-même au temps du comte Georges, vers l'an 569, où l'on trouva le corps d'une jeune fille tout entier avec sa chevelure, longue jusqu'aux talons, aussi beau, aussi ferme, et aussi solide que s'il eût été enterré ce même jour. Et quoiqu'il fût à demi dans l'eau, ses habits n'étaient ni pourris, ni noircis, et sa face était si belle et si vermeille, qu'on eût pu juger qu'elle dormait, et non pas qu'elle fût morte.

Ce tombeau demeura ouvert un an tout entier, jusqu'à ce que la femme du comte Georges, qu'on vient de nommer, se trouvant affligée d'une grave et longue infirmité, qui lui ravit la vue, malgré tous les remèdes qu'on lui put appliquer, eut recours à Dieu, qui eut compassion de sa misère. Ses yeux avaient perdu l'usage de la clarté pour jamais : mais le sommeil s'étant une

nuit rendu le maître de tous ses sens, une personne inconnue se présenta à ses yeux, et lui dit : « Si vous désirez revoir la lumière du soleil, donnez ordre que le tombeau de cette fille, qui est à l'église de Saint-Vénérand, soit au plus tôt couvert, et vous verrez la merveille de Dieu. » Ce qui ayant été fait, cette dame vit aussi clair qu'avant sa maladie, et tout le monde jugea que c'étaient les reliques de quelque grande Sainte.

On voyait encore, entre la même église et celle de Saint-Allyre, un autre sépulcre assez bas et grossièrement travaillé, où d'ordinaire un mendiant se logeait, pour demander l'aumône. Saint Grégoire de Tours dit l'avoir vu. Comme cet impie portait si peu de respect à la relique sacrée qui gisait en ce lieu, et peut-être y avait-il commis quelque excès indigne d'un homme de bien, voilà qu'un grand bruit sort du tombeau, le couvercle se partage en deux pièces, jette bien loin ce misérable, et fait paraître un corps qu'on croit être celui de saint Limine, le Martyr.

Là repose encore le corps de saint Namace, digne évêque de Clermont, qui fut orné en son vivant de toutes sortes de vertus. Les fiévreux d'ordinaire reçoivent encore par lui, dit Branche, l'extinction de leurs accès. Le corps de saint Vénérand y repose aussi avec ceux de saint Alexandre, de sainte Galle, vierge, et de plusieurs autres.

SAINTE PERPÉTUE,

FONDATRICE DES AUGUSTINES.

Tel est le nom que l'on donne à la sœur de saint Augustin, qui est regardée comme la fondatrice des religieuses assujetties à la règle de ce grand Docteur. Elle fut d'abord engagée, dit-on, dans les liens du mariage ; mais, bientôt, la mort de son époux lui ayant rendu la liberté, elle renonça entièrement au monde. Toutefois elle désirait de rester auprès de son frère, afin de pouvoir, à l'aide de ses conseils et de ses exemples, s'affermir de plus en plus dans sa résolution, et marcher à grands pas dans la voie qui mène à la vie. Mais Augustin ayant toujours refusé d'admettre et de garder auprès de lui aucune femme, pas même de ses

proches parentes, Perpétue fit à Dieu le généreux sacrifice de cette consolation qu'elle croyait d'abord nécessaire à son âge, à sa faiblesse et à son inexpérience.

Dans cette circonstance, Augustin donna à sa sœur les témoignages d'une sollicitude vraiment paternelle. Jaloux de ne point la contrister, et de lui prêter l'appui qu'elle sollicitait, il la fit entrer dans un monastère qu'il avait planté à Hippone, comme il le dit lui-même, pour être le jardin du Seigneur. Là, dans le secret de la solitude, sous l'œil du Dieu de bonté, Perpétue, soutenue, encouragée par les instructions et les exemples du grand docteur, avança rapidement dans le sentier de la perfection. Telle qu'un arbre planté sur les bords d'un ruisseau, et que féconde la rosée céleste, elle s'élevait chaque jour davantage vers son Créateur, par la méditation et la pénitence. Bientôt Augustin la jugea digne de diriger elle-même ce monastère ; en étant devenue supérieure, elle édifia constamment les religieuses par sa charité, sa douceur, sa piété, son esprit de pénitence, enfin par toutes les vertus évangéliques. La sagesse et la prudence qu'elle déploya, jusqu'à sa mort, dans son administration, et les conseils et les soins de son frère, firent de plus en plus prospérer le monastère au point que l'on pouvait lui appliquer ces paroles : « C'est véritablement ici la maison de Dieu, le lieu de repos. » Augustin, devenu depuis évêque d'Hippone, le regardait comme la plus belle partie du troupeau que Jésus-Christ avait confié à sa garde. Il y plaça plusieurs de ses parentes qu'il voulait faire élever dans la piété. On formait aussi dans ce pieux asile les orphelines remises aux soins et à la sollicitude de l'Église.

Ce monastère était pour saint Augustin une source abondante d'ineffables consolations. Voici dans quels termes il s'exprime à ce sujet : « Au milieu de tant de scandales qui débordent de toutes parts dans le monde, ma joie, ma consolation est de fixer ma pensée sur votre communauté si nombreuse, de songer à la sainteté de votre vie, à la plénitude avec laquelle la grâce de Dieu vient se reposer sur vous, à cette charité, à cette fraternité qui vous unit. Travaillez (c'est le conseil qu'il donne à ces pieuses filles, et que toutes les âmes chrétiennes peuvent s'appliquer),

travaillez à empêcher qu'il ne s'élève parmi vous des plaintes et des chagrins, ou étouffez-les dès qu'ils commencent à naître et à inquiéter votre cœur. Soyez plus attentives à vous conserver dans l'union et la charité qu'à vous reprendre les unes les autres. »

Saint Augustin leur donna ensuite une règle tout à fait digne de lui, et que plus tard des couvents d'hommes s'approprièrent ; car l'évêque d'Hippone, en déterminant les obligations des religieuses du monastère fondé par ses soins, avait aussi fixé les devoirs principaux des religieux de tout sexe et de tout âge¹.

SAINT PUBLIUS,

ÉVÊQUE D'ATHÈNES, MARTYR.

Publius était l'un des principaux personnages de l'île de Malte, lorsque saint Paul y débarqua. Il reçut le saint Apôtre, le défraya pendant trois jours avec toute sa suite ; et cette généreuse charité fut récompensée par le don de la foi. Devenu chrétien, il fut suivi par toute sa famille, lorsque saint Paul eut guéri d'une fièvre persistante le père de Publius. On lit en quelques écrits qu'il fut le premier évêque de Malte ; mais d'autres historiens disent qu'il succéda à saint Denys l'Aréopagite évêque d'Athènes, et qu'il couronna sa vie par le martyre ; il est fêté le 21 janvier.

LE BIENHEUREUX AMBROISE,

DIACRE D'ALEXANDRIE.

Ambroise, homme de qualité, riche et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, dont l'éloquence l'entraîna ; et on lit dans saint Jérôme que son occupation dès lors, tant le jour que la nuit, était de faire succéder la lecture à la prière et la prière à la lecture. C'est à ses soins et à ses libéralités, ajoute le même Père, que nous sommes redevables des

¹ Emprunté au précieux ouvrage de M. Jubin : *Vies des fondatrices d'ordres religieux*, t. 1^{er}.

commentaires d'Origène sur l'Écriture, lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Ayant été arrêté dans la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie où l'empereur faisait la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Protoctète qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien qui avait attaqué la religion chrétienne. Ambroise mourut vers l'an 254, d'une mort sainte, et sa mémoire est honorée en France le 17 mars, jour où nous reparlerons de lui.

LES QUATRE PRINCES BRETONS,

S. INGÉNOG, S. DOETVAL, S. EUMAEL ET S. VINOC.

Ces quatre princes, fils de rois dans l'Armorique, se décidèrent ensemble à fuir les vanités et les tracasseries du monde, pour se donner à Dieu dans la retraite. Ils choisissaient ainsi la meilleure part. Ils partirent sous la conduite de saint Josse, et après avoir fait leur noviciat de la vie solitaire en des campagnes qui ne nous sont pas désignées, ils se décidèrent à s'en aller à Sithin, dans l'Artois, où saint Bertin fondait l'abbaye de son nom, devenue depuis très-célèbre. Autour des cellules des disciples de saint Bertin, ils se firent des cabanes et se sanctifièrent. Leur colonie s'augmentant, saint Bertin leur donna Vinoc pour supérieur. Il se fit là de grands pas dans la sainteté; et un seigneur de leur voisinage, admirant leurs vertus, donna à Vinoc sa terre de Vormhout. C'était au VII^e siècle. Là, ils consacrèrent leur vie à la prière et au travail pour la gloire de Dieu, au salut des âmes et au soulagement de toutes les misères humaines qui abondaient en ces temps-là.

On fête ces quatre Saints ensemble le 21 janvier, et saint Vinoc ou Vinoc le 6 novembre.

SAINT AVIT, DEUXIÈME DU NOM,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Saint Avit, deuxième du nom, était frère de saint Bonet ou Bont. Élu évêque de Clermont, il succéda à saint Prix (*Præjectus*), et gouverna saintement et dignement son troupeau. Il orna tous les lieux consacrés au service de Dieu, bâtit plusieurs églises, fonda le monastère de Volvic, et y installa comme Abbé le pieux et sage Godon, parent de l'Évêque auquel il succédait. Son épiscopat fut des plus fructueux ; mais son zèle abrégé sa vie et il ne siégea que dix ans. Il consola ses diocésains en leur proposant, pour lui succéder, son frère Bonet, qui fut agréé. Il mourut dans la paix du Seigneur le 21 janvier 689 ; et ses reliques sont honorées à Clermont dans l'église de Saint-Allyre.

SAINT VIMIN OU VIVIEN,

ABBÉ EN ÉCOSSE.

Vimin ou Vivien (*Vibianus*), était un enfant de l'Écosse qui, pieusement élevé dans des temps de trouble, n'eut d'autre désir que celui de se donner tout à Dieu. Il entra dans un monastère du comté de Fife, où bientôt son mérite et sa prudence accompagnant en lui la sainteté, le firent élever aux fonctions d'Abbé. Il se montra si digne du choix qu'on avait fait de lui, et conduisit si bien ses Frères dans les voies de la perfection, par ses conseils et par ses exemples, qu'on l'élut Évêque. Mais la peur de descendre dans la vaine gloire, que soulevaient déjà autour de lui ses vertus et quelques miracles que Dieu avait accordés à ses prières, cette crainte, dis-je, l'empêcha d'accepter la dignité qu'on lui offrait, et il se retira dans une solitude, où les disciples qui le poursuivirent l'obligèrent à fonder un monastère. Ce fut l'abbaye d'Holywood.

Il mourut au VII^e siècle, selon quelques documents qui ne précisent pas l'année, et selon d'autres, en l'an 715. L'Écosse, qui le fête le 21 janvier, avait une grande vénération pour sa mémoire.

SAINT MACCLAIN,.

ABBÉ.

Saint Macclain (Mac Calanus), était irlandais, né dans la première moitié du x^e siècle : dès qu'il fut maître de lui, voyant son pays alors très-agité, il s'embarqua et vint dans la Belgique avec le Bienheureux Cadroel, son compatriote. On lui avait vanté cette contrée comme un refuge pour les enfants de la paix. Il ne voulait que vivre dans une solitude. Mais lui et son compagnon reçurent une si généreuse hospitalité à l'abbaye de Valcour ou Vascour, qu'ils y restèrent, et Macclain, à la mort du second abbé de cette maison, fondée depuis peu, fut élu pour lui succéder ¹. Un autre concitoyen des deux Irlandais, le Bienheureux Forannan, vint les retrouver plus tard.

Nous ne savons pas autre chose de ces trois serviteurs de Dieu, sinon que Macclain est honoré en Irlande le 21 janvier, et le Bienheureux Forannan, qui lui succéda, le 30 avril.

LE VÉNÉRABLE ROI LOUIS XVI.

Louis XVI expia les iniquités du règne de Louis XV, de la régence, et des ministres du xviii^e siècle, presque tous philosophes anti-chrétiens. Emprisonné par ses sujets dans la tour du Temple, il s'y purifia par la pénitence de la faiblesse qu'il avait eue de paraître approuver la constitution civile du clergé. Condamné par la Convention, il mourut le 21 janvier 1793, laissant un testament admirable; et le saint pape Pie VI, qui devait mourir aussi victime de la Révolution, compara sa mort au martyre. Nous citerons ici un passage du journal de Melesherbes, où se trouvent rapportées quelques circonstances de la longue agonie qu'on fit subir au malheureux monarque. — Dès que j'eus la permission, dit-il, d'entrer dans la chambre du roi, j'y courus : à

¹ Macclain fut ensuite abbé de Saint-Michel dans la Thiérache, contrée de la France bordée par le Hainaut et le Cambrésis. Les Espagnols, qui honorent ce Saint, le même jour 21 janvier, l'appellent *Malcalin* et *Maclin*.

peine m'eut-il aperçu, qu'il quitta un Tacite ouvert devant lui sur une petite table, il me serra entre ses bras ; ses yeux devinrent humides, et il me dit : « Votre sacrifice est d'autant plus généreux que vous exposez votre vie, et que vous ne sauvez pas la mienne. »

Nous approchions du jugement ; il me dit un matin : « Ma sœur m'a indiqué un bon prêtre qui n'a pas prêté serment, et que son obscurité pourra soustraire dans la suite à la persécution : voici son adresse ; je vous prie d'aller chez lui, et de lui parler , et de le préparer à venir lorsqu'on m'aura accordé la permission de le voir. » Il ajouta : « Voilà une commission bien étrange pour un philosophe ! car je sais que vous l'êtes ; mais si vous souffriez autant que moi, et que vous dussiez mourir comme je vais le faire, je vous souhaiterais les mêmes sentiments de religion qui vous consoleraient bien plus que la philosophie. » — Après la séance où ses défenseurs et lui avaient été entendus à la barre, il me dit : « Vous êtes certainement bien convaincu actuellement que, dès le premier instant, je ne m'étais pas trompé, et que ma condamnation avait été prononcée avant que j'eusse été entendu. » Lorsque je revins de l'assemblée où nous avions, tous les trois, demandé l'appel au peuple, je lui rapportai qu'en sortant, j'avais été entouré d'un grand nombre de personnes, qui toutes m'avaient assuré qu'il ne périrait pas ou au moins que ce ne serait qu'après eux et leurs amis. Il changea de couleur et me dit : « Les connaissez-vous ? retournez à l'assemblée ; tâchez de les rejoindre, d'en découvrir quelques-uns ; déclarez-leur que je ne leur pardonnerais jamais s'il y avait une seule goutte de sang versée pour moi : je n'ai pas voulu qu'il en fût répandu, quand peut-être il aurait pu me conserver le trône et la vie ; je ne m'en repens pas. » — Ce fut moi qui le premier annonçai au roi le décret de mort : il était dans l'obscurité, le dos tourné à une lampe placée sur la cheminée, les coudes appuyés sur la table, le visage couvert de ses mains. Le bruit que je fis le tira de sa méditation ; il me fixa, se leva et me dit : « Depuis deux heures je suis occupé à rechercher si dans le cours de mon règne j'ai pu mériter de mes sujets le plus léger reproche : eh bien ! monsieur de Malesherbes, je vous le jure dans toute la vérité de mon cœur,

comme un homme qui va paraître devant Dieu ; j'ai constamment voulu le bonheur du peuple, et jamais je n'ai formé un vœu qui lui fût contraire. » — Je revis encore une fois cet infortuné monarque ; deux officiers municipaux étaient debout à ses côtés : il était debout aussi et lisait. L'un des officiers municipaux me dit : « Causez avec lui, nous n'écouterons pas. » Alors, j'assurai le roi que le prêtre qu'il avait désiré allait venir. Il m'embrassa et me dit : « La mort ne m'effraie pas, et j'ai la plus grande confiance dans la miséricorde de Dieu. » — L'abbé de Firmont qui assista le monarque dans ses derniers instants a fait une relation aussi simple que touchante des circonstances qui précédèrent immédiatement la mort de Louis XVI. Nous laissons parler ici ce digne ecclésiastique. « Louis, dit-il, avait vu la veille sa femme et ses enfants, et lui-même leur avait annoncé sa condamnation. Cette séparation avait été si douloureuse pour tous, surtout pour la reine, qu'il ne put se décider à la revoir le lendemain, malgré la promesse qu'il lui en avait faite. En traversant la cour de la prison à neuf heures pour aller au supplice, il se tourna deux fois vers la tour où était sa famille, comme pour dire un dernier adieu à ce qu'il avait de plus cher. A l'entrée de la seconde cour se trouvait une voiture de place, deux gendarmes tenaient la portière. A l'approche du roi, l'un y entra et se plaça sur le devant. Le roi monta ensuite, et mit à côté de lui son confesseur dans le fond ; l'autre gendarme entra le dernier et ferma la portière. » Le roi, ajoute l'abbé de Firmont, se trouvant resserré dans une voiture où il ne pouvait me parler ni m'entendre sans témoins, prit le parti du silence. Je lui présentai aussitôt mon bréviaire, le seul livre que j'eusse sur moi, et il parut l'accepter avec plaisir. Il témoigna même le désir que je lui indiquasse les psaumes qui convenaient le mieux à sa situation, et il les récitait alternativement avec moi. Les gendarmes, sans ouvrir la bouche, paraissaient extasiés et confondus tout ensemble, de la piété tranquille d'un monarque qu'ils n'avaient jamais vu sans doute d'aussi près. La marche dura près de deux heures. Toutes les rues étaient bordées de plusieurs rangs de citoyens, armés tantôt de piques, tantôt de fusils. En outre la voiture elle-même était

entourée d'un corps de troupes imposant, et formé sans doute de ce qu'il y avait de plus corrompu dans Paris. Pour comble de précautions, on avait placé en avant des chevaux, une multitude de tambours, afin d'étouffer par ce bruit les cris qui auraient pu se faire entendre en faveur du roi. Mais comment en aurait-on entendu? Personne ne paraissait ni aux portes ni aux fenêtres; et on ne voyait dans les rues que des citoyens armés, c'est-à-dire des citoyens qui, tout au moins par faiblesse, concouraient à un crime qu'ils détestaient peut-être dans le cœur. La voiture parvint ainsi dans le plus profond silence à la place Louis XV, et s'arrêta au milieu d'un grand espace vide qu'on avait laissé autour de l'échafaud. Cet espace était bordé de canons; et au-delà, tant que la vue pouvait s'étendre, on apercevait une multitude en armes. Dès que le roi sentit que la voiture n'allait plus, il se retourna vers moi et me dit à l'oreille : « Nous voilà arrivés, si je ne me trompe. » Mon silence lui répondit qu'oui. Un des bourreaux vint aussitôt ouvrir la portière, et les gendarmes voulurent descendre; mais le roi les arrêta et appuyant sa main sur mon genou : « Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, je vous recommande monsieur que voilà; ayez soin qu'après ma mort, il ne lui soit fait aucune insulte. Je vous charge d'y veiller. » Ces deux hommes ne répondant rien, le roi voulut reprendre d'un ton plus haut; mais l'un d'eux lui coupa la parole : « Oui, oui, lui répondit-il, nous en aurons soin; laissez-nous faire. » Et je dois ajouter que ces mots furent dits d'un ton de voix qui aurait dû me glacer, si dans un moment tel que celui-là, il m'eût été possible de me replier sur moi-même. Dès que le roi fut descendu de voiture, trois bourreaux l'entourèrent et voulurent lui ôter ses habits. Mais il les repoussa avec fierté et se déshabilla lui-même. Il défit également son col, ouvrit sa chemise, et s'arrangea de ses propres mains. Les bourreaux, que la contenance fière du roi avait déconcertés un moment, semblèrent alors reprendre de l'audace. Ils l'entourèrent de nouveau et voulurent lui prendre les mains. « Que prétendez-vous? » leur dit ce prince, en retirant ses mains avec vivacité. — « Vous lier, » répondit un des bourreaux. — « Me lier! répartit le roi d'un air d'indignation : je n'y consentirai

jamais ; faites ce qui vous est commandé ; mais vous ne me lierez pas : renoncez à ce projet. » Les bourreaux insistèrent, ils élevèrent la voix, et semblaient déjà appeler du secours pour le faire de vive force. C'est ici peut-être le moment le plus affreux de cette désolante matinée : une minute de plus, et le meilleur des rois recevait, sous les yeux de ses sujets rebelles, un outrage mille fois plus insupportable que la mort, par la violence qu'on semblait vouloir y mettre. Il parut le craindre lui-même et se retournant vers moi, il me regarda fixement comme pour me demander conseil. Hélas ! il m'était impossible de lui en donner un, et je ne lui répondis d'abord que par mon silence. Mais il continuait de me regarder : « Sire, lui dis-je avec larmes, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un dernier trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense. » A ces mots il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur que je ne saurais jamais rendre. « Assurément, me dit-il, il ne me faudra rien moins que son exemple pour que je me soumette à un pareil affront ; » et se tournant vers les bourreaux : « Faites ce que vous voudrez, leur dit-il, je boirai le calice jusqu'à la lie ¹. » Les

¹ Ces détails sont confirmés par la lettre que le bourreau Sanson adressa quelques jours après au rédacteur du journal *Le Thermomètre*.

« Citoyen,

« Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu l'honneur de répondre à l'invitation que vous me faites dans votre journal au sujet de Louis Capet. Voici, suivant ma promesse, l'exacte vérité de ce qui s'est passé.

« Descendant de la voiture pour l'exécution, on lui a dit qu'il fallait ôter son habit. Il fit quelque difficulté en disant qu'on pouvait l'exécuter comme il était. Sur la représentation que la chose était impossible, il a lui-même aidé à ôter son habit. Il fit encore la même difficulté lorsqu'il s'est agi de lui lier les mains, qu'il donna lui-même lorsque la personne qui l'accompagnait lui eut dit que c'était un dernier sacrifice. Alors il s'informa si les tambours battraient toujours. Il lui fut répondu que l'on n'en savait rien, et c'était la vérité. Il monta l'échafaud et voulut tourner sur le devant comme pour parler. Mais on lui représenta que la chose était impossible encore. Il se laissa alors conduire à l'endroit où on l'attachait et où il s'est écrié très haut : Peuple, je meurs innocent ! Ensuite se retournant vers nous, il nous dit : Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'accuse. Je souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français. »

Voilà, citoyen, ses dernières et ses véritables paroles.

« L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échafaud roulait sur ce qu'il

marches qui conduisaient à l'échafaud étaient extrêmement roides à monter : le roi fut obligé de s'appuyer sur mon bras, et à la peine qu'il semblait prendre, je craignis un moment que son courage ne commençât à fléchir. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, parvenu à la dernière marche, je le vis s'échapper pour ainsi dire, de mes mains, traverser d'un pied ferme toute la largeur de l'échafaud, imposer silence par son seul regard à quinze ou vingt tambours qui étaient placés vis-à-vis de lui, et d'une voix si forte qu'elle dut être entendue du Pont-Tournant, prononcer distinctement ces paroles à jamais mémorables : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu que ce sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France. » Alors un homme à cheval, c'était Santerre, fondit tout à coup l'épée à la main sur les tambours pour les obliger à rouler. En même temps les bourreaux, saisissant le plus vertueux des rois, l'entraînèrent sous la hache qui, d'un seul coup, fit tomber sa tête. C'est dans le moment même, qu'un témoin se serait écrié : « Fils de saint Louis, montez au Ciel ! »

LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU VINCENT PALOTTA,
FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE IMMACULÉE,
REINE DES APÔTRES.

La consolation de l'Église en ce siècle de division et de persécution a été l'union des prêtres et des fidèles pour les œuvres de la charité et de l'apostolat. Rarement on avait vu parmi les

ne croyait pas nécessaire qu'il ôtât son habit et qu'on lui liât les mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les cheveux.

« Et pour rendre hommage à la vérité, il a soutenu tout cela avec un sang-froid et une fermeté qui nous a tous étonnés. Je reste très-convaincu qu'il avait puisé cette fermeté dans les principes de la Religion, dont personne plus que lui ne paraissait pénétré ni persuadé.

« Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la vérité dans son plus grand jour.

« J'ai l'honneur d'être, citoyen,

« Votre concitoyen : SANSON.

• Paris, ce 20 février 1793 ; l'an II de la république française. •

laïques un si généreux empressement à seconder le zèle du clergé régulier et séculier. Dès que la grâce divine inspire quelque nouveau moyen de défendre ou d'étendre la foi, d'éclairer les âmes ou de soulager les corps, il se rencontre aussitôt, dans tous les rangs des hommes dévoués qui l'adoptent avec joie et surmontent tous les obstacles pour le mettre en pratique. C'est ainsi que se sont établies et répandues avec une rapidité merveilleuse les associations de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et tout récemment ces Unions catholiques inspirées par Pie IX, qui ont sauvé Rome de la contagion de l'impiété, et qui finiront par grouper tous les fidèles de France, d'Autriche, d'Italie, de Belgique, d'Espagne et d'Allemagne dans une résistance commune et invincible aux ennemis de l'Église.

Parmi les hommes qui ont préparé les voies à ce grand triomphe de la vérité par l'unité des esprits et des cœurs, il n'en est guère qui aient plus fait que le vénérable serviteur de Dieu Vincent Palotta ; car sa congrégation a précisément pour but d'unir tous les enfants de Dieu, de quelque Ordre et de quelque condition qu'ils soient, prêtres et laïques, réguliers et séculiers, riches et pauvres, dans l'apostolat au dedans et au dehors de l'Église, c'est-à-dire dans le soutien de toutes les bonnes œuvres, et principalement des missions en pays catholiques et infidèles. Ce but, le Serviteur de Dieu l'a atteint d'une manière vraiment remarquable, et qui rendra son œuvre une des plus belles de notre temps. Dès sa jeunesse, on vit que le Seigneur le destinait à une sainteté éminente par les grâces singulières dont il le combla. Il était né à Rome, le 21 avril 1795, de Pierre-Paul Palotta et de Madeleine Devoti, et avait été baptisé dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Pieux, modeste, obéissant, appliqué à la prière et à l'étude, dès qu'il eut fait sa première communion, il fut jugé digne de s'approcher chaque jour de la Table sainte. Outre le temps qu'il passait à l'église de Sainte-Marie *in Valicella*, voisine de la maison de son père, il restait encore de longues heures à genoux devant un petit autel domestique qu'il dressait et ornait de ses mains. Il faisait des discours à ses frères pour les exhorter

à la piété, il jeûnait fréquemment, ne se nourrissait que d'herbes et de légumes, auxquels il mêlait de l'absinthe ou d'autres substances amères; il se donnait la discipline avec tant de force que souvent sa mère trouva ses chemises rougies de sang. Il faisait continuellement l'aumône, distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait, son argent, son linge, ses habits, et jusqu'à son lit, qu'il fallut renouveler. Ses parents qui étaient riches, se plaisaient d'ailleurs à sa charité. Un jour qu'il allait à Frascati, petite ville à quatre lieues de Rome, il donna ses souliers à un pauvre, et marcha nu-pieds dans les rues sans aucun respect humain.

Quoiqu'il eût beaucoup d'application à l'étude, il faisait peu de progrès, n'ayant pas de facilité pour apprendre, jusqu'à ce qu'il eût fait une neuvaine au Saint-Esprit, après laquelle il se distingua tellement que ses maîtres le rangeaient parmi leurs plus brillants élèves. Il fit toutes ses études au Collège Romain, et commença sa philosophie en 1814; il l'acheva à la Sapience en 1815 et 1816, année dans laquelle il reçut le sous-diaconat des mains du cardinal de la Somaglia. Il fut ordonné diacre le 20 février 1817, et promu au sacerdoce le 16 mai 1818, avec une dispense de onze mois. Peu après, le 25 juillet, il acquit le grade de docteur en théologie. Le 24 mars de l'année suivante, il fut nommé professeur suppléant à la Sapience, qui est l'Université romaine, quoiqu'il eût à peine vingt-quatre ans. En même temps il suivait les conférences de l'académie théologique, où se sont formés tant d'illustres prélats qui ont été la lumière des Nonciatures, des Congrégations et du Sacré-Collège; il y parut avec une distinction qui le fit nommer censeur honoraire, n'ayant pas le nombre d'années exigé pour devenir censeur ordinaire.

Un mérite si éclatant devait l'élever aux plus hautes dignités; mais l'humble prêtre n'aspirait qu'à se sanctifier dans les fonctions les plus communes du saint Ministère. Il passait la plus grande partie de ses journées dans les maisons de retraite pour y donner les exercices spirituels. Il remplaçait les prédicateurs absents, faisait la méditation, allait dans les chambres exhorter les retraits. Il rentrait chez lui, à la nuit close, en récitant le saint Rosaire. Si on l'était venu chercher pour quelque malade,

il partait aussitôt, quelque heure qu'il fût. Il annonçait la parole de Dieu sur les places publiques, selon l'ancienne coutume si goûtée du peuple romain, qui ne rougit jamais de sa foi ; il entendait les confessions à Saint-Nicolas des *Incoronati*, à l'hospice des Termes. Il était confesseur et prédicateur des jeunes adultes, des élèves du collège de la Propagande, dont M^r Mai, l'illustre savant, était alors secrétaire. Il dirigeait et propageait les écoles du soir établies à Rome bien avant l'empire ; il était chargé de l'hôpital militaire et de la direction spirituelle de la garnison, et au milieu de tant d'œuvres diverses, il trouvait le temps de prêcher dans les communautés et de faire des missions. Aussi ne dormait-il guère, deux ou trois heures au plus. Dès le matin, après sa méditation, sa messe, ses prières, il entrait au confessionnal, ne le quittait que pour prêcher, y rentrait et y restait jusqu'au soir, à une heure si avancée qu'il emmenait quelquefois ses derniers pénitents souper chez lui, parce qu'ils n'auraient pas eu le temps de prendre quelque nourriture avant minuit. Pour lui un très-léger repas lui suffisait le matin, et il ne mangeait guère le soir. Il eut de la peine à vaincre le sommeil ; mais il le fallait pour suffire à sa tâche ; car il ne refusait aucune mission. Il allait partout où on l'appelait, et la plupart des diocèses voisins de Rome furent évangélisés par lui. Quelques prêtres pieux et zélés l'aidaient dans ses missions, et partageaient avec lui le soin de l'hôpital militaire. Ils exhortaient et servaient les malades ; ils donnaient, pendant le carême, des exercices spirituels dans les casernes, ils faisaient des mois de Marie, que le vénérable Serviteur de Dieu recommandait partout, ayant une très-grande dévotion à la très-sainte Vierge. L'amour de Marie a été dans tous les temps une marque de prédestination, et le caractère de la sainteté, mais surtout en ce siècle, où il semble que Dieu ne veuille rien faire de difficile et de glorieux que par l'entremise de sa Mère. C'est pourquoi nous voyons les plus illustres serviteurs de Dieu se montrer aussi les plus dévoués serviteurs de Marie.

Ce fut en 1835 que Vincent Palotta fonda sa Congrégation. Il était alors recteur de l'église du Saint-Esprit des Napolitains,

ainsi appelée sans doute parce qu'elle était sous la protection du roi de Naples. Il y avait accru la fréquentation des Sacrements par ses prédications et ses œuvres. Tous les dimanches on y expliquait la Sainte-Ecriture, et souvent il y faisait des *triduo* et des neuvaines pour raviver la piété de ses paroissiens. Son zèle l'excitant à procurer aussi le salut des Juifs, qui sont assez nombreux à Rome, il résolut de faire imprimer en langue hébraïque les petits traités sur les vérités éternelles de saint Alphonse de Liguori. Comme il manquait d'argent, il chargea une personne pieuse de se procurer les ressources nécessaires pour payer l'impression. Cette personne lui trouva cinq cents francs en quelques heures. Ravi de ce succès où il voyait le doigt de Dieu, le saint prêtre se dit que si toutes les âmes pieuses voulaient unir leurs efforts, on parviendrait à ranimer la foi en Europe, à l'étendre et à la faire dominer dans le monde entier. Il y réfléchit devant Dieu, il consulta des hommes d'expérience, surtout son directeur, sans la permission duquel il ne faisait rien d'important, et enfin il se décida à établir une association de prêtres et de fidèles sous le nom de pieuse société de l'*Apostolat catholique*, parce que le but qu'elle se propose était universel. Ce but, nous venons de le dire, embrasse en effet le progrès de la foi et de la piété parmi les catholiques, aussi bien que la conversion des schismatiques, des hérétiques et des infidèles, en un mot tout ce qui peut amener la réunion de tous les peuples et de toutes les nations dans l'Église catholique sous l'unique, suprême et légitime Pasteur, le Pontife romain : *ut fiat unum ovile et unus Pastor*.

Pour atteindre ce but, ou plutôt pour y travailler avec plus d'espoir de l'atteindre, le Serviteur de Dieu partagea sa Société en deux branches : l'une formée de prêtres séculiers, réunis en communauté sans être liés par des vœux, et soumis à la même règle : c'est comme la partie interne de l'institut ; l'autre se compose indistinctement d'ecclésiastiques et de laïques des deux sexes, s'offrant spontanément et gratuitement à aider dans leur apostolat les prêtres de la communauté. C'est comme la partie externe, puisqu'elle est répandue au dehors, dans le monde ou dans les cloîtres, car tous peuvent y appartenir, hommes et

femmes, fidèles et prêtres, religieux et religieuses, clercs réguliers et séculiers.

On peut, en effet, coopérer au salut des âmes par l'exercice du saint Ministère, par la prière et par l'aumône. C'est pourquoi la pieuse société se divise, dans sa partie externe, en trois classes. La première comprend les religieux et les autres ecclésiastiques qui veulent aider les prêtres de l'institut en se livrant avec eux aux fonctions du saint Ministère : c'est la classe des ouvriers évangéliques. La seconde classe comprend ceux qui aident aux missions par la prière : ce sont les coopérateurs spirituels. Ils peuvent travailler partout au succès de l'apostolat : qu'ils prient dans leur chambre, dans leur cellule, ou dans leur église. La troisième classe se compose de ceux qui aident par leurs aumônes à l'entretien des missions et des missionnaires, c'est-à-dire qui pourvoient aux besoins matériels de l'apostolat. Pendant que les prêtres de l'institut et les autres ouvriers évangéliques combattent dans la plaine et travaillent par la parole divine à la délivrance et au triomphe du peuple de Dieu, les coopérateurs spirituels prient comme Moïse sur la montagne, et par leurs ferventes prières rendent plus fécondes les prédications et les œuvres des défenseurs de la foi. En même temps, les autres associés contribuent au succès de la mission et de toutes les bonnes œuvres soit par leurs dons, soit par leurs talents, leurs relations, leur autorité, leur emploi, leur profession ; car l'institut embrassant toutes les bonnes œuvres, il y a place pour tous les dévouements. L'associé de la troisième classe peut donc coopérer en procurant des linges, des ornements pour les églises, des tableaux, des vases sacrés ; en donnant des chapelets, des médailles, des scapulaires, des livres de piété, qui sont distribués dans les missions, enfin en subvenant à l'entretien des missionnaires par des aumônes annuelles, semestrielles ou mensuelles.

C'est en cette coopération personnelle, spirituelle ou matérielle que l'Institut diffère des autres sociétés de ce genre, qui ont généralement pour fin la conversion des chrétiens et des infidèles par les prédications, les missions et toute espèce de bonnes œuvres. Mais le vénérable Serviteur de Dieu me paraît être un

des premiers qui ait associé directement aux efforts de ses prêtres ceux de tous les hommes de zèle et de bonne volonté, en sorte que travaillant au même but, les uns de leur personne, les autres de leurs prières, de leurs dons, de leurs secours de tout genre, le succès est plus sûr, plus grand, plus durable. Car après que les missionnaires de la société sont partis, les coopérateurs de la première, de la seconde et de la troisième classe, qui restent dans le pays, continuent et étendent le bien qui a été fait. Voilà les avantages de l'union. Toute force ainsi concentrée est invincible. C'est pourquoi le grand Pape qui soutient l'Église dans le rude combat que lui livrent les princes du monde, ne recommande rien tant que l'union, promettant aux fidèles un triomphe éclatant s'ils veulent et s'ils savent s'unir : en quoi la société de Vincent Palotta peut leur servir de modèle. Le Souverain Pontife en comprit si bien l'utilité et l'importance, qu'il ouvrit pour elle tous les trésors de l'Église. Une concession apostolique rendit les associés participants « de toutes les Messes, Offices divins, fonctions du saint Ministère, prières, méditations, contemplations, pénitences, mortifications, jeûnes, et de toute autre œuvre de charité et de vertu que pratiquent en particulier et en commun, les Ordres monastiques ou religieux, les clercs réguliers qui sont dans l'Église, en y comprenant les bonnes œuvres des religieuses soumises à ces divers Ordres ; et en outre des innombrables indulgences des Ordres qui ont reçu du Souverain Pontife la faculté de les communiquer. » On voit avec quelle largesse le Saint-Siège encouragea la nouvelle Société. Aussi se répandit-elle rapidement dans le monde entier. Des cardinaux, des évêques, des prélats, des princes, des Ordres religieux, des communautés, des collèges, des séminaires et une multitude de fidèles de tout rang, de toute condition, s'y firent inscrire pour coopérer au salut des âmes et avoir part à tout le bien qui se fait dans le clergé régulier.

Il y eut cependant quelques obstacles à vaincre. Le Serviteur de Dieu ayant d'abord donné à son œuvre le nom de Société de l'*Apostolat catholique*, on représenta au Pape Grégoire XVI que c'était un titre ambitieux, et qu'au Pape seul il appartenait de

propager la foi dans le monde entier. Grégoire XVI fit appeler le saint Prêtre, et lui ordonna d'abandonner son Association ; mais ensuite, mieux informé de son but et de ses moyens, il en changea seulement le titre en celui de *Pieuse union sous l'invocation de la très-sainte Vierge Marie immaculée, Reine des Apôtres*. Comme la très-sainte Vierge avait dirigé et protégé les travaux des Apôtres pour l'établissement de l'Église dans le monde entier, il convenait aussi qu'elle fût reconnue directrice et protectrice d'une Société qui avait pour but d'exhorter les fidèles de toutes les classes à multiplier les ressources spirituelles et temporelles pour raviver la foi, la charité dans les âmes, afin d'étendre le Royaume de Dieu par tout l'univers. Le Serviteur de Dieu avait mis tout d'abord cette Société sous le patronage de Celle qu'il appelait « sa bien-aimée Mère ; » il lui fut donc aussi très-agréable de lui en donner le nom. C'est de la très-sainte Vierge qu'il attendait le succès de ses efforts pour hâter la conversion des hommes à Jésus-Christ ; et nul doute qu'il ne partageât sur ce point les espérances du vénérable Grignon de Montfort, qui prédisant, au commencement du siècle dernier, le prochain règne de Marie dans toutes les âmes fidèles, annonçait que ce serait l'aurore du règne de son divin Fils.

La Société de *Marie immaculée, Reine des Apôtres*, fut fondée pendant que le saint Prêtre était recteur de l'église du Saint-Esprit ; il avait dit un jour à ses compagnons : « Oh ! que cette église conviendrait bien aux fonctions de notre Société ! quel avantage pour nous si nous pouvions nous y établir ! » Et Dieu la lui avait donnée. C'est là qu'il commença de pratiquer la règle avec les Prêtres et les Frères coadjuteurs qui se joignirent à lui. Ils se levaient à quatre heures et faisaient ensemble une heure d'oraison. Puis le Serviteur de Dieu célébrait la Messe et se rendait au saint Tribunal pour entendre les confessions. Quand il n'y avait plus de pénitents, il allait visiter les malades. Il ne mangeait que dans l'après-midi, récitait l'Office et se remettait au saint Tribunal. La communauté était souvent couchée avant qu'il eût fait son petit repas du soir, après lequel il revenait à l'église prier devant le Très-Saint Sacrement ou la statue

de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Il faisait ensuite sa lecture de piété, écrivait ses lettres et donnait enfin un peu de repos à son corps épuisé. Depuis quelque temps il souffrait d'une maladie de poitrine, qui lui fit vomir le sang en 1839, et le força, pour rétablir sa santé, de se retirer à Frascati chez les Ermites Camaldules. Il y écrivit, par une inspiration divine, les règles de sa Société, et celles d'un Conservatoire ou Maison de refuge qu'il avait fondée pour les pauvres filles abandonnées, car son zèle embrassait toutes les bonnes œuvres. Voyant beaucoup de jeunes filles exposées par la misère aux plus grands dangers, il demanda aux personnes riches qui venaient en aide à la Société de leur donner un asile. La première maison devint insuffisante par suite du choléra de 1837, qui fit tant d'orphelins ; on lui en céda une autre, qu'il mit sous la protection de la très-sainte Vierge, de saint François d'Assise et de saint Stanislas Kostka. L'habit était celui du Tiers-Ordre de Saint-François. Les règles furent approuvées par la Congrégation des Evêques et Réguliers. Un second Conservatoire fut bientôt établi près de Saint-Onufre, sous le patronage du très-saint Cœur de Jésus ; et un troisième, en 1849, dans la ville de Velletri.

La Société de Marie immaculée était aussi devenue tellement nombreuse qu'il fallut abandonner la maison du Saint-Esprit pour le couvent de Saint-Sauveur-*in-Onda*, qui fut donné par Grégoire XVI. En 1844, le Serviteur de Dieu put envoyer un prêtre de sa Congrégation en Angleterre ; deux ans après il en envoya un autre. Ces deux prêtres s'étant unis à deux Anglais rendirent de grands services à la Religion ; Pie IX le sut et encouragea leur œuvre par son rescrit du 8 juin 1848. Le Serviteur de Dieu en fut comblé de joie. Il pourvut à tous les besoins de la mission avec bonheur ; il voulait passer lui-même en Angleterre pour y prêcher la foi. Cette seule pensée lui faisait battre le cœur, et il en parlait souvent avec le prêtre qui devait l'accompagner, si la mort ne l'eût prévenu. Car sa maladie faisait de grands progrès, qu'accéléra encore la révolution de 1848. Les sectaires chassèrent les prêtres de la Société de l'hôpital où ils avaient fait tant de bien. Quand on l'expulsa, il ne répondit pas un mot, ne se

permet ni observation ni réclamation ; il partit en récitant le *Te Deum*, ce qu'il avait coutume de faire en toutes ses épreuves, comme il disait le *Miserere* dans les temps de prospérité, afin que Dieu lui pardonnât les fautes auxquelles on se laisse aller le plus facilement. Bientôt la haine des révolutionnaires le força de quitter son couvent de Saint-Sauveur pour se réfugier au Collège des Irlandais. Il y demeura jusqu'à l'entrée des troupes françaises au mois de juillet 1849, qui lui permit de rentrer aussi dans son hôpital. Il reprit alors ses œuvres ordinaires, prêchant, confessant, donnant des Missions.

Au commencement de janvier, il prépara tout ce qui était nécessaire pour l'Octave de l'Épiphanie, durant lequel des sermons sont prêchés en toutes les langues dans l'église de Saint-André-della-Valle, puis il se hâta de mettre ordre à toutes ses affaires, et fit un très-grand nombre de visites, comme s'il eût dû s'absenter bientôt. Il savait que son heure était venue, et il l'avait confié à plusieurs de ses pénitents et de ses amis. Il avait dit, entre autres, à la supérieure de la Trinité-du-Mont : « C'est la dernière fois que je vous parle. *Ecco l'ultima volta che io vi parlo*. Le 16 janvier 1850, se trouvant dans la maison d'un de ses amis, où il prenait quelquefois un peu de nourriture quand il se rendait dans ce quartier, il sentit ses forces l'abandonner entièrement. Il fallut le reconduire en voiture. Il se mit au lit, et le médecin crut d'abord que ce ne serait qu'une indisposition. Le mal s'étant aggravé pendant la nuit, avec une douleur aiguë au côté, on lui fit une saignée, qu'il fallut renouveler deux fois. Le samedi 19, on eut une lueur d'espoir, mais le mal ayant redoublé, on lui administra les derniers Sacrements, qu'il reçut avec une grande joie. Vers les dix heures du soir, il fut visité et béni par l'Enfant-Jésus de l'église de l'*Ara-Cœli*, que l'on a coutume de porter aux malades, et il lui baisa les pieds à plusieurs reprises avec la plus vive tendresse. Il demanda aussi qu'on mît près de son lit la statue de Marie Immaculée, Reine des Apôtres, sa bonne Mère et la Patronne de son Institut, afin qu'il passât sous sa protection ses dernières heures en ce monde. Le 21, à deux heures après minuit, on commença de réciter les prières de la recommandation de l'âme et des

agonisants; puis il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Aussitôt qu'on apprit sa mort, une foule immense accourut pour vénérer les restes du Serviteur de Dieu, dont les miracles se racontaient dans Rome depuis bien des années. Je ne répéterai pas ce que j'ai entendu dire dès le règne de Grégoire XVI, et ce que toute la ville affirmait. La renommée de sainteté de Vincent Palotta est si universellement répandue qu'il n'est pas nécessaire de rapporter les grâces que le Seigneur lui accordait. Il fallut différer de l'ensevelir pendant trois jours, afin de laisser au clergé régulier et séculier de Rome le temps de témoigner de son affection et de sa vénération pour ce saint Prêtre. Chacun voulait lui baiser la main et cherchait à se procurer quelque objet qui lui eût appartenu. Beaucoup d'officiers et de soldats français allèrent contempler ce saint corps, resté frais et sans aucune marque de corruption. Enfin on l'inhuma dans son église de Saint-Sauveur-*in-Onda*, au milieu des larmes de ses enfants et des regrets du peuple.

(E. DARAS.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage dans Rome à Notre-Dame-de-Consolation, sanctuaire célèbre depuis le xv^e siècle.

On fait commémoration, en quelques lieux, le 21 janvier, en d'autres le 22, du mariage de saint Joachim et de sainte Anne, père et mère de la très-sainte Vierge. Saint Épiphanes, dans ses louanges de la Mère de Dieu, saint Germain de Constantinople, dans son homélie sur la Présentation de la très-sainte Vierge au Temple, saint Jean Damascène et d'autres anciens ont parlé de ce mariage qui fut comme la préparation de l'Immaculée-Conception et de l'Incarnation. Jamais les hommes n'avaient vu deux époux plus purs et plus saints que Joachim et Anne, car s'il y en avait eu jamais, il est certain que Dieu les eût choisis pour donner la vie à sa très-sainte Mère. C'est pourquoi les Anges commencèrent à se réjouir, et admirèrent leur parfaite pureté, qui devait s'accroître encore dans les épreuves, jusqu'à ce que le Seigneur les

trouvât dignes de former la Vierge immaculée, en qui devait habiter le Sauveur du monde. Réjouissons-nous donc de cette heureuse union, qui était comme la première lueur avant-courrière de l'aurore.

Rappelons aussi que la très-sainte Vierge, dans ses apparitions à sainte Brigitte, sainte Mathilde et tant d'autres Saints, daignait souvent se faire accompagner de sainte Agnès, que nous honorons aujourd'hui.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, le martyr de sainte Agnès, vierge, qui, du temps de Symphronius, préfet de la ville, fut jetée dans un grand feu ; mais, les flammes s'étant éteintes par ses prières, elle eut la tête tranchée. Saint Jérôme a fait son éloge en ces termes : « La vie d'Agnès a été célébrée, surtout dans les églises, par les écrits et les langues de toutes les nations, parce qu'elle a surmonté à la fois et la faiblesse de son âge, et la cruauté d'un tyran, et consacré sa chasteté par un glorieux martyre.

A Athènes, saint Publius, évêque, qui gouverna très-dignement cette Église après saint Denys l'Aréopagite. Aussi célèbre par l'éclat de ses vertus qu'illustre par sa doctrine, il reçut la couronne de gloire pour le témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ.

¹

DUODECIMO KALENDAS FEBRUARIJ.

Romæ, passio sanctæ Aghetis virginis, quæ sub præfecto urbis Symphronio, ignibus injecta, sed iis per orationem ejus extinctis, gladio percussa est. De ea beatus Hieronymus hæc scribit : Omnium gentium litteris atque linguis præcipue in Ecclesiis Agnes vita laudata est, quæ et ætatem vicit et tyrannum, et titulum castitatis martyrio consecravit. — Athenis, natale sancti Publii episcopi, qui post sanctum Dionysium Areopagitam Atheniensium Ecclesiam nobiliter rexit, et præclarus virtutibus, ac doctrina præfulgens, ob Christi martyrium gloriose coronatur. — Tarragonæ in Hispania, sanctorum Martyrum Fructuosi episcopi, Augurii et Eulogii diaconorum, qui tempore Gallieni, primo in carcerem trusi, deinde flammis injecti, exustis vinculis, manibus in modum crucis expansis, orantes martyrium compleverunt : in quorum die natali sanctus Augustinus sermonem ad populum habuit. — Trecis, sancti Patrocli martyris, qui sub Aureliano imperatore martyrii coronam promeruit. — In Galliis in monasterio Augiensi, sancti Meinardi eremita a latronibus cæsi. — Papiæ, sancti Epiphani episcopi et confessoris.

A Tarragone en Espagne, les saints martyrs Fructueux, évêque, Augure et Euloge, diacres, qui, durant la persécution de Gallien, furent premièrement enfermés dans une étroite prison, puis jetés au milieu des flammes, où, après que leurs liens eurent été brûlés, étendant les bras en forme de croix, ils accomplirent leur martyre en priant Dieu. Saint Augustin fit un sermon au peuple le jour de leur fête.

A Troyes, saint Patrocle, qui mérita la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien.

Au monastère de Richenou, saint Meinrad, ermite, tué par des voleurs.

A Pavie, saint Épiphané, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Senaud (*Siginaldus*), l'un des patrons de Trèves.

Saint Amase, évêque de Théano, dans la terre de Labour, successeur de saint Pâris, mort en 353.

Saint Aptat, évêque de Metz; il florissait au VII^e siècle.

Saint Eugène, martyr à Trébizonde, avec saint Candide, saint Aquile, saint Valérien.

Saint Busiris, confesseur à Ancyre en Galatie, qui pour s'être laissé engager quelque temps dans l'hérésie des Encratites, expia son erreur par une longue et rude pénitence. Il mourut vers la fin du IV^e siècle.

Saint Asclaz, surnommé Sabin, martyr, près d'Antinoé, en Égypte. Après avoir eu les membres lacérés, il fut jeté dans le Nil sous le président Arrien, qui fut ensuite lui-même fait martyr.

Ce même jour, le vénérable Mérole, moine d'un monastère bâti par saint Grégoire.

Saint Graël, dont la vie était représentée dans une tapisserie de notre roi Charles V, dit le Sage.

Le bienheureux Michel le Camaldule, mort en 1522, et honoré à Camaldoli. On lui doit le chapelet de trente-trois *Pater*, en hommage aux trente-trois années que vécut parmi nous Notre-Seigneur.

Martyrologe de la dernière persécution.

MARTYRS A L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE LOUIS XVI.

René-Louis Ambroise, prêtre, né à Laval en 1720, fut emprisonné sous la Terreur (il avait soixante-douze ans). Il trouva dans sa prison treize autres ecclésiastiques dont le plus jeune avait soixante ans. L'approche des Prussiens, qui triomphaient alors, retarda seule sans doute leur massacre. Les Vendéens s'étant emparés de Laval délivrèrent les quatorze ecclésiastiques ; mais ils furent contraints de quitter la ville après la journée de Savenay. Aussitôt Ambroise et ses compagnons se reconstituèrent prisonniers, ne sachant où aller.

Deux envoyés de la Convention arrivèrent à Laval, et leur premier acte fut d'établir dans cette ville un tribunal révolutionnaire. L'un des juges de ce sanglant tribunal, se trouvant un jour à la chasse, dit à ceux qui l'accompagnaient :

« Citoyens, le 21 janvier approche ; pour bien célébrer cet anniversaire, régalaons le bourreau ce jour-là, en lui faisant expédier les quatorze vieux calotins. »

Ses compagnons applaudirent, et Ambroise fut guillotiné avec les treize autres prêtres, le 21 janvier 1794.

De ces treize autres nous avons recueilli quelques noms, compagnons de René-Louis Ambroise et prêtres comme lui :

Jean-Baptiste Turpin du Cormier, Louis Gastineau, Julien Moulé, Jean-Marie Gallot, Joseph Pellé, Augustin-Emmanuel Philippot, Pierre Gasté, Pierre Thomas, Jean-Baptiste Triquerio. Nous n'avons pas découvert les quatre autres.

Mais Jacques André, curé au diocèse du Mans, Jean-François Sumillian, prêtre du diocèse de Gap, Nicolas Bénard, prêtre-chapelain de l'hôpital de Rennes, ont été martyrisés par la guillotine, ce même jour 21 janvier 1794.

De pareilles horreurs ont eu lieu en Angleterre sur les fidèles qui réprouvaient les crimes de Henri VIII et d'Elisabeth sa digne fille. Et, ce qui est assez digne de remarque, c'est qu'elles semblaient devancer le martyre de Louis XVI. Ainsi le vénérable

Barthélemi Roé a souffert le martyre le 21 janvier 1542 ; et le vénérable Édouard Transham pour sa fidélité à l'Église a été mis à mort sous Élisabeth le même jour 21 janvier 1586.

Nommons encore une des glorieuses victimes de ce jour. Marie Normand, veuve de M. Godard de Malensac, menait la vie la plus pieuse dans le bourg de Rochefort, au diocèse de Vannes ; elle attirait par ses vertus les bénédictions de Dieu sur tout ce qui l'entourait. Son zèle pour la religion augmenta encore dans la persécution qui s'éleva avec tant de fureur après la mort de l'infortuné Louis XVI. Désolée surtout des outrages auxquels étaient en butte les ministres des autels, elle fit tout ce qu'elle put pour les secourir dans leur détresse. Elle cacha dans sa maison un prêtre dont la tête était mise à prix, et fit de son appartement un oratoire où les fidèles venaient secrètement participer aux Saints Mystères.

Elle fut dénoncée, et le tribunal criminel de Vannes la condamna à la peine de mort, comme fanatique et recéleuse de prêtres. Elle souffrit le martyre le 21 janvier 1794.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Vincent, diacre et martyr. — Saint Anastase, martyr en Perse. — Saint Vincent, saint Oronte, saint Victor et sainte Aquiline, martyrs. — Saint Gaudence, évêque de Novare. — Les neuf grands Martyrs des Bulgares. — Saint Jean de Varneton, évêque de Théroüane. — Saint Walter ou Gauthier de Burbeck. — Sainte Blésille, veuve romaine. — Sainte Judith ou Jutta, vierge. — Saint Ulphe ou saint Ou, martyr. — Le Bienheureux Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers. — Le Bienheureux Jean d'Afflighem. — Les Vénérables Pères François Gil de Frédérick et Mathieu Alonzo Léziniana, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, confesseurs de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VINCENT,

DIACRE ET MARTYR.

Vincent était né à Sarragosse, en Espagne. Il fut instruit dans les sciences et dans la piété sous la discipline de Valère, évêque de cette ville, qui le fit diacre de son église. Ce prélat, dont les historiens exaltent l'éminente sainteté, ayant de la difficulté à parler en public, avait chargé Vincent d'instruire le peuple à sa place. Le saint diacre s'en acquittait avec beaucoup de fruit.

L'Espagne avait alors pour gouverneur Dacien, l'un des plus cruels ennemis du Christianisme. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant ouvert la persécution par des édits sanglants, Dacien fit prendre l'évêque Valère, et Vincent, son diacre ; il les fit amener chargés de chaînes à Valence, où il demeurait. Ils essuyèrent de grandes fatigues dans le chemin, conduits par des soldats qui savaient qu'en accablant les chrétiens des plus mauvais traitements, ils gagnaient les bonnes grâces de leurs chefs. Lorsqu'ils furent arrivés, Dacien les laissa longtemps en prison ; il avait recommandé qu'on leur donnât peu à manger, dans le dessein d'abattre ainsi leur courage en affaiblissant leur corps.

Il les fit venir enfin devant lui ; il employa d'abord les promesses, et n'en obtenant pas de succès, il eut recours aux menaces pour porter les deux Saints à sacrifier. Valère ne répliquant rien, Vincent lui dit : — Mon père, si vous me l'ordonnez, je répondrai. — Mon cher fils, dit Valère, comme je vous ai confié la parole de Dieu, je vous charge aussi de répondre pour la foi que nous soutenons ici. Alors Vincent déclara qu'ils étaient chrétiens et prêts, avec l'aide de Jésus-Christ, à tout souffrir pour le vrai Dieu.

Dacien se contenta d'envoyer l'évêque en exil¹. Mais il tourna toute sa colère contre Vincent, et, le trouvant inébranlable, il le fit appliquer à la question. On l'attacha sur le chevalet ; on l'étendit avec tant de violence, que ses os en furent disloqués et ses membres presque arrachés. En cet état, on lui déchira le dos et les côtes avec des ongles de fer, de telle sorte qu'on voyait ses os et ses entrailles. Au milieu de ces tourments, le Saint gardant un visage tranquille et serein, paraissait se railler de la faiblesse du gouverneur et de ses ministres. Dacien, furieux, s'en prit aux bourreaux ; il les fit battre, croyant que c'était par leur faute que le Martyr ne sentait pas ses douleurs. Ils le reprirent donc à deux différentes fois, après avoir laissé refroidir ses plaies ; mais rien ne parvint à ébranler la constance du saint diacre.

Dacien, vaincu, fit cesser la torture, et tenta de rechef les voies de la douceur. Il dit au Saint que, s'il ne voulait pas sacrifier, il l'en exempterait, pourvu qu'il donnât les livres sacrés, qui devaient être jetés au feu. Vincent lui répondit avec une sainte indignation que les feux où il voulait jeter ces saints livres étaient destinés à punir son impiété ; qu'au reste, il lui demandait de ne le point épargner, et qu'il craignait plus sa fausse compassion que sa rigueur.

Cette réponse mit Dacien hors de lui-même. Il condamna Vincent à une nouvelle question, la plus affreuse qu'on puisse imaginer. Il fit allumer sous un vaste gril de fer, un brasier ardent, et tandis que le feu excité brûlait par-dessous le corps du Saint

¹ Saint Valère de Sarragosse est honoré le 28 janvier.

on lui appliquait des lames de fer rouges sur la poitrine. On jetait sur ces plaies des poignées de sel, dont une partie, en retombant dans le feu, rejaillissait sur son corps, et le pénétrait jusqu'aux os. Le Martyr, soutenu par une force divine, demeurait immobile, les regards levés vers le ciel, l'esprit tranquille et le cœur appliqué à Dieu par une prière continuelle.

Le gouverneur, voyant qu'il ne gagnait rien, fit cesser encore la question et renvoya Vincent dans un cachot semé de têts de pots cassés, sur lesquels on le coucha, les pieds étendus dans les entraves. Le cachot se trouva tout à coup éclairé d'une lumière céleste ; les entraves se rompirent, les têts parurent changés en fleurs ; et le saint Martyr, unissant sa voix à celle des Anges qui avaient calmé en lui tout sentiment de souffrance, chantait les louanges de Dieu.

Les gardes entendirent ces divins cantiques ; regardant par les fentes de la porte, ils virent le Saint qui se promenait, chantant et entouré de lumière. Ce miracle les frappa tellement, qu'ils se convertirent à l'heure même au Christianisme.

Dacien, averti de ces merveilles, et voulant ôter au Martyr la gloire de mourir dans les tourments, commanda qu'on le mît dans le lit le plus doux, et qu'on lui donnât toutes sortes de soulagements. Les fidèles de la ville, ayant appris cette nouveauté qu'ils ne comprenaient pas, accoururent en foule à la prison. Ils baisaient les plaies de Vincent et les essuyaient avec des linges pour garder son sang, en qui ils voyaient la bénédiction de leurs familles. Mais un moment après que le saint Diacre eut été couché sur le lit où Dacien espérait le faire revivre, il rendit son âme à Dieu. Ce martyre illustre eut lieu en l'an 304.

Dacien fit porter le corps du Saint dans un champ marécageux, le condamnant à être mangé par les bêtes sauvages. Mais Dieu envoya un corbeau qui le garda contre les autres oiseaux et chassa un loup qui voulut en approcher. Le gouverneur aveuglé ne céda pas encore à ce prodige. Il fit jeter en haute mer le corps de Vincent, cousu dans un sac, attaché à une lourde pierre. Mais il flotta toujours sur l'eau ; et les vagues l'ayant apporté sur le rivage, les fidèles, avertis par une révélation divine du lieu où il

était arrêté, l'enlevèrent secrètement et l'enterrèrent dans une petite chapelle. Ils y firent leurs stations jusqu'à la paix, qui leur permit de lui donner une sépulture plus magnifique dans une église nouvellement bâtie hors des murailles de la ville de Valence.

Son culte, dit Baillet, y devint fort célèbre par les miracles et les grâces que Dieu accorda aux fidèles sur son tombeau, qui fut un monument éclatant de la gloire et du crédit dont il jouissait au ciel. On ne peut dire en combien peu de temps ce culte se répandit non-seulement en Espagne, mais dans toute l'étendue de la chrétienté, et même au delà des bornes de l'empire romain. Il est aisé d'en juger par la manière dont saint Augustin s'en est expliqué dans un des sermons qu'il a prononcés¹ à la gloire de saint Vincent, où il témoigne que de son temps il n'y avait point de province dans l'Empire, où on ne célébrât le jour de la fête de ce saint Martyr. Les Latins et les Grecs se sont toujours accordés à la solenniser le vingt-deux de janvier, comme au jour assuré de son triomphe. Ce qui n'a point empêché ces derniers de renouveler encore sa mémoire tous les ans et d'en faire une seconde fête dans presque tout l'Orient le 11 novembre. Parmi les premiers la fête s'est accrue en plusieurs de leurs provinces, de telle sorte qu'elle a été longtemps chômée d'œuvres serviles et de plaidoiries, surtout en Espagne et en France, où ce saint Martyr est devenu titulaire de plusieurs cathédrales, et patron d'un nombre infini de paroisses, de chapitres et de monastères. En quelques endroits de l'Angleterre, la fête a été longtemps du nombre de celles où il était seulement permis de labourer la terre, et où tout autre travail était défendu. Depuis que l'Église anglicane s'est séparée de l'Église romaine par le schisme et l'hérésie, elle s'est contentée de retenir le nom de saint Vincent dans le calendrier de sa liturgie réformée.

Ce fut principalement depuis l'an 542 que le nom et le culte de saint Vincent devint célèbre en France, lorsque les rois Childébert et Clotaire revinrent victorieux d'Espagne, après en avoir

¹ Il y en a cinq pour la fête de saint Vincent.

subjugué diverses provinces. Childebart avait souvent ouï parler du martyre et de la gloire de saint Vincent au bienheureux Germain, évêque de Paris. Etant au siège de Sarragosse, il apprit que les habitants avaient une confiance particulière en la protection d'un Saint qui avait été autrefois ministre dans leur église, et que c'était même son assistance qu'ils réclamaient contre les assiégeants, dans une procession qu'ils firent en sa présence sur leurs remparts, où ils avaient porté son étole : c'est pourquoi il se contenta de cette étole que l'évêque de Sarragosse voulut bien lui donner pour prix de la liberté qu'il accordait à la ville et au diocèse. Ce vêtement, qu'on qualifie ordinairement d'étole, était une espèce de tunique de dessus qu'on savait avoir servi à saint Vincent, lorsqu'il faisait la fonction de diacre sous l'évêque Valère. Childebart apporta cette précieuse relique à Paris, et la mit entre les mains de saint Germain son évêque, qui lui persuada de bâtir une église sous le nom de ce saint Martyr près de la ville de Paris. Elle fut dédiée par ce saint Prélat sous le titre de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent, le premier jour de janvier de l'an 559, qui fut le dernier jour de la vie de Childebart ; elle fut donnée à des religieux sous la conduite de saint Droctovée ou Drotté, que ce saint Evêque y établit pour premier abbé ; et appelée communément du nom de Saint-Vincent jusqu'à ce que quelques siècles après elle prit insensiblement celui de Saint-Germain de Paris, qu'elle garde encore aujourd'hui, quoiqu'on y continue toujours la fête de saint Vincent comme le premier Titulaire.

Saint Germain ne mit point dans cette nouvelle église d'autres reliques de saint Vincent que l'étole ou la tunique apportée de Sarragosse avec beaucoup de vases précieux, des Croix délicatement travaillées, des exemplaires magnifiquement conditionnés des saints Évangiles, d'autres richesses dont les rois Childebart et Clotaire avaient dépouillé l'Espagne, et surtout la ville de Tolède. L'auteur du martyrologe de l'Église gallicane dit que le roi Childebart avait transporté de Valence en France la plus grande portion du corps de saint Vincent, et qu'il l'avait déposée dans la nouvelle église qu'il bâtit depuis sous son nom près de

Paris ; que l'autre partie des reliques avait été transférée durant l'invasion des Sarrazins de Cardone à Capoue en Italie ; et de là dans la suite des temps à Metz en Lorraine, par le moyen de l'évêque Diederic : mais que pour le chef du saint Martyr, Childebert en avait fait un présent à l'église du Mans, et que l'évêque du lieu nommé Domnole l'avait mis dans l'église de l'abbaye de Saint-Vincent aux faubourgs. Ce que l'auteur dit des reliques de Metz et du Mans avait déjà été avancé, quoique diversement, par d'anciens écrivains. Il semble même que dès le temps de saint Grégoire de Tours on croyait en avoir aussi de bien avérées à Poitiers et dans quelques églises de la Touraine, à l'occasion desquelles on disait que Dieu avait fait divers miracles. Un historien du ^x^e siècle rapporte aussi que Robert, roi de France, fit présent à l'empereur saint Henry d'une dent de saint Vincent, précieusement enchâssée, sans nous apprendre où Robert l'avait prise, ni ce qu'en fit saint Henry. Enfin les églises de Tournay, de Bruxelles, de Mayence, de Prague en Bohême, et de quelques autres villes encore, se glorifient d'avoir des reliques de saint Vincent. Mais on croit que celles de l'église Saint-Germain-des-Prés avaient été apportées de Castres en Languedoc vers l'an 1215, sous le règne de Philippe-Auguste, par son fils, qui devint le roi Louis VIII.

SAINT ANASTASE,

MARTYR EN PERSE.

Chosroès, roi de Perse, s'étant rendu maître de Jérusalem en 614, emporta dans son royaume la Croix sur laquelle Jésus-Christ avait donné sa vie pour le salut du monde. Ce bois sacré fut l'instrument dont Dieu se servit pour opérer la conversion de plusieurs persans : de ce nombre fut Anastase. Il était fils d'un mage, qui l'instruisit dans toutes les sciences de sa secte. Il prit de bonne heure le parti des armes. Le bruit que faisait l'enlèvement de la vraie Croix lui donna envie d'examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme. Il se mit donc à étudier leur

religion ; il fut extrêmement frappé, et de la beauté de sa morale, et de la sublimité de ses dogmes.

De retour en Perse, après une expédition contre les Romains dans laquelle il avait servi, il renonça, ainsi que son frère, à la profession des armes, se retira dans la ville d'Hiéraple, et y prit un logement chez un monnoyeur persan qui était chrétien. Celui-ci, afin de l'entretenir dans ses bonnes résolutions, le menait souvent avec lui à la prière des fidèles. Les peintures dont les églises étaient ornées firent sur Anastase la plus vive impression ; il aimait surtout à considérer celles qui représentaient les combats des Martyrs, dont on lui expliquait l'histoire. Il ne pouvait se lasser d'admirer le courage de ces glorieuses victimes de Jésus-Christ : leur sort lui paraissait digne d'envie, ce qui redoublait en lui le désir de connaître parfaitement la foi chrétienne. Quelque temps après, il sortit d'Hiéraple, ville soumise aux Perses, pour aller recevoir le Baptême à Jérusalem. Ce sacrement lui fut administré par Modeste, qui gouvernait cette église en qualité de Vicaire général, durant la captivité du patriarche Zacharie. Il changea son nom persan de Magundat, en celui d'Anastase qui est grec, et dont l'étymologie donnait à entendre qu'il était passé de la mort à la vie. Il s'était préparé avec une ferveur singulière à la grâce de la régénération. Le nombre de jours pendant lesquels il était d'usage que les nouveaux baptisés portassent des habits blancs, il les employa aux exercices de la piété, et à écouter des instructions propres à l'affermir de plus en plus dans la foi. Le terme expiré, il se retira dans un monastère situé à deux lieues de Jérusalem, afin d'y garder les vœux qu'il avait faits au Baptême.

L'abbé Justin lui fit d'abord apprendre la langue grecque et le Psautier, après quoi il lui coupa les cheveux, et lui donna l'habit monastique en 621.

Anastase devint bientôt le modèle de ses frères par son exactitude aux différents exercices de la communauté ; il s'y trouvait toujours le premier : ce zèle paraissait surtout quand il fallait se rendre à l'église pour y assister à la célébration des saints Mystères.

Après l'Écriture-Sainte, il n'y avait point de livres qu'il lût avec plus de bonheur que l'histoire des Martyrs. Il se sentit bientôt animé du désir de suivre leurs traces, et persuadé qu'il aurait l'honneur de mourir aussi pour la foi, il sortit de son monastère, où il avait séjourné sept ans. Il fit des pèlerinages à Diospolis, à Garisim et à Notre-Dame de Césarée en Palestine. Il resta deux jours dans cette dernière ville, alors soumise aux Perses, ainsi que la plus grande partie de la Syrie. Son zèle s'alluma à la vue des enchantements que quelques soldats faisaient dans les rues. Il leur parla avec force contre l'impiété de semblables pratiques. Les magistrats persans, informés de ce qui se passait, ordonnèrent qu'on l'arrêtât. Lorsqu'il fut devant eux, il leur dit qu'il avait été lui-même mage autrefois, mais qu'il avait renoncé à ce vain titre, pour devenir disciple de Jésus-Christ. A peine eut-il confessé sa foi, qu'on le conduisit en prison. Il y passa trois jours, après quoi on le mena devant Marzabane, gouverneur de la ville. Il s'avoua chrétien. On voulut le gagner par les plus magnifiques promesses, il y fut insensible, aussi bien qu'à la menace du supplice de la Croix. Le gouverneur irrité ordonna qu'on le liât par un pied et par le cou à un autre prisonnier. Les Perses lui firent mille insultes ; ils le chargeaient de coups comme un misérable, qui était, disaient-ils, l'opprobre de son pays ; ils lui arrachaient la barbe et l'accablaient des plus pesants fardeaux.

Marzabane le fit ramener devant lui, et voulut l'obliger à prononcer les paroles usitées dans les superstitions des mages. Eh quoi, dit le Saint, pourrais-je prononcer des impiétés auxquelles il n'est même pas permis de penser ? — Savez-vous, reprit le juge, que j'en écrirai au roi ? — Écrivez ce qu'il vous plaira, répliqua Anastase. Je suis chrétien. — Qu'on le frappe, dit le gouverneur, avec des bâtons pleins de nœuds.

Les bourreaux se préparant à le lier, il leur dit : Cette précaution est inutile, je me sens assez de courage pour me tenir dans la posture qui vous conviendra. — Puis il se coucha par terre, et reçut les coups dont on le chargeait, sans remuer ni changer de posture.

L'abbé Justin informé de tout ce que souffrait son disciple pour

la cause de Jésus-Christ, ordonna des prières dans sa communauté, et fit partir deux moines pour consoler et assister le Martyr. Le saint Confesseur était obligé de porter des pierres tout le jour ; il n'avait de relâche que la nuit, et il en passait une grande partie en oraison. Sa conduite frappait extraordinairement ses compagnons. On a déclaré qu'un d'entre eux le vit une nuit rayonnant de lumière, au milieu d'un chœur d'AnGES qui priaient avec lui : il le fit voir aussi aux autres prisonniers. Le Saint avait coutume de prier le cou baissé, observant de ne pas remuer le pied, de peur de troubler le repos de celui qui était attaché à sa chaîne.

Lorsque Marzabane eut reçu la réponse de Chosroès, à qui il avait écrit la conduite d'Anastase, il fit dire au Saint que le roi voulait bien user d'indulgence envers lui, et que s'il abjurait le christianisme seulement de bouche, il lui serait libre d'embrasser l'état qu'il voudrait. « Vous pourrez même, ajouta l'envoyé, au nom du gouverneur, avoir une place parmi les premiers officiers. Si vous aimez mieux vivre en chrétien, et même en moine, on ne vous inquiètera plus, et vous ne renierez votre Christ qu'en présence d'un seul homme. »

Anastase répondit que l'apparence même de la dissimulation lui faisait horreur, et que jamais il n'aurait la lâcheté de renier son Dieu.

Marzabane le voyant inébranlable, lui déclara qu'il avait ordre de l'envoyer au roi chargé de fers. « Il est inutile de m'entraîner, dit le Saint, puisqu'il s'agit de souffrir pour Jésus-Christ, j'irai avec joie où vous voudrez. » Le gouverneur ordonna de le faire partir avec deux autres prisonniers chrétiens.

Alors arriva la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, que l'on célébrait le 14 septembre. Le receveur des tributs pour le roi était un chrétien. Il obtint pour Anastase la permission d'aller à l'Office divin. Sa présence et ses exhortations affermirent les fidèles dans leurs bonnes résolutions, ranimèrent la ferveur des âmes tièdes, et firent couler des larmes de tous les yeux. Après l'Office divin le Saint dina chez le receveur, puis il retourna à sa prison.

De là il partit de Césarée en Palestine, avec les deux prisonniers

chrétiens, suivi par le moine que l'abbé Justin avait envoyé pour l'assister. Dans tous les lieux où il passait, les chrétiens s'empres-
saient d'aller au-devant de lui, et de le recevoir avec les marques
du respect.

Lorsqu'il fut arrivé à Barsaloé, en Assyrie, où était alors le roi
de Perse, on le mit en prison, en attendant des ordres. Chosroès
l'envoya interroger par un officier, qui tâcha de l'éblouir par les
plus magnifiques promesses.

« La pauvreté de l'habit que je porte, dit le Saint, annonce
assez le mépris que je fais des pompes mondaines. »

Le lendemain, l'officier revint à la prison dans l'espérance que
les menaces seraient plus efficaces que les promesses : il se
trompa encore. « Seigneur, lui dit le Saint, il est inutile que vous
vous tourmentiez de la sorte. Je suis, par la grâce de Jésus-
Christ, incapable d'être ébranlé ; exécutez donc ce que vous avez
résolu à mon égard. »

L'officier irrité le condamna à être cruellement flagellé ; ce qui
fut exécuté trois jours de suite ; il ordonna ensuite qu'on l'étendît
sur le dos, et qu'on lui mit sur les jambes une grosse pièce de
bois, sur les extrémités de laquelle on fit encore monter deux
hommes robustes. La patience et la tranquillité d'Anastase éton-
nèrent le juge. Il alla trouver le roi, lui rendit compte de ce qui
se passait, et lui demanda de nouveaux ordres.

Pendant son absence, le geôlier qui était chrétien, mais trop
faible pour abandonner une profession qui ne convenait guère à
un disciple de Jésus-Christ, permit aux fidèles de visiter Anastase.
Ils accoururent en foule dans la prison ; chacun s'empressait de
baiser les pieds et les chaînes du Martyr ; on emportait comme
quelque chose de saint ce qui avait seulement touché son corps,
et même les instruments de son supplice.

L'officier étant de retour, fit battre Anastase de nouveau, mais
toujours inutilement. On eût dit, à voir la constance du Martyr,
que son corps était insensible. On le pendit ensuite par une main,
après lui avoir attaché un gros poids aux pieds ; il resta deux
heures en cet état, sans que ni les promesses ni les menaces que
l'on mit encore en œuvre pussent l'ébranler.

Enfin le juge, désespérant de le vaincre, alla encore trouver le roi, qui ordonna de faire mourir le patient, et avec lui les autres prisonniers chrétiens.

Aussitôt les deux compagnons d'Anastase, et soixante-six autres chrétiens furent étranglés. On voulut qu'Anastase fût témoin de leur exécution ; on se flattait de l'espoir que cet horrible spectacle l'ébranlerait. On employa encore d'autres moyens pour le faire rentrer dans la religion des Perses ; mais ils furent tous sans succès. « Je m'attendais, dit-il aux bourreaux, à un genre de mort plus cruel. Je pensais qu'on mettrait mon corps en pièces ; mais puisque Dieu m'appelle à lui par une voie si facile, le sacrifice que je lui fais de ma vie ne me coûte rien ; je le prie seulement de l'accepter. »

A peine eut-il cessé de parler, qu'on l'étrangla comme les autres ; on lui coupa ensuite la tête, le 22 janvier, l'an de Jésus-Christ 628.

Saint Anastase avait prédit la chute prochaine du tyran Chosroès. La prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Le corps du Saint, qu'on avait jeté aux chiens avec ceux des autres fidèles, fut respecté par ces animaux voraces. Les fidèles le rachetèrent et l'enterrèrent dans le monastère de Saint-Serge, qui n'était pas éloigné, et qui a fait donner le nom de Sergiopolis à la ville de Barsaloe. Le moine qui l'avait suivi rapporta sa tunique en Palestine ; son corps y fut aussi transféré dans la suite. Quelques années après, on le porta à Constantinople, et de là à Rome ¹.

Les reliques de saint Anastase ont été illustrées de miracles insignes. On raconte que lorsqu'elles traversaient Césarée, une dame nommée Arêta qui faisait profession de christianisme, refusa de les aller saluer, disant que rien de bon ne pouvait venir de la Perse. On ajoute que la nuit suivante, le Saint lui apparut et lui reprocha ses préventions ; elle s'excusa. Mais atteinte aussitôt de vives douleurs, elle reconnut sa faute au bout de quatre jours, se fit porter à la chässe du Saint et recouvra la santé. Là

¹ Extrait en partie de Godescard.

elle vit, avec surprise, une image très-révérée du Martyr, qui ressemblait si exactement à sa vision qu'elle en fut effrayée.

Cette image ancienne a toujours été l'objet d'un culte, que le second concile de Nicée a formellement autorisé, en permettant sa reproduction. On la garde à Rome avec grand respect, dans l'église qui porte le nom de saint Vincent et de saint Anastase. Les nombreuses copies qui en ont été faites se trouvent dans plusieurs églises. On en voit une spécialement à Saint-Pantaléon de Troyes, et les personnes pieuses croient que son aspect est favorable à la santé du corps et à la paix de l'âme.

On révere à Aix-la-Chapelle quelques os de la tête de saint Anastase. Une multitude d'églises se disent en possession de quelques-unes de ses reliques. Mais dans la plupart il s'agit d'un autre Saint du même nom ; car, à côté de saint Anastase de Perse, honoré le 22 janvier, les martyrologes mentionnent saint Anastase le Sinaïte, évêque d'Antioche, fêté le 21 avril ; saint Anastase, pape, le 27 du même mois ; saint Anastase, martyr, fêté à Camerino, le 11 mai ; le 30 du même mois, saint Anastase, évêque à Pavie ; le 14 juin, saint Anastase, prêtre à Cordoue ; le 15 juillet, saint Anastase, évêque à Naples ; le 21 août, saint Anastase, martyr à Salone ; le 16 octobre, saint Anastase de Doydes, ermite ; le 19 décembre, saint Anastase, martyr à Nicomédie ; etc.

S. VINCENT, S. ORONTE, S. VICTOR ET S^{te} AQUILINE,

MARTYRS.

Nous croyons pouvoir ajouter ici le nom de la femme héroïque, qui a donné à Dieu par le martyre, son fils, son époux, elle-même et les deux hôtes de son fils.

Victor le Lévite se préparait dans la prière à recevoir les saints ordres qui devaient l'attacher de plus en plus à la sainte Église. Il habitait la maison de ses parents dans la petite ville de Roda, en Catalogne, non loin de Gironne où sévissait la persécution. Élevé par Aquilina, sa pieuse mère, il ne vivait que pour Dieu et en Dieu, lorsque deux chrétiens, qui fuyaient la persécution, vin-

rent lui demander l'hospitalité. C'étaient Oronte et Vincent. Nés dans le paganisme, ils avaient été amenés à la foi chrétienne par les exemples des Martyrs. Ils fuyaient la persécution, parce que c'est le conseil évangélique, et parce qu'ils doutaient d'eux-mêmes et qu'ils ne se croyaient pas assez saints pour mériter l'aide de Dieu. Ils furent généreusement accueillis par Victor le Lévite, et dès le premier jour ils s'unirent à ses pieux exercices.

Mais les deux fugitifs étaient d'illustres jeunes hommes, qui sortaient, dit-on, de familles impériales : Rufin qui présidait à Girone dans la poursuite des chrétiens, les avait fait suivre. Dès qu'il apprit qu'ils étaient à Roda, il y courut, entra fièrement dans la maison d'Aquilina et dit à son fils : « Parle, traître, toi qui résistes à l'empereur Dioclétien et qui confesses la foi en Celui que les Juifs ont crucifié, toi qui donnes l'hospitalité à des séducteurs, parle, où les as-tu cachés ? »

Victor répondit : « Ceux que vous cherchez ne sont pas des séducteurs, mais des serviteurs du Dieu Très-Haut. Ils croient en Jésus-Christ notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la Vierge-Marie. »

Rufin répliqua : « Jésus-Christ, que tu dis Fils de Dieu et né d'une Vierge, les Juifs l'ont attaché à la Croix et livré à la mort la plus honteuse, tandis que mes dieux, que l'empereur le plus puissant a fait couler dans l'or le plus pur, vous refusez de les adorer ! »

Victor le Lévite repartit : « Ces dieux que votre empereur a fait faire sont l'ouvrage de la main des hommes. Aussi l'Écriture Sainte dit d'eux : Ceux qui les font leur ressemblent, comme tous ceux qui ont confiance en eux. Mais les Saints que vous cherchez n'obéiront pas à vos ordres. Ils sont des hommes généreux, issus d'un sang royal, instruits dans les préceptes du Seigneur et dans la loi divine, à laquelle ils demeureront fidèles ; ils invoquent leur Dieu là-haut, sur la montagne. »

A ces paroles le gouverneur entra en fureur : la mort de ces confesseurs fut aussitôt arrêtée dans son esprit, et, accompagné d'espions, il gravit la montagne, où les deux frères se livraient à la prière. A peine les eut-il aperçus, qu'il leur adressa

ces paroles : « Vous n'ignorez pas, qu'au nom de l'empereur j'ai plein pouvoir de poursuivre tous ceux qui s'appellent chrétiens. Je vous exhorte donc, vaillants et magnanimes jeunes hommes, je vous exhorte par la noblesse de votre naissance, par les liens du sang qui vous rapprochent du trône impérial, de sacrifier aux dieux de l'empereur Dioclétien, car je jure par le culte de nos dieux, que si vous écoutez mes paroles, votre crédit auprès de Dioclétien sera encore plus grand que le mien. »

Les confesseurs répondirent qu'ils avaient fermement résolu de n'adorer que le Créateur du ciel et de la terre.

Rufin fit en vain de nouvelles tentatives, elles furent sans succès, et il ne triompha de leur courage qu'en les condamnant à avoir la tête tranchée.

Victor cacha les corps des saints Martyrs. Mais le gouverneur en ayant été informé, le fit aussitôt venir et lui ordonna de sacrifier aux idoles. Le généreux lévite s'y refusa : aussitôt son corps fut horriblement déchiré, puis il fut mis à mort en présence de ses parents, à la place même où les précédents Martyrs avaient souffert.

A la vue du sang de son fils qui coulait, son père voulut prendre la fuite, mais sa mère Aquilina le retint en lui disant : « Soyons fermes dans la foi et mourons pour Jésus-Christ. » Tous deux tombèrent à genoux en priant et reçurent le coup mortel.

Le Martyrologe romain fait mention de ces Martyrs au 22 janvier.

SAINT GAUDENCE,

ÉVÊQUE DE NOVARE.

Gaudence, né de parents idolâtres un peu avant le milieu du IV^e siècle, dans un temps où les grandes persécutions s'étaient arrêtées, sous Constantin, n'entendit pas froidement le récit des luttes et des triomphes des Martyrs. Il lisait leur histoire, et par une grâce de Dieu, l'envie lui prit de connaître la doctrine chrétienne ; il l'admira si complètement qu'il se fit chrétien.

Dès que sa famille le sut, elle s'irrita contre lui. Plein de cha-

rité, Gaudence expliqua ce qu'il croyait et fit tous les efforts imaginables pour convertir ses parents. Loin de réussir, il mit le comble à leur colère et se vit si odieusement menacé, qu'il lui fallut quitter sa patrie.

Il s'en alla à Verceil, où saint Eusèbe, évêque de cette ville, l'accueillit et l'ordonna lecteur. Quelque temps après, le jugeant solide, il l'envoya, avec un saint prêtre nommé Laurent, porter la foi aux infidèles qui pullulaient encore à Novare. Il s'exerça là à la prédication de la vérité, puis il se détacha quelque temps pour aller à Milan, où il apprit que le conciliabule arien avait exilé saint Eusèbe en Palestine. Il crut devoir se rendre auprès de lui pour le consoler. Eusèbe, ravi de sa démarche, le renvoya à Verceil, en le chargeant de prendre soin de son troupeau.

Il dut bientôt, ayant rétabli l'ordre à Verceil, se rendre à Novare, pour continuer les efforts du saint prêtre Laurent, que les idolâtres avaient massacré. Saint Ambroise, qui s'en retournait à son siège, eut l'heureuse fortune de connaître le mérite de Gaudence, qu'il se proposa de sacrer évêque de la ville qu'il évangélisait. Ce qui se fit peu après, non par le saint Archevêque de Milan, mais par son successeur saint Simplicien ; cette consécration eut lieu en l'an 397.

Gaudence s'appliqua dès lors plus vivement que jamais à extirper de son diocèse les restes de l'idolâtrie. Ses efforts furent couronnés d'un tel succès, qu'il amena à la foi les meurtriers mêmes du saint missionnaire Laurent, et qu'il n'y eut plus d'idoles à Novare. Pendant vingt ans qu'il siégea, saint Gaudence fit fleurir la foi dans tout son diocèse. Il y fonda plusieurs églises, qu'il confia à de saints prêtres ; et il alla enfin recevoir la récompense du bon serviteur, le 22 janvier 417. Ses reliques sont vénérées à Novare.

LES NEUF GRANDS MARTYRS DES BULGARES.

Le pieux et vaillant empereur de Constantinople, Michel I^{er} Curopalate, surnommé encore Rhangabé, avait épousé la fille de l'empereur Nicéphore, et les vœux du peuple l'avaient appelé à

lui succéder. Il fut béni de tous. Il fit la guerre aux Sarrasins et il les défit. Mais il fut moins heureux contre les Bulgares. Il s'était fait accompagner dans cette expédition par des missionnaires chrétiens ; car il voulait, s'il soumettait ces hordes sauvages, leur donner la vraie lumière, c'est-à-dire la foi chrétienne. Cette mission généreuse se composait de prêtres fidèles. Elle avait pour chefs : Manuel, archevêque d'Andripople, Léon, évêque de Nicée, Georges, archevêque de Develto, que les Bulgares depuis ont appelée Zagora, Gabriel, Parode, Sone ou Sonius et Pierre, prêtres ou moines.

Mais les Bulgares avaient pour roi un autre Attila, qui s'appelait Crumnus. Il avait vaincu Nicéphore, et l'avait tué de sa main. Il n'avait à table d'autre coupe que le crâne de sa victime, qu'il avait fait enchâsser dans de l'argent. La bataille livrée par Michel aux bandes innombrables de Crumnus eut lieu en l'an 813. L'armée de Michel fut taillée en pièces, comme l'avait été l'armée de Nicéphore, deux ans auparavant ; et ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Michel, qui put s'échapper (c'était le 11 juillet de l'an 813), se fit moine et se trouva plus heureux que sur le trône.

Or, les chefs de la mission qu'il préparait se trouvaient captifs de Crumnus, le vainqueur, qui ne leur permit pas de prêcher leur foi, et qui pourtant les laissa vivre. Mais son successeur fut plus féroce. L'archevêque d'Andrinople, Manuel, malgré les restrictions qui lui étaient tacitement prescrites, avait fait parmi les barbares beaucoup de conversions. Le nouveau roi, qui haïssait la religion chrétienne, s'en irrita. Il lui fit couper les deux mains, puis, lui-même, il le fendit en deux et livra son corps aux bêtes de proie. Il fendit ensuite de sa lourde épée le ventre de Léon, évêque de Nicée. L'archevêque Georges fut décapité. Gabriel fut livré aux bourreaux, qui le tuèrent dans de cruels supplices. Parode fut lapidé. Pierre, qui était évêque régionalnaire fut assommé de coups et décapité ensuite ; Sone, pareillement. Enfin, on coupa la tête à deux grands officiers de l'empereur qui refusaient aussi d'abjurer la foi chrétienne. Ces deux prisonniers s'appelaient, l'un Léon, l'autre Jean.

Les saints archevêques Manuel et Georges, les saints évêques

Léon et Pierre, les saints ecclésiastiques Gabriel, Parode et Sone, les saints militaires Jean et Léon, quoiqu'ayant témoigné en des jours différents, sont honorés tous ensemble le 22 janvier.

SAINT JEAN DE VARNETON,

ÉVÊQUE DE THÉROUANE.

Saint Jean, évêque de Thérouane, naquit à Varneton, entre Ypres et Lille, et fit ses études sous Lambert d'Utrecht et sous Yves de Chartres. Il fut d'abord chanoine régulier à Saint-Pierre de Lille, puis au mont Saint-Eloi. De là, Lambert, évêque d'Arras, le fit son archidiacre.

Jean ne reçut cette dignité qu'avec bien de la peine ; et, l'ayant acceptée, loin de mettre sur le clergé de nouvelles impositions, comme ses prédécesseurs, il le déchargea de celles qu'ils avaient établies.

Son mérite et sa vertu le firent élire évêque de Thérouane, en 1099. Il gouverna cette église plus de trente ans, avec autant d'édification que de prudence, et mourut le 22 janvier, vers l'an 1131, universellement regretté. On raconte du saint évêque de Thérouane, un fait curieux que le savant abbé Destombes cite dans ses *Vies des Saints* du diocèse de Cambrai et d'Arras :

« Le Bienheureux Jean, en parcourant les différentes parties de son diocèse, était arrivé dans un endroit appelé Merchem, entre les villes d'Ypres et de Dixmude. Il y avait, auprès du parvis de l'église, un ouvrage de fortification ou plutôt un château fort, très-élevé et bâti depuis de longues années par les seigneurs de cette terre. Ce château, environné de toutes parts d'un fossé large et profond, n'avait de communication avec le village que par un pont soutenu sur des poutres, de distance en distance. D'un côté il était appuyé au bord extérieur du fossé, de l'autre au mur même de la forteresse, dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en suivant ce pont qui était en pente. C'est dans ce château fort que le prélat avait été reçu avec sa suite.

Après avoir administré dans l'église le sacrement de Confirmation à un grand nombre d'enfants, il voulut rentrer au château

pour y changer d'habits, parce qu'il devait aller immédiatement bénir un cimetière voisin. Or, au moment où, environné d'une foule d'habitants, il passait sur le pont, tout à coup un horrible craquement se fait entendre; le pont se brise, et tous ceux qui étaient dessus sont précipités d'une hauteur de trente-cinq pieds au moins dans le fossé. Les poutres, les planches, les matériaux croulent sur les malheureux à qui cette chute énorme suffisait déjà pour faire perdre la vie. Quelle n'est pas la surprise générale, quand, la poussière étant dissipée, on reconnaît que personne n'est blessé? L'évêque lui-même, le front calme et serein, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux, se débarrasse sans peine, en rendant grâces à Dieu pour une protection si merveilleusement signalée.

Ce fait, continue le narrateur, ne rappelle-t-il pas à l'esprit le naufrage de l'Apôtre saint Paul, quand Dieu accorda à ses prières la vie de toutes les personnes qui étaient avec lui dans le vaisseau?

SAINT WALTER OU GAUTHIER DE BURBECK.

Le Bienheureux Walter était né dans le voisinage de la Frise, de l'illustre famille des barons de Burbeck ou Bierbuk.

Il avait le cœur grand et l'âme généreuse. Lorsqu'il entra dans la vie (au milieu du XII^e siècle), les hérésies n'avaient pas encore dégradé ces contrées qu'on appelait déjà les Pays-Bas. Il fut élevé dans la foi chrétienne; les prédications des généreux missionnaires avaient converti et mené à Dieu et à l'Église la plupart des familles nobles. L'idolâtrie occupait bien quelques parages, mais les familles qui dominaient s'étaient soumises à Jésus-Christ.

Le jeune Walter, dès sa plus tendre jeunesse, se fit remarquer par une vive dévotion à la très-sainte Vierge, qu'il invoquait en toute occasion, la louant, la bénissant et se recommandant à son appui; il se disait son chevalier, et sa gracieuse figure s'épanouissait dès qu'on parlait de Marie.

Aussi elle le protégeait visiblement.

Sous cet appui, il fit de brillantes études, et à vingt et un ans, on le fit chevalier. Il avait voulu faire la veillée des armes dans une chapelle dédiée à Marie, et il se fit bénir dans cette consécration par les largesses qu'il répandit sur les pauvres.

Suivant l'usage de ces temps héroïques, être reçu chevalier c'était embrasser la carrière militaire; tout vrai gentilhomme ne pouvait s'en dispenser, car souvent alors il y avait des invasions qu'il fallait repousser.

Les chevaliers entretenaient leur bravoure par des passes d'armes et des tournois. Walter y brilla souvent; mais en se rendant à ces joutes, il priait toujours la très-sainte Vierge de le protéger de manière qu'il abattît son adversaire, mais sans le blesser gravement.

Il eut ce bonheur en toutes rencontres; aussi on l'appelait le chevalier généreux.

Or, un jour qu'il s'en allait à un tournoi préparé et annoncé avec éclat, il passa, avec plusieurs autres chevaliers, devant une église dédiée à la très-sainte Vierge. Il engagea ses compagnons à y entrer quelques instants pour honorer Marie. Mais tous répondirent qu'ils craignaient trop d'être en retard; et ils poursuivirent leur route. Walter, entraîné par son amour pour Marie, attacha son cheval à un vieil orme qui était là, et il entra dans l'église, voulant assister à la messe qu'on venait de sonner, c'était au mois de juin; on fêtait ce jour comme l'anniversaire de la découverte d'une Madone miraculeuse, trouvée sur le tronc du vieil orme où il avait attaché son cheval.

La messe fut chantée; le bon curé fit une allocution, où il rappela à ses paroissiens l'histoire de cette image vénérée et les secours qu'ils avaient obtenus en l'invoquant. L'office fut donc long. Mais Walter, charmé, ne pensait plus qu'au pouvoir, à la bonté de la très-sainte Vierge et aux grâces qu'on avait obtenues dans son humble sanctuaire.

Lorsque tout se fut terminé par une bénédiction solennelle, le chevalier distribua aux pauvres quelques aumônes, remonta à cheval et partit pour le tournoi.

Il était presque midi. Le tournoi s'était ouvert à onze heures

précises. Il pressa son cheval le plus qu'il put. Mais il avait trois lieues à faire.

Lorsqu'il arriva à quelques pas du manoir où la fête avait lieu, il demanda aux premières personnes qu'il rencontra, comment allait le tournoi.

Les bonnes gens qu'il interrogeait lui répondirent :

— Seigneur, il a été très-brillant et il se termine.

Walter s'en troubla un peu. Il se dit : On va croire que je me suis abstenu par poltronnerie.

Mais il s'essuya le front, et voyant des dames qui sortaient du manoir, il leur demanda qui des combattants avait gagné le prix ?

Elles répondirent : — C'est le jeune et vaillant baron Walter de Burbeck.

— Est-ce pour me railler, dit-il en lui-même, que ces bonnes dames me font ce conte ?

Il retournait son cheval pour regagner sa maison paternelle, lorsqu'une bande des gens du châtelain qui avait donné le tournoi accourut ; ils arrêtaient son cheval et lui dirent :

— Enfin, vous voilà, seigneur ! Comment avez-vous pu fuir les honneurs qui vous attendent ? Vous ne pouvez vous retirer ainsi, seigneur. Nous sommes envoyés pour vous amener à la fête dont vous êtes le héros. Vous avez renversé tous les champions et vous voudriez partir ainsi ? Venez au festin où la couronne vous attend.

En parlant ainsi ils avaient pris la bride du cheval de Walter ; et pendant qu'ils le ramenaient au château, il se taisait, bouleversé. Il implorait la très-sainte Vierge, pour l'amour de laquelle il avait laissé marcher le temps.

En arrivant au manoir, tout le monde le félicita si vivement qu'il se crut le jouet d'un rêve. Il se vit comblé d'honneurs qu'il ne pouvait s'expliquer. Enfin, il comprit que la Bienheureuse Vierge était venue au secours de sa réputation à laquelle il semblait tenir. En effet, elle l'avait fait remplacer par un Ange, sans doute, qui avait pris sa figure, ses vêtements, ses manières, et qui s'était éclipsé pendant les tumultes de la foule curieuse.

Assurément, c'était la très-sainte Vierge elle-même qui l'éclairait enfin.

Il assista à la fête si timidement, qu'il se laissa faire et qu'il se vit couronné par suite d'un miracle.

Tout le monde le félicitait, lorsqu'il s'en retourna dans sa maison paternelle. Mais en y arrivant, il était décidé à se donner désormais tout à Dieu et à Marie. La vie de retraite et de prière lui avait toujours souri. Il prit congé de son père, car sa mère était morte saintement depuis plus d'une année, et aussitôt il se rendit au monastère d'Hemmerode, où l'on suivait la Règle de Cîteaux. Il y trouva la paix et le bonheur, et se lia par des vœux après un noviciat exemplaire.

Deux ans plus tard, son père vint le rejoindre, entraîné aussi à la vie religieuse. Tous deux, d'accord, distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux maisons de refuge contre les dangers du monde.

Alors Walter fut chargé dans son monastère de recevoir les étrangers qui venaient voir les Frères ou demander l'hospitalité ; il s'acquitta merveilleusement de ces devoirs. On l'envoyait aussi visiter les pécheurs endurcis. Son éloquence, douce et entraînante, ramena à Dieu beaucoup d'âmes égarées.

Dans un âge très-avancé, il alla en pèlerinage à la célèbre abbaye de Villers, dans le Brabant. Il y mourut le 22 janvier 1222 (quoiqu'on le fête le 29), et son tombeau fut honoré de beaucoup de miracles.

SAINTE BLÉSILLE,

VEUVE ROMAINE.

Sainte Paulo est la plus illustre des dames romaines qu'instruisit saint Jérôme. Elle était fille de Rogatus et de Blésilla. Le père, grec d'origine, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Agamemnon ; la mère descendait des Scipions, des Gracques et de Paul-Émile. Paule épousa Jules Toxotius, de la famille Julia, par conséquent descendu d'Iule et d'Énée : elle en eut quatre filles et un fils. L'aînée des filles, nommée Blésilla, comme son

aïeule, fut mariée seulement pendant sept mois, comme sainte Marcelle, et demeura veuve à l'âge de vingt ans. Saint Jérôme lui expliqua le livre *De l'Ecclésiastique*, pour l'exciter au mépris du monde. Elle le pria de lui en laisser un petit commentaire, afin qu'elle pût l'entendre sans lui ; mais comme il se préparait à cet ouvrage, elle mourut d'une fièvre qui l'emporta en peu de temps. Sainte Paule, sa mère, en fut excessivement affligée, et saint Jérôme lui écrivit une lettre de consolation, où il marque que Blésilla parlait le grec comme le latin, et qu'elle avait appris l'hébreu en peu de jours, et que l'Écriture-Sainte était toujours entre ses mains.

Sainte Blésille mourut en 383 ; elle est honorée le 22 janvier.

SAINTE JUDITH OU JUTTA,

VIERGE.

Judith, ou Jutta, de la très-noble maison des comtes de Spanheim, commença dès l'enfance une vie très-innocente, qu'elle ne cessa de mener jusqu'à la mort. Son bonheur était de prier, soit en sa chambre, soit à la chapelle du château. Résolue de consacrer à Dieu sa virginité, rien de terrestre ne put trouver place dans son affection. Faut-il s'étonner, dit l'abbé Chapia, que les Anges du Paradis aient recherché la compagnie de cet Ange de la solitude, de ce Séraphin de la terre dont l'amour croissait tous les jours de sa jeunesse ? Oui, le Ciel, émerveillé de la naïve et tendre innocence de cette jeune Vierge, envoya souvent ses Anges converser avec elle, la guider au chemin de la perfection, lui enseigner ce qui pouvait le mieux la préparer à devenir une épouse digne de l'Agneau sans tache. Elle aimait aller à une chapelle qui se trouvait au delà d'une petite rivière : souvent dans sa route elle se vit accompagnée des Esprits célestes ; souvent ils l'aidèrent à traverser la rivière sans encombre, dans la fonte des neiges ou dans la saison des pluies.

L'amour est communicatif ; il aime à partager ses trésors. Étant demeurée en la maison paternelle, malgré tous les efforts tentés pour l'en faire sortir, y vivant de cette vie angélique, Jutta

avait constamment en sa pensée de fonder un monastère, pour servir de retraite aux jeunes filles qui voudraient fuir le monde et se donner uniquement à Dieu. Elle en vint un jour à l'exécution, choisit la montagne de saint Disibode, apôtre irlandais du pays, et y exécuta courageusement son projet. Ce nouveau monastère fut bientôt peuplé d'un grand nombre de Religieuses, sous la conduite de sainte Hildegarde, qui en fut la première supérieure, mais qui ne cessa, durant la vie de la pieuse fondatrice, d'user de ses conseils et de se conduire d'après ses avis.

Jutta n'était pas entrée au monastère, dans la crainte de se voir chargée de la direction. Elle s'était seulement fait bâtir, tout auprès, une maisonnette, où elle se renferma, en prenant le voile sacré des Vierges, pour y vaquer, à son aise, à l'oraison et aux communications intimes avec son Dieu. Elle vécut, ainsi recluse, l'espace de vingt-quatre ans, uniquement occupée du salut de son âme.

Cependant la pieuse recluse ne put mourir complètement pour le monde qui l'environnait : l'estime de sa sainteté amena de toutes parts les fidèles vers sa petite cellule, et il lui fallut répondre à leur empressement par sa charité, ce qu'elle fit jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 janvier 1136.

SAINT OULPHE OU SAINT OU,

MARTYR.

Saint Oulphe (*Ulphus*), n'est guère connu que par le culte qui lui est rendu dans un village qui porte son nom, situé auprès de Mery-sur-Seine, et qui dépendait autrefois du doyenné d'Arcis-sur-Aube. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'il souffrit le martyre pour sa foi en Jésus-Christ, dans les lieux où s'est élevé le village dont il est le patron ; mais on n'en peut désigner l'époque. Desguerrois de Jésus, dans ses *Vies des Saints du Diocèse de Troyes*, place le martyre de saint Oulphe en l'an 100 de Notre-Seigneur, sous l'empire de Trajan. D'autres prétendent qu'il a été martyrisé par les Vandales qui dévastèrent la Champagne au ^v^e siècle, ou peut-être par les Huns que conduisait Attila.

LE BIENHEUREUX GAULTIER DE BRUGES,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Le Bienheureux Gaultier (*Gualterus*), connu sous le nom de Gaultier de Bruges, parce qu'il était né dans cette ville, vertueux et savant religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, provincial de la province de Tours, fut nommé et sacré évêque de Poitiers, par le Pape Nicolas III en 1278. Il gouverna avec zèle l'Église confiée à ses soins, et il publia des ordonnances très-sages pour le maintien de la bonne discipline et pour le salut des âmes.

Au commencement du XIII^e siècle, il s'éleva une discussion entre Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, et Guillaume de Nevers, archevêque de Bourges, qui a été mis au rang des Saints, à propos de la primatie d'Aquitaine, que ces deux diocèses se disputaient. Le Pape chargea le bienheureux Gaultier de Bruges de décider la question. Gaultier crut devoir la décider en faveur de l'archevêque de Bourges.

Bertrand de Goth s'irrita d'avoir échoué ; et devenu Pape sous le nom de Clément V en 1304, il déposa Gaultier de Bruges de son évêché et le renvoya chez ses Frères. Gaultier se retira donc chez les Cordeliers de Poitiers, où il mourut le 22 janvier 1306. Mais avant son décès, il fit en présence de tous les religieux assemblés, appel au jugement de Dieu de la déposition prononcée contre lui. Et il ordonna que le texte de son appel fût mis entre ses mains dans son cercueil. Ce que ses Frères exécutèrent, et les historiens du temps ont signalé de nombreux miracles qui éclatèrent à ses funérailles.

Dans la même année 1306, Clément V vint à Poitiers, où le roi Philippe le Bel lui avait donné rendez-vous pour traiter de la grande question des templiers. Il se logea chez les Cordeliers ; et apprenant les détails de la mort de Gaultier de Bruges, il témoigna le désir de connaître l'appel dirigé contre sa décision. Il ordonna en conséquence qu'on fit l'ouverture de la tombe où reposait l'Évêque défunt et qu'on retirât de ses mains la pièce qu'elles devaient tenir encore. Mais ce fut en vain qu'on essaya de l'ar-

rachier, et il fallut une injonction expresse du Souverain Pontife, pour que Gaultier, obéissant et soumis jusque dans la mort, abandonnât à celui qui l'avait jugé sans entendre l'appel de son jugement. Le Pape lut cette pièce étrange, la fit remettre aux mains de l'évêque, et touché des vertus du Saint, il rendit à sa mémoire les honneurs d'une réparation justement méritée, en lui faisant élever un tombeau, dans l'église même des Cordeliers.

Ce tombeau devint célèbre par les miracles nombreux que Dieu y opéra. Mais il est à regretter qu'à la suite de nos tristes révolutions les précieuses reliques qu'il enfermait aient été enlevées à la pieuse vénération des fidèles ¹.

LE BIENHEUREUX JEAN D'AFFLIGHEN.

On avait reçu dans le monastère du Groennendael, en Belgique, un Frère convers, né à Afflighem, lieu sanctifié par la visite et les miracles de saint Bernard ; on le nommait Jean de Leuw. Mais il est plus connu sous le nom de Jean d'Afflighem. Quoiqu'il fût jeune encore, il avait depuis longtemps renoncé au monde. On lui assigna pour emploi la fonction de cuisinier ; et il la remplit si bien, il y conquit un renom tel qu'on ne l'appela plus que le *bon cuisinier*. Il montrait une charité admirable pour les Frères, pour leurs hôtes et pour tous les étrangers, tout en s'acquittant avec le plus grand soin de ses humbles fonctions.

Il ne distribuait pas seulement la nourriture du corps, il sanctifiait encore son prochain par des paroles et des entretiens si saints, qu'il tirait les larmes de ceux qui l'entendaient. Mais, bienveillant pour les autres, il était très-sévère pour lui-même. Son abstinence et ses austérités étaient si étonnantes qu'il s'en excusait, en donnant pour raison sa forte constitution. Il ne voulut jamais manger que les restes des Frères. Il ne montrait pas moins de patience que de bonne volonté à supporter les veilles,

¹ M. Ch. de Chergé, dans ses *Vies des Saints du Poitou*, Molanus dans ses *Natales sanctorum Belgii*, etc.

les travaux et les exercices fatigants. Dans sa communauté il remplissait souvent trois et même quatre fonctions ; et quoique brisé de fatigue chaque jour, il ne se permettait jamais de coucher dans un lit, il dormait sur une chaise.

Il avait fait tant de progrès spirituels, que malgré ses occupations extérieures, son esprit vivait presque toujours dans la contemplation. Il unissait ainsi les occupations de Marthe et de Marie.

Il était si attentif à se rappeler la Passion de Notre-Seigneur et à la suivre qu'on l'a vu plusieurs fois en extase pendant qu'il la méditait. Ce bon Saint mourut en bénissant Dieu le 22 janvier de l'an 1377¹.

LES VÉNÉRABLES PÈRES

FRANÇOIS GIL DE FÉDÉRICH ET MATHIEU ALONZO LÉZINIANA,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-FRÈCHEURS, CONFESSEURS DE LA FOI.

Le vénérable François Gil, fils de Don Antoine Gil de Fédérich, et de Dona Agnès Sanz, naquit à Tortose, ville d'Espagne dans la Catalogne, sur la rivière d'Ebre ; il fut baptisé dans l'église cathédrale le 14 décembre 1702, et l'année suivante on lui fit recevoir le Sacrement de Confirmation. Élevé avec soin dans la piété et dans l'étude des lettres, il se consacra à Jésus-Christ dans le couvent des Dominicains de Barcelone, en commençant sa quinzième année ; il n'avait pas encore fini sa vingt-deuxième, qu'il demanda avec autant de ferveur que d'humilité, la permission d'aller prêcher la Foi aux Gentils dans les Indes Orientales.

Ce zèle du salut des âmes, dont il paraissait dès lors tout embrasé, fit sans doute plaisir aux supérieurs ; mais ils jugèrent à propos de l'éprouver quelque temps ; en fournissant au jeune

¹ Le Père C. Smet dans son *Histoire de la Religion catholique en Brabant*, dit que ce Frère, appelé Jean le bon Cuisinier, a laissé des ouvrages spirituels empreints d'une sagesse divine, mais restés inédits.

religieux les moyens de s'affermir davantage dans ses beaux sentiments, et de faire de plus longues réflexions sur les grandes vérités, qu'il voulait annoncer aux infidèles. Après qu'il eut achevé avec beaucoup de succès son cours de théologie, on le fit professeur, et il remplissait la place de maître des étudiants dans le couvent de Barcelone, lorsqu'on lui permit enfin de suivre sa vocation pour le ministère apostolique. Ce que le P. Thomas Ripoll lui avait refusé étant provincial d'Aragon l'an 1724, il le lui accorda l'an 1729, se trouvant à la tête de tout son Ordre.

L'occasion était favorable, puisque le provincial d'Espagne faisait alors partir vingt-quatre religieux, pour les missions d'Orient; le P. Gil se joignit avec joie à ses Frères. La navigation fut assez heureuse : arrivé à Manille, capitale des Philippines, avant la fin de novembre 1730, il fut d'abord envoyé par ses supérieurs dans la province de Pampanga ou Pangamina; en peu de mois il entendit assez la langue du pays, pour l'exercice de son ministère, et pendant deux ans il en remplit toutes les fonctions, avec un zèle infatigable. L'obéissance l'obligea ensuite d'accepter la charge de secrétaire de la province, et d'assistant du provincial. Mais cet emploi qui faisait connaître ses talents, ne remplissait point ses désirs; et tandis que ses Frères admiraient son exactitude, sa probité, sa diligence, le disciple de Jésus-Christ était fort mécontent de lui-même; et il regardait comme perdu le temps et le travail qu'il n'employait point au salut des âmes. Pressé du désir de se donner tout entier au saint Ministère, il exposa à son Provincial les dispositions de son cœur, et l'ardent désir qu'il avait de passer dans les missions du Tonquin, laissant néanmoins à sa volonté et à sa prudence à lui prescrire ce qu'il fallait faire, car le véritable zèle est toujours réglé.

La vocation du P. Gil parut si marquée, que le supérieur n'osa s'y opposer : connaissant d'ailleurs la solidité de sa vertu, et sa capacité, il consentit à se priver lui-même de ses services, et du secours qu'il en retirait, dans le gouvernement de la province, par la crainte d'empêcher le fruit qu'on pouvait espérer de son ministère pour le soutien de la mission, et la conversion des infidèles. Dès que le P. Provincial se fut expliqué, le zélé mission-

naire sortit des Philippines, et alla s'embarquer pour le Tonquin, où, après bien des dangers et des fatigues, il arriva le jour de saint Augustin, 28 d'août 1735.

Occupé d'abord à cultiver environ une quarantaine de chrétiens ou églises, fondées par les religieux de son Ordre, dans la partie méridionale du Tonquin, le saint Ministre remplissait toutes les fonctions de l'apostolat, avec un zèle et une ardeur que rien n'était capable de rebuter, ni de ralentir. Dans un temps et dans un pays, où la moisson était grande, et les ouvriers en petit nombre, celui-ci embrassait avec joie un travail, qui aurait suffi pour exercer ou épuiser le zèle de plusieurs. S'il donnait presque toutes les heures du jour à prier, ou à étudier la langue du pays, il employait la plus grande partie de la nuit (selon l'usage des missionnaires, dans ces contrées), à instruire les fidèles, à leur administrer les Sacrements, à rappeler à la foi ceux que la persécution avait fait tomber, à fortifier les faibles, à former des catéchistes, et à parcourir tous les lieux où sa présence et son ministère étaient nécessaires. Les plus grandes fatigues ne le rebutaient jamais : il n'était point arrêté par la vue du péril, et il ne savait ce que c'était que de se ménager, quand il s'agissait de procurer les moyens de salut à une âme. Souvent il se trouvait dans des lieux où parmi un petit nombre de chrétiens, il y avait une multitude d'idolâtres, ennemis déclarés et de notre religion, et de ceux qui l'annonçaient. Il n'en sortait pas néanmoins, qu'après avoir administré les Sacrements, et donné les instructions nécessaires aux fidèles, qui avaient besoin de son ministère. Ces pauvres chrétiens, tout occupés de la conservation du pasteur, tremblaient pour lui, mais il ne craignait pas pour lui-même.

Comme dans le bourg de Luc-Thuy, et dans quelques villages des environs, le nombre et la ferveur des chrétiens méritaient des attentions particulières, le saint Missionnaire résolut d'y faire sa résidence ordinaire, charmé de la piété édifiante de ces fidèles, dont les uns avaient l'avantage d'être nés de parents chrétiens, et les autres avaient abandonné depuis peu le culte des idoles, pour être reçus parmi les catéchumènes et se préparer à la grâce

du Baptême. Ils vivaient tous dans une étroite union et montraient à l'envi le même empressement à profiter des leçons du saint Ministre, que la Providence leur avait envoyé, et à la sûreté duquel ils ne s'intéressaient pas moins, que si la fortune de tous et tout leur bonheur eût dépendu de lui. Le zélé Missionnaire de son côté continuait à mettre tous ses moments à profit, pour avancer l'œuvre du Seigneur. Le travail succédait toujours à la prière, et il s'appliquait particulièrement à bien connaître la langue, le génie, les mœurs, les coutumes des Tonquinois : comme il ne désirait rien tant que leur salut, il ne négligeait rien pour le leur procurer. La docilité, qu'il avait le plaisir de remarquer dans tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ, lui faisait espérer que les autres profiteraient aussi de ses prédications, pour sortir des erreurs du paganisme, et ouvrir enfin les yeux à la lumière de l'Évangile. Mais nous verrons bientôt que c'était moins par ses courses Évangéliques, que par ses liens, que le Seigneur voulait être glorifié, et rendre son ministère utile à plusieurs.

A quelques journées de Luc-Thuy était la demeure d'un bonze appelé Thay-Tinh, homme hardi et factieux, idolâtre zélé, et grand ennemi des chrétiens, autant peut-être par cupidité que par superstition. Il ne pouvait voir qu'avec un mortel chagrin, que le nombre des fidèles augmentant tous les jours dans la province, le culte de ses dieux était négligé, leurs temples presque entièrement abandonnés, et leurs prêtres sans emploi, comme sans honneur. Il cherchait donc le moyen de relever la religion du pays, et de se procurer à lui-même la subsistance, par l'extinction du christianisme. Les lois du prince ne lui permettaient pas de suivre toute l'impétuosité de son zèle contre les simples chrétiens : mais elles l'autorisaient à poursuivre les prédicateurs de la foi, à les faire arrêter partout où il les trouverait, et à les conduire devant le tribunal royal. Il avait souvent cherché l'occasion de surprendre nos missionnaires, et souvent il l'avait manquée. La Providence permit que pour cette fois il prit mieux ses mesures. Instruit du lieu et de la maison où le P. Gil de Fédérich était logé, le bonze assemble sans bruit un nombre considérable d'idolâtres, se met avec son fils à leur tête, marche droit au

bourg de Luc-Thuy et y arrive de nuit le troisième d'août 1737. Pendant que le Ministre de Jésus-Christ offrait de grand matin les saints Mystères, Thay-Tinh fit investir la chapelle, et disposa son monde de telle sorte, que le prédicateur ne pouvait lui échapper. Les premiers chrétiens qui s'aperçurent du danger, en avertirent leur pasteur au moment qu'il descendait de l'autel : il n'en fut point troublé; mais, pour éviter le désordre qui serait arrivé, si les fidèles du lieu avaient eu le temps de s'assembler, et de se mettre en défense, le généreux missionnaire ouvrit lui-même la porte, mit toute sa confiance en Dieu et sa personne entre les mains de ses ennemis. Aussitôt lié avec de grosses cordes, on le conduisit précipitamment sur une barque, qu'on tenait prête à une petite distance de là.

Les infidèles voulaient emmener en même temps deux femmes et un homme, qu'on soupçonnait être le maître de la maison où était la chapelle. Le P. Gil, qui ne se plaignait point de sa propre captivité, fut très-sensible à celle de ces trois personnes. Il représenta qu'elles n'avaient contrevenu en rien aux lois du pays; que ce n'était point chez elles, qu'il avait été logé : il demanda avec tant d'instance leur élargissement, et représenta si bien l'injustice qu'il y aurait à le refuser, que le prêtre des idoles gagné ou intimidé, ne s'opiniâtra plus à les retenir. En les renvoyant dans leurs maisons, Thay-Tinh demanda au P. Gil, si lui-même n'avait point peur. « Non, répondit l'intrépide confesseur de Jésus-Christ, je ne crains rien pour moi-même : le Dieu que je sers est assez puissant pour m'arracher de vos mains, si c'est sa volonté : et s'il veut être glorifié par mes souffrances et par ma mort, je ferai très-volontiers le sacrifice de ma vie. Je craindrais plutôt que ma détention ne fût préjudiciable aux fidèles, que la Providence avait confiés à mes soins, si je ne savais que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Les chrétiens de Luc-Thuy, à qui le saint Prêtre n'avait point permis d'employer la force pour le délivrer, envoyèrent offrir quelque argent au bonze pour racheter leur pasteur : mais cet infidèle fit d'abord semblant de rejeter la proposition, dans l'espérance de se faire donner une plus grosse somme, et pour la

même raison, au lieu de conduire tout de suite son prisonnier devant un tribunal, selon les édits, il le retint pendant dix jours dans sa propre maison, reçut cependant l'argent qu'on voulut lui donner et ne rendit point la liberté au Missionnaire. Cette fraude irrita les chrétiens : ils s'adressèrent au gouverneur de la province et lui firent des propositions dont il parut satisfait. Il envoya sans délai un officier avec des soldats, pour enlever de force le bonze et avec lui le Missionnaire, qu'il voulait mettre ensuite en liberté. Thay-Tinh, voyant les soldats approcher de la maison, prit la fuite ; et craignant que le gouverneur ne le déférât lui-même à la cour, comme un homme qui s'entendait avec les chrétiens, il crut qu'il devait le prévenir. Il se présenta au premier magistrat du tribunal royal, lui raconta une partie de ce qui s'était passé, et porta sa plainte contre le gouverneur et contre les chrétiens de Luc-Thuy. Cet éclat ayant rendu la détention du P. Gil publique dans tout le royaume, le gouverneur n'osa plus penser à lui donner la liberté ; mais l'ayant fait conduire à Checo ou Kecio, ville capitale du Tonquin, il accusa le bonze d'être un fauteur des chrétiens, puisque c'était dans sa propre maison qu'un Missionnaire venait d'être saisi, et qu'on n'ignorait pas qu'il avait reçu les présents des habitants de Luc-Thuy. Cet incident multiplia les procédures, et empêcha que le confesseur de Jésus-Christ n'obtînt si tôt la couronne du martyr.

La grâce qui le soutint dans ses longues épreuves, lui apprit à mettre tout à profit, soit pour acquérir de nouveaux mérites, soit pour faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, dont il confessa le nom et prêcha la religion devant neuf ou dix tribunaux. Le voyage qu'il eut à faire, pour arriver à la ville royale, fut de dix journées ; et outre les mauvais traitements qu'on ne lui épargnait point, il était consumé par une fièvre ardente. Mais, parmi les peines et les tribulations, la pensée qu'il souffrait pour la cause de Jésus-Christ, remplissait son âme de consolation. En rendant compte à son supérieur de tout ce qui lui était arrivé depuis le jour de sa captivité, il disait qu'il avait plu à la divine Bonté, de lui envoyer une maladie, pour éprouver un peu sa patience : « Car, ajoutait-il, dans tout ce que j'ai eu à souffrir d'ailleurs,

Dieu m'a fait la grâce de le supporter avec une véritable joie. »

Arrivé à Kecio, le saint Missionnaire fut d'abord conduit dans une affreuse prison, chargé de fers et de chaînes. Il est vrai, que le pitoyable état où la violence de la fièvre et les incommodités du voyage l'avaient réduit, toucha un peu le geôlier : au lieu de l'enfermer dans le cachot, on le laissa dans une salle destinée pour les gardes : mais il n'y eut pour lit que la terre nue, et pour nourriture qu'un peu de riz, qu'une femme chrétienne lui procurait sous main, et qu'il partageait avec les autres prisonniers. On ne le retira de là pour le conduire à une seconde prison, qu'après l'avoir dépouillé de ses habits et l'avoir chargé de nouvelles chaînes, qu'il porta depuis jusqu'au jour de son glorieux martyre. Le Seigneur, cependant, continuait à le consoler en l'éprouvant. Quoique sa maladie fût venue à ce point, qu'on désespérait presque de sa vie, et qu'il n'eût usé d'aucun remède, il se trouva tout à coup guéri, presque au moment qu'on lui mettait les fers aux pieds dans sa seconde prison. Un prêtre catholique, originaire du Tonquin, sous l'habit de médecin, lui rendit une visite, entendit sa confession, et fut extrêmement édifié de la patience héroïque du prisonnier de Jésus-Christ, qui n'ouvrait la bouche, que pour bénir les miséricordes du Seigneur, et ne formait des vœux que pour demander de nouvelles souffrances, et la conversion de ceux qui le faisaient souffrir. Bien loin de se plaindre du bonze, ou de faire connaître sa mauvaise foi, et tout ce qu'il avait fait de contraire aux lois du pays, il ne voulut jamais dire une parole qui pût lui faire tort.

Le premier et le second jour de novembre 1737, le P. Gil fut présenté aux juges et interrogé sur le sujet de sa détention. Ces magistrats, parmi lesquels il y en avait qui croyaient en Jésus-Christ, lui parlèrent avec assez de bonté : mais une populace idolâtre l'accablait d'injures et de railleries, lorsqu'on le conduisait de la prison au sénat, ou qu'on le ramenait du sénat dans les prisons. Déjà accoutumés à le regarder comme un homme pros- crit, destiné au dernier supplice, les infidèles le chargeaient d'op- probres et ne permettaient pas qu'il s'arrêtât devant la maison de qui que ce fût, pour se reposer un moment, comme si c'eût été

un funeste présage pour le maître de la maison. Cependant le trajet était long, et les fers, dont ses pieds étaient chargés, y avaient fait de profondes plaies, qui en se renouvelant à tous les pas, lui causaient les plus vives douleurs. On le vit pendant plus de quinze jours couché sur la terre, à un coin de la prison, sans qu'il lui fût possible de se remuer, ni de changer un moment de situation.

Dans cet état, le saint Confesseur de Jésus-Christ se rappelant celui de son divin Maître, chargé lui-même de sa Croix, et condamné à la mort par les cris redoublés du peuple de Jérusalem, portait avec un courage invincible la pesanteur de ses chaînes, ne se plaignait point de ses douleurs, et souffrait avec la même patience toutes les insultes des Gentils. Ils l'outrageaient en toutes manières, et il les aimait sincèrement. Ne cessant de prier pour leur conversion comme pour la persévérance de ceux qui avaient déjà embrassé la Foi, il aurait pu leur dire ce que saint Paul disait autrefois à ceux de Corinthe : « Nous n'avons point fait tort à personne, nous n'avons corrompu l'esprit de personne, nous n'avons pris le bien de personne. Je ne vous dis pas ceci pour vous condamner. Vous êtes dans mon cœur à la mort et à la vie. Je vous parle avec grande liberté, j'ai grand sujet de me glorifier de vous, je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances. » *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*

La charité qui le pressait, ne lui permettait pas de faire attention à la mauvaise volonté des idolâtres, mais il en faisait beaucoup à leur aveuglement et à leur perte; déjà il espérait que ses souffrances seraient utiles à plusieurs. Outre les consolations intérieures que Dieu répandait dans le cœur de son fidèle ministre, il lui donna une preuve sensible de sa divine protection, en inspirant à deux femmes encore engagées dans le culte des idoles, la pensée de prendre quelque soin du saint Prisonnier. Elles étaient logées près de la prison, et par leur crédit (peut-être aussi avec l'argent de quelques chrétiens) elles obtinrent du géolier et des magistrats, la permission de conduire le missionnaire chez elles, afin de pouvoir panser ses plaies et lui procurer du

soulagement. On leur permit depuis de le garder toute la journée dans leur maison, qui devint, tant la nuit que le jour, la demeure ordinaire du prisonnier de Jésus-Christ, sous le cautionnement d'une personne connue, et à condition qu'il se présenterait toutes les fois qu'il en serait requis. Les suites très-heureuses firent voir que la Providence l'avait ainsi ordonné pour la consolation d'un grand nombre de chrétiens et la conversion de plusieurs infidèles. Les uns et les autres eurent la liberté de venir le visiter et de profiter de ses instructions. Il profitait lui-même des fréquentes visites d'un bon prêtre, qui lui administrait les Sacrements.

Les deux charitables hôtes furent des premières à qui la force de la grâce se fit sentir, dans les saints entretiens du Serviteur de Dieu ; elles ne devaient point être privées de la récompense promise à celui qui reçoit un Prophète. Le P. Gil, plein de reconnaissance et de zèle, ne laissait passer aucune occasion dont il ne profitât, pour inspirer à ces deux dames un saint désir d'appartenir à Jésus-Christ. Il leur parlait souvent de sa sainte vie, de sa doctrine, de ses miracles, de tout ce qu'il a fait et souffert pour le salut du genre humain. En expliquant avec onction les dogmes de la Foi et les règles de la Morale chrétienne, il faisait admirer la pureté et la sublimité de notre religion. Ses exemples soutenaient bien ses paroles, et cependant tout cela ne fit pas d'abord impression sur le cœur de ces femmes infidèles. Dieu permit que l'une des deux fût attaquée d'une cruelle maladie, qui la fit beaucoup souffrir dans l'esprit et dans le corps. Toujours agitée de mille troubles dont elle ne connaissait point la source, et livrée aux plus sensibles douleurs, après avoir vainement cherché la fin de ses maux, tantôt dans le secours des médecins, tantôt dans les sacrifices qu'elle faisait offrir à ses idoles, elle eut enfin recours à la charité du Ministre de Jésus-Christ et promit de croire et de vivre désormais en chrétienne, s'il lui obtenait sa guérison. Le saint Missionnaire pria depuis longtemps, mais après cette promesse il redoubla la ferveur de ses prières et la malade fut subitement guérie. Dès lors elle écouta avec docilité les saintes instructions, demanda avec humilité le Baptême,

s'y prépara, le reçut et ne cessa depuis d'exhorter sa compagne à suivre son exemple.

Celle-ci résistait toujours avec opiniâtreté, et lorsqu'on la pressait davantage elle répondait froidement que le fruit n'était pas encore mûr. Ses longues résistances ne servaient qu'à enflammer de plus en plus le zèle du pieux Ministre. Il multiplia ses prières avec ses pénitences : le Seigneur l'exauça et il en fit l'instrument de sa grâce pour le salut de cette âme. La Tonquinoise, après avoir longtemps combattu et disputé, fut éclairée, touchée, convertie : d'idolâtre obstinée, elle devint une chrétienne pleine d'humilité et de ferveur. La première mourut quelque temps après, munie de tous les Sacrements, et dans de grands sentiments de piété. La seconde vécut encore plusieurs années, et souffrit avec une constance admirable, toutes les contradictions que lui attira de la part des infidèles son amour pour la religion de Jésus-Christ. C'est l'Évêque de Corée qui nous a donné ces détails.

Cependant le P. Gil ayant déjà subi plusieurs interrogatoires, fut condamné à la mort pour avoir prêché la religion chrétienne, et la même sentence condamnait le bonze Thay-Tinh et son fils, à la garde des éléphants, pour avoir gardé dix jours le Missionnaire dans leur maison. Le Confesseur de Jésus-Christ apprit avec d'autant plus de satisfaction l'arrêt de mort porté contre lui, qu'il croyait toucher déjà au moment heureux de son martyre. Mais il en était encore bien éloigné. Selon l'usage des Tonquinois, l'exécution de leurs prisonniers ne se fait ordinairement que dans la dernière lune qui répond à notre mois de décembre ou de janvier, et lorsque, pour des raisons publiques et particulières, le supplice de quelqu'un est différé, il l'est toujours pour une année entière, et quelquefois pour plusieurs : c'est ce qui arriva à l'égard de notre Missionnaire. On avait uni sa cause avec celle du bonze dans le même arrêt : celui-ci appela souvent de la sentence, et porta la même cause à différents tribunaux. Il est vrai que l'arrêt fut toujours confirmé, mais cet appel en suspendit longtemps l'exécution. Dans une autre année, tout le mois de la dernière lune fut consacré à des réjouissances publiques à l'occasion des ambassadeurs de l'empereur de la Chine qui étaient venus donner

l'investiture du royaume au roi tonquin. Les guerres civiles, la peste et diverses calamités furent pendant plusieurs années un nouveau sujet de remettre à un autre temps la conclusion de la même affaire. Le désir toujours plus ardent du martyr faisait paraître ce temps bien long au Confesseur de Jésus-Christ, et il n'attribuait tous ces délais qu'à son indignité : « Ce sont mes péchés, disait-il dans une de ses lettres, c'est mon orgueil et mon ingratitude envers Dieu qui me privent d'un bien que je souhaitais, mais que j'attendais peut-être avec trop de présomption de moi-même. »

Le 24 novembre 1738 il écrivit à l'Évêque de Céomanie, pour lui rendre compte de ce qui lui était arrivé depuis sa détention. Il se réjouissait de ce que le Seigneur n'avait point permis que les habitants de Luc-Thuy fussent maltraités à son occasion, et de ce que le tribunal leur avait fait restituer tout l'argent qu'ils avaient donné au prêtre des idoles pour lui faire relâcher le prisonnier. Il ajoutait que ce bonze, condamné d'abord pour toute sa vie à la garde des éléphants, n'avait été condamné par un second jugement qu'à subir cette peine l'espace de six ans. « Pour moi, disait le saint Prédicateur, je suis toujours condamné à mourir, pour avoir annoncé l'Évangile aux Tonquinois. Plaise à la divine bonté d'agréer mon sacrifice : *Ego autem capite damnatus sum, utinam Deus mihi concedat ad hanc gloriam pertingere.* »

Si on différait de le faire mourir, on ne cessait d'éprouver sa constance en différentes manières. Le 20 juillet 1739, on l'appela devant un nouveau tribunal. Le bonze Thay-Tinh y parut aussi, et pour repousser l'accusation faite contre lui, il demanda qu'on fit apporter devant les juges les images qu'on avait trouvées parmi les effets du P. Gil, voulant, disait-il, les fouler aux pieds et montrer par là qu'il n'avait rien de commun, ni avec le Prédicateur des chrétiens ni avec sa religion. Il n'est que trop vrai que cet infidèle ne méritait pas de souffrir pour une si belle cause ; la justice divine le poursuivait pour des crimes plus réels. Quand on eut apporté un Crucifix et quelques autres images qui appartenaient à notre Missionnaire, on les jeta par terre en sa présence,

et on lui ordonna de les fouler aux pieds. « C'est, répondit-il avec fermeté, ce que je ne ferai jamais ! » En parlant ainsi, il se mit à genoux devant le Crucifix et le baisa plusieurs fois avec respect. Le juge lui demanda ce que c'était que cette figure. Le Père répondit qu'elle représentait le Fils de Dieu, qui a voulu se faire homme et mourir sur une Croix, pour le salut de tous les hommes qui croiraient en lui et garderaient ses divins Commandements. « Et cette autre image, ajouta le juge, que représente-t-elle ? — Elle représente, dit le Père, la sainte Mère de Jésus-Christ qui, sans cesser d'être vierge, a eu le bonheur d'être Mère du Fils de Dieu. » Le juge lui demanda alors où il croyait aller après sa mort, et il répondit : « J'espère jouir dans le Ciel d'un bonheur éternel que Jésus-Christ nous a mérité par sa Croix et qu'il a promis à ceux qui le confessaient devant les hommes. » Le juge répliqua : « Comment espérez-vous de monter au Ciel ? Pouvez-vous ignorer qu'après votre mort votre corps pourrira dans le sein de la terre ? » Le saint Confesseur répondit : « Oui, nos corps terrestres sont rendus à la terre, mais pour ressusciter un jour, et cependant notre âme, cette substance spirituelle et immortelle, après sa séparation d'avec le corps, est portée dans le ciel pour y jouir avec Dieu d'une félicité qui ne finira point, ou précipitée dans l'enfer, pour y être éternellement punie, selon ses mérites. — De qui avez-vous appris cette doctrine ? repartit le juge. — De Dieu même, répondit le Missionnaire ; tout ce que j'avance ici, c'est Dieu qui l'a révélé aux hommes par ses Prophètes et par son propre Fils. Tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné, comme tout ce qu'il a fait sur la terre, les anciens Prophètes l'avaient prédit plusieurs siècles avant sa naissance temporelle, et il a lui-même confirmé sa doctrine par des miracles qui rendent témoignage à sa divinité. »

Le Père voulait continuer à proposer et expliquer les vérités de notre religion. On l'interrompit comme on avait déjà fait plusieurs fois, et après quelques autres interrogations, les ministres de la justice portèrent une massue qu'ils posèrent devant le saint Missionnaire. Il crut que c'était pour le frapper lui-même et il se mit aussitôt à genoux, prêt à recevoir les coups dont le juge l'avait

menacé. Mais on lui ordonna de se lever, de prendre cet instrument et d'en frapper son Crucifix. Alors plein d'horreur et d'indignation, il se leva, prit la massue et la jeta bien loin, protestant qu'il souffrirait tous les supplices et la mort, mais qu'il ne ferait jamais un acte indigne d'un chrétien. On remit la massue entre les mains du bonze, et comme cet infidèle allait frapper sur les saintes images, le P. Gil se jeta par terre, les couvrit de ses deux mains et dit hardiment au prêtre des idoles qu'il n'avait qu'à frapper. « Voyez, dirent alors les juges, combien aveugle est cet amour que les Européens ont pour leurs images : sans doute que ces coups de massue leur causeraient bien du mal. » Cette raillerie donna occasion au P. Gil de leur dire que les chrétiens, moins stupides et moins superstitieux que les idolâtres, ne pensaient point qu'il y eût ni sentiment, ni vie, ni aucune vertu ou divinité dans les images, et que le respect qu'on leur portait se rapportait uniquement à l'objet qu'elles nous représentaient. « Je m'assure, ajouta-t-il, qu'aucun de vous ne voudrait fouler aux pieds l'image de son père ni frapper sur celle de son prince, et ce qui vous retiendrait ne serait pas sans doute la crainte de causer de la douleur à ces images, mais le seul respect qui est toujours dû au prince et à ceux qui vous ont donné la vie. » Cette réponse était simple et sensée ; personne n'en parut offensé, mais elle ne changea rien dans les dispositions des juges.

Quoique tout le monde fût persuadé que le bonze était aussi décidé idolâtre que le P. Gil était zélé chrétien, on confirma néanmoins la sentence déjà rendue contre l'un et l'autre. Thay-Tinh en appela encore, et le saint Confesseur fut obligé de paraître devant un nouveau tribunal le 20 septembre 1739. C'étaient autant d'occasions que la Providence lui fournissait, dont il ne manquait jamais de profiter pour rendre témoignage à la vérité, en confessant sa foi. Le nouveau juge, assez favorable aux chrétiens, l'interrogea de la sorte : « Qu'êtes-vous venu faire dans ce royaume ? — Le Père : J'y suis venu pour prêcher la religion de Jésus-Christ. — Le juge : Depuis quel temps y êtes-vous, où avez-vous prêché, quel temps avez-vous demeuré dans la maison d'un de nos prêtres où on vous a saisi ? — Le Père : Je suis dans ce

royaume depuis quatre ans. Pendant deux ans j'ai prêché les vérités de la religion chrétienne, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et je n'ai été que dix jours dans la maison d'un de vos prêtres. »

Un autre sénateur, prenant la parole, lui dit : « Pourquoi avez-vous abandonné votre patrie pour venir dans le Tonquin ? — Le Père : Je suis passé de mon pays dans celui-ci, par le seul désir de faire connaître le vrai Dieu et le nom de Jésus-Christ qui est le Sauveur du monde : c'est pour faire connaître sa loi que je me suis exposé à tant de fatigues. — Le Sénateur : A quoi peut servir cette loi ? — Le Père : Il n'y a que ceux qui la suivent qui puissent être éternellement heureux. Elle seule nous apprend la véritable religion et le chemin du Ciel. — Le Sénateur : Les lois du royaume défendent de prêcher celles de votre Christ. — Le Père : Il n'est personne qui puisse justement défendre d'enseigner une religion que Dieu ordonne de prêcher à tous les hommes et par toute la terre ; s'il y a des lois qui le défendent, c'est certainement un abus de la puissance, qui vient elle-même de Dieu. » Le sénateur lui dit que sa religion était fausse et que lui-même, il avait avancé des faussetés. A quoi notre Missionnaire répondit, qu'il n'avait rien dit qui ne fût vrai, qu'au reste quand il dirait quelque chose de faux, il ne s'ensuivrait pas que la religion chrétienne fût fausse, elle qui défend et condamne tout mensonge.

On lui demanda ensuite les noms des personnes qui l'avaient logé dans les différents endroits où il avait prêché. Et il ne répondit qu'en général, pour ne point exposer les fidèles ni les familles qui avaient exercé l'hospitalité à son égard. Après cela le juge ordonna à un notaire de mettre par écrit les articles suivants : 1° que le P. Gil, européen, était dans le royaume depuis quatre ans ; 2° qu'il y avait prêché pendant deux ans la religion chrétienne, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre ; 3° qu'il n'était resté que dix jours dans la maison d'un prêtre de la nation ; 4° qu'il interrogé plus amplement sur une autre matière, il n'avait point voulu donner de réponse.

Pendant que le notaire écrivait ceci, le Missionnaire s'aperçut qu'il avait mis deux lettres qui en langue tonquinoise pouvaient

faire un sens équivoque et signifier que l'Européen avait avoué que la religion qu'il prêchait était une mauvaise loi. Il pria aussitôt le juge de faire changer ces deux lettres. On en fit d'abord quelque difficulté, mais le Prisonnier de Jésus-Christ, aussi peu capable d'être intimidé que de se laisser surprendre, déclara avec fermeté, que si on n'ôtait ces deux lettres de cet écrit, il ne le signerait jamais. Le président ordonna donc d'effacer ces lettres et de mettre que le Père avait prêché dans le royaume la loi des chrétiens. Le P. Gil signa et fut ramené dans sa prison.

L'Évêque de Corée, dit le P. Tournon, a bien voulu nous apprendre tout ce détail, et celui de Céomanie nous a conservé une lettre que le P. Gil lui écrivit le 28 octobre 1739, dans laquelle il lui marquait que depuis l'année dernière il avait été conduit trois fois devant le tribunal, qu'autant de fois Dieu lui avait fait la grâce de confesser le nom de Jésus-Christ, de souffrir quelque chose pour cette confession, et de résister avec fermeté aux instances, qu'on lui faisait pour l'obliger de frapper sur le Crucifix. Le saint Confesseur attendant toujours l'exécution de l'arrêt porté contre lui, se recommandait avec humilité aux prières du Prélat et à ses Sacrifices, afin qu'il plût au Seigneur de lui accorder la patience, la force et la grâce de le glorifier en toutes choses, à la vie et à la mort ¹.

Une grande révolution et divers fléaux désolèrent le royaume du Tonquin, les années 1740 et 1741. Mais ces calamités et ces troubles qui tenaient toutes choses en suspens et qui empêchaient les autres Missionnaires d'exercer leurs fonctions, ou qui en rendaient l'exercice plus difficile, surtout par rapport aux chrétiens qui se trouvaient au voisinage de la cour, donnèrent au contraire une nouvelle occasion au P. Gil de rendre son ministère utile à plusieurs. Depuis que le Vicaire Provincial des Dominicains avait

¹ *Ego capite plectendus iterum judicabor. Faxit Deus, ut ad hanc gloriam mihi pervenire contingat... Quapropter Dominationem vestram suppliciter rogo, ut me in suis Orationibus et Sacrificiis commendatum habeat apud Dominum, ut mihi patientiam, fortitudinem, et gratiam concedere dignetur, ut sive per vitam, sive per mortem Deo meo in omnibus placeam. Ad Ludov. episc. Ceomanensem, die 28 octob. 1739.*

trouvé le moyen de lui procurer des vases sacrés et les ornements nécessaires pour la célébration des Saints Mystères, le Prisonnier de Jésus-Christ avait souvent la consolation d'offrir le Sacrifice non-sanglant et d'y faire participer les fidèles. Il continuait d'habiter dans la maison dont nous avons parlé. L'argent des chrétiens rendait toujours traitables les magistrats, les géoliers et les gardes, tandis que la divine Providence ménageait les événements pour différer le martyre du saint Confesseur et procurer par son ministère, la connaissance de notre religion à ceux qui l'avaient persécutée sans la connaître.

Dans un temps de disette, de contagion et de guerre civile, la ferveur des chrétiens affligés par tant de maux était plus marquée et leur confiance pour le Ministre de Jésus-Christ si grande, que non contents de venir se confesser à lui, ils lui apportaient, et leurs petits enfants pour les faire baptiser, et leurs malades pour qu'il leur donnât les derniers Sacrements. Selon la relation qu'il en a faite lui-même, dans l'espace de deux années, il entendit près de quatre mille confessions, donna le Baptême à cent vingt-deux personnes et l'Extrême-Onction à quatre-vingt-huit malades. On lui permit depuis d'aller administrer quelques infirmes, tant dans la ville de Kecia, que dans les campagnes voisines. Il est vrai qu'avant la fin de 1741, la nouvelle convertie qui logeait notre Missionnaire, souffrit à cette occasion de grandes vexations et se serait trouvée peut-être exposée à de plus grandes, si elle n'avait eu assez de courage pour porter patiemment les premiers coups, et assez de faveur ou d'argent pour détourner les derniers, dont elle était menacée.

Les différentes manières dont le Missionnaire fut traité durant sa longue prison, nous font comprendre que tous les magistrats n'étaient pas également prévenus contre le christianisme; peut-être aussi que les mêmes se montraient tantôt favorables et tantôt difficiles, selon que les chrétiens étaient plus ou moins attentifs à les adoucir par des présents. Le Seigneur cependant se servait de tout, ou pour éprouver son Ministre, ou pour procurer de nouveaux secours à ceux qui croyaient en lui. Dans une lettre du 25 janvier 1741, le Père s'expliquait ainsi :

« Je suis fortement persuadé, que le Père des Miséricordes, et le Dieu de toute consolation, sans avoir égard ni à mon indignité, ni à mon ingratitude, veut se servir de mon faible ministère, pour le salut d'un grand nombre de personnes, qui, dans une extrême nécessité, se trouvaient sans aucun secours spirituel. Que son saint Nom soit béni ! Il y a cependant quelque temps qu'on me laisse moins de liberté de recevoir la visite des chrétiens : on ne me permet plus à présent de passer la nuit dans cette maison : et non-seulement dans cette maison, mais aussi dans toutes les autres, on a bien de la peine à recevoir les personnes du dehors, à cause des grandes recherches des ministres du roi, qui deux ou trois fois dans une nuit, visitent les maisons, y arrêtent tous les étrangers, qui s'y trouvent, et châtient sévèrement le maître du logis. C'est ce qui m'a obligé de passer plusieurs nuits dans la prison. J'ai eu cependant l'occasion d'entendre bien des confessions durant le jour et d'accorder à plusieurs la grâce de la Communion, ayant eu le moyen de consacrer et de conserver les saintes Espèces. D'ailleurs comme il n'est encore arrivé aucun accident à ceux qui sont venus dans cette maison, les fidèles commencent à se rassurer : ils s'y rendent assez fréquemment, et les gardes n'en paraissent plus étonnés ¹. » :

Par les lettres du 23 mars, et du 27 septembre de la même année, nous voyons que le Ciel favorisait de plus en plus la piété des fidèles et le zèle de leur Ministre. On se rendait auprès de lui de toutes parts : et les soldats ne l'empêchaient pas d'aller jusqu'à demi-journée, et de passer quelquefois la nuit en campagne : temps précieux qu'il donnait toujours à l'instruction des fidèles et des infidèles, et à la consolation spirituelle des malades ².

¹ Fideles necessitate cōacti, et quia alias in exitu, et introitu ad domum hanc nihil adversi experti sunt... timorem excutiant; et domum hanc magis frequentant; et milites isti in dies minus hoc mirantur, etc. *Epist. ad eum*¹. 25 januar. 1741.

² In hac urbe adhuc prospero vento enavigat administratio; ita ut in dies magis mihi Satellites isti concedant... usque ad iter medii diei ab hac urbe mihi jam concessum est, pro administrandis infirmis una vice pernoctare, etc. *Ad eumd. Episc. Epist. 27 sept. 1741.*

On a déjà dit de quelle manière on obtenait cette liberté des magistrats. Il ne faut point douter d'ailleurs, qu'il n'y eût déjà bien des chrétiens dans le sénat, comme il est certain qu'il s'en trouvait beaucoup parmi les officiers de la cour et parmi les grands. Ce que nous allons rapporter en est la preuve. Dans la relation que nous avons sous les yeux il est marqué que le Jeudi Saint de l'année 1742, le P. Gil célébra la messe, dans le palais d'un prince, sixième frère du roi, mais d'une autre mère. Celle-ci avait reçu le Baptême ; et la seule crainte d'offenser le roi ou de le commettre, empêchait le prince son frère de demander la même grâce. Le Samedi Saint, notre Prédicateur dit encore la messe, en présence d'un nombre considérable de chrétiens, dans une terre au delà de la rivière, du côté du palais du roi.

Dans le mois de septembre suivant, le grand-oncle maternel du roi fit venir le P. Gil dans son palais, le pria d'expliquer devant toute sa nation les principes de la Religion chrétienne, et il écouta avec bonté toutes les réponses qu'il fit aux difficultés qu'on lui proposait. En le congédiant ensuite ce prince lui dit qu'il le ferait encore appeler et il lui recommanda deux choses, de lui apporter quelques livres des chrétiens, et d'amener un bon interprète qui entendît parfaitement la langue du pays : car, ajouta-t-il, lorsque je serai instruit à fond de la Religion de Jésus-Christ, je veux en parler au roi.

Quelques officiers du même prince demandèrent au saint missionnaire si la religion qu'il prêchait, ne pourrait point fournir un moyen efficace, pour dissiper les rebelles, et rétablir enfin la tranquillité dans le royaume. Le P. Gil répondit, que le Dieu unique et souverain, que les chrétiens adorent, gouverne cet univers et dispose de tous les événements avec une sagesse infinie : qu'il permet quelquefois les guerres, pour punir les péchés des princes et des peuples, et donne la paix quand on la demande par de ferventes prières, dans un esprit d'humilité et de pénitence. Il ajouta que la persécution suscitée et si longtemps soutenue contre la véritable religion, n'était peut-être pas le moindre crime, que le ciel punissait par la cruelle guerre, ou par les injustes factions, qui déchiraient le royaume, et que si on fai-

sait cesser la persécution, on pourrait espérer que la colère de Dieu s'apaiserait, pour accorder enfin aux vœux des fidèles la paix désirée dont tous les états avaient besoin.

Le roi du Tonquin, sans rien perdre de son éloignement pour le Christianisme, ne permettait plus qu'on inquiât ses sujets, sous prétexte qu'ils étaient chrétiens. Il paraissait d'ailleurs fort touché de tous les malheurs, dont ses peuples se trouvaient accablés, et pour les consoler en quelque sorte, il se faisait un plaisir de leur donner des preuves réitérées de bonté et de clémence. Que ce fût en lui humanité, prudence ou politique, ces heureuses dispositions étaient connues de tout le monde, et cela fit penser à quelques fidèles, qu'il ne serait pas impossible d'obtenir la délivrance de notre Missionnaire, par l'entremise de la tante du roi, auprès de laquelle quelques nobles chrétiens avaient beaucoup d'accès. Le projet plut beaucoup au R. P. Ponsgrau supérieur de la mission, et les Vicaires apostoliques en souhaitaient le succès. Mais le prisonnier de Jésus-Christ, à qui ses liens étaient précieux, n'entraît point dans les mêmes vues, parce qu'elles lui paraissaient peu dignes d'un ministre, consacré aux fonctions de l'apostolat et obligé de régler sa conduite sur celle des Apôtres. Ce ne fut que par soumission à la volonté du supérieur, qu'il laissa agir pour sa délivrance : et en donnant son consentement, il mit pour condition essentielle, qu'on exposerait la vérité du fait sans aucun déguisement, c'est-à-dire qu'on déclarerait au Prince, que le suppliant était venu dans le Tonquin pour y prêcher la religion de Jésus-Christ, qu'il l'avait annoncée pendant quelques années, et que c'était pour cela qu'on l'avait arrêté, chargé de fer et condamné à être décapité : que néanmoins la grande clémence du roi lui faisait prendre la hardiesse de demander sa liberté et la permission de demeurer dans le royaume. C'était demander celle de continuer à prêcher l'Évangile. Il aurait regardé toute autre faveur comme une véritable disgrâce.

Mais bien loin de se conformer, en cela, aux intentions du Serviteur de Dieu, la princesse qui voulut bien se charger de présenter le placet au roi, son neveu, exposa que le prisonnier, pour lequel elle s'intéressait, n'était qu'un négociant, que ses affaires

avaient attiré dans le royaume ; qu'il avait été arrêté sous le prétexte qu'il enseignait la religion des chrétiens, quoique, disait-elle, on n'eût rien trouvé chez lui, qui pût le faire présumer, et que le sénat avait condamné à la garde des éléphants, celui qui avait eu la témérité de saisir cet étranger : mais que malgré tout cela il était encore détenu dans les prisons, ce qui l'obligeait de recourir à sa clémence royale, pour obtenir sa liberté.

Le placet fut reçu et la grâce accordée, supposé la vérité des faits : le roi chargea un eunuque de s'en informer. Des personnes moins scrupuleuses en fait de sincérité, que zélées pour la conservation de leur ministre, auraient aisément trouvé le moyen de faire parler l'eunuque, comme on avait fait parler la princesse. Mais il fut impossible d'engager le saint Prédicateur à user de la plus petite dissimulation, bien loin de lui faire approuver un tissu de mensonges. Il avoua donc sans peine, que contre sa volonté connue, on avait exposé une fausseté dans le placet, que la prédication de l'Évangile avait été la vraie cause et le seul motif de sa détention et que la liberté lui serait infiniment à charge, si on la lui rendait en le supposant tout autre qu'il n'était, qu'on ne devait ni ignorer, ni oublier qu'il était chrétien et prédicateur des chrétiens¹.

Un aveu si précis rendit le placet inutile : on laissa le prisonnier dans les fers, dont il se glorifiait, mais on ne les resserra pas davantage, et dans le cours des années 1742 et 1743, le P. Gil continua, comme dans les précédentes, à entendre les confessions

¹ Tout ceci est exactement détaillé par M^r l'évêque de Corée, dans sa relation. Je le trouve de même dans une lettre du P. Gil, du 17 décembre 1742, écrite à M^r l'évêque de Céomanie. Le zélé missionnaire l'assure qu'il ne désire pas la liberté ; et qu'il ne la refuserait pas, si elle devait être avantageuse à ses chrétiens, et si elle lui était procurée par ses supérieurs, par conséquent sans le secours des mensonges, sans lesquels, dit-il, certains Tonquinois ne savent rien faire : « *Lætaret si cum lucro aliquo hujus Christianitatis consequi posset ; qualis esset si mihi daretur libertas ubicumque voluerim manendi in hoc regno , et fidei libertas absolute concederetur. Sin autem, meis superioribus relinquo, neque desiderans, neque recusans pro nunc libertatem, si mihi a superioribus meis procuratur ; ab aliis autem pro nunc non permittam ; nisi prædicto lucro, et sine mendaciis, sine quibus hi annamitæ nihil facere sciunt, etc.* »

des fidèles et à leur administrer les Sacrements, ne cessant de les exhorter à conformer toujours leurs mœurs à leur Foi, par la fuite du péché et la pratique des bonnes œuvres. Il prêchait avec d'autant plus de confiance toutes les vérités de l'Évangile et les maximes de la religion, qu'il n'avait pas lieu de craindre qu'on opposât ses actions à ses paroles. La sainteté de sa vie faisait honneur à son ministère : rien de plus doux, de plus modeste, de plus pénitent ni de plus détaché de lui-même et de toutes les créatures. Depuis qu'il avait le bonheur de porter les chaînes pour la confession de Jésus-Christ, il ne se regardait que comme un étranger sur la terre et il soupirait après le moment où il lui serait donné de sceller de son sang les saintes vérités qu'il aurait voulu persuader à tous les peuples.

Dans le mois de mars 1743, il confessa de nouveau Jésus-Christ en présence du sénat; il soutint avec sa fermeté ordinaire les intérêts de la foi et souffrit avec joie les reproches sanglants, les menaces et plusieurs mauvais traitements. Toujours prêt à rendre raison de sa foi, il fut constant à se taire quand on lui fit des interrogations auxquelles il n'aurait pu répondre, sans faire tort à plusieurs fidèles. « Je vais, dit le juge, vous faire appliquer aux tourments, pour vous faire parler. — Je souffrirai les tourments, répondit le missionnaire, et je ne parlerai point. » Le juge commanda qu'on apportât un marteau et qu'on frappât le Crucifix. pour obliger le prédicateur chrétien de parler. « Cette image, dit le Père, ne peut sentir les coups; mais Celui qu'elle représente ne laissera pas cela impuni. » Un sénateur lui reprocha qu'il maudissait le souverain juge. « Non, répondit le Père, je ne le maudis point, mais je lui déclare une vérité, qu'il ne m'est point permis de taire. » On le renvoya ensuite, et on ordonna aux gardes de le reconduire le lendemain devant le même tribunal¹.

¹ Si ergo non loqueris, tormentis cogeris : respondi : tormenta feram sed non loquar. Tunc dixit : afferte malleum, et torquete imagines ut N. loquatur. Dixi illi : Si imaginem torquet judex, sciat quod imago nihil mali patietur ; sed ille cujus est imago, potestatem habet torquendi judicem. Tunc alius judex convitiatus est me dicens : Supremo judici maledicis. Respondi non ita esse, seu quid in rei veritate erat supremo judici indicabam. Postea jusserunt me

Peu de temps après, on apprit que le P. Matthieu Alonso Leziniana, religieux du même Ordre, avait été arrêté par les gentils, dans le même lieu et de la même manière que le P. Gil l'avait été lui-même six ans auparavant. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, parce qu'il appréhendait que la détention du missionnaire apostolique ne fût préjudiciable à la propagation de la foi et qu'elle ne donnât lieu à quelque persécution contre les chrétiens de Luc-Thuy, qu'il aimait toujours avec une tendresse de père. Cependant la Providence disposa les choses de manière qu'il ne leur en arriva aucun mal et le Seigneur donna un autre sujet de consolation à son fidèle ministre, en permettant que le nouveau captif lui fût associé dans la même prison. C'est ici que nous devons prendre l'histoire de cet autre confesseur de Jésus-Christ, pour ne plus séparer deux illustres prédicateurs de la Foi, qui, unis désormais dans les mêmes souffrances et pour la même cause, terminèrent en même temps leurs travaux et leur vie par le martyre.

Matthieu Alonso ou Alphonse Leziniana, natif d'un bourg d'Espagne appelé Nava del Re, ayant embrassé l'institut des FF. Prêcheurs dans le couvent royal de Sainte-Croix à Ségovie, ne parut pas moins zélé que plusieurs de ses Frères qu'il voyait partir presque d'année en année, pour aller porter le flambeau de la Foi aux gentils, dans les royaumes de l'Asie. Il fut du nombre des vingt-quatre missionnaires, qui, s'étant embarqués avec le P. Gil de Fédérich, arrivèrent dans les Philippines vers la fin de l'an 1730. Le séjour qu'il y fit ne fut point long, puisque le 19 de janvier 1732 il était déjà entré dans le Tonquin, avec le P. Ponsgrau, qui succéda au P. Joseph Valère, dans la charge de supérieur de nos missionnaires dans le même royaume¹.

foras exire; et præceperunt militibus, ut cras me simul cum libris, et imaginibus, quæ in carcere servabantur, ad tribunal ducerent, etc. *Epist. ad Episc. Ceomanensem*, x Mart. 1743.

¹ Dans les actes souvent cités, M^r l'évêque de Céomanie fait mention de ce P. Valère : « Triplicis examinis, trinæque confessionis Fidei, de qua in modo relata epistola mentio sit, historiam authenticam mihi communicavit R. admodum Pater bonæ memoriæ Joseph Valerio, Ordinis prædicatorum, tunc in Tunquino sui Ordinis Vicarius Provincialis. »

A peine avaient-ils commencé l'un et l'autre à exercer leur ministère, pour appeler les infidèles à la Foi et assurer la conversion de ceux qui l'avaient déjà embrassée, que leur constance fut mise à l'épreuve. Le bonze Thay-Ting (le même qui en 1737 fit arrêter le P. Gil), porta des plaintes au tribunal royal, contre plusieurs chrétientés du territoire de Giao-Thuy, dans la province méridionale du Tonquin. La cour faisant attention à ces plaintes lui donna quelques troupes et l'envoya sur les lieux avec ordre d'entourer pendant la nuit les quatre premières chrétientés de ce territoire et de saisir les Ministres de l'Évangile, s'il s'y en trouvait. Il n'est point dit que ce prêtre des idoles, devenu depuis si connu, eût reçu aucun pouvoir, ni permission de troubler les chrétiens naturels du pays. Cette descente se fit avec beaucoup de secret, dans le mois de juillet 1732. Cependant Dieu ne permit pas que les PP. Ponsgrau et Leziniana qui étaient actuellement dans ces quartiers, tombassent entre les mains des soldats : les fidèles eurent le temps de les faire évader. Ainsi le bonze, ayant manqué son coup, ne put se venger qu'en enlevant tout ce qu'il trouva de meubles, de vases et d'ornements d'église. Mais cette perte, quoique très-sensible à nos deux Missionnaires, ne leur parut pas irréparable. Dans les autres chrétientés qui n'avaient point été pillées, ils retrouvèrent et des vases sacrés et tout ce qui était nécessaire pour la célébration des saints Mystères et l'administration des Sacrements.

Une retraite de cinq mois, que le P. Leziniana fut obligé de garder pour laisser un peu ralentir le feu des sacrificateurs idolâtres, lui devint utile tant pour rétablir sa santé extrêmement affaiblie, que pour étudier davantage la langue et les usages du pays et se préparer à un nouveau travail par de plus ferventes prières. Les chrétiens qui le tenaient caché, profitaient en même temps de son ministère, et dans les premiers mois de l'an 1733, le P. Leziniana commença ses courses apostoliques dans toute l'étendue de cette partie méridionale du Tonquin, où les chrétiens sont spécialement confiés aux soins des religieux de saint Dominique. Il serait difficile, dit l'auteur de la relation, de bien exprimer les travaux et les fatigues qu'il essuya, les dangers presque conti-

nuels auxquels il fut exposé, la patience et le courage qu'il fit toujours paraître et les fruits qu'il recueillit de ses sueurs. Pendant les dix années consécutives qu'il remplit toutes les fonctions de l'apostolat dans ces contrées, il eut la consolation et l'avantage non-seulement d'instruire, et d'affermir des chrétiens, mais aussi d'en augmenter considérablement le nombre, en faisant connaître à plusieurs gentils, la vanité, ou plutôt l'impiété du culte qu'ils rendaient au soleil, à la lune, aux étoiles, au ciel, à la terre et à une multitude d'idoles, également incapables d'entendre leurs prières et de les exaucer.

Quoique le Serviteur de Dieu employât les nuits presque entières dans l'exercice de son ministère, il n'était guère possible qu'il suffît à tout, dans l'étendue du pays qu'il devait cultiver et arroser. Le nombre des fidèles se trouvait déjà bien multiplié ; celui des malades qu'il fallait visiter et administrer n'était point petit, et son séjour dans un même lieu ne pouvait être que fort court ; sa présence étant nécessaire dans plusieurs. Ajoutez à cela la distance des lieux et l'incommodité des chemins, des bois, des montagnes, des rivières, qu'il était obligé de passer de nuit. Pour se multiplier en quelque manière, il s'appliquait beaucoup à former de bons catéchistes parmi les naturels du pays. La ferveur de ces bons chrétiens et leur ferme attachement à la Religion de Jésus-Christ, lui permettaient de choisir entre plusieurs sujets ceux qui, par leur caractère d'esprit, leur capacité, leur vertu éprouvée, méritaient particulièrement sa confiance. Le Missionnaire était lui-même un homme d'oraison, zélé, charitable, pénitent, plein de tendresse et de compassion pour les affligés, et d'une si rare humilité, qu'il se regarda toujours comme le plus petit de tous et le dernier dans la maison du père de famille qui l'avait envoyé. Il s'efforçait d'inspirer les mêmes sentiments à tous les fidèles et en particulier à ses catéchistes qui étaient comme ses coopérateurs dans les fonctions du saint Ministère. Plusieurs profitèrent si bien de ses leçons et de ses exemples qu'ils lui furent d'un grand secours pour l'instruction des autres. Quelques-uns même l'ayant depuis suivi dans sa captivité, eurent la gloire de souffrir avec beaucoup de constance pour la confession de la foi.

Comme la chrétienté de Luc-Thuy était une des plus nombreuses et des plus florissantes, le P. Leziniana (depuis la captivité du P. Gil) faisait sa résidence ordinaire dans ce bourg, où les fidèles des environs aimaient à s'assembler pour recevoir les instructions et les Sacrements. Dans une terre voisine de Luc-Thuy, il y avait un lettré, ou gradué, pauvre et idolâtre, qui ne restait parmi les Chrétiens que pour gagner sa vie en apprenant les lettres à leurs enfants. Cet homme, dont on ne se défiait plus, parce qu'on croyait l'avoir assez longtemps éprouvé, venait quelquefois avec ses écoliers dans l'habitation du P. Leziniana, et quoiqu'il y fût toujours reçu avec bonté, il ne laissa pas de succomber à la tentation de trahir le missionnaire et tous les chrétiens du lieu, pour se procurer quelque récompense. Cette âme basse, que la cupidité aveuglait, n'eut point horreur de l'indignité d'une méchante action. Dans le mois de novembre 1743, pendant que les habitants de Luc-Thuy étaient occupés à faire leur récolte du riz, ce gradué alla déferer leur prédicateur à un mandarin qui commandait les troupes de ce quartier-là, et cet officier, suivant les intentions de la cour, ne différa pas de faire arrêter le P. Leziniana par des soldats qu'il choisit parmi les idolâtres.

On le surprit à l'autel au moment qu'il venait de consacrer, et il n'eut pas le temps de consommer les Espèces qui furent profanées par les gentils ¹. Ceux qui le saisirent le blessèrent d'abord d'un coup de sabre à la tête, le garrottèrent et le trainèrent par les cheveux, à travers la boue et les cailloux jusqu'à un village. De là, tout couvert du sang qui coulait de sa blessure, il fut conduit devant le mandarin, et celui-ci lui fit mettre au cou une espèce d'échelle, qui lui serrait si étroitement les bras, qu'il ne pouvait porter la main à la bouche.

Le président des armées, au contraire, le reçut, et lui parla

¹ Par une lettre écrite à M^r l'évêque de Céomanie, le P. Gil marquait à ce prélat, que déjà le 30 décembre 1743, il avait parlé au P. Leziniana, et appris de lui que lorsqu'il fut arrêté il avait eu la consolation de recevoir le Corps de Jésus-Christ; mais que le précieux Sang avait été répandu par les soldats.

avec humanité : ce qui adoucit un peu la vive douleur que sa captivité avait causée à tout le peuple de Luc-Thuy. Ces chrétiens toujours fervents, flattés de l'espérance de pouvoir obtenir sa liberté donnèrent généreusement une somme considérable, et en promirent une plus grande. Le Président leur fit tout espérer, et ne leur accorda rien. Après avoir gardé quatorze jours son prisonnier, et avoir souvent admiré sa vertu, sans profiter de ses leçons, il le fit partir de nuit, pour la ville royale, où il n'arriva que le 21 de décembre, accompagné d'un de ses domestiques ou catéchistes, nommé Ignace Quoûi, qui avait été arrêté avec le saint Missionnaire.

Le gouverneur de Kecio à la garde duquel le P. Leziniana fut d'abord confié, lui fit diverses interrogations auxquelles le serviteur de Dieu répondit toujours avec beaucoup de modestie, de sincérité et de fermeté, profitant de tout pour faire connaître la sainteté de notre Religion et la vérité de sa doctrine. Il parla de même devant le Sénat, où on le fit comparaître plusieurs fois dans les premiers mois de l'année 1744. Le secrétaire du sénat ayant produit les livres, les ornements d'église et les images qu'on avait trouvés dans la maison où le P. Leziniana avait été logé, le juge lui fit à peu près les mêmes interrogations touchant le Crucifix, qu'on avait souvent faites au P. Gil, et il reçut les mêmes réponses. Le magistrat lui ayant dit que le sénat lui ordonnait de fouler la Croix à ses pieds, le généreux Confesseur répondit qu'il était plein de vénération pour le sénat, mais qu'étant chrétien, prêtre du Dieu vivant et ministre de Jésus-Christ, il était venu dans ce royaume pour y prêcher sa Loi et faire connaître le triomphe de sa Croix. « Il ne m'arrivera donc pas, ajouta-t-il, de fouler aux pieds le signe de mon salut. — A qui, répartit le juge, votre loi ordonne-t-elle de rendre des adorations? — Elle ordonne, répondit le Père, d'adorer un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. — Qu'enseigne-t-elle? dit encore le juge. — Elle nous enseigne à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à rendre nos devoirs à un Dieu unique et souverain, aux princes, à nos supérieurs, à nos parents et à ne faire tort à personne. Tout cela, continua notre Missionnaire, est renfermé dans ces dix

préceptes. » On lui donna le temps de réciter le Décalogue. Quelques-uns l'entendirent avec plaisir, quelques autres avec indifférence, plusieurs peut-être avec mépris.

Après quelques autres demandes, qui ne regardaient pas la Religion, on le fit retirer et on interrogea le catéchiste qui est appelé quelquefois son domestique, quelquefois son disciple, et on multiplia les questions pour savoir de lui, premièrement les noms de ceux chez qui le missionnaire était ordinairement logé, en second lieu, si son maître n'avait point de relations avec les rebelles qui portaient les armes contre le roi ; enfin, si dans le bourg de Luc-Thuy, ou dans les environs, il ne se trouvait point d'autres prédicateurs de la religion chrétienne.

Le jeune Tonquinois répondit avec beaucoup de prudence et de candeur à toutes ces questions : à la première il se contenta de nommer le chrétien, dans la maison duquel notre missionnaire avait été arrêté : cela était sans conséquence parce que le fait était déjà connu. Sur la seconde demande, le Catéchiste assura que son maître n'avait rien de commun avec les rebelles ; et que c'était pour s'en éloigner davantage qu'il avait changé de quartier dans la suite de sa mission. Il déclara enfin qu'il ne connaissait point d'autre prédicateur de l'Évangile que celui qu'il avait l'honneur et l'avantage de servir.

Le juge irrité de cette dernière réponse le fit battre de verges, et lui dit ensuite que s'il foulait la Croix à ses pieds on le remettrait en liberté. Ignace Quoüi avait souffert l'humiliation du fouet avec une patience chrétienne ; il rejeta avec horreur la proposition qu'on lui faisait et les plus terribles menaces ne purent l'ébranler. — Tu es donc chrétien, lui dit le juge, et je puis te faire mourir si tu ne fais connaître les ministres de cette secte. — Oui, répondit le zélé catéchiste, je suis chrétien par la grâce de Dieu. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira : j'aime mieux souffrir la mort que de nuire à mon prochain.

Ce fut sur le même principe que se régla le chrétien de Luc-Thuy, chez qui le P. Leziniana avait été pris : car, pour mettre à couvert tous les autres fidèles, il voulut bien laisser croire qu'il était le seul du bourg qui avait donné retraite au missionnaire.

Il se contenta de dire qu'étant chrétien et fils de parents chrétiens, il avait reçu le ministre de Jésus-Christ dans sa maison, pendant que les habitants du lieu étaient à la campagne pour la récolte du riz. Cet aveu l'exposait beaucoup, mais il était prêt à tout souffrir pour la charité et pour la religion. Le Seigneur tourna le cœur des juges à la clémence, et le généreux chrétien ne fut condamné qu'à une amende pécuniaire qui servit à récompenser le gradué délateur.

Le magistrat ayant fait rentrer le P. Leziniana lui dit qu'on voulait apprendre de sa bouche en quel endroit il avait fait sa demeure tout le temps qu'il s'était occupé de ses missions dans le royaume. « J'ai annoncé la Foi, répondit-il, tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre, suivant le précepte de Jésus-Christ qui a ordonné aux Apôtres et à leurs successeurs dans le ministère, d'aller par toute la terre prêcher son Évangile et de baptiser tous ceux qui croiraient en lui. » Nos missionnaires s'en tenaient toujours à cette réponse, et ils ne compromettaient jamais ceux qui leur avaient donné l'hospitalité. Les juges y étaient déjà accoutumés. Comprenant donc qu'on n'aurait pas de réponse plus précise sur cet article, on se jeta sur une autre matière.

Un sénateur lui demanda s'il n'était point engagé dans le mariage, et si, dans les assemblées des chrétiens, il ne se passait pas bien des choses contraires à la pudeur. (Les anciens idolâtres avaient fait de semblables reproches et toujours mal fondés, aux premiers fidèles.) Leziniana répondit qu'il était Religieux, consacré à Dieu dès sa jeunesse par les vœux de pauvreté et de chasteté; que les chrétiens, dans leurs assemblées, ne s'occupaient que de la prière et qu'ils regardaient tous le vice d'impureté comme un grand crime sévèrement défendu par leur Religion. On lui demanda encore s'il n'usait point de quelque maléfice pour attirer les peuples à cette Religion qu'il prêchait. Il répondit qu'un ministre de Jésus-Christ n'emploie jamais que des moyens licites et honnêtes, pour une fin encore plus sainte. « C'est, dit-il, l'Esprit de Dieu qui met sa parole dans la bouche des prédicateurs et qui ouvre par sa grâce le cœur de leurs auditeurs pour leur faire connaître la vérité de la Foi et les porter à l'embrasser. »

On lui demanda en dernier lieu si on avait fait bien des livres, pour expliquer la Religion chrétienne. « Il y en a, dit le Père, un nombre infini : quelques-uns ont été traduits en langue tonquinoise et si nos juges voulaient bien prendre la peine de les lire sans prévention, nous pourrions espérer qu'ils ne seraient plus les ennemis d'une religion aussi sainte que celle de Jésus-Christ. » Peu de jours après on sut que le Sénat avait prononcé la sentence en ces termes :

« Comme par les procédures et les informations faites, il est suffisamment prouvé que Matthieu, chef de la Religion chrétienne depuis l'an 1732 jusqu'au jour de sa détention, est allé fréquemment au lieu de Luc-Thuy, situé dans le territoire de Giao-Thuy, pour y séduire le peuple, en leur apprenant cette Religion, et qu'au surplus on a trouvé chez lui plusieurs images qui sont autant de signes de la même religion, qu'il n'est point permis de prêcher dans ce royaume; nous condamnons ledit Matthieu à avoir la tête tranchée. Nous condamnons à la garde des éléphants le nommé Ignace Quoûi, son disciple, qui fait profession de la même Religion. Nous ordonnons que les images, les meubles et les autres effets, trouvés chez ledit Matthieu, qui servaient aux exercices de la Religion chrétienne, seront jetés au feu et nous voulons qu'on donne soixante pièces de monnaie au Gradué le Phuong, pour le récompenser de ce qu'il a mis un tel chef de Religion entre nos mains. »

Cet arrêt fut un sujet de triomphe pour les Gentils, de tristesse pour les chrétiens, de joie et de consolation pour le P. Matthieu Leziniana. Il en rendit de très-humbles actions de grâce au Seigneur, parce qu'il s'estimait infiniment plus heureux de mourir pour la confession de Jésus-Christ, que de vivre privé de la liberté de prêcher la Foi et de lui gagner des âmes. Mais son contentement fut entier, lorsque le 30 de mai 1744 on le transféra dans la même prison où se trouvait le P. Gil de Fédérich. Ils n'avaient eu auparavant que peu d'occasions de se parler; et leurs entretiens avaient toujours été bien courts. On les laissa désormais toujours ensemble, le jour et la nuit. Rien ne pouvait leur arriver de plus agréable, rien de plus consolant pour l'un et pour l'autre.

Ils reconnurent bien dans cet événement les attentions de la Providence sur eux ; ils en profitèrent surtout pour l'usage des Sacraments, et jusqu'au jour de leur mort, ils ne cessèrent d'en rendre des actions de grâce à la divine Bonté. Leur ministère fut encore utile à un grand nombre de fidèles et à quelques infidèles.

Le peuple attribuait au crédit des chrétiens de la cour, la liberté qu'on laissait aux deux missionnaires de demeurer dans cette maison qui joignait les prisons ; d'y recevoir toujours la visite de ceux qui s'adressaient à eux ; de leur administrer les Sacraments, de célébrer même les saints Mystères, comme ils auraient pu faire dans les églises en temps de paix. Mais les prisonniers de Jésus-Christ faisaient remonter plus haut leur reconnaissance et ils ne pouvaient se lasser d'admirer la toute-puissance de notre Dieu, qui faisait que, dans le même temps et dans le même lieu où on proscrivait par des arrêts la Religion chrétienne et ses prédicateurs, on permettait que ces hommes ainsi proscrits continuassent presque sous les yeux de la cour à exercer cette même Religion et à instruire, aider et encourager ceux qui en faisaient profession. Plus nos missionnaires approchaient de leur terme, plus ils voyaient augmenter la ferveur et la piété des fidèles. Selon la relation de l'évêque de Corée, dans le courant de cette année 1744, le P. Gil entendit les confessions de près de dix-huit cents personnes, donna le Baptême à soixante-treize, et l'Extrême-Onction à onze. Le P. Matthieu, qui ne demeura pas huit mois entiers avec lui dans le même lieu, y entendit cependant la confession de six cent vingt personnes, en baptisa trente-trois et administra l'Extrême-Onction à trois malades.

Le jour de la Fête-Dieu les deux missionnaires eurent la consolation de dire la messe l'un après l'autre. Il s'y trouva un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels il y en eut quarante qui furent admis à la Sainte-Table. Mais tandis que ceux-là, sans jamais discontinuer leurs travaux apostoliques, attendaient avec une sainte impatience la consommation de leur sacrifice ; ceux-ci au contraire se flattaient encore que l'arrêt de mort serait révoqué. Ils se confirmèrent dans cette agréable pensée, quand ils

apprirent que le grand-oncle du roi venait de faire appeler dans son palais les deux confesseurs de Jésus-Christ, pour avoir de nouveaux éclaircissements sur la religion chrétienne. Cette seconde conférence se tint le 19 juillet 1744.

Le prince, comme il a été dit, souhaitait de voir quelques livres qui traitassent de la loi de Jésus-Christ, d'une manière claire et méthodique ; nos missionnaires lui en apportèrent deux, l'un était traduit en langue chinoise et imprimé ; l'autre était en manuscrit et en langue du Tonquin. Le prince ne retint que celui-ci, en lut quelque chose et après une courte lecture, il proposa ses doutes, nos prédicateurs tâchèrent de le satisfaire. Ils ne manquaient certainement ni de zèle, ni de lumières, puisque l'étude de la religion avait toujours fait leur principale occupation. On loue particulièrement le génie et la capacité du P. Gil de Fédérich : les deux vicaires apostoliques dans le Tonquin, ainsi que les autres missionnaires de différents Ordres, avaient coutume de le consulter dans les plus grandes difficultés. Le prince cependant, qui n'avait point reçu le don de la foi et qui voulait juger de la religion par la raison, ne put comprendre des vérités que la chair et le sang n'ont point révélées. Il termina un long entretien en avouant qu'il était persuadé que le culte des idoles était extravagant et la religion du pays pleine de faussetés. « Mais, ajouta-t-il, je comprends encore moins les dogmes de la religion chrétienne et les mystères m'étonnent. »

Il n'est pas rare de voir encore aujourd'hui des personnes, dans la triste disposition où se trouvait ce prince incrédule : disposition qui retient toujours les uns dans l'irrégion ou l'erreur, et qui y précipite les autres ; qui empêche ceux-là d'embrasser la Foi et qui fait perdre la Foi à ceux-ci. Pour croire ils voudraient comprendre et ils veulent bien ignorer qu'ils ne comprendront qu'autant qu'ils croiront. Mais il est juste que le faible mortel commence à soumettre humblement son esprit à l'autorité divine, afin que la lumière de Dieu élève son esprit au-dessus de lui-même. C'est ce que les Confesseurs de Jésus-Christ entreprirent inutilement de persuader à un prince, assez sage pour mépriser des idoles, mais trop superbe pour se soumettre au joug de la Foi.

Cependant les fléaux multipliés, dont tout le royaume du Tonquin continuait d'être affligé et comme accablé, donnèrent lieu de penser que le ciel punissait quelque grande injustice : car les idolâtres même sont forcés de reconnaître une Providence attentive à tout. Prévenu de cette idée, le roi ordonna qu'on examinât de nouveau et sans aucun retardement, les procès de tous ceux qui étaient détenus dans les prisons, qu'on renvoyât libres tous ceux qu'on reconnaîtrait innocents et qu'on usât même de quelque indulgence envers les coupables. Cet ordre ne fut pas plutôt donné, que les chrétiens de la cour, résolus de ne rien négliger pour la conservation de leurs prédicateurs, firent savoir au P. Gil que l'occasion était favorable pour recouvrer sa liberté, s'il voulait seulement signer un placet, qu'ils se chargeaient de présenter au roi. Mais la proposition déplut extrêmement au Confesseur de Jésus-Christ : non-seulement il refusa de faire cette démarche ; il pria encore avec instance ses amis de n'en faire aucune, qui tendit à lui conserver la vie, parce que tout cela lui paraissait pouvoir être préjudiciable à l'honneur de la Religion. « Ne serait-il pas à craindre, disait-il, que les fidèles ne fussent scandalisés, et que les infidèles ne regardassent les Ministres de l'Évangile comme des imposteurs, si dans le temps qu'ils exhortent les chrétiens à souffrir avec patience et avec fermeté tout ce qui peut leur arriver de fâcheux, à l'occasion de la Foi qu'ils professent, on les voyait eux-mêmes mettre tout en usage, pour ne point sceller de leur sang la religion qu'ils ont annoncée ? »

Les prières et les instances du saint Missionnaire, plus que ses raisons, les firent désister de leur entreprise. Ceux qui au défaut d'un placet qu'on ne pouvait lui arracher, avaient résolu d'offrir une somme d'argent pour racheter sa vie et sa liberté, n'osèrent plus tenter cette voie de peur de l'offenser. Mais ils ne consultèrent pas de même le P. Matthieu Leziniana, pour agir en sa faveur ; et les juges, chargés de revoir les procès, en confirmant la sentence de mort portée contre le premier, changèrent celle du second en une prison perpétuelle. Le roi ayant vu deux sentences si différentes, dans une cause qui était la même, refusa de les signer et en renvoya la connaissance au sénat.

Avant que le Tribunal eut donné sa décision, le bruit se répandit parmi le peuple, que l'un des deux prédicateurs chrétiens serait exécuté et l'autre épargné. Le 21 de janvier 1745, le secrétaire du tribunal royal parut confirmer ce bruit, en signifiant aux chrétiens de la cour, que le jour suivant le P. Gil devait être décapité ; il ne dit rien du P. Leziniana, dont le nom en effet ne se trouvait pas sur la liste de ceux qu'on destinait au supplice. Cette nouvelle de laquelle on ne doutait presque plus, produisit des effets bien différents dans les esprits. D'abord elle adoucissait un peu l'affliction et les inquiétudes des fidèles qui espéraient conserver au moins un de leurs Pasteurs. Elle augmenta la joie du P. Gil, qui se voyait à la veille de terminer sa course par la plus précieuse de toutes les morts. Mais une raison contraire faisait répandre un torrent de larmes au P. Matthieu, qui n'attribuait qu'à ses péchés la perte de la couronne du martyre.

On vit alors ce qu'il est toujours rare de voir parmi les hommes. Celui qui allait finir sa vie par la main d'un bourreau, pouvait à peine contenir les saints transports de sa joie ; et celui qui se croyait destiné à vivre, avait besoin de toute sa vertu, pour modérer sa profonde tristesse. Le premier s'efforçait de consoler le second, qui, dans tout autre cas, aurait dû être son consolateur. Mais il le consolait en chrétien : « Ne vous affligez point, lui disait-il, puisque c'est le Seigneur qui a ordonné de notre sort. Il m'appelle à lui et il accepte encore votre travail. Il veut être glorifié par tout ce qu'il vous fera faire, pour la sanctification de ceux qui lui appartiennent. S'il se contente aujourd'hui d'une victime, il ne rejette point l'autre, votre sacrifice n'est qu'un peu différé ; je vous précède et vous me suivrez. »

Presque tous les chrétiens de la ville royale, du moins les principaux, coururent en même temps aux prisons pour donner à l'envi aux saints confesseurs des témoignages sincères de leur tendre affection. Pendant que les uns pensaient pouvoir se féliciter avec le P. Leziniana, les autres ne trouvaient point des expressions assez fortes, pour marquer au P. Gil l'excès de leur douleur, mais si on n'avait égard à la charité qui les faisait parler et agir, on pourrait dire que leurs larmes n'étaient pas

moins injurienses à l'un, que leurs félicitations à l'autre.

Le Vicaire apostolique dans la partie occidentale du Tonquin, ne pouvant se procurer la consolation de visiter en personne les deux Prédicateurs de la Foi dans des circonstances qui attireraient toute l'attention des fidèles et des infidèles, il leur envoya un de ses domestiques pour les saluer de sa part, et les prier de ne point oublier devant le Seigneur, les besoins d'une Église qui les considérait comme ses Pères, et à laquelle ils devenaient toujours plus précieux. Nos Missionnaires répondirent comme ils devaient et en renvoyant ce domestique, le 21 de janvier, le P. Gil écrivit au prélat, que le lendemain, jour consacré au glorieux martyr de saint Vincent, il aurait lui-même le bonheur de répandre son sang pour avoir prêché la même Foi que le saint Lévite avait scellée du sien.

Le soir il assembla ses domestiques, car les chrétiens en avaient toujours entretenu quelques-uns auprès de lui, et plusieurs autres s'étaient attachés à sa personne, par le seul désir de s'instruire et de le servir, il fit avec eux les prières ordinaires et plusieurs extraordinaires; et il leur dit, que se trouvant actuellement dans des conjectures semblables à celles où s'était trouvé Jésus-Christ la veille de sa mort, il leur laissait comme par testament, ce que leur divin Maître avait laissé à ses disciples, c'est-à-dire le grand précepte de la charité, afin qu'ils s'aimassent les uns les autres, de la même manière qu'il les avait toujours aimés. Il les supplia de l'aider par leurs prières dans le combat qu'il allait soutenir et les remercia très-affectueusement de tous les services qu'ils lui avaient rendus avec tant de zèle, l'espace de huit années qu'il avait porté ses liens. Comme on s'attendrissait de part et d'autre, le Confesseur de Jésus-Christ finit son discours, et rentra dans sa chambre, pour y passer la nuit en oraison et se préparer par la prière à la grâce du martyr.

A trois heures après minuit, il dit pour la dernière fois la sainte Messe et entendit celle du P. Matthieu. Tout ceci se passa dans la maison, dont il a été souvent parlé. Dès qu'il fut jour, le P. Gil se rendit dans la prison pour faire ses adieux aux prisonniers, ses remerciements aux geôliers et quelques aumônes aux pauvres

à qui il fit distribuer ce qui lui restait de provisions, ce qui ne consistait qu'en riz. Les soldats destinés à le conduire au lieu du supplice, arrivèrent sur les huit heures du matin ; et le P. Matthieu Leziniana, qui ne quittait pas le saint Martyr, ne pouvant être, comme il le croyait, le compagnon de sa mort, voulut en être du moins le témoin. Il demanda donc comme une grâce la permission de le suivre, et on ne lui refusa point cette consolation.

Ils sortirent ensemble de la prison, et se trouvèrent aussitôt environnés ou suivis d'une multitude infinie de gentils et de chrétiens. Les deux religieux marchaient à côté l'un de l'autre, récitant sans cesse des prières, s'offrant à Dieu comme des victimes volontaires et lui demandant par les mérites de Jésus-Christ, la conversion ou la persévérance de tous ceux dont ils étaient devenus un spectacle de dérision ou d'admiration. On voyait, dit l'évêque de Corée, une sainte joie peinte sur le visage du P. Gil. Une profonde tristesse paraissait au contraire sur celui du P. Matthieu, qui mourait presque de douleur de ne pouvoir mourir pour la confession de Jésus-Christ. Ces dispositions de leur cœur se rendaient si sensibles dans tout leur extérieur, que les idolâtres étonnés disaient dans leur admiration : « Quels sont donc ces Européens si peu semblables au reste des hommes ? Les autres ne demandent que de vivre et ceux-ci ne désirent que de mourir¹. »

Le Seigneur exauça les saints désirs, que lui-même formait dans l'âme de ses Serviteurs : lorsqu'ils furent arrivés devant la grande porte du palais, on vint annoncer au P. Leziniana que dans ce même moment les juges avaient porté contre lui une nouvelle sentence de mort, et qu'il allait être décapité avec son confrère. Bientôt après parut l'officier qui devait intimer l'arrêt. En s'approchant du P. Matthieu, il lui demanda s'il entendait la langue du pays, et sur sa réponse il ajouta : « Puisque tu es venu d'un royaume étranger pour prêcher dans celui-ci la religion des chrétiens, c'est pour cela que le roi te condamne à

¹ Alii petunt vivere ; magistri religionis petunt mori. *Act. de M. de Céomanie.*

perdre aujourd'hui la tête. — J'en rends grâce à Dieu, » répondit avec joie le saint Missionnaire, comme avait fait autrefois saint Cyprien. Le P. Gil imita aussi le saint Évêque de Carthage, en faisant donner quelques pièces d'argent aux deux geôliers, qui ayant eu la garde des prisons, devaient selon l'usage du pays exécuter la sentence, rendue par le sénat et confirmée par le roi. Dans le lieu même du supplice on laissa aux deux missionnaires le temps de faire une longue prière, la face contre terre, et ils se donnèrent mutuellement l'absolution sacramentelle. Les fidèles et les infidèles avaient les yeux arrêtés sur eux et tous paraissaient saisis d'étonnement et de respect. Un témoin oculaire a dit dans sa déposition, qu'à peu de distance de ce même lieu, il avait vu une vieille femme, qui prosternée devant ses idoles, les priait de tout son cœur de sauver la vie à ces deux étrangers, que la douceur rendait si aimables¹. L'un et l'autre ayant été cependant attachés à un pieu, tandis que les yeux levés au ciel ils offraient leur sang et leur vie en sacrifice, le magistrat donna le signal, et les ministres de la justice leur coupèrent la tête.

Dès ce moment les chrétiens, présents en grand nombre, s'écrièrent d'une même voix : « Ah ! nos Pères ! nos chers Pères² ! » Et en prononçant ces paroles ils franchirent les barrières, et s'élancèrent en foule dans l'enceinte, pour rendre leurs hommages aux saints Martyrs. Quelques-uns ramassèrent de la terre teinte de leur sang : quelques autres tâchèrent d'emporter des morceaux de leurs habits, ou une partie de leurs cheveux : chacun s'empressait d'avoir quelque chose de leurs reliques. On remarque que, suivant une pratique superstitieuse des Tonquinois, après ces sortes d'exécutions, les officiers, les soldats, les bourreaux ont coutume de se retirer avec beaucoup de précipitation, par la crainte que les mânes des suppliciés ne leur fassent du mal. Dans cette occasion ils ne se retirèrent pas de même, rassu-

¹ Eodem tempore aderat aliquanto longius quædam vetula idolorum cultrix, qua sic precabatur : Vos rogo, idola, salvate duo illos homines mansuetos. *Ibid.*

² Tum Christiani alta voce exclamaverunt : Heu Patres ! heu Patres ! Irrueruntque ad colligendum sanguinem, etc. *Ibid.*

rés sans doute ou par l'exemple de cette foule de chrétiens, ou par la juste persuasion, que ceux qu'on venait d'exécuter ne voudraient pas venger une mort, qu'ils avaient désirée avec tant d'ardeur et soufferte avec tant de joie. Ils s'arrêtèrent donc longtemps sur le lieu sans inquiéter les fidèles, mais admirant leur dévotion et ce tendre amour qu'ils témoignaient avoir pour leurs Pères.

Le concours des chrétiens fut si grand, que les ministres de la justice à qui les domestiques des deux Martyrs avaient donné une somme d'argent pour avoir leurs corps, leurs têtes, leurs vêtements et leurs liens, ne furent pas les maîtres de s'en saisir. L'attention des chrétiens même y suppléa. Les deux têtes furent remises entre les mains d'un P. Jésuite nommé Pierre-Xavier, Tonquinois de nation, qui eut soin de les faire porter le lendemain matin dans une barque, où on avait déjà remis les corps, et le tout fut transporté par eau dans le bourg de Luc-Thuy. Deux autres missionnaires Dominicains, appelés Louis Spinosa et Pie de Sainte-Croix, avec un grand nombre de fidèles, s'y rendirent le 26 du même mois, pour célébrer les obsèques. Après la Messe et le cantique *Te Deum*, qu'on chanta en actions de grâces, pour le triomphe de ces Martyrs, leurs corps furent enterrés dans la même maison, où ils avaient fait autrefois leur résidence ordinaire.

Peu de temps après, le P. Ponsgrau, vicaire Provincial du même Ordre, et quelques religieux de Saint-Augustin s'étant rendus à Luc-Thuy, avec l'évêque de Corée, on résolut de transférer les saints corps dans l'église du lieu, soit afin qu'ils fussent plus décemment, soit aussi pour ne point exposer le chrétien à qui appartenait la maison où on les avait d'abord enterrés. Cette translation se fit avec solennité. Un religieux prononça l'éloge des confesseurs de Jésus-Christ : on chanta une seconde fois le *Te Deum*, et on prit toutes les précautions qu'on put, pour la sûreté des reliques. Il est vrai que cette cérémonie se fit en présence de bien du monde ; mais la ferveur et la constance de ces bons chrétiens étaient telles qu'on pouvait prudemment compter sur le secret.

(TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame-de-Matarieh près du grand Caire, en Egypte. Là, comme la sainte Famille prenait un peu de repos durant le temps de la fuite en Egypte, au pied d'un sycomore, et qu'elle avait besoin d'eau, une fontaine sortit tout à coup de terre, et Savary rapporte, dans sa correspondance d'Orient, que les musulmans, aussi bien que les chrétiens, vont chercher à cette fontaine la santé de leurs enfants et un secours assuré contre leurs maladies.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Valence en Espagne, saint Vincent, diacre, qui, sous le très-cruel Dacien, après avoir souffert la prison, la faim, le chevalet, la dislocation de ses membres, le gril de fer tout rouge de feu, et plusieurs autres sortes de tourments, s'en alla au ciel recevoir la récompense d'un si éclatant martyre. Le poète Prudence a chanté son glorieux triomphe, saint Augustin et le Pape saint Léon lui ont aussi donné de grandes louanges.

A Rome aux eaux Salviennes, on solennise la fête de saint Anastase, moine persan. Ce Saint après les tourments d'une

¹

UNDECIMO KALENDAS FEBRUARIJ.

Valentiæ in Hispania Tarraconensi, sancti Vincentii levitæ et martyris, qui sub Daciano implisimo præside carceres, famem, equuleum, distortiones membrorum, laminas candentes, cratem ferream ignitam, aliaque tormentorum genera perpressus, ad martyrii præmium evolavit in cælum : cujus passionis nobilem triumphum Prudentius luculenter versibus exequitur, et beatus Augustinus, ac sanctus Leo papa summis laudibus commendant. — Romæ ad Aquas Salvias, sancti Anastasii Persæ monachi, qui post plurima tormenta carceris, verberum, et vinculorum, quæ in Cæsarea Palestinæ perpressus fuerat, a Chosroe Persarum rege multis pœnis affectus, ad ultimum decollatus est, cum prius septuaginta socios in fluenta demersos ad martyrium præmisisset. Ejus caput Romam delatum est una cum veneranda ejus imagine, cujus aspectu fugari dæmones, morbosque curari, Acta secundi concilii Nicæni testantur. — Ebreduni in Gallia, sanctorum martyrum Vincentii, Orontii, et Victoris, qui in persecutione Diocletiani martyrio coronati sunt. — Novariæ, sancti Gaudentii episcopi et confessoris. — Soræ, sancti Dominici abbatis, miraculis clari.

rigoureuse prison, après les fouets et les chaînes qu'il avait endurés à Césarée en Palestine, fut encore diversement tourmenté par Chosroès, roi de Perse, et enfin décapité. Il avait eu auparavant la consolation d'envoyer au martyr soixante-dix de ses compagnons, qui avaient tous été noyés. On porta à Rome sa tête avec son image, dont le seul aspect chasse les démons et guérit les maladies, ainsi que l'attestent les Actes du second concile de Nicée.

A Embrun, les saints Vincent, Oronte et Victor, qui reçurent la couronne du martyr dans la persécution de Dioclétien.

A Novare, saint Gaudence, évêque et confesseur.

A Sora, saint Dominique, abbé, célèbre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Les quatre Saturnins. Quatre Martyrs du nom de Saturnin, martyrisés à Sarragosse par Dacien, après le martyr de saint Vincent ; fêtés en ce jour et le 16 avril, jour où l'on a retrouvé leurs reliques au ^{xiv}^e siècle.

Sainte Blésille, dame romaine, fille de sainte Paule et sœur de sainte Eustochie, sa vie est au 26.

Saint Bifamon, abbé en Ethiopie.

Saint Blidran, évêque de Vienne en Dauphiné au commencement du ^{xiii}^e siècle.

Saint Britvold, évêque de Vilton en Angleterre, mort en 1045.

Saint Valier (*Valerius*), évêque de Viviers, mort en 510.

Sainte Luftolde (*Leucteldis*), vierge, qui s'est sanctifiée au ^{viii}^e siècle à Reimbach, dans le diocèse de Cologne.

Saint Vincent, second évêque de Digne, qui seconda saint Marcellin d'Embrun dans ses courses apostoliques et qui assista au concile de Valence en 374.

Saint Vincent, évêque de Troyes, mort en 506 ou 507.

Sainte Irène, dame romaine, épouse de saint Castulus, qui cacha le Pape saint Caius dans le palais de Dioclétien et soigna saint Sébastien après son premier martyr.

Saint Inventus, très-vénéré et très-invoqué en Espagne, mais dont nous ne connaissons pas la vie.

Trois cent soixante martyrs à Gironne en l'an 297. On croit que saint Inventus en faisait partie.

Le Vénérable P. Paul Ristius, martyrisé comme catholique à Utrecht, le 22 janvier 1624.

Martyrologe de la dernière persécution.

Arnauld Labée, prêtre du diocèse d'Aire, condamné à Mont-de-Marsan par le tribunal criminel du département des Landes, pour refus de serment, guillotiné le 22 janvier 1794.

Ennemond Ollivier, curé de Saint-Dizier à Lyon, condamné à Lyon pour la même cause, exécuté à l'âge de soixante-dix ans, ce même jour.

Jean-Baptiste Tronçon, curé du diocèse de Reims, arrêté pour la même cause en 1794, envoyé à Rochefort pour être déporté, mort à l'hôpital de cette ville le 22 janvier 1795.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Raymond de Pegnafort, troisième Général des Frères Prêcheurs. — Saint Clément d'Ancyre et saint Agathange, martyrs. — Saint Eusèbe, abbé du Mont-Coryphe. — Saint Parménas, l'un des sept premiers diacres. — Saint Jean l'Aumonier, patriarche d'Alexandrie. — Saint Ildefonse, archevêque de Tolède. — Sainte Emérentienne, vierge et martyre. — Sainte Messaline, vierge et martyre. — Sainte Grégoire, vierge. — Saint Anastase et ses compagnons, martyrs. — Saint Mausime ou Maysime. — Saint Maibeu. — Saint Barnard, archevêque de Vienne. — Le Bienheureux Cornulle de Zirichésa, Frère Mineur. — Le Bienheureux Arnold de Sualma. — Le Bienheureux Pierre de Médoc, évêque de Bordeaux. — La Bienheureuse Marguerite de Ravenne. — Les deux martyrs de la forêt de Soignac. — Le Vénérable Père Léonard Lessius, de la Compagnie de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT,

TROISIÈME GÉNÉRAL DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

Raymond naquit en l'an 1175 dans le château de Pegnafort¹ en Catalogne. Ses parents, seigneurs de ce lieu, étaient issus des anciens comtes de Barcelone et alliés aux rois d'Aragon². La piété et l'honneur les rendirent également attentifs à procurer au jeune Raymond une éducation digne de sa naissance et conforme aux heureuses inclinations, qu'on remarquait en lui dès ses plus tendres années.

Sa première jeunesse fut consacrée aux exercices de la piété

¹ Ce château, possédé dans le xv^e siècle par Martin Espunius, fut donné par ce seigneur, du consentement de M^{me} Agnès Alemen sa femme, à l'Ordre de Saint-Dominique, qui y a fait bâtir un couvent. *Malven. in Annalib.*, p. 401.

² Raymond V, comte de Barcelone, ayant épousé l'an 1137 l'infante Petronille, fille unique de don Ramire II, roi d'Aragon; ce comté est depuis demeuré uni à la couronne; l'un et l'autre étant possédés par les descendants de don Raymond, qui monta sur le trône du vivant même de Ramire, son beau-père. Voyez Mariana, *Hist. d'Espagne*, l. X, p. 515, etc.

chrétienne et ses études découvrirent bientôt la beauté de son esprit. Génie heureux, solide, élevé, pénétrant, ses progrès dans les sciences furent si rapides, que dès l'âge de vingt ans il commença à faire des leçons publiques de philosophie dans Barcelone, et il les faisait gratuitement. Moins occupé dès lors à former l'esprit que le cœur de ses disciples, en leur expliquant les subtilités de l'école, il travaillait avec une attention particulière à les instruire des maximes de Jésus-Christ et à les faire vivre selon les préceptes de l'Évangile. Cette exacte probité dans un jeune seigneur et son inclination naturelle à faire du bien à tous, lui concilièrent l'amour de ses concitoyens, et leur confiance. Raymond en sut bien profiter dans l'occasion, mais toujours pour leur avantage, c'est-à-dire, pour réunir les esprits divisés, et terminer leurs différends.

Après avoir fait comme l'essai de ses talents, et rendu ses premiers services à la patrie, le désir de se perfectionner lui-même dans les sciences, le porta à reprendre le rang de disciple et à aller chercher ailleurs les plus habiles maîtres. Persuadé qu'il en trouverait selon ses désirs dans la célèbre université de Bologne, il se rendit en Lombardie, âgé de près de trente ans. On voit dans les archives de l'église de Barcelone un traité d'accommodement fait l'an 1204 entre deux chanoines, par la médiation de maître Raymond de Pegnafort. Ce ne fut donc qu'après cette année, dit Thomas Malvenda, que le Serviteur de Dieu entreprit son voyage d'Italie. Il était accompagné d'un vertueux ecclésiastique, nommé Pierre Ruber, qui embrassa depuis l'institut des Frères Prêcheurs, où il vécut dans une grande réputation de sainteté. Pendant leur voyage, ils apprirent que Dieu venait de faire éclater sa miséricorde dans la chapelle de Notre-Dame de Balbeza, en faveur d'un jeune homme, à qui ses ennemis avaient coupé les mains et arraché les yeux, mais qui avait été miraculeusement rétabli dans son premier état, après avoir imploré avec beaucoup d'humilité et de confiance, la protection de la très-sainte Vierge.

Saint Raymond, qui écrivait cette circonstance de son voyage plus de soixante ans après, assure qu'il avait lui-même attentivement examiné ce jeune homme et appris de sa bouche, de

même que par le témoignage de plusieurs autres, la vérité d'une merveille, qui faisait beaucoup de bruit dans le pays. Les amis de Dieu, toujours attentifs à sa voix et à ses œuvres, mettaient tout à profit pour leur perfection et il ne faut pas douter que cette nouvelle preuve de la puissante protection de la Mère de Dieu, n'ait beaucoup servi à augmenter dans le cœur du Saint, une dévotion qu'il avait sucée presque avec le lait.

Dans les écoles de Bologne, Raymond suivit toujours le plan qu'il s'était fait dès le commencement de ses études. Continuant à partager son temps entre la prière et la lecture, sans négliger les œuvres de charité envers le prochain, il devenait tous les jours plus savant, plus humble, plus intérieur. La vivacité de son esprit et une sérieuse application à l'étude des lois, particulièrement des saints Canons, lui procurèrent en peu d'années l'honneur, non-seulement de passer docteur en l'un et l'autre droit, mais aussi de remplir une chaire de professeur dans la même université. Il en avait été l'admiration dans ses disputes, il en fut l'oracle dès qu'il commença à répandre les lumières qu'il y avait puisées. Et le même désintéressement qu'il avait montré lorsqu'il enseignait les arts libéraux à Barcelone, il le fit paraître en expliquant la science des Canons en Italie. Le sénat cependant, soit pour marquer sa satisfaction ou sa reconnaissance, soit peut-être dans l'espérance de s'attacher plus fortement un docteur de ce mérite, voulut lui assigner des appointements sur les deniers publics. Raymond n'avait pas besoin de ce secours : il l'accepta néanmoins, mais pour en faire la distribution aux pauvres, après en avoir donné la dîme à son curé. Conduite, dit le célèbre François Penna, que l'homme de Dieu observa toujours, d'autant plus scrupuleusement, qu'il la regardait moins comme un conseil de perfection, que comme un acte de justice et un devoir de religion.

Les talents et les vertus du pieux docteur le faisaient considérer comme un des plus beaux ornements de cette fameuse école, et sa réputation s'était déjà répandue dans les pays éloignés, lorsque l'évêque de Barcelone, Béranger, quatrième du nom, revenant de Rome, passa par Bologne l'an 1219. Le dessein du

prélat était d'obtenir de saint Dominique quelques-uns de ses disciples et de solliciter Raymond de Pegnafort à retourner avec lui en Catalogne. Les obstacles qu'il trouva d'abord à l'exécution de ses projets, ne purent le rebuter. Il redoubla ses prières et ses instances. Le saint Patriarche à qui la Providence envoyait tous les jours de nouveaux sujets, fut bientôt en état de le satisfaire. Mais le professeur, déjà accoutumé à sanctifier son travail par la charité, ne paraissait guère disposé à quitter un pays, où il travaillait si utilement. Pour l'attaquer par un endroit qui ne pouvait que lui être sensible, l'évêque lui représenta vivement les besoins de l'Église de Barcelone, l'obligation particulière où il était de ne pas se refuser à sa patrie, et le danger qu'il devait craindre de s'écarter de la voie de Dieu, en ne suivant que sa propre volonté. Enfin il lui fit appréhender l'éclat même de cette réputation, qui lui attirait de si grands applaudissements et qui ne pouvait manquer de multiplier toujours ses occupations, s'il voulait répondre à une infinité de personnes, qui le consultaient de toutes parts.

L'âge, le mérite, le zèle du pieux prélat, son caractère et la justice de la cause qu'il plaidait, tout cela donnait un nouveau poids à la force de ses raisons. Ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, il l'obtint ; saint Raymond se mit à sa suite au grand regret de l'université et du sénat de Bologne, qui se félicitaient déjà de ce trésor, comme d'un bien qui leur eût été propre. Quelques auteurs ont cru que le Pape Honorius III avait ajouté le commandement aux vives instances de l'évêque de Barcelone, pour obliger le Serviteur de Dieu de se rendre incessamment en Espagne et de prendre soin de l'éducation du jeune roi d'Aragon, Jacques I^{er}, ainsi qu'il avait été réglé, disent-ils, dans l'assemblée des Etats tenus à Lérida.

Ce ne fut pas cependant à l'instruction de ce prince, mais au service des autels, que Raymond voulut d'abord s'appliquer. Pourvu d'un canoncat, et bientôt après d'une dignité dans l'Église de Barcelone, il se rendit le modèle des saints ministres par l'innocence de sa vie, sa régularité et son exactitude à tous les offices. De nouveaux revenus le mirent en état d'augmenter ses libéra-

lités envers les pauvres, qu'il appelait ses créanciers. Et le zèle de la maison de Dieu qui le dévorait, lui faisait saisir toutes les occasions pour procurer que le service divin se fit avec plus de décence et de majesté. La fête de l'Annonciation était alors fort négligée dans les églises d'Espagne : celle de Barcelone se trouvait de ce nombre. Mais par ses pieuses importunités, le saint Chanoine obtint enfin de l'évêque et du chapitre, qu'on célébrerait désormais cette grande fête avec un office solennel. Une partie de ses revenus fut consacrée à cette fondation et au profit des chanoines de la cathédrale, qui devait donner l'exemple à tous les ecclésiastiques du diocèse.

Toujours prêt à partager son bien avec l'indigent et à communiquer ses lumières à tous ceux qui venaient le consulter, Raymond de Pegnafort ne se refusait à personne et il se faisait aimer de tous. Son nom était connu et son mérite généralement respecté des grands et des petits. Sa tendre piété, sa modestie exemplaire et une charité sans bornes, avaient fait impression sur les esprits et sur les cœurs. L'éclat de ses vertus contribua plus à la réforme du chapitre, que toute l'autorité dont il avait été revêtu par son évêque. Mais le désir de mener une vie plus parfaite, plus pénitente et moins exposée aux yeux des hommes, dont il craignait les louanges, le porta à vouloir changer d'état. Professeur à Bologne il avait été témoin des grandes vertus de saint Dominique et des miracles que Dieu opérait par son ministère. Il voyait alors avec le même plaisir la vie tout angélique de ses premiers disciples, établis depuis peu à Barcelone. Comme s'il eût entendu la voix de Dieu, qui l'appelait à la retraite, pour le préparer à l'apostolat, il résolut de se rendre l'imitateur et le frère de ceux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il demanda avec humilité l'habit de religieux, et il le reçut un Vendredi-Saint, premier jour d'avril, l'an 1222, huit mois après la mort du saint Fondateur.

L'exemple d'un docteur déjà si célèbre, attira dans le cloître plusieurs grands personnages, encore moins distingués par leurs richesses, que par leur naissance et leur doctrine. De ce nombre furent Pierre Ruber, dont nous avons déjà parlé, Dom Raymond

de Rofannes, chantre de l'église de Barcelone, et quelques autres pieux ecclésiastiques, dont la vocation et les talents donnèrent un nouveau lustre à l'Ordre de Saint-Dominique dans toute la Catalogne. Rien cependant n'édifiait davantage que la profonde humilité, et la simplicité vraiment évangélique du nouveau religieux : il était dans sa quarante-septième année, et jamais on ne le vit ni moins soumis que le plus jeune des novices, ni moins ardent à embrasser tous les moyens de s'avancer dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ce nouvel état de vie fut pour lui un renouvellement de ferveur et une école de perfection.

Pour se rendre semblable au grand modèle de tous les Saints, en imitant l'humilité et l'obéissance de l'Homme-Dieu, il voulut dépendre en toutes choses des lumières d'un directeur. Et ce fut sur la plus parfaite abnégation de lui-même, qu'il établit le fondement de cette haute sainteté qui faisait l'objet de ses vœux. Les grâces qu'il recevait dans l'exercice de l'oraison, augmentèrent toujours en lui le désir de se mortifier, et de se rendre utile au prochain. Les supérieurs profitèrent sagement de ces dispositions pour faire valoir ses talents. Il avait demandé qu'on lui imposât une sévère pénitence pour expier, disait-il, les vaines complaisances qu'il avait eues en enseignant dans le monde : on lui ordonna de composer dans cet esprit une Somme des cas de conscience, pour la commodité des confesseurs. Raymond entreprit ce travail, et il l'exécuta avec cette exactitude, que nous y admirons avec d'autant plus de raison, qu'il a travaillé sans modèle : son ouvrage, également utile aux pénitents et nécessaire aux directeurs, selon l'expression du Pape Clément VIII, étant le premier qu'on ait vu en ce genre. L'auteur y résout toutes les difficultés et décide les cas presque toujours par l'autorité de l'Écriture-Sainte et des Canons ou par la doctrine des Pères et les décrets des Papes. Il est divisé en trois livres et appelé encore aujourd'hui la Somme de saint Raymond.

Le zèle du salut des âmes ne lui permit pas de se borner à prier et à écrire. Il devait commencer par l'oraison et la retraite. L'obéissance lui mit la plume à la main. Mais à une occupation

si sainte et déjà si utile au prochain, il ajouta bientôt les autres fonctions de la vie apostolique, et il les remplit toutes avec le succès qu'on pouvait espérer des saintes dispositions qu'il y apportait. Instruire les fidèles par le ministère de la parole, attirer les pécheurs à la pénitence et les réconcilier dans le sacré Tribunal ; soutenir les gens de bien, les consoler dans leurs peines ; procurer aux pauvres des aumônes et les secours des riches ; travailler sans relâche à la conversion des hérétiques, des Juifs et des Maures encore mêlés parmi les chrétiens ; ou les mettre hors d'état de continuer à corrompre la foi et les mœurs des fidèles ; faire servir enfin son crédit auprès des rois et des princes à la gloire de l'Eglise et au soulagement des peuples : telles furent les occupations de saint Raymond de Pegnafort, depuis le jour de sa profession religieuse, jusqu'à celui de sa mort : c'est-à-dire pendant cinquante ou cinquante-deux ans.

Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, souvent il le faisait par le ministère de ceux qui l'avaient choisi pour leur servir de guide dans le chemin du ciel. Parmi ses pénitents, il y en avait deux surtout d'un caractère fort distingué, le roi d'Aragon, Jacques I^{er}, appelé le Conquérant, et l'illustre Pierre de Nolasque, français de nation, depuis fondateur de l'Ordre de la Merci. Nous verrons dans la suite ce que fit saint Raymond pour porter le premier à commander à ses passions et à employer l'autorité royale à la propagation ou à la défense de la Foi. Et la charité de Jésus-Christ qui le pressait, le rendit comme le coopérateur du second dans la pratique des œuvres de miséricorde et la délivrance des captifs.

Depuis le commencement du VIII^e siècle, les Sarrazins devenus maîtres de presque toutes les provinces d'Espagne, y dominaient en tyrans. Les princes chrétiens leur enlevèrent dans la suite une partie de leur empire. Dans le XIII^e siècle, les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre avaient remporté sur eux plusieurs grandes victoires. Ces infidèles cependant possédaient encore des royaumes entiers et plusieurs fortes places sur les frontières des pays qui obéissaient au roi catholique. De là ils faisaient de fréquentes incursions sur les terres des chrétiens, brûlaient leurs

maisons, après les avoir pillées ; ils ne s'en retournaient jamais que chargés de butin. Et ce qui était plus triste, toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe, hommes, femmes, enfants, qu'ils pouvaient emmener, ils les réduisaient impitoyablement à un rude et perpétuel esclavage. La fâcheuse situation de tant de fidèles, toujours exposés à perdre la Foi et le salut, après avoir perdu la liberté, ne pouvait que toucher vivement tous ceux qui avaient quelque charité pour leurs frères. Saint Raymond y était plus sensible qu'un autre, et il eut la consolation de trouver les mêmes sentiments de zèle et de compassion dans le cœur de saint Pierre Nolasque.

Ces deux grands Serviteurs de Dieu, animés d'un même esprit, se portaient aussi avec la même ardeur à délivrer, ou à soulager du moins ces captifs, souvent d'ailleurs délaissés et quelquefois oubliés. L'un sacrifiait généreusement son repos et ses biens, et entreprenait des voyages difficiles, pour en retirer quelques-uns de la servitude. L'autre y contribuait par la ferveur de ses prières, par ses conseils et par les abondantes aumônes, qu'il engageait les princes et les riches particuliers à faire pour cette œuvre de charité. Celle des deux Saints n'était jamais stérile. Mais ils voulaient la rendre perpétuelle. Ils redoublèrent pour cet effet leurs mortifications et leurs prières. Dieu voulut bien les exaucer : il inspira à l'un et à l'autre de fonder un nouvel Ordre religieux spécialement dévoué à la rédemption des captifs¹. La charité ne trouve rien de trop difficile ; elle ne souffre point de retardement, dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Le jour de saint Laurent, dixième d'août 1223, le roi d'Aragon accompagné de nos deux Saints et suivi de toute sa cour, se rendit dans l'église cathédrale de Barcelone, où l'évêque Bérenger officia pontificalement, et saint Raymond dans le discours qu'il fit après qu'on eut chanté l'Évangile, protesta en présence de cette auguste assemblée, qu'il avait plu au Seigneur de révéler

¹ Nous racontons dans la *Vie de saint Pierre de Nolasque* cette apparition de la très-sainte Vierge, qui fit donner au nouvel Ordre le nom de Notre-Dame-de-la-Merci, et que le P. Touron n'aurait pas dû passer ici sous silence.

au roi, à Pierre Nolasque et à lui-même, sa volonté touchant l'institution d'un Ordre destiné à racheter les fidèles, qui gémissaient dans les fers sous la puissance des Sarrazins, Le Saint n'eut pas plutôt annoncé cette agréable nouvelle, que le peuple fit éclater ses justes sentiments de reconnaissance par des acclamations réitérées. On ne se lassait point de bénir le Père des miséricordes et de louer la vertu ou d'admirer le bonheur de ceux à qui il avait daigné faire connaître ses desseins. On peut dire que les premiers transports de cette joie publique, furent comme les garants des succès merveilleux qu'a eus l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci ; présages consolants des bénédictions qu'il n'a cessé de mériter depuis plus de cinq siècles, par la délivrance d'un nombre infini de chrétiens, dont il a rompu les chaînes. Après le discours de saint Raymond, Pierre Nolasque reçut de ses mains le premier l'habit du nouvel Institut.

Ainsi occupé à affermir ou à perfectionner l'œuvre de Dieu en faveur des fidèles détenus dans l'esclavage, il travaillait en même temps avec le zèle qui lui était ordinaire, à retirer les pécheurs des routes de l'iniquité et à inspirer au jeune roi d'Aragon des sentiments dignes d'un prince chrétien, né pour faire la félicité des peuples et la consolation de l'Eglise. Cependant le Pape Grégoire IX, dès l'an 1229, envoya en Espagne, en qualité de Légat *a latere*, le cardinal Jean d'Abbeville, évêque de Sabine. Les motifs de cette légation étaient d'examiner d'abord la validité du mariage de Jacques I^{er} avec la princesse Eleonor de Castille et de prononcer là-dessus ; d'exciter ensuite les princes et les peuples fidèles à déclarer la guerre aux Maures et de faire les derniers efforts pour chasser ces barbares de toutes les provinces qu'ils avaient usurpées et qu'ils possédaient encore à la honte du nom chrétien.

Le Légat assembla un concile à Tarrassonne dans l'Aragon, où le Roi se trouva en personne, et saint Raymond eut l'honneur de l'y accompagner. Dom Rodrigue, archevêque de Tolède, Aspargue, archevêque de Tarragone, plusieurs autres évêques de Castille et d'Aragon, s'y étaient aussi rendus, pour se trouver à la discussion ou au jugement d'une affaire à laquelle les deux

royaumes étaient également intéressés. Le roi et la reine parlèrent dans l'assemblée : l'un, pour prouver la nullité du mariage contracté sans dispense entre proches parents ; et l'autre, pour en soutenir la validité. Le Légat, après avoir entendu les raisons des parties, le sentiment des Prélats et l'avis des docteurs, déclara que le mariage était nul ; que le roi et la reine pouvaient disposer d'eux-mêmes, et que l'infant don Alphonse, leur fils, serait cependant reconnu légitime et héritier présomptif du royaume de son père.

Ce fut en cette occasion que le cardinal d'Abbeville, ayant éprouvé que tout ce qu'on lui avait dit des talents et des vertus de Raymond de Pegnafort était au-dessous de son mérite, voulut l'associer à sa légation et se servir de ses conseils ou de son ministère pour faire prêcher la Croisade contre les Maures d'Espagne : emploi difficile, mais dont le Serviteur de Dieu s'acquitta avec tant de sagesse, de zèle et de charité, qu'on peut dire qu'il mit les premières dispositions aux heureux succès, que le Ciel accorda aux armes des chrétiens.

L'histoire nous apprend quelle était la corruption des mœurs, qui régnait parmi ces peuples, toujours divisés entre eux et souvent surpris ou accablés par les ennemis de la Religion, qui savaient bien se réunir pour les perdre ; tandis que les chrétiens ne pensaient pas eux-mêmes à se tenir unis pour se défendre. Le libertinage, la licence, l'impunité, suites ordinaires de la guerre, avaient presque entièrement étouffé dans l'esprit de la plupart les lumières de la raison. Ce sont les termes de Mariana. Les vices les plus grossiers, les crimes les plus énormes passaient pour des vertus dont on se faisait honneur. Et l'on regardait les vertus les plus pures comme des vices honteux dont on rougissait. L'aveuglement et le désordre, continue le même auteur espagnol, étaient arrivés à un tel excès, qu'il n'était presque plus permis d'être homme de bien et qu'on pouvait être impunément vicieux au milieu de ces épaisses ténèbres et de cette grossière ignorance.

C'était les infâmes Mahométans, qui avaient répandu ce souffle de mort dans des royaumes où la Foi et la Piété avaient paru autrefois avec tant d'éclat. Mais les Chrétiens aussi corrompus et

plus coupables que les infidèles mêmes, dont ils étaient devenus d'abord les sujets et bientôt après les imitateurs, pouvaient-ils se flatter de soutenir avec honneur les intérêts de la Religion et d'attirer sur leurs armes les bénédictions du Seigneur? Le saint Prédicateur avait fait ces sages réflexions : il entreprit de les faire passer dans l'esprit des peuples. Et par ses vives exhortations, il leur fit enfin comprendre, que pour triompher de leurs cruels ennemis, qui en voulaient en même temps à leurs biens, à leur liberté, à leur foi ou à leur vie, ils devaient commencer par triompher d'eux-mêmes et de leurs passions ; oublier leurs jalousies et leurs inimitiés ; et se purifier de ces vices grossiers, qui, en les éloignant de Dieu, leur fermaient le Ciel et les exposaient à se perdre sans retour. Les exemples et les paroles toutes de feu de cet homme apostolique produisirent un bon effet. Les grands et les petits, le clergé et les simples fidèles, tous pensèrent sérieusement à réformer leurs mœurs. Plusieurs donnèrent des preuves éclatantes d'une sincère conversion. C'était commencer à vaincre les ennemis de la Foi avant que de les attaquer.

Le Serviteur de Dieu vit avec plaisir de si beaux commencements et il ne voulut point les laisser imparfaits. De la chaire, il passait au confessionnal, où il réconciliait les uns à l'Église, en levant les censures, dont ils étaient liés, et il accordait aux autres l'absolution de leurs péchés s'ils s'étaient suffisamment disposés à recevoir cette grâce ; où il leur prescrivait ce qu'ils devaient faire pour n'en être point jugés indignes. Ne se lassant jamais dans ce ministère de charité, il parcourut la Catalogne, l'Aragon, la Castille, plusieurs autres provinces et royaumes d'Espagne. Dans tous les lieux où le Légat du Pape était attendu, Raymond de Pegnafort le prévenait pour préparer les peuples et faire dans une ville, ce qu'il venait de faire dans une autre. Toujours puissant en œuvres et en paroles, il persuadait les esprits, et touchait si vivement les cœurs qu'on le prenait pour arbitre et pour juge de tous les différends. Les pratiques criminelles qui étaient un sujet de scandale dans tout le pays, les querelles, les disputes, les animosités publiques ou particulières, il les faisait cesser. Les ennemis par son ministère étaient réconciliés, et les biens mal

acquis, restitués. Les pauvres, qu'il délivrait de l'oppression, bénissaient leur charitable libérateur. Et les riches apprenaient de lui l'usage qu'ils devaient faire de leurs richesses, pour leur salut et pour celui de la Patrie.

A un travail déjà si pénible, cet ami de Dieu ajoutait les plus rudes mortifications. Accoutumé à faire tous ses voyages à pied et à garder avec une scrupuleuse exactitude, l'abstinence, il ne se permettait pas la plus légère dispense. C'est, dit Malvenda, ce que nous apprennent les premiers auteurs de sa vie. Et le Pape Clément VIII en a voulu consacrer la mémoire dans la bulle de sa canonisation ¹.

Les plus précieux fruits d'un zèle si pur et d'une conduite si régulière, ne furent pas les applaudissements des Fidèles, ni l'estime et l'admiration du cardinal Légat. Ce qui mérite une autre considération, c'est la réforme des peuples et un changement si général, qu'il parut presque incroyable à ceux mêmes qui en étaient témoins. Aussi les suites en furent-elles des plus heureuses. La colère de Dieu s'apaisa sur son peuple. Les armes des Fidèles commencèrent à devenir redoutables aux ennemis de Jésus-Christ. Attaqués en même temps par trois souverains, ils furent partout battus. Partout ils fuirent devant les Chrétiens. Le roi de Castille et celui de Léon leur enlevèrent plusieurs fortes places dans l'Estramadure et l'Andalousie. Et don Jacques I^{er} eut le bonheur de les chasser pour toujours des îles de Majorque et de Minorque. On peut voir le détail et les circonstances de ces conquêtes dans l'*Histoire générale d'Espagne*.

Après ces premiers succès, aussi glorieux aux princes chrétiens, que nécessaires au repos des Fidèles, le Légat apostolique

¹ Verus Christi discipulus calceatus pedes in præparationem Evangelii pacis, et assumpto Spiritus gladio, quod est verbum Dei, iter suis comitatus sociis faciebat; et Cardinalem quo erat venturus prævertens, quasi viam ante faciem ejus in benedictione præparans, Evangelium Christi prædicando, permultos adjuvante Domino ad arctam salutis semitam a via lata et spaciola traducebat: et confessiones audiendo a censuris, et a peccatorum nexibus liberabat. Quodque omnibus mirum fuit, toto illo itinere nihil unquam de solita ciborum abstinentia, vigiliis, jejuniis, præcationibus, totiusque Religionis severitate remisit, etc. Clem. VIII, in *Bul. Can., ap. Boll.*, p. 409, n. 14.

résolu de retourner incessamment en Italie, n'oublia rien pour engager notre Saint à s'y rendre aussi avec lui. Mais il ne put vaincre sa modestie et ce fut peut-être la première fois que ces deux grands hommes se trouvèrent dans des sentiments opposés. Le Cardinal croyait qu'il était de son devoir de présenter au Vicaire de Jésus-Christ un sujet si capable d'être employé dans les affaires les plus importantes de l'Église et de lui procurer une récompense proportionnée aux grands services qu'il venait de rendre à la Religion. Saint Raymond, au contraire, sans jamais refuser le travail, ne pensait qu'à se cacher et à fuir l'éclat des honneurs. Cependant, ce qu'il avait refusé avec tant de fermeté aux sollicitations de son illustre ami et à ses plus vives instances, il fut bientôt après obligé de le faire pour obéir aux ordres du Souverain-Pontife. En rendant compte à Sa Sainteté du succès de sa légation, Jean d'Abbeville fit en même temps l'éloge de Raymond de Pegnafort. Une basse jalousie ne le porta point à dissimuler ce qu'il croyait devoir à ses lumières, à ses prières et à ses travaux. Il ajouta qu'il ne doutait pas que les princes chrétiens ne dussent aussi attribuer le succès de leurs armes aux saintes dispositions dans lesquelles ce fervent ministre de la parole avait fait entrer les peuples.

Ces éloges et ce témoignage qui ne pouvaient être suspects, inspirèrent à Grégoire IX un grand désir de voir le Serviteur de Dieu. Aussitôt il lui adressa un Bref pour lui enjoindre de se rendre à Rome sans réplique et sans aucun délai. Le Saint était alors occupé à faire bâtir l'église de Sainte-Catherine martyre et le célèbre monastère que les Religieux de son Ordre habitent encore à Barcelone. Le roi d'Aragon continuait à se servir de sa direction ou de ses conseils. Et les fruits de ses prédications étaient toujours grands parmi les Fidèles accoutumés à respecter en lui l'Esprit de Dieu. Ce travail était conforme à son zèle toujours désintéressé : en remplissant une partie de son temps, il lui laissait la liberté d'employer l'autre partie à ses exercices particuliers de pénitence et de vaquer à l'Oraison où il puisait de nouvelles forces, pour bien remplir les fonctions du saint Ministère.

Cela ne l'empêcha pas d'obéir promptement aux désirs, ou au commandement du Pape, qui le reçut avec de grands témoignages de bonté et qui ne tarda pas à lui donner des preuves de sa confiance. Ces marques d'estime, de la part du Saint-Père, augmentèrent toujours à proportion qu'il reconnut tout ce qu'il possédait dans la personne de cet Ami de Dieu. Peu content de l'avoir fait son Chapelain (c'est ainsi qu'on appelait alors l'Auditeur des causes du palais apostolique), il l'établit grand Pénitencier de l'Église de Rome et le prit pour son confesseur particulier. C'était ordinairement par ses lumières qu'on décidait les affaires les plus difficiles ou les plus importantes qui se traitaient en présence de Sa Sainteté.

Mais la charité du Ministre de Jésus-Christ le rendait surtout attentif à plaider lui-même la cause des pauvres et à empêcher qu'ils ne fussent opprimés par la cupidité ou le crédit des richesses. Il inspirait les mêmes sentiments aux autres ministres du Pape et il en faisait un devoir au Chef même de l'Église. Selon l'expression de Clément VIII, la pénitence ordinaire qu'il imposait à Grégoire IX était d'écouter avec bonté les prières ou les justes plaintes de ceux qui étaient sans protection et de faire expédier promptement les affaires des veuves et des orphelins. Une conduite si digne du ministre de Jésus-Christ attirait sans doute à notre Saint des faveurs du Ciel, beaucoup plus précieuses que celles qu'il voulait procurer aux pauvres, dont il fut appelé l'Avocat et le Père ¹.

Il est plus aisé de penser, que de dire tout le bien que sa réputation et la confiance du Pontife le mettaient en état de faire dans la cour de Rome. Il n'y avait cependant que l'obéissance, qui pût l'y retenir ; parce que son attrait l'appelait toujours ailleurs ; le tumulte des affaires et le bruit continuel des passions étrangères, lui faisaient regretter le repos de sa cellule ou cette

¹ Quem cum etiam a sacris sibi confessionibus præfecisset (Gregorius IX), is qua erat in egenos charitate, pœnitentiæ loco illi injungebat, ut inopum preces et justas petitiones statim audiret, eorumque negotia expediret, et quam citissime conficeret. Quare ab eodem Gregorio prædecessore pater pauperum est appellatus. Clem. VIII, in *Bul. Can.*, n. 16.

sainte alternative de contemplation et d'exercice de la parole, qui avait été pendant plusieurs années son occupation et ses délices. Mais plus il désirait se retirer, plus il voyait se multiplier les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ses désirs. Il lui restait encore beaucoup à faire avant que d'obtenir cette grâce.

Depuis longtemps, Grégoire IX avait conçu le dessein de faire revoir les décrets de ses prédécesseurs, principalement les constitutions émanées après la collection de Gratien. Il fallait recueillir dans un corps d'ouvrage, expliquer et mettre en ordre tant de différentes pièces, dispersées en différents volumes, souvent très-obscurcs et portant quelquefois une apparence de contradiction. On ne doutait ni de l'importance, ni de la nécessité de l'entreprise. L'affaire était de trouver un docteur assez zélé, pour se charger d'un aussi grand travail ; assez habile et en même temps assez laborieux, pour le conduire à une heureuse fin. Le Saint-Père jeta les yeux sur Raymond de Pegnafort. Il avait besoin de lui pour bien d'autres affaires : mais celle-ci lui tenait au cœur, et il lui ordonna de l'entreprendre. Le Serviteur de Dieu obéit ; il s'appliqua à cette étude avec tant de diligence et de succès, que son ouvrage en moins de trois ans fut mis dans l'état où le Pape le désirait¹. Les savants en connaissent l'utilité et le mérite. Il suffit de remarquer que cette collection, aujourd'hui la plus autorisée, fait le second volume du Droit Canon. L'auteur a joint divers décret des conciles aux constitutions des Papes, et il a partagé son ouvrage en cinq livres. Chaque livre contient plusieurs titres, où les décrétales se trouvent rangées par ordre des temps, ce qui n'avait pas été observé dans les collections précédentes. Celle-ci commence au Pape Alexandre III, où finissait le décret

¹ *Decreta Romanorum pontificum, quo quæque tempore condita erant, diversis in epistolis, et conciliis sparsa, quæ obscuritatem, et incertitudinem inducere videbantur, ad communem omnium et maxime studentium utilitatem, in ordinem et compendium redigi jamdiu omnibus fere placuerat : sed tanto operi vir idoneus quærebatur. Itaque Gregorius prædecessor noster B. Raymundum huic muneri aptissimum esse ratus, id oneris ei imposuit ; quod tandem ipse ingenti labore trium annorum spatio feliciter absolvit. Clem VIII, ut sup. n. 17.*

de Gratien. Les pièces n'y sont que par extrait, suivant la matière de chaque titre, mais conservant les premiers mots, par lesquels elles étaient déjà connues.

Le Pape ayant approuvé cette nouvelle collection, l'adressa aux docteurs et aux étudiants de l'Université de Bologne, par une bulle où il dit qu'il a fait rédiger en un volume les constitutions de ses prédécesseurs, auparavant répandues en plusieurs, parce qu'elles causaient de la confusion par leur ressemblance, quelquefois de l'embarras ou bien de la peine par leur prolixité. Quelques-unes se trouvant d'ailleurs hors de ces volumes, leur autorité était révoquée en doute dans les jugements. Il ajoute qu'il a fait retrancher l'inutilité des anciennes constitutions et joindre les siennes. Il ordonne ensuite qu'on se serve de cette seule compilation dans les écoles, de même que dans les tribunaux de justice, et défend d'en faire aucune autre sans l'autorité du Saint-Siège. Sa Sainteté écrivit une semblable lettre aux docteurs de Paris, datée de Spolète le cinquième jour de septembre 1234. L'intention de Grégoire IX fut suivie et la collection si bien reçue, qu'on l'a depuis nommée simplement les Décrétales. Cet ouvrage, qui fait connaître le génie, l'érudition et la solidité de jugement de son auteur, suffirait seul pour lui assurer un rang distingué parmi les plus habiles canonistes, qui l'ont précédé ou suivi.

Saint Raymond ne l'eut pas plutôt achevé, qu'il mit la dernière main à la Somme de morale, commencée et peut-être publiée en Espagne, depuis près de douze ans, mais qui ne parut à Rome qu'en 1235. Comme dans tous ses travaux il ne se proposait que l'utilité de l'Église et la gloire de Dieu, unique objet de ses désirs, on ne doit point être surpris qu'il ait toujours refusé avec autant de modestie que de fermeté, toutes les dignités dont on voulut honorer son mérite ou récompenser ses services. L'archevêché de Tarragone étant venu à vaquer, le Pape ne crut pas pouvoir mieux confier qu'aux soins de son confesseur cette Église métropolitaine, et selon la remarque de Bollandus, alors primatiale de tout le royaume d'Aragon. Mais l'humble religieux, persuadé que le fardeau était au-dessus de ses forces, ne put se résoudre

à souffrir qu'on le mît sur ses épaules. Sa Sainteté ne paraissant pas moins résolue de ne point accepter son refus, l'humilité de Raymond en fut alarmée ; il en tomba dangereusement malade : et lorsque le Saint Père se rendit enfin à ses vives instances ou à celles de plusieurs cardinaux, il exigea que son confesseur eût au moins la complaisance de nommer lui-même un autre sujet, capable de remplir dignement ce grand siège¹. Guillaume de Mongrin, chanoine et sacristain de l'église de Gironne, avait toutes les qualités qu'on peut désirer dans un grand évêque. Savant, pieux, ferme, zélé, infatigable dans le travail, il était surtout rempli d'amour pour les pauvres et pour l'Église, dont il connaissait la discipline et dont il sentait les besoins. Tel fut le sujet que Raymond de Pegnafort proposa et qu'il fit agréer au Pape. Mais ce digne ecclésiastique était trop semblable à notre Saint, pour ne pas imiter sa modestie. Obligé de céder aux ordres absolus du Souverain Pontife, il n'accepta la dignité d'archevêque que dans l'espérance de pouvoir un jour l'abdiquer. Et on prétend qu'il le fit avant même sa consécration.

Quelques historiens assurent que l'archevêché de Brague dans le royaume de Portugal, fut encore présenté à saint Raymond et refusé avec la même constance qu'il avait fait paraître dans de semblables occasions. Cependant ses rigoureuses pénitences, la grandeur ou la multitude de ses occupations, et plus que tout cela, la douleur de se voir continuellement exposé à la nécessité de se défendre contre l'importunité de ses amis, aussi empressés à le mettre dans les premières places, qu'il l'était lui-même à les fuir, toutes ces peines d'esprit et de corps le jetèrent dans un si grand épuisement de forces, que les médecins désespérèrent de

¹ Oblatos etiam honores, et amplissimas Ecclesiarum cathedras omni conatu repudiavit. Nam cum Gregorius Archiepiscopatum Tarraconensem ei defferre decrevisset, id ille adeo graviter et moleste tulit; ut illico febris correptus aliquot dies ingenti corporis, animique dolore torqueretur. Itaque ab hujus mundi gloria alienissimus omni ope contendit, ut eam a se dignitatem averteret. Quod cum per se non posset, adhibitis multorum precibus, et quorundam Cardinalium auctoritate, ejusdem Gregorii animum ita inflexit, ut illius Ecclesiæ onus in eum transtulerit, quem ei muneri aptissimum esse B. Raymundus judicavit. Clem. VIII, *ut sup*, n. 18.

pouvoir remettre sa santé. La crainte de perdre un homme qui lui était si cher, ayant obligé le Pape à consentir qu'il allât prendre l'air natal pour essayer de se rétablir, Raymond sortit de Rome et retourna dans son premier couvent, sans charge, sans bénéfice, sans pension, aussi pauvre que le jour de sa profession religieuse. De sa qualité de pénitencier général, il ne voulut retenir que le pouvoir d'absoudre dans le besoin les religieux de saint Dominique et ceux de saint François. Ce qu'il fit, disent les auteurs, pour entretenir toujours la plus parfaite union entre ces deux Ordres, qu'il aimait tendrement.

Son affection pour celui de la Merci était toujours la même. Et pendant son séjour à la cour de Rome, il en avait donné de belles preuves, ayant obtenu du Saint-Siège la confirmation du nouvel Institut et l'approbation solennelle des constitutions, qu'il avait lui-même dressées. Dans une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à saint Pierre Nolasque et dont on nous a conservé un fragment dans un manuscrit du *xiv^e* siècle, saint Raymond lui apprend quels étaient les sentiments du Pape, son estime et son admiration pour la fin si glorieuse d'un Ordre, tout consacré à la charité et à l'utilité du prochain ¹.

Il paraît que saint Raymond écrivit cette lettre peu de temps après avoir fait confirmer l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, c'est-à-dire l'an 1233 selon le sentiment commun des auteurs ; ou selon Bollandus au commencement de 1235, par conséquent peu de mois avant son départ de Rome. Il n'eut pas plutôt quitté la cour, que le Seigneur, en lui rendant sa santé, l'honora encore du don des miracles ². A son arrivée au port des Blanes, à douze

¹ Cum Virginis sanctissimæ præclaræ Religionis stabilimentum peterem, ad aures suæ Sanctitatis tuæ in hac redemptione gesta, mi Pater venerande, venerunt. Et stupefactus in opere, de tam magno facinore attonitus fere, nescivit proferre sermonem ; sed lacrymabundus hæc de te promebat verba : O admiranda Religio, quæ tanta illustrata est Fundatrix ! o a toto terrarum orbe laudanda fundatio, cui famulata est Mater Salvatoris ! o vir charitate fervidus, qui sollicitatur ardore, inclinat Cælos et Deiparam alloquitur ! o certe divina opera, quæ adhuc dum in via sunt, a Deo laudantur ; et eorum laus et gloria a Maria annuntiatur, quæ Cælo aperto fundatur ! quibus verbis a me confirmabitur ? taceat lingua ; et cælum indicet modum, etc.

² Vix ab urbe recesserat, cum statim ei divinitus per Spiritum data est gratia sanitatum, atque operatio virtutum, etc. Clem. VIII, *ul sup.*, n. 20.

lieues de Barcelone, on lui présenta un homme à qui la violence de la maladie avait subitement ôté l'usage de la parole, de l'ouïe et de tous les sens. Le Saint touché de compassion de son état, fit sur lui le signe de la Croix, et lui adressant la parole après une fervente prière, lui demanda s'il ne voulait point se confesser. « Je le désire de tout mon cœur, » répondit le moribond, qui jusqu'alors n'avait donné aucune marque de sentiment. Il fit en effet sa confession avec un vif repentir et une grande liberté d'esprit, reçut l'absolution de ses péchés, et retomba presque aussitôt dans son premier état de léthargie, il mourut peu de moments après. Voilà un de ces traits, où paraissent les attentions de la Providence sur ses élus.

Rendu enfin à lui-même, à ses Frères et à sa chère solitude, Raymond reprit ou pour mieux dire, il continua avec une nouvelle ferveur ses austérités ordinaires, qu'il ajoutait à celles de sa règle. Ses veilles étaient longues et son oraison, ainsi que son abstinence, presque continuelles. Excepté les dimanches, il ne prenait qu'une fois le jour une fort modique nourriture. Il ne cessait cependant d'annoncer la parole de Dieu et de satisfaire aux désirs ou aux besoins de toutes sortes de personnes, qui avaient recours à ses lumières, ou à sa charité¹. Comme si le salut de la patrie et de tous les royaumes d'Espagne, avait été attaché à la présence de ce grand homme, la joie fut universelle dans le pays dès qu'on apprit qu'on avait le bonheur de l'y posséder. Les évêques de Catalogne et d'Aragon furent les premiers à profiter de ses moments de loisir : à leur prière, le saint Docteur écrivit un traité des devoirs des prélats dans la visite de leurs diocèses et la conduite de leur troupeau. Il fit un autre petit ouvrage, pour apprendre aux négociants à exercer leur commerce en chrétiens et selon les règles de l'Évangile. Quoiqu'absent, il se trou-

¹ Atque ubi Barcinonem appulit, confirmatis paululum viribus, statim ad res divinas et cœlestes contemplandas animum adjecit. Ejus vero Barcinonem adventus simul atque per Hispaniam innotuit, ingens hominum concursus ad eum fieri ceptus est, partim visendi gratia, partim consulendi... quos omnes consolabatur in Domino, et spiritualibus monitis mirifice recreabat. Ejus enim scientia quasi inundatio in omnibus abundabat; et consilium ejus, sicut fons vitæ, salutem animæ pluribus afferebat. Clem. VIII, n. 21.

vait souvent chargé des commissions de la cour de Rome. Grégoire IX continuait toujours à se servir de ses conseils ou de son ministère, dans les différentes affaires qui intéressaient la religion ou l'état des chrétiens dans les provinces d'Espagne. Lorsque ce Pape ordonna aux évêques de Vic et de Lérida de choisir un Pasteur pour le siège de Majorque, il voulut que ce choix ne se fit que de l'avis de Raymond de Pegnafort.

Dès l'année 1232, peu de temps après la conquête de cette île, le roi d'Aragon avait formé le dessein d'enlever aux Sarrazins le royaume de Valence, dont ils étaient en possession depuis plusieurs siècles. Il ne tarda pas de mettre ses troupes en campagne. Déjà il avait chassé ces infidèles de plusieurs postes avantageux, il les avait affaiblis et resserrés et avait pris sur eux un grand nombre de châteaux, de bourgs et de villes. Mais la capitale était encore au pouvoir des Maures, qui s'y étaient extrêmement fortifiés, résolus de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, ou de s'ensevelir sous les ruines d'une place de cette importance, la plus considérable de leurs conquêtes sur les chrétiens. Ceux-ci ne marquaient pas moins d'ardeur à rentrer dans leur ancienne possession. Et un conquérant tel que Jacques I^{er}, aurait cru manquer à ce qu'il devait à sa propre gloire, à celle de la religion, au repos et au bonheur de ses sujets, si de son côté il n'avait fait les plus grands efforts, pour ôter aux barbares une ville qui les mettait toujours en état de réparer leurs pertes et de faire de nouveau la loi à leurs vainqueurs.

Dans ce dessein, le roi tint deux célèbres assemblées des États de son royaume. La première fut convoquée à Monçon, sur les frontières de la principauté de Catalogne, au mois d'octobre 1236, et la seconde à Tarragone, dans le mois de janvier de l'année suivante. Le prince et les prélats voulurent que Raymond de Pegnafort se trouvât à l'une et à l'autre; ils ne doutaient pas que la sagesse qu'on lui connaissait et le zèle dont il était animé pour l'honneur de la religion, ne contribuassent beaucoup à faire prendre les mesures nécessaires pour l'heureux succès de cette grande expédition. L'événement justifia leurs espérances : la prudence du Saint et son crédit aplanirent les plus grandes diffi-

cultés. Les peuples déjà épuisés par une longue suite de guerres n'étaient plus en état de porter de nouvelles charges, et les grands s'opposaient fortement à la proposition de mettre de nouveaux impôts. Le roi avait cependant besoin de sommes extraordinaires. Le Serviteur de Dieu, dans la crainte que ces difficultés ne fissent peut-être abandonner une entreprise où l'Église et l'État se trouvaient également intéressés, en représenta si bien la nécessité et les grands avantages qui reviendraient à la nation du succès qu'on avait lieu d'espérer, qu'il détermina les évêques et les autres seigneurs à fournir généreusement aux frais de la guerre. Par ce moyen les pauvres ne furent pas accablés ; et le roi ne manqua point des secours nécessaires pour l'exécution de ses glorieux desseins. Le ciel les favorisa. La ville de Valence et tout le royaume de ce nom tombèrent la même année sous la puissance des chrétiens. Les Maures en furent chassés sans retour, et la religion de Jésus-Christ, heureusement rétablie dans des provinces que les disciples de Mahomet avaient longtemps fouillées, y a depuis fleuri et y fleurit encore avec éclat.

Saint Raymond, qui par la ferveur de ses prières, n'avait peut-être pas moins contribué que par la sagesse de ses conseils, à un succès si glorieux, en ressentit une joie d'autant plus pure, qu'il était plus éloigné de se l'attribuer. Il n'était ni ébloui, ni flatté par toutes les marques d'estime que le public lui donnait. Aussi petit à ses propres yeux qu'il paraissait grand aux personnes les plus élevées en dignité, il allait quelquefois dans les écoles de Barcelone écouter avec la modestie d'un disciple les leçons des professeurs. Il avait prié le supérieur de sa communauté de vouloir bien lui servir de guide ou de maître dans la vie spirituelle, et de lui enseigner les moyens de se rendre un parfait religieux. Mais sous la conduite du Saint-Esprit, il était parvenu à un degré de perfection d'autant plus sublime, que l'humilité en lui cachant ses richesses spirituelles, en était en même temps la gardienne. Toujours en garde contre la dissipation qu'aurait pu causer dans son esprit la variété de tant de différentes affaires sur lesquelles il était consulté, et ne craignant pas moins le poison caché de l'orgueil parmi les applaudissements, que lui attiraient ses grandes

actions, ses lumières et ses vertus, il redoublait de jour et de nuit son assiduité au saint exercice de l'oraison.

Cette louable pratique, qu'il s'était rendue familière, servait à nourrir ou à augmenter toujours dans son âme, une piété également tendre et solide. Soit qu'il chantât les louanges de Dieu avec ses frères, soit qu'il priât en particulier, tantôt dans le secret de sa cellule, tantôt dans quelque coin de l'église, il répandait des ruisseaux de larmes. Souvent il n'était pas le maître de retenir l'ardeur de ses flammes, ni d'étouffer entièrement les soupirs que son cœur poussait vers le ciel. Il célébrait ordinairement tous les jours les saints Mystères, mais avec de si grands sentiments de dévotion, qu'il en inspirait à tous ceux qui le voyaient à l'autel¹ : et si quelquefois ses infirmités l'empêchaient d'y monter, il avouait à ses Frères qu'il n'avait ce jour-là ni joie intérieure ni consolation.

Non moins rigide observateur de la loi de la charité, ce saint homme ne souffrait jamais qu'en sa présence on s'oubliât sur les obligations qu'elle nous impose. Le plus léger murmure, la plus petite médiance l'obligeait à quitter d'abord la conversation ou à parler en faveur des absents. Son silence même corrigeait quelquefois ceux qui ne mesuraient pas assez leurs paroles. La douceur de Jésus-Christ était le modèle de la sienne. Mais ce qui donnait surtout de l'agrément à ses entretiens, c'était le don qu'il avait reçu de Dieu pour consoler les personnes affligées, pour dissiper leurs peines, leurs scrupules ou leurs tentations. On eût dit que le Seigneur avait attaché aux discours de son fidèle Ministre une grâce particulière, pour porter la tranquillité et la paix dans les consciences. Sous la conduite d'un tel directeur, les personnes pieuses faisaient de grands progrès dans la vertu : les plus avancées apprenaient à se perfectionner encore : et ceux qui avaient longtemps gémi sous la tyrannie de leurs passions, ou

¹ Sacrosanctum missæ sacrificium fere quotidie celebrabat. Quanta vero esset ejus in sacrificando animi puritas, ac devotionis fervor, vel ex eo facile existimari potest, quod astantes ex ejus solo aspectu ad orationem incitarentur, ac petita a Deo patre misericordiarum beneficia, ejus precibus impetrarent. Clem. VIII, n. 30.

qui s'étaient livrés sans remords à tous leurs désirs déréglés, trouvaient en lui un père charitable et un sage médecin. Sans avoir jamais de lâches complaisances pour les pécheurs, il savait leur compatir et les gagner. Le nombre de conversions dont il fut l'instrument dans la seule ville de Barcelone, ne put être connu que de Celui qui en était l'auteur par la vertu de sa grâce.

Ainsi occupé à gagner tous les jours des âmes à Jésus-Christ, saint Raymond goûtait lui-même toutes les douceurs d'une vie privée dans les exercices de la pénitence et de la charité, lorsqu'il apprit la perte que tout son Ordre venait de faire par la mort du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique. L'union très-étroite qu'il avait eue avec ce grand Serviteur de Dieu, un des plus illustres personnages de son siècle, lui rendit comme particulière l'affliction qui était commune à tous ses Frères. Mais il ne prévoyait pas encore le coup qui devait mettre le comble à sa douleur. Il le sentit bientôt après, lorsque dans le chapitre assemblé à Bologne l'an 1238, les provinciaux et les définites jetèrent les yeux sur lui, pour le faire succéder au bienheureux Jourdain dans la charge de supérieur général de tout l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Si nous en croyons quelques auteurs du xvi^e siècle, les Votaux furent d'abord partagés, le célèbre Hugues de Saint-Cher étant porté par les Français, le Bienheureux Albert le Grand par les Allemands et saint Raymond de Pegnafort par les Italiens unis avec les Espagnols. On ajoute que le scrutin ayant été passé trois fois inutilement, tous les Religieux furent se prosterner devant le tombeau de saint Dominique. Revenus ensuite au Chapitre, après une longue et fervente prière, saint Raymond fut élu unanimement et comme par inspiration. Mais quelque estimés que soient les écrivains qui ont avancé ce fait, plusieurs habiles critiques entre les modernes, le révoquent en doute; fondés non-seulement sur le silence des anciens, mais aussi sur le témoignage d'Etienne de Salanhac, selon lequel cette élection fut faite tout d'une voix et dès le premier scrutin, tandis que la communauté de Bologne et les autres Religieux qui n'avaient pas droit

d'élire, priaient ensemble devant les reliques de leur saint Patriarche ¹. Les paroles de cet auteur, dont on connaît d'ailleurs l'exactitude, méritent d'autant plus d'attention qu'il avait été lui-même présent et l'un des électeurs dans le Chapitre de Bologne.

Le P. Humbert, Bernard Guidonis et un ancien manuscrit cité par François Penna, gardent de même un profond silence sur ce prétendu partage de sentiments quoiqu'ils parlent tous de la manière dont saint Raymond fut élu Général de son Ordre. Nous ne nierons pas cependant, qu'il n'y ait eu peut-être quelque diversité d'opinions avant le jour de l'assemblée où on devait faire l'élection. La réputation du Bienheureux Albert et celle d'Hugues de Saint-Cher, depuis Cardinal, était sans doute assez grande, et leur mérite assez connu pour que les Religieux de leur nation les proposassent l'un et l'autre dans les conférences particulières qui précéderent l'assemblée générale. Mais tous les esprits s'étaient déjà réunis, ou ils se réunirent sans peine au moment qu'il fallut procéder à l'élection ; et on ne manqua pas dans la suite de faire valoir cette unanimité comme une marque de la volonté de Dieu, pour engager le Général élu à se soumettre aux ordres de la Providence.

Raymond de Pegnafort était toujours à Barcelone, et comme on ne pouvait ignorer ni le refus qu'il avait déjà fait de plusieurs dignités ecclésiastiques, ni son éloignement général pour toutes sortes de charges, on pensait bien qu'il ne serait pas facile de lui faire accepter celle-ci. Hugues de Saint-Cher, provincial de France, et trois autres Religieux d'un mérite fort distingué, furent députés par le Chapitre, pour lui apporter le décret de son élection et pour obtenir son consentement. Il serait difficile de bien exprimer ce que sentit cet homme modeste, quand on lui annonça une nouvelle si peu attendue. Sa surprise égala son af-

¹ Diligenter inclusis electoribus, ut moris est, orantibus fratribus cæteris ante sacrum corpus B. Dominici... ecce facto signo ad capitulum omnes electores veniunt ; et electum concorditer ab omnibus in primo scrutinio eum (Raymundum) nominarunt. Stephan. Salan., in *Chro. Magistror. Ord.*, ap. Echard., ut sup.

fliction, et son embarras fut extrême. Il se voyait dans la dure nécessité, ou de causer un grand scandale dans un Ordre qu'il aimait, ou de se voir chargé d'un fardeau dont il redoutait le poids, parce qu'il le croyait bien au-dessus de ses forces. Mais l'humilité a ses bornes et la charité ne doit pas en avoir. Quand elle anime un cœur, elle lui rend tout possible. Celui de notre Saint en était véritablement rempli. Profondément humilié, il s'opposa d'abord à son élévation ¹; il pria, il gémit et il regarda comme une espèce de persécution les vives instances qu'on lui faisait; mais craignant de résister à Dieu même par un opiniâtre refus, il accepta enfin cet emploi comme une pénitence, résolu néanmoins de rentrer dans son premier état, dès qu'il pourrait le faire sans blesser sa conscience ni troubler celle de ses frères.

Quand, avec des talents supérieurs et une humilité égale à sa capacité, un Supérieur se trouve placé comme de la main de Dieu dans une charge dont il connaît tous les devoirs, quels avantages ne peut-on pas espérer de la sagesse de son gouvernement? Celui du Saint promettait beaucoup; il eût été parfait, s'il avait été moins court. Les affaires de tout un Ordre, déjà fort étendu, et la visite de ses provinces que le nouveau Général entreprit de faire à pied, ne l'empêchaient pas de continuer toujours ses jeûnes rigoureux, ses longues veilles et ses autres pratiques de pénitence. Marchant avec une nouvelle ferveur sur les traces de saint Dominique, toujours uni à Dieu et veillant sur la conduite de ses enfants, il n'omit rien de ce qui pouvait les faire avancer dans la perfection de leur état. Sa fermeté toujours accompagnée de prudence et de douceur, l'amour de la régularité qu'il inspirait moins par ses discours que par ses exemples, et le zèle du salut des âmes dont on le voyait animé, le firent justement considérer comme le parfait imitateur de ses saints prédécesseurs et le modèle de tous ceux qui devaient lui succéder.

¹ *Cujus ille rei nuncio percussus, atque animo perturbatus, primum repugnare vehementer cœpit; sed provecioribus ætate ac sapientia Patribus Bononia Barcinonem adventantibus, qui eam omnium et Dei voluntatem esse confirmarunt, ægre tandem acquievit, ac Magistratum iniit, etc. Clem. VIII, n. 22.*

L'esprit de prière et de retraite, celui de la prédication, l'application à l'étude des sciences, particulièrement des Saintes Écritures, toutes les occupations de l'homme apostolique parurent se renouveler dans son Ordre. Il eut le plaisir d'y voir entrer plusieurs bons sujets, et il fit passer un grand nombre de Missionnaires dans les pays des infidèles, ainsi que dans la Bosnie, qui faisait alors partie du grand royaume de Hongrie, et qui gémit aujourd'hui sous la puissance des Turcs.

Pour être toujours en état de fournir des sujets à ces Missions étrangères, et favoriser le zèle de ceux qui travaillaient au salut des âmes par le ministère de la prédication, le saint Général demanda deux grâces au Souverain Pontife. La première était de modérer ses faveurs à l'égard des particuliers, parce qu'elles étaient préjudiciables au corps d'où on les retirait pour les employer à la conduite des églises ou des diocèses. La seconde regardait un grand nombre d'autres Religieux qui, sans sortir de l'Ordre, se trouvaient chargés de diverses commissions, tantôt par les évêques et tantôt par le Saint-Siège même, ou par ses Légats. Ces fréquentes commissions, quoique toujours honorables, ne pouvaient que les partager et les distraire, en les détournant de l'exercice de la prière, de l'étude et de la prédication. Saint Raymond désirait qu'ils en fussent dispensés par l'autorité du Pape. Sa Sainteté lui refusa la première de ces demandes et continua, selon qu'il lui parut expédient au bien des églises, de prendre plusieurs sujets dans le même Ordre pour les sacrer évêques. Mais elle lui accorda la seconde par un bref du 25 d'octobre 1239.

Les successeurs de Grégoire IX dérochèrent bientôt après à ce bref, et dans toute la suite de l'histoire du Saint nous verrons de combien d'importantes commissions les Papes continuèrent à l'honorer ou à le charger lui-même. Nous ne trouvons pas cependant qu'il en ait accepté aucune pendant le peu de temps qu'il fut à la tête de son Ordre; sans doute, parce qu'il était persuadé que pour remplir dignement tous les devoirs de sa charge, il ne devait point partager ses attentions. Comme il les avait portées d'abord à maintenir la régularité dans sa première vigueur, à

prévenir sagement ou à écarter les abus par la plus exacte observation des lois, il voulut que dans ces mêmes lois il n'y eût rien qui pût causer de la confusion ou de l'embarras. Dans ce dessein, il entreprit d'expliquer les constitutions ou les statuts de son Ordre : il les rangea avec plus de méthode, éclaircit ce qui pouvait s'y trouver d'obscur ou de douteux. Ce Recueil ou cette espèce de Code fut ensuite reçu et autorisé par trois Chapitres généraux.

Dans celui que saint Raymond assembla à Paris aux fêtes de la Pentecôte 1239, il proposa et fit approuver un décret, selon lequel on s'obligeait d'accepter la démission ou cession volontaire d'un Supérieur, lorsqu'il aurait de justes raisons de se démettre de sa charge. L'habile Général ne laissa pas alors entrevoir le dessein particulier qu'il ne perdait point de vue. Mais dans le Chapitre, où il présida l'année suivante à Bologne, il ne manqua pas de faire usage de ce même décret, pour abdiquer le Généralat. Ses infirmités et son âge de soixante-cinq ans semblaient en effet peu compatibles avec la grandeur du travail et la manière dont il continuait à faire ses longs voyages dans les différents royaumes de l'Europe. Cette démission ne laissa pas de causer une affliction générale dans l'Ordre de Saint-Dominique¹; et selon quelques historiens, les définites qui l'avaient acceptée, furent eux-mêmes privés de leurs charges dans le Chapitre de 1242. Pour prévenir de semblables cas, on crut devoir expliquer le décret qui avait été fait à Paris trois ans auparavant; et il fut déclaré, que désormais on ne pourrait accepter la cession volontaire d'un Général que pour les mêmes raisons pour lesquelles on pourrait, selon le droit, le déposer. Il était naturel d'entendre ainsi ce décret; mais saint Raymond n'avait eu garde de donner lui-même une explication qui aurait infailliblement rompu toutes ses mesures.

Les travaux continuels auxquels il se livra pendant les trente-

¹ Cum integro biennio sanctissime, et magna cum laude administrasset... affectam ætatem, infirmamque valetudinem incusans, pristinae nimirum quietis, vitæque privatae avidissimus, Magistratu mœrentibus omnibus sponte se abdicavit. Clem. VIII, n. 22.

cinq ans qu'il vécut encore, firent assez connaître que ce n'était point la peine, mais l'honneur de commander qu'il avait voulu éviter par la démarche qu'il venait de faire. Plus appliqué que jamais à tous les exercices d'un parfait Religieux, et aux fonctions de la vie apostolique, on le voyait toujours occupé ou à écrire, ou à prêcher, ou à entendre les confessions, ou à répondre à tous ceux qui venaient lui proposer leurs peines et leurs doutes. Mais cette suite d'occupations ne l'empêchait pas de se ménager de précieux moments pour traiter seul à seul avec Dieu dans le secret de la solitude. Il profita de son loisir pour former divers projets qu'il exécuta dans la suite, soit pour conserver la pureté de la Foi parmi les chrétiens d'Espagne, à qui la fréquentation des infidèles était funeste, soit pour faire annoncer avec fruit les vérités de notre Religion aux Juifs, aux Sarrasins et aux hérétiques.

C'est ici sans doute que nous devons placer une seconde lettre que cet homme rempli de zèle écrivit à saint Pierre Nolasque, pour l'exhorter à continuer toujours ses services à son Ordre, dans la place où sa vocation et la volonté de Dieu l'avaient établi. Raymond appréhendait que le saint Fondateur ne fût tenté d'imiter son exemple, en préférant le repos de la vie privée au bien qu'il pouvait faire dans la charge de Supérieur. Ce fut pour le détourner de ce dessein qu'il lui adressa cette lettre, où on peut admirer tout à la fois la charité ingénieuse du serviteur de Dieu, sa profonde humilité, la haute idée qu'il avait des vertus de saint Pierre Nolasque, et son amour persévérant pour un Institut à la gloire duquel il ne pouvait cesser de s'intéresser¹.

¹ Nicolas Antoine dans sa Bibliothèque d'Espagne a parlé avec éloge de cet écrit, dont les RR. PP. de la Merci conservent encore l'original dans les archives de leur couvent de Barcelone. Nous le donnons ici avec sa traduction.

Frère Raymond de Pegnafort au vénérable Frère Pierre Nolasque : Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux continue toujours à écouter en votre faveur les prières de la Vierge Mère.

Frater Raymundus de Pennafort, venerabili Fratri Petro de Nolasco : Dominus omnipotens et clemens, precibus Genitricis semper Virginis Mariæ custodiat animam tuam.

Comme je ne puis vous oublier, mon

In omnibus memoriam tui fa-

Saint Pierre Nolasque se rendit en partie aux conseils, ou aux pressantes sollicitations de son ami. Quelque résolu qu'il fût de suivre son exemple, il respecta ses avis ; mais sans quitter absolument la place qu'il occupait, il fit élire un vicaire général de l'Ordre pour le soulager dans ses visites et partager avec lui les autres fonctions de l'Ordre.

ciens, charissime et desideratissime Pater, ut commissum tibi gregem custodias semper et protegas ; indefessoque animo pascuas pingues, aquam vitæ tribuens, perficias opus Domini usque in diem Christi Jesu, necesse habui hanc tibi scribere. Cum enim certo scias diversas esse cœlorum vias, secundum diversas vocationes, nollem a te me miserum imitari, qui constitutus ab hominibus, et in supremum Religionis officium assumptus, ab eo me abdicavi, non ut vacarem otio, sed ut inutilis servus, quæ sanctorum et virorum nominatorum sunt, vane non tenerem. Timui tamen ne et tu alios reputans meliores, ut orationi vacares, quod debui ego facere, faceres. Ego assumptus ab hominibus, tu tamen a Virgine cœlitus electus, sic cœlum observa, quia ut eligereris e cœlorum culmine descendit Virgo. Parce mihi, quæso, Pater charissime, et temeritati ne quæ audis, adscribas. Ego inutilis, et tu bonus ; tu viam veritatis tenens, et ego sicut ovis errans. Ores, obsecro, tuam charissimam Matrem, ut mihi negligentias in tanto commissas officio ignoscat. Gaude, Frater charissime, et noli super tibi commissum gregem tristari : non enim tibi assumpti honorem, nec virgæ florentis indicio, sed Matris sanctissimæ descensu. Cui enim aliquando pastorum dixit Virgo : Pisce

très-cher et bien-aimé Père, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous écrire cette lettre, pour vous conjurer d'avoir toujours pour le troupeau qui vous a été confié le même zèle, la même vigilance, et les mêmes attentions à le conduire dans de fertiles pâturages, où il trouvera l'eau salutaire de la vie ; tandis que de votre côté vous continuerez à perfectionner l'œuvre du Seigneur jusqu'au jour de Jésus-Christ. Puisque vous n'ignorez pas que les chemins qui conduisent au Ciel sont différents, selon la diversité des vocations, vous ne devez point suivre mon exemple ; car il n'est rien en moi qui mérite d'être imité. Le choix des hommes m'avait élevé à un trop haut degré, j'en suis descendu, non pour me livrer à l'oisiveté, mais pour ne pas occuper inutilement une place qui ne doit être remplie que par des Saints, ou par des personnages que leurs talents rendent recommandables. J'ai cependant appréhendé que trop prévenu en ma faveur, vous ne fussiez peut-être tenté de faire, pour vaquer à la contemplation, ce que je n'ai fait que pour travailler plus sûrement à mon salut. Mais nous ne sommes pas vous et moi dans la même situation. Je l'ai déjà dit, j'avais été élu par les hommes, et votre élection vient du Ciel ; c'est de la glorieuse Vierge que vous avez eu le bonheur de l'apprendre. Pardonnez-moi, mon cher Père, et ne me condamnez point de témérité, si je vous dis ce qui est vrai. Je ne suis qu'un serviteur inutile, ou une brebis égarée ; mais la grâce qui vous fait tenir ferme dans le chemin de la vérité, vous rend utile à tout. Obtenez-moi par vos prières le pardon de toutes les fautes, que la négligence m'a fait commettre dans mon emploi. Mais pour vous, mon très-cher Frère, réjouissez-vous dans le Seigneur, ou

Tandis que ce saint Fondateur, toujours animé d'une charité infatigable, continuait de procurer la liberté à une multitude de chrétiens captifs chez les Maures, Raymond de Pegnafort ne travaillait pas avec moins de zèle à faire connaître à ces mêmes infidèles le nom de Jésus-Christ et les vérités de son Évangile. Ses missions étaient continuelles dans différentes provinces d'Espagne, où les Sarrasins se trouvaient encore en grand nombre, et

du moins ne vous affligez pas de vous voir à la tête de votre Ordre ; car ce n'est ni par votre propre choix, ni à la marque d'une verge qui ait fleuri comme celle d'Aaron, mais par l'oracle même de la Mère de Dieu que vous y avez été placé. A quel autre pasteur cette Reine des vierges a-t-elle dit : « Paissez mes Agneaux ? » Voudriez-vous résister à ses volontés ? C'est ce que je ne puis penser de vous. Je vous conjure donc par le saint amour que nous devons tous avoir pour cette bienheureuse Vierge, de ne jamais abandonner le troupeau dont elle vous a donné le soin.

Lorsque Jésus-Christ choisissait l'Église pour son Épouse toute belle, sans tache et sans ride, il l'établit sur la charité du Prince des Apôtres, comme sur la pierre ferme. Pierre, m'aimez-vous ? C'est ce que le Sauveur lui demanda par trois fois : et après trois protestations de son amour, Pierre fut chargé de la conduite de l'Église. Nous avons vu cet Apôtre plus empressé à prouver son amour, qu'embarrassé du soin dont on le chargeait. Lorsque la charité est le ciment qui unit les pierres de l'édifice spirituel, les plus grandes tentations ne sauraient les désunir, ni tous les efforts de l'enfer les séparer. D'où vient donc que ce premier des Pasteurs ne craint point de prendre la conduite de tout le troupeau de Jésus-Christ, lui, que la voix d'une femme a été capable de renverser ? Sans doute qu'éclairé de la Foi, et animé d'une charité sincère, il savait que si nous devons tout craindre de notre propre faiblesse, nous devons encore plus espérer du secours divin. Le Fils de Dieu promet à son Apôtre que sa foi, fondée sur la Pierre angulaire, ne serait point ébranlée ; et la Mère du

agnos meos ? Forte ergo Virgini contradices ! Non ego hoc spero. Rogo ergo te per Virginis sanctissimæ viscera, ut suum tibi commissum gregem custodias.

Cum sibi speciosissimam deligeret Christus sponsam, sine macula et ruga, decoram nimis, supra petram eam constituit, et in Petri amore solidavit. Petre, amas me ? Et cum triplici testimonio amorem probasset, eam sibi custodiendam tradidit. Petrum vidimus de amore, non de cura anxium : si enim amore conglutinantur lapides vivi ædificii, tentatione haud scinduntur, inferno toto non tristantur. Quare ergo pastor ille non timet super Domini gregem vigilare, qui dum oleo amoris Fidei lampades promittit accendere, insufficiente adolescentula erroris nocte extinxit ? Nisi quia amore illustrans cordis pervigiles lucernas Fidei magis illucentis amore. spei aures debet præstare, quam de sua innata infidelitatis inconstantia perhorrescere. Illi Filius soliditatem Fidei in ejus angulari lapide prædixit ; tibi Mater obse-

il persuada à ses Frères de faire la même chose sur les côtes d'Afrique. Mais pour donner de nouvelles armes aux prédicateurs de la Foi, et rendre ainsi leurs prédications plus efficaces, il employa deux moyens qui servirent beaucoup au progrès de l'Évangile. Il pria saint Thomas d'Aquin, dont la réputation était déjà grande dans l'Église, de faire un ouvrage où on trouvât une exposition claire et méthodique de toutes les vérités de la Religion

quium tui amoris gratissimum
Filio esse monstravit.

Reminiscere, Pater charissime, illius felicissimæ noctis cui arrisit æterna dies, cum ego tuis meritis factus sum cœlestium civium consors. Cum eam vidimus cujus pulchritudine Cœli facti sunt gloriosi; cujus decore sol et luna lætantur. Unde enim potes tristari, si sic te lætificarunt Angelici Chori, jucundarunt aspectus illius, quæ et Verbum concepit et Trinitatem honoravit? Descenditne unquam Virgo, ut perderet? Imo ut perditos revocaret, quæ dispersos congregat, congregantes ad se quomodo aufugere potest, quos cœlesti amplexu inamissibiliter ad se nectit? Præbe humeros, ne a suscepto officio detrahas manus, ne eam imprudentem doceas, cujus sapientia omnia constant mutabilia et transitoria firma, et stabilia perseverant. Numquid non ei imprudentiæ scriberetur, parvi ponderis hominem ad magni officii onera sublevasse, evectum a se, quem sciebat defecturum.

Si humilitatis specie a Virginis officio vuleris te abdicare, motum cœli sequere, reverenter pristinam vocationem intueri :

Sauveur a bien voulu vous assurer que le ministère de votre charité était très-agréable à son Fils.

Rappelez-vous, mon très-cher Père, le souvenir si consolant de cette heureuse nuit, qu'un rayon de l'Éternité parut éclairer, lorsque vos mérites me firent moi-même participer au bonheur des citoyens du Ciel; je veux dire, lorsque nous fûmes honorés l'un et l'autre de l'apparition de Celle, dont la divine beauté efface tout ce que le soleil et la lune ont de brillant ou de beau. Comment pourriez-vous céder à la tristesse, après avoir été ainsi consolé par les chœurs des Anges, et par les favorables regards d'une Vierge qui a conçu le Verbe et honoré la Trinité? Est-ce pour la perte de quelqu'un, mais n'est-ce pas plutôt pour le salut de ceux qui périssaient, que la Mère de miséricorde a daigné se montrer à ses serviteurs? Eh, comment pourrait-elle permettre que les fidèles qui lui sont si fortement attachés par les saints liens de la charité, manquassent du secours qu'elle procure à ceux mêmes qui s'étaient éloignés de son service? Pliez donc vos épaules sous le fardeau, de peur qu'en voulant vous en décharger, vous ne paraissiez accuser d'imprudence Celle dont le Fils est la sagesse même, qui rend ferme et toujours stable ce qu'il y a de plus faible ou de plus changeant. Ne serait-ce pas se défier de la sagesse et de la bonté de Dieu, que de s'imaginer qu'il eût voulu confier un emploi si important à un homme faible, en le laissant à sa propre faiblesse?

Si c'est un sentiment d'humilité, qui vous porte à vouloir quitter le rang que vous tenez, souvenez-vous au moins de quelle manière vous y avez été appelé : et soyez

chrétienne, avec leurs preuves et la réponse aux arguments des infidèles. Le saint Docteur prit aussitôt la plume et écrivit ses quatre livres de la *Foi Catholique*, ou la Somme contre les Gentils.

Raymond de Pegnafort reçut le premier cet ouvrage comme un présent du Ciel. Mais il était persuadé, que pour en retirer tous les avantages qu'on se proposait, il était nécessaire que ceux qui annonçaient l'Évangile aux Juifs et aux Maures, fussent eux-mêmes en état d'entendre et de parler leur langue, de lire, et d'examiner les écrits de leurs docteurs. Les rabbins surtout, pleins de mépris pour le reste du genre humain, ne peuvent guère se résoudre à écouter les étrangers, ni à lire leurs ouvrages et il est toujours difficile de les convaincre, si on ne possède assez parfaitement la langue sainte, pour disputer avec ceux qui sont accoutumés à la parler, ou pour répondre sur-le-champ aux difficultés qu'ils tirent de la signification naturelle, ou arbitraire, de certains termes. Il fallait donc mettre d'abord les ministres de l'Évangile en état de ne point craindre les subtilités de leurs adversaires, et de profiter même de ce qui se trouve dans leurs auteurs de favorable à la vérité de la Religion. Dans

persuadé que ce qui est contraire à la vocation divine, ne peut jamais venir de Dieu. Quand le Ciel a une fois montré la voie, il n'est plus permis de s'en écarter. Fournissez donc votre carrière; ou plutôt achevez constamment l'œuvre du Seigneur; et ne doutez pas que la main qui vous a élevé ne se serve de cette même élévation pour vous faire arriver à la gloire qui vous est préparée dans le siècle des siècles. Ainsi soit-il. Saluez tous vos enfants, qui sont aussi mes frères. A Barcelone ¹.

non enim est sanctus motus animi, viam Domini non pertransiens, cujus semitam cæli indixerunt. Perfice igitur viam tuam; imo melius dicam Domini: quia quæ te ad tantam dignitatem dignata est sublevare, inde te a cœlesti gloria non dejiciet; sed perducet, ubi cum Trinitate gloriatur in sæcula sæculorum. Amen. Saluta filios tuos, et fratres meos nominatim. Barcinone.

¹ L'original de cette lettre est sans date: et un Espagnol moderne qui s'est avisé d'en dater une copie de l'an 1231, s'est visiblement trompé. Saint Raymond de Pegnafort n'ayant été fait Général de son Ordre qu'en 1238, il ne pouvait quatre ans auparavant parler des motifs qui l'avaient porté à abdiquer cette charge. Mais la méprise d'Etienne de Corbera est sans conséquence. L'anachronisme n'est que dans la copie; et le défaut de date dans l'original, n'est pas un juste sujet de douter de la vérité de la pièce. Les savants n'ignorent pas que dans le XIII^e siècle, les particuliers n'étaient guères en usage de marquer le jour et l'année de leurs lettres. Nous en trouvons bien des exemples dans le trésor des Anecdotes de dom Martène et dans le Recueil des pièces que nous a donné le célèbre M. Baluze.

ce dessein, saint Raymond se servit de la confiance, dont l'honoraient les rois d'Aragon et de Castille, pour engager ces Souverains à fonder deux collèges en faveur des Religieux de saint Dominique, l'un à Tunis et l'autre à Murcie. Les infidèles mêmes favorisèrent ses desirs : car, dit un ancien auteur, la réputation de sa sainteté était si grande, que les princes maures et le roi de Tunis en particulier, recherchaient son amitié. Raymond de son côté répondait à leurs civilités ; et il profitait de tout pour la propagation de la Foi. Il choisit les plus habiles maîtres dans les langues orientales ; et les Religieux, qu'il destina lui-même à cette étude, s'y appliquèrent avec beaucoup d'ardeur et de succès.

Avec ce nouveau secours, ils firent d'abord des fruits très-considérables par leurs prédications et par leurs conférences. Comme si le progrès de la religion eût été en quelque manière attaché à la connaissance des langues, on voyait avec plaisir qu'à proportion que nos prédicateurs étaient plus instruits dans celle-ci, ils faisaient goûter et embrasser toutes les vérités que celle-là nous enseigne. C'est ce qui a fait dire depuis au Pape Clément VIII, qu'en établissant l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans les maisons de son Ordre, saint Raymond avait également contribué à la gloire de l'Espagne et à celle de l'Église, par la conversion ¹ d'une grande multitude de gentils. Dès l'année 1256, le Serviteur de Dieu écrivant au P. Humbert, cinquième général de son Ordre, ne craignait pas d'assurer qu'il y avait déjà plus de dix mille Sarrasins qui avaient demandé la grâce du Baptême, parmi lesquels on en connaissait plusieurs fort distingués par leur savoir.

Nous aurons occasion de faire connaître plusieurs illustres

¹ In procuranda Hebræorum, et Saracenorum salute, magno charitatis ardore semper incensus fuit; omnemque operam dedit ad eos fidei christianæ documentis excolendos, ac pro viribus adjuvandos. Quod ut ei facilius esset, seminarium, in quo nonnulli sui Ordinis religiosi hebraico, et arabico sermone erudirentur, Castellæ et Aragoniæ regum impensis instituit. Quod opus toti Hispaniæ ornamento, atque infidelibus adjumento fuisse, ex eo satis constat, quod illius ope atque auxilio ingens eorum multitudo christianam Religionem amplexa sit, etc. Clem. VIII, ap. *Boll.*, t. I, p. 412, n. 27.

disciples de notre Saint, qui, devenus habiles dans l'érudition rabbinique, firent glorieusement triompher la foi et triomphèrent eux-mêmes de l'orgueil des plus fameux rabbins. Il suffit de remarquer ici avec le savant François Penna, que ce fut à l'imitation et sur le modèle des établissements dont nous venons de parler que le concile général de Vienne dans le siècle suivant, ordonna que dans le collège romain et dans les universités de Paris, d'Oxford et de Salamanque, il y aurait désormais des professeurs publics, chargés d'enseigner les langues orientales, pour faciliter la conversion des infidèles ¹.

Celle des Maures et des Juifs, qui, après avoir été régénérés en Jésus-Christ, conformaient leurs mœurs à la pureté de son Évangile, était un grand sujet de consolation pour l'Église et la matière d'un nouveau mérite pour Raymond de Pegnafort. Comme si tous ces nouveaux chrétiens eussent été ses enfants, il avait pour eux l'amour et les attentions d'un père. Non content de les instruire avec bonté de tout ce qu'ils devaient croire et pratiquer pour arriver au salut, il entraînait dans la connaissance de tous leurs besoins, même corporels, et il employait volontiers son crédit pour procurer les aliments à ceux qui étaient dans l'indigence ². Une charité si bien placée servait à affermir ces néophytes dans les bons sentiments que la grâce leur avait déjà inspirés et augmentait tous les jours le nombre des conversions.

On en voyait cependant qui résistaient toujours opiniâtrement à la prédication de la Foi. Et parmi ceux qui avaient paru l'embrasser, on pouvait compter bien des hypocrites, chrétiens à l'extérieur et toujours Juifs ou Mahométans dans le cœur. Leur

¹ *Ex hoc Raymundi instituto non multis post annis profuisse putamus decretum Concilii Viennensis, quo sancitum fuit, ut in studiis, seu universitatibus romanæ curiæ, et Parisiensi in Gallia, et in Oxoniensi in Anglia, et in Salmantina in Hispania constituerentur professores linguarum hebraicæ, arabicæ et chaldææ periti, qui linguas easdem docerent ad infideles convertendos. Penna in not., ad c. XXIX, lib. I. Vitæ sancti Raymundi, p. 68. Vide Bullar., t. V, p. 592.*

² *Neophytos non minori charitate, doctrinæ Christianæ præceptionibus imbuebat B. Raymundus, atque tam assiduus erat in illis instituendis, ut eorum parens esse videretur; et ne alimenta eis ad victum necessaria decessent, undique eleemosynas corrogabat. Clem. VIII, in Bull. Can., n. 27.*

inconstance naturelle et leur esprit remuant, toujours porté à la trahison ou à la révolte, faisaient tout craindre pour le repos de l'Église et la sûreté de l'État. Don Jacques I^{er} crut qu'il ne fallait rien négliger pour prévenir leurs mauvaises intentions : de l'avis de saint Raymond et de ses plus sages conseillers, il fit publier un édit pour ordonner aux Juifs et aux Sarrasins répandus dans les terres de sa domination ou d'abandonner sincèrement leurs erreurs et de ne faire plus profession de l'alcoran ni du talmud, ou de sortir de l'étendue de ses royaumes, dans un certain temps qui leur fut prescrit.

Le grand nombre prit le second parti. Ils abandonnèrent les anciens établissements qu'ils avaient dans les îles Majorque et Minorque ou dans les royaumes de Valence et d'Aragon, pour se réfugier, les uns en Afrique et les autres dans le royaume de Grenade. Leur retraite fit murmurer les politiques : ils prétendaient qu'on avait affaibli l'État en le privant de ce grand nombre de sujets, dont plusieurs étaient riches et industriels. Mais ni leurs raisons ni leurs plaintes ne firent aucune impression sur l'esprit d'un prince habile dans l'art de régner. Jacques I^{er} parut toujours si persuadé de la nécessité de son édit, qu'une des choses qu'il recommanda à Pierre II, son fils et son successeur, fut de ne compter jamais sur la fidélité des Juifs ou des Sarrasins, nation toujours perfide, incapable de respecter les lois des princes chrétiens et de se soumettre sincèrement à leur autorité. Les rois catholiques éprouvèrent dans la suite combien ce conseil était sage, et l'expérience les obligea de s'y conformer après la conquête du royaume de Grenade. Cependant l'expulsion de cette multitude d'infidèles n'avait pu entièrement rétablir les affaires de la religion dans les royaumes d'Espagne. Les hérétiques Albigeois, chassés du Languedoc vers le commencement du siècle, avaient pénétré dans quelques-unes de ces provinces. Et après y avoir jeté les semences de leurs erreurs, ils s'efforçaient de les accréditer et de les répandre. Les artifices pleins d'impiété, dont se servaient les sectaires, pour en imposer à la simplicité des peuples et mettre la confusion dans l'Église, paraissent à peine croyables. Ils montrent du moins la nécessité des moyens que

saint Raymond fut obligé de prendre, pour arrêter ces criminelles pratiques et en prévenir les suites. Ce que raconte Mariana après Luc, évêque de Tuy, mérite d'être rapporté en ce lieu.

Après la mort de Don Rodrigue, évêque de Léon, le clergé n'ayant pu s'accorder sur le choix de celui qui devait lui succéder, cette Église demeura longtemps sans pasteur. Les hérétiques toujours ennemis de la vérité et de la paix, profitèrent de l'occasion pour se glisser dans le pays et y déchirer le troupeau de Jésus-Christ. Ils ne manquèrent ni de prétextes, ni d'adresse, ni d'intrigue. Par le moyen de leurs émissaires secrets, ils publièrent d'abord qu'il se faisait tous les jours un grand nombre de miracles dans un certain lieu très-infect où on avait enterré depuis peu deux fameux scélérats. L'un était mort dans l'hérésie et l'autre, convaincu de parricide, avait été condamné par la justice à être enterré tout vif. Assez près de cet endroit coulait une fontaine, dont les hérétiques trouvèrent le secret de rougir les eaux, pour persuader au peuple crédule, que ces eaux étaient miraculeusement changées en sang. Bientôt le bruit du prétendu miracle se répandit de toutes parts. Les moins précautionnés en voulurent être les premiers témoins, et ils se laissèrent surprendre. Ceux que les imposteurs avaient corrompus par l'argent, feignirent d'être aveugles, sourds, muets, boiteux, possédés du démon ou atteints de plusieurs autres maladies dangereuses. Ils se traînaient eux-mêmes ou ils se faisaient porter en ce lieu appelé saint. Et dès qu'ils avaient bu de cette eau, ils publiaient qu'ils avaient été guéris, et criaient au miracle. Les autres trompés par ces fourbes, contribuaient sans le savoir à entretenir l'imposture.

Tels furent, continue l'historien espagnol, les commencements ou les premiers artifices qu'employèrent ces hommes sacrilèges, pour inspirer au peuple leurs erreurs et faire recevoir leurs blasphèmes : car alors détarrant le cadavre de l'hérétique, ils l'exposèrent à la vénération des fidèles, comme le corps d'un saint Martyr. Plusieurs ecclésiastiques, par ignorance et sous prétexte de piété, favorisaient la supercherie des uns et la sotte crédulité des autres. Enfin la foule du peuple qui accourait en ce lieu, de-

vint si grande et la profusion des aumônes si abondante, qu'on y bâtit une espèce d'église ou plutôt de forteresse, pour y mettre en sûreté les os d'un scélérat, qu'on montrait comme de précieuses reliques honorées de plusieurs miracles. Lorsque les sectaires virent le succès de leur fourberie, ils déclarèrent toute la ruse. Mais ils n'en parlaient encore qu'à leurs plus dévoués partisans. De là, les uns et les autres prenaient occasion de se moquer du culte que l'Église rend aux Saints et de regarder comme autant d'impostures tous les miracles opérés par la vertu de leurs reliques. Ils ne trouvaient que trop de gens grossiers qui ajoutaient plus de foi à leurs discours qu'à l'autorité de l'Église. Après avoir été trop crédules, ils devenaient apostats.

Selon l'évêque de Tuy, les Frères Prêcheurs, ayant enfin découvert le sacrilège artifice de ces hérétiques, entreprirent de désabuser le peuple, et par leurs prédications et dans leurs entretiens. Les Frères Mineurs se joignirent à eux, aussi bien que plusieurs pieux et savants ecclésiastiques, qui ne s'étaient point laissé surprendre et ils travaillèrent tous de concert à instruire les simples qu'on avait séduits. Mais en vain voulurent-ils les détourner de ce culte diabolique et leur en montrer l'illusion. Les esprits trop prévenus étaient si entêtés de leur prétendu saint et de ses faux miracles, qu'ils ne voulaient rien écouter; leur aveuglement allait jusqu'à un tel excès, qu'ils traitaient d'hérétiques les religieux de saint Dominique et de saint François et tous ceux qui travaillaient à leur conversion. Les évêques zélés pour la pureté de la foi, voyant que le mal gagnait toujours, lançaient des sentences d'excommunication contre ceux qui iraient dans ce lieu de profanation. Mais leur zèle, leurs menaces et leurs censures, étaient également inutiles : on se faisait un honneur de les mépriser. Et on eût dit que le démon s'était rendu maître de l'esprit du peuple, ou qu'il avait enchanté ces enfants rebelles à l'Église.

Par ce récit du célèbre Luc de Tuy, on peut voir, ajoute Mariana, que l'hérésie s'était glissée bien avant dans l'Espagne et y avait jeté de profondes racines. En effet, si le royaume de Léon en était déjà si infecté, celui d'Aragon et la principauté de Cata-

logne en particulier, avaient été sans doute les premiers exposés au venin des Albigeois, qui s'étaient souvent montrés dans tous ces pays à la suite du comte de Toulouse, Raymond VI, ami et allié de Don Pierre d'Aragon.

Mais l'hérésie n'était pas le seul fléau dont l'Église d'Espagne fût alors affligée. Parmi une foule de Juifs et de Sarrasins, qui, après l'édit du roi, avaient publiquement abjuré le judaïsme ou les impiétés de Mahomet, on en connaissait plusieurs qui n'avaient fait cette démarche, que pour conserver leurs établissements et ils n'étaient rien moins que convertis. Non-seulement ils continuaient à pratiquer en secret toutes leurs anciennes superstitions, mais leur commerce avec les chrétiens devenait souvent contagieux et en pervertissait plusieurs.

Tels furent les motifs qui portèrent Raymond de Pegnafort à proposer au roi d'Aragon l'établissement de l'inquisition dans ses États¹. Le prince y consentit, et les prélats du royaume, bien loin de s'opposer à l'érection d'un tribunal, qui semblait diminuer leur autorité en partageant leurs fonctions, crurent avoir besoin de ce secours pour conserver ou rétablir la pureté de la foi parmi leurs peuples. Saint Raymond obtint de la cour de Rome toutes les provisions nécessaires. Il aida en même temps de ses conseils Pierre d'Albalate, archevêque de Tarragone et les évêques ses suffragants, pour dresser de concert les règlements que les ministres de la foi seraient obligés de suivre dans l'exercice de leur charge. C'est ce que nous apprenons des actes mêmes du concile de Tarragone où saint Raymond avait été appelé.

Les évêques d'Espagne, en le consultant dans toutes les affaires de la religion, comme faisaient les princes dans celles qui intéressaient l'état, imitaient la conduite de cinq ou six Souverains Pontifes, qui parurent se surpasser les uns les autres dans l'estime

¹ Jacobo regi Aragoniæ ejus nominis primo imprimis suasit, ut sacrum Inquisitionis officium suis in regnis institueret, ad hæresim videlicet, quæ tunc ex nefaria Valdensium secta recenter exorta erat, omnesque alias procul a finibus ejus regni arcendas : atque hanc ob causam Concilio provinciali Tarracone adversus eosdem sectarios habito jussu ipsius regis Jacobi interfuit. Clem. VIII, n. 28.

dont ils honoraient ce grand homme, et par leur confiance en ses lumières. Ils lui commettaient souvent bien des choses, qui appartenaient proprement au Saint-Siège, comme d'examiner les évêques et les abbés élus, de confirmer ou de casser leur élection, selon qu'il la jugeait conforme ou contraire aux Canons ; d'assigner une portion des fruits du bénéfice à ceux dont il recevait la cession, lorsque l'âge, les infirmités, ou d'autres justes motifs les portaient à abdiquer leurs dignités ; d'excommunier ou d'absoudre des censures, de donner des dispenses dans des cas où il aurait fallu recourir au Siège apostolique ; de pourvoir aux offices de l'inquisition et quelquefois aux Sièges vacants, quand après la mort de l'évêque, les chanoines ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un pasteur ; de terminer enfin les différends qui avaient obligé les parties d'appeler du jugement de l'ordinaire ou juge ecclésiastique, à celui du Pape. C'est dans les lettres apostoliques de Grégoire IX et de ses successeurs, depuis l'an 1236 jusqu'en 1274, que nous trouvons la preuve de tout ce qu'on vient d'avancer¹.

Mais contre notre intention, nous donnerions trop d'étendue à cette histoire si nous entrions dans le détail de tant de différentes commissions dont la cour de Rome chargea successivement le Serviteur de Dieu dans le cours de sa longue vie. Pour la même raison nous n'avons parlé que d'une partie des services qu'il eut occasion de rendre, ou à sa patrie ou à son roi. Celui-ci ne réglait pas toujours sa conduite particulière sur les maximes du saint confesseur, mais il ne cessa jamais de l'honorer comme son père et de l'écouter comme le plus sage de ses conseillers. Il l'employait avec confiance dans les négociations les plus difficiles et dont il désirait ardemment le succès. Mariana en rapporte un exemple que nous choisissons parmi plusieurs autres.

Après la mort de l'empereur Frédéric II, Mainfroy s'étant rendu maître du royaume de Sicile, non-seulement sans l'aveu du Pape, mais contre la défense expresse du Saint-Siège, dont ce

¹ Vide *Bullarium Ordinis FF. Præd.*, t. I, pp. 83, 91, 92, 170, 180, 184, 204, 225, 230, 281, 532.

royaume relevait, il crut que pour se maintenir dans la possession de ses conquêtes, il ne pouvait se procurer un plus puissant appui, qu'en s'alliant au roi d'Aragon, si recommandable par sa valeur et si célèbre par ses victoires. Dans cette vue, il proposa de faire épouser la princesse Constance, sa fille unique, à don Pèdre, héritier présomptif de Jacques I^{er}. Le roi écouta volontiers cette proposition, dans l'espérance de mettre une nouvelle couronne sur la tête de son fils. Mais pour ne point irriter le Pape, ouvertement déclaré contre les enfants de Frédéric et en particulier contre Mainfroy, il voulut essayer d'accommoder ce prince avec le Souverain Pontife. L'entreprise était difficile. Et le roi d'Aragon ne laissa pas de se flatter du succès, si la négociation était confiée à Raymond de Pegnafort, que Mariana appelle avec raison, un des plus savants, des plus saints et des plus habiles hommes de son siècle. Ce grand personnage ne désespéra pas lui-même de réussir. Et l'espérance d'une paix depuis longtemps désirée, ou l'obéissance qu'il faisait profession de rendre à son souverain, ne lui permirent point de se refuser à ce que l'on exigeait de lui.

Déjà plus qu'octogénaire, en 1261, Raymond entreprit le voyage de Rome et se rendit auprès du Pape Alexandre IV. Il employa les raisons les plus pressantes et se servit de toute son adresse ou de toute l'autorité que lui donnaient sa haute réputation et son éminente sainteté, pour engager le Pontife à pardonner à Mainfroy et à terminer à l'amiable leurs différends touchant le royaume des Deux-Siciles. Si les obstacles se trouvèrent supérieurs à toute l'industrie humaine, la cour de Rome et celle d'Aragon ne parurent pas moins satisfaites de la manière dont le sage négociateur s'était conduit, pour demander ce que l'une désirait avec ardeur, sans offenser la délicatesse de l'autre, qui sur ce point était extrême. Mainfroy fut traité par le Pape d'usurpateur, de rebelle et d'impie. Il est vrai que Sa Sainteté n'avait que trop de justes sujets de se plaindre des excès de ce prince. Saint Raymond ne prétendait point les excuser. Mais il voulait obtenir sa réconciliation ; elle fut toujours constamment refusée. Cependant la princesse Constance épousa l'infant d'Aragon, qui ne

manqua pas dans la suite de faire valoir ses droits contre la maison d'Anjou.

De retour en Espagne, le disciple de Jésus-Christ comptait bien passer le reste de ses jours dans l'oraison et le silence. Son grand âge l'invitait au repos, et par ses longs travaux, il avait mérité d'en goûter enfin les douceurs. Mais le roi le pria de vouloir bien l'accompagner encore dans l'île Majorque : le Saint obéit. Celui-là avait des raisons de politique pour entreprendre ce voyage, et des motifs de religion engagèrent celui-ci à se mettre de nouveau à la suite de la cour. Depuis la défaite des Maures, ou du moins depuis le fameux édit dont nous avons parlé, les Majorquins faisaient tous profession du christianisme. Mais la plupart en connaissaient peu l'esprit et en observaient mal les lois. On n'avait pas entièrement banni de cette île les superstitions grossières et les vices scandaleux que les infidèles y avaient fait longtemps régner. Le désir de contribuer à l'instruction et à la conversion de ces peuples, fut peut-être le seul motif qui obligea saint Raymond à faire ce dernier voyage, mais l'événement fit connaître que c'était pour le salut même du roi que la Providence l'avait ordonné.

Ce prince, que les historiens espagnols ne craignent point de comparer aux plus fameux héros de l'antiquité, avait en effet toutes les qualités d'un grand monarque. Chéri des peuples, dont il faisait la félicité, il aimait la religion, protégeait l'Église, avançait les personnes de mérite, faisait observer les lois et entendait parfaitement la guerre. On prétend qu'il avait livré trente batailles aux Maures, et remporté autant de victoires. Sa longue expérience, sa profonde politique, son intrépidité dans les plus grands dangers et sa sagesse dans les conseils, le faisaient considérer comme un prince des plus accomplis. Et selon l'expression de Mariana, Jacques I^{er} aurait effacé tous ses prédécesseurs, s'il eût eu moins de faiblesse ou de passion : passion honteuse, qui ternit beaucoup l'éclat de sa gloire et de ses grandes qualités. C'est aussi à ce penchant que le Saint s'était toujours opposé, avec tout le zèle d'un homme qui désirait ardemment le salut du prince et qui apportait à cela tous ses soins ; parce qu'à cela près, il ne

désirait et n'attendait rien de lui. Comme il n'avait accepté qu'en tremblant un emploi dont il connaissait le poids et les obligations, il ne craignait pas de représenter à son pénitent, que plus la Providence l'avait élevé au-dessus de tant de peuples qui lui obéissaient, plus il était obligé de leur donner l'exemple de la plus parfaite soumission à la loi de Dieu, et de se souvenir de ce qu'a dit un Apôtre : que c'est se rendre coupable du violement de toute la loi, que de la violer en un point. Don Jacques I^{er} écoutait toujours, sinon avec plaisir, du moins avec respect, les avertissements de cet ami de Dieu. Il était convaincu de la pureté de ses intentions, et il ne pouvait s'empêcher de l'estimer, lors même qu'il ne recevait de lui que des corrections. Accoutumé à promettre toujours, il veillait sur lui-même jusqu'à un certain point et pendant un temps. Mais beaucoup moins heureux à se vaincre lui-même, qu'à triompher de ses ennemis, la présence d'un objet qui l'avait une fois blessé, faisait tout à coup disparaître ses meilleures résolutions.

Arrivé dans le royaume de Majorque, saint Raymond trouva à la suite de la cour une personne de trop. Il réitéra d'abord ses instances auprès du prince, pour le porter à faire cesser le scandale ; et le roi de son côté renouvela les mêmes promesses qu'il avait souvent faites. Mais ce n'était jamais que des promesses. Le sage Confesseur, voyant qu'il ne pouvait faire renvoyer une personne dont la conduite faisait tort à l'honneur et à la conscience du souverain, se crut obligé de demander la permission de se retirer lui-même, et de la prendre, cette permission, sur le refus qu'on lui en fit. La difficulté était de trouver un vaisseau, la cour ayant défendu à tous les mariniers de transporter Raymond de Pegnafort hors de l'île, sous peine d'être punis de mort. Ce nouvel obstacle, qui ne put le rendre plus complaisant à l'égard du prince, servit à augmenter encore sa confiance en Dieu. Le Pape Clément VIII, sur le témoignage de plusieurs anciens auteurs, assure que Dieu récompensa en effet la foi et la fermeté de son ministre par un miracle éclatant qu'il fit en sa faveur, comme il en avait déjà fait plusieurs par son ministère en faveur des autres. Nous ne ferons que traduire ici cet endroit de la bulle.

Le bienheureux Raymond, dit le Pape, après avoir inutilement employé les prières, les exhortations, et tout ce que peut inspirer la prudence, animée par une ardente charité, résolut sagement de s'éloigner de la cour, de peur qu'il ne parût approuver par sa présence ce que sa conscience condamnait. Mais le roi, qui voulait l'avoir toujours auprès de sa personne, fit menacer de mort quiconque le recevrait dans son vaisseau. Le serviteur de Dieu, qui ignorait encore cette défense, se rendit au port de Sollar, où il fut refusé ; et il le fut de même dans tous les lieux où il se présenta. Alors plein d'une nouvelle confiance en Dieu, il dit à son compagnon : « Je comprends qu'un roi de la terre veut nous ôter tous les moyens de nous retirer ; mais vous allez voir que le Roi du ciel saura bien y pourvoir. » Ayant ainsi parlé, il s'avance d'un pas intrépide vers la mer, étend son manteau sur les ondes, attache un des bouts en forme de voile à son bâton, qui lui sert de mât, et ayant fait le signe de la Croix, il se met dessus avec une entière assurance.

Pendant que son timide compagnon, immobile sur le rivage, se contente de le regarder dans des sentiments d'admiration et de crainte, un vent doux et favorable pousse cette nouvelle espèce de vaisseau, le fait traverser rapidement les vastes mers, et dans l'espace de six heures, le conduit heureusement au port de Barcelone, éloigné de soixante lieues de celui d'où il était parti. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage, accoururent avec de grandes acclamations au-devant de lui. Mais le saint homme, se couvrant de son manteau, qui se trouva aussi sec que s'il n'avait pas touché l'eau, se déroba aux yeux de cette populace, et entra dans son monastère, quoique les portes en fussent alors fermées.

Le bruit de ce miracle, continue le Pape, se répandit aussitôt par tout le pays ; et pour en consacrer la mémoire à la postérité, dans le lieu où le Saint s'était mis sur la mer, on fit bâtir une chapelle, qui subsistait encore au commencement du dernier siècle, et une tour, dont on ne voit aujourd'hui que quelques restes ¹.

¹ B. Raymundus in portum perrexit, ubi ab omnibus navicularibus communi consensu rejectus, cognita Jacobi regis voluntate, in portum Sollar pro-

La conversion du roi Jacques I^{er} suivit de près un événement qui lui fit faire de salutaires réflexions. Plus docile désormais à la voix de Dieu, il se remit avec soumission sous la conduite de son saint Directeur. Il régla dès lors par ses avis, sa conscience, sa maison et ses états. Il nomma Raymond de Pegnafort un de ses exécuteurs testamentaires, et voulut que tous ceux qui auraient quelque chose à demander, eussent recours à lui, et que la reine, aussi bien que Don Pèdre son successeur, fissent exactement tout ce que le serviteur de Dieu jugerait nécessaire. Nous verrons cependant que la mort du Saint prévint celle du prince.

Pour se préparer lui-même avec plus de recueillement au passage de l'éternité, il se débarrassa autant qu'il lui fut possible, et que la charité le lui permit, de toute autre affaire. Il passait les jours et les nuits dans de saintes méditations, ou dans les exercices de la pénitence, s'efforçant d'arriver à la perfection de la charité, par la destruction du vieil homme. Dans un corps usé par les travaux, les infirmités et les années, son esprit semblait prendre une nouvelle vigueur, et son cœur, toujours rempli de Dieu, ne soupirait qu'après le moment qui devait l'unir pour jamais à Jésus-Christ. Lorsqu'il ne fut plus en état d'exercer le

fectus est itineris sui comiti hoc unum firmissime asseverans, ibi æternum regem non defuturum. At cum neque in eo portu a nautis admitteretur, id secum ipse demiratus, hoc magna fide pronuntiavit, regem quidem mortalem ita statuisset, sed regem æternum aliter provisurum. Itaque omnibus in littore salutatis, per quasdam rupes, et prærupta saxa in mare porrecta aliquantulum progressus in mare descendit, ac socium allocutus, videbis, inquit, quemadmodum Deus optimam navem providebit. Quare fiduciæ plenus, expanso super aquis pallio, reductaque ejus ora instar veli ad baculum quo tanquam malo uteretur, Dei opem invocans, ac signo Crucis se muniens, relicto in insula suo modicæ fidei, ac dubitante socio, mari se commisit, ac leni prosperoque inflante vento, perambulans semitas maris, ac benedicens Deum, qui dominatur potestati ejus, centum sexaginta milliaria sex horis confecit; omnibusque circum littora insolitum navigandi genus admirantibus, Barcinonem appulit: ubi resumpto pallio, quod ne quidem aqua perfusum erat, ad monasterium sui Ordinis sub meridiem se contulit; quodque non minus admirandum est, jangis clausis illud ingressus populi acclamationes evitans, ad gratias Deo peragendas, in templum secessit. Cujus rei fama totam urbem, finesque illius brevi pervasit. Auxit etiam hujus miraculi magnitudinem ejusdem Jacobi regis emendatio subsequuta. Extant autem usque in hunc diem vestigia turris et capellæ eo in loco, ex quo in mare descenderat, extructa, etc. Clement VIII, n. 25-26.

ministère de la parole, sa modestie toute angélique dans la célébration des saints Mystères, prêchait encore efficacement pour la conversion des pécheurs : nous en trouvons les preuves dans la Bulle de sa canonisation.

Quoique ce saint Homme eût souvent réitéré ses prières auprès des Souverains Pontifes, pour n'être plus chargé de tant de commissions qui l'arrachaient souvent de sa retraite, Grégoire X l'employa encore à une œuvre de charité, à laquelle il lui aurait été trop difficile de se refuser. Il s'agissait de terminer, dans la ville de Tarragone, un différend entre les religieux de Saint-François et ceux de Notre-Dame-de-la-Merci. Les uns et les autres également chers au serviteur de Dieu, avaient souhaité l'avoir pour médiateur ou pour juge : et le Pape ne voulut point limiter les pouvoirs qu'il lui donnait pour faire cesser le sujet de leurs plaintes réciproques.

Il y avait près de trente-cinq ans que saint Raymond avait abdicqué la charge de Général de son Ordre, et que, sans avoir le titre de légat ordinaire du Pape dans la Principauté de Catalogne, il en faisait toutes les fonctions. Celle dont on vient de parler est la dernière qu'il ait pu remplir. La Commission est datée du 13 août 1274, et son heureux décès arriva au commencement de l'année suivante. Mais les Saints trouvent leur repos dans le travail, leur plaisir dans l'exercice de la charité, et leur mérite dans celui de l'obéissance. C'est par de telles pratiques que notre Héros chrétien s'était rendu agréable à Dieu et aux hommes, et qu'il a mérité que nous disions de lui ce que le Saint-Esprit a dit du Juste : « Ses jours ont été trouvés pleins. »

Les premières nouvelles de sa maladie alarmèrent les fidèles et attirèrent auprès de son lit tout ce qu'il y avait de grand dans les royaumes d'Espagne. Le roi de Castille, Don Alphonse X, qui portait encore le titre d'empereur, voulant passer en France, pour conférer avec le Pape après le second concile de Lyon, s'était rendu à Barcelone, avec la reine son épouse, les princes ses enfants, et Don Emmanuel son frère. Le roi d'Aragon s'y trouva aussi, avec toute sa cour. Ils visitèrent l'un après l'autre le saint malade, se recommandèrent avec confiance à ses prières, et vou-

lurent recevoir sa bénédiction. Il reçut lui-même celle qui termina enfin son exil, le jour de l'Épiphanie, sixième de janvier 1273, dans la centième année de son âge ¹.

Les deux souverains honorèrent ses funérailles de leur présence, avec tous les princes et les princesses de leurs maisons, les prélats et les seigneurs de la cour, tout le clergé et la noblesse de la ville ². On peut dire que ces honneurs extraordinaires, qui rendaient témoignage aux vertus éclatantes du Saint, étaient comme les commencements ou les préludes du culte qu'on devait rendre dans la suite à sa mémoire. Mais, selon l'expression de M. Baillet, c'était peu de chose au prix de ceux qu'il reçut par le nombre et l'éclat des miracles, qui rendirent son tombeau glorieux.

Le roi d'Aragon d'abord, après la mort du serviteur de Dieu, commença à poursuivre sa canonisation, que la voix des peuples demandait. Ses successeurs renouvelèrent souvent les mêmes instances : et plusieurs Papes se mirent successivement en devoir de répondre aux vœux des princes et aux pressantes sollicitations de toutes les Églises d'Espagne. Enfin après de longs délais et différentes procédures, cette canonisation fut faite avec beaucoup d'éclat l'an 1601, par le Pape Clément VIII. Elle avait été précédée de deux translations solennelles des saintes Reliques. L'archevêque de Tarragone, assisté des évêques de Barcelone, de Vic et de deux autres, fit la première en 1596, par ordre du Pape. La seconde fut faite trois ans après, à la prière et en présence de leurs majestés catholiques Philippe III et la reine Marguerite son épouse. La même année de la canonisation, on fit avec encore

¹ *Igitur annos fere centum natus, cupiens dissolvi, et esse cum Christo, in lethalem morbum incidit, atque Sacramentis omnibus rite munitus, orantibus ad lectulum Fratribus deficiente sensim omni vitæ sensu, ipso die Epiphaniæ Barcinone obdormivit in Domino, salutis humanæ anno 1276. Clem. VIII, n. 34.*

² *Vulgata ejus morte, ingens hominum concursus ad monasterium videndi causa repente factus est : ac tanta fuit sanctitatis ejus apud omnes opinio, ut multi Episcopi, complures Prælati et nobiles viri, Clerus etiam et populus Barcinonensis universus, funus ejus summa doloris significatione sint prosecuti. Communem vero illam ejus sanctitatis famam auctoritate sua magnopere auxerunt Alphonsus Castellæ, et Jacobus Aragoniæ reges, qui ad ejus exequias, sua præsentia cohonestandos, comitantibus filiis, ac domesticis omnibus, summa cum veneratione... convenerunt, etc. Idem, n. 35.*

plus de solennité une troisième translation du saint corps, pour contenter la dévotion du clergé et la piété du peuple de Barcelone.

La fête de saint Raymond, marquée d'abord au 7 janvier, a été depuis fixée par un décret de Clément X, au 23 du même mois. Nous ne parlerons point ici de ce grand nombre de miracles, par lesquels Dieu semble avoir pris plaisir de manifester la gloire de son serviteur, ou son crédit dans le ciel, en faveur de ceux qui ont recours à ses intercessions. Bollandus en a rempli quinze pages dans son premier tome des *Actes des Saints*. Mais l'éclat de ses héroïques vertus et de ses grandes actions, les écrits pleins de lumière et d'érudition qu'il nous a laissés, cette odeur de sainteté qu'il avait répandue dans le clergé et dans le cloître, les exemples de charité et de fermeté qu'il a donnés à tous les ministres du Sacrement de Pénitence, le nombre enfin et le mérite de ceux qui, formés de sa main, et fidèles à marcher sur ses traces, ont fait du couvent de Barcelone un séminaire de saints et de savants toujours prêts à annoncer aux peuples les vérités du salut, et à défendre les dogmes catholiques contre les ennemis de la foi : tout cela n'est pas moins glorieux pour la mémoire de saint Raymond que ses miracles mêmes.

(TOURON.)

SAINT CLÉMENT D'ANCYRE ET SAINT AGATHANGE,

MARTYRS.

Le Bienheureux Clément, né d'une grande famille à Ancyre en Galatie, était fils d'un père idolâtre et d'une mère chrétienne. Il était encore à la mamelle lorsqu'il perdit son père. Mais il lui restait une mère riche en vertus et en piété. Elle s'appelait Sophie. Elle ne négligea rien pour faire de son fils un chrétien dévoué. C'était vers la fin du III^e siècle, et les persécutions, qui se succédaient depuis les jours des Apôtres, se préparaient à sévir avec plus de frénésie. Sophie sentit venir sa dernière heure, quand son fils passait à l'adolescence. Remarquant en lui un caractère plein de fermeté, elle lui annonça les désastres qu'elle prévoyait et lui fit comprendre qu'il ne pouvait se sauver

qu'en servant Jésus-Christ ; elle lui annonça qu'il allait être exposé au martyre , mais que Dieu lui donnerait les forces de le subir, s'il ne mettait qu'en lui sa confiance. Elle lui représenta encore tout ce que Jésus-Christ avait fait et souffert pour ouvrir les cieux aux enfants d'Adam, tous les opprobres qui l'avaient accablé et les efforts que faisaient les démons pour perdre les hommes. En le voyant décidé à tout plutôt que de se détacher de son Dieu, elle lui prédit que lui-même serait Martyr et le quitta en le bénissant pour aller, disait-elle, l'attendre dans les cieux.

Clément, après avoir enseveli sa sainte mère, fut soigné par une autre pieuse femme à qui elle l'avait recommandé et qui s'appelait aussi Sophie. Elle eut pour lui la même tendresse. Peu après, une grande misère désola la Galatie. Le jeune homme aussitôt consacra et dépensa tout son héritage à nourrir, à vêtir, à soigner les pauvres. Il désira recevoir les Ordres sacrés ; et il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'on l'élut unanimement évêque d'Ancyre. Dès lors, il accueillait chez lui tous les enfants, les instruisait et en faisait de vrais chrétiens. Mais bientôt s'éleva l'horrible persécution que sa mère avait prévue. Elle était dirigée par les empereurs Dioclétien et Maximien. Clément fut pris et présenté à Domitien qui gouvernait la Galatie. Comme toujours, Domitien débuta par des compliments et des promesses. Mais il trouva dans le jeune évêque un cœur inabordable à la séduction, et comme tous les ennemis de Dieu, il passa de la flatterie à la fureur. Il fit attacher à un pieu l'homme qui dédaignait ses louanges ; et les bourreaux, avec des griffes de fer et des fouets, le mirent tout en sang. Le Martyr, au lieu de se plaindre, chantait les louanges du Dieu qui le fortifiait.

Le juge consterné se reprit aux belles promesses. Mais Clément lui répondit : « Je puis souffrir encore ; faites de moi ce que vous voudrez. Vous aurez ma chair et mon sang, mais vous n'aurez pas mon âme, qui est à Jésus-Christ. »

Domitien le fit battre de nouveau et ordonna qu'on l'emportât dans un cachot. Il y alla sans aide ; ce qui épouvanta son juge, qui l'envoya à Dioclétien. On dit qu'en sortant d'Ancyre il pria Notre-Seigneur de l'y ramener pour y mourir.

Après les supplices atroces qu'il avait soufferts, il arriva frais et souriant devant Dioclétien. Ce qui l'étonna grandement. L'empereur débuta comme Domitien mais avec plus de faste, par la comédie des pompeuses promesses ; et il échoua comme lui. Clément, pour clore la scène, dit à Dioclétien : Que vos dieux soient confondus, et avec eux ceux qui les adorent ! Pendant qu'il parlait ainsi, on apportait les peignes de fer et les autres instruments de supplice. — Voilà, dit l'empereur en les montrant, ce que j'ai préparé pour ceux qui blasphèment contre mes dieux !

On attachait le Martyr à une roue, et il disait : Seigneur, fortifiez-moi pour votre gloire. — Nous n'oserions décrire les horreurs de ces tortures. Quand les bourreaux furent las, on détacha le patient, et des témoins qui le virent se relever solide et serein, quelques-uns se retirèrent convertis. Pour lui, il annonçait que bientôt les empereurs eux-mêmes serviraient Jésus-Christ et salueraient ses confesseurs.

Dioclétien effrayé ordonna qu'on reconduisit le Martyr dans sa prison, où la plupart des spectateurs de la scène que nous avons seulement indiquée vinrent lui demander le Baptême. Une clarté divine brilla bientôt dans la prison et un personnage vêtu d'une robe éclatante parut au milieu d'eux. C'était un Ange ; il apportait les pains et le calice, qu'il remit à l'évêque Martyr. Puis il disparut. Le Saint consacra le Corps et le Sang de Notre-Seigneur et communia ceux qu'il avait baptisés. Cette apparition frappa si vivement un prisonnier jusque-là païen (il s'appelait Agathange), qu'il demanda le Baptême et dès lors ne voulut plus se séparer de Clément ¹.

Mais nous ne pouvons retracer tous les supplices qu'eut à subir l'évêque d'Ancyre. Son martyre dura longtemps.

Après l'avoir retenu longuement en prison, Dioclétien l'envoya avec Agathange à Nicomédie où résidait alors Maximien, qui chargea de le juger, le président Agrippin. Le juge lui demanda s'il ne s'appelait pas Clément ? Il répondit que oui, et

¹ Salazar, dans son *Martyrologe espagnol*, dit que saint Agathange était fils d'un romain, mais que sa mère était d'Alicante.

qu'il était serviteur de Jésus-Christ. — Vous devez vous dire serviteur des empereurs, répliqua le juge ; et il le fit souffleter. Puis il interrogea Agathange, qui répondit fermement aussi. On les mit donc à la torture ; et le lendemain on les exposa aux bêtes qui leur lèchèrent les pieds. On les enferma dans des sacs et on les jeta à la mer, qui ne les engloutit pas.

Maximien alors les renvoya à Ancyre, où Curius, son président, devait imaginer pour eux des supplices nouveaux. Là, l'évêque Martyr retrouva sainte Sophie qui vint le consoler et l'encourager.

Cependant Curius inventait toutes les semaines de nouveaux supplices ; on mettait les deux Martyrs dans la chaux vive ; on les couchait sur des planches hérissées de clous ; mais ils sortaient intacts de toutes ces épreuves. Enfin Agathange eut la tête coupée. Clément comprit que Dieu l'appelait aussi. On le saisit comme il disait la messe, et il fut décapité pareillement.

Ce fut Sophie, sa seconde mère, qui enterra ces deux grands Martyrs ; et les Grecs croient qu'elle les a suivis dans les Cieux.

SAINT EUSÈBE,

ABBÉ DU MONT CORYPHE.

Eusèbe eut le bonheur de conserver l'innocence de ses mœurs depuis son baptême jusqu'à sa mort, par les soins que prit son oncle Marien, solitaire de très-sainte vie, qui le retira près de lui avec son frère avant qu'ils eussent eu l'occasion de respirer l'air corrompu de ce monde. C'était dans un désert de la Syrie.

Marien s'appliqua à former ses deux élèves dans la perfection évangélique. Mais le second étant mort peu après, Eusèbe demeura seul et il habita une cellule où il ne pouvait parler à personne. Il vécut ainsi jusqu'à la mort de son oncle.

Alors, l'abbé Ammien qui florissait dans son voisinage et que toute la Syrie vénérât pour ses vertus l'ayant découvert, l'engagea à faire part à ses Frères des grâces et des lumières qu'il avait recueillies dans les conseils de Marien.

Le monastère de cet Abbé était situé sur le penchant d'une montagne qu'on appelait le mont Coryphe, entre Antioche et Béroé, à une lieue environ de la cellule où méditait Eusèbe. Son humilité lui inspirant des sentiments très-bas de lui-même, il venait souvent trouver Eusèbe et le conjurait de l'assister dans la charge dont il se croyait incapable. Il sut si bien lui présenter les grâces accordées à ceux qui servent leurs Frères en les conduisant à Dieu, qu'il le décida à quitter la vie pénible et singulière qu'il avait embrassée. Il le tira de sa prison volontaire, l'emmena avec lui et le chargea de conduire ses disciples.

Eusèbe, dans un changement si subit, ne songea plus qu'à s'acquitter dignement de ses nouvelles obligations, sans renoncer pourtant à aucune des pratiques austères de son premier genre de vie. Il n'eut pas besoin, dit Théodoret, de beaucoup de discours pour instruire ceux qui se trouvaient sous sa conduite ; son exemple avait la force de les faire agir. Sa vue seule éveillait les plus endormis, et son visage plein de douceur inspirait à ceux qui le regardaient beaucoup de respect pour lui, et beaucoup d'attrait pour la vertu.

Mais en exhortant les autres à s'unir à Dieu comme lui par la prière, il ne leur permettait pas ses jeûnes, craignant qu'ils ne perdissent leurs forces en voulant s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Il pratiquait beaucoup d'autres mortifications, auxquelles il ne prétendait pas les assujettir.

La sagesse de sa conduite et la solidité de sa vertu, attirèrent sous sa discipline une multitude surprenante de personnes de tout état, parmi lesquelles se trouvèrent des saints Abbés et des Pasteurs qui croyaient qu'il leur était plus avantageux d'obéir à un tel homme que de commander eux-mêmes à d'autres.

Il est assez étrange qu'on ne sache pas précisément ni le temps de la naissance, ni le temps de la mort de ce bon Serviteur de Dieu. On conjecture seulement que ces deux termes d'une si sainte vie, se sont trouvés renfermés dans le iv^e ou le v^e siècle de l'Église.

SAINT PARMENAS,
L'UN DES SEPT PREMIERS DIACRES, MARTYR.

Une tradition respectable, appuyée de monuments authentiques, nous apprend que sainte Marthe, débarquée en Provence, se dirigea avec quelques-uns de ses compagnons vers la ville d'Avignon, pour y annoncer l'Évangile. Ces chrétiens, au nombre de sept, n'avaient pas voulu se séparer de Marthe et de Marie-Magdeleine. Mais ces souvenirs étaient presque tombés en oubli, lorsque le savant ouvrage de M. l'abbé Faillon, sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine en Provence, est venu heureusement les raviver par des preuves irréfutables.

« Malheureusement, dit M. Augustin Canron, à qui nous empruntons ce qui précède, il paraît que les actes de ces Saints ont été perdus. Nous nous sommes donc bornés à réunir ici les mentions que nous avons pu trouver éparses dans l'histoire ecclésiastique de leur vie et de leur mort.

« L'un d'eux était Parménas, celui précisément dont il est parlé au chapitre vi des Actes des Apôtres, et qui fut choisi par eux pour être un des sept diacres de l'Église naissante. « Et ils élurent, dit le texte sacré, Étienne, homme plein de foi et conduit par le Saint-Esprit, Philippe, Prochorus, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas. » Et lorsque le premier des martyrs eut lavé dans son sang son étole diaconale, Parménas, suivant Raban-Maur, le remplaça à la tête des lévites.

« Aux jours de persécution et sur la terre de l'exil, Marthe se recommanda aux soins et à la garde de Parménas, qui devint son guide et son appui. C'est encore à lui que cette heureuse Vierge se confia à son heure dernière. « Quelques-uns de ceux qui avaient assisté la servante du Sauveur, retournèrent en Orient pour y annoncer le royaume de Dieu, à savoir : ... Parménas, plein de foi et de la grâce de Dieu, et qui eut la gloire du martyre. » En effet, nous trouvons au martyrologe romain, pour le 23 janvier, les lignes suivantes : « A Philippes en Macédoine, saint Parménas, l'un des sept premiers diacres, qui, *s'étant livré à la grâce*

« *divine pour ne suivre que sa conduite*, s'appliqua avec une entière
« fidélité au ministère de la prédication, que les Apôtres lui avaient
« confié, et parvint à la gloire du martyre. »

SAINT JEAN L'AUMONIER,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Saint Jean, surnommé l'Aumônier, naquit à Amathonte, dans l'île de Chypre, au ^{vi} siècle de l'Église. Après avoir reçu de ses parents une éducation chrétienne, il fut engagé dans le mariage et passa plusieurs années dans le commerce et les affaires. Mais ayant perdu sa femme et ses enfants, il se livra, dès lors, entièrement et sans réserve, à la pratique des vertus chrétiennes et principalement au soulagement des pauvres, pour lesquels il eut toujours un fonds inépuisable de charité. La grande réputation de sainteté où il parvint porta les habitants d'Alexandrie à le demander pour évêque ; il fut élevé, malgré sa résistance, sur le siège patriarcal de cette église, l'an 609 ; il était âgé de cinquante ans.

Dès qu'il fut arrivé à Alexandrie, il se prépara à son sacre par une action capable d'attirer sur lui avec abondance les grâces de l'Esprit divin. Il ordonna à ses officiers de faire la visite exacte de toute la ville, et de lui apporter un mémoire fidèle de tous ses maîtres. On ne comprenait pas ce qu'il voulait dire ; et ceux qu'il chargeait de cette mission, ne devinant pas quels pouvaient être les maîtres d'un patriarche d'Alexandrie, le prièrent de s'expliquer. Il leur répondit : — Ceux que vous appelez pauvres et mendiants, je les appelle mes maîtres et mes protecteurs, car ce sont ceux-là qui peuvent nous secourir auprès de Dieu et nous ouvrir le ciel.

Après une exacte perquisition, on lui présenta la liste des pauvres, qui s'élevait à plus de sept mille cinq cents. Il donna ordre sur-le-champ qu'on leur distribuât chaque jour de quoi se nourrir : ce qui fut exécuté.

Le lendemain de son sacre, ayant été informé que l'inégalité des poids et des mesures donnait lieu à de grandes injustices,

dont les pauvres plus particulièrement se trouvaient victimes tous les jours, il fit cesser un si grave abus, en établissant l'unité de poids et de mesures dans la ville d'Alexandrie et dans toute la province, par une ordonnance sévère, qui punissait les contrevenants de la confiscation de leurs marchandises au profit des pauvres.

Il apprit encore une autre sorte d'iniquité que commettaient les officiers de l'église établis pour le rachat des captifs ; ils recevaient des présents pour délivrer les uns de préférence aux autres. Il les manda chez lui, et sans leur faire de reproches sur le passé, il augmenta leurs gages, en leur déclarant que c'était à condition qu'ils ne recevraient plus rien de qui que ce fût.

Plusieurs de ses diocésains, opprimés par des personnes puissantes en crédit et en richesses, n'osant s'adresser à lui pour lui demander justice, il prit la résolution de donner audience publique deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi. On mettait son siège devant la porte de l'église, avec deux bancs pour les personnages qui l'accompagnaient. Là, il lisait le saint Évangile, ou s'entretenait de sujets pieux, en attendant ceux qui avaient à lui parler ; et afin que les plus petits eussent pleine liberté de l'approcher, il n'avait auprès de lui qu'un seul officier, qui était là pour exécuter ses ordres. Il écoutait avec bonté tous ceux qui se présentaient et leur donnait satisfaction sans aucun délai. — Car, disait-il, si des hommes comme nous ont la liberté d'entrer à toute heure dans la maison du Seigneur, et de paraître devant cette souveraine Majesté pour lui adresser leurs prières, si Dieu veut bien souffrir que nous le pressions de nous exaucer et que nous le conjurons de ne pas différer, que ne devons-nous pas faire pour ceux qui sont nos frères et comme nous les serviteurs d'un même maître ?

Un jour, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin, sans que personne se présentât à son audience, il se retirait versant des larmes. Le bienheureux Sophrone lui en demanda le sujet. — C'est, dit-il, que je n'ai rien aujourd'hui à offrir à Jésus-Christ pour mes péchés.

— Vous devez bien plutôt, répondit Sophrone, vous réjouir

d'avoir si parfaitement établi l'union et la paix dans votre troupeau, que tous vivent ensemble comme des Anges, sans aucun différend.

Le saint Patriarche, touché de la réflexion de son ami, rendit grâces à Dieu de la bénédiction qu'il répandait sur ses travaux.

Comme il sortait un jour de la ville pour aller à une église des Martyrs, une femme vint se présenter devant lui, demandant justice de son gendre. Ceux qui accompagnaient le saint Patriarche étaient d'avis qu'il remit à son retour l'examen de cette affaire. Mais il répondit : — Et comment Dieu recevra-t-il ma prière, si je remets à écouter cette femme ? Qui m'a promis que je serai demain en vie ?

Il expédia cette affaire sur-le-champ.

Un homme riche d'Alexandrie, ayant su que le saint Patriarche n'avait qu'un petit lit avec une méchante couverture de laine toute déchirée, lui en envoya une qu'il avait achetée fort cher, le conjurant de s'en servir pour l'amour de lui. Le Saint s'en couvrit en effet la nuit suivante ; mais il ne put dormir, se reprochant à lui-même d'être bien à son aise, pendant que tant de pauvres mouraient de froid et de misère. Le lendemain il fit vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui rendit. Jean la vendit une seconde fois, puis une troisième, et dit en souriant au bon riche : — Nous verrons qui se lassera le plus tôt de nous deux.

Il maintenait avec une grande fermeté le bon ordre et la discipline de l'Église. Ayant remarqué que plusieurs des fidèles qui assistaient à la sainte Messe sortaient après la lecture de l'Évangile pour s'amuser hors de l'église à des entretiens inutiles, il quitta un jour l'autel pour les suivre, et alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils en paraissaient fort étonnés, il leur dit : — Mes enfants, il faut que le pasteur soit où sont les brebis. Ou rentrez avec moi dans l'église, ou trouvez bon que je demeure ici avec vous. Ce n'est que pour vous que je viens à l'église ; car je pourrais dire la messe pour moi dans la maison épiscopale.

Ces réflexions, plusieurs fois adressées aux personnes qui sortaient, mirent fin à un tel abus.

Obligé de frapper des censures de l'Église un ecclésiastique qui l'avait offensé, et voyant que sa sévérité n'avait fait qu'animer contre lui la fureur de cet homme, il entreprit de le gagner par la douceur. D'abord il eut la pensée de le faire venir et de l'absoudre, après lui avoir donné quelques avis salutaires. Mais Dieu permit qu'il l'oubliât. Le dimanche suivant, étant à l'autel, cet ecclésiastique lui revint en mémoire. Aussitôt, pour obéir au commandement de Jésus-Christ, il quitta l'autel, et étant rentré dans la sacristie, il envoya plusieurs de ses officiers à la recherche du clerc censuré. On le trouva ; lorsqu'il fut venu, le Patriarche se jeta le premier à genoux devant lui. L'ecclésiastique, surpris et confus, se prosterna à son tour, reconnut humblement sa faute et demanda pardon. Depuis ce moment il parut si changé, qu'il mérita dans la suite d'être ordonné prêtre.

Un grand seigneur avait depuis longtemps une haine mortelle contre un autre, et ne voulait pas entendre parler de réconciliation. Jean avait essayé plusieurs fois de l'adoucir, mais n'avait pu rien gagner. Il le pria un jour de le venir voir, comme pour l'entretenir de quelque affaire, et l'engagea à entendre sa messe dans sa chapelle, où il ne laissa entrer avec le seigneur que celui qui devait servir à l'autel. Après la Consécration, comme ils récitèrent tous ensemble l'Oraison dominicale, quand on en fut à cette demande : « Pardonnez-nous nos offenses, » le saint Patriarche se tut et fit signe au ministre de se taire aussi ; de sorte que ce seigneur prononça seul les paroles entières : — Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Alors Jean, se tournant de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : — Pesez, je vous prie, ce que vous venez de dire à Dieu, en ce moment terrible des saints Mystères...

Ces paroles furent comme un coup de foudre qui terrassa le seigneur. Il se jeta sur-le-champ aux pieds du Saint, et lui dit : — Votre serviteur est prêt à faire tout ce que vous lui commanderez. Il se réconcilia très-sincèrement avec son ennemi.

On ne peut s'empêcher de rapporter ici la manière dont saint Jean l'Aumônier vengea un outrage public fait à son neveu par un hôtelier d'Alexandrie. Le jeune homme en était plein de dou-

leur, et tout le monde disait qu'une telle insolence ne devait pas demeurer impunie. Le Patriarche, pour consoler son neveu, lui dit : — Est-il possible qu'il y ait eu quelqu'un d'assez hardi pour ouvrir la bouche contre vous ? Assurez-vous, mon fils, que je lui réserve aujourd'hui un traitement qui étonnera toute la ville d'Alexandrie. — Ces paroles, qui semblaient annoncer quelque punition d'éclat, apaisèrent le jeune homme. Alors le saint Patriarche l'embrassa, et lui dit : — Mon fils, si vous êtes véritablement mon neveu, vous devez être prêt à essuyer toutes sortes d'outrages de la part de tout le monde ; car ce n'est point la chair et le sang, mais la ressemblance de l'esprit et de la vertu qui fait la véritable parenté. — En même temps, il donna ordre qu'on remit à l'hôtelier tous les droits qu'il devait payer à l'église et à lui-même. Les assistants comprirent alors le sens de ce qu'il avait dit à son neveu, qu'il allait traiter son ennemi d'une manière qui surprendrait toute la ville.

Mais le propre caractère de ce Saint et la vertu qui lui a fait donner le surnom d'Aumônier, c'était sa charité immense pour les pauvres. Elle était soutenue d'une foi en la Providence que ni le grand nombre de malheureux qu'il avait à assister, ni les pertes considérables qu'il fit quelquefois, ni les difficultés des ressources, ne purent jamais ébranler. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail des libéralités infinies de ce saint Patriarche ; il suffit de dire que la pauvreté était un titre assuré pour avoir entrée chez lui et pour mériter toute son attention. Un homme qui avait été son domestique, étant réduit à une grande détresse, le saint Patriarche lui donna un jour une forte somme d'argent, et il la donna de sa propre main, afin que personne ne le sût. L'infortuné lui témoignant sa reconnaissance dans les termes les plus touchants, Jean lui dit cette belle parole : — Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, comme Jésus-Christ, mon Maître et mon Dieu, me le commande.

Toutes ses aumônes excédaient de beaucoup les revenus de son Église, quoique la plus riche qui fût au monde ; mais la Providence, dont les ressources sont inépuisables, ne lui manqua jamais. Quelques gens mal intentionnés en prirent occasion de dire

au gouverneur Nicétas qu'il fallait obliger le Patriarche à verser, pour les besoins de l'État, ces sommes énormes qu'on lui apportait de tous côtés. Nicétas l'alla donc trouver ; après lui avoir représenté les grandes guerres que l'Empire avait à soutenir contre tant de peuples barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avait pour être mis dans le trésor public. — Il ne m'est pas permis, lui répondit le Saint, de donner au roi de la terre ce qui a été offert au Roi du ciel. Mais voilà le coffre où je dépose l'argent de Jésus-Christ ; faites ce que vous voudrez. — Le gouverneur, ayant appelé ses serviteurs, fit enlever cet argent et ne laissa au Saint que cent écus. En descendant, il rencontra des gens qui montaient, portant plusieurs petites cruches pesantes qu'on envoyait d'Afrique au Patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avait sur les unes : miel excellent ; sur les autres : miel tiré sans feu. Comme il savait que le Patriarche était incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le Saint, averti de ce qui était dans ces cruches, en envoya une à Nicétas, et lui fit dire que toutes les autres, aussi bien que celle-là, étaient pleines d'argent et non de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes : — Dieu, qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir ; et un homme mortel ne saurait lier les mains de Celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie.

Nicétas fut si touché, que sur l'heure il fit reporter tout l'argent chez le Patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien, et il s'alla jeter à ses pieds pour le conjurer d'obtenir de Dieu le pardon de sa faute.

Le Nil, qui amène la fertilité en Égypte par ses débordements, ne s'étant pas élevé à sa hauteur ordinaire, la grande cherté des vivres épuisa bientôt le trésor de l'église. Jean l'Aumônier s'adressa à plusieurs bons chrétiens, et emprunta d'eux jusqu'à mille livres d'or. Après qu'il les eut employées, comme la cherté continuait, personne ne voulait plus rien prêter, parce que chacun craignait d'avoir besoin pour soi. Pressé par le désir de venir au secours des pauvres, Jean redoublait ses prières et demandait à Dieu de quoi les nourrir. Il y avait un homme à Alexandrie qui

désirait d'être admis au diaconat ; mais il en était exclu par les lois de l'Église, ayant été marié deux fois. Cet homme crut que l'embarras où se trouvait le saint Patriarche était une heureuse occasion d'obtenir ce qu'il demandait. Il lui adressa une requête, par laquelle il le suppliait d'agréer qu'il donnât à Jésus-Christ, par ses mains, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, ajoutant qu'il demandait seulement la grâce d'être honoré du diaconat, afin que, servant au saint autel, il pût obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint fit venir cet homme, et, l'ayant pris à part, il lui dit : — Votre offrande est bonne en soi et viendrait fort à propos ; mais elle est défectueuse et ne peut être agréable à Dieu. Quant à mes frères les pauvres, Dieu, qui les a nourris avant que nous ne fussions nés, vous et moi, les nourrira bien encore à présent, pourvu que nous soyons fidèles à observer ses commandements. Celui qui a multiplié les cinq pains peut aussi multiplier par sa bénédiction dix boisseaux de blé qui restent dans mes greniers. — Il renvoya ainsi cet homme affligé, sans vouloir accepter son offrande aux dépens des règles de l'Église. Dieu l'en récompensa sur-le-champ ; car on lui vint dire que deux vaisseaux qu'il avait envoyés en Sicile, venaient d'arriver au port, chargés de blé.

Jean donna de nouvelles preuves de sa charité pastorale, en assistant les malades et les mourants, dans l'épidémie qui suivit la famine. Il était toujours pénétré de la pensée de la mort, et il aimait tout ce qui pouvait la lui imprimer de plus en plus dans l'esprit. Quand il vit Alexandrie sur le point d'être livrée aux Perses, entrés en Égypte avec une armée formidable, il résolut de se retirer en Chypre pour se préparer au passage de l'éternité. Il se laissa néanmoins persuader par Nicétas de faire auparavant le voyage de Constantinople et de rendre visite à l'empereur. Ils allèrent ensemble jusqu'à Rhodes, où notre Saint, ayant eu une vision qui l'avertissait de sa mort prochaine, rebroussa chemin et aborda en Chypre. Étant arrivé à Amathonte, lieu de sa naissance, il y mourut, après avoir dicté son testament en ces termes : — Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'après avoir trouvé à mon ordination près de huit

mille livres d'or dans la maison épiscopale d'Alexandrie, outre les sommes innombrables qui ont été mises entre mes mains par les serviteurs de Jésus-Christ, il ne me reste qu'un tiers de sou, que je veux qu'on donne aux pauvres, parce qu'il ne vous appartient pas moins que tout le reste.

La mort bienheureuse de ce Saint arriva l'an 617 ; il avait occupé huit années l'épiscopat.

On nous permettra d'ajouter à sa vie un fait miraculeux, raconté par ses historiens :

Au moment où il se mourait, une femme qui n'osait confesser à d'autres un grand péché qu'elle avait commis, demanda à le voir. Le Saint ordonna qu'on la laissât entrer. Mais elle était si honteuse de sa faute, que tout ce qu'elle put faire fut de l'écrire dans une lettre, qu'elle cacheta et qu'elle remit au Saint. Jean rendit l'âme un moment après avoir pris la lettre, sans avoir pu la lire, ni absoudre le péché. La pauvre femme, désolée, demeura trois jours en pleurs au pied du corps mort ; le troisième jour, Jean étendit la main, et remit la lettre qu'on n'avait pu lui arracher. La pécheresse y lut ces mots : Ton grand péché est effacé.

Le bon Jean l'Aumônier fut ensuite mis en terre ; on le plaça entre deux vénérables évêques, morts depuis peu de temps ; leurs corps inanimés semblèrent retrouver du sentiment à l'approche du grand serviteur de Dieu ; ils se retirèrent de part et d'autre avec respect, pour lui laisser entre eux la place honorable.

Le corps de ce grand Saint fut transporté à Constantinople où il était conservé avec vénération. Mais Mahomet II ayant pris cette ville, et ne voulant pas y maintenir la religion chrétienne, donna ce corps précieux à Matthias Huniade, roi de Hongrie, qui le plaça avec révérence dans la chapelle de son palais, à Bude, où il était encore en 1530, exempt de toute corruption. On en fit la translation cent deux ans après dans la principale église de Presbourg, le 23 janvier, qui est devenu le jour où on le fête. •

Saint Jean l'Aumônier fut le premier patron des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui se mirent aussi plus tard sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

SAINT ILDEFONSE,

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Ildefonse, appelé aussi Alphonse, espagnol de nation, naquit à Tolède en l'an 697, d'une illustre et noble famille. Etienne, son père et Lucie, sa mère, prirent grand soin de ses premières années et lui firent étudier les belles-lettres. Eugène, archevêque de Tolède, admirant ses progrès, l'envoya à Séville auprès d'un excellent maître nommé Ildefonse, qui le garda douze ans et le rendit à ses parents riche de science et de vertus. La pureté de ses mœurs et son mérite éclatant frappèrent si vivement l'archevêque de Tolède qui avait commencé son éducation, qu'il le nomma archidiaque de son église. Mais Isidore voyait tant de dangers dans le monde, qu'un jour il s'échappa et se réfugia au couvent d'Agli fondé sous le patronage des saints Cosme et Damien. Ses parents qui voulaient le lancer dans les grandeurs et les vanités de la terre s'irritèrent de la résolution de leur fils et ne négligèrent ni les démarches, ni les insinuations pour le ramener à eux. Tout en les révérait avec affection, il sentit qu'il appartenait au Dieu à qui il s'était donné, et les efforts de sa famille furent vains.

Quelque temps après, l'abbé du monastère d'Agli étant mort dans la grâce de Dieu, les moines, qui admiraient la justice, la douceur, la prudence et la sainteté d'Ildefonse, l'élurent pour leur abbé, avec une si complète unanimité, que son humilité fut contrainte à recevoir ce fardeau.

Et de nouveau quelque temps après cette élection, l'archevêque de Tolède, Eugène, s'en étant allé devant Dieu, le clergé, le sénat et le peuple élurent l'abbé Ildefonse leur archevêque. Il ne put résister non plus à ce témoignage de vénération, et ce qui l'engagea à en remercier Dieu, c'est qu'il se disposait à lutter contre un certain Elvidius, dont le nom est très-oublié, mais qui répandait une hérésie où il attaquait la virginité de la Mère de Dieu. Devenu évêque, il usa de son pouvoir et renversa si heureusement l'échafaudage d'impiété de cet homme qu'il fut obligé de quitter l'Espagne, d'où il voyait qu'on allait le chasser.

Alors le savant archevêque publia son beau traité de la *Perpétuelle virginité de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu*. Un miracle aussitôt récompensa le Prédicateur de la vérité.

Le matin de l'Expectation de la très-sainte Vierge (18 décembre), Ildefonse entrant dans son église un peu avant le jour, pour dire les matines, ses chanoines s'arrêtèrent en voyant le sanctuaire éclairé par une lumière qu'ils ne comprenaient pas ; le saint Archevêque s'avança sans crainte, il vit sur l'autel la très-sainte vierge Marie qui venait attester sa doctrine. Ildefonse se prosterna très-ému et l'auguste Reine des cieux lui donna un vêtement d'une étoffe inconnue, avec lequel il offrit le Saint-Sacrifice.

On lit aussi dans la Vie du Saint que l'auguste Marie, en donnant à son fidèle une chasuble d'un travail merveilleux, lui dit : « Bon Serviteur, pour le dévouement que vous montrez à honorer ma mémoire recevez ce vêtement comme une première récompense. »

Après ces paroles, elle disparut avec son cortège de Vierges ; et on a toujours fait la fête de cette apparition en Espagne, le 18 décembre ou le 24 janvier.

Nous citerons un second prodige non moins merveilleux, qui est rapporté, comme le premier, au Bréviaire romain (*supplément d'Espagne*).

Un jour (c'était le 9 décembre), où l'on fêtait sainte Léocadie, la protectrice de l'Espagne, un clergé nombreux et une foule immense remplissaient son église. Ildefonse à genoux devant le tombeau de la Sainte lui adressait des prières ferventes, lorsque tout à coup la pierre qui couvrait le tombeau se souleva, et la Sainte, paraissant devant tous les assistants vivement émus, adressa au saint Prélat ces paroles :

« O Ildefonse ! par vous triomphe ma Souveraine qui occupe les hauteurs des cieux ! » Elle ajouta de grands éloges au Saint. Tout à coup Ildefonse, voyant qu'elle allait se retirer, saisit la dague du roi Receswinthe, qui était là et coupa une partie du voile qui couvrait la tête de la Sainte. Elle disparut sur-le-champ. La tombe se referma, et au vœu de l'assemblée on plaça cette relique dans l'église.

Ildefonse mourut saintement en l'an 677, et suivant son désir, il fut inhumé dans la basilique de Sainte-Léocadie.

Pendant les invasions des Sarrasins, les fidèles enlevèrent de là le corps de leur Prélat révérent et l'emportèrent à Zamora, où il fut honoré jusqu'en l'an 888. Alors, son tombeau, qui était de marbre, fut enfoui sous les débris de cette ville saccagée par les Maures. Mais quand Zamora et le royaume de Léon furent repris par les chrétiens, en 1400, on releva le corps du Saint, qui fut rendu au culte des fidèles.

SAINTE ÉMÉRENTIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Après que sainte Agnès eut versé son sang pour Jésus-Christ, les fidèles qui assistaient à sa glorieuse mort emportèrent son corps précieux et l'ensevelirent avec soin dans un petit ermitage voisin de Rome, près de la porte qui eut depuis le nom de Sainte-Agnès.

Les chants d'allégresse de tous les chrétiens qui accouraient en foule pour honorer ces saintes reliques, les miracles que Dieu opérait au tombeau d'Agnès, excitèrent la rage des païens. Ils prirent le moment où une grande multitude de fidèles étaient en prières autour du sépulcre de la jeune Vierge, pour se précipiter sur eux et les assaillir d'une grêle de pierres. Les chrétiens furent obligés de prendre la fuite. Mais plusieurs furent lapidés et couronnés, dans ce lieu même, des palmes du martyre.

Une jeune fille, compagne et sœur de lait de sainte Agnès, Émérentienne, qui n'était encore que catéchumène, et qui avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, embrassa la pierre du tombeau et ne voulant pas s'éloigner d'un lieu si saint, elle se mit à reprocher aux païens leur impiété barbare. Les bourreaux la tuèrent à coups de pierres, et elle mourut baptisée dans son sang. Son corps fut enseveli auprès de celui de sainte Agnès ; et l'Église célébra dès lors sa mémoire le 23 janvier, jour de son martyre.

SAINTE MESSALINE,**VIERGE ET MARTYRE.**

Messaline, née de nobles parents à Fologno, fut instruite dans la science du salut par saint Félicien, évêque de cette ville. Sous une si heureuse direction, elle fit le vœu de virginité perpétuelle et s'exerça sans relâche à toutes les vertus chrétiennes. Mais dans la persécution de Décius et sur l'ordre de cet empereur, Félicien fut jeté dans une prison très-dure, où il manquait de tout et il était décidé que s'il n'abjurait pas sa foi, on le laisserait mourir de faim. Messaline implora la compassion du geôlier, qui par une grâce de Dieu, se laissa émouvoir et la laissa entrer dans la prison. Elle y porta des secours au Saint; la constance de Félicien l'affermir elle-même et elle continua quelques jours à secourir le bon Serviteur. Mais les agents de Décius la surprirent et l'accablèrent de tant de coups de leurs bâtons noueux, qu'ils envoyèrent au ciel son âme innocente. Le pieux évêque, son père spirituel, devait l'y suivre le lendemain.

Les reliques de cette Sainte sont vénérées à la cathédrale de Fologno, dans la chapelle de Notre-Dame, et plusieurs grâces insignes ont été accordées à son intercession.

SAINTE GRÉGORIE,**VIERGE.**

Au temps où les Goths dominaient en Italie, il y avait près de la ville de Spolète une jeune Vierge nommée Grégoire, qui, touchée de la grâce, s'était consacrée à Dieu et ne voulait vivre que pour Lui. Ses parents la marièrent, malgré ses supplications et ses pleurs, et on préparait les festins de la noce. Mais pendant ces apprêts elle s'enfuit dans une église où elle protesta qu'elle voulait vivre religieuse. Un homme vénérable, nommé Isaac, la prit sous sa protection et la conduisit dans un monastère de Vierges où sa vie sainte fut couronnée d'une sainte mort. Saint Grégoire le Grand, contemporain de ces événements, ajoute que cette pieuse vierge, en refusant un époux de la terre, mérita d'en avoir un dans le ciel.

SAINT ANASTASE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Le saint Anastase honoré aujourd'hui était un enfant de la Catalogne, engagé dans les troupes romaines, officier légionnaire. Mais aussi il était chrétien. Il se trouvait à Lérída lorsqu'un proconsul envoyé par Décius vint ouvrir la persécution, en sommant les habitants d'adorer ses idoles et de renier leur foi.

A l'ordre du proconsul, Anastase répondit d'une voix haute et ferme : « Je suis chrétien, je crois à Jésus-Christ, mon Seigneur, et j'exècre vos idoles avec ceux qui les adorent. »

Le proconsul, rouge de colère, entendit ensuite les soixante-dix soldats qu'Anastase commandait et qui comme lui étaient chrétiens, s'écrier comme lui qu'ils adoraient Jésus-Christ et maudissaient les idoles. Leur sentence fut prompte. On les livra aux tortionnaires, qui ne les soumirent pas, et enfin tous furent martyrisés par le glaive, le 23 janvier de l'an 352.

D'autres récits conformes pour les faits, mettent cette horrible exécution à Barcelone, sous Dioclétien, le même jour 23 janvier, mais de l'année 305.

SAINT MAUSIME OU MAYSIME.

Il y avait au iv^e siècle, près de la ville de Cyr, dans la Syrie, un homme qui était chrétien, mais qui n'avait fait aucune étude. Il s'appelait Mausime ou plus exactement Maysime. Il avait une si grande intelligence et menait une vie si admirable, que l'évêque de Cyr l'ordonna prêtre, sachant bien qu'il avait le cœur trop droit pour errer. Il gouverna avec une extrême sagesse la paroisse qui lui était confiée, et il édifia son troupeau par sa charité et par sa vie simple et austère. Son cœur était si généreusement ouvert à tous les malheureux que Dieu dans sa bonté l'appuyait de miracles. Théodoret raconte qu'il avait une tonne de blé et une tonne d'huile où il puisait tous les jours pour en donner aux pauvres et sans les voir jamais vides.

Une grande dame avait un fils qui se mourait et sur qui tous les médecins avaient inutilement employé leur science. Elle l'apporta à Maysime, qui, prenant l'enfant dans ses bras, s'agenouilla devant l'autel en priant sur ce jeune moribond, et il le rendit guéri à sa mère.

Théodore connaît la mère et le malade rendu à la vie.

SAINT MAIBEU,

Saint Maibeu (Maymbodus), irlandais, fut massacré par des bandits, auprès de Dampierre, au diocèse de Besançon. Son corps est honoré à Montbéliard. Ce Saint dans la Franche-Comté est appelé saint Mainbod. Il est renommé pour ses miracles. On en a rapporté un dans la *France ecclésiastique*, volume de 1856 : « Etienne II, doyen de Besançon, fut fait évêque de Belley, vers l'an 900. Béranger archevêque de Besançon ayant perdu la vue pour la Foi et ne pouvant faire ses fonctions, chargea Etienne qui était alors son vicaire général de transférer le corps de saint Mainbod, de l'église de Saint-Pierre à celle de Montbéliard, et lorsque la cérémonie se faisait l'archevêque recouvra miraculeusement la vue. »

Béranger avait eu les yeux crevés par son compétiteur Aimin, qui était hérétique et qui voulait à tout prix le siège de Besançon, où il ne laissa que des souvenirs odieux.

SAINT BARNARD,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Barnard, enfant d'une famille illustre du Lyonnais, fut élevé avec beaucoup de soin, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il avait des frères, venus au monde avant lui et que le ciel retira jeunes de ce monde. Resté seul, ses parents l'envoyèrent en 799 à la cour de Charlemagne. Il avait alors dix-huit ans. Il vécut au milieu du monde comme il aurait fait dans un désert. A des aumônes abondantes, il joignit des jeûnes rigoureux et l'exercice d'une prière fervente, auquel il lui arri-

vait souvent de consacrer les nuits. Il se maria par obéissance pour ses parents ; mais sa femme ayant depuis consenti à ses pieux desseins, il quitta le siècle à l'âge de vingt-cinq ans, et prit l'habit religieux dans le monastère qu'il avait fondé à Ambournai dans le Bugey. Il s'y regarda comme le dernier des Frères, et jamais il ne tira vanité du titre de fondateur. Ses austérités étaient si grandes, qu'elles paraissaient presque au-dessus des forces de la nature humaine. Le premier abbé d'Ambournai étant mort, il fut forcé de prendre sa place et de se charger du gouvernement du monastère.

La réputation de sa sainteté était si bien établie, qu'on l'élut, vers l'an 817, pour succéder à Wolfère sur le siège archiépiscopal de Vienne : mais il ne voulut point acquiescer à son élection, et il fallut un ordre exprès du Pape pour arracher son consentement. Le Pape Paschal lui envoya le pallium et confirma tous les droits accordés à son Église par le Saint-Siège¹. Le Saint allia les mortifications du cloître aux travaux apostoliques et à la sollicitude pastorale. Sa charité le rendit extrêmement sensible aux misères des pauvres, et surtout au triste sort des pécheurs, de manière que quand quelqu'un venait lui confesser ses crimes, il en ressentait plus de douleur que le pénitent même.

Louis le Débonnaire, que la mort de Charlemagne, arrivée en 814, avait mis en possession de l'empire, donna le titre d'empereur à Lothaire son fils aîné, dans une assemblée qui fut tenue la même année à Aix-la-Chapelle. Quoique l'acte eût été envoyé au Pape pour être confirmé, Lothaire ne se fit couronner à Rome que l'an 823. Ce prince, uni avec les rois Louis et Pepin ses frères, prit les armes en 830 contre son propre père ; ils colorèrent tous trois leur révolte du prétexte de la tyrannie de l'impératrice Judith leur belle-mère, qu'ils accusaient encore d'entretenir un commerce criminel avec Barnard, comte de Barcelone. L'empereur et l'impératrice furent enfermés à Soissons, l'un dans le monastère de Saint-Médard, et l'autre dans celui de Sainte-Croix. La

¹ Nous avons encore la lettre que le pape Paschal écrivit à saint Barnard. Voyez le père Labbe, *Conc.*, *App.*, t. VII, p. 1869 ; Bollandus, *ad 23 jan.*, et Mabillon, t. VI, *Act. Ord. S. Bened.*

liberté fut pourtant rendue à l'empereur au mois d'octobre de la même année ; mais il la reperdit en 833. Les trois princes, irrités de ce qu'il se laissait toujours gouverner par Judith, et de ce qu'en faveur du fils ¹ qu'il avait eu d'elle, il avait changé le partage déjà fait entre eux, prirent une seconde fois les armes contre lui ; ils l'enfermèrent encore dans le monastère de Saint-Médard. On vit ce malheureux père dans l'église de Notre-Dame de Soissons, faire une confession de ses prétendus crimes, et se revêtir de l'habit des pénitents publics. La plupart des rebelles furent apaisés par cette humiliation. Louis et Pepin s'en contentèrent et se réunirent l'année suivante contre leur frère Lothaire, afin de l'obliger à remettre leur père en liberté. Il fut effectivement rétabli à Saint-Denis le 1^{er} mars.

L'archevêque de Vienne, qui avait eu le malheur de se laisser séduire par les prélats et les seigneurs qui avaient concouru à la dégradation de Louis le Débonnaire, ne le vit pas plutôt rétabli qu'il se réfugia sur les terres de Lothaire en Italie, avec Agobard qu'il avait ordonné archevêque de Lyon ². Lothaire s'étant récon-

¹ Charles, depuis surnommé le *Chauve*.

² Agobard, archevêque de Lyon, se déclara hautement pour les princes rebelles ; il fit même une apologie de leur conduite, que nous avons encore. Après la réconciliation de Lothaire avec son père en 837, il retourna à Lyon, où il mourut le 6 juin de l'année 840. Il est honoré en ce jour d'un culte public à Lyon et en Saintonge sous le nom de saint Aguebaud. Agobard était un prélat fort habile ; il a laissé plusieurs ouvrages que Papyre Masson publia à Paris en 1605. Baluze en donna une nouvelle édition en 1666, en 2 vol. in-8°.

Les écrits les plus utiles d'Agobard, sont : 1° son *Traité contre Félix d'Urgel*. Il y prouve par l'Ecriture et par les Pères, qu'en Jésus-Christ il n'y a pas deux Fils de Dieu, l'un par nature, l'autre par adoption ; mais que Jésus-Christ est Fils unique et naturel de Dieu.

2° *Les trois traités contre les superstitions des Juifs*. Le Prélat y demande à l'empereur qu'il ne leur soit pas permis d'empêcher le baptême de leurs esclaves qui veulent sincèrement recevoir ce sacrement.

3° *Le livre contre la loi de Gondebaud, roi des Bourguignons*, laquelle ordonnait les duels judiciaires. Cette loi, publiée au VI^e siècle, était encore en vigueur dans le IX^e. Saint Avit avait tâché de convaincre Gondebaud, que ces sortes de combats étaient injustes et superstitieux ; mais il n'avait pu rien gagner. Agobard fait valoir les mêmes raisons et presse l'empereur d'abolir ces duels. On peut voir l'excellent ouvrage du cardinal Gerdil, contre les combats singuliers, imprimé à Turin en 1751.

4° *Le livre sur le tonnerre et sur la grêle*. Le but de l'auteur était de com-

cilié avec son père, Barnard rentra dans son église, où il expia sa faute par un sincère repentir. Quelque temps après, il fonda dans son diocèse le monastère de Romans¹, où il se retirait souvent pour se préparer à la mort par les exercices de la prière et de la pénitence. Ayant eu divers pressentiments de la fin de sa vie, il prêcha pour la dernière fois dans sa cathédrale, et dit adieu à son peuple. Il se retira ensuite au monastère de Romans, où il passa trois jours et trois nuits en prières, prosterné sur son cilice ; à l'entrée de la quatrième nuit, il entendit une voix qui lui disait : « Venez, on vous attend. » Il reçut le saint Viatique, et mourut tranquillement au point du jour, qui était un dimanche, la soixante-quatrième année de son âge, la trente-deuxième de son épiscopat, le 23 janvier 842.

LE BIENHEUREUX CORNEILLE DE ZIRICHESA,

FRÈRE MINEUR.

On ne sait pas précisément en quel lieu de la Bavière le Bienheureux Corneille prit naissance : mais les circonstances de sa

battre l'illusion superstitieuse du peuple, qui s'imaginait qu'on devait en attribuer la production aux sorciers.

5° *Le livre des sentences*. Agobard y démontre la superstition des épreuves du feu et de l'eau, autorisées par les lois des Bourguignons.

6° Une lettre en réponse à Barthélemy, archevêque de Narbonne, qui avait consulté Agobard pour savoir ce qu'on devait penser de certaines personnes, dont les unes tombaient comme en épilepsie sur le tombeau de saint Firmin à Uzès, et d'autres étaient agitées à la manière de ceux qu'on nomme vulgairement *démoniaques*. Agobard répond qu'il attribue ces effets aux jugements que Dieu exerce sur les personnes en question, et qu'il les regarde comme une espèce de fléau tout opposé aux guérisons miraculeuses que Dieu accorde par les mérites de ses Saints.

7° *Le traité des privilèges et des droits du sacerdoce*, contre les vexations des laïques.

8° *Le traité de la dispensation des biens ecclésiastiques*, contre ceux qui les emploient mal, soit parmi les clercs, soit parmi les usurpateurs laïques.

9° *Le livre sur les images*, où il est prouvé qu'on doit les révéler, sans toutefois les adorer.

¹ Ainsi appelé, parce qu'il était immédiatement soumis au Saint-Siège, *S. Bernardi de Romano oppido*. L'église est une collégiale de chanoines. L'abbaye de Romans fut sécularisée, il y a 250 ans, et la mense abbatiale fut unie à l'archevêché de Vienne.

vie depuis qu'il eut embrassé l'Ordre de Saint-François nous sont mieux connus.

Jacques I^{er}, roi d'Écosse, ayant appris les bons effets que produisait l'Étroite Observance en Italie, et dans la haute Allemagne où elle avait des établissements considérables, s'adressa aux Pères de Cologne, pour qu'ils lui envoyassent des Religieux qui l'établissent dans son royaume. Ces Pères avertirent aussitôt Jean Mahubert, Général de l'Observance Cismontaine, et le prévinrent du pieux dessein du roi d'Écosse.

Alors Mahubert envoya vers ce prince six Religieux auxquels il donna pour chef le Bienheureux Corneille. Ils arrivèrent heureusement en Écosse, où leur conduite pure et désintéressée leur attira tellement la confiance du monarque et des peuples, qu'ils étaient consultés sur toutes les affaires pour peu qu'elles fussent relatives à la Religion et aux mœurs.

En peu d'années ils établirent neuf couvents en divers lieux d'Écosse, et le premier fut à Édimbourg qui en est la capitale ; mais le zèle de ceux qui le construisirent le rendit trop magnifique, ce qui fut cause que Frère Corneille, qui mettait la pauvreté et l'humilité au rang des principales vertus des enfants de Saint-François, ne voulut point l'habiter. Néanmoins des ordres du Pape Eugène IV à qui l'archevêque de Saint-André, primate du royaume, s'était adressé, l'y contraignirent dans la suite, et le Bienheureux s'appliqua à réparer par son humilité personnelle, ce qu'il y avait de trop relevé dans l'édifice, où il était forcé de demeurer.

Quand Corneille eut bien affermi en Écosse l'Observance, il revint dans la Flandre où il passa le reste de ses jours à prier, à méditer sur les vérités du salut, et à pratiquer toutes les vertus qui y conduisent : puis il mourut saintement à Anvers et y fut inhumé dans le cours de l'année 1447.

LE BIENHEUREUX ARNOLD DE SUALMA.

On fête en ce jour, à Ninove, en Belgique, le Bienheureux Arnold de Sualma, Chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, homme très-religieux.

Après avoir été pendant trente-trois ans curé de l'église de Ninove, il mourut et fut enseveli dans le cimetière du monastère. Comme des miracles s'opéraient à son tombeau, on le transporta dans l'église paroissiale. Sa mort eut lieu le 23 janvier 1221.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE MÉDOC,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

Pierre, né de parents pauvres dans la contrée de la France qu'on appelle le Médoc, débuta dans la vie par le métier de berger. Mais il montrait de si heureuses dispositions pour l'étude et il était si sage et si pieux, que les bonnes gens qui lui portaient intérêt, l'engagèrent à gagner Bordeaux où il pourrait étudier. Il s'y rendit, apprit là gratuitement la grammaire et fit les études préliminaires qu'on appelle les humanités.

C'était aux dernières années du xiv^e siècle. Alors l'instruction était libre et gratuite. De plus, les étudiants pauvres vivaient d'aumônes, qui généralement ne leur manquaient jamais. Il alla ensuite à Toulouse, où il gagna le baccalauréat en droit canon : aussitôt l'archevêque de Bordeaux, François II, le prit pour son secrétaire. Il l'accompagna au concile de Pise en 1409, et l'année suivante il fut fait chanoine.

Sa piété ayant grandi de jour en jour, il alla visiter les Lieux saints. A son retour, il fut curé de Boliac, et il gouverna si sagement et si saintement cette paroisse, que le siège de Bordeaux étant devenu vacant, les chanoines et le clergé réunis pour choisir un Évêque, proclamèrent unanimement Pierre de Médoc.

Il visita tout son diocèse, releva les églises que les guerres avaient endommagées ou détruites, soulagea les pauvres, éclaira les ignorants, ramena les pécheurs au bercail, et siégea vingt-six ans sans se donner de repos. Sa vie fut toujours sainte.

En 1456, il se démit de son évêché pour se préparer à la mort ; elle l'enleva de ce monde un an après ; et Louis XI demanda sa canonisation au Pape Sixte IV, qui ordonna d'instruire la cause ; mais nous ignorons si le culte qu'on lui rendait a été approuvé par le Saint-Siège.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE RAVENNE.

Marguerite, née dans la petite ville de Russi, entre Faenza et Ravenne, habita toujours cette dernière ville, dont le nom la distinguait des autres Marguerite. A l'âge de trois mois, elle perdit la vue, qu'elle ne recouvra plus. Mais cette infirmité fut compensée largement par son intelligence merveilleuse dans les matières spirituelles. Elle s'accoutuma aux austérités dès sa plus tendre enfance. Elle comprenait qu'en allant à Dieu elle retrouverait la lumière.

Sa résignation dans les maladies dont elle fut accablée pendant quatorze ans, sa patience invincible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les âmes à Jésus-Christ la rendirent l'objet de la vénération publique. On lui demandait des avis de tous côtés, et dom Séraphin de Fermo, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une Confrérie du Bon-Jésus, où toutes sortes de personnes entrèrent alors et qui devint peu après une Congrégation de Clercs réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis, et, à l'exception des austérités qui y sont indiquées, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien.

Marguerite de Ravenne, patronne des aveugles, mourut le 23 janvier 1505, âgée de soixante-trois ans. Le Pape Paul III fit informer, trente-deux ans après, sur les miracles obtenus à son tombeau.

LES DEUX MARTYRS DE LA FORÊT DE SOIGNE.

Les Bienheureux Gérard Ridder et Henri Zegher étaient aux temps des troubles suscités par les protestants, deux Frères Convers de l'Ordre de Saint-Augustin, qui parcouraient le Brabant pour affermir la Foi dans les cœurs et pour combattre le calvinisme. Ils furent rencontrés dans la forêt de Soigne par ces huguenots qu'en Belgique on appelait les Gueux. Ces Gueux leur intimèrent l'ordre de renier l'Église romaine et de professer comme eux le calvinisme. Sur leur refus inébranlable ils les dé-

pouillèrent de tout ce qu'ils portaient et les mirent nus avec des quolibets outrageants. Alors ils firent de nouvelles instances, mais sans succès. Ne pouvant perdre leurs âmes, ils les frappèrent à coups de poings, à coups de bâtons, et poursuivirent leur supplice jusqu'à ce qu'ils les eussent mis à mort. Puis ils jetèrent leurs corps brisés dans un étang. Ce ne fut que trois semaines après que, l'étang ayant abaissé ses eaux, on retrouva les corps de ces deux Martyrs ; ils n'étaient pas corrompus.

Le clergé de Duysbourg, près de Louvain, informé de cette nouvelle qui faisait quelque bruit, alla lever ces deux corps et les ensevelit pieusement dans son église.

LE VÉNÉRABLE PÈRE LEONARD LESSIUS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ce saint Religieux, né en 1552, auprès d'Anvers, de parents pieux et instruits, entra à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus. « Dès son noviciat, on vit se développer en lui le germe de cette science extraordinaire et de cette haute sainteté qui l'ont distingué. Malgré la profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, il ne montrait aucun attachement à son sentiment propre et se rendait sans peine à l'avis des autres ¹. » Ses ouvrages de philosophie et de théologie seront toujours recherchés. Mais sa vie fut admirable de mansuétude, d'abnégation, d'amour de Dieu et du prochain. Il mourut le 23 janvier 1623, âgé de soixante et onze ans. On conserve à l'archevêché de Malines, des informations sur sa vie et ses vertus, avec l'espoir qu'on travaillera un jour à sa béatification.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

L'Église fête aujourd'hui le mariage de la Bienheureuse Vierge Marie avec saint Joseph.

¹ M. l'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

La convenance demandait, dit saint Bernard, que la Mère de Jésus-Christ fût unie à un époux, afin qu'elle ne pût paraître coupable, et que les infidèles ne méprisassent pas son divin Fils en l'accusant d'être le fruit d'une union illégitime.

Mais, avant son mariage, Marie avait fait vœu de virginité, et si, malgré ce vœu, elle épousa Joseph, c'est qu'une révélation divine lui avait fait connaître que ce Saint avait des sentiments pareils aux siens et qu'elle n'avait rien à craindre.

Marie avait quatorze ans lorsqu'elle s'unit à saint Joseph. C'est du moins l'opinion commune. Et quoi qu'en ait dit saint Épiphanie, il n'est pas vraisemblable que Joseph fût arrivé alors à la vieillesse.

Voici maintenant ce qui amena l'institution de cette fête des épousailles de la Mère de Dieu.

Un chanoine de Chartres avait recommandé, dans son testament, qu'au jour de son décès le Chapitre fit une commémoration solennelle de saint Joseph, parce qu'il savait, disait-il, que les hommages adressés à ce Saint reviennent à la Bienheureuse Vierge Marie. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, contemporain de ce chanoine et très-dévoth à l'Époux de la Mère de Dieu, proposa de célébrer la fête du mariage de la très-sainte Vierge avec saint Joseph ; il en rédigea lui-même l'office. Le Pape Paul III en fit composer un autre qui fut accordé à plusieurs églises en Italie et dans les divers pays catholiques : et cette fête se célèbre le 23 janvier.

On conserve à Pérouse un anneau qu'on dit être celui que portait saint Joseph et qu'il donna à la Bienheureuse Vierge le jour de leur union.

Un enfant de Pérouse, J.-B. Laure, a écrit que cet anneau avait été trouvé au temps du Pape Grégoire V ; que la ville de Chiusi l'avait conservé quatre cent quatre-vingt-quatre ans, et qu'ensuite il était devenu la possession de la ville de Pérouse. Les habitants de cette ville avaient obtenu du Pape Innocent VII une décision constatant que cette relique devait rester chez eux comme un trésor.

Pompéius Pollinus, dans une savante dissertation a rassem-

blé des preuves nombreuses qui établissent l'authenticité de cet anneau.

Selon quelques historiens, Marie effrayée du projet de son mariage, alla découvrir à Zacharie sa résolution de demeurer vierge, et le supplia de permettre qu'elle passât sa vie dans le temple. Sur les communications de Zacharie, les prêtres tinrent conseil. Mais considérant que Marie descendait en ligne directe de David, et que le temps du Messie était proche, ils ne crurent pas pouvoir accorder à Marie ce qu'elle demandait. Saint Joseph alors avait quarante ans, selon l'opinion la plus générale et la mieux fondée.

Les cérémonies religieuses du mariage étaient fort simples chez les Juifs; elles se bornaient à l'échange des serments des deux Époux et à la formule telle à peu près que le rit chrétien l'a conservée. Toute la pompe était réservée pour les fêtes mondaines des noces, qui n'avaient lieu que quelques jours après.

« Quoique simple artisan, Joseph était de race royale; et comme chez les Juifs, de même que chez tous les peuples d'origine arabe et ismaélite, la noblesse de race, la seule admise par eux, restait indépendante de l'état de fortune ou de position sociale et n'admettait pas de dérogation par le travail; comme surtout l'éducation de Marie au temple, sa condition de fille et unique héritière d'Anne et de Joachim, devaient attirer tous les regards, les noces des deux Époux durent se faire en grande pompe.

« Voici les détails que la tradition, d'accord avec les mœurs et les usages hébraïques, raconte sur ce sujet.

« Marie n'ayant point sa mère pour présider aux fêtes du mariage, deux veuves, de celles qui l'avaient élevée dans le temple, s'offrirent de lui en tenir lieu pour la circonstance, de concert avec Marie de Cléophas, sœur aînée de Joseph. — Toutes trois l'accompagnèrent à Jérusalem dans la maison qu'Anne et Joachim lui avaient laissée en héritage.

« La famille de Marie était fort nombreuse; tous ses membres riches ou pauvres assistèrent aux réjouissances du mariage, et vinrent la chercher à sa demeure. Marie fut placée sous un dais

porté par quatre jeunes hommes ; les deux veuves et Marie de Cléophas se placèrent à ses côtés, et les filles d'Israël se rangèrent, parées et joyeuses, à la suite de la mariée.

« A l'approche de ce cortège toutes les terrasses se garnissaient, toutes les portes s'ouvraient, on accourait se placer sur le passage de l'auguste Vierge, afin de contempler de plus près sa merveilleuse beauté, son angélique modestie. Elle était si radieuse que les filles de Sion, entraînées par un mouvement d'enthousiasme, qui était presque une révélation divine, semèrent de fleurs son passage et répandirent des parfums jusque sur ses vêtements.

« Joseph suivait à quelque distance, à cheval, au milieu de ses amis et dans une pompe non moins solennelle.

« Arrivé au lieu où se faisait la fête, le cortège s'arrêta, et Marie fut placée, toujours sous le dais, sur une estrade exhaussee de quelques marches et nommée le trône nuptial. Tout le monde criait en chœur : « Béni soit celui qui vient ! »

« Que ces mots qui ne présentaient aux assistants qu'une simple formule avaient ici un sens parfait ! « Béni soit celui qui vient !... » le Messie, dont le jour est proche, et qui naîtra de la jeune Vierge, pur et saint objet de cette ovation.

« Cependant Joseph, à l'imitation de Booz étendant le pan de son manteau sur Ruth, détacha son salim et en couvrit l'auguste Marie en lui disant : « Vous êtes ma femme selon le rit de Moïse et d'Israël. » C'est la dernière formule légale du mariage.

« Restent les formules symboliques, touchant usage, dont l'équivalent se retrouve en certains pays chrétiens et dont l'allégorie est singulièrement éloquente.

« Un des plus proches parents des deux Époux prit une coupe dans laquelle il versa du vin. « Il but le premier, fit boire ensuite les deux Époux en bénissant Dieu qui a créé l'homme et la femme et ordonné le mariage ; prenant ensuite une poignée de froment, symbole de l'abondance, il le jeta devant eux. » Puis il alla reprendre sa place dans le cortège.

« Cette dernière cérémonie accomplie, tout le monde passa dans la salle du festin.

« Les fêtes durèrent sept jours, après lesquels, retirée enfin du milieu de ce bruit et de ces admirations qui pesaient à son humilité, Marie prit avec Joseph la route de Nazareth, qu'ils devaient habiter. Un grand nombre de Nazaréens accourus à l'invitation de Joseph pour rendre honneur à la jeune Épouse et prendre part aux fêtes du mariage, les accompagnaient ¹. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Barcelone, saint Raymond de Pennafort, dont on a déjà parlé le septième jour de ce mois.

A Rome, sainte Emérentienne, vierge et martyre ; elle n'était encore que catéchumène lorsqu'elle fut lapidée par les Gentils, comme elle priaît sur le tombeau de sainte Agnès, qui avait été sa sœur de lait.

A Philippes en Macédoine, saint Parmenas, l'un des sept premiers diacres qui, s'étant abandonné à la conduite de la grâce divine, s'appliqua avec une entière fidélité au ministère de la

¹ Emprunté au *Journal des enfante de Marie*.

¹ DECIMO KALENDAS FEBRUARIJ.

Barcinone, sancti Raymundi de Penafort : de ejus autem natali agitur septimo idus januarii. — Romæ, sanctæ Emerentianæ virginis et martyris, quæ adhuc catechumena, dum oraret ad sepulchrum sanctæ Agnetis, cujus fuerat collactanea, a gentilibus lapidata est. — Philippis in Macedonia, sancti Parmenæ, qui fuit unus de septem primis diaconis : hic traditus gratiæ Dei, inunctum sibi a fratribus officium prædicationis plena fide consummans, sub Trajano martyrii gloriam est adeptus. — Cæsareæ in Mauritania, sanctorum martyrum Severiani et Aquilæ uxoris ejus ignibus combustorum. — Apud Antinoum Ægypti urbem, sancti Asclæ martyris, qui post diversa tormenta pretiosam Deo animam, in flumen præcipitatus, reddidit. — Ancyre in Galatia, sancti Clementis episcopi, qui sæpius cruciatus, tandem sub Diocletiano martyrium consummavit. — Ibidem, sancti Agathangeli, qui eodem die sub Lucio præside passus est. — Alexandriæ, sancti Joannis eleemosynarii, ejusdem urbis episcopi, misericordia in pauperes celeberrimi. — Toleti, sancti Ildelfonsi episcopi, qui ob singularem vitæ integritatem, susceptamque defensionem adversus hæreticos, Dei Genitricis virginitatem impugantes, ab eadem candidissima veste donatus est, ac demum sanctitate celebris in cælum vocatus. — In Provincia Valeriæ, sancti Martyrii monachi, cujus meminit beatus Gregorius papa.

prédication que les Apôtres lui avaient confié, et parvint sous Trajan à la gloire du martyr.

A Césarée en Mauritanie, les saints martyrs Sévérin et Aquilla sa femme, qui périrent dans les flammes.

A Antinoé, ville d'Égypte, saint Asclas, martyr, qui, après divers tourments, fut précipité dans la rivière, où il rendit son âme à Dieu.

A Ancyre en Galatie, saint Clément, évêque qui, ayant été souvent éprouvé par diverses tortures, consumma enfin son martyre sous Dioclétien.

Au même lieu et le même jour, saint Agathange, qui souffrit la mort sous le président Lucius.

A Alexandrie, saint Jean l'Aumônier, évêque de cette ville, si célèbre par son ardente charité envers les pauvres.

A Tolède, saint Ildefonse, évêque qui, à cause de l'innocence de sa vie et pour avoir entrepris la défense de la virginité de la Mère de Dieu, attaquée par les hérétiques, reçut de cette sainte Mère une robe d'une blancheur éclatante; enfin, après s'être rendu célèbre par sa sainteté, il fut appelé au Ciel.

Dans l'Abruzzes citérieure, saint Martyr, solitaire, dont le Pape saint Grégoire fait mention.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Amasius, évêque de Tians, dans le pays de Naples. Il délivra son diocèse et celui de Sora de l'arianisme qui les infectait. Mort en l'an 350.

Saint Asclas, dont parle le Martyrologe romain, était surnommé Sabin, et souffrit auprès d'Antinoé en Égypte. Après avoir eu le corps déchiré et couvert de plaies, il fut jeté dans le Nil où il expira en l'an 344. Le président Arianus qui l'avait condamné à ces supplices se convertit peu après à la foi chrétienne et fut Martyr à son tour.

En Orient, saint Salaman le Silenciaire, solitaire.

Saint Macaire et saint Eugène, deux prêtres de Jésus-Christ, qui vivaient sous Julien l'Apostat. Ces deux Saints ayant repro-

ché à Julien son apostasie furent, par son ordre, roués de coups de bâton, puis relégués dans un désert de l'Arabie où ils furent décapités.

Saint Acauhe (Acauhus), abbé en Ethiopie.

Saint Urbain, évêque de Langres. Il florissait au milieu du v^e siècle, mais on sait peu de choses de lui.

Saint Ancyre, saint Chrystophore et saint Chariton, diacres, et plusieurs enfants, martyrs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude-François Galmiche, curé de Dampierre, au diocèse de Besançon, refusa le serment schismatique et sortit de France. Mais il y rentra après le 9 thermidor et condamné à mort comme émigré rentré, il fut guillotiné le 23 janvier 1798.

N. Orian, sous-diacre au diocèse de Nantes et n'ayant pas fait le serment, fut arrêté et conduit avec quelques autres prêtres devant la commission militaire établie à Savenay. Condamné à mort comme brigand de la Vendée, il fut avec ses compagnons fusillé le 23 janvier 1794.

Raimond Menou, curé de Saint-Georges au diocèse de Périgueux, ayant refusé le serment, fut condamné à la déportation et emmené à Rochefort, où il mourut de mauvais traitements et de misère à 56 ans, le 23 janvier 1794.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Timothée, évêque et martyr. — Saint Macédoine ou Macedone, solitaire d'Antioche. — Théodoret, évêque de Cyr. — Saint Savinien, évêque de Troyes, martyr. — Saint Babylas, évêque d'Antioche, martyr. — Saint Babylas, martyr en Sicile. — Saint Babylas, maître d'école. — Saint Théodore, évêque de Myre, martyr. — Saint Cadoc, abbé dans le pays de Galles. — Saint Cadoc, évêque et martyr. — Saint Caldoc, missionnaire irlandais. — Saint Exupérant, évêque de Cingoli. — Saint Zamas, premier évêque de Bologne. — Saint Artème, évêque de Clermont. — Saint Mornrod. — Le Bienheureux Marcolin, Frère prêcheur. — Le Bienheureux Etienne de Waradin. — La Vénérable Mère Anne du Saint-Esprit. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT TIMOTHÉE,

ÉVÊQUE ET MARTYR ¹.

Saint Timothée, né d'un père gentil et d'une mère juive nommée Eunice, était de Lycaonie, et probablement de la ville de Lystres. Eunice avait embrassé la religion chrétienne, ainsi que Loïde, grand'mère de Timothée ; et saint Paul fait l'éloge de la foi de toutes les deux. Timothée s'appliqua, dès son enfance, à l'étude de l'Écriture sainte ². Le témoignage avantageux que les frères d'Icone et de Lystres rendirent de lui à saint Paul, qui vint prêcher en Lycaonie l'an 51 de Jésus-Christ, engagea cet Apôtre à le choisir pour le compagnon de ses travaux à la place de saint Barnabé. Il le circoncit toutefois à Lystres, avant de s'en faire suivre : car, quoique les cérémonies légales n'obligeassent plus depuis la mort de Jésus-Christ, il fut pourtant permis de les observer comme une chose indifférente, jusqu'à la ruine de Jérusalem et du temple ³. Saint Paul avait encore d'autres raisons pour

¹ Voyez Tillemont, t. II, p. 141.

² II *Tim.*, III, 15.

³ Par là, disent les anciens Pères, on enterrait la synagogue avec honneur.

en agir de la sorte ; il conciliait à son disciple l'estime des Juifs, et leur montrait d'ailleurs qu'il n'était pas lui-même ennemi de leur loi. Ici saint Chrysostôme ¹ admire la prudence et la charité de saint Paul. Ne doit-on pas aussi admirer l'humble docilité avec laquelle le disciple se soumit à une cérémonie douloureuse qui n'était point de précepte ? Saint Augustin ² loue encore le zèle et le désintéressement de Timothée, qui ne balança point d'abandonner son pays, sa maison, son père et sa mère, pour suivre un Apôtre dont il lui faudrait partager la pauvreté et les souffrances.

Saint Paul, après avoir circoncis Timothée, lui confia, par l'imposition des mains, le ministère de la parole, sans avoir égard à sa grande jeunesse, une vertu extraordinaire suppléant en lui au nombre des années. Depuis ce temps-là, il le regarda toujours non-seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frère et le compagnon de ses travaux ³. Il l'appelle « homme de Dieu ⁴, » et dit aux Philippiens que personne ne lui est aussi uni de cœur et de sentiments que Timothée ⁵. L'estime du maître prouve assez quel était le mérite du disciple, dont la vocation au ministère évangélique avait d'ailleurs été accompagnée de prophéties faites à son sujet ⁶.

Saint Paul étant sorti de Lystres, parcourut avec son disciple le reste de l'Asie, puis s'embarqua pour la Macédoine l'an 52 de Jésus-Christ, et prêcha l'Évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des Juifs l'ayant obligé de quitter cette dernière ville, il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux fidèles dans la foi. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, il lui manda de l'y venir trouver ; mais sur la nouvelle que les chrétiens de Thessalonique souffraient une cruelle persécution, il l'envoya vers eux pour les consoler et les fortifier. Timothée revint trouver saint Paul, qui était pour lors à Corinthe, afin de lui rendre compte du succès de sa commission ⁷. Ce fut dans ce temps-là que l'Apôtre écrivit sa première Épître aux Thessaloniens. De Corinthe, saint Paul alla à Jérusalem, d'où il revint passer deux ans à Éphèse.

¹ *Præf.*, in I *Tim.* — ² *Serm.*, 177, n. 7. — ³ I *Thess.*, III ; II *Cor.*, IV, 17. — ⁴ I *Tim.*, VI, 11. — ⁵ *Phil.*, II, 20. — ⁶ I *Tim.*, I, 18. — ⁷ *Act.*, XVIII.

Comme il avait formé le dessein de retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Eraste de le devancer en Macédoine, afin qu'ils fissent préparer les aumônes destinées au soulagement des chrétiens de Jérusalem.

Il donna ordre à Timothée en particulier d'aller ensuite à Corinthe pour y corriger quelques abus, et pour rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit aux Corinthiens peu de temps après, il leur recommandait fortement son cher disciple ¹. Il attendit son retour en Asie, et le mena avec lui en Macédoine et en Achaïe. Timothée laissa l'Apôtre à Philippes, et le rejoignit à Troade. Saint Paul, de retour en Palestine, fut mis en prison à Césarée ; il y resta deux ans, après quoi il fut envoyé à Rome. Il paraît que Timothée était avec lui dans ce temps-là, puisqu'il est nommé conjointement avec lui à la tête des Épîtres aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62. Timothée eut aussi le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ, et la gloire de confesser sa foi en présence d'un grand nombre de témoins ; mais on le mit en liberté ². Il fut ordonné évêque en conséquence d'une prophétie, et d'un ordre particulier du Saint-Esprit ³. Il reçut par l'imposition des mains la grâce du Sacrement, et le pouvoir non-seulement de gouverner l'Eglise, mais encore de faire des miracles, avec d'autres dons extérieurs du Saint-Esprit. Saint Paul étant retourné de Rome en Orient dans l'année 64 de Jésus-Christ, laissa son disciple à Ephèse pour gouverner l'Eglise de cette ville, pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres, et même des évêques ⁴ ; car il lui confia aussi le soin de toutes les Eglises d'Asie ⁵.

Saint Paul était encore en Macédoine quand il écrivit sa première Épître à Timothée. La seconde fut écrite de Rome un an après, c'est-à-dire en 65. On y voit l'effusion d'un cœur plein de tendresse pour un fils bien-aimé. L'Apôtre, qui était alors dans les fers, conjure son cher disciple de venir le trouver à Rome, afin qu'il ait la consolation de le voir encore une fois avant de mourir.

¹ *Cor.*, xvi, 10. — ² *Heb.*, xiii, 23. — ³ *I Tim.*, iv, 14. — ⁴ *I Tim.*, i. —

⁵ *S. Chrys.*, hom. xv in *I Tim.*

Il l'exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit dont il fut rempli le jour de son ordination ; il lui donne des avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui trace le caractère de ceux qui devaient s'élever dans la suite ¹.

Nous apprenons de la première Épître à Timothée, qu'il ne buvait que de l'eau : mais comme ses grandes austérités avaient altéré sa santé, et qu'il avait l'estomac très-faible, saint Paul lui ordonna « de boire un peu de vin. » Il dit « un peu, » remarquent les Pères, parce qu'il nous est utile que la chair soit faible, afin que l'esprit soit plus fort et plus vigoureux. Timothée avait peut-être alors quarante ans. Il est probable qu'il alla à Rome pour conférer avec son maître. Il était évêque d'Éphèse avant l'arrivée de saint Jean dans cette ville. Ce dernier y résidait comme un Apôtre qui avait une inspection générale sur toutes les Églises d'Asie ². Saint Timothée a toujours été regardé comme le premier évêque d'Éphèse ³. Les anciens martyrologes lui donnent le titre de Martyr.

Voici ce que nous lisons dans les actes de saint Timothée : Sous l'empire de Nerva, le 22 janvier 97 de Jésus-Christ, les païens célébrant une de leurs fêtes appelée *Catagogie*, dans laquelle ils portaient leurs idoles, assommèrent à coups de pierres et de massues Timothée, qui voulait s'opposer à leurs abominables superstitions.

¹ Il *Tim.*, III, 1 et 2.

² Dans l'Apocalypse, qui fut écrite en 95, Jésus-Christ reproche à l'évêque d'Éphèse d'être déchu de sa première charité : il l'exhorte à faire pénitence, et à rentrer dans la pratique de ses premières œuvres. (*Apoc.*, II, 4.) Cet évêque ne pouvait être que saint Timothée, selon le P. Calmet. Pereira, Corneille de la Pierre, Alcazar, Bossuet, etc., sont du même sentiment. Tillemont, t. III p. 147 ; Bollandus, au 24 janvier, pp. 563 et 564 ; Nicolas de Lyra et Ribera, pensent que le reproche de Jésus-Christ tombait, non sur saint Timothée, mais sur son troupeau : d'autres disent que saint Timothée ne montra peut-être point assez de vigueur en reprenant les vices : mais que le reproche de Jésus-Christ lui fit réparer cette faute, et que son zèle lui valut la couronne du martyre en 97. Saint Jean l'Évangéliste sacra évêque Jean I^{er}, pour succéder à saint Timothée. (V. *Constit. Apostol.*, lib. VIII, cap. XLVI.) Onésime fut le troisième évêque d'Éphèse. Voyez le Quien, *Or. Christ.*, t. I, p. 671.

³ *Eus.*, I. III, c. IV ; *Conc.*, t. IV, p. 699.

Nous apprenons de saint Paulin ¹, de Théodore, lecteur, et de Philistorge ², que les reliques de saint Timothée furent transférées solennellement à Constantinople en 336, sous le règne de Constance. Saint Paulin assure qu'il s'opérait un grand nombre de miracles dans tous les lieux où était la plus petite portion de ses reliques. Les corps de saint Timothée, de saint André et de saint Luc furent mis sous l'autel de l'église des Apôtres de Constantinople. Les démons, dit saint Jérôme ³, témoignaient par leurs rugissements combien ils ressentaient leur présence. La même chose est confirmée par saint Chrysostôme ⁴.

Saint Timothée dut sans doute beaucoup aux exemples domestiques qu'il avait sans cesse sous les yeux : mais ce fut principalement la lecture des Livres saints qui lui inspira dès son enfance et qui nourrit durant le cours de sa vie, cet esprit de religion et cet assemblage parfait de toutes les vertus qui le rendirent si cher au grand Apôtre. Saint Paul, en louant l'amour de son disciple pour la lecture et la méditation, le donna comme une preuve de sa piété, et de l'ardent désir qu'il avait de faire des progrès dans la divine charité. Lorsqu'il l'eut élevé au saint ministère, il lui recommanda toujours d'allier une lecture assidue aux exercices de la religion ⁵. En effet, un ministre de l'Évangile, qui n'a pas des moments réglés pour s'examiner lui-même dans la retraite, pour vaquer à la lecture, à la méditation et à la pratique des autres exercices de piété, oublie le premier et le plus essentiel de ses devoirs, le soin de son âme. S'il laisse éteindre dans son cœur le feu sacré de la charité, comment pourra-t-il l'allumer dans le cœur des autres ? Les mêmes exercices sont, jusqu'à un certain point, nécessaires dans tous les états. Comment, sans cela, conserver cet esprit de piété qui doit être l'âme de toutes nos actions, et sans lequel les fonctions même spirituelles manquent du principe qui les vivifie ? (GODESCARD.)

On nous saura gré de reproduire intégralement les actes mêmes du martyre de saint Timothée, traduits par les Bénédictins de Solesme. Ce récit, disent-ils, est d'une haute antiquité ; et

¹ *Carm.*, xxvi, édit. Murator., xxix, p. 659. — ² *Lib.* III, cap. II. — *In Vigilant.*, cap. II. — ³ *Hom.* I *ad Popul. Antioch.* — ⁵ *I Tim.*, IV, 7 et 15.

s'il faut en croire la suscription, il serait de la main du fameux Polycrate d'Éphèse, contemporain de saint Irénée. La pièce ne renferme rien qui y contredise ; elle est écrite avec gravité, et le désir que montre l'auteur de faire prévaloir la dignité du siège d'Éphèse est en rapport avec ce que nous savons de Polycrate, par le fragment de sa lettre citée par Eusèbe dans les débats sur la fête de Pâques, au temps du Pape saint Victor.

« Aux prêtres de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, du Pont, de la Galatie, à tous mes autres frères dans le sacerdoce qui vivent dans la paix de l'union catholique, moi Polycrate, le moindre d'entre vous, j'adresse cette relation du martyre de saint Timothée, le propre disciple de l'Apôtre saint Paul, qui l'établit premier Patriarche de la métropole des Éphésiens ; ayant recueilli les faits tels que nous les ont transmis ceux qui en ont été les témoins, nous avons jugé à propos de vous les faire connaître pour votre édification ; à vous donc, mes frères, paix et salut dans le Christ.

« Plusieurs déjà ont écrit l'histoire, la vie, même les actions journalières, et la bienheureuse fin de ces saints personnages si aimés de Dieu, les recommandant ainsi au souvenir de la postérité. Nous ne pensons donc pas, en suivant leur exemple, agir témérairement, et nous nous hâtons de confier à la mémoire des siècles futurs la vie, les pieuses actions et le trépas de Timothée, le saint Apôtre et premier Évêque de la grande métropole d'Éphèse.

« Ce bienheureux, comme nous l'apprend le saint Évangéliste Luc dans ses Actes catholiques, avait eu pour père un gentil ; mais sa mère était une juive fidèle. Lystre, une des cités de la préfecture de Lycaonie, l'avait vu naître ; il eut pour maître ce grand serviteur de Dieu, l'Apôtre Paul, dont il reçut le témoignage sur beaucoup de choses. Il devint son compagnon dans ses voyages, souffrit avec lui en annonçant l'Évangile du Christ, et vécut entièrement à ses ordres. Il arriva avec lui dans l'illustre métropole des Éphésiens, et fut par lui établi premier évêque de ce siège tout apostolique, tandis que Néron régnait sur les Romains, et que Maxime était procureur de l'Asie. Il y éclata

par sa doctrine, il s'y manifesta par des miracles étonnants, par des guérisons, menant une vie supérieure à celle d'un homme mortel. C'est ce que chacun pourra connaître en lisant ce qui a été écrit sur sa personne dans les Actes des saints Apôtres.

« Nous avons cru à propos de rappeler que ce très-saint Apôtre et Patriarche Timothée vit et entendit non-seulement le bienheureux Apôtre Paul, mais aussi Jean, le glorieux théologien, celui-là même qui reposa sur la poitrine de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Déjà Néron avait cruellement fait périr par le martyre Pierre et Paul, les princes des Apôtres ; leurs illustres disciples avaient aussi terminé diversement leur carrière, quand arriva dans la grande métropole Jean, l'insigne théologien, échappé aux flots de la persécution, comme pourront l'apprendre plus amplement dans les pages qu'a écrites Irénée, évêque de Lyon, sur ce grand personnage, ceux qui en auraient le désir. Alors aussi se réunirent dans la même ville les compagnons des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lesquels avaient recueilli et écrit dans leur propre langue tout ce qu'ils avaient appris des actions miraculeuses du Fils de Dieu, mais sans avoir pu les coordonner en un seul récit. D'un commun accord, ils soumirent ces récits à Jean le Théologien, si plein de mansuétude. Le saint Apôtre, ayant tout examiné et goûté une joie sensible à cette lecture, distribua ces récits déjà rapportés dans les trois Évangiles, suivant leur ordre, dans Matthieu, Marc et Luc, indiquant par l'inscription du nom à quel Évangéliste chaque passage se rapportait. Toutefois, considérant qu'ils avaient surtout raconté les choses relatives à l'humanité, il voulut lui-même écrire son récit, racontant avec plénitude ce qu'il avait puisé dans le Cœur divin, et dont les autres n'avaient pas parlé ; ajoutant aussi plusieurs divins prodiges qu'ils avaient omis dans leurs écrits. Quand il eut achevé cet ouvrage qu'aucun homme n'avait eu jusqu'alors la pensée d'entreprendre, je veux dire l'Évangile sacré, il y mit son nom.

« Enfin, dans les années qui suivirent, lorsque Domitien commandait dans la cité des Romains, après le règne de Néron et de ceux qui le suivirent, des accusations s'élevèrent de toutes parts

contre Jean, l'Apôtre et le Théologien. Il fut ainsi plusieurs fois obligé de s'exiler de l'illustre métropole des Éphésiens, et relégué enfin par ordre de l'empereur dans l'île de Pathmos, l'une des Cyclades.

« Durant son éloignement, et tandis que le très-saint Timothée exerçait dans la ville les fonctions épiscopales, les restes de l'idolâtrie qui infectait les habitants produisirent des désordres. Les païens de cette cité célébraient une fête abominable qu'ils appelaient les *Catagogies*, et qui durait plusieurs jours. Ceints de la robe prétexte, le visage couvert d'un voile qui empêchait de les reconnaître, armés de bâtons, ils portaient les images des faux dieux, et vociférant des chants obscènes, ils se jetaient en furieux sur les femmes honnêtes et de condition libre, commettant des meurtres et d'autres actions indignes, et répandant des flots de sang dans certains quartiers de la ville. Ils ne voulaient pas mettre fin à ces atrocités, prétendant qu'elles étaient nécessaires au bien de leurs âmes, malgré toutes les exhortations que leur adressait le saint archevêque Timothée pour les en détourner.

« Ne pouvant les guérir de leur fureur par ses discours, un jour qu'ils se livraient à leur exécrable fête, il accourt au milieu de la place et s'écrie : « Éphésiens, je vous en conjure, cessez de vous livrer à ces folies idolâtres, et reconnaissez celui qui est le seul Dieu. » Mais ces ouvriers du diable, irrités par un tel reproche, tuèrent l'homme juste avec les bâtons qu'ils portaient. Les serviteurs de Dieu le transportèrent déjà mourant sur une montagne voisine de la ville, dans la direction du port, et ce fut là qu'il rendit à Dieu son âme sainte. Ils déposèrent alors son corps dans le lieu appelé Pionum, et c'est là que se trouve encore aujourd'hui sa Confession.

« L'empereur Domitien ayant quitté cette vie, Nerva qui lui succéda au pouvoir rappela le divin Apôtre, Jean l'Évangéliste. A son retour, il s'arrêta dans la grande ville des Éphésiens, et ayant appris, comme nous l'avons rapporté, la fin du très-saint Timothée, il céda aux instantes prières des principaux du clergé, en occupant ce siège apostolique qu'il gouverna jusqu'au règne de Trajan.

« Telle fut la mort glorieuse de Timothée, apôtre, patriarche, et martyr du Christ, dans la fête abominable des *Catagogies*, qui se célèbre, selon les Asiatiques, le trentième jour du quatrième mois, et le vingt-deuxième jour du mois de janvier, selon les Romains ; sous le règne de Nerva, Pérégrinus étant procureur de l'Asie ; mais pour nous, sous l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire, dans les siècles des siècles. Amen. »

SAINT MACÉDOINE OU MACÉDONE,

SOLITAIRE D'ANTIOCHE.

Théodoret parle de saint Macédoine en témoin oculaire, et c'est sur ce qu'il en rapporte que nous donnons ici son histoire. Il fut un des plus saints habitants de la montagne voisine d'Antioche, et quoiqu'il n'eût pas appris les lettres humaines, et qu'il fût d'une grande simplicité, ses vertus et ses prodiges le rendirent célèbre chez les Syriens, les Phéniciens, les Ciliciens et d'autres peuples. Il avait choisi, dit Théodoret, les sommets des montagnes pour servir de champ à ses combats, et n'y avait point de lieu fixe, ni de couvert par conséquent : ce qu'il faisait pour éviter plus facilement l'abord d'une infinité de gens qui venaient à lui de toute part. Mais son séjour le plus ordinaire était dans une fosse profonde ; ce qui lui fit donner par les Syriens le surnom de *Guba*, qui signifie une fosse en leur langue.

On le reconnaît encore plus par le surnom de Crithophage, parce que durant quarante ans il ne prit pour nourriture que de l'orge. Après avoir passé quarante-cinq ans ainsi errant sur la montagne, étant devenu vieux, ses amis le pressèrent avec instance de se bâtir une cabane ; et enfin un d'entre eux lui prêta une maison fort petite pour s'y fixer tout à fait.

Flavien, patriarche d'Antioche, voulut, pour honorer sa vertu, l'élever au sacerdoce ; mais comprenant que s'il le prévenait sur ses intentions, il aurait trop de difficulté à vaincre son humilité, il s'avisa d'user d'artifice et l'appela à la ville sous prétexte de répondre à une accusation formée contre lui. Macédoine obéit aus-

sitôt, et Flavien l'ordonna prêtre durant la célébration du saint Sacrifice. Il en fut extrêmement affligé, dans la crainte qu'on ne l'obligeât de quitter la montagne et d'abandonner sa chère solitude. Il en fit des reproches au patriarche et à tous ceux qui étaient présents, et on eut bien de la peine à calmer sa douleur.

Le dimanche suivant, Flavien le fit encore appeler pour assister à la solennité avec les autres ; mais il répondit en s'adressant à lui et aux prêtres : « N'êtes-vous pas content de ce qui s'est passé ? voulez-vous de nouveau m'ordonner prêtre ? » On lui représenta que cela ne se pouvait plus, parce qu'on ne réitérait pas les ordres : mais sa simplicité était telle, que ses amis ne purent le lui faire comprendre qu'après le lui avoir répété plus d'une fois. Je sais bien, dit là-dessus Théodoret, que plusieurs blâment cela ; j'ai pourtant cru devoir le rapporter pour montrer jusqu'à quel point allait la candeur et la pureté de son âme, puisque c'est aux âmes simples que Jésus-Christ a promis le royaume du ciel, quand il a dit : « En vérité, je vous dis que si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. » *Matth.*, XVIII, 3.

Mais si Macédoine fut si simple dans cette rencontre, Dieu, qui tire sa gloire de la bouche même des enfants, montra en lui dans une conjoncture critique, une haute sagesse et une éloquence supérieure pour persuader, et qu'on ne pouvait attribuer, comme le remarque saint Jean Chrysostôme, qu'à la puissance de la religion chrétienne. Ce fut au sujet de la sédition qui se fit à Antioche, où l'on brisa les statues de l'empereur. Comme c'est ici un trait d'histoire qui interromprait trop celle du Saint, nous en renvoyons le détail à la fin de sa vie, pour parler des autres grâces particulières dont Dieu l'avait favorisé.

Théodoret en donne plusieurs exemples : Un berger, dit-il, dont les brebis s'étaient égarées, vint les chercher à la montagne du Saint. La nuit était obscure et la montagne couverte de neige. Macédoine, qui était sans abri, ne pouvait qu'y souffrir beaucoup ; mais Dieu, qui protège ses serviteurs et leur donne quelquefois des marques sensibles de sa Providence particulière, montra à ce

berger, par une merveille extraordinaire, le soin qu'il prenait de celui-ci, et le lui fit voir comme environné d'un grand feu, que deux hommes vêtus de robes blanches entretenaient en y jetant du bois.

On cessera de s'étonner de ce prodige si l'on considère avec quelle ferveur d'esprit et quel amour Macédoine servait Dieu. Théodoret dit à ce sujet, qu'un tribun fut un jour chasser sur la montagne avec une suite de soldats et une meute de chiens. Il découvrit de loin le Saint, et apprenant de ses gens que c'était le célèbre Macédoine, il descendit aussitôt de cheval, l'aborda poliment et lui demanda à quoi il passait sa vie. Le Saint le satisfait, et le pria à son tour de lui dire le sujet qui l'avait amené sur la montagne. Le tribun lui répondit qu'il y était venu pour chasser. « Et moi, répliqua Macédoine, je vais à la chasse de mon Dieu. Ma grande passion est de le voir, je désire avec ardeur de le prendre, et je ne me lasserai jamais d'une si excellente chasse. » L'officier fut touché de cette belle réponse, et se retira en témoignant son admiration.

Le Seigneur l'avait favorisé du don de prophétie. Un autre tribun nommé Lupicien, homme d'une piété généralement reconnue, vint le voir pour lui apprendre la peine où il était au sujet de deux vaisseaux chargés de provisions qui étaient partis depuis cinquante jours de Constantinople, et dont il n'avait aucune nouvelle. Macédoine lui dit positivement : « Un de vos vaisseaux a fait naufrage, mais l'autre entrera demain dans le port de Séleucie. » Ce qui se trouva véritable.

Théodoret rapporte aussi quelques-uns de ses miracles. Il dit qu'il guérit une femme de la faim canine, que quelques-uns attribuaient à une cause naturelle, et d'autres à la malice du démon ; car elle était si affamée, qu'elle mangeait tous les jours trente poules sans en être rassasiée. On l'amena donc au Saint qui pria pour elle, et lui ayant fait boire de l'eau sur laquelle il avait fait le signe de la Croix, elle se trouva si bien guérie, qu'une aile de poule lui suffit depuis pour la nourrir pendant un jour entier.

Une dame de condition nommée Astrie, eut le malheur de perdre l'esprit, en sorte qu'elle ne connaissait plus personne et

ne voulait prendre aucune nourriture. Son mari, extrêmement affligé, voyant que les remèdes humains étaient devenus inutiles, eut recours au Saint, et vint à la montagne lui témoigner sa douleur et implorer le secours de ses prières. Macédoine en fut touché de pitié, et le suivit à sa maison. Là, il adressa ses vœux au Seigneur avec une ferveur extraordinaire, après quoi il se fit apporter de l'eau qu'il bénit, et dit qu'on la donnât à la malade. Les médecins qui étaient présents, protestèrent que cette eau froide ne pouvait que lui nuire ; mais Aviodan (c'était le nom du mari) suivit le conseil du Saint, et sa femme ne l'eut pas plutôt bue, qu'elle revint à elle, reconnut le Saint, lui demanda sa main à baiser, la porta aussi à ses yeux, et eut toujours depuis l'esprit fort sain.

Il délivra encore une fille possédée du démon, ce que Théodoret raconte ainsi : Le père de cette fille la lui amena au désert pour le supplier de prier pour elle. Il le fit, et commanda au démon de sortir du corps de cette fille ; mais l'esprit de mensonge répondit qu'il n'y était pas entré de lui-même, et qu'il y avait été contraint par des charmes, dont il imputa la cause à un jeune homme qu'il nomma, l'accusant de l'avoir fait par un fol amour. A peine le père de la fille eut entendu ceci, que sans attendre sa délivrance, il courut au magistrat et y dénonça ce jeune homme. On le fit comparaître en jugement ; il nia le fait et soutint constamment que c'était une calomnie.

Le père de la possédée, qui n'avait d'autre preuve que ce que le démon avait dit en présence de saint Macédoine, supplia le juge de vouloir bien se transporter chez le Saint pour recevoir sa déposition. Le magistrat lui dit qu'on ne jugeait pas un procès dans la cellule d'un solitaire ; de sorte que le père affligé vint le trouver de nouveau pour le prier de se rendre auprès du juge. Il y vint par un esprit de charité, et dès que le magistrat l'aperçut il descendit de son tribunal, et déposa sa qualité de juge pour être spectateur de ce qu'il ferait.

Macédoine, usant alors du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les esprits de ténèbres, adjura celui de la fille de renoncer à ses mensonges, et de déclarer au vrai comment cette affaire s'était

passée. Le démon, forcé de céder à l'autorité supérieure de Dieu qui le lui commandait par la bouche de son serviteur, déclara le vrai coupable de ce crime et la servante qu'il avait employée pour faire prendre un breuvage à la possédée. Il allait accuser d'autres personnes qui l'avaient obligé de causer des incendies, et de faire d'autres méchancetés ; mais le Saint lui imposa silence, et lui commanda de sortir du corps de la fille et de la ville, ce qu'il exécuta sur l'heure.

Le juge voulait sévir contre l'auteur de ce crime que le démon avait nommé. Mais saint Macédoine lui dit qu'il n'était pas juste selon Dieu de faire mourir celui qui n'avait été convaincu que par un miracle, et qu'il convenait de le laisser vivre afin qu'il fit pénitence et obtint par là la grâce du salut.

Quoique saint Macédoine menât une vie très-austère, il savait pourtant user de discrétion, et le recommandait également aux autres. Théodoret raconte que sa mère, qui était une dame très-pieuse et qui avait embrassé les exercices de la vie solitaire, étant tombée malade, on ne pouvait pas la résoudre à rompre son abstinence ordinaire, quoique son mal exigeât qu'elle prît davantage de nourriture. Le Saint qui la vint voir, dans ces circonstances, l'exhorta à suivre l'avis des médecins, en usant des aliments qu'on voulait lui donner, comme par nécessité et non point par délicatesse. « Car, ajouta-t-il, moi-même qui n'ai vécu que d'orge durant quarante ans, comme vous le savez, me trouvant hier malade, je ne fis pas difficulté de prier mon compagnon de m'apporter un petit pain, considérant que si faute de ce secours je me laissais mourir, Dieu m'en demanderait compte comme ayant fui le combat et refusé de travailler à son service ; puisque ayant pu conserver ma vie avec ce peu de nourriture, et continuer mes travaux pour acquérir les biens éternels, j'aurais mieux aimé mourir de faim que de prendre un peu de nourriture. Je n'ai donc point écouté là-dessus les pensées que mon esprit me présentait ; j'ai mangé du pain, et je vous prie de continuer à m'en envoyer au lieu de l'orge que vous m'envoyiez auparavant. »

Saint Macédoine servit Dieu soixante et dix ans dans la soli-

tude. Nous ignorons l'âge qu'il avait lorsqu'il y alla, ainsi que les circonstances de sa mort, mais ses obsèques se firent avec pompe. Non-seulement le peuple d'Antioche, mais encore quantité d'étrangers accompagnèrent son saint corps, que les principaux magistrats portèrent sur leurs épaules dans une église d'Antioche consacrée aux saints Martyrs. On l'enterra auprès des saints Aphraate et Théodose, dont nous donnerons aussi la vie. Il doit avoir vécu jusque vers l'an 420. L'Église en fait mémoire au 24 de janvier.

Nous nous sommes réservé de parler ici d'un des plus beaux traits de la vie de saint Macédoine, et qui fait également honneur aux autres solitaires qui vivaient avec lui dans le désert. Théodoret en parle dans la vie du Saint et dans son *Histoire ecclésiastique*, et saint Jean Chrysostome dans ses *Homélies* au peuple d'Antioche. C'est de là que nous le tirerons.

L'empereur Théodose ayant été obligé de frapper de nouvelles impositions pour subvenir aux frais des guerres qu'il avait à soutenir, le peuple d'Antioche, qui vit qu'on mettait à la torture quelques-uns de ceux qui ne payaient pas, entra en fureur, et commença à briser à coups de pierres les images peintes de l'empereur ; il renversa ensuite ses statues d'airain, avec celles de son père, de ses enfants et de l'impératrice Flacille ou Placille son épouse, morte quelque temps auparavant, princesse des plus recommandables par ses vertus, et surtout par son humilité et sa charité pour les pauvres malades ; et poussant encore l'insolence plus loin, il attacha des cordes à ces statues, les traîna par toute la ville, et enfin les mit en pièces avec des cris et des raileries insultantes.

Ces excès, qui furent commis en partie par les enfants, les étrangers et la vile multitude, causèrent une telle rumeur dans la ville, que les magistrats n'osèrent se montrer, craignant pour leur propre vie. Mais quand le feu de la sédition fut apaisé, une terrible consternation s'empara des esprits dans la juste crainte de la colère de l'empereur, qui fut augmentée par les recherches rigoureuses que les magistrats firent des coupables. Plusieurs abandonnèrent alors la ville et allèrent se cacher dans des ca-

vernes ; d'autres s'enfermèrent dans des maisons. On ne voyait presque plus personne dans les rues et les places publiques. Antioche avait plus l'air d'un désert que d'une ville.

Son patriarche Flavien, touché des maux qui la menaçaient, partit en hâte, malgré son grand âge et la rigueur de la saison, car c'était un peu avant le carême, pour adoucir l'empereur avant qu'il en eût reçu la nouvelle par les courriers qu'on lui avait envoyés. Mais un bruit commun l'avait fait parvenir à ce prince qui, dans les premiers mouvements de son indignation, résolut de transférer tous les privilèges d'Antioche à Laodicée, ainsi que la dignité de métropole d'Orient, ce qu'il savait devoir être très-sensible aux Antiochiens, parce que ceux de Laodicée avaient été de tout temps jaloux de la grandeur de leur ville.

Il envoya donc aussitôt deux de ses principaux officiers, savoir : Hellébicus, maître de la milice, et Césarius, maître des offices, pour faire des informations et punir les coupables. Le patriarche Flavien les rencontra à mi-chemin, et apprenant le sujet de leur voyage il en fut dans une extrême affliction, et ne laissa pas de poursuivre sa route. Sur ces entrefaites on faisait courir le bruit que l'empereur confisquerait tous les biens des habitants, qu'il les ferait brûler avec leurs maisons, qu'il ruinerait la ville de fond en comble jusqu'à y passer la charrue, ce qui causait des frayeurs terribles.

L'arrivée des deux officiers les augmenta. Ils déclarèrent d'abord la ville déchue de ses privilèges, interdirent le théâtre et l'hippodrome, et firent fermer les bains, rude châtement en pays chaud ; ensuite ils commencèrent dans les règles les informations contre les coupables, principalement contre les sénateurs et les magistrats qui n'avaient pas réprimé la sédition. Nous ne pouvons mieux exprimer cette tragique exécution, qu'en employant les propres paroles de saint Jean Chrysostome, qui la rappelle au peuple dans une de ses homélies.

« Après, dit-il, que la plupart de nos citoyens, saisis de frayeur, se furent sauvés dans les déserts et dans les montagnes, les maisons et les lieux publics furent abandonnés : à peine rencontrait-on deux ou trois habitants, plus semblable à des spectres

qu'à des hommes. Nous allions au palais pour voir la fin de cette tragédie ; et ce qui inspirait plus d'horreur, c'était le morne silence qu'on gardait. Chacun concentré dans soi-même n'osait demander des nouvelles, ni en apprendre ; chacun tenait son voisin pour suspect ; chacun craignait le sort de ceux qu'on voyait traîner en prison. Nous prions d'esprit, en élevant les yeux vers Dieu, qui est le protecteur des affligés, d'adoucir le cœur des juges.

« C'est ce qui se passait au dehors du prétoire : mais ce qui se passait au dedans était encore plus effrayant. On n'y voyait que des soldats armés d'épées et de massues, qui écartaient de la porte les mères, les femmes, les parents, les amis de ceux qu'on traînait au supplice, pour empêcher le tumulte que leurs gémissements et leurs cris pouvaient causer.

« Mais rien surtout ne nous toucha tant, que de voir entre les autres la mère et la sœur d'un de ces misérables accusés, seules et négligées, quoiqu'elles fussent des plus qualifiées de la ville, le visage voilé de honte, et prosternées contre terre à la porte du prétoire au milieu des soldats armés. Elles entendaient de là les menaces des juges, la voix des bourreaux, le son des fouets, les cris de ceux qu'on tourmentait, ce qui les perçait d'une douleur encore plus vive que celle que les criminels souffraient. Et comme on obligeait ceux-ci à force de coups de révéler les complices de la sédition, elles craignaient en entendant les cris de celui qu'on battait de verges, qu'il ne déclarât quelqu'autre de leurs parents. Ce n'était donc que supplices au dedans et au dehors ; les uns étant abandonnés à la cruauté des bourreaux, et les autres éprouvant tout ce que la nature souffre en pareille rencontre de l'affection et de la tendresse.

« Les juges eux-mêmes ne se voyaient forcés qu'à regret d'user de cette rigueur, et d'être les ministres d'une si déplorable calamité. Pour moi en voyant tant de femmes et de filles de condition élevées dans des palais avec tant de délicatesse, n'avoir plus alors pour lit que la poussière, et au lieu des domestiques et de cet attirail qui accompagne les grandes fortunes, embrasser humblement les genoux de ceux qui avaient quelque accès auprès des

juges, et les conjurer d'employer leur crédit auprès d'eux ; en voyant, dis-je, un changement si étrange, je disais avec Salomon : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » *Eccli.*, 1, 12.

« Ces pitoyables objets me représentaient les jugements de Dieu. Comment, disais-je en moi-même, ni une mère, ni une sœur, quoique innocentes, ne peuvent rien obtenir des juges en faveur des criminels ! Qui se déclarera donc pour nous en ce jour épouvantable ? Qui nous arrachera aux supplices éternels ?

« Cependant la nuit approchant, on était dans de vives inquiétudes sur l'événement. On faisait des vœux afin que Dieu inspirât aux juges de différer le jugement des coupables et de le renvoyer à l'empereur, dans l'espérance que ce retardement pourrait changer l'état des affaires. L'Église joignait ses prières à celles des particuliers, et demandait à Dieu qu'il lui plût de sauver ce qui restait et d'empêcher l'entière destruction d'Antioche. Enfin, les juges qui se hâtaient de s'acquitter de leur mission, envoyèrent les coupables en prison. Alors on vit passer au milieu de la place ceux qui nourrissaient auparavant des chevaux pour la course, et donnaient des prix aux victorieux ; on les vit, dis-je, chargés de chaînes, tandis qu'on confisquait leurs biens, qu'on mettait des panonceaux sur leurs portes, et que leurs femmes, livrées à la désolation et chassées de leurs maisons, étaient réduites à chercher une retraite qu'elles avaient peine à trouver parce que chacun craignait de se rendre suspect en les recevant. »

Tel est le récit que saint Jean Chrysostome fait de l'état déplorable du peuple d'Antioche par suite de la sédition ; et ce fut dans cette désolation, où chacun cherchait à se dérober au malheur qui menaçait la ville, que les solitaires des déserts voisins quittèrent leurs cavernes et les cabanes où ils se tenaient renfermés, et vinrent de leur propre mouvement consoler les affligés et intercéder pour les coupables. Ils passèrent la journée à la porte du palais et déclarèrent qu'ils ne se retireraient point que les juges n'eussent pardonné au peuple. Ceux-ci leur représentèrent qu'ils n'en étaient pas les maîtres, et qu'il était trop dangereux de laisser de tels excès impunis ; mais les moines offrirent d'aller eux-

mêmes demander la grâce à l'empereur, dont ils connaissaient la piété et la clémence et assurèrent qu'ils l'obtiendraient. Les juges, voyant qu'ils étaient prêts à entreprendre le voyage de Constantinople, leur firent espérer que l'empereur accorderait la grâce, pourvu qu'ils leur donnassent leurs remontrances par écrit ; ce qu'ils firent.

Saint Macédoine se signala entre les saints moines ; car, ayant rencontré au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, il en prit un par le manteau et dit à tous les deux de descendre de cheval. Ils en furent d'abord indignés, ne voyant qu'un vieillard d'une petite taille et couvert de haillons ; mais quelques-uns de ceux qui les accompagnaient leur ayant dit qui il était, ils mirent aussitôt pied à terre, lui firent des excuses, lui baisèrent les mains et embrassèrent ses genoux. Alors il leur dit en langue syriaque, qu'on leur expliquait en grec, ces belles paroles, qui furent rapportées à Théodose et qui firent une grande impression sur son cœur : « Illustres personnes, écrivez au prince que s'il est empereur, il n'oublie pas qu'il est homme, et que ses sujets sont aussi des hommes faits à l'image de Dieu ; qu'il doit mettre une grande différence entre des statues sans âme, et des images vivantes de Dieu ; que s'il a été si sensible à l'injure qu'on a faite à celles de son épouse, il ne doit pas en faire une plus grande à celles de Dieu en les détruisant ; que pour une statue de bronze qu'on a brisée on en peut faire plusieurs nouvelles ; mais qu'avec toute sa puissance il ne pourra jamais donner un seul cheveu à ceux qu'il aura fait mourir. »

Les commissaires furent frappés de ce discours, qui paraissait au-dessus de la portée d'un homme ignorant et rustique. Et en effet, nous avons dit que saint Macédoine était très-simple, et n'avait ni étude ni connaissance des affaires ; mais l'Esprit de Dieu lui mit ces paroles dans la bouche, dont les commissaires lui promirent de faire part à l'empereur ; et elles ne contribuèrent pas peu à obtenir le pardon à cette ville affligée.

Il faut entendre parler à présent saint Jean Chrysostome, qui relève avec son éloquence ordinaire la généreuse résolution de saint Macédoine et des autres solitaires, et en prend occasion de

faire voir la supériorité de la vertu chrétienne sur celle des philosophes païens, qui dans cette fâcheuse conjoncture montrèrent plus de timidité en allant se cacher dans les cavernes, tandis que les saints Moines quittèrent les leurs et vinrent exposer leur vie dans la ville.

« Nous étions menacés, dit-il, des plus grands maux. Nous croyions que nos biens seraient confisqués, et nos maisons consumées avec ceux qui les habitaient ; qu'on détruirait entièrement notre ville et qu'on passerait la charrue sur ses ruines. Mais Dieu nous a garantis de ces malheurs, et par un excès de faveur il a ajouté de nouveaux bienfaits en nous comblant de gloire et nous rendant plus sages par les maux que nous avons soufferts. Comment cela ? le voici : Quand les commissaires de l'empereur eurent commencé leurs informations, et furent montés sur leur redoutable tribunal pour y faire comparaître les coupables, chacun s'attendant à la mort, on vit tout à coup les saints Moines, qui depuis tant d'années habitaient les antres des montagnes voisines, se montrer en foule comme des Anges envoyés de Dieu et se mêler parmi nous pour nous secourir. Ils n'eurent pas besoin qu'on les y excitât ; les malheurs qui nous menaçaient furent comme le signal qui les fit accourir de toute part. Ils vinrent de leur propre mouvement, et on eût dit alors que notre ville était une image du ciel, se trouvant remplie de tant de Saints. Leur présence suffisait pour consoler les affligés et leur inspirer du courage. Il n'y avait qu'à les voir pour ne plus redouter la mort.

« Mais ce qu'il y eut encore d'admirable, ce fut de voir avec quelle générosité ils parlèrent aux commissaires en faveur des coupables. Ils protestaient qu'ils étaient prêts de donner leur sang pour sauver la vie de ces infortunés ; qu'ils ne se retireraient point qu'on ne leur eût pardonnés, ou qu'on ne leur permit de les accompagner à la cour pour obtenir leur grâce de la bouche même de l'empereur.

« Notre prince, disaient-ils, est plein de douceur et de piété, il se laissera fléchir ; ainsi nous ne souffrirons point que vos souilliez votre gloire du sang des habitants et que vous en fassiez

périr aucun. Que si vous vous rendez inexorables, nous voulons mourir avec eux. Il est vrai, nous l'avouons, que leur attentat a été des plus noirs ; mais il n'est pas au-dessus de la clémence du prince.

« On rapporte une parole pleine de sagesse d'un de ces excellents solitaires (il parle de saint Macédoine) ; car il dit : Que les statues qu'on avait renversées avaient été aussitôt relevées et rétablies dans leur premier état ; mais que si on détruisait les images de Dieu, en faisant mourir des hommes, on n'aurait plus le pouvoir de les rétablir, puisqu'on ne pourrait pas les ressusciter.

« Qui n'admira la vertu généreuse de ces grands hommes ? On vit, il est vrai, la mère d'un des prisonniers saisir les rênes du cheval d'un des juges, et le suivre jusqu'au palais ayant la tête nue et lui montrant ses cheveux gris. Nous admirions tout étonnés sa tendresse pour son fils et la grandeur de son courage. Mais qu'y aurait-il eu de trop surprenant, si elle avait donné sa vie pour le sauver ? Ignore-t-on ce que peut dans ces occasions l'amour d'une mère ? Mais nos saints solitaires, par un excès de charité chrétienne, exposèrent leur vie non-seulement pour des gens qui ne leur étaient point unis par les liens du sang, mais même pour des personnes avec qui ils n'avaient jamais eu de liaison, dont ils ignoraient le nom, et qu'ils ne connaissaient que par leurs malheurs ; et ils en étaient si touchés de compassion qu'ils eussent donné mille vies s'il eût été possible, pour les empêcher de périr.

« Ne me dites point qu'ils n'ont pas répandu leur sang ; ils n'en sont pas moins estimables, puisqu'ils se sont présentés comme des hommes qui exposent leur vie. Car s'ils n'y avaient été déterminés en quittant leurs montagnes, auraient-ils parlé aux juges avec tant de liberté et montré tant de fermeté ? En effet, ils assiégèrent tout le jour la porte du prétoire, comme pour arracher des mains des bourreaux ceux que l'on condamnait. »

Après avoir ainsi exposé la générosité des solitaires, saint Jean Chrysostôme se livrant à l'ardeur de son zèle pour la foi chré-

tienne, s'élève fortement contre les philosophes païens, qui montrèrent alors tant de lâcheté. « Où sont maintenant, dit-il, ceux qui portent des manteaux, de grandes barbes, des bâtons à la main, les philosophes, ces infâmes cyniques, livrés à leur ventre, et plus misérables que les chiens qu'ils imitent ? Ils ont tous abandonné la ville ; ils ont pris la fuite et se sont cachés dans des cavernes. Mais ceux qui prouvent par leurs œuvres la véritable philosophie dont ils font profession, ont paru seuls dans la ville comme s'il n'y avait eu rien à craindre. Les habitants des villes ont fui dans les déserts, et les habitants des déserts sont venus dans la ville, montrant par leurs œuvres ce que je vous disais ces jours passés, que la vertu triomphe de tout, qu'elle ne se relâche point dans la prospérité, ni ne se laisse pas vaincre par l'adversité, et qu'elle reste toujours égale dans la tristesse et dans la joie.

« Qui n'eût pas cédé au malheur des temps ? Les principaux citoyens comptant peu sur leur crédit auprès du prince, et sur leur opulence, quittent leur maison et ne songent qu'à se mettre en sûreté. Les parents et les amis se méconnaissent les uns les autres. Mais dans ce temps de douleur et de larmes, de pauvres solitaires, qui n'ont pour tout bien que leurs robes, gens incultes et mal polis, hôtes des montagnes et des forêts, viennent se jeter au milieu d'un peuple effrayé, et le rassurent en un moment. Un jour leur a suffi pour rendre la tranquillité dans les esprits et pour retourner dans leur solitude ; semblables à un guerrier qui n'a qu'à se montrer et à faire entendre sa voix pour mettre les ennemis en fuite.

« Telle est la divine philosophie que Jésus-Christ est venu enseigner sur la terre. Telle est sa force. Les commissaires de l'empereur répondaient aux saints Moines, que ce qu'ils désiraient d'eux excédait leur pouvoir, et qu'il y avait trop de danger de laisser de tels attentats impunis. Mais la constance de ces hommes divins ne se rebuta point. Ils obtinrent des juges qu'il leur suffit de faire leurs informations et de renvoyer ensuite le jugement à l'empereur, se promettant de l'adoucir et de se rendre eux-mêmes auprès de lui pour obtenir le pardon des coupables.

« Dieu imprima alors dans le cœur des commissaires un respect singulier pour ceux qui les priaient ainsi. Ils ne purent résister à la force de leur vertu. Ils voulurent même leur épargner les fatigues d'un si long voyage, pourvu qu'ils leur donnassent des lettres pour l'empereur qu'ils joindraient à leurs procédures, et ils leur firent espérer que ces lettres l'apaiseraient. Aussi nous en flattons-nous ; car ces lettres sont pleines de charité. Ils y offrent même leur vie pour le prix de la grâce qu'ils demandent, protestant qu'ils ne sauraient survivre à la ruine de la ville. Les juges donc se sont retirés avec ces lettres, et ce sera pour notre ville une gloire inestimable. L'empereur entendant le récit d'une action si héroïque, le bruit s'en répandra dans Constantinople. On dira partout que les moines d'Antioche ont hérité de la foi vive des Apôtres ; et quand on fera la lecture de leurs lettres en présence de toute la cour, on estimera bienheureuse notre ville, et on rejettera sur des étrangers et des hommes perdus tout le blâme de ce qui s'est passé, jugeant plus favorablement des mœurs de nos citoyens, attestées par la vertu de ces saints Moines. Mais puisque leur charité a eu tant de pouvoir sur des hommes, ne perdons point courage ; que ne produira point la confiance que nous aurons en Dieu ? Opposons un si bel exemple aux infidèles quand ils nous parleront de leurs philosophes. La faiblesse de ceux d'aujourd'hui fait bien voir que la vertu de leurs sages d'autrefois, qu'ils vantent tant, n'est que fable, comédie et fiction. Au contraire, la conduite de nos moines montre la vérité de ce qu'on nous dit de la constance de saint Jean, de saint Paul, de saint Pierre et des autres. Ils ont hérité de leur courage ainsi que de leur piété et de leur sagesse. Nous n'avons pas besoin d'écrire pour le prouver. Les disciples font connaître leurs maîtres. Mais nous pouvons convaincre d'hypocrisie et de folle vanité les anciens stoïques, par la faiblesse que ceux de leur profession ont fait paraître dans cette conjoncture. »

(MARIN.)

Nous croyons devoir donner ici la vie de Théodore, qui est comme le complément de celle de saint Macédoine.

THÉODORET,

ÉVÊQUE DE CYR.

Théodoret était d'Antioche. Il nous apprend lui-même que ses parents l'obtinrent du ciel par les prières de saint Macédoine, qui demeurait alors dans la montagne voisine de cette ville. Ils l'offrirent à Dieu avant qu'il fût né, et il en raconte les circonstances en ces termes dans la vie de ce Saint : « Ma mère, dit-il, n'avait point eu d'enfant, elle supportait depuis treize ans sa stérilité avec patience, parce qu'elle était fort pieuse, persuadée que Dieu le permettait ainsi pour son plus grand bien. Mais mon père n'en faisait pas de même : il désirait avoir des enfants, et allait pour cela conjurer de tous côtés les serviteurs de Dieu qu'il pouvait connaître, afin de les engager à demander au Seigneur cette grâce pour lui.

« Tous lui promettaient de prier, et l'exhortaient en même temps de se soumettre à la volonté de Dieu ; mais Macédoine l'assura positivement que ses vœux seraient exaucés. Il se passa pourtant trois ans avant qu'il vît les effets de sa promesse. Enfin après ce temps mon père revint le voir, et le Saint lui dit de faire venir aussi ma mère, ce qu'il fit. Alors le Saint lui dit : Qu'il demanderait pour elle un fils à Dieu, à condition qu'elle le consacrerait à son service.

« Ma mère lui répondit qu'elle ne désirait que la rémission de ses péchés et son salut ; mais le Saint lui répliqua : « Dieu qui est libéral avec tant de magnificence, en vous accordant cette grâce, vous donnera aussi un fils, parce que ses bienfaits surpassent les désirs de ceux qui l'implorent dans toute la sincérité de leur cœur. »

« Elle se retira fort consolée de cette promesse, et quatre mois après se trouvant enceinte, elle retourna au serviteur de Dieu pour lui apprendre l'effet de sa prière et de sa bénédiction. Mais le mois d'après elle se trouva en danger d'accoucher avant le temps, et fit avertir le Saint du péril où elle se trouvait. Dieu lui avait révélé sa maladie dans la nuit, et qu'elle en guérirait.

Ainsi, dès qu'il vit de loin celui qui venait de sa part, il lui dit qu'il savait le sujet qui l'amenait, prit son bâton, et se rendit à la maison. En y entrant il souhaita la paix selon sa coutume, et dit à ma mère : « Ma fille, rassurez-vous, celui qui vous a fait la grâce de vous donner un enfant ne la révoquera point, pourvu que de votre côté vous soyez fidèle à votre promesse en le consacrant à son service. » Ma mère lui répondit qu'elle ne voulait accoucher heureusement qu'à cette condition, et le Saint lui présentant de l'eau qu'il lui fit boire, elle se trouva guérie sur-le-champ. »

On voit par ce récit de Théodoret, qu'il fut l'enfant de la prière. Ses parents lui donnèrent une éducation conforme à leur promesse, tant pour la piété que pour les sciences, dans lesquelles, si l'on en juge par la suite, il fit d'heureux progrès. Le voisinage de la montagne lui facilita le moyen d'aller voir souvent, étant encore jeune, saint Macédoine, qui l'avait obtenu du ciel, et cet homme de Dieu ne manquait pas de lui donner des avis salutaires.

« J'ai eu souvent le bonheur, dit Théodoret, de recevoir sa bénédiction et ses instructions. Il me disait : « Mon fils, vous êtes venu au monde par beaucoup de travaux. J'ai passé plusieurs nuits à demander à Dieu que vos parents remplissent la signification du nom qu'ils vous ont donné (car Théodoret signifie Dieu donné). Faites donc que votre conduite réponde à ces travaux, ayant été dévoué au Seigneur avant même que de naître : car ce qui lui est consacré doit être respecté et séparé du commun des hommes. Ne souffrez rien dans votre âme qui se ressente du mal, et efforcez-vous continuellement d'être dans toutes vos actions et dans tous vos sentiments intérieurs agréable à Dieu, qui est le suprême législateur. »

Saint Macédoine ne cessait de lui donner cette leçon, et plusieurs autres encore pour l'animer à la vertu ; et il en profita si bien qu'il quitta ses parents, quoiqu'ils n'eussent que lui d'enfant, pour se retirer dans un monastère à trois milles d'Apamée.

Il revint dans cette dernière ville lorsqu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans, soit que ce fût seulement par occasion, soit qu'il

y demeurât quelque temps ; car il y reçut l'ordre de lecteur. Il profita de ce temps pour visiter saint Zénon à la montagne, et s'entretenir avec lui de discours de piété, lui proposant des questions, et s'éclaircissant auprès de lui de plusieurs doutes. Mais il retourna à son monastère, apparemment celui du voisinage d'Apamée, et continua à s'y exercer dans les devoirs de son état, jusqu'à ce qu'on l'obligeât malgré lui de se charger du diocèse de Cyr, en l'an 423.

Cette ville, située dans la partie de la Syrie nommée Euphraté-sienne ¹, n'était pas considérable ; mais elle avait huit cents paroisses dans sa dépendance. La sollicitude qu'un si vaste diocèse donnait à Théodoret, n'empêcha pas qu'il ne gardât fidèlement ses pratiques monastiques. Il distribua, aussitôt après la mort de ses parents, son patrimoine en des œuvres de piété, et ne voulut acquérir ni maison, ni terre, ni même un sépulcre, ni encore moins garder de l'argent ; mais il vivait dans la pauvreté et le dégagement d'un moine. Il ne recevait des présents de personne, et ne permettait point que ses domestiques en reçussent ; pas même un habit ou un pain. Toute sa possession consistait en ses habits, encore étaient-ils fort simples et de vil prix.

Aussi attentif aux besoins temporels de son peuple qu'il était indifférent pour les siens propres, il voulut lui procurer, des revenus mêmes de son église, des commodités qu'il n'avait pas ; car outre que Cyr n'était qu'une petite ville, les habitants étaient pauvres et peu nombreux : ainsi pour en rendre le séjour plus commode, il bâtit des galeries et deux grands ponts, fit réparer les bains et fit un aqueduc pour distribuer l'eau dans la ville, qui n'en avait auparavant que de la rivière. Il sollicita aussi l'impératrice Pulchérie pour soulager le pays accablé d'impositions.

Mais s'il prenait tant de soin de son troupeau quant au temporel, à bien plus forte raison travaillait-il pour son avantage spirituel. Son diocèse, quand il y entra, était comme un champ

¹ La Syrie-Euphraté-sienne ou simplement l'*Euphratésie*, reçut ce nom de Domitien ; elle s'appelait antérieurement la Comagène. Cette province forme aujourd'hui une partie des eyalets de Marasch et d'Alep.

plein de ronces et tout en friche. Il y trouva quantité de Marcionites, d'Ariens, de Macédoniens, et il eut le bonheur de les convertir. Ce ne fut pas sans souffrir beaucoup ; car plusieurs de ces ennemis de la foi le poursuivirent à coups de pierres ; il en fut blessé, répandit beaucoup de sang et se trouva en péril de mort. Mais aidé des prières du solitaire Jacques et des reliques des Martyrs qu'il avait sur lui, il eut enfin le bonheur de les convertir ; sur quoi il raconte dans la vie de ce saint Anachorète, ce qui lui arriva au sujet des Marcionites ; et on ne doit point regarder ceci comme un effet de son imagination ; Théodoret était un trop beau génie pour prendre le change en pareil cas et donner dans l'illusion.

Voici donc comment il raconte ce fait : « Le détestable Marcion avait répandu de tous côtés son impiété dans mon diocèse, et j'employais tous les moyens que je pouvais me procurer pour arracher cette malheureuse semence. Mais ceux pour qui je prenais tant de peine, bien loin de m'en savoir gré, me rendaient, comme dit le Prophète, le mal pour le bien, et payaient de haine la charité que j'avais pour eux. Leur fureur les poussa même jusqu'à appeler à leur secours les plus méchants démons pour me déclarer la guerre invisiblement.

« En effet, une nuit que j'étais couché, j'entendis un de ces esprits de ténèbres qui me dit distinctement en langue syriaque : Pourquoi veux-tu combattre contre Marcion, et quel mal t'a-t-il jamais fait ? Cesse de le persécuter, ou je te ferai éprouver qu'il te convient mieux de te tenir en repos. Apprends qu'il y a longtemps que je t'aurais mis en pièces, si je n'avais vu une troupe de Martyrs avec Jacques qui te gardaient.

« J'entendis donc ces paroles, et je demandai à un de mes amis qui couchait auprès de moi, s'il les avait aussi entendues ; et il me répondit qu'il n'en avait pas perdu un mot. Je voulais me lever, ajouta-t-il, pour reconnaître celui qui parlait ainsi ; mais croyant que vous dormiez, je n'ai osé le faire de peur de vous éveiller. Nous nous levâmes ensuite tous deux, et ayant regardé de tous côtés, nous n'entendîmes remuer ni parler personne. Mais nous ne fûmes pas les seuls à ouïr ces paroles ; elles furent

entendues aussi par d'autres qui étaient dans le même appartement.

« Je compris alors que le démon avait dit que j'étais gardé par une troupe de Martyrs et par le solitaire Jacques, parce que j'avais un petit vase pendu à mon lit, dans lequel il y avait eu de l'huile bénite par plusieurs Martyrs, et que j'avais sous ma tête un vieux manteau que ce grand Solitaire m'avait donné, et qui m'était comme un mur de défense. »

Théodoret eut donc le bonheur de gagner à la foi dix mille Marcionites dans huit bourgades, avec un bourg d'Eunomiens et un autre d'Ariens. Il combattit aussi par ses discours et par ses écrits les païens, les Juifs et les Apollinaristes. Comme il avait le talent de la prédication à un degré éminent, et qu'il enlevait l'esprit de ses auditeurs par la force de son éloquence, Théodote, Jean et Domnus, qui gouvernèrent successivement l'Église d'Antioche, l'engagèrent souvent à venir prêcher dans cette ville. Jean en l'écoutant était quelquefois si transporté de ce qu'il disait, qu'il se levait de joie et battait des mains.

Mais ces applaudissements ne le touchaient point, parce qu'il était pénétré de la crainte des jugements de Dieu, et qu'il ne connaissait d'autre vrai bien que la grâce, ni d'autre mal que celui qui blesse la conscience. Aussi n'allait-il à Antioche, ni à aucune autre grande ville, à moins qu'il n'y fût obligé par quelque devoir indispensable. D'ailleurs, il aimait la vie tranquille et retirée, et approuvait beaucoup la conduite des évêques qui savaient allier les pratiques monastiques avec les fonctions de leur charge. Aussi, ayant été privé dans le faux concile d'Éphèse par Dioscore, de l'administration de son diocèse, et s'étant retiré dans son monastère, apparemment celui d'Apamée, il écrivit à un de ses amis, qu'il en avait fait fermer les portes pour ne point recevoir de visites.

Telles furent les vertus que Théodoret fit paraître. Mais durant quelques années il en ternit l'éclat par ses liaisons avec Nestorius et ses partisans, qu'il abandonna enfin, après quoi il fut reconnu catholique et appelé « Docteur orthodoxe » dans le concile de Chalcédoine, où il anathématisa Nestorius. Le Pape saint Léon le

Grand lui écrivit ensuite une lettre où il le déclare net de toute tache d'hérésie, au jugement du Siège apostolique. (MARIN.)

Théodoret, dit Godescard, avait été, en effet, lié d'amitié avec Nestorius et avec Jean d'Antioche. Il se trouva dans cette ville lorsqu'on rendit à Jean les lettres que le Pape Célestin et saint Cyrille lui écrivaient contre Nestorius. Il fut d'avis, comme les autres évêques, que Jean lui écrivit pour l'exhorter à faire cesser les bruits qui couraient sur son compte ; ce qui fut fait de telle sorte, que la lettre de Jean ne contenait rien qui ne s'accordât parfaitement avec la doctrine catholique.

Quelque temps après, saint Cyrille écrivit encore à Nestorius, et joignit à sa lettre douze anathématismes contre les erreurs de cet hérésiarque : mais elle ne plut ni à Jean, ni à Théodoret. L'évêque d'Antioche crut même apercevoir l'hérésie d'Apollinairo dans les anathématismes, dont quelques phrases manquaient d'une certaine clarté. Il engagea donc Théodoret à en entreprendre la réfutation ; ce qu'il fit, mais avec trop d'aigreur. Ils refusèrent tous deux, ainsi que les autres évêques orientaux, de prendre séance au concile général tenu à Ephèse en 431, parce qu'on y avait condamné Nestorius avant leur arrivée ; ils poussèrent même les choses si loin, qu'ils excommunièrent saint Cyrille, et firent un schisme. Le P. Garnier, celui de tous les modernes qui s'est le plus fortement déclaré contre Théodoret, accuse encore ce Père de plusieurs autres choses à ce sujet : mais il a été justifié par Tillemont et par plusieurs célèbres critiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne garda point les règles de la modération dans ses écrits contre saint Cyrille. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire les ouvrages qu'il composa pendant le feu de la dispute, surtout quelques-unes de ses lettres, et les fragments de son *Pentalogue*, ainsi intitulé, parce qu'il était divisé en cinq livres.

Saint Cyrille ayant donné une exposition claire de sa foi dans une lettre à Acace de Bérée, Théodoret le reconnut pour catholique, et prouva même sa catholicité dans les lettres qu'il écrivit à Nestorius et à Alexandre d'Hiéraple son métropolitain, et le plus ardent de tous les ennemis du Saint. Jean d'Antioche, et

plusieurs autres évêques se réconcilièrent avec le patriarche d'Alexandrie vers le mois d'avril de l'an 433. Quant à Théodoret, il refusa toujours de condamner la personne de Nestorius ; mais cela n'empêcha pas saint Cyrille et Jean d'Antioche de communiquer avec lui. Le premier, ainsi que saint Procle et tous les évêques d'Occident, ayant ensuite condamné les écrits de Théodore de Mopsueste, dans lesquels Nestorius avait puisé sa principale erreur, Théodoret reprit la plume contre saint Cyrille. Il nous reste encore des fragments de son ouvrage, rapportés dans le cinquième concile général. On ne voit point que cette dispute ait eu d'autres suites. Au reste, toutes les semences de schisme furent étouffées par le silence et la modération de saint Cyrille, qui mourut au mois de juin de l'an 444, et eut pour successeur Dioscore, eutychien. Outre l'aigreur qu'on remarque dans les écrits de Théodoret contre le saint Patriarche d'Alexandrie, on y trouve aussi des expressions qui favorisent le nestorianisme, et qui, comme telles, furent condamnées par le cinquième concile général. Mais les sentiments de Théodoret furent toujours orthodoxes, comme l'ont démontré Tillemont, t. XV, p. 253, le Père Alexandre, Graveson, etc.

Théodoret s'étant attiré la haine des eutychiens par le zèle avec lequel il attaqua Eutychès et Dioscore d'Alexandrie, ces hérétiques prononcèrent contre lui une sentence de déposition dans le conciliabule d'Éphèse. L'empereur Théodose le Jeune, prévenu contre ce Père, lui défendit de sortir de son diocèse, et loin de lui accorder la permission d'aller se justifier à Rome, il le relégua en 450, dans le monastère voisin d'Apamée, dont nous avons parlé plus haut : mais cette injuste persécution cessa sous l'empereur Marcien, qui rendit la liberté à Théodoret. Il resta, par choix, dans le monastère, et n'en sortit que quand le Pape saint Léon lui manda de se rendre au concile de Chalcedoine. Il présenta dans la septième session tenue le 26 octobre 451, une requête pour demander qu'on examinât ses écrits et sa foi. Ceux des Pères qui étaient prévenus contre lui, répondirent que cet examen était inutile, et que Théodoret n'avait qu'à dire anathème à Nestorius ; ce qu'il fit à la fin. Alors le concile déclara qu'il était catholique,

et digne de son siège. L'année suivante, l'empereur Marcion cassa l'édit porté par Théodose, et Théodoret retourna à Cyr, où il mourut vers l'an 458. Il s'était ouvertement déclaré contre le nestorianisme dès sa naissance, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit à Nestorius de concert avec Jean d'Antioche et qui est rapportée dans le tome III des conciles, page 394. Il est vrai que son opiniâtreté à défendre la personne de cet hérésiarque, lui fit faire des fautes ; mais il les effaça par un retour aussi sincère qu'édifiant. Il a toujours été compté parmi les plus illustres Pères de l'Église ; et il le mérite autant par ses éminentes vertus que par l'étendue de ses connaissances, la pénétration de son esprit et la beauté de son génie.

Théodoret a laissé plusieurs écrits dont voici la liste :

1° Les commentaires intitulés : *Questions choisies sur les endroits difficiles de l'Écriture Sainte*. Ce Père y explique la lettre du texte sacré d'une manière solide et concise ; mais on y chercherait en vain ce fond de morale qu'on trouve dans saint Chrysostome. On estime particulièrement les commentaires sur les prophètes.

2° L'*Histoire ecclésiastique*, divisée en cinq volumes. Elle commence où finit celle d'Eusèbe, c'est-à-dire, à l'an 324, et va jusqu'à l'an 429. Photius, cod., 31, la préfère, quant à la partie du style, qui est clair, noble et concis, aux histoires d'Eusèbe, de Socrate, d'Evagre et de Sozomène. Il serait seulement à souhaiter que Théodoret eût marqué avec exactitude les dates et les années des événements qu'il rapporte.

3° L'*Histoire religieuse* ou *Philothée*, c'est-à-dire, l'histoire des amis de Dieu. Elle contient les vies de trente solitaires qui vivaient du temps de Théodoret. Ce Père avait été témoin oculaire de plusieurs des miracles qu'il dit avoir été opérés par le signe de la Croix, avec de l'eau et de l'huile bénites. Quant à ceux qu'il n'avait pas vus de ses propres yeux, ils étaient si notoires, qu'on ne pouvait en contester la vérité.

4° *Des lettres*, qui sont au nombre de cent quarante-six.

5° L'ouvrage intitulé, *Eraniste* ou *Polymorphe*, ce sont trois dialogues contre les eutychiens. Eraniste veut dire *quêteur*, et Poly-

morphe, *qui a plusieurs formes*. Théodoret donna ce titre à son ouvrage, parce que l'hérésie qu'il combattait était un composé des erreurs de Marcion, de Valentin, d'Apollinaire et d'Arius. Il a intitulé le premier dialogue, *immuable*, parce qu'il y fait voir que le Verbe, en se faisant chair, n'a point changé ; le second, *non confus*, parce qu'il y prouve qu'en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine sont réellement distinguées l'une de l'autre ; le troisième, *impassible*, parce qu'il y démontre que la divinité est essentiellement impassible. Ces trois dialogues furent écrits vers l'an 447, puisque Théodoret y réfute Eutychès, sans toutefois le nommer. Saint Cyrille y est compté parmi les docteurs catholiques qui avaient fleuri peu auparavant dans l'Église et parmi les grandes lumières qui avaient éclairé le monde ; ce qui montre évidemment qu'il était mort alors. Voyez le second dialogue, page 86.

6° *La démonstration par syllogismes*. Théodoret dans cet ouvrage se propose le même but que dans le précédent.

7° *Les Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies divisée en cinq livres. Théodoret la composa à la prière de Sporace, l'un des commissaires de l'empereur au concile de Chalcédoine, lequel fut consul en 452. Il s'élève fortement dans le quatrième livre contre Nestorius, dont il avait d'abord pris le parti avec tant de chaleur.

8° *Les dix Sermons sur la Providence*, sont ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité sur cette matière : ils supposent un auteur très-versé dans la connaissance de la philosophie. On y trouve du choix dans les pensées, de la suite et de la force dans les raisonnements, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style. Théodoret dit, page 320, qu'il les composa pour donner une preuve de son amour à Dieu notre commun Père et notre souverain Seigneur. On ne peut manquer de bien faire, lorsqu'à un motif si pur on joint les plus heureux talents.

9° Les douze discours de *la Guérison des préjugés des Grecs*, contiennent une excellente apologie de notre foi contre les idolâtres, et vont presque de pair avec les précédents. On y trouve des

choses très-curieuses sur la théologie des anciens païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils déshonoraient leur profession. Il est prouvé dans le huitième, intitulé *des Martyrs*, que le culte rendu aux Saints par les chrétiens diffère essentiellement de celui que l'on rendait aux idoles. Théodoret montre, pag. 591, 690, 656, avec autant d'élégance que de solidité, en quel sens les Martyrs reçus dans le ciel sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos âmes. « Les villes, dit-il, qui possèdent la plus petite partie de leurs reliques, les regardent comme leurs gardiens, et obtiennent de grandes grâces par leur intercession ; on donne leurs noms aux enfants, pour les mettre sous leur protection ; on suspend devant leurs châsses, des yeux, des pieds, des mains d'or ou d'argent, comme des monuments publics qui marquent l'espèce de maladie dont on a été guéri ; on passe leur fête à prier, à chanter les divins cantiques, et à entendre la parole de Dieu. » Il y a dans les autres écrits de Théodoret cent passages aussi formels, qui établissent le culte des Saints et la vénération des reliques. Le même auteur relève encore la vertu du signe de la Croix, qu'il dit, *serm.* 6, *sur la Providence*, p. 580, être respecté de tous les chrétiens grecs, romains et barbares. Il rapporte dans son histoire, l. III, c. 1, que Julien l'Apostat ayant fait le signe de la Croix dans un mouvement de crainte indélébile, mit en fuite les démons qu'un de ses magiciens avait évoqués.

Théodoret avait encore composé d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, tels que le *Pentalogue*, le livre *sur la Virginité*, le livre contre Eutychès et Nestorius, dont parlent Gennade, c. lxxxix, et Marcellin sous l'an 466 ; le livre contre les Juifs, etc.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle qui fut donnée à Paris en 1642, en 4 vol. in-fol. Le P. Garnier, jésuite, avait préparé un cinquième volume sous le titre de *Auctuarium* ou *Addition*, mais sa mort, arrivée le 26 octobre 1681, l'empêcha de le publier. Le P. Hardouin le fit imprimer en 1684, et mit à la tête la vie de son docte confrère. Il contient des lettres et des discours de Théodoret, avec de longues dissertations de l'éditeur sur le nestoria-

nisme. Le P. Sirmond, plus équitable que le P. Garnier, a rendu aussi plus de justice à l'évêque de Cyr ; il estime surtout ses commentaires, où le mérite de la brièveté se trouve réuni à celui de la clarté. Photius, qui était si bon juge, loue dans Théodoret la pureté du langage, le choix des expressions, la netteté et la politesse du style, et le talent singulier de rendre chaque chose d'une manière noble et appropriée au sujet ; il lui reproche seulement de se servir quelquefois de métaphores trop hardies ; il donne sa méthode de commenter l'Écriture par de courtes notes, comme un modèle achevé en ce genre ; il dit encore que ce Père supprime par humilité tous les termes et toutes les citations qui sentent trop l'homme érudit et qu'il évite toutes les digressions étrangères à son sujet.

(GODESCARD.)

SAINT SAVINIEN,

ÉVÊQUE DE TROYES, MARTYR.

Saint Savinien naquit au commencement du III^e siècle à Samos, dans l'île du même nom, renommée parmi celles de l'Archipel. Son père, Sabinus, qui l'avait eu d'une première femme, le fit instruire dans les lettres humaines. Ses succès répondirent aux vœux de ses parents et aux soins de ses maîtres ; bientôt il surpassa ses condisciples et pénétra dans les sciences. Une difficulté l'arrêta enfin, c'était la pluralité des dieux. Un rayon de la grâce éclaira son esprit, le livre des Psaumes lui tomba entre les mains et à la lecture de ce verset : *Asperges me hyssopo et mundabor*, il se sentit animé d'un esprit intérieur, renonça à l'idolâtrie, reconnut un seul Dieu, créateur de toutes choses, et se convertit au christianisme.

Ses parents firent leurs efforts pour l'engager à rentrer dans la voie qu'il venait de quitter. Leurs caresses et leurs menaces furent inutiles. Pour éviter désormais leurs reproches, Savinien résolut de quitter sa patrie et d'aller où l'inspiration du ciel conduirait ses pas. Il vint dans les Gaules et arriva à la ville de Tricasses ou de Troyes, vers l'an 271. Dans le cours de son voyage il avait fréquenté les chrétiens avec qui il s'était confirmé dans la foi en

Jésus-Christ. Partout il en avait annoncé les merveilles et bientôt le pays des Tricasses retentit de ses prédications. Tantôt il démontrait la vanité de la philosophie païenne, la frivolité du culte des idoles, l'impossibilité de la pluralité des dieux ; tantôt il établissait la nécessité de la foi en un seul Dieu, en son Fils crucifié, la beauté de la philosophie chrétienne, ses avantages, sa sûreté, sa récompense. Il s'appliquait aux jeunes, aux veilles, à la prière, visitait les malades, consolait les affligés et répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

L'empereur Aurélien était alors dans les Gaules et persécutait les chrétiens. Il apprend que Savinien fait quitter à un grand nombre de personnes le culte des idoles et qu'il annonce Jésus-Christ, il donne ordre au président Crispin de l'arrêter, d'empêcher ses prédications, de le ramener à l'idolâtrie ou de lui faire subir les tourments les plus cruels. Crispin, accompagné d'un détachement de quatre-vingt-dix-neuf soldats, se rendit auprès du Saint pour exécuter ces ordres. Lorsqu'ils arrivèrent, Savinien était en prières ; ni Crispin, ni ses soldats n'osèrent s'approcher de lui et ils se retirèrent. Aurélien l'ayant appris, accusa le président et ses soldats de crainte et de lâcheté, et envoya un autre détachement de quatre-vingt-dix soldats, qui trouvèrent également Savinien en prières et n'osant l'interrompre, se mirent à prier avec lui. La prière étant finie, le président de cette troupe lui demanda d'où il était et s'il n'avait pas été chassé de sa patrie. « Non, répondit-il, j'ai cherché Dieu et j'ai trouvé en lui la source des grâces. » Mais les soldats l'interrompant, lui signifièrent que l'empereur voulait le voir, et il se rendit avec eux à la ville.

A sa vue, l'empereur fut d'abord pénétré de respect et s'étant assis sur son tribunal en présence de son conseil : « Qui êtes-vous ? lui dit-il, d'où êtes-vous ? Quel est votre nom ? — Samos est ma patrie, répondit le Serviteur de Dieu, Savinien est mon nom et je professe le christianisme. »

Après diverses interrogations, Aurélien voyant qu'il ne pouvait le gagner, ni l'engager à sacrifier aux dieux, le fit mettre en prison sous bonne garde. Savinien dans les chaînes annonça

la doctrine de Jésus-Christ à ses soldats : il les convertit et les baptisa. Le bruit en vint aux oreilles de l'empereur ; ce prince tâcha de les ramener aux idoles, mais les voyant affermis dans la foi, il les condamna à mort, leur fit trancher la tête, et ces nouveaux chrétiens obtinrent la couronne du martyre.

A la vue de ces prodiges, l'empereur, transporté de colère, fit venir de nouveau Savinien en sa présence, lui parla avec menaces, et ne pouvant rien gagner sur son esprit, il lui fit lier les mains et les pieds, commanda qu'on l'étendit avec des anneaux de fer, qu'on le maltraitât de coups et qu'enfin on lui mît un casque de fer rougi au feu. Tant de cruautés attendrissent trois des bourreaux qui osèrent se déclarer pour Savinien, et méritèrent sur-le-champ d'être mis à mort pour le nom de Jésus-Christ.

Alors Savinien dit à l'empereur : « Si vous avez encore d'autres tourments à employer contre moi, vous êtes le maître. » Aurélien furieux, ordonne qu'on place une grille de fer sur un grand fourneau pour y tourmenter Savinien par le feu. Le Saint est conduit au lieu du supplice au milieu de la ville, il est attaché, le bois est préparé, le bûcher s'allume, et pour l'enflammer davantage, on y jette des mesures d'huile. Mais par un prodige de la toute puissance de Dieu, semblable aux enfants dans la fournaise de Babylone, Savinien demeure intact, la grille et le fourneau fondent comme la cire. L'empereur s'en approche pour voir si le Martyr était consumé ; mais voyant que les flammes l'avaient respecté, il tomba d'étonnement la face contre terre. Revenu à lui-même, il fit reparaitre Savinien en sa présence : il l'interrogea de nouveau ; Savinien fut toujours inébranlable ; le prince s'emporta comme un insensé jusqu'au blasphème. « Je proteste devant mes dieux, dit-il, et je les prends à témoins de ma résolution : oui, demain à pareille heure, je te fais perdre la vie, et tu serviras d'exemple pour contenir les autres dans leur devoir. »

Le lendemain ne changea pas les dispositions du Saint. Si l'empereur lui fait les mêmes propositions et montre la même cruauté, Savinien fait les mêmes réponses et manifeste la même vertu, le

même courage. Un nouveau genre de tortures est inventé. Le Martyr est attaché à un infâme poteau, une grêle de traits est lancée par trois bandes de soldats. Les flèches ne respectent pas moins le Serviteur de Dieu que les flammes, le vent les emporte à droite et à gauche, et pas une n'atteint et ne blesse son corps ; mais Aurélien en fut frappé et perdit un œil. Cet accident redoubla sa fureur ; il commanda aux soldats de remettre Savinien en prison, de le charger de chaînes et de le garder avec soin. Comme ils le conduisaient, le Saint se mit en prières, ses gardes furent frappés d'aveuglement, ses chaînes tombèrent et il s'échappa de leurs mains.

L'empereur courroucé de cette évasion, l'envoya rechercher avec ordre de lui trancher la tête en quelqu'endroit qu'on le trouvât. Dans leur chemin, les soldats rencontrèrent un vieux mendiant idolâtre qui leur indiqua la route que Savinien avait prise. Il était arrivé sur les bords de la Seine, l'avait traversée et s'était dirigé sur un village qu'on a appelé depuis Saint-Syre. Les soldats qui avaient reçu l'ordre de le poursuivre et de le tuer, le rejoignirent là, et le trouvant en prière, ils lui tranchèrent la tête.

Le Saint reçut la mort en bénissant Dieu ; et l'Église de Troyes le fête le 24 janvier, mais il est placé avec sainte Savino sa sœur au 29 janvier dans le Martyrologe romain.

SAINT BABYLAS,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, MARTYR.

Saint Babylas, qui en l'an 237 succéda à Zébin sur le siège d'Antioche, a été, après saint Ignace, le plus célèbre des anciens évêques de cette grande cité. Il gouverna treize ans cette Église, avec autant de zèle que de vertu, sous les empereurs Gordien, Philippe et Décus. Saint Jean Chrysostome cite de lui un trait de fermeté qui honora plus tard saint Ambroise. L'empereur Philippe qui était chrétien, étant arrivé dans Antioche, la veille d'une grande fête, se présenta avec l'impératrice sa femme aux portes de l'église des chrétiens, mais Babylas lui en refusa l'entrée à

cause de son crime ; car il avait fait assassiner l'empereur Gordien, pour avoir son trône.

Babylas lui fit comprendre, sans s'écarter toutefois des règles d'une modération respectueuse, que son meurtre devait être expié et Philippe après l'*exomologèse* ou confession de ses fautes, se mit au rang des pénitents publics et resta dans le parvis pendant les saints Offices.

La paix dont l'Église jouissait sous le règne de ce prince, multiplia le nombre des chrétiens. Des villes entières se convertirent, et l'on éleva des temples, où l'on adorait publiquement Jésus-Christ. Mais cette paix fut aussi l'occasion du relâchement de plusieurs. Bientôt Décius, qui à son tour, s'était frayé une route à la souveraine puissance par l'assassinat de Philippe et de son fils, ouvrit la septième persécution. Et nous voyons dans saint Jérôme, que Décius fit arrêter le saint évêque Babylas, qu'il fut jeté dans une prison dure et que les mauvais traitements qu'on lui fit endurer se terminèrent par son martyre.

Avant d'expirer, il avait demandé aux chrétiens de l'enterrer avec ses chaînes, qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Les chrétiens bâtirent une église sur son tombeau.

Un siècle plus tard, le jeune César Gallus, frère de Julien l'apostat, élevé avec lui dans la piété chrétienne, ne suivit pas son frère dans l'apostasie ; au contraire, il fit taire l'oracle d'Apollon, qui avait un temple à Antioche dans le faubourg de Daphné ; et il bâtit auprès de ce temple une église où il plaça avec honneur le corps du martyr Babylas, dont il révérait la mémoire. Quelque temps après, sur un soupçon de défiance, l'empereur Constant II lui fit trancher la tête. Gallus n'avait alors que vingt-neuf ans.

Julien, élevé à l'empire en 361, rendit publique sa résolution d'anéantir le christianisme et de ramener le culte païen. Il fit rouvrir tous les temples des faux dieux. Les oracles d'Apollon se réveillèrent. Lui-même l'empereur vint à Antioche sacrifier à Apollon. Mais l'oracle interrogé restait muet. Comme on insistait avec des fumigations sanglantes, une voix rauque et sépulcrale fit entendre ces paroles : « Les reliques de Babylas qui sont si

près d'ici m'empêchent de parler. » Julien envoya aussitôt aux chrétiens l'ordre d'emporter au loin le corps de leur Saint, sans s'étonner de l'aveu que faisaient les démons. Les chrétiens obéirent, ils enlevèrent leurs saintes reliques et les emportèrent processionnellement en chantant l'admirable psaume xcvi, où se trouve ce verset : « Que ceux qui adorent des dieux sculptés soient couverts de confusion, et aussi ceux qui se fient à leurs idoles. » Trois mois après, le feu du ciel tomba sur le temple d'Apollon et le réduisit en cendres.

L'empereur n'osa faire relever son idole, de peur que le feu du ciel ne tombât sur sa propre tête. Mais l'humiliation que le paganisme venait de recevoir le rendit furieux contre les chrétiens, surtout contre ceux d'Antioche, et il se promettait bien de se venger à son retour de la guerre de Perse ; mais Dieu se joue des projets insensés de ses ennemis. Julien périt misérablement dans son expédition, et le temple d'Apollon resta plus de vingt ans dans le même état.

Le Martyrologe romain, celui de saint Jérôme et ceux d'Occident, font mémoire de saint Babylas au 24 janvier. Les Grecs l'honorent le 4 septembre.

On vénère la plus grande partie des reliques de saint Babylas à Crémone en Italie ; le prieuré de Nanteuil-le-Haudouin au diocèse de Meaux en possédait aussi une partie moindre, mais assez considérable.

SAINT BABYLAS,

MARTYR EN SICILE.

Cet autre Babylas, d'Antioche comme le premier, né aussi de famille noble, et qui pieusement élevé distribua aux pauvres tous ses biens, se retira ensuite avec ses deux disciples, Agape et Timothée, sur une montagne où ils menèrent une vie toute sainte. Mais dans une grande persécution qui s'éleva, les trois chrétiens s'embarquèrent et gagnèrent la Sicile, où ils convertirent beaucoup d'idolâtres. Le proconsul qui gouvernait la Sicile, les fit arrêter.

On les promena par les villes et les bourgs, en les maltraitant avec des bâtons et des verges. Puis on les fit mourir par le glaive, et on jeta leurs corps dans un bûcher. Des chrétiens recueillirent leurs restes et les ensevelirent avec grand honneur.

SAINT BABYLAS,

MAÎTRE D'ÉCOLE.

Espagnol sans doute, saint Babylas a été évêque de Pampelune. Mais les Maures ayant envahi l'Espagne, détruisirent sa ville, et il se retira à quelque distance de Madrid, où il se fit un ermitage. Les voisins lui envoyèrent leurs enfants, et il se trouva constitué maître d'école. Il instruisait ses élèves, dont il faisait de bons chrétiens. Mais dans l'hiver de l'an 745, les Maures brûlèrent son refuge et le martyrisèrent avec ses deux frères et quatre-vingt-trois de ses élèves. C'est en résumé ce que nous apprend le Martyrologe espagnol.

Ce saint Babylas est honoré en Espagne le même jour que le saint évêque d'Antioche, 24 janvier.

SAINT THÉODORE,

ÉVÊQUE DE MYRE, MARTYR.

On fête aujourd'hui, à Venise et dans le reste de l'Italie, saint Théodore, évêque de Myre, qui eut pour neveu et pour successeur le grand et illustre saint Nicolas ; pourtant on sait peu de choses de sa vie, sinon qu'il confessa vaillamment la foi dans l'atroce persécution de Dioclétien, et que Dieu honora de miracles ses restes vénérés. Il avait consommé son martyre par le feu, et ses os à demi brûlés étaient gardés dans son église. Un aveugle qui demandait à Dieu par son intercession le bonheur de recouvrer la vue, s'adressa à saint Nicolas, qui le conduisit devant la tombe de Théodore, et lui frotta les yeux avec l'huile de la lampe qui brûlait devant ces saintes reliques, et les yeux de l'aveugle se ranimèrent aussitôt.

On ajoute que plus tard, les Vénitiens enlevèrent de Myre les os de ce saint Confesseur, avec partie des reliques de son célèbre successeur, et qu'elles sont conservées à Venise dans l'église de Saint-Nicolas du Rivage.

SAINT CADOC,

ABBÉ DANS LE PAYS DE GALLES.

Cadoc était fils de Gundlée, prince au pays de Galles. Ses parents étaient aussi recommandables par leurs vertus que par la noblesse de leur sang. Il succéda à son père, qui venait de renoncer au monde pour aller vivre en solitaire auprès d'une église qu'il avait fait bâtir ; et il est honoré parmi les Saints au pays de Galles.

Cadoc, l'aîné des enfants de ce Bienheureux, lui succéda ; mais il abandonna aussi ses domaines pour embrasser la vie monastique, et se mit sous la conduite de saint Tathai, qui avait ouvert une école célèbre à Gwent. Il fit là des progrès si rapides dans les saintes lettres et dans la vertu, qu'étant retourné dans le comté de Glamorgan, son pays, il répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ, par son savoir et par sa sainteté.

Il fit bâtir à trois milles de Cowbridge, l'église et le monastère de Llan-Carvan, où il établit à son tour une école qui fut une pépinière de grands hommes et de Saints.

Saint Yltut, éclairé par Cadoc sur la vanité des biens terrestres, quitta la cour et le monde pour venir apprendre à Llan-Carvan cette science infiniment préférable à tous les trésors de la terre ; il fonda ensuite le monastère de Llan-Yltut. Ces deux monastères et celui de saint Docuin, situés tous trois dans le diocèse de Landoff, ont été célèbres pendant plusieurs siècles, et souvent gouvernés par des abbés de vrai mérite.

Saint Gildas, à son retour d'Irlande, entra dans le monastère de saint Cadoc ; il y enseigna un an, et y copia le livre des saints Évangiles. On a longtemps conservé ce manuscrit dans l'église de Saint-Cadoc ; et les Gallois lui portaient un tel respect, qu'ils s'en servaient dans leurs traités et dans leurs serments les plus

solennels. Saint Gildas et saint Cadoc quittèrent Llan-Carvan, pour aller vivre dans un lieu plus solitaire, et se retirèrent dans les îles de Ronech et d'Echni.

Nous lisons dans une ancienne Vie de saint Cadoc, qu'il mourut à Bénévenne, aujourd'hui Wedon, dans le comté de Northampton. Quelques auteurs modernes ont pris Bénévenne pour Bénévent en Italie, où ils supposent, sans fondement, que ce Saint mourut. Mais le saint Cadoc de Bénévent est un autre qui va suivre. Chastelain croit de son côté que saint Cadoc est le même que saint Cado ou Caduard, dont l'église de Rennes fait mémoire, et d'où une petite île de la côte de Vannes a pris le nom de Eness-Caduard.

Saint Cadoc florissait au commencement du vi^e siècle. Ellénius, que Leland appelle « l'excellent disciple d'un excellent maître, » lui succéda dans le gouvernement de l'abbaye de Llan-Carvan ¹.

SAINT CADOC, ÉVÊQUE ET MARTYR.

On trouve, dans Ferrari et dans l'*Hagiologium italicum*, un saint Cadoc, évêque de Bénévent, et il est fêté le 24 janvier, comme le Saint du pays de Galles. Serait-il le même? Ce n'est pas probable. Le saint Cadoc de Bénévent s'appelait Cadoco et Sophio. Il était le fils d'un petit roi de la vieille Angleterre qui avait régné dans les vallées septentrionales de cette grande île. Abandonnant ses droits au trône, il s'était fait moine; il avait fondé ensuite un monastère dont il était devenu abbé. Il avait fait trois fois le pèlerinage de Jérusalem et sept fois le pèlerinage de Rome.

A la mort de saint Flammare, évêque de Bénévent, le peuple et le clergé de la ville, admirant la sainteté de Cadoc, l'élevèrent sur le siège épiscopal devenu vacant; et il gouverna son Église avec une très-grande piété. Or un jour qu'il célébrait dans sa cathédrale les saints Mystères, les ariens le tuèrent à coups de lance, le 24 janvier de l'an 490, pendant qu'il était à l'autel.

Or le saint Cadoc d'Irlande est mort quelque temps après saint

¹ Emprunté à Godescard.

Gildas, son ami, qui n'a quitté ce monde qu'en 512. On l'appelle dans le Northampton saint Cazou.

SAINT CAIDOC,

MISSIONNAIRE IRLANDAIS.

Saint Caidoc est signalé entre les principaux disciples de saint Colomban. De la solitude de Luxeuil en Bourgogne, il fut envoyé avec le bienheureux Fricor porter la lumière de la foi en diverses contrées des Gaules. Ces saints Missionnaires, ayant été mal accueillis dans le Ponthieu, dont Abbeville était la capitale, et dont la population était endurcie dans l'idolâtrie la plus grossière, ils furent protégés par l'un des principaux personnages du pays, qui prit généreusement leur défense. Ils purent donc évangéliser le peuple de cette contrée, où ils eurent le bonheur de recueillir des fruits abondants de salut. Ils firent en même temps une si profonde impression sur le cœur de Riquier, que ce puissant seigneur, que Dieu récompensait par ses grâces, résolut de tout quitter pour embrasser aussi la vie religieuse. En devenant chrétien, il renonça aux douceurs de la famille, à une noble alliance qu'il allait contracter ; il bâtit un monastère au lieu qu'on appelait Centule, monument qu'on appela ensuite l'abbaye de Saint-Riquier.

Caidoc continua d'évangéliser et mérita le titre d'apôtre des Morins ; il mourut dans cette contrée et fut enterré dans le monastère de Centule ¹.

SAINT EXUPÉRANT,

ÉVÊQUE DE CINGOLI.

Ce Saint nous transporte dans une petite ville assez déchue, en la marche d'Ancône. Exupérant, né en Afrique, d'un père nommé Eulase et d'une mère appelée Perpétue, fut pieusement élevé par son évêque, à qui ses parents l'avaient confié dans sa douzième année. Il entra dans les ordres sacrés et se rendit en Italie, où il

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

voulait honorer les tombeaux des saints Apôtres. Ayant perdu ses parents, il dissémina ses biens dans les mains des pauvres, et il se mit à prêcher la foi avec un grand zèle. C'était au ^{xr} siècle. Comme il attaquait vivement les désordres des riches et leurs mauvaises mœurs, il se fit une cabale contre lui, et il fut mis en prison. Mais le saint Pape Paschal 1^{er} lui fit rendre la liberté, au moment où Dieu châtiait les iniquités par une grande épidémie.

Exupérant déploya alors une si vive charité et sauva tant de malades, que Théodose, évêque de Cingoli, étant mort pendant cette calamité, les vœux de tous élevèrent Exupérant sur le siège épiscopal. Il y déploya les plus grandes vertus pendant quinze ans, au bout desquels il s'endormit dans le Seigneur.

Dix ans après, on leva son corps, signalé par des miracles, et la ville de Cingoli lui érigea un tombeau dans une église qui est restée sous son patronage.

Saint Exupérant est fêté le 24 janvier.

SAINT ZAMAS,

PREMIER ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Le saint Pape Denis, qui fut élu le 22 juillet de l'an 259 et qui siégea un peu plus de douze ans, s'occupa avec zèle à donner de saints Évêques aux villes importantes de l'Italie. Il établit à Bologne le bienheureux Zamas, qui, le premier, occupa ce siège devenu bientôt célèbre. Il y bâtit une église, et ses ardentes prédications, appuyées de ses exemples, amenèrent à la foi la plus nombreuse partie de son diocèse.

A la fin du ⁱⁱⁱ siècle, riche d'années et plus encore de mérites, il alla au ciël recevoir la couronne.

SAINT ARTÈME,

ÉVÊQUE DE CLERMONT¹,

Saint Artème fut un des plus grands citoyens de la ville de Trèves. La nature fit briller en lui tous les traits d'une beauté

¹ Par Jacques Branche.

incomparable, et donna mille avantages à son esprit sur le reste de ses concitoyens ; si bien qu'il était ordinairement employé dans toutes les affaires d'État les plus importantes ; et ses avis étaient reçus comme autant d'oracles dans le conseil.

Dieu qui lui avait donné ces hautes qualités, voulut qu'il les employât à l'honneur de son Église et au bien de ses fidèles. A cette fin il permit qu'il fût délégué ambassadeur en Espagne, pour quelque affaire importante, et que passant par Clermont il fût attaqué d'une fièvre si violente, qu'il se vit réduit à l'extrémité. Saint Népotien, qui occupait alors le siège épiscopal d'Autvergne, étant averti de cet accident, ému de compassion et porté par la charité, courut en diligence à son logis pour lui donner assistance, et il lui fit entendre, avec de puissantes considérations, le risque qu'il allait courir de perdre son âme, s'il ne se tournait promptement vers Dieu. Artème reçut avec plaisir les saints avertissements du bon prélat, et se rendant à ses raisons, il se fit appliquer les remèdes qui disposent à bien mourir. Il n'eut pas si tôt reçu l'onction dernière de la main du saint évêque, qu'il se sentit aussi miraculeusement que promptement remis à sa première santé.

Cette faveur divine alluma dans son âme un feu si ardent de l'amour de Dieu, qu'il fut facile à ce vertueux prélat de l'engager à dire adieu au monde, quoiqu'il fût marié ; si bien que se séparant de sa femme, et renonçant à toutes les affaires d'ici-bas, il employa ses biens aux œuvres de miséricorde, prit les ordres sacrés jusqu'à la prêtrise ; et afin de se rendre plus utile au service de Dieu et au salut du prochain, il s'attacha à servir une église qui avait charge d'âmes.

Son prélat étant arrivé à l'âge où il ne pouvait rien espérer que le tombeau, le fit le prédicateur de son diocèse, quoique contre son gré. Mais il fut bien plus étonné quand après le décès du saint évêque, il fut proclamé son successeur par les voix unanimes du peuple et du clergé. Il honora cette dignité de tant de marques d'une piété vive, d'une parfaite doctrine, et de tous les soins d'un pasteur fidèle, qu'il semblait n'avoir pas reçu autant d'honneur de cette élévation qu'il lui avait apporté de lustre.

Après qu'il eut beaucoup travaillé pour son église, et qu'il eut fait faire des progrès incomparables à ses diocésains, il partit avec sérénité de ce monde, en l'an de Notre-Seigneur 394, pour aller à Dieu jouir des récompenses que ses mérites lui avaient acquises. Et comme Dieu le couvrit dans les cieux de la couronne de gloire, il fut estimé digne de recevoir sur la terre les honneurs que nous devons aux fidèles serviteurs de Jésus-Christ.

Son corps ne fut pas plutôt enterré, que son tombeau fut honoré de miracles dont on n'a pas pu retenir le nombre. Ce qui porta les habitants de Clermont à lui élever une belle église au lieu de sa sépulture. Et afin de l'honorer davantage, on transféra avec triomphe ses saintes Reliques sur le maître-autel de la grande église de Notre-Dame, qui est la cathédrale. Sa fête est célébrée le 24 janvier, et sa translation le 24 décembre.

SAINT MORNROD.

Cet humble Saint naquit en Bretagne vers le commencement du vi^e siècle, et profita des leçons et des exemples des Saints qui remplissaient alors sa patrie, pour se donner de bonne heure à Dieu.

Il se distingua tellement par ses connaissances et ses perfectionnements, qu'il fut chargé de la conduite d'un monastère au pays de Léon.

Il était ami de saint Hervé, des abbés saint Conogan et saint Majan, et de plusieurs autres grands serviteurs de Dieu. Ces hommes zélés pour le bien s'entretenaient dans une sainte émulation pour les bonnes œuvres de toute espèce. Il assista le 23 juin 568 aux funérailles de saint Hervé, et continua de prier pour le repos de son âme. Il avait cette charité que la religion nous commande d'étendre sur tous les vivants et sur les morts qui peuvent profiter de nos suffrages. Sa vie fut consacrée au soulagement de toutes les misères, à l'instruction et à l'édification des fidèles.

LE BIENHEUREUX MARCOLIN.

Ce saint Religieux, né à Forlì dans la Romagne, entra dès l'âge de dix ans chez les Dominicains de sa ville natale, avec l'intention de s'y consacrer à Dieu. Le Seigneur se plaît à répandre ses dons sur les âmes innocentes : les progrès de Marcolin dans la vie religieuse furent si rapides, qu'il devint bientôt un modèle pour tous ceux d'entre ses frères qui aspiraient à la perfection. Exact observateur de sa règle, il la gardait à la lettre, sans jamais user de dispense, et il ajoutait plusieurs pratiques à celles que la règle prescrit. Il avait tant d'affection pour la retraite et le silence, qu'il ne sortait jamais de sa cellule et du couvent sans une pressante nécessité. Son humilité lui faisait toujours choisir les dernières places, et son plus grand soin était de cacher aux hommes les grâces particulières qu'il recevait de Dieu.

Une âme si fervente devait avoir une grande ardeur pour s'unir à Jésus-Christ ; aussi était-ce un spectacle édifiant de voir ce saint Religieux offrir l'auguste Sacrifice de nos autels. Les larmes abondantes que l'amour divin lui faisait alors répandre contribuèrent à la conversion de plusieurs pécheurs. Le mérite de la pauvreté et de l'obéissance lui paraissait si grand, qu'il avait pour ces deux vertus une affection toute spéciale. On le voyait toujours calme, modeste, recueilli, mortifié, attentif aux besoins de ses frères, constamment prêt à les prévenir et à leur rendre tous les services qui dépendaient de lui. Il n'était pas moins charitable envers les séculiers, et les pauvres surtout le regardaient comme leur père.

Dieu voulut que son serviteur, qui s'appliquait avec tant de soin à sa propre sanctification, travaillât aussi à celle du prochain. Le saint Religieux fut chargé par le bienheureux Raymond de Capoue, alors Supérieur général des Dominicains, de rétablir la régularité dans plusieurs maisons de l'Ordre où le relâchement s'était introduit ; il s'y employa avec tant de prudence et tant de zèle qu'il les réforma, et y fit observer les constitutions avec une grande exactitude.

Le bienheureux Marcolin prolongea sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans ; et pendant ce long espace de temps, sa ferveur et sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge ne se démentirent jamais. Instruit de l'heure de sa mort, il l'annonça à ses frères, et après avoir reçu avec la piété la plus affectueuse les Sacraments de l'Église, il rendit son âme pure tranquillement à son Créateur en l'an 1397. Dès que le bruit de son décès se fut répandu, tout le peuple accourut pour honorer son corps et obtenir de lui quelque relique. Dieu a opéré des miracles au tombeau de ce bienheureux. Benoît XIV approuva son culte le 9 mai 1750, et permit au clergé de Forlì, ainsi qu'à l'Ordre des Frères-Prêcheurs, d'en célébrer la fête.

LE BIENHEUREUX ÉTIENNE DE WARADIN,

FRÈRE MINEUR ¹.

Le bienheureux Étienne naquit au grand Waradin, ville épiscopale de la haute Hongrie, et sa vie est intéressante à la fois par les traits qu'elle nous offre de la faiblesse humaine, et par ceux de la miséricorde divine. On ignore absolument en quel temps Étienne embrassa l'Ordre de Saint-François ; mais ses actions, dès qu'il eut pris l'habit, nous sont attestées par des historiens dignes de foi.

Lorsqu'il eut reçu l'ordre de prêtrise, au commencement du xv^e siècle, il fut envoyé chez les habitants des montagnes qui avoisinent la mer Caspienne, pour leur prêcher l'Évangile. Transplanté dans ces climats sauvages, sa première ferveur ne tarda pas à se refroidir, et la tiédeur le conduisant à cette indifférence qui nous fait, sinon mépriser, du moins oublier nos devoirs, il sentit bientôt sa foi chanceler, et finit par méconnaître tout ce qu'il avait cru.

Sur ces entrefaites, il fit la connaissance d'un Sarrasin établi à Saraï, dans la Bosnie, et se lia assez intimement avec cet infidèle pour lui confier le dessein qu'il avait de se faire musulman. Celui-ci ne voulant pas laisser refroidir son zèle, le mena sur-le-

¹ Par le P. Fulgence Férot.

champ au cadi, qui lui fit une bonne réception en lui prodiguant tous les compliments et toutes les promesses qui pouvaient le confirmer dans son odieux projet.

C'était un grand sujet de joie pour les infidèles, que l'apostasie d'un homme attaché à un Ordre qui se distinguait par les missions les plus périlleuses, et qui, par les prédications de ses religieux, avait enlevé tant d'âmes à Mahomet. Aussi choisit-on pour l'abjuration d'Étienne, un des jours les plus solennels parmi les Turcs. Tout étant préparé pour cette cérémonie sacrilège, Étienne entra dans la mosquée, et en présence d'une foule innombrable de peuple, que la fête et la curiosité avaient attirée, il abjura la foi chrétienne, quitta ses habits, les foula aux pieds, se revêtit d'une robe écarlate et coiffa le turban.

Le bruit de ce changement inoui ne tarda pas à se répandre dans toute la ville de Sarai. Pour ajouter au scandale, Étienne sortit de la mosquée monté sur un superbe cheval richement harnaché ; il était accompagné des principaux habitants. Son habit religieux était porté au bout d'une hallebarde en signe de triomphe ; et dans cet équipage, il traversa les rues de la ville aux acclamations d'un peuple qui se croyait glorifié en recevant l'opprobre du nom chrétien.

Le plaisir que pouvait recevoir là Étienne fut cruellement altéré par la consternation qu'il remarqua sur le visage de tous les chrétiens accourus sur son passage ; ce fut bien pis quand il aperçut les religieux dont il avait été le frère, cachés dans la foule avec une profonde douleur. En les voyant, il fut touché, et ce fut le premier effet de la divine miséricorde, qui permit qu'une honte salutaire humiliât le coupable.

Le même jour, un religieux appelé Michel, qui ignorait les dispositions de l'apostat, mais qui était prêt à tout sacrifier pour l'honneur de la religion, écrivit à Étienne une lettre pleine d'unction. La réponse qu'il lui fit a paru digne d'être conservée, et la voici :

« J'ai péché comme Judas, mais je ne me désespère pas comme lui. Par la grâce de Dieu, je suis déjà converti. Je me condamnerais à une prison perpétuelle, si je ne craignais pas qu'il ne

« vous en arrivât du mal. Ainsi que j'ai renié Jésus-Christ avec « éclat, je suis disposé à mourir publiquement pour lui. »

Cette réponse remplit les religieux d'une sainte joie. Elle était l'expression sincère des sentiments d'Étienne, comme l'événement le fit voir. Ses frères souhaitèrent une entrevue avec lui ; il l'accorda ; et au jour assigné, le gardien s'y rendit, accompagné de Pierre de Bologne. Ils trouvèrent Étienne dans les dispositions que sa lettre avait annoncées : les larmes lui coulèrent des yeux en abondance, et ses soupirs, entrecoupés de sanglots, furent pour eux les garants d'une sincère repentance. L'apostat se réconcilia dans cette entrevue ; il reçut le sacrement de Pénitence, et sa contrition parut si parfaite que, si on ne lui administra pas le sacrement de l'Eucharistie, ce fut uniquement parce qu'il portait encore les livrées du mahométisme. Depuis ce moment si précieux pour lui, Étienne ne songea plus qu'à se préparer au combat qu'il allait soutenir, pour réparer sa faute énorme.

Le lundi qui suivit sa réconciliation, il alla à la mosquée, monta dans la chaire, et en présence de plus de dix mille Sarrasins, il dit d'un ton ferme : « J'ai été chrétien pendant vingt-cinq ans ; « j'ai pu examiner et juger la religion chrétienne. Elle est la seule « véritable et la seule dans laquelle on puisse se sauver. Depuis « trois jours que j'ai vécu chez vous comme apostat, je n'ai connu « dans la vôtre que des superstitions et des mensonges ; je me « suis assuré que Mahomet n'est qu'un imposteur et un faux prophète. Je confesse donc que Jésus-Christ est le vrai Fils de « Dieu, et le Sauveur du monde : je reconnais que sa très-sainte « Mère est vierge, et j'abjure et je déteste votre fausse religion. »

Ensuite il déchira ses profanes habits, et parut avec celui de l'Frère-Mineur qui était caché dessous.

Une action si hardie l'aurait fait massacrer par ses auditeurs, si le cadî, qui avait procuré Étienne au mahométisme, n'eût interposé son autorité, en faisant entendre aux Sarrasins qu'il ne leur arrachait le coupable que pour lui faire subir la peine prononcée par la loi, c'est-à-dire celle du feu.

Ce juge fit mettre Étienne en prison ; il le fit tenter par plusieurs personnages, qui ne manquèrent pas de faire valoir à son

égard, d'un côté les récompenses, et de l'autre les plus affreux supplices. Ces premières démarches ayant été inutiles, il voulut essayer si la douleur aurait plus de succès ; il fit fouetter le prisonnier avec des courroies garnies de plomb et de sable, et si violemment, qu'il tomba en faiblesse. Les bourreaux, le voyant à demi-mort, le suspendirent par un pied et une main, et attachèrent aux membres opposés des poids pesants. Étienne demeura dans cette cruelle posture jusqu'au lendemain. On le crut mort ; et ce ne fut qu'avec une extrême surprise que les Sarrasins le retrouvèrent plein de vie.

Le cadi alors fit de nouveau tenter sa foi ; elle était plus ferme que jamais ; il condamnait hautement Mahomet et sa doctrine, ce qui lui attira de nouveaux tourments. Il fut fouetté derechef et suspendu par les pieds, les jambes écartées avec force et la tête en bas, chargée d'un gros poids.

Ce supplice, qui dura jusqu'au jour, fut suivi d'un autre, auquel le Martyr n'a pu survivre que par un prodige ; on le pendit par une corde qui lui entourait le cou, et on alluma sous ses pieds un feu assez vif, sur lequel on répandit du fumier, afin que la fumée l'étouffât, en même temps que la flamme le dévorait.

Après un certain temps les bourreaux, qui le crurent mort pour cette fois, détachèrent la corde qui le suspendait, et le jetèrent dans un coin de la prison. Deux femmes mahométanes, frappées de tout ce qu'on disait sur le courage du Martyr, et sur l'impuissance des tourments qu'il avait éprouvés, eurent la curiosité de venir regarder en quel état était le corps ; mais quel fut leur étonnement quand elles virent Étienne en prières, à genoux, entouré d'un globe de lumière, et ayant une colombe blanche sur chaque épaule.

Le cadi, outré de voir s'épuiser inutilement les ressources de sa cruauté, et d'ailleurs incertain sur le parti qu'il devait prendre, après avoir transgressé la loi qui condamnait uniquement Étienne à être brûlé vif, ordonna que l'on fit chauffer une fournaise, et qu'on l'y enfermât quand elle serait ardemment embrasée. Les bourreaux obéirent ; ils y précipitèrent Étienne et gardèrent la porte jusqu'au temps où ils crurent ses os consumés : le Martyr

passa la nuit entière dans la fournaise, et lorsqu'on l'ouvrit le lendemain, on le trouva aussi frais, dit l'historien, que s'il eût passé la nuit dans un bain.

Le cadi, apprenant ce prodige, en fut touché et ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un miracle de Dieu ; cet homme ne doit pas mourir. » Mais soit faiblesse, soit impuissance, il ne fut pas le maître de le sauver ; car les Sarrasins, qui semblaient s'endurcir à mesure que le ciel éclatait en miracles, allèrent en troupe la nuit suivante à la prison d'Étienne, en brisèrent les portes, et étant parvenus jusqu'à lui, le pressèrent avec menaces d'embrasser la religion de Mahomet. Ces barbares devinrent furieux quand ils virent leur attente trompée, et l'un d'eux lui déchargea un coup de hache sur la tête ; en même temps un autre sarrasin lui donna un coup d'épée dans le ventre ; il survécut à toutes ces horreurs. Le cadi l'apprit, et il ne savait plus à quoi s'en tenir par rapport à un homme que le Ciel protégeait si visiblement. Il paraît qu'il voulait le sauver : il revint donc à la prison, lui fit les propositions les plus séduisantes, et le trouva toujours inflexible. « Faites de mon corps ce qu'il vous plaira ; » ce fut la réponse d'Étienne.

Arriva enfin le moment où il plut au Seigneur de terminer la course de cet invincible athlète : on l'attacha tout nu à la queue d'un cheval, pour le conduire au lieu où il devait être brûlé. En y arrivant, les cordes qui lui liaient les mains se rompirent, de sorte qu'il retrouva la liberté de faire le signe de la Croix. Après l'avoir fait, il entra dans le feu ; mais cet élément perdit toute sa force, et loin de le brûler, s'éteignit. La rage des Sarrasins s'accroissait par ces contre-temps ; ils substituèrent du bois plus sec, au premier, y versèrent des matières inflammables, et y firent entrer Etienne une seconde fois, les mains étroitement serrées de chaînes. Le même prodige se répète ; les fers se brisent, Etienne fait le signe de la Croix, et le bois cesse aussitôt de brûler.

La puissance divine se manifestait d'une manière trop sensible pour ne pas exciter la reconnaissance du Martyr ; il la loua donc hautement, et, plein de confiance en Dieu, défia les infidèles de faire brûler son corps, tant qu'il serait en vie. Ce désir redoubla

leur fureur ; ils se jetèrent en foule sur lui et le massacrèrent, tandis que dans les transports d'une sainte allégresse, il bénissait le nom du Seigneur.

Le corps d'Étienne, qui avait résisté aux flammes, tant que son âme y était restée unie, ne fut pas difficile à réduire en cendres quand elle en fut séparée. Les chrétiens sauvèrent néanmoins quelques-uns de ses os ; mais la nuit qui suivit sa mort, les fidèles, les Juifs et les Sarrasins furent témoins d'un événement bien extraordinaire, et que le ciel permit sans doute, pour la consolation des uns et pour la conversion des autres : ils virent tous des corps lumineux et très-éclatants sur le lieu même où Étienne avait souffert le martyre et rendu son âme.

Ceci arriva en l'an 1434 ; et depuis, le Seigneur a honoré la mémoire de son généreux Confesseur, par plusieurs miracles faits en faveur de ceux qui demandaient son intercession, avec la confiance que lui-même avait eue.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DU SAINT-ESPRIT.

Anne du Saint-Esprit, religieuse Ursuline, édifiait la ville de Saint-Omer au milieu du xvii^e siècle, par ses vertus, ses exemples, et les grâces qu'elle obtenait du Ciel. Elle est citée par l'abbé de Rame, dans son *Agiologie belge*, et par M. l'abbé Destombes, qui constate sa vie sainte et qui expose qu'entre toutes ses vertus, on signalait surtout son zèle pour l'éducation de la jeunesse et sa charité pour le prochain. Elle mourut en odeur de sainteté le 24 janvier 1676.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Rome, dans toutes les églises dédiées à la très-sainte Mère de Dieu, on commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Purification.

Pèlerinage à Notre-Dame d'auprès de Damas, sainte image de la Vierge immaculée, qui a rendu à saint Jean Damascène l'usage de sa main. Elle est célèbre par ses miracles. En l'an 1203, elle

rendit la vue au sultan de Damas devenu aveugle. En reconnaissance de ce bienfait, le sultan fonda une lampe établie devant l'image de Marie pour y brûler à perpétuité.

Aujourd'hui, tous les ans, dans l'église métropolitaine de Tolède, on célèbre, dans un office propre et spécial, approuvé par le Pape Grégoire XIII, le souvenir de l'apparition de la très-sainte Vierge à saint Ildefonse, qu'on a honoré hier ; et on vénère la robe ou chasuble que la très-sainte Vierge lui donna.

On honore aussi en ce jour la vénérable Marie Spinelli, qui fonda à Venise, dans l'île des Grâces et en l'honneur de la très-sainte Vierge, un monastère de Capucines portant le nom de Sainte-Marie-des-Anges. Lorsqu'elle vivait encore dans le monde, elle avait une dévotion particulière à une image miraculeuse de Notre-Dame qu'on vénérât à Venise. Tous les samedis, elle allait visiter cette image. Lorsque plus tard elle devint Supérieure du monastère, elle s'efforça de propager cette dévotion ; et la noblesse prit la pieuse habitude de venir tous les samedis prier devant l'image miraculeuse.

Dieu éprouva sa servante par un grand nombre de chagrins qu'elle eut à souffrir de la part de quelques personnes qui avaient gravement soupçonné sa vertu ; mais elle fut protégée miraculeusement par la très-sainte Vierge, qu'elle servait avec tant de zèle. Un jour, accablée par ses infirmités et le cœur en proie aux plus vives angoisses, elle s'était étendue sur son modeste lit ; une pieuse image représentant sainte Anne, la Vierge et l'enfant Jésus, était suspendue au chevet. Lorsque Marie se fut endormie, il apparut tout à coup une branche de trois roses placée sous ses narines, de manière qu'elle avait l'air d'en respirer le parfum. Dans ce moment, une de ses compagnes étant entrée dans sa cellule, courut aussitôt avertir la supérieure du prodige qui s'était offert à ses regards. Toutes deux furent frappées d'étonnement ; car on était alors au 8 décembre, jour consacré à l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge. La supérieure s'approcha de ces roses et trouva qu'elles exhalaient une odeur très-suave ; elle courut chercher un petit panier pour les y placer et en faire offrande à Marie. Mais à son retour elle ne les trouva plus : elle

comprit que ces fleurs étaient au Paradis, et qu'ainsi la très-sainte Vierge avait voulu révéler par un prodige la sainteté de sa servante.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Timothée, disciple de saint Paul, qui fut ordonné évêque d'Éphèse par cet Apôtre, et qui, après avoir soutenu plusieurs combats pour Jésus-Christ, un jour, comme il reprenait les païens qui sacrifiaient à Diane, fut accablé d'une grêle de pierres, et peu de temps après s'endormit au Seigneur.

A Antioche, saint Babylas, évêque, qui, ayant souvent glorifié Dieu par ses souffrances durant la persécution de Dèce, finit sa glorieuse vie chargé de chaînes, avec lesquelles il voulut être enterré. On rapporte qu'avec lui souffrirent trois enfants, Urbain, Prilidien et Epolône, qu'il avait instruits dans la foi de Jésus-Christ.

A Néocésarée, les saints martyrs Mardoine, Muson, Eugène et Métellus, qui furent brûlés, et leurs cendres jetées dans la rivière.

A Foligno, saint Félicien, que le Pape Victor en avait ordonné évêque, et qui après beaucoup de travaux, reçut dans une ex-

1

NONO KALENDAS FEBRUARIJ.

Natalis sancti Timothei discipuli beati Pauli apostoli, qui ab eodem Ephesi ordinatus episcopus, post multos pro Christo agones, cum Dianæ immolantes argueret, lapidibus obrutus, paulo post obdormivit in Domino. — Antiochiæ, sancti Babylæ episcopi, qui in persecutione Decii, posteaquam frequenter passionibus suis ac cruciatibus glorificaverat Deum, gloriosæ vitæ finem sortitus est in vinculis ferreis, cum quibus et suum corpus sepeliri mandavit, referuntur etiam passi cum eo tres pueri, Urbanus, Prilidianus, et Epolonius, quos ille in fide Christi instruxerat. — Neocæsareæ, sanctorum martyrum Mardonii, Musonii, Eugenii, et Metelli, qui omnes igni traditi sunt, et eorum reliquiæ in flumen dispersæ. — Fulgini, sancti Feliciani, qui a Victore papa ejusdem civitatis episcopus ordinatus, post multos labores in ultima senectute sub Decio martyrio coronatur. — Item, sanctorum martyrum Thyrsi et Projecti. — Bononiæ, sancti Zamæ primi ejusdem civitatis episcopi, qui a sancto Dionysio Romano Pontifice ordinatus, illic christianam fidem mirifice propagavit. — Item, beati Surani abbatis, qui tempore Longobardorum sanctitate floruit.

trême vieillesse la couronne du martyr sous l'empereur Dèce.

Le même jour, saint Thyrsé et saint Prix, martyrs.

A Bologne, saint Zamas, qui ayant été ordonné premier évêque de cette ville par le pape saint Denys, y étendit merveilleusement la foi chrétienne.

Le même jour, saint Suran, abbé, qui fut en grande réputation de sainteté au temps des Lombards.

Additions des autres Martyrologes.

On honore encore aujourd'hui un autre saint Babylas, qui était de Tarse, et qui, après avoir été comédien, fit longtemps pénitence.

Saint Tathai, moine anglais, qui fonda à Gwent, dans le comté de Montmouth, une école célèbre de science et de sainteté.

Le bienheureux Ambroise de Massa, qui se sanctifia à Orviété au ^{xiii}^e siècle, et y mourut en odeur de sainteté. Il était Franciscain.

Saint Zoïle, prêtre, qui florissait au ^{iv}^e siècle auprès d'Aquilée, et qui est toujours invoqué dans cette contrée.

Saint Théodotion, martyr, à Cléopatrie en Égypte, avec deux autres Saints : Pausirion et Paul.

Saint Hellade, surnommé le Commentarèse ou le Greffier, martyr en Orient, très-honoré chez les Grecs.

Saint Ephrem, évêque de Mélés, en Carie. Ses restes sont révévés à Leuce, où il a été enterré.

A Mélés encore sainte Xène, vierge et abbesse, honorée depuis le ^v^e siècle.

Saint Renaud du Mont-d'Orme, honoré à Macerata, dans une église servie par les Crucigères (*Raynaldus montis ulmi*).

Saint Galée, martyr, à Carthage.

Saint Bénigne, archidiacre de Bénévent, martyr des Ariens, avec saint Cadoc, son évêque.

Le bienheureux Sigismond, abbé d'Hirsauge, dans le Wurtemberg.

La vénérable Comète, pénitente, convertie par l'exemple du comédien Babylas et louée par Jean Mosch, qui était son contemporain.

La vénérable Nicose, convertie avec Comète (Nicosia) et par le même exemple.

Le bienheureux Geoffroy, deuxième du nom, évêque de Chartres et ami de saint Bernard, mort le 24 janvier 1149.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Marcellin Collet, curé de la paroisse de Montfaucon, au diocèse du Puy, pour avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, condamné comme fanatique par la Commission révolutionnaire établie à Lyon, et guillotiné le 24 janvier 1794.

Rosalie Chrétien de la Neuville, religieuse Carmélite de Compiègne, condamnée à mort pour sa constance inébranlable dans la foi catholique, en ces jours qu'on appelait le règne de la liberté, guillotinée à l'âge de cinquante-sept ans, le 24 janvier 1794.

Claude-Joseph Robert, prêtre du diocèse de Besançon, refusa en 1794 le serment schismatique, alla chercher en Suisse quelques mois de repos, puis revint en France, fut arrêté comme émigré rentré, cité ensuite au tribunal criminel du département du Doubs, siégeant alors à Pancey, et guillotiné le 24 janvier 1794.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

La Conversion de saint Paul. — Saint Ananie. — Saint Apollo ou Apollon, abbé en Basse-Thébaïde. — Saint Maris ou Marès, anachorète. — Saint Publius de Zengma, abbé. — Saint Artémas, enfant, martyr. — Saint Félicien, évêque de Foligno, martyr. — Saint Juventin et saint Maximin, martyrs. — Saint Brétannion, évêque de Tomes. — Saint Prix ou Pregt, évêque et martyr. — Saint Project, martyr à Casal. — Saint Couhoyarn. — Saint Poppon, abbé de Stavélo au pays de Liège. — Le Bienheureux Mansuet de Castiglione, Frère Mineur. — Le Bienheureux Angelo, ermite. — Saint Mainfroi, solitaire. — La Bienheureuse Béatrix, sœur de sainte Claire. — Sainte Suzanne de Babylone. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Saul, qui fut depuis appelé Paul, était un Juif de la tribu de Benjamin, né à Tarse, capitale de la Cilicie, ville qui avait le droit de bourgeoisie romaine. Le père de ce jeune homme était de la secte des pharisiens. Il l'envoya étudier à Jérusalem, où il eut pour maître Gamaliel, l'un des plus célèbres docteurs de son temps. Instruit dans la manière la plus exacte d'observer la loi de Moïse, il s'attacha comme son père à la secte des Pharisiens, la plus minutieuse et la plus sévère de toutes, mais aussi la plus superbe et la plus opposée à Jésus-Christ. Saul surpassait tous ceux de son âge par son zèle pour la loi et pour les traditions de ses pères ; et comme il était d'un tempérament de feu, ce grand zèle le rendit un des plus violents persécuteurs du Christianisme naissant.

Lorsqu'on répandit le sang du premier Martyr saint Etienne, Saul était présent ; non-seulement il consentait à sa mort, mais c'était lui qui gardait les manteaux de ceux qui lapidaient le Saint. Après cela, il s'éleva contre l'Eglise de Jérusalem une grande persécution, durant laquelle Saul se signala entre tous. S'étant fait autoriser à ses coups de main par les princes des

prêtres, il entra dans les maisons des chrétiens, en tirait de force les hommes et les femmes, les traînait en prison chargés de chaînes ; et quand on les faisait mourir, il y contribuait de son suffrage. Il allait dans toutes les synagogues, où il faisait battre de verges ceux qui croyaient en Jésus-Christ ; il leur infligeait toutes sortes de supplices pour les forcer à blasphémer leur foi.

Après avoir ravagé l'Église de Jérusalem, ne respirant que carnage, comme dit le texte sacré des Actes des Apôtres, et brûlant du désir de verser le sang des disciples du Seigneur, il alla trouver le grand-prêtre, de qui il obtint des lettres pour les synagogues de Damas, lettres qui lui donnaient pouvoir de faire arrêter tous les chrétiens qu'il y trouverait, et de les amener prisonniers.

Il s'avancait donc vers Damas avec une escorte, et déjà il était assez près de cette ville, lorsqu'à l'heure de midi, lui et ceux de sa suite furent frappés d'une lumière qui venait du ciel, plus brillante que le soleil, et qui les renversa tous par terre. Alors Saul entendit une voix qui lui dit : — Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Il répondit : — Qui êtes-vous, Seigneur ? — Et le Seigneur lui dit : — Je suis Jésus que vous persécutez : il vous est dur de regarder contre l'aiguillon. — Saul s'écria tremblant et effrayé : — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Le Seigneur lui répondit : — Levez-vous et entrez dans la ville ; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez.

Ceux qui accompagnaient Saul étaient épouvantés ; car ils voyaient la lumière et entendaient la voix, mais sans en distinguer les paroles, ni voir celui qui parlait.

Saul ne résista point à la vision céleste : il se leva sur-le-champ pour aller à Damas et y recevoir les ordres de Dieu. Mais lorsqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait plus. On le prit donc par la main et on le conduisit à la ville, où il fut trois jours en prière, sans voir la lumière et sans boire ni manger.

Il y avait à Damas un disciple de Jésus-Christ, nommé Ananie, à qui le Seigneur avait dit dans une vision : — Ananie, levez-vous et allez dans la rue appelée Droite ; cherchez dans la

maison de Jude un nommé Saul, de Tarse ; il y est maintenant en prière.

— Seigneur, répondit Ananie, j'ai ouï dire à plusieurs que cet homme a fait de grands maux à vos Saints dans Jérusalem ; il est ici avec un pouvoir qu'il a reçu des princes des prêtres pour emmener prisonniers ceux qui invoquent votre nom.

Le Seigneur lui répartit : — Allez le trouver, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations et les rois, et devant les enfants d'Israël ; je lui ferai connaître combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.

Ananie donc s'en alla ; et étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains en disant : — Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu sur le chemin, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.

Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles et il recouvra la vue.

Saul se leva et fut baptisé ; il prit ensuite de la nourriture, dès lors il changea son nom en celui de Paul.

Il demeura quelques jours à Damas avec les disciples. Puis il se mit à prêcher dans les synagogues, assurant que Jésus était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement et disaient : — N'est-ce pas là celui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers ? Mais Paul, recevant de nouvelles forces, confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur prouvant que Jésus était le Christ.

Tel fut le miracle par lequel Jésus-Christ fit tout d'un coup d'un persécuteur un apôtre, et du plus cruel ennemi de son nom le plus zélé prédicateur de son Évangile.

SAINT ANANIE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Ce Saint qui eut l'insigne honneur d'être chargé par Notre-Seigneur Jésus-Christ d'aller baptiser saint Paul, était déjà un

des disciples des Apôtres qui, après la descente du Saint-Esprit, s'étaient répandus dans le monde ; et on voit dans les Actes que déjà la ville de Damas, sa patrie, comptait un certain nombre de chrétiens.

Après qu'il eut baptisé et confirmé saint Paul, il devint lui-même un Apôtre ; il prêcha l'Évangile à Damas, à Eleuthéropolis et dans d'autres villes. Mais les Juifs recevaient mal la lumière et se levaient contre lui. Il lui fallut subir diverses persécutions ; et un jour qu'il rentrait à Damas après avoir converti plusieurs idolâtres, les Juifs ses compatriotes, secondés par quelques païens, le meurtrirent de coups de nerfs de bœuf, puis le lapidèrent.

• On lui éleva plus tard un tombeau sur le lieu de son martyre ; et quand les Musulmans furent maîtres de Damas, ils firent du monument élevé au fidèle Ananie une mosquée.

Les Grecs fêtent Ananie le 1^{er} octobre. L'Église latine l'honore le jour où il baptisa saint Paul.

SAINT APOLLO OU APOLLON,

ABBÉ EN BASSE-THÉBAÏDE.

Apollon n'avait que quinze ans lorsqu'il se retira dans le désert, vers l'an 324, pour y vivre sous la direction de son frère, qui s'y consuma dans une vie si parfaite, qu'après sa mort Dieu le fit voir à notre Saint, placé dans le ciel parmi les Apôtres. Apollon devint l'héritier des vertus de ce grand Serviteur de Dieu.

Après qu'il eut passé, selon Rufin, quarante ans dans les exercices spirituels de son état d'anachorète, il entendit une voix du ciel qui lui dit d'aller dans les lieux habités, où Dieu voulait se servir de lui pour former un peuple parfait, solide dans la vertu et enflammé d'ardeur pour toutes les bonnes œuvres. Le Saint craignant, s'il était placé au-dessus des autres, de succomber aux pièges de la vanité, pria le Seigneur de le fortifier contre cette dangereuse tentation. Dieu lui apprit par un miracle qu'il serait

exaucé, et Apollon rassuré quitta le désert. Il s'établit aux environs de la grande Hermopole¹ en Thébaïde, en un lieu où, selon la tradition rapportée par Rufin et Pallade, l'Enfant Jésus avait passé quelque temps avec sa très-sainte Mère et saint Joseph, lorsqu'ils se retirèrent en Égypte, pour éviter la persécution d'Hérode.

Le lieu qu'il choisit pour sa demeure, était un antre situé au pied de la montagne. Là, sans prévenir par un zèle empressé ceux qu'il devait recevoir sous sa conduite, il attendit dans la retraite et le silence que le Seigneur accomplît sa promesse en les lui amenant. Il était revêtu d'une tunique de gros lin, avec un linge dont il se couvrait la tête et le cou. Il ne mangeait rien qui eût passé par le feu, pas même du pain; mais seulement des herbes crues, telles que la terre les produit. Rufin ajoute que la nourriture dont il usait était plus céleste que terrestre, tant son abstinence était grande. Il ne faisait pas moins de cent oraisons par jour et autant la nuit, de sorte qu'on pourrait assurer qu'il ne cessait de prier ni jour ni nuit. C'est ainsi qu'il passait sa vie, ayant l'esprit tout occupé de Dieu, et l'âme remplie de ses grâces, lorsque le temps arriva auquel le Seigneur accomplit les promesses qu'il lui avait faites.

Bien qu'il ne cherchât pas à se produire, le don des miracles dont Dieu le favorisa, et qu'il faisait en si grand nombre, que Rufin avoue qu'on ne saurait l'exprimer, joint à ses vertus éclatantes, le firent regarder comme un Prophète ou un Apôtre, en qui l'Esprit de Dieu résidait : ce qui fit que plusieurs solitaires des provinces voisines vinrent se ranger sous sa direction, et lui offrir leur âme, afin qu'il en prît soin comme un bon pasteur et un bon père.

Il les recevait tous avec une charité telle qu'on la peut concevoir de sa vertu consommée, et les encourageait merveilleusement, autant par ses œuvres que par ses exhortations; leur montrant toujours par son exemple la manière de pratiquer ce qu'il leur enseignait par ses paroles toutes saintes.

¹ Chef-lieu du nome Hermopolyte dans l'Heptanomide, à l'Ouest du Nil, aujourd'hui Akhmounéin.

Il apprit dans ce même temps que les officiers de Julien l'Apostat, qui se trouvait alors à Antioche, avaient pris un solitaire de son voisinage, et l'avaient conduit en prison, pour le forcer de servir dans les troupes. Sa charité ne lui permit pas de le laisser sans consolation, bien qu'il vît qu'il s'exposait lui-même à être maltraité ; il alla au lieu de sa détention avec d'autres solitaires, et il l'exhortait à ne point perdre courage et à mépriser les périls dont il était menacé, parce que c'était un temps où la fidélité des chrétiens devait paraître par leur constance dans la tentation.

Tandis qu'il le fortifiait ainsi, le centurion arriva, et, irrité de ce qu'on l'avait laissé entrer dans la prison, il l'y enferma avec ses compagnons, dans le dessein de les enrôler aussi, et fit augmenter la garde de peur qu'ils ne lui échappassent. Mais que pouvait-il contre ceux que Dieu avait pris sous sa protection ? A minuit, un Ange, éclatant de lumière, leur vint ouvrir les portes de la prison ; ce qui épouvanta si fort les gardes, qu'ils se jetèrent aux pieds des Serviteurs de Dieu, et les prièrent de se retirer ; protestant qu'ils aiment mieux s'exposer eux-mêmes à mourir, que de s'obstiner à les retenir après un miracle si visible.

Ils n'étaient pas encore retirés, quand le centurion qui les avait fait arrêter, vint en grande hâte, suivi de quelques personnes de considération, pour les mettre en liberté, parce qu'un tremblement de terre avait renversé son logis, et écrasé sous ses ruines ses principaux domestiques. Ainsi ces Serviteurs de Dieu retournèrent à leur solitude, chantant des hymnes à la gloire du Seigneur, qui les avait protégés d'une manière si miraculeuse.

On ne peut guère se représenter, sans être touché de dévotion, la vie qu'ils menaient dans ce désert. Ils étaient au nombre d'environ cinq cents lorsque Rufin les alla visiter, placés en différents monastères au pied de la montagne où le Saint avait établi sa demeure, et ils n'avaient tous sous sa direction qu'un cœur et qu'une âme, étant guidés par le même esprit. Le Saint les conduisit avec tant de vigilance, de zèle, de douceur et de perfection, qu'au rapport de son historien, il n'y en avait presque point d'une

si grande multitude, qui n'eût reçu de Dieu le don de faire des miracles, tant ils s'étaient rendus dignes des faveurs du Ciel, par les vertus qu'ils avaient acquises sous les soins d'un si excellent père spirituel.

Leurs habits étaient blancs comme celui du Saint. Il voulait qu'ils les tinssent toujours propres, de sorte qu'on pouvait reconnaître par cette propreté extérieure, celle de leur âme, et qu'en les voyant on se représentait aisément une armée céleste et tout angélique. Il y avait aussi parmi eux plusieurs Éthiopiens, qui ne cédaient point aux autres pour la ferveur de la dévotion.

Quoiqu'il ne mangeât point de pain, ainsi que nous l'avons remarqué, Apollon permettait à ses disciples d'en user, avec des herbes crues, ou salées. Au commencement il les laissait manger chacun à leur particulier, excepté le dimanche ; mais ensuite ils n'eurent plus qu'une table commune. Il ne voulait pas qu'on rompit, sans une grande nécessité, les jeûnes du mercredi et du vendredi, parce que le mercredi Judas avait formé le détestable dessein de trahir son maître, et que, le vendredi, ce divin Maître avait été crucifié ; et si dans l'un de ces jours il arrivait quelque étranger, trop fatigué du chemin, et qui voulût manger avant trois heures, qui était l'heure du repas, il lui faisait donner à lui seul ce qui était nécessaire ; mais s'il ne le voulait pas, il ne le pressait point, parce que c'était un jeûne général, fondé sur la tradition.

Dieu voulut au jour de Pâques adoucir la rigueur de leurs austérités ordinaires, par une marque éclatante de sa Providence. Le Saint les avait assemblés, dès la veille, pour la solenniser avec les cérémonies ordinaires. Et quand on eut préparé ce qu'il fallait pour le repas, il leur dit : « Si nous avons de la foi, et si nous sommes véritablement des fidèles serviteurs de Jésus-Christ, que chacun de nous lui demande s'il a agréable, qu'en cette fête il fasse en toute assurance meilleure chère que de coutume. » Ils lui répondirent tous qu'ils se croyaient indignes d'obtenir pareille grâce, et que lui les surpassant en âge et en mérite, ils le priaient de le demander à Dieu.

Alors le Saint se mit en prière avec un visage extrêmement gai, montrant par là sa grande confiance ; et lorsqu'il eut achevé de prier, et que tous eurent répondu *Amen*, on vit paraître des hommes que personne ne connaissait, qui apportèrent une si grande quantité de vivres, qu'on n'en avait jamais vu en telle abondance, ni de tant d'espèces différentes. Il y avait même des fruits inconnus à toute l'Égypte ; des grappes de raisin d'une grosseur prodigieuse, des noix, des figues et des grenades mûres bien avant la saison. Il y avait aussi quantité de miel et de lait ; des dattes d'une grosseur extraordinaire, et des pains très-blancs et encore tout chauds, bien qu'il semblât, à la manière dont ils étaient faits, qu'on les apportait de quelque pays fort éloigné. Après que ces hommes eurent remis toutes ces choses, ils se retirèrent en grande hâte, comme des gens extrêmement pressés, et ces saints Solitaires, glorifiant le Seigneur, qui prenait d'eux un soin si paternel, s'en nourrissent pendant ces jours de joie spirituelle, et en eurent encore pour leur provision jusqu'à la Pentecôte.

Le Saint avait reçu de Dieu le talent éminent de toucher les cœurs par les paroles de vie qui sortaient de sa bouche, et ses instructions produisaient dans ses disciples des effets admirables. Il les exhortait à s'animer eux-mêmes pour croître de jour en jour en sainteté, et leur inspirait une sainte émulation de se surpasser les uns les autres dans la pratique des vertus religieuses. Il leur disait qu'on pouvait connaître les progrès qu'on faisait dans le bien, par le détachement qu'on sentait dans le cœur pour les choses de ce monde. Il leur recommandait de résister aux mauvaises pensées que le démon nous inspire, dès le commencement qu'elles se présentent dans l'esprit : « Car, disait-il, par ce moyen vous briserez la tête du serpent, et vous rendrez le reste de son corps comme privé de force et de vie. » Il les avertissait de bien prendre garde, si Dieu leur accordait la grâce de faire des miracles, d'en concevoir des sentiments de vanité, ou de se préférer aux autres ; mais plutôt de cacher prudemment cette faveur, de peur que Dieu ne les en privât, ou qu'ils ne tombassent dans l'illusion.

Il était ennemi de la tristesse, et ne voulait point qu'aucun de ses religieux s'y laissât aller. Aussi n'en voyait-on aucun en qui la joie, qui naît du témoignage de la bonne conscience, ne parût avec édification. S'il arrivait par hasard que quelqu'un d'eux parût moins content que de coutume, il lui en demandait aussitôt le sujet ; et s'il faisait quelque difficulté de le dire, il le lui disait lui-même, étant éclairé d'une lumière surnaturelle qui lui manifestait les secrets des cœurs, et il l'obligeait par là à découvrir le fond de son âme avec plus de confiance.

Il disait aussi à tous : « Que les païens s'affligent, que les Juifs répandent des larmes, que les méchants gémissent sans cesse ; mais que les justes se réjouissent ; car si ceux qui mettent leur affection aux choses de la terre ont de la joie de posséder des biens fragiles et périssables, pourquoi, dans l'espérance que nous avons de posséder une gloire qui est infinie, de jouir d'un bonheur qui est éternel, ne serions-nous pas comblés de joie ? Et l'Apôtre ne nous y exhorte-t-il pas quand il dit : « Réjouissez-vous sans cesse, priez sans cesse, et rendez grâces à Dieu en toutes choses ? » I *Thess.*, v.

Il les exhortait à communier souvent, et disait qu'un solitaire devait, autant qu'il pouvait se faire, participer tous les jours aux sacrés Mystères, de peur qu'en s'en éloignant il ne s'éloignât de Dieu. Il ajoutait qu'on recevait aussi un grand avantage de se remettre fréquemment devant les yeux de l'esprit, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour y étudier un parfait modèle de patience.

Ses disciples s'assemblaient auprès de lui de tous les endroits de la montagne, à l'heure de none, c'est-à-dire, à trois heures après midi, pour recevoir la sainte communion ; après quoi, ayant fait un léger repas, ils s'arrêtaient jusqu'à la fin du jour pour écouter ses instructions ; ensuite les uns se retiraient dans le désert pour méditer pendant la nuit, sur les passages qu'ils savaient par cœur des saintes Écritures, et les autres passaient la nuit avec le Saint à chanter des psaumes et des cantiques. Il y en avait même quelques-uns qui, après avoir reçu la sainte communion, se retiraient aussitôt, sans se soucier de prendre aucune

nourriture, contents de celle de l'âme ; ce qu'ils faisaient plusieurs jours de suite : et ce qu'il y avait d'admirable dans cette assemblée de Saints, c'est que leur joie était telle, au rapport de Rufin, qu'il n'y a point d'homme dans le monde qui en éprouve de semblable.

Cette fervente allégresse montrait, du côté de saint Apollon, l'attention qu'il avait à bien préparer ses disciples à recevoir les saints Mystères ; et du côté de ses disciples, les fruits de grâces que ce sacrement de vie produisait en eux. Aussi le Saint était-il très-attentif à les corriger de leurs défauts. Non-seulement il les exhortait pour cela avec beaucoup de force et de zèle ; mais il y ajoutait toute l'ardeur de ses prières, et attirait sur eux, par ce moyen, de grandes grâces. Un d'entre eux en fit une épreuve sensible. Il manquait quelquefois d'humilité et de douceur, et avait bien du regret d'être dépourvu de ces vertus. Pressé du désir de les acquérir, il vint un jour conjurer le Saint de les lui obtenir de Dieu par ses prières. Il le fit, et son oraison fut si bien exaucée, que ce Religieux se trouva changé comme en un autre homme ; de sorte que les autres Frères ne pouvaient assez admirer, depuis, sa douceur et la tranquillité de son âme dans toutes les rencontres, où il avait coutume auparavant de s'émouvoir.

La manière dont il recevait les étrangers est une preuve bien édifiante de sa charité et de son humilité. Rufin la raconte en ces termes : « Nous étions trois de compagnie lorsque nous l'allâmes trouver ; et comme nous étions encore assez loin de son monastère, quelques-uns de nos frères qui étaient avec lui, et auxquels il avait prédit trois ou quatre jours auparavant notre arrivée, vinrent au-devant de nous en chantant des psaumes, ainsi qu'ils ont coutume de faire lorsqu'il arrive des solitaires ; et se prosternant jusqu'en terre, ils nous donnèrent le baiser de paix. Ils se disaient les uns aux autres : Voici ces Frères dont notre saint Père nous a prédit la venue, on nous assurant que dans trois jours il viendrait trois Frères de Jérusalem. Quelques-uns de ces solitaires marchaient devant nous ; les autres nous suivaient ; et ils chantaient tous des psaumes.

« Quand le Saint nous entendit et que nous fûmes assez proches, il vint aussi au-devant de nous, et ne nous eut pas plus tôt vus, qu'il se prosterna jusqu'à terre ; ensuite il nous donna le saint baiser, et nous conduisit dans le monastère, où après avoir fait la prière, selon l'usage, il nous lava lui-même les pieds, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait nous délasser de la fatigue que le chemin nous avait causée. Il en usait de même envers tous ceux qui le venaient voir. »

Dans les entretiens que Rufin et ses compagnons eurent avec lui, il leur rendit raison de la coutume qu'il avait de recevoir ainsi les solitaires. Il disait qu'il fallait se prosterner devant eux, comme si on voulait les adorer, parce que leur arrivée représente l'avènement de Jésus-Christ, qui dit dans l'Évangile : « Vous m'avez reçu lorsque j'ai été étranger ; » et qu'Abraham recevait ainsi ceux qui ne paraissaient être que des hommes, mais dans lesquels il considérait son Seigneur. Il ajoutait qu'il fallait quelquefois contraindre les Frères étrangers à prendre du repos, quoiqu'ils ne le désirassent pas, et il le confirmait par l'exemple de Loth, qui mena, comme par force, les Anges loger chez lui.

Rufin et ses compagnons demeurèrent avec lui une semaine, pendant laquelle il les entretint de bien des choses qui concernaient les vertus religieuses, et la manière de vivre des solitaires. Il leur parla surtout de la fuite des vanités ; de la pureté d'intention dans les jeûnes et les autres austérités du corps ; du secret qu'on y doit garder, en prenant garde de les laisser connaître aux hommes, de peur que la gloire qui reviendrait de leur estime, ne nous fit perdre la récompense de Dieu. Il blâmait beaucoup certains solitaires qui portaient de longs cheveux, des colliers, ou pareilles choses qui ne servent qu'à parer le corps : « Car, disait-il, ils ne peuvent le faire que par vanité et pour être estimés des hommes. »

Quand Rufin et les autres prirent congé de lui, il les accompagna jusqu'à une certaine distance, et leur donna cette dernière leçon : « Sur toutes choses, mes très-chers enfants, vivez ensemble dans une grande union, et ne vous divisez point les uns les autres. » Puis, se tournant vers les Frères de son monastère

qui étaient présents, il leur demanda lesquels d'entre eux voulaient les accompagner jusqu'au plus proche monastère des Pères qui demeuraient dans ce désert. Ils s'offrirent tous avec une grande affection, de les conduire; mais il n'en choisit que trois qui savaient les langues grecque et égyptienne, tant pour leur servir d'interprètes en cas de besoin, que pour les édifier par des entretiens de piété, et il leur ordonna de ne les point quitter qu'ils n'eussent vu tous les monastères et les Pères qu'ils désiraient de visiter. Enfin en les congédiant il leur donna sa bénédiction de cette sorte : « Je prie le Seigneur de répandre du haut de Sion, sa bénédiction sur vous, et que vous considériez, durant tous les jours de votre vie, quels sont les biens de l'éternelle Jérusalem. »

Telle était la charité et le zèle de saint Apollon envers les Frères qui le venaient voir. Mais il n'en avait pas moins pour les infidèles, dont il convertit un grand nombre, tant par les prodiges qu'il faisait, que par la force de son exemple et ses puissantes exhortations.

Il faut mettre d'abord au nombre de ses prodiges, cette multiplication miraculeuse de pain que Dieu fit plus d'une fois pour récompenser sa foi et accomplir la promesse qu'il lui avait faite, de lui accorder tout ce qu'il demanderait. La famine affligeant la Thébaïde, les habitants eurent recours à lui, et lui amenèrent leurs femmes et leurs enfants afin qu'il leur donnât sa bénédiction et la nourriture dont ils manquaient. Il leur fit distribuer généreusement toutes les provisions du monastère, à la réserve de trois corbeilles de pain, qui étaient destinées pour nourrir ses Religieux pendant ce jour-là. Mais ce peuple étant pressé d'un besoin extrême, il fit bientôt apporter les corbeilles, et les plaçant au milieu de ces pauvres gens, il éleva les mains vers le ciel, et dit à haute voix : « La main de Dieu n'est-elle pas assez puissante pour multiplier ceci? Le Saint-Esprit nous assure que le pain ne manquera jamais dans ces corbeilles, jusqu'à ce que nous ayons été rassasiés de ce qu'on recueillera dans la prochaine moisson. »

Sa foi ne fut pas vaine; Dieu multiplia si fort le pain, que,

pendant quatre mois, on ne cessa d'en prendre dans ces corbeilles sans qu'on pût les désempir. Rufin, qui rapporte cette merveille sur le témoignage des disciples du Saint, qui en avaient été les témoins, dit qu'il la vit lui-même renouveler sous ses yeux. « Nous vîmes, dit-il, porter des corbeilles pleines de pain, et en couvrir les tables sur lesquelles il n'y avait rien auparavant, et après que chacun s'en était rassasié, on en remplissait encore ces corbeilles, comme si on n'y eût pas touché. »

Le démon ne pouvant souffrir de si grands prodiges, lui dit, en une occasion où il avait encore multiplié du pain et de l'huile par sa prière : « Es-tu Élie, ou quelqu'un des Prophètes, ou des apôtres, pour oser entreprendre de semblables choses ? » Mais il le confondit par cette réponse pleine de foi et de confiance en Dieu : « Pourquoi ne les entreprendrais-je pas ? Les Prophètes et les Apôtres n'étaient-ils pas des hommes comme nous, et ne nous ont-ils pas laissés héritiers de la même foi et de la même grâce qu'ils ont reçues ? Dieu, qui leur était présent, est-il maintenant absent ? Ce serait une impiété de le dire, puisque nous savons qu'il est tout-puissant, et que ce qu'il peut, il le peut toujours. Comment donc, ô esprit malheureux, connaissant, comme tu le connais, qu'il est si bon, es-tu si méchant ? »

Sa puissance sur les démons éclata surtout en délivrant les âmes de leur tyrannie. Il y avait dans son voisinage, neuf à dix bourgs remplis de païens, très-attachés à leurs superstitions. Leur idole était placée au milieu d'un temple magnifique, et leurs prêtres avaient coutume, dans les temps de sécheresse, de la porter à l'entour de ces villages, suivis de tout le peuple, et courant çà et là dans les champs avec une fureur semblable à celle des bacchantes. Le Saint les rencontra un jour dans cette espèce d'orgie, et touché de pitié de leur aveuglement, il mit les genoux en terre, et pria Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir compassion de ces misérables, et de les éclairer des lumières de la foi.

L'effet qu'eut sa prière, fut qu'ils demeurèrent à l'instant immobiles avec leur idole, et restèrent ainsi tout le jour exposés aux plus vives ardeurs du soleil, qui est brûlant dans ces contrées. Il

ne pouvaient comprendre d'où pouvait venir un accident si inouï. Leurs prêtres leur dirent qu'il ne pouvait être causé que par un chrétien, nommé Apollon, qui demeurait dans ce désert, et qu'il ne fallait espérer d'être délivrés de leurs liens invisibles que par son moyen.

Cela leur fut confirmé par bien des gens que le bruit d'un tel prodige attira autour d'eux, et quelques-uns assurèrent qu'ils avaient vu, en effet, passer par là saint Apollon. On ne laissa pourtant pas d'amener des bœufs pour essayer d'entraîner l'idole; mais les efforts de ces animaux étant inutiles, les païens députèrent vers le Saint pour le conjurer d'avoir pitié d'eux, et lui promirent de renoncer à leurs superstitions sacrilèges, et d'embrasser la foi de Jésus-Christ.

Le Saint les vint trouver aussitôt, et leur donna la liberté, par sa prière. Ils se jetèrent à ses pieds, crurent en Jésus-Christ, brûlèrent leur idole, et suivirent leur libérateur, qui les instruisit des mystères de la religion, et les reçut dans l'Église. Plusieurs d'entre eux embrassèrent l'état monastique, et demeurèrent avec lui.

Il eut, quelque temps après, la consolation de convertir un fameux brigand, et de pacifier deux bourgs qui étaient entrés en contestation touchant les limites de leurs territoires. Au premier bruit de leur division, il accourut pour les accorder; mais il trouva les esprits si irrités qu'ils ne voulaient rien entendre; surtout l'un des deux partis, qui se sentait soutenu par cet insigne voleur, le principal auteur de cette discorde.

Le Saint, qui vit que c'était lui qui s'opposait le plus opiniâtrement à la paix, lui dit avec une grande douceur : « Mon frère, si vous voulez changer de sentiment, et contribuer avec moi pour apaiser ce différend, je prierai Dieu pour vous, et il vous pardonnera vos péchés. » A peine eut-il parlé ainsi, que la grâce agissant dans le cœur de ce scélérat, il se jeta à ses pieds, le conjura d'accomplir la promesse qu'il venait de lui faire; et se tournant en même temps vers ceux qui l'avaient choisi pour chef, il les renvoya chez eux en paix. Tous s'étant retirés, il suivit le Saint, qui le mena dans son monastère,

où il lui obtint par ses prières un sentiment si vif de componction, qu'ils eurent enfin l'un et l'autre une assurance du Ciel que Dieu lui avait pardonné ses crimes ; ce qui arriva de cette sorte : Comme ils dormaient tous deux durant la nuit dans le monastère, ils eurent chacun un songe, dans lequel il leur sembla qu'ils étaient devant le trône de Jésus-Christ, l'adorant en la compagnie des Anges et des Saints, et ils ouïrent une voix qui leur dit : « Bien qu'il n'y ait rien de commun entre la lumière et les ténèbres, ni aucun rapport entre un fidèle et un infidèle, on t'accorde néanmoins, Apollon, le salut de cet homme pour qui tu as tant prié. » Le changement de cet homme fut si parfait, qu'il causa de l'admiration à tous les Frères ; et ils reconnurent dans ce loup changé en agneau, ce que dit le Prophète : « Que les loups paîtront avec les agneaux, et les lions et les bœufs mangeront ensemble. » *Isa.*, 11.

Il en arriva tout autrement d'un autre qui osa résister au Saint en une semblable rencontre. Autant celui-là éprouva par sa conversion le doux effet de la miséricorde de Dieu, autant celui-ci sentit la sévérité de sa justice par son obstination, et servit d'un exemple effrayant pour prouver qu'on ne résistait pas impunément aux serviteurs de Dieu. Il était comme le chef des habitants d'un village de païens, qui étaient entrés en différend avec ceux d'un bourg chrétien, et avaient pris les armes. Le Saint y étant survenu pour les apaiser, ne trouva point de résistance sinon dans cet homme, fier et violent, qui protestait de mourir plutôt que de souffrir qu'on s'accordât. « Ton désir sera accompli, lui dit alors saint Apollon, qui jusque-là n'avait pu le fléchir par ses exhortations ; il n'en coûtera la vie qu'à toi seul, et ton sépulcre sera tel que tu le mérites, puisque ce ne sera pas la terre, mais le ventre des bêtes et des vautours, qui te servira de tombeau. »

Ces paroles ne furent pas une simple menace, mais un coup qui foudroya ce scélérat. Il tomba mort sur-le-champ sans que personne autre fût frappé ; et comme on couvrit son corps de sable, on trouva, le lendemain, que les bêtes l'avaient déterré et mis en pièces, et qu'il servait encore de pâture aux vautours. Une prédiction accomplie si exactement dans toutes ses circons-

tances, étonna si fort les païens, ainsi que les autres miracles que nous avons rapportés, que tous ceux de la province embrassèrent la foi de l'Évangile.

Nous ne savons plus rien de la vie de saint Apollon après la visite de Rufin, que Tillemont croit avoir été avant la fin de l'an 394. Bollandus met sa mort en l'an 395 ; Bulteau le cite sans le contredire. Il aurait vécu ainsi 75 ans, s'il était né en 321, mais on ne peut rien dire de positif là-dessus. Baillet dit qu'il mourut accablé du poids de ses années, autant que comblé du mérite de ses travaux apostoliques, et suit la chronologie de Bollandus pour le temps de sa mort ; mais il ne marque pas celui de sa naissance. On croit que c'est lui que les Grecs honorent le 25 de janvier. Bollandus le place au même jour.

Il paraît que le monastère de Saint-Apollon était célèbre en Thébaïde dans le vi^e siècle, et que la discipline régulière s'y observait fidèlement, par deux exemples que Jean Mosch, auteur du *Pré spirituel*, qui vivait dans ce temps-là, nous a conservés. Le premier est d'un jeune religieux dont l'amour de la pénitence était si ardent, qu'ils s'abstint de boire jusqu'à sa mort, qui arriva trois ans après la résolution qu'il en avait faite. Le second était d'un ancien, si assidu à l'oraison, qu'on voyait à un ais de sa cellule, où il avait accoutumé de s'agenouiller pour prier, un enfoncement de quatre doigts que ses genoux y avaient fait.

Il y a eu plusieurs solitaires nommés Apollon, savoir : un dans le désert de Scété, un autre dans celui des Cellules, et un troisième dans celui de Nitrie.

(MARIN.)

SAINT MARIS OU MARÈS,

ANACHORÈTE.

Saint Maris, dès ses plus tendres années, fut touché du désir de se consacrer entièrement à Dieu. Il avait eu dans sa jeunesse la voix parfaitement belle ; et lorsqu'on célébrait quelque fête en l'honneur des Martyrs, il allait chanter dans les temples où il ravissait tout le monde par la douceur de son chant. Il n'avait pas moins d'agréments sur le visage que dans sa voix ; et quoi

qu'il se trouvât assez engagé dans le commerce des hommes, il y conserva toujours la pureté du cœur, et rien ne put donner atteinte à son innocence.

Les précautions qu'il prit pour se préserver contre la corruption du siècle, furent la source des consolations abondantes qu'il reçut dans sa solitude. Il se retira dans un bourg de Syrie, où il fit une petite cabane qu'il habita pendant vingt-sept ans. Elle était tellement humide, que l'eau en dégoutait de tous côtés, à cause que ce bourg se trouvait situé au pied d'une montagne qui l'empêchait d'être exposée au bon air. Tous les habitants en souffraient; mais le Saint ne s'en plaignit pas, et il demeura là jusqu'à sa mort. Il n'eut pour tout habit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'une peau de chèvre, et ne mangea qu'un peu de pain et de sel.

Il permettait quelquefois à Théodoret de le venir voir, et il l'entretenait du Royaume de Dieu avec une simplicité et une tendresse qui le touchaient jusqu'au fond du cœur. Comme il y avait longtemps qu'il n'avait vu célébrer le saint Sacrifice de la Messe, il pria ce prélat de la dire dans sa cellule : on alla chercher les vases sacrés à l'église, qui n'était pas loin. Théodoret se servit pour autel des mains des diacres, et pendant cette auguste solennité, le serviteur de Dieu fut transporté d'une joie céleste qui parut sur son visage; on eût dit qu'il était déjà parmi les Anges; aussi avoua-t-il à Théodoret qu'il n'avait jamais été plus heureux.

Il mourut peu de temps après, le 25 janvier, vers le milieu du v^e siècle.

SAINT PUBLIUS DE ZEUGMA,

ABBÉ.

Saint Publius était né à Zeugma, ville de Syrie sur le bord de l'Euphrate. Ses parents étaient des plus nobles et des plus riches du pays, et la nature lui avait donné toutes les qualités propres à le rendre agréable au monde. Il méprisa tous les avantages de la fortune et de la nature, et ne fut touché que du désir de se

consacrer entièrement à Dieu. Ses parents laissèrent en mourant tous leurs biens en sa puissance, et la liberté qu'il eut d'en faire l'usage qu'il lui plairait, ne lui fit pas changer la résolution qu'il avait prise de se retirer du monde. Après avoir distribué aux pauvres tout ce qu'il avait, il alla sur une colline distante d'environ deux lieues de Zeugma, où il se prescrivit des exercices convenables au dessein qu'il avait de ne plus penser qu'à l'éternité. Il partagea son temps en diverses occupations saintes : tantôt il méditait l'Écriture, ou la lisait ; tantôt il chantait des psaumes, ou travaillait des mains, et n'oubliait pas les devoirs de l'hospitalité, qu'il mit toujours au nombre de ses obligations, et qui lui firent recevoir les étrangers qui le visitèrent avec tous les témoignages de la charité qu'il avait dans le cœur. Il devint en peu de temps le modèle de toutes les vertus. Sa réputation lui attira des disciples qui voulurent profiter de ses exemples, et qui peuplèrent les environs de sa retraite de cellules séparées, où ils vivaient comme des ermites. Publius allait les voir régulièrement et leur donnait les enseignements dont ils avaient besoin. Pour plus grande commodité dans la suite, ils se rassemblèrent dans deux monastères séparés que le Saint fit bâtir, avec une église au milieu. Ils s'y rendaient pour chanter les louanges de Dieu ; les uns étaient grecs et les autres syriens.

L'humilité de ce bon Saint fut en cela remarquable ; car il acquiesça aux sentiments de ses disciples, qui considérant combien était grand le travail qu'il s'imposait d'aller ainsi de cellule en cellule, lui représentèrent qu'outre le soulagement que lui-même recevrait de les réunir tous ensemble, il pourrait encore les animer les uns par l'exemple des autres. Il approuva donc ce conseil, fit abattre les petites cellules, et leur bâtit un monastère commun.

Il exhorta ses disciples qui vivaient ensemble de s'entr'exercer à la vertu : « Que l'un, disait-il, imite la douceur de son compagnon ; que l'autre imite son zèle pour le joindre à sa douceur. Apprenez mutuellement de vos frères à pratiquer la ferveur dans le jeûne et dans les veilles ; de sorte qu'empruntant les uns des autres les vertus qui vous manquent, vous vous rendiez aisément

parfaits. » Publius eut soin de leur donner toujours une mutuelle émulation pour s'avancer dans la vertu, et conserva néanmoins entr'eux l'union et la charité. Il leur prescrivit des règles : il faisait peser le pain qu'il leur distribuait, et le portait de cellule en cellule à tous les Frères avec une application continuelle à tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Ces deux monastères conservèrent après sa mort toute leur ferveur, sous des Supérieurs qui avaient le même esprit de gouvernement que lui.

SAINT ARTÉMAS,

ENFANT MARTYR.

Artémas était d'une bonne famille de Pouzzol. Nous l'appelons bonne, non à cause de sa noblesse et de ses biens, mais parce qu'elle était chrétienne. C'était dans un temps où la population païenne était très-nombreuse à Pouzzol. L'enfant Artémas fut envoyé, pour ses études, à une école que tenait un maître païen. Il fit, dans ses classes, de tels progrès, que son maître le présentait comme le meilleur de ses élèves. Il ignorait que ce pieux écolier, dans les récréations, exposait à ses jeunes condisciples les dogmes chrétiens et que peu à peu il en avait amené plusieurs à la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son humble propagande transpira ; le maître irrité fit les plus violents reproches à son élève, et le voyant inébranlable dans sa foi, il le mena au préfet de la ville (*præfecto urbis puniendum tradidit*), qu'il chargea de le punir.

Ce préfet ou gouverneur fit des efforts inouïs de paroles, de promesses et de menaces pour obtenir de l'enfant l'abandon de sa foi. Il échoua ; furieux alors, il le reconduisit à l'école, et il donna aux élèves des stylets, en leur enjoignant de martyriser leur camarade et de le tuer, s'il ne reniait pas Jésus-Christ. Artémas, levant au ciel ses yeux et ses mains, se laissa tuer lentement, épargné seulement par les élèves qu'il avait instruits ; et, de ces jeunes gens, il y en eut quatre qui partagèrent son martyre. Leurs noms sont Sabin, Antimas, Léodocius et Théogènes. On les ensevelit ensemble, et on célèbre leur mémoire le 25 janvier.

SAINT FÉLICIEIN,

ÉVÊQUE DE FOLIGNO, MARTYR.

Félicien, issu d'une bonne famille de l'Ombrie, alla étudier à Rome sous l'archidiacre Victor, disciple du saint Pape Eleuthère. Il fit de grands progrès dans la science en même temps que dans la piété. Lorsqu'il fut admis dans les ordres sacrés, il alla prêcher la foi dans les diverses provinces de l'Italie et retira partout beaucoup de païens de leurs ténèbres. Quand son maître Victor fut élevé sur le Saint-Siège après la mort de saint Éleuthère (c'était au commencement du III^e siècle), il éleva Félicien à la dignité épiscopale ; et dès lors le disciple répondit aux espérances du maître. Il fit partout des conversions nombreuses, principalement à Nocéra, à Pérouse, à Térano, mais surtout à Foligno, qui était son siège. Cependant avec les conquêtes, les années marchaient ; et vint la septième persécution, organisée par Décius avec une immense férocité. Comme un jour le cruel empereur passait par Foligno, il entendit parler des merveilleux succès de Félicien. Il le fit arrêter et le livra à ses bourreaux, dont les chevalets et les griffes de fer ne firent pas troubler le Confesseur. On le jeta alors dans une cruelle prison où se trouvaient les deux saints Abdon et Sennen. Devant retourner à Rome, Décius ordonna qu'on fit marcher devant son char ses captifs enchaînés. Il voulait donner à la populace le spectacle des supplices qu'il leur destinait. Mais les forces de Félicien, son grand âge et ses plaies ne lui permirent pas d'atteindre Rome à marches forcées. A trois milles de la ville, il tomba épuisé et acheva là son martyre.

Son corps, abandonné sur le chemin, fut enlevé la nuit suivante par ses fidèles et enterré dans son église, où sa sainteté fut proclamée par de nombreux miracles.

Nous retrouverons ses compagnons Abdon et Sennen, le 30 juillet.

On dit qu'une partie des reliques du saint évêque Félicien a été apportée en France par Thierry, évêque de Metz, en l'an 969.

SAINT JUVENTIN ET SAINT MAXIME,

MARTYRS.

L'an de Jésus-Christ 361, Julien, neveu de Constantin le Grand, se voyant seul maître du monde, par la mort de l'empereur Constance son cousin, signala son avènement à l'empire en rouvrant les temples des faux dieux, et en rétablissant leur culte. Il prit la qualité de souverain pontife avec toutes les cérémonies païennes. Il y eut rarement dans le monde un plus grand ennemi de Jésus-Christ, qu'il appelait par mépris le *Galiléen*, et dont il se flattait d'éteindre la mémoire. Comme il avait été baptisé pour complaire à son oncle le grand Constantin, et qu'il avait reçu la cléricature avec son frère Gallus, ayant même exercé l'office de lecteur dans l'Eglise, quoique dans l'âme il fut toujours païen, il ne se vit pas plutôt seul sur le trône, qu'il tâcha d'effacer par le sang des victimes, jusqu'au caractère de son baptême. Bientôt ne gardant plus de mesure, il déclara une guerre cruelle aux chrétiens, et mit tout en œuvre pour faire revivre partout l'idolâtrie. Il permit aux Juifs de rétablir le temple de Jérusalem ; et en partant pour la guerre de Perse, où il devait périr misérablement, il jura qu'à son retour il ruinerait l'Eglise. Il s'efforçait tous les jours à préparer des apostasies parmi les officiers, mais la plupart aimèrent mieux vivre sans emploi et même mourir que d'apostasier. De ce nombre furent les illustres martyrs Juven-tin et Maxime.

Ces deux héros chrétiens étaient deux des premiers officiers de la garde de Julien, distingués par leur naissance, par leur bravoure, mais encore plus par leur foi, qui n'avait rien perdu de sa ferveur.

Un jour qu'ils étaient à table, il leur arriva de blâmer hautement les violences qu'on exerçait contre les chrétiens et de dire qu'ils aimeraient mieux mourir que d'assister à la profanation des choses saintes. Julien, informé par ses espions, fit venir ces deux officiers. Il voulait les obliger à se rétracter et à sacrifier aux idoles. Les deux Saints ayant résisté, il confisqua leurs

biens en même temps qu'il les condamnait à être battus de verges.

Après ce supplice, il les envoya en prison, où ils furent décapités ; c'était à Antioche le 25 janvier 363.

Les chrétiens enlevèrent leurs corps pendant la nuit et les cachèrent. Après la mort de Julien, tué en Perse le 25 juin suivant, ils élevèrent un magnifique tombeau à ces deux Martyrs.

Saint Jean Chrysostome, qui était alors fort jeune, raconte, dans le panégyrique qu'il prononça depuis en l'honneur de ces deux Saints au jour de leur fête, que, selon l'attestation des témoins qui levèrent leurs corps, on vit sortir de leurs yeux et de leur visage un éclat semblable à celui qui avait paru sur saint Etienne, lorsqu'il parlait aux Juifs, pour leur prouver la divinité de Jésus-Christ, et leur reprocher d'avoir fait mourir en sa personne le Messie. Il n'y eut personne qui ne fut touché alors d'une respectueuse frayeur et d'une vénération singulière, ajoute le même Saint ; et tous chantaient à la louange des deux Martyrs ce que l'Église chante en l'honneur des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul : « Ils n'ont pas été séparés dans leur mort, comme ils ne l'ont pas été dans leur vie. Ils ont confessé ensemble Jésus-Christ avec une égale intrépidité ; ils ont tous deux défendu la religion devant le même tribunal ; tous deux ont eu la tête tranchée pour la même foi ; leurs saintes reliques sont enfermées dans le même tombeau ; et au jour de la résurrection, leurs corps brilleront de la même lumière dans le séjour éternel de la gloire ; » et il ajoute : « Allons les visiter souvent, allons toucher leur chässe et baiser leurs reliques, persuadés qu'il nous en reviendra quelque bénédiction. Comme des soldats qui montrent au roi des blessures qu'ils ont reçues dans les combats, lui parlent avec confiance, de même ces Saints, montrant humblement les souffrances qu'ils ont endurées pour Jésus-Christ, obtiennent du Roi des cieux tout ce qu'ils lui demandent. »

Leur fête est presque aussi ancienne que leur martyre. Les Syriens, les Grecs, les Occidentaux l'ont toujours célébrée avec beaucoup de piété. Leur glorieux triomphe arriva en 362. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 25 janvier.

SAINT BRÉTANNION,

ÉVÊQUE DE TÔMES.

Lorsque saint Brétannion occupait à Tômes le seul siège épiscopal des Scythes qui vivaient près du Pont-Euxin, l'empereur Valens qui était l'ardent protecteur de l'arianisme, et qui voulait entraîner tous les prélats dans sa communion, vint à Tômes pour séduire le fidèle évêque.

Lorsqu'il entra dans l'église où se trouvait Brétannion, il fut suivi par une foule immense de peuple, avide de voir son prince et d'être témoin de ce qui se passerait entre lui et l'évêque.

Valens ne manqua pas de proposer à Brétannion de communiquer avec les évêques de son parti. Mais ce grand Prélat, s'élevant avec une liberté apostolique contre l'injuste prétention de l'empereur, défendit hautement la foi du concile de Nicée, et voyant que Valens insistait constamment, il le quitta devant tout le monde, et sortant de l'église, il s'en alla dans une autre.

C'était ce qu'il pouvait faire de plus éclatant pour la confusion de l'hérésie ; l'empereur s'en offensa d'autant plus que le peuple, qui aimait son évêque, sortit avec lui, et le suivit où il allait.

Resté seul avec sa cour, Valens voulut se venger de l'affront fait à sa majesté impériale. Il fit enlever le saint Prélat et il le bannit loin de son siège.

La nation des Scythes soumise à l'empire, quoique grande et possédant de bonnes villes, n'avait pourtant qu'un seul évêque, qui résidait à Tômes, métropole de la province. Elle était administrée dans les autres centres par des vicaires et des pasteurs soumis ; ce qui donnait à l'évêque un grand crédit sur les esprits : l'empereur y fit réflexion.

Il craignit que l'éloignement de Brétannion, qui leur était cher, ne les portât à quelque révolte et ne privât l'empire romain d'un allié aussi nécessaire et aussi aguerri, qui lui servait de rempart contre les barbares des contrées voisines. Aussi, malgré ses ressentiments, il rappela le Saint de son exil et lui permit de revenir parmi son peuple, préférant encore la sûreté de ses États à l'intérêt de son hérésie.

Brétannion mérita donc le titre de confesseur de la foi ; et il ne mourut qu'au commencement du règne de Théodose le Grand.

SAINT PRIX OU PREGT,

ÉVÊQUE ET MARTYR ¹.

Saint Prix que l'Église met au nombre des martyrs qui ont souffert pour la justice plutôt que pour la défense de la Foi, était né en Auvergne de parents catholiques et craignant Dieu, du temps du roi Clotaire II. Il fut envoyé à Issoire sur l'Allier, pour faire ses premières études sous les religieux du monastère de saint Austremoine. Il fut mis ensuite sous la discipline de saint Genès, archidiaque, puis évêque de Clermont, qui le fit entrer dans le clergé et lui donna même le maniement des deniers de l'Église pour les pauvres, après avoir éprouvé sa fidélité et sa prudence. Ce n'étaient pas les seules qualités qui rendissent ce jeune ecclésiastique recommandable auprès de Genès et parmi les fidèles de l'Église de Clermont. On commençait dès lors à l'admirer pour les austérités de sa vie, sa chasteté, sa modestie, sa charité, son recueillement dans la prière, son exactitude à remplir tous ses devoirs et ses exercices de piété. Après la connaissance du chant de l'Église qui passait déjà selon le goût de ces siècles, pour la première science des clercs, sa principale étude était celle de l'Écriture Sainte et de l'histoire ecclésiastique, à laquelle il prit tant de plaisir qu'il composa même quelques Vies de saints Martyrs du pays. Il était déjà diacre, et son évêque Genès qui se servait de lui dans son conseil pour l'administration de son diocèse, le jugea capable de gouverner la paroisse d'Issoire.

Après la mort de l'évêque Genès, Félix son successeur le rappela en l'an 662, pour le faire supérieur d'un monastère de filles appelé Candedin ou Champdain, qu'on a cru n'être point différent de celui de Chantoën, changé depuis en église paroissiale, et qui était devenu en ces derniers siècles un couvent de Carmes dé-

¹ En latin *Præjectus*, et quelquefois *Projectus*. On l'appelle aussi saint Pricat, saint Prié, saint Prets, saint Preils ; car il est honoré en beaucoup de provinces.

chaussés. Dieu fit connaître dans cette maison la sainteté de son Serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prières, pour sauver la vie à un ouvrier qu'on croyait écrasé de la chute d'un pan de muraille. L'éclat de cette action joint à celui de ses vertus, portèrent l'évêque Félix à l'ordonner prêtre. Ce prélat étant mort peu de temps après en l'an 665, le clergé et le peuple commençaient à se déclarer pour le bienheureux Prix. Mais l'archidiacre Gayroald l'emporta par ses brigues. Il ne put pourtant jouir des fruits de son usurpation que pendant l'espace de quarante jours, au bout desquels sa mort laissa le siège de Clermont vacant. Pour le remplir on jeta les yeux sur Genès, comte d'Auvergne, c'est-à-dire gouverneur ou premier magistrat de la principale ville d'Auvergne. C'était un homme de grande probité : mais comme il connaissait la pesanteur du fardeau de l'épiscopat, il s'excusa sur ce qu'étant laïc, les canons ne lui permettaient pas de s'en charger. Il proposa la personne de saint Prix, comme celui qu'il croyait le plus digne de cet emploi, et il fit si bien qu'on l'alla demander pour évêque à Childéric II roi d'Austrasie, à qui l'Auvergne obéissait.

Saint Prix voyant qu'il avait à répondre d'un grand troupeau au souverain Pasteur des âmes, ne se contenta pas de lui donner tous ses soins. Il fit venir encore un saint Abbé de Manlieu, nommé Evode, célèbre par les conversions qu'il avait faites, afin de travailler avec lui dans ce grand champ. Le comte Genès, de son côté, seconda ses bonnes intentions par son autorité et ses richesses. N'ayant point d'enfants, il fit l'église d'Auvergne son héritière : et saint Prix lui persuada de fonder près des faubourgs de la ville le monastère de Religieuses qui fut appelé Chamalières, auxquelles il prescrivit une Règle qu'il avait composée de celles de saint Benoît, de saint Césaire d'Arles et de saint Colomban. L'Évêque établit encore depuis un autre couvent de filles, outre un grand hôpital qu'il fit bâtir sur son domaine dans le lieu appelé le Coulombier. Il employa les biens du comte Genès et les siens à diverses autres œuvres de charité : ce qui rendit son diocèse si florissant, que jamais on n'y avait vu tant de Religieux et si peu de pauvres.

La force de ses prédications qui étaient presque continuelles, et plus encore celle de ses grands exemples, portait beaucoup de personnes de piété à le secourir de leurs charités et à coopérer avec lui dans tout le bien qu'on lui voyait faire. On vit de ce nombre une dame de qualité nommée Claude, qui, n'ayant qu'une fille, avait laissé quelques fonds pour l'entretien de l'hôpital et des pauvres du diocèse. Après la mort de cette dame, le patrice Hector, comte de Marseille, homme violent et débauché, enleva sa fille avec le scandale de toute la province. La crainte qu'il eût des reproches de saint Prix, le fit retirer près du roi Childéric, où se croyant à couvert de la justice des lois et cachant le crime de son rapt, il accusa le saint Évêque de s'être injustement emparé des biens de la dame défunte qui appartenaient à sa fille. Cette accusation l'obligea d'aller à la cour, où la justification de son innocence et de son bon droit, fut la condamnation du ravisseur, qui fut puni de mort par ordre du roi. La sévérité de cette exécution, qui parut d'ailleurs être plutôt un assassinat commis tumultuairement, qu'un châtement fait dans les formes de justice, irrita de telle sorte les parents d'Hector, qu'ils résolurent de s'en venger sur la personne de saint Prix, comme s'il en eût été l'auteur. Ayant su qu'il revenait de la cour comblé d'honneurs et de diverses faveurs que le roi Childéric et le maire du palais Wilfoad lui avaient faites, ils envoyèrent des archers et des soldats pour l'assassiner en chemin. L'Évêque avait en sa compagnie un saint Abbé des déserts de Vôges ¹ nommé Amarin, par corruption Damarin et Marin, qu'il avait miraculeusement guéri d'une fièvre maligne en allant, et qui avait voulu l'accompagner à son retour. Lorsque cet Abbé vit paraître les assassins dans le village de Volvic, où saint Prix s'était retiré pour reposer, il voulut fuir. Mais le saint Évêque le retint par la main, lui disant que s'il perdait cette occasion du martyre, il ne la recouvrerait peut-être jamais. Amarin resta ainsi, et il fut massacré le premier, parce qu'il fut pris pour l'Évêque à qui on en voulait. Les archers s'en retournaient croyant avoir fait leur coup. Prix qui était en

¹ De l'abbaye de Darouge, sous la règle de saint Colomban.

prière, les rappela, dit-on, dans l'appréhension de perdre l'avantage de mourir pour un sujet si glorieux. Quoi qu'il en soit, comme il ne courait point aveuglement à la mort, il ne la fuyait pas aussi, et il en donna des preuves lorsqu'il vit revenir les archers sur leurs pas pour examiner ce qu'ils avaient fait. « Vous vous êtes trompés, » leur dit-il, « c'est moi que vous cherchez, faites ce que vous jugerez à propos. » A ces paroles, le plus déterminé de la troupe nommé Radbert le perça de son épée dans l'estomac. Le Saint se sentant frappé à mort, dit à Dieu : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Il reçut aussitôt un autre coup sur la tête, qui lui répandit la cervelle sur le plancher. On massacra en même temps un acolyte nommé Elide, qui était le seul de ses gens qui fût resté auprès de lui. C'était le 25 janvier de l'an 674.

Ce ne fut point à la vérité la confession du nom de Jésus-Christ devant les ennemis de la Foi qui procura le martyre à saint Prix et à ses deux compagnons : mais la multitude des miracles que Dieu opéra ensuite en sa faveur, ne permit pas à l'Église de lui en refuser les honneurs. Son culte devint en peu de temps très-célèbre, non-seulement dans toute la France, mais encore en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre même : et il paraît que par un consentement si général, Dieu a voulu le proposer à ses prélats et à ses autres ministres, comme un exemple de la vigueur et du courage qu'ils doivent faire paraître contre le vice et la violence des grands, et de tous ceux qui étant constitués en charge abusent de leur autorité pour commettre le crime ou appuyer les désordres.

Le jour ordinaire de sa fête a presque toujours été le 25 de janvier. Mais après l'établissement de celle de la Conversion de saint Paul, on a cru devoir l'avancer au 24, ou la reculer au 26 dans les endroits où il n'était point patron, et dans ceux où on ne jugeait point devoir se contenter d'une simple commémoration avec l'office de cet Apôtre.

Il serait difficile de faire le dénombrement des temples, des chapelles, des confréries et des pèlerinages institués en son honneur dans le royaume. Il y eut deux translations de ses reliques :

l'une dont on fait la mémoire le 12 juillet ; l'autre qui est marquée au 8 novembre. Il est certain qu'on faisait au moins deux fêtes de saint-Prix par an, comme il paraît par l'office qui s'en trouve dans le sacramentaire qui porte le nom de saint Grégoire le Grand. On avait de ses reliques à Paris dans l'église de Saint-Sauveur et dans celle de Saint-Étienne-des-Grisons d'égrés¹, ainsi nommée dès le temps de saint Louis, parce qu'elle était à la sortie de la ville.

Le corps de saint Prix était demeuré dans le village de Volvic, à deux lieues de Clermont, depuis sa mort jusqu'au temps du roi Pépin, auquel on transporta une partie de ses reliques au monastère de Flavigny en Bourgogne, du diocèse d'Autun, dans le pays d'Auxois ; et une autre près de Saint-Quentin en Vermandois, dans une abbaye de son nom qu'on a depuis transférée dans la ville. Mais on n'y en voit que quelques ossements, outre la mâchoire inférieure qui est dans l'église collégiale de la ville. La partie principale de ses reliques, avec sa tête, se conserve à Flavigny, où il se fait un grand concours de dévotion populaire trois fois l'an, au 25 janvier jour de sa mort ; au 6 novembre jour de sa translation, l'un et l'autre avec octave ; et au 16 juillet jour de la révélation ou découverte de son corps. L'on montre aussi dans la même abbaye de Flavigny une grande partie des reliques de saint Amarin, son compagnon, et de celles de sainte Reine.

(BAILLET.)

SAINT PROJECT,

MARTYR A CASAL.

Project était le diacre chéri de saint Évase, évêque d'Asti dans le Piémont, aux temps où l'arianisme désolait l'Église. La persécution s'étant abattue sur Astie, Évase et son diacre se réfugièrent à Sédula, qui est aujourd'hui Casal. Arrivés là, ils ramenèrent un grand nombre de chrétiens qu'on avait séduits, et les réconcilièrent avec l'Église catholique. Mais Atubal, qui gouvernait alors cette ville et qui était arien, en fut informé. Il fit arrêter tous ceux

¹ De egressu.

qui repoussaient sa doctrine et les jeta en prison. Tous ces chrétiens, rentrés dans la vraie foi, étaient au nombre de cent quarante-six. On ne négligea rien pour les rattacher à l'hérésie, mais aucun ne se laissa fléchir ; et Atubal fit tomber par le glaive du bourreau les cent quarante-six têtes, à la suite de celles de saint Évase et de saint Project.

Ils sont fêtés le 25 janvier.

SAINT COUHOYARN.

Saint Fideten, dès son entrée à Redon, se lia d'une manière spéciale avec un des anciens moines de la communauté de Saint-Sauveur. Couhoyarn était le nom de cet ami. Dans l'un et dans l'autre on avait remarqué les mêmes inclinations, les mêmes mœurs. Couhoyarn brillait par l'honnêteté et la décence. Il allait au-devant de tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Sa conversation, assaisonnée par l'enjouement, n'en était pas moins édifiante. La prière faisait sa principale occupation ; souvent il y versait des larmes. La charité réglait tous les mouvements de son cœur. Il aimait à pratiquer cette belle vertu à l'égard des étrangers, des pauvres et des infirmes que la Communauté recevait dans un hospice voisin du monastère. Il opérait des prodiges en leur faveur ; mais sa modestie avait grand soin de les cacher.

Après avoir été longtemps tourmenté de la fièvre, le saint Religieux eut révélation de sa mort. Il expira le 25 janvier. On assure que Dieu manifesta par des miracles la gloire dont il comblait son serviteur dans le Ciel.

SAINT POPPON,

ABBÉ DE STAVELOO, AU PAYS DE LIÈGE¹.

L'un des plus grands Saints et des Religieux les plus remarquables que présente l'histoire religieuse de la Flandre au XI^e siècle, est saint Poppon, dont le nom est inscrit au catalogue

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

de plusieurs de nos anciens monastères. Il naquit vers l'an 978, dans une partie de la Flandre que les auteurs ne déterminent point. On sait seulement qu'elle était arrosée par la Lys. Son père, qui était un noble seigneur du pays, s'appelait Tizekin, sa mère portait le nom d'Adelwe. Comme il était venu au monde avant le terme ordinaire et dans un état de faiblesse extrême, ses parents craignaient beaucoup de perdre ce fils, leur unique héritier. Mais Dieu exauça leurs ferventes prières en faveur d'un enfant sur qui il avait de grands desseins. Par le conseil de l'aïeule, on enveloppa le nouveau-né dans une laine douce et chaude, jusqu'à ce qu'il eût acquis plus de force et de vigueur, et on conserva ainsi cette existence qui semblait à chaque instant devoir échapper.

Il y avait un mois à peine que le jeune Poppon était né, lorsque Tizekin son père, obligé de suivre, comme vassal, Arnould comte de Flandre et Godefroy son frère, qui allaient attaquer les fils de Renier-au-long-cou, comte de Hainaut, reçut une blessure mortelle, et laissa une veuve avec un faible enfant. Cette mère vraiment chrétienne supporta avec résignation la perte d'un époux tendrement aimé, et dès ce moment elle ne pensa plus qu'à se dévouer entièrement à l'éducation de son fils. L'enfant répondit fidèlement à ces soins ; il puisa dans les leçons et les exemples de sa mère le goût de la vertu et cette douceur de caractère qui ne l'abandonna jamais.

Comme son père et comme la plupart des jeunes gens de sa condition, le jeune Poppon dut plus tard embrasser la carrière des armes. Il se fit bientôt remarquer entre ses compagnons par son adresse, sa valeur, et plus encore par l'affabilité de son caractère, qui le faisait chérir de tous. Mais malgré la bienveillance qui l'entourait et les brillantes espérances qui s'offraient à lui, le vertueux guerrier ne se sentait pas d'attrait pour ce genre de vie. Les dangers sans nombre qu'il présente, la licence trop ordinaire de ceux qui l'embrassent, les écueils multipliés qui environnent surtout les jeunes gens, tout le portait à déposer le casque et le baudrier pour aller vivre dans quelque paisible monastère. Mais Dieu ne permit pas que ce pieux désir se réalisât aussitôt. Il voulut auparavant donner comme un nouvel exemple de la puissance

de sa grâce dans un cœur droit, en présentant au monde ce jeune homme orné de toutes les vertus qui font le soldat chrétien. Sous la conduite d'un puissant chevalier nommé Thierrî, auquel il s'était attaché, Poppon vécut donc saintement dans sa profession, et donna à tous ses compagnons d'armes des exemples d'innocence et de sainteté. « Ainsi, dit l'auteur de sa Vie, sous le baudrier du chevalier il avait les pensées d'un prêtre, et l'austérité d'un religieux sous la cuirasse du guerrier. Ainsi l'on pouvait presque deviner dans ce soldat le futur prêtre et le pasteur des âmes. » Une de ses occupations les plus douces était d'entendre la parole de Dieu dans les églises et d'y offrir sa prière au Seigneur.

C'est à cette époque que saint Poppon entreprit le voyage de la Terre-Sainte avec deux personnages d'une éminente piété. Le premier s'appelait Rotbert, le second Lausus. Ce pèlerinage, si cher alors à toutes les âmes fidèles, présentait beaucoup de difficultés, à cause des Sarrasins qui dominaient dans le pays et qui exerçaient toutes sortes d'avanies et de persécutions contre les chrétiens. Les trois pèlerins ne l'ignoraient pas ; mais cette considération ne fut pas capable d'ébranler la confiance qu'ils avaient en la protection du ciel. Quant au jeune Poppon, dit son biographe, une pensée secrète s'était déjà présentée à son esprit, et elle lui faisait espérer que peut-être il souffrirait le martyre pour Jésus-Christ dans ces lieux sanctifiés par sa présence adorable.

Poppon, Rotbert et Lausus partirent donc pleins de joie et d'espérance en Dieu. Ils ne tardèrent pas à se voir exposés à des dangers de tout genre, soit sur la mer qu'ils durent traverser, soit au milieu des peuples étrangers, soit surtout parmi les infidèles qui ne leur épargnaient ni les insultes, ni les affronts, ni même les mauvais traitements. La charité dont leur cœur était embrasé, leur inébranlable confiance en Dieu, les mirent au-dessus de toutes ces contradictions si capables de rebuter des courages moins éprouvés. Un seul désir semblait les absorber tout entiers, c'était celui de répandre leurs larmes et leurs prières sur le tombeau du Sauveur des hommes. Aussi, qui pourrait exprimer les sentiments dont ils furent remplis au moment où ils arrivèrent

devant ce précieux monument de la foi des chrétiens ? Qui pourrait dire les paroles enflammées qui sortaient de leur bouche, les ardeurs qui embrasaient leur âme ? Avec quels transports ils appliquaient leurs lèvres sur cette pierre du Sépulcre, dans ces lieux où s'étaient accomplis les grands mystères de notre sainte religion !

Quand les pieux voyageurs eurent satisfait leur dévotion, ils reprirent le chemin de leur patrie. En passant dans un lieu où s'étaient retirés, durant les persécutions, un grand nombre de serviteurs de Dieu, ils recueillirent plusieurs de leurs saintes reliques, qu'ils rapportèrent en Flandre. Saint Poppon, en particulier, plaça celles qu'il avait dans un oratoire dédié à la très-sainte Vierge et situé dans le lieu appelé Deynse. Des deux compagnons de Poppon, l'un, appelé Rotbert, se retira au monastère de Beaulieu, près de la ville de Verdun, et y vécut dans une grande régularité jusqu'à sa mort ; l'autre, Lausus, préféra rester dans le monde, qu'il édifia constamment par la pratique des plus touchantes vertus. A sa mort, on l'enterra dans l'église de Saint-Jean, à Gand, qu'il avait fait bâtir. Pour Poppon, il continua de mener, dans la carrière des armes, la vie la plus exemplaire.

A quelque temps de là, il entreprit un nouveau pèlerinage : cette fois, ce fut à Rome qu'il voulut aller, pour visiter le tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul. Il eut pour compagnon de voyage Thierry lui-même, ce noble et pieux chevalier, auprès duquel il avait fait ses premières armes. Au retour de ce pèlerinage, sur lequel les auteurs ne donnent aucun détail, Dieu ménageait une grande épreuve à la vertu et à la constance de ses deux fidèles serviteurs. Tout à coup Thierry fut frappé d'un mal violent qui le mit à deux doigts du tombeau. Le siège de la douleur était à la tête ; un délire complet s'était emparé du malade et ne permettait d'en recevoir aucune réponse. Par bonheur saint Poppon eut le temps de le faire transporter au monastère de Saint-Thierry, près de Reims, où les Frères lui prodiguèrent tous les secours de la plus affectueuse charité. Leurs prières, celles de Poppon et du saint Patron de ce lieu, obtinrent la guérison du pieux chevalier. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, celui-ci lui consacra

par avance l'enfant qui devait lui naître bientôt. En effet, son épouse ayant été heureusement délivrée, il donna à son fils nouveau-né le nom de Thierrî. Plus tard, cet enfant devint un disciple de saint Poppon, et son successeur dans la charge d'abbé de Saint-Maximin de Trèves, à laquelle la Providence allait l'appeler bientôt.

Mais avant qu'il embrassât la vie religieuse, saint Poppon devait encore remporter sur lui-même une éclatante victoire. Attaché à la personne de Baudouin, comte de Flandre, son suzerain, il avait pris rang auprès de lui parmi les plus illustres chevaliers de la contrée, et était aimé de tous ses frères d'armes, à cause de son bon caractère et de ses belles qualités. Il l'était surtout d'un seigneur appelé Frumold, qui habitait les environs de Saint-Omer. Cette affection était partagée par le jeune Poppon, qui avait toujours trouvé dans ce noble chevalier les sentiments d'un père à son égard. Ces dispositions n'avaient pas échappé à l'œil attentif de Frumold ; aussi fit-il à Poppon la proposition d'épouser une de ses filles et d'entrer ainsi dans sa famille. Poppon ne fut pas insensible à ses avances. La pensée de contracter un mariage avec une jeune personne de grande vertu, de devenir le gendre d'un homme pour lequel il se sentait rempli de vénération, et qui lui promettait une partie de ses biens, toutes ces considérations faisaient sur lui une profonde impression. Il donna donc son consentement à l'alliance qui lui était proposée et se prépara à épouser la fille de Frumold.

Mais Dieu qui voulait s'attacher irrévocablement saint Poppon, et le faire servir à l'accomplissement de ses desseins, lui mit alors dans le cœur une pensée d'abnégation et de sacrifice. Le bonheur de la vie religieuse, les privilèges de la continence perpétuelle, et les récompenses particulières qui lui sont réservées dans le ciel, toutes ces pensées se présentaient tour à tour dans son esprit. Une voix intérieure lui faisait aussi comprendre que Dieu l'appelait à une consécration pleine et entière de lui-même à sa gloire et à la sanctification des âmes. Ces inspirations ne trouvaient point d'obstacles dans un cœur si droit, et elles y faisaient une impression très-vive. D'un autre côté, la promesse donnée à Fru-

old, la crainte de contrister un homme si vénérable et si plein de bonté pour lui, retenaient encore Poppon, et l'empêchaient de prendre une détermination. Cependant le jour fixé pour la célébration des noces approchait, et le jeune chevalier sentait de plus en plus la difficulté de sa position. Un soir donc, ayant appelé quelques hommes de sa suite, il monta à cheval et partit avec eux vers la ville de Saint-Omer. Il espérait que Dieu, considérant la droiture de son cœur et de ses intentions, lui indiquerait d'une manière certaine et sensible sa volonté sur lui. Sa confiance ne fut pas trompée. Tandis qu'il était en chemin, il se trouve tout à coup environné d'une lumière éclatante qui l'éblouit, et lui ôte pour un moment la vue des objets qui l'entourent. En même temps une voix intérieure lui fait entendre que Dieu l'appelle à la vie religieuse, et qu'il a sur lui de grands desseins. Sur-le-champ le jeune homme déclare à ses compagnons qu'il faut rebrousser chemin et songer désormais à prendre un nouveau parti.

Rentré dans sa demeure, il déposa aussitôt ses armes et tous les insignes des chevaliers ; puis il se dirigea vers ce même monastère de Saint-Thierri, où il s'était arrêté à son retour de Rome. Là il retrouva un vénérable religieux dont il avait alors fait la connaissance, et qui avait conçu pour lui une sincère affection. Ce religieux s'appelait Elbert, et il était frère de Gérard I de Florines, évêque de Cambrai et d'Arras. Comme Poppon, il avait renoncé à tous les avantages que lui offrait le monde, pour se consacrer à Dieu dans la solitude. Elbert présenta lui-même Poppon à l'abbé du monastère et aux religieux, et tous, en rendant grâces au Ciel, se réjouirent de compter parmi eux un jeune homme de si haute espérance. Le néophyte, renonçant pour toujours au siècle, prit donc l'habit de l'Ordre, et commença à donner à tous ses frères les plus touchants exemples de vertu et de régularité. On le confia à Elbert pour qu'il lui enseignât les Lettres sacrées, et les règles du saint Institut qu'il avait embrassé. Poppon y fit des progrès très-rapides, grâces surtout à son zèle et au désir extrême qu'il avait de procurer la gloire de Dieu.

On ne tarda pas à reconnaître l'éminente vertu du nouveau religieux. Dieu lui-même en donna bientôt un témoignage écla-

tant, et qui fit sur tous ses frères une douce et salutaire impression. Voici comment le rapporte l'histoire de sa vie. Quelque temps après son entrée en religion au monastère de Saint-Thierri, le bienheureux Poppon fut chargé par son abbé de donner des secours aux pauvres, aux malades et aux affligés, qui se présentaient chaque jour en grand nombre à la porte de l'abbaye. Ce ministère de charité allait bien à son cœur compatissant, et il s'en acquitta avec une joie et un bonheur que l'on pouvait lire sur son visage. Or, un jour qu'il faisait la distribution ordinaire, il aperçut à l'écart un pauvre, dont les autres semblaient s'éloigner avec horreur, et qui lui-même paraissait honteux et embarrassé de sa personne. Poppon devina promptement que c'était un lépreux. Le cœur touché de commisération pour ce malheureux, il l'appelle, l'introduit dans la maison, et lui prodigue, sans le moindre signe de répugnance, tous les soins de la plus affectueuse charité. Le soir venu, il le fait rester à ses côtés, et lui donne pour se couvrir la couverture dont il se servait lui-même contre le froid durant la nuit. A peine le lépreux s'est-il enveloppé dans ce vêtement, qu'il sent une chaleur inaccoutumée se répandre dans tout son corps. Une transpiration forte et abondante purifie en même temps les humeurs viciées qui causaient sa maladie, et il se trouve complètement guéri. A la vue de ce prodige, le bienheureux Poppon est frappé d'étonnement et d'admiration ; mais en même temps son humilité s'alarme, et dans la crainte que le bruit de ce prodige ne se répande, il recommande au pauvre lépreux de garder le plus profond silence sur ce qui s'était passé. Toutes ces précautions furent inutiles : le fait arriva à la connaissance du religieux Elbert. Aussitôt Poppon, par un sentiment de modestie non moins touchant que sa charité, se jeta à ses pieds, en le conjurant de ne parler à personne de ce qu'il avait appris. Ce ne fut que plus tard que cette guérison miraculeuse fut révélée par Elbert, et c'est de la bouche même de ceux qui l'avaient entendu, que l'auteur de la vie de saint Poppon l'a recueillie. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, de la vérité de mes paroles. »

Le Saint eût bien désiré terminer ses jours dans la paisible retraite où il était venu se dévouer tout entier au service de Dieu ;

mais il entra dans les vues de la Providence de l'employer à différentes œuvres importantes, et de faire briller aux yeux des peuples les trésors de grâces qu'elle avait mis en lui. Richard de Verdun, l'un des personnages les plus remarquables de cette époque, étant venu à l'abbaye de Saint-Thierri, y remarqua le bienheureux Poppon, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Il ne pouvait assez admirer l'assemblage de vertus et de brillantes qualités réunies dans un religieux qui ne comptait encore que quelques années de profession. Aussi conçut-il la pensée de l'attacher à sa communauté. Poppon avait pour règle de ne rien faire sans l'agrément de ses supérieurs, et d'accomplir tout ce qu'ils pourraient désirer de lui. Il laissa donc les deux vénérables abbés agiter cette question entre eux ; puis, quand à force d'instances et de sollicitations, le vénérable Richard de Verdun eut obtenu le consentement tant désiré, il partit avec lui pour son monastère de Beaujeu. Poppon s'y fit bientôt remarquer par son esprit d'obéissance, de douceur et de régularité ; et l'abbé Richard ne tarda pas à lui confier quelques affaires importantes concernant l'administration de la communauté.

La vertueuse mère de saint Poppon vivait encore à cette époque et s'appliquait à reproduire dans sa conduite toutes les vertus d'une veuve chrétienne. Le fervent Religieux n'avait plus que ce seul objet de sa tendresse, qui reportât encore parfois sa pensée dans le monde, et il désirait vivement pouvoir procurer à cette mère chérie, qui avait si bien formé son enfance et sa jeunesse, le bonheur dont il jouissait lui-même, et l'assurance d'une vieillesse tranquille. Il se transporta alors en Flandre auprès d'elle, et la trouva très-disposée à aller terminer en paix ses jours dans quelque pieuse communauté. Ayant donc pris toutes les mesures nécessaires, la vénérable Adelwe suivit son fils pour se rendre avec lui à Verdun. Tous deux reçurent une aimable hospitalité dans l'abbaye de Saint-Amand, où ils passèrent plusieurs jours dans des exercices de piété, après quoi ils se transportèrent à Verdun. C'est dans un monastère de Bénédictines, bâti dans cette ville, que la pieuse mère de saint Poppon termina heureusement ses jours.

Pour lui, il accompagna, quelque temps après, au monastère de Saint-Waast d'Arras, son abbé Richard, à qui le comte de Flandre, Baudouin, venait de confier le gouvernement de cette importante abbaye. Poppon, par son bon caractère et ses manières honnêtes, eut promptement gagné l'affection de ses frères. Il fut nommé prieur du consentement de tous. Cette charge, qui lui imposait l'obligation de veiller à la conservation des biens de l'abbaye, présentait, dans ces temps-là surtout, de grandes difficultés. Des hommes de guerre de la contrée, sans autre droit que celui de la force et de la violence, s'étaient emparés de plusieurs possessions très-considérables qu'ils refusaient de rendre. Le bienheureux Poppon, qui savait allier à la douceur et à la bonté une rare énergie de caractère, ne se laissa point intimider par leurs menaces. Il en référa au comte de Flandre lui-même, qui força ces injustes ravisseurs de rendre le bien mal acquis à leurs légitimes possesseurs. Cette mesure irrita, extrêmement ceux qu'elle atteignait, mais saint Poppon ne se laissa point effrayer ; et malgré les pièges que la perfidie et la vengeance lui tendaient de toutes parts, il sortit vainqueur de cette lutte, où sa modération, sa prudence et sa sagesse, se produisirent avec un vif éclat.

Ces qualités ne brillèrent pas moins dans une mission que le Saint eut à remplir en Allemagne auprès de l'empereur Henri II. Là encore il se fit admirer par ses vertus et sa parfaite intelligence des affaires : aussi réussit-il, non-seulement dans la négociation qui lui avait été confiée, mais même dans des choses qui n'y avaient aucun rapport. En effet, le Saint étant arrivé à la cour au moment où l'empereur et les grands officiers de la cour jouissaient du spectacle d'animaux féroces en lutte contre des hommes ¹, il représenta si adroitement et avec tant de force combien ces sortes de divertissements étaient contraires à l'esprit de douceur et de charité de l'Évangile, qu'ils furent immédiatement interrompus.

Le bienheureux Poppon, au retour de cette mission, reçut de

¹ Cet odieux spectacle était horrible, on couvrait de miel un homme nu, et on lâchait un ours contre lui ; quoique l'homme fût armé, il succombait le plus souvent.

ses supérieurs l'ordre d'aller à Verdun, où il reprit avec une admirable humilité les exercices ordinaires de la vie régulière. Il espérait que désormais on le laisserait tranquille dans cette sainte demeure, où il aurait voulu oublier tous les hommes pour ne songer qu'à son salut ; mais bientôt il fut chargé de la direction d'une autre abbaye et d'une nouvelle mission auprès de l'empereur Henri II. Ce prince se trouvait alors à Strasbourg, et ce fut vers cette ville que se dirigea saint Poppon. Un jour qu'il marchait dans la campagne avec quelques Frères qui l'accompagnaient, ils aperçoivent tout à coup un loup affreux qui, se jetant sur un berger, le renverse, le déchire à la gorge, et fait des efforts pour l'entraîner. A cette vue, le Saint pousse un cri, commande à ses disciples d'aller au secours de cet homme, et se met aussitôt lui-même en prière. Comme le pays était marécageux, il fallait faire un circuit assez long pour poursuivre l'animal. Les religieux courent sur les traces de sang qu'ils rencontrent, et trouvent à peu de distance le berger étendu par terre, et ne donnant plus aucun signe de vie. Ils le rapportent aussitôt et le déposent aux genoux du saint Abbé, qui continue sa prière auprès de cet infortuné. A peine avait-il achevé que le berger ouvre les yeux, et se lève sans que l'on retrouve sur son corps la moindre apparence de blessure.

L'empereur Henri II, qui avait conçu une profonde estime pour saint Poppon, éprouva une vive satisfaction en le revoyant auprès de lui. Il forma alors le dessein de le placer à la tête de l'important monastère de Staveloo, dans le pays de Liège, et s'adressa à l'abbé de Saint-Waast d'Arras, pour qu'il consentit à cette nomination. Il fallut l'intervention du saint évêque de Cologne, Hérébert, pour déterminer Richard à céder un religieux qui lui rendait de très-grands services, et en qui il avait une entière confiance.

Saint Poppon prit donc la direction du monastère de Staveloo ; mais là aussi des persécutions l'attendaient de la part de plusieurs hommes puissants du pays, qui y exerçaient de continuelles violences. Il arriva même qu'un jour, pendant que l'Abbé s'était transporté à Malmédi, autre monastère peu éloigné, ils se préci-

pitèrent avec des gens armés dans celui de Staveloo, et s'y livrèrent à toutes sortes de profanations et d'excès. L'historien ne dit pas quelles furent les suites de cette agression scandaleuse et sacrilège qui se représente en beaucoup de localités, et qui explique très-bien des désordres dont trop souvent on a rendu les religieux responsables.

L'empereur Henri, qui appréciait toujours de plus en plus les éminentes qualités de saint Poppon, le fit placer, deux ans plus tard, dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, pour y établir une réforme devenue nécessaire. Le Saint s'y comporta avec une étonnante sagesse, et aidé du secours de Dieu, qui donna même des marques éclatantes de sa justice sur quelques religieux indignes de leur état, il se concilia la confiance et la bienveillance de tous. On put le remarquer bientôt aux témoignages de douleur et d'affliction que donnèrent tous les religieux pendant une grave maladie que fit le saint Abbé. L'un d'entre eux surtout, appelé Ernest, jeune homme très-vertueux et qui avait embrassé la vie monastique sous la direction du bienheureux Poppon, ne cessait de répandre des larmes et de prier pour son rétablissement. Ses vœux furent exaucés : saint Poppon recouvra la santé et vécut encore vingt ans, ainsi que Dieu avait daigné le révéler au jeune et fervent religieux.

Pendant ce long intervalle, saint Poppon rendit encore de nombreux services à la religion et à la patrie par son zèle, sa charité, et par l'influence qu'il exerça plus d'une fois auprès des grands. Il contribua surtout à rétablir la paix entre le roi de France, Henri I, et l'empereur d'Allemagne, Conrad, qui avait remplacé saint Henri II sur le trône impérial. Ce prince, qui ressentait pour le vénérable Abbé une grande estime, voulut le faire nommer à l'évêché de Strasbourg ; mais saint Poppon résista toujours à ses instances. Il n'accepta que la charge pénible de visiteur des principaux monastères de l'empire. C'est en cette qualité qu'il parcourut les provinces pour examiner si la discipline religieuse était exactement observée partout. Plusieurs monastères de ces contrées le reçurent ; on cite en particulier celui de

Saint-Ghislain, où il nomma un abbé appelé Héribrand, et celui d'Hautmont qu'il confia à Ewerhelme ¹.

Tous ces travaux terminés, le Saint retourna dans son monastère de Staveloo où il espérait vivre désormais tranquille au milieu de ses enfants spirituels ; mais une nouvelle demande lui fut bientôt adressée par le comte de Flandre, Bauduin de Lille, qui le pria d'aller prendre la direction de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, où son souvenir s'était toujours précieusement conservé. Saint Poppon y fut reçu par les religieux avec les témoignages du plus profond respect. Tous aussi se soumièrent aux différentes dispositions qu'il prit pour rendre à ce monastère son antique splendeur.

Quand le bienheureux Poppon sentit que sa fin approchait, il se disposa à retourner de nouveau à Staveloo ; mais le comte de Flandre le pria de s'arrêter en passant dans l'abbaye de Marchiennes. Le Saint y consentit à regret, car il avait hâte de rentrer au milieu des siens. La maladie, en effet, ne tarda pas à le surprendre parmi ces religieux de Marchiennes, qui lui prodiguèrent tous les secours et l'environnèrent des témoignages du respect et de l'affection la plus sincère. Après avoir reçu les derniers Sacraments des mains d'Ewerhelme, qui s'était rendu d'Hautmont à Marchiennes, il recommanda aux disciples qui l'accompagnaient de faire transporter son corps à Staveloo. Puis, s'étant fait revêtir d'un cilice, il s'étendit par terre, les pieds nus, et commença lui-même les prières de la recommandation de l'âme, que les assistants achevèrent. Saint Poppon rendit l'esprit aussitôt après, le 25 janvier de l'année 1048. Il s'opéra auprès de son tombeau de nombreuses guérisons qui augmentèrent encore dans l'esprit des peuples la haute idée que l'on avait généralement de sa sainteté.

On trouve le nom de saint Poppon dans un grand nombre de Martyrologes. Le nouveau Martyrologe romain, reconnu et augmenté par le docte Baronius, s'exprime en ces termes : « A Arras, dans les Gaules, la fête de saint Poppon, abbé illustre par ses mi-

¹ Cet Ewerhelme fut dans la suite abbé du monastère de Blandinberg, près de Gand. On lui doit la *Vie de saint Poppon* et une *Vie de sainte Aldegonde*.

racles. » Quoique son nom fût déjà très-célèbre, ce n'est cependant qu'après son insertion dans le Martyrologe romain que l'on commença à lui rendre un culte public. Le corps du Saint fut levé de terre en 1624, par l'ordre de Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, évêque de Liège et abbé ou administrateur du monastère de Staveloo.

LE BIENHEUREUX MANSUET DE CASTIGLIONE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Mansuet, originaire de Castiglione, en Italie, se rendit recommandable dans l'Ordre de Saint-François par la pureté de ses mœurs et la sainteté de ses actions, que Dieu récompensa en lui accordant le don des miracles. Mansuet en fit d'éclatants, et sa bonne réputation détermina le Pape Innocent IV à le choisir pour son confesseur. Il l'établit en même temps son pénitencier et son chapelain.

Mansuet était doué d'un excellent caractère et d'un esprit juste : ce fut par sa sage médiation que les Pisans se réconcilièrent avec le Saint-Siège en 1244. En reconnaissance de ses bons offices et de ses prudents conseils, ils lui construisirent un couvent près de la ville de Pise.

Saint Louis, roi de France, avait pour cet excellent Religieux une estime et une affection singulière ; il le lui témoigna bien en lui faisant présent d'un morceau de la Couronne d'épines de Notre-Seigneur, pour laquelle il avait une grande dévotion.

On ne sait pas au juste le temps et le lieu de la mort de Mansuet, et il reste plusieurs mémoires qui font voir que le Pape Urbain IV l'employa dans des négociations d'une grande importance pour l'Église.

LE BIENHEUREUX ANGELO,

ERMITE.

Né près de Gualdo, dans le diocèse de Nocéra en Italie, et enfant d'une humble famille, Angelo passa ses jeunes années à garde

les troupeaux. Mais dans cette vie, fréquemment solitaire, il eut les grâces de la piété vive et de la charité agissante. On l'a vu souvent partager son pain et ses autres aliments avec les pauvres.

Devenu adolescent, il fit, pieds nus, le pèlerinage de Saint-Jacques à Compostelle; il se rendit ensuite au sanctuaire auguste de Notre-Dame-*del-Pilar*, et à son retour, il se présenta à un monastère de moines Camaldules, où il fut accueilli.

Comme il désirait servir Dieu avec plus d'austérités encore, il obtint du Supérieur une petite cellule isolée dans une vallée du voisinage; et, dans cette solitude, il ne négligea rien pour conquérir le Ciel. D'autres ermites s'étant rapprochés de lui, il dut souvent aller mendier leur nourriture. Mais enfin reconnaissant que ces courses le dissipaient un peu, il s'en alla dans un champ de son père où il se bâtit une cabane. Il s'y enferma, voulant, comme les Saints de la Thébàide, n'avoir plus de communication avec les hommes, et ne vivre plus qu'avec Dieu. Ses parents, qui l'admiraient, se chargèrent de lui apporter chaque semaine sa nourriture. Il mena tout à fait une vie angélique; et l'évêque de Nocéra, qui avait grande estime pour ses vertus, lui envoyait à toutes les fêtes de l'Église la communion, que lui portait un de ses prêtres.

Dieu l'honora de plusieurs miracles; et riche de mérites, il alla recevoir les récompenses éternelles le 25 janvier de l'an 1325. Le lendemain, on le trouva mort à genoux. La ville de Gualdo le proclama aussitôt son patron, et lui éleva une tombe qui fut glorifiée par beaucoup de grâces et de guérisons.

SAINT MAINFROY,

SOLITAIRE.

Mainfroy, ou plus exactement saint Manfred, héritier d'une opulente et noble famille de Milan, distribua tous ses biens aux pauvres, et résolu à ne vivre désormais que pour Dieu et avec Dieu, il se bâtit une cabane aux bords d'un lac de la Lombardie, où il passa ses jours dans la prière, les méditations et l'austérité,

heureux de sa chère solitude. Il mourut en odeur de sainteté, au milieu du ^{xv}^e siècle, et son corps, vénéré à Saint-Vital, près de Côme, est devenu un pèlerinage très-fréquenté.

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX,

SŒUR DE SAINTE CLAIRE.

La bienheureuse Béatrix naquit à Assise, en Ombrie ; elle était sœur de sainte Claire et de la bienheureuse Agnès. Hortulane était leur mère. Cette pieuse veuve ayant résolu de quitter le monde pour vivre devant Dieu dans la retraite où ses filles s'étaient consacrées à Jésus-Christ, laissa Béatrix, encore dans l'enfance, sous la conduite d'une de ses parentes, qui l'éleva selon les maximes de l'Évangile.

Parvenue à l'âge de raison, Béatrix ne tarda pas à connaître et à sentir le néant des vanités du monde, et pour en être absolument séparée, elle alla rejoindre sa mère et ses sœurs, et prit le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire.

Malgré sa grande jeunesse, elle devint en peu de temps un modèle de perfection. Loin de profiter de l'avantage qu'elle pouvait tirer d'être la sœur de la fondatrice, elle se regarda comme la dernière d'entre toutes, et donna constamment l'exemple de la soumission et de l'humilité.

Après avoir épuré son âme par les prières, les jeûnes, et par les mortifications de toute espèce, elle alla recevoir la couronne des Vierges le 25 janvier de l'an 1253.

Ainsi la vocation de sainte Claire a été, pour plusieurs personnes de sa famille, un moyen de sanctification.

SAINTE SUZANNE DE BABYLONE.

Suzanne était fille d'Helcias, qui vivait en Judée du temps de Josias, roi de Juda. Elle fut élevée dans la crainte de Dieu, par son père et sa mère, qui observaient religieusement la loi de Moïse. Ils la marièrent fort jeune à un homme extrêmement riche, nommé Joachim, qui fut peu de temps après transporté à

Babylone, lorsque Nabuchodonosor se fut emparé de Jérusalem.

La condition des captifs de cette première transmigration semble n'avoir rien eu de trop cruel ; car Nabuchodonosor ne les dépouilla point de leurs biens ; il leur permit même de faire des acquisitions à Babylone et dans toute la Chaldée ; il leur laissa la liberté de vivre selon les lois et les coutumes de leur pays, d'avoir des juges de leur choix, et des magistrats de leur nation, pour leur police particulière, pourvu qu'ils demeurassent soumis à la puissance royale.

Joachim, qui était l'un des plus opulents d'entre les Juifs, acheta une maison considérable à Babylone. Il y avait auprès un grand verger et un jardin où les Juifs allaient souvent. On croit même qu'ils avaient fait de sa maison le lieu de leurs assemblées et de leurs délibérations publiques.

Peu de temps après que les Juifs furent établis dans le pays de leur captivité, Dieu voulut que la vertu de Suzanne, qui passait pour la plus belle de toutes les femmes de Babylone, fût mise à une cruelle épreuve. On avait choisi cette année-là, pour juger le peuple de Dieu, deux vieillards d'Israël que l'on croyait d'une sagesse consommée, à cause de leur expérience et de leur grand âge. C'est d'eux cependant que le Seigneur a voulu parler, lorsqu'il a dit par la bouche de Jérémie : « L'iniquité est sortie de Babylone, et le crime a été commis par des vieillards qui étaient chefs du peuple. » Ces vieillards allaient tous les jours à la maison de Joachim ; et ceux qui avaient des affaires à juger, les y venaient trouver tous les matins.

Quand le peuple s'était retiré, Suzanne avait coutume de se promener seule dans le jardin de son mari. Les deux vieillards la voyaient tous les jours. Ils furent frappés de son extrême beauté et conçurent pour elle une passion violente, quoiqu'ils sussent bien que Suzanne était encore plus chaste que belle. La flamme impure qui les dévorait se tourna bientôt en une espèce de fureur qui leur troubla la raison ; de sorte qu'ils détournèrent leurs yeux pour ne point voir le Ciel, et pour tâcher d'effacer de leur esprit la terreur des justes jugements de Dieu. D'abord ils ne se communiquèrent point leurs pensées criminelles ; mais ensuite ils se

devinèrent mutuellement, s'avouèrent la passion qu'ils avaient tous deux conçue pour Suzanne, et résolurent de chercher ensemble à la trouver seule pour la corrompre.

L'occasion qu'ils souhaitaient se présenta. Suzanne entra un soir dans le jardin, accompagnée seulement de deux filles qui la servaient. Il faisait une chaleur brûlante. Suzanne, ne voyant personne dans le jardin, voulut se baigner, et dit à ses filles d'aller fermer les portes du jardin, et de lui apporter des parfums et des huiles. Les servantes ne furent pas plus tôt sorties, que les deux vieillards qui s'étaient cachés adroitement, se levèrent et coururent vers Suzanne. Comme elle était effrayée et interdite de se voir surprise dans l'état où elle se trouvait, ils voulurent la rassurer, et lui dirent : « Ta beauté a mis dans nos cœurs une flamme violente. Rends-toi à nos désirs ; les portes du jardin sont fermées, et personne ne nous voit. Si tu résistes à nos volontés, nous élèverons la voix contre toi devant le peuple ; nous dirons que nous t'avons surprise en adultère avec un jeune homme, et que c'est pour cela que tu as renvoyé tes servantes. »

Suzanne consternée pleura amèrement, et dit : « Je ne vois de toutes parts que des périls ; car si je fais ce que vous désirez, je suis morte devant mon Dieu. Si je ne le fais pas, je ne puis m'échapper de vos mains. Mais il vaut mieux que je succombe sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. »

En achevant ces mots, elle fit un grand cri. Les vieillards furieux se mirent à crier aussi de toutes leurs forces ; l'un d'eux courut à la porte du jardin, et l'ouvrit. Les gens de la maison ayant entendu crier, accoururent aussitôt pour savoir ce qui se passait. Alors les deux vieillards élevèrent la voix, et attestèrent qu'ils avaient surpris Suzanne dans l'adultère. Ces paroles étonnèrent et firent rougir tous les serviteurs, parce qu'il ne s'était jamais rien dit de semblable sur leur maîtresse, et qu'on avait toujours admiré la modestie et la chaste conduite de Suzanne.

Le lendemain, au lever du soleil, le peuple s'assembla chez Joachim. Les vieillards s'y rendirent aussi pour demander la mort de celle qu'ils n'avaient pu corrompre. Ils s'écrièrent devant l'as-

semblée du peuple : « Qu'on nous amène Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joachim. » Elle vint, accompagnée de son père, de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille, à l'exception de son mari, qui ne parut point, parce que c'était une accusation d'adultère. Tous les parents de Suzanne et tous ceux qui la connaissaient fondaient en larmes. Elle avait le visage couvert d'un voile, parce qu'elle paraissait devant les juges, comme coupable d'un crime qui devait la couvrir de confusion. Les deux vieillards qui s'étaient rendus ses accusateurs, commandèrent qu'on lui ôtât son voile, afin qu'ils pussent satisfaire encore leur passion criminelle par la vue d'une si belle personne. La délicatesse de son teint coloré par la pudeur, sa rare beauté et ses larmes attendrirent toute l'assemblée. Elle regardait le ciel, parce que son cœur était plein d'une entière confiance en Dieu.

Les deux juges mirent la main sur la tête de Suzanne, selon la coutume, pour attester que le crime dont ils allaient déposer était véritable, et l'un des vieillards parla ainsi : « Comme nous nous promenions seuls dans le jardin, cette femme y est entrée avec deux servantes qu'elle a bientôt renvoyées, après avoir fait fermer les portes. En même temps, un jeune homme qui était caché entre quelques arbres, est venu la joindre, et a commis l'adultère avec elle. Nous étions alors, sans être vus, dans un coin du jardin. Nous n'avons pu saisir le jeune homme, parce qu'il était plus fort que nous ; et cette femme a refusé de nous dire qui il était. Nous affirmons toutes ces choses, parce que nous en avons été témoins. »

Toute l'assemblée ajouta foi à ce discours, d'autant plus facilement que ceux qui venaient de parler étaient des vieillards respectés, et des juges dont le caractère paraissait devoir écarter tout soupçon ; et aussitôt le peuple demanda la mort de Suzanne. Les vieillards se hâtèrent de prononcer la sentence. Lorsqu'elle eut entendu sa condamnation, la femme de Joachim s'écria : « Dieu éternel, qui sondez les cœurs et qui pénétrez les secrets les plus cachés, vous voyez que la calomnie me donne la mort, et que je suis innocente de tout le mal dont on m'accuse. »

Dieu entendit la voix de Suzanne, et lorsqu'on la conduisait au

supplice, il envoya un souffle de l'Esprit-Saint dans le cœur d'un jeune enfant, nommé Daniel, qui, la voyant passer, s'écria : « Je suis innocent du sang de cette femme. » Tout le peuple se tourna vers lui, et lui demanda pourquoi il parlait de la sorte. Alors Daniel s'avança au milieu de la foule et dit : « Enfants d'Israël, êtes-vous assez aveuglés pour condamner à la mort une fille de Jacob innocente ? Ses accusateurs ont porté contre elle un faux témoignage. Qu'on la juge une seconde fois. »

Le peuple, étonné, retourna sur-le-champ à la maison de Joachim ; et le jeune Daniel s'étant assis à la place des juges, demanda que l'on séparât les deux vieillards. Puis ayant fait appeler l'un d'eux, il lui dit : « Homme vieilli dans le mal, tes crimes vont retomber sur ta tête. Tu as condamné l'innocence, et laissé le crime en paix. Mais dis-moi maintenant, s'il est vrai que tu aies surpris cette femme avec un jeune homme, sous quel arbre ont-ils péché ? » Le vieillard répondit : « Sous un myrthe. » Daniel lui dit : « Ton mensonge va recevoir son châtiment ; car l'Ange du Seigneur a le glaive à la main pour te couper en deux. »

Ayant fait retirer celui-là, Daniel commanda qu'on fit venir l'autre vieillard ; et il lui dit : « Enfant de Chanaan, une flamme impure t'a perverti le cœur ; et lorsque tu fus appelé pour rendre la justice, tu ne te servais de ton autorité que pour corrompre les filles d'Israël ; mais Suzanne n'a point tremblé devant toi. Dis-moi donc, puisque tu l'as vue avec un jeune homme, sous quel arbre ont-ils commis le crime ? » Le vieillard répondit : « Sous un pin. » Daniel lui dit : « Ton mensonge va recevoir son châtiment ; car l'Ange du Seigneur tient le glaive levé sur ta tête, et il séparera ton corps en deux parties. »

Le peuple indigné contre les deux vieillards que le jeune Daniel venait de convaincre de fourberie, éleva la voix et demanda leur mort. Ils furent donc traînés au supplice, et lapidés, selon la loi de Moïse, qui condamne les calomnieux aux mêmes peines que mérite le crime dont ils accusent l'innocence.

C'est ainsi que Dieu fit triompher dans Suzanne la vertu et la chasteté. Helcias, Joachim et toute la famille, rendirent grâces à Dieu, aussi bien que l'assemblée du peuple, heureux de la mira-

culeuse protection que le Seigneur accordait à l'innocence.

Daniel n'avait alors que douze ans, et plusieurs saints Pères croient que cette admirable aventure eut lieu la seconde année de la captivité de Babylone.

La suite de la vie de Suzanne nous est inconnue ; mais sa vertu ne se démentit jamais. Elle acheva ses jours dans la paix et la retraite, respectée du peuple d'Israël, et occupée avec reconnaissance à remercier Dieu des grandes faveurs dont il l'avait honorée.

Si Joseph est pour l'autre sexe un grand exemple de chasteté, Suzanne est le plus beau modèle de la pudeur et de la fidélité conjugale que les femmes doivent à leurs maris. Demandons à Dieu la vertu de Suzanne, sa confiance en la divine Miséricorde, sa modestie et sa candeur ; et si la malice humaine nous persécute, nous aurons dans le Ciel un Père, un Juge équitable, un Vengeur ¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dès sa plus tendre enfance, le bienheureux Henri Suso, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, eut une très-grande dévotion pour la très-sainte Vierge. Au retour du printemps, il recueillait des fleurs, les premières qui paraissaient, il les tressait ; puis ayant fléchi le genou devant l'auguste image de Notre-Dame, il montait sur l'autel et posait lui-même sa fraîche couronne sur la tête de la très-sainte Mère de Dieu.

Un jour qu'il venait de rendre à Marie cet hommage, il lui sembla voir le Ciel ouvert et entendre des voix harmonieuses qui chantaient le *Magnificat*. Il fut favorisé de plusieurs de ces grâces.

On lit dans les Bollandistes que le jour de l'Assomption, il lui

¹ Les Grecs honorent sainte Suzanne le 19 décembre. Elle est fêtée à Toulouse, sous le nom de sainte Suzanne de Babylone, le 26 janvier ; mais on célèbre généralement sa mémoire le 25 de ce même mois, jour où l'on croit avoir découvert ses reliques, en l'année 1511. Quelques Eglises honorent aussi sainte Suzanne le 12 février, le 18 août, etc.

fut donné de voir le triomphe de Marie dans le Ciel ; mais comme il voulait y entrer, un Ange l'arrêta et lui dit que le séjour de la gloire lui serait fermé jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa dette envers Marie. L'Ange le conduisit par un chemin tortueux dans une grotte obscure où il ne pouvait se mouvoir. Alors Henri demanda à son guide quel mal il avait fait. Malgré le désir de vos supérieurs, lui répondit l'Ange, vous n'avez pas fait le discours qu'on attendait de vous à la louange de la Reine du Ciel, qui en est mécontente. Henri promit d'expier cette faute ; aussitôt il fut admis dans le Paradis où la Vierge, par un doux sourire, lui fit comprendre que son pardon lui était accordé ¹.

MARTYROLOGE ROMAIN ².

La conversion de l'Apôtre saint Paul. Elle arriva la seconde année après l'Ascension de Notre-Seigneur.

A Damas, la fête de saint Ananie, qui baptisa le même Apôtre, et qui, ayant prêché l'Évangile à Damas, à Eleuthéropolis et ailleurs, fut meurtri et déchiré à coups de nerfs de bœuf, sous le juge Licinius ; enfin, accablé de pierres, il consumma son martyre.

A Antioche, les saints Juventin et Maxime, qui obtinrent la couronne du martyre sous Julien l'Apostat. Saint Jean Chrysostôme fit un sermon au peuple le jour de leur fête.

¹ En divers lieux, le Vénérable Henri Suze est honoré en ce jour, 25 janvier. Il habitait Ulm, où on le fête le 2 mars.

²

OCTAVO KALENDAS FEBRUARIJ.

Conversio sancti Pauli Apostoli, quæ fuit secundo ab Ascensione Domini anno. — Apud Damascum, natalis sancti Ananiæ, qui eumdem Apostolum baptizavit. Hic cum Damasci et Eleutheropoli, alibique Evangelium prædicasset, sub Licinio judico nervis cæsus et lanatus, demum lapidibus oppressus martyrium consummavit. — Antiochiæ, sanctorum martyrum Juventini et Maximi, qui sub Juliano Apostata martyrio coronati sunt : in quorum die natali sanctus Joannes Chrysostomus sermonem ad populum habuit. — Arvernus, sanctorum Projecti episcopi, et Marini viri Dei, qui a proceribus ejusdem urbis passi sunt. — Item, sanctorum martyrum Donati, Sabini, et Agapis. — Tomis in Scythia, sancti Britannionis episcopi, qui mira sanctitate et zelo catholicæ fidei sub Valente imperatore ariano, edi fortiter restitit, in Ecclesia floruit. — Atrebatii in Galliis, sancti Popponis abbatis, miraculis clari.

A Clermont en Auvergne, saint Prix, évêque et saint Amarin, homme de Dieu, qui furent mis à mort par les principaux de cette ville.

Le même jour, les saints martyrs Donat, Sabin et Agabe.

A Tomes en Scythie, saint Bretannion, évêque, homme d'une sainteté admirable, et qui, tout brûlant du zèle de la foi catholique, brilla dans l'Église sous Valens, empereur arien, auquel il résista fortement.

A Arras, saint Poppon, abbé, illustre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

A Bâle, saint Roque, évêque d'Autun, qui avait été moine à Luxeuil sous saint Eustase.

A Senevière en Touraine, aux bords de l'Indre, saint Lubais (*Leopatius*), abbé, qui florissait au viii^e siècle. Son abbaye est devenue une paroisse, dont l'église a conservé son corps.

Saint Louents (*Liventius*), solitaire auprès de Chinon, au huitième siècle.

Saint Agilée, martyr à Carthage, enterré au bord de la mer. Saint Augustin a fait son panégyrique le jour de son anniversaire.

A Capoue, sainte Castule, dont saint Jérôme a fait l'éloge.

Saint Sodon, martyr à Salath en Lybie, au iv^e siècle.

Sainte Médule, brûlée avec plusieurs autres, honorée chez les Grecs.

Sainte Euchade, disciple chéri de saint Colomkill, honoré en Irlande.

Saint Démètre, le Scevophilace, c'est-à-dire le gardien des vases sacrés de Sainte-Sophie, à Constantinople, mort au viii^e siècle.

Sainte Ye, femme qui s'est sanctifiée dans le mariage, honorée dans le pays de Cornouailles en Angleterre.

Sainte Adelvive, mère de saint Poppon.

Sainte Archangèle, carmélite, née à Frino, dans le Mont-Ferrat, morte saintement en 1280.

Pons ou Ponce de Tournon, honoré comme Saint en Auvergne. Il était évêque du Puy en 1102.

Le vénérable François de la Lande, curé de Grigny, mort en odeur de sainteté, le 25 février 1772.

Martyrologe de la dernière persécution.

Étienne Helvert, curé du diocèse de Cahors, arrêté en 1793, envoyé à Blaye, emprisonné comme anti-révolutionnaire dans les souterrains du fort appelé le pâtre de Blaye, y mourut le 25 janvier 1794, âgé de cinquante-quatre ans.

Catherine Bonnet, religieuse du couvent de l'Annonciade à Bordeaux, arrêtée comme ennemie de la Révolution, mourut le 25 janvier 1795 à l'hôpital Saint-André, âgée de soixante-dix-sept ans.

Sébastien Mondot, prêtre du diocèse d'Angers, se réfugia dans Paris. Mais accusé là d'intelligence avec les Vendéens, il fut guillotiné le 25 janvier 1794.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, martyr. — Sainte Paule, veuve. — Saint Siméon l'Ancien, abbé d'Aman, et les Bienheureux Pallade et Abraham, solitaires en Syrie. — Saint Jean de Perse. — Sainte Damaris. — Saint Séverien, premier évêque de Mende. — Saint Théogène, évêque d'Hippone. — Saint Théophane, confesseur. — Saint Conon, évêque de l'île de Man. — Le Bienheureux Albéric, abbé de Cîteaux. — Le Bienheureux Jean de Spire, Frère Mineur. — Le Bienheureux Michel de Carcano, Frère Mineur. — Le Vénérable Aaron de Bisitra, évêque de Fogaras. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT POLYCARPE,

ÉVÊQUE DE SMYRNE, MARTYR.

Polycarpe eut le bonheur de connaître et d'embrasser la religion de Jésus-Christ dès sa jeunesse. Instruit par les Apôtres mêmes, il fut particulièrement disciple de saint Jean l'Évangéliste, qui l'établit évêque de Smyrne, ville de l'Asie-Mineure. On croit que c'est de lui qu'il est parlé dans le second chapitre de l'Apocalypse, quand Jésus-Christ dit à l'ange de Smyrne, c'est-à-dire à l'évêque : « Je sais quelle est votre détresse et votre pauvreté ; mais vous êtes riche. Ceux qui vous noircissent de leurs calomnies se disent Juifs et ne le sont pas ; ils sont de la synagogue de Satan. Ne craignez rien de ce qu'on vous fera souffrir. Soyez fidèle jusqu'à la mort ; je vous donnerai la couronne de vie. »

Polycarpe, si glorieusement désigné, gouverna l'Église de Smyrne pendant soixante-dix ans. Il fit un voyage à Rome vers l'an 158, pour conférer avec le Pape Anicet sur le véritable jour où il convenait que la fête de Pâques fût célébrée. A son horreur pour les hérétiques, le Saint joignait une profonde révérence pour le siège de saint Pierre, centre unique de l'Église. L'éclat de ses constantes vertus le faisait regarder comme le chef des évêques

de l'Asie. Il était tellement révérend de tous les fidèles, qu'on ne souffrait pas dans sa vieillesse qu'il se déchaussât lui-même, chacun s'empressant de lui rendre ce service, pour avoir le bonheur de le toucher. Il forma plusieurs disciples, comme lui-même avait été formé par les Apôtres. Saint Irénée, évêque de Lyon, fut de ce nombre. — « J'ai encore présent à l'esprit, dit ce grand Saint, quelle était la pieuse gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie et les saintes exhortations dont il nourrissait son peuple. Il me semble que je l'entends encore raconter de quelle sorte il avait conversé avec Jean et avec plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, nous redire les paroles qu'il avait entendues de leur bouche et les particularités qu'ils lui avaient apprises sur les miracles et la doctrine du divin Sauveur. Tout, dans ses récits, était conforme aux saintes Écritures ; car il les tenait de ceux qui avaient été les témoins oculaires du Verbe. »

Après le martyre de saint Germanique et de ses compagnons, dont on a parlé au 19 de ce mois, le peuple de Smyrne, assemblé un jour dans l'amphithéâtre, s'irrita de la glorieuse générosité de Polycarpe, et se mit à crier : — Qu'on extermine les impies ! (c'est ainsi que le peuple nommait les Chrétiens) ; qu'on cherche Polycarpe ! On le trouva couché dans une chambre haute, d'où il aurait pu se sauver ; mais il ne le voulut pas : — La volonté de Dieu soit faite ! dit-il. Il descendit et parla aux archers envoyés pour l'arrêter. Ceux-ci, voyant son grand âge et sa dignité imposante, avaient regret d'être chargés d'une telle commission. Il leur fit donner à souper, et leur demanda quelques moments pour prier en liberté. Les ayant obtenus, et rempli de la grâce de Dieu, il pria debout pendant deux heures, pour tous ceux qu'il connaissait, grands et petits ; il recommanda à Dieu l'Église catholique, répandue déjà par toute la terre.

Quand il fallut partir, on le fit asseoir sur un âne pour le conduire à la ville. C'était un samedi. Le prévôt de la police, nommé Hérode, et son père Nicétas, le rencontrèrent en chemin. L'ayant fait monter dans leur chariot, ils tâchaient de lui persuader de faire ce qu'on demandait de lui. — Quel mal trouvez-vous, lui

disaient-ils, à appeler César votre seigneur et à sacrifier pour sauver sa vie ? — Le Saint ne répondit rien d'abord ; mais comme ils le pressaient, il se borna à dire : — Je ne saurais faire ce que vous me conseillez. — Cette réponse les fâcha ; ils le chargèrent d'injures, et dans leur grossièreté ils le poussèrent hors du chariot avec tant de précipitation, qu'il tomba et se blessa à la jambe. Il n'en fut point ému ; au contraire, comme s'il n'eût eu aucun mal, il marcha gaîment à l'amphithéâtre où on le conduisait.

Le bruit y était si grand, qu'on ne pouvait rien entendre. Lorsqu'il entra, tous les chrétiens qui étaient présents entendirent une voix qui venait du Ciel et qui disait : « Courage, Polycarpe ! soyez ferme. »

On présenta l'auguste vieillard au gouverneur de la province, lequel lui demanda s'il était Polycarpe. Il répondit que oui. Ce magistrat, l'exhortant alors à renoncer à Jésus-Christ, lui dit : — Jurez par la fortune de César, et dites : Exterminez les impies ! (C'était l'exclamation ordinaire contre les chrétiens.) Polycarpe se tourna vers cette multitude d'idolâtres, étendit les mains sur eux, leva les yeux au Ciel, et dit en soupirant : — Otez les impies. Ce qu'il disait, ou par le désir ardent qu'il avait de les voir renoncer à leur impiété, ou comme une prédiction des formidables jugements de Dieu sur ce peuple, s'il persévérât dans ses voies iniques.

Le proconsul lui dit ensuite : — Jurez, et je vous laisserai aller ; maudissez le Christ. — Polycarpe lui répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer contre mon Roi qui m'a sauvé ?

Le proconsul reprit : — Jurez par la fortune de César. — Alors Polycarpe répliqua : — Vous vous donnez bien de la peine pour me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César, et vous faites semblant d'ignorer qui je suis. Je le déclare donc hautement : Je suis chrétien. Si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, ajouta-t-il, donnez-moi un jour pour m'entendre, et je vous l'apprendrai. — Persuadez le peuple, dit le proconsul. — J'ai bien voulu répondre à vous, répartit Polycarpe, car nous avons appris à respecter nos magistrats, et à rendre aux puis-

sances établies de Dieu toutes sortes d'honneurs, quand nous le pouvons sans blesser notre conscience. Mais, pour ces gens-là, ils ne méritent pas que je me justifie devant eux.

En effet, le peuple était si animé contre le Saint, qu'il eût été inutile de chercher à lui faire entendre raison. Le proconsul menaça le Saint de l'exposer aux bêtes s'il ne changeait de langage. — Faites-les venir, répondit Polycarpe; car je ne sais ce que c'est que de changer le bien en mal; mais il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite justice. — Puisque vous ne craignez point les bêtes, dit le proconsul, je vous ferai brûler vif, si vous ne cédez pas. — Vous me menacez d'un feu qui s'éteint dans un moment, répondit le vieillard; vous ne connaissez pas le feu éternel qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous? faites-moi souffrir ce qu'il vous plaira.

En parlant ainsi, il paraissait plein de confiance et de sérénité, et la grâce répandue sur son visage étonnait tellement le magistrat, qu'il fit annoncer trois fois, par les crieurs, au milieu de l'amphithéâtre, que Polycarpe venait de confesser qu'il était chrétien. Toute la multitude aussitôt se mit à crier : — C'est le Docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux; c'est lui qui a appris à tant de gens à ne les point adorer.

En même temps la foule irritée demandait qu'on lâchât un lion contre lui. On répondit que cela ne se pouvait pas, parce que les jeux des bêtes étaient achevés. Alors tous s'accordèrent à crier qu'il fallait le brûler vif : ils coururent enlever du bois dans les boutiques et dans les bains; et en un moment le bûcher fut prêt.

Polycarpe se déshabilla lui-même. Comme on voulait l'attacher au poteau : — Laissez-moi ainsi, dit-il; Celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera la grâce de demeurer ferme sur le bûcher, sans le secours de vos clous. — On se contenta donc de lui lier, avec des cordes, les mains derrière le dos. Étant attaché de la sorte, il leva les yeux au Ciel, et dit : — Seigneur Dieu tout-puissant, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure, pour être mis au nombre de vos Martyrs et prendre part au calice de votre Christ, afin que je res-

suscite à la vie éternelle. Que jo sois admis aujourd'hui avec eux en votre présence, comme une victime d'agréable odeur, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu. Je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel et céleste, Jésus-Christ, votre Fils, à qui gloire soit rendue, ainsi qu'à vous et au Saint-Esprit, maintenant et dans toute l'éternité.

Amen.

Quand il eut dit *Amen*, on alluma le feu ; mais, par un miracle surprenant, la flamme, au lieu de consumer le saint Martyr, s'étendit autour de lui comme une voûte, ou comme la voile d'un vaisseau enflée par le vent. Les païens, voyant qu'il ne pouvait être consumé par le feu, le firent percer d'un coup d'épée ; le sang sortit en si grande abondance qu'il éteignit les flammes, et en même temps Polycarpe finit sa vie et son sacrifice.

Pour priver les chrétiens de son corps, un centurion le jeta dans les flammes. Mais les chrétiens en retirèrent les os et les cachèrent avec respect dans un lieu convenable.

Ce grand Saint disait souvent : — Celui qui a la charité est exempt de péché.

SAINTE PAULE,

VEUVE.

Paule naquit à Rome l'an 347, avec tous les avantages que peuvent donner la naissance et la fortune. Elle épousa Toxotius, de la famille Julia. Elle en eut entre autres enfants la célèbre Eustochie (Eustochium), et vécut dans le mariage d'une manière irréprochable. Mais sa vertu était encore humaine ; elle ne connaissait pas alors le véritable esprit du christianisme, et ne repoussait pas encore la mollesse ordinaire aux personnes de sa condition. Après la mort de son mari, Dieu se servit de la sainte veuve Marcelle, son amie, pour la détacher du monde avec sa fille Eustochie, et les attirer à lui sans réserve. Paule commença donc à vivre dans la retraite ; elle quitta les vêtements précieux, méprisa ses grands biens, et donna aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer, persuadée que la miséricorde de Jésus-Christ,

qu'elle attirait sur ses enfants par ces grandes aumônes, serait pour eux le plus riche héritage qu'elle pût leur laisser. Elle renonça absolument au siècle ; et, foulant aux pieds les frivoles délices du monde, elle fit désormais son unique occupation de la prière et de la lecture.

Le séjour de quelques années que saint Jérôme dut faire à Rome, donna à Paule l'occasion de le connaître ; elle reçut de lui les plus salutaires conseils pour avancer dans la piété. A mesure qu'elle goûtait les choses de Dieu, la vie tumultueuse et dissipée de Rome lui devenait encore plus insupportable. Le départ de saint Jérôme pour la Palestine lui fit prendre la résolution de quitter la grande ville ; elle s'embarqua, peu de temps après le Saint, avec sa fille Eustochie, et rejoignit Jérôme à Antioche, d'où elle se rendit à Jérusalem. En arrivant dans la Ville sainte, elle refusa le splendide logement que le gouverneur de la Palestine lui avait fait préparer ; elle s'alla renfermer dans une petite cellule.

Après avoir visité avec de grands sentiments de piété les lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur et par les mystères de la Rédemption, elle fit le voyage d'Égypte, pour être elle-même témoin de ce qu'elle avait ouï dire de la vie toute céleste des solitaires.

Elle revint de là à Bethléem, où elle fit bâtir un monastère de filles, qu'elle divisa en trois communautés différentes. Séparées pour la table et le travail des mains, elles se réunissaient à la chapelle pour les offices divins du jour et de la nuit. Le dimanche, les Sœurs allaient à l'église, voisine du monastère. Leur habit uniforme était d'une étoffe grossière ; elles ne se servaient de linge que pour essuyer leurs mains. Leur nourriture était très-frugale, leurs jeûnes fréquents, et leur pauvreté si parfaite qu'il ne leur était pas permis d'avoir la moindre chose au delà de la nourriture et du vêtement.

Paule partageait avec elles, aussi bien que sa fille Eustochie, les plus bas offices du monastère. Son extérieur était si peu recherché et ses manières si simples, qu'on l'aurait prise pour la dernière des Sœurs. Elle ne couchait plus sur un lit, même dans

ses maladies ; mais elle se reposait sur la terre nue, couverte seulement d'un cilice. Lorsque saint Jérôme, sous la conduite duquel elle s'était placée, lui représentait qu'elle devait épargner sa vue, affaiblie par les larmes, et la conserver pour lire l'Écriture sainte, elle répondait : « Il me faut défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du blanc et du rouge, contre le commandement de Dieu ; il me faut expier par des pleurs continuels ces rires et ces joies folles qui ont duré trop longtemps ; il me faut changer en l'âpreté d'un cilice ce beau linge et ces étoffes de soie dont j'ai été vêtue. Après avoir tant cherché à plaire au monde, je n'ai plus d'autre bonheur que de chercher à plaire à Jésus-Christ. »

Son abstinence était extraordinaire, et saint Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette Sainte ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença à se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin, le jugeant nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. Saint Épiphané, qui était alors à Bethléem, l'engagea vivement à suivre le conseil des médecins. Lorsque ce saint Évêque sortit d'auprès d'elle, après l'avoir longtemps exhortée, saint Jérôme lui demanda ce qu'il avait fait. « J'ai si bien réussi, répondit-il, qu'elle m'a persuadé moi-même, malgré mon grand âge, de ne plus boire de vin. »

Elle éprouvait tant d'attraits pour la parole de Dieu, qu'étant encore à Rome elle apprit l'hébreu afin de la mieux entendre. Elle la savait presque toute par cœur ; et depuis qu'elle s'était établie à Bethléem, elle et sa fille Eustochie faisaient avec saint Jérôme leurs seules lectures dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; le saint interprète en expliquait les difficultés.

Après avoir passé près de dix-huit ans à Bethléem, dans la méditation et la prière, dans l'exercice de l'humilité, de la pénitence et de la charité, sainte Paule tomba très-gravement malade, ou plutôt, dit saint Jérôme, elle obtint ce qu'elle désirait si vivement, de quitter la terre pour s'aller unir parfaitement à Dieu. Ainsi elle ne fut point troublée aux approches de la mort ; elle récitait continuellement quelques versets des Psaumes qui exprimaient

l'impatience où elle était d'aller jouir de la gloire éternelle. Sa mort heureuse arriva le 26 janvier de l'an 404 ; elle avait cinquante-sept ans. — Sa fille Eustochie est honorée le 28 septembre.

SAINT SIMÉON L'ANCIEN,

ABBÉ D'AMAN,

ET LES BIENHEUREUX PALLADE ET ABRAHAM,

SOLITAIRES DE SYRIE.

Saint Siméon, abbé d'Aman, ne se retira pas d'abord sur la montagne de ce nom qui est assez près d'Antioche ; mais il vécut dans une caverne fort éloignée de cette ville, dans le pays des Ismaélites. Il y passa un temps très-long, dit Théodoret, séparé entièrement du commerce des hommes, ne mangeant que des herbes et nourrissant son âme par une oraison presque continue. Dieu récompensa même dès cette vie les travaux de sa pénitence par tant de grâces, que les bêtes les plus timides l'approchaient et que les plus cruelles déposaient devant lui toute leur férocité, et lui obéissaient comme des animaux domestiques. Ce pouvoir qu'il avait sur elles ne fut pas seulement connu des fidèles, les ennemis mêmes de la foi en furent les témoins et le publièrent.

Des Juifs qui allaient au delà de notre province, ajoute cet auteur (c'était apparemment hors des limites de l'empire, ce qui fait juger que la caverne du Saint était près de ces limites), ces Juifs donc furent surpris dans leur route d'une pluie si extraordinaire, mêlée de vents et de tourbillons, que ne pouvant voir à se conduire, ils s'égarèrent du chemin et s'engagèrent dans le désert, sans rencontrer ni bourg, ni caverne où ils pussent se mettre à couvert de l'orage, ni personne qui leur indiquât l'endroit où ils étaient. Enfin, après avoir longtemps marché en luttant contre le mauvais temps, ils se trouvèrent près de la caverne du Saint, qui fut pour eux comme serait un port pour un vaisseau qui a essuyé une violente tempête.

Là ils virent cet homme de Dieu dépourvu de toutes les commodités de la vie, vêtu de quelques méchantes peaux de chèvres

qui lui couvraient une partie des épaules, et négligeant entièrement le soin de son corps. Mais s'il leur parut si austère pour lui-même, ils éprouvèrent, par la manière honnête avec laquelle il les reçut, que la charité des Saints n'est pas aussi farouche que leur pénitence est rude. Saint Siméon les accueillit avec politesse et leur demanda le sujet de leur venue. Ils lui racontèrent comment ils avaient été surpris par un grand orage et s'étaient égarés sans savoir quelle route ils devaient tenir; que leur intention était de se rendre à un bourg qu'ils lui nommèrent, et ils le prièrent de leur en montrer le chemin.

« Attendez un moment, leur dit-il, je vous donnerai des guides qui vous y conduiront. » Peu de temps après, tandis qu'ils étaient assis, ils virent venir deux lions, qui, bien loin de donner aucun signe de férocité, s'approchèrent du Saint, le caressèrent et se tinrent devant lui comme pour attendre quelque ordre de sa part. Alors il leur fit signe de la main de conduire ces étrangers jusqu'au chemin qui menait au bourg où ils voulaient aller; ce qu'ils firent sur-le-champ. Théodoret proteste que ce miracle était si avéré, qu'il n'y avait pas moyen de le contester.

Le récit qu'en firent ces Juifs passa de bouche en bouche et fit connaître sa vertu. Les Ismaélites accoururent en foule à sa caverne, ce qui lui donna occasion de faire plusieurs autres miracles. Mais soit qu'il craignît la vanité qu'inspirent les applaudissements des hommes, soit que son goût pour la solitude ne pût s'accorder avec ces fréquentes visites, il abandonna sa caverne, et vint se cacher au mont Aman. Les habitants de cette montagne étaient engagés dans les superstitions de l'idolâtrie; mais quoique saint Siméon n'y fût venu que pour se cacher, son zèle pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes ne put demeurer oisif, et il employa le don que Dieu lui avait accordé de faire des miracles, pour y planter la foi chrétienne. Les païens, frappés de ses prodiges, qu'il soutenait aussi par la sainteté de sa vie, ouvrirent les yeux, reconnurent leurs erreurs et les abjurèrent. Théodoret assure que la piété qu'il répandit dans ce pays était très-florissante lorsqu'il écrivait son histoire.

Il ajoute que le nombre des merveilles qu'il opéra ne pouvait

être exprimé, et il se contente d'en détailler une qui montre que ce Saint possédait en même temps l'esprit des Prophètes, et le pouvoir que les Apôtres avaient reçu de faire des miracles. « Comme on entassait, dit-il, des gerbes durant la moisson, un homme avide du bien d'autrui, déroba des gerbes à son voisin pour augmenter le nombre des siennes. Dieu l'en punit sur-le-champ ; car la foudre tomba sur l'amas qu'il en avait fait et y mit le feu. Ce misérable effrayé courut au Saint, qui ne demeurerait pas loin du bourg, et lui raconta son malheur ; mais il lui cacha son larcin. L'homme de Dieu lui dit de prendre garde de lui cacher la vérité ; et à ces paroles le voleur comprenant que Dieu lui avait fait connaître son crime, lui en fit l'aveu, et le Saint l'assura que dès qu'il aurait restitué les gerbes qu'il avait prises, le feu qui avait pris aux siennes s'éteindrait, comme il arriva en effet ; car cet homme courut aussitôt réparer son larcin, et alors la flamme cessa sans qu'on y jetât une goutte d'eau pour l'éteindre. »

Les habitants du bourg, étonnés de ce miracle, le firent connaître à Antioche. Chacun s'empressa de venir au saint Homme, les uns pour obtenir la délivrance d'un possédé, d'autres la guérison de plusieurs maladies différentes ; et la vertu de Dieu qui était en lui, faisait que personne ne se retirait sans avoir obtenu ce qu'il avait demandé.

Ce fut pour lui un nouveau motif de changer de demeure, comme il avait fait auparavant. Il se détermina donc d'aller au mont Sinaï, dans l'espérance d'y goûter le repos de la solitude. Plusieurs de ceux qui avaient imité son genre de vie voulurent l'y suivre, et il y consentit. Quand ils furent arrivés au désert de Sodome, ils aperçurent, en jetant les yeux vers un fossé, deux mains élevées en haut, et la crainte que ce ne fût quelque prestige du démon les obligea de recourir à la prière ; mais continuant de voir la même chose, ils s'approchèrent davantage et ils ne les virent plus.

Ils voulurent mieux s'assurer de la vérité, et virent un enfoncement dans la terre semblable à la tanière d'un renard, mais assez spacieuse pour servir de demeure à un homme. En effet, ils

y trouvèrent un anachorète, qui priaït les mains élevées vers le ciel lorsqu'ils les aperçurent; mais qui, entendant le bruit de leurs pas en marchant, s'était aussitôt caché.

Saint Siméon ne douta point que ce ne fût quelque serviteur de Dieu dont la Providence voulait lui faire connaître le mérite, et se penchant sur la fosse pour le découvrir, il le conjura, s'il était véritablement un homme, de se montrer à eux par charité; « Car, lui dit-il, nous sommes des religieux amis du repos et de la solitude, et nous allons adorer Dieu sur la montagne où il donna la loi à son serviteur Moïse. » Comme il eut parlé ainsi, celui qui était caché se présenta devant eux, ayant le regard assez sauvage, le visage plein de rides, les cheveux épars, et son corps desséché par la pénitence; il était couvert d'un vieil habit fait avec des feuilles de palmier.

Il les salua avec civilité, et pour satisfaire leur pieuse curiosité, il leur dit qu'étant entré dans ce désert avec un ami dans le dessein d'aller comme eux au mont Sinaï, ils s'étaient promis réciproquement de ne jamais se séparer, même par la mort; que son compagnon étant tombé malade, et Dieu l'ayant retiré de cette vie, il l'avait enseveli dans cet endroit, et que pour lui tenir sa promesse, il avait creusé cette fosse auprès de la sienne, et s'y était comme enseveli tout vivant, et qu'il y continuait ses exercices de solitaire comme il avait fait avant qu'il vînt dans ce lieu.

Il ajouta qu'il se nourrissait de dattes; et en effet, quelques moments après on vit venir un lion, portant une branche de palmier chargée de dattes, qu'il vint déposer devant ce serviteur de Dieu. Les compagnons de saint Siméon en eurent peur; mais l'anachorète les rassura en faisant signe au lion de se retirer; à quoi l'animal obéit. Il leur donna ces dattes, et après avoir fait la prière et chanté des psaumes avec eux, il les congédia.

Saint Siméon poursuivit sa route avec ses compagnons, pénétrés de contentement et d'admiration de cette découverte. Ils arrivèrent heureusement au mont Sinaï, où Moïse avait eu le bonheur de parler à Dieu, comme il est dit dans l'Écriture. Il mit les genoux en terre et demeura huit jours entiers sans bouger, dans

une continuelle oraison. On dit qu'il entendit après cela une voix céleste, qui lui dit de se lever et de manger ce qui lui était présenté. Il trouva devant lui trois pommes dont il se nourrit avec action de grâces, et qui renouvelèrent ses forces abattues par cette longue oraison.

Comme il n'était point venu au mont Sinaï pour y faire sa demeure, il retourna à Aman et y bâtit deux monastères, l'un sur la croupe et l'autre au pied de cette montagne. Ces deux maisons, dit Théodoret, furent deux Académies pour ceux qui voulaient s'instruire dans la science divine des vertus. Il s'y assembla un grand nombre de généreux athlètes de Jésus-Christ, pleins d'ardeur et de courage. Le bienheureux Siméon leur servit de maître, et leur apprit à découvrir les artifices de l'ennemi ; à se confier sans crainte à la protection du Seigneur, pour la gloire duquel ils combattaient contre les puissances des ténèbres, et à se conserver dans l'union, la douceur et la charité avec leurs compagnons.

'La réputation de saint Siméon s'étendit au loin. La solidité de ses instructions, ses prodiges, mais surtout la sainteté de sa vie le rendirent célèbre ; et Dieu l'ayant retiré de ce monde pour couronner ses travaux d'une gloire immortelle, il laissa après lui dans l'esprit des hommes, dit Théodoret, un souvenir de bénédiction qui y demeura profondément imprimé.

« Ma bienheureuse mère, ajoute le même historien, a souvent eu, lorsqu'il vivait, le bonheur de recevoir sa bénédiction ; et m'a raconté la plupart des choses que j'en ai dites. » Cela fait voir que cet écrivain n'en parle point en témoin oculaire comme de quelques autres solitaires qu'il avait connus ; mais la piété de sa mère ne nous laisse point douter de la vérité de ce qu'elle lui en racontait. Saint Siméon peut être mort vers l'an 390, selon la supputation de Tillemont. La raison qu'il en donne est que Théodoret, qui témoigne de ne l'avoir point vu, naquit vers l'an 393. Les Grecs honorent sa mémoire le 26 de janvier. On peut voir Bollandus au même jour. Valois croit que c'est le même que Sozomène dit avoir été célèbre sous Constance dans les déserts de Mésopotamie, comprenant dans ces déserts celui d'Antioche, qu'on regardait comme en faisant partie.

Théodoret parle à la fin de la vie de saint Siméon des bienheureux Pallade et Abraham. Le premier était intime ami du Saint, et ils se visitaient de temps en temps pour s'animer et s'encourager réciproquement dans le zèle de la gloire de Dieu et dans son saint amour. Pallade avait sa cellule près d'un grand bourg nommé Imme ou Immaï dans le diocèse d'Antioche : c'est là qu'il s'exerçait avec une sainte ardeur et une généreuse patience aux travaux de la vie solitaire, dans les jeûnes et les veilles et dans une oraison continuelle.

Dieu fit en sa faveur un miracle éclatant pour détruire la calomnie d'un méchant homme, qui en avait assassiné un autre et voulait faire tomber l'homicide sur lui. La foire ayant attiré dans ce bourg quantité de marchands qui s'y rendaient ordinairement de plusieurs endroits, un d'entre eux, après avoir retiré une somme considérable de la vente de ses marchandises, se disposa pour partir la nuit même au premier chant du coq. Il fut observé par un voleur qui le suivit de près, et qui étant arrivé à un endroit où il crut pouvoir faire son coup sans être aperçu de personne, se jeta sur lui, le tua et enleva tout son argent. Pour mieux cacher son crime, il porta le cadavre devant la porte de la cellule de Pallade, afin qu'on fit tomber ce meurtre sur lui.

Pallade était en vénération dans ce lieu ; mais le bruit de cette noire action s'étant aussitôt répandu dans la foire, on courut au lieu où était le corps et on voulut qu'il fût coupable de cet assassinat ; ce qui apparemment venait plutôt des marchands étrangers que de ceux du bourg qui devaient mieux le connaître. Le meurtrier eut même l'audace de se montrer pour paraître encore moins suspect. On brisa la porte de la cellule de Pallade, on cria à l'assassin contre lui, on voulut qu'il fût puni comme homicide.

Le bienheureux solitaire ne se troubla point au milieu de ce tumulte ; mais plein de confiance en Dieu, il le pria, en élevant ses yeux et son cœur vers lui, qu'il daignât dissiper la calomnie et manifester la vérité. Ensuite il prit le mort par la main droite et dit : « Déclarez ici tout haut qui vous a tué, et faites connaître l'innocence de celui qu'on accuse. » Le mort leva la tête, ouvrit les yeux, jeta ses regards de tous côtés sur les assistants, et mon-

tra du doigt celui qui avait fait le meurtre. Alors il s'éleva un grand cri de tout le peuple, qui ne fut pas moins indigné de l'imposture du criminel, que touché du miracle que Dieu avait fait en faveur de l'innocent Pallade. Le meurtrier fut aussitôt fouillé et dépouillé : on trouva sur lui l'argent qu'il avait volé, et son épée teinte du sang du mort ; et l'estime qu'on avait eue jusqu'alors pour Pallade, comme d'un Solitaire d'une vertu extraordinaire, augmenta dans le cœur du peuple par cette marque éclatante de la protection de Dieu sur lui. Théodoret dit que de son temps la mémoire de ce miracle était aussi présente dans l'esprit des gens du pays, que si la chose s'était passée tout récemment.

Abraham, imitateur du genre de vie de saint Siméon et du bienheureux Pallade, ne fut pas moins célèbre qu'eux par ses vertus et ses prodiges. Théodoret n'en dit rien de plus : mais cela est plus que suffisant pour nous donner une grande idée de son mérite. Dieu le confirma après sa mort par de fréquents miracles qui se firent sur son tombeau.

(MARIN.)

SAINT JEAN DE PERSE.

Nous ne connaissons ce Serviteur de Dieu que par le titre qu'on lui donna de Solitaire en Arabie, et par un passage de sa vie que le savant Cotelier nous a conservé en ses *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*. Un autre Solitaire ayant demandé à Jean de Perse s'il espérait au bonheur d'être admis dans le royaume de Dieu, il répondit : « Pourquoi ne l'espérerais-je pas ? Je prends pour règle de ma conduite aussi bien que je le puis, l'hospitalité d'Abraham, la douceur de Moïse, la sainteté d'Aaron, la patience de Job, l'humilité de David, les larmes de Jérémie, la solitude de saint Jean, la foi de saint Pierre, le zèle de saint Paul ; et je crois, aussi bien que le bon larron, que Celui qui, par sa bonté, m'a fait tant de grâces, me donnera aussi part dans son royaume. »

Cependant on sait qu'il fit le pèlerinage de Rome, où il voulait visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul ; que l'illustre

Pape saint Grégoire le Grand révéra sa piété et ses vertus, et qu'il pourvut à tous ses besoins.

SAINTE DAMARIS.

Cette dame athénienne, que l'on dit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'Aréopage au moment où saint Paul prononça devant ce sénat célèbre le magnifique discours par lequel il fit connaître aux Athéniens le seul et vrai Dieu, comme on le voit aux Actes des Apôtres (chapitre xvii). Elle en fut si pénétrée et si heureusement convertie, qu'elle s'attacha à saint Paul en même temps que saint Denys l'Aréopagite et quelques autres personnages. Elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme et entraîna dans la foi quelques autres cœurs éclairés.

SAINT SÉVÉRIEN,

PREMIER ÉVÊQUE DE MENDE.

Les torts vont vite et leur réparation est lente. Nier n'est qu'un mot ; mais reconnaître est une étude. M. de Bonald disait que la construction d'une cathédrale exige un siècle et sa destruction une journée. Ces adages peuvent s'appliquer aux savants très-incomplets qu'on stigmatisait au xvii^e siècle du nom peu flatteur de dénicheurs de Saints. Leur chef était l'absurde Launoy ; et comme rien ne réussit mieux que l'audace, il s'était fait un parti, parmi les jansénistes qui n'ont rien négligé pour refroidir la foi, en l'entraînant dans les steppes du doute.

Jusqu'à eux, on n'avait pas attaqué le fait des premiers Apôtres de la France envoyés par saint Pierre. En faussant des textes, ces faux critiques ont laissé les Gaules dans l'idolâtrie jusqu'au milieu du iii^e siècle, quand il est avéré par tous les historiens sacrés et profanes que quarante ans après l'Ascension de Notre-Seigneur, l'Évangile avait été annoncé par toute la terre.

Pour ne nous occuper qu'un instant de cette plaie de la science humaine, nous noterons que depuis plus de cent ans, on avait effacé le premier évêque du Gévaudan, saint Sévérin. Mais en

1854, le docte abbé Pascal réveilla les traditions certaines qui nous font connaître saint Séverien, en s'appuyant sur les immenses travaux des Bollandistes, sur les conciles, sur les bulles des Papes ; et les petites erreurs qu'il a pu faire ont été corrigées par un travail solide du R. P. Gayton, de la Compagnie de Jésus.

Il en résulte que saint Martial, l'un des soixante-douze disciples, fut envoyé par saint Pierre, avec deux compagnons, dans le midi des Gaules, qu'il y prêcha l'Évangile et qu'il y fit beaucoup de conversions. Arrivé dans le Gévaudan, qui est aujourd'hui le département de la Lozère, son apostolat fut si heureux qu'il y bâtit à *Mimata*¹ une église à la très-sainte Vierge et qu'il laissa à Séverien, l'un de ses compagnons, le soin de continuer son apostolat, avec la consécration épiscopale. Martial s'en alla de Mimata à Limoges.

Mais si une partie du Gévaudan avait accueilli la foi, la contrée n'était pas conquise. Les Druides étaient là nombreux, et leurs dogmes bien différents de la mansuétude évangélique. Dès que saint Martial, que Dieu avait appuyé de plusieurs miracles, se fut éloigné, les idolâtres se réveillèrent, et la mission de saint Séverien devint pénible. M. l'abbé Rabeyrolle, dans sa *Vie de saint Privat*, qui fut après un long intervalle successeur de saint Séverien, peint d'une manière effrayante les mœurs de ce pays : « Le Gévaudan, dit-il, était rempli d'idolâtres ; les Druides, prêtres de faux dieux, y enseignaient les doctrines les plus monstrueuses et les plus révoltantes. Les peuples de ces contrées également superstitieux et cruels, au rapport des historiens profanes, étaient si aveugles que, non contents d'adorer le soleil et de lui offrir des victimes humaines dans leurs sacrifices publics, ils adoraient encore des simulacres de bois ou de pierre, des animaux immondes et les démons eux-mêmes. Chacun se faisait des dieux analogues à la corruption de son cœur. Leurs cérémonies religieuses n'étaient que d'abominables pratiques, leurs autels que des échafauds sur lesquels ils égorgaient leurs semblables. »

Cependant ces mœurs n'étaient pas celles de tout le Gévaudan ;

¹ Mimata est devenue la ville de Mende.

ou bien les prières, les prédications et les miracles de saint Séverien le civilisèrent un peu. Le P. Gaydon, que nous avons déjà cité, rappelle que la contrée où siégeait saint Séverien est désignée dans les anciens Actes sous le nom de *Partes Gothorum*, pays des Goths, et que cette contrée obéissait alors à un roi palen, que saint Séverien convertit avec tous ses sujets. Le prince, qui n'avait point d'enfant, légua en mourant son petit royaume à celui qu'il reconnaissait sans doute comme le plus propre à assurer le bonheur de ses sujets. Saint Séverien devint ainsi souverain temporel du Gévaudan et transmit à ses successeurs ce titre et ces droits.

Et on peut s'assurer que depuis lors, jusqu'à la Révolution qui a clos ce dernier siècle, les évêques de Mende ont joui sans contestation d'une autorité dans le temporel sur presque tout le Gévaudan, où ils recevaient l'hommage-lige ; et le paréage ou partage de l'autorité royale a été reconnu par tous nos rois. Des lettres patentes de Louis XV l'ont confirmé en 1720.

Nous n'avons plus qu'à répondre aux objections de ceux qui demandent quels ont été les successeurs de saint Séverien ; il vivait dans la seconde moitié du 1^{er} siècle et dans les commencements du 11^e. Qui l'a remplacé jusqu'à saint Privat, qui siégea vers le milieu du 11^e siècle ? Nous donnons donc la réponse du savant P. Gaydon, parce qu'elle ne s'applique pas seulement au diocèse de Mende :

« Nous sommes en droit, dit-il, de supposer que le Gévaudan et plusieurs autres sièges épiscopaux de la Gaule ont eu de pareilles vacances à cette époque. D'abord, *à priori*, qu'y a-t-il là qui puisse étonner ? Bien plus, n'est-il pas vraisemblable, probable même qu'il a dû en être ainsi, si on considère la multitude des lieux à évangéliser, la rareté des Apôtres, les guerres nombreuses qui se livraient alors, en Gaule surtout, entre peuples ou même entre provinces d'un même royaume ; les fréquentes incursions des barbares, etc. On peut comparer ces temps et ces événements à ce qui se passe de nos jours dans nos missions étrangères. Or que de fois n'a-t-on pas constaté de pareilles intermittences de cent ou deux cents ans, pendant lesquels une contrée déjà évan-

gélisée s'est trouvée privée de pasteur, par suite d'une persécution ou à cause de l'éloignement des lieux, de la pénurie d'ouvriers évangéliques. Plus tard, nous la voyons visitée en passant par quelqu'autre missionnaire, jusqu'à ce qu'enfin la foi y est solidement plantée et le ministère ordinaire ou la hiérarchie ecclésiastique définitivement établie.

« Les faits viennent confirmer cette explication. Il serait facile d'énumérer les Églises de France qui signalent de semblables lacunes dans le catalogue de leurs évêques, et elles sont nombreuses. Mais à quoi bon ? Le fait est constaté par nos adversaires eux-mêmes. Voici ce que nous leur répondrons en appliquant ici ce qu'ils disent eux-mêmes d'une autre époque : « Nous convenons que les noms des successeurs de saint Séverien jusqu'à saint Privat ont pu se perdre, soit parce que les annales de cette Église ont été négligées dans ces temps reculés, soit pour tout autre raison ; » mais cette difficulté ne saurait l'emporter sur l'impossibilité de placer l'apostolat de saint Martial, et par suite celui de saint Séverien, ailleurs que dans le 1^{er} siècle.

Tout ce qu'on sait encore du saint évêque de Mende, c'est que, comme tous les Apôtres, il termina sa vie par le martyre.

SAINT THÉOGÈNE,

ÉVÊQUE D'HIPPONE.

Théogène fut élevé, pour ses vertus et sa science, sur le siège d'Hippone en Afrique : c'était au III^e siècle. Il assista à l'un des conciles de Carthage que présida saint Cyprien ; et il mérita les louanges dont l'honora saint Augustin. Mais il lui fallut témoigner de sa foi sous l'empire de Valérien ; il le fit avec empressement, et il couronna sa vie sainte par le martyre.

Le Martyrologe romain dit que trente-six chrétiens gagnèrent avec lui la couronne.

SAINT THÉOPHANE,

CONFESSEUR.

C'est au livre IV des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand qu'on trouve tout ce que nous savons de saint Théophane. Il était comte

de Civita-Vecchia. Mais sa sainteté le met bien au-dessus de ses titres. Il était vénéré pour ses vertus hospitalières et pour son inépuisable charité ; ses œuvres de miséricorde lui ouvraient les cieux. Lorsque l'âge eut amené sa fin, au moment où il allait rendre à Dieu son âme généreuse, il s'éleva une tempête si violente que la comtesse sa femme s'en désolait et pleurait. — Calmez-vous, lui dit Théophane, dans peu d'instant, aussitôt que je serai mort, l'air redeviendra serein. Il expira quelques minutes après ces paroles, et au même instant la tempête fit place au temps le plus calme.

Lorsqu'on voulut ensevelir Théophane, ses pieds se trouvèrent horriblement gonflés par la goutte. Mais aussitôt qu'on eut lavé son corps selon la coutume, ses pieds et ses mains redevinrent comme ils étaient dans sa jeunesse. Le quatrième jour après ses funérailles, lorsqu'on enleva la table de marbre qui couvrait sa tombe, on le trouva aussi frais que s'il eût vécu encore, et une excellente odeur s'exhala de son corps. C'est pourquoi le Pape saint Grégoire le Grand nous a conservé le souvenir de sa sainteté. Il est honoré le 26 janvier.

SAINT CONON,

ÉVÊQUE DE L'ÎLE DE MAN.

Conon était fils du roi d'Écosse Eugène III, qui mourut en 606 ; et tout prince qu'il était, il se montra chrétien dévoué. Il servit Dieu dès son enfance ; il l'aimait et le priait avec une grande ferveur. Devenu adulte, il comprit que l'affaire du salut est pour nous la plus importante : il se consacra au service de l'autel, entra dans les ordres sacrés, prêcha la foi autour de lui et la porta partout dans ses excursions.

Étant allé visiter l'île de Man, dans la mer d'Irlande, à dix lieues de Cumberland, il y ramena les semences de la foi que saint Patrick y avait jetées ; et son zèle eut de si heureux succès qu'il fut fait évêque de l'île. Il en gouverna très-dignement l'Église et y mourut saintement vers l'an 648.

Son culte a été très-célèbre dans l'île de Man et dans les Hé-

brides, qu'il a évangélisées aussi, et qui sont à l'occident de l'Ecosse. Il y a toujours eu beaucoup de catholiques dans ces îles.

LE BIENHEUREUX ALBÉRIC,

ABBÉ DE CITEAUX.

Saint Robert, qui avait fondé l'abbaye de Cîteaux, voyant au bout de quelques années ses Religieux se relâcher de leur règle et devenir rebelles à la discipline, se décida à les quitter ; et avec son prieur Albéric et les vingt moines restés dans le devoir, il partit pour la forêt de Cîteaux. C'était une contrée marécageuse, où le vicomte de Beaune leur avait donné un terrain vaste et sa protection pour la fondation d'un monastère, qui fut construit en l'an 1098.

Alors les vingt religieux, avec Robert et Albéric, firent une nouvelle profession de foi, où ils s'engagèrent par vœu formel à suivre la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Mais peu après, les moines délaissés à Molesme ayant réclamé leur Abbé, saint Robert reçut du Pape l'ordre de retourner à son abbaye, et Albéric fut élu Abbé de Cîteaux. Il choisit pour son prieur Étienne, le plus recommandable par sa science et sa vertu, de ceux qui avaient avec lui quitté Molesme. Alors le recueillement, l'esprit de charité et les œuvres saintes attirèrent sur Cîteaux les bénédictions du Ciel et la révérence des chrétiens. Les légats du Saint-Siège, qui visitèrent Cîteaux en 1099, en furent ravis, et le Pape Pascal II approuva leurs règlements, ainsi que le changement de la couleur de l'habit des Cisterciens, qui de brun était devenu blanc, en l'honneur de la très-sainte Vierge. L'auguste Marie était l'appui et la protectrice d'Albéric ; selon les récits du temps, elle était un jour venue visiter cette nouvelle maison, qui lui était dédiée, et dans cette visite elle avait donné au bienheureux Albéric une robe blanche.

Albéric gouverna heureusement et très-saintement l'abbaye de Cîteaux jusqu'en l'an 1109, que Dieu le rappela à lui. Étienne fut son successeur. Péquégnot, dans son *Légendaire d'Autun*, cite deux

passages d'un discours que prononça Étienne, aux funérailles du bienheureux Albéric, signalées par des miracles :

« Si la perte d'un si bon Père, dit-il, nous pénètre tous d'une égale tristesse, celui qui a besoin lui-même de consolation est peu propre à nous consoler. Albéric est mort à nos yeux ; mais il ne l'est pas aux yeux de Dieu, et tout mort qu'il nous paraît, il vit pour nous dans le Seigneur. Car c'est là le propre des Saints, que lorsqu'ils vont à Dieu par la mort, ils emportent leurs amis avec eux dans leur cœur, pour les y conserver toujours. Ainsi nous pouvons dire que la mort l'ayant uni à Dieu par un amour éternel et immuable, il nous a portés avec lui en Dieu...

« Ne pleurons donc pas sur un combattant qui est en sûreté dans le Ciel : pleurons sur nous qui sommes encore sur le champ de bataille. Ranimons par la prière nos voix brisées par la douleur. Conjurons notre Père, qui triomphe aujourd'hui, de ne pas permettre que notre cruel adversaire, le lion rugissant, triomphe à son tour de notre infidélité. »

LE BIENHEUREUX JEAN DE SPIRE,

FRÈRE MINEUR. .

Le bienheureux Jean, appelé Jean de Spire, du lieu où il est mort, ayant fait ses études à Mayence, fut élevé à la dignité de chanoine de l'église de Saint-Pierre. Il édifia son Chapitre et le peuple de Mayence par la pureté de ses mœurs, sa piété et sa charité envers les pauvres.

Après avoir suivi un certain temps ce genre de vie irréprochable, il crut pouvoir essayer d'atteindre à un plus haut degré de perfection ; il renonça à tous les avantages que lui offrait le monde pour suivre uniquement Jésus-Christ. Il se consacra donc à la vie évangélique dans l'Ordre de Saint-François-d'Assise.

On ignore combien de temps il demeura dans cet état : mais les auteurs qui en parlent disent qu'il fit de si grands progrès dans la vertu, que Dieu l'honora du don des miracles.

Il mourut dans des sentiments admirables de piété et de ferveur en l'an 1245, au couvent de Spire, où il a été inhumé ; et il est en grande vénération dans l'Allemagne.

LE BIENHEUREUX MICHEL DE CARCANO,**FRÈRE MINEUR.**

Michel de Carcano, né à Milan dans le *xv^e* siècle, prit l'habit de Saint-François des mains de Sylvestre, gardien du couvent de Côme ou Comachio, ville du Ferrarais. Ses premières années en religion ne furent pas édifiantes, et il donna même des marques d'une grande légèreté d'esprit.

Dans la suite, les avertissements charitables de saint Bernardin de Sienne, et du bienheureux Albert de Sarzanne, firent tant d'impression sur son esprit, qu'il devint un Religieux accompli.

L'éloquence et la componction qu'il mettait dans ses sermons, répandirent si loin sa réputation, qu'il était suivi par un concours prodigieux d'auditeurs.

Malgré cet applaudissement général, Michel de Carcano eut des ennemis que lui avait faits sa hardiesse à reprendre les vices partout où ils se trouvaient, sans exception de rang. Ils le firent bannir du Milanais. Mais un de ses confrères, le bienheureux Ange de Clavasio, le fit rappeler par le souverain. Alors de concert avec saint Bernardin de Feltre, ils firent construire un hôpital à Milan et un autre à Côme ; et ce sont eux qui établirent en divers endroits des Monts-de-Piété, dont enfin plusieurs États ont reconnu l'utilité.

Michel de Carcano avait beaucoup de savoir, et un grand attachement pour la religion ; il avait ramené au bercail, par ses discours, par ses actions et par ses miracles, un nombre infini de brebis égarées, quand Dieu, en 1490, l'appela à lui, sous le pontificat d'Innocent VIII. Il fut enterré à Côme, où ses miracles le mettent en vénération, et sa tête se conserve à Todi, ville de l'État de l'Église.

LE VÉNÉRABLE AARON DE BISITRA,**ÉVÊQUE DE FOGARAS.**

Pierre-Paul-Aaron de Bisitra, religieux de l'Ordre de Saint-Basile et évêque de Fogaras, à dix lieues de Cronstad, siège

principal des Grecs unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zèle et ses travaux pour la foi. Il mourut en odeur de sainteté vers 1760, à Nagybania, dans le collège des Jésuites. Son corps transporté à Balaas-Salva, dans le monastère des Basiliens, est encore aujourd'hui sans corruption aucune, mais desséché, et à peu près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé aux dernières années de sa vie, parfaitement semblable à saint Basile.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 26 janvier de l'an 1261, la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, fonde auprès de Paris l'abbaye de Notre-Dame-de-Longchamps.

Le 26 janvier de l'an 1580, la ville de Tournay fit en l'honneur de la très-sainte Vierge, sa patronne et sa protectrice, une procession solennelle à l'occasion des troubles que causaient dans le pays les hérétiques. Les jeunes filles de la ville vêtues de blanc portaient chacune un cierge allumé. On chanta une Messe solennelle dans la cathédrale, dédiée à Marie, qui avait préservé Tournay. La ville offrit un cierge ; il y eut sermon par le célébrant Jean Cotreau, docteur de Paris, archidiacre et chanoine de Tournay. La ville offrit un cordeau de bougie qui se pliait et qui était de la longueur des murs qui entouraient la cité. Il fut allumé au retour de la procession et brûla toujours devant l'image de la très-sainte Vierge, jusqu'à ce qu'il fût consumé.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Smyrne, la fête de saint Polycarpe, disciple de l'Apôtre saint Jean, qui, ayant été ordonné évêque en cette ville par le même Apôtre, fut primat de toute l'Asie. Ensuite, sous l'empire de Marc-

¹

SEPTIMO KALENDAS FEBRUARIJ.

Smyrnæ, natalis sancti Polycarpi, qui beati Joannis apostoli discipulus, et ab eo ejusdem civitatis episcopus ordinatus, totius Asiæ princeps fuit : postea sub Marco Antonino et Lucio Aurelio Commodo, sedente proconsule, et universo populo in amphitheatro adversus eum personante, igni traditus est ; et cum ab

II.

36

Antonin et de Commode, le proconsul étant à son siège, tout le peuple assemblé dans l'amphithéâtre criant tumultueusement contre le Saint, il fut jeté dans le feu ; mais comme on vit qu'il n'en recevait aucune atteinte, on le perça d'un coup d'épée, et il obtint ainsi la couronne du martyr. Douze autres chrétiens, venus de Philadelphie, furent martyrisés avec lui dans la même ville.

A Hippone en Afrique, les saints Théogène, évêque, et trente-six autres chrétiens qui, méprisant une mort temporelle, obtinrent durant la persécution de Valérien, la couronne de la vie éternelle.

A Bethléem de Juda, la mort de sainte Paule, veuve, mère de la vierge sainte Eustochie. Quoique issue du plus noble sang des sénateurs, elle renonça au siècle, distribua tous ses biens aux pauvres, et se retira auprès de la crèche du Sauveur, où, après avoir acquis et pratiqué beaucoup d'excellentes vertus, elle fut enfin couronnée de la gloire due à un long martyre, et passa au royaume des cieux. Saint Jérôme a écrit sa vie, qui ne fut qu'une suite merveilleuse de toutes sortes de bonnes œuvres.

A Paris, sainte Bathilde reine, illustre par sa sainteté et l'éclat de ses miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ansure, évêque d'Orense en Gallice, avec saint Alphonse de Tuy, dans la même province espagnole, et d'autres saints Confesseurs.

Saint Gabriel, abbé du monastère de Saint-Étienne de Jérusalem, mort en 489.

La bienheureuse Hasècha (Hasèque), vierge recluse en Westphalie, au XI^e siècle.

eo minime læderetur, gladio confossus, martyrii coronam accepit : cum quo etiam alii duodecim ex Philadelphia venientes in præfata urbe martyrio consummati sunt. — Hippone Regio in Africa, sanctorum Theogenis episcopi, et aliorum triginta sex, qui in persecutione Valeriani contemneutes temporalem mortem, coronam vitæ æternæ adepti sunt. — Apud Bethleem Judæ, dormitio sanctæ Paulæ viduæ, matris Eustochii virginis Christi : quæ cum esset e nobilissimo senatorum genere, renuntians sæculo, et facultates suas pauperibus distribuens, ad præsepe Domini se recepit ; ubi multis virtutibus prædita, et longo coronata martyrio, ad cœlestia regna transivit : cujus vitam virtutibus admirandam sanctus Hieronimus scripsit. — In territorio Parisiensi, sanctæ Bathildis reginæ, sanctitate et miraculorum gloria illustris.

Saint Mar (Marus), évêque de Trèves, au v^e siècle, dont le corps est honoré dans l'église de Saint-Paulin.

Sainte Notburge, veuve honorée au diocèse de Constance, où elle vécut dans le xiii^e siècle, en recluse et en grande sainteté.

Saint Pierre le Clidophylace ou garde-clés, martyr en Ethiopie avec sept soldats et un prêtre nommé Ananie.

Saint Silvain, évêque de Crémone en Lombardie, mort en 773. Il est fêté en Italie le 17 février. Il occupa dignement pendant trente-neuf années le siège épiscopal.

Saint Xénophon, marié à Constantinople, s'en alla avec sa femme à Jérusalem, où ils se séparèrent d'un mutuel consentement, pour entrer le mari dans un monastère d'hommes, et l'épouse dans un couvent de femmes. C'était au vi^e siècle. Ils sont honorés le 26 janvier.

Saint Rufinien, martyr des Ariens, à Civita-Vecchia.

Saint Athanase, évêque de Sorrente, honoré ce jour dans sa ville, dont il est un des patrons ; les Actes de sa vie sont perdus.

Saint Mainié, dont nous ne savons rien, sinon qu'il est patron d'une église dans l'ancien diocèse de Sarlat.

Saint Thyrses, martyr, avec saint Prix ou Préjecte, honoré deux jours avant.

Le vénérable Marc de Cellies, solitaire, mentionné par Pallade, avec éloge de sa piété. Il vécut centenaire.

La vénérable Edburge, anglaise de sang royal, mentionnée dans les lettres de saint Boniface de Mayence.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles-Marie-Joseph Huault de la Bénardière, curé de Craon, au diocèse d'Angers, refusa le serment schismatique ; arrêté à Angers, il fut condamné par une commission militaire comme complice des Vendéens ; exécuté le 26 janvier 1794.

Benoît Duvernin, prêtre du diocèse du Puy, n'ayant pas fait le serment, fut emmené à Bordeaux, enfermé dans la prison qu'on appelait le Dépôt national, y resta longtemps misérable et mourut à l'hôpital Saint-André le 26 janvier 1795. Il avait trente-six ans.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, docteur de l'Eglise. — Sainte Anthuse, mère de saint Jean Chrysostome. — Sainte Divue ou Devota, vierge et martyr. — Saint Julien, apôtre, évêque du Mans. — Saint Nathalan ou Nethelme, évêque. — Saint Julien de Sora, martyr. — Saint Loup, évêque de Châlons-sur-Saône. — Saint Vitalien, Pape. — Saint Mary ou May, premier abbé de Bénévent, ou Val-Benoît en Provence. — Saint Gamelbert. — Saint Emère et sainte Candide. — Saint Thierry, évêque d'Orléans. — Le Bienheureux Jean, évêque de Thérouanne. — Le Bienheureux Aldemar, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE ¹.

Cet incomparable docteur mérita, par la force et par les charmes de son éloquence, le surnom de *Chrysostôme* ou de *Bouche d'or* ². Mais il a des titres bien plus glorieux qui lui assurent une place distinguée parmi les plus grands pasteurs et les plus illustres Saints de l'Eglise : je veux dire cette tendre piété qui fut l'âme de toute sa conduite, ce courage inébranlable et ce zèle intrépide qu'il fit paraître en défendant la cause de Dieu.

¹ Tiré de Socrate, de Théodoret, et des autres anciens historiens, des ouvrages du Saint et de sa vie écrite par le saint évêque Pallade, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Hélenople, qui était beaucoup plus jeune, et qui a composé l'Histoire lausiaque. On assigne plusieurs traits de différence entre ces deux Pallade, comme Tillemont, Montfaucon et le P. Stilling l'ont démontré contre Baillet, et contre tous ceux qui soutiennent le même sentiment que lui. Nous ne nous sommes point servi de Georges d'Alexandrie, ni de l'empereur Léon le philosophe, dont le premier écrivait en 620, et le second en 890, parce qu'ils méritent peu de créance. Il faut porter le même jugement de la plupart des Grecs modernes. Voyez la vie de saint Chrysostome, donnée par le P. Montfaucon, *Chrys. Op.*, t. XIII, et le commentaire, t. XLI, depuis la page 401 jusqu'à la page 409.

² Il fut donné peu de temps après sa mort, puisque nous le trouvons dans les écrits de saint Ephrem d'Antioche, de Théodoret et de Cassiodore.

Jean naquit à Antioche, capitale de l'Orient, vers l'an 344 ¹. Il perdit, dans un âge encore tendre, son père nommé Second, qui était maître de la cavalerie, ou premier commandant des troupes de l'empire en Syrie. Anthuse sa mère, quoique devenue veuve à vingt ans, ne voulut point passer à de secondes noccs ; elle se chargea elle-même du soin d'inspirer les premiers principes du christianisme à ses enfants ². Jamais femme ne fut plus digne de porter le nom de mère. Les païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus ; et l'on entendit un célèbre sophiste s'écrier, en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens ³ ! » En même temps qu'elle travaillait à former ses enfants à la piété, et à leur faire sentir le néant de toutes les choses mondaines, elle s'appliquait aussi à leur conserver le bien de leurs ancêtres, en le gérant avec une économie pleine de sagesse et de désintéressement. Lorsque le temps de donner des maîtres à son fils fut arrivé, elle se comporta en mère, parfaitement convaincue qu'il faut toujours choisir les meilleurs. Jean étudia l'éloquence, qui frayait alors la route aux plus éminentes dignités de l'État, sous Libanius, le plus célèbre orateur de son siècle. Ses progrès furent si rapides et si surprenants, qu'il fut bientôt en état d'égaliser et même de surpasser son maître. Libanius voulant un jour donner une idée de la merveilleuse capacité de son disciple, lut dans une assemblée de connaisseurs une déclamation que Jean avait composée à la louange des empereurs. Cette lecture fut écoutée avec les plus grands applaudissements et avec ces transports qui sont le langage de l'admiration. « Heureux le panégyriste, s'écria Libanius, d'avoir eu de tels empereurs à louer ! Heureux aussi les empereurs d'avoir régné dans un temps où le monde possédait un si rare trésor ⁴ ! » Ce sophiste prouva encore, avant de mourir, quelle estime il

¹ Nous suivons dans la vie de saint Chrysostome la chronologie du P. Stilling. M. Giacomelli, savant prélat romain, l'a adoptée dans les notes dont il a enrichi son élégante traduction des livres de saint Chrysostome *sur le Sacerdoce*, imprimée à Rome en 1757. Voyez les pages 19 et suivantes.

² Saint Chrysostome avait une sœur aînée mais on n'en sait pas le nom.

³ Saint Chrys., *ad Vid. jun.*, t. I, p. 340, édit. Ben.

⁴ Liban., *ep. ad Joan.*, ap. S. Isidor. *Pelus.*, l. II, ep. XLII.

faisait du Saint. Ses amis lui ayant demandé dans sa dernière maladie lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean ¹, répondit-il, si les chrétiens ne nous l'eussent enlevé ². » Saint Jean étudia la philosophie sous Andragathius, et il fournit cette carrière avec autant de succès qu'il avait fourni celle de l'éloquence; aussi avait-il cette justesse, cette pénétration et cette vivacité d'esprit qui assurent l'avantage dans les disputes. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il se bornât aux sciences purement humaines : sa principale occupation était de se bien pénétrer des maximes de Jésus-Christ, de s'exercer à la pratique de l'humilité et de la mortification, et de travailler à vaincre tous les penchants déréglés de la nature. Il avait un tempérament qui le portait à la colère, mais il vint à bout d'en réprimer les saillies ³, et d'acquérir cette douceur si recommandée dans l'Évangile. A cette vertu il joignait une aimable modestie, une tendre charité pour le prochain, et une conduite si pleine de sagesse, qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer.

Si Jean eût eu de l'ambition avec une naissance aussi illustre et des talents aussi rares, il aurait pu prétendre aux premières places de l'empire : mais depuis qu'il avait goûté combien le joug du Seigneur est doux, les honneurs du monde ne le touchaient plus, et son unique désir était de se consacrer à Dieu dans la solitude. Il fréquenta toutefois le barreau à l'âge de vingt ans, et y plaida même avec un succès extraordinaire. Les liaisons occasionnées par ce genre de vie pensèrent lui être funestes : il se rendit par complaisance aux invitations qu'on lui fit d'aller au théâtre et de prendre part aux divertissements profanes du siècle. Heureusement le charme ne dura pas longtemps; la grâce lui ouvrit les yeux et lui découvrit la profondeur de l'abîme sur le bord duquel il marchait. Saisi d'horreur à la vue du danger qu'il avait couru, il déplora son aveuglement, et prit la fuite. Il n'oublia jamais ce que Dieu avait fait en sa faveur; et ce fut pour lui

¹ Saint Chrysostome était prêtre alors, puisque Libanius ne mourut qu'environ l'an 390.

² Sozom., l. VIII, c. xxii. — ³ S. Chrys., *de Sacerd.*, l. III, c. xiv, p. 390.

en marquer sa reconnaissance avec plus d'étendue, qu'il parla, depuis avec tant de force contre les jeux et les spectacles ¹. La position critique où il s'était trouvé accéléra l'exécution du projet qu'il avait déjà formé de renoncer entièrement au monde. Il commença d'abord par changer d'habit, afin de se dérober plus aisément aux importunités de ses amis. En se revêtant d'un habit de pénitent, il abjurait publiquement les vanités du siècle, et se procurait un moyen de conserver l'esprit de mortification et d'humilité. On ne le vit plus paraître qu'avec une tunique fort pauvre. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière, à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte. Il jeûnait tous les jours, et prenait sur le plancher de sa chambre le peu de sommeil qu'il accordait à son corps après de longues veilles. Enfin, il embrassa tous les exercices propres à détruire l'empire des passions. La vaine gloire lui suscita bien des combats ²; mais il terrassa ce dangereux ennemi par la pratique des humiliations. Ceux qui avaient été ses amis et ses admirateurs, eurent beau railler sa conduite, il méprisa et souffrit les traits de leur malignité en vrai disciple de Jésus-Christ qui se plaît dans les ignominies. Rien ne fut capable de lui faire abandonner son premier dessein; aussi marcha-t-il à grands pas dans les voies de la perfection.

Saint Méléce, évêque d'Antioche, n'eut pas plutôt connu le rare mérite du jeune ascète, qu'il résolut de l'attacher à son église: il l'attira donc auprès de lui, le retint trois ans dans son palais, l'instruisit lui-même, puis l'ordonna lecteur. Une chose que l'on admirait surtout en saint Jean était son amour pour le silence; et l'on sentira combien l'acquisition de cette vertu dut lui coûter d'efforts, si on se rappelle qu'il possédait le talent de la parole dans un degré supérieur. En effet, il alliait un grand sens à un riche fond de connaissances et à un jugement solide, la plus heureuse facilité à rendre ses pensées d'une manière noble et brillante. Il gardait cependant un silence modeste dans les compagnies où il se trouvait, faisant généreusement le sacrifice des louanges qu'on n'eût pas manqué de lui donner, s'il eût voulu

¹ C'est ce qu'il fit surtout dans ses admirables discours contre le théâtre.

² S. Chrys., de *Sacerd.*, l. III, c. XIV.

seulement fournir quelque chose à la conversation. C'est qu'il savait que le recueillement intérieur est incompatible avec la démangeaison de parler ; que faute de savoir contenir sa langue, on tombe dans les pièges de l'amour-propre, et l'on commet une multitude d'indiscrétions et de péchés. Il écoutait les sages avec la docilité d'un disciple, et supportait patiemment les travers des esprits faux et des insensés, sans dire une seule parole qui donnât à entendre qu'il en savait plus qu'eux. Il aimait néanmoins à s'entretenir des vérités éternelles avec les personnes vertueuses, et surtout avec un de ses compagnons d'études auquel il était tendrement attaché, et par les rapports de l'âge, et par la conformité des inclinations. C'était Basile, qui avait quitté le monde quelque temps avant notre Saint, pour embrasser la vie monastique.

Jean fut enfin obligé de quitter le palais de saint Méléce, par complaisance pour sa mère, qui le sollicitait de revenir auprès d'elle. Il continua le même genre de vie pendant les deux ans qu'il passa dans sa maison. Le changement de demeure n'interrompit pas non plus son étroite liaison avec Basile. Il engagea encore Théodore et Maxime, qui avaient été comme lui disciples de Libanius, à grossir le nombre des ascètes ¹, mais le premier, infidèle à sa vocation, rentra peu de temps après dans le siècle. saint Jean, vivement affligé de la chute de son ami, mit tout en œuvre pour le rappeler à son devoir ; et il y réussit, en lui adressant *deux exhortations* aussi pressantes que pathétiques ². Cependant les évêques de la province, qui depuis longtemps connaissaient le mérite de Jean et de son ami Basile, s'assemblèrent pour les élever l'un et l'autre à l'épiscopat. Le premier prit secrètement la fuite, et resta caché jusqu'à ce que les sièges vacants eussent été remplis. Le second fut fait évêque de Raphanée près d'Antioche. Jean s'étant servi d'un pieux stratagème pour procurer l'ordination de Basile ; celui-ci, qui se jugeait indigne de l'épisco-

¹ Théodore fut fait dans la suite évêque de Mopsueste, et Maxime, évêque de Séleucie.

² Sozomène dit, en parlant de ces exhortations, que l'on y trouve une *éloquence plus qu'humaine*.

pat, parce qu'il ne consultait que son humilité, versa beaucoup de larmes, et se plaignit amèrement de la conduite que son ami avait tenue à son égard. Le Saint fit son apologie, en composant son admirable traité *du Sacerdoce*. Il avait alors vingt-six ans.

Quatre ans après, c'est-à-dire en 374, Jean se retira parmi de saints Anachorètes qui habitaient sur les montagnes voisines d'Antioche : il nous a décrit lui-même leur manière de vivre. Ces Anachorètes, dit-il ¹, se levaient au premier chant du coq, ou à minuit ; c'était leur Supérieur qui se chargeait du soin de les éveiller à cette heure. Après la récitation des hymnes et des psaumes, ou de matines et de laudes, chacun s'occupait dans sa cellule à lire l'Écriture sainte, et quelquefois à copier des livres. Ils allaient tous ensemble dire à l'église, tierce, sexte, none et vêpres, puis ils retournaient en silence à leurs cellules. Jamais il ne leur était permis de parler entre eux, même sous prétexte de délassement : toute leur conversation était avec Dieu, avec les Prophètes et les Apôtres, dont ils méditaient les divins écrits. Leur nourriture consistait en un peu de pain et de sel ; quelques-uns y ajoutaient de l'huile, et les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Le repas fini, ils prenaient quelques moments de repos, selon la coutume des Orientaux, et retournaient ensuite à leurs exercices ordinaires. Le travail des mains emportait une partie considérable de leur temps ; mais ils avaient soin de s'attacher à celui dans lequel la vanité ne pouvait se glisser, et qui était le plus propre à les entretenir dans l'humilité. Ils faisaient des papiers et des cilices, labouraient la terre, coupaient le bois, apprêtaient à manger, et lavaient les pieds des hôtes, qu'ils servaient ensuite avec une grande charité, sans examiner s'ils étaient riches ou pauvres. Ils n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Leurs vêtements étaient faits de poil de chèvre et de chameau, ou de peaux si grossièrement travaillées, que les plus misérables mendiants n'auraient pas voulu s'en couvrir. On en trouvait pourtant parmi eux qui étaient nés dans le sein de l'opulence, et qui avaient été délicatement élevés. Ils ne portaient point

¹ Hom. LXXII (ol. 73), et LXVIII (ol. 69) in *Matth.* ; hom. XIV, in *Tim.*, t. II, pp. 628, 630, l. III, *contra vitup. vitæ Mon.*, c. XIV.

de chaussure, ne possédaient rien en propre, et mettaient en commun ce qui était destiné aux besoins indispensables de la nature. Il est vrai qu'ils recueillaient la succession de leurs parents, mais ce n'était que pour la distribuer aux pauvres. Tout ce qu'ils pouvaient épargner du produit de leur travail était encore employé au même usage. Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. On n'entendait jamais parmi eux les termes de *mien* et de *tien*, inventés par l'esprit de propriété, et qui brisent si souvent les liens de la charité. Il régnait dans leurs cellules une paix inaltérable et une joie pure, que l'on chercherait en vain dans la plus brillante fortune du monde. Ces Anachorètes terminaient la prière du soir par de sérieuses réflexions sur le jugement dernier, afin de s'exciter à la vigilance chrétienne, et de se préparer de plus en plus au compte rigoureux que nous rendrons tous au Seigneur. Saint Chrysostôme retint toujours cette pratique, dont l'expérience lui avait démontré l'utilité, et il la recommande fortement dans ses ouvrages, ainsi que celle de l'examen du soir ¹. Outre les Solitaires dont nous venons de parler, il y en avait encore d'autres sur les montagnes, qui menaient la vie érémitique. Ils couchaient sur la cendre, portaient de rudes cilices, et s'enfermaient dans des cavernes profondes, où ils pratiquaient tout ce que la pénitence a de plus austère.

Telle était la vie des Solitaires parmi lesquels Jean résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Sa constance fut d'abord éprouvée par de rudes tentations ; et quelque vif que fût en lui l'amour de la solitude, il ne laissa pas de craindre, dans les commencements, que la nouvelle carrière où il allait entrer ne se trouvât remplie de difficultés insurmontables. La nature lui disait intérieurement qu'il ne pourrait, ni se passer de pain frais, ni user pour sa nourriture de la même huile que celle qui servait à sa lampe ; qu'il ne viendrait jamais à bout d'endurcir son corps à toutes les austérités qu'il voyait pratiquer ². Mais il s'arma de courage, et mit généreusement la main à l'œuvre ; aussi toutes les difficultés s'évanouirent-elles dans l'exécution. C'est là l'u-

¹ L. II, de *Compunct.*, p. 132, etc. — ² *Ibid.*, l. I.

nique parti qu'il y ait à prendre en pareil cas ; et l'expérience prouve que l'on ne peut triompher que par le mépris d'une imagination moins alarmée par la réalité que séduite par de vains fantômes ¹.

Le Saint, après avoir passé quatre ans sous la conduite d'un vénérable vieillard, qui l'instruisit à fond dans les voies de la perfection, en passa deux autres dans une caverne : mais l'humidité qui y régnait lui causa une maladie dangereuse, ce qui l'obligea, en 381, de retourner à Antioche pour rétablir sa santé. La même année, il fut ordonné diacre par saint Méléce. Flavien ²

¹ Le célèbre réformateur de la Trappe trouvait dans les commencements de sa conversion, plus de difficulté à se lever sans feu en hiver, qu'il n'en trouva depuis dans la pratique des plus grandes austérités.

² Flavien était d'une des meilleures maisons d'Antioche. Sa gravité naturelle le préserva de bien des dangers auxquels on est exposé dans l'enfance. Il s'accoutuma de bonne heure à une vie très-pénitente. Après l'injuste déposition de saint Eustathe par les ariens, il fut, ainsi que Diodore, d'un grand secours aux catholiques. En 348, ils osèrent tous deux prendre hautement la défense de la foi contre le faux patriarche Léonce, qui, pour étendre sa secte, n'élevait que des ariens aux saints ordres. Le zèle de ces deux illustres laïques était d'autant plus nécessaire, qu'il y avait peu de pasteurs orthodoxes. Ils allaient avec les autres fidèles prier sur les tombeaux des Martyrs hors de la ville. Théodoret dit, dans le chap. XXIV du livre II, de son histoire, qu'ils introduisirent la pieuse coutume de chanter les psaumes à deux chœurs, et de les terminer par la doxologie, *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit* ; coutume qui se répandit ensuite dans toutes les églises d'Orient et d'Occident. Nous croyons pourtant, malgré l'autorité de cet auteur, que la psalmodie à deux chœurs a une origine plus ancienne. En effet, il est rapporté, dans le chap. VIII du livre VI de l'histoire de Socrate, que saint Ignace ayant vu les Anges chanter tour à tour des hymnes en l'honneur de la sainte Trinité, établit cette manière de chanter dans l'église d'Antioche. On voit encore par la fameuse lettre de Pline-le-Jeune à l'empereur Trajan, que le chant des psaumes était en usage parmi les chrétiens de Bithynie ; et si l'on veut remonter encore plus haut, il faisait partie des pieux exercices des thérapeutes, comme nous l'apprenons de Philon.

La réputation de Flavien et de Diodore était si bien établie, que les ariens eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de donner des éloges à leur vertu. Léonce reçut les plaintes qu'ils lui portèrent contre l'impie Aétius, et le degrada du diaconat. Saint Méléce, qui fut élevé sur le siège d'Antioche vers l'an 361, les ordonna prêtres, et leur confia le gouvernement de son église lorsqu'il eut été exilé par l'empereur Constance. Ces deux ministres zélés travaillèrent toujours conjointement au salut des âmes, jusqu'au temps où Diodore fut élu évêque de Tharse.

Flavien suivit saint Méléce au concile général tenu à Constantinople en 381,

l'éleva ensuite au sacerdoce, et le fit son vicaire et son prédicateur. Jean était alors dans la quarante-troisième année de son âge. Il fut, durant l'espace de douze ans, *la main, l'œil et la bouche* de son évêque. Chargé d'annoncer la parole de Dieu, il remplit cette importante fonction avec le plus grand succès. Il mit le soin et l'instruction des pauvres au nombre de ses devoirs les plus essentiels. Son amour pour les malheureux ne connaissait point de bornes, et il n'était jamais plus éloquent que quand il les

et mérita de lui succéder après sa mort. Il retraça en lui toutes les vertus de son prédécesseur, et surtout sa bonté, sa candeur et son affabilité. Malheureusement le schisme qui divisait depuis longtemps l'Eglise d'Antioche, n'était point encore éteint. Voici quelle en avait été l'occasion. Après la mort de saint Eustathe, on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les plus zélés partisans de ce saint évêque élurent Paulin : les autres catholiques, avec les ariens, élurent saint Méléce, et les apollinaristes un homme de leur secte nommé Vitalis. Saint Athanase et tout l'Occident se déclarèrent pour Paulin, et le plus grand nombre des catholiques d'Antioche, avec tout l'Orient, pour saint Méléce. Flavien et Diodore s'attachèrent à ce dernier. Paulin, avec cette partie de catholiques connus sous le titre d'*eustathiens*, à cause de leur attachement à saint Eustathe, ne voulut point reconnaître Flavien après son élection. La mort de Paulin, arrivée en 383, aurait sans doute procuré le retablisement de la paix, si ses partisans ne lui eussent donné un successeur dans la personne d'Evagre. Celui-ci n'eut aucun évêque pour lui, vu la neutralité que gardèrent l'Egypte et l'Occident. Flavien au contraire avait tout l'Orient pour lui. Enfin, Evagre mourut en 395. Quoique les eustathiens n'eussent plus d'évêque, ils persistèrent encore plusieurs années dans le schisme. Saint Chrysostome, que ce scandale pénétrait de douleur, travailla fortement à le détruire quand il eut été fait archevêque de Constantinople. Les Eglises d'Occident et d'Egypte nommèrent des commissaires, qui, de concert avec les parties intéressées cherchèrent les moyens d'étouffer toutes les semences de division. Ils eurent le bonheur de ramener la paix, et de réunir tout le monde sous la conduite de Flavien, qui fut enfin reconnu pour le pasteur légitime.

Flavien était étroitement uni avec saint Chrysostome ; aussi prit-il beaucoup de part aux persécutions qu'on lui suscita. Il n'eut pas plus tôt appris son injuste bannissement, qu'il en écrivit au clergé de Constantinople. Il mourut en 404, l'année même que le saint archevêque de Constantinople fut chassé pour toujours de son église. Le concile général de Chalcédoine lui donna le titre de *Bienheureux*. Théodoret lui a donné ceux de *grand*, d'*admirable* et de *saint*.

Flavien d'Antioche n'ayant jamais été honoré d'un culte public, ni chez les Grecs, ni chez les Latins, on ne voit pas pourquoi Baillet et plusieurs autres hagiographes lui ont assigné le 21 février. On peut consulter là-dessus, Chastelain sur le martyrologe romain, pp. 638 et 685. Ce critique a inséré le nom de Flavien d'Antioche au 26 septembre dans les additions au Martyrologe universel ; mais il lui donne seulement le titre de *vénérable*.

recommandait à la charité des fidèles, ce qu'il faisait toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Quoique la ville d'Antioche comptât pour lors cent mille chrétiens ¹, le zèle de notre Saint suffisait à leur annoncer à tous les ordonnances de la loi du Seigneur. Il prêchait plusieurs fois la semaine, et souvent plusieurs fois le même jour. Le fruit de ses prédications fut si grand, qu'il vint à bout d'exterminer le vice, de déraciner les abus les plus invétérés, et de changer toute la face d'Antioche. Il avait aussi un talent singulier pour la controverse, et il la maniait si habilement dans ses sermons, que les juifs, les païens et les hérétiques, qui venaient l'écouter, y trouvaient la plus solide réfutation de leurs erreurs.

Deux ans après que saint Jean eut été ordonné prêtre, les habitants d'Antioche se révoltèrent à l'occasion d'un nouvel impôt que l'empereur Théodose I^{er} avait établi pour se mettre en état de faire la guerre à Maxime, qui s'était emparé de l'empire d'Occident. La populace porta l'insolence jusqu'aux derniers excès : elle traîna ignominieusement dans les rues, et brisa ensuite la statue de l'empereur, ainsi que celles de son frère, de ses deux fils et de l'impératrice Flaccille, morte depuis quelque temps. La fureur ayant fait place à la réflexion, les coupables sentirent toute l'énormité de leur crime. La consternation devint générale : les uns quittèrent la ville, les autres se cachèrent, et il n'y avait presque personne qui osât paraître en public. Les magistrats de leur côté remplirent les prisons, afin de découvrir tous ceux qui avaient trempé dans la révolte : mais on fut au comble du désespoir lorsqu'on vit arriver les deux officiers que l'empereur avait envoyés à Antioche. Il courait un bruit qu'ils venaient avec ordre de confisquer les biens des coupables, de les faire brûler vifs, et de raser la ville. L'évêque Flavien, touché du désespoir de son troupeau, mit toute sa confiance en Dieu, et résolut d'aller implorer la clémence de Théodose en faveur d'une ville qui l'avait outragé. Il partit donc pour Constantinople, sans être retenu ni par son grand âge, ni par la rigueur de la saison, ni par le

¹ C'est du Saint lui-même que nous apprenons ceci.

triste état de sa sœur malade à l'extrémité. Le discours qu'il fit à l'empereur est si beau, que nous avons cru devoir le rapporter ici presque en entier. On ne peut d'ailleurs le regarder comme un hors-d'œuvre, puisqu'il fut principalement composé par saint Chrysostome, qui le lut au peuple pour le consoler.

Flavien étant arrivé à Constantinople, se rendit au palais impérial. Lorsqu'on l'eut conduit devant Théodose, il se tint loin de lui, baissant la tête, se couvrant le visage, et ne s'exprimant que par des larmes, comme s'il eût été lui-même coupable. Il resta quelque temps dans cette attitude, mille fois plus éloquente que tous les discours. L'empereur fut attendri en voyant la douleur profonde de ce vénérable vieillard, qui, pour ainsi dire, portait dans son cœur tout le poids du crime public. Au lieu donc de faire des reproches sanglants, il se contenta de rappeler en abrégé les grâces dont il avait comblé la ville d'Antioche ; puis il ajouta : « Est-ce donc là la reconnaissance des habitants d'Antioche ? Ma bienveillance pour eux devait-elle être payée d'un tel retour ? Quelles plaintes peuvent-ils faire contre moi ? En quoi les ai-je jamais offensés ? Supposons cependant qu'ils aient contre moi de justes griefs, il fallait au moins qu'ils épargnassent les morts, dont ils n'avaient reçu aucune injure ¹. Pourquoi les insulter si indignement ? Mais, pour revenir à moi-même, ont-ils oublié les marques d'affection que je n'ai cessé de donner à leur ville ? Ils savent que je l'ai préférée à toutes les autres, même à celle de ma naissance, et que j'ai toujours témoigné la plus vive impatience de l'aller voir. Ne me faisais-je pas une joie de penser qu'il me serait bientôt permis de satisfaire mon désir ? »

Le Patriarche, qui n'avait rien à dire pour justifier la conduite de son peuple, répondit ainsi : « Nous reconnaissons, seigneur, que nous avons reçu en toute occasion les plus éclatants témoignages de votre affection ; et ce qui aggrave le plus notre crime et notre douleur, c'est que nous n'y avons répondu que par l'ingratitude la plus noire : aussi tous les supplices ne pourraient-ils avoir de proportion avec ce que nous méritons. Mais, hélas ! le

¹ Par ces mots, Théodose désignait l'impératrice Flaccile.

mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes est pire que mille morts. Nous nous sommes couverts d'ignominie à la face du monde entier. Nous n'osons plus fixer nos regards sur personne, ni même soutenir la lumière du soleil. Notre malheur cependant n'est point encore désespéré; vous pouvez, seigneur, y remédier. Des outrages sanglants ont été souvent la matière d'une grande charité. Lorsque le démon eut perdu le genre humain, la miséricorde divine le fit rentrer dans les droits dont il était déchu par le péché : c'est le même esprit de malice qui a creusé l'abîme dans lequel la malheureuse ville d'Antioche est tombée. Oui, j'ose le dire, c'est, seigneur, votre bienveillance pour nous qui a excité la jalousie du démon, et qui nous a rendus victimes de sa rage. Image de Dieu sur la terre, vous pouvez tirer le bien du mal, et vous ne sauriez mieux vous venger de notre ennemi qu'en nous pardonnant. La clémence que vous ferez paraître en cette occasion vous acquerra plus de gloire que les triomphes les plus éclatants. Vous ornerez votre tête d'une couronne bien plus précieuse que celle que vous portez, puisqu'elle sera le fruit de votre seule vertu. A la place de ces statues que l'on a renversées, vous en élèverez d'autres, non de marbre ou de bronze que le temps détruit, mais de vivantes et d'éternelles dans les cœurs de tous ceux qui entendront parler de la victoire que vous avez remportée sur un juste ressentiment. Qu'il me soit permis de vous proposer l'exemple de Constantin le Grand. Des courtisans flatteurs l'animant à se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré ses statues à coups de pierres, il porta la main à son visage, puis dit en souriant, qu'il ne se sentait pas blessé. Tout le monde parle encore de ce trait, qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce prince que la fondation de tant de villes et la conquête de tant de pays.

« Rappelez-vous, seigneur, les admirables paroles que vous fîtes entendre à Pâques, en ordonnant que l'on ouvrit les prisons pour mettre les criminels en liberté. « Plût à Dieu, dites-vous alors, que je pusse également ouvrir les tombeaux, et rendre la vie aux morts ! » Le temps d'accomplir ce beau souhait est arrivé. Ressuscitez les habitants d'Antioche qui ne vivent plus. Vous le

pouvez faire sans peine, et il ne vous en coûtera qu'une parole. Laissez agir votre clémence, et Antioche sera comptée encore parmi les villes vivantes ; elle vous devra infiniment plus qu'à son fondateur. A sa naissance elle était fort peu considérable ; vous la relèverez dans un temps où elle est très-florissante, et où elle renferme dans son sein une multitude innombrable d'habitants. Il y aura plus de gloire à lui pardonner aujourd'hui, qu'il n'y en aurait eu à la préserver des incursions des barbares. Considérez encore, seigneur, qu'il s'agit principalement ici de la gloire du christianisme même. Les juifs, les païens, les nations barbares ont les yeux fixés sur vous, et attendent avec impatience l'arrêt que vous allez prononcer. S'il est dicté par la clémence, ils seront frappés d'admiration ; il rendront gloire au Dieu qui apaise l'indignation de ceux qui ne reconnaissent point de maître sur la terre et qui transforme les hommes en Anges ; ils embrasseront une religion qui enseigne une morale si sublime. On ne manquera pas de vous dire que l'impunité d'Antioche serait d'une dangereuse conséquence, et qu'elle ne servirait qu'à entretenir l'esprit de révolte dans les autres villes. Cette crainte serait raisonnable, si vous ne pardonniez, seigneur, que par impuissance de punir. Mais non, l'acte de clémence que vous exercerez ne vous dépouillera point de votre pouvoir ; il ne fera que vous acquérir de nouveaux droits sur les cœurs de vos sujets ; et loin d'enhardir à la rébellion, il sera un moyen efficace de la prévenir. Il touchera plus vos peuples, que des largesses immenses, que des exploits éclatants ; il les portera surtout à adresser au ciel de ferventes prières pour la conservation de votre auguste personne, et pour la prospérité de votre empire. Au plaisir délicat de conquérir les cœurs, ajoutez la récompense que Dieu vous prépare. Un maître peut aisément punir ; mais il est rare qu'il pardonne.

« De quelle gloire ne vous couvrirez-vous pas, seigneur, si vous vous laissez fléchir par les prières d'un vieillard revêtu du sacerdoce ? Quelle haute idée l'univers n'aura-t-il pas de votre piété, lorsqu'il apprendra que vous élevant au-dessus de l'indignité personnelle du ministre, vous n'avez vu en lui que l'autorité du Maître qui l'envoyait ! Il est vrai que les habitants d'Antioche

m'ont député vers vous pour tâcher d'obtenir une grâce dont ils se jugent tout à fait indignes ; mais je viens encore de la part du souverain Seigneur des Anges et des hommes, pour vous déclarer, en son nom, que si vous pardonnez les fautes commises contre vous, il vous pardonnera celles dont vous vous êtes rendu coupable envers lui : rappelez-vous ce dernier jour où nous devons tous rendre compte de nos actions, et pensez qu'il est aujourd'hui en votre pouvoir de vous assurer un jugement favorable de la part de Jésus-Christ. En un mot, vous allez prononcer votre propre sentence. Bien différent des autres députés qui paraissent devant vous avec de riches présents, je n'y parais, moi, qu'avec la loi de Dieu, et que pour vous exhorter à imiter l'exemple qui vous a été donné par le Sauveur expirant sur la croix. » Flavien dit à l'empereur, en finissant, qu'il n'aurait jamais le courage de retourner à Antioche, s'il refusait de rendre ses bonnes grâces à cette ville.

Théodose, que ce discours avait attendri jusqu'aux larmes, ne répondit que ce peu de mots : « Si Jésus-Christ notre souverain Seigneur a pardonné à ses bourreaux, et a même prié pour eux, dois-je balancer de pardonner à ceux qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même Maître ? » Le Patriarche s'étant jeté à ses pieds pour lui marquer plus sensiblement la vivacité de sa reconnaissance, lui proposa de célébrer avec lui la fête de Pâques à Constantinople : mais l'empereur ne voulut point y consentir. « Partez, mon Père, lui dit-il, allez consoler votre peuple, en lui portant les assurances du pardon que je lui accorde. » Flavien ne pensa donc plus qu'à retourner dans son diocèse ; il se fit cependant devancer par un courrier, auquel il remit les lettres de grâce qu'il avait obtenues de l'empereur, afin d'accélérer, autant qu'il serait en lui, la joie de son troupeau. Son arrivée suivit de près celle du courrier, et il eut la consolation de célébrer la fête de Pâques à Antioche. Les habitants de cette ville se livrèrent, à l'occasion de son retour, aux transports de la plus vive allégresse. Flavien, dans une circonstance aussi extraordinaire, ne perdit rien de son humilité et de sa modestie ordinaires ; il attribuait à Dieu seul le changement

de Théodose, et toute la gloire du succès de son entreprise.

Saint Jean, pendant l'absence de son évêque, fut chargé du soin d'instruire le peuple. Il tâchait de relever son courage abattu par le désespoir ; mais en même temps il l'exhortait à se rendre Dieu propice par de dignes fruits de pénitence, et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres ¹. Après le retour de Flavien, il continua toujours ses travaux évangéliques avec autant de zèle que de succès. Il était l'ornement et les délices d'Antioche et de tout l'Orient ; car sa réputation avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire ² : mais Dieu, pour la gloire de son nom, le plaça sur un nouveau théâtre, où il préparait à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes.

Le siège de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Nectaire en 397, l'empereur Arcade résolut d'y élever notre Saint : il avait été instruit de son rare mérite par l'eunuque Eutrope son chambellan ; il manda donc au comte d'Orient de se rendre maître de sa personne par quelque stratagème, afin de le faire conduire ensuite à Constantinople. Rien n'était plus sage que cette précaution ; car les habitants d'Antioche auraient tâché de faire échouer les desseins de l'empereur s'ils les eussent connus, et en auraient rendu l'exécution très-difficile. Le comte étant arrivé à Antioche, ne s'occupa plus qu'à trouver le moyen de réussir dans la commission dont il était chargé. Enfin il crut, tout bien examiné, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'attirer le Saint hors de la ville : il lui dit donc qu'il serait bien aise de visiter avec lui les tombeaux des Martyrs, qui étaient hors de l'enceinte d'Antioche. Jean qui ne se défiait de rien, consentit volontiers à accompagner le comte, d'autant plus que la religion paraissait entrer uniquement dans son désir ; mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'on lui avait tendu un piège. Effectivement, le comte se saisit de sa personne, et le remit entre les mains d'un officier, qui le conduisit sur-le-champ à Constantinople. Le choix d'Arcade ne déplut qu'à Théophile, patriarche d'Alexandrie, parce que ce prélat voulait donner à Nectaire un autre successeur que

¹ Voyez les homélies au peuple d'Antioche, et surtout la XXI^e, t. II, p. 217.

² Sozom., l. VIII, c. II, etc.

Jean. Irrité de n'avoir pu réussir dans ses desseins, il eut recours aux voies détournées, et employa mille pratiques sourdes pour traverser la promotion canonique du Saint. Mais ses intrigues furent à la fin découvertes; et sur la menace qu'on lui fit de porter à un concile les accusations formées contre lui, il cessa de cabaler, et sacra Jean le 26 février 398 ¹.

Le Saint commença son épiscopat par régler sa propre maison : il retrancha les grandes dépenses que ses prédécesseurs avaient cru nécessaires au soutien de leur dignité, ne voyant en elles qu'une fastueuse superfluité qui ne convenait point à un successeur des Apôtres. Les fonds que ces dépenses absorbaient, il les appliqua au soulagement des pauvres, et surtout des malades. Il fonda et entretenit plusieurs hôpitaux dont le gouvernement fut confié à de saints Prêtres. Le choix des différents officiers de ces maisons devint encore l'objet de ses soins ; jamais il ne tombait que sur des personnes recommandables par leur prudence, leur vertu et leur charité. Le saint Archevêque travailla ensuite à la réformation de son clergé. Il vint à bout de cet important ouvrage, par des exhortations aussi tendres que solides, et en prescrivant des règles de conduite, dont la fin était de faire mener à des clercs une vie sainte et édifiante. Comment n'aurait-il pas réussi, puisqu'il pratiquait le premier ce qu'il recommandait aux autres ? A la vérité, quelques hommes indisciplinés qui ne voulaient point entendre parler de réforme, voulurent le traverser ; mais ils n'eurent point assez d'autorité pour empêcher le bien général. Jean, après avoir renouvelé la face de son clergé, chercha les moyens de remédier aux abus qui s'étaient glissés parmi les simples fidèles. Celui de ces abus qui excita principalement son indignation, fut l'immodestie des femmes dans leurs parures. Quelques-unes d'entre elles paraissaient avoir oublié que les habillements furent destinés, dans leur origine, à couvrir l'ignominie du péché, et qu'ainsi c'est renverser l'ordre que de faire servir à une vanité criminelle ce qui devrait être pour nous un motif de pénitence, de confusion et de larmes. Le Saint s'éleva

¹ Socrat., c. II. Voy. Stilling, § xxxv, p. 511.

hautement contre ce désordre, et en parla avec tant de force, que plusieurs dames, touchées de ses discours, se convertirent, et renoncèrent à l'usage de la pourpre, de la soie et des diamants.

Autre scandale encore plus intolérable que le premier : Quelques femmes osaient se montrer en public avec des nudités indécentes, ou si elles se servaient de voiles, ils étaient si transparents, qu'ils devenaient une amorce pour les yeux lascifs. Le Saint leur représenta vivement l'énormité de leur péché et ne craignit pas d'assurer qu'elles étaient en un sens plus coupables que les femmes prostituées. « Car enfin, disait-il, celles-ci ne séduisent, par leurs funestes attraits, que dans l'enceinte de leurs maisons, mais vous, vous allez tendre des pièges à l'innocence dans les places publiques. Vous me répondrez peut-être que vous n'avez jamais invité personne à pécher. Je veux que vous ne l'ayez jamais fait par vos discours, mais votre voix n'eût-elle pas été mille fois moins dangereuse que ne l'ont été vos parures et vos indécences ? Prétendriez-vous donc être innocentes, en faisant pécher les autres dans leur cœur ? Vous tirez, vous aigüisez le fer meurtrier ; vous portez le coup qui fait à l'âme une blessure mortelle ¹. Dites-moi qui le monde condamne, qui les juges punissent ? Est-ce celui qui avale le poison, ou ceux qui le préparent et le présentent ? Vous avez préparé la coupe fatale ; vous avez présenté le breuvage de mort. Je vois même dans votre crime un degré d'énormité qui ne se trouve point dans celui des empoisonneurs ; ils ne donnent la mort qu'au corps, et vous la donnez à l'âme, ce qui est infiniment plus énorme. Encore si les malheureux que vous séduisez étaient vos ennemis, si vous aviez reçu d'eux quelque injure ; si quelque raison vous rendait une telle conduite nécessaire : mais non, vous ne cherchez qu'à satisfaire un orgueil insensé, une vanité pitoyable ; vous vous faites un jeu de la mort spirituelle des âmes. » De toutes ces vérités, le saint Docteur concluait qu'on ne doit point écouter ces femmes mondaines qui prétendent se justifier en alléguant pour raison qu'elles ne pensent point au mal. Il eut la consolation d'abolir les scan-

¹ L. *quod regular. fem.*, t. I, p. 250.

dales dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres. Il bannit de Constantinople les jurements, comme il les avait autrefois bannis d'Antioche. Il convertit une multitude innombrable de païens et d'hérétiques ¹. Il ramena au devoir les pécheurs les plus endurcis dans le crime : mais sa bonté pour eux devint l'objet de l'injuste censure des novatiens, qui faisaient profession d'un rigorisme outré ; il n'en continua pas moins de les exhorter à la pénitence, avec la tendresse du plus compatissant des pères. Il avait coutume de s'écrier en leur adressant la parole : « Fussiez-vous tombés mille fois dans le péché, venez à moi, et vous serez guéris ². » Au reste, quand il s'agissait de maintenir la discipline, il était ferme et inébranlable, évitant toutefois l'aigreur et la dureté. Il serait difficile d'exprimer le fruit merveilleux que produisaient ses discours parmi le peuple. Nous allons en citer un exemple.

Le mercredi de la semaine sainte de l'an 399, il survint un orage si violent, qu'on avait tout lieu de craindre la perte entière des fruits de la province. Le peuple consterné implora le secours du ciel. L'archevêque indiqua des prières publiques, et alla processionnellement avec son troupeau à l'église des Apôtres, afin d'obtenir la délivrance du fléau, par l'intercession de saint Pierre, de saint André ³, de saint Paul et de saint Timothée ⁴. L'orage se calma, mais les frayeurs ne cessèrent point ; on passa donc le Bosphore pour aller visiter l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui était de l'autre côté de la mer. Malheureusement le peuple oublia Dieu aussitôt que le danger eut disparu. Il assista le vendredi saint aux courses de chevaux, et le lendemain aux jeux du théâtre. L'archevêque en eut l'âme percée de douleur, et fit, le jour de Pâques, un discours d'une force singulière contre les jeux et les spectacles du théâtre et du cirque. Entraîné par la vivacité de son zèle, il entra brusquement en matière par ce début plein de véhémence : « Ciel ! qu'avons-nous vu ? qui pourrait

¹ Stilling, § xli, p. 526. — ² Phot., *Cod.* LIX. Socrat., l. VI, c. xxi. Stilling, § xl, p. 523.

³ Saint André était regardé comme le fondateur de l'église de Byzance, appelée depuis Constantinople.

⁴ Saint Chrys., *serm. contra lud. et spect.*, t. VI, p. 272.

retenir son indignation ? J'en appelle à vous-mêmes ; soyez vos propres juges. » Il répéta plusieurs fois cette exclamation, comme pour donner quelque soulagement à la douleur qui le suffoquait ; il s'étendit ensuite sur la sainteté de notre foi, sur les bienfaits de Dieu, sur l'obligation indispensable où nous sommes de le servir, et sur le compte rigoureux que nous lui rendrons de tous nos moments. « Ce qui me désole, ajouta-t-il, c'est que les coupables se prétendent innocents, après qu'ils ont donné la mort à leurs âmes et à celles de leurs enfants. Comment approcherez-vous désormais de la Table sainte ? Comment participez-vous au Pain céleste ? Vous vois-je pénétrés de douleur et couverts de confusion ? A la vérité, quelques-uns d'entre vous baissent la tête. Hélas ! ce sont peut-être ceux qui n'ont point péché, et que l'aveuglement de leurs frères touche de compassion. Pourrais-je n'être pas accablé de tristesse, lorsque je considère les horribles ravages que fait le démon, dans le troupeau confié à mes soins ? Ah ! si vous voulez vous joindre à moi, nous l'empêcherons de nuire, et nous rendrons ses efforts inutiles. Cherchons ceux qu'il a blessés, afin de les arracher de sa gueule infernale. Qu'on ne me dise pas que le nombre de ces malheureux est petit ; n'y en eût-il que dix, que cinq, que deux, qu'un seul, c'est toujours une grande perte. Le bon pasteur laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, et ne va les rejoindre que quand il a retrouvé celle qu'il avait perdue. Ne dites donc pas : il n'y en a qu'un. Apprenez à connaître le prix d'une âme, c'est pour elle que toutes les choses visibles ont été faites ; c'est pour elle que la loi a été donnée, que les miracles ont été opérés, que les mystères ont été accomplis ; c'est pour elle que Dieu a porté l'amour jusqu'à ne pas épargner son propre Fils. Encore une fois, connaissez le prix d'une brebis, par la rançon qu'il a fallu payer pour la ramener au bercail. Si vos exhortations et les miennes sont inutiles, j'emploierai l'autorité dont Dieu m'a fait le dépositaire. » Ensuite le Saint déclara excommuniés tous ceux qui ne voudraient pas se convertir. La ville consternée fit éclater les sentiments de la plus vive componction. L'archevêque ne porta pas plus loin la sévérité, au contraire, il excita le courage de ceux qui étaient rentrés en eux-mêmes, en

donnant à leur conversion de justes éloges. Une conduite aussi pleine de zèle et de charité produisit d'heureux effets. Les personnes les plus passionnées pour le théâtre et pour les jeux du cirque, renoncèrent entièrement à ces écoles du démon.

Quoique la sollicitude pastorale de saint Jean embrassât indistinctement tous ceux qui composaient son troupeau, il se sentait pourtant une sorte de prédilection pour une communauté de vierges consacrées à Dieu dans la solitude. Le motif de cette prédilection était fondé sur ce qu'il connaissait toute la gloire que Dieu reçoit d'une seule âme qui marche dans les voies de la perfection. Nous trouvons dans ses ouvrages ¹ une description de la manière de vivre de ces saintes vierges. Elles allaient nu-pieds, portaient le cilice, et n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Elles ne vivaient que de légumes et d'herbes, ne se permettant point l'usage du pain. Elles ne mangeaient qu'une fois le jour, encore ne prenaient-elles ce repas que le soir. Leur amour pour la prière était si ardent, qu'elles y consacraient une bonne partie de la nuit. En un mot, tous leurs moments étaient partagés entre l'oraison, le travail des mains et le service des malades de leur sexe. Elles avaient pour mère spirituelle sainte Nicaréte, que l'Église honore le 27 décembre.

Jean regardait les veuves comme des personnes destinées par état à mener une vie pénitente et retirée ; aussi ne cessait-il, conformément à la doctrine de l'Apôtre, de les exhorter à correspondre avec fidélité à la grâce de leur vocation ². Parmi celles qui se consacrèrent à Dieu sous la conduite d'un si grand maître, on comptait Olympiade, Salvine, Procule, Pantadie, toutes quatre distinguées par leur naissance. La dernière, veuve de Timase, premier ministre de l'empereur, fut faite diaconesse de l'église de Constantinople. Olympiade se chargea du soin de pourvoir à la nourriture du saint archevêque, en lui fournissant tout ce dont il pouvait avoir besoin. On juge bien qu'un pasteur qui parlait avec tant de force contre la somptuosité des festins, ne démentait

¹ Hom. XIII, in *Ephes.*, t. XI, p. 95. — ² Pallad., *Dial. S. Chrys*, hom. in *I Tim.*, 4, 5. Item, l. III, de *Sacerd.*, c. VIII ; l. ad *Vid. jun.* Stilling, § LXVII, p. 603.

pas ses paroles par ses actions. Il mangeait seul ordinairement ; sa table était d'ailleurs si frugale et si pauvre, que peu de personnes auraient voulu manger avec lui : par là il ménageait le temps et la dépense ; il y avait cependant une table déceimment servie pour les étrangers, dans une maison voisine de la sienne. Ses revenus étaient employés aux besoins des pauvres. Ce fut encore pour les soulager qu'il vendit le riche ameublement que lui avait laissé Nectaire, et qu'une autre fois, dans une grande cherté, il fit vendre une partie des vases sacrés. Non content d'avoir fondé plusieurs hôpitaux, dont l'un était auprès de la principale église, il en fonda encore deux autres en faveur des étrangers. Cet amour qu'il avait pour les pauvres était depuis longtemps gravé dans son cœur. Antioche l'avait vu donner son patrimoine aux membres souffrants de Jésus-Christ. Enfin, ses aumônes furent si abondantes, qu'elles lui méritèrent le surnom de Jean l'Aumônier ¹.

Un tel pasteur n'avait garde de négliger les besoins spirituels de son troupeau. Il regardait son diocèse comme un vaste hôpital rempli de sourds et d'aveugles d'autant plus à plaindre qu'ils aimaient leur état : il en voyait plusieurs marcher sur le bord de l'abîme, et un grand nombre tomber chaque jour dans cet étang de feu qui ne s'éteindra jamais. Sans cesse il tâchait, et par ses larmes, et par ses prières, de leur rendre propice le Dieu des miséricordes. Il s'appliquait avec une ardeur infatigable à guérir leurs maladies ; et lorsqu'il s'agissait de voler à leur secours, ou de prévenir leurs chutes, il ne craignait ni les dangers, ni la mort même avec son appareil le plus terrible. Sa sollicitude franchissait les bornes de son diocèse, et s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya deux évêques pour instruire, l'un les Goths, et l'autre les Scythes vagabonds, appelés Nomades. La Palestine, la Perse et plusieurs autres contrées ressentirent aussi les heureuses influences de son zèle.

Il possédait l'esprit de prière dans le degré le plus éminent ; aussi le regardait-il comme le canal des grâces, et comme un

¹ Pallad., c. xii.

moyen efficace de purifier les affections de l'âme de tout ce qu'elles ont de terrestre, et de faire mener une vie angélique dans un corps mortel. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait si fortement insisté sur la nécessité de la prière, et sur la manière de s'acquiescer dignement de ce saint exercice ? Il exhortait les laïques mêmes à se lever durant la nuit, afin d'assister à l'office avec le clergé. « Les artisans, disait-il, veillent pour travailler, et les soldats pour faire sentinelle ; comment refuseriez-vous de veiller pour prier Dieu ? » Les veilles, ajoutait-il, rendent la prière plus efficace, rien n'étant plus propre que le silence de la nuit à inspirer ces sentiments de piété, de ferveur et de componction sans lesquels Dieu ne nous exauce point. Quant aux femmes, qui ne peuvent aisément aller à l'église pendant la nuit, il leur recommande d'interrompre pour quelques moments le sommeil de leurs enfants, afin qu'ils élèvent leur cœur à Dieu par une courte prière, qu'ils contractent insensiblement l'habitude de veiller, et que toutes les maisons des chrétiens soient changées en autant d'églises. Il revient souvent sur la prière continuelle, dont il montre l'avantage et la nécessité avec une énergie singulière ; mais il ne s'exprime jamais avec plus d'onction et de force, que quand il parle de l'amour infini que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie, et qu'il exhorte les fidèles à s'approcher fréquemment de cet auguste Sacrement. Au reste, on ne doit point être surpris de cette effusion de cœur pour la divine Eucharistie ; une foi vive en était le principe. Nous apprenons de saint Nil ², que le Saint eut plusieurs fois le bonheur de voir une multitude innombrable d'AnGES environner l'autel durant la célébration des saints Mystères, et à la communion du peuple. Le Saint lui-même donne comme un fait certain la présence des Esprits célestes dans ces précieux moments ³ ; ce qu'il confirme par les visions de plusieurs solitaires.

Ce que nous avons à dire de la conduite du saint archevêque touchant la chute d'Eutrope, exige que nous reprenions les choses

¹ Hom. II et XXV in *Act.*, t. IX, p. 212 ; hom. XIV in *Heb.* Pallad., in *vit.* S. Chrysost., p. 47.

² L. II, Ep. CCXCIV, p. 266. — ³ L. III, de *Sacerd.*

d'un peu plus haut. L'eunuque Eutrope, quoique esclave d'origine, eut le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur Arcade. En 395, il succéda au traître Rufin dans la place de premier ministre, et fut même élevé à la dignité de consul. Son crédit parvint à un tel point, qu'on lui érigea des statues d'or dans plusieurs endroits de Constantinople. Mais tant d'honneurs produisirent en lui un orgueil insupportable : ce vice, joint à une ambition démesurée et à une avarice insatiable, le rendit encore plus odieux que son prédécesseur. Les avis d'un Chrysostome même ne firent que l'aigrir. Il n'écoutait que les discours empoisonnés des flatteurs, qui, en fournissant sans cesse un nouvel aliment à ses passions, les enflammaient de plus en plus. Cependant l'empire retentissait partout de cris d'indignation. Eutrope seul ne les entendit point, ou plutôt ne les entendit que quand le précipice où il allait tomber fut entièrement creusé.

Il avait un ennemi redoutable dans la personne de Gaïnas, commandant des Goths attachés au service de l'empire. Cet officier épiait le moment de venger un affront que le tribun Trigibilde son parent avait reçu d'Eutrope. L'impératrice Eudoxie ne haïssait pas moins le premier ministre, et sa haine ne connut plus de bornes lorsqu'elle s'en vit indignement insultée ; elle courut à l'empereur, avec ses deux enfants dans les bras, afin d'implorer sa justice contre un sujet insolent. Arcade, qui ne savait pas mieux garder que choisir ses favoris, donna des ordres pour l'exil d'Eutrope, et pour la confiscation de ses biens. Ce malheureux, dont on n'avait plus rien à craindre ni à espérer, se vit tout à coup abandonné de ses créatures. Privé de toute ressource, il eut recours à la protection de l'Église, en se réfugiant auprès de ces mêmes autels dont il avait violé les privilèges. Toute la ville en rumeur prend parti contre lui. L'armée demande sa mort. En un moment l'église fut investie d'une troupe de soldats armés, dont les yeux étincelaient de fureur ; et il ne fallut rien moins que les larmes de l'empereur et les remontrances du saint archevêque, pour les empêcher d'en venir aux dernières extrémités. On laissa donc Eutrope jouir des immunités du sanctuaire.

Le lendemain, le peuple accourut en foule pour voir un homme dont les seuls regards faisaient trembler tout l'univers deux jours auparavant. Il tenait l'autel embrassé ; il grinçait les dents ; tous ses membres étaient dans une agitation violente. Son imagination troublée n'offrait à ses yeux que des épées nues, des chaînes et des bourreaux. Le saint archevêque profita de cette occasion pour faire un discours sur la vanité des choses humaines. Il y peignit, de la manière la plus touchante et la plus énergique, le faux éclat, le vide, le néant des honneurs du monde ; puis s'adressant au peuple, il l'exhortait à pardonner au coupable. « Seriez-vous, disait-il, plus inflexibles que l'empereur, qui veut bien lui faire grâce, quoiqu'il soit la première personne lésée ? Pourriez-vous solliciter le pardon de vos péchés, si vous ne l'accordiez à votre prochain ? Savez-vous ce qui se passe dans le cœur de cet homme que vous jugez digne du dernier supplice ? Peut-être que par ses dispositions actuelles, il est saint aux yeux de Dieu. » Ce discours arracha des larmes à tous les auditeurs. Les esprits se calmèrent et la paix parut rétablie ¹.

Quelques jours après, Eutrope sortit de l'enceinte de l'église, pour se sauver secrètement de Constantinople ; mais il fut arrêté, et relégué dans l'île de Chypre ². Gaïnas trouva le moyen de le faire rappeler au bout de quelques mois, et de le faire condamner à perdre la tête comme coupable de trahison. Il sut encore extorquer de l'empereur l'injuste condamnation d'Aurélien et de Saturnin, deux des principaux seigneurs de la cour. L'arrêt de leur mort était déjà porté, et c'en était fait de leur vie, si le saint archevêque n'eût obtenu, à force de sollicitations, qu'ils seraient seulement bannis. Leur exil fut court, car on les rappela peu de temps après.

Cependant Gaïnas devenait de jour en jour plus insolent. Enhardi par la faiblesse de l'empereur, il se fit donner le commandement de toutes les troupes. Fier de son crédit, il se flatta de

¹ Stilting, § XLIII, p. 680 et seq.

² Ce fut vers ce temps-là, c'est-à-dire, vers l'an 399, que le poète Claudien écrivit ses deux livres contre Eutrope ; il avait exercé aussi sa verve satirique contre Rufin.

pouvoir désormais tout entreprendre. Ce fut dans cette pensée qu'il demanda une église pour les ariens ; mais le saint archevêque, toujours inflexible lorsqu'il s'agissait de son devoir, osa la lui refuser ; et lorsque le même Gaïnas, après sa révolte, eut mis le siège devant la capitale, Jean alla le trouver, et lui parla avec une fermeté vraiment épiscopale. Cette généreuse démarche produisit un heureux effet ; Gaïnas se retira avec ses troupes. Cependant le traître ne porta pas loin la peine de son crime ; il fut d'abord défait en passant l'Hellespont, ensuite massacré par les Huns, chez lesquels il s'était enfui avec les débris de son armée. Ceci arriva l'an 400 de Jésus-Christ.

La même année, saint Jean tint à Constantinople un concile, où Antonin, archevêque d'Éphèse, fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, de simonie par un de ses suffragants ¹. Les chefs d'accusation étant très-graves, on ne pouvait prendre trop de mesures pour s'informer exactement des faits. Ce fut ce qui engagea l'archevêque de Constantinople à se transporter sur les lieux, comme il en avait été prié par le peuple et le clergé d'Éphèse. Il partit sans avoir égard ni à la rigueur de la saison, ni au mauvais état de sa santé. Il y eut plusieurs synodes tenus tant à Éphèse que dans les villes voisines. Antonin, convaincu de simonie, y fut déposé, ainsi que quelques autres évêques d'Asie, de Lycie et de Phrygie.

L'affaire des évêques simoniaques étant terminée, le Saint ne pensa plus qu'à repartir pour Constantinople. Il y arriva après la fête de Pâques de l'an 401 : il avait été cent jours absent. Dès le lendemain, il monta en chaire pour témoigner aux fidèles combien il était charmé de les revoir ². « Non, leur disait-il, il n'y a point de joie semblable à la mienne, lorsque je me vois réuni à vous tous. Elle embrasse par son étendue, celle que mon retour cause à chacun de vous ; car ne faites-vous pas ma couronne et ma gloire ? A qui pourrais-je mieux comparer mon troupeau, qu'à un jardin planté d'arbres fleuris ? Si, par hasard, il s'en trouvait qui ne portassent point de fruit, je n'épargnerai ni soin, ni peines pour en améliorer la nature et pour les rendre fertiles ;

¹ Pallad., *Dial.*, p. 127. Stilling, § XLVII, p. 542. — ² T. III, p. 411.

et en agissant de la sorte, je ne ferai que remplir les devoirs de la justice. Eh ! ne suis-je pas l'esclave de vous tous ? Mais, ô aimable esclavage qui fait toutes mes délices ! ne vous imaginez pas que je vous aie oubliés durant mon absence. Toujours vous avez été présents à mon esprit. Je n'ai cessé d'offrir à Dieu mes prières pour votre avantage spirituel et temporel. »

Il ne restait plus à notre saint qu'à glorifier Dieu par ses souffrances ; et pour peu que nous examinions les choses avec les yeux de la foi, il nous paraîtra plus grand dans les persécutions qu'il eut à essuyer, que dans toutes les autres circonstances de sa vie. Voyons-le donc victime des passions de ses ennemis.

Le premier qui se déclara ouvertement contre lui, fut Sévérien, évêque de Gabales en Syrie. Son procédé renfermait d'autant plus d'indignité, que c'était à lui que le soin de Constantinople avait été confié durant l'absence du Saint. Ce prélat, qui s'était acquis de la célébrité par ses prédications, avait trouvé le moyen de se rendre agréable à l'impératrice Eudoxie : c'était un politique qui ne faisait servir ses talents qu'à gagner l'estime de la cour et du peuple. Il ne cherchait que l'occasion d'indisposer les esprits contre le pasteur légitime ; il osa même prêcher contre lui dans l'église de Constantinople ; mais l'arrivée du saint archevêque eut bientôt effacé les impressions qu'avaient pu faire les discours de Sévérien, qui fut ignominieusement chassé de la capitale. Jean oublia tous les torts de l'évêque de Gabales, et dans un beau discours qu'il fit sur la paix que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, il pria son peuple de lui pardonner.

Le Saint avait encore un autre ennemi dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie ¹. Les anciens auteurs nous

¹ Théophile mourut en 412, regrettant de n'avoir pas toujours vécu dans un désert. Dans sa dernière maladie, il fit mettre le portrait de saint Chrysostome à côté de son lit, afin que les marques de vénération qu'il lui donnait, prouvassent au moins le désir ardent qu'il avait d'expier l'injustice de ses anciens procédés. (Voyez saint Jean Damascène, *or. III de Imaginibus*, p. 480, édit. Bil., et Solier, *Hist. Chron., Patr. Alex. in Theophilo*, p. 52.) Il nous reste trois lettres pascals de Théophile : on n'y trouve ni méthode, ni justesse dans les réflexions, ni solidité dans les raisonnements, ce qui ne doit pas beaucoup faire regretter la perte de ses autres écrits.

peignent ce prélat comme un homme vain, jaloux, dissimulé et impérieux ¹. Ces vices souillèrent le zèle qu'il montra contre les anthropomorphites, et ternirent l'éclat des vertus qu'il pouvait avoir d'ailleurs. Il avait chassé de leur solitude quatre abbés de Nitrie, appelés les grands Frères, pour cause d'origénisme. Ils n'en étaient que légèrement soupçonnés, selon Pallade; mais saint Jérôme prétend qu'ils en étaient véritablement coupables ². Quoi qu'il en soit, l'archevêque de Constantinople les admit à la communion, après toutefois qu'il eut fait juridiquement leur apologie ³. Théophile en fut vivement piqué, et résolut de s'en venger. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Mais comme l'impératrice Eudoxie fut le mobile secret de tous les complots qui se tramèrent contre saint Jean, il faut au moins donner une idée de son caractère. Cette princesse, depuis la chute d'Eutrope, gouvernait despotiquement son mari et l'empire. Elle était, au rapport de l'historien Zozime, d'une avarice insatiable; ses injustices et ses rapines ne connaissaient point de bornes. Elle avait rempli la cour de délateurs, qui s'emparaient du bien des riches après leur mort, au préjudice des enfants ou des autres héritiers légitimes. Le saint pasteur gémissait sur tous ces abus, et personne n'ignorait quelle était sa façon de penser. Un jour qu'il prêchait contre la vanité ridicule des femmes dans leurs parures, quelques personnes mal intentionnées firent l'application de son discours à l'impératrice. On ne manqua pas d'avertir cette princesse de l'affront prétendu qu'elle venait de recevoir, et de souffler dans son cœur le feu de la vengeance. Sévérien fut un des plus ardents à décrier l'archevêque. Eudoxie résolut aussitôt de le faire déposer : elle manda donc Théophile, dans la persuasion que personne ne serait plus propre que lui à seconder ses vues. Elle ne se trompa point. Théophile partit avec joie pour Constantinople, où il arriva au mois de juin de l'an 403,

¹ Voyez Sozomène, Socrate, Pallade, saint Isidore de Péluse et Synésius. Ils disent encore que Théophile traitait les autres évêques en esclaves, et qu'il ne suivait d'autres règles que sa volonté.

² Baronius a suivi le sentiment de saint Jérôme.

³ Voyez leur apologie dans le Père Stilling, §§ LIV, LV, LVI, pp. 567 et seq.

avec plusieurs évêques d'Égypte qui lui étaient entièrement dévoués : il ne voulut point communiquer avec l'archevêque, pas même le voir. Assuré des sentiments de trente-six évêques, il les fit assembler dans une église de Chalcédoine. Ces prélats donnèrent à leur conciliabule le nom de Synode du Chêne ¹. On y accusa saint Jean d'avoir déposé un diacre qui avait frappé son valet ; d'avoir dit des paroles outrageantes à plusieurs de ses clercs, d'avoir ordonné des prêtres dans sa chapelle domestique contre l'usage ordinaire ; d'avoir vendu des meubles appartenant à l'église, et d'en avoir dissipé les revenus ; d'avoir communie des personnes qui n'étaient point à jeun ; d'avoir déposé des évêques qui n'étaient point du district de sa province. Il n'y avait dans toutes ces accusations rien que de faux ou de frivole. On cita le Saint qui, de son côté, avait fait assembler quarante évêques à Constantinople : mais il refusa de comparaître, alléguant pour raison de son refus, qu'on avait visiblement enfreint les règles portées par les canons. L'esprit de cabale l'emporta, et l'on prononça contre lui une sentence de déposition. Elle fut envoyée à l'empereur, auprès duquel on accusait encore le Saint d'avoir traité l'impératrice de Jézabel : mais, au rapport de Pallade, c'était une pure calomnie. Arcade prévenu donna aussitôt un ordre pour l'exil de l'archevêque.

Le Saint, avant son départ, dit adieu à son troupeau par un discours des plus touchants ². « Une tempête violente, dit-il, m'environne de toutes part ; mais je ne crains rien, parce que je suis sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues ne pourra submerger le vaisseau de Jésus-Christ. La mort n'est pas capable de m'effrayer, elle est un gain pour moi. Redouterais-je l'exil ? Toute la terre est au Seigneur. Appréhenderais-je la perte des biens ? Je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai dans le même état. Je méprise les menaces et les caresses du monde ; je ne désire de vivre que pour votre utilité. Jésus-Christ est avec moi ; qui pourrai-je craindre ? Oui, je le répète, en vain suis-je

¹ Il fut ainsi appelé, parce que l'église où il se tint était dans le quartier de la ville de Chalcédoine, auquel un grand chêne avait donné son nom.

² T. III, p. 415.

assailli d'un violent orage ; en vain suis-je en butte à la fureur des princes, tout cela me paraît plus méprisable qu'une vile toile d'araignée... Je ne cesse de dire : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse. Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle ou telle créature voudra, mais ce qu'il vous plaira d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de mon cœur une solide consolation, une ferme ressource. Encore une fois, si telle est la volonté de Dieu, qu'elle soit faite. En quelque lieu qu'il veuille que je sois, je lui rends grâces. » Il dit ensuite à ses auditeurs qu'il était prêt à donner mille vies pour eux, et qu'il ne souffrait que parce qu'il n'avait rien négligé pour sauver leurs âmes.

Cependant trois jours s'étaient écoulés depuis l'injuste condamnation du saint Archevêque, et il n'était point encore parti pour le lieu de son exil, parce que le peuple s'y opposait. Enfin, pressé par les ordres réitérés de l'empereur, il prit de sages mesures pour prévenir la sédition dont la ville était menacée, et il alla se remettre, à l'insu du peuple, entre les mains du comte chargé de le conduire à Prénète, en Bithynie. Ses ennemis placèrent aussitôt des gardes dans tous les quartiers de Constantinople. Sévérien monta en chaire, dans le dessein de prouver qu'il avait été justement déposé ; mais il fut interrompu par les clameurs confuses du peuple qui demandait tout d'une voix le rétablissement de son pasteur. La nuit suivante, on ressentit les secousses d'un tremblement de terre. L'impératrice épouvantée rentra en elle-même, et alla sur-le-champ trouver Arcade pour lui demander le rappel du Saint. « Nous n'avons plus d'empire, dit-elle, si Jean n'est rappelé. » Assurée du consentement de l'empereur, elle écrivit la nuit même au Saint, pour l'inviter à revenir à Constantinople. Elle lui parlait en termes pleins d'affection et d'estime, et lui protestait qu'elle avait ignoré son exil. Quand le peuple sut que son pasteur revenait, il courut au-devant de lui, et fit précéder sa marche d'un grand nombre de flambeaux. En vain l'Archevêque proposa de rester dans les faubourgs jusqu'à ce qu'il eût été déclaré innocent par un concile plus nombreux que celui qui l'avait condamné, on le força d'entrer dans la ville, tant on désirait jouir de sa présence. A peine eut-il reparu dans Constantinople, que tous ses

ennemis prirent la fuite. Il eût bien voulu se justifier dans un concile légitime, et il y fit appeler Théophile par l'empereur ; mais le patriarche refusa de comparaître, sous le frivole prétexte que sa vie ne serait pas en sûreté. Nous lisons pourtant dans Sozomène, que le rétablissement du Saint fut ratifié dans une assemblée de soixante évêques.

Malheureusement le calme ne fut pas de longue durée. On avait élevé une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice : cette statue fut placée sur une colonne devant l'église de Sainte-Sophie ; on en célébra la dédicace par des jeux publics qui troublèrent l'office divin, et qui entraînèrent le peuple dans des superstitions aussi impies qu'extravagantes. Le Saint, qui craignait qu'on ne prit son silence pour une approbation, s'éleva contre de tels abus avec son courage et son intrépidité ordinaires. Son zèle ne tombait naturellement que sur l'inspecteur des jeux, qui était manichéen ; mais la vanité fit croire à l'impératrice qu'elle était outragée. Elle ne pensa donc plus qu'aux moyens de satisfaire sa vengeance ¹. Les ennemis de Jean furent rappelés : ils se rendirent à Constantinople, excepté pourtant Théophile, qui se contenta d'envoyer des députés, parce qu'il n'osait paraître dans cette ville. Quoique le Saint eût pour lui quarante évêques, il n'en succomba pas moins sous les intrigues de la cabale. On gagna l'empereur en faisant valoir auprès de lui certains canons d'un concile que les ariens avaient tenu à Antioche pour déposer saint Athanase ; canons qui portaient qu'un évêque déposé par un concile ne pourrait rentrer dans son siège qu'après avoir été rétabli par un autre concile ². Ceci prêta une couleur d'injustice à la cause de notre Saint : il fut condamné, et l'empereur lui donna

¹ On lit dans Socrate et dans Sozomène, que saint Chrysostome prêcha contre l'impératrice un sermon qui commençait par ces mots : *Hérodiane est encore furieuse*. Le P. de Montfaucon réfute très-bien cette calomnie, publiée par les ennemis du Saint, et fait voir que le discours en question est manifestement supposé. Il l'a donné dans le t. III de son édition des œuvres de saint Chrysostome, in *spuriis*. Voyez le P. de Montfaucon ; voyez aussi le P. Stilling, § LXIII, p. 593.

² Les canons faits par les ariens n'avaient aucune autorité dans l'Église. D'ailleurs, la déposition de saint Chrysostome avait été visiblement contraire à toutes les règles.

ordre de sortir de Constantinople. On était alors en carême. L'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'église confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. Arcade eut recours aux voies de fait ; et comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, il envoya le Samedi-Saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église. Ils se portèrent à de si grands excès, que les Lieux Saints furent profanés et ensanglantés.

Cependant le saint Archevêque écrivit au Pape Innocent I^{er}, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé toutes les règles de la justice ¹; il implora aussi le secours de plusieurs saints Evêques d'Occident. Théophile, de son côté, envoya au Pape les Actes du conciliabule du *Chêne*. A la seule inspection de ces Actes, Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale ; il manda donc à Théophile de venir à un concile, où l'on jugerait l'affaire conformément aux canons de Nicée. Il en disait assez pour annuler la prétendue autorité des canons d'Antioche. Il eût bien voulu, ainsi qu'Honorius, empereur d'Occident, qu'on assemblât un nouveau concile pour réparer tout le mal qui s'était fait ; mais Arcade et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Théophile, Sévérien et leurs complices s'y opposaient aussi sourdement, pour des raisons qu'il est aisé d'apercevoir.

Jean était toujours à Constantinople ; mais le jeudi de la semaine de la Pentecôte, l'empereur lui envoya un ordre exprès de partir pour le lieu de son exil. Le saint Pasteur auquel on le remit dans l'église, dit, en le recevant, à ceux qui étaient autour de lui : « Venez, prions, et prenons congé de l'Ange de cette église. » Ensuite, après avoir salué les évêques qui lui étaient attachés, il entra dans le baptistère pour dire adieu à sainte Olympiade et aux diaconesses, qui toutes fondaient en larmes ; il sortit après cela secrètement, de peur que le peuple ne se révoltât. Un officier, nommé Lucius, le conduisit à Nicée en Bithynie, où il arriva le 20 juin 404. Peu de temps après son départ, le feu prit à l'église de Sainte-Sophie et au palais où s'assemblait le sénat. Ces deux

¹ Saint Chrysostome, *Oper.*, t. III, p. 515 Pallad., *Dial.*; Stilling, § LVIII, p. 578.

édifices, les plus beaux de Constantinople, furent réduits en cendres ¹. Les flammes cependant épargnèrent le baptistère et les vases sacrés qu'on y gardait. On ne manqua pas de rejeter l'incendie sur les amis du Saint; on en mit même plusieurs à la question, dans l'espérance de découvrir les coupables; mais ils soutinrent tous, au milieu des tortures les plus barbares, qu'ils étaient innocents du crime dont on les accusait. Les principaux d'entre eux furent Tigrius, prêtre, et Eutrope, lecteur et chantre de Sainte-Sophie. Le premier fut dépouillé, fouetté sur le dos, et tourmenté si cruellement, que ses os en furent disloqués: on l'envoya ensuite en exil. Le second, après avoir été fouetté, eut les joues déchirées avec les ongles de fer, et les côtés brûlés avec des torches ardentes. Il mourut en prison de ces tourments. Ils sont nommés tous deux dans le Martyrologe romain, sous le 12 janvier. Pallade attribue à la vengeance divine l'incendie dont nous avons parlé, ainsi que les ravages des Isauriens et des Huns, la mort d'Eudoxie ², et la grêle qui causa un horrible dégât cinq jours après le départ du saint Archevêque.

Arcade ayant écrit à saint Nil, afin de lui demander l'assistance de ses prières, tant pour sa personne que pour l'empire, le solitaire lui répondit avec cette généreuse liberté, digne d'un homme qui ne craint ni n'attend rien du monde: « Comment, lui dit-il, espérez-vous voir Constantinople délivrée des coups de l'Ange exterminateur, tandis que le crime y est autorisé, et après le bannissement du bienheureux Jean, cette colonne de l'Église, ce flambeau de la vérité, cette trompette de Jésus-Christ ³? Vous avez exilé Jean, la plus brillante lumière du monde.....; mais du moins ne persévérez pas dans votre crime ⁴. » L'empereur Honorius et plusieurs autres personnes écrivirent aussi à Arcade sur le même sujet, et dans les termes les plus forts ⁵. Mais toutes ces

¹ Plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres, les belles statues des muses de l'Hélicon, périrent avec le palais. Ce qui a fait dire à Zozime, en parlant de ces monuments, que l'incendie dont nous parlons était le plus grand malheur qui fût jamais arrivé à la ville de Constantinople.

² Cette princesse mourut en couches le 6 octobre suivant.

³ L. II, ep. CCLXV. — ⁴ L. III, ep. CCLXXIX. — ⁵ Saint Chrysostome, t. III, p. 523.

lettres ne produisirent aucun effet. Le malheureux Arcade, trompé par les calomnies de quelques dames de la cour, qu'un acharnement opiniâtre à perdre leur archevêque avait endurcies contre tous les remords, ne changea point de sentiment. Arsace, homme sans vigueur et sans capacité, fut placé sur le siège du légitime pasteur, dont il était l'ennemi.

Le Saint ne resta pas longtemps à Nicée, où il se trouvait assez tranquille. Dès le mois de juillet, on le fit partir pour Cucuse, lieu désigné par l'impératrice. Il eut beaucoup à souffrir de la chaleur et des fatigues du voyage, de la brutalité de ses gardes, et de la privation presque continuelle du sommeil. Il succomba, et fut pris de la fièvre et d'un grand mal de poitrine. On n'en continua pas moins de le faire marcher jusque bien avant dans la nuit. On porta l'inhumanité jusqu'à lui refuser les choses les plus nécessaires, telles qu'un lit, un peu d'eau claire, et de bon pain. Cependant son état l'affligeait encore moins que les criminelles dispositions de ses ennemis. Enfin, après une marche de soixante-dix jours, il arriva à Cucuse ¹, où l'évêque et le peuple le reçurent avec les plus vives démonstrations de charité et de respect. Il dut être extrêmement touché de l'attachement de plusieurs de ses amis, qui vinrent exprès d'Antioche et de Constantinople pour le consoler. Son zèle ne put rester oisif à Cucuse : il envoya des missionnaires chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, et procura, par le moyen de ces hommes apostoliques, la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Il nomma Constance, prêtre d'Antioche, supérieur général des Missions de la Phénicie et de l'Arabie ².

Ce fut du lieu de son exil que le bienheureux Archevêque écrivit ses dix-sept lettres à Olympiade : on doit les regarder toutes comme autant de traités de morale. Voici comment il s'exprime dans la huitième : « Mon cœur goûte une joie inexprimable dans les souffrances ; il y trouve un trésor caché. Vous devez vous en réjouir avec moi, et bénir le Seigneur qui m'accorde dans un tel

¹ Petite ville d'Arménie dans les déserts du mont Taurus.

² Nous avons quelques lettres de Constance ; on les trouve parmi celles de saint Chrysostome.

degré la grâce de souffrir pour lui. » Il revient souvent sur les dangers de la tristesse de l'âme. « Elle est, dit-il dans la troisième lettre, le plus funeste des maux de l'homme. C'est un bourreau domestique qui le tourmente, une tempête qui le plonge dans les ténèbres, une guerre intestine qui le déchire, une maladie qui le mine et le consume. » Il donne, dans la quatrième, d'excellents avis aux personnes malades : il convient que la maladie est une rude épreuve, et un temps d'inaction ; mais il montre ensuite qu'elle est l'école de toutes les vertus, une source féconde de mérites et un véritable martyr, lorsqu'on sait en faire un bon usage. Il veut que l'on ait recours aux médecins, de manière toutefois que l'on reste avec résignation sous la main de Dieu. Il accuse de crime ceux qui ne désirent la mort que pour ne plus souffrir. Dans une autre lettre, il déplore la chute de Pélage, et marque toute son horreur pour les dogmes impies de cet hérésiarque. Ce fut aussi à sainte Olympiade qu'il adressa le traité intitulé : *Que personne ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même.*

Arsace étant mort en 403, on lui donna pour successeur Atticus, l'un des ennemis du Saint. Cependant le Pape refusa de communiquer avec Théophile, ou du moins avec quelques-uns des persécuteurs de Jean ¹. Il envoya aussi, de concert avec Honorius, cinq évêques à Constantinople, pour demander un concile qui pût rétablir sur son siège le pasteur exilé, dont la déposition avait été contraire à toutes les lois de l'Église ² : mais on emprisonna ces députés en Thrace, sur le refus qu'ils firent de communiquer avec Atticus. Cette violence fut exercée à l'instigation des ennemis du saint Archevêque, qui ne voulaient point d'un concile où l'on ne manquerait pas de les condamner ; aussi faisaient-ils jouer tous les ressorts imaginables pour qu'il ne pût avoir lieu. Mais il est temps de revenir à notre Saint.

Les incursions des Isauriens, qui ravageaient l'Arménie, l'ayant obligé de sortir de Cucuse, il se retira dans le château d'Arabisso sur le mont Taurus. Il se porta assez bien durant l'année 406, et

¹ Pallad., Théodorel., l. V, c. XXXIV.

² Pallad., Sozomène, l. VIII, c. XXVIII.

l'hiver de l'année suivante, malgré le froid excessif qui régnait dans ce lieu. Les Arméniens eux-mêmes étaient surpris qu'un homme d'une complexion aussi faible n'en fût pas incommodé. Le Saint retourna à Cucuse lorsque les Isauriens se furent retirés ; mais il n'y resta pas longtemps. Ses ennemis, furieux de le voir honoré de tout le monde chrétien, résolurent enfin de se défaire de lui à quel prix que ce fût ; ils engagèrent donc l'empereur à donner un ordre pour le transférer à Arabisse, et de là à Pityonte sur le bord du Pont-Euxin, près de la Colchide ¹. Deux officiers furent chargés de le conduire en un certain nombre de jours, malgré la difficulté des chemins, et on leur promit de les avancer si, à force de mauvais traitements, il pouvait mourir entre leurs mains. L'un de ces officiers conservait encore quelques sentiments d'humanité ; pour l'autre, il était si brutal, qu'il s'offensait même de tout ce qu'on pouvait dire pour l'adoucir. Tantôt on exposait le saint Archevêque, qui était chauve, aux ardeurs brûlantes du soleil ; tantôt on le faisait sortir par la plus forte pluie, et on le faisait marcher jusqu'à ce que ses habits fussent percés et tout dégoûtants d'eau. Sa santé se trouva entièrement épuisée à Comane dans le Pont. On ne laissa pas de passer outre ; on le fit encore marcher plus de deux lieues ; mais il ne put aller plus loin, et sa faiblesse devint si grande, qu'il fallut absolument revenir au lieu où reposaient les reliques du saint Martyr Basilisque ². On le logea dans l'oratoire du prêtre ; là, saint Basilisque lui apparut pendant la nuit, et lui adressa ces paroles : « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Cette vision le remplit de joie, et quand le jour fut venu, il pria ses gardes de le

¹ Pityonte était à l'extrémité de l'empire, sur les frontières des Sarmates, peuples les plus barbares d'entre les Scythes.

² Le P. Stilling a démontré que le passage de Pallade, où saint Basilisque a le titre d'évêque de Comane, a été falsifié par les copistes. Il prouve encore que saint Basilisque fut martyrisé, non à Nicomédie, mais auprès de Comane, à l'endroit où reposaient ses reliques. Ce saint Basilisque est le même que celui dont on honore la mémoire le 3 mars. Tillemont, t. V, note IV sur saint Basilisque, le P. le Quien, etc., distinguent deux Martyrs de ce nom, l'un soldat, qui souffrit à Comane sous Maximien-Galère, et l'autre, évêque de la même ville de Comane. Mais leur opinion n'est appuyée sur aucun fondement solide. Voyez le P. Stilling, § LXXXIII, p. 665.

laisser en ce lieu jusqu'à onze heures. Sa prière fut pour eux un nouveau motif d'accélérer le moment du départ. On l'obligea donc encore de marcher près de deux lieues : mais le mal s'accrut au point qu'il fallut le ramener au lieu d'où il était parti. Dès qu'il y fut arrivé, il quitta ses habits et en prit de blancs, comme pour se préparer aux noces célestes de l'Agneau. Il reçut la communion étant encore à jeun, fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles : « Dieu soit glorifié de tout ; » puis ayant dit *Amen*, et formé sur lui le signe de la Croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Sa mort arriva l'an 407, le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix. Il avait été archevêque de Constantinople neuf ans et environ sept mois ¹.

On enterra son corps auprès de celui de saint Basilisque. Il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de vierges, de moines, et de personnes de tout état, qui étaient venues de fort loin. Plusieurs prélats s'étant obstinés à ne pas mettre son nom dans les dyptiques ², le Pape refusa de communiquer avec eux. Atticus l'y mit à Constantinople en 417, et saint Cyrille à Alexandrie en 419 ³.

En 438, saint Procle fit transférer solennellement le corps de saint Chrysostome à Constantinople. L'empereur Théodose et sa sœur Pulchérie assistèrent à la cérémonie de cette translation avec de grands sentiments de piété, demandant miséricorde pour leur père et leur mère qui avaient eu le malheur de persécuter le saint Archevêque. On déposa ses reliques dans l'église des Apôtres, où l'on enterrait ordinairement les empereurs et les archevêques de Constantinople. Ceci arriva le 27 janvier, jour auquel le Saint est honoré par les Latins. Pour les Grecs, ils en font la fête le 13 novembre ⁴ ; ils en font encore mémoire, ainsi que de saint

¹ Saint Chrysostome, selon le chevalier Henri Saville, n'était âgé que de 52 ans lorsqu'il mourut. Nous lui en donnons 63, parce que nous le supposons né en 344.

² C'étaient les registres où l'on écrivait le nom des évêques morts dans le sein de l'Eglise.

³ Nestorius, *or. XII apud Mar. Mercat.*, p. 86, édit. Farn. Stilling, p. 685.

⁴ *Vid. Jos. Assémani, Comment. in Calend. univ.*, t. VI, p. 105, et Stilling.

Basile et de saint Grégoire de Nazianze, le 30 janvier. Les reliques du Saint furent ensuite portées à Rome, où elles reposent sous l'autel qui porte le nom de Saint-Chrysostome dans l'église du Vatican.

Saint Chrysostome avait la taille petite et le visage maigre et décharné ; ce qui venait surtout de sa vie mortifiée et pénitente. Les austérités de sa jeunesse, le séjour qu'il fit dans la caverne dont nous avons parlé, ses prédications continuelles, avaient entièrement ruiné sa poitrine, qui depuis lui causa des maladies fâcheuses. Du reste, eût-il été de la plus forte complexion, il aurait succombé sous les indignes traitements qu'il eut à souffrir dans son exil. Le Pape Célestin, saint Augustin, saint Nil et saint Isidore de Péluse, le regardent comme le plus illustre Docteur de l'Église : ils disent que sa gloire brille partout ; que la lumière de sa science profonde éclaire toute la terre, et que l'on est dédommagé de ne plus entendre les sons efficaces de sa voix par la lecture de ses admirables ouvrages, qui instruisent les régions les plus reculées. Ils l'appellent « le sage interprète des secrets de Dieu, le flambeau de la vertu. » Ils le comparent au soleil, cet astre brillant dont tout l'univers ressent les heureuses influences. Ces éloges ne sont point outrés, et l'on en sentira toute la vérité, pour peu que l'on soit familiarisé avec la lecture des incomparables écrits du saint Archevêque de Constantinople ¹.

Rien de plus énergique, rien de plus tendre que les expressions dont se sert saint Chrysostome toutes les fois qu'il parle de sa charité et de sa sollicitude pour son troupeau ². Quand il est sur cette matière, ses paroles sont toutes de feu, et il semble que les cœurs brûlants d'un Moïse et d'un Paul soient passés en lui. Comme ces grands hommes, il eût souhaité devenir anathème pour le salut de ses frères : mais dans quelle source puisait-il des sentiments aussi héroïques ? Dans un ardent amour pour Dieu et pour Jésus-Christ son Fils unique, qui ont opéré tant de prodiges pour sauver les âmes. Oh ! le beau modèle pour les pasteurs ! A cette première disposition, saint Chrysostome en joignit une

¹ Voyez la notice des ouvrages de saint Chrysostome, après sa Vie.

² Hom. III et XLIV, *in Act.* et *alibi passim*.

seconde, un souverain mépris de toutes les choses de la terre ; et ces deux dispositions sont tellement inséparables, que l'une ne peut aller sans l'autre. « Ceux, dit le Saint ¹, qui sentent les impressions de l'amour divin, regardent comme un vil néant tout ce que la terre offre de plus précieux. Ce langage est peut-être intelligible pour nous. N'en soyons point surpris, c'est une suite du peu d'expérience que nous avons de cette sublime vertu. Qui serait embrasé du feu sacré de l'amour de Jésus-Christ, n'aurait que de l'indifférence pour les honneurs et les opprobres ; il ne serait pas plus touché de ces bagatelles, que s'il était seul sur la terre. Il mépriserait les tribulations, les fouets, les cachots, comme s'il souffrait dans un corps étranger : insensible aux plaisirs et aux folles joies du monde, il serait à leur égard ce que nous sommes à l'égard d'un corps mort, ou ce que les morts eux-mêmes sont à l'égard de leurs propres corps : affranchi du joug des passions, il serait aussi pur que l'or qui a passé par le creuset. Que dis-je ? Semblables à ces insectes qui s'éloignent de la flamme de peur d'être brûlés, les passions n'oseraient approcher de lui. »

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT CHRYSOSTOME ².

Le tome 1^{er} contient, 1^o *les deux exhortations à Théodore*. Ce Théodore, qui fut depuis évêque de Mopsueste, avait embrassé la vie monastique dans sa jeunesse ; mais il rentra ensuite dans le monde, dans la vue de s'y marier. Saint Chrysostome, qui l'aimait tendrement, lui adressa les deux exhortations dont nous parlons, afin de le ramener au genre de vie qu'il avait quitté ; il emploie pour cela les puissants motifs que fournissent les vérités terribles et consolantes de la religion, et détruit toutes les difficultés qu'on pourrait opposer. Le mariage, dit-il, est saint par lui-même ; mais il est devenu illicite à celui qui a fait à Dieu le sacrifice de sa propre personne. Ces deux exhortations, qui furent

¹ Hom. LII, in *Act.*

² En indiquant les ouvrages de saint Chrysostome, nous suivons l'ordre que le P. de Montfaucon a adopté dans son édition, dite *des Bénédictins*.

écrites en 369, produisirent leur effet. Théodore fut élevé sur le siège de Mopsueste en 381. Il eut le malheur, en combattant les apollinaristes, de jeter les premières semences du nestorianisme dans un livre qu'il composa sur l'Incarnation, ainsi que dans d'autres ouvrages qui sortirent de sa plume. Julien le pélagien s'étant réfugié en Orient, il le protégea ouvertement ; il fit même un traité contre le péché originel, et soutint le pélagianisme dans plusieurs écrits, qui tous furent condamnés après sa mort, arrivée en 428 : il nous en reste encore des fragments dans Facundus, Photius et plusieurs conciles. (Voyez Tillemont, t. XII.) Feu M. le duc d'Orléans, l'un des plus savants princes que l'Europe ait jamais produits, et qui mourut à Paris en 1752, a démontré, dans une dissertation, que Théodore de Mopsueste était l'auteur du commentaire sur les psaumes, qui portent le nom de Théodore dans la Chaîne du P. Cordier. (Voyez le Diction. hist. de M. l'abbé Ladvocat.) Nous remarquerons, avant de finir cet article, que Théodore de Mopsueste mourut dans la communion de l'Église catholique, ses erreurs n'ayant point été condamnées de son vivant.

2° *Les deux livres de la Componction.* Saint Chrysostome les écrivit lorsqu'il vivait dans les montagnes voisines d'Antioche, pour répondre à deux fervents solitaires qui l'avaient prié de leur indiquer les moyens d'acquérir la componction : le premier est adressé à Démétrius, et le second à Stéléchiüs. Le Saint, dans cet ouvrage, traite parfaitement tout ce qui concerne la nécessité, les motifs et les caractères de la componction ; il donne aussi les moyens de conserver et d'entretenir cette vertu.

3° *Les deux livres de la Providence.* Stagire, d'une famille très-illustre, avait embrassé la vie monastique malgré son père. Étant ensuite tombé dans la tiédeur, le démon s'empara de lui, sans qu'il fût possible de le délivrer de ce cruel ennemi. Accablé sous le poids de son mal, il s'abandonna à une tristesse mortelle, et à un abattement désespérant. Saint Chrysostome, touché de son état, lui adressa ses trois livres de la Providence, peu de temps après l'an 380, pour ranimer son courage. Il lui montra que Dieu gouverne tout par sa Providence, que les afflictions entrent dans

l'économie de sa miséricorde à l'égard des élus, et que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage.

4° *Les trois livres contre les ennemis de la vie monastique.* Ils furent composés vers l'an 375, lorsque Valens eut donné une loi qui portait que les moines seraient enrôlés dans les armées comme les autres sujets de l'empire. Le but de ce saint docteur était de les venger des titres injurieux qui leur étaient donnés, même par des catholiques. Il fit voir que leur état était saint, puisqu'il fournissait les moyens les plus efficaces d'acquérir la vraie vertu ; qu'ils ne s'enfuyaient dans la solitude que pour pratiquer d'une manière plus parfaite les conseils évangéliques, et qu'ils ne se retiraient du monde que pour ne point participer à la corruption qui y règne. Dans le second livre, le saint docteur prouve à un païen, par des raisonnements et par des exemples, que la pauvreté volontaire renferme les plus grands avantages, et que ceux qui l'ont embrassée goûtent une félicité plus pure que s'ils étaient sur le trône. Il s'élève, dans le troisième, contre les parents qui inspirent à leurs enfants le goût de la vanité, et qui, par leur conduite encore plus que par leurs discours, jettent dans leurs cœurs encore tendres, la funeste semence de tous les vices. Il revient encore aux moines, qu'il compare aux anges, dont l'unique occupation est de penser à Dieu, et de le louer.

5° *La comparaison d'un roi et d'un moine.* Il y est prouvé que l'état du second est préférable à celui du premier. En effet, le véritable moine jouit des faveurs célestes ; il exerce un empire absolu sur tous les mouvements de son cœur, et commande en maître à ses passions ; il possède les plus précieux trésors de la grâce, et triomphe de tout par la vertu de la prière ; il n'y a personne à qui il ne fasse du bien ; il regarde la mort, ordinairement si redoutable aux rois, comme le passage d'une vie pleine de misères à la bienheureuse éternité. Le pieux Blésius et le Père de Montfaucon présentent singulièrement ce livre.

6° *Le livre contre ceux qui avaient des femmes sous-introduites,* c'est-à-dire, contre les clercs qui retiraient chez eux des diaconesses, sous prétexte qu'elles avaient soin de leur ménage. Saint Chry-

sostome reprend vivement ces clercs, en leur montrant qu'ils s'exposent à perdre leur innocence, et qu'ils scandalisent leurs frères. Ce livre fut composé en 397.

7° Le saint docteur reprit aussi les femmes qui logeaient des hommes chez elles, et les condamna fortement dans le livre intitulé : *Que les femmes régulières ne doivent point habiter avec les hommes*. Les femmes trouveront dans ce traité d'excellentes instructions contre les parures vaines et indécentes.

8° *Le traité de la Virginité*. On y trouve l'éloge de la virginité, vertu que l'on chercherait en vain hors de l'Église catholique. Elle est autant au-dessus du mariage, que l'ange est au-dessus de l'homme. Mais, dit saint Chrysostome, l'excellence de la virginité se tire de la consécration que l'on fait à Dieu de son âme. Que l'on ôte le désir de plaire à Dieu, il n'y aura plus de véritables vierges.

9° *Les deux livres à une jeune veuve*. Ils furent adressés à une jeune dame qui venait de perdre son mari. Dans le premier, saint Chrysostome lui fait le détail des avantages spirituels que l'on trouve dans l'état de viduité. Le second est employé à dissuader les secondes noccs à ceux qui ne se conduiraient que par des motifs humains.

10° *Les six livres du Sacerdoce*. Ils sont écrits en forme de dialogue. Saint Chrysostome et Basile son ami en sont les interlocuteurs. Nous avons observé dans la vie de notre Saint, qu'il les composa pour justifier le pieux artifice dont il s'était servi afin de faire élever son ami à l'épiscopat. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur et la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zèle, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés, voilà les objets qui occupent saint Chrysostome dans cet ouvrage. En fut-il jamais de plus intéressant, soit pour le fond des choses, soit pour la manière dont elles sont traitées ? Les ecclésiastiques ne sauraient trop le lire ; ils y puiseront la connaissance de ce qu'ils sont devenus par leur ordination, et de ce qu'ils doivent faire pour répondre aux desseins de Dieu.

11° *Discours prononcé le jour de son ordination.* Saint Chrysostome le prononça en 386, après avoir été ordonné prêtre par Flavien. Il y témoigne sa crainte et sa surprise d'avoir été élevé à une dignité aussi sublime, et demande au peuple le secours de ses prières. Je comptais, dit-il, vous entretenir des merveilles de Dieu ; mais j'en ai été détourné par le Prophète, qui assure qu'il n'appartient pas aux pécheurs de louer le Seigneur.

12° *Cinq Homélies de la nature incompréhensible de Dieu, contre les anoméens.* Ces hérétiques, sectateurs d'Eunomius, soutenaient que les bienheureux dans le ciel, et les hommes sur la terre, connaissent Dieu aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même. Saint Chrysostome, sachant qu'ils venaient l'entendre, profita de cette circonstance pour combattre leur impiété fanatique. C'est ce qu'il fit dans les cinq homélies dont nous parlons : il y prouve l'incompréhensibilité de la nature divine, par l'Écriture sainte et par l'infinité essentielle aux attributs de Dieu.

13° *Sept autres Homélies contre les anoméens.* La principale fin que s'y propose le saint docteur, est de prouver la consubstantialité du Fils de Dieu ; on y trouve aussi des exhortations fort pathétiques à la prière, à l'humilité et à la pratique des bonnes œuvres.

14° *Panégérique de saint Philogone,* qui fut prononcé le 20 décembre de l'an 386. Ce Saint était le vingt-unième évêque d'Antioche, il mourut en 323, après avoir montré beaucoup de zèle contre l'arianisme naissant. Comme l'évêque Flavien devait le même jour parler de saint Philogone, notre Saint ne s'étendit pas beaucoup, et entretint son auditoire des dispositions requises pour célébrer dignement la fête de Noël.

15° *Traité contre les Juifs et les gentils.* La vérité de la religion chrétienne y est démontrée par l'accomplissement des prophéties, par la merveilleuse propagation de l'Évangile, par les souffrances des Martyrs, et par le triomphe universel de la Croix. Cette Croix, dit le Saint, est placée partout avec honneur ; elle brille sur le diadème des empereurs ; on en imprime le signe sur son front ; on s'en sert pour guérir les animaux malades. De toutes parts on s'empresse de venir voir le bois sur lequel Jésus-Christ a été atta-

ché. Les hommes et les femmes en portent à leur cou des parcelles enchassées dans l'or.

16° *Les huit discours contre les Juifs.* Ils sont destinés à prouver que les juifs ont été réprouvés de Dieu, et que Jésus-Christ a aboli les cérémonies légales.

17° *Le Discours sur l'anathème.* Le but de ce discours était de réunir les mélécien et les pauliniens, divisés par le schisme.

18° *Le Discours sur les étrennes.* Le saint docteur s'y élève fortement contre les désordres qui se commettaient le premier jour de janvier ; il exhorte ensuite les fidèles à le passer dans des œuvres de piété, et à consacrer à Dieu le cours de l'année.

19° *Les sept Discours sur Lazare.* On y trouve d'excellentes instructions sur divers points de la morale chrétienne.

Il y a encore dans le premier tome quelques ouvrages fausement attribués à saint Chrysostome, comme un septième livre du Sacerdoce, une homélie sur les plaisanteries, un traité contre les juifs, les gentils et les hérétiques, etc.

Le second tome contient : 1° *Les vingt-une Homélies sur les Statues*, ou sur la sédition d'Antioche. La première fut prêchée quelques jours avant la sédition qui s'éleva à Antioche le 26 février de l'an 387. Le saint docteur y parla fortement contre l'ivrognerie et les blasphèmes. La consternation générale qui suivit la sédition, lui fit garder le silence pendant sept jours ; après quoi il prêcha son second discours, où, après avoir représenté au peuple toute l'indignité de sa conduite, il l'exhorte à la pratique de l'aumône, et à mettre sa confiance en Jésus-Christ. Le troisième discours fut prêché au commencement du carême : on y voit que les chrétiens gardaient pendant ce saint temps l'abstinence du vin, du poisson, et de toute espèce de chair. Saint Chrysostome y recommande surtout le jeûne spirituel, qu'il fait consister dans la fuite du péché et dans la mortification des sens. Les quatrième et cinquième ont pour objet principal de prouver l'utilité des afflictions et l'énormité des blasphèmes. Le sixième démontre que la mort est désirable pour un véritable chrétien. On trouvera dans le treizième une vive peinture de la consternation qui s'empara d'Antioche à la vue des troupes envoyées par

l'empereur. Le vingtième est une exhortation à se préparer dignement à la communion pascale. Le vingt-unième fut prêché le jour de Pâques, après le retour de Flavien. On y trouve une grande partie du discours du patriarche à Théodose, et un bel éloge de la clémence de ce prince. Le saint docteur prêcha tous les jours de ce carême-là : mais il ne nous reste que vingt et une de ses homélies ou discours. Ce qui est dit dans la troisième, page 35 de la harangue de Flavien à Théodose, ne permet pas de douter qu'elle n'ait été concertée entre le patriarche et notre Saint.

2° *Les deux Catéchèses*, ou instructions aux catéchumènes. Il y en avait un plus grand nombre, mais elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Dans la première des deux qui nous restent, le saint docteur s'élève contre ceux qui différaient de recevoir le baptême, et il passe ensuite à l'énumération des fruits que procure ce grand sacrement. Dans la seconde, il exhorte les catéchumènes à répéter souvent ces paroles : Je te renonce, Satan, et à conformer toujours leur vie à l'engagement qu'ils auront contracté.

3° *Les trois homélies sur le démon*. On y trouve d'excellentes choses sur le prix de la rédemption, sur l'excès de la miséricorde divine dans le châtement du péché, sur les bornes de la puissance du démon, qui ne nous nuira qu'autant que nous le voudrons.

4° *Les neuf homélies sur la pénitence*. On y relève surtout l'efficacité de la pénitence, de l'aumône et de la charité. Il y a dans la sixième, page 316, un très-beau morceau contre le théâtre, qui est qualifié d'école de la volupté, de chaire empestée, de fournaise de Babylone.

5° *Une homélie sur la nativité de Jésus-Christ*. Les païens, qui se moquaient de l'Incarnation, et les manichéens qui en niaient la réalité, y sont réfutés. Il y est encore prouvé que la miséricorde divine éclate surtout dans ce mystère.

6° *Une homélie sur le baptême de Jésus-Christ*. On y trouve, outre l'explication du mystère, d'excellentes instructions pour ceux qui fréquentent rarement les églises.

7° *Les deux homélies sur la trahison de Judas.* La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie y est établie de la manière la plus claire et la plus solide. La douceur envers les persécuteurs et le pardon des injures y sont aussi fortement recommandés.

8° *Les homélies sur la Croix et sur le bon larron.* Elles contiennent de fort belles choses sur la conversion du bon larron, sur le pardon des injures, et sur la puissante vertu de la Croix.

9° *Une homélie sur la résurrection des morts.* Il y est prouvé que le dogme de la résurrection est le fondement de la foi et la règle des mœurs.

10° *Une homélie sur la résurrection de Jésus-Christ.* Les avantages que l'on doit retirer de cette fête y sont fort bien détaillés.

11° *L'homélie sur l'Ascension.* La grandeur de cette fête y est prouvée par les avantages qu'elle nous a procurés.

12° *Les deux homélies sur la Pentecôte.* Nous apprenons, dans la première, que le Saint-Esprit descend invisiblement dans nos âmes, où il apporte la paix et la charité. Il est dit dans la seconde, que le Saint-Esprit ne vient qu'en ceux qui l'ont désiré longtemps, et que s'il descendit sur les Apôtres sous la forme de langues de feu, c'était pour nous faire connaître qu'il avait la vertu de consumer tout ce qu'il y a de terrestre dans nos âmes.

13° *Les sept Panégyriques de saint Paul.* On y voit jusqu'où allait le respect de saint Chrysostome pour saint Paul, et de quels sentiments d'admiration il était pénétré pour les vertus toutes divines du grand apôtre. Qu'on lise surtout le troisième, où le saint docteur se surpasse en quelque sorte lui-même.

14° *Les panégyriques des saints Méléce, Lucien, Babylas, Juventin et Maximin, Pélagie, Ignace, Eustache, Romain, martyrs; des Machabées, et des saints Bernice, Prosdoce et Domnine.* Le saint docteur y recommande fortement la vénération des reliques.

15° *L'homélie sur les Martyrs d'Égypte.* La vertu des saintes reliques y est clairement établie.

16° *L'homélie sur le tremblement de terre.* Elle fut faite à l'occasion d'un tremblement de terre arrivé à Antioche.

On trouve dans le même tome plusieurs autres homélies qui sont évidemment supposées.

Le troisième tome peut être divisé en deux parties, dont la première contient trente-quatre belles homélies sur divers textes de l'Écriture, et sur plusieurs vertus chrétiennes. On doit lire surtout celles qui traitent du pardon des injures, de l'aumône, de la prière, de la viduité, du mariage, etc. La seconde partie contient des homélies sur différents sujets, et des lettres du Saint. Les dix-sept qui sont adressées à sainte Olympiade, méritent plutôt le nom de traités que celui de lettres, tant à cause du style que des matières qui en sont le sujet.

La lettre au moine Césaire a toujours porté le nom de saint Chrysostome depuis Léonce et saint Jean Damascène. Le Père Hardouin, *dissert. de Ep. ad Cæsar. Monac.* ; Tillemont, tom. XI, p. 282, art. 130, p. 340, et Tournély, *Tract. de Euchar.*, tom. I, p. 282, et *tract. de Incarn.*, p. 486, l'ont regardée comme l'ouvrage de saint Chrysostome. Mais le Père le Quien, *diss. 3 in S. Joan. Damasc.* ; le Père de Montfaucon, *in Op. S. Chrys.*, t. III, p. 737 ; dom Ceillier, t. IX, p. 249 ; le Père Merlin jésuite, *Mém. Trev.* 1737, et le Père Stilting, *Comment. in vit. S. Chrys., Act. Sanct.*, t. IV, septemb. § 82, p. 636, ont démontré qu'elle ne pouvait être attribuée au saint Docteur, et qu'elle était la production de quelque grec ignorant. Cette lettre combat l'eutychianisme, qui n'était point encore né du temps de saint Chrysostome.

Le quatrième tome contient : 1° *Soixante-sept homélies sur la Genèse*, qui furent prêchées à Antioche pendant le carême. Selon Photius, le style de ces homélies est moins correct que celui des autres écrits de saint Chrysostome. Les parenthèses sont quelquefois si longues, que le saint Docteur perd totalement de vue son sujet. C'est qu'il parlait sans beaucoup de précaution, et que souvent il se laissait entraîner par de nouvelles pensées qui le frappaient subitement. Cela n'empêche pas que l'on n'y remarque cette pureté de langage, cette clarté d'expressions, cette abondance de similitudes, cette vivacité d'images qui caractérisent toujours saint Chrysostome.

2° *Les huit discours sur la Genèse*, prêchés à Antioche pendant le carême. On y trouvera d'excellentes choses sur l'utilité du ca-

rême, sur l'efficacité des jeûnes, des prières et des aumônes de l'Église en ce saint temps.

3° *Les homélies sur Anne, mère de Samuel, sur Saül et sur David.* Les homélies sur Anne furent prêchées à Antioche en 387. Il y est principalement traité du jeûne, de la vénération due aux Martyrs et à leurs reliques, de la pureté, de l'éducation des enfants, des avantages de la pauvreté, de la ferveur dans la prière, etc. Le saint Docteur s'y élève encore contre le théâtre, ainsi que dans les homélies sur David. On trouvera aussi dans ces dernières les plus belles choses sur la patience et le pardon des injures.

Le cinquième tome contient *cinquante-huit homélies sur les Psaumes*. Saint Chrysostome en avait sûrement composé un plus grand nombre, puisqu'il avait donné l'explication de tout le Psautier. On ne saurait trop regretter la perte de celles qui ne sont point parvenues jusqu'à nous, les homélies sur les Psaumes étant un des plus beaux ouvrages de ce Père. Il y marque les variantes du texte hébreu, écrit en caractères grecs comme dans les hexaples d'Origène, et les différences qui se trouvaient dans les versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. Cette variété de leçons, que l'on trouve encore dans les homélies faussement attribuées à saint Chrysostome (dans l'appendice du même tome), et qui sont l'ouvrage de quelque prédicateur grec, sert merveilleusement aux critiques pour rétablir les trois anciennes versions dont nous venons de parler.

Le sixième tome contient : 1° *d'excellentes homélies sur les sept premiers chapitres d'Isaïe* ; 2° les homélies sur quelques passages de Jérémie, sur Daniel, sur saint Jean, etc. ; 3° deux beaux discours sur l'obscurité des Prophètes, obscurité qui démontre la sagesse de la Providence ; 4° les homélies sur Melchisédech, contre les spectacles, et sur quelques autres sujets ; 5° *la synopse de l'Ancien Testament*. Elle met dans le catalogue des saintes Écritures les livres deutéro-canoniques de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, d'Esther, de Tobie et de Judith : mais elle ne compte que trois Épîtres catholiques : savoir, celles de saint Jean, quoique l'Église en compte sept. Cela vient de ce que les Églises de Syrie n'en recevaient que

trois dans ce temps-là. Cosme l'Égyptien, qui écrivait sous le règne de Justinien, le dit expressément.

L'ouvrage imparfait sur saint Matthieu n'est point de saint Chrysostome, comme tous les critiques en conviennent ; il est sorti de la plume d'un arien (voyez les homélies 19, 22, 28, etc.), qui enseigne encore avec les donatistes (hom. 13 et 14), qu'il faut rebaptiser les hérétiques. Cet auteur écrivait vers le commencement du vi^e siècle. Il fallait qu'il fût latin, puisqu'il cite l'Écriture suivant les Bibles latines. Son ouvrage, divisé en cinquante-quatre homélies, a le titre d'*imparfait*, parce que la dernière homélie n'explique qu'une partie du chapitre xxv de saint Matthieu, et qu'il n'y a rien dans les précédentes sur les chapitres xiv, xv, xvi, xvii et xviii du même Évangéliste.

Le septième tome contient le *Commentaire sur saint Matthieu*, distribué en quatre-vingt-dix homélies. L'ancienne version latine en compte quatre-vingt-onze, parce qu'elle partage en deux la dix-neuvième. Toutes ces homélies furent prêchées à Antioche, probablement dans l'année 390. On a dans ce Commentaire, outre une explication littérale du texte évangélique, un traité complet de la morale chrétienne ; c'est une source féconde où les prédicateurs ne sauraient trop puiser. Saint Thomas d'Aquin, qui n'en avait qu'une mauvaise traduction latine, disait qu'il ne voudrait pas la donner pour la ville de Paris. On ne peut douter que saint Chrysostome n'ait apporté à l'étude de l'Écriture sainte les dispositions qu'il exige des autres, je veux dire la simplicité et la pureté du cœur, l'esprit de prière, et la méditation fréquente des divins oracles. Ce fut ce qui lui mérita cette sagacité nécessaire pour découvrir les richesses infinies cachées dans la parole de Dieu, et l'inestimable talent de développer les vérités du salut avec cette facilité, cette clarté, cette élégance et cette énergie de style qui ravissent le lecteur. Ce talent paraît surtout dans les instructions morales qui terminent chaque homélie.

L'ancienne traduction latine des homélies de saint Chrysostome sur saint Matthieu, est diffuse, et souvent peu exacte ; elle paraît être l'ouvrage d'un diacre pélagien, nommé Anien, qui assista au concile de Diospolis en 415. Il y a plus d'exactitude dans la nou-

velle traduction ; mais elle ne rend ni l'élégance, ni la force de l'original. Saint Chrysostome n'est véritablement lui-même que dans sa propre langue.

Le huitième tome contient les *quatre-vingt-huit homélies sur l'Évangile de saint Jean*. L'édition latine de Morel n'en compte que quatre-vingt-sept, faisant une préface de la première. Toutes ces homélies furent prêchées à Antioche vers l'an 394. On y admire, comme dans les homélies sur saint Matthieu, la beauté du génie, l'élévation des pensées, la vivacité de l'imagination, la solidité des raisonnements ; mais la méthode en est différente. Après une courte explication de la lettre, le saint Docteur entre dans des discussions polémiques, où il prouve la consubstantialité du Verbe contre les anoméens. Les réflexions morales qui sont à la fin de chaque homélie, ont peu d'étendue ; cela n'empêche pas que l'on n'y reconnaisse toujours l'incomparable Chrysostome. Il y a dans le même tome plusieurs autres homélies faussement attribuées au saint Docteur.

Le neuvième tome contient : 1° *Les homélies sur les Actes des Apôtres*, qui furent prêchées à Constantinople en 401. Erasme, *ep. ad Warbum archiep. Cantuar.*, les jugeait absolument indignes de saint Chrysostome ; tandis que l'abbé de Billy les trouvait fort élégantes. Le chevalier Henri Saville a démontré qu'elles sont véritablement du saint Docteur. Photius y reconnaissait aussi le génie de ce Père. Il est vrai que le style de ces homélies n'est pas également châtié partout ; mais ceci vient de ce que la multiplicité des affaires et les troubles occasionnés par la révolte de Gaïnas, ne permettaient pas au Saint de respirer.

2° *Les trente-deux homélies sur l'Épître aux Romains*. Elles furent composées à Antioche, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des homélies 8, p. 508, et 30, p. 743. Saint Isidore de Pérouse en fait un magnifique éloge, qui sûrement n'est point outré, puisque tous les siècles y ont souscrit. Les erreurs que les pélagiens répandirent quelque temps après dans l'Occident, sont réfutées d'avance dans ces homélies ; mais le but principal du saint Docteur était de réfuter l'abominable hérésie des manichéens ; y confond aussi, en plusieurs endroits, l'aveugle opiniâtreté de

juifs. On est surtout frappé, en lisant ces homélies, de la sagacité avec laquelle ce Père développe le sens le plus profond du texte sacré, de la clarté, de l'onction, de l'éloquence avec lesquelles il présente les instructions morales.

Le dixième tome contient : 1° *les quarante-quatre homélies sur la première Épître aux Corinthiens*. Cet ouvrage, composé à Antioche, est un des plus travaillés et des plus finis de saint Chrysostome. Ce Père y semble animé de l'esprit de saint Paul, tant il montre de pénétration à expliquer toute la force du texte sacré.

2° *Les trente homélies sur la seconde Épître aux Corinthiens*. Elles furent prêchées à Antioche, puisque saint Chrysostome parle, dans la vingt-sixième, de Constantinople comme n'y étant pas. On trouve dans ces homélies moins de feu que dans les précédentes ; mais c'est toujours la même politesse de style.

3° *Le Commentaire sur l'Épître aux Galates*. Il n'est point divisé en homélies ; c'est une explication suivie du texte de l'Apôtre avec des sorties fréquentes contre les anoméens, les marcionites et les manichéens. On y trouve peu de réflexions morales. Il est probable que le saint Docteur les ajoutait en chaire ; car il paraît qu'il donna la forme de discours à cet ouvrage. On ne peut douter qu'il n'ait été composé à Antioche.

Le onzième tome contient : 1° *les vingt-quatre homélies sur l'Épître aux Ephésiens*, qui furent prêchées à Antioche. On désirerait un peu plus de correction en quelques endroits ; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit excellent.

2° *Les homélies sur l'Épître aux Philippiens*. Elles sont au nombre de seize, y compris le prologue, et furent prêchées à Constantinople.

3° *Les douze homélies sur l'Épître aux Colossiens*, ainsi que les seize homélies tant sur la première que sur la seconde aux Thessaloniens, furent aussi prêchées à Constantinople.

4° *Les vingt-huit homélies sur les deux Épîtres à Timothée*. Il paraît qu'elles furent prêchées à Antioche. Elles sont excellentes, quoique le style n'en soit pas également soutenu partout.

5° *Les homélies sur les Épîtres à Tite et à Philémon*. Elles sont au nombre de neuf.

Le douzième tome contient : 1° *les trente-quatre homélies sur l'Épître aux Hébreux*, qui furent prêchées à Constantinople.

2° *Onze homélies*, prêchées aussi à Constantinople, et publiées, pour la première fois, par le Père de Montfaucon.

Dans le treizième tome, le Père de Montfaucon rend compte de son travail ; puis il donne la vie de saint Chrysostome par Pallade. Il ajoute celle qu'il a faite lui-même ; vient ensuite la synopse des choses les plus remarquables dans les ouvrages du saint Docteur.

On a toujours fait dans l'Église une estime singulière des ouvrages de saint Chrysostome, et surtout de ses Commentaires sur les Livres divins ; et ce qui prouve jusqu'à quel point il a réussi dans son travail sur l'Écriture, c'est que Théophilacte, Œcuménius et les autres commentateurs grecs se sont contentés de l'abrégé. Théodoret a fait aussi la même chose dans ses excellentes notes sur le texte sacré. Notre saint Docteur servira toujours de maître et de modèle aux prédicateurs et aux théologiens quand il s'agira d'expliquer l'Écriture. Il suivait, dans cette étude, une méthode qui est sans contredit la meilleure, comme l'a observé M. Hare, évêque protestant de Chichester : c'était de méditer continuellement ces divins oracles, afin d'en bien pénétrer l'esprit, et d'acquérir une parfaite connaissance des préceptes qui y sont contenus. Ajoutez à cela les dispositions d'un cœur pur, docile, fermé à toute vaine curiosité, uniquement occupé du soin de sa propre sanctification, et de celle des autres. Voilà ce qui lui mérita de découvrir dans la parole de Dieu ce que des hommes vulgaires n'y voient pas. Il aperçoit une sainte énergie jusque dans un mot, jusque dans la moindre circonstance. Il développe avec une sagacité merveilleuse les grands principes de la morale chrétienne, et présente les vérités du salut avec cette force et cette onction qui caractérisent une âme parfaitement exercée à la pratique de toutes les vertus. Quel autre qu'un Saint pourrait aussi bien expliquer les propriétés et les effets de chaque vertu, en graver l'amour dans les cœurs, et indiquer les moyens de l'acquérir ? On remarque dans les autres moralistes une certaine sécheresse, lors même que, par la beauté du langage, ils flattent

l'oreille et plaisent à l'esprit. Il n'y a qu'un Saint qui ait le privilège d'aller au cœur, de le remuer, de l'échauffer.

Il n'y eut peut-être jamais d'orateur aussi accompli que saint Chrysostome. Quelle clarté ! Rien chez lui n'embarrasse le lecteur : on le comprend sans peine et sans étude. Qu'on cesse de nous vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate : elle n'est, cette harmonie, qu'un assemblage puéril de mots artistement compassés, lorsqu'on la compare à la douceur incomparable qui résulte dans saint Chrysostome d'une expression aussi heureuse qu'aisée et naturelle. Qui connut jamais comme lui cette délicatesse et cet atticisme qui caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains de la Grèce ? Quelle beauté et quelle élégance dans les tours ! quelle fécondité dans le choix des mots, qui coulent comme d'une source intarissable ! Est-il obligé de traiter plusieurs fois le même sujet ? Jamais il ne se copie, il est toujours original. La vivacité de son imagination lui fournit une multitude d'images et de fleurs dont il embellit chaque période. Rien de tiré dans ses métaphores et dans ses comparaisons ; elles sortent du fond même du sujet, et ne servent qu'à donner plus de force aux discours, et à l'imprimer plus avant dans l'esprit. Habile dans la connaissance des ressorts qui font mouvoir les passions, il les excite à son gré, et selon la nature de la matière qu'il traite. Son style toujours approprié au sujet, est, quand il le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Si l'on disait que saint Chrysostome n'avait point le style épistolaire, nous le justifierions en disant qu'on doit regarder ses lettres comme de véritables traités, à cause des matières qui en font le sujet. Nous conviendrions encore que tous ses discours ne sont pas également châtiés : mais ceci venait bien moins du défaut de préparation, que des langueurs de la maladie, de l'embarras des affaires, et de ces inégalités qu'éprouvent quelquefois les plus beaux génies. Aux talents qui font le grand orateur, saint Chrysostome joignait la profondeur du plus habile dialecticien : de là cette supériorité avec laquelle il résout les difficultés les plus captieuses, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchements ; supériorité qui éclate surtout dans les ouvrages polémiques que ce Père composa contre les juifs, les anoméens et

quelques autres hérétiques. Disons-le cependant, les importantes matières que saint Chrysostome avait à traiter dans ses discours, lui donnaient un grand avantage sur les orateurs païens. On ne peut non plus lui comparer les deux plus célèbres philosophes de l'antiquité ; il l'emporte autant sur eux, que la morale évangélique sur celle qui part de l'esprit humain.

Les ecclésiastiques devraient se faire un petit recueil des ouvrages choisis de saint Chrysostome ; il servirait merveilleusement à leur former le style, surtout s'ils le lisaient avant que de se mettre à composer : leur esprit et leur imagination se monteraient alors au ton de la véritable éloquence.

Traductions latines de saint Chrysostome.

De toutes les premières traductions latines de saint Chrysostome, il n'y a que celles du Père Fronton le Duc qui soient exactes. Le Père de Montfaucon les a adoptées dans son édition de ce saint Docteur, et il n'y a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient point été par le savant jésuite. L'édition de saint Chrysostome, donnée par le Père de Montfaucon, est la plus complète que nous ayons : on désirerait seulement que la version latine fût plus élégante, et approchât davantage de la beauté de l'original. Ceux qui sont en état de se passer du secours d'une traduction, préfèrent l'édition du même Père par le chevalier Henri Saville ; elle est plus belle et plus exacte que celle du Père de Montfaucon. Elle fut imprimée à Étonne en 1612, en 9 vol. in-fol.

Traductions françaises.

Nicolas Fontaine, de Port-Royal, ayant donné une traduction des homélies sur les Épîtres aux Romains, aux Éphésiens, etc., fut obligé de se rétracter, parce qu'il avait fait parler le saint Docteur en nestorien. L'abbé le Merre a traduit les homélies sur saint Jean, et l'abbé de Bellegarde, les homélies sur la Genèse et sur les Actes, ainsi que quatre-vingt-huit discours choisis. La traduction des homélies sur saint Matthieu, imprimée sous le nom de M. de Marsilly, est de M. le Maistre de Sacy, son frère. M. de Maucroix donna en 1671 la traduction des homélies au peuple d'Antioche, et le Père Duranti de Bonrecueil, de l'Oratoire, celle

des Panégyriques des Martyrs en 1735. Ce dernier a traduit encore les lettres de saint Chrysostome, avec le traité dans lequel le saint Docteur prouve que « personne ne peut faire de tort à celui qui ne s'en fait pas à soi-même ; » Paris, 1732, 2 vol. in-8°.

SAINTE ANTHUSE,

MÈRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Sainte Anthuse était d'une famille noble et riche de la ville d'Antioche. Elle fut mariée très-jeune, et demeura à l'âge de vingt ans, veuve et chargée de l'éducation de deux enfants, une fille aînée dont on ne connaît pas le nom, et un fils qui devint, par ses soins, l'incomparable Jean, surnommé Chrysostome.

Jamais femme ne fut plus digne qu'Anthuse de porter le nom de mère. Elle se chargea elle-même du soin d'inspirer les premiers principes de la foi chrétienne à ses enfants ; et les païens ne purent s'empêcher d'admirer ses vertus. On entendit un célèbre sophiste s'écrier, en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens ! »

Elle avait renoncé au monde, et s'était refusée à un second mariage, pour se consacrer uniquement à ses devoirs de mère et pour servir Dieu avec plus de liberté dans un veuvage perpétuel.

En même temps qu'elle travaillait à former ses enfants à la piété, à leur faire sentir le néant de toutes les choses de ce monde, elle n'épargnait rien pour faire instruire solidement son fils, et lui donner les meilleurs maîtres. Après avoir rempli toutes les obligations qu'elle s'était imposées, lorsqu'elle vit dans son fils un ferme appui de l'Église, elle se retira dans la solitude, où elle acheva de se sanctifier.

Elle mourut à la fin du quatrième siècle, environ dix ans avant son illustre fils.

SAINTE DIVUE ou DEVOTA,

VIERGE ET MARTYRE.

On sait que la persécution de Dioclétien s'étendit dans tous les lieux où dominaient les Romains. Un agent envoyé en Corse pour

y maintenir le culte des idoles, apprit bientôt que le sénateur Eutice avait une fille qui adorait le Christ et qui parlait des dieux païens avec mépris. C'était Deivota, dont les Italiens ont fait Devota (la dévouée), et les Français sainte Divue. N'ayant pu, par ses promesses séduisantes, la gagner à ses dieux, il lui fit lier les pieds et les mains et ordonna qu'elle fût trainée sur des pierres aiguës, qui lui déchirèrent tout le corps. Il lui fit briser avec un caillou la bouche qui proclamait le seul Dieu. Puis il la fit suspendre à une poutre. Là elle rendit l'esprit, et de pieux témoins virent son âme monter au ciel sous la forme d'une blanche colombe.

En apprenant qu'elle était morte, l'agent de Dioclétien ordonna qu'on brûlât son corps. Mais un diacre et un prêtre, qui s'étaient cachés dans une caverne voisine, profitant de l'absence des bourreaux, avaient enlevé le corps de la Sainte, et l'avaient porté sur un navire qui l'emmena à Monaco, où ses reliques sont toujours vénérées.

Ces faits sont mentionnés dans la chronique de Vincent de Lérins ; et la dépouille mortelle de sainte Devota a été honorée, à Monaco, de plusieurs miracles.

SAINT JULIEN,

APÔTRE ET ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Julien naquit à Rome de parents nobles, qui eurent soin de le faire instruire dans les lettres. Ayant entendu la prédication des Apôtres, il se convertit, et s'adonna à l'étude de la Sainte Écriture, ce qui engagea les Apôtres à l'ordonner prêtre et à l'envoyer en diverses provinces prêcher la foi de Jésus-Christ.

Saint Clément, nommé par saint Pierre pour son successeur au Siège apostolique, le sacra évêque, et le choisit pour évangéliser la partie des Gaules appelée aujourd'hui le Maine.

Il arriva près du Mans avec saint Thuribe et saint Pavace ses compagnons, et ayant d'abord appris que les habitants manquaient d'eau, ce lui fut un puissant moyen de se faire connaître. Car étant venu à la vieille porte, il mit son bâton en terre ; puis, s'agenouillant, il pria Dieu, qu'il lui plût, pour confirmer sa

légation, que, d'où il avait mis son bâton en terre, il sortit une fontaine pour la nécessité de la ville. Son oraison finie, il se releva, et retirant son bâton, on vit sortir de l'eau vive en si grande abondance que tout le monde y accourut, les uns pour y puiser de l'eau, les autres pour voir un effet si miraculeux. Ils le regardèrent comme un homme qui avait en soi une vertu plus qu'humaine ; l'homme ne pouvant par son industrie faire de tels prodiges.

Celle qui en porta les premières nouvelles à la ville fut une servante, qui ayant coutume d'aller chercher de l'eau bien loin, demeura tout étonnée en voyant cette fontaine ; et considérant que ce saint homme avait pu faire si facilement ce que toute la ville jugeait impossible, elle remplit aussitôt sa cruche, et courut promptement à la ville, publiant à haute voix par les rues ce qu'elle avait vu.

Cette fontaine est celle qui se voit encore aujourd'hui hors la ville, près de la vieille porte, qui dès lors fut appelée *Sanctimonium*. Par ce miracle, saint Julien avança beaucoup sa légation et trouva le moyen de prêcher au peuple la grâce de l'Évangile. Il le disposa si bien à entendre sa parole, que dès cette heure-là, il en convertit un grand nombre à la foi de Jésus-Christ. Le respect que le peuple a porté depuis à cette fontaine est si grand, qu'encore aujourd'hui plusieurs la visitent dévotement et s'y lavent les yeux ; particulièrement ceux qui ressentent quelque douleur ou quelque diminution de la vue.

Aussitôt donc que les habitants de la ville furent arrivés à la fontaine, après avoir contemplé le maintien, la grâce, la gravité, et le discours si agréable de saint Julien et de ses compagnons, ils leur demandèrent d'où ils étaient et quel sujet les avait amenés. Ce qu'ayant su, le prince de la cité, ou le gouverneur du pays sous l'empire des Romains, en fut aussitôt averti, lequel envoya chercher à l'instant le saint personnage. Comme il entra dans le palais du prince, il aperçut un aveugle qui demandait l'aumône, et s'arrêtant, il fit sa prière à Dieu, puis le signe de la Croix sur ses yeux, et lui rendit la vue à la grande admiration de ceux qui l'accompagnaient.

Quand le prince apprit ce miracle, il se sentit si vivement touché, qu'il vint au-devant de l'apôtre, se prosterna devant lui et le supplia de l'instruire dans la foi et la doctrine du Seigneur, au nom duquel il faisait ses merveilles. Mais le saint homme le releva et l'embrassa avec une si grande affection qu'il gagna le cœur de ce seigneur et des assistants. Il lui dit qui il était et pour quel sujet il était venu. Son discours enflamma tant ce bon prince et toute sa suite, que sans différer davantage, il commença à les catéchiser, si bien que tous se présentèrent pour recevoir le Baptême; et dès l'heure ils l'eussent reçu, n'eût été que le saint apôtre jugea qu'il était nécessaire de faire auparavant une courte préparation par des jeûnes et des prières pour recevoir un don si excellent.

Le jour ordonné étant arrivé, le gouverneur, nommé Défenseur, et son épouse, nommée Goda, reçurent le saint baptême; après lesquels toute la famille du prince, les nobles et les autres de tout âge et de tout sexe firent de même, montrant par leurs actions qu'ils voulaient être de vrais disciples de Jésus-Christ. Tel fut l'heureux commencement du vénérable apôtre, telles furent les prémices du peuple du Maine en la religion catholique. Jamais nation ne secoua si promptement et si facilement le joug de l'idolâtrie pour embrasser la foi de Jésus-Christ, tant leur humanité et leur modestie étaient grandes.

Mais, comme il restait encore un fort grand nombre de personnes infidèles dans cette province, il était nécessaire pour entretenir les nouveaux convertis dans la foi et pour étendre l'Évangile d'avoir un lieu propre au service divin. Le bon pasteur présenta donc sa requête au gouverneur, ce qu'il n'eût pas plutôt fait, qu'à l'instant même il lui donna son palais, estimant en cela faire une profession signalée de la foi de Jésus-Christ, qu'il voulait non-seulement loger en son cœur, mais aussi dans son palais. Ce palais est aujourd'hui l'église cathédrale de la ville du Mans, où se voit son antiquité, par les armoiries du prince qui sont encore sur la principale porte.

Saint Julien le consacra au service de Dieu, et le dédia à la Très-Sainte Vierge Marie et à saint Pierre, Prince des Apôtres,

en la présence de Défenseur, et des principaux de la province. Celui-ci fit présent au temple de Dieu de soixante marcs d'or pur et de cent talents d'argent, avec un grand nombre d'ornements fort précieux pour faire honorablement le service divin et pour l'entretien de l'église. Puis ce bon prince commença, comme un évangéliste, à haranguer le peuple, lui remontrant la grâce que Dieu leur faisait par le ministère de leur saint évêque, et commanda de lui obéir en tout. Le peuple y consentit; et en témoignage de leur bonne volonté, ils firent à l'instant des présents à l'envi l'un de l'autre à saint Julien et à l'église.

Mais ce prince pieux, voulant surpasser tous ses sujets en libéralité et en magnificence, se priva d'une bonne partie de son revenu ordinaire pour le donner à l'église de Dieu, afin qu'étant si bien dotée, elle eût avec son clergé et les pauvres suffisamment de quoi s'entretenir. Il pria l'évêque qu'en certains endroits des terres qu'il lui donnait et laissait par testament, il fit bâtir des églises et ordonnât des pasteurs pour le salut du peuple qui se convertirait à Jésus-Christ. Ce qui fut accompli de point en point par saint Julien, qui visitait continuellement son diocèse, consolant son peuple par ses saintes prédications et par l'administration des Sacrements.

Il avait toujours un soin merveilleux des pauvres; il prenait par écrit les noms de ceux qu'il voyait être en plus grande nécessité et leur fournissait si exactement ce qui leur manquait, qu'on ne les voyait pas mendier; car ce qui l'affligeait le plus, c'était qu'un chrétien fût contraint de demander l'aumône à un idolâtre. Ce fut ce qui l'obligea principalement à bâtir des hôpitaux, tant près de la ville du Mans que par tout son diocèse, pour recevoir les pèlerins, dont il était si soigneux, qu'il s'en trouve peu à présent qui ne l'invoquent pour trouver en leur voyage à se bien loger.

Cependant il y avait, dans la ville du Mans, un citoyen très-noble et très-riche, tellement obstiné dans son idolâtrie, qu'il se moquait de tous les avertissements qu'on lui donnait. Mais Dieu, qui par sa divine miséricorde désire le salut de tout le monde, voulait qu'il se convertît, et lui en donna le moyen. Cet idolâtre

avait un fils, que Dieu lui ôta par une grande maladie. Sa mort le jeta dans un abîme de tristesse, et il se souvint alors des grands et signalés miracles qu'avait faits saint Julien.

Laissant donc son idolâtrie, et surmontant les difficultés qu'il pouvait ressentir, il vint vers lui pour avoir quelque consolation. Aussitôt qu'il l'eut aperçu, il commença à le supplier d'avoir pitié de lui. Puis l'ayant abordé, il lui dit la cause de sa douleur. Le bon évêque s'approcha de la bière et dit au père de l'enfant mort : « Anastase (ainsi s'appelait-il), si tu crois de bon cœur en Jésus-Christ né de la Vierge Marie, non-seulement tu verras ton fils ressuscité, mais aussi tu auras la vie éternelle.

« Oui, répondit-il, je confesse dès à présent que Jésus-Christ est le vrai Dieu et Sauveur du monde, et je renonce entièrement aux idoles. »

Saint Julien, après cette confession, éleva les yeux au ciel et commença ainsi sa prière à Jésus-Christ : « Seigneur et Sauveur de tout le monde, qui avez ressuscité le fils de la veuve, et le Lazare mort depuis quatre jours, commandez, je vous prie, que cet enfant ressuscite, afin que ce peuple soit confirmé dans la foi qu'il a que vous êtes vrai Fils de Dieu tout-puissant. »

Le peuple fidèle ayant répondu *Amen*, l'enfant s'éveilla comme d'un profond sommeil, et loua la miséricorde de Jésus-Christ que saint Julien prêchait. Ce miracle ravit tellement le cœur d'Anastase, que sur-le-champ, lui et toute sa famille et plusieurs autres qui étaient présents, renoncèrent hautement à leur idolâtrie, crurent en Jésus-Christ, et reçurent ensuite le Baptême.

Le fils de Jovinien, très-illustre personnage, fut pareillement ressuscité, et sollicita si bien son père, en lui montrant les tourments qu'il avait vu endurer dans les enfers, que Jovinien se convertit avec sa famille et des milliers de païens. Ce miracle fut accompagné d'un autre ; car Dieu ayant agréables la piété et la diligence de ce bon pasteur, lui envoya un Ange pour lui annoncer que tout ce qu'il lui demanderait il l'obtiendrait. Alors saint Julien fit une exhortation à la foule qui avait reçu la foi de Jésus-Christ, et la conclut par cette prière : « Seigneur mon Dieu, gardez soigneusement ce peuple, qui par mon ministère vous est

acquis, et le conduisez toujours dans la voie de la vérité et du salut. » Ce qui toucha tellement le peuple, que d'un zèle merveilleux aussitôt qu'il fut retourné, chacun brisa et brûla autant d'idoles qu'il en rencontra.

Quelque temps après, faisant la visite de son diocèse, saint Julien arriva à un village nommé Pruilly, où le fils du seigneur était mort. Ému de compassion, il se mit en prières toute la nuit avec quelques personnes portées à la piété, et aussitôt qu'il se leva, ayant achevé sa prière, l'enfant ressuscita. Ce fut la cause de la résurrection de plusieurs autres, qui étant morts à la grâce de Dieu par leur idolâtrie, où ils étaient comme ensevelis, se levèrent incontinent et secouèrent le joug malheureux du paganisme, confessant que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu. Ensuite le seigneur donna le village à saint Julien et à ses successeurs, vouant son enfant au service de Dieu, et destinant la terre à l'entretien des ministres de son Église.

Saint Julien, continuant d'exercer sa piété envers ces nouveaux convertis, ne cessait de les visiter, pour les consoler et les confirmer dans la foi catholique par ses pieuses prédications. Il arriva qu'à Rouillon, village de son diocèse, la fille du seigneur fut possédée du diable qui la tourmentait cruellement. Le Saint la délivra d'un esclavage si malheureux. Son père, reconnaissant, confessa Jésus-Christ, et en récompense de ce grand bienfait, donna le village à saint Julien, à la condition d'y bâtir une église en mémoire du miracle et en éternelle action de grâces à Dieu.

C'était une chose assez fréquente en plusieurs endroits, durant le paganisme, de voir des dragons horribles qui faisaient mourir beaucoup de personnes, tant ils étaient venimeux. Au village d'Artins, était un temple dédié à Jupiter, où il y en avait un, lequel, comme saint Julien démolissait ce temple, fut vu en plein jour sortir de ce lieu. Il était si infect, que de son venin il faisait mourir tous ceux qu'il voyait ; mais ayant été conjuré par le saint évêque, il s'envola aussitôt, et depuis, on n'en reçut aucun dommage.

Cependant Défenseur, gouverneur du Mans, avait des personnes qui lui rapportaient fidèlement toutes les merveilles que faisait

saint Julien, ce dont il louait et glorifiait Dieu. Sachant qu'il s'acheminait vers la ville du Mans, il en sortit aussitôt et alla au-devant de lui. Comme ils venaient ensemble, s'entretenant de saints discours, ils aperçurent dans la plaine un pauvre garçon qu'un serpent tenait si étroitement entortillé qu'il était en très-grand danger de sa vie. Cela était à la vérité digne de compassion ; aussi ce bon prince y courut-il l'épée à la main pour le délivrer, quoique rempli de frayeur. Le saint Evêque ne manqua pas aussi de le suivre avec une troupe de peuple, tant de la maison du gouverneur que de la ville, qui s'écriaient tous et lui demandaient secours pour ce pauvre misérable. Saint Julien fit alors à Dieu cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui par votre mort et votre passion avez affranchi et retiré de l'esclavage du diable le genre humain, qui par la malice du serpent était chassé du paradis ; délivrez maintenant, je vous prie, ce jeune homme, et faites que ce serpent périsse, afin que votre peuple vous glorifie de plus en plus. » Ce qui arriva ainsi, car le peuple répondant *Amen*, le serpent lâcha sa prise et creva devant tout le monde. O Dieu ! que vous êtes admirable ! Ce jeune homme donc ainsi délivré s'en alla vers le bienheureux évêque avec tous les autres, qui rendirent à Dieu louange et actions de grâces.

Après quoi ils continuèrent leur chemin vers le palais du gouverneur (car il avait prié saint Julien de souper avec lui) ; y étant arrivés, deux démoniaques demandèrent d'être délivrés par les prières du saint Evêque, ce qu'il leur accorda. Car ayant fait sa prière à Dieu et le signe de la Croix sur eux, non-seulement il les délivra, mais aussi les ayant instruits, il les baptisa.

Et à la vérité il était l'asile et le refuge de tous les pauvres affligés, et même des prisonniers.

Plusieurs étant détenus en prison, et hors de toute espérance d'obtenir leur pardon, s'avisèrent d'employer saint Julien pour eux envers la justice. Ce bon Evêque donc rentrant dans la ville, ces misérables commencèrent à lui demander secours, ils le prièrent d'avoir pitié d'eux, et d'avoir égard à leur misère. Le saint Prélat, qui brûlait de charité, supplia le magistrat de leur pardonner et de les délivrer : mais comme la justice était alors

étroitement observée, le magistrat le lui refusa, et il s'en retourna tout triste. Ce refus lui faisant de la peine, aussitôt qu'il fut de retour en son logis, il fit des prières à Dieu pour ses pauvres prisonniers ; et comme on lui avait préparé son dîner, il dit qu'il ne mangerait point qu'il ne vit les prisonniers délivrés. Dieu qui ne refuse rien à ses vrais serviteurs, suivant la promesse et l'assurance qu'il en a donnée en plusieurs endroits de l'Évangile, envoya aussitôt un Ange qui ouvrit les prisons, et qui conduisit ces misérables vers le miséricordieux Évêque. Il en fut rempli de joie, et rendant grâce à Dieu, il les reçut avec joie et leur fit part de ce qu'on lui avait préparé pour son dîner.

Après avoir soigneusement gardé, nourri et entretenu le troupeau de Jésus-Christ, il eut le désir de faire un voyage à Rome pour plusieurs considérations. La première était l'affection qu'il portait à saint Clément, son bon maître, qui vivait encore, et qu'il désirait fort de voir avant qu'il mourût, afin de lui rendre compte de la mission qu'il lui avait confiée.

La seconde était que Défenseur, gouverneur du Mans, avait épousé une femme qui lui était proche parente ; pour cette raison, il voulait prendre le conseil de saint Clément sur une affaire d'une telle importance. Mais comme Défenseur l'aimait beaucoup, il ne jugea pas à propos d'entreprendre ce voyage sans lui en parler, et sans prendre congé de lui. Défenseur donc, après l'avoir aussi communiqué à son conseil, résolut d'accompagner saint Julien, mû en partie de dévotion, en partie de l'affection qu'il avait pour lui, craignant qu'étant à Rome il n'y voulût demeurer, ou qu'on ne le laissât pas revenir.

Enfin ils partirent ensemble, et ils arrivèrent heureusement à Rome, où saint Clément les reçut fort honorablement, et leur fit de beaux et riches présents, non point d'or ou d'argent, mais de plusieurs reliques des saints Martyrs qui avaient souffert à Rome pour Jésus-Christ. Après avoir été là quelque temps, ils s'en revinrent tous au Mans grandement consolés et confirmés en la foi, et aussitôt qu'ils y furent arrivés, ils allèrent droit à l'église principale consacrée par saint Julien, où ils présentèrent à Dieu,

et donnèrent à l'église, les précieux dons que saint Clément leur avait faits.

Enfin saint Julien se sentant affaibli par l'âge et par ses travaux, se retira dans un village assez proche de la ville, où il y a maintenant une église qui est dédiée à saint Martial. Cette demeure est à la vérité agréable, tant pour sa commodité et sa beauté que pour la solitude et le repos dont on y jouit. Ce lui était une merveilleuse consolation que Dieu lui eût fait la grâce de convertir à la foi de Jésus-Christ toute cette province qui lui avait été confiée par saint Clément, en sorte qu'il n'y avait même plus aucune apparence d'idolâtrie. Mais afin que son absence ne causât pas de désordre en son église principale, et à tout son troupeau, par l'avis de son clergé et du peuple, il en donna la charge à Turibe, son archiprêtre. Peu de jours après, le vénérable Évêque mourut.

En ce moment, Défenseur allant se mettre à table pour prendre sa réfection, aperçut dans une vision saint Julien en habit pontifical, accompagné de trois diacres qui étaient aussi vêtus de leurs ornements, chacun d'eux ayant un chandelier à la main avec des cierges ardents : lesquels, après que saint Julien eut fait la bénédiction sur la table, posèrent leurs chandeliers, se retirèrent et disparurent.

Ce bon prince fut étonné : « Quoi, dit-il à ceux qui l'assistaient, ne voyez-vous point la gloire que je vois ? » Ils répondirent qu'ils ne voyaient rien d'extraordinaire, parce que leur foi ne répondait pas à celle de leur prince. « Mais quoi, reprit-il, n'avez-vous point aperçu notre bon et vénérable père saint Julien ? Il vient assurément de paraître auprès de moi avec ses trois diacres. C'est lui qui, d'un visage riant, nous a donné sa bénédiction, et nous ayant laissé pour gage de son amour ces cierges sur ma table que vous voyez, a disparu. Je m'assure que Dieu l'a appelé de ce monde. Allons le voir, et rendons-lui les derniers offices que nous lui devons en revanche de tant de bienfaits que nous avons reçus de lui. »

Alors tout le monde sortit, et chacun courut en grande hâte à ce petit village où le saint Apôtre s'était retiré : et ils trouvèrent que leur prince leur avait dit la vérité. Ils se mirent à pleurer et

à regretter leur bon Pasteur. Chacun voulait le voir, le toucher et lui baiser les mains.

Après les prières des funérailles, on mit son corps dans une litière traînée par les chevaux du prince pour le porter à la ville; et le service ayant été fait solennellement, on l'enterra dans le cimetière des chrétiens, qui avait été consacré par le saint Pasteur pour cet effet. Ce cimetière était en la place où fut ensuite l'abbaye du Pré, située hors la ville, et devenue une église paroissiale.

L'Apôtre du Maine gouverna son Église durant plus de quarante ans, et mourut sous l'empire de Trajan le vi des calendes de février (27 janvier).

En 834, saint Aldéric, l'un de ses successeurs, transporta ses reliques à la cathédrale. En 1243, un autre évêque du Mans, Godofroy de Loudun, en donna une partie à l'église de Paderborn. En 1562, les huguenots pillèrent au Mans la riche châsse de saint Julien et brûlèrent ses reliques, dont on ne put sauver que la tête.

Entre ses écrits, on trouve une épître, où il dit de lui, qu'il n'avait que douze ans quand le Sauveur du monde endura la mort, et où il témoigne aussi qu'il avait vu ces ténèbres horribles qui se répandirent alors sur la terre.

SAINT NATHALAN OU NÉTHELME,

ÉVÊQUE.

Saint Nathalan, appelé aussi Néthelme, florissait en Écosse, dans la première moitié du cinquième siècle; il avait employé ses jeunes années à de solides études, et il était devenu très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes.

Persuadé en même temps que la culture de la terre s'alliait parfaitement avec la vie contemplative, il y consacrait tous les moments qu'il ne passait pas dans la méditation et la prière. Il avait tant de piété, qu'au milieu même de son travail, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu.

Un pèlerinage qu'il fit à Rome l'ayant fait connaître au Pape **lestin I^{er}**, ce pontife le nomma évêque d'Aberdeen, et Nathalan

justifia ce choix par ses vertus et par le zèle qu'il mit à éclairer les nombreux idolâtres qui végétaient encore en son diocèse, il les baptisa et les affermit contre les hérésies.

Ces aumônes immenses le firent regarder à juste titre comme le père des pauvres. Son genre de vie était fort dur : à l'exemple du grand Apôtre, il ne subsistait que du travail de ses mains, ce qui lui laissait plus de ressources pour le soulagement des malheureux.

L'Écosse, qui le compte parmi ses apôtres, fut encore préservée par ses soins des erreurs du pélagianisme.

Nathalan mourut de la mort des justes en 452. Il fut enterré dans l'église de Tullich-Bothéline, qu'il avait fondée, ainsi que celle de Hill. Ses reliques illustrées d'un grand nombre de miracles, y ont été vénérées jusqu'à la prétendue réforme.

SAINT JULIEN DE. SORA,

MARTYR.

On distingue ce Saint de tous les bienheureux de ce nom, en ajoutant au sien le nom de la ville où il a brillé ici-bas. On ne sait, de l'histoire de sa vie, que le glorieux martyre qui en illustra sa fin.

Il vivait, chrétien fervent, sous le règne d'Antonin le Pieux, qui n'était pas persécuteur, qui admirait même les chrétiens, mais qui n'avait pas assez d'énergie pour contenir leurs ennemis. Au milieu du deuxième siècle, Julien fut arrêté dans Sora, qu'il habitait au pays de Naples, et sommé d'offrir de l'encens aux idoles. Comme la grâce de Dieu le soutint, on le mit à la torture devant un temple païen, qui était le plus fréquenté de Sora. Mais tandis qu'il subissait la question avec une sainte fermeté, le temple s'écroula tout à coup. La foule, voyant en lui un magicien dément, manda sa mort; et il fut aussitôt décapité.

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-SAÔNE.

Le riant village de Boyer, dans l'arrondissement de Châlons-sur-Saône, appartenait au sixième siècle à une famille opulente.

et illustre qui avait le bonheur d'être chrétienne. Dieu lui donna un fils, qui reçut le nom de Loup, mais qui puisa, dans les exemples de ses parents, la piété profonde et la compassion aux misères des pauvres. Son éducation fut solide, et il témoigna bientôt d'heureuses dispositions à se consacrer tout à Dieu. Dès qu'il put disposer des domaines considérables qui lui revenaient par héritage, il les donna en grande partie à l'église de Saint-Vincent de Châlons. Il fut élu, tout à la fin du sixième siècle, évêque de ce siège ; et son humilité se fit de grandes violences pour recevoir ces honneurs dont il se croyait indigne, quoique l'acclamation du clergé et du peuple dût l'encourager un peu.

Suivons maintenant le plus exact de ses rares historiens ¹.

« Loup se distingua par l'ardeur de sa charité, par son abstinence, par son amour pour la prière, sa libéralité et le soin qu'il prit de réformer son diocèse et d'y établir une école pour l'étude des saintes Écritures. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort attestent sa haute sainteté.

« Tandis qu'après avoir consacré de longues heures à la prière, il donnait à ses membres fatigués un moment de repos, un horrible incendie éclata au couchant de la ville. Bientôt les flammes dévorèrent la moitié de Châlons ; les secours humains ne peuvent les arrêter ; les Châlonais implorent l'intercession de leur saint évêque. Il se lève aussitôt, vient au-devant des flammes et apaise leur fureur par la vertu du signe de la Croix.

« Le légendaire de Saint-Vincent de Châlons rapporte que, dans une grande sécheresse, saint Loup touché de compassion en voyant ses cultivateurs de Boyer en proie à une soif ardente, se mit en prières, enfonça son bâton dans le sol et en fit jaillir une source abondante. Cette fontaine, continue notre auteur, est un monument de la charité du saint évêque, et plusieurs malades y ont trouvé la guérison.

« Toute sa vie fut remarquable par une austère régularité. Il passait la plus grande partie de la nuit dans une chapelle dédiée au Pape saint Sylvestre, dont un bras y était conservé. Cet ora-

¹ M. Péquégnot, *Légendaire d'Autun*.

toire situé à gauche de l'église, vis-à-vis de l'autel de Saint-Vincent, était constamment éclairé en l'honneur de la précieuse relique.

« Ce bon pasteur mourut au milieu de son peuple désolé, donnant à tous les conseils les plus salutaires. Après avoir reçu la divine Eucharistie, il rendit son âme à Dieu le 27 de janvier. Il avait demandé qu'on l'ensevelît dans l'église du monastère de Saint-Pierre, aux portes de la ville. Cette abbaye avait été élevée par son prédécesseur. On y porta le corps du Saint au milieu d'une foule innombrable. Quand le cortège passa devant les prisons de la ville, le cercueil devint tout à coup si lourd, qu'on ne put continuer la marche funèbre, avant que les prisonniers eussent été mis en liberté. Ce miracle est l'origine du privilège dont jouirent longtemps les évêques de Châlons, de délivrer un prisonnier, à leur choix, le jour de la fête de saint Loup.

« Le corps du Saint fut inhumé à droite de l'autel de Saint-Pierre. L'an 878, le Pape Jean VIII permit à Gerbold, évêque de Châlons, de relever ses saintes reliques et de les exposer à la vénération publique ; permission justifiée d'ailleurs par de nombreux miracles.

« L'an 1552, le corps de saint Loup fut profané par les Huguenots, qui pillèrent l'abbaye de Saint-Pierre et les autres églises de la ville. Le chef seul fut conservé : on le voit encore dans l'église de Saint-Vincent, derrière le maître-autel. »

Ajoutons que saint Loup, le bon évêque de Châlons-sur-Saône, fut l'un des évêques de France à qui le saint Pape Grégoire le Grand recommanda les missionnaires qu'il envoyait prêcher la foi chez les Anglais.

SAINT VITALIEN,

PAPE.

Saint Vitalien, le soixante-dix-huitième Pape, était né à Ségni, dans la Campanie. Il fut élevé pour son mérite et ses vertus sur la Chaire de Saint-Pierre, le 30 juillet de l'an 657. Les monothélites, hérétiques qui ne reconnaissaient qu'une seule

volonté en Jésus-Christ, troublaient alors l'église par des raisonnements d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus obscurs ; et par malheur ils étaient soutenus par l'empereur Constant II. Vitalien excommunia Marc, archevêque de Ravenne, qui soutenait cette erreur. Marc répondit à l'anathème du Pape en l'excommuniant à son tour, ce qui troubla peu les catholiques. Mais Constant II vint à Rome en 663, et pillà les églises de la Ville sainte. Pourtant il respecta la personne sacrée du Souverain Pontife.

Quelque temps après, Vitalien envoya des missionnaires en Angleterre, et en 667, il sacra Théodore archevêque de Cantorbéry. Il tint la même année un concile. On dit que c'est sous son pontificat que furent inventées dans les Gaules les orgues, ce riche auxiliaire des chants sacrés.

Saint Vitalien, Pape aussi savant que pieux et ferme, mourut le 27 janvier de l'an 672. — On a recueilli de lui quelques lettres, et ses historiens disent qu'il protégeait beaucoup la musique sacrée.

SAINT MARY OU MAY,

PREMIER ABBÉ DE LA VAL-BENOIS EN PROVENCE.

Le bienheureux Mary qu'on appelle aussi May, et dont le nom latin était Marius, né à Orléans de parents de condition modeste, se consacra à Dieu dès sa jeunesse et se renferma dans un monastère de son voisinage, bien décidé à y passer ses jours dans l'obscurité d'une vie pénitente. Mais Dieu découvrit sa vertu, et les religieux de l'abbaye de Beuvoux ou de La-Val-Benois qui venait de se fonder en Provence, le choisirent pour être le premier abbé de leur maison sans qu'il eût jamais oui parler d'eux. Beuvoux qui allait prendre un peu plus tard le nom de Val-Benois, était au diocèse de Sisteron. Au lieu de s'adresser à Mary, de la volonté duquel on avait lieu de se défier, on alla droit au roi de Bourgogne, Gondebaud, qui agréa l'élection du nouvel abbé.

Mary fut enlevé aussitôt de son monastère d'Orléans, conduit à Beuvoux et installé abbé par Jean, évêque de Sisteron, vers l'an 506.

Il répondit si heureusement à l'espérance qu'on avait conçue de lui que sa communauté se multiplia d'une manière prodigieuse en très-peu de temps. La sagesse de sa conduite et l'éclat de ses vertus, attiraient de fort loin des personnes de tout état qui cherchaient Dieu sincèrement et qui croyaient ne pouvoir marcher dans le chemin du ciel que sous sa discipline. Il soutenait son âme, dit l'auteur de sa vie, par une oraison continuelle ; il réduisait ses sens par le jeûne et les veilles, et perfectionnait ce double état par son humilité, sa douceur et sa charité.

Dieu l'honora de son vivant de la grâce des miracles et du don des prophéties. Il reçut aussi plusieurs faveurs célestes.

Suivant la pratique ordinaire des religieux de son siècle, il passait le Carême dans une solitude complète, pour honorer Notre-Seigneur dans le désert. Étant ainsi retiré, saint Mary apprit dans une vision la désolation prochaine de l'Italie, et ce qui devait arriver à son monastère de Beuvoux après sa mort ; et il en instruisit l'évêque de Die nommé Lucrèce, en qui il avait toute confiance.

Après avoir travaillé près de cinquante ans à se sanctifier dans une mortification générale d'esprit et de corps, et à sanctifier en même temps ses frères par ses instructions et ses exemples, il rendit son âme à Dieu le 27 janvier de l'an 555.

Il fut enseveli par l'évêque de Die, qui avait été son disciple dans le cloître et qui était devenu son ami et son confident.

L'abbaye fut ruinée quelques années après sa mort, comme il l'avait prédit ; alors on transporta son corps à Forcalquier. Quelques-uns ne mettent cette translation qu'au x^e siècle, sous Arnould, évêque de Sisteron. La multitude des miracles que Dieu opéra dans cette ville sur son tombeau rendit sa mémoire célèbre. Beuvoux fut rétabli dans la suite et donné à des religieux de Saint-Benoît, mais en priuré, dépendant de l'île Barbe près de Lyon ¹.

¹ Extrait d'Adrien Baillet.

SAINT GAMELBERT.

Gamelbert était né vers l'an 720, dans un village de la Bavière, que les uns appellent Michelsbuck et les autres Michelberg. Ses parents, qui étaient fort riches, jouissaient de ce que le monde traite de grande considération. Son père, sa mère et ses frères, le voyant marcher dans les voies de la piété, le raillaient, et, pour le rabaisser à leur niveau, ils l'engageaient à prendre l'état militaire. Comme il savait la licence et les désordres des hommes qui embrassent la carrière des armes, il demanda à son père qu'il lui fût permis de choisir un état où il pût ne pas hasarder son âme.

Il faut croire que sa famille vivait tout à fait d'une vie grossière, car cet enfant si doux et si porté au bien, n'avait reçu aucune éducation. Ses frères le raillaient, et son père, qui faisait écho avec eux, lui donna la garde de ses troupeaux.

Son cœur n'en fut pas attristé. Seul devant Dieu, il se formait sans avoir rien appris. Un jour le hasard lui fit trouver un livre. Ne sachant ce que c'était, il le porta à un prêtre, qui étonné des questions et des réponses d'un jeune homme qui ne savait pas lire, le prit en affection et se chargea de l'instruire. Dès qu'il sut lire et écrire, le prêtre conseilla à ses parents de le faire étudier ; ce que l'enfant n'obtint qu'à force de prières. Il fit ses études, les poursuivit avec courage et avec bonheur, et ses maîtres furent si émerveillés de ses succès et de ses vertus, qu'ils le jugèrent propre à recevoir les Ordres sacrés. Il fut donc prêtre, et la Providence permit que le jour même où il fut ordonné, son père mourut.

On ne sait pas ce qu'étaient devenus ses frères, ni si sa mère vivait encore. Mais il héritait de la maison où il était né, de l'église de Michelsberg, et de diverses autres grandes propriétés. Il mena dès lors la vie qu'il avait tant souhaitée, toute à Dieu et aux pauvres. Pendant cinquante ans, il fut le curé de son village. Il distribua aux pauvres tous ses revenus, et lorsqu'ils s'épuisaient, il se privait souvent de son nécessaire. Aussi, dès qu'il paraissait, les pauvres l'entouraient en l'appelant leur père. Il en

était si confus qu'alors il regagnait à grands pas sa demeure pour s'humilier devant Dieu et embrasser le Crucifix.

Gamelbert avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il se décida enfin à faire le pèlerinage de Rome, qui avait été la seule ambition de sa vie. Il le fit, et en s'en revenant, il rencontra dans une maison idolâtre un tout jeune homme qui l'intéressa. Il l'entre-tint des dogmes chrétiens et le trouva si bien disposé, qu'il s'arrêta quelques jours pour l'instruire. Il jugea que Dieu appelait aussi cette jeune âme. Il le baptisa et l'emmena avec lui. Il vécut assez pour le voir ordonner prêtre ; et il l'eut pour successeur. Ce jeune homme devint saint Uthon ¹.

Saint Gamelbert mourut regretté de tous, le 27 janvier de l'an 801 ou 802. Ses funérailles furent honorées de miracles ; et ses reliques, conservées précieusement dans son église, ont souvent attesté sa sainteté.

SAINT ÉMÈRE ET SAINTE CANDIDE.

Emère, appelé aussi Emery, était fils d'un père français et d'une mère espagnole. Sa mère était sainte Candide. Elle éleva si chrétiennement son fils, qu'après ses études, il entra dans les Ordres sacrés et fut élu abbé de Bagnols, en Languedoc. Lui et sa mère sont très-honorés en Espagne, où ils vécurent au vin^e siècle. Mais leur histoire est pleine d'incertitudes. Ce qu'on sait d'eux principalement, c'est que le fils et la mère terminèrent pieusement leur vie dans deux solitudes isolées. Les reliques de saint Emère ou Emery sont conservées à Saint-Estève-de-Guialbès.

SAINT THIERRY,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Thierry, fils du seigneur de Château-Thierry-sur-Marne et petit-fils de celui qui avait donné son nom à cette ville, vint au monde dans le x^e siècle, avec tous les avantages que peuvent procurer une bonne noblesse et l'abondance des biens.

¹ Honoré le 3 octobre.

Mais il commença de bonne heure à les mépriser. La grâce de Dieu lui fit ouvrir les yeux sur les vanités de ce monde, dès son enfance. Elle le rendit indifférent et insensible même à ce qui tente le plus agréablement les sens ici-bas. Ses parents le voyant ainsi porté au bien, crurent devoir seconder des inclinations si vertueuses ; et pour conserver l'innocence de ses mœurs, au lieu de le faire étudier sous des maîtres séculiers, ils le mirent dans l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, près de Sens, avec d'autant plus de confiance que l'abbé Rainard, homme de piété et d'érudition, était son oncle maternel.

Rainard n'oublia rien pour l'élever dans les lettres et dans la vertu ; et ses soins eurent tant de succès que son neveu devint en peu de temps le modèle de ses religieux. La réputation de Thierry alla jusqu'à la cour, où le roi Robert, qui avait de la piété et de la science, faisait profession de rechercher le vrai mérite et de le reconnaître. Ce prince demanda à le voir pour s'assurer de tout ce qu'on disait de lui. Il fut si charmé de son intelligence et de sa vertu, qu'il voulut le retenir auprès de lui et se servir de ses lumières, en ce qu'il avait dessein de faire pour le bien de l'Église et de l'État. Thierry ne fut pas moins en faveur auprès de la reine Constance, qui l'avait toujours considéré depuis qu'en un voyage qu'elle avait fait à Sens, il lui avait découvert le corps de saint Savinien, ancien évêque de cette ville, enterré à Saint-Pierre-le-Vif. De sorte que l'Église d'Orléans étant venue à vaquer, le roi qui cherchait à gratifier cette ville en toute manière, crut lui faire un présent considérable en lui donnant Thierry pour évêque.

Cette nomination n'était peut-être pas entièrement canonique, mais elle satisfait merveilleusement le peuple d'Orléans et une partie du clergé, qui en avaient fait la demande. Néanmoins l'autre partie, qui était gagnée par quelques esprits ambitieux, causa tant de désordre et de scandale par ses brigues, qu'encore que Thierry en fût très-innocent, le Pape et les évêques, entr'autres Fulbert de Chartres, firent difficultés de le reconnaître jusqu'à ce que son innocence fut attestée du public.

Après une justification qui se fit dans toutes les formes, il fut sacré dans l'église d'Orléans par Léothéric ou Leheri, arche-

vêque. Durant la cérémonie, Adalric vint avec une troupe de soldats, résolu d'assassiner Thierry sous la main de l'archevêque consécrateur. La fermeté des deux prélats le déconcerta, et on vint à bout de le repousser. Mais les vertus du saint Evêque ne purent apaiser sa haine.

Le Saint fut un jour attaqué en chemin par une bande d'assassins, que cet ennemi avait apostés pour le tuer ; ils le frappèrent à coups de lances et d'épées, le jetèrent à bas de son cheval, et croyant l'avoir percé de coups, ils le laissèrent pour mort, étendu sur le sable. Mais Adalric, qui avait été spectateur du crime, fut tellement épouvanté de voir le Saint se relever, sans être blessé et sans autre chose que les habits percés, que se rendant à une protection si visible de la main de Dieu, il se jeta à ses pieds et lui demanda humblement pardon de tout le passé.

L'Evêque le lui accorda sur-le-champ, sans aucune condition, et voulant faire voir de quelle manière il savait se venger de ses ennemis, il eut la générosité de lui donner encore le premier rang après lui dans son Eglise. Il lui prédit même qu'il serait son successeur.

Le Saint, n'ayant plus rien à souffrir de ses ennemis, fut éprouvé par de fréquentes maladies, fruits de ses austérités et de ses travaux apostoliques. Par là, il plut à Dieu d'exercer sa patience et de purifier son cœur. Étant à Saint-Pierre-le-Vif, lieu de son éducation, où il retournait souvent pour reprendre l'esprit de la retraite et de la pénitence, et où il avait destiné sa sépulture près de ses oncles Sédin, archevêque de Sens, et Rainard, abbé de Saint-Pierre, il entreprit le voyage de Rome pour aller visiter le tombeau des Apôtres. Étant arrivé à Brignon et de là à Tonnerre, il se sentit attaqué d'une fièvre si brûlante, qu'elle le fit partir de ce monde le cinquième jour, qui était le 27 janvier de l'an 1023.

On se préparait à rapporter son corps à Saint-Pierre-le-Vif, suivant les dispositions de sa dernière volonté ; mais Milon, seigneur de Tonnerre, qui était son parent, s'y opposa et le fit enterrer dans l'église de Saint-Michel, où il avait récemment fondé une abbaye et où il lui fit des obsèques très-magnifiques.

Les miracles que Dieu fit par son intercession furent si fré-

quents, que la ville de Tonnerre le choisit depuis pour son patron. Outre le jour de sa fête, qui est celui de sa mort, on faisait encore tous les mardis un office canonial dans l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre.

LE BIENHEUREUX JEAN,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

Au milieu des troubles, des guerres et des scandales qui éclatèrent durant le ^x^e et le ^xⁱ^e siècle, Dieu permit que des Pontifes d'une grande vertu et d'une vie irréprochable fussent placés à la tête des peuples pour leur montrer la voie du bien. Saint Liébert et un peu plus tard le bienheureux Odon à Cambrai, Lambert et bientôt après Alvisé à Arras, le bienheureux Jean auquel succédera le bienheureux Milon sur le siège de Térouane ; tous ces évêques d'une vertu éminente furent visiblement suscités par la Providence pour les circonstances difficiles au milieu desquelles ils se trouvèrent placés. Ainsi la bonté de Dieu se manifeste toujours aux hommes, alors même que sa justice les frappe pour les ramener à lui :

Le bienheureux Jean naquit au village de Warneton sur la Lys. Son père s'appelait Guillaume, sa mère Phagale ; tous deux vivaient chrétiennement et jouissaient d'une honnête fortune, dont ils faisaient un saint et légitime usage. « Ils donnaient volontiers l'aumône, distribuaient des aliments aux pauvres, des vêtements à ceux qui étaient nus et accomplissaient encore d'autres œuvres de charité¹. » Jean, leur fils, fut élevé avec tout le soin qu'apportent des parents religieux dans cet important devoir, et de bonne heure il fut confié à des maîtres prudents et vertueux, qui développèrent dans son cœur avec le goût de la science, la connaissance et l'amour de Dieu. L'enfant y répondit avec fidélité, et l'on put bientôt juger, à sa conduite sage et réfléchie, à l'exactitude qu'il apportait dans son travail, aux privations et aux mortifications qu'il s'imposait déjà alors, qu'il deviendrait dans la

¹ Boll., 27 jan. *Légendaire de la Morinie*, p. 14.

suite un grand serviteur de Dieu. Ces prévisions ne furent pas démenties, et toute la vie du Bienheureux montrera quels avantages il retira des habitudes vertueuses et des travaux utiles qui l'avaient occupé dès ses premières années. Entre les maîtres dont il suivit les leçons, deux sont surtout signalés par son biographe; le premier est Lambert d'Utrecht, qui s'était acquis un grand renom par sa science et sa piété; l'autre, plus remarquable encore, est Ives, abbé de Saint-Quentin, si connu sous le nom d'Ives de Chartres, parce que plus tard il fut élevé sur ce siège épiscopal. Jean eut entr'autres compagnons de ses études, Lambert de Guines, avec qui il se lia d'une étroite amitié: l'un et l'autre étaient extrêmement chers à Ives leur maître, qui avait conçu une sincère affection pour deux jeunes gens si sages et si religieux. Au sortir de cette savante école, dans laquelle il s'était acquis une grande réputation de science et de vertu, le bienheureux Jean se rendit à Lille, où on l'admit dans les rangs du clergé de la collégiale de Saint-Pierre, fondée depuis peu de temps par Baudouin. Sa conduite édifiante et son éloignement des joies et des vanités du siècle eurent bientôt concilié au vertueux ecclésiastique le respect et l'amour de ses confrères et de tous ceux qui le connaissaient. On le voyait fuir avec empressement les jeux et les fêtes mondaines, et rechercher tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification et au salut du prochain. Le désir d'une plus grande perfection le porta quelque temps après à entrer dans la vie monastique. Pour cet effet, il alla se présenter à l'abbaye de Saint-Éloi, près d'Arras, et demanda au vénérable Abbé de ce Monastère à être admis au nombre des religieux. Celui-ci y ayant consenti avec joie, Jean se soumit, dans cette communauté, à la Règle de saint Augustin, et commença à pratiquer avec ferveur les vertus du saint État qu'il avait embrassé. Toutes ses pensées étaient pour le Ciel, et l'on eût dit qu'il était mort entièrement aux choses de la terre. Aussi ses confrères ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de travailler à imiter ses beaux exemples.

Les vœux du bienheureux Jean semblaient à jamais accomplis, et il ne pensait plus qu'à terminer tranquillement ses jours dans

cette paisible retraite ; mais Dieu en allait disposer autrement. A cette époque, les deux diocèses de Cambrai et d'Arras, qui avaient été réunis depuis saint Vaast, furent de nouveau séparés, et le premier évêque donné à cette antique église, fut ce même Lambert de Guines qui avait étudié comme Jean auprès d'Ives de Chartres, et avec qui il avait contracté une si étroite amitié. Celui-ci n'eut rien de plus pressé, aussitôt qu'il fut à la tête de son diocèse, que d'appeler auprès de lui l'homme qui, dans ces circonstances surtout, pouvait lui rendre les plus importants services. Le monastère de Saint-Éloi étant dans la circonscription de son Église, il exigea que le bienheureux Jean quittât sa cellule pour venir prendre place dans son conseil, et diriger avec lui les affaires si multipliées et si difficiles d'une première administration. Cette nouvelle contrista beaucoup l'humble et fervent religieux. Ses frères eux-mêmes firent tout ce qui était en eux pour le retenir auprès d'eux ; mais il fallut céder. Le bienheureux Jean fut donc nommé archidiacre de l'église d'Arras.

A cette même époque l'Église de Têrouane avait beaucoup à souffrir des divisions qui avaient éclaté dans son sein et des discussions qu'elles avaient fait naître. La violence des grands avait placé sur ce siège important quelques hommes indignes qui y firent beaucoup de mal. Depuis, des élections nouvelles y avaient appelé plusieurs ecclésiastiques vraiment dignes ; mais qui, pour des circonstances particulières, n'avaient pu accepter cette charge. Au milieu de ces complications, une dernière élection désigna pour le gouvernement de cette Église le vénérable archidiacre d'Arras, dont la réputation de sainteté et de science s'était déjà répandue au loin. Afin de terminer les différends que causaient ces choix divers des partis, tous convinrent de s'en rapporter à la sentence du Pape qui, en ce moment, tenait un concile à Rome. L'élection du bienheureux Jean y fut confirmée aussitôt qu'on l'eut communiquée, et le Pape lui-même s'empressa de le notifier à l'humble candidat, qui ignorait tout ce qui se passait. Dans la lettre qu'il lui adressa en cette circonstance, le Pontife s'exprime en ces termes :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son fils

bien-aimé Jean, archidiacre d'Arras, salut et bénédiction apostolique.

« Comme il nous a été rapporté que vous avez été élu dans l'Église des Morins par le commun suffrage de tous les hommes religieux, tant du clergé que du peuple, nous nous réjouissons grandement. Donc, par l'autorité du Siège apostolique, nous confirmons et nous corroborons cette élection, et par la même autorité nous vous défendons de vous y soustraire par quelque raison que ce soit. »

Cette lettre du Souverain Pontife fut remise au bienheureux Jean au moment où il y pensait le moins. Rien ne saurait exprimer la douleur et la peine qu'il en ressentit. Mais la volonté d'Urbain était formelle : il dut accepter et se charger du pesant fardeau qui lui était imposé. S'abandonnant tout entier à la divine Providence, qui avait seule dirigé cette affaire, Jean se rendit à Reims, où devait avoir lieu la cérémonie du sacre. Ce fut le 17 juillet qu'elle se fit en présence d'un grand nombre de seigneurs, que la réputation du nouvel évêque avait attirés. Quelques jours plus tard, notre Bienheureux faisait son entrée dans sa ville épiscopale de Térouane, au milieu des transports de joie de tous les habitants.

« Qui pourrait, continue le biographe du pieux Évêque, je ne dis pas exprimer, mais rechercher d'une manière exacte combien il fut sévère envers lui-même, juste envers ses ouailles et tous les hommes en général, pieux envers Dieu, quand il fut revêtu de la dignité de Pontife ? Moi qui parle ainsi, je ne dis que la vérité, car j'ai vécu près de quatorze ans avec lui, et je ne rapporte que ce que j'ai vu moi-même ou ce que j'ai appris d'hommes dignes de foi, qui l'ont intimement connu. »

« Dès son enfance, il obtint le don d'une pudeur parfaite, et conserva, par la grâce du Sauveur, une chasteté si inviolable, que jamais il ne fut même soupçonné, bien qu'il eut à résister à plusieurs tentations. Il réprimait ses sens avec tant de soin que jamais une parole inconvenante ne sortait de sa bouche. Jamais non plus son regard n'exprimait d'orgueil ou de curiosité ; jamais il ne prêtait l'oreille à de vains discours. Il mortifiait aussi le goût

et l'odorat en s'imposant des privations. Des légumes étaient sa nourriture ordinaire, même dans un âge très-avancé ; et ce ne fut que sur les instances d'un cardinal, légat du Saint-Siège, lequel était venu le visiter, que le vénérable vieillard consentit à se nourrir quelquefois de viande. Quant à ses habits, il gardait aussi sur ce point une exacte modestie, n'en portant point qui fussent trop précieux ou dans un trop mauvais état. »

Le bienheureux Jean eut soin, dès les premiers temps de son épiscopat, de s'environner des hommes les plus vertueux et les plus capables de l'aider de leurs conseils, et de travailler avec lui dans le champ du père de famille. On cite entr'autres personnes de grand mérite qui l'approchaient souvent, Conon d'Arrouaise, depuis évêque de Préneste et légat du Saint-Siège apostolique en France, Lambert de l'abbaye de Saint-Bertin, Bernard de Watten, Gérard de Ham. Tels étaient les hommes de sa confiance, ses amis de prédilection, ses consolateurs dans les contradictions si nombreuses du ministère pastoral, les témoins de ses bonnes œuvres et de ses vertus. « Le premier, il donnait l'exemple de ces vertus qu'il enseignait aux autres, et sa prédication était toujours d'accord avec sa conduite. Toujours aussi il était occupé de la méditation des choses du Ciel, de la lecture des Livres sacrés, ou de conversations pieuses sur le mépris du siècle, sur l'amour de Dieu. D'autres fois il se tenait seul en la présence du Seigneur et se répandait en affectueuses prières pour le salut de son âme et des âmes qui lui étaient confiées. Extrêmement dur pour lui-même, il était tellement attentif à ménager les autres, qu'il prenait bien garde de troubler leur repos quand il lui arrivait de devancer l'heure de la prière commune. Cette prière terminée, le saint Prélat se recueillait intérieurement, et chassant de son esprit toutes les pensées des choses du monde, il se mettait de nouveau à demander au Père céleste l'abondance de ses miséricordes. Il continuait cette pieuse pratique jusqu'après le chant de l'office de Tierce : c'est alors qu'il célébrait les divins Mystères. A sa table l'on faisait toujours une lecture spirituelle, de sorte que l'homme intérieur recevait sa nourriture en même temps que l'homme extérieur. »

Les vertus si éminentes du bienheureux Jean et la sainte fermeté de son caractère, lui firent entreprendre beaucoup d'œuvres très-profitables à son peuple. Surtout il veilla à lui procurer de bons pasteurs, qui pussent gagner sa confiance. Il attira même pour cet effet, dans sa ville épiscopale, des ecclésiastiques d'un mérite extraordinaire, et leur procura les moyens de vivre et d'exercer partout une salutaire influence. Son désintéressement était si parfait qu'il ne voulut même jamais percevoir des amendes très-légitimement portées contre ceux qui manquaient à certaines obligations. Plusieurs l'en blâmèrent ; mais cette conduite lui attira une plus grande considération de la part des ecclésiastiques et des fidèles de son troupeau.

D'ailleurs elle lui donna aussi plus d'autorité pour rappeler au devoir certains prêtres à qui l'on reprochait des actes de simonie. A Ypres surtout et à Formeselles, la conduite de plusieurs ecclésiastiques laissait beaucoup à désirer, et le saint Évêque ne négligea rien pour les ramener au bien. Lui-même gouverna quelque temps l'Église d'Ypres, et la confia ensuite à des clercs réguliers dont il nomma l'abbé. L'Église de Formeselles reçut aussi une semblable réforme et devint, en peu de temps, d'une parfaite régularité.

Ces œuvres du vénérable évêque de Térouane, ainsi que ses admirables vertus, attiraient sur sa tête les bénédictions de Dieu et lui conciliaient la faveur et la confiance des gens de bien ; mais en même temps elles provoquèrent contre lui la haine des méchants. C'est le sort ordinaire des Saints d'être odieux aux impies et aux pervers. Le bienheureux Jean ne put échapper à cette persécution, et, en plus d'une circonstance, il dut résister avec force aux entreprises des grands et des hommes violents si nombreux à cette époque. Un jour même il faillit périr par la main d'un fils d'iniquité qu'avaient excité d'abominables conseils. En effet, au moment où le Prélat traversait un petit village, ce malheureux, s'avancant derrière lui, se disposait à le percer. Aux cris qu'il entend pousser près de lui, le vénérable Évêque se retourne, et voyant venir ce furieux, il attend avec calme le coup qu'il va lui porter. Mais Dieu rendit impuissante la rage de l'assassin. Il ne

put atteindre le Pontife, et mourut lui-même peu de temps après de la manière la plus tragique.

Une autre fois, le Seigneur délivra encore son serviteur d'un grand danger d'une autre nature, et dans lequel se manifesta d'une manière sensible son intervention miraculeuse. Le bienheureux Jean, en parcourant les différentes parties de son diocèse, était arrivé dans un endroit appelé Merchem, entre les villes de Dixmude et d'Ypres. Il y avait, auprès du parvis de l'église, un ouvrage de fortification ou espèce de château-fort, très-élevé et bâti depuis de longues années par les seigneurs de cette terre. Ce château, environné de toutes parts par un fossé large et profond, n'avait en quelque sorte de communication avec le village que par un pont soutenu par des poutres de distance en distance. D'un côté il était appuyé au bord extérieur du fossé, de l'autre au mur même de la forteresse dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en suivant ce pont, qui était en pente. C'est dans ce château-fort qu'avait été reçu le Prélat avec sa suite. Après avoir administré dans l'église le sacrement de Confirmation à un grand nombre d'enfants, il voulut rentrer au château pour y changer d'habits, parce qu'il devait aller immédiatement bénir un cimetière voisin. Or, au moment où, environné d'une foule d'habitants, il passait sur le pont, tout-à-coup un horrible craquement se fait entendre, le pont se brise, et tous ceux qui étaient dessus sont précipités d'une hauteur de trente-cinq pieds au moins dans le fossé. Les poutres, les planches, les matériaux croulent sur les malheureux, à qui cette chute énorme suffisait déjà pour perdre la vie. Quelle n'est pas la surprise générale, quand la poussière étant dissipée, on reconnaît que personne n'est blessé ! L'Évêque lui-même, le front calme et serein, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux, se débarrasse sans peine, en rendant grâces à Dieu pour une protection si signalée. « Ici, continue le véridique et religieux narrateur, se présente à mon esprit le naufrage de l'Apôtre saint Paul, quand Dieu accorda à ses prières la vie de toutes les personnes qui étaient avec lui dans le vaisseau. »

Des vertus si éclatantes, des témoignages si extraordinaires de la protection de Dieu, avaient déjà beaucoup contribué à répandre

dans tout le pays la réputation de sainteté du digne évêque des Morins. Les œuvres qu'il opérait partout venaient encore confirmer et corroborer ce sentiment général. Plusieurs fois on vit briller sa sagesse dans différents conciles : en 1099 à celui de Saint-Omer, en 1114 à celui de Beauvais, en 1115 à ceux de Reims et de Châlons. Parmi les églises nombreuses qu'il a relevées ou édifiées, on cite sa cathédrale, qu'il reconstruisit de fond en comble : il consacra en 1099 l'église de Loo, près de Dixmude, en 1106 celle d'Arrouaise, destinée à devenir la maison-mère d'une illustre et nombreuse congrégation, et en 1123 enfin, l'église de Nonnenbosche, abbaye de Bénédictines, fondée dans un lieu champêtre nommé Rumettre, auprès d'Ypres. A diverses époques aussi on le voit accorder des privilèges à l'abbaye d'Andres, établir des Chanoines réguliers à Choques, près de Béthune, réformer l'abbaye de Saint-Pierre de Gand ou Blandinberg, accorder en différents lieux des donations, ou porter des règlements très-sages pour maintenir la ferveur et l'esprit de régularité.

Le zèle dont était animé le bienheureux Jean n'était pas restreint à son diocèse, et sa sagesse bien connue faisait que beaucoup recouraient à ses conseils, quelquefois même à son intervention dans leurs difficultés. Ives de Chartres lui-même réclama une fois entr'autres son concours dans une affaire importante, où il s'agissait de l'élection d'un évêque à Beauvais. Il s'adressa au bienheureux Jean, comme à celui des évêques de la province de Reims qui pouvait le plus influer auprès de son archevêque, pour repousser un sujet indigne que, contre la défense expresse du Pape, on voulait placer sur ce siège épiscopal. Le saint et docte évêque de Chartres adressait sa lettre à Lambert d'Arras et à Jean de Têrouane, tous deux ses anciens élèves et les plus chers de ses disciples. « Toujours, leur dit-il, vous avez eu à cœur de repousser les loups qui voulaient entrer dans les bergeries du Seigneur, et, comme des gardiens fidèles dans la Maison de Dieu, de les attaquer s'ils approchaient : nous exhortons donc votre religion de faire aujourd'hui par obéissance ce qu'autrefois vous faisiez par amour de la justice. Vous donc qui êtes suffragants de l'Eglise de Reims, avertissez votre métropolitain, afin que, selon

la teneur des lettres que le Pape a envoyées aux habitants de Beauvais, il exhorte les clercs de cette Église à faire, comme c'est leur devoir, une élection canonique. » Dans une autre circonstance où il était question de l'élection d'un évêque pour l'Église de Tournai, qui depuis l'épiscopat de saint Médard, était réunie à celle de Noyon, le bienheureux Jean se prononça encore avec une sainte liberté, pour que l'on suivit, dans cette grave affaire, les instructions données par le Pape. Cette confiance du Souverain Pontife envers le vénérable évêque de Téroüane, se produisit dès les premiers temps de son épiscopat, et son biographe n'a pas oublié de faire connaître, quoique d'une manière générale, quels en furent les résultats. « Le bienheureux Jean, dit-il, avait tellement acquis l'affection du Pape Paschal II, de pieuse mémoire, que le Pontife le considéra toujours comme un de ses meilleurs amis. Aussi l'évêque de Téroüane obtenait-il de lui tout ce qu'il demandait, et surtout des privilèges en faveur des monastères qu'il fondait. Et parce que le Pape avait une haute opinion de sa sagesse et de sa vertu, il lui confia beaucoup d'affaires importantes à traiter, soit avec de nobles personnes, soit en faveur des églises. Il lui remit aussi le gouvernement de plusieurs diocèses, privés de pasteur, et même de plusieurs îles appartenant à une autre province ecclésiastique. On conserve encore aujourd'hui dans l'Église des Morins, continue l'historien, les lettres qui lui furent adressées sur ces différents sujets à des époques diverses¹. »

Un des derniers actes de la vie du saint Prélat, c'est son intervention dans une affaire contentieuse entre les chanoines de Saint-Pierre à Lille et Guillaume de Normandie, que quelques hommes hostiles et injustes avaient mis dans leurs intérêts. L'évêque de Téroüane, sans se laisser intimider par la puissance de ceux qui se présentaient devant lui, ni aveugler par aucune considération humaine, prononça une sentence dictée par la justice, en faveur du faible contre le fort. Ceci se passa à Lille même, en 1128. Ce trait de fermeté et de vigueur épiscopale fait d'autant plus d'honneur au saint Évêque que, depuis un an surtout, les violences les

¹ Boll., 27 jan., n° 24.

plus iniques, des meurtres même se commettaient presque dans toute la province avec impunité. En effet, après la mort du comte de Flandre, Charles le Bon, que des conspirateurs avaient massacré à Bruges, dans l'église de Saint-Donat (1127), un trouble affreux régna dans le pays et y causa beaucoup de désordres et de luttes sanglantes. L'âme du saint évêque fut pénétrée de la plus vive douleur en voyant tous ces excès, et il chercha à y apporter les remèdes qui étaient en son pouvoir.

Mais dans les premiers jours de l'année 1129, il commença à éprouver un si grand dégoût pour toute espèce de nourriture, qu'il ne pouvait plus prendre qu'un peu de lait. Des symptômes plus alarmants encore s'étant déclarés, il demanda à recevoir les derniers Sacrements. Quand cette touchante cérémonie fut achevée, il donna le baiser de paix à tous ceux qui l'environnaient, et resta seul ensuite, tout occupé de la méditation des choses du ciel. Il fit distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait, afin de suivre pauvre le Christ son maître, pauvre aussi lui-même. Il laissa à l'église ses manuscrits, ses ornements, les vases sacrés qu'il avait en grand nombre, et ne songea plus alors qu'à prier et à s'entretenir paisiblement des biens célestes avec ses amis intimes. Il nous prédit alors, continue le biographe du bienheureux Jean, plusieurs choses que nous avons vu se réaliser, et régla l'ordre de sa sépulture, gardant jusqu'à la fin l'usage de toutes ses facultés. Il avait défendu de laisser entrer personne dans sa chambre, à moins qu'il n'en donnât lui-même la permission. Cependant une foule immense, accourue des différents quartiers de la ville ou des environs, et même des parties les plus éloignées du diocèse, se pressait à la porte. Des hommes et des femmes de tout âge et de tout rang étaient là, attendant humblement qu'il leur fût permis de recevoir la bénédiction du saint Prélat. Ils espéraient, disaient-ils, qu'on ne refuserait point à des enfants la permission de voir une dernière fois leur père bien-aimé. Ils demandaient, ils suppliaient, ils se plaignaient et se lamentaient; plusieurs même avaient fait le serment de ne point s'en aller avant d'avoir été admis. Vaincus par ces touchantes importunités, nous en dîmes quelques mots au saint Évêque, qui fit aussitôt un signe de

tête, pour permettre à ses enfants spirituels de s'approcher de lui. Ils se présentèrent alors en silence devant le Pontife, qui leva sur eux la main et les bénit. » Au moment où le bienheureux Jean entra en agonie, les prêtres qui l'environnaient le placèrent sur un cilice couvert de cendre, selon le désir qu'il en avait témoigné. Alors aussi on ouvrit les portes, et des clercs et des religieux étant arrivés, tous ensemble récitèrent avec ferveur les prières des agonisants. « Mais tout le monde, hommes et femmes, pleuraient tellement, que l'on ne savait plus distinguer les voix de ceux qui psalmodiaient d'avec les gémissements de ceux qui se lamentaient. » Ce fut au milieu de ces touchants témoignages de douleur et de piété, que le bienheureux Jean remit son âme à son Créateur, le 27 janvier 1130, après avoir gouverné son Église de Têrouane l'espace de trente ans et demi.

Pendant plusieurs jours, son corps fut exposé publiquement, et une multitude de personnes de toute condition s'empressèrent d'aller contempler une dernière fois ses traits chéris. Les évêques d'Arras et d'Amiens vinrent ensuite pour la cérémonie des obsèques, qui se firent avec une pompe extraordinaire. Le corps fut porté au lieu de sa sépulture par des abbés et de nobles personnages qui se disputaient entre eux cet honneur. On déposa dans le cercueil le double de l'épithaphe que fit en cette circonstance le biographe même du Bienheureux. Elle était conçue en ces termes :

« L'an du Verbe incarné mil cent trente, indiction huitième, le sixième jour des calendes de février (27 janvier), mourut le seigneur évêque Jean, homme vénérable, amateur de toute œuvre de religion, lequel, dans un concile général tenu à Rome, sous le pontificat d'Urbain II, fut nommé évêque de cette Église des Morins ; ordonné prêtre la veille des nones de juin, sacré évêque le seize des calendes d'août, intronisé dans sa chaire épiscopale le huit des calendes du même mois, il gouverna cette Église trente ans, six mois et trois jours. Il a opéré le bien pendant toute sa vie. Il a fondé huit monastères de clercs réguliers ou de moines, et fait aussi beaucoup de choses en faveur de cette Église qu'il avait trouvée presque dépouillée. Il lui a procuré également pour

son usage des livres excellents, des ornements d'autel et d'autres objets du culte. Dès sa plus tendre enfance il a été pur, chaste, sobre, humble, patient, miséricordieux, innocent, libéral et hospitalier. Il passa au repos du Seigneur dans une heureuse vieillesse ; son nom figure au trentième rang dans le catalogue des évêques des Morins. Il fut enseveli par les mains des abbés, dans son église, le quatre des calendes de février. » (DESTOMBES.)

LE BIENHEUREUX ALDÉMAR,

FRÈRE MINEUR.

Aldémar était fils du seigneur de Châteauneuf et de Gérard de Febrine, que ses vertus avaient mise en grande estime dans la Guyenne. Étant Religieux de Saint-Benoît à Figeac, en Quercy, il s'était livré à toutes sortes de mortifications et s'était attiré beaucoup de considération dans son Ordre et dans le public par sa piété ; cependant il crut que la profession exacte de cette pauvreté recommandée dans l'Évangile, pourrait lui procurer le moyen de parvenir à une plus grande perfection, et il prit l'habit de Frère Mineur.

Pendant son noviciat, il s'attacha tellement à remplir ses devoirs, qu'il ne passait pas un seul moment sans s'occuper. Après sa profession, il se livra entièrement à l'oraison et à la retraite. Un jour qu'il était si mal, qu'on désespérait de sa vie, il fut tout-à-coup ravi en extase : on rapporte que dans cette situation, le Seigneur lui communiqua des secrets et des lumières qui lui rendirent familières les explications les plus sublimes de l'Écriture sainte et les questions les plus difficiles de la théologie, et couronna tant de faveurs par le don de l'esprit prophétique.

Pour se rendre digne des grâces dont le Seigneur le comblait, Aldémar commença dès lors à prêcher, et ce fut avec le plus grand fruit.

De son temps, une peste affreuse vint ravager la France. A la vue de ce terrible fléau, Aldémar sentit redoubler son zèle ; il alla non-seulement visiter les malades dans les maisons, mais il se dévoua au service des pestiférés dans les hôpitaux qui regor-

geaient, et par ses prières Dieu rendit la santé à un très-grand nombre.

Il arriva ensuite qu'une grande sécheresse ôta l'espoir de la récolte et faisait périr le bétail ; et il obtint par ses vœux ardents une abondante pluie.

Il nous reste un mémoire de ces temps-là qui contient le récit d'un fait prodigieux. On y rapporte qu'un jour, Aldémar célébrant les saints Mystères, il lui tomba des yeux une si grande abondance de larmes, qu'elles coulèrent sur les corporaux et que chaque larme y forma une croix du plus beau bleu. Ces linges, où l'on voit encore très-distinctement ces croix miraculeuses, se conservent avec un grand respect.

Quoique ce Bienheureux pratiquât les plus austères mortifications, il parvint à un âge très-avancé, et mourut plein de mérites et de bonnes œuvres en l'année 1310, au couvent de Figeac, où son tombeau était honoré de plusieurs miracles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage à Vénasque, en Provence, pour honorer ou implorer Notre-Dame-de-la-Vie, qui a plusieurs fois ranimé des enfants morts avant le baptême.

Délivrance en ce jour de l'an 1618 du monastère et de la ville de Lorette, assiégée par les Turcs, mais délivrée par la très-sainte Vierge, qui dispersa, mit en déroute et démoralisa les Turcs au moyen d'une tempête effroyable, dont la ville ne souffrit en rien.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Constantinople, saint Jean, évêque, à qui son admirable éloquence fit donner le nom de Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*. Il servit beaucoup la religion chrétienne par ses discours et ses

¹

SEXTO KALENDAS FEBRUARIJ.

Constantinopoli, sancti Joannis episcopi, propter aureum eloquentiæ flumen cognomento Chrysostomi, qui verbo et exemplo christianæ religioni plurimum

exemples ; et, après de grands travaux, il mourut en exil. Son saint corps fut porté en ce jour à Constantinople, du temps de Théodose le Jeune ; dans la suite, il fut transféré à Rome et placé dans l'église du Prince des Apôtres.

A Sora, saint Julien, martyr, qui, ayant été pris durant la persécution d'Antonin, eut la tête coupée, parce qu'un temple d'idoles était tombé pendant qu'on lui donnait la question, et reçut ainsi la couronne du martyr.

En Afrique, saint Avit, martyr.

Au même lieu, les saints Dace, Réatre, et leurs compagnons, martyrisés durant la persécution des Vandales.

De plus les saints Datif, Julien, Vincent, et vingt-sept autres martyrs.

A Rome, saint Vitalien, martyr.

Au Mans, le décès de saint Julien, premier évêque de cette ville, que saint Pierre envoya dans le Maine pour y prêcher l'Évangile.

Au monastère de La-Val-Benois, saint Mary ou May, abbé.

A Brescia, sainte Angèle Mérici, vierge, du tiers-ordre de Saint-François, et institutrice de la Congrégation des Ursulines, qui, après s'être rendue remarquable par la sainteté de sa vie, alla en ce jour se réunir à son divin Époux. Devenue célèbre par ses miracles, elle fut canonisée par le Pape Pie VII, qui fixa sa fête au 31 mai.

profuit, et post multos labores in exilio vitam finivit. Ejus sacrum corpus sub Theodosio juniore hac die Constantinopolim, inde postea Romam translatum, in basilica principis Apostolorum conditum fuit. — Soræ, sancti Juliani martyris, qui in persecutione Antonini comprehensus, cum idolorum templum, dum ipse torqueretur, corruisset, truncato capite, martyrii coronam accepit. — In Africa, sancti Aviti, martyris. — Ibidem, sanctorum martyrum Datii, Reatri et sociorum, qui in persecutione vandalica passi sunt. — Item, sanctorum Dativi, Juliani, Vincentii, atque aliorum viginti septem martyrum. — Romæ, sancti Vitaliani papæ. — Apud Cenomanos, depositio sancti Juliani primi ejusdem urbis episcopi, quem sanctus Petrus illuc ad prædicandum Evangelium misit. — In monasterio Bobacensi, sancti Mauri abbatis. — Brixie, sanctæ Angelæ Merici, virginis institutricis societatis Monialium, sanctæ Ursulæ, quarum præcipuum munus esset dirigere adolescentulas in vias Domini. Ejus festum pridie kalendas junii Pius Septimus recolendum indulsit.

Additions des autres martyrologes.

Saint Théodose, second évêque de Barcelone, successeur de saint Ethérius, qui était l'un des disciples de saint Jacques le Majeur. Il mourut en paix en l'an 100 du salut.

La bienheureuse Julienne de Norwich, religieuse bénédictine, qui mourut en odeur de sainteté au ^{xiii}^e siècle.

Saint Achillée, confesseur.

Saint Vincent, martyr en Algérie, avec Saturne, Julien, Datif et vingt-sept autres chrétiens, en l'an 304, honorés en Espagne.

Saint Félix, honoré à Déolo, appelé aussi Bourgdieu, avec le titre d'évêque. Mais nous ne connaissons pas son évêché.

Saint Pierre, dit l'Égyptien, à cause de sa patrie, solitaire en Syrie, mort vers l'an 405.

Sainte Telipte, martyre, honorée chez les Grecs.

Sainte Julienne, martyre en Afrique, avec saint Missurien et plusieurs autres.

Saint Noël (Natalis), abbé en Irlande au ^{viii}^e siècle.

A Longrono, en Espagne, le martyr des saints Ananie et Pierre, avec sept autres, sous Dioclétien.

Chastelain, dans son Catalogue des Saints, place à ce jour saint Sulpice de Baye, que nous ne connaissons pas et qu'il dit avoir été curé en Normandie, où l'on vénère aussi saint Sulpice, évêque de Bayeux, qui fut tué par les Danois en l'an 844.

Mais on trouve au 27 janvier, dans Molanus, saint Sulpice, évêque de Bayonne, que Chastelain appelle sans doute saint Sulpice de Baye. Ses reliques furent apportées avec celles de sainte Léocadie au monastère de Saint-Guislein, par un comte du Hainaut.

Saint Gédouin, diacre chanoine de l'église de Saint-Samson, à Dol, mort à l'âge de vingt-quatre ans, et dont le corps est honoré à Saint-Père en Vallée.

Saint Gulstan, autre breton, qui ayant fait dans sa jeunesse le métier de pirate, se convertit et expia ses offenses par une pénitence longue et sévère. Il mourut au ^{xi}^e siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Béchal, curé en Picardie, chassé de France en 1792 pour refus de serment, rentré en 1794 et condamné comme émigré par la Commission militaire établie à Bruxelles, fusillé le 27 janvier 1793.

Pierre-François Berthod, prêtre savoyard, déporté à Cayenne et mort de la peste le 27 janvier 1799.

Claude Crozet, curé du diocèse de Lyon, condamné comme contre-révolutionnaire, exécuté le 27 janvier 1794.

Jean Jacquinot, curé du diocèse de Besançon, sorti de France pour ne pas faire le serment de 1790, rentré en France en 1798 et condamné comme émigré, fusillé le 27 janvier 1798.

Ambroise Darthez, prêtre du diocèse de Bayonne, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné le 27 janvier 1794.

Bernard Lousteau, simple Frère lai Chartreux au même diocèse de Bayonne, condamné pour refus de serment, fusillé à Bordeaux le 27 janvier 1794.

Pierre Larnaudy, curé de Fargues, au diocèse de Cahors, envoyé à Blaye pour être déporté, mort de misère à l'hôpital le 27 janvier 1794.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Charlemagne, empereur et roi. — Apparition de sainte Agnès. — Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie. — Saint Paulin, patriarche d'Aquilée. — Saint Thyse, saint Leuce et saint Callinique, martyrs. — Saint Valère, évêque de Saragosse. — Saint Emilien, évêque de Trévi, martyr. — Saint Glastien, évêque en Ecosse. — Saint Jacques du Carmel, ermite. — Saint Jean de Réomay. — Saint Ragnobert ou saint Racho, évêque d'Autun. — Saint Julien, évêque de Cuença. — Le Bienheureux Lesmès. — Le Bienheureux Loup, évêque de Maroc. — Sainte Glaphyre, vierge et martyre. — Les cinq Martyrs des Gueux. — Les cinq Martyrs du Japon. — Le Vénérable Père Julien Mau noir, de la Compagnie de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CHARLEMAGNE,

EMPEREUR ET ROI.

Charles, fils de Pépin le Bref, roi des Francs, et constamment désigné par le nom de Charlemagne, que lui méritèrent les grandes actions de sa vie, était né en 742, dans le pays d'Aix-la-Chapelle, et selon des opinions respectables, dans le voisinage de Liège. Dès son enfance, il montra une gravité digne, méprisa les pompes vaines, et fit pressentir qu'il défendrait par la parole, par l'exemple et par l'épée, la foi catholique. Devenu roi en 768, il commença la longue carrière de succès qui illustra son règne de quarante-huit ans, par la défaite de Hunald, roi ou duc des Aquitains (habitants de la Gascogne).

En 774, il vola au secours du Saint-Siège, opprimé par les Lombards, vainquit ces peuples, et ajouta à son titre de roi des Francs celui de roi de Lombardie. De Pavie, capitale des Lombards, il alla à Rome honorer les tombeaux des Apôtres, confirmer les donations que Pépin, son père, avait faites au Saint-Siège, et y ajouter d'autres domaines.

Il battit ensuite les Saxons barbares dans plusieurs rencontres, planta chez eux la Croix sainte, et propagea la foi parmi ces

peuples comme il avait fait chez les Gascons, dans la Frise, dans la Bavière et chez les Allemands.

Nous ne pouvons écrire ici la vie d'un si grand homme. Nous ne devons mentionner que sa piété ardente et les grandes choses qu'il fit pour la cause de l'Église, dont il fut toujours le défenseur toujours prêt. Le Pape Léon III, à son tour, trouva dans Charlemagne un ferme appui. Obligé de sortir de Rome pour se soustraire à la fureur de ses ennemis, il se réfugia auprès de ce prince, qui s'arma aussitôt, rétablit le Pontife sur son trône et châtia les rebelles. C'était en l'an 800.

Le jour de Noël étant proche, Charlemagne demeura à Rome pour y célébrer ces belles fêtes. Un honneur qu'il n'attendait pas lui fut déferé lorsqu'il entra à l'église. Le peuple qu'il avait délivré le proclama unanimement empereur ; et le Saint-Père le couronna solennellement. En lui se releva, plus saint et plus vaste, l'empire d'Occident, qui avait fini trois siècles auparavant avec Augustule ; et l'empereur d'Orient Nicéphore, ne tarda pas à reconnaître ce grand fait de l'histoire moderne.

Au milieu de ses guerres, Charlemagne veillait sans relâche à l'administration de ses États. Il s'occupait jusqu'au milieu de ses marches des moyens de rendre ses peuples heureux. De là, ces réglemens admirables, connus sous le nom de *Capitulaires*, qui suffiraient à rendre sa mémoire immortelle. Il attira autour de lui les hommes instruits, les savants et les saints ; il établit des écoles publiques dans les cathédrales et dans les monastères de son vaste empire ; et il est révééré en France comme le patron des études. Il convoqua des conciles contre les hérésies, et ne travailla qu'à conquérir la vraie gloire, qui n'est jamais entière qu'en s'unissant à la religion.

Ayant expié les fautes de sa jeunesse dans l'âge avancé, Charlemagne se préparait à paraître devant Dieu par la prière et le soin d'assurer le repos de son peuple. « Car, dit un de ses historiens, les Normands s'avançaient et Charles commençait à ressentir les pesanteurs de la vieillesse. Son fils aîné, qui avait été l'espoir de l'empire des Francs, venait de mourir en 811 ; son autre fils, Pépin, roi d'Italie, était mort un an avant, et l'auguste em-

pereur éprouvait cette douleur inconsolable d'un père qui survit à ses enfants. Devant les approches de son heure suprême, il voulut faire couronner Louis, le seul fils qui lui restât, et l'associer à l'empire. Louis était déjà roi d'Aquitaine. Au printemps de l'année 813, il convoqua donc l'Assemblée nationale en champ de Mai à Aix-la-Chapelle ; il y fit venir Louis, il le présenta au peuple, aux comtes, aux ducs, au clergé. Puis, ayant rappelé dans un simple discours ses longs travaux, il demanda aux représentants de la nation s'ils voulaient dès ce moment associer Louis à l'empire et le reconnaître pour son successeur. Cette proposition fut accueillie par des acclamations unanimes ; et le dimanche suivant, toute l'Assemblée se trouvant réunie dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, Louis fut proclamé empereur d'Occident. Il jura sur l'Évangile de régner suivant les lois. Après quoi Charlemagne, d'une voix émue, prononça ces paroles, qui furent entendues de tous dans un silence religieux :

« Fils cher à Dieu, à votre père, à ce grand peuple, vous que Dieu m'a laissé seul pour consoler ma dernière heure, vous le voyez, mon âge se hâte ; ma vieillesse même va m'échapper et le temps de ma mort accourt. Ce pays m'a vu naître ; le Christ m'a accordé cet honneur. Il m'a permis de posséder les royaumes de mon père ; je les ai gardés non moins florissants que je les avais reçus. Le premier de ma nation, j'ai obtenu le nom de César et transporté à ma race l'empire de la race de Romulus. Recevez ma couronne, ô mon fils, puisque Dieu y consent, et avec elle les marques de la puissance. »

« Après ces mots, l'empereur ordonna à son fils d'aller prendre sur l'autel la couronne impériale, qu'on y avait apportée, et de la placer lui-même sur sa tête. Il lui recommanda ensuite ses peuples et sa famille, et il l'embrassa tendrement, au milieu des pleurs et des acclamations de la multitude.

« A l'automne qui suivit, l'empereur devint plus faible encore. Depuis le commencement de novembre, il ne sortit plus de son palais. Une année de repos forcé lui amena lentement la dernière heure. Il mourut à Aix-la-Chapelle, le 28 janvier 815¹, à l'âge de

¹ Dans le vieux style 814, car avant le xvi^e siècle l'année commençait à Pâques.

soixante-douze ans, après quarante-sept ans d'un règne qui n'a pas été égalé.

« On l'enterra dans un vaste caveau, assis sur un trône d'or, avec ses habits impériaux, sa couronne, son sceptre et son épée. On mit son bouclier à ses pieds, sa lance à sa droite, sa bourse de pèlerin à sa ceinture, le livre des Évangiles sur ses genoux. Lorsqu'on eut pavé de pièces d'or le sépulcre embaumé, on scella le caveau. Au-dessus, on éleva un arc de triomphe. On y lisait ces mots : Ici repose l'empereur Charlemagne. »

Son corps est toujours honoré à Aix-la-Chapelle. On croit avoir à Osnabruck quelques reliques de lui. On révere à Nuremberg une de ses couronnes ; elle est en or pur, couverte de pierres précieuses, et pèse, dit-on, sept kilogrammes. Elle n'est pas fermée comme les autres couronnes impériales, mais composée de sept lames arrondies par le haut et réunies par les côtés. La lame du devant, qui est la plus richement ornée, est surmontée d'une croix.

Une autre couronne de Charlemagne a été conservée à Saint-Denis, où elle a servi plusieurs fois au couronnement des rois de France, comme la couronne de Nuremberg servait au couronnement des empereurs d'Allemagne. Dans la couronne de Saint-Denis, c'est la même richesse, mais avec une autre forme.

On montrait encore à Osnabruck une autre couronne que l'on croyait avoir été portée par Charlemagne. Elle était de vermeil, ornée de huit fleurs de lys et de quelques escarboucles. Dans la même ville, on conserve aussi un bâton d'ivoire long de six pieds qu'on appelle le bâton de Charlemagne. Son sceptre d'or, de pareille longueur, a été donné à l'abbaye de Saint-Denis, avec une de ses épées, son globe, sa dalmatique violette brodée de perles et son manteau impérial parsemé d'aigles d'or et de pierreries. Le sceptre est surmonté d'un lys d'or émaillé sur lequel on a pu lire cette inscription : *Sanctus Karolus Magnus. Roma, Gallia, Italia, Germania*. Nuremberg croit posséder une autre épée, un autre sceptre, un autre globe, un autre manteau impérial de Charlemagne. Lorsque Frédéric Barberousse fit ouvrir le caveau où reposait le saint Empereur, pour l'élévation et l'exaltation du

corps, on enleva le trône ou siège de marbre doré sur lequel il était assis, et depuis lors c'est sur ce trône, avec la couronne, l'épée, le sceptre, le globe et le manteau impérial de Charlemagne, qu'on a investi les empereurs d'Allemagne ¹.

APPARITION DE SAINTE AGNÈS.

Après le glorieux martyr de sainte Agnès, ses parents avaient enlevé son corps, qu'ils inhumèrent dans un petit domaine qu'ils avaient près de Rome, sur la voie Nomentane. Il s'y fit un grand concours de fidèles, tous les chrétiens de la ville voulant prier sur son tombeau. Les païens, s'en étant aperçus, vinrent en foule pour les surprendre. Comme ils étaient armés, les chrétiens s'enfuirent, mais quelques-uns furent atteints par les pierres qu'on leur jetait.

Nous avons raconté comment parmi les victimes se trouva la

¹ Le Saint Père Pie IX en 1864, a envoyé à l'empereur Napoléon III, la lance de Charlemagne trouvée dans son tombeau. Il y a quelques années, la chasse de saint Charlemagne ayant été ouverte en présence des Pères Martin et Cahier, de la Compagnie de Jésus, on vit qu'elle ne renfermait qu'un seul corps, bien que, d'après la tradition et les historiens du ^{xv}^e siècle, Frédéric eût enseveli les reliques de saint Léopard avec celles de Charlemagne. Le squelette était à peu près entier, et les ossements qui manquaient étaient précisément les mêmes que l'on vénère à part, depuis plusieurs siècles, dans la même église. On sait, en effet, que le chapitre et la ville d'Aix ont toujours été tellement jaloux de leur possession, qu'ils en ont refusé des parcelles et à des rois de France et à des empereurs. Ces ossements supposent une stature élevée : le fémur est de 52 centimètres.

Après des ossements se trouvaient une feuille de parchemin et deux riches étoffes. A la vue du parchemin, on avait espéré rencontrer quelque précieux document historique ; mais cette pièce n'était datée que de la fin du ^{xv}^e siècle et constatait seulement que l'os de l'avant-bras avait été extrait de la chasse par le Chapitre pour être offert à la vénération publique dans un bras d'argent doré donné par Louis XI. L'une des étoffes, tissée en soie, semblait appartenir au ^{xv}^e siècle ; l'autre, de soie et de fil, présentait dans toute sa pompe l'ornementation du ^{xii}^e. Une circonstance de grand intérêt pour l'archéologie fut la découverte, sur cette dernière étoffe, d'une inscription grecque faisant partie du tissu. On a su par là que ce magnifique travail, que l'on eût pu croire un produit de la fusion du byzantin, du latin et de l'arabe, qui s'opérait en Sicile et dans la Grande-Grèce à la fin du ^{xiii}^e siècle, provenait directement des manufactures impériales de Constantinople.

sœur de lait d'Agnès. Elle s'appelait Émérentienne. C'était une vierge très-pieuse, quoiqu'elle ne fût encore que catéchumène. Seule, elle était restée immobile sur le tombeau, attendant les païens avec un courage intrépide. Elle les accueillit ainsi : « Misérables, aussi lâches que cruels, vous avez égorgé une jeune fille qui adorait le Dieu tout-puissant, et vous poursuivez à coups de pierres des hommes qui ne vous ont point fait de mal ! » Furieuse de ces reproches, la foule la lapida. Elle mourut ainsi, priant sur le tombeau de la bienheureuse Agnès. Et il ne faut point douter qu'elle n'ait été baptisée dans son sang, car elle donnait généreusement sa vie en défendant la justice et confessant le Seigneur.

A la même heure, il se fit un tremblement de terre très-violent. Quoique le ciel fût d'une sérénité parfaite, le tonnerre retentit avec une force terrible ; de larges éclairs se mêlaient à la foudre, en sorte que la plus grande partie de ce peuple insensé périt dans cet orage. Depuis lors, les païens n'osèrent plus troubler les fidèles qui priaient aux tombeaux des Saints.

La nuit suivante, les parents de la bienheureuse Agnès vinrent, avec plusieurs prêtres, relever le corps de sainte Émérentienne, qu'ils inhumèrent auprès de celui de leur fille. Ils veillaient assidûment sur ce tombeau, lorsque, dans le silence de la nuit, ils voient, au milieu d'une grande lumière, passer une armée de Vierges couvertes de robes tissées d'or. Parmi elles était la bienheureuse Agnès, brillante aussi de ce riche vêtement ; un Agneau plus blanc que la neige se tenait à sa droite. Cette apparition remplit de stupeur ses parents et ceux qui étaient avec eux ; mais la bienheureuse Agnès, priant les Vierges saintes de ralentir leur marche, s'arrête et dit à sa famille : « Voyez, ne pleurez pas ma mort ; réjouissez-vous, au contraire, et félicitez-moi d'occuper un trône brillant au milieu de mes compagnes : me voilà réunie dans les cieux à Celui en qui j'avais mis sur la terre toute mon affection. » Après ces paroles, elle passa ¹.

¹ Dans ses notes sur le *Martyrologe romain*, Baronius dit que cette apparition eut lieu le 28 janvier. L'Eglise en fait mémoire, ce jour-là, au Bréviaire, ainsi que de la guérison de sainte Constance.

Les témoins de cette vision la racontèrent à beaucoup de personnes, en sorte que le bruit en devint public dans Rome. Quelques années après, Constance, fille de l'empereur Constantin, en ayant entendu parler, se la fit raconter par ceux des témoins qui vivaient encore. C'était une princesse d'un grand mérite, mais atteinte d'une maladie si cruelle, que son corps était tout couvert d'ulcères de la tête aux pieds. Sur le conseil qu'on lui donna, elle vint de nuit au tombeau de la Vierge martyre, dans l'espoir d'y recouvrer la santé. Quoiqu'elle fût encore païenne, elle invoquait la Sainte avec une entière confiance. Au milieu de ses prières, elle se sentit tout-à-coup surprise d'un doux sommeil. Elle vit alors, dans une vision, la bienheureuse Agnès, qui lui disait : « Aie du courage, Constance, crois que le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est ton sauveur : c'est par lui que tu seras guérie, dans un instant, de toutes les plaies qui couvrent ton corps. » A ces paroles, Constance s'éveilla et se trouva si parfaitement guérie, qu'il ne restait aucune trace d'ulcère sur son corps.

De retour au palais, elle remplit de joie l'empereur son père, et les Césars ses frères. Toute la ville est en fête. En apprenant ce miracle, l'armée, les particuliers, tout le peuple enfin prend part au bonheur de la famille impériale. Le paganisme était confondu : la foi chrétienne triomphait. Le bruit de cette guérison se répandit partout. Les malades se faisaient porter au tombeau de la Vierge martyre, et tous ceux qui avaient la foi recouvraient la santé, quelle que fût leur infirmité : ce que Notre-Seigneur a continué de faire jusqu'aujourd'hui, comme nous le savons tous, dit l'auteur des Actes de sainte Agnès.

Cependant la princesse avait prié son père et ses frères d'élever une basilique à la bienheureuse Agnès, auprès de laquelle elle voulut avoir un mausolée, qui subsiste encore aujourd'hui. Constance garda la virginité, et à son exemple beaucoup de vierges reçurent aussi le voile sacré. « L'église que Constantin fit construire sur la grotte d'Agnès, a conservé, dit M. Gerbet, son architecture primitive, et elle semble, avec ses formes pures de pureté, n'être que l'épanouissement de la tombe virginale exhaussée et agrandie. » Quelques débris du vieux monastère sont aussi

restés, particulièrement l'entrée de l'escalier par lequel les religieuses descendaient dans le souterrain que leurs célestes Sœurs avaient visité ¹. En mémoire de l'Agneau plus blanc que la neige qui apparut avec sainte Agnès, tous les ans, le jour de la fête de la Sainte, on bénit dans son église, pendant le service divin, de petits agneaux parés de fleurs et de rubans, dont la laine sert à faire les pallium que le Pape envoie aux archevêques. C'est d'ailleurs pour conserver le souvenir d'une vision si glorieuse et en remercier le Seigneur, que l'Église a institué la seconde fête que l'on célèbre aujourd'hui en l'honneur de sainte Agnès.

Au commencement du pontificat de Paul V, le samedi 8 octobre 1605, le cardinal Sfondrate découvrit, sous l'autel de la basilique, les corps de sainte Agnès et de sainte Émérentienne. Les deux Vierges martyres reposaient l'une à côté de l'autre sur des tablettes de marbre blanc. « Leurs corps, dit le savant abbé de Solesmes, étaient couchés sur le dos, et tournés à l'Orient, selon l'usage chrétien. Les ossements qui posaient immédiatement sur les marbres, étaient demeurés solides et avaient même conservé leurs liaisons ; mais les parties supérieures étaient affaissées en poussière. La place à droite aida à discerner Agnès de sa compagne ; près d'elle on remarquait un léger amas d'une matière qu'il fut aisé de reconnaître pour les restes coagulés du sang que les fidèles avaient recueilli après son martyre. On découvrit aussi sous les deux corps une certaine quantité de terre qui sans doute aussi avait été imprégnée de leur sang, et que l'on avait réunie dans une même sépulture, comme on en a plusieurs exemples. Près de la tête des deux Vierges, on reconnut les dernières traces d'un tissu léger, qui devait être évidemment un reste de leurs voiles. Deux vases antiques de la plus grande beauté, apportés par Sfondrate, reçurent les saintes Reliques. L'une des urnes fut consacrée à Agnès et l'autre à Émérentienne ². »

C'est à sainte Agnès, après Dieu et la très-sainte Vierge, que l'Église doit en quelque sorte le long et glorieux pontificat de

¹ *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, ch. III, p. 201.

² *Histoire de sainte Cécile*, par Dom Guéranger, ch. XXXIII, p. 364 de la 2^e édition.

Pie IX, qu'un accident terrible faillit terminer le 12 avril 1855. Ce jour-là, Pie IX avec un noble cortège de cardinaux et d'évêques, était allé vénérer la tombe du Pape saint Alexandre et le sépulcre de l'illustre Martyre. Comme il admettait au baisement du pied les élèves de la Propagande dans une salle haute, voisine de la basilique de Sainte-Agnès, le plancher cédant tout-à-coup entraîna dans sa chute le Pape et tous ceux qui l'entouraient, et les ensevelit à l'étage inférieur sous un amas de décombres. Personne ne périt : quelques-uns seulement reçurent des blessures sans gravité. Ils avaient invoqué le Seigneur, et sa très-sainte Mère, et son épouse bien-aimée sainte Agnès, dont la protection les avait sauvés. Après un moment de repos, le grand Pape descendit dans la basilique, suivi de tous ceux qui venaient d'échapper à la mort ; et de sa voix puissante, il entonna l'hymne d'action de grâces à Dieu notre Seigneur, qui les avait tirés sains et saufs de ces ruines pour la défense de son Eglise, qu'une longue et horrible tempête menaçait déjà.

(E. DARAS.)

SAINT CYRILLE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Saint Cyrille fut élevé, dès l'enfance, dans l'étude des Livres sacrés sous les yeux de son oncle, le patriarche Théophile, à qui il devait succéder sur le siège d'Alexandrie. Il étudia de bonne heure, et la tradition rapporte qu'il s'attacha si constamment à la doctrine des anciens Pères, qu'il n'enseignait rien que d'après eux. Ses livres contre Julien l'Apostat prouvent qu'il connaissait aussi les auteurs profanes. Il répète souvent qu'il ne recherchait pas les fleurs de l'éloquence, ce qui n'empêche pas que ses écrits aient toujours été très-estimés dans l'Eglise.

Théophile étant mort en 412, malgré les ambitions qui convoitaient le patriarcat d'Alexandrie, Cyrille était si généralement vénéré qu'il fut élu trois jours après la mort de son oncle. Il débuta dans sa nouvelle dignité par un acte de vigueur contre les hérétiques novatiens ¹. Il fit fermer les églises qu'ils avaient

¹ Hérétiques plus que sévères, qui ressemblaient un peu aux puritains, aux calvinistes rigides et aux jansénistes. Ils ôtaient à Dieu la miséricorde.

à Alexandrie. Il chassa les Juifs, coupables de violences contre les chrétiens. Oreste, gouverneur d'Alexandrie pour l'empereur, irrité de cet acte d'autorité, qui nous étonne, parce que nous oublions qu'aux premiers temps, les évêques avaient toute l'autorité spirituelle sur leurs diocèses, Oreste en écrivit à l'empereur. Mais Cyrille lui écrivait en même temps et lui exposait les excès auxquels les juifs s'étaient portés. Le prince eut égard aux remontrances du Patriarche ; et les juifs ne revinrent plus à Alexandrie, quoiqu'ils y eussent joui de plusieurs privilèges.

Or la haine du gouverneur pour Cyrille en augmenta au point que la rupture devint publique. Le saint Patriarche, désolé de ce scandale, mit tout en œuvre pour se réconcilier avec Oreste. Il lui fit les premières avances, et cette division eut de funestes effets.

Une fille païenne, nommée Hypathie, avait ouvert à Alexandrie une école de philosophie platonicienne. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. Synésius alla l'écouter comme les autres, et il la pria même de revoir ses ouvrages. Les philosophes la consultaient sur les questions les plus difficiles, et ils recevaient ses décisions comme autant d'oracles. Or Hypathie était étroitement liée avec Oreste. Le peuple d'Alexandrie, qui aimait Cyrille, attribua à son influence sur le gouverneur le refus qu'il faisait de se réconcilier avec le Patriarche. Sa mort fut résolue. Un jour donc qu'elle sortait de sa maison, une troupe de furieux se jeta sur elle et la mit en pièces.

Cet événement eut lieu vers l'an 415. Un fait si horrible fut désapprouvé de tous les gens de bien, et surtout de saint Cyrille, qui cherchait à ramener la paix et à étouffer toutes les semences de désunion.

D'un autre côté, malheureusement, Cyrille s'était laissé prévenir contre saint Jean Chrysostome, et par suite de cette prévention, il refusait de rétablir sa mémoire. Mais il se rendit en 419, et il mit le nom du saint Archevêque de Constantinople dans ses dyptiques. Le Pape Zozime, informé de ce qu'il avait fait, lui envoya aussitôt des lettres de communion.

Voilà ce que nous savons de la vie de saint Cyrille jusqu'à

l'an 428. Comme il s'agit maintenant des efforts de son zèle à défendre la foi contre le nestorianisme, voici en peu de mots ce qu'était l'auteur de cette hérésie :

Nestorius, moine et prêtre d'Antioche, avait tout ce qu'il faut pour imposer au peuple, qui se laisse toujours séduire par les apparences. Il menait une vie retirée, il avait un extérieur pénitent et mortifié, il joignait à quelques connaissances une grande facilité à s'exprimer ; mais il cachait sous ces dehors une profonde hypocrisie, un esprit faux, entêté de ses propres idées, qu'il mettait au-dessus de la doctrine des anciens Pères. Le siège de Constantinople étant devenu vacant, il y fut élevé en 428. Il commença son épiscopat en persécutant avec fureur les ariens, les macédoniens, les manichéens, les quartodécimans, et il finit par les chasser de son diocèse. Et pendant qu'il persécutait avec tant de violence ces hérétiques, il niait, avec les pélagiens, la nécessité de la grâce, quoiqu'il reconnût, avec l'Église, l'existence du péché originel. On le vit même communiquer avec Célestius et Julien, ces deux principaux défenseurs de Pélage, et cela après que les Papes Innocent et Zozime les eurent condamnés, et que l'empereur Honorius les eut chassés de l'Occident. Il ne s'en tint pas là ; il osa prêcher et faire prêcher publiquement qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, celle de Dieu et celle de l'homme ; que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine ; qu'il ne l'a prise que comme un temple où il habite, et que par conséquent la très-sainte Vierge n'est pas Mère de Dieu, mais seulement Mère de l'Homme ou du Christ.

A la vérité, il consentit dans la suite à donner à la très-sainte Vierge la qualité de Mère de Dieu, mais ce n'était que dans un sens impropre qui détruisait toujours la vérité de l'Incarnation.

Ces nouveautés impies excitèrent l'indignation des fidèles. Les prêtres attachés à la saine doctrine, entr'autres saint Procle et Eusèbe, depuis évêque de Dorilée, réclamèrent en faveur de la foi, et représentèrent vivement à Nestorius l'horrible scandale qu'il causait dans l'Église. Ils eurent la douleur de le voir mépriser leurs remontrances ; alors ils ne balancèrent plus et se séparèrent de sa communion.

Cependant saint Cyrille reçut les homélies de Nestorius, et la lecture qu'il en fit lui prouva de plus en plus que cet hérésiarque était coupable de toutes les erreurs dont on l'accusait. Il lui en écrivit pour le ramener à la vérité par les voies de la douceur. Or Nestorius n'aimait pas à être contredit; il fut vivement offensé de cette lettre et y répondit avec la dernière hauteur. L'affaire ayant été portée à Rome, le Pape Célestin y convoqua un concile pour examiner la nouvelle doctrine. Tous les Pères s'étant écriés que Nestorius était hérésiarque, on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. On l'envoya à saint Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, si, dans l'espace de dix jours, à compter de celui de la signification, Nestorius ne rétractait pas publiquement ses erreurs.

Le Saint, pour dernière monition, lui écrivit une nouvelle lettre à la fin de laquelle étaient douze anathématismes, que l'archevêque de Constantinople devait souscrire, s'il voulait être reconnu pour orthodoxe. Nestorius refusa d'obéir et se montra plus opiniâtre que jamais. Ce fut cette opiniâtreté qui donna lieu à la convocation du troisième Concile général, dont l'ouverture se fit à Éphèse en 431. Il s'y trouva deux cents évêques, et saint Cyrille y présida au nom du Pape Célestin. Nestorius refusa de comparaître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine, qu'on examina dans la première session, y fut condamnée, et après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition dont on informa l'empereur.

Six jours après, arrivèrent Jean d'Antioche et quatorze évêques d'Orient; ils ne s'étaient pas rendus plus tôt à Éphèse parce qu'ils favorisaient secrètement la personne de Nestorius, croyant qu'on lui imputait des erreurs qu'il n'enseignait pas. Au lieu donc de se joindre aux Pères du concile, ils excommunièrent saint Cyrille et ceux qui tenaient à son parti. On réclama des deux côtés la protection de l'empereur, qui donna ordre d'arrêter saint Cyrille et Nestorius; mais le premier, quoique innocent, fut plus maltraité que le second; peu s'en fallut même qu'il ne fût exilé, tant son ennemi avait de crédit à la cour.

Heureusement l'arrivée des évêques Arcade et Projecte, et du

prêtre Philippe, tous trois légats du Pape Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus favorable pour saint Cyrille. Ces légats, pleinement instruits de ce qui s'était fait, approuvèrent la conduite du Saint, déclarèrent nulle la sentence prononcée contre lui, et confirmèrent la condamnation de Nestorius. Enfin, la vérité ayant repris ses droits, saint Cyrille fut rétabli.

Les évêques schismatiques se réconcilièrent avec lui en 433, souscrivirent à la condamnation de Nestorius, et donnèrent une confession de foi claire et orthodoxe. Quant à Nestorius, il se retira dans le monastère d'Antioche, où il avait été élevé. Jean, patriarche de cette ville, l'en fit chasser quelque temps après par l'empereur Théodose, parce qu'il ne cessait de dogmatiser et de répandre ses erreurs. Cet hérésiarque fut relégué à Oasis, dans les déserts de la Haute-Égypte, où il mourut sans avoir rétracté sa doctrine impie.

La présence de Cyrille n'étant plus nécessaire à Éphèse, il reprit la route d'Alexandrie, où il arriva le 30 octobre 431. Il s'appliqua le reste de sa vie à remplir fidèlement les devoirs de l'épiscopat, à conserver dans sa pureté le précieux trésor de la foi, à rétablir la paix que l'hérésie avait troublée pendant plusieurs années. Il mourut le 28 juin 444.

Le Pape saint Célestin avait conçu pour lui la plus haute estime. Il lui donnait les titres de généreux défenseur de l'Église et de la foi, de Docteur catholique et d'homme vraiment apostolique. Les Grecs l'honorent le 18 janvier et le 9 juin. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 28 janvier ¹.

Le saint Docteur honorait vivement la très-sainte Vierge. Finissons par la prière qu'il lui adressait :

« Je vous salue, Marie, Mère de Dieu, trésor vénérable de tout l'univers, lampe qui ne s'éteint point, brillante couronne de la virginité, sceptre de la bonne doctrine... Je vous salue, vous qui, dans votre sein virginal, avez renfermé l'Immense et l'Incompréhensible ; vous par qui la sainte Trinité est glorifiée et adorée ; vous par qui la croix précieuse du Sauveur est exaltée par toute

¹ Extrait de Godescard.

la terre ; vous par qui le Ciel triomphe, les Anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, la créature coupable est élevée jusqu'au Ciel, la connaissance de la vérité est établie sur les ruines de l'idolâtrie ; vous par qui les fidèles obtiennent le Baptême, et sont oints de l'huile de joie ; par qui toutes les Églises du monde ont été fondées et les nations amenées à la pénitence ; vous enfin par qui le Fils unique de Dieu qui est la lumière du monde, a éclairé ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort. »

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT CYRILLE.

Les ouvrages qui nous restent de saint Cyrille, sont :

1° Le traité de l'*Adoration en esprit et en vérité*, divisé en dix livres. C'est une explication allégorique et morale de passages détachés du Pentateuque. Saint Cyrille ne s'est point astreint à l'ordre que Moïse a suivi dans sa narration.

2° Les treize livres appelés *Glaphyres*, c'est-à-dire, *profonds* ou *élégants*, renferment une explication allégorique des histoires rapportées avec plus d'étendue dans le Pentateuque. Le saint Docteur a choisi celles qui avaient un rapport plus visible à Jésus-Christ et à son Église.

3° *Les Commentaires sur Isaïe et sur les douze Petits Prophètes*. On y trouve une explication de la lettre et du sens spirituel.

4° *Le Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*. Il était divisé en douze livres, dont dix seulement sont entiers. Nous n'avons que des fragments du septième et du huitième. Les livres 5, 6, 7 et 8 manquant autrefois, Josse Clicthoue les suppléa dans l'ancienne édition latine, d'après les écrits des autres Pères. Il s'est trouvé des auteurs qui ont cité ces suppléments comme étant de saint Cyrille. Ils ne seraient point tombés dans cette faute, s'ils avaient lu la préface qui les précède. Jean Aubert a donné le texte grec de ces quatre livres d'après les manuscrits. Pour revenir au Commentaire de notre Saint, il y explique le sens littéral et spirituel de l'Écriture, et y réfute les manichéens et les eunomiens ; il y enseigne aussi, de la manière la plus formelle, la doctrine de la transsubstantiation.

5° Le livre intitulé le *Trésor*, à cause du grand nombre de vérités et de principes qu'il renferme, est divisé en trente-cinq *titres* ou *sections*. Saint Cyrille y renverse le système impie des ariens, et prouve la divinité de Jésus-Christ par l'Écriture ; il se sert aussi de la même autorité pour établir la divinité du Saint-Esprit, dans les titres 33, 34 et 35.

6° Le livre *sur la sainte et consubstantielle Trinité* fut composé à la prière de Némésin et d'Hermias. Ce sont sept discours en forme de dialogue, tous destinés à prouver la consubstantialité du Verbe. A ces dialogues, le saint Docteur en ajouta deux autres *sur l'Incarnation*, se proposant pour but principal de combattre les erreurs de Nestorius, qui toutefois n'était pas nommé, parce qu'apparemment son hérésie n'avait pas encore été condamnée. A la suite de ses dialogues sont des *scolies* ou éclaircissements *sur l'Incarnation*, avec un petit traité sur le même sujet. Il y est prouvé que la très-sainte Vierge est véritablement Mère de Dieu, puisque Jésus-Christ est tout à la fois, et Fils de Dieu, et Fils de l'homme.

7° Les trois *Traités sur la Foi*. Saint Cyrille les composa à Éphèse. Il marque dans le premier, adressé à l'empereur Théodose, les différentes hérésies qui s'étaient élevées jusqu'alors sur l'Incarnation, celles de Manès, de Cérinthe, de Photin, d'Apollinaire et de Nestorius, puis il les réfute l'une après l'autre ; il s'applique surtout à combattre les erreurs du dernier. Il adressa le second traité aux princesses Pulchérie, Arcadie et Marine, sœurs de l'empereur, qui toutes trois s'étaient consacrées au service de Dieu. La foi catholique y est prouvée contre Nestorius. Le troisième traité détruit les objections des hérétiques.

8° *Les cinq livres contre Nestorius* renferment la réfutation des blasphèmes contenus dans les homélies de cet hérésiarque. Il n'est cependant nommé nulle part, ce qui fait croire qu'il n'avait point encore été condamné. Le style de cet ouvrage est plus clair et plus châtié que celui des autres écrits polémiques de saint Cyrille.

9° *Les douze anathématismes* contre la doctrine de Nestorius. Ils ne contiennent rien que d'orthodoxe, et furent lus au concile d'Éphèse. Quelques personnes qui les entendaient mal, ou qui

prenaient le parti de Nestorius, les attaquaient comme favorisant la doctrine des apollinaristes, et comme contraires à la distinction des deux natures en Jésus-Christ. Tel fut entre autres Jean d'Antioche, qui engagea André de Samosate et Théodoret de Cyr à les réfuter. Saint Cyrille en donna une *explication* fort claire, qui satisfît les Pères du concile d'Éphèse.

10°. Le saint Docteur donna ensuite deux *apologies des mêmes anathématismes*, l'une contre André de Samosate, et l'autre contre Théodoret de Cyr. Il se justifia dans une troisième apologie adressée à l'empereur, des calomnies répandues contre sa catholicité.

11°. Le livre *contre les anthropomorphites*. Quelques moines d'Égypte, fort grossiers et fort ignorants, auxquels on avait dit de se représenter Dieu sous une forme sensible, et cela pour leur faciliter la pratique de sa divine présence, s'imaginèrent à la fin qu'il avait un corps comme les hommes, d'où leur vint le nom d'*anthropomorphites*; ils se fondaient sur ce qu'il est dit que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Une erreur aussi absurde et aussi monstrueuse fut condamnée dès sa naissance par Théophile. Le livre dont nous parlons est précédé d'une lettre à *Calosyrius d'Arsinoë*. Saint Cyrille convient que l'homme est fait à l'image de Dieu; mais il montre en même temps que cette ressemblance ne peut tomber sur le corps, Dieu étant un esprit qui n'a point de forme sensible. Ainsi, dit ce Père, être fait à l'image de Dieu, c'est être doué de raison et capable de vertu. Il réfute, dans la même lettre, d'autres moines aussi peu éclairés que les premiers, lesquels s'imaginaient que l'Eucharistie perdait sa consécration quand elle était gardée jusqu'au lendemain. Il répondit dans un autre ouvrage à *vingt-sept questions dogmatiques* qui lui avaient été proposées par les anthropomorphites.

12°. Les dix livres *sur Julien l'Apostat*. Julien, aidé de Maxime et de quelques autres philosophes païens, avait composé un ouvrage divisé en trois livres contre nos saints Évangélistes. Quoiqu'il ne contint rien autre chose que les objections de Celse, déjà solidement réfutées par Origène et par Eusèbe, il ne laissa pas de faire impression sur les esprits faibles. Ce fut pour arrêter le mal que

saint Cyrille écrivit les dix livres dont nous parlons. Il les dédia à Théodose ; ce qui donne lieu de croire qu'il avait regagné les bonnes grâces de ce prince. Il les envoya aussi à Jean d'Antioche, comme une preuve de la sincérité de sa réconciliation. Dans le premier livre, le saint Docteur prouve la vérité du récit de Moïse touchant la création ; dans le second, il fait le parallèle du récit de Moïse touchant la création, et des extravagances débitées par Pythagore, Thalès, Platon, etc., pour lesquelles Julien avait une admiration ridicule. Le troisième livre est employé à défendre la vérité de l'histoire du serpent qui séduisit Ève et de la chute d'Adam, histoire qui est bien moins incroyable que tout ce qu'Hésiode a écrit de l'origine de ses prétendus dieux. Le but du quatrième est d'établir la Providence, et de montrer qu'il est indigne de Dieu d'avoir besoin de divinités subalternes pour le gouvernement de l'univers. L'utilité des préceptes du Décalogue, l'incompatibilité de la jalousie, de la colère et des autres passions avec la nature divine, et l'unité du Dieu des chrétiens, sont le sujet du cinquième livre. Dans le sixième, saint Cyrille oppose les vertus des Prophètes et des autres Saints, aux vices honteux dont les anciens philosophes n'ont pas rougi de se souiller ; il justifie ensuite la coutume qu'avaient les chrétiens de marquer leur front et leurs maisons du signe de la Croix, et montre que la cessation des oracles a pour époque la venue de Jésus-Christ, dont la puissance a détruit la tyrannie du démon. Il prouve, dans le septième livre, que les plus célèbres héros du paganisme ont été fort inférieurs en vertu aux héros du christianisme. Le huitième et le neuvième livres font voir que Jésus-Christ a été prédit par les Prophètes, et que les deux Testaments ne diffèrent point quant à la substance. Enfin, saint Cyrille prouve, dans le dernier livre, que saint Jean et les autres Évangélistes rendent témoignage à la divinité de Jésus-Christ ; il marque ensuite la différence qu'il y a entre l'adoration proprement dite qui n'est due qu'à Dieu, et le culte que nous rendons aux Martyrs.

13°. *Les homélies sur la Pâque.* Il avait été réglé dans le concile de Nicée, que l'évêque d'Alexandrie, ville où florissait l'étude des mathématiques et de l'astronomie, examinerait avec soin quel

jour il faudrait célébrer la Pâque, et qu'il l'annoncerait aux évêques voisins, nommément à celui de Rome, afin que ce dernier pût en instruire toutes les Églises d'Occident. Il paraît que saint Cyrille fut fort exact à s'acquitter de la commission attachée à son siège. Possevin avait vu les Épîtres ou Homélies de ce Père sur la Pâque, dans la bibliothèque du Vatican. Il n'y en a que vingt-neuf d'imprimées. Saint Cyrille marque dans chacune le commencement du Carême, le lundi avec le samedi de la Semaine Sainte, et le dimanche de Pâques. Toutes ces Homélies renferment encore d'excellentes instructions sur divers points de morale.

14° Plusieurs *lettres*. Elles ont toutes pour objet les affaires de l'Église ou la défense des dogmes catholiques. Les conciles généraux d'Éphèse et de Chalcédoine ont adopté la seconde à Nestorius et celle qui est adressée aux Orientaux. On trouve la sixième parmi les canons de l'Église grecque, etc.

Ce n'est ni l'élégance, ni le choix des pensées, ni la politesse du style qui font le mérite des écrits de saint Cyrille, mais la justesse et la précision avec lesquelles le saint Docteur explique les vérités de la foi, et surtout le mystère de l'Incarnation. On estime particulièrement le *Trésor*, ainsi que les livres contre Nestorius et contre Julien l'Apostat.

Les anciennes traductions latines de saint Cyrille fourmillent de fautes. Jean Aubert, chanoine de Laon, publia les œuvres de ce Père en grec et en latin, à Paris, en 1638. Il y a six tomes in-fol. qui font ordinairement sept volumes. Le Père Lupus et Baluze ont donné depuis quelques lettres du saint Docteur, qui n'avaient été connues ni de Jean Aubert, ni du Père Labbe.

SAINT PAULIN,

PATRIARCHE D'AQUILÉE.

Paulin naquit dans le Frioul vers l'an 726, de parents peu illustres aux yeux du monde, et qui vivaient à la campagne de ce que leur produisait une métairie. Il passa lui-même ses premières années à cultiver la terre, mais comme il avait reçu de Dieu d'heureuses dispositions, sa bonté le poussa aux études. Il y fit

d'assez grands progrès pour être en état d'enseigner publiquement. Charlemagne lui adressa, vers l'an 776, un rescrit, dans lequel il lui donnait le titre de Maître de Grammaire, et de Très-Vénérable. Cette dernière épithète permet de croire que le jeune Saint était alors prêtre. Le même prince, qui aimait les lumières et la science, lui donna une terre en Lombardie pour récompenser son mérite, et on croit que ce fut dans cette année même (776), qu'on éleva Paulin sur le siège patriarcal d'Aquilée.

La piété, le zèle et les talents de Paulin le rendirent bientôt si célèbre, que Charlemagne voulut qu'il assistât à tous les grands conciles qui se tinrent dans les pays de son obéissance, entre autres à ceux d'Aix-la-Chapelle, en 789, de Ratisbonne, en 792, de Francfort, en 794. Le Saint en rassembla un lui-même dans le Frioul, en 791 ou 796, au sujet de diverses erreurs qui commençaient à se répandre sur les dogmes de l'Incarnation et de la procession du Saint-Esprit. Paulin y démontra parfaitement que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, et il prouva contre Félix d'Urgel et Élipand, que Jésus-Christ n'est pas Fils adoptif, mais Fils de Dieu par nature. Il fut ensuite chargé par Charlemagne, avec l'aide d'Alcuin, de réfuter par des écrits les erreurs de ces deux hérésiarques.

Paulin n'avait pas moins de zèle pour la conversion des infidèles que pour le maintien exact du dépôt sacré de la foi. Il eût voulu, au prix de tout son sang, amener les égarés à la connaissance de la vérité, ce qui l'entraîna à s'en aller prêcher l'Évangile aux idolâtres qui se trouvaient encore parmi les peuples de la Carinthie et de la Styrie, provinces où le saint abbé Séverin et saint Virgile, archevêque de Saltzbourg, avaient déjà fondé plusieurs églises. Les Avars, partis des Huns, touchés de ses prédications et de celles des missionnaires envoyés par l'archevêque de Saltzbourg, quittèrent leurs anciennes superstitions pour recevoir le Baptême.

Saint Paulin avait une sollicitude pastorale pour toutes les âmes confiées à ses soins. Non content de leur prodiguer l'instruction avec une religieuse persévérance, il sollicitait sans relâche la miséricorde divine en leur faveur, par les prières les plus ferventes.

En 802, il tint un concile dans la ville d'Altino sur la mer Adriatique.

Enfin il termina une vie pleine de mérites, par une heureuse mort, le 11 janvier 804, jour auquel sa fête est marquée dans l'ancien missel d'Aquilée, ainsi que dans plusieurs martyrologes d'Allemagne; mais on la fait présentement le 28 janvier dans le Frioul, et même à Aquilée ¹.

S. THYRSE, S. LEUCE ET S. CALLINIQUE,

MARTYRS.

On lit dans les Actes grecs et latins de ces trois Saints, qu'après avoir souffert plusieurs tourments, ils furent martyrisés à Apollonie, en Phrygie, pendant la persécution de Décus. Le martyrologe espagnol réclame saint Thyrsé comme enfant de Tolède.

Césaire, qui avait été préfet et consul, fit bâtir hors des murs de Constantinople, une église magnifique sous l'invocation de saint Thyrsé, laquelle fut enrichie d'une portion de ses reliques. Il est marqué dans les Ménéées, au 14 décembre, qu'il y avait une seconde église de Saint-Thyrsé dans la même ville. Ce Saint est un des patrons de la cathédrale de Notre-Dame de Sisteron, et d'une église de Limoges. Il y a aussi à Oviédo, en Espagne, une église qui est sous son patronage.

On raconte que le corps de saint Thyrsé ayant été apporté à Constantinople, le Saint apparut un soir à l'impératrice Pulchérie et lui révéla le lieu où étaient les reliques des quarante Martyrs de Sébaste ², en la priant de les faire transférer auprès des siennes, ce qui eut lieu.

SAINT VALÈRE,

ÉVÊQUE DE SARAGOSSE.

Valère, distingué par sa piété et sa doctrine, issu au témoignage de Prudence, de la famille consulaire des Valérius, né à Saragosse, fut élevé par ses vertus sur le siège épiscopal de la

¹ Extrait de Godescard.

² Honorés le 10 mars.

ville qui l'avait vu naître, dans la dernière moitié du ⁱⁱⁱe siècle. Il était l'amour de son peuple, lorsque la persécution de Dioclétien éclata contre les chrétiens. Le saint Évêque déploya tout son zèle et employa toutes ses ressources pour propager plus vivement la foi chrétienne. Mais la difficulté qu'il avait à parler l'empêchait de s'employer assez librement à l'exercice de la prédication, pour que son troupeau n'en souffrit pas ; il avait confié ce saint ministère au diacre Vincent, son disciple, dont on a vu le martyre ; et ainsi son peuple avait tous les secours nécessaires pour s'affermir dans la foi. Aussi l'exemple de ces deux Ministres de l'Évangile, la sainteté de leurs mœurs et la prédication de Vincent, amenaient chaque jour à la religion de nouveaux prosélytes.

Ces succès arrivèrent à la connaissance de Dacien, qui était envoyé comme gouverneur en Espagne. Persécuteur acharné des chrétiens, il regarda comme une mesure nécessaire de faire arrêter à Saragosse, Valère et Vincent, et donna ordre de les amener tous deux chargés de chaînes à Valence. Dès qu'ils parurent devant lui, interpellant l'évêque, à qui sa vieillesse et la grande considération dont il jouissait auprès des chrétiens donnaient plus d'autorité, il lui dit :

— Quoi donc, penses-tu que, sous prétexte de religion, il soit juste d'enfreindre les lois des empereurs ?

Valère qui, dans un corps affaibli par l'âge, conservait une âme pleine de vigueur, soutint la cause de la religion et de la foi, et répondit, mais avec le ton d'un homme qui a de la difficulté à parler :

— Dacien, nous qui faisons profession de la foi chrétienne, et qui marchons sur les traces de nos pères, nous avons toujours mis au nombre des lois les plus importantes et les plus saintes de notre religion, le devoir d'obéir au Dieu créateur plutôt qu'aux hommes.

Quand il eut entendu cette réponse, Dacien qui ne se promettait aucun triomphe de la mort de Valère, à qui son extrême vieillesse serait un poids plus pénible que les supplices, décréta seulement sa condamnation à l'exil.

Le Saint partit donc de Valence pour se rendre dans la province d'Aragon: Comme par la sentence portée contre lui, il lui était interdit de revenir à Saragosse et de demeurer dans aucune ville considérable, il choisit pour sa résidence le village d'Anêt, résolu de profiter de la liberté que lui donnait la retraite pour s'appliquer tout entier aux choses du ciel, et pour consacrer sa vieillesse uniquement à Dieu.

Souvent, dans sa solitude, il se représentait la glorieuse mort que, par l'ordre de Dacien, Vincent avait soufferte à Valence. Alors il félicitait vivement son généreux diacre, et il demandait avec des vœux ardents de sortir lui-même de ce monde, soupirant après le moment où celui qui lui avait été le plus cher de ses disciples, l'associé de son ministère ici-bas, serait son compagnon dans le ciel.

Afin de manifester autant qu'il le pouvait sa tendre dévotion pour Vincent, il fit bâtir à Anêt, une église, la première qui ait été consacrée sous l'invocation du bienheureux Diacre. Enfin, toujours appliqué aux veilles, aux jeûnes, aux saintes méditations, il rendit son âme à Dieu vers l'an 315 du Seigneur. Les chrétiens ensevelirent pieusement son corps non loin d'Anêt, dans un château appelé Strada. Un monument insigne qui contient ses reliques et porte son nom se voit encore dans le couvent de Roda.

SAINT ÉMILIEN,

ÉVÊQUE DE TRÉVI, MARTYR.

Émilien, né en Arménie, de parents pieux et distingués, entra dans la foi en même temps que dans la vie. Dès ses jeunes années il se montra chrétien fervent. Il gagna l'Italie, où il savait que les disciples de Jésus-Christ étaient persécutés. Mais on n'en était pas venu encore aux fureurs de Dioclétien. Il se sanctifia d'abord à Spolète, puis, se sentant assez fort pour prêcher la parole de Dieu, il vint à Trévi, où sa sainteté, sa bonté et sa science le firent élire évêque. Hilarien, qui avait été son précepteur, apprenant son élévation, voulut le revoir, et il amena avec lui Hermippus et Dionisius qui avaient été les compagnons d'Émilien

dans ses études. Tous trois voulaient seconder ses efforts par la prédication, en attendant comme lui le martyre. Il ne se fit pas désirer trop longtemps. Les rigueurs de la persécution grandissaient en même temps que l'autorité sainte d'Émilien. Accusé de propager le mépris des idoles, on l'arrêta et on le mena devant le président de la justice impériale à Trévi. Le Saint, pour toute réponse à ses accusateurs, offrit d'affirmer sa foi par un miracle. On amena un paralytique que ni les médecins, ni les prêtres des idoles n'avaient pu soulager. Émilien, par le nom de Jésus-Christ, le guérit et on le vit debout en un instant. Le président troublé exigea pourtant que le Saint sacrifiât à ses dieux, et n'obtenant pas soumission, il fit attacher le bon Évêque au chevalet. On lui brûla les côtes, on le plongea dans une chaudière de plomb bouillant ; il n'en souffrit rien. Alors on le conduisit à une roue à laquelle on voulait l'attacher, lorsque sa simple prière la fit voler en mille éclats. A ce prodige, près de cinq cents païens s'écrièrent qu'ils croyaient en Jésus-Christ. On lui coupa donc la tête, et on égorgea son précepteur Hilarien avec Hermippus et Dyonisius. Mais ces quatre chrétiens immolés en avaient produit cinq cents autres.

SAINT GLASTIEN,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Quand la peuplade des Pictes, chassée de la Scythie, chercha, comme toutes les émigrations nomades des VIII^e et IX^e siècles, à se fixer sur un territoire, elle arriva dans les grandes barques du moyen-âge, aux côtes de l'Écosse. Mais quoique la foi eût déjà pénétré en Écosse, ces nouveaux venus furent si mal reçus qu'il y eut guerre entre les habitants et ces étrangers qui cherchaient une patrie, ayant perdu la leur. Par bonheur pour eux, il y avait dans le comté de Fife, où ils désiraient s'établir, un évêque dont l'âme généreuse devait son influence à sa charité pour tous. C'était au premier tiers du IX^e siècle. Saint Glastien, le bon prélat, se porta médiateur entre les Écossais vainqueurs et les Pictes vaincus. Il eut le bonheur d'améliorer le sort de ces

derniers et d'amener une paix durable entre les deux races. Saint Glastien mourut en l'an 830, honoré et regretté de tous. La Réforme n'a pu lui ôter la vénération due à sa mémoire.

SAINT JACQUES DU CARMEL,

ERMITE.

Saint Jacques du Carmel est appelé aussi saint Jacques l'Ermite et saint Jacques le Reclus. Il débuta dans le monde par des chutes déplorables. Mais il reconnut, jeune encore, l'état affreux où il avait plongé son âme ; et il se décida généreusement à expier ses fautes par une austère pénitence. Il s'enferma dans une caverne où il vécut quinze ans dans des mortifications telles qu'elles le purifièrent, puisque Dieu lui accorda le don des miracles. Sans sortir de sa grotte, il convertit un grand nombre de ceux qui venaient le visiter. Après avoir habité quinze ans la cellule du Carmel, il alla plus loin et demeura trente ans dans une autre solitude. Il fit là une chute nouvelle devant Dieu et l'expia plus rudement que jamais en s'enfermant dans une tombe, où il se vit pardonné encore et remis en grâce avec Dieu. Il mourut dans ce tombeau, et le Martyrologe romain le nomme le 28 janvier.

SAINT JEAN DE RÉOMAY.

Saint Jean de Réomay, l'un des instituteurs de la vie monastique en France avant saint Benoît, vint au monde à Dijon vers l'an 450. Son père Hilaire, qui était l'un des plus apparents d'entre les sénateurs du pays, et sa mère Quiéta, vivaient dans une si grande sainteté que l'Église a cru devoir tous les ans honorer leur mémoire. Ils prirent un soin particulier d'élever saintement leur fils et leurs serviteurs. Après avoir vécu vingt ans sous les exemples et les instructions de ses parents, loin de la mollesse et des plaisirs ordinaires à ceux de son âge et de sa

naissance, Jean de Réomay quitta la maison paternelle, persuadé que Dieu l'appelait ailleurs pour y mener un genre de vie encore plus parfait.

Il se retira d'abord dans une cellule près d'un bourg qui n'était pas loin du lieu de sa naissance ; mais cette retraite ne fut pour lui qu'un essai de la vie solitaire. Il passa de là dans un désert du Tonnerrois. Il y fit ses exercices de piété avec deux jeunes hommes comme lui. Le lieu qu'il avait choisi était humide et peu habitable ; il s'appelait Réomay.

La réputation des vertus du jeune Solitaire le fit bientôt fréquenter par beaucoup de chrétiens qui vinrent à lui pour se mettre sous sa conduite, de sorte qu'il se vit obligé d'en former une communauté religieuse. Mais comme il était extrêmement humble, il ne crut pas devoir s'en flatter à ses propres lumières pour la direction de tant de personnes, dont il se trouvait chargé. Voulant s'assurer des meilleures règles établies par les Saints pour la conduite des âmes, il alla visiter les plus célèbres monastères de France, dont il eut grand soin de remarquer les usages et la discipline.

Étant revenu fort éclairé dans son désert, il sentit beaucoup mieux qu'auparavant ce que pesait la charge de directeur, et il reconnut qu'il est plus aisé et plus sûr d'obéir que de commander.

Frappé de cette pensée, il sortit en secret de son monastère, accompagné de deux de ses disciples, et alla se cacher parmi les solitaires de l'île de Lérins. Il y vécut environ dix-huit mois sous la conduite de l'abbé Honorat. Mais ayant été reconnu par un étranger, il fut rappelé par saint Grégoire, évêque de Langres, et obligé de revenir en Bourgogne. Il réforma sa communauté, qui s'était relâchée pendant son absence, et il y établit la règle de Saint-Macaire, qu'il avait déjà proposée douze ans auparavant. Sa présence, son exemple et ses ardentes exhortations, lui rendirent bientôt sa première vigueur. Il proposa principalement à ses compagnons la vie et la conduite des Solitaires d'Égypte, qui pouvait les élever à une pureté parfaite par la mortification générale de tous les sens, en les occupant successivement de la prière

et du travail des mains. Il choisissait pour lui les exercices les plus bas et les plus pénibles, parce qu'il voulait humilier l'esprit en affaiblissant la chair.

Les effets de sa charité s'étendaient encore au delà de son monastère, tant par la prédication de la parole de Dieu, qu'il annonçait aux peuples voisins, que par les aumônes dont il assistait toutes sortes de pauvres.

Les fonds de sa maison n'étaient pas inépuisables, comme il le parut du temps de la famine ; mais Dieu récompensa souvent sa foi par des ressources miraculeuses qui firent que jamais il ne manqua aux besoins des indigents, non pas même dans les nécessités les plus pressantes de sa communauté.

Il maintenait avec soin l'esprit de la pauvreté évangélique et celui de l'humilité chrétienne ; mais quelque pauvre et quelque humble qu'il fût, il ne put empêcher que les rois, comme Clovis I^{er} et ses successeurs, et beaucoup de seigneurs, ne le comblassent d'honneurs et ne lui fissent de grandes libéralités.

Il fit paraître jusqu'à l'extrémité d'une grande vieillesse une ferveur toujours égale pour le jeûne et la prière ; et ses austérités ordinaires ne l'empêchèrent pas de parvenir jusqu'à l'âge de cent vingt ans, comme Moïse, toujours plein de vigueur et de santé, sans avoir souffert ni dans sa vue ni dans sa mémoire, qui avait toujours été excellente, sans avoir perdu même une seule dent. Il conserva jusqu'au dernier moment de sa vie l'esprit et les sens aussi sains qu'ils avaient été à la fleur de son âge.

SAINT RAGNOBERT OU SAINT RACHO,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

L'Église d'Autun honore depuis un temps immémorial un de ses évêques, auquel elle donne le nom de Racho, et que le peuple appelle saint Roques. Une des plus anciennes églises d'Autun, construite avec des débris de monuments antiques, sur la voie romaine d'Autun à Besançon, était le lieu dans lequel on conservait ses reliques, transférées plus tard à Saint-Nazaire, puis à

Saint-Lazare, où elles sont encore honorées. Il est très-probable que cette église était dans le principe un *diaconicum* placé à l'entrée de la ville, et chargé de distribuer des aumônes aux voyageurs qui se rendaient de Besançon dans les provinces de l'Ouest. La nature des aumônes qui s'y faisaient, et la réunion de ce prieuré à celui de la Charité-sur-Loire, donnent beaucoup de poids à ce sentiment.

Un ancien manuscrit nous apprend que saint Racho avait contribué à établir une réforme dans la règle des clercs chargés de desservir l'église cathédrale.

Le temps où les meilleurs critiques s'accordent à placer cet évêque, est le milieu du VII^e siècle. C'est l'époque précise où des règlements nouveaux s'établirent dans toute la France pour le service des églises cathédrales, et où l'on vit deux ordres de clercs contribuer à la célébration de l'office divin. L'existence de saint Racho est donc incontestable ; elle est garantie d'ailleurs par le culte persévérant qui lui est rendu. Mais nous croyons qu'il n'est pas placé au rang qui lui convient dans le catalogue de nos évêques, et qu'il n'est autre que Ragnobert, évêque d'Autun, qui signa, en 658, un privilège du monastère de Sainte-Colombe, de Sens, et qui aurait été mis à mort dans les luttes intestines occasionnées par quelques réformes, luttes que saint Léger, son successeur, apaisa par sa sagesse et sa haute influence.

L'omission du nom de Ragnobert dans la liste des évêques d'Autun, a obligé les auteurs à compiler les chroniques et les légendes pour trouver un nom qui pût s'accommoder avec celui de Racho. Or, on trouva dans la vie de saint Eustase, abbé de Luxeuil, que Ragnacarius, homme docte et saint, avait été, vers le même temps, évêque de Bâle, et d'une ville que l'on crut être *Augustodunum*. Les règles ecclésiastiques d'autrefois éloignaient toute idée de translation d'un siège à un autre ; la distance des lieux et les convenances ne permettaient pas de croire que saint Racho eût été évêque de ces deux villes en même temps. On passa néanmoins entre les difficultés, et heureux d'avoir un nom qui se rapprochât de celui de Racho, on fit de l'évêque d'*Augusta-Rauracorum*, l'ancienne Bâle, l'évêque d'*Augustodunum*.

Dom Thiroux, auteur du quatrième volume de la *Gallia Christiana*, vit l'erreur et la signala ; mais il n'avait aucun autre nom historique à produire. La tradition fut toute sa ressource, et il plaça, sans fondement, saint Racho entre les évêques Auspice et Ferréol.

Il semble que l'on peut aujourd'hui, sans témérité, croire que c'est l'évêque Ragnobert qui est honoré sous le nom de saint Racho. La date de l'acte qu'il a signé (658) est du plus grand intérêt, puisqu'elle place Ragnobert au moment précis où des réformes durent amener des luttes intestines et rendent probable la mort violente et le culte public d'un évêque réformateur. Ajoutons à cela que Ragnobert est le premier évêque de nom *franc* que l'on trouve dans la liste de nos pontifes.

On croit que le nom de Ragny, porté par l'une des plus illustres familles de la Bourgogne, est le même que celui de la famille franque de saint Ragnobert. Ce nom, conservé jusqu'à nous dans celui du château de Ragny, près d'Avalon, pays qui paraît avoir été le centre des possessions territoriales des Ragnobert, fut transféré à d'autres lieux de notre province par les successeurs de ces anciens seigneurs francs. Ainsi la paroisse de Laives, dans laquelle se trouve un lieu nommé Ragny, fut cédée, au ix^e siècle, à un seigneur nommé Racho, par un évêque de Nevers, à l'Église duquel elle appartenait ¹.

SAINT RICHARD,

ABBÉ DE VAUCELLES, ÉLÈVE DE SAINT BERNARD.

Ce fut saint Bernard lui-même qui conduisit à Vaucelles le bienheureux Richard, qui s'était sanctifié sous ses yeux. Il succédait au bienheureux Raoul. Saint Bernard, depuis assez longtemps, n'avait pas vu cette abbaye, et sa joie fut grande quand il y trouva réunis cent sept religieux, trois novices et cent trente frères convers. « Que Dieu soit béni ! s'écria-t-il aussitôt. J'ai amené ici quelques religieux, et je trouve le petit troupeau considérablement augmenté. Je m'en réjouis vivement et j'en rends grâces au Dieu tout-puissant ! »

¹ Emprunté à M. Péquignot.

On croit que, comme son prédécesseur, Richard était anglais d'origine, et qu'il s'était formé auprès de saint Bernard dans la sainte maison de Clairvaux. Il en apportait aussi le bon esprit et la ferveur. Aussi il donna à l'abbaye de Vaucelles la prospérité et la parfaite discipline qu'elle conserva longtemps. Le pieux Abbé mourut saintement le 28 janvier 1160, fut inhumé dans le monastère, et plusieurs miracles attestèrent sa sainteté, qui fut proclamée en 1179 au concile de Latran.

SAINT JULIEN,

ÉVÊQUE DE CUENÇA.

Ce bon Saint, si humble, si pieux et si charitable, naquit à Burgos, de parents honnêtes qui, par des révélations ou visions symboliques, apprirent, avant qu'il fût né, que l'enfant qu'ils attendaient serait pour eux une bénédiction; et leur espoir ne fut pas trompé.

Ce fut par suite d'une heureuse inspiration qu'ils le nommèrent Julien; ses historiens racontent que pendant son baptême, on entendit les Anges chanter sous les voûtes de l'église et que quelques assistants crurent voir, au-dessus des fonts baptismaux, l'ombre d'un évêque crossé et mitré qui le bénissait.

Ses premiers pas dans la vie annoncèrent un chrétien; et dans ses études il eut, avec une conduite déjà toute chrétienne, des succès qui promettaient à l'Église une lumière. Il se prépara longtemps à recevoir les Ordres sacrés, et il était mûr lorsqu'on l'ordonna prêtre. Il se mit aussitôt à parcourir l'Espagne en prêchant la foi, avec un zèle que couronnait partout le succès. Sa renommée le fit élire archidiacre de la cathédrale de Tolède; on admira là sa sainte vie, sa pureté, sa charité toujours active. Et plus tard (il avait plus de soixante ans), le roi Alphonse IX, ayant repris aux Maures la ville de Cuença, lui donna Julien pour évêque.

Il ne voulut pas à son entrée dans ce siège les cérémonies et les pompes déjà partout en usage; il entra à pied et sans autre suite,

que quelques prêtres qui s'étaient attachés à lui. Il fut bientôt l'amour de toute la cité ; car il suivit la vie qu'il avait menée jusque-là et qui était celle des Apôtres. Il ne se nourrissait que de ce qu'il pouvait gagner par le travail de ses mains ; à l'exemple des Pères du désert, il faisait des paniers et des corbeilles, travail qui n'interrompait pas ses prières ; et il distribuait aux pauvres tous les revenus attachés à son évêché. Il n'avait qu'un serviteur, qui vivait avec lui et comme lui, et qui allait vendre ses paniers au marché.

Il visitait chaque année toutes les paroisses de son évêché et portait la parole de Dieu dans tous les villages. Il donnait chaque jour à dîner aux pauvres passants, et on rapporte qu'un jour il trouva tant de distinction dans l'un des mendiants ses convives, qu'il le tira à part et lui demanda qui il était. Mais pour toute réponse, le pauvre disparut en lui disant : « Je vous remercie, Julien, de tout le bien que vous faites à mes pauvres. »

On lit dans l'histoire de ce grand évêque que plus d'une fois, quand ses greniers étaient vides et qu'il lui fallait renvoyer les mendiants, son serviteur Lesmès¹ y montait et les trouvait remplis. On lit aussi que, dans une épidémie violente qui survint à Cuença, tous les habitants qui touchaient ou ses paniers ou quelque autre objet qui vint de lui, échappèrent au fléau.

Il avait quatre-vingt-dix ans, quand Dieu le trouva assez sanctifié pour le retirer de ce monde. Il voulut mourir sur la cendre, et il rendit son âme à Dieu le 28 janvier de l'an 1208 ; il était né en l'an 1118.

De nombreux miracles eurent lieu à ses funérailles. Il fut inhumé avec beaucoup de pompe ; et lorsque trois cent dix ans après, sous le règne de Charles-Quint, on voulut faire la translation de ses reliques, on trouva son corps sans aucune corruption, ses habits pontificaux aussi frais que le jour de sa mort, et une palme aussi verte que si on l'eût coupée une heure auparavant. C'était le 11 avril de l'an 1518 ; et Dieu honora cette cérémonie de tant de guérisons miraculeuses, que le chanoine Eustache Mugos en compta quatorze en un seul jour.

¹ Ce serviteur fidèle, Lesmès, est honoré en quelques lieux avec saint Julien.

Saint Julien de Cuença était un ardent serviteur de la très-sainte Vierge, comme on le verra à l'article final de ce jour, consacré à la Mère de Dieu.

LE BIENHEUREUX LESMÈS.

Ce bon Saint, domestique de saint Julien dont on vient de lire la vie, était né à Burgos, en Castille. Il y mourut dix ans après son maître vénéré, en 1218. On vénère ses reliques dans une des chapelles de la cathédrale. On l'invoque surtout pour les maux de reins ; et voici son épitaphe :

Aqui yace el beato Lesmes, hijo de Burga, abogado del dolor de rinones.

« Ici repose le bienheureux Lesmès, enfant de Burgos, patron de ceux qui souffrent des douleurs de reins. »

LE BIENHEUREUX LOUP,

ÉVÊQUE DE MAROC.

Louis-Ferdinand Dain, issu d'une famille noble et riche du royaume d'Aragon, quitta un canonikat pour prendre l'habit de Saint-François au couvent de Saragosse, dont il fut le premier religieux. Il porta dès lors le nom de Loup.

Son mérite le fit choisir par le Provincial pour aller auprès du Pape Grégoire IX, traiter des affaires de son Ordre. La manière dont il conduisit sa négociation lui acquit l'estime du Pontife et des Cardinaux. Aussi Grégoire étant mort peu après, Innocent IV, son successeur, nomma Frère Loup au siège de Maroc qui était vacant en 1246.

Un peu auparavant, Loup avait demandé la permission d'aller à la Terre-Sainte annoncer la foi, et le Saint-Père lui avait accordé sa supplique, mais sa direction se trouvait changée non en loup mais en agneau dans cette station. Aussitôt que Loup fut élevé à la prélature, Innocent lui dit : « Celui que nous avons fait de loup, agneau, mérite que nous le fassions d'agneau, pasteur des loups, c'est-à-dire des Sarrasins. » Au lieu donc d'aller à

Jérusalem, il prit le chemin de l'Afrique avec plusieurs religieux de son Ordre. Le Pape, auquel il donnait une marque de son obéissance, en acceptant la dignité épiscopale, écrivit aux fidèles de ces contrées, de le recevoir et de l'honorer comme leur pasteur, et observa qu'il l'avait choisi dans l'Ordre de Saint-François, comme le plus capable par sa piété, sa science et son bon jugement, de cultiver la foi parmi les infidèles.

Innocent adressa aussi une lettre au roi de Maroc, pour le remercier de la protection qu'il accordait aux chrétiens dans ses États, et pour lui recommander le nouvel Évêque et ceux qui l'accompagnaient, afin qu'ils travaillassent à son salut et à celui de ses peuples. Il donna les mêmes recommandations pour les rois de Tunis, de Capi, de Bugi et d'Aragon, pour plusieurs Prélats d'Espagne et de France, pour différents Ordres de chevaliers et enfin pour tous les fidèles de la côte d'Espagne, les priant d'assister Frère Agneau dans sa mission.

Ce saint Prélat travailla avec tout le zèle dont il était capable, à la conversion des Sarrasins, mais au bout de quelques années, voyant qu'ils demeuraient obstinément dans leur secte, sans qu'il restât aucune espérance de les amener à la connaissance du christianisme, il demanda au Pape Alexandre IV, la permission de quitter son évêché, d'aller à Jérusalem, et de revenir ensuite en Aragon pour vivre parmi ses Frères.

Comme il avait été légat en Afrique, en 1253, il vint à Rome pour rendre compte de ses négociations, après quoi il partit pour son pèlerinage de la Terre-Sainte. A son retour, il apporta des os de saint Matthias, une tête des Saints Innocents et plusieurs autres reliques qu'il déposa au couvent de Saragosse où était sa demeure. Enfin après avoir mené une sainte vie, il mourut d'une mort précieuse dans ce même couvent, en 1278, et il y fut inhumé d'une manière honorable; il y reposa jusqu'en 1289, qu'il fut transporté dans la nouvelle église des Frères-Mineurs, avec une solennité qui a été l'occasion de plusieurs miracles.

SAINTE GLAPHYRE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'empereur Licinius, collègue de Constantin, après avoir publié, à son exemple, quelques édits en faveur des chrétiens, revint à son caractère de cruauté et renouvela les persécutions contre les fidèles. La ville d'Amasée, dans le Pont, fut particulièrement le théâtre de ses barbaries. Constance sa femme, sœur de Constantin, avait parmi ses filles d'honneur une jeune vierge chrétienne nommée Glaphyre, que sa rare beauté faisait rechercher de toutes parts, mais qui avait pris la ferme résolution de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Licinius conçut pour elle une passion ardente. L'adultère n'effrayait pas les païens, qui avaient des dieux immondes. Il poursuivit la jeune Vierge, ne croyant pas qu'elle pût repousser un empereur. La pieuse Glaphyre ne trouva d'autre moyen d'échapper à ces infâmes obsessions que dans une prompte fuite.

Elle se réfugia dans la maison de saint Basilee (*Basileus*), évêque de la ville d'Amasée, qui put la mettre à l'abri du danger. Licinius ayant découvert sa retraite, s'en prit au bon Evêque et le livra à ses soldats, qui le jetèrent dans la mer, où se consumma son martyre ¹. Licinius ensuite persécuta les principaux habitants de la ville, et il ordonna à Glaphyre de choisir entre ces trois extrémités, ou de se livrer à lui, ou de sacrifier à ses dieux, ou de mourir. Glaphyre ne balança pas. La mort qu'on lui offrait lui sembla glorieuse ; elle la pressa de ses vœux, et reçut les palmes immortelles le 13 janvier 320.

On l'honore le 13 et le 28 du même mois.

LES CINQ MARTYRS DES GUEUX.

Nous rappellerons au lecteur qu'on appelait Gueux, en Belgique et dans les Pays-Bas, ceux qu'en France on appelait les Huguenots. C'étaient les sectaires de Calvin.

¹ Saint Basilee est honoré le 28 mars.

Parmi les victimes de 1568, nous citerons quelques Martyrs. Le 27 janvier de cette année-là, le vénérable Martin Nercosius, curé de Hondschoote, fut égorgé par les Gueux dans son église, et son vicaire, Paul de Clerck, fut laissé là couvert de blessures, pendant que les bandits s'enfuyaient, emportant tout ce qu'ils avaient volé. Martin Nercosius mourut le lendemain 28, et nous ignorons quelle fut la fin de son pieux Vicaire.

En sortant de Hondschoote, les mêmes Gueux, qu'on appelait Gueux des bois, se portèrent au village de Rexpoède, où ils égorgèrent à l'autel le bon curé François de la Fosse, qui célébrait le Saint-Sacrifice. Ils égorgèrent aussi son vicaire Jean van der Molen, et le clerc de la paroisse. Après ces meurtres, ils pillèrent tout et s'enfuirent dans les bois pour aller le lendemain ensanglanter d'autres Maisons de Dieu ¹.

LES CINQ MARTYRS DU JAPON.

Au commencement de l'année 1613, la persécution reprit une nouvelle force au Japon, par l'imprudence des Espagnols qui firent publiquement sonder les ports, et par la perfidie des Hollandais qui, sachant que c'était pour la sûreté des vaisseaux de commerce, dirent cependant aux Japonais que les Espagnols, aidés des catholiques du pays, voulaient faire la conquête de leur empire.

Le roi d'Arima, nommé Suchendono, résolut de se défaire d'abord des chrétiens qui l'entouraient. Il commença par les deux seigneurs les plus élevés de sa cour. C'étaient deux frères, dont l'un se nommait Thomas Onda-Fiebioie, et dont l'autre n'est connu que sous le nom de Mathias, qu'on lui avait donné au Baptême. Un jour que Fascengava et la reine d'Arima avaient fortement parlé au roi contre les chrétiens, ce prince ayant rencontré Onda lui dit qu'il était encore chrétien, mais qu'il prétendait que lui et toute sa famille changeassent incessamment de religion.

— « Seigneur, reprit le Serviteur de Dieu, un bon soldat ne

¹ M. l'abbé de Ram et M. l'abbé Destombes dans leurs *Vies des Saints*.

quitte point l'étendard de son capitaine, et dût-il m'en coûter la vie, je ne perdrai point de vue la bannière de Jésus-Christ, ce serait inutilement que vous me feriez sur cela de nouvelles instances. » Après cette réponse, il se retira, et ne songea plus qu'à se disposer à la mort.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait confessé Jésus-Christ, et il avait déjà souffert deux fois le bannissement pour la défense de sa religion, mais il vit bien que cette fois il y allait de la vie, et il comprit que pour mériter la grâce du martyre, qu'il regardait comme la plus grande faveur qu'un chrétien pût recevoir du ciel, il n'y avait point de vertu qu'il ne dût s'étudier à pratiquer : il pria un missionnaire de venir tous les jours dire la Messe chez lui, autant que les besoins des autres chrétiens le pourraient permettre, et il ne manqua jamais d'y recevoir le Pain des forts, s'attendant à chaque instant à entrer dans la lice.

Un de ses amis étant un jour allé le voir, l'avertit qu'il ferait sagement de se cacher, ou du moins de mettre ses enfants en lieu de sûreté. « Je m'en garderai bien, répartit le Serviteur de Dieu, nous ne serons mieux nulle part, moi et mes enfants, que sous le glaive qui nous immolera au Seigneur ; voilà toute la fortune que j'ambitionne désormais pour ma famille. » Son ami étant sorti de chez lui sur le soir, il se mit en prières, y passa la nuit et une bonne partie du jour suivant. Peu de temps après on lui envoya dire que le gouverneur avait quelque affaire à traiter avec lui, et qu'il le priait de l'aller trouver. Onda se douta bien de ce qu'on lui voulait ; il va trouver sa mère, nommée Marthe, et que l'on peut mettre avec les Perpétues et les Félicités parmi les héroïnes du christianisme. Il se jette à ses genoux, et lui demande sa bénédiction ; il appelle ensuite deux enfants qu'il avait, les embrasse, les bénit, et après avoir averti son frère Mathias qu'on ne tarderait pas à l'appeler aussi, il se transporte chez le gouverneur. Ce seigneur lui parla d'abord de quelques affaires qu'il feignait avoir à lui communiquer ; puis il l'invita à manger avec lui. Tandis qu'on dressait les tables, le gouverneur se fait apporter un sabre, le tire du fourreau, et demande à Onda ce qu'il lui semble de ce cimeterre. Onda le prend, l'examine, le baise

avec respect, et le rendant au gouverneur : « Voilà, dit-il, un glaive qui coupera bien la tête d'un homme, lequel s'attend que ce cimenterre sera l'unique mets que vous lui servirez. »

Le gouverneur ne répliqua rien ; mais levant aussitôt le bras, il déchargea sur son hôte un si grand coup, qu'il le renversa mort sur la place.

Mathias ne fut pas longtemps sans vérifier la prophétie du saint Martyr, et son sort ne différa en rien de celui de son frère aîné. A peine le premier était sorti du logis, qu'un officier de la cour envoya chercher le second sous quelque prétexte : il y alla, après avoir aussi reçu la bénédiction de sa sainte mère, et y trouva la palme que son frère avait acquise chez le gouverneur.

Sur-le-champ un envoyé de la cour fut dépêché à Marthe, pour lui annoncer que ses deux fils venaient de payer de leur tête leur rébellion aux ordres du prince, et qu'elle était pour le même sujet condamnée à mourir comme eux avec les enfants de son fils aîné. Le premier mouvement qui s'excita dans le cœur de cette admirable femme, fut un saisissement de joie en pensant qu'elle était mère de deux Martyrs. Elle éclata en actions de grâces, et faisant venir ses deux petits-fils, dont l'un portait le nom de Jacques et l'autre celui de Juste : « Mes enfants, leur dit-elle, votre père et votre oncle sont morts pour Jésus-Christ, il s'agit maintenant d'aller les retrouver. — Mourrons-nous aussi? reprirent ces petits innocents, dont l'aîné n'avait pas douze ans. — Oui, mes enfants, répondit la vertueuse dame. — Oh ! quelle joie, s'écrièrent-ils, de mourir martyrs ! » Leur mère, qui avait reçu au Baptême le nom de Juste, ne faisait pas moins paraître d'allégresse dans la pensée qu'on ne l'épargnerait pas plus que les autres ; mais elle perdit bientôt cette espérance, l'arrêt de mort qu'on lui montra ne faisant nulle mention d'elle. Alors, comme si on lui eût annoncé la nouvelle la plus affligeante, elle se mit à pleurer si amèrement, qu'on ne savait de quelle manière s'y prendre pour la consoler : elle fit pourtant quelque effort sur elle-même, et voyant à ses pieds ses deux enfants qui, revêtus de robes blanches, venaient lui demander sa bénédiction, elle arrêta ses larmes pour les exhorter à se montrer jusqu'à la fin

dignes du nom et de la qualité de chrétiens. « Allez, mes enfants, leur dit-elle, rendre à Dieu la vie qu'il vous a donnée, et en échange de laquelle il vous prépare la couronne de l'immortalité : donnez-vous bien de garde de faire paraître la moindre frayeur à la vue d'un supplice qui sera pour vous l'instrument d'un bonheur éternel. Allez rejoindre votre père dans le sein de Dieu, et quand vous y serez avec lui, n'oubliez pas que vous avez laissé dans cette vallée de larmes une mère, qui jusqu'au dernier soupir ne cessera de pleurer, parce que jamais rien ne la consolera de n'avoir point partagé avec le reste de sa famille la palme du martyre. » Elle les embrassa en disant ces mots, et se retira pour ne plus s'occuper que de ses larmes, et de l'amour divin qui les faisait couler.

Aussitôt les deux enfants furent mis dans une litière avec leur aïeule, qui voulut être, aussi bien qu'eux, vêtue en deuil. Le peuple les suivait en foule et remplissait les rues et les places. Enfin ils arrivèrent au lieu de l'exécution. Les deux enfants, au sortir de leur litière, aperçurent un soldat l'épée nue à la main, et coururent dans le moment se mettre à genoux à ses pieds, puis joignant leurs mains, et prononçant à haute voix les Noms sacrés de Jésus et de Marie, ils attendirent tranquillement le coup de la mort. Le soldat commença par l'ainé, dont la tête, après avoir fait plusieurs bonds, alla tomber auprès du cadet. Cet enfant, bien loin d'être ému de ce spectacle, parut dans un redoublement de joie extraordinaire, et se mit à prier avec une nouvelle ferveur. Le soldat, qui se sentait lui-même attendri, craignit apparemment de n'être plus maître de soi s'il différerait davantage, et il se hâta d'immoler cette seconde victime, qui alla prendre sa place à la suite de l'Agneau.

Marthe cependant, à genoux au milieu d'une place publique, et dans la situation d'une criminelle, conservait toute sa dignité, et montrait plus de joie de voir sa maison éteinte sur la terre, que si elle l'eût vue élevée aux plus grands honneurs. Dès qu'elle s'aperçut qu'on allait venir à elle, elle tira deux reliquaires qu'elle portait au cou, en envoya un au prince François d'Arima, l'ainé de deux princes que le feu roi d'Arima avait eus de la reine Juste,

sa seconde femme. Marthe avait été gouvernante de ses deux enfants, dont elle prédit la mort funeste, qui arriva bientôt après ; l'autre reliquaire fut porté à Nangazaqui, à une fille de cette illustre Martyre, qui après avoir ainsi fait son testament, présenta sa tête au bourreau, et reçut le coup de la mort avec une fermeté digne de sa vertu et de la sainte cause pour laquelle elle souffrait. Elle était âgée de soixante-et-un ans ; son fils aîné en avait quarante-et-un, son second vingt-huit. Pour les deux enfants, le plus âgé était dans sa douzième année, et le plus jeune dans sa dixième.

Leur mort arriva le 28 janvier 1613. (CHARLEVOIX.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE JULIEN MAUNOIR,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Julien Maunoir, le célèbre Missionnaire breton, naquit le 1^{er} octobre 1606, de parents vertueux, au bourg de Saint-Georges-de-Raintambaut, au diocèse de Rennes. Il étudia à Rennes dans le collège des Jésuites, et ses études achevées il entra dans leur Compagnie. Après qu'il eut fait son noviciat, on l'envoya professer la philosophie à Quimper. Là, on comprit que sa vocation était celle de missionnaire. Mais quoique né en Bretagne, il ignorait la langue bretonne, qui est assez difficile. Il alla en pèlerin à un sanctuaire de la très-sainte Vierge, qui était très-fréquenté, près de Quimper, et il implora le secours de la très-sainte Vierge honorée en ce lieu. Il fit ce pieux voyage neuf jours de suite, et le neuvième jour il parlait le breton.

En 1641, il commença ses courses apostoliques. Pendant quarante-deux ans, il prêcha dans tous les villages de cette grande province ; il fit aussi des missions dans les villes et convertit un si grand nombre de pécheurs, qu'il n'a pas été possible de les compter. Il publia des cantiques et de petits traités pieux en langue bretonne ; et il mourut en odeur de sainteté le 28 janvier 1683, âgé de soixante-dix-sept ans.

Sa vie a été publiée sous le titre du *Parfait Missionnaire* ; et son tombeau à Pléven, dans le diocèse de Saint-Brieuc, est toujours honoré par les fidèles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours, près de Rouen, célèbre par la multitude des grâces qui ont été obtenues à ce sanctuaire.

On lit dans les Bollandistes (*Vie de saint Julien de Cuença*, fêté en ce jour), que quand ce saint Prélat se vit à son heure suprême, muni des derniers Sacrements, il voulut qu'on le revêtît d'un cilice, que cachèrent ses habits pontificaux ; puis il se coucha sur la cendre, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Alors il vit entrer dans la salle où il attendait que Dieu l'appelât, une Dame toute resplendissante de clarté, couronnée de roses, entourée d'Anges, suivie d'un essaim de Vierges qui chantaient : « Voilà l'illustre Évêque, qui toute sa vie a su plaire à Dieu ! » La très-sainte Vierge lui mit une palme dans les mains, et tout disparut. Après quoi, le bienheureux Julien rendit son âme à Dieu dans les transports d'une joie toute céleste.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sainte Agnès, pour la seconde fois.

Au même lieu, saint Flavien, qui souffrit la mort sous Dioclétien.

1

QUINTO KALENDAS FEBRUARIJ.

Romæ, sanctæ Agnetis secundo. — Ibidem, sancti Flaviani martyris, qui sub Diocletiano passus est. — Apolloniæ, sanctorum martyrum Thyrsi, Leucii, et Callinici, qui tempore Decii imperatoris variis tormentorum generibus cruciati, primus et ultimus abscissione capitis, medius cœlesti voce evocatus spiritum reddens, martyrium consummarunt. — In Thebaïde, sanctorum martyrum Leonidis et sociorum, qui tempore Diocletiani palmam martyrii sunt assecuti. — Alexandriæ, commemoratio plurimorum sanctorum martyrum, qui hac ipsa die factione Syriani ducis ariani, dum in Ecclesia synaxim agerent, diverso mortis genere sunt interempti. — Item, sancti Cyrilli ejusdem urbis episcopi, qui catholicæ fidei præclarissimus propugnator, doctrina et sanctitate illustris quævit in pace. — Cæsaraugustæ, sancti Valerii episcopi. — Couchæ in Hispania, natalis sancti Juliani episcopi, qui erogans in pauperes bona ecclesiæ, opere manuum sibi more apostolico victum quærens, clarus miraculis quævit in pace. — In monasterio Reomensis, depositio sancti Joannis presbyteri, viri dei. — In Palæstina, sancti Jacobi eremitæ, qui post lapsum diu in sepulchro penitentis causa latuit, et clarus miraculis migravit ad Dominum.

A Apollonie, les saints Thyrsé, Leuce et Callinique, qui, du temps de l'empereur Dèce, après avoir été livrés à divers supplices, accomplirent leur martyre. Le premier et le dernier eurent la tête tranchée ; Leuce rendit l'esprit au moment où une voix céleste l'appelait.

Dans la Thébàide, saint Léonide et ses compagnons, qui, du temps de Dioclétien, obtinrent la palme du martyre.

A Alexandrie, la commémoration de plusieurs saints Martyrs, qui, ayant été surpris dans l'église au moment où ils célébraient les divins Mystères, souffrirent divers genres de mort par le crime de Syrien, chef de soldats, de la secte des ariens.

Le même jour, saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, qui après avoir été un des plus généreux défenseurs qu'ait eus la foi catholique, et s'être distingué par sa science et sa sainteté, mourut en paix.

A Saragosso, saint Valère, évêque.

A Cuença, en Espagne, la fête de saint Julien, évêque, qui donnant aux pauvres les revenus de son Église, et vivant du travail de ses mains, à l'exemple des Apôtres, mourut en paix, illustre par ses miracles.

Au monastère de Réomay, le décès de saint Jean, prêtre, homme de Dieu.

En Palestine, saint Jacques, ermite, qui demeura longtemps caché dans un tombeau, pour y faire pénitence d'une faute qu'il avait commise ; puis, devenu célèbre par ses miracles, il alla jouir de la présence de Dieu.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Cannère, vierge, en Irlande, honorée à l'île d'Iniscath, sur les côtes irlandaises.

Saint Flavien, martyr, à Civita Vecchia, sous Dioclétien.

Sainte Carite ou Caris, qui eut les pieds coupés dans son martyre ; honorée chez les Grecs.

Saint Hermine (Herminius), martyr, à Trévi, sous Dioclétien.

La bienheureuse Gentile, directrice de la Confrérie du Bon Jésus, à Ravenne, morte le 28 janvier 1530.

Saint Irmonz, berger, au duché de Juliers, où il a une église de son nom ; patron des bergers.

Saint Spée, dont nous n'avons pu trouver que le nom avec le titre de Confesseur. Cependant on honore ses reliques à peu près en poussière à Aix-la-Chapelle, où il est inscrit comme Confesseur et Martyr.

Saint Zénon le Thaumaturge, mentionné dans les anciens calendriers éthiopiens.

Saint Barthélemi de Pise, mort en 1224, moine Camaldule.

Saint Richard, élève de saint Bernard et abbé de Vancelles, mort en odeur de sainteté le 28 janvier 1160, reconnu Saint au concile de Latran en 1179.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Chapeuil, prêtre du diocèse du Puy, conduit à Bordeaux pour être déporté, emprisonné au fort du Hâ, mort de misère le 28 janvier 1795.

Marguerite David, religieuse Carmélite à Bordeaux, enfermée comme fanatique parce qu'elle aimait Dieu, morte âgée de soixante-dix ans à l'hôpital Saint-André, le 28 janvier 1795.

Philibert Duval, prêtre catholique, arrêté pour refus de serment, transféré à Lyon et décapité le 28 janvier 1794.

Joseph Lafon, chanoine archidiacre, refusa le serment schismatique, fut arrêté et envoyé au fort de Blaye pour être déporté, mort là à l'hôpital, le 28 janvier 1794.

Jean-Antoine Mathivet, archiprêtre de Condrieux en Dauphiné, arrêté pour refus de serment, conduit à Lyon, condamné à mort comme fanatique, exécuté le même jour 28 janvier 1794 ; il avait soixante-trois ans.

Etienne Meslier, prêtre du diocèse de Vienne, conduit dans les prisons de Privas ; mis à mort le 28 janvier 1794.

Jean Saingurly, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, au monastère de Sauve, se retira à Mont-de-Marsan, où il était né, fut arrêté, conduit à Blaye et enfermé dans un cachot, où il mourut le 28 janvier 1794 ; il avait soixante-dix-huit ans.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint François de Sales, évêque de Genève. — Saint Sulpice Sévère, l'Historien, disciple de saint Martin. — Saint Sulpice le Sévère, évêque de Bourges. — Sainte Savine de Troyes. — Sainte Barbée et saint Sarbèle, martyrs. — Saint Constance de Pérouse, martyr. — Saint Seustius, martyr. — Saint Papias et saint Maur, martyrs à Rome. — Saint Valère, second évêque de Trèves. — Saint Valère, évêque de Lucques et martyr. — Saint Aquilin, martyr. — Saint Gildas le Sage, abbé. — Saint Gildas l'Albanien. — Saint Taïon ou Tagion, évêque de Saragosse. — La Bienheureuse Radegonde de Chelles. — Saint Arnoul de Cisoing. — Le Bienheureux Charles, abbé de Villers. — Le Bienheureux Loup de Salins, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE DE GENÈVE.

François, né le 21 août 1567, dans le château de Sales, pres d'Annecy, était fils de François, comte de Sales, et de Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance illustre et d'une éminente piété. Il fit ses premières études à Annecy. De là il fut envoyé à Paris, où il étudia la rhétorique, la philosophie et la théologie chez les Jésuites. En se séparant de lui, sa mère lui avait répété ces paroles de la bienheureuse Blanche de Castille, mère de saint Louis : — Mon fils, vous savez combien je vous aime. Mais sachez aussi que j'aimerais mieux vous savoir mort, que d'apprendre que vous eussiez commis un seul péché mortel.

Dès qu'il fut à Paris, il eut soin de chercher un homme sage et éclairé pour se mettre sous sa conduite. Il s'attacha par son conseil à l'étude de l'Écriture sainte, et ce fut pour s'y rendre habile qu'il apprit l'hébreu sous Gènebrard et sous le Père Maldonat. Il ne connaissait presque dans cette ville que l'église et le collège. Comme celle de Saint-Étienne-des-Grès lui paraissait la plus convenable au recueillement, elle était aussi celle qu'il fréquentait le plus ; ce fut dans ce saint Lieu que, prosterné devant une image

de la très-sainte Vierge ¹, il fit cette Mère immaculée dépositaire de la résolution qu'il prenait de garder toute sa vie la chasteté et de se tenir continuellement en garde contre tout ce qui pourrait donner atteinte à la pureté de son cœur.

Mais, avant qu'il eût à subir les attaques contre lesquelles il s'était si sagement prémuni, Dieu voulut qu'il soutint une tentation, que ce jeune cœur, qui s'était donné à lui sans réserve, était loin de prévoir. Les ténèbres et le trouble se répandirent tout d'un coup dans son esprit ; la sécheresse et le dégoût s'emparèrent de lui. Tout ce qui jusque-là lui avait offert tant d'attraits, exercices de piété, pratique des bonnes œuvres, méditations, prières, études, tout l'ennuyait, le fatiguait, tout le rebutait. Le démon, auteur de ce dérangement affreux, en profita pour faire naître dans son esprit la plus désespérante anxiété où puisse tomber une âme qui aime Dieu. A l'instigation de cet ennemi, François se mit en tête qu'il était réprouvé. Quel sujet de désolation amère pour lui, qui s'était toujours occupé du bonheur de posséder un jour dans l'éternité l'objet de son amour !

Il passait tout le temps où il était seul à gémir et à pleurer ; et la présence de ceux qu'il ne pouvait se dispenser de voir, le tenant dans une contrainte qui ne lui permettait pas de répandre sa douleur, son état devint bientôt si fâcheux, que l'on commença à craindre pour sa vie. Mais Dieu ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au delà de leurs forces. Il inspira à François d'aller répandre son cœur en sa présence, dans l'église où il avait fait vœu de chasteté ; il y alla, et, ayant imploré le secours de la très-sainte Vierge, devant son auguste image, pour obtenir la tranquillité qu'il avait perdue, il demanda, dans l'amertume d'un cœur qui était tout à Dieu, que, s'il était assez malheureux pour être un jour condamné à le haïr sans fin, il lui accordât au moins la grâce de ne pas être un moment en cette vie sans l'aimer de toutes ses forces. Une prière qui partait d'un si grand fonds de charité pouvait-elle être repoussée ? François fut exaucé ; la paix du cœur qu'il demandait lui fut rendue à l'instant même. La cause

¹ Cette image célèbre, dite Notre-Dame de Bonne-Espérance, est à présent dans la chapelle des Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, à Paris.

de tous ses maux ne subsistant plus, il revint chez lui avec une joie et un air de santé qui jetèrent son précepteur et ceux qui désespéraient de sa vie, dans une surprise égale au plaisir que leur donnait un changement si subit ¹.

Son père l'ayant rappelé de Paris après six ans d'étude, l'envoya à Padoue, où florissait alors la plus célèbre école de droit. Dieu permit qu'il y fût exposé à de grands dangers. De jeunes libertins tendirent plus d'une fois des pièges à son innocence. Mais il en sortit heureusement, en redoublant ses prières, son application au travail et ses austérités. Il en devint même très-gravement malade, et ne recouvra la santé que par un miracle ; car tout le monde désespérait de lui.

Après avoir achevé ses études et pris le bonnet de docteur, il fut reçu avocat au sénat de Chambéry. Le dessein du comte, son père, était de l'engager dans le mariage. Il lui proposa donc un parti avantageux. Dans le même temps, il reçut de la part du duc de Savoie les provisions d'une charge de sénateur. François, obligé de s'expliquer, déclara à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Le comte et la comtesse de Sales, malgré leur piété, n'y consentirent qu'avec peine, parce qu'il était l'aîné de leurs enfants.

Après avoir reçu la prêtrise, François parut un homme rempli de l'esprit apostolique, et tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Il prêchait rarement dans la ville, où il craignait que l'applaudissement des hommes ne lui enlevât le fruit de ses prédications ; mais il allait dans les bourgs et dans les villages instruire les gens de la campagne, dont plusieurs vivaient dans une grande ignorance de la religion. Ses grands travaux pour le service de l'Église, et la bénédiction que Dieu y répandait, lui attirèrent une nouvelle marque d'estime de son prince : il le fit presser pour la seconde fois d'accepter une charge dans le sénat de Chambéry.

¹ Ce combat et cette victoire, cette captivité et cette délivrance, cette mélancolie et cette joie, cet orage et ce calme, le rendirent depuis très-avisé au maniement des armes spirituelles. Surtout il conseillait, aux grandes tentations, d'avoir recours à la puissante intercession de la Mère de Dieu, laquelle est terrible aux démons comme une armée rangée en bataille. Cant., VI, 3, *Esprit de saint François de Sales*.

François la refusa de nouveau, disant qu'on ne connaissait pas l'étendue du ministère ecclésiastique, si l'on croyait qu'il n'eût pas de quoi occuper un homme tout entier.

Le duc de Savoie, après être entré en possession du duché de Chablais et de quelques autres pays, pensa à faire instruire dans la religion catholique les peuples de ces cantons, que l'hérésie avait entièrement infectés. Tout le monde fut effrayé à la vue des fatigues et des périls sans nombre d'une telle mission ; mais François s'offrit de l'entreprendre, avec un chanoine de ses parents, nommé Louis de Sales, le seul qui consentit à l'accompagner. Lorsqu'il fut près d'entrer dans le Chablais, il se jeta à genoux, et fit sa prière avec beaucoup de larmes ; puis il dit à Louis de Sales en l'embrassant tendrement : — Nous entrons dans ce pays pour y faire la fonction des Apôtres. Si nous voulons y réussir, il faut les imiter. Renvoyons nos chevaux ; marchons à pied, et contentons-nous, comme eux, du nécessaire.

Ils le firent, et depuis ce moment, François, suivi d'un seul serviteur, marchait à pied, un bâton à la main, dans un pays où les chemins étaient très-rudes. Il essuya, dans l'exercice de son ministère, des fatigues, des contradictions et des persécutions incroyables. On lui fermait les hôtelleries, et il était obligé de coucher en plein air ; on lui refusait tout, le pain même, quoiqu'il offrit de le payer, tant ces pauvres peuples étaient fanatisés par la réforme. On le traitait de magicien et de sorcier. Le dépit et la fureur des ministres calvinistes allèrent jusqu'à aposter plusieurs fois des gens pour l'assassiner. Mais le Saint avait pris pour appuis et pour défense les Anges et les Saints tutélaires du pays. Le Ciel couronna sa douceur et sa persévérance : les hérétiques les plus aveuglés et les plus endurcis se laissèrent enfin gagner, et revinrent à l'Église ; l'exercice de la religion catholique fut rétabli dans la contrée ; les difficultés ayant été une fois aplanies par la patience et les travaux de François, on envoya des ouvriers évangéliques pour l'aider à achever ce grand ouvrage.

L'évêque de Genève, touché de ces succès qu'il n'avait pas osé espérer, résolut de demander le jeune Saint pour son coadjuteur ; il lui communiqua ce dessein, lorsqu'il vint à Annecy pour rendre

compte de sa mission. Le saint Prêtre, connaissant mieux que jamais l'étendue des devoirs et la grandeur des dangers de l'épiscopat, ne put se résoudre à l'accepter, malgré les vives instances que lui fit son évêque : il fallut user d'autorité pour l'y contraindre. Le prélat, ayant obtenu du duc de Savoie le brevet de coadjuteur pour François, le lui envoya par un ecclésiastique, qui lui commanda de sa part de l'accepter sous peine de désobéissance. A ces mots, se trouvant comme accablé du poids de l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire, de Jésus-Christ même, qu'il respectait dans son évêque, il n'osa plus résister. Mais avant de donner son consentement formel, il alla se prosterner devant le Saint-Sacrement. Il y demeura longtemps en prière, répandant une abondance de larmes, et cruellement partagé entre le désir d'obéir et la crainte des périls auxquels l'obéissance allait l'exposer. Dieu lui rendit la tranquillité ; il revint trouver l'ecclésiastique et le chargea de dire à l'évêque de Genève qu'il se soumettait à l'ordre de Dieu ; mais il n'eut pas plutôt dit cela, qu'il se sentit pénétré de la plus vive douleur qu'il eût ressentie de sa vie.

Les affaires de la religion l'ayant appelé à la cour de France, Henri IV, voulant le retenir, lui offrit une pension de 4,000 livres et le premier évêché vacant. François répondit que Dieu l'avait appelé malgré lui à l'évêché de Genève, qu'il se croyait obligé de le garder toute sa vie ; que, quant à la pension, le peu de bien qu'il avait suffisait pour son entretien, et qu'un ample revenu ne servirait qu'à l'embarrasser. Le roi cependant, ayant su que le revenu de l'évêché de Genève n'allait tout au plus qu'à trois ou quatre mille livres de rente, dit que c'était trop peu pour un homme du mérite de François, et lui fit expédier le brevet d'une pension de mille écus. François n'osa la refuser, mais il pria Henri de trouver bon que cet argent demeurât entre les mains du trésorier de l'épargne, et qu'il le demanderait quand il en aurait besoin. Le roi vit bien que c'était un honnête refus ; il ne put s'empêcher de dire que l'évêque de Genève, par cette heureuse indépendance où sa vertu l'avait mis, était autant au-dessus de lui, que la royauté l'élevait au-dessus des autres hommes.

François, ayant repris le chemin d'Annecy, apprit la mort de

son évêque. Il se rendit sur-le-champ en Savoie, et se renferma, durant vingt jours, dans le château de Sales, pour se préparer à son sacre, qui fut fait le 8 décembre 1602, par l'archevêque de Vienne, son métropolitain. Aussitôt après, se regardant désormais comme un homme mort au monde, et obligé plus étroitement que jamais à vivre pour Dieu et pour l'Église de Jésus-Christ, il exécuta sans délai le plan qu'il avait dressé pendant sa retraite, pour sa conduite particulière, pour le règlement de sa maison et le gouvernement de son diocèse.

Il ne voulut point porter d'étoffes de soie, ni d'autres trop éclatantes ; il était toujours vêtu de laine, et aussi simplement qu'avant d'être évêque. Sa maison était propre, mais meublée très-simplement, et sans autres ornements que quelques tableaux de dévotion. Il n'avait point d'équipage et allait toujours à pied, même en faisant la visite de son diocèse, à moins que le mauvais chemin ne l'obligât de monter à cheval. Sa table était honnête et frugale ; on n'y servait que des viandes communes, excepté les cas où il survenait quelques personnes de distinction. Les prêtres, autant qu'il était possible, y tenaient les premières places. On y lisait l'Écriture Sainte ou quelques livres de piété jusqu'à la moitié du repas ; et le reste du repas on s'entretenait de choses utiles. Ses domestiques étaient en petit nombre, mais bien choisis et d'une conduite édifiante et réglée. Toute espèce de jeux leur était défendue, et on les tenait toujours occupés à quelque chose de convenable. Il y avait un prêtre établi pour veiller sur eux ; mais le maître ne se croyait pas pour cela dispensé du soin qu'il en devait prendre lui-même. Il vivait avec eux comme un père avec ses enfants, assistait à la prière qu'ils faisaient en commun le matin et le soir, les instruisait souvent et les communiait de sa main.

Une des premières choses qui l'occupèrent vivement, ce fut l'établissement des catéchismes dans son diocèse, pour l'instruction de la jeunesse. Il savait que tout le fruit des travaux des pasteurs dépend de là en quelque sorte. Pour mettre cet exercice si important plus en honneur, il en fit lui-même l'ouverture ; et il continua toujours depuis à faire le catéchisme, toutes les fois

que ses autres occupations le lui pouvaient permettre. Il donna tous ses soins au choix et à l'instruction des prêtres : il examinait avec exactitude ceux qui se présentaient aux Saints Ordres, et il n'y admettait personne qu'il connût vicieux ou ignorant, ou poussé par des vues d'ambition ou d'intérêt.

Il entreprit la visite détaillée des paroisses de son diocèse, avec la résolution de ne la discontinuer jamais totalement, persuadé que c'était le moyen de rallier sérieusement à la bergerie tant de brebis égarées et perdues dans les montagnes, qui n'avaient peut-être jamais ouï la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumières, obligé de grimper sur des hauteurs presque inaccessibles, au péril de glisser dans des précipices, si le pied ou la main lui eût manqué. Il parlait à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissait; il entraînait dans leurs besoins et dans leurs peines; il les assistait de tout son pouvoir; et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses vêtements pour en revêtir les pauvres, quand il n'avait plus autre chose à leur donner.

Un jour les députés d'une vallée firent trois lieues pour le venir trouver et lui apprirent que des rochers, s'étant détachés des montagnes, avaient écrasé plusieurs villages et grand nombre d'habitants, avec quantité de troupeaux qui faisaient toute la ressource du pays. Réduits par cet accident à la dernière pauvreté, ils se voyaient hors d'état de payer les tailles et suppliaient le saint Evêque d'envoyer sur les lieux pour vérifier toutes choses, afin qu'il pût écrire en leur faveur. François qui savait qu'une bonne œuvre ne se doit jamais différer, s'offrit de partir à l'heure même pour rendre à ces infortunés tous les services qui dépendraient de lui. Ils lui représentèrent que le chemin était impraticable. Le saint Evêque leur demanda s'ils n'étaient pas venus par ce chemin? Ils lui répondirent qu'ils étaient de pauvres gens, accoutumés à de pareilles fatigues. — Et moi, mes enfants, répliqua-t-il, je suis votre père, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins.

Il partit avec eux à pied; et il lui fallut une journée entière

pour faire les trois lieues. Étant arrivé, il trouva des gens, dans une misère affreuse et manquant de tout. Il mêla ses larmes aux leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avait apporté, et écrivit sur-le-champ au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il lui demanda.

Occupé sans relâche aux fonctions dont nous venons de parler, il trouva encore moyen d'éclairer par ses écrits les fidèles qui ne pouvaient entendre ses instructions. Le plus connu de ses ouvrages et celui qui est le plus à la portée de tout le monde, est son *Introduction à la vie dévote*, dont il eut la consolation de voir de grands fruits avant de mourir. Ses amis ayant eu communication des lettres spirituelles qu'il avait écrites à une dame du monde pour lui tracer des règles de conduite, le prièrent d'en former un corps d'ouvrage suivi, où il montrerait que la dévotion est de tous les états, et qu'elle regarde le commun des chrétiens comme ceux qui vivent dans le cloître. Il se rendit à leurs instances, et composa le livre admirable que nous venons de nommer. Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel ; on le traduisit dans toutes les langues qui se parlent en Europe. Henri IV en faisait une estime singulière et prenait un plaisir incroyable à le lire. La reine Marie de Médicis en envoya un exemplaire magnifiquement relié et enrichi de pierreries à Jacques I^{er}, roi d'Angleterre. Ce prince, tout ennemi qu'il était de l'Église romaine, éprouvait en le lisant, une satisfaction indicible ; il ne s'en cachait point, jusque-là qu'il demanda aux évêques protestants pourquoi ils n'écrivaient point avec la même onction.

Ces détails sont rapportés par Auguste de Sales, dans sa vie du Saint, et par Alban Butler, dans sa grande Vie des Saints écrite en anglais. Citons aussi, parmi les ouvrages du bienheureux Évêque de Genève, son *Traité de l'amour de Dieu*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et ses *Lettres spirituelles*, pleines de tant de candeur, embaumées de tant de suavité et d'onction.

François conduisait un grand nombre d'âmes par lui-même, et il entendait, autant que cela lui était possible, tous ceux qui se présentaient à lui. Il passait souvent des journées entières au confessionnal, et l'on a vu des gens venir de cent vingt lieues lui

confesser leurs péchés. Sa douceur attirait tout le monde. Mais cette douceur n'était pas, comme quelques-uns l'ont cru, une indulgence qui favorisât le relâchement : c'était une charité tendre et compatissante, qui le faisait tout à tous pour gagner tout le monde, et qui, après avoir retiré les pécheurs de leurs égarements, se terminait ordinairement par les faire entrer dans les pratiques les plus sérieuses de la pénitence.

Étant à Lyon, où des affaires l'avaient conduit, il lui arriva une aventure assez singulière. Il reçut d'un inconnu un billet où il ne trouva que ces mots : « Si vous ne venez me confesser au plus tôt, vous répondrez de mon âme devant Dieu. » Il répondit qu'on n'avait qu'à l'aller attendre au parloir de la Visitation ; qu'il s'y rendrait dans un moment. La Visitation était un nouvel Ordre religieux qu'il avait établi en faveur des personnes de l'autre sexe, qui, à cause de leur âge avancé, de leurs infirmités, de leur état de veuves, ou de leur pauvreté, ne pouvaient être reçues dans les maisons d'ancienne institution. En approchant du monastère, il vit à la porte un valet qui tenait deux chevaux par la bride. Il entra dans le parloir ; il y trouva un homme de haute taille qui avait l'air rude et étranger. Il était habillé en cavalier et portait un manteau de campagne, dont il se couvrait le visage pour n'être pas connu. Il reçut le saint Évêque sans beaucoup de cérémonies, et dès qu'il se vit seul avec lui dans le parloir, il ferma les fenêtres et la porte, en prit la clef, après avoir coupé la corde de la sonnette afin de n'être point interrompu. François, qui ne craignait jamais rien, parce qu'il était toujours en la présence de Dieu, regardait attentivement à quoi aboutiraient toutes ces précautions, lorsque l'étranger l'ayant prié de s'asseoir, se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il était général d'Ordre ; qu'il vivait dans une licence effroyable ; que ses mauvais exemples avaient entraîné ses religieux dans les mêmes excès ; qu'il y avait longtemps que Dieu le pressait intérieurement de se convertir ; mais que la honte et la crainte de trouver des confesseurs peu compatissants à sa faiblesse l'avaient longtemps retenu ; qu'ayant enfin entendu parler de sa charité pour les pénitents, il était venu d'un pays éloigné pour lui faire une confession de toute sa vie. Il la

commença en effet avec beaucoup de larmes, et la continua avec toutes les marques d'une véritable contrition. Le Saint en fut touché : il le traita avec douceur, lui témoignant une grande compassion et l'excitant à avoir une confiance sans bornes en la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les plus grands pécheurs qui retournent à lui de tout leur cœur. Il lui imposa une pénitence proportionnée aux désordres où il était tombé, prit des mesures avec lui pour achever par lettres le grand ouvrage de sa conversion, et le vit partir changé en un autre homme, sans être connu de personne que de lui. Il apprit que, depuis, sa conversion avait eu d'heureuses suites, et que la plupart de ses religieux, édifiés de ses bons exemples, avaient réparé par la pénitence le scandale de leur vie passée.

Sur la fin de l'an 1618, François fut obligé d'accompagner à Paris le cardinal de Savoie, chargé de conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. La princesse fut épousée par procureur. Lorsqu'il s'agit de faire sa maison, elle choisit elle-même le saint Évêque pour son premier aumônier. Il l'en remercia d'abord, disant que cette charge était incompatible avec la résidence, qui était pour lui d'une étroite obligation. Mais la princesse avait une si grande estime de sa vertu, qu'elle continua de le presser. Il accepta donc à deux conditions : l'une, qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse ; l'autre, que quand il n'exercerait point sa charge, il n'en recevrait pas les appointements. — Vous avez, lui dit la princesse, des scrupules qui vont trop loin. Si je veux vous donner vos appointements, lors même que vous ne serez pas auprès de moi, quel mal ferez-vous de les accepter ? — Madame, répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre ; je crains les richesses. Elles en ont perdu tant d'autres ; elles pourraient me perdre aussi.

La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions, et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, Madame, à moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas, dit la princesse, contentez-vous de l'engager, et j'au-

rai soin de le retirer. — Je craindrais, Madame, repartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse de votre bonté. »

La cour étant partie pour Fontainebleau, François fut un jour accosté par le cardinal de Retz, évêque de Paris, lequel lui témoigna qu'il ne pourrait jamais veiller convenablement sur le troupeau qui lui était confié, s'il n'acceptait la place de son coadjuteur, avec vingt mille livres de pension. Il avait ordre de lui offrir cette somme et cette dignité de la part du roi. Une telle proposition ne tenta pas le saint Prélat ; il remercia le cardinal, et lui dit ces paroles remarquables : « Dieu me veut évêque de Genève ; il m'a donné cette Église pour épouse ; il n'y a rien qui puisse m'obliger de l'abandonner pour une autre. »

Pendant ce voyage de Paris, ses officiers gagnèrent à Chambéry un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocèse. Il avait consenti à ce procès, parce qu'il s'agissait des droits de son Église, qu'il ne lui était pas permis d'abandonner. Quand il fut de retour, son économe lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi envers qui que ce soit, mais particulièrement envers mes diocésains qui sont mes enfants ! » L'économe insista, en lui représentant que ces dépens montaient à une grosse somme dont il avait besoin pour se dédommager de ce que lui avait coûté la poursuite de ce procès. « Et comptez-vous pour un petit gain, répartit le Saint, de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis ? Pour moi, je le compte pour tout. » A l'heure même il envoya chercher ces gentilshommes, à qui il remit les dépens.

Cette charité sans bornes, qui donnait tout, jusqu'à ses habits, mettait l'économe de mauvaise humeur, parce qu'il était quelquefois embarrassé de fournir à la dépense de la maison. Il querelait alors son maître, et menaçait de le quitter. Mais François lui disait avec sa douceur ordinaire : « Vous avez raison, je suis un incorrigible, et, qui pis est, j'ai bien l'air de l'être longtemps. » Quelquefois il lui montrait son Crucifix, et lui disait : « Peut-on refuser rien à un Dieu qui s'est mis en cet état pour l'amour de

nous ? » L'économe le quittait tout confus ; et quand il rencontrait les autres serviteurs, il leur disait : Notre maître est un Saint, mais il nous mènera tous à l'hôpital, où il ira lui-même le premier s'il continue comme il va.

Depuis son retour à Annecy, François ne cessa de travailler à l'œuvre de Dieu avec une nouvelle ardeur. Mais sa santé s'affaiblissait peu à peu. Enfin il fut obligé de se décharger sur son coadjuteur des fonctions les plus pénibles, auxquelles sa faiblesse ne lui permettait plus de vaquer. Regardant néanmoins le ministère de la parole comme un des devoirs les plus indispensables d'un évêque, il faisait toujours le catéchisme en public, et plus souvent encore dans sa maison épiscopale, où il s'environnait d'enfants qu'il instruisait et qu'il formait à la vertu.

En 1622, il eut ordre du duc de Savoie de se rendre à Avignon, où ce prince avait dessein d'aller saluer le roi Louis XIII. Le Saint partit d'Annecy, déjà indisposé, et avec un pressentiment de sa mort prochaine. D'Avignon il alla à Lyon avec le cardinal de Savoie. Il y prêcha le jour de Noël. Le surlendemain, jour de saint Jean l'Évangéliste, après avoir célébré la messe, il tomba dans une faiblesse qui prit rapidement le caractère d'une apoplexie. Il mourut le jour suivant, 28 décembre 1622, âgé de cinquante-cinq ans, dans la vingtième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Annecy, où il arriva le 29 janvier ; et c'est à ce jour que le Pape Alexandre VII fixa sa fête. Il fut inhumé dans l'église de la Visitation. Son cœur demeura à Lyon, dans le monastère du même Ordre.

La douceur était la vertu dominante de saint François de Sales. Il disait un jour qu'il avait été trois ans à l'étudier à l'école de Jésus-Christ, et que son cœur ne pouvait se contenter là-dessus.

Rien n'étant plus propre à déconcerter les supérieurs que cette multiplicité d'affaires et cette affluence de monde, qui ne leur laissent pas un moment pour respirer, le Saint disait : — Dieu sonde par là nos cœurs, afin de voir s'ils sont à l'épreuve et armés de toutes pièces. Je me suis quelquefois trouvé dans ce cas ; mais j'ai fait un pacte avec mon cœur et ma langue pour les contenir dans les règles du devoir. Toutes ces personnes qui arrivent coup

sur coup sont des enfants qui courent dans le sein de leur père. Jamais une poule ne se fâche quand ses poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes ; au contraire, elle les étend le plus qu'elle peut, afin de les couvrir tous. Il me semble que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe ; on étonne la colère et la calomnie, et l'on goûte une joie pure et durable.

Quelques personnes l'ayant un jour blâmé de son indulgence pour les pécheurs, il leur répondit : « S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris. Mais il ne nous recommande que deux choses : d'être doux et humble de cœur. »

Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui, il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils. « Venez, mes chers enfants, venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer : je me charge du reste. »

Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentiments ; il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles. Il disait à ceux qui se scandalisaient de ce procédé, et qui lui représentaient qu'il enhardissait à pécher par l'impunité : « Ne voyez-vous pas que ce sont mes brebis ? Notre Seigneur leur a donné tout son sang, comment leur refuserais-je mes larmes ? Ces loups se changeront en agneaux ; un jour viendra qu'ils seront plus saints que tous tant que nous sommes. Si Saul eût été rejeté, jamais on n'aurait eu saint Paul. »

« Saint François de Sales, disait un illustre prélat que le respect nous défend de nommer, est peut-être la plus belle et la plus complète figure de l'humanité. Chez lui, outre la sainteté la plus

pure, il y avait tout ce qui peut attirer les sympathies et provoquer l'admiration, — la dignité et la beauté de la physionomie, l'urbanité du gentilhomme, l'élévation du cœur, toutes les finesses et les grâces de l'esprit le plus cultivé, et le tout orné de la plus délicate charité.

Les reliques de ce grand Serviteur de Dieu sont conservées dans une riche châsse placée sur le maître-autel de l'église de la Visitation, depuis sa béatification par Alexandre VII en 1661. Ce Pontife allant autrefois de Sienne à Rome d'où saint François revenait, s'était trouvé avec lui dans le même hôtel ; il voulut le connaître, et le Saint dans la conversation qu'ils eurent ensemble, lui prédit qu'il serait Pape. Depuis cette rencontre, et après la mort de l'Évêque de Genève, un an environ avant son exaltation à la papauté, le cardinal Chigi avait été guéri à Munster d'une maladie très-dangereuse, par l'intercession du Saint. Les rois Louis XIII et Louis XIV avaient reçu de lui des grâces semblables, et un très-grand nombre d'autres miracles s'étaient accomplis à son tombeau. C'est pourquoi le même Pape Alexandre VII le canonisa le 19 avril 1665. La bulle rapporte sept miracles, qui sont la résurrection de deux morts, et la guérison d'un aveugle-né, d'un paralytique, et de trois perclus. Mais les écrits du Saint n'ont pas moins opéré de prodiges par le grand nombre d'âmes qu'ils ont rappelées à la vie, ou élevées à une haute perfection.

SAINT SULPICE-SÈVÈRE ¹ L'HISTORIEN,

DISCIPLE DE SAINT MARTIN ².

Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, naquit vers 363, dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse³ où sa famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau et y fit admirer son éloquence. Il épousa une femme de grande naissance, qui mourut peu après son mariage; mais il demeura avec Bassula sa belle-mère, qui l'aimait comme son propre fils⁴.

Cependant les réflexions qu'occasionna la perte de sa femme le détachèrent insensiblement du monde. Il en sentit tout le néant, et résolut enfin de le quitter. On croit que les discours et les exemples de sa belle-mère ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans sa résolution, qu'il exécuta vers l'an 392⁵; son sacrifice fut d'autant plus méritoire, qu'il était encore à la fleur de son âge⁶. Il employait tous ses revenus en aumônes et d'autres bonnes

¹ *Sévère* était le *prænomen* ou nom propre de notre Saint, et *Sulpice* son *cognomen* ou nom de famille. Le témoignage de Gennade et celui de toute l'antiquité ne laissent aucun doute sur ce point. Vossius, Dupin, etc., l'ont appelé *Sévère Sulpice*, d'après Eugippe et Grégoire de Tours. Mais ils ne seraient point tombés dans cette méprise, s'ils se fussent rappelés que l'usage de mettre le nom de famille le second, cessa avec la république romaine; ce qui n'empêcha pas qu'on ne l'appelât toujours *cognomen*, et le nom propre *prænomen*, à cause de l'ordre selon lequel l'un et l'autre étaient anciennement placés. C'est ainsi que nous disons : *Cæcilius Cyprianus*, *Eusebius Hieronymus*, *Aurelius Augustinus*, etc. Voyez le P. Sirmond, *Ep. præfixa Op. Servati Lupi*, et Jérôme de Prato, in *Vit. S. Sulp. Sev.*, p. 56, etc.

² Tiré de ses écrits, et de sa vie par Jérôme de Prato. Voyez le *Gallia Christ.*, vet. et nov.; Tillemont, t. XII; Ceillier, t. X: et Rivet, *Hist. Litt. de la Fr.*, t. II, p. 95.

³ Et non à Agen, comme Scaliger, Vossius, Baillet, etc., l'ont faussement conclu du ch. XLIV du l. II, de son *Histoire ecclésiastique*. Ils auraient évité cette bévue en lisant le chapitre XLVIII de la même histoire et la lettre à Bassula.

⁴ S. Paulin, *ep.* v et xxxv.

⁵ *Ibid.*, *ep.* XI, n. 6.

⁶ S. Paulin dit que Sulpice-Sévère était plus jeune que lui. Jérôme de Prato pense que cette différence d'âge était de dix ans, et que notre Saint était dans sa trente-deuxième année lorsqu'il renonça au monde.

œuvres. Sa piété n'excluait toutefois ni la politesse, ni la gaieté, comme on peut le voir par le commencement de sa lettre à Bassula, sa belle-mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier, dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes.

Il s'était engagé dans les ordres sacrés ; mais il ne paraît pas qu'il ait été prêtre. Son changement de vie fut désapprouvé de tous ceux qui ne le considéraient pas avec les yeux de la foi. Ses anciens amis blâmèrent hautement sa conduite, puis en firent l'objet des railleries les plus piquantes. Le Saint, qui avait consulté Dieu avant que d'agir, n'en fut point ébranlé, et alla fixer sa demeure dans une cabane du village de Primuliac en Aquitaine¹. Ses serviteurs et ses esclaves qui l'avaient suivi, devinrent ses frères et ses disciples, et se consacrèrent avec lui au service du Seigneur. Ils couchaient tous sur la paille ou sur des cilices étendus par terre. Ils ne se nourrissaient que de pain bis, de légumes et d'herbes bouillies, qu'ils assaisonnaient seulement d'un peu de vinaigre.

Sulpice alla visiter saint Martin de Tours vers l'an 394. Frappé des vertus, des discours et des conseils de cet homme divin, il devint dès lors son plus grand admirateur, et le plus fidèle de ses disciples. Chaque année il passait quelque temps avec lui afin d'apprendre à copier parfaitement tous les traits de ce beau modèle. Zélé pour la décence du culte extérieur, il décora les églises, et en fit bâtir plusieurs, deux entre autres à Primuliac. Comme il voulait enrichir de reliques ces deux dernières, il écrivit à saint Paulin en 403, pour le prier de lui en procurer. Le Saint lui envoya un morceau de la vraie Croix, avec la relation de la manière miraculeuse dont elle avait été découverte par sainte Hélène². Sulpice inséra depuis cette relation dans son *Histoire ecclésiastique*. Ces deux grands hommes, liés ensemble d'une

¹ Ce village n'est point connu aujourd'hui. Muratori fait voir qu'il était dans le voisinage de la ville d'Eleusa, patrie du fameux Rufin, contre lequel le poète Claudien a écrit deux invectives, et conséquemment peu éloigné de la ville d'Auch et de la Garonne. *Not. in ep. xxxi Paulin.*, p. 902 *Op. S. Paulin.*, edit. Veron., an. 1786.

² S. Paulin, *ep. xi vel lii*, edit. nov. Veron.

amitié sainte, se faisaient des présents réciproques ; ils s'envoyaient des vêtements pauvres, et d'autres choses semblables qui convenaient à la vie pénitente qu'ils avaient embrassée. Les réflexions semées dans les lettres qui accompagnaient ces présents ¹, supposent des hommes accoutumés à profiter de tout pour élever leurs cœurs vers Dieu ².

Le Serviteur de Dieu étant un jour seul dans sa cellule, s'y endormit : il lui sembla voir saint Martin montant au ciel, le visage rayonnant de gloire, et accompagné du prêtre Clair son disciple, mort depuis quelque temps ³. La vérité de cette vision lui fut confirmée par l'événement. En effet deux moines qui arrivaient de Tours lui apprirent, à son réveil, que son bienheureux maître était sorti de ce monde. Cette nouvelle l'affligea sensiblement ; mais il s'en consola, dans l'espérance qu'il allait avoir dans le ciel un puissant intercesseur. Il voulut laisser un monument de sa vénération pour la mémoire du saint Evêque de Tours, en écrivant l'histoire de sa vie. Ce fut encore par une suite de la même vénération, qu'il passa cinq ans dans la cellule de saint Martin à Marmoutier. Quelques auteurs disent qu'il se retira ensuite dans un monastère situé ou à Marseille, ou dans le voisinage de cette ville ⁴. On ne connaît point l'année de sa mort ;

¹ La piété de Sulpice-Sévère n'avait rien de farouche ; il se permettait quelquefois d'innocentes plaisanteries. Qu'on lise le commencement de sa lettre à Bassula, et celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier. Cette dernière lettre a été publiée dans le tome V du *Spicilège* de D. Luo d'Achéry, p. 532. On la trouve aussi parmi les œuvres de saint Paulin, p. 116, édit. nov. Veron.

² Sulp. Sev., *ep. ad Paulin.*, in *Spicil.*, t. V, p. 532, et *inter Opera S. Paulini*, p. 119, ed. nov. Veron.

³ On lit cette vision dans la lettre du Saint au diacre Aurèle. Saint Paulin en parle aussi, *ep. XXXII*, p. 204, dans l'inscription en vers qu'il envoya pour l'autel d'une église de Primatie.

⁴ C'est le sentiment du P. Jérôme de Prato ; il le fonde sur l'autorité d'un manuscrit des œuvres du Saint, qui se garde dans la bibliothèque du chapitre de Vérone et dans lequel Sulpice-Sévère est appelé deux fois *moine de Marseille*. L'autorité de ce manuscrit qui est du VII^e siècle, a paru si décisive aux auteurs de la nouvelle Diplomatique et aux continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* qu'ils donnent comme un fait certain que saint Sulpice-Sévère a été moine de Marseille, au moins quelque temps avant sa mort.

on sait seulement qu'il mourut au commencement du v^e siècle¹. Saint Paulin de Nole, Paulin de Périgueux², Venance, Fortunat, et plusieurs auteurs, font les plus magnifiques éloges de saint Sulpice-Sévère. Gennade dit qu'il était surtout recommandable par son humilité, et par son amour extraordinaire pour la pauvreté³.

Guibert, abbé de Gemblours, rapporte⁴ que de son temps on faisait solennellement à Marmoutier la fête de saint Sulpice-Sévère le 29 janvier. Plusieurs éditeurs du Martyrologe romain ont confondu notre Saint avec saint Sulpice Sévère, évêque de Bourges, lequel est nommé en ce jour dans les calendriers⁵. Leur erreur a été fort bien relevée par Benoît XIV⁶, qui démontre que le Saint-Siège n'a jamais mis le nom de notre Saint dans le Martyrologe romain : mais il est honoré de temps immémorial par l'Église de Tours.

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT SULPICE-SÈVÈRE.

1^o *Un abrégé de l'Histoire sacrée*, qui commence à la création, et finit à l'an 400 de Jésus-Christ. C'est le plus important de tous les ouvrages du Saint.

2^o *La vie de saint Martin*. Elle fut écrite avant la mort du saint Evêque de Tours, selon Tillemont et plusieurs autres savants. De Prato pense qu'elle fut à la vérité commencée du vivant de saint Martin, mais qu'elle ne fut achevée et publiée qu'après sa mort.

¹ Plusieurs mettent la mort de Sulpice-Sévère en 420. Baronius la recule jusqu'à l'an 432. Jérôme de Prato la place vers l'an 410, en supposant qu'il n'a vécu que cinquante ans, et fait voir que Gennade est tombé en contradiction avec lui-même, lorsqu'il lui donne une vie très-longue. La conjecture du savant Oratorien de Vérone est assez plausible. Effectivement, saint Paulin, et les autres auteurs contemporains, ne parlent plus de Sulpice-Sévère, comme d'une personne vivante, après l'an 407 ; ce qui semble prouver qu'il ne survécut pas de beaucoup à cette année. Il ne paraît pas qu'il ait été prêtre.

² *In vita S. Martini, versu expressa*, l. V, v. xcciii, etc. — ³ Voyez, après la vie du Saint, la notice de ses ouvrages. — ⁴ Dans son apologie de Sulpice-Sévère. Elle a été publiée par Bollandus, au 29 janvier, p. 968. — ⁵ Voyez Annat, *Theol. positiv.*, l. IV, c. xxvi, et Dominique Géorgi, not. in *Martyr. Adonis*, 17 jan.

⁶ *In Litteris Apostol.*, præfixis novæ edit., *Martyr. Rom.*, § XLVII, p. 34, Romæ 1749.

Le style de cet ouvrage est plus simple que celui des autres écrits de saint Sulpice-Sévère.

3° *Trois Dialogues*, dont le style est assez fleuri. Dans le premier, Postumien raconte au Saint et à Gallus son ami, les admirables exemples de vertu qu'il avait trouvés parmi les moines d'Égypte et d'Orient. Dans le second, saint Sulpice-Sévère raconte, sous le nom de Gallus, plusieurs circonstances de la vie de saint Martin, dont il n'avait rien dit dans l'histoire du même Saint. Il prouve dans le troisième, toujours sous le nom de Gallus, la vérité de plusieurs miracles opérés par saint Martin.

4° *Plusieurs Lettres*. La lettre à Eusèbe sur la manière miraculeuse dont saint Martin se sauva d'un incendie, la lettre au diacre Aurèle, sur l'apparition de saint Martin à Sulpice-Sévère, et sur les vertus du même Saint ; la lettre à Bassula, sur la mort de saint Martin. Baluze a publié, t. I, *Miscellan.*, p. 329, deux lettres de saint Sulpice-Sévère à sa sœur Claudia ; elles contiennent des exhortations fort touchantes à la ferveur, et à la persévérance dans le service de Dieu. Nous avons encore plusieurs lettres de saint Sulpice-Sévère à saint Paulin, dans le t. V du Spicilège de D. Luc d'Achéry.

L'édition la meilleure et la plus complète que nous ayons des œuvres de saint Sulpice-Sévère, est celle de Vérone, donnée en 1744, deux vol. in-fol., par le P. de Prato, Oratorien de la même ville : le savant éditeur a joint au texte toutes les variantes, avec des notes, des dissertations et une vie du Saint.

Saint Sulpice-Sévère est celui de tous les écrivains ecclésiastiques qui a parlé la langue latine avec le plus de pureté : il mériterait d'avoir place parmi les auteurs classiques. L'élégance, la précision et la clarté qui règnent dans son Histoire sacrée, lui ont fait donner le titre de *Salluste chrétien* ; quelques-uns même le préférèrent à l'historien romain. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que son abrégé de l'histoire sacrée est un chef-d'œuvre en ce genre.

Plusieurs savants fondés sur l'autorité de saint Jérôme, ont accusé notre Saint d'être tombé dans l'erreur des millénaires, convenant toutefois qu'il ne la soutint point avec cette opiniâ-

trêté qui fait retrancher de la communion de l'Église. Il fallait qu'ils ne se rappelassent pas plusieurs endroits de ses ouvrages, car il assure positivement, ep. 2 et 3, que les âmes de saint Martin et de saint Clair furent admises à la vision béatifique immédiatement après leur sortie de ce monde. Il enseigne la même doctrine dans sa première lettre à sa sœur Claudia, chap. iv. Il dit encore en expliquant le songe de Nabuchodonosor, *Hist. sacr.*, l. II, c. III, qu'immédiatement après la destruction des royaumes de ce monde, Jésus-Christ régnera dans le ciel avec ses Saints. Or, qu'y a-t-il de plus formel contre l'erreur des millénaires ? Mais examinons le passage qui fait toute la difficulté ; il est tiré du chap. xiv du Dialogue II. Le voici : « Ayant un jour interrogé (saint Martin) sur la fin du monde, il nous dit que Néron et l'Antechrist viendraient auparavant ; que le premier régnerait en Occident, après avoir soumis dix rois, et allumerait le feu de la persécution pour faire tomber les peuples dans l'idolâtrie ; que le second régnerait en Orient, et fixerait le siège de son empire à Jérusalem, qui serait rebâtie par ses ordres ; qu'il rétablirait la circoncision, se donnerait pour le Christ, et persécuterait tous ceux qui refuseraient de le reconnaître en cette qualité ; qu'il mettrait à mort Néron, et serait maître de l'univers jusqu'à la venue de Jésus-Christ qui l'exterminerait, etc. »

Que voit-on ici dont les accusateurs de saint Sulpice-Sévère puissent tirer avantage ? Y a-t-il un seul mot qui favorise l'erreur des millénaires ? Je veux que cette erreur se trouve dans ce passage ; que s'ensuivra-t-il ? Saint Martin sera seul millénaire, puisque Sulpice-Sévère ne fait que rapporter ses paroles comme historien. Voudrait-on admettre une pareille conséquence ? Mais, dit-on, saint Jérôme dans son commentaire sur Ezéchiel, c. xxxvi, compte le dialogue de saint Sulpice-Sévère, intitulé *Gallus*, parmi les ouvrages où l'erreur des millénaires est enseignée. De Prato réfute très-bien l'argument qu'on prétendrait tirer de là. Il observe d'abord que Tillemont avance une conjecture dénuée de preuves, en disant que saint Jérôme avait, selon toutes les apparences, un exemplaire défectueux par l'omission de quelques mots essentiels. Il montre ensuite que saint Jérôme n'a point condamné

Sulpice-Sévère pour avoir soutenu l'erreur des millénaires, mais pour avoir embrassé l'opinion de ceux qui pensaient que l'Antechrist viendrait bientôt, qu'il rebâtirait Jérusalem et son temple, et qu'il remettrait en vigueur les cérémonies de la loi ancienne; opinion qui ne s'accorde point avec la désolation prédite par Daniel, laquelle doit durer jusqu'à la fin. On explique de la même manière le décret du Pape Gélase, qui met parmi les livres apocryphes le dialogue intitulé *Gallus*. Ce Souverain Pontife le condamna, non parce que l'erreur des millénaires y était enseignée, mais parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification de Jérusalem et de son temple, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'Antechrist. Ceux qui voudront approfondir ce point, n'auront qu'à lire une dissertation imprimée à Venise en 1738, dans le t. XVIII de l'ouvrage intitulé, *Raccolta di Opusculi Scientifici*, et surtout la cinquième des dissertations que de Prato a insérées dans le t. 1^{er} de son édition des œuvres de saint Sulpice-Sévère.

5° On lit dans Gennade, Cal. n. 99, que saint Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, mais qu'ayant ensuite reconnu son erreur, il se condamna, pour l'expiation, à un silence de cinq ans. Il y a bien de l'apparence que le récit de Gennade, écrivain peu exact, et qui est tombé dans plusieurs contradictions par rapport à notre Saint, contient une fausseté. En effet il n'est point fait mention de ce prétendu pélagianisme dans les auteurs qui ont combattu le plus fortement pour la défense de la grâce. Au surplus, si Sulpice-Sévère avait donné dans quelque erreur, ce ne serait que dans celle des semi-pélagiens, qui avait plusieurs partisans à Marseille, qui ne fut distinguée du pur pélagianisme que cinq ans après la mort de notre Saint, et qui ne fut point condamnée avant le second concile d'Orange, tenu en 529. Pour Pélage, il fut condamné en 416, par les conciles de Carthage et de Milève, et par le Pape Innocent 1^{er} en 417. Ainsi, quand on montrerait que saint Sulpice-Sévère a eu des sentiments erronés sur la grâce, on n'en pourrait rien inférer contre sa catholicité, puisque l'Eglise n'avait point encore parlé. Voyez de Prato, *in vit. Sev.* § 12, p. 69, t. I.

SAINT SULPICE LE SÉVÈRE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Sulpice, surnommé le Sévère, à cause de la gravité de ses mœurs ¹, était d'une famille sénatoriale de l'Aquitaine. Selon toutes les apparences, il exerçait une charge considérable dans sa province du temps du roi Gontran, lorsqu'il fut élevé sur le siège épiscopal de l'Église de Bourges après la mort de Rémy. Ce prince, qui avait de la piété et du zèle pour la gloire de Dieu, et qui connaissait le mérite de Sulpice, crut devoir le préférer à plusieurs autres qui briguaient cette prélature. Voulant marquer à ces ambitieux qu'il n'ignorait pas quel était l'esprit de l'Église dans le choix de ses ministres, il leur dit ces belles paroles : — « Sachez que si c'est une chose indigne et entièrement contre l'usage de notre règne, de vendre le sacerdoce à prix d'argent, c'est aussi une chose honteuse à vous de songer à y entrer par ces voies illicites et criminelles. Car comme on aurait sujet de nous accuser de faire un trafic déshonnête des choses saintes, vous tomberiez de votre côté dans le crime de Simon le Magicien. Mais suivant l'obligation que nous avons de nous conformer à la volonté de Dieu, qui pourvoit à tout par sa sagesse et sa bonté infinie, Sulpice sera votre évêque. »

C'est ainsi que ce Saint fut obligé de sortir de son premier état pour entrer dans la cléricature, et prendre la conduite du troupeau de Jésus-Christ. Saint Grégoire de Tours, qui nous apprend cette histoire et qui était l'ami particulier de Sulpice, ajoute que c'était un homme d'érudition et de capacité, fort versé dans l'éloquence et la poésie. Il ne nous dit rien en particulier des actions ou de la conduite épiscopale de son saint ami : mais en général il loue la sagesse et la sollicitude pastorale avec laquelle il travaillait à rétablir l'état ou la discipline de l'Église qui était chancelante, et à réparer ses ruines, pour user de ses termes. Il attribue le grand succès de ses travaux apostoliques aux exemples

¹ Ou plutôt pour le distinguer de saint Sulpice le Débonnaire, qui siégea à Bourges un peu plus tard.

édifiants de sa vie, à ses fréquentes exhortations, et aux actions des Saints dont il avait grand soin de proposer les modèles à son peuple. Il assista l'année d'après son élection au second concile de Mâcon. Il en convoqua un autre trois ans après, à Clermont, pour apaiser les différends qui duraient depuis longtemps entre les diocèses de Cahors et de Rodez.

Ce saint Évêque mourut le 29 janvier 591, après sept ans d'épiscopat ; et il est honoré ce même jour.

SAINTE SAVINE,

DE TROYES.

Sainte Savine, sœur consanguine de saint Savinien, naquit comme lui à Samos, de Savinus, noble et riche citoyen, mais idolâtre, qui l'eut d'une seconde femme de famille Chaldéenne établie dans le Péloponèse. Savine reçut, comme son frère, une éducation toute païenne, et suçà, chez ses parents, le lait empoisonné de l'erreur. Lorsque Savinien eut quitté la maison paternelle, la jeune Savine fut consommée de regrets. L'image de ce frère chéri se présentait sans cesse à son esprit, et le trouble de son cœur lui faisait répandre des larmes continuelles. Au milieu de ses gémissements, elle s'adressa aux idoles, mais sans succès ; elle tomba dans le plus affreux accablement. Alors Dieu lui communiqua des lumières intérieures, et se fit connaître comme l'auteur de tout bien, seul digne de ses hommages. Elle apprit en songe que son frère était chrétien, et qu'elle devait, à son exemple, quitter la maison paternelle pour suivre Jésus-Christ.

Savine ne balança point : elle suivit l'inspiration du Ciel ; malgré la faiblesse de son sexe et les périls des voyages, elle prend la résolution d'abandonner ses parents et sa patrie, et de chercher son frère pour lui communiquer les bienfaits dont Dieu l'a comblée, et chanter avec lui les divines miséricordes. Elle déclare son dessein à Maximinole, sa sœur de lait et son amie. Elles forment ensemble un pieux complot ; et après avoir passé la nuit en prières, elles se recommandent à Dieu et sortent secrètement de Samos.

Ce départ ne demeura pas longtemps caché. L'absence de

Savine répand dans sa famille l'étonnement et la consternation. Savinus, agité par la plus cruelle inquiétude, n'omet rien pour découvrir où est sa fille ; il s'humilie devant ses idoles et leur offre ses vœux ; mais n'en ayant aucune réponse, il s'adresse enfin au Dieu des chrétiens, et le prie de détruire les idoles qui ne peuvent le secourir. Aussitôt elles sont réduites en poussière ; Savinus revint de son erreur, plusieurs témoins de ce prodige furent détrompés et crurent en Dieu.

Tandis que ces prodiges éclataient dans Samos, Savine continuait son voyage. Elle arriva à Rome et s'y arrêta pour s'instruire entièrement des dogmes de la religion chrétienne. Dieu l'adressa à une dame pieuse nommée Justine, avec qui elle forma une liaison étroite. Justine aima Savine comme sa fille ; elle l'instruisit dans la foi et la prépara à recevoir le Baptême. Lorsqu'elle eut connu la sincérité de sa foi et son désir pour le sacrement de la régénération, elle la présenta, ainsi que sa compagne, au prêtre Eusèbe, qui depuis monta sur la chaire de Saint-Pierre. Ce ministre de Jésus-Christ conféra le Baptême à ces deux étrangères ; Savine consacra à Dieu sa virginité, le saint prêtre reçut son sacrifice et fut le dépositaire de sa promesse.

Bientôt Dieu manifesta les vertus de Savine par de nouveaux prodiges. Elle rendit la vue aux aveugles et redressa les boiteux, par la prière et par le signe de la Croix. Elle brillait dans Rome comme un astre favorable, et la réputation de sa sainteté se répandit au loin. Elle vécut dans cette ville pendant cinq ans, édifiant les fidèles par ses exemples, instruisant par son zèle et soulageant les pauvres par ses bons offices ; elle semblait même avoir oublié le dessein d'aller chercher son frère, lorsqu'une voix se fit entendre du Ciel, qui lui reprocha cet oubli et lui ordonna de se rendre dans les Gaules, au pays des Tricasses ¹. Elle obéit promptement, et recevant le même ordre qu'à Samos, elle montra la même docilité. Elle quitta Rome au regret du Souverain Pontife même, qui ne put s'empêcher de témoigner sa douleur ; et, dans le cours de son voyage, elle passa à Ravenne, où elle fit encore admirer l'héroïsme de ses vertus.

¹ Les habitants du diocèse de Troyes.

Là, elle guérit d'une maladie opiniâtre la fille unique d'un citoyen riche et distingué ; on n'attendait plus que le moment de sa mort. Savine, qui demanda l'hospitalité dans cette maison, fut conduite auprès de la malade, et resta quelques moments dans cette situation le visage enflammé. La malade recouvra aussitôt la santé et rendit grâces au Tout-Puissant et à sa bienfaitrice. Le bruit de ce miracle se répandit dans Ravenne ; on voulut persuader à Savine d'y établir sa demeure ; mais son cœur n'était ouvert qu'aux inspirations divines, elle partit et emporta avec elle les regrets de toute la ville.

Enfin, après un long et pénible voyage, Savine, accompagnée de Maximinole, arriva au pays des Tricasses. De dessus les coteaux qui dominent la ville à l'occident, elle aperçut des murs qui annonçaient une ville, et elle apprit d'un berger que c'était la ville des Tricasses, le terme de ses voyages. Son cœur tressaillit de joie ; l'espérance de trouver son frère se ranima, sa constance prit de nouvelles forces. Arrivée dans la plaine à un mille de la ville, elle se reposa avec sa compagne en attendant que quelqu'un pût lui donner des nouvelles de ce frère chéri. Un citoyen nommé Licère passa, et s'étant approché d'elle, il s'informa du sujet de son voyage. Après quelques moments de conversation, il lui apprit la mort de Savinien, qui avait répandu son sang pour la foi de Jésus-Christ.

Lorsque Licère fut parti, Savine se prosterna la face contre terre, et fondant en larmes : « Qui suis-je, dit-elle, pour m'opposer à la volonté de mon Seigneur ? Qui me retient ici-bas ? Seigneur, terminez ma carrière, et je chanterai avec mon frère vos miséricordes éternelles. » Aussitôt elle tombe en défaillance ; elle s'évanouit et meurt dans la paix du Seigneur, le 29 de janvier.

Maximinole, abandonnée à la douleur, était inquiète de savoir comment elle lui donnerait la sépulture ; mais Licère qui repassa se chargea de tout ce qu'il convenait de faire. Il annonça cette mort dans Troyes, et dès qu'on apprit que Savine était sœur de saint Savinien, chacun s'empressa d'assister à ses obsèques. On avait résolu de l'inhumer dans la ville, mais plusieurs obstacles

firent connaître que ce n'était pas la volonté de Dieu. Même après le trépas, elle fut la bienfaitrice de l'humanité. Une femme nommée Eleuthère, privée de la vue et de l'usage de ses mains, fut guérie par le seul attouchement des vêtements de la Sainte. On se détermina à lui donner la sépulture à l'endroit même où elle avait rendu l'esprit. Licère fit mettre une grande pierre sur son tombeau, et emmena chez lui Maximinole, dont il prit soin.

Les Tricasses admirèrent la sainteté de Savine. Ils lui rendirent des hommages publics, et son culte prit tous les jours de nouveaux accroissements.

Vers le milieu du ^{vii}^e siècle, Ragnégisile, évêque de Troyes, fit bâtir une église en son honneur au faubourg occidental de la ville, dans un terrain qui lui appartenait. Il voulut même y reposer après sa mort, à l'ombre de la protection de la Sainte, et son tombeau fut placé près du pilier de la chaire.

SAINTE BARBÉE ET SAINT SARBÈLE,

MARTYRS.

Sainte Barbée ou Barbéa naquit, à ce qu'on croit, en Syrie, de parents idolâtres, peu de temps après la mort de Notre-Seigneur. Elle fut touchée de la grâce avec son frère Sarbèle, et baptisée par un saint Évêque de Mésopotamie, qui lui avait enseigné les mystères de la religion de Jésus-Christ.

Un peu avant la fin du ⁱ^{er} siècle de l'Église, durant la persécution qui s'éleva en Syrie, contre les fidèles, sous l'empereur Trajan, Barbée et Sarbèle furent arrêtés pour le nom chrétien qu'ils se faisaient gloire de porter. On leur ordonna, sous peine de mort, de retourner au culte des idoles. Mais Barbée et son frère confessèrent généreusement Jésus-Christ, et reçurent les palmes du martyre à Édesse, en Syrie, le 29 janvier de l'an 114.

SAINT CONSTANCE DE PÉROUSE,

MARTYR.

Né à Pérouse de parents chrétiens, sous Marc-Aurèle, Constance brillait au milieu du ⁱⁱ^e siècle. Il fut élu évêque de sa ville à l'âge

de trente ans. Par l'exemple de sa vie, par ses prédications et par ses miracles, il convertit un grand nombre de chrétiens. Mais Lucius et Carisius, personnages consulaires et païens obstinés, l'arrêterent et le condamnèrent à l'étouffement. C'était un supplice qui tuait dans un bain de vapeurs brûlantes. Aussitôt que Constance y fut plongé, les vapeurs s'attédièrent au point qu'il n'en souffrit aucunement. Les gardiens, surpris de ce prodige, se déclarèrent chrétiens. Constance, délivré par eux, s'en alla à Monticello, où peu après il fut repris avec Anastase, Carpophore et quelques autres chrétiens; ramené à Pérouse, on le fit coucher sur un brasier ardent, où le feu l'épargna aussi bien que les vapeurs bouillantes. Il s'échappa de nouveau, et après d'autres supplices, repris encore à Spello, dans l'Ombrie, il y fut décapité par les satellites des persécuteurs. Léviau, chrétien de Foligno, conduit par une inspiration de Dieu, alla relever la tête et le corps du Martyr, et reporta ces saintes Reliques à Pérouse, où elles sont toujours honorées.

SAINT SEUSTIUS,

MARTYR.

Pendant la persécution de Dioclétien, il y avait à Todie en Ombrie, quatre-vingts chrétiens convertis par le saint évêque Pontien. Ils brillaient tellement par leur ferveur qu'on envoya dans cette ville le proconsul Ablavius, chargé de séduire ou de châtier ces contempteurs des dieux. Or parmi ces chrétiens se trouvait Seustius, neveu du proconsul. Ablavius le fit prendre et le livra à sa mère, avec ordre de le ramener au culte des empereurs. Mais il se trouva que la mère de Seustius, belle-sœur d'Ablavius, était chrétienne aussi, en secret comme beaucoup d'autres. Elle conduisit son fils au bon évêque Pontien, qui vivait caché dans une vieille citerne, et qui les encouragea à conquérir la gloire du martyre, chemin assuré du bonheur éternel.

En reparaissant devant Ablavius, la mère et le fils confessèrent qu'ils étaient et voulaient rester chrétiens. Leur juge leur fit subir diverses tortures, pendant lesquelles ils bénissaient Jésus-

Christ. Alors le proconsul, frémissant de colère, se jeta sur son neveu et le poignarda de sa main. On ne dit pas comment mourut sa belle-sœur. Une dame chrétienne nommée Pretina, recueillit le corps du martyr Seustius et l'inhuma dans une église qui est aux bords du lac de Pérouse.

SAINT PAPIAS ET SAINT MAUR,

MARTYRS A ROME.

Ces deux Saints étaient soldats romains. Témoins de la constance et des miracles qui signalèrent le martyre des saints Saturnin et Sisinnius, ils s'écrièrent qu'ils étaient chrétiens. C'était dans la persécution de Dioclétien. Laodice, l'un des préfets de Rome, les ayant entendus, bondit de colère et ordonna qu'on leur brisât la bouche à coups de cailloux; et après qu'on eut mis leurs lèvres et leurs dents en sanglants débris, il les fit jeter dans un cachot où ils profitèrent de la présence d'un Confesseur qui était retenu là, pour recevoir de lui le Baptême. Peu de jours après, les croyant épuisés par la douleur et la faim, on les retira du cachot pour leur ordonner de renier le nom chrétien. Ils ne répondirent que par le silence et l'immobilité. Le président, furieux, commanda aussitôt qu'on les tuât à coups de fouets plombés. Et cet heureux supplice leur ouvrit la porte des Cieux.

Le reliques de ces deux saints Martyrs sont conservées à Rome dans l'église de *Sainte-Marie-in-Vallicella*.

SAINT VALÈRE,

SECOND ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Saint Valère, disciple de saint Pierre, fut envoyé de Rome dans les Gaules avec saint Euchaïre et saint Materne. Les trois Saints s'arrêtèrent à Trèves, dont Euchaïre fut le premier évêque. Valère lui succéda et Materne fut consacré prêtre. Après qu'ils eurent par de nombreuses conversions établi dans ces contrées la foi catholique, Salazar raconte, sur la foi d'antiques monuments, que saint Euchaïre apparut une nuit à Valère, et lui annonça que dans cinq jours, il irait recevoir dans le Ciel la couronne due à ses travaux; ce qui eut lieu.

Le même auteur ajoute, dans son *Martyrologe* espagnol, qu'au xvi^e siècle, l'empereur Maximilien II fit une élévation des reliques de saint Valère, à Trèves, et que son épouse Marie, fille de Charles-Quint et sœur de Philippe II, les apporta en Espagne, où elles sont vénérées, dit-il, chez les Clarisses déchaussées de Madrid.

Saint Valère de Trèves est nommé dans le *Martyrologe* romain comme disciple de saint Pierre, et honoré le 29 janvier.

SAINT VALÈRE,

ÉVÊQUE DE LUCQUES ET MARTYR.

Ce saint Évêque, qui comme saint Aquilin ramena beaucoup d'infidèles à la foi, qui convertit des païens et tira des hérétiques de leurs égarements, se montra trop redoutable aux adversaires de l'Église. Irrités de voir leur nombre diminuer chaque semaine, ils suivirent l'exemple des ariens de Milan, et le tuèrent pendant qu'il priait pour eux.

SAINT AQUILIN,

MARTYR.

Aquilin, né d'une famille opulente à Wurtzbourg, vers la fin du v^e siècle, eut le bonheur de naître chrétien et d'appartenir à des parents pieux. On le conduisit à Cologne où il fit de solides études et marcha glorieusement dans les voies de la sainte Église. L'évêque de Cologne, appréciant son mérite, lui donna les ordres sacrés et l'admit parmi ses chanoines réguliers. Il annonçait avec fruit la parole de Dieu, et tout en lui témoignait une foi ferme et une charité immense.

Étant retourné dans son pays pour revoir ses parents, il arriva heureusement à Wurtzbourg ; car son père et sa mère se mouraient. La douleur de les perdre fut balancée par le bonheur de les voir s'en aller véritablement à Dieu. Après leur mort, il fit deux parts de son riche patrimoine, en distribua l'une aux pauvres du pays où il était né, et l'autre aux pauvres de Cologne, où il retourna. Sa charité et son mérite le rendirent si cher à cette ville que l'évêque de Cologne, peu après étant mort aussi, la ville, d'un

accord unanime, l'élut pour le remplacer. Mais le fardeau de l'épiscopat l'effraya. Il s'enfuit et vint à Paris, où la peste faisait d'affreux ravages. Il ne l'apprit qu'en voyant la désolation où cette ville était plongée. Mais s'il avait fui devant les honneurs, il ne recula pas devant les dangers. Il se consacra aux pestiférés, en guérit beaucoup et fut porté aux nues, comme on dit, par le peuple reconnaissant.

Alors ce qui lui était arrivé à Cologne se répéta à Paris. L'épidémie ayant enlevé l'évêque de cette ville, la population voulut aussi l'acclamer son évêque. Il s'enfuit de nouveau, gagna Pavie et de là voulut aller à Milan honorer le tombeau de saint Ambroise. Le monastère de Saint-Laurent l'accueillit et lui demanda son concours pour combattre les ariens, qui avaient pris pied dans Milan et qui étaient une autre peste. Il se livra à la lutte de l'Eglise catholique contre ces déserteurs de la vérité ; et ses discours, nourris de solides arguments et de ces élans que donne l'Esprit-Saint à ses fidèles, détacha beaucoup de personnages importants de l'arianisme.

Les sectateurs de cette hérésie, soufflés par l'adversaire de Dieu, se décidèrent à éteindre le flambeau qui dévoilait leurs trames ; et un matin que saint Aquilin s'en allait seul, un peu avant le jour, à la basilique de Saint-Ambroise, un petit groupe d'ariens se jeta sur lui et l'égorgea. *Gladio ejus gutturi infixo occiderunt*. Il fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, où Dieu illustra sa tombe de plusieurs miracles.

SAINT GILDAS LE SAGE,

ABBÉ ¹.

Saint Gildas naquit l'an 494, à Arecluta, dans la Grande-Bretagne ². Caunus, son frère, homme aussi distingué par sa piété que par sa noblesse, l'éleva dans les sentiments les plus religieux. De ses quatre frères, trois se retirèrent dans divers monastères qui formaient comme un triangle, dont le centre était occupé par un autre monastère, où leur sœur Pétéona avait consacré à Dieu

¹ Par M. l'abbé de Pardiac.

² Selon d'autres à Dumbriton, en Ecosse.

sa virginité. Il quitta à son tour le siècle, et se mit sous la conduite de saint Hildutus, abbé d'un célèbre monastère dans une petite île nommée *Lanna*. Cette île, un des refuges de la science dans ces temps malheureux, fut bientôt trop étroite pour la foule des disciples qui s'y réunissaient. Le pieux Abbé en obtint l'agrandissement par un de ces prodiges que la foi seule peut opérer.

C'est là que saint Gildas s'exerça aux lettres et à la science autrement importante du salut. Son austérité fut poussée jusqu'aux dernières limites des forces humaines ; car depuis l'âge de quinze ans jusqu'à la fin de sa vie, il ne mangea que trois fois la semaine.

Le zèle de la gloire de Dieu le fit renoncer pour quelque temps aux attraites de la solitude ; le ciel récompensa son dévouement par de nombreuses conversions ; sa parole, appuyée par des miracles, notamment par de nombreuses guérisons d'infirmes et de lépreux, ne fut jamais écoutée en vain. Ses succès portèrent si loin le bruit de sa renommée, qu'une sainte abbesse d'un monastère d'Irlande, sainte Brigide, députa vers lui un messenger pour solliciter un objet quelconque qui lui eût appartenu. Le Saint fabriqua de ses propres mains un petit bijou, et le lui fit remettre avec une clochette.

Ammericus, souverain de toute l'Irlande, manda auprès de lui saint Gildas, pour ranimer la foi languissante dans son royaume. Le Saint obéit et prend le chemin de l'Irlande. Un paralytique se présente et implore sa guérison : saint Gildas lui rend l'usage de ses membres et se cache pour échapper aux applaudissements et aux louanges. Mais le peuple le découvre dans sa retraite et le ramène auprès du roi. Saint Gildas recommence à prêcher, affermit les faibles, combat les scandales et les hérésies, bâtit des monastères et régénère tout le pays.

Poursuivi plus tard par l'envie, menacé par des ennemis qu'il réduit à l'impuissance, saint Gildas croit devoir céder à l'orage, quitte l'Irlande et arrive dans l'Armorique. Notre pays ne pouvait que gagner en donnant l'hospitalité à ce grand ami de Dieu. Il lui doit la fondation du monastère de la petite île d'Houat (*insula Horata*), près de la montagne de Rhuys (*in monte Reuvysii*),

et le bienfait de nombreux prodiges. Un de ces miracles les plus éclatants fut le changement d'eau en vin, au profit de quelques hôtes que le Saint voulait recevoir honorablement, malgré la pauvreté du monastère. Il ressuscita aussi une pauvre femme égorgée par son mari.

La mort ne surprit pas le Saint ; un Ange lui avait annoncé son trépas huit jours d'avance. L'heure sonnée, saint Gildas s'éteignit plein de jours et de mérites. Son corps déposé par ses ordres sur une barque sans pilote, fut englouti par les flots. Ses disciples le cherchèrent pendant trois mois ; ils eurent enfin recours à un jeûne de trois jours et découvrirent sa dépouille mortelle, qu'ils apportèrent triomphants au monastère. Ils l'entourèrent de toute sorte d'honneurs, et le peuple vint prier auprès de son tombeau ; tous les malheureux invoquèrent sa protection ; un mort fut ressuscité par le contact de son bâton.

La ville de Vannes compte saint Gildas parmi ses plus glorieux patrons. Le célèbre monastère de Fleury-sur-Loire l'honorait d'un culte particulier.

Nous ajouterons quelques mots à l'appui de la notice de M. l'abbé de Pardiac. Baillet dit de saint Gildas le Sage, que « ses exemples firent de lui pour ses religieux, un modèle d'humilité, de pénitence et de toutes les vertus chrétiennes qui le rendaient, pour ainsi dire, plus admirable que ses miracles, où l'on voyait que Dieu l'avait fait le maître des maladies, des éléments et de la nature même. »

Outre ses religieux de Rhuys, qui étaient aussi ses disciples, il en avait d'autres au pays de Cornouailles. Ceux de Rhuys, selon l'ordre qu'ils avaient reçu de lui, exposèrent son corps sur la mer. Ceux de Cornouailles qui étaient survenus, voulurent s'en saisir, pour le conduire chez eux. Mais Dieu permit, dit encore Baillet, qu'il allât au fond de l'eau sans qu'on pût alors le retrouver. Au bout de trois mois et demi, on le découvrit au pied d'une chapelle qu'il avait bâtie sur le bord de la mer, à quelque distance de Rhuys, et on le transporta dans son monastère avec beaucoup de solennité. Cette cérémonie avait lieu le 11 mai, qui devint dès lors un jour de pèlerinage. Le monastère de Rhuys fut ruiné par

les Normands. Mais les enfants de saint Gildas avaient emporté ses reliques dans le Berry. C'était en l'an 919. Ils s'établirent avec leur trésor auprès du Bourg-Dieu, où ils élevèrent une abbaye qui prit le nom de Saint-Gildas.

SAINT GILDAS L'ALBANIEN.

Gildas l'Albanien, désigné ainsi parce qu'il est né dans une province de l'Écosse que les Latins appelaient l'Albanie, vint au monde en l'an 421. Sa mère était sœur de saint Patrice, et son père, Conan-Meriadec, était prince de la contrée. Presque toute la descendance de ce prince eut les honneurs de la sainteté.

Gildas fut élevé par saint Patrice, admis au sacerdoce, et vint dans les Gaules à l'âge de trente ans.

Il céda aux instances de saint Cadoc, abbé du monastère de Liancarvan, y enseigna la théologie, et fit là une copie célèbre des Saints Évangiles, que l'on conserva précieusement et sur laquelle on jurait les serments solennels. Plus tard, des pirates ayant saccagé le monastère, Gildas et Cadoc passèrent dans les îles de Ronech et d'Echny, d'où ils sortaient fréquemment pour instruire les habitants de leur voisinage. Célèbre par ses prédications, ses miracles et ses bonnes œuvres, saint Gildas l'Albanien rendit son âme à Dieu dans l'abbaye de Glasteinbury, le 26 janvier de l'an 512, âgé de quatre-vingt-onze ans.

SAINT TAÏON OU TAGION,

ÉVÊQUE DE SARAGOSSE.

Taïon, que ses contemporains surnommèrent Samuel, brilla au ^{vii}^e siècle sur le siège de Saragosse, par sa doctrine, par ses conseils, par ses exemples. Il était la providence des pauvres, le protecteur des orphelins et des veuves ; révérend par ses vertus, il était admiré pour sa science et ses travaux. C'est lui qui, dans un de ses pèlerinages à Rome, découvrit de très-précieux écrits de saint Grégoire-le-Grand ; et Salazar, dans son Martyrologe espagnol, cite une inscription signalée qui se lit dans l'église de Saint-

Pierre, où il est exprimé que sa découverte eut lieu par une inspiration d'en haut, pendant une nuit que saint Taïon passa en prières dans cette métropole du monde chrétien.

Saint Taïon mourut dans la paix de Dieu, le 29 janvier de l'an 697.

LA BIENHEUREUSE RADEGONDE DE CHELLES.

Sainte Radegonde de Chelles, princesse de sang royal, était la filleule de notre bonne reine sainte Bathilde. Née en 672, elle se montra si pieuse dès ses plus tendres années, qu'elle se consacrait tous les jours à la très-sainte Vierge. Lorsqu'on l'eut mise à l'abbaye de Chelles, au milieu des vierges qui ne vivaient que pour Dieu, elle s'écria qu'elle ne voulait plus quitter ce séjour, où les chants et les saints offices la charmaient, et elle déclara qu'elle embrassait la vie pénitente des Sœurs. Elle vécut là dans une piété si tendre qu'elle mûrit vite pour le ciel. On avait consenti à ses vifs désirs en lui donnant le voile à sept ans et en recevant ses vœux. Dieu, peu après, l'appela à lui, le 29 janvier de l'an 680. Elle avait huit ans. Elle précédait de deux jours dans le ciel sa marraine sainte Bathilde.

On ne doit pas la confondre avec l'auguste reine Radegonde, qui mourut à Poitiers, et qui est honorée le 13 août.

SAINT ARNOUL DE CISOING.

Saint Arnoul naquit au ^{viii}^e siècle, d'une honnête famille de Cisoing, dans le Tournaisis. Dès ses plus tendres années, il était pieux et charitable, ne pouvant voir un pauvre sans chercher à le soulager. Ses parents, lorsqu'il eut grandi, voulant faire de lui un homme d'armes, ce qui menait à quelque chose en ce temps-là, le donnèrent à un seigneur, afin qu'il se formât avec ses gens. Comme il se conduisait très-sagement, son maître le prit en affection, mais comme il épargnait tout ce qu'il pouvait de ses repas pour en soulager les pauvres, ses camarades qui ne lui ressemblaient pas le prirent en haine. Ils l'accusèrent de voler son maître pour se faire aimer des pauvres gens. Cette accusation

ayant tourné à leur honte, ils le haïssaient d'autant plus que leur maître l'affectionnait. Il priait, jeûnait et remplissait fidèlement ses devoirs en priant pour ses ennemis. La sainteté est en horreur aux démons et aux âmes qui désertent Dieu.

Un jour que le seigneur et tous les suivants se promenaient dans la campagne, on aperçut au loin les ennemis de ce seigneur qui accouraient à cheval et bien armés pour l'attaquer. Il montait un cheval fatigué. Arnoul lui dit : « Cher seigneur, hâtez-vous de prendre mon cheval qui est frais, sauvez-vous et ne vous inquiétez pas de moi, car ce n'est pas pour moi inconnu qu'ils viennent. » Le seigneur s'enfuit avec sa troupe, et Arnoul, qui ne put fuir, resta dans la plaine. Dès que les ennemis s'arrêtèrent devant lui : « Vengeons-nous, dirent-ils, sur celui-là qui l'a fait échapper. » Et ils le pendirent à un arbre, puis, comme il ne mourait pas assez vite à leur gré, l'un d'eux se planta sur ses épaules et hâta sa mort.

La sainteté de ce jeune homme éclata alors par des miracles. On l'enleva et on l'inhuma dans l'église de l'abbaye de Cisoing, où on l'invoqua contre les fièvres et les douleurs de la gorge ; mais en 1566 ses reliques furent brûlées par les Calvinistes.

LE BIENHEUREUX CHARLES,

ABBÉ DE VILLERS.

Le bienheureux Charles, issu d'une illustre famille, préféra l'humilité du cloître à toutes les dignités auxquelles il aurait pu prétendre dans le monde. A l'âge de trente ans, il entra dans le monastère d'Hemmerode, au diocèse de Trèves, avec plusieurs jeunes gentilshommes de son pays. Il devint ensuite abbé de Villers, de l'Ordre de Cîteaux, et il remplit avec une rare prudence les devoirs nombreux que cette charge lui imposait. On rapporte de lui un bien bel exemple de désintéressement et d'amour de la justice.

Un usurier fort riche avait laissé une somme considérable à l'abbaye de Villers. Le prédécesseur de Charles l'avait affectée à l'achat des bestiaux et d'autres choses nécessaires au monastère. Mais à peine Charles eut-il pris en main la gestion des affaires de

l'abbaye, qu'il fit vendre tout ce qui avait été acheté avec l'argent de l'usurier, et renvoya la somme qui en fut le produit à ceux qui avaient été institués les héritiers de l'homme injuste. Ceux-ci refusèrent de recevoir cet argent et le retournèrent à l'abbaye. Charles le renvoya de nouveau en disant : « Prenez qui voudra cet argent ; nous ne voulons point d'un bien acquis injustement. »

Les habitants du pays furent très-édifiés de cette conduite du saint Abbé. Charles trouva trop de distractions dans sa charge, et s'en démit pour vaquer plus librement aux exercices de la piété. Il retourna à Hemmerode, où il mourut en odeur de sainteté au commencement du XIII^e siècle.

LE BIENHEUREUX LOUP DE SALINS,

FRÈRE MINEUR.

C'est encore ici un exemple bien consolant pour les âmes pieuses, de la vertu persécutée. Le bienheureux Loup avait été disciple de Pierre de Villacret, qui établit la réforme de l'étroite Observance, et il devint son compagnon. Comptant sur son savoir et connaissant son zèle pour la pureté de la règle, celui-ci l'envoya au concile général de Constance, qui s'ouvrit en 1414 et finit en 1418, afin qu'il y travaillât à faire approuver sa réforme.

Ce fut Loup de Salins qui établit la custodie de Burgos, dont il fut le premier custode, et qui dans la suite fut érigée en province religieuse, et son gouvernement fut marqué par tous les traits de la charité et de la prudence.

Il continuait sa réforme avec le plus grand succès, lorsque tout à coup les comtes de Haro, dont il était estimé et chéri, lui retirèrent leur faveur, sans qu'on ait jamais pu en deviner la cause. Leur inimitié s'envenima même à ce point, que Ferdinand de Velasco et Béatrix Martinez son épouse, portèrent des plaintes au Pape contre lui. Ils l'accusaient d'établir une réforme de vie, non-seulement différente de celle que saint François avait prescrite, mais encore contraire à la règle du bienheureux Patriarche : ils lui imputaient de soutenir publiquement qu'aucun Frère Mineur ne pouvait se sauver que dans l'observance qu'il établissait ; ils

ajoutaient qu'il était à craindre qu'il n'eût inventé beaucoup de choses de sa tête, qui le pourraient éloigner de la pureté de la foi ; que ce péril était d'autant plus grand que Frère Loup de Salins s'était attribué le gouvernement des couvents qu'il avait établis, quoiqu'ils dépendissent de la custodie de Décale-Port ; qu'en un mot sa conduite était accompagnée de beaucoup d'imprudence, qu'elle lui avait attiré la haine de plusieurs personnes de rang, et qu'il avait encore commis d'autres fautes, dont ses adhérents n'étaient pas moins coupables que lui.

Le Pape reçut cette accusation, nomma Louis de Saya pour procéder contre les prétendus coupables, et lui donna par provision l'autorité nécessaire pour prendre le gouvernement absolu des couvents établis par ce Religieux.

Les vertus éminentes de Loup, ses austérités et surtout son amour pour l'exacte pauvreté et pour la discipline régulière, lui avaient suscité des ennemis, qui n'étaient pas fâchés de le voir décrier et déchoir du crédit qu'il s'était acquis ; c'était donc un complot où plusieurs trempaient. L'intrigue fut menée si sourdement que l'on n'en fut instruit que par sa déposition. Il reçut ce coup sans s'émouvoir, et, par humilité, ne voulant pas même irriter la passion de ses ennemis, il s'enfuit en des lieux solitaires. Sa première retraite fut à l'ermitage de Sainte-Marie de Linan. C'est en ce lieu qu'il consumma sa perfection, par son assiduité à la prière et par sa pénitence. Au bout de quelque temps, le connétable de Castille rendant hommage à sa piété, le choisit pour son confesseur, et l'obligea de venir demeurer à Medina de Pomar. Loup mourut saintement dans ce dernier lieu en 1460. Il fut enterré dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, du côté de l'Évangile, et l'on remarque avec surprise que ces mêmes comtes de Haro qui l'avaient persécuté pendant sa vie, lui firent élever un magnifique mausolée après sa mort.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine. On sait que saint Bernard avait une dévotion très-grande à cette sainte image qui lui témoigna son affection par des miracles.

Pèlerinage aussi à Notre-Dame de Bonne-Délivrance, dans l'église des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, à Paris. C'est l'ancienne image de saint Étienne des Grès, devant laquelle saint François de Sales, troublé, découragé, désolé dans ses études, recouvra la paix, la sécurité et la confiance ¹.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Lyon, saint François de Sales, évêque de Genève et confesseur, dont il est parlé le vingt-huitième jour de décembre.

A Rome, sur la voie de Nomente, les saints martyrs Papias et Maur, soldats, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, n'eurent pas plus tôt confessé Jésus-Christ, qu'on leur cassa les mâchoires avec des cailloux, par ordre de Laodice, préfet de la ville; en cet état, il les fit jeter dans un cachot, puis meurtrir à coups de bâton, et enfin déchirer avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'ils expirassent.

A Pérouse, saint Constance, évêque et martyr, qui, pour la défense de la foi, reçut avec ses compagnons la couronne du martyre, sous l'empereur Marc-Aurèle.

A Édesse en Syrie, saint Sarbel et sainte Barbée, sa sœur, qui,

¹ On peut lire l'histoire de cette image très-auguste. Elle a été écrite en 1866 par un prêtre éminent, et aussi dans les *Légendes des saintes images*.

2

QUARTO KALENDAS FEBRUARIJ.

Lugdini in Gallia, sancti Francisci Salesii episcopi Gebennensis confessoris, de quo agitur quinto kalendas januarii. — Romæ via Nomentana, natalis sanctorum martyrum Papiæ et Mauri militum tempore Diocletiani imperatoris : quorum ora jussit Laodicius urbis præfectus ad primam Christi confessionem lapidibus contundi, et sic eos in carcerem trudi, ac postea fustibus cædi, atque ad ultimum plumbatis percuti, donec expirarent. — Perusiæ, sancti Constantii episcopi et martyris, qui una cum fociis sub Marco Aurelio imperatore ob fidei defensionem martyrii coronam accepit. — Edessæ in Syria, sanctorum martyrum Sarbelli et Barbeæ sororis ejus, qui a beato Barsimæo episcopo baptizati, in persecutione Trajani sub Lysia præside martyrio coronati sunt. — In territorio Tricassino, sancti Sabiniani martyris, qui jubente Aureliano imperatore, pro fide Christi decollatus est. — Mediolani, sancti Aquilini presbyteri, qui ab arianis gladio in gutture transverberatus, martyrio coronatur. — Trevis, depositio beati Valerii episcopi, discipuli sancti Petri apostoli. — Apud Bituricas, sancti Sulpicii Severi episcopi, virtutibus et eruditione conspicui.

ayant été baptisés par le bienheureux évêque Barsimée, obtinrent la palme du martyre durant la persécution de Trajan, sous le président Lysias.

Dans le territoire de Troyes, saint Sabinien, martyr, décapité pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Aurélien.

A Milan, saint Aquilin, prêtre, qui, ayant eu la gorge percée d'un coup d'épée par les Ariens, reçut la couronne du martyre.

A Trèves, le décès de saint Valère, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre.

A Bourges, saint Sulpice le Sévère, évêque, illustre par ses vertus et par son érudition.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Maxime et sainte Seconda, sa femme, sainte Sévéra, vierge, saint Marc, saint Calend et saint Flavien, martyrs à Rome.

Saint Bacle (*Baculus*), évêque de Sorrente, dont les reliques sont vénérées près de Naples, dans l'église de Saint-Félix de Nole.

Saint Dallain, martyr en Irlande, honoré dans plusieurs églises de cette île.

Saint Constance, évêque de Lorch, dans le Palatinat.

Saint Makwolock, évêque en Écosse au VIII^e siècle.

Sainte Othille (*Othilia*), compagne de sainte Ursule, vierge martyre, dont le corps est vénéré à Huy, diocèse de Liège.

Saint Potamion, évêque d'Agrigente (*Girgenti*), au temps du Pape Agapet, VI^e siècle.

Saint Valfride ou Vaufroi, évêque de Bayeux, tué par les Danois, vers 859.

Le vénérable Robert des Ablèges, évêque de Bayeux, mort en 1231.

Saint Hippolyte, évêque en Arabie et martyr. Saint Jérôme a loué ses écrits.

La bienheureuse Rédigonde, religieuse de Prémontré, à Burgos. Elle est très-honorée à Saint-Michel de Trévigne, dans le diocèse de Burgos.

Sainte Sévère, martyre à Civita-Vecchia.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Philippe-Marcellin Decroy, curé du diocèse de Nîmes, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut guillotiné à Nîmes, le 29 juillet 1794.

Joseph Dieudonné, prêtre et cordelier à Étaing, au diocèse de Verdun, pour le même refus de serment déporté dans des contrées sauvages; mort de misère le 29 janvier 1795, à l'âge de soixante-dix ans.

Dumonet (on n'a pas ses prénoms), prêtre et principal du collège de Mâcon, condamné à la déportation par les administrateurs du département de Saône-et-Loire, mort en chemin le 29 janvier 1795 et enterré dans l'île Madame.

Sylvain-François Parelou du Marroy, prêtre et professeur au collège royal de Sainte-Marie de Limoges, ayant refusé le serment, enlevé et conduit à Rochefort, y mourut le 29 janvier 1793 et fut enterré auprès du fort Vaseux.

Nicolas-Joseph Royer, prêtre du diocèse de Toul, évita le serment et fut arrêté en 1797, conduit à Rochefort, déporté à la Guyane en 1798, relégué ensuite à Synnamary, où il s'éteignit à l'âge de trente-cinq ans, le 29 janvier 1799.

TRENTIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Félix, III, Pape. — Sainte Martine, vierge et martyr. — Sainte Bathilde, reine de France. — Sainte Aldegonde, vierge, fondatrice du monastère de Maubeuge — Sainte Savine de Milan. — Saint Aleaume ou Elesme, abbé. — Saint Matthias, évêque de Jérusalem. — Saint Barsès, évêque d'Edesse. — Saint Barsimée, martyr. — Saint Bartimée. — Le Bienheureux Hortun, roi de Navarre. — Le Bienheureux Léon de Périgo, Frère Mineur. — Le Bienheureux Herculan, Frère Mineur. — Le Vénérable Alain, de l'Ordre de Cîteaux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FÉLIX III,

PAPE.

Félix III, romain de naissance et bisaïeul de saint Grégoire le Grand, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre en l'an 483. Il succédait au saint Pontife Simplicius. Son premier acte fut le rejet de l'Hénotique, qu'on appelait aussi l'édit d'union* publié par l'empereur Zénon l'Isaurien. Cet édit d'union était favorable aux eutychiens, qui n'admettaient qu'une seule nature en Jésus-Christ.

En rejetant cet édit, le Pape anathématisait ceux qui le recevaient. Acace, patriarche de Constantinople qui soutenait l'hénotique, se trouvait excommunié aussi. Il en devint furieux et persécuta les catholiques. Félix chercha à le ramener par la douceur. Mais déjà il était en rapport avec divers hérétiques; le Pape l'excommunia donc solennellement dans un concile tenu à Rome; et il envoya à Constantinople deux légats chargés d'afficher cette excommunication. Elle fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes qui, s'exposant ainsi pour l'Église, payèrent de leur vie cet acte de courage.

Acace mourut, sans se rétracter, en 489. Félix continua sa mission contre les hérétiques. Il était si vénéré, que le roi des

Goths, Athalaric, quoique arien, lui accorda toujours toutes les faveurs qu'il désirait.

Félix III mourut saintement en 492. Il est honoré le 30 janvier.

SAINTE MARTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Martine naquit à Rome, de parents illustres. Son père, qui avait été trois fois consul, mourut avant qu'elle fût nubile, et ses biens immenses la firent rechercher par les premiers partis de la ville. Mais Martine avait déjà fait choix d'un époux immortel, et sa virginité était consacrée à Jésus-Christ. Elle vécut dans une retraite austère, passant son temps dans les exercices de la prière et de la pénitence, et employant ses grands biens au soulagement des pauvres.

La septième persécution venait de s'élever contre les chrétiens et les tyrans faisaient rechercher exactement les fidèles pour les obliger à sacrifier aux idoles, ou les condamner à la mort. Trois soldats rencontrèrent Martine dans une église où elle faisait sa prière, la conduisirent à l'empereur, qui s'efforça de l'engager à sacrifier aux faux dieux. Comme la Vierge chrétienne répondit qu'elle n'adorait que Jésus-Christ, on la fit entrer dans le temple d'Apollon pour la forcer à brûler de l'encens devant les idoles. Mais Martine ayant fait le signe de la Croix, la statue d'Apollon tomba de l'autel et se brisa en pièces.

Les tyrans indignés mirent la Sainte à la torture, parce qu'ils croyaient qu'elle n'avait opéré ce prodige que par des forces magiques. Son corps fut déchiré avec des ongles de fer, sans que son courage en parût ébranlé. Au milieu des supplices qu'on lui fit endurer, la protection divine se montra si visiblement, qu'il fallait être aveuglé par le démon pour ne pas reconnaître le bras de Dieu. Un lion furieux, lâché contre Martine, déposa à ses pieds sa rage impuissante ; les flammes qui devaient la dévorer s'éteignirent, et le juge fut obligé de recourir à sa dernière ressource ; il fit trancher la tête de la généreuse Vierge.

Le corps de sainte Martine fut jeté dans un champ pour être

la proie des bêtes féroces ; mais il fut gardé par un nouveau prodige, jusqu'à l'arrivée d'un saint Évêque, qui lui rendit les honneurs de la sépulture chrétienne. Le tombeau de la Sainte fut le canal de tant de faveurs divines, que son culte devint bientôt célèbre. Mais ce qui fit augmenter encore la vénération que l'Église a toujours témoignée pour sainte Martine, c'est qu'en l'année 1634, le Pape Urbain VIII fit faire une translation solennelle de ses reliques, qui se trouvèrent intactes dans son tombeau. Le corps saint, qui avait été arraché à la rage des persécuteurs, était totalement conservé, et la tête se trouvait séparément dans un bassin de cuivre. Ces précieuses reliques attirèrent un concours prodigieux de fidèles et répandirent une infinité de grâces sur ceux qui vinrent les visiter avec foi. Le Souverain Pontife s'y rendit lui-même, accompagné d'un grand nombre de cardinaux. On éleva une église sous l'invocation de sainte Martine ; on y plaça ses restes sacrés ; et depuis ce temps la ville de Rome considère Martine comme sa protectrice et sa patronne, parce qu'elle était Romaine de naissance ¹.

SAINTE BATHILDE,

REINE DE FRANCE.

Bathilde, que le peuple appelle, dans quelques contrées, sainte Baudour, était de la famille des rois saxons établis en Angleterre. Enlevée par des pirates dans sa plus tendre jeunesse, elle fut achetée à vil prix, comme esclave ², par un seigneur franc nommé

¹ On a fêté quelquefois sainte Martine le 31 décembre. On remit ensuite son culte au 15 janvier. On la fête à Rome le 30 du même mois, depuis l'an 1634. Mais tous les anciens Martyrologes la placent au 1^{er} janvier, qui est le jour où elle reçut les palmes du martyre.

² Lorsque les Francs s'établirent dans les Gaules, ils permirent aux Romains qu'ils y trouvèrent, de vivre conformément à leurs lois, et par conséquent d'avoir des esclaves ; mais à la longue l'état de ces malheureux devint beaucoup moins dur. La reine Bathilde en affranchit un grand nombre, et déclara que désormais ils seraient habiles à posséder en propre. Quant aux serfs que les Francs introduisirent, leur condition était moins rigoureuse que celle des esclaves ; leurs maîtres les attachaient à des manoirs ou fermes, et les obligeaient, outre la redevance, à une espèce de servitude. Les rois de la seconde race en affranchirent beaucoup, en quoi ils furent imités par les seigneurs par-

Erkinoald ou Archambaud, qui peu après devint maire du palais sous le jeune roi Clovis II. L'esprit, la sagesse, la modestie, la douceur de Bathilde lui attirèrent bientôt l'estime et la considération de son maître, qui lui donna en quelque sorte l'intendance de sa maison. Loin de se prévaloir d'une telle distinction, Bathilde n'en était que plus humble, plus soumise à ses compagnes, plus empressée à leur rendre toute espèce de services.

Archambaud ayant perdu sa femme, forma le dessein d'épouser Bathilde. Dès que la jeune fille connut ce projet, elle s'en effraya et se cacha jusqu'à ce que son maître eût épousé une autre femme. Dieu, au reste, ne lui fit éviter ce mariage que parce qu'il lui en destinait un autre où elle pourrait davantage servir la cause de la foi chrétienne. Clovis II était parvenu, en 649, à l'âge d'être marié, Bathilde fut choisie pour son épouse, et ce choix fut universellement approuvé.

Son élévation ne la changea point ; elle ne fit que mettre dans un plus grand jour son humilité, sa charité envers les pauvres, son respect et son zèle pour la religion. La jeune reine eut de son mariage trois fils, qui portèrent successivement la couronne : Clotaire III, Childéric II et Thierry I^{er}. Clovis, son mari, étant mort fort jeune, en 655, Bathilde demeura chargée de la tutelle de ses enfants et de la régence du royaume. Elle sut maintenir l'État en paix au dedans et au dehors ; elle entreprit avec succès de bannir la simonie ; elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore ; elle ne voulut pas souffrir que des chrétiens, c'est-à-dire des hommes que Jésus-Christ a affranchis de l'esclavage du péché et rachetés de son sang, fussent vendus et demeurassent esclaves de leurs propres frères.

Elle avait pour ministre Ébroin, homme très-habile, mais plus ambitieux encore ; elle lui donna pour collègues Léger, évêque

ticuliers. La reine Blanche et saint Louis renfermèrent le droit de vassalité dans des bornes encore plus étroites. Louis le Hutin abolit entièrement la servitude en France, en déclarant tous ses sujets libres, conformément à l'esprit de l'Évangile, parce qu'il nous est ordonné de traiter tous les hommes comme nos frères. Voyez la vie de sainte Bathilde, et un discours sur la servitude et sur son abolition en France, lequel se trouve dans les *Œuvres posthumes de M. de Glatigny*, imprimées en 1757.

d'Autun, et Sigebrand, évêque de Paris. Or Ébroin fit dès lors des actes si violents que la bonne reine ne voulut s'occuper que de son salut. Elle avait beaucoup fait pour l'abbaye de Corbie, et fondé plusieurs monastères ; elle acheva ou plus exactement elle rebâtit de nouveau le monastère de Chelles, près Paris, que sainte Clotilde avait commencé, et elle apporta tous ses soins à faire observer dans toutes les maisons religieuses une exacte régularité.

Elle avait toujours soupiré après la retraite. Aussi se renferma-t-elle avec joie dans l'abbaye de Chelles ¹, dès que son fils Clotaire se montra en état de gouverner par lui-même. Elle y prit même le voile ; et dès lors elle oublia si complètement le rang qu'elle avait tenu dans le monde, qu'on ne la distinguait des autres religieuses que par son humilité. Elle les aimait toutes comme ses filles, honorait l'abbesse comme sa mère, et s'assujettissait avec plaisir à tout ce qu'il y avait de plus humiliant dans la maison, comme de balayer le cloître et de travailler à la cuisine. Elle visitait et servait les malades ; elle les consolait par de saintes exhortations. Au milieu de tous ces exercices, elle était recueillie et

¹ Chelles, en latin *Cala*, qui est à quatre lieues de Paris ; nos rois de la première race y avaient un palais. Sainte Clotilde fonda auprès une petite église sous l'invocation de saint Georges, avec quelques cellules pour loger des religieuses. Sainte Bathilde agrandit tellement ce monastère, qu'elle en est regardée comme la principale fondatrice. L'église de Saint-Georges tombait en ruines ; elle en fit bâtir une autre plus vaste et plus magnifique sous l'invocation de la sainte Croix, où elle fut depuis enterrée. Il y avait trois églises à Chelles, celle de Sainte-Croix, à l'usage des moines chargés de la direction du monastère, celle de Saint-Georges, qui est la paroisse, et la grande église des religieuses, laquelle est appelée *Notre-Dame*. C'est, dit-on, la même que celle qui fut rebâtie par Gisèle, sœur de Charlemagne, agrandie et embellie par l'abbesse Hégilviche, mère de Judith, qui épousa l'empereur Louis le Débonnaire. Ce prince y fit transférer, en 833, le corps de sainte Bathilde, et depuis ce temps-là elle est plus connue sous le nom de Sainte-Beauteur, que sous celui de Notre-Dame. Au-dessus de la grille du chœur sont deux chasses d'argent, qui contiennent, l'une le corps de sainte Bathilde, et l'autre celui de sainte Bertille, première abbesse de Chelles. Auprès de ces chasses, on voit celle de saint Genès de Lyon, de saint Eloi et de sainte Radegonde de Chelles, surnommée la petite sainte Bathilde, et morte trois jours avant notre Sainte, qui l'avait tenue sur les fonts baptismaux. Voyez Piganiol, *Descrip. de Paris*, t. I et VIII ; Chastelain, p. 464 ; Lebœuf, *Hist. du dioc. de Paris*, t. VI, p. 82.

appliquée à la prière. Elle répandait souvent des larmes en présence de Dieu, et nourrissait son âme de la lecture des Livres saints. Dieu l'éprouva, sur la fin de sa vie, par des souffrances, pendant lesquelles elle ne cessait de le remercier de la grâce qu'il lui faisait de la châtier en ce monde. Après avoir recommandé à ses sœurs la charité, le soin des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu, elle se prépara à la mort par de continuelles prières, par une vive douleur de ses péchés et une humble confiance en la miséricorde de Dieu. Elle passa de cette vie au royaume du Ciel le 30 janvier de l'an 680 de Jésus-Christ.

M. Alexandre de Lavergne a gracieusement exposé un fait de la vie de sainte Bathilde, dans ses *Châteaux et Ruines historiques de la France* :

« Une vieille tradition, dit-il, rapporte que, quelque temps après la mort du roi Clovis II, la reine Bathilde sa femme, étant allée prier sur son tombeau, eut une vision ; il lui sembla voir une échelle dressée devant l'autel de Notre-Dame, comme celle qui apparut en songe à Jacob. Cette échelle, d'une hauteur prodigieuse, avait percé la voûte de l'église, et, s'élevant dans les airs, paraissait monter jusqu'au Ciel. En même temps, des accords d'une ineffable harmonie se firent entendre, et une troupe d'Anges étant apparue, Bathilde les vit s'approcher en lui souriant. Bientôt elle se sentit mollement transportée jusqu'au pied de l'échelle, dont elle commença à gravir les degrés avec une merveilleuse facilité. Pendant qu'elle montait, soutenue sur les ailes des Séraphins, les harpes célestes retentissaient mélodieusement à ses oreilles, et déjà elle entrevoyait, au sommet des degrés, des myriades d'Anges qui s'apprétaient à la recevoir au milieu des nuages. Tout à coup, éblouie par les torrents d'une lumière d'en haut, elle abaissa ses regards sur la terre : alors, en voyant sous ses pieds l'abîme incommensurable qui l'en séparait, elle fut prise d'un horrible vertige ; elle voulut se cramponner à l'échelle, mais dans leur étreinte convulsive ses deux mains ne saisirent que de l'air, et il lui sembla que, lancée violemment dans l'espace, son corps allait retomber brisé sur la terre...

« La vision était passée, et Bathilde se retrouva agenouillée

devant la tombe de son époux. Seulement, bien qu'elle y fût venue dès le matin, elle reconnut avec surprise que les rayons de la lune, pénétrant à travers une des fenêtres de l'église, donnaient déjà en plein sur le sarcophage. Effrayée, la reine regagna précipitamment son palais. »

C'est de cette vision que l'abbaye de Chelles a pris une échelle pour ses armes.

SAINTE ALDEGONDE,

VIERGE ¹, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE MAUDEUGE.

Un des historiens de la vie de sainte Aldegonde, Huchald, célèbre religieux de l'abbaye d'Elnon, commence son récit par rappeler les personnages les plus saints qui existaient à cette époque dans nos contrées. « C'était, dit-il, vers l'an 630, alors que se succédèrent sur le siège de Rome les Papes Honorius, Séverin, Jean, Théodore et Martin ; Héraclius était empereur à Constantinople, et Dagobert, fils de Clotaire II, régnait sur les Francs : la bienheureuse vierge Aldegonde, issue du sang royal, naquit à Cousoire, au pays de Hainaut. Elle était fille de saint Walbert et de sainte Bertilie, et avait pour sœur sainte Vaudru. Cette partie de l'ancienne Gaule était alors illustrée par les travaux et les vertus de saint Amand, qui, comme une pluie délicieuse, répandait partout l'abondance autour de lui, de saint Arnoult, évêque de Metz, de saint Aubert, de Cambrai, de saint Éloi, de Tournai et de Noyon, de saint Ouen, de Rouen, et de saint Ghislain, venu d'Athènes dans les Gaules. Tous, comme autant d'astres éclatants, brillaient dans les parties occidentales du monde chrétien, et par leurs prédications et leurs exemples, ils dirigeaient les âmes dans le chemin du salut. »

Sainte Aldegonde fut élevée par ses parents avec la plus grande vigilance, et de bonne heure on lui donna, comme à sa sœur sainte Vaudru, la connaissance des lettres sacrées. Aidée de la grâce, elle fit en peu de temps de rapides progrès dans cette

¹ *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV, p. 291. — Boll. — Surius. — Molan. ad 30 jan., etc.

science des Saints, et sentit naître dans son cœur un grand amour pour Jésus-Christ, le céleste Époux des âmes vierges. Dès lors aussi elle résolut de se consacrer entièrement à Lui, et de ne jamais s'unir à aucun mortel sur la terre, afin de ne vivre que pour Lui seul.

Dieu aime à se communiquer aux âmes pures et simples, et il récompense quelquefois par des grâces extraordinaires les efforts d'une vertu qui surmonte tous les obstacles pour arriver à lui : aussi la bienheureuse Aldegonde, toute jeune encore, fut-elle souvent réjouie par des visions célestes, et de surnaturelles faveurs qu'elle communiqua plus tard elle-même à un saint prêtre appelé Sobrinus, attaché à la communauté de Nivelles. « Quelques-uns, dit ici naïvement le chroniqueur, regarderont peut-être comme improbables et inutiles les choses que nous allons rapporter, et n'y feront nulle attention ; mais quel est l'homme sage qui trouverait surprenant et incroyable qu'une jeune Vierge, dévouée de tout son cœur au service de Dieu, fût réjouie dans sa prière par des visions angéliques, lorsque nous voyons les âmes abandonnées aux souillures de la volupté abusées quelquefois par les illusions du démon ? »

Une nuit donc, dans une vision, Aldegonde entendit une voix qui lui promettait de grandes richesses spirituelles ; une autre fois, on l'avertissait de rejeter loin d'elle les biens fragiles et périssables de la terre pour acquérir les trésors du Ciel ; une voix lui disait encore de ne chercher pour époux que Jésus le Fils de Dieu. Un jour même elle le vit sous la forme d'un enfant, portant dans ses mains une robe blanche et une palme. Enfin, comme pour avertir cette jeune Vierge que ces marques de prédilection ne devaient jamais diminuer en elle l'esprit de vigilance et de circonspection, elle aperçut une fois en esprit le démon, transporté d'envie et de fureur, parce qu'elle avait choisi Jésus-Christ pour son unique époux, tandis que de l'autre côté elle voyait son Ange gardien qui l'encourageait à persévérer dans sa résolution, et à s'éloigner toujours de plus en plus de la vanité du siècle.

Aldegonde répondait à ces dons du Ciel par des œuvres saintes

et de nouvelles vertus, et elle nourrissait son âme chaque jour par la lecture et la méditation des vérités du salut. Douce et tranquille, elle vivait auprès de ses parents dont elle faisait la joie et le bonheur, et loin de participer aux fêtes que recherchent les filles mondaines, elle ne se plaisait que dans la retraite et le silence. Son aimable piété la rendait chère à tous, et la tendre compassion qu'elle avait pour les pauvres de Jésus-Christ, lui inspirait toutes sortes de moyens pour calmer leurs douleurs et soulager leurs infortunes. Ainsi s'écoulaient les premières années de sainte Aldegonde, et on la voyait croître en grâce devant Dieu et devant les hommes à mesure qu'elle croissait en âge.

Mais le moment approchait où elle aurait à donner des preuves plus frappantes de sa fermeté dans le bien, et de la générosité de ses résolutions, et ce fut au sein même de sa famille qu'elle rencontra la tentation la plus délicate pour son cœur si aimant et si dévoué aux auteurs de ses jours.

Wálbert et Bertilie, désirant voir leur fille contracter un mariage digne d'elle, choisirent parmi les jeunes seigneurs qui sollicitaient cette alliance, Eudo, fils d'un prince de Bretagne, que la renommée des qualités et des vertus de la jeune Aldegonde avait attiré. Déjà des propositions avaient été échangées entre les parents, et il ne manquait plus, pour terminer cette importante affaire, que le consentement de la jeune fille. Ils lui parlèrent donc de cette union illustre et puissante qu'ils avaient préparée pour son bonheur et pour l'élévation de leur famille. Ils lui mirent devant les yeux les richesses et les possessions de son futur époux, ses brillantes qualités, la noblesse de sa naissance et le rang éclatant qu'il occupait dans le monde. Pendant que ses parents et surtout sa mère Bertilie lui développaient tous ces avantages avec une complaisance bien naturelle, Aldegonde, recueillie en elle-même, demandait à Dieu la grâce de résister à ces séductions, et le priait de mettre sur ses lèvres des paroles sages et fermes. La bonté de son cœur souffrait de la contradiction qu'elle allait opposer aux espérances de son père et de sa mère, mais la pensée de Dieu, auquel elle avait consacré sa virginité, lui inspira alors un courage et une résolution que la nature seule n'aurait

pu lui donner. « Pourquoi, ma très-douce mère, dit-elle, cherchez-vous par ces paroles à ébranler mon âme? Je ne vous cacherai pas ma volonté, et je vous la manifesterai avec franchise. Vous me parlez d'un époux puissant, riche et plein de brillantes qualités; mais pour moi je désire un époux si grand et si riche, que ses possessions embrassent le Ciel et la terre et la mer, dont les biens ne manquent jamais, dont les richesses croissent chaque jour et ne diminuent point. Si vous le pouvez, ma mère, donnez-moi un tel époux; mais non un homme pécheur, enclin au mal et exposé à mourir bientôt. » Les parents d'Aldegonde, que cette réponse étonna d'abord, firent semblant de ne point la regarder comme la dernière expression de sa volonté. Ils feignirent de croire, qu'avec le temps, elle se conformerait à leurs intentions et accepterait l'époux qu'ils lui destinaient. Bertilie surtout nourrissait cet espoir dans son cœur, et ne cessait de rappler à sa fille toutes les raisons qu'elle lui avait déjà apportées pour la déterminer. Mais la jeune Vierge était inébranlable, et ces instances ne faisaient que la confirmer dans sa résolution.

A cette époque déjà, sa sœur sainte Vaudru s'était retirée dans le monastère de Château-Lieu (Mons), du consentement de son époux, saint Vincent, qui lui-même était venu bâtir le monastère d'Hautmont où il vivait saintement. Le bonheur dont ils jouissaient dans leur solitude augmentait les regrets d'Aldegonde, et Dieu, comme pour les enflammer encore davantage, permit qu'elle trouvât moyen d'aller habiter quelque temps dans la communauté que sainte Vaudru dirigeait. Il paraît, d'après le récit des hagiographes, que ce fut sainte Vaudru elle-même qui prépara et déterminait cette visite. Ayant appris les peines et les anxiétés auxquelles était en proie sa jeune sœur Aldegonde, elle fit demander à sa mère qu'il lui fût permis de venir passer quelques jours près d'elle dans son monastère pour lui tenir compagnie. Là, elles se communiquèrent la peine qu'elles ressentaient de cette opposition trop longue, se consolèrent par des entretiens de piété et s'excitèrent à mettre leur confiance en Dieu. Toutes deux faisaient leurs délices de la prière et des saintes méditations et goûtaient ensemble les plus délicieuses jouissances.

Ce séjour dans une communauté sainte et édifiante redoubla l'ardeur des désirs de sainte Aldegonde, et la fit soupirer de plus en plus après le moment heureux où, comme sa sœur, elle pourrait voler vers la solitude. Mais déjà Bertilie, inquiète de son absence et craignant que sa fille ne se confirmât dans ses pensées auprès de sainte Vaudru, la rappelait près d'elle. Sainte Aldegonde, faisant violence à son cœur, se disposa à partir aussitôt pour obéir à sa mère et lui témoigner de son empressement à exécuter ses moindres volontés.

Sainte Vaudru prévoyait à quels nouveaux dangers allait être exposée la vocation de sa sœur : elle lui adressa donc avant son départ des paroles d'encouragement ; elle l'engagea à mettre toute sa confiance en Jésus-Christ, qu'elle avait choisi pour son époux, et à venir la visiter dans sa tranquille demeure aussi souvent qu'elle le pourrait. Aldegonde, rentrée dans la famille, retrouva les mêmes sollicitations et y répondit par les mêmes paroles, sans pouvoir obtenir jamais un consentement qui l'aurait rendue si heureuse. Elle resta donc auprès de ses parents, dont l'affection naturelle trop vive ne savait se résoudre à la laisser s'éloigner d'eux, et qui nourrissaient toujours l'espoir de l'unir à une puissante famille par les liens du mariage. Un peu plus tard ils moururent l'un et l'autre dans de grands sentiments de piété, entre les bras de leur sainte fille qui, jusqu'au dernier moment, leur rendit tous les devoirs de la plus touchante affection.

Il semblait que rien désormais ne s'opposerait à l'exécution de son dessein, et qu'elle pourrait en toute liberté consacrer sa vie à Dieu ; mais le jeune seigneur à qui elle avait été promise, prétendit l'épouser malgré ses refus, et commença à prendre les mesures nécessaires pour réaliser son projet de gré ou de force. Aldegonde, promptement informée de tout, se hâta de quitter sa demeure où elle craignait une surprise, et se retira dans les bois et les marais de Malbodium (Maubeuge), sur la Sambre. Là elle se cacha avec soin afin d'éviter les poursuites que l'on pourrait faire ; et quelque temps après, ayant appris que saint Aubert et saint Amand se trouvaient au monastère d'Hautmont, auprès de son beau-frère saint Vincent, elle y accourut avec précipitation et se jeta à leurs

pieds en leur demandant en grâce de recevoir le vœu qu'elle faisait d'être irrévocablement à Dieu. Elle leur exposa avec une touchante simplicité les combats et les luttes qu'elle avait eus à soutenir, les persécutions auxquelles elle était maintenant exposée, et le désir vif et persévérant qu'elle éprouvait de consacrer à Dieu sa virginité et sa vie. Les deux saints pontifes, étonnés de tant de vertu et de courage, lui adressèrent les paroles les plus capables de la fortifier et de lui inspirer de la confiance. Ils l'interrogèrent sur les diverses circonstances qui pouvaient les éclairer, et après avoir examiné avec soin toutes les raisons qu'elle leur présentait, ils l'admirent à la profession religieuse et lui donnèrent le voile des vierges.

Au comble du bonheur, sainte Aldegonde se retira aussitôt, par leur conseil, dans le bois de Malbodium, où elle fit construire un monastère sous la direction du vénérable saint Amand. Puis, quand les travaux furent terminés, elle y entra avec ses deux nièces Aldetrude et Madelberte, filles de sainte Vaudru, qu'elle forma à la pratique des vertus.

Ainsi s'éleva sur les bords de la Sambre cette nouvelle maison de prière, où les louanges de Dieu furent répétées jour et nuit : déjà bien des compagnes d'Aldegonde, désireuses de marcher à sa suite dans les voies de la perfection, s'étaient réunies auprès d'elle, et toutes s'excitaient à l'envi à servir le Seigneur avec fidélité. Les vertus de la pieuse abbesse semblèrent prendre, dès ce moment, comme un nouvel accroissement. Elle priait avec ferveur et faisait ses délices de la méditation des vérités éternelles : toujours recueillie en Dieu, elle possédait son âme en paix et l'établissait solidement dans le cœur des autres. Pleine de bonté et d'une douce amabilité, elle réjouissait ses compagnes par sa seule présence et leur faisait trouver auprès d'elle les plus pures jouissances. Sa charité envers les pauvres était inépuisable : elle leur distribuait libéralement les biens que lui avait laissés ses parents, et s'estimait heureuse de pouvoir ainsi soulager les membres souffrants de Jésus-Christ et le faire bénir par la bouche des malheureux qu'elle consolait.

Le reste de la vie de sainte Aldegonde s'écoula dans les calmes

et pieux exercices du cloître : on ne la rencontre plus qu'une seule fois auprès de saint Humbert, de Maroilles, qu'elle alla visiter pour s'éclairer des conseils de son expérience et des grandes lumières dont Dieu l'avait rempli. Elle s'appliqua à donner en particulier les soins les plus attentifs à ses deux jeunes nièces, qui reproduiront bientôt fidèlement toutes ses vertus, et Dieu, pour couronner déjà sur la terre un dévouement si admirable, continua de favoriser la pieuse abbesse de visions surnaturelles, de révélations et même du don des miracles. La plus connue de ces faveurs est celle dont Dieu se servit pour manifester la gloire d'un de ses serviteurs et donner en même temps à sainte Aldegonde un pressentiment de sa mort prochaine. Voici comment les hagiographes la rapportent : « La nuit où l'âme du Bienheureux Amand, se séparant de son corps, entra triomphante dans les cieux, une douce vision s'offrit à la Vierge de Maubeuge durant son sommeil. Un Ange descendu des cieux la conduisait dans un séjour ravissant et délicieux, et là, elle apercevait un saint vieillard, le front rayonnant, le port majestueux. Il était revêtu d'habits sacerdotaux d'une grande beauté et tenait en sa main la crosse pastorale. Elle le voyait en cet état, brillant et environné d'une lumière éclatante, monter vers le ciel. Devant et derrière lui s'avançaient des troupes nombreuses, revêtues d'habits aussi blancs que la neige : elles formaient son cortège. La Vierge Aldegonde, frappée de ce qu'elle voyait, désirait s'élancer à leur suite pour partager leur bonheur, lorsque l'Ange, lui adressant la parole, lui demanda si elle savait bien quel était ce noble et vénérable vieillard, et sur sa réponse qu'elle l'ignorait : « C'est Amand, lui dit-il, le serviteur de Dieu, qui, après avoir dignement et en toute innocence achevé le cours de sa vie mortelle, abandonne la terre et entre, plein de mérites et de joie, dans la gloire de son Maître et Seigneur, afin qu'en récompense de ses travaux, il y jouisse du repos éternel et soit pleinement rassasié de la possession de Dieu. Quant à cette troupe innombrable qui s'avance avec lui, ce sont tous ceux qui, ayant été convertis par ses prédications et instruits par ses exemples, se sont rendus dignes d'être inscrits au livre de vie. Ils lui font com-

pagnie pour témoigner à Amand leur juste reconnaissance et lui rendre les hommages qu'il mérite. » Après ces paroles la vision disparut.

Sainte Aldegonde communiqua cette révélation à sa sœur et à saint Ghislain : celui-ci lui fit comprendre que c'était là un avertissement de sa fin prochaine, et qu'elle ne tarderait pas à rejoindre dans le ciel celui qui avait été sur la terre son guide et son père spirituelle. Aussi, dès ce moment, soupira-t-elle avec une nouvelle ardeur après la Cité céleste ; et afin que rien en elle ne pût être un obstacle à son entrée dans ce magnifique séjour, que le bonheur d'Amand lui avait révélé, elle demanda à Dieu de lui envoyer quelque maladie qui achevât de la purifier de ses moindres souillures. Le Seigneur exauça sa prière, et l'éprouva par différentes infirmités qui la comblèrent de consolations ineffables. Sainte Aldegonde expira paisiblement au milieu de ses sœurs, qui, au moment où elles cessaient de l'avoir pour guide sur la terre, commencèrent à l'invoquer comme leur patronne dans le ciel. Cette bienheureuse mort arriva le samedi 30 janvier de l'an 685.

Le corps de sainte Aldegonde fut transporté au village de Cousolre, dans le tombeau de son père et de sa mère. Son convoi fut suivi par toutes les religieuses du monastère, par une foule d'habitants du pays et surtout de pauvres, qui l'appelaient leur mère et leur bienfaitrice. Quelques années plus tard, sainte Aldétrude, qui avait succédé à sa tante dans le gouvernement du monastère de Maubeuge, voulut y posséder ce corps vénérable, près duquel s'opéraient déjà de nombreux miracles. On croit, dit M. Estienne, qu'il fut alors déposé dans l'église du Vieux-Moustier, sous l'autel de la petite nef du côté du midi. Il y avait sous cet autel une crypte, et c'est là, d'après la tradition, que le saint dépôt aurait été placé. C'est pour cette raison que beaucoup de personnes allaient y prier. Plusieurs cérémonies pieuses s'y accomplissaient à différentes époques de l'année ; ainsi, le jeudi saint, l'abbesse y lavait les pieds à douze pauvres veuves, et quand une chanoinesse venait à mourir, les deux chapitres y descendaient après le service, pour réciter le *Miserere* et le *De*

profundis. C'était aussi dans cette église que la nouvelle abbesse se rendait après avoir prêté son serment dans l'église de Sainte-Aldegonde. Toutes les chanoinesses, les unes après les autres, allaient lui promettre révérence et honneur, et elle, de son côté, les embrassait et leur promettait paix et amitié. Beaucoup d'indulgences avaient été accordées par les archevêques de Cambrai, Louis de Berlaymont et Jean Sarrazin, pour favoriser la piété des personnes qui venaient prier en ce lieu ¹.

On cite plusieurs translations du corps de sainte Aldegonde. La plus ancienne remonte à l'an 1039, époque à laquelle on le mit dans une châsse, remplacée en 1161 par une autre plus précieuse. On remarqua alors avec édification qu'il y avait encore des cheveux attachés à la tête, et que l'un des pieds avait conservé la peau et les ongles. Pareille chose fut observée dans la translation faite en 1439, en présence des évêques de Cambrai et de Laon.

Le culte de sainte Aldegonde, de tout temps si célèbre, soit à Maubeuge, soit ailleurs, demande que nous entrions ici dans quelques détails sur les localités où son nom est particulièrement vénéré.

A Cousolre, lieu de sa naissance, on ne voit plus que le caveau dans lequel, d'après la tradition, se retirait cette Sainte pour adresser à Dieu ses prières. Des personnes y vont aussi quelquefois prier, particulièrement celles qui sont atteintes de violents maux de tête, pour la guérison desquels on l'invoque.

A Maubeuge surtout, un grand nombre de lieux rappellent le souvenir de cette Vierge. On y trouve d'abord la fontaine qui jaillit à ses pieds, selon son biographe, au moment, où, fuyant les poursuites du jeune prince Eudo, elle se sentit extrêmement pressée par la soif. Elle est dans le faubourg qui porte le nom de la Sainte. On fait usage de son eau pour la guérison des maux d'yeux. Une chapelle qui se trouvait auprès fut détruite pendant la révolution, et rebâtie en 1808 par les habitants du faubourg,

¹ Ces extraits sont tirés presque intégralement des notes que le respectable M. Estienne de Maubeuge, a placées à la fin de la *Vie de sainte Aldegonde*. Il serait difficile de puiser à une source plus sûre et plus fidèle.

qui conservent toujours pour leur patronne une sincère affection. Les mères, dont les enfants tardent à marcher, les y conduisent par dévotion, afin d'invoquer sur eux la protection de sainte Aldegonde.

Une procession solennelle se fait aussi chaque année en l'honneur de la Sainte, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, ou, en cas de mauvais temps, le dimanche de la Trinité. Une foule innombrable, non-seulement d'habitants de Maubeuge, mais encore des villages voisins, se font un devoir et un bonheur d'y assister. Cette procession parcourt le chemin connu sous le nom de chemin de Sainte-Aldegonde, et s'arrête devant une petite chapelle couverte de feuillage, placée à l'entrée du sentier étroit et difficile qui conduit à la fontaine, distante d'environ cinq minutes. Là on chante l'évangile de la messe des Vierges, puis le peuple prend par dévotion un rameau du feuillage qui recouvre la chapelle, et rompt le jeûne que la plupart ont observé jusqu'alors. Cette procession était célébrée autrefois avec une pompe et une solennité extraordinaires. Dans les premiers temps elle se faisait le 6 de juin ; mais depuis 1439 jusqu'en 1636 elle eut lieu le mercredi de la Pentecôte, et le mardi de la même semaine depuis 1636 jusqu'en 1790. Elle cessa alors d'avoir lieu, l'espace de dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1808, époque où Monseigneur Belmas, par une lettre datée du 28 décembre, permit de faire cette procession le dimanche dans l'octave de l'Ascension, ou, si le mauvais temps l'empêchait, le dimanche de la Sainte-Trinité.

Des confréries en l'honneur de sainte Aldegonde ont existé dans plusieurs villes ou villages. Les auteurs signalent surtout celle de la paroisse de Saint-Piat à Tournai, qui jouissait de nombreuses indulgences ¹.

La ville de Maubeuge en avait une très-célèbre et qui remontait à une haute antiquité. Le Pape Urbain VIII la confirma par

¹ Le P. Triquet, dans la seconde partie de son ouvrage sur sainte Aldegonde, entre dans de très-grands détails sur tout ce qui se rapporte au culte de cette Sainte. M. Estienne, de Maubeuge, en donne aussi plusieurs assez intéressants mais que nous sommes obligés d'omettre.

une bulle donnée à Rome le 25 novembre 1628, et qui fut confirmée elle-même par celle d'Alexandre VIII, en date du 7 août 1690. Une des plus touchantes particularités de ces bulles est le passage dans lequel les Souverains Pontifes accordent soixante jours d'indulgence aux confrères et consœurs, chaque fois qu'ils auront logé un pauvre, réconcilié des ennemis, ramené quelque pécheur dans le chemin de la vertu, enseigné aux ignorants les commandements de Dieu, ou enfin pratiqué quelque œuvre de piété et de charité. Cette pieuse confrérie n'a pu encore être rétablie depuis l'époque malheureuse de la révolution.

Quant aux reliques de sainte Aldegonde, elles sont très-nombreuses et pour la plupart très-authentiques.

Son chef vénérable se voit dans le trésor de l'église de Maubeuge. Il est enveloppé dans un petit sac en cuir. On y conserve pareillement le socque ou soulier qui, d'après la tradition, a appartenu à sainte Aldegonde, et qu'elle laissa, dit-on, sur les bords de la Sambre, lorsqu'étant poursuivie par le prince Eudo, elle passa cette rivière avec le secours de deux Anges. M. le prince de Ghistelle le fit remettre vers l'an 1807 à M. Bevenot, alors doyen de Maubeuge. Le voile de sainte Aldegonde, conservé, avec un soin extraordinaire durant la révolution, par la respectable comtesse de Ghistelle, une des dames du chapitre, lui fut également remis en 1821. On l'exposa à la vénération des pieux habitants de Maubeuge, le 30 janvier 1822, jour de la fête de la Sainte, et cette cérémonie se renouvelle chaque année, à pareille époque.

Citons encore la chasuble dite de sainte Aldegonde, déposée pareillement dans le trésor de la sacristie. Sa forme est tout à fait semblable à celle que l'on trouve dans les gravures qui représentent des Saints du septième siècle, comme saint Amand, ou saint Mommolin. (Voir *Annales Bened.*, t. I, lib. XVI.)

Un tombeau en or, qui renfermait le corps presque entier de la Sainte, a disparu à l'époque de la révolution. Quelques-uns ont attribué ce larcin aux troupes russes qui passèrent plus tard dans le pays ; il serait difficile assurément de connaître la vérité sur ce point.

Les reliques de sainte Aldegonde sont actuellement conservées dans une châsse d'un très-beau travail ¹.

On venait autrefois de très-loin pour réclamer sa protection et son secours, ou pour la remercier de ses bienfaits. On cite entre autres villes celles de Bruxelles, de Bruges, de Gand, d'Ypres, de Lille, de Courtrai et des lieux voisins, d'où arrivaient chaque année à Maubeuge de nombreux pèlerins. Une multitude de guérisons extraordinaires, revêtues de tous les caractères désirables d'authenticité, sont signalées dans les auteurs anciens et modernes qui parlent de sainte Aldegonde. On l'invoque, non-seulement pour la guérison des violents maux de tête, mais

¹ Voici la description qu'en fait M. Estienne dans les notes ajoutées à la vie de la Sainte :

« Cette châsse a la forme d'une église ; il y a sur les faces latérales quatre demi-colonnes composées, tenant de l'ordre toscan ; au milieu du toit et à cheval sur le faite est posée la base d'un clocher, qui a de petites colonnes du même ordre adaptées à ses quatre angles : il est surmonté d'un globe et terminé par une croix. Elle est posée sur un socle en ébène, supporté par quatre demi-boules du même bois, le tout de quatre pouces et trois lignes de hauteur. Ce premier socle en reçoit un second en cuivre doré comme la châsse ; il a un demi ponce de longueur et autant de largeur en plus que la châsse qu'il supporte. Celle-ci a dix-neuf pouces en longueur sur neuf et demi de largeur : sa hauteur, à partir du socle en ébène jusque et compris la corniche, est de dix pouces quatre lignes ; de la corniche à l'extrémité supérieure de la croix, de dix-sept pouces, ce qui donne une hauteur totale de deux pieds trois pouces quatre lignes, non compris le socle en ébène. Une inscription gravée sur le socle en cuivre fait connaître qu'elle a été dessinée et exécutée par Bertrand, orfèvre à Paris en 1824. Au milieu des entre-colonnements se trouvent huit médaillons en relief, représentant les principaux faits de la vie de sainte Aldegonde. Le premier, sur la face principale, représente sainte Aldegonde en pied, accompagnée d'un Ange. Dans le deuxième, sur le côté gauche, Jésus-Christ, sous la forme d'un jeune enfant, apparaît à sainte Aldegonde, lui présentant une palme et une robe blanche. Dans le troisième, sainte Aldegonde, fuyant le prince Eudo, passe la Sambre, soutenue par deux Anges. Dans le quatrième, elle distribue des aumônes aux pauvres. Dans le cinquième, sur le derrière de la châsse, sainte Aldegonde est à genoux aux pieds du saint évêque Aubert, qui la consacre à Dieu ; le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, lui met le voile sur la tête. Dans le sixième, sur la face droite, un Ange lui apparaît avec une croix et la console dans ses peines. Dans le septième, sainte Aldegonde, à genoux, est ravie en extase, en apercevant l'âme de saint Amand monter au ciel : elle est accompagnée d'un Ange qui l'entretient de cette vision. Le huitième représente le trépas de la Sainte, environnée d'Anges et entourée de sa communauté. »

encore pour celle des cancers et des blessures graves. Beaucoup aussi demandent à Dieu, par son intercession, d'être préservés de la mort subite ; et chaque année, le 30 janvier, on célèbre, dans l'église paroissiale de Maubeuge, une messe dite de mort-subite. Le prêtre qui officie en cette occasion est revêtu de la chasuble de sainte Aldegonde.

Pour juger de la célébrité du nom et du culte de cette illustre Vierge, il suffirait de rappeler les villes et les villages qui ont des églises placées sous son invocation, non-seulement dans nos contrées, mais encore dans des diocèses très-éloignés, tant en France qu'en Belgique. On est même porté à croire que sainte Aldegonde est honorée à Tolède, en Espagne, d'où l'on demanda autrefois son office au chapitre de Maubeuge ¹. Elle a aussi un autel dans l'église de Sainte-Catherine, à Lille.

Dans la ville de Saint-Omer, il y avait anciennement une église de Sainte-Aldegonde, à laquelle Antoinette de Haynin, abbesse de Maubeuge, fit don, le 12 août 1501, d'un morceau du voile de la Sainte et de quatre parcelles de ses ossements.

A Mons, dans la magnifique basilique de Sainte-Vaudru, on voit encore aujourd'hui plusieurs belles statues représentant sainte Aldegonde et ses deux nièces Madelberte et Aldétrude dans une chapelle qui lui est dédiée.

Son nom se rencontre dans presque tous les martyrologes, même les plus anciens, comme sont ceux de Notker, d'Usuard et de Raban, qui mourut en 836.

(DESTOMBES).

SAINTE SAVINE DE MILAN.

Sainte Savine était une pieuse dame de Milan qui, pendant la persécution de Dioclétien, suivant l'exemple des illustres chrétiennes de Rome, recueillait et ensevelissait les corps des saints Martyrs. C'est ainsi qu'elle conserva à la vénération des fidèles plusieurs de ces saintes reliques, et qu'elle enrichit la ville de Milan des corps des Saints Martyrs Félix et Nabor. Ce fut en

¹ Le P. Triquet cite quarante villes ou villages qui avaient une église dédiée à sainte Aldegonde : ce nombre a diminué depuis la révolution, mais il est encore considérable.

priant devant leurs restes sacrés qu'elle rendit son âme à Dieu, et alla recevoir la récompense de sa foi et de son courage. Saint Charles Borromée mit ses reliques dans une châsse qu'il avait fait faire en son honneur.

SAINT ALEAUME OU ELESME,

ABBÉ ¹.

Saint Adelelme, que nos Pères appelaient saint Aleaume ou saint Elesme, vivait au XI^e siècle de l'Église, il était fils d'un gentilhomme de Loudun en Poitou. Après avoir passé quelque temps dans la profession des armes où ses parents l'avaient engagé au sortir de ses études, il revint dans son pays, résolu à quitter le monde et à renoncer à toutes les espérances du siècle pour se consacrer au service de Dieu. Son père et sa mère le laissèrent en mourant maître de riches possessions, qu'il vendit aussitôt pour suivre le conseil que Jésus-Christ donne à ceux qui veulent être parfaits. Il en distribua le prix aux pauvres, sans s'arrêter aux murmures de ses proches et de ses amis qui s'épuisaient à lui donner d'autres conseils. Il sortit ensuite secrètement de son pays, accompagné d'un seul serviteur, et lorsqu'il eut mis le pied sur le territoire de l'Auvergne, il prit les habits de son serviteur, lui donna les siens avec ce qui lui restait d'argent, et l'ayant congédié, il continua son chemin, car il voulait aller à Rome visiter les lieux consacrés par le sang des Apôtres et des Martyrs. Il mendiait son pain partout où il passait, depuis qu'il s'était fait pauvre pour l'amour de Jésus-Christ. Mais étant arrivé à Issoire, il y rencontra le Bienheureux Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu ; il lui découvrit son dessein. Le saint Abbé approuva la généreuse résolution de renoncer au monde ; mais au lieu du pèlerinage de Rome qu'il regardait comme une sorte de dissipation, il lui persuada de se fixer dans son monastère pour y pratiquer la pénitence dans la solitude et le silence. Aleaume lui promit de le faire à son retour, et pour lui montrer que ce n'était pas la curiosité qui le poussait à Rome,

¹ Adelelmus.

il en entreprit le voyage nu-pieds, jeûnant tous les jours les dimanches et les fêtes, priant Dieu continuellement, sur les chemins, sans aucune provision, et ne demandant l'aumône que lorsque l'extrême nécessité l'obligeait à manger.

Il passa deux ans à satisfaire sa piété dans Rome, visitant, les jours et les nuits, les stations des saints lieux, dans la prière, le jeûne et les veilles.

De Rome il revint tout droit à la Chaise-Dieu, comme il l'avait promis à saint Robert, et il s'y renferma pour vivre sous la discipline.

Les austérités et la fatigue du voyage l'avaient tellement défiguré, que cet Abbé fut quelque temps sans le reconnaître ; mais aux preuves qu'il lui donna, il l'embrassa comme un martyr de la pénitence et le revêtit de l'habit de saint Benoît.

Adelelme continua ses austérités, joignant à une étroite abstinence les autres rigueurs des pénitents, et s'appliquant à la prière et à l'observance de la règle avec une ferveur extraordinaire, de sorte que toute la maison le regarda comme un modèle achevé d'humilité, de mortification et d'obéissance. C'est ce qui porta l'Abbé à le faire maître des novices ; et ce fut dans cet emploi que sa vertu commença à éclater par des miracles. Il fallut forcer son humilité pour l'obliger à recevoir la prêtrise.

Mais apprenant ensuite que l'Évêque de Clermont, qui la lui avait conférée, était interdit par le Pape pour cause de simonie, il s'abstint de toute fonction sacerdotale, jusqu'à ce que le successeur de ce prélat l'eût réhabilité.

Les auteurs de sa vie disent qu'il fut élu Abbé de la Chaise-Dieu après Durand, successeur de saint Robert, lorsque celui-ci fut élevé sur le siège épiscopal de Clermont. D'autres soutiennent que ce fut Seguin, lyonnais de naissance, qui, ayant été subrogé à Durand avant même qu'il passât à Clermont, gouverna la maison pendant quinze ans, et alla mourir à Avignon. Ce qui nous donne lieu de croire, ou que le Saint demeura ferme dans le refus qu'il avait fait de cette charge, ou qu'il ne s'y soumit qu'après la mort de Seguin.

Le bruit de sa sainteté et de ses miracles s'étant ensuite ré-

pandu dans toute l'Europe, la reine Constance, femme d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, fit tant par ses prières et l'autorité de son mari, qu'elle attira enfin Adelelme dans ses états, sous le pieux prétexte de purger le pays de l'infidélité des Maures et de le peupler de Religieux qui pussent y établir le culte de Dieu dans sa pureté. On lui donna l'église et la chapelle de Saint-Jean-l'Évangéliste, que le roi avait fait bâtir près de Burgos, avec un hospice qui recevait les pèlerins de Saint-Jacques. On y ajouta des fonds de terre et des biens qui permirent au Saint d'agrandir considérablement son hôpital, où il eut lieu d'exercer sa charité envers les pauvres et les malades. Il y joignit un monastère sous la Règle de Saint-Robert-de-la-Chaise-Dieu ; il en fut le premier Abbé. Il y mourut aussi saintement qu'il avait vécu, vers l'an 1100; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Jean. Mais en 1480 il fut transporté dans une église paroissiale, dédiée sous le patronage de saint Lesmès ou Elesmès, domestique de saint Julien de Cuença, fête le 28 janvier. La dévotion publique y attira un grand concours de peuples.

SAINT MATHIAS,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Saint Mathias, vénéré pour sa foi et sa sainteté, fut élevé en l'an 120 de l'ère chrétienne, sur le siège de Jérusalem. Il y souffrit cruellement des impiétés de l'empereur Adrien, qui profana la Terre sainte, éleva une idole de Jupiter sur le lieu sanctifié par la Résurrection, une statue de Vénus sur le Calvaire, fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem et lui consacra la grotte où le Sauveur était né. Le saint Évêque subit d'autres grandes douleurs; mais la constance de sa foi fut signalée de nombreux miracles; et il mourut en paix, laissant de lui les plus chers souvenirs. — On l'honore le 30 janvier.

SAINT BARSÈS,

ÉVÊQUE D'ÉDESSE.

Ce bon Saint vécut longtemps de la vie solitaire, s'exerçant à toutes les vertus qui font les chrétiens parfaits. La réputation de

sa sainteté, appuyée par les nombreuses guérisons que sa prière opérait sur les malades, le fit élire évêque d'Edesse. Sa vertu éclatait dans tous les lieux où il passait. Mais son zèle à soutenir les décrets du concile de Nicée et sa fermeté dans l'exacte maintenance de la foi catholique le firent exiler par l'empereur Valens, qui était arien. Il le relégua en l'an 370 sur les confins de la Lybie. Puis apprenant que le saint Évêque faisait reconnaître partout la divinité de Jésus-Christ et retirait beaucoup d'ariens de leur égarement, il changea deux fois le lieu de son exil. Le fidèle Apôtre mourut en l'an 372, dans la Thébaïde, qui était le lieu de son troisième exil.

Les Grecs fêtent saint Barsès, le 15 octobre. L'Église latine l'honore le 30 janvier, que l'on croit être le jour où il entra dans les joies éternelles.

SAINT BARSIMÉE,

MARTYR.

Saint Barsimée (*Barsimæus*), honoré en Arménie sous le nom de Barsumas, avait précédé, sur le siège d'Edesse, saint Barsès, que nous venons de mentionner. Il florissait au commencement du second siècle et il se pouvait qu'il eût été disciple des Apôtres. Son zèle dans la prédication de l'Évangile et ses succès nombreux dans la conversion des païens et des Juifs le signalèrent aux représentants des empereurs, dont il combattait le culte ; et le président Lysias le fit mettre à mort le 30 janvier de l'an 114. C'était sous le règne de Trajan.

SAINT BARTIMÉE.

On compte parmi les contemporains de Notre-Seigneur, un Saint qu'on appelait Bar-Timée, c'est-à-dire fils de Timée. C'était cet aveugle de Jéricho qui, assis sur le chemin de Jérusalem où il demandait l'aumône, entendant que Jésus-Christ passait avec ses disciples, se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Ceux qui étaient là lui imposaient silence ; mais il redoubla ses cris. Alors Jésus s'arrêta et le fit venir. Bartimée accourut

et Jésus lui dit : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » L'aveugle répondit : « Seigneur, faites que je voie. » Et Jésus lui dit : « Allez, votre foi vous a sauvé. » Il vit aussitôt, et il se mit à la suite du Fils de Dieu, avec les Apôtres et les disciples. La ressemblance de son nom avec celui du saint Martyr d'Edesse nous en a fait rappeler aujourd'hui le souvenir.

LE B. HORTUN (FORTUNIO),

ROI DE NAVARRE.

On sait que Charlemagne avait conquis la Navarre, qui fut en paix sous son règne. Mais pendant les troubles qui agitérent nos contrées sous l'administration affaiblie de Louis le Débonnaire, les peuples de la Navarre se lassant de servir un souverain qui vivait trop loin d'eux, s'insurgèrent un jour, et en l'an 845, sous Charles le Chauve, ils se donnèrent un roi. Le quatrième de ces princes couronnés fut Gracias I^{er}. En l'an 880, il s'en alla de ce monde et laissa son sceptre et ses états à son fils Fortunio.

Ce jeune prince, qu'on avait élevé chrétiennement, vivait saintement et ne voyait dans les splendeurs du trône qu'un vain éclat. Il régna quelques années, ne cherchant qu'à faire le bien et à s'occuper du bonheur de son peuple. Mais il fut effrayé des défections et des scandales, et redoutant le compte qu'il aurait à rendre à Dieu, il se décida à quitter le monde. Il remit le trône à Sanche I^{er} et se retira, en prenant le nom de Hortun, dans un couvent où il trouva le calme et la paix, où il put, sans cesser de prier Dieu pour son peuple, s'occuper d'assurer son âme pour l'éternité.

Après une vie toute sainte, il fit une heureuse et douce mort. Ses sujets, qui avaient admiré sa sainteté, implorèrent dès lors son patronage. Il est honoré le 30 janvier.

LE BIENHEUREUX LÉON DE PÉRÉGO,

FRÈRE MINEUR.

La ville de Milan donna naissance au bienheureux Léon, surnommé de Pérégo. Il embrassa l'institut de Saint-François et s'y

distingua par sa science et par toutes les vertus religieuses. Il fut un prédicateur renommé dans son siècle.

Guillaume Ruzole, archevêque de Milan, étant mort en l'année 1240, le chapitre de cette ville s'assembla, suivant le droit commun d'alors, pour lui nommer un successeur. Mais, n'ayant pu s'accorder sur le choix, les chanoines convinrent par un compromis, de s'en rapporter absolument à Frère Léon de Pérégo, et de recevoir, sans discussion, celui qu'il désignerait pour leur archevêque.

Léon accepta l'office d'arbitre suprême qui lui était offert, et chercha un sujet digne de remplacer Ruzole; puis, conduit sans doute par une lumière supérieure, après y avoir bien réfléchi, il se présenta aux chanoines assemblés et leur tint ce discours : « Puisque vous avez eu si bonne opinion de moi que de me remettre votre droit de nommer un Prélat à Milan, je me déclare moi-même archevêque. » Le chapitre fut un peu surpris de cet événement, mais il finit par applaudir à l'élection de Léon, et le Pape la confirma.

Ce nouvel Archevêque fut sacré en 1241, et gouverna son diocèse avec beaucoup de prudence et de charité, pendant l'espace de seize années, donnant aux fidèles l'exemple d'une vie pure, désintéressée et d'une régularité constante. Au bout de ce terme et vers 1257, Dieu l'appela à la jouissance d'une meilleure vie, et il emporta les regrets de tous ses diocésains, qui donnèrent à sa mémoire toutes sortes de louanges et de bénédictions.

Le vertueux Prélat demanda à être enterré à Lignani, village peu distant de la métropole. C'est là qu'il repose, et que Dieu a fait éclater les mérites de son serviteur par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX HERCULAN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Herculan naquit à Piegale, en Toscane, et l'Observance lui est redevable de plusieurs établissements qu'on lui a procurés dans ce pays.

Il accompagna Albert de Sarciano, ou plutôt de Sarzane, lorsque celui-ci fut envoyé, en qualité de Légat apostolique dans

l'Orient, et il se donna beaucoup de mouvement pendant le cours de cette mission, pour recouvrer les Lieux Saints.

Dans la suite il repassa en Toscane et vint demeurer à Lucques. Lorsqu'en 1430, cette ville fut assiégée par les Florentins, les habitants ayant perdu l'espérance de pouvoir résister, résolurent de se rendre. Mais Herculan les exhorta à se défendre et à tenir ferme, et pour ranimer leur courage il leur annonça que dans peu il viendrait du secours, et que les Florentins obligés de lever le siège, demanderaient eux-mêmes la paix. Les choses arrivèrent comme il les avait prédites, et les Lucquois eurent pour lui une grande vénération.

D'ailleurs, Herculan était un excellent prédicateur, qui touchait par son onction, et qui portait les hommes les plus endurcis dans le péché à la pénitence. Il terminait toujours ses discours par quelques réflexions sur la Passion de Jésus-Christ, qui était le sujet continuel de ses méditations. Pour mâter son corps, il imaginait sans cesse de nouvelles mortifications et passait les nuits entières à prier et à répandre des larmes sur le triste état des pécheurs.

Dans la vue de désarmer la colère de Dieu, il passait quelquefois des semaines sans prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Le dimanche il ne mangeait que du pain et des herbes crues, et ne buvait que de l'eau.

Son zèle et son amour pour le prochain le faisaient approcher des pestiférés sans répugnance, et Dieu couronna ses vertus par le don des miracles et celui de prophétiser, ce qui, joint à sa vie exemplaire, donna un merveilleux succès à ses prédications.

Il avait commencé la construction du couvent de Carfagnano, mais étant mort avant que l'église fût achevée, c'est-à-dire en l'année 1451, on lui donna la sépulture près de la muraille du réfectoire. Cinq ans après on ouvrit sa tombe et l'on trouva son corps entier, quoiqu'il fût sous l'égoût du toit. On le leva alors de terre, pour le placer dans la grande chapelle, où les fidèles du pays l'honorent et en reçoivent de signalés bienfaits.

LE VÉNÉRABLE ALAIN,

DE L'ORDRE DE CITEAUX.

Alain fut d'abord professeur dans l'Université de Paris ; cette école était une des plus célèbres de la chrétienté. Nulle part ailleurs, la jeunesse n'était instruite d'une manière aussi complète, aussi féconde en éclatants succès, dans la doctrine chrétienne et dans toutes les connaissances que l'usage de cette époque y rattachait. Quiconque voulait passer pour théologien devait faire ses études dans cette Université. Les maîtres de cette école jouissaient d'une si haute considération, que leur avis était recherché par les Papes dans les cas de conscience majeurs, soumis à leur décision. On pensait ne pouvoir faire un plus grand éloge d'un prêtre capable d'expliquer d'une manière sage et approfondie, les dogmes de la foi chrétienne, qu'en disant de lui : « On croirait qu'il a passé toute sa vie à l'Université de Paris. » Depuis le milieu du XII^e siècle, il y avait dans cette ville une affluence de jeunes gens plus grande qu'en tout autre lieu et à toute autre époque.

C'était au commencement du XIII^e siècle, que le vénérable Alain enseignait dans cette école la philosophie et la théologie avec tant d'habileté et de profondeur, que l'admiration des contemporains lui décerna le titre de docteur universel. Mais il fut bientôt convaincu, comme saint Augustin, de l'impuissance et du néant de la science humaine. Un jour qu'il se préparait à expliquer à ses nombreux auditeurs le mystère de la Sainte-Trinité, il sortit de la ville et réfléchit, en se promenant, sur la méthode la plus propre à développer cet impénétrable mystère. Il rencontra aux bords de la Seine un enfant qui avec un petit vase puisait l'eau du fleuve et la portait dans un trou qu'il avait creusé lui-même. L'enfant travaillait sans relâche, mais le sable absorbait l'eau à mesure qu'elle était jetée dans la petite fosse. Alain étonné s'arrête et lui demande ce qu'il fait. « Je veux, répond l'enfant, mettre toute la rivière dans ce petit réservoir, et je ne prendrai point de repos que j'en sois venu à bout. — Mais cela est impossible. — Moins impossible que ce que vous prétendez faire. »

Profitant de l'avertissement que Dieu lui donnait, Alain résolut de renoncer à l'enseignement. Il vint à Cîteaux, où il demanda l'humble emploi de pasteur de brebis, peut-être pour expier les sentiments de vanité qu'avait pu lui inspirer son étonnante réputation. Il reçut plus tard l'habit de Frère convers et accompagna l'abbé de Cîteaux au concile de Latran tenu à Rome l'an 1215. Là comme à Paris, il se distingua par l'étendue de ses connaissances. On l'appelait l'Anselme de son siècle. Il revint l'année suivante à Cîteaux, où il vécut encore très-longtemps, occupé à composer divers ouvrages pour la défense de l'Église. Il réfuta les vaudois, les albigeois, les juifs, refusa les dignités qu'on lui offrit, et demanda seulement que deux clercs lui fussent donnés pour secrétaires. Il mourut âgé de cent seize ans, le 30 janvier 1294, avec une réputation de sainteté égale à celle de sa science.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Confirmation en ce jour du titre et de l'Ordre du Mont-Carmel, par le Pape Honorius III, l'an 1216.

Le Pape Honorius III confirma l'Ordre et la Règle des Carmes par le commandement exprès de la très-sainte Vierge, dans une apparition qu'il en eut durant la nuit. Il approuva cet Ordre le 30 janvier de l'an 1216. En reconnaissance de ce bienfait fut instituée au 16 de juillet la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Confirmation, en ce même jour, de la Confrérie du Rosaire, par Sixte-Quint, et approbation de toutes les indulgences accordées à tous les confrères du Rosaire, l'an 1586.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sainte Martine, vierge, martyrisée le 1^{er} jour de ce mois.

A Antioche, le martyr de saint Hippolyte, prêtre, qui fut d'a-

¹

TERTIO KALENDAS JANUARIJ.

Romæ, sanctæ Martinæ virginis et martyris, cujus natalis memoria kalendis januarii recolitur. — Antiochiæ, passio beati Hippolyti presbyteri qui Novati schismate aliquantulum deceptus, sed operante gratia Christi correctus, ad

bord engagé dans le schisme de Novat; mais, touché par la grâce de Jésus-Christ, il reconnut sa faute, et revint à l'unité de l'Église, pour laquelle et dans laquelle il endura un glorieux martyre. Avant que de mourir, ses amis l'ayant prié de leur dire quelle secte était la véritable, il répondit, en détestant le dogme de Novat, qu'il fallait suivre la foi que tient la chaire de saint Pierre, après quoi il tendit le cou au bourreau.

En Afrique, les saints Félicien, Philappien, et cent vingt-quatre autres martyrs.

A Edesse, en Syrie, saint Barsimée, évêque, qui, ayant converti à la foi plusieurs païens qu'il envoya devant lui au triomphe, les suivit de près sous Trajan, et remporta la palme du martyre.

En la même ville, saint Barsès, évêque, renommé par le don de guérir les maladies, lequel ayant été, pour la foi catholique, relégué aux frontières de ce pays par Valens, empereur arien, y finit sa vie.

De plus, saint Alexandre, vénérable par son grand âge, et pour avoir souvent confessé la foi : ayant été arrêté durant la persécution de Dèce, il rendit l'âme au milieu des tortures.

unitatem Ecclesiæ, rediit, pro qua et in qua postea illustre martyrium consummavit : hic rogatus a suis, quænam secta verior esset; execratus dogma Novati, eam fidem dicens esse servandam, quam Petri Cathedra custodiret, jugulum præbuit. — In Africa, passio sanctorum martyrum Feliciani, Philappiani, et aliorum centum viginti quatuor. — Edessæ in Syria, sancti Barsimæi episcopi, qui cum gentiles plurimos convertisset ad fidem, et præmisisset ad coronam, eos secutus est sub Trajano cum palma martyrii. — Ibidem, sancti Barsen episcopi, gratia curationum illustris, qui a Valente imperatore ariano in extremas illius regionis oras ob fidem catholicam relegatus, vitam finivit. — Item, beati Alexandri, qui in persecutione Decii comprehensus, longævæ ætatis veneranda canitie et confessione iterata resplendens, inter carnificum tormenta reddidit spiritum. — Jerosolymis, natalis sancti Mathiæ episcopi, de quo mira et plena fide gesta narrantur : qui sub Hadriano multa pro Christo perpressus, demum in pace quievit. — Romæ, sancti Felicis papæ, qui pro fide catholica plurimum laboravit. — Papiæ, sancti Armentarii episcopi et confessoris. — In Malbodio Haunoniæ monasterio, sanctæ Aldegundis virginis, tempore Dagoberti regis. — Mediolani, sanctæ Savinæ feminæ religiosissimæ, quæ ad sepulchrum sanctorum Naboris et Felicis martyrum orans, obdormivit in Domino. — Viterbii, sanctæ Hyacinthæ de Mariscottis virginis tertiæ Ordinis Sancti Francisci, Sanctimonialia penitentia, et charitate insignis, quam Benedictus Tertius decimus Beatis, et Pius Septimus Sanctis adscripsit.

A Jérusalem, saint Mathias, évêque, duquel on raconte des choses merveilleuses, et qui sont autant de preuves de la grandeur de sa foi. Ce Saint, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Adrien, mourut en paix.

A Rome, saint Félix, Pape, qui travailla beaucoup pour la foi catholique.

A Pavie, saint Armentaire, évêque et confesseur.

A Maubeuge, en Hainaut, sainte Aldegonde, vierge, du temps du roi Dagobert.

A Milan, sainte Savine, femme très-pieuse, qui s'endormit au Seigneur, comme elle priaît sur le tombeau des saints Nabor et Félix.

Additions des autres martyrologes.

Le bienheureux Anincat (Anymchadus), pieux moine qui florissait à Fulde, dans le cercle du Haut-Rhin, mort reclus en odeur de sainteté le 30 janvier 1043.

Saint Armentaire d'Antibes, premier évêque de cette ville, au v^e siècle. Une ancienne église de Draguignan était sous son patronage. Son successeur, saint Valérius, fut cruellement martyrisé en 481, par Euric, roi des Goths et arien.

Saint Armentaire, évêque de Pavie, qui sachant que tout bien vient de Dieu, n'entreprenait rien sans prier, et disait qu'il est impossible que toute demande juste adressée à Dieu ne soit pas exaucée. Il sortit de ce monde le 30 janvier de l'an 730. Il est nommé au Martyrologe romain.

La bienheureuse Habrille ou Habrilie, vierge, honorée à Mezrau, près de Brégentz, aux bords du lac de Constance, en Allemagne.

Saint Mac-Glastain, évêque, en Écosse, mort saintement le 30 janvier 814.

A Civita-Vecchia, le martyr de saint Flavien.

Sainte Serène, martyre illustre de Spolète, est placée à ce jour dans le Martyrologe de Chastelain. Mais elle est fêtée le 7 décembre.

Le vénérable Barthélemy de Planey, évêque de Troyes, mort en 1192.

Sainte Thiéltelde (Theatildis), vierge, qui édifia la Westphalie au ix^e siècle. Honorée le 30 janvier.

Saint Pérégrin ou Pèlerin, missionnaire, qui fit dans les premiers siècles des conversions et des miracles, mais dont la vie n'a pas été recueillie. Il brilla surtout en Sicile; et il est honoré dans ce pays, principalement à Calata-Bellota, où sa fête se célèbre le 30 janvier.

On fête encore aujourd'hui un saint Hippolyte, différent du prêtre martyr. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il gagna la palme du martyre dans la Pouille, et qu'il est honoré à Plaisance, en Italie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Lemée (nous ignorons ses prénoms), curé du diocèse de Saint-Malo, ayant refusé le serment schismatique de 1791, fut arrêté par la colonne mobile de Paimpont, comme il venait d'assister un mourant, et tué par les misérables qui composaient cette colonne, avec deux paysans qui l'accompagnaient, le 30 janvier 1796.

Joseph Meyran, prêtre du diocèse d'Aix, n'ayant pas non plus prêté le serment schismatique fut arrêté en Provence en 1798, mis dans le fort Lamalgue à Toulon, condamné comme émigré rentré par une Commission militaire, qui le fit fusiller le 30 janvier 1799.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE JANVIER.

Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci pour la rédemption des captifs. — Saint Cyr et saint Jean, martyrs. — Sainte Marcelle, veuve. — Saint Métran, martyr. — Saint Tronquets, évêque. — Saint Géminien, évêque de Modène. — Saint Vigile, évêque de Trente, martyr. — Saint Jules, prêtre à Novare. — Saint Gaud, évêque d'Évreux. — Saint Moegu ou Maïdoc, évêque de Fernes en Irlande. — Saint Nicet, archevêque de Besançon. — Saint Bobin, évêque de Troyes. — Sainte Ulphe, vierge. — La Bienheureuse Louise d'Albertoni, du Tiers Ordre de Saint-François. — Sainte Hyacinthe Mariscotti, du Tiers Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Olhon, Frère Mineur. — Le Bienheureux Humble de Pérouse, Frère Mineur. — Le Bienheureux Paul de Santa-Maria. — Le Vénérable P. Noel Mars, de l'Ordre de Saint-Benoît. — Le Vénérable P. Eleuthère Dupont, de la Compagnie de Jésus. — Sem et les Patriarches du second âge. — Mémoire de la très-sainte Vierge. Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE NOLASQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE NOTRE DAME-DE-LA-MERCI POUR LA RÉDEMPTION
DES CAPTIFS ¹.

Saint Pierre Nolasque, issu de l'une des premières familles du Languedoc, naquit en 1188, dans un bourg du Lauragais nommé autrefois Recaude, et aujourd'hui le Mas des Saintes-Puelles ², au département de l'Aude. Il vint au monde le 1^{er} août, jour consacré au culte des liens de Saint-Pierre. On le nomma Pierre au

¹ Tiré de la vie du Saint, écrite en italien par François Olihan, et imprimée en 1668, in-4° ; de la chronique de l'Ordre religieux et militaire de Notre-Dame-de-la-Merci, par Bernard de Vargas, publiée à Palerme en 1622, 2 vol. in-fol., et surtout de l'*Hist. de la Merci*, composée en Espagnol par Alphonse Romain, Madrid, 1618, 2 vol. in-fol. Voyez encore Baillet, *Hist. des Ordres religieux* t. III, p. 266, et *Hist. de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci*, par les RR. PP. de la Merci, de la Congrégation de France, Amiens, 1685, in-fol.

² Le nom de *Mas des saintes Puelles* date de l'époque où l'on apporta à Recaude les reliques des deux filles (en latin *Puellæ*) d'un roi d'Huesca en Espagne, converties par saint Sernin. Ce sont elles qui recueillirent le corps du Saint après son martyre, et le renfermèrent secrètement dans l'endroit où l'église du *Taur* a été depuis bâtie à Toulouse. On les honore le 17 octobre.

saint Baptême, qu'il reçut dans une église dédiée à saint Paul. Dieu voulut marquer par toutes ces circonstances que Pierre Nolasque serait un jour chargé de chaînes par les Turcs, comme saint Pierre, son patron, l'avait été par Hérode, et qu'il serait la pierre fondamentale de l'édifice spirituel d'un nouvel Ordre dans lequel, à l'exemple de saint Paul, il deviendrait le captif de Jésus-Christ par sa charité et son dévouement.

Ses parents, qui avaient de la piété, eurent soin de lui procurer une excellente éducation, et de cultiver les heureuses inclinations que la grâce avait mises dans son âme. Ils ressentaient une grande joie en le voyant répondre parfaitement à leurs vœux, et réunir aux grâces de l'extérieur une grande innocence de mœurs et un goût décidé pour la vertu. Le jeune Pierre avait une sensibilité extraordinaire pour les malheureux, et distribuait en aumônes les petites sommes qu'on lui donnait pour fournir aux amusements de son âge. Il contracta la sainte habitude de donner quelque chose tous les matins au premier pauvre qu'il rencontrait, sans lui laisser même le temps de demander. Il se fit un devoir d'assister régulièrement à l'office divin ; les matines n'en étaient point exceptées, quoiqu'elles se disent à minuit. Cette pratique, à laquelle plusieurs laïques étaient alors fort exacts, ne subsiste plus parmi nous par une suite du refroidissement des derniers siècles.

Le Saint n'était âgé que de quinze ans lorsqu'il perdit son père : heureusement il avait une mère pieuse, qui, par ses exemples autant que par ses exhortations, l'entretint et l'affermi dans tous les sentiments de religion où il avait été jusqu'alors. Ce fut en vain qu'on essaya de le déterminer à s'engager dans le mariage. Cet état, quoique saint, eût traversé le désir qu'il avait d'être entièrement dégagé du siècle ; désir qui se fortifiait de jour en jour par de sérieuses réflexions sur la vanité des choses terrestres. Une nuit qu'il s'était levé l'esprit tout préoccupé de ces pensées, il se prosterna pour faire sa prière, qui dura jusqu'au matin. Dans la ferveur de son oraison, il s'obligea, par vœu, à garder une continence perpétuelle, et à consacrer ses biens à des œuvres dont la gloire de Dieu serait l'unique fin ; mais en atten-

dant que le Ciel s'expliquât ouvertement sur la route qu'il devait tenir, il se mit à la suite de Simon, comte de Montfort, général de la croisade des catholiques contre les albigeois, dont les cruautés inouïes avaient causé une désolation affreuse dans le Languedoc. Le comte vainquit ces hérétiques, et donna quelque temps après des preuves non équivoques de son estime pour notre Saint. Pierre, roi d'Aragon, ayant perdu la bataille et la vie dans la fameuse journée de Muret, Jacques son fils fut fait prisonnier par Simon de Montfort. Celui-ci, touché du malheur du jeune prince, qui n'avait que six ans, en eut un soin tout particulier; le mit sous la conduite de Pierre Nolasque et il les envoya l'un et l'autre en Espagne. Le Saint, qui avait alors vingt-cinq ans, parut un modèle de toutes les vertus à la cour de Barcelone¹. Il y pratiquait tous les exercices et toutes les austérités des cloîtres. Détaché des plaisirs et des vanités du monde, il ne les envisageait que comme des pièges tendus à son innocence, dont la fuite seule pouvait le sauver. La prière, la méditation et la lecture des bons livres partageaient tous les moments libres que lui laissaient les fonctions de sa charge.

Un grand nombre de chrétiens gémissaient alors dans l'esclavage sous la domination des Maures d'Espagne et d'Afrique. La dureté de leur état, et les dangers que couraient leur vertu et leur foi, firent la plus vive impression sur le cœur de notre Saint. Il forma aussitôt le projet d'employer tous ses biens à leur rachat. « Voilà, disait-il toutes les fois qu'il voyait des chrétiens esclaves de mahométans, voilà de quoi amasser des trésors qui ne périront jamais. » Il ne tarissait point quand il était sur cette matière, et ses discours avaient quelque chose de si touchant et de si persuasif, que plusieurs personnes donnèrent des sommes considérables pour coopérer à la bonne œuvre dont le Ciel lui avait inspiré la pensée : mais il fallait perpétuer cet esprit de charité, et le faire passer aux siècles suivants; ce fut ce qui engagea le Saint à proposer l'établissement d'un Ordre religieux, qui se

¹ La couronne d'Aragon était passée par les femmes dans la maison des comtes de Barcelone un siècle auparavant, et les rois d'Aragon faisaient leur principale résidence à Barcelone dans le temps dont nous parlons.

dévouerait par état à la rédemption des captifs. Quoique la charité fût l'unique objet de cet établissement, il ne laissa pas d'éprouver des contradictions : mais les difficultés furent enfin levées par une vision qu'eurent dans la même nuit saint Pierre Nolasque, saint Raimond de Pennafort et le roi d'Aragon. La très-sainte Vierge leur ayant apparu à tous les trois et les ayant exhortés à presser l'exécution d'un projet qui serait si glorieux à la religion, saint Raimond crut qu'il n'était plus permis de différer, et son sentiment prévalut. Le roi promit de loger le nouvel Ordre dans son palais, et déclara qu'il en serait le protecteur. Enfin le jour de saint Laurent de l'année 1223, Pierre Nolasque fut conduit à l'église cathédrale par le roi et par saint Raimond ; il y fit les trois vœux de religion entre les mains de Bérenger, évêque de Barcelone, et y en ajouta un quatrième, par lequel il s'obligeait d'engager ses biens et sa liberté même, s'il était nécessaire, pour la rédemption des captifs. Saint Raimond monta en chaire, et prononça un discours très-édifiant sur la cérémonie. Il y parla de la manière dont Dieu avait révélé à trois personnes différentes que sa volonté était que l'on fondât un Ordre pour la rédemption des chrétiens captifs chez les infidèles ¹. Le peuple applaudit à l'établissement du nouvel Institut, et ne douta point qu'il n'eût les plus grands succès. Saint Raimond donna ensuite l'habit religieux à Pierre Nolasque ², et le déclara premier Général de son Ordre, dont il avait lui-même dressé les constitutions. Deux gentils-hommes firent profession le même jour que notre Saint ; ils choisirent l'habit blanc, comme plus propre à leur rappeler l'innocence dans laquelle ils devaient vivre, et y ajoutèrent un scapulaire de la même couleur. Le roi voulut qu'ils portassent encore les armes

¹ Le P. Touron cite, p. 20 de la *Vie de saint Raimond*, une lettre originale de ce Saint, où il est parlé de cette révélation. On ne peut douter de l'authenticité de cette lettre ; elle a été prouvée par le P. Brémond, *Bullar. Ord. Prædic.* t. 1, *not. in Constit.* 36, Greg. X. La même révélation est rapportée dans la bulle de la canonisation de saint Pierre Nolasque, dans les histoires de Zumel, de Vargas, de Penia, etc. Benoît XIV en fait aussi mention, *de Canonis. Sanc.*, l. I, c. XII, et prouve que l'on ne peut raisonnablement en contester la vérité.

² Nous apprenons ceci de Mariana, et de la bulle du Pape Clément VIII.

d'Aragon sur le devant de leur habit, afin qu'elles fussent un monument durable de la protection qu'il accordait aux nouveaux religieux.

Cependant la Congrégation du Saint acquérait tous les jours des sujets excellents, et le nombre en devint si considérable qu'il ne savait plus où les loger. Le roi leur fit donc bâtir un magnifique couvent à Barcelone, en 1232. Trois ans après, saint Raimond étant à Rome, obtint du Pape Grégoire IX la confirmation du nouvel Ordre connu sous le nom de la Merci, et l'approbation de ses Constitutions ¹. Le roi d'Aragon, qui connaissait de plus en plus l'utilité des religieux de la Merci, leur donna plusieurs maisons dans le royaume de Valence : celle d'Uneza, la plus célèbre de toutes, qui porte aujourd'hui le nom de *Notre-Dame de la Merci del Puche* ², fut bâtie à l'endroit où l'on avait trouvé cette image de la très-sainte Vierge, que l'on voit encore dans l'église ; c'est pour cette raison qu'elle est extrêmement fréquentée par le peuple fidèle. Le roi fonda ce monastère en mémoire de ce qu'il avait pris la ville de Valence par la vertu des prières de notre

¹ Cet Ordre, dans ses commencements, était composé de deux sortes de personnes : de chevaliers, dont l'habillement ne différait de celui des séculiers qu'en ce qu'ils portaient une écharpe ou scapulaire, et de frères engagés dans les saints Ordres, qui faisaient l'Office divin. Les chevaliers gardaient les côtes pour empêcher les incursions des Sarrasins ; mais ils étaient obligés d'assister au chœur quand ils n'étaient point de service. Saint Pierre Nolasque lui-même n'a jamais été prêtre. On prit parmi les chevaliers, quoiqu'en plus petit nombre que les frères, les sept premiers généraux ou commandeurs. Le premier prêtre qui ait possédé cette dignité est Raimond Albert, élu en 1317. Les Papes Clément V et Jean XXII ayant ordonné que les prêtres seuls pourraient être élevés au généralat, les chevaliers furent incorporés à d'autres ordres militaires. Cet institut est connu sous le titre d'Ordre royal, militaire et religieux de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. Il possède en Espagne des commanderies fort riches. Il a huit provinces en Amérique, trois en Espagne et une dans la partie méridionale de la France, que l'on appelle la province de Guyenne. Cet Ordre, par ses constitutions, n'est point obligé à de grandes austérités corporelles. Le P. Jean-Baptiste Gonzalès, autrement dit du Saint-Sacrement, mort en 1618, y introduisit une réforme qui fut approuvée par le Pape Clément VIII. Ceux qui la suivent vont nu-pieds, et vivent dans la plus exacte pratique de la retraite, du recueillement, de la pauvreté et de l'abstinence. Les Pères réformés de la Merci ont deux provinces en Espagne et une en Sicile.

² En latin *Podoniensis*.

Saint. Il était effectivement si convaincu de leur efficacité, qu'il leur attribuait les victoires qu'il avait remportées sur les mahométans, ainsi que la conquête des royaumes de Valence et de Murcie.

Dès que Pierre Nolasque eut une fois embrassé la profession monastique, il quitta la cour. Ce fut en vain que le roi tâcha de le retenir ; rien ne put contrebalancer dans son cœur l'amour qu'il avait pour la retraite. A la vérité, il reparut dans le monde quelque temps après ; mais la charité seule l'y attira. Son dessein était de réconcilier deux seigneurs puissants, dont les divisions avaient troublé le repos de l'État et allumé le flambeau de la guerre civile : il eut le bonheur de réussir, et d'éteindre entièrement le feu de la discorde. Sa présence n'étant plus nécessaire dans le monde, il rentra dans son monastère. Comme il voulait donner une nouvelle perfection à son Ordre, il représenta à ses religieux qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs sur les terres sujettes aux princes chrétiens, mais qu'il fallait encore élire deux personnes qui allassent exercer cette bonne œuvre dans les pays gouvernés par les infidèles. Son avis fut reçu avec un applaudissement unanime, et on le nomma lui-même, avec un second, pour remplir une fonction qui a fait donner le titre de *Rédempteurs* à ceux qui en sont chargés. Il partit de Barcelone, afin de se rendre dans le royaume de Valence. Sa charité y donna le spectacle le plus édifiant. Les divers exercices de cette vertu l'occupaient si fort, qu'il ne lui restait pas un instant pour respirer. Tout son temps se passait à visiter, à instruire et à consoler les captifs. Dans l'impossibilité où il était de les racheter tous, il obtint au moins la liberté pour le plus grand nombre qu'il put. Les mahométans furent singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, et il y eut plusieurs d'entre eux qui ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile. Le Saint fit encore d'autres voyages sur les côtes d'Espagne, et toujours avec le même succès. Il eut beaucoup à souffrir dans celui d'Alger, où on le chargea même de fers pour la foi de Jésus-Christ : mais rien ne pouvait lier sa langue ; il continuait, malgré la défense qu'on lui en avait faite, d'éclairer les infidèles sur leurs erreurs aussi impies qu'extrava-

gantes. Son courage était d'autant plus invincible, que le martyre était l'objet de ses désirs les plus ardents.

Le Saint, quelque temps après son retour à Barcelone, voulut se démettre du généralat, afin de vivre en simple religieux le reste de ses jours ; mais personne ne voulut y consentir. Tout le succès de ses prières et de ses larmes se réduisit à lui obtenir un vicaire qui le déchargerait d'une partie du fardeau. On juge bien que la qualité de supérieur ne prenait rien sur l'humilité dans un tel homme. Pierre Nolasque se regardait comme le dernier de ses religieux, et recherchait avec empressement les plus bas offices de la communauté. Il aimait surtout à distribuer les aumônes à la porte du monastère, parce que cette fonction le mettait en état d'instruire les pauvres, et de les exhorter à la pratique de la vertu.

Saint Louis, roi de France, avait une estime singulière pour ce Saint, et il lui écrivit plusieurs lettres pour l'engager à venir le voir. Il eut cette satisfaction en Languedoc en 1243. Il reçut le serviteur de Dieu avec les démonstrations de la joie la plus vive, l'embrassa tendrement, et lui proposa de le suivre en Terre-Sainte. Pierre Nolasque, qui désirait depuis longtemps faire ce voyage, eût volontiers accompagné saint Louis ; mais le mauvais état de sa santé l'en empêcha. Il éprouva en effet, durant les dernières années de sa vie, une langueur continuelle, principalement occasionnée par les fatigues et les austérités de la pénitence. Ses infirmités augmentant de jour en jour, il se démit, en 1249, du généralat et de l'office de rédempteur, pour ne plus penser qu'à l'éternité. Dans sa dernière maladie, il ne démentit point cette patience héroïque qui avait déjà éclaté dans des infirmités aussi longues que douloureuses. Pendant son agonie, il fit à ses religieux une instruction sur la persévérance, et la termina par ces paroles : « Le Seigneur a envoyé un Rédempteur à son peuple ; il a fait une alliance avec lui pour toute l'éternité ¹. » Il recommanda ensuite son âme à Dieu, et mourut le jour de Noël, l'an de Jésus-Christ 1256, et le soixante-septième de son âge. Les miracles opérés par la vertu de ses reliques, que l'on garde à Bar-

¹ Ps. cx, 9.

celone chez les Pères de la Merci, l'ont fait mettre au nombre des Saints, par Urbain VIII, en 1628 ; Clément fixa depuis sa fête au 31 janvier.

SAINT CYR ET SAINT JEAN,

MARTYRS.

Si ces deux saints Martyrs sont illustres dans l'Église, nous en sommes bien moins redevables aux soins des hommes qui ont écrit leur histoire, qu'à la bonté de Dieu qui a fait éclater par des miracles leur mérite et la gloire dont leur martyre a été suivi.

Saint Cyr exerçait la médecine dans Alexandrie ; et le lieu où il distribuait ses remèdes fut si vénéré qu'après sa mort on le convertit en une église, dédiée sous le nom des trois jeunes Hébreux qui avaient été jetés dans la fournaise sous Nabuchodonosor.

Il profitait de l'avantage que sa profession lui donnait de voir toute sorte de personnes pour annoncer la foi en Jésus-Christ au peuple ; et il s'appliquait à préparer au salut éternel ceux dont il rétablissait la santé.

Une conduite si sainte déplut aux idolâtres qui le dénoncèrent au gouverneur d'Alexandrie, l'accusant d'abuser de sa profession pour inspirer à ses malades la désobéissance aux édits des empereurs. Le gouverneur donna aussitôt l'ordre de l'arrêter.

Mais Cyr, secrètement averti, se retira en Arabie, où, changeant d'habit et de manière de vivre, il passa quelque temps dans la solitude. Là, un soldat chrétien de l'armée d'Orient (il se nommait Jean, et il était d'Edesse en Mésopotamie) ayant eu l'occasion de connaître Cyr, se joignit à lui et le seconda dans l'œuvre de la conversion des païens, décidé comme lui à confesser Jésus-Christ devant les persécuteurs.

Quelque temps après, les deux solitaires passèrent en Égypte, sur la nouvelle que Cyr reçut d'une dame chrétienne nommée Athanasie qu'il connaissait sans doute et qui venait d'être arrêtée comme chrétienne avec ses trois filles, Théoctiste, Eudoxie et Théodosie. L'ainée de ces trois vierges n'avait que quinze ans. La crainte qu'il eut que des personnes si jeunes et si délicates ne se laissassent abattre par les tourments ou surprendre par les

caresses, le décida à s'exposer pour leur salut. Jean voulut l'accompagner, et ils allèrent ensemble à Canope, où les quatre servantes de Jésus-Christ étaient prisonnières. Ils trouvèrent moyen de les entretenir dès les premiers jours. Mais lorsqu'on sut qu'ils étaient chrétiens, ils furent saisis à leur tour et conduits devant le gouverneur. Accusés d'avoir corrompu les quatre prisonnières en leur inspirant du mépris pour les dieux et pour les empereurs, ils ne furent trouvés coupables que d'être chrétiens. Le gouverneur leur offrit de les renvoyer absous s'ils voulaient sacrifier aux dieux. Mais irrité de la liberté qui perçait dans leurs généreuses réponses, il les fit passer par les supplices les plus rigoureux, pour les conduire à la mort. Il ordonna qu'on amenât les trois jeunes filles et leur mère, et en leur présence Cyr et Jean furent cruellement meurtris de coups de bâton. On leur brûla ensuite les flancs avec des torches ardentes et on répandit du sel et du vinaigre sur leurs plaies.

Le dessein de leur persécuteur n'était pas seulement de les abattre eux-mêmes, mais d'épouvanter ces jeunes filles et d'affaiblir leur courage par la vue de cet affreux spectacle. Voyant qu'il ne gagnait rien sur les deux Martyrs, il leur fit donner quelque relâche et ordonna que l'on tourmentât Athanasie et ses filles, qu'il croyait à demi-vaincues. Mais l'épreuve qu'il fit de leur courage ne lui donna que plus de confusion encore ; et, pour en sortir, il fit couper les têtes de la généreuse mère et de ses trois filles. Il termina par le même supplice le martyre de Cyr et de Jean. C'était le 31 janvier, probablement de l'an 311.

Les fidèles trouvèrent moyen de recueillir leurs précieuses reliques. Les corps de Cyr et de Jean furent mis dans un cercueil ; ceux d'Athanasie et de ses trois filles dans un autre. Environ cent ans après, les reliques de saint Cyr et de saint Jean furent transportées de la ville de Canope dans un bourg voisin appelé Manuthé, par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie. Cette translation fut accompagnée et suivie d'un grand nombre de miracles, qui firent regarder les saints Cyr et Jean, comme les médecins invisibles des corps et des âmes, tout-puissants devant Dieu.

Leurs reliques furent honorées de nombreux miracles, que

saint Sophroné et saint Jean Damascène ont rapportés. On les transféra de Canope à Rome, où les Papes donnèrent plusieurs portions de ces trésors à différents sanctuaires. On en a dans la principale église de Vico ou Trivico au royaume de Naples, à Munich dans l'église de Saint-Michel, et en d'autres lieux. On croit que la tête de saint Jean, le compagnon du martyre de saint Cyr, est à Saint-Jean-d'Angély.

SAINTE MARCELLE,

VEUVE.

Marcelle est appelée par saint Jérôme la gloire des Saints, l'honneur de la ville de Rome, le modèle des veuves chrétiennes. Elle était d'une race très-illustre, et plusieurs de ses ancêtres avaient possédé les premières dignités de l'empire. Mais elle fut moins grande par tous ces avantages du siècle que par la grâce que Dieu lui fit de mépriser et sa noblesse et son opulence, pour embrasser l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ. Elle fut mariée à un homme dont on ignore le nom ; il la laissa veuve au bout de sept mois. Céréalis, personnage très-riche, alliée de l'empereur, la rechercha en secondes noces ; et comme il était vieux, il lui promettait, pour l'engager à lui donner sa main, qu'il la ferait héritière de tous ses biens. Marcelle répondit qu'elle était résolue de se consacrer à Dieu désormais sans réserve ; mais que, si elle avait songé à se remarier, elle eût épousé un mari et non une succession.

Elle fut parmi les femmes la première qui confondit le paganisme dans Rome, en faisant voir à tout le monde ce que c'est qu'une veuve chrétienne. Avant elle, dans cette ville, on n'avait pas encore vu d'exemple de la vie solitaire, et la plupart des habitants n'avaient que du mépris pour ce genre de vie. Marcelle ayant appris, par des prêtres d'Alexandrie et par saint Athanase, réfugié à Rome, la vie toute céleste de saint Antoine, de saint Pacôme, de tant de solitaires, de vierges et de veuves qui peuplaient les déserts de la Thébaïde, n'eut pas honte d'embrasser, au sein du monde, ce qu'elle connut être agréable à Jésus-Christ. Elle prit donc des habits simples et grossiers, et ne voulut rien

garder qui fût d'or, pas même son cachet. Elle employa ses grandes richesses à nourrir les pauvres.

Elle n'allait jamais nulle part sans sa mère; elle ne voyait qu'en compagnie les ecclésiastiques même et les solitaires qui venaient dans sa maison.

Elle avait toujours avec elle des vierges et des veuves graves et modestes. Elle sortait peu, elle évitait surtout d'aller chez les dames de qualité, de peur d'être obligée d'y voir ce qu'elle avait méprisé. Elle allait en secret faire ses prières dans les églises des Apôtres et des Martyrs, observant de ne pas s'y trouver aux heures où s'y rassemblait la multitude. Elle ne mangeait point de chair. La faiblesse de son estomac et ses fréquentes infirmités l'obligèrent à prendre un peu de vin; mais le plus souvent elle se contentait de le sentir au lieu de le goûter. Ainsi vivait Marcelle au milieu de Rome, toujours occupée de la pensée de la mort, et s'y préparant par une pénitence et par des mortifications continues.

Les Goths s'étant rendus maîtres de Rome en 410, mirent la ville au pillage. Quelques-uns de ces barbares, tout couverts de sang, entrèrent dans la maison de Marcelle. Elle les reçut sans s'étonner, et, lorsqu'ils lui demandèrent son or et son argent, elle répondit, en leur montrant ses vêtements pauvres, qu'une personne habillée comme elle n'était guère suspecte d'avoir de l'argent. Mais ils ne la crurent pas, et, pour l'obliger à leur découvrir son trésor, ils la déchirèrent de coups de fouet. Marcelle souffrit ce supplice avec autant de fermeté que si elle eût été insensible. Elle ne demandait qu'une seule grâce à ces barbares, en se jetant à leurs pieds : c'était de ne point séparer d'elle sa chère fille Principie, pour laquelle elle craignait les insultes. Enfin les pillards se laissèrent toucher et les conduisirent toutes deux à l'église de Saint-Paul; car le roi des Goths, Alaric, avait ordonné que cette église et celle de Saint-Pierre fussent respectées comme asiles, ainsi que tous ceux qui s'y étaient retirés. Marcelle alors, ne pouvant contenir la joie que sa foi vive lui inspirait, rendait tout haut grâces à Dieu de ce que la captivité ne l'avait pas appauvrie, mais l'avait trouvée pauvre, de ce qu'il n'y

avait pas de jour où, pour être nourrie, elle n'eût besoin qu'on lui fît quelque aumône ; de ce qu'enfin elle pouvait dire selon la vérité avec Job : « Je suis sortie nue du sein de ma mère et j'entrerai nue au tombeau. » Peu de temps après, elle s'endormit au Seigneur, avec la tranquillité qu'inspirent aux âmes justes la bonne conscience et l'espérance de jouir des biens éternels.

SAINT MÉTRAN,

MARTYR.

Saint Métran (*Metranus*), souffrit le martyre à Alexandrie, la dernière année du règne de l'empereur Philippe. Quoiqu'il n'y eût point alors de persécution générale excitée contre les chrétiens, cependant le peuple d'Alexandrie se souleva en l'an 249, et crut ne pouvoir faire un plus grand acte de religion, que de tuer tous les chrétiens. Ils se saisirent d'abord d'un vieillard vénérable, c'était Métran, et ils voulurent lui faire proférer des paroles impies ; n'ayant pu l'y obliger, ils le frappèrent à coups de bâton par tout le corps, lui piquèrent les yeux et le visage avec des roseaux pointus, et, l'ayant traîné hors de la ville, ils le lapidèrent. C'est ainsi qu'il acheva son martyre.

SAINT TRONQUETS,

ÉVÊQUE DE TROIX-CHATEAUX.

Le bienheureux Torquatus, dont le peuple a fait Tronquets, était évêque des Tricastins, dans le Dauphiné, au iv^e siècle. Mais on sait peu de choses de son histoire ; sa tombe fut vénérée, et il y a encore une église de son nom dans le diocèse de Grenoble. Son corps était conservé dans l'abbaye de Notre-Dame de Cruas, au diocèse de Viviers. Il a été brûlé par les Calvinistes au xvi^e siècle.

SAINT GÉMINIEN,

ÉVÊQUE DE MODÈNE.

Géminien, né d'honnêtes parents, dans les environs de Modène, sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il perdit son père et sa

mère. C'était vers le milieu du iv^e siècle. Ayant été élevé chrétiennement, dès qu'il se vit possesseur des biens de sa famille, il les partagea tous aux pauvres et entra dans le clergé. L'évêque Antoine, qui siégeait alors à Modène, le fit diacre et se l'attacha. Dès lors, Géminien ne quitta plus le Prélat, et à sa mort, le peuple qui admirait les vertus du pieux diacre le demanda si unanimement et si vivement pour évêque, qu'il fut contraint de recevoir ce fardeau. Si son humilité, sa douceur et son zèle le rendirent cher à Dieu, ses vertus le rendirent aussi vénérable à son peuple.

Il avait sur les démons une telle puissance, que d'un signe de Croix il les contraignait à fuir. Sa renommée alla jusqu'à Constantinople où l'empereur Gratien, dont la fille était possédée d'un de ces démons qui font les énergumènes, l'envoya prier de venir la délivrer. Il s'embarqua aussitôt. Dès qu'il fut en mer une tempête affreuse s'éleva ; il la calma par le signe de la Croix et arriva sans autre rencontre à la ville de Constantin. Il rendit le calme et la paix à la princesse, guérit plusieurs malades et revint à Modène.

Il assista au concile que saint Ambroise convoquait à Milan dans l'année 390, pour anathématiser l'hérésie de Jovinien, qui prêchait la nullité de la pénitence et professait qu'on peut gagner le ciel dans les festins, les fêtes et les plaisirs. Il était le précurseur du fouriérisme, que nous avons vu naître et passer chez nous. Saint Géminien termina une vie sainte par la plus sainte mort, le 31 janvier de l'une des dernières années du iv^e siècle. Et Modène l'honore comme l'un de ses protecteurs et de ses bienfaiteurs.

SAINT VIGILE,

ÉVÊQUE DE TRENTE, MARTYR.

Vigile, fils de sainte Maxence, était un prêtre humble et savant, que ses vertus et son mérite élevèrent en l'an 385 sur le siège épiscopal de Trente. Timide et se défiant de lui-même, il écrivit aussitôt à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander ses règles de conduite. Le grand Prélat lui répondit une belle lettre où il l'engage, entre autres conseils, à réprimer

l'usure, à combattre l'idolâtrie qui était encore vivace en plusieurs lieux de son diocèse, à empêcher les mariages entre chrétiens et infidèles, et à envoyer des missionnaires dans les contrées de son diocèse qui étaient encore peuplées de païens. Vigile se fit un devoir de suivre les enseignements de saint Ambroise, et il envoya trois des membres de son clergé dans les parties de son évêché où l'idolâtrie avait le plus de racines. Ces trois missionnaires étaient Sisinius, Martyrius et Alexandre le Cappadocien. Ces trois Saints se livrèrent à leur mission avec le plus grand zèle. Ils firent des conversions dans le val d'Anagni. Mais ayant improvisé une église, les païens firent une procession avec leurs idoles et voulurent forcer les convertis à y prendre part. Sur leur refus persévérant, ils s'emparèrent des missionnaires et les mirent à mort en mai 397. Vigile envoya la relation de leur martyre à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Jean Chrysostome, et admirant leur mort avec une sainte envie, il alla lui-même continuer leur mission et fut massacré en l'an 400, par les paysans idolâtres.

Ce bon Saint est honoré dans l'Église romaine le 31 janvier et dans le Tyrol le 26 juin.

SAINT JULES,

PRÊTRE A NOVARE.

Un pieux prêtre nommé Jules ayant obtenu de l'empereur Théodose le Grand la permission d'abattre les temples des idoles et de les remplacer par des églises chrétiennes, partit de l'Orient où il était né et vint à Rome. Il se prépara à sa mission dans le monastère de Saint-Athanase. Il vint ensuite dans le Milanais, s'établit à Novare et fit dans cette contrée des conférences où il excitait les peuples à construire des églises, tout en les pénétrant de la doctrine chrétienne et les éclairant sur leurs devoirs. Dieu appuyant ses sermons par des miracles, on dit que cent églises furent élevées par suite de ses prédications. Il avait un frère nommé Julien, qui était diacre et qui le secondait. Il mourut à Novare le 31 janvier, mais on ne sait de quelle année.

Ses reliques et celles de son frère Julien sont honorées dans une église qu'ils avaient bâtie près de Novare.

SAINT GAUD,

EVÊQUE D'ÉVREUX.

Les incursions que firent les barbares au iv^e siècle, empêchèrent longtemps de donner un successeur à saint Taurin, premier évêque d'Évreux, mais Dieu eut enfin pitié de son peuple abandonné et lui suscita un pasteur selon son cœur. Germain, évêque de Rouen, fut l'instrument dont il se servit pour élever saint Gaud (*Valdus*) sur le siège d'Évreux. Le nouvel évêque passait les jours à prêcher la foi dans les villes et dans les villages ; pour les nuits, il les consacrait à la prière, afin d'attirer sur ses travaux les bénédictions du ciel. Il vint à bout d'extirper les superstitions du paganisme et d'établir sur leurs ruines le règne de Jésus-Christ. Enfin, se sentant épuisé après quarante années du plus pénible apostolat, il désigna le prêtre Maurusion pour son successeur, se démit de son évêché et se retira, selon la tradition immémoriale du pays, dans la solitude de Scicy, au diocèse de Coutances. Cette solitude était alors habitée par plusieurs ermites, tels que saint Pair, saint Sénier, saint Araste et saint Scubillion. Gaud y passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la plus sublime contemplation, et mourut en 491. On l'enterra dans l'oratoire de saint Pair, avec lequel il avait travaillé à la conversion des idolâtres du pays. Cet oratoire est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Pair-sur-Mer ; on y voit dans une châsse les reliques de saint Gaud, qui furent découvertes en 1131.

SAINT MOEG OU MAIDOC,

EVÊQUE DE FERNES EN IRLANDE.

Saint Moëg, en latin *Moidocus* ou *Maedocus*, naquit dans la Connachie, province de l'Irlande, vers le milieu du vi^e siècle. Dès son enfance élevé chrétiennement, il se montra pénétré de la crainte de Dieu. Il passa, jeune encore, dans le pays de Galles, où il se mit sous la conduite de saint David, alors abbé de Ross. Il prit l'habit monastique dans cette abbaye, puis il retourna dans

sa patrie avec plusieurs religieux d'une piété éminente ; il y fonda pour eux des monastères et bâtit des églises avec son patrimoine qui était considérable.

Sa piété, sa générosité et ses lumières le firent évêque de Fernes, dans le comté de Wexford. Après avoir passé sa vie à faire le bien, il mourut en paix le 31 janvier de l'an 620, et son nom est resté célèbre parmi les Saints de l'Irlande. Il est fêté aussi dans le pays de Galles et dans l'Écosse ¹.

SAINT NICET,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

Pendant le règne de Thierry II, roi de Bourgogne et d'Austrasie, saint Nicet, homme distingué par sa sagesse et sa piété, fut élevé sur le siège métropolitain de Besançon. Ce pontife entretenait de grandes relations avec saint Grégoire le Grand, et montra beaucoup de zèle pour défendre la foi catholique contre les hérétiques de son temps. Saint Colomban, fondateur de Luxeuil, était aussi très-lié avec lui, et ce fut à la demande de ce vertueux abbé que Nicet consacra les églises qu'il avait fait construire dans les Vosges. Il alla même visiter les monastères d'Anegrai, de Luxeuil et de Fontaines, et adressa dans cette circonstance plusieurs exhortations aux fervents religieux qui habitaient ces diverses maisons. Il reçut chez lui ce digne ami, obligé de quitter Luxeuil, et lui offrit la plus touchante hospitalité, cherchant à adoucir autant qu'il était en lui le sort de ce saint homme, si indignement persécuté par le jeune Henri, roi de Bourgogne, qu'il avait eu le courage de reprendre sur sa vie scandaleuse. Colomban fut si touché de ces marques d'attachement, qu'il en versa des larmes, et avoua que le séjour de Besançon était pour lui plutôt un séjour de délices que de peines et d'exil.

¹ On trouve, dans la chronique de Scône et dans le bréviaire d'Aberdeen, une ancienne collecte, où l'on implorait la miséricorde divine par son intercession. Chastelain dit que dans la Basse-Bretagne il est nommé saint Dé, par contraction du mot latin *Aideus* ou *Aidanus*, et que le village et l'église qui portent son nom, célèbrent sa fête le 18 mai, jour auquel apparemment l'on aura reçu quelque partie de ses reliques.

Nicet avait appris par révélation le jour de son trépas. Après avoir convoqué son clergé, il lui recommanda la fidélité à la vraie doctrine de Jésus-Christ, ainsi que l'assiduité aux devoirs du saint ministère. Des sanglots interrompirent son discours : il ne put continuer, et s'endormit du sommeil de la paix, le 20 janvier 611. Plusieurs miracles opérés près de son tombeau attestent sa sainteté. On a conservé une partie de ses reliques dans l'église de Saint-Pierre de Besançon. (M^{sr} DONEY).

SAINT BOBIN,

ÉVÊQUE DE TROYES.

Saint Bobin, né dans l'Aquitaine, était contemporain de Charlemagne. Ayant appris d'un de ses compatriotes que de grandes vertus florissaient auprès de Troyes, dans l'abbaye de Moutier-la-Celle, fondée par saint Frobert, il quitta son pays et ses parents et poussé par l'ardent désir de faire son salut, il vint à cette maison de prières, qui jouissait d'un grand renom de sainteté. Il y fut reçu avec toute la bienveillance chrétienne ; et assez vite il devint là le modèle des religieux. On admirait ses vertus, sa science et sa profonde humilité, si bien que la ville de Troyes ayant perdu vers l'an 783 son évêque le vénérable Censard, cette ville dont les habitants « ne voulaient que des Saints pour les gouverner et avoir soin de leurs âmes, demandèrent instamment Bobin pour leur prélat. »

Desguerros, que nous suivons, rapporte qu'il brilla par ses aumônes et par sa mansuétude. Il ajoute : « On dit que la dignité de prélature est si haute, que souvent la tête en tourne, si on ne l'a pas bien faite, et que les honneurs changent les mœurs, si on n'y prend garde. Mais le saint prélat demeura toujours dans l'enclos de son humilité, faisant constamment ce grand miracle que, plus il était élevé, plus il se tenait abaissé, que plus Dieu le faisait grand en vertus, en mérites et en merveilles, plus il se confondait à être humble. »

Riche des précieuses qualités qui font les grands évêques, après avoir très-sagement gouverné son diocèse, saint Bobin mourut le 31 janvier de l'an 800 ou 801, avec la réputation d'un homme de grande sainteté : *Vir præcipuæ sanctitatis*.

SAINTE ULPHE,

VIERGE.

Sainte Ulphe naquit dans le Soissonnais, vers le commencement du viii^e siècle. On ne connaît pas le rang de sa famille ; mais on sait que, dès ses plus tendres années, sainte Ulphe consacra sa virginité à Jésus-Christ, et forma la résolution de n'avoir jamais d'autre époux. Sa jeunesse se passa dans la plus parfaite innocence, dans la retraite et dans les plaisirs purs que l'on goûte à servir Dieu. Elle était d'une grande douceur de mœurs, affable dans toutes ses paroles, modeste dans sa conduite. La pudeur était dans ses yeux, la vérité dans sa bouche, la bienfaisance dans ses mains, la pureté et toutes les vertus dans son âme.

Quoique les gens du monde ne cherchent guère à se parer de toutes ces qualités précieuses, et qu'ils semblent même en faire peu d'estime, telle est cependant la force de la vertu qu'elle ne peut briller sans être admirée et sans attirer les respects. Plusieurs jeunes gens recherchèrent la jeune Sainte, et tous se seraient trouvés heureux de l'obtenir en mariage.

L'un d'eux la demanda avec tant d'instances à ses parents qu'ils lui promirent enfin la main de leur fille. Mais lorsque le père de sainte Ulphe, qui était un homme rempli de la crainte de Dieu, eut appris le vœu qu'elle avait fait, il retira sa parole et déclara que sa fille n'aurait pas d'autre époux que Celui que son cœur avait choisi.

Sachant cependant que tout ici-bas n'est qu'inconstance, et craignant qu'on ne cherchât à la tourmenter plus tard au sujet de sa pieuse résolution, sainte Ulphe quitta secrètement son pays et tous les avantages que le monde voulait lui offrir, pour suivre librement Jésus-Christ. Elle marcha à l'aventure, et ne s'arrêta qu'auprès d'Amiens, au bord d'un ruisseau où se trouvait une belle fontaine, qui se voit encore aujourd'hui dans le jardin de l'ancien couvent du Paraclit ¹. Cette fontaine était voisine de

¹ Le couvent du Paraclit, près d'Amiens, appartenait à des religieuses Bernardines. Le Paraclit près de Nogent-sur-Seine, était une autre abbaye de Bénédictines.

taillis très-épais, qui parurent à sainte Ulphe un lieu propre à sa retraite. Elle en rendit grâce à Dieu et, après s'être rafraîchie de l'eau de la fontaine, elle s'endormit paisiblement dans l'endroit du bois le plus couvert.

Au milieu de la nuit, elle fut visitée par la Reine des vierges, qui lui apparut en songe, la fortifia dans sa résolution et lui promit qu'elle fonderait dans le lieu même où elle s'était arrêtée, un monastère de filles chrétiennes. A son réveil, elle crut entendre une voix qui l'engageait à aller au-devant de celui que Dieu lui envoyait. C'était le saint prêtre Domice, homme vénéré dans Amiens pour ses vertus, son grand âge, ses austérités et sa piété exemplaire. Il sortait alors de sa retraite pour se rendre aux saints offices à la cathédrale d'Amiens. Sainte Ulphe l'aperçut bientôt, courut au-devant de lui, se prosterna à ses pieds et le pria, au nom de Dieu, de vouloir bien diriger sa conduite. Domice, qui était très-prudent et qui ne connaissait pas celle qui lui parlait, la remit au lendemain ; et lorsqu'il rentra dans sa cellule, il consulta Dieu sur ce qu'il devait faire. Une inspiration de l'Esprit-Saint lui révéla les mérites de sainte Ulphe et lui ordonna de l'aider de ses conseils et de ses prières.

Le lendemain matin, au lever du soleil, l'homme de Dieu vint trouver la Sainte, qui priait auprès de la fontaine. Il la consola, lui donna un petit panier de vivres, l'exhorta à la persévérance, et l'engagea à se rendre toutes les nuits dans l'église de Saint-Acheul pour y faire ses prières.

Quelque temps après, un jour que l'évêque d'Amiens célébrait l'office des Vierges, saint Domice et sainte Ulphe se trouvant alors dans l'église, le prélat se retira, après les matines, dans une chapelle écartée, pour se préparer à dire la sainte Messe. Pendant qu'il était absorbé devant Dieu qu'il priait avec ferveur, il crut voir une jeune fille qui se présentait à lui sous la conduite de Domice, pour être consacrée vierge. Étonné de cette vision, le pieux Évêque appela Domice, qui lui raconta l'histoire de sainte Ulphe. Il la fit venir, et ayant admiré ses saintes résolutions, il lui donna l'anneau et le voile de virginité ; après quoi, l'ayant communie solennellement, il la mit sous la direction de

saint Domice et lui fit bâtir une cellule auprès de sa fontaine.

Cependant la jeune épouse de Jésus-Christ croissait de jour en jour en sainteté et en perfection. Ses prières étaient ferventes, son humilité profonde, sa chasteté angélique, son obéissance simple et prompte ; elle gardait un silence rigoureux et vivait avec une extrême tempérance.

Le temps arriva où il plut à Dieu de récompenser le bienheureux Domice de ses travaux. Sainte Ulphe le soigna avec la tendresse d'une fille dans sa dernière maladie. Ce fut elle qui lui ferma les yeux ; et si elle eut la douleur de perdre en lui un père et un guide éclairé, elle eut aussi la consolation de voir, par les miracles que Dieu opéra à son tombeau, qu'il était au nombre des Bienheureux.

Après qu'elle eut fait ensevelir son père spirituel dans le lieu même où il avait pratiqué tant de vertus, sainte Ulphe vécut dans une retraite plus profonde que jamais ; elle redoubla d'austérités et de zèle, se croyant d'autant plus obligée de veiller sur elle-même qu'elle se voyait privée de son guide. Dieu, pour la consoler de la perte qu'elle avait faite, toucha le cœur d'une jeune fille d'Amiens, nommée *Aurée*, et lui inspira le désir d'imiter les vertus de sainte Ulphe. Elle vint donc la trouver et lui demanda de partager sa solitude. Ulphe remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, puis embrassant cette chère compagne, elle vécut quelques années avec elle dans les exercices de la dévotion et de la pénitence.

Plusieurs autres vierges s'adressèrent ensuite pareillement à sainte Ulphe et la prièrent de les diriger dans la vie religieuse ; de sorte que la Sainte se vit bientôt à la tête d'une communauté assez nombreuse. Elle obtint dans un quartier d'Amiens un terrain où elle fit bâtir de petits logements séparés, et comme elle ne voulait pas quitter sa solitude, qui lui était chère, elle chargea la bienheureuse Aurée de la conduite de ce monastère, se contentant de venir quelquefois l'aider de ses conseils.

Mais Dieu voulant retirer sainte Ulphe du monde qu'elle avait édifié, lui envoya une fièvre pour l'avertir de se préparer à voir bientôt son divin Époux. Afin de ne pas affliger ses compagnes

par la douleur que sa mort pouvait leur causer, elle se retira seule dans sa cellule, où elle rendit son âme à Dieu son créateur ¹.

En même temps, les filles qu'elle avait dirigées dans la vie pénitente virent, durant leur sommeil, une compagnie de Vierges vêtues de robes blanches, qui entrèrent dans la cellule de sainte Ulphe, lavèrent son corps et l'ensevelirent.

Le lendemain de grand matin, sainte Aurée et ses compagnes partirent d'Amiens; elles trouvèrent le corps de sainte Ulphe inanimé. Mais à la fraîcheur et à la sérénité de son visage, on eût dit qu'elle n'était qu'endormie. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, son front semblait orné d'un rayon de lumière, et une douce odeur embaumait la cellule.

Sainte Ulphe fut enterrée au lieu même où elle avait combattu pour mériter le ciel. On y éleva depuis l'abbaye du Paraclit, qui fut occupée par des religieuses Bernardines; et les reliques de la Sainte, que Dieu signala par plusieurs miracles, furent transportées avec celles de saint Domice dans la cathédrale d'Amiens.

LA BIENHEUREUSE LOUISE D'ALBERTONI,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La capitale du monde chrétien se glorifie d'avoir vu naître la Bienheureuse Louise d'Albertoni, en 1470. Son père et sa mère, Etienne d'Albertoni et Lucrece Tribaldi, jouissaient d'un rang distingué dans Rome, où leur piété leur avait attiré encore plus de considération, que leur noblesse. Louise eut pour elle la vénération de tous les gens de bien, dès qu'elle parut dans le monde, et l'intégrité de sa conduite, la pureté de ses mœurs la méritaient.

Son plus ardent désir était de vivre dans la continence, mais par obéissance pour ses parents, elle épousa Jacques de Cithare, jeune gentilhomme qui avait toutes les qualités qu'on peut désirer dans une personne bien née. Malgré sa répugnance au mariage, elle vécut parfaitement bien avec lui, sans cependant se

¹ Quelques-uns mettent cette mort au dernier jour de janvier; et c'était effectivement le dernier jour de janvier que le Paraclit fêtait sainte Ulphe. Mais d'autres églises honorent sa mémoire le 12 de ce même mois.

relâcher en rien de ses pratiques de piété ; et le Seigneur bénit cette union par la naissance de trois filles, que Louise eut soin d'élever dans sa crainte et dans son amour.

Jacques de Cithare mourut à trente-trois ans ; sa veuve supporta cette perte avec une constance admirable, et pour se retirer des engagements du monde et se consacrer sans réserve aux pensées de l'éternité, elle embrassa le Tiers-Ordre de Saint-François. Libre alors de soins étrangers, elle fit de si grands progrès dans la vertu qu'elle en devint un modèle accompli.

La délicatesse de son sexe ne l'empêcha pas de mener une vie très-austère, et de s'imposer des jeûnes et d'autres pratiques de pénitence capables d'accabler les corps les plus robustes. L'amour de Dieu dont Louise était embrasée, ne fut pas stérile pour les pauvres, qui sont ses membres ; durant une famine qui désola toute l'Italie, elle vendit tous ses biens, et se réduisit elle-même à l'indigence, pour soulager leurs misères corporelles, tandis que par ses discours elle édifiait leur âme. Le Seigneur voulant récompenser sa persévérance, elle eut révélation du moment de sa mort, et s'y prépara par les Sacraments de l'Église, qu'elle reçut avec tous les sentiments d'un cœur enflammé de charité, ne cessant de répéter ces paroles : « J'ai demandé une chose au Seigneur ; et l'unique objet de mes recherches, c'est d'habiter dans son saint Temple tous les jours de ma vie. » Dans ces heureuses dispositions, elle s'endormit du sommeil des Justes, le 31 janvier 1530, âgée de soixante ans. Son corps fut enterré à Rome dans une des chapelles du couvent des Réformés de Saint-François, au-delà du Tibre, où sa sainteté a éclaté par plusieurs miracles. Tous les ans, le jour de la Fête, le Sénat et le peuple romain assistent en corps à une messe solennelle qui se célèbre avec grande cérémonie, et présentent quatre flambeaux de cire blanche, un calice d'argent et une lampe qui brûle continuellement devant son tombeau. Le 25 novembre 1671, le Pape Clément X, permit à l'Ordre de Saint-François d'en faire la fête et l'office double.

SAINTE HYACINTHE MARISCOTTI,

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La famille de sainte Hyacinthe, dont l'Ordre de Saint-François honore aujourd'hui la mémoire, était une des plus illustres de la ville de Rome, où elle naquit de Marc-Antoine de Mariscotti, comte de Vignanelli, et d'Octavie Orsini.

Dès ses premières années, Hyacinthe fut prévenue des bénédictions du Ciel, et étant tombée dans un puits à l'âge de sept ans, elle n'en fut retirée que par un miracle. Heureusement pour elle, son éducation avait été confiée aux Religieuses de Saint-Bernardin, de Viterbe, qui prirent grand soin de lui inculquer les principes de la foi chrétienne. Quoiqu'elle eût embrassé, étant encore fort jeune, le Tiers-Ordre de Saint-François, elle donnait un peu dans les amusements du siècle, et se livrait à des vanités et à des dissipations qui n'allaient pas à la vie religieuse. Mais une forte maladie dont le Seigneur l'affligea, et les exhortations d'un confesseur éclairé, la rappelèrent à ses devoirs, et lui firent quitter un genre de vie qui la conduisait à sa perte.

Elle commença à pleurer ses égarements et à les expier par une vie pénitente, refusant à ses sens tout ce qui pouvait les satisfaire, et mâchant pour se mortifier, les herbes les plus amères. Son oraison était continuelle et ne s'interrompait que pour méditer la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Instruite par son propre exemple, elle s'attachait particulièrement à ramener les âmes dans la voie du salut. Son zèle à soulager les malades dans les hôpitaux, la porta à établir deux Confréries dont les membres avaient pour objet unique de les assister. Sa dévotion affectueuse envers le Saint-Sacrement de nos autels, et sa tendre piété pour la Mère de Dieu, ne se sont jamais démenties. Tant de vertus furent couronnées par le don de prophétie et par celui des miracles.

La Bienheureuse mourut en 1640, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Son corps fut enterré à Viterbe dans l'église des Religieuses de Saint-Bernardin, qu'elle avait édifiées par ses vertus.

Le cardinal Mariscotti, son cousin, fit les démarches nécessaires pour constater les miracles ; Benoît XIII la béatifia en 1726, et Pie VII la canonisa le 24 mai 1807. Elle est marquée en ce jour au Martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX OTHON,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Othon s'était consacré de bonne heure au service de Dieu, et il était chanoine, quand il prit l'habit de Frère Mineur.

Avant sa profession dans l'Ordre de Saint-François, il s'était déjà présenté à plusieurs maisons religieuses de différents instituts : mais une grosse tumeur qui lui était survenue à la gorge, empêchait qu'il ne fût reçu. Fort attristé de ce contre-temps, il implora l'assistance de sainte Euphémie, et mit tant de ferveur dans sa prière, que la Bienheureuse lui apparut et le guérit par son attouchement ; puis lui recommanda d'embrasser la règle du séraphique Patriarche.

Othon satisfît au commandement de la Sainte, et prononça ses vœux dans la province Franciscaine, appelée de Saxe, où il s'est rendu recommandable par ses vertus et par une pénitence austère et continuelle. Accablé d'années, il mourut au couvent d'Halberdstat, ville du cercle de la Basse-Saxe, en 1234. Il y fut inhumé et y opère beaucoup de miracles.

LE BIENHEUREUX HUMBLE DE PÉROUSE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Humble, originaire de Pérouse, ville épiscopale d'Italie, dans l'État de l'Église, avait reçu une excellente éducation, qui le disposa au genre de vie pieux qu'il mena lorsque, dégoûté des vanités du monde, il le quitta pour embrasser l'Ordre des Frères Mineurs. Un événement miraculeux détermina l'Institut qu'il devait embrasser.

Un jour qu'il se promenait sur le bord d'une rivière, réfléchissant sur le parti qu'il prendrait, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Homme de désirs, si tu veux accomplir ta résolution et te

sauver, suis-moi avec un habit de religieux. — Dans quel Ordre voulez-vous, Seigneur, que je le prenne ? demanda le jeune homme. — Dans celui que François vient d'instituer, répartit le Sauveur. — Mais, Seigneur, répliqua Humble, quelle façon de vie voulez-vous que je garde, pour vous être plus agréable ? — La commune, répondit Jésus-Christ ; mais fuis la familiarité trop particulière de tes frères ; garde-toi de rechercher et plus encore de juger les défauts des autres. »

Humble, sensiblement touché de cet entretien, fut sur-le-champ trouver saint François et le pria de lui donner l'habit de son Ordre. La modestie et la candeur, ainsi que le zèle qui paraissaient sur le visage du postulant, déterminèrent le saint Patriarche à le recevoir sans différer. Il lui fit quitter son nom de famille, pour prendre celui de Humble, le garda pendant quelque temps auprès de lui ; puis l'envoya à Notre-Dame-des-Anges, pour y faire son noviciat.

Dans la suite, Humble passa à Florence, où il s'acquit la réputation d'un excellent prédicateur. Il y demeura jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 1334, n'étant encore qu'à la fleur de son âge. On l'enterra au couvent de Sainte-Croix, où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX PAUL DE SANTA-MARIA.

C'était un savant juif de Burgos, qui florissait au xiv^e siècle et qui était homme de bien. Dieu lui inspira le désir de lire la *Somme de saint Thomas*, que tout le monde citait comme le plus admirable des livres, et qui méritera toujours cette juste appréciation. La lecture de ce prodige de science théologique le tira si complètement de ses erreurs, qu'il s'écria avec joie : Je suis chrétien. Il se fit baptiser, et en même temps il éclaira si bien ses trois fils et leur mère, que toute sa maison devint chrétienne. Ayant perdu sa femme quelque temps après, il entra dans l'état ecclésiastique ; ses enfants l'imitèrent. Il fut alors précepteur de Jean II, qui devint roi de Castille ; et après avoir passé par quelques dignités de l'Eglise, il se vit élu évêque de Burgos. Il mou-

rut en odeur de sainteté, à la fin de janvier de l'an 1435, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses trois fils marchèrent sur ses traces, savants et pieux comme lui ; ils se nommaient Alphonse, Gonzalve et Alvarès.

LE VÉNÉRABLE PÈRE NOEL MARS,

DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Ce vénérable religieux était né en 1576, à Orléans. Il entra dans l'Ordre de Saint-Benoît en 1594. Il avait dix-huit ans. Il prit l'habit à Marmoutier ; puis on l'envoya à Paris, où il fit de solides études ; et en 1604, il fut chargé d'aller réformer les nombreux abus qui s'étaient introduits dans le prieuré de Léhon, au diocèse de Saint-Malo. Et après de grands services rendus à l'Église, il mourut saintement le 31 janvier 1611. Il n'avait que trente-cinq ans. Mais il était mûr pour le Ciel.

LE VÉNÉRABLE PÈRE ÉLEUTHÈRE DUPONT,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

La vie de ce saint Jésuite a été écrite par le Révérend Pierre d'Oultreman et résumée par Arnold de Raisse, dans son supplément aux *Saints de Belgique*.

Né à Lille, dans la Flandre française, Éleuthère Dupont, après de bonnes études, entra à Paris dans la Compagnie de Jésus, et en 1556, saint Ignace de Loyola l'envoya en Sicile, où il le chargeait de fonder et de diriger le collège de Bivona. Il fut reçu là comme un Ange descendu des Cieux, car dès lors on vénérât profondément la Compagnie de Jésus. La vie d'Éleuthère était déjà celle d'un Saint ; et des miracles augmentèrent l'estime profonde dont on l'entourait. Sur les prières de la multitude, il alla visiter une chrétienne chère à tous qui se mourait, et qu'il rendit à la vie en l'aspergeant d'eau bénite. Quoique directeur du Collège, il était si humble qu'il ne faisait que la plus basse classe des enfants. Son âme était constamment en prières devant Dieu, et sa confiance dans le Seigneur ne fut jamais vaine. De la Sicile, il fut envoyé au Collège de Cambrai, qu'il devait diriger aussi. Or un jour que ce Collège n'avait plus de ressources, car on donnait

là l'éducation gratuite, et les professeurs ne vivaient que des offrandes que les fidèles leur faisaient ; un jour donc, comme il sortait pour solliciter quelque aumône, il avait à peine franchi la porte qu'un étranger, qui passait et qu'il ne connaissait pas, lu remit dans la main cent pièces d'or. Il en remercia le bon Dieu et se réjouit, car il donnait tous les jours aux pauvres tout ce qu'il pouvait retrancher de ses humbles repas, et il se voyait muni de ressources pour soulager bien des misères.

Toujours doux et bienveillant, il traitait rudement son corps, faisant constamment pénitence des péchés qu'on lui faisait connaître ; il visitait toutes les semaines les prisons et consolait les pauvres détenus, qui l'appelaient le curé des prisonniers. Il tomba malade à Arras, d'une maladie qui devait être la fin de son pèlerinage. L'Abbé de Saint-Vaast, le gardien des Capucins, le gouverneur d'Arras et tous les hauts personnages de cette bonne ville, vinrent lui demander à genoux sa bénédiction, lorsqu'ils apprirent qu'il s'en allait ; et il mourut en odeur de sainteté le 31 janvier 1611. Toute la ville assista à ses funérailles, en se recommandant à ses prières.

SEM ET LES PATRIARCHES DU SECOND AGE.

L'Église fait lire dans ses offices l'histoire des Patriarches qui ont paru depuis le déluge, pendant le temps que nous appelons de la Sexagésime. C'est de là que l'on a pris occasion de les insérer dans les Martyrologes et les Catalogues des Saints. Ceux qui ont entrepris de leur marquer des jours fixes, les ont placés au 30 janvier, par une suite du rang qu'ils ont donné aux Patriarches du premier âge du monde, en les rapportant au 23 de ce mois, quoique le premier terme de la Sexagésime puisse arriver le 25. Pierre Natal leur donne à tous la qualité de Saints, depuis Noé jusqu'à Abraham, dans la branche de Sem. Mais si l'on excepte Noé dont nous parlerons en particulier au 10 novembre, et Sem son fils, dont l'Écriture ne dit que du bien, de même que de Japhet, on a grand sujet de douter si les autres ont mérité d'être regardés comme Saints, et si l'honneur qu'ils ont eu d'avoir été

les Patriarches du peuple de Dieu et les aïeux du Messie a dû leur attirer aucun culte religieux. Il est à craindre que plusieurs d'entre eux ne soient tombés dans l'idolâtrie, du vivant même de Sem, surtout depuis Héber, que les Juifs regardaient comme un prophète.

Quelques-uns ont cru que Sarug, bisaïeul d'Abraham et qui était le septième depuis Noé, en excluant le jeune Caïnan, avait été le premier qui eût introduit l'idolâtrie dans la race sainte, lorsque tout le reste du genre humain y était déjà tombé, depuis le temps de Nemrod et de la confusion des langues. Ce qu'on peut rapporter de certain est ce que Josué disait aux Israélites en ces termes : « Vos pères habitaient au commencement au delà du fleuve de l'Euphrate, Tharé père d'Abraham et de Nachor, et ils ont servi des dieux étrangers. » De là, les Juifs ont peut-être pris occasion de publier que Tharé, non-seulement était adonné à l'idolâtrie, mais que s'étant fait même statuaire ou sculpteur de profession, il s'occupait à faire des idoles et à les vendre. Cependant nous sommes obligés de reconnaître que ce Patriarche renonça depuis à son idolâtrie, et que ce fut pour quitter les divinités étrangères qu'il abandonna son pays par le commandement de Dieu, que son fils Abraham lui avait fait connaître, pour venir avec sa famille demeurer à Haram. C'est ce qui paraît par le livre de Judith où Achior, prince des Ammonites, parle en faveur des Hébreux à Holopherne en ces termes : « Ce peuple est de la race des Chaldéens. Il habita premièrement en Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient point suivre les dieux de leurs pères qui demeuraient dans la terre des Chaldéens. Ayant donc abandonné les cérémonies de leurs ancêtres qui adoraient plusieurs divinités, ils adorèrent un seul Dieu qui est le Dieu du ciel, qui leur commanda de sortir de ce pays-là et d'aller demeurer à Charan. »

Quelques modernes nous représentent Aran, fils de Tharé, frère d'Abraham et de Nachor, père de Loth et de Sara, non-seulement comme un saint Patriarche, mais encore comme un Martyr, suivant l'opinion de ceux qui ont cru qu'on l'avait jeté dans le feu pour n'avoir pas voulu adorer la divinité du pays de Chaldée. C'est un sentiment des Hébreux que saint Jérôme et

saint Augustin n'ont pas cru devoir rejeter. L'Écriture se contente de dire qu'il mourut avant son père dans le lieu de sa naissance qui était Ur, ville des Chaldéens en Mésopotamie.

On ne sait si Nachor quitta son idolâtrie, lorsqu'il vint joindre son père et son frère à Haran : c'est à quoi il y a grande apparence, comme l'a remarqué saint Augustin. Mais la plupart de ceux qui se le persuadent croient aussi qu'il y retomba après la mort de Tharé et la retraite d'Abraham, qui passa de Charan au pays de Chanaan avec Loth. Ils en jugent par ce qui est rapporté dans l'Écriture, des idoles de Laban, son petit-fils, qui furent dérobées par Rachel et enterrées sous un arbre par Jacob.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

A Rome, pèlerinage dans l'église du Saint-Nom de Marie, qui a été dédiée en ce jour.

Pendant que Jacques, roi d'Aragon, assiégeait la ville de Valence qu'il fallait reprendre aux Sarrasins, on vit autour de la ville sept étoiles descendre successivement du ciel et tomber en un même lieu. Pierre Nolasque, dont on a lu la vie, était alors avec le roi ; il fit creuser la terre en cet endroit, mit lui-même la main à l'œuvre, et l'on ne tarda pas à sentir une odeur très-agréable et dont la campagne environnante fut embaumée. On persévéra dans le travail, et l'on trouva une image de Marie, placée sous une grande cloche de bronze. Cette image qui a été déposée dans un célèbre monastère, près de Valence, est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidèles. Les soldats encouragés par ce prodige, et pleins de foi dans la protection de Marie, prirent en peu de temps la ville et la délivrèrent des mains des Sarrasins.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Barcelone, saint Pierre Nolasque, confesseur, décédé le vingt-cinquième jour de décembre.

A Rome, sur la voie de Porto, saint Cyr et saint Jean, martyrs, qui furent décapités après avoir beaucoup souffert pour la confession du nom de Jésus-Christ.

A Alexandrie, saint Métran, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, ne voulant pas dire des paroles impies que les païens lui commandaient de proférer, eut tout le corps brisé de coups de bâton qu'ils lui donnèrent ; puis lui ayant percé le visage et les yeux avec des roseaux très aigus, et l'ayant chassé de la ville, sans discontinuer de le tourmenter, ils le mirent à mort sous une grêle de pierres.

En la même ville, les saints martyrs Saturnin, Thyrses et Victor.

De plus, les saints Tharsice, Zotique, Cyriaque et leurs compagnons, martyrs.

A Cysique dans l'Hellespont, sainte Triphène, qui, après avoir surmonté plusieurs tourments, fut mise à mort par un taureau, et mérita la palme du martyre.

1

PRIDIE KALENDAS FEBRUARI.

Barcinonæ in Hispania, sancti Petri Nolasco confessoris, qui obdormivit in Domino octavo kalendas januarii. — Romæ via Portuensi, sanctorum martyrum Cyri et Joannis, qui post multa tormenta pro confessione Christi capite truncati sunt. — Alexandriæ, natalis sancti Metrani martyris, qui sub Decio imperatore, cum ad iussuionem paganorum nollet impia verba proferre, illi totum ejus corpus fustibus colliserunt, vultumque et oculos præacutis calamis terbrantes, ipsum extra urbem cum cruciatibus expulerunt, ibique lapidibus oppressum interemerunt. — Ibidem, sanctorum martyrum Saturnini, Thyrsi et Victoris. — In eadem civitate, sanctorum martyrum Tharsicii, Zotici, Cyriaci, et sociorum. — Cyzici in Hellesponto, sanctæ Triphenis martyris, quæ plurimis tormentis superatis, a tauro demum necata, martyrii palmam promeruit. — Mutinæ, sancti Geminiani episcopi, miraculorum gloria illustris. — In provincia Mediolanensi, sancti Julii presbyteri et confessoris, tempore imperatoris Theodosii. — Romæ, sanctæ Marcellæ viduæ, cujus præclaras laudes beatus Hieronymus scripsit. — Ibidem, beatæ Ludovicæ Albertonæ viduæ romanæ, Tertii Ordinis Sancti Francisci, virtutibus claræ. — Eodem die, Translatio sancti Marci evangelistæ, cum sacrum ejus corpus ex Alexandria Ægypti urbe a barbaris tunc occupata Venetias allatum, ibidem in majori Ecclesia ejus nomine consecrata, honorificentissime conditum fuit.

A Modène, saint Géminien, évêque, illustre par ses glorieux miracles.

Dans le Milanais, du temps de l'empereur Théodose, saint Jules, prêtre et confesseur.

A Rome, sainte Marcelle, veuve, dont saint Jérôme a écrit l'éloge..

Au même lieu, la bienheureuse Louise d'Albertoni, veuve romaine, du tiers-ordre de Saint-François, femme d'une éminente vertu.

Le même jour, la translation de saint Marc, évangéliste, lorsque son corps sacré, qui était à Alexandrie, ville d'Égypte, occupée alors par les barbares, fut apporté à Venise, et placé avec honneur dans la principale église, qui est dédiée à Dieu sous son nom.

A Viterbe, sainte Hyacinthe Mariscotti, vierge, religieuse du tiers-ordre de Saint-François, qui s'étant élevée courageusement au-dessus des séductions du siècle et des vanités du monde, s'efforça constamment de plaire à l'Époux céleste par sa charité, son humilité et sa mortification. Le Pape Pie VII l'a canonisée.

Additions des autres martyrologes.

Saint Ammonique, martyr à Alexandrie, avec saint Tharsice, saint Zotique, saint Cyriaque et saint Hippolyte.

Saint Victor, martyr en Afrique avec saint Publius, saint Jean de Manuthée, saint Saturnin, saint Polycarpe, saint Thyrese.

Saint Athanase, originaire de Catane en Sicile, évêque de Mondon dans la Morée.

Le bienheureux Eusèbe, moine de Saint-Gal, tué d'un coup de faucille, par des paysans qu'il reprenait de leurs vices.

Saint Dominique le Sarrasin est honoré à Cordoue, avec dix-huit autres Maures de Simancas, qui s'étaient convertis à la foi chrétienne, et qui, repris par les Maures, furent décapités après un long martyre.

Saint Landéol, évêque de Tarbes, mort en 878.

Saint Martin, curé de Taure en Portugal, mort en 1247, honoré à Cordoue.

Saint Pouange, confesseur au diocèse de Troyes. Il vivait au v^e siècle.

Saint Patrocle de Grenoble. Les reliques de ce Saint, dont on ignore l'histoire, étaient conservées à l'abbaye de Saint-Denis près Paris, où elles avaient été apportées de Toulouse. Nous ne saurions dire si elles n'ont pas été profanées. Ce Saint, est marqué au 31 janvier.

Saint Bochrès, martyr en Perse, en l'an 346.

La bienheureuse Collagie, nommée Sainte dans la vie de saint Pierre Nolasque. Elle florissait au xiv^e siècle parmi les Vierges de l'Ordre de la Merci.

Le bienheureux Martin, chanoine de Coïmbre, qui accompagnait les Templiers dans leurs guerres contre les Sarrasins, mort en odeur de sainteté à Cordoue le 31 janvier 1146.

Le vénérable François-Xavier-Joseph-Marie Bianchi, prêtre de la Congrégation des Clercs-Réguliers de Saint-Paul, à Arpino, mort à Naples en odeur de sainteté, le 31 janvier 1815.

Quelques hagiographes citent aujourd'hui saint Sérapion, l'un des premiers disciples de saint Pierre Nolasque, il est honoré par tout le 14 novembre.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Mignoret, curé dans le diocèse du Mans; insermenté, il fut emprisonné à Laval, et là mis à mort le 31 janvier 1794.

Camille Burlat, prêtre du diocèse de Lyon, non assermenté, condamné par la commission révolutionnaire établie à Lyon, guillotiné le 31 janvier 1794.

François Duchesne, curé du diocèse du Mans, insermenté, jeté en prison et guillotiné le 31 janvier 1794.

François Castanier, curé du diocèse de Rodez, arrêté pour refus de serment et tué d'un coup de pistolet par le brigadier qu'on avait chargé de le conduire en prison, le 31 janvier 1798. Les juges trouvèrent que c'était autant de fait.

François Morin, chanoine de la cathédrale du Puy, arrêté

pour refus de serment, conduit à l'échafaud avec treize autres prêtres et guillotiné avec eux le 31 janvier 1794.

André Dulion, curé de Saint-Fort au diocèse d'Angers, emprisonné à Laval pour son attachement à la foi, guillotiné le 31 janvier 1794.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 31 JANVIER.

XVI^e JOUR DE JANVIER.

	Pages
S. Marcel, Pape et Martyr.....	1
S. Mélas, évêque de Rhinocolure, et le B. Solon, son frère.....	3
S. Honorat, évêque d'Arles.....	5
S. Honorat, abbé de Fondi.....	17
S. Livertin.....	12
Les trente-sept Martyrs d'Egypte.....	12
S. Vivence, confesseur, et S. Benoit, évêque de Samarie.....	15
S. Tamare d'Aversa.....	18
S. Adgillus, roi de Frise.....	19
S. Fursy, abbé de Lagny, patron de Péronne.....	19
S. Trivier, moine de Têrouane.....	22
S. Henri, ermite.....	24
S. Roland, abbé de Chézery.....	25
S. Bérard et ses compagnons, dits les cinq Frères Mineurs, martyrs au Maroc.....	25
S ^{te} Crescence, vierge.....	30
La B ^{te} Jeanne.....	31
La B ^{te} Stéphanie Quinzani.....	32
La V. sœur Grâce de Valence.....	36
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	37
Martyrologe romain.....	39
Additions des autres Martyrologes.....	40
Martyrologe de la dernière persécution.....	40

XVII^e JOUR.

S. Antoine, abbé, patriarche des Cénobites.....	42
Les trois saints jumeaux Speusippe, Eleusippe et Méleusippe,	

avec S ^{te} Léonille leur aïeule, S ^{te} Junilla, S. Néon et S. Turbon, martyrs ..	74
S ^{te} Yolande, vierge et martyre.....	82
S. Sulpice le Débonnaire, évêque de Bourges.....	83
S. Genulphe, évêque de Cahors.....	87
S. Diodore et S. Marien, martyrs.....	88
S. Sabin, évêque de Plaisance.....	88
S. Nenne ou Nennius, abbé en Irlande.....	89
S. Volusien, archevêque de Tours.....	89
S. Ricmire ou Rigomer, abbé.....	90
S ^{te} Milvida ou Milguie, vierge.....	90
B. Foulques, archevêque de Reims.....	91
S ^{te} Roseline, vierge.....	93
Le B. Berthold, Frère Mineur.....	93
Le B. Algot, Frère Mineur.....	94
Le B. Pierre de Tavanda, Frère Mineur.....	95
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	97
Martyrologe romain.....	97
Additions des autres Martyrologes.....	98
Martyrologe de la dernière persécution.....	99

XVIII^e JOUR.

La chaire de saint Pierre à Rome.....	100
S ^{te} Prisque, vierge et martyr.....	111
S. Athénogène le Théologien, martyr.....	112
S. Paul et ses compagnons, martyrs en Egypte.....	113
S. Vénérand, évêque de Clermont.....	114
S. Volusien, évêque de Tours.....	115
S. Léobard ou Liébard, reclus en Touraine.....	116
S. Déicole, abbé de Lure.....	117
S. Wolfrid, évêque en Suède.....	119
S ^{te} Marguerite de Hongrie.....	119
S ^{te} Marguerite l'Anglaise.....	122
S ^{te} Adèle de Bingen.....	122
La B ^{te} Béatrix d'Est.....	123
S ^{te} Libérate et S ^{te} Faustine, vierges.....	124
Le B. Evrard le Taciturne, et le B. Pierre, frère convers.....	124
S. Fazio, orfèvre.....	125
Le B. François de Ziran.....	127
Le V. Nicolas Molinari, évêque de Bovino.....	129
Adam et Ève.....	129
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	133
Martyrologe romain.....	133

Additions des autres Martyrologes.....	134
Martyrologe de la dernière persécution..	135

XIX^e JOUR.

S. Canut, roi de Danemark, martyr.....	136
S. Germanique et ses compagnons, martyrs.....	143
S. Maris, S ^{te} Marthe, S. Andifax et S. Abacum, martyrs.....	144
S ^{te} Euphrasie, vierge et martyre.....	146
S. Latuin ou Lain, premier évêque de Séz.....	146
S. Agrice, évêque de Trèves.....	148
S. Bassien, évêque de Lodi.....	148
S. Laumer, abbé.....	152
S. Remy, évêque de Rouen.....	157
S. Contest, évêque de Bayeux.....	159
S. Constantin III, roi d'Écosse.....	160
S. Wulstan, évêque de Worcester.....	160
S. Henri, archevêque d'Upsal.....	162
Le B. André de Peschiéra, Frère Prêcheur.....	163
Le V. Jacques Lainez, de la Compagnie de Jésus.....	164
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	165
Martyrologe romain.....	165
Additions des autres Martyrologes.....	167
Martyrologe de la dernière persécution.....	168

XX^e JOUR.

S. Fabien, Pape et martyr.....	169
S. Sébastien, défenseur de l'Église, martyr.....	171
S. Euthime le Grand, abbé en Palestine.....	187
S. Néophyte, jeune martyr.....	223
S. Anthème, évêque de Poitiers.....	223
S. Tariec.....	224
S. Féchin, abbé.....	224
S. Maur, évêque de Césène.....	224
Le B. Ludolphe, fondateur de l'Ordre de Fonte-Avellano.....	225
Le B. Daniel de Gerarmont, abbé.....	225
S. Didier, évêque de Téroouane.....	226
Le B. Eusèbe de Strigonie.....	226
Le B. Philippe du Puy, Frère Mineur, martyr.....	227
La B ^{te} Béatrix de Lens.....	228
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	229
Martyrologe romain.....	230
Additions des autres Martyrologes.....	231
Martyrologe de la dernière persécution.....	231

XXI^e JOUR.

S ^{te} Agnès, vierge et martyr.....	232
S. Fructueux, évêque de Tarragone, martyr avec ses diacres	
S. Augure et S. Euloge.....	241
S. Patrocle ou S. Parre, martyr.....	244
S. Epiphane, évêque de Pavie.....	247
S. Meinrad.....	257
Six mille deux cents Martyrs à Clermont.....	262
S ^{te} Perpétue, fondatrice des Augustines.....	263
S. Publius, évêque d'Athènes, martyr.....	265
Les quatre princes bretons, S. Ingénoc, S. Doëtval, S. Eumaël et S. Vinoc.....	266
S. Avit, deuxième du nom, évêque de Clermont.....	267
S. Vimin ou Vivien, abbé en Ecosse.....	267
S. Macclain, abbé.....	268
Le V. roi Louis XVI.....	268
Le V. P. Vincent Palotta, fondateur de la société de Marie Im- maculée, Reine des Apôtres.....	273
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	283
Martyrologe romain.....	284
Additions des autres Martyrologes.....	285
Martyrologe de la dernière persécution.....	286

XXII^e JOUR.

S. Vincent, diacre et martyr.....	288
S. Anastase, martyr en Perse.....	293
S. Vincent, S. Oronte, S. Victor et S ^{te} Aquiline, martyrs.....	299
S. Gaudence, évêque de Novare.....	301
Les neuf grands Martyrs des Bulgares.....	302
S. Walter ou Gauthier de Burbeck.....	305
S ^{te} Blésille, veuve romaine.....	308
S ^{te} Judith ou Jutta, vierge.....	309
S. Ulphe ou S. Ou, martyr.....	310
Le B. Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers.....	311
Le B. Jean d'Affligem.....	312
Les vénérables PP. François Gil de Fédérich et Mathieu Alonzo Léziana, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, confesseurs de la foi.....	313
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	350
Martyrologe romain.....	350
Additions des autres Martyrologes.....	351
Martyrologe de la dernière persécution.....	352

XXIII^e JOUR.

S. Raymond de Pegnafort, troisième Général des FF. Prêcheurs	353
S. Clément d'Ancyre et saint Agathange, martyrs.....	399
S. Eusèbe, abbé du Mont-Coryphe.....	402
S. Parménas, l'un des sept premiers diacres	404
S. Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie.....	405
S. Ildefonse, archevêque de Tolède	413
S ^{te} Emérentienne, vierge et martyre	415
S ^{te} Messaline, vierge et martyre	416
S ^{te} Grégoire, vierge.....	416
S. Anastase et ses compagnons, martyrs.....	417
S. Mausime ou Maysime.....	417
S. Maibeu	418
S. Barnard, archevêque de Vienne	418
Le B. Corneille de Zirichésa, frère mineur	421
Le B. Arnold de Sualma.....	422
Le B. Pierre de Médoc, évêque de Bordeaux	423
La B ^{te} Marguerite de Ravenne.....	424
Les deux martyrs de la forêt de Soignes.....	424
Le V. Père Léonard Lessius, de la Compagnie de Jésus	425
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	425
Martyrologe Romain.....	429
Additions des autres Martyrologes.....	430
Martyrologe de la dernière persécution.....	431

XXIV^e JOUR.

S. Timothée, évêque et martyr.....	432
S. Macédoine ou Macédone, solitaire d'Antioche.....	440
S. Théodoret, évêque de Cyr.....	454
S. Savinien, évêque de Troyes, martyr.....	464
S. Babylas, évêque d'Antioche, martyr.....	467
S. Babylas, martyr en Sicile.....	469
S. Babylas, maître d'école	470
S. Théodore, évêque de Myre, martyr	470
S. Cadoc, abbé dans le pays de Galles.....	471
S. Cadoc, évêque et martyr.....	472
S. Caïdoc, missionnaire irlandais.....	473
S. Exupérant, évêque de Cingoli.....	473
S. Zamas, premier évêque de Bologne.....	474
S. Artème, évêque de Clermont.....	474
S. Mornrod.....	476
Le B. Marcolin, frère prêcheur.....	477

Le B. Etienne de Waradin.....	478
La V. Mère Anne du Saint-Esprit.....	483
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	483
Martyrologe romain.....	485
Additions des autres Martyrologes.....	486
Martyrologe de la dernière persécution.....	487

XXV^e JOUR.

La conversion de saint Paul.....	488
S. Ananie.....	490
S. Apollo ou Apollon, abbé en Basse-Thébaïde.....	491
S. Maris ou Marès, anachorète.....	503
S. Publius de Zeugma, abbé.....	504
S. Artémas, enfant martyr.....	506
S. Félicien, évêque de Foligno, martyr.....	507
S. Juventin et S. Maximien, martyrs.....	508
S. Brétannion, évêque de Tomes.....	510
S. Prix ou S. Pregt, évêque et martyr.....	511
S. Project, martyr à Casal.....	515
S. Couhoyarn.....	516
S. Poppon, abbé de Stavélo au pays de Liège.....	516
Le B. Mansuet de Castiglione, frère mineur.....	528
Le B. Angelo, ermite.....	528
S. Mainfroi, solitaire.....	529
La B ^{te} Béatrix, sœur de sainte Claire.....	530
S ^{te} Suzanne de Babylone.....	530
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	535
Martyrologe romain.....	536
Additions des autres martyrologes.....	537
Martyrologe de la dernière persécution.....	538

XXVI^e JOUR.

S. Polycarpe, évêque de Smyrne, martyr.....	539
S ^{te} Paule, veuve.....	543
S. Siméon l'ancien, abbé d'Aman, et les BB. Pallade et Abraham, solitaires en Syrie.....	546
S. Jean de Perse.....	552
S ^{te} Damaris.....	553
S. Sévérin, premier évêque de Mende.....	553
S. Théogène, évêque d'Hippone.....	556
S. Théophane, confesseur.....	556
S. Coñon, évêque de l'île de Man.....	557
Le B. Albéric, abbé de Cîteaux.....	558

Le B. Jean de Spire, frère mineur.....	559
Le B. Michel de Carcano, frère mineur... ..	560
Le V. Aaron de Bisitra, évêque de Fogaras	560
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	561
Martyrologe romain.....	561
Additions des autres martyrologes.....	562
Martyrologe de la dernière persécution.....	563

XXVII^e JOUR.

S. Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, docteur de l'Église.....	564
S ^{te} Anthuse, mère de S. Jean Chrysostome.....	617
S ^{te} Divue ou Devota, vierge et martyre.....	617
S. Julien, apôtre et évêque du Mans.....	618
S. Nathalan ou Néthelme, évêque.....	627
S. Julien de Forca, martyr.....	628
S. Loup, évêque de Châlon-sur-Saône.....	628
S. Vitalien, pape.....	630
S. Mary ou May, premier abbé de Beuvoux, ou val Benoît en Provence.....	631
S. Gamelbert.....	633
S. Emère et S ^{te} Candide.....	634
S. Thierry, évêque d'Orléans.....	634
Le B. Jean, évêque de Thérrouane.	637
Le B. Aldemar, frère mineur.....	648
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	649
Martyrologe romain.....	649
Additions des autres martyrologes.....	651
Martyrologe de la dernière persécution.....	652

XXVIII^e JOUR.

S. Charlemagne, empereur et roi.....	653
Apparition de S ^{te} Agnès.....	657
S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie.....	661
S. Paulin, patriarche d'Aquilée.....	670
S. Thyrese, S. Leuce et S. Callinique, martyrs.....	672
S. Valère, évêque de Saragosse.....	672
S. Emilien, évêque de Trévi, martyr.....	674
S. Glastien, évêque en Ecosse.....	675
S. Jacques du Carmel, ermite.....	676
S. Jean de Réomay.....	676
S. Ragnobert ou S. Racho, évêque d'Autun.....	678
S. Richard, abbé de Vaucelles, disciple de saint Bernard.....	680

S. Julien, évêque de Cuença.....	681
Le B. Lesmès.....	683
Le B. Loup, évêque de Maroc.....	683
S ^e Glaphyre, vierge et martyr.....	685
Les cinq Martyrs des Gueux.....	685
Les cinq Martyrs du Japon.....	686
Le B. Père Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus.....	690
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	691
Martyrologe romain.....	691
Additions des autres martyrologes.....	692
Martyrologe de la dernière persécution.....	693

xxix^e jour.

S. François de Sales, évêque de Genève.....	694
S. Sulpice Sévère l'historien, disciple de S. Martin.....	708
S. Sulpice le Sévère, évêque de Bourges.....	715
S ^e Savine de Troyes.....	716
S ^e Barbée et S. Sarbèle, martyrs.....	719
S. Constance de Pérouse, martyr.....	719
S. Seustius, martyr.....	720
S. Papias et S. Maur, martyrs à Rome.....	721
S. Valère, second évêque de Trèves.....	721
S. Valère, évêque de Lucques et martyr.....	722
S. Aquilin, martyr.....	722
S. Gildas le Sage, abbé.....	723
S. Gildas l'Albanien.....	726
S. Taïon ou Tagion, évêque de Saragosse.....	726
La B ^e Radegonde de Chelles.....	727
S. Arnoul de Cisoing.....	727
Le B. Charles, abbé de Villers.....	728
Le B. Loup de Salins, frère mineur.....	728
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	730
Martyrologe romain.....	731
Additions des autres martyrologes.....	732
Martyrologe de la dernière persécution.....	733

xxx^e JOUR.

S. Félix III, pape.....	734
S ^e Martine, vierge et martyr.....	735
S ^e Bathilde, reine de France.....	736
S ^e Aldegonde, vierge, fondatrice du monastère de Maubeuge..	740
S ^e Savine, de Milan.....	752
S. Aleaume ou Elesme, abbé.....	753

S. Mathias, évêque de Jérusalem.....	755
S. Barsès, évêque d'Édesse.....	755
S. Barsimée, martyr.....	756
S. Bartimée.....	756
Le B. Hortun, roi de Navarre.....	757
Le B. Léon de Périgo, frère mineur.....	757
Le B. Herculan, frère mineur.....	758
Le V. Alain, de l'Ordre de Cîteaux.....	760
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	761
Martyrologe romain.....	761
Additions des autres martyrologes.....	763
Martyrologe de la dernière persécution.....	764

XXXI^e JOUR.

S. Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs.....	765
S. Cyr et S. Jean, martyrs.....	772
S ^m Marcelle, veuve.....	774
S. Métran, martyr.....	776
S. Tronquet, évêque.....	776
S. Géminien, évêque de Modène.....	776
S. Vigile, évêque de Trente, martyr.....	777
S. Jules, prêtre à Novare.....	778
S. Gaud, évêque d'Évreux.....	779
S. Moeg ou Maidoc, évêque de Fernes en Irlande.....	779
S. Nicet, archevêque de Besançon.....	780
S. Robin, évêque de Troyes.....	781
S ^m Ulphe, vierge.....	781
La B. Louise d'Albertoni, du Tiers-Ordre de Saint-François....	785
S ^m Hyacinthe Mariscotti, du Tiers-Ordre de Saint-François....	787
Le B. Othon, frère mineur.....	788
Le B. Humble de Pérouse, frère mineur.....	788
Le B. Paul de Santa-Maria.....	789
Le V. Père Noël Mars, de l'Ordre de Saint-Benoît.....	790
Le V. Père Eleuthère Dupont, de la Compagnie de Jésus.....	790
Sem et les Patriarches du second âge.....	791
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	793
Martyrologe romain.....	794
Additions des autres martyrologes.....	795
Martyrologe de la dernière persécution.....	796

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

	Pages.
Le V. Aaron de Bisitra, évêque de Fogaras. — 26 j.....	560
S. Abacum avec S. Maris et S ^{te} Marthe, martyrs. — 19 j.....	144
B. Abraham, solitaire avec S. Siméon l'ancien. — 26 j.....	546
Adam. — 18 j.....	129
S ^{te} Adèle de Bingen. — 18 j.....	122
S. Adgillus, roi de Frise. — 16 j.....	19
S. Agathange, martyr, avec S. Clément d'Ancyre. — 23 j.....	399
S ^{te} Agnès, vierge et martyre. — 21 j.....	232
S ^{te} Agnès (apparition de). — 28 j.....	657
S. Agrice, évêque de Trèves. — 19 j.....	148
V. Alain, de l'Ordre de Cîteaux. — 30 j.....	760
S. Aleaume, abbé. — 30 j.....	753
B. Albéric, abbé de Cîteaux. — 26 j.....	558
S ^{te} Aldegonde, vierge, fondatrice du monast. de Maubeuge. — 30 j.	740
B. Aldemar, frère mineur. — 27 j.....	648
B. Algot, frère mineur. — 17 j.....	94
V. Alonzo Léziniana, frère prêcheur, martyr. — 22 j.	313
S. Ananie. — 25 j.....	490
S. Anastase, martyr en Perse. — 22 j.....	293
S. Anastase, martyr. — 23 j.....	417
B. André de Peschiéra, frère prêcheur. — 19 j.	163
B. Angélo, ermite. — 25 j.....	528
La V. Mère Anne du Saint-Esprit. — 24 j.....	483
S. Anthème, évêque de Poitiers. — 20 j.....	223
S ^{te} Anthuse, mère de S. Jean Chrysostome. — 27 j.....	617
S. Antoine, abbé, patriarche des Cénobites. — 17 j.....	42
S. Apollo ou Apollon, abbé en Basse-Thébaïde. — 25 j.....	491
S. Aquilin, martyr. — 29 j.....	722
S ^{te} Aquilîne, mart, avec S. Vincent, S. Oronte et S. Victor. — 22 j.	299
B. Arnold de Sualma. — 23 j.....	422
S. Arnoul de Cisoing. — 29 j.....	727
S. Artémas, enfant martyr. — 25 j.....	506
S. Artème, évêque de Clermont. — 24 j.....	474
S. Athénogène le Théologien, martyr. — 18 j... ..	112

S. Audifax avec S. Maris et S ^m Marthe, martyrs. — 19 j.....	144
S. Augure, martyr avec S. Fructueux et S. Euloge. — 21 j.....	241
S. Avit, deuxième du nom, évêque de Clermont. — 21 j.....	267

B.

S. Babylas, évêque d'Antioche, martyr. — 24 j.....	467
S. Babylas, martyr en Sicile. — 24 j.....	469
S. Babylas, maître d'école. — 24 j.....	470
S ^m Barbée, martyre, avec S. Sarbèle. — 29 j.....	719
S. Barnard, archevêque de Vienne. — 23 j.....	418
S. Barsès, évêque d'Edesse. — 30 j.....	755
S. Barsimée, martyr. — 30 j.....	756
S. Bartimée. — 30 j.....	756
S. Bassien, évêque de Lodi. — 19 j.....	148
S ^m Bathilde, reine de France. — 30 j..	736
B ^m Béatrix, sœur de S ^m Claire. — 25 j.....	530
B ^m Béatrix d'Est. — 18 j.	123
B ^m Béatrix de Lens. — 20 j.....	228
S. Benoît, évêque de Samarie. — 16 j.....	15
S. Bérard, martyr au Maroc. — 16 j.....	25
B. Berthold, frère mineur. — 17 j.....	93
S ^m Blésille, veuve romaine. — 22 j.....	308
S. Bobin, évêque de Troyes. — 31 j.....	781
S. Brétannion, évêque de Tomes. — 25 j.....	510
Bulgares (Les neuf grands martyrs des). — 22 j.	302

C.

S. Cadoc, abbé dans le pays de Galles. — 24 j.....	471
S. Cadoc, évêque et martyr. — 24 j.....	472
S. Caïdoc, missionnaire irlandais. — 24 j.....	473
S. Callinique, martyr avec S. Thyrsé et S. Leuce. — 28 j.....	672
S ^m Candide, avec S. Emère. — 27 j.....	634
S. Canut, roi de Danemark, martyr. — 19 j.....	136
Chaire de Saint-Pierre à Rome. — 18 j.....	100
S. Charlemagne, empereur et roi. — 28 j.....	653
B. Charles, abbé de Villars. — 29 j.....	728
Cinq Martyrs des Gueux. — 28 j.....	685
Cinq Martyrs du Japon. — 28 j.....	686
S. Clément d'Ancyre, martyr. — 23 j.....	399
Clermont (Les six mille deux cents martyrs de). — 21 j.....	622
S. Conon, évêque de l'île de Man. — 26 j.....	557
S. Constance de Pérouse, martyr. — 29 j.....	719
S. Constantin III, roi d'Écosse. — 19 j.....	160

S. Contest, évêque de Bayeux. — 19 j.....	457
Conversion de S. Paul. — 25 j.....	488
B. Corneille de Zirichésa, frère mineur. — 23 j.....	421
S. Couhoyarn. — 25 j.....	516
S ^{te} Crescence, vierge. — 16 j.	30
S. Cyr, martyr avec S. Jean. — 31 j.....	772
S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie. — 28 j.....	661

D.

S. Damaris. — 26 j.....	553
B. Daniel de Gérarmont, abbé. — 20 j.....	225
S. Déicole, abbé de Lure. — 18 j.....	117
Deux martyrs de la forêt de Soignes. — 23 j.....	424
S. Didier, évêque de Têrouane. — 20 j.....	226
S. Diodore, martyr avec S. Marien. — 17 j.....	88
S ^{te} Divue ou Devota, vierge et martyre. — 27 j.....	617
S. Doëtval, un des quatre princes bretons. — 21 j.....	266
V. Père Dupont (Eleuthère), de la Compagnie de Jésus. — 31 j.	790

E.

S. Elesme abbé, le même que S. Aleaume. — 30 j.....	753
S. Eleusipe, martyr avec Speusippe et Méleusippe. — 17 j.....	74
V. Père Eleuthère Dupont, de la Compagnie de Jésus. — 31 j..	790
S. Emère avec S ^{te} Candide. — 27 j.....	634
S ^{te} Emérentienne, vierge et martyre. — 23 j.....	415
S. Emilien, évêque de Trévi, martyr. — 28 j.....	674
S. Epiphane, évêque de Pavie. — 21 j.....	247
B. Etienne de Waradin. — 24 j.....	478
S. Euloge, martyr avec S. Fructueux. — 21 j.....	241
S. Eumaël, un des quatre princes bretons. — 21 j.....	266
S ^{te} Euphrasie, vierge et martyre. — 19 j....	146
S. Eusèbe, abbé du Mont-Coryphe. — 23 j.....	402
B. Eusèbe de Strigonie. — 20 j.....	226
S. Euthyme le Grand, abbé en Palestine. — 20 j.....	187
Eve (Adam et). — 18 j.....	129
B. Evrard le Taciturne avec le B. Pierre. — 18 j.....	124
S. Exupérant, évêque de Cingoli. — 24 j.....	473

F.

S. Fabien, pape et martyr. — 20 j.....	169
S ^{te} Faustine, vierge avec S ^{te} Libérate. — 18 j.....	124
S. Fazio, orfèvre. — 18 j.....	125
S. Féchin, abbé. — 20 j.....	224
S. Félicien, évêque de Foligno, martyr. — 25 j.	507

S. Félix III, Pape. — 30 j.....	734
B. Foulques, archevêque de Reims. — 17 j.....	91
V. François Gil de Fédérich, frère prêcheur, martyr. — 22 j....	313
S. François de Sales, évêque de Genève. — 29 j.....	694
B. François de Ziran. — 18 j.....	127
S. Fructueux, évêque de Tarragone, martyr. — 21 j.....	241
S. Fursy, abbé de Lagny. — 16 j.....	19

G.

S. Gamelbert. — 27 j.....	633
S. Gaud, évêque d'Évreux. — 31 j... ..	779
S. Gaudence, évêque de Novare. — 22 j.....	301
S. Gauthier de Burbeck. — 22 j.....	305
B. Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers. — 22 j.....	311
S. Géminien, évêque de Modène. — 31 j.....	776
S. Génulphe, évêque de Cahors. — 17 j.....	87
S. Germanique, martyr. — 19 j.....	143
B. Gil de Fédérich, frère prêcheur, martyr. — 22 j.....	813
S. Gildas l'Albanien. — 29 j.....	726
S. Gildas le Sage, abbé. — 29 j.....	723
S ^{te} Glaphyre, vierge et martyre, — 28 j.....	685
S. Glastien, évêque en Ecosse. — 28 j.....	675
V. sœur Grâce de Valence. — 16 j.....	36
S ^{te} Grégoire, vierge. — 23 j.....	416

H.

S. Henri, archevêque d'Upsal. — 19 j.....	162
S. Henri, ermite. — 16 j.....	24
B. Herculan, frère mineur. — 30 j.....	758
S. Honorat, abbé de Fondi. — 16 j.....	10
S. Honorat, évêque d'Arles. — 19 j.....	5
B. Hortun, roi de Navarre. — 30 j.....	756
B. Humble de Pérouse, frère mineur. — 31 j.....	788
S ^{te} Hyacinthe Mariscotti, du Tiers-Ordre de S.-François. — 31 j.	787

I.

S. Ildefonse, archevêque de Tolède. — 23 j.....	413
S. Ingénoc, un des quatre princes bretons. — 21 j.....	266

J.

S. Jacques du Carmel, ermite. — 28 j.....	676
V. Jacques Lainez, de la Compagnie de Jésus. — 19 j.....	164
S. Jean, martyr avec S. Cyr. — 31 j.....	772
B. Jean d'Afflighem. — 22 j.....	312
S. Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. — 23 j.....	405

S. Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, docteur de l'Église. — 27 j.....	564
S. Jean de Perse. — 26 j.....	552
S. Jean de Réomay. — 28 j.....	676
B. Jean de Spire, frère mineur. — 26 j.....	559
B. Jean de Varneton, évêque de Téroüane ¹ . — 27 j.....	637
B. Jeanne. — 16 j.....	31
S ^{te} Judith, vierge. — 22 j.....	309
S. Jules, prêtre à Novare. — 31 j.....	778
S. Julien, apôtre et évêque du Mans. — 27 j.....	618
S. Julien, évêque de Cuença. — 28 j.....	680
V. P. Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus. — 28 j.....	691
S. Julien de Sora, martyr. — 27 j.....	628
Jumeaux (les trois saints), martyrs. — 17 j.....	74
S ^{te} Julinla, martyre avec les trois saints jumeaux. — 17 j.....	74
S ^{te} Jutta, vierge, la même que S ^{te} Judith. — 22 j.....	309
S. Juventin, martyr avec S. Maximien. — 23 j.....	508

L.

S. Lain, le même que S. Latuin. — 19 j.....	146
V. Lainez (Jacques). — 19 j.....	164
S. Latuin ou Lain, 1 ^{er} évêque de Sééz. — 19 j.....	146
S. Laumer, abbé. — 19 j.....	152
S. Leuce, martyr avec S. Thyrese et S. Callinique, — 28 j.....	672
S. Léobard ou Liébard, reclus en Touraine. — 18 j.....	116
B. Léon de Périgo, frère mineur. — 31 j.....	757
S ^{te} Léonille, martyre avec les trois jumeaux. — 17 j.....	74
B. Lesmès. — 28 j.....	683
S ^{te} Libérate, vierge avec S ^{te} Faustine. — 18 j.....	124
S. Livertin. — 16 j.....	12
V. Louis XVI. — 21 j.....	268
B. Louise d'Albertoni, du Tiers-Ordre de S.-François. — 31 j...	785
S. Loup, évêque de Châlon-sur-Saône. — 27 j.....	628
B. Loup, évêque de Maroc. — 28 j.....	683
B. Loup de Salins, frère mineur. — 31 j.....	729
B. Ludolphe, fondateur de l'Ordre de Fonte-Avellano. — 20 j...	225

M.

S. Macédoine, solitaire d'Antioche. — 24 j.....	440
S. Macédone, solitaire, le même que S. Macédoine. — 24 j.....	448

¹ C'est par erreur que l'on a donné au 22 janvier sur S. Jean de Varneton une notice incomplète; M. l'abbé Destombes, dont nous avons emprunté l'excellente vie, lui donne seulement le titre de bienheureux.

S. Macclain, abbé. — 21 j.....	268
S. Maibeu. — 23 j.....	418
S. Maidoc, le même que S. Moëg. — 31 j.....	779
S. Mainfroi, solitaire. — 25 j.....	529
B. Mansuet de Castiglione, frère mineur. — 25 j.....	528
S. Marcel, pape et martyr. — 16 j.....	1
S ^{te} Marcelle, veuve. — 31 j.....	774
B. Marcolin, frère prêcheur. — 24 j.....	477
S. Marès, le même que S. Maris. — 25 j.....	503
B ^{te} Marguerite l'Anglaise. — 18 j.....	122
S ^{te} Marguerite de Hongrie. — 18 j.....	119
B ^{te} Marguerite de Ravenne. — 23 j.....	424
S. Marien, martyr avec S. Diodore. — 17 j....	88
S. Maris, anachorète. — 25 j.....	503
S. Maris, martyr avec S ^{te} Marthe. — 19 j.....	144
S ^{te} Mariscotti (Hyacinthe). — 31 j....	787
V. P. Mars (Noël). — 31 j.....	790
S ^{te} Marthe, martyre avec S. Maris. — 19 j.....	144
S ^{te} Martine, vierge et martyre. — 30 j.....	735
Martyrs (les deux) de la forêt de Soigne. — 23 j.....	424
Martyrs (les cinq) des Gueux — 28 j.....	685
Martyrs (les cinq) du Japon. — 28 j.....	686
Martyrs (les cinq) du Maroc. — 16 j.....	25
Martyrs (les neuf) grands des Bulgares. — 22 j.....	302
Martyrs (les trente-sept) d'Égypte. — 16 j.....	12
Martyrs (les six mille deux cents), de Clermont. — 21 j.....	262
S. Mary, premier abbé de Beuvoux. — 27 j.....	631
S. Mathias, évêque de Jérusalem. — 30 j.....	752
V. Mathieu Alonzo Leziniana, frère prêcheur, martyr. — 22 j...	311
V. P. Maunoir (Julien). — 28 j.....	690
S. Maur, martyr avec S. Papias. — 29 j..	731
S. Maure, évêque de Césène. — 20 j.....	224
S. Mausime. — 23 j.....	417
S. Maximien, martyr avec S. Juventin. — 25 j.....	631
S. May, le même que S. Mary. — 27 j.....	681
S. Maysime, le même que S. Mausime. — 23 j.....	417
S. Meinrad. — 21 j.....	257
S. Mélas, évêque de Rhinonocolure. — 16 j.....	3
S. Méleusippe, martyr avec SS. Speusippe et Eleusippe. — 17 j.	74
S ^{te} Messaline, vierge et martyre. — 23 j.....	417
S. Métran, martyr. — 31 j.....	776
B. Michel de Carcano, frère mineur. — 26 j.....	560
S ^{te} Malvida ou Milguie, vierge. — 17 j.....	90

V. Molinari (Nicolas), évêque de Bovino. — 18 j.....	129
S. Mornrod. — 24 j.....	476
S. Moëg, évêque de Fernes. — 31 j.....	790

N.

S. Nathalan, évêque. — 27 j.....	627
S. Nenne ou Nennius, abbé en Irlande. — 17 j.....	89
S. Néon, martyr avec les trois Saints jumeaux. — 17 j.....	74
S. Néophyte, jeune martyr. — 20 j.....	223
S. Néthelme, le même que S. Nathalan. — 27 j.....	627
S. Nicet, archevêque de Besançon. — 31 j.....	780
V. Nicolas Molinari, évêque de Bovino. — 18 j.....	129
V. Noël P. Mars, bénédictin. — 31 j.....	790

O.

S. Oronte, m. avec S. Vincent, S. Victor et S ^e Aquiline. — 22 j.....	299
B. Othon, Frère Mineur. — 31 j.....	788
S. Ou, martyr, le même que S. Ulphe. — 22 j.....	310

P.

B. Pallade, solitaire avec S. Siméon l'Ancien. — 26 j.....	546
S. Papias, martyr avec S. Maur. — 29 j.....	721
S. Parménas, l'un des sept premiers diacres. — 23 j.....	404
S. Parre, martyr, le même que S. Patrocle. — 21 j.....	244
Patriarches du second âge avec Sem. — 31 j.....	791
S. Patrocle, martyr. — 21 j.....	244
S. Paul, martyr en Egypte. — 18 j.....	113
B. Paul de Santa-Maria. — 31 j.....	789
S ^e Paule, veuve. — 26 j.....	543
S. Paulin, patriarche d'Aquilée. — 28 j.....	670
S ^e Perpétue, fondatrice des Augustines. — 21 j.....	263
B. Philippe du Puy, Frère Mineur, martyr. — 20 j.....	227
B. Pierre de Médoc, évêque de Bordeaux. — 23 j.....	423
S. Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. — 31 j.....	765
B. Pierre de Tavanda, Frère Mineur. — 17 j.....	95
§. Polycarpe, évêque de Smyrne, martyr. — 26 j.....	539
S. Poppon, abbé de Stavélo. — 25 j.....	516
S. Pregt, le même que S. Prix. — 25 j.....	511
Princes bretons (Les quatre). — 21 j.....	266
S ^e Prisque, vierge et martyre. — 18 j.....	111
S. Prix, évêque et martyr. — 25 j.....	511
S. Projet, martyr à Casal. — 25 j.....	115
S. Publius, évêque d'Athènes, martyr. — 21 j.....	265
S. Publius de Zeugma, abbé. — 25 j.....	504

Q.

Quatre princes bretons. — 21 j.....	266
B ^m Quinzani (Stéphanie). — 16 j.....	32

R.

S. Racho, le même que S. Ragnobert. — 28 j.....	678
B ^m Radegonde de Chelles. — 29 j.....	727
S. Ragnobert, évêque d'Autun. — 28 j.....	678
S. Raymond de Pegnafort, troisième général des Frères Prêcheurs. — 23 j.....	353
S. Remy, évêque de Rouen. — 19 j.....	157
S. Richard, abbé de Vaucelles. — 28 j.....	680
S. Ricmire ou Rigomer, abbé. — 17 j.....	90
S. Roland, abbé de Chezery. — 16 j.....	25
S ^m Roseline, vierge. — 17 j.....	93

S.

S. Sabin, évêque de Plaisance. — 17 j.....	88
S. Sarbèle, martyr avec S ^m Barbée. — 29 j.....	719
S ^m Savine de Milan. — 30 j.....	752
S ^m Savine de Troyes. — 29 j.....	716
S. Savinien, évêque de Troyes, martyr. — 24 j.....	464
S. Sébastien, défenseur de l'Église, martyr. — 20 j.....	171
Sem et les Patriarches du second âge. — 31 j.....	791
S. Seustius, martyr. — 29 j.....	720
S. Sévérien, premier évêque de Mende. — 26 j.....	553
S. Siméon l'Ancien, abbé d'Aman. — 26 j.....	546
Six mille deux cents Martyrs à Clermoht. — 21 j.....	262
S. Speusippe, martyr avec S. Eleusippe et Méleusippe. — 17 j...	74
B ^m Stéphanie Quinzani. — 16 j.....	32
S. Sulpice le Débonnaire, évêque de Bourges. — 17 j.....	83
S. Sulpice le Sévère, évêque de Bourges. — 29 j.....	715
S. Sulpice-Sévère l'Historien. — 26 j.....	708
S ^m Suzanne de Babylone. — 25 j.....	530

T.

S. Tagion, le même que S. Taïon. — 29 j.....	726
S. Taïon, évêque de Saragosse. — 29 j.....	726
S. Tamare d'Aversa. — 16 j.....	18
S. Tariec. — 20 j.....	224
S. Théodore, évêque de Myre, martyr. — 24 j.....	470
S. Théodoret, évêque de Cyr. — 24 j.....	454
S. Théogène, évêque d'Hippone. — 26 j.....	556
S. Théophane, confesseur. — 26 j.....	556
S. Thierry, évêque d'Orléans. — 27 j.....	634

S. Thyrse, martyr avec S. Leuce et S. Callinique. — 28 j.....	672
S. Timothée, évêque et martyr. — 24 j.....	432
Trente-sept Martyrs d'Égypte (Les). — 16 j.....	12
S. Trivier, moine de Têrouane. — 16 j.....	22
S. Tronquets, évêque. — 31 j.....	776
S. Turbon, martyr avec les trois Saints jumeaux. — 17 j.....	74

U.

S. Ulphe, martyr. — 22 j.....	310
S ^e Ulphe, vierge. — 31 j.....	782

V.

S. Valère, évêque de Saragosse. — 28 j.....	672
S. Valère, évêque de Lucques et martyr. — 29 j.....	722
S. Valère, second évêque de Trèves. — 29 j.....	721
S. Walter de Burbeck, le même que Gauthier. — 22 j.....	305
S. Waradin (B. Étienne de). — 24 j.....	478
S. Vénérand, évêque de Clermont. — 18 j.....	114
S. Victor, m. avec S. Vincent, S. Oronte et S ^e Aquiline. — 22 j.	299
S. Vigile, évêque de Trente, martyr. — 31 j.....	777
S. Vimin, abbé en Ecosse. — 21 j.....	267
S. Vincent, diacre et martyr. — 22 j.....	288
S. Vincent, m. avec S. Oronte, S. Victor et S ^e Aquiline. — 22 j.	299
V. P. Vincent Pallotta, fondateur de la société de Marie Immaculée, reine des Apôtres. — 21 j.....	273
S. Vinoc, un des quatre princes bretons. — 21 j.....	266
S. Vitalien, Pape. — 27 j.....	630
S. Vivence avec S. Benoît. — 16 j.....	15
S. Vivien, le même que S. Vimin. — 21 j.....	267
S. Wolfrid, évêque en Suède. — 18 j.....	119
S. Volusien, archevêque de Tours ¹ . — 17 et 18 j.....	89 et 115
S. Wulstan, évêque de Worcester. — 19 j.....	160

Y.

S ^e Yolande, vierge et martyre. — 17 j.....	82
--	----

Z.

S. Zamas, premier évêque de Bologne. — 24 j.....	474
Ziran (S. François de). — 18 j.....	127
Zirichésa (B. Corneille de). — 23 j.....	421

¹ La vie de S. Volusien ayant été placée par erreur au 17 janvier, on a cru devoir y ajouter quelques détails le 18 janvier, jour où il est nommé au Martyrologe romain.

CONFÉRENCES

DU

DIOCÈSE DU PUY

PAR

M. AUGUSTIN PÉALA

DEUXIÈME ÉDITION

4 volumes in-8°. — Prix : 20 francs.

Être utile au Clergé en lui offrant, en quelques volumes, un cours élémentaire, sans doute, quoique néanmoins assez complet, de Théologie morale, tel est le but que l'on s'est proposé dans la rédaction de ces Conférences.

Il est inutile, pour faire connaître leur valeur, d'entreprendre l'éloge de l'auteur. Tout le Clergé de la Haute-Loire a pu connaître et a su apprécier les vertus, le mérite et la science de M. Péala, ancien Supérieur du grand séminaire de Notre-Dame du Puy. On sait dans le diocèse quel soin il apportait à la rédaction du compte rendu des Conférences diocésaines. Aussi presque tous les ecclésiastiques de cette contrée ont souscrit à cette publication, faisant ainsi mentir le proverbe qui dit que « nul n'est prophète dans son pays. » Nous espérons que ces Conférences trouveront partout le même accueil. Au reste, ce livre se présente au Clergé avec des garanties suffisantes d'orthodoxie. La première édition parut sous les auspices du cardinal de Bonald et de M^{sr} Daréimoles. Celle que nous annonçons aujourd'hui a été approuvée par M^{sr} Le Breton, évêque actuel du diocèse du Puy.

